This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

https://books.google.com

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

BIBLIOTHECA S. J.
Maison Saint-Augustin
ENGHIEN

BIBLIOTHÈQUE S. J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

Digitized by Google

Digitized by Google

A 141 | 24

LA SAINTE VIERGE

D'APRÈS LES PÈRES

II

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

SAINTE VIERGE

D'APRÈS LES PÈRES

PAR

L'Abbé BARBIER

Auteur des TRÉSORS DE CORNELIUS A LAPIDE

TOME DEUXIÈME

FÉLIX GIRARD, LIBRAIRE-ÉDITEUR

LYON
PLACE BELLECOUR, 30

PARIS
RUE CASSETTE, 30

1867

Digitized by Google

Digitized by Google

LA

SAINTE VIERGE

D'APRÈS LES PÈRES

LXXVII

PRÉSENTATION ET PURIFICATION.

La purification de la bienheureuse Vierge Marie, dit saint Bernard, a été faite selon la loi de Moïse (1) (Levit. 12, 2, etc.). Qui ne reconnaît que la Mère du Seigneur n'a jamais eu besoin d'accomplir ce précepte? A la manière dont s'exprime Moïse, on dirait qu'il avait eu révélation qu'un jour la sainte Vierge serait Mère de Dieu; c'est pourquoi il craindrait d'encourir le crime de blasphème, s'il lui appliquait la loi générale. Aussi remarquez l'exception qu'il apporte : Si la femme conçoit par l'homme : *Suscepto semine* (Lev. 12, 2). Il est donc évident que cette loi ne frappe pas la Mère du Seigneur, qui a enfanté son Fils en dehors de l'homme. Jérémie avait prédit que le Seigneur créerait sur la terre un nouveau prodige, 31, 22. Quel est ce nouveau prodige? La femme, dit-il, environnera l'homme : *Mulier circumdabit virum* (Ibid.). Elle ne recevra pas l'homme d'un autre homme, elle ne concevra pas l'homme selon la loi humaine; mais elle environnera l'homme dans ses entrailles intactes et immaculées, de manière que, selon le prophète Ezéchiel, le Seigneur, en entrant et en sortant, laissera la porte qui regarde l'orient toujours fermée, 44, 4. Ne pensez-vous donc pas que Marie devait être émue et qu'elle pouvait dire : Qu'ai-je besoin de purification? Pourquoi ne m'abstien-

(1) In Purific. B. Mariæ, serm. 3.

Digitized by Google

drais-je pas d'entrer dans le temple? Dans ma conception, dans mon enfantement, il n'y a rien d'impur, rien d'illicite; il n'y a donc rien à purifier, surtout mon Fils étant la source même de la pureté et étant venu au monde pour purifier le monde de ses péchés. Que purifiera en moi l'observance légale, moi qui suis devenue encore plus pure par mon enfantement immaculé? Vraiment, ô bienheureuse Vierge, vraiment vous n'avez aucune raison, vous n'avez aucun besoin de la purification. Mais votre Fils avait-il besoin de la circoncision? Soyez parmi les femmes comme l'une d'elles, car votre Fils est au nombre des enfants comme l'un d'eux. Il a voulu être circoncis, et ne veut-il pas encore mieux être offert? Offrez votre Fils, ô Vierge sacrée, et présentez au Seigneur le béni fruit de vos entrailles : *Offer Filium tuum, Virgo sacrata, et benedictum fructum ventris tui Domino repræsenta.* Offrez pour la réconciliation de nous tous la victime sainte, agréable à Dieu : *Offer ad nostram omnium reconciliationem hostiam sanctam Deo placentem.* Dieu le Père acceptera avec empressement la nouvelle oblation, la très-précieuse hostie, dont il dit lui-même : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis complu (Matth. 3, 17). Mais cette offrande paraît assez délicate, là où elle n'est que présentée devant Dieu, qu'elle est rachetée par des oiseaux, et qu'elle est remportée. Un jour cette victime reparaîtra dans le temple; elle ne sera pas enlevée, ni elle ne sera plus entre les bras de Siméon, mais elle sera hors de la ville sur les bras de la croix. Elle viendra lorsqu'elle ne sera plus rachetée par une chose étrangère, mais elle rachètera les autres par son propre sang, parce que son Père l'a envoyée pour être la rédemption de son peuple. Cette immolation sera le sacrifice du soir, celle-ci est celui du matin; ce sacrifice-ci est plus joyeux, mais celui-là sera plus plein, plus accompli; celui-ci est dans le temps de la nativité, celui-là dans la plénitude de l'âge. Cependant, dès la conception de ce Fils adorable, vous avez pu comprendre ce que le prophète avait prédit : Il a été offert parce qu'il l'a voulu : *Oblatus est quia ipse voluit* (Is. 53, 7). Car maintenant il est offert, non qu'il en ait besoin, non qu'il soit sous la loi, mais parce qu'il le veut; et il est offert sur la croix, non qu'il l'ait mérité, non que le Juif ait pu le crucifier, mais parce qu'il le veut lui-même.

Pourquoi disons-nous que Marie est allée au temple pour se purifier? Pourquoi disons-nous que Jésus lui-même a été circoncis? Car Marie n'a pas eu plus besoin de purification que Jésus de circoncision. C'est pour nous que Jésus est circoncis, que Marie se purifie, pour donner l'exemple aux pénitents, afin que, nous abstenant des vices, nous soyons d'abord circoncis par la continence, ensuite purifiés par la pénitence des péchés commis (1).

Ceignez vos reins et ayez en vos mains des lampes ardentes : *Sint lumbi*

(1) Id. de diversis, serm. 51.

Digitized by Google

vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris (Luc. 12, 35). Ceignons nos reins, dit encore saint Bernard (1), afin de nous appliquer la purification de Marie. Ayons en nos mains des lampes ardentes, afin que nous montrions visiblement en nous la joie de Siméon portant la vraie lumière dans ses mains; c'est-à-dire soyons chastes de corps et de cœur, et nous exprimerons la purification de Marie; soyons fervents en piété et brillants en œuvres, et nous porterons dans nos mains Jésus-Christ avec Siméon. Marie, par sa purification dont elle n'avait nul besoin, recommande le mystère de la purification; en accomplissant la purification légale, elle nous presse d'employer la purification spirituelle. Car que pouvait-il être en elle qui méritât d'être purifié, elle qui conçoit vierge, qui enfante vierge, qui reste toujours vierge? Comment cette conception aurait-elle eu besoin d'être purifiée, elle qui seule peut rendre pur celui qui a été conçu d'une source impure (Job, 14, 4); elle qui a donné la source dans laquelle l'immonde se purifie; la fontaine de la maison de David, qui est ouverte aujourd'hui, qui coule sans cesse pour laver les péchés? Cependant la Mère de toute pureté prend l'apparence d'une légitime purification, afin de nous faire pratiquer la vertu d'une très-obéissante humilité et de nous apprendre la nécessité de la purification évangélique.

Je vous glorifie et vous bénis, ô pleine de grâce, qui avez enfanté la miséricorde que j'ai reçue, qui avez préparé la lumière pour moi. Vous avez fourni la chair à la lumière vierge, ô Vierge des vierges, lorsque, Mère incorruptible, vous avez revêtu d'une chair incorruptible le Verbe incorruptible : *Tu carnem ministrasti suscepto lumini, Virgo virginum, virgini, dum incorrupta Mater, incorruptibile Verbum incorrupta carne vestisti.* O mes frères, voici que la lumière brille dans les mains de Siméon, allumez vos lampes à cette grande lumière; approchez-vous de lui et soyez éclairés, afin que vous soyez vous-mêmes des lumières plutôt que des chandeliers pour porter la lumière, éclairant au-dedans et au-dehors, vous éclairant vous-mêmes et éclairant le prochain. Que cette lumière soit donc dans le cœur, qu'elle soit dans la main, qu'elle soit dans la bouche : *Accedite ad eum, et illuminamini, ut non tam lucernas feratis quam ipsi lucernæ sitis, lucentes intus et foris, vobis et proximis, sit ergo lucerna in corde, sit in manu, sit in ore.* Approchez-vous du foyer de la lumière et recevez-la; je parle de Jésus-Christ qui brille dans les bras de Siméon, afin d'éclairer la foi, d'illustrer les œuvres, de procurer une sainte conversation, d'enflammer la prière, de diriger l'intention; afin que par les œuvres, par les paroles, par l'oraison vous cherchiez à lui plaire comme étant la lumière des vivants. Toutes ces choses étant enflammées, ô fils de la lumière, vous ne marchez plus dans les ténèbres.

(1) De Purific. B. Mariæ, s rm. 1.

Digitized by Google

Voici venir dans son temple le Dominateur que vous cherchez, l'Ange d'alliance que vous désirez. Voilà qu'il vient, dit le Seigneur des armées : *Ecce venit ad templum suum Dominator quem vos quæritis, et Angelus testamenti quem vos vultis. Ecce venit, dicit Dominus exercituum* (Malach. 3, 1). O Juifs, le voici, voici le Dominatenr que vous cherchez, dit saint Bernard (1); pourquoi, s'offrant à vous, ne le recevez-vous pas? Vous cherchez, et vous ne cherchez pas. Mais si vous cherchez, cherchez comme il faut; convertissez-vous et venez. Vous cherchez qui vous délivre de la main des hommes, et vous ne cherchez pas qui vous délivre de la main des démons. Vous cherchez qui vous arrache à l'esclavage des Romains, vous ne cherchez pas qui vous arrache de la captivité des vices. Si vous cherchez vraiment le Libérateur, cherchez le Libérateur de vos âmes, qui sauvera son peuple du péché. Si vous voulez chercher le Très-Haut, cherchez d'abord l'humble, parce que, comme le dit Daniel, 4, 22, Dieu établit l'homme très-humble sur tous les royaumes. Si vous voulez chercher le Dominateur en puissance, cherchez d'abord le Docteur de la justice, parce que son trône sera affermi par la justice ; la miséricorde et la vérité marchent devant sa face. Mais, parce que vous ne cherchez pas parfaitement, vous ne le trouvez pas même présent, ainsi qu'il l'a prédit de vous : Vous me chercherez, et vous ne me trouverez point (Joan. 7, 34). Ils cherchent l'absent, et ils ne trouvent pas celui qui est présent, parce qu'ils haïssent la lumière qui condamne leurs œuvres mauvaises. La Sagesse ne se cherche et ne se trouve que par l'amour. Siméon cherchait dans un pieux et fidèle désir; il trouva ce qu'il cherchait, et, l'ayant trouvé, il le reconnut sans l'indice d'autrui, c'est-à-dire sans le témoignage humain ; car c'est l'Esprit qui rend témoignage que le Christ est la vérité (1ª Joan. 5, 6) (2).

Et après que les jours de la purification (de Marie) furent accomplis...

(1) In festo Purific. B. Mariæ, serm 2.

(2) O Judæi, adest; ecce Dominator quem vos quæritis; cur offerentem se vobis non recipitis? Quæritis, et non quæritis : sed, si quæritis, quærite; convertimini, et venite. Quæritis qui redimat de manu hominum, non quæritis de manu dæmonum. Quæritis qui eruat de servitute Romanorum, non quæritis qui eruat de captivitate vitiorum. Si vere utique Liberatorem quæritis, quærite Liberatorem animarum vestrarum, qui salvum faciat populum suum a peccatis eorum. Si quæritis sublimem, quærite prius humilem, quoniam, ut ait Daniel : Humillimum hominem constituet Deus super omne regnum. Si quæritis Dominatorem potentiæ, quærite prius Doctorem justitiæ, quia justitia firmabitur thronus ejus, et justitia et judicium præparatio sedis ejus. Quia enim perfecte non quæritis, ideo nec præsentem invenitis, sicut de vobis ipse prædixit : Quæritis me, et non invenietis. Quærunt absentem, nec inveniunt etiam præsentem, quia oderunt lucem mala eorum opera arguentem, cum Sapientia nonnisi per dilectionem possit quæri et inveniri. Simeon namque, quia pio et fideli quærebat desiderio, quæsitum invenit, et inventum agnovit sine alterius indicio, sine humano scilicet testimonio. Nam Spiritus est qui testificatur quoniam Christus est veritas.

Digitized by Google

(Luc. 2, 22). L'Ecriture sainte, racontant les mystères de la rédemption, continue saint Bernard (1), raconte ce qui a été fait pour nous, pour nous apprendre ce que nous avons nous-mêmes à faire. Car la purification de Marie, dont elle parle en ce jour, nous avertit clairement de la nécessité de nous purifier nous-mêmes. Et quel est celui qu'un si grand exemple n'ébranlerait pas, voyant que la très-sainte des saints, qui n'avait rien à purifier, ne refuse cependant pas d'accomplir le précepte de la purification légale? O Mère immaculée, Mère sans tache, n'est-il pas vrai que vous êtes assurée de votre pureté, c'est-à-dire que ni votre conception ni votre enfantement n'ont violé votre intégrité, mais l'ont consacrée? Pourquoi donc, comme si vous aviez eu quelque souillure, ainsi que les autres femmes, en concevant ou en enfantant, cherchez-vous le remède d'une purification qui n'est applicable qu'aux misères des autres? Il convient, dit-elle, que nous accomplissions ainsi toute justice, afin que, choisie moi-même pour être la Mère de la suprême Justice, je sois aussi le miroir et le modèle de toute justice. Je connais l'orgueil des enfants d'Eve, plus portés à excuser leurs fautes qu'à s'en laver. Je pense qu'il est nécessaire que tous les exemples de la nouvelle génération s'opposent aussitôt et dès le commencement aux vices de l'ancienne origine. La mère de la prévarication pécha et excusa insolemment sa faute; la Mère de la rédemption ne pèche pas, et elle satisfait humblement, afin que les enfants des hommes, qui tirent de la vieille mère la nécessité de pécher, tirent de la nouvelle Mère au moins l'humilité de la purification.

O enfants des hommes, le temps de vous purifier est arrivé, puisque la Mère de la suprême pureté nous a donné et la fontaine et l'exemple pour nous engager à nous purifier (2). Il est préférable, il est plus doux d'être purifié par l'eau que par le feu : *Satius est et suavius fonte purgari quam igne.* Or, ceux qui présentement ne se purifient pas par l'eau le seront par le feu, si toutefois ils méritent d'être purifiés, lorsque le Juge lui-même, comme un feu qui dévore, sera assis, fondant et épurant l'argent, purifiant les enfants de Lévi comme l'or et l'argent passés par le feu, dit le prophète Malachie, 3, 2-3. Maintenant Jésus-Christ est l'eau qui lave, il sera alors le feu qui consume : *Nunc Christus aqua diluens, tunc ignis consumens.* Il est maintenant la fontaine ouverte pour laver le pécheur; alors il sera la flamme qui sévit et le feu qui dévore jusqu'aux entrailles de l'âme : *Modo fons patens in ablutionem peccatoris, tunc flamma sæviens et ignis vorans usque ad medullas animæ.* L'un et l'autre est un feu, mais de différente manière : celui-là purifie par l'onction, celui-ci en brûlant; là c'est le rafraîchissement de la rosée, ici le souffle du jugement, et le souffle qui brûle.

(1) In festo Purif. B. Mariæ, serm. 3.
(2) Id. in festo Purif. B. Mariæ, serm. 4.

Digitized by Google

Voyez ce qu'offre Marie, ce que reçoit Siméon : le Fils unique de Dieu, le Verbe dans le commencement consubstantiel et coéternel de Dieu le Père (1). Et écoutons, pour notre utilité et notre consolation : la Vierge offre celui que Dieu avait promis à Abraham, disant : En votre race, c'est-à-dire en Jésus-Christ, seront bénies toutes les nations (Gen. 22); celui qu'il avait promis à David, disant : Je placerai sur ton trône un fils qui naîtra de toi (Psal. 131, 12). Voilà celui qu'offre la Vierge, la joie des patriarches, le désir des prophètes, l'attente des nations, le salut de ceux d'entre les Juifs qui l'ont reçu, la réparation de la ruine des anges : *Hic est quem Virgo offert, patriarcharum gaudium, desiderium prophetarum, gentium expectatio, Judæorum qui eum receperunt salvatio, ruinæ angelorum reparatio.* Tel est celui que la Vierge offre à Dieu. Mais il vaut mieux reconnaître qu'il est bien plus grand que la langue des hommes et même des anges ne peut l'exprimer.

O le pieux et sublime spectacle! s'écrie saint Fulgence (2). Là on voit la Vierge-Mère, mère non d'un fils ordinaire, mais du Fils de Dieu. L'Enfant Fils de la Vierge, dont le monde entier ne peut pas renfermer la divinité, est reçu entre les bras. Il est évident pour tous les fidèles que la Mère du Rédempteur n'a contracté aucune souillure en l'enfantant, et qu'elle n'avait nul besoin de se purifier, parce qu'elle enfante sans concupiscence, exempte de toute lésion de la chair, et qu'elle reste toujours vierge. Mais il n'est pas étonnant que la Mère observe la loi, loi que son Fils n'est pas venu détruire, mais accomplir. Elle savait de quelle manière elle avait conçu et quel était celui qu'elle avait mis au monde. Mais, observant la loi commune, elle attend le jour de la purification, elle cache la majesté de son Fils.

Mais pourquoi cache-t-elle le mystère de la conception et de la nativité de celui qu'elle sait être le grand Dieu, et, remplie de l'esprit de prophétie, pourquoi ne découvre-t-elle pas aux impies du monde la rédemption ? c'est que, déjà pleine de grâce, inspirée par l'Esprit divin, elle savait que si les princes de ce siècle l'eussent connu, ils ne l'auraient jamais crucifié pour notre salut. Offrez donc, ô bienheureuse Vierge, en observant la loi, offrez dans le temple celui que vous nous avez donné, et qu'un petit nombre, et non tous, sache quel est celui que vous avez enfanté. Que pendant cet intervalle paraisse la petite pierre arrachée de la montagne sans la main de l'homme, afin qu'elle soit rebutée par les architectes, jusqu'à ce que, renversant la statue sur sa base, elle devienne une immense montagne qui remplira le monde entier.

O Mère, qu'il est grand, oh! qu'il est grand celui qui est né de vous! *O quam, Parens, o quam magnus est quem peperisti!* Petit dans son hu-

(1) Id. in festo Purif. B. Mariæ, serm. 5.
(2) Serm. de Purific. B. Virg. Mariæ.

Digitized by Google

manité, grand dans sa divinité; petit dans le royaume des Juifs, grand dans le royaume des nations. Mais il n'est pas estimé petit par tous dans le royaume des Juifs; car vous-même qui avez enfanté ce Fils, vous avez grandi par lui au milieu du peuple d'Israël; car vous vous êtes élevée, étant la tige de la racine de Jessé, et vous avez fleuri, verge d'Aaron, vous avez poussé des feuilles et vous avez produit le fruit; et parce que vous avez connu, entre tous les autres, son immensité, le voyant cependant né de vous très-petit enfant, sans aucun doute, cet Enfant que vous avez enfanté, vous l'adorez en tremblant comme le Dieu tout puissant; l'adorant, vous avez tremblé. Cependant, comme vous l'avez connu pour votre Fils selon l'humanité, vous l'avez allaité, réchauffé, nourri. O bienheureuse Vierge, qui pourrait nous expliquer, parmi ces soins, les sentiments de votre âme, lorsque d'une part vous contempliez ce petit Enfant né de vous, et que de l'autre vous le considériez comme le Dieu infini : ici né, là Créateur; d'une part infirme, de l'autre très-puissant; d'un côté allaité, de l'autre allaitant; ici sans parole, là instruisant les anges? Qui, dis-je, pourrait nous révéler les secrets de vos entrailles, de quelle manière vous accommodiez vos sentiments à ces deux choses si différentes, tenant dans vos mains le même Fils de Dieu et de l'homme, l'adorant d'une part comme le Seigneur, et de l'autre l'embrassant comme votre petit Enfant?

Qui ne serait émerveillé à la vue d'un miracle si ineffable? qui ne serait forcé de rester muet? Une jeune Vierge enfante son Créateur et le Créateur de tous; elle nourrit celui qui la nourrit et qui nourrit tout; elle porte au temple son gouverneur et celui de tous les hommes. O admirable spectacle, à la vue duquel est frappée d'étonnement non seulement la nature humaine, mais la nature angélique! Elevez par la foi vos yeux vers ce spectacle; à cette divine vue, réunissez-vous dans les lieux de la piété; là recevez Jésus-Christ anéanti pour vous dans la chair, mais adorez le grand Dieu dans sa divinité. Embrassez l'Enfant, mais pensez à celui qui est immense. Aimez son humilité et craignez sa grandeur (1).

Aujourd'hui, dit Pierre de Blois (2), le Seigneur du temple est porté au temple; aujourd'hui la Mère offre le Fils à son Père. Marie est là, Siméon le juste, Anne la prophétesse, et Jésus-Christ au milieu d'eux, qui est offert, qui est reçu, de qui on prophétise; tous justes, il n'y a point là de

(1) Quis ad tam ineffabile miraculum non obstupescat? quis non pene elinguis fiat? Generat Puella suum et omnium Creatorem; nutrit suum et omnium nutritorem; portat ad templum, suum et omnium rectorem. O admirandum spectaculum, ad quod non solum humana verumetiam angelica stupescit natura! Ad hoc fide oculos erigite; ad hoc pietatis affectu convenite. Ibi suscipite Christum pro vobis in carne humiliatum, sed adorate in sua divinitate excelsum Deum. Amplectimini Parvulum, sed cogitate Immensum. Amate humiliatum, et timete Excelsum.

(2) In die Purif. B. Mariæ, serm. 2.

Digitized by Google

pécheur. Est-ce que Dieu rejette tous les pécheurs? O timide troupeau, ne crains point, parce que Dieu se complaît au milieu de nous. Et pourquoi la sainte, l'immaculée Vierge cherche-t-elle des remèdes et se soumet-elle à la loi comme si elle eût été soumise aux infirmités des autres femmes dans la conception et dans l'enfantement? Mais le Fils répond pour la Mère : *Sic decet nos implere omnem justitiam :* C'est ainsi que nous devons accomplir toute justice (Matth. 3, 15). La première femme, mère de tous les criminels, ayant jeté sur autrui sa propre faute pour s'excuser dans son péché, la Mère de Dieu, la Mère de miséricorde, à l'exemple de son Fils, paye pour les autres. Etant en dehors de la nécessité de la loi, puisqu'elle avait conçu sans l'homme, elle se soumet à l'exigence de la loi. Ils venaient tous les deux accomplir la loi, et non la détruire. Aujourd'hui le céleste fruit de la terre est présenté au Créateur. Jésus-Christ, purifiant l'homme de ses péchés, permet que sa Mère vierge subisse la loi des autres femmes pour nous former à l'exemple de l'humilité. Aujourd'hui il est offert dans le temple par les mains maternelles et virginales, devant plus tard être offert sur la croix par les mains judaïques et sacrilèges. Aujourd'hui les bras de Siméon le juste le reçoivent; viendra le jour où les bras de la cruelle croix le recevront, et alors aura lieu la seconde offrande. Ce premier sacrifice a lieu le matin, le second aura lieu le soir. Chaque fois il est offert parce qu'il l'a voulu. Il est la lumière qui doit être mise sur le chandelier. La Mère a fourni la cire à ce cierge divin : *Huic cereo Mater ceram contulit.* O vieillard fidèle, dont l'Evangile fait l'éloge, dont la vieillesse est dans la miséricorde du Verbe, puisque vous portez l'Unique qui porte tout par un mot de sa puissance, découvrez-nous comment s'insinuait si salutairement dans vos entrailles celui qui remplissait de joie votre âme.

Celui que vous portiez dans vos bras vous comblait des dons de son Esprit. Siméon ne pouvait-il pas répondre et dire : L'Esprit saint m'avait averti que je ne mourrais point qu'auparavant je n'eusse vu le Christ du Seigneur? (Luc. 2, 26.) J'avais attendu longtemps, Seigneur ; déjà mes yeux se lassaient à relire vos promesses, et je m'écriais : Quand me consolerez-vous? Je desséchais comme la peau suspendue au foyer : *Defecerunt oculi mei in eloquium tuum, dicentes : Quando consolaberis me? Factus sum sicut uter in pruina* (Psal 118, 82-83). J'étais glacé et sec, fané et méconnaissable. Mais enfin vous vous êtes souvenu de la parole que vous avez dite à votre serviteur et qui m'a donné l'espérance (Psal. 118, 49). Enfin je verrai avant de mourir le Seigneur mon Sauveur; je le vois, et non seulement je le vois, mais je le tiens et je l'embrasse ; je retrouve ma jeunesse et mon salut, ma jeunesse s'est renouvelé comme l'aigle; je contemple d'un œil fixe le Soleil de justice. Le Seigneur est fidèle dans toutes ses promesses ; mes yeux ont vu mon Sauveur. Je vous vois de mes yeux maintenant dans ma chair, je verrai votre face, je

Digitized by Google

vous verrai dans votre gloire ; là, il y aura pleine allégresse et rassasiement plein de joie, parce que, Seigneur, je chercherai toujours votre visage. Je serai rassasié quand m'apparaîtra votre gloire : *Satiabor cum apparuerit gloria tua* (Psal. 16, 18). J'ai vu le Seigneur, et mon âme est sauvée. Je l'ai vu et je le verrai. Je vous tiendrai, Seigneur, jusqu'à ce que vous laissiez votre serviteur s'en aller en paix (Luc. 2, 29). Je m'endormirai, je reposerai dans la paix : *In pace, in idipsum dormiam et requiescam* (Psal. 4, 10). Ce n'est pas à Siméon seul qu'il a été donné de voir, de porter et d'embrasser le Seigneur, mais à tous ceux qui l'aiment en vérité ; ils le tiennent, ils l'embrassent, ils le caressent dans le désir ardent de leur âme, dans une sainte, pieuse et désirable servitude. O Dieu, nous avons reçu votre miséricorde au milieu de votre temple : *Suscepimus, Deus, misericordiam tuam in medio templi tui* (Psal. 47, 9). Seigneur Jésus, que le peuple que vous venez racheter vous élève un temple beaucoup plus beau et plus vaste que celui de Salomon, depuis le soleil levant jusqu'au soleil couchant et du nord au midi ; qu'il vous élève un palais digne de votre majesté, ô Rédempteur de l'Eglise, et que votre nom et votre louange, ô Dieu, retentissent jusqu'aux extrémités de la terre. O Christ Jésus, qui êtes offert aujourd'hui dans le temple, vous êtes le Seigneur du temple, vous êtes ma lumière et mon salut. Vous êtes ma lumière par la foi et par la connaissance de votre vérité ; éclairez mes ténèbres, car je ne vois ni ne comprends tous mes péchés. Qui les connaît ? *Delicta quis intelligit?* (Psal. 39.) Des maux sans nombre m'ont enveloppé, ils m'ont aveuglé ; mes iniquités se sont multipliées plus que les cheveux de ma tête. Veuillez me délivrer, Seigneur, hâtez-vous de me secourir (Psal. 39, 12-13). Eclairez-nous, Seigneur, et faites que, débarrassés des ténèbres de ce monde, nous puissions parvenir à la patrie de l'éternelle clarté. Exaucez-nous, ô Père des lumières et illuminateur des cœurs ; dissipez nos ténèbres, afin que nous puissions vous contempler dans la lumière du ciel.

O Vierge Marie, réjouissez-vous, chantez ; Anne et Siméon chantent avec vous (1). Siméon le juste entonne le cantique de la justice : Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur s'en aller en paix, selon votre parole, puisque mes yeux ont vu le Sauveur promis de vous, que vous avez préparé pour être devant tous les peuples, la lumière qui éclairera toutes les nations, et la gloire d'Israël votre peuple (Luc. 2, 29-30-31-32). Anne chante le cantique de la continence ; vous, ô Vierge auguste, chantez le cantique de la pureté, un cantique nouveau, un cantique inouï, le cantique de la virginité et de la fécondité, le cantique de l'humilité, le cantique de la gloire et de la béatitude : Voilà, dit-elle, que toutes les générations m'appelleront bienheureuse : *Ecce beatam me dicent omnes generationes* (Luc. 1, 48).

(1) Ut supra c. m. 12.

Digitized by Google

Ecoutez les admirables paroles que saint Bernardin de Sienne met dans la bouche de la douce Vierge Marie le jour de la présentation (1) : Je procure le salut du monde, j'exerce la procuration du monde, je remplis mon office. Je connais ce qui manque au monde. C'est pourquoi Dieu m'a donné ce Fils, il me l'a donné pour le salut du monde. Car Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique (Joan. 3, 16). Donc, moi aussi, je le donne, et cela par une charité tirée du fond de mes entrailles, car je l'ai reçu à cette fin. Je le donne d'une charité qui me presse, je n'ai pas pu le donner plus tôt; je le donne dans une charité entière, car je ne retiens rien pour moi. Je le donne dans une charité maternelle, car c'est pour tous; d'une charité consommée, car je n'ai pu donner davantage. Je le donne donc en don d'illumination, en modèle de vie, en prière de glorification. Je connais ce que je donne, je sais ce que je fais, je connais pour qui je le donne; je l'offre pour mes chers fils, pour leur rachat, pour effacer leurs péchés, pour les régler et les instruire, les rétablir, les combler de bienfaits et les glorifier. Je l'offre parce qu'il est lui-même le vrai Agneau qui ôte les péchés du monde; seule riche, je l'offre parce que seule j'ai l'Agneau que j'ai conçu sans souillure, que j'ai porté sans peine, que j'ai enfanté sans douleur, et je l'ai mis au monde Seigneur et homme, conservant mon entière virginité. Je sais donc ce que je donne aux fils de la grâce qui veulent être participants de ce don; et non seulement je donne mon Fils, mais je me donne aussi moi-même, ajoutant mon don au sien; et, par une charité inviolable, je leur promets et je me donne pour être leur avocate, leur mère, leur tutrice, pour les excuser et pour les défendre de tous leurs ennemis; de plus, pour être à leur égard la dispensatrice des trésors de mon Fils (2).

Ma fille, dit la sainte Vierge à sainte Brigitte, épouse de son divin

(1) In Purif. B. Mariæ Virg, serm. 10, art. 2, cap. 3.

(2) Salutem mundi procuro, mundi procurationem exerceo, officium meum impleo. Novi quibus egeat mundus; quare illum (Filium) contulit mihi Deus. Pro mundi salute mihi donavit illum : quia sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret. Dono igitur illum etiam ego; et hoc charitate eviscerata, quia ad hoc illum accepi; caritate festina, quia prius non potui; caritate integra, quia nihil mihi retinui; caritate materna, quia nulli invidi; caritate consummata, quia plus dare non valui. Dono igitur illum in donum illuminationis, in exemplum conversationis, in præmium glorificationis. Novi quid dono; novi quid facio. Novi pro quibus dono, pro dilectis filiis meis illum offero, pro illis redimendis, pro illis expiandis, pro illis informandis, instruendis, reficiendis, gratificandis, atque glorificandis. Illum repono quia verus est Agnus qui tollit peccata mundi : hunc sola dives offero, quia sola Agnum habeo, quem sine pudore concepi, sine gravedine tuli, sine dolore peperi, et cum plena virginitate Dominum et hominem parturivi. Scio ergo quid dono filiis gratiæ, qui volunt esse participes hujus doni; non solum Filium meum, sed et meipsam super hoc donum dono; atque ipsorum advocatam, genitricem, tutricem, excusatricem, et ab omnibus hostibus defensatricem; necnon et thesaurorum Filii dispensatricem, caritate inviolabili repromitto.

Digitized by Google

Fils (1), ma fille, sachez que je n'avais aucun besoin de la purification, comme les autres femmes, parce que mon Fils, qui est né de moi, m'a purifiée lui-même. Jamais je n'ai contracté la moindre souillure; j'ai enfanté mon très-pur Fils en conservant ma parfaite intégrité. Cependant, pour que la loi et les prophéties eussent leur accomplissement, j'ai voulu vivre selon la loi, étant sous la loi. Je n'ai rien voulu faire pour me distinguer des autres, mais j'aimais tout ce qui tient de l'humilité. Ma douleur s'est augmentée aujourd'hui. Car quoique je susse par inspiration divine que mon Fils devait souffrir, cependant les paroles de Siméon, par lesquelles il m'a prédit que mon âme serait percée par un glaive de douleur, et que mon Fils était venu pour la ruine et la résurrection de plusieurs, et pour être un signe auquel on contredirait (Luc. 2, 34-35), cette douleur perçait profondément mon cœur, douleur qui me fut toujours inséparable jusqu'à mon assomption dans le ciel, quoiqu'elle fût adoucie par les consolations de l'Esprit de Dieu. Je veux aussi que vous sachiez qu'à dater de ce jour ma douleur a été sextuple. 1° Elle fut dans ma connaissance; car toutes les fois que je regardais mon Fils, toutes les fois que je l'enveloppais de langes, toutes les fois que je voyais ses mains et ses pieds, autant de fois mon âme était absorbée comme dans une nouvelle douleur, parce que je considérais comment il serait crucifié. 2° La douleur fut dans mon ouïe; car autant de fois que j'entendais les opprobres, et les mensonges, et les calomnies, et les embûches contre mon Fils, mon esprit était pénétré de douleur, tellement qu'à peine pouvait-il se soutenir; cependant, par le secours de Dieu, ma douleur était tempérée, afin qu'il n'y eût en moi ni impatience ni légèreté. 3° Ma douleur venait de ce que je voyais; car lorsque je voyais en esprit mon Fils lié, flagellé et attaché à la croix, je tombais à demi morte; mais cependant, me soumettant, souffrant en patience, personne et mes ennemis eux-mêmes ne purent découvrir en moi que la gravité. 4° Ma douleur fut dans le toucher : je déposais en esprit mon Fils de la croix, je l'enveloppais, je le plaçais dans le tombeau; et alors ma douleur allait croissant, et c'est à peine si mes mains et mes pieds pouvaient me soutenir. Oh! comme je m'ensevelissais alors volontiers avec mon cher Fils! 5° Je souffrais d'un désir véhément d'aller au ciel avec mon Fils, sachant que je lui survivrais sur la terre. 6° Je souffrais aussi d'avance des tribulations que les apôtres et les amis de Dieu auraient à endurer.

Ceignez-vous les reins, et ayez en vos mains des lampes ardentes : *Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris* (Luc. 12, 35). Ceignons nos reins, dit Hugues de Saint-Victor (2), afin de participer à la purification de Marie, et ayons en nos mains des lampes ar-

(1) Revel., lib. 6, cap. 53.

(2) De Præparamentis ad Purific. Mariæ digne celebrandam, lib. 1, tit. 24

Digitized by Google

dentes, afin que la joie de Siméon portant la lumière véritable dans ses mains soit en nous. Soyons chastes de corps et purs de cœur, afin d'honorer comme il faut la purification de la Vierge. Soyons ardents en dévotion, lumineux en œuvres, et portons avec Siméon le Christ dans nos bras. Que la lampe ardente soit dans le cœur, qu'elle soit dans la main, qu'elle soit dans la bouche. Que la lampe brûle pour nous dans le cœur; ayons-la à la main pour les autres, et à la bouche pour le prochain. La lampe ardente dans le cœur, c'est la pureté de la foi; la lampe en main, c'est l'exemple de la bonne action; la lampe dans la bouche, c'est le discours d'édification. Il est nécessaire que nous soyons lumineux non seulement devant les hommes par nos œuvres, mais aussi devant les anges par la prière, et devant Dieu par l'intention droite. Après que les jours de la purification de Marie furent accomplis, selon la loi de Moïse (Luc. 2, 22). Comme la plénitude de la grâce de Jésus-Christ coule dans sa Mère, il convenait, dit saint Thomas (1), que la Mère se conformât à l'humilité du Fils; car Dieu donne sa grâce aux humbles, comme le dit l'apôtre saint Jacques, 4. C'est pourquoi, ainsi que Jésus-Christ, quoiqu'il fût exempt de la loi, voulut cependant subir le fardeau de la circoncision et les autres fardeaux de la loi pour donner l'exemple de l'humilité et de l'obéissance, afin d'approuver la loi, et d'enlever aux Juifs l'occasion de le calomnier, pour les mêmes raisons, il voulut que sa Mère accomplît exactement la loi, de laquelle cependant elle était exempte. On doit donc dire que la bienheureuse Vierge, quoiqu'elle n'eût aucune souillure, voulut néanmoins remplir l'observance de la purification, non par besoin, mais à cause du précepte de la loi. C'est pourquoi l'évangéliste dit avec soin : Après que les jours de sa purification furent accomplis selon la loi de Moïse; car, pour ce qui la regardait, elle n'en avait pas besoin. Ce précepte, d'après Moïse, n'obligeait que les femmes devenues mères par le concours de l'homme; il est donc évident que Marie n'était point tenue à observer ce précepte; c'est donc volontairement qu'elle observe la loi de la purification.

Les quarante jours écoulés, Marie part de Bethléem pour aller à Jérusalem avec Jésus et Joseph. Allez avec eux, dit saint Bonaventure (2), et aidez-les à porter l'Enfant, et méditez attentivement tout ce qui se dit et se fait, car ce sont des choses très-vertueuses. Ils portent donc le Seigneur du temple au temple du Seigneur. A la porte du temple, Marie et Joseph achètent deux tourterelles ou deux colombes pour les offrir à la place de l'Enfant, comme le faisaient les pauvres. Et comme ils étaient très-pauvres, on doit croire qu'ils offrirent des colombes, parce qu'elles coûtaient moins cher; c'est pourquoi la loi les met en dernier lieu. L'é-

(1) Tert. part. Summæ, quæst. 37, art. 4.
(2) Meditationes vitæ Christi, cap. 11.

Digitized by Google

vangéliste ne parle pas de l'agneau, qui était l'oblation des riches. Et voici que le juste Siméon, poussé par l'Esprit, vint dans le temple, l'Esprit saint l'ayant averti qu'il ne mourrait point qu'auparavant il n'eût vu le Christ du Seigneur, afin de le voir en effet. Etant venu en hâte pour le voir dans un esprit prophétique, il le connaît aussitôt, il se prosterne et l'adore dans les bras de sa Mère. Le divin Enfant le bénit, et regardant sa Mère, il lui montre en s'inclinant qu'il voulait aller à Siméon. Ce que la mère comprenant et étant dans l'admiration, elle le remet à Siméon. C'est alors que, plein de joie et d'amour, tenant l'Enfant dans ses bras, il entonne le beau cantique du *Nunc dimittis*. Il prophétise sa passion douloureuse. Anne la prophétesse survient, et l'adorant, elle parle aussi de lui avec des éloges extraordinaires. Marie, admirant ces choses, les conférait toutes dans son cœur. Ensuite l'enfant Jésus tendant ses bras à sa Mère, elle le reprend. Ils vont ensuite en procession vers l'autel; cette procession est représentée aujourd'hui dans tout l'univers catholique. Les deux vénérables vieillards, Joseph et Siméon, précèdent, se tenant par la main, et, dans une incomparable joie, ils chantent le cantique de David : Rendez gloire au Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est éternelle : *Confitemini Domino, quoniam bonus, quoniam in sæculum misericordia ejus* (Psal. 117, 1). Le Seigneur est bon pour tous, et sa commisération repose sur toutes ses œuvres (Id. 144, 9). Le Seigneur est fidèle dans toutes ses paroles et saint dans toutes ses œuvres (Id. 144, 14). Grand Dieu, nous avons reçu votre miséricorde au milieu de votre temple : *Suscepimus, Deus, misericordiam tuam in medio templi tui* (Id. 47, 9). La Mère les suit portant le Roi Jésus; Anne va à côté d'elle dans un profond respect, louant le Seigneur dans une indicible allégresse. La procession se fait donc par eux; elle n'est pas nombreuse, à la vérité, mais elle représente de grandes choses; car là sont les deux sexes, la vieillesse et la jeunesse et les divers âges de la vie, et aussi les vierges et les veuves. Arrivés à l'autel, la Mère se met à genoux avec respect, et elle offre son très-aimé Fils à Dieu son Père, disant : Recevez, ô Père très-bon, votre Fils unique, que je vous offre selon le précepte de votre loi, parce qu'il est le premier né de sa Mère ; mais je vous conjure, ô Père, de me le rendre. Et, se levant, elle le place sur l'autel.

O Dieu! quelle est cette oblation? Jamais il n'y en a eu de pareille, et il n'y en aura jamais. *O Deus! qualis est oblatio ista? Nunquam a sæculo talis facta fuit, nec fiet.* Remarquez chaque chose avec attention. L'enfant Jésus est sur l'autel, comme tout autre enfant, et d'un visage grave il regarde sa Mère et les autres, et il attend humblement et en patience ce qui doit avoir lieu désormais. Les prêtres sont amenés, et le Seigneur de tous est racheté comme un esclave, par cinq sicles, à la manière des autres. Le sicle était la monnaie du temps et du pays. Joseph les ayant

Digitized by Google

donnés au prêtre, la Mère, pleine de joie, reprend son Fils. Il reçoit aussi des mains de Joseph lesdites colombes pour les immoler, et se prosternant en les tenant dans ses mains, élevant ses yeux vers le ciel, il les offre, disant : Recevez, très-clément Père, cette offrande ; ce petit don est le premier que votre Enfant vous présente aujourd'hui dans sa pauvreté. Mais l'enfant Jésus, portant ses mains vers les oiseaux, élève ses yeux vers le ciel, et ne parlant pas encore, par ses signes, il les offrait de concert avec sa Mère, et ils les placèrent sur l'autel. Vous voyez quels sont ceux qui offrent, quels sont cette Mère et ce Fils. Une si petite hostie ne devrait-elle pas être refusée? A Dieu ne plaise ; elle fut bien plutôt présentée à la cour céleste de la main des anges et très-bien reçue, tellement que toute la cour céleste se réjouit extraordinairement. Après cela la Vierge sainte se retira de Jérusalem et fit une visite à Elisabeth, voulant voir Jean avant de s'éloigner de ces contrées. Où qu'elle aille, allez vous-même toujours avec elle, et aidez-la à porter son précieux fardeau. Arrivée chez Elisabeth, elles firent une grande fête, dont l'objet principal était leurs enfants. Et les deux enfants se réjouissaient mutuellement, et Jean, comme déjà intelligent, se comportait avec un profond respect à l'égard de Jésus. Prenez aussi vous-même avec respect Jean-Baptiste, afin qu'il vous bénisse; car cet enfant est grand devant le Seigneur. La sainte Famille étant restée là quelques jours, ils partent, voulant aller à Nazareth. Si vous voulez vous assurer de leur humilité et de leur pauvreté, vous pouvez facilement le savoir en considérant leur oblation et l'observation de la loi.

Marie, dit ailleurs saint Bonaventure (1), est tellement humble, que dans sa purification elle se met au rang des coupables et des pécheresses. O dur et malheureux orgueil ! ô superbe et misérable dureté du pécheur ! Voici que Marie, exempte de tout péché, se soumet à la loi de la purification, et vous, misérable, plein de péchés, vous ne voulez pas vous soumettre à la loi de la satisfaction : *Se humiliavit tanquam ream et peccatricem. O dura et infelix superbia ! o superba et infelix duritia peccatoris! Ecce Maria absque omni peccato, legem subiit purgationis, et tu miser, plenus peccatis, non vis legem subire satisfactionis.*

Allons avec confiance au trône de grâce, afin d'obtenir miséricorde et de trouver grâce dans un secours opportun, dit saint Paul aux Hébreux : *Adeamus cum fiducia ad thronum gratiæ, ut misericordiam inveniamus et gratiam in auxilio opportuno*, 4, 16. Ecoutez le savant et pieux Gerson (2) : Nous allons à vous, ô très-bénie Vierge, qui êtes la Mère de grâce, la Mère et la Reine de miséricorde, qui avez reçu la miséricorde incarnée dans votre sein virginal en devenant le temple du Dieu que nous

(1) De Mariæ Virginitate perpetua, cap. 2.
(2) Serm. in fe-to Purif. beatæ Mariæ.

Digitized by Google

recevons aujourd'hui dans sa présentation visible et corporelle, et que nous recevons tous les jours sacramentellement au milieu du temple matériel. Ah! que nous recevions spirituellement et invisiblement cette même miséricorde au milieu du temple de notre cœur! Le temple de Dieu est saint, et vous êtes ce temple, dit l'Apôtre aux Corinthiens : *Templum Dei sanctum est, quod estis vos*, 1ª, 6, 17. Voici qu'aux yeux de la foi, à la lumière de la vérité évangélique, un agréable et beau spectacle nous est présenté. La plus belle et la plus sainte procession est offerte, lorsque, de Bethléem où il était né, où il avait été circoncis, où il avait été adoré, Jésus, l'attente des nations, le désir des collines éternelles, notre miséricorde et notre salut, accompagné de sa glorieuse Mère, de saint Joseph, il arrive à son saint temple de Jérusalem. La bienheureuse Vierge portait avec joie et en l'embrassant son Fils Jésus, comme un sceau sacré sur son cœur, comme un signe divin sur ses bras, disant: Mon bien-aimé est à moi et moi à lui ; il se reposera sur mon sein. Siméon vient aussi au temple, et à la même heure, conduite par l'Esprit saint, Anne la prophétesse, cette femme forte et âgée qui ne quittait point le temple, servant Dieu nuit et jour dans les jeûnes et dans la prière (Luc. 2, 37). Il est hors de doute que plusieurs autres se joignirent à eux, lorsqu'arrivait à son saint temple le Seigneur dominateur que cherchait l'Eglise et le Sauveur qu'elle voulait. Réjouis-toi maintenant, sois plein d'allégresse, ô homme misérable qui avais péri ; réjouis-toi, chante de joie et rends grâces: voici que le béni Jésus, ta miséricorde et ton salut, est offert pour toi. Le pécheur en effet, l'homme coupable ne désirait pas la sagesse accusatrice, ni la justice qui condamne, ni la puissance qui punit, mais la miséricorde indulgente et qui sauve. Car la sagesse appelait à sa barre et accusait l'homme vendu au péché et coupable, par sa désobéissance, du crime de lèse-majesté divine. Adam, où es-tu? *Adam, ubi es?* (Gen. 3.) Et il n'y avait pas lieu de s'excuser ou de se cacher lorsqu'elle lui dit : Qui t'a appris que tu étais nu, à moins que tu n'aies mangé du fruit de l'arbre dont je t'avais défendu de manger? (Gen. 3, 11.) De là Job disait en tremblant : Si l'homme voulait disputer devant lui, entre mille accusations, répondrait-il à une seule? *Si voluerit contendere cum eo, non poterit ei respondere unum pro mille*, 9, 3. Et le Psalmiste, 142, 2 : N'entrez pas en jugement avec votre serviteur, car nul homme vivant ne sera justifié en votre présence : *Non intres in judicium cum servo tuo, quia non justificabitur in conspectu tuo omnis vivens*. Et la justice condamnait l'accusé de manière qu'il n'y avait pas lieu d'en appeler : Parce que tu as écouté la voix de la femme et que tu as mangé du fruit dont je t'avais défendu de manger, la terre est maudite, etc. (Gen. 3, 17.) Job, faisant allusion à ces terribles paroles, disait, 9, 28 : Je redoutais toutes mes œuvres, sachant que vous ne me pardonneriez pas si je péchais : *Verebar omnia opera mea, sciens quod non parceres delinquenti*. La puissance punissait

Digitized by Google

l'homme ainsi accusé par la sagesse, ainsi condamné par la justice, et il était impossible d'échapper. Le Seigneur Dieu mit Adam hors du jardin de délices ; il chassa l'homme, et il plaça à l'entrée du jardin de délices un chérubin et un glaive flamboyant qui s'agitait toujours pour garder la voie de l'arbre de vie (Gen. 3, 23-24). De là le Psalmiste dit, 38, 11 : Le poids de votre bras m'a fait défaillir : *A fortitudine manus tuæ ego defici.* Et Job, 10, 7 : Nul ne peut m'arracher de vos mains : *Non est qui de manu tua possit eruere.* Nous ne demandions donc pas la sagesse, à qui nous ne savions répondre ; ni la justice, dont nous ne pouvions éviter la condamnation ; ni la puissance, dont personne ne pouvait supporter la colère et le châtiment, ni au ciel, ni dans le paradis terrestre, ni dans le monde ; ce châtiment sur Lucifer, sur Adam, ce déluge universel, cette destruction soudaine de la Pentapole. Mais nous cherchions la miséricorde indulgente que nous avons reçue aujourd'hui, ô Dieu très-bon, au milieu de votre temple. Elle était venue d'abord dans le temple du sein virginal, lieu le plus saint de la terre, lorsque Marie répondit : Voici la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini ;* qu'il me soit fait selon votre parole : *fiat mihi secundum verbum tuum* (Luc. 1, 38). Mais elle était venue pour elle seule et pour Joseph son virginal époux, qui connaissait cette miséricorde par la révélation que lui en avaient faite l'ange et Marie. Elle avait apparu au jour de la nativité, mais à peu de personnes, aux bergers seulement. Elle s'était montrée au jour de l'Epiphanie, mais à trois rois seulement qui étaient venus de l'Orient. Mais aujourd'hui, comme nous avons entendu, nous avons vu de même, lorsque nous avons reçu votre miséricorde au milieu de votre temple, ô Dieu très-miséricordieux. Grâces vous soient rendues, ô Père des miséricordes et Dieu de toute consolation, parce que vous avez placé la sagesse dans un enfant pour ne pas accuser la justice dans l'humanité, afin qu'elle ne condamne pas, car cette même humanité a été condamnée à notre place ; la puissance dans l'infirmité, afin qu'elle ne sévisse pas et ne tourmente pas. Ces choses étant surmontées, vaincues, le triomphe de la grâce est donné, et aussi celui de la miséricorde, pour dominer le jugement et l'adoucir ; car ses miséricordes sont au-dessus de toutes ses œuvres. Nous avions besoin de cette miséricorde, nous la désirions ; ô Dieu, nous l'avons reçue aujourd'hui au milieu de votre temple, puisque se sont vérifiées aujourd'hui ces paroles de la Vierge Marie : *Suscepit Israel puerum suum, recordatus misericordiæ suæ :* Se ressouvenant de sa miséricorde, il a relevé Israël, son serviteur (Luc. 1, 54). Voilà ces entrailles de la miséricorde de notre Dieu, selon laquelle nous a visités celui qui se lève dans les hauteurs de l'orient : *Hæc sunt viscera misericordiæ Dei nostri, in quibus visitavit nos, oriens ex alto* (Luc. 1, 78). Grâces vous soient rendues pour l'excellence du don, qui est votre miséricorde ; grâces aussi pour la convenance du lieu, parce que c'est au milieu du temple, qui est le lieu de commu-

Digitized by Google

nauté où tous peuvent se rendre et se réunir, et un lieu d'égalité où sont confondus ensemble et le pauvre et le riche. Et mystiquement parlant, qu'est ce temple, sinon l'Eglise des saints, l'assemblée et la réunion des justes, où se trouvent les grandes œuvres du Seigneur qui répondent à toutes les volontés des justes? *Magna opera Domini, exquisita in omnes voluntates ejus* (Psal. 110, 2). Que maintenant donc cette Eglise des saints, cette assemblée des justes chante ce cantique, cette réunion nombreuse de laquelle l'Apôtre dit: Vous n'êtes plus étrangers et de dehors, mais concitoyens des saints et de la maison de Dieu, surédifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ étant lui-même la pierre du sommet de l'angle, en qui tout édifice de structure harmonieuse croît en temple saint dans le Seigneur, en qui vous aussi vous êtes coédifiés pour être la demeure de Dieu dans l'Esprit (Eph. 2, 19-20-21-22). Qu'elle chante et qu'elle se réjouisse dans la jubilation de son cœur, disant: O Dieu, nous avons reçu votre miséricorde au milieu de votre temple: *Suscepimus, Deus, misericordiam tuam in medio templi tui* (Psal. 47). Et nous l'avons reçue si entièrement, que ce que le Psalmiste avait prédit s'accomplit: *Misericordia Domini plena est terra:* La terre est pleine de la miséricorde du Seigneur, 118. Et encore: Sa miséricorde s'est affermie sur nous: *Confirmata est super nos misericordia ejus* (Psal. 116, 2).

Lorsque je méditais ces choses dans mon cœur, je me préparais à élever ma voix en réjouissance et en louange, en paroles de consolation, de joie, d'édification spirituelle. Je m'appliquais à exprimer quelle procession il convenait de faire aujourd'hui dans le temple de notre cœur, en laquelle procession Marie et Joseph, Siméon et Anne doivent assister mystiquement, figurant les quatre vertus cardinales; en laquelle aussi doivent être des lampes ardentes dans nos mains, par l'exemple d'une vie lumineuse et honnête dans la foi, l'espérance et la charité, lesquelles vertus représentent la triple propriété du feu, c'est-à-dire la lumière, la force et la chaleur, et ces trois choses sont appropriées au Père, au Fils et au Saint-Esprit: au Père la force, au Fils la clarté, au Saint-Esprit l'ardeur, la flamme. Voilà ce que nous devons méditer. Il convient aussi d'apporter un couple de tourterelles d'une mutuelle dilection en toute chasteté, et deux petites colombes dans une sainte fécondité des bonnes œuvres. Que le temple de notre cœur soit orné des fleurs des pieux désirs, et des guirlandes vertes des saintes méditations, et des parfums des riches vertus. Recevons le béni enfant Jésus dans une très-ardente piété; proclamons-le avec Anne la prophétesse en élevant nos cœurs, et entonnons avec le juste Siméon ce cantique: Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur s'en aller en paix, selon votre parole.

Au sujet du sacré mystère de la présentation et de la purification, considérez premièrement, dit Louis de Grenade (1), comme, le nombre des

(1) *Mémorial.* Méditations sur la vie de notre Seigneur. De la Purification et de la Présentation

Digitized by Google

jours marqués par la loi étant accompli, la Vierge, se séparant de la crèche et la laissant remplie des larmes et des actions de grâces des fidèles que la dévotion y amenait, partit pour se rendre à Jérusalem et pour y faire ce que la loi commandait. Elle entre donc dans cette grande ville, portant l'Enfant entre ses bras. O saint Enfant, voici la ville où, selon les paroles des prophètes, vous devez faire de grandes choses. Car c'est là que vous accomplirez une œuvre plus merveilleuse que la création de l'univers, puisqu'il est plus difficile de racheter le monde que de le créer de nouveau. Voici le champ où vous combattrez avec le bois de la croix, et avec vos cinq plaies contre le fameux Goliath, où vous le surmonterez, où vous lui couperez la tête de sa propre épée, et où vous détruirez la mort par votre mort, et le péché par la peine du péché. Voici la lice destinée à vos exercices; mesurez-la à loisir, Seigneur, afin d'en reconnaître tous les endroits. Vous y paraîtrez, tantôt à pied, tantôt sur un âne, tantôt entre les bras de la Vierge, et enfin les épaules chargées du fardeau de la croix. Voyez-vous cette montagne voisine, ô mon Seigneur? Quel sanglant combat vous y doit être livré! Car vous y perdrez la vie, mais vous y détruirez le royaume du péché, et vous y renverserez par terre le royaume de ce monde. Oh! que l'offrande que vous ferez en ce temps-là sera différente de celle d'aujourd'hui! Aujourd'hui vous êtes offert et racheté, en ce temps-là vous serez l'offrande et le Rédempteur; aujourd'hui vous serez racheté de cinq sicles que l'on donnera pour vous, en ce temps-là le monde sera racheté par cinq plaies que vous recevrez pour lui; aujourd'hui vous êtes offert dans les bras de Siméon, en ce temps-là vous serez offert entre les bras de la croix.

Mais revenons à la Vierge. La voici aujourd'hui au temple pour y présenter son Fils unique et premier né, et pour le racheter avec l'offrande prescrite aux pauvres par la loi, savoir un couple de tourterelles ou deux petits de colombes. Cette offrande des indigents nous doit faire admirer la pauvreté où était réduite la sainte Vierge, puisqu'elle n'offrait pas un agneau, comme les riches, mais seulement ce présent de peu de valeur, comme les pauvres. La très-pure Vierge entre donc dans le temple matériel pour offrir le temple spirituel et vivant qu'elle portait entre ses bras. O merveille inouïe! le temple s'offre dans le temple, Dieu s'offre à Dieu; celui-là se présente devant Dieu qui n'est jamais séparé de Dieu; celui-là est racheté de cinq sicles qui a racheté tous les hommes; celui-là est offert par les mains de la Vierge qui est l'offrande et la rançon de tout le monde! La Vierge rend le sacré dépôt à celui qui l'avait commis à sa fidélité, et les eaux remontent au lieu d'où elles sont sorties, afin qu'elles recommencent à couler (Eccl. 1).

Voici encore une chose digne de remarque: Cette offrande n'est pas faite seulement au Père éternel, mais la Vierge la met entre les bras de l'Église et de toutes les âmes saintes en la personne de saint Siméon, qui

Digitized by Google

représente toute l'Eglise. Ainsi, cette charitable Mère donne aujourd'hui à tous les fidèles ce Seigneur après lequel le monde, avec tous les élus, soupirait depuis si longtemps, et dont l'attente faisait languir toute la nature humaine, et tous les fidèles le reçoivent aujourd'hui dans leurs bras par les mains du saint vieillard Siméon. Mais comment la Vierge sacrée eût-elle pu s'empêcher de donner ce qu'elle avait, voyant dans son adorable Fils un exemple si prodigieux de miséricorde et de libéralité? Elle voyait qu'il s'était donné aux hommes comme le prix dont ils étaient rachetés, comme un grand exemple pour leur apprendre à bien vivre, comme le compagnon de leur bannissement et comme la récompense qui devait faire tout leur bonheur; et il lui eût été impossible, le voyant si prodigue de ses biens, de ne pas nous donner ce riche trésor, qui était ce qu'elle avait de plus riche et de plus précieux. Toute la très-sainte Trinité a autorisé cette grande donation; car c'est par la puissance du Père qui a éclaté dans la loi, c'est par la volonté du Fils qui s'est offert pour notre salut, c'est par l'inspiration du Saint-Esprit qui attire saint Siméon au temple, et c'est par les mains de la sacrée Vierge qui, en qualité de véritable Mère, avait tout pouvoir sur son Fils, que ce don si précieux nous a été fait irrévocablement. L'Eglise n'avait point reçu les autres mystères qui avaient précédé celui-ci avec des circonstances si remarquables, ni avec tant de solennité. Mais aujourd'hui l'Eglise notre mère reçoit en ses bras cet admirable don par les mains de la sainte Vierge qui soutient les intérêts de tout le monde, dans le temple de Dieu qui est commun à tous les fidèles, par saint Siméon, comme ayant charge de toute l'Eglise, et comme étant rempli de charité pour tous les enfants de cette Eglise, laquelle, représentée par lui, entre par lui dans la possession de l'enfant Jésus; en sorte qu'elle peut, dans l'excès de sa joie, chanter aujourd'hui: Seigneur, nous avons reçu votre miséricorde au milieu de votre temple: *Suscepimus misericordiam tuam in medio templi tui* (Psal. 47). Et comme votre nom est grand et auguste, de même la gloire de votre majesté se répand jusqu'aux extrémités de la terre. Que tous les fidèles viennent donc maintenant en foule dans ce temple, afin d'avoir part à cette offrande glorieuse. Que tous ceux qui ont soif viennent à ces eaux, et que ceux qui n'ont ni or ni argent reçoivent ce don céleste par pure libéralité (Is. 55). Venez, vieillards, et mêlez vos voix à celle du juste Siméon; venez, veuves, et louez Dieu avec Anne; venez, vierges, et réjouissez-vous avec Marie; venez, jeunes hommes, et revêtez-vous de force avec Joseph; venez, enfants, et faites compagnie à l'enfant Jésus; venez, justes, et recevez la grâce; venez, pécheurs, et recevez le pardon de vos fautes; venez, anges, et soyez en admiration de voir un Dieu qui est racheté, de voir une Vierge immaculée qui est purifiée, de voir le Seigneur de toutes choses humilié et assujéti à la loi; et apprenez de cet Enfant qu'étant un Dieu grand et puissant, il se plaît à l'humilité et aime les cœurs qui sont humbles au ciel et sur la terre.

Digitized by Google

Outre ces circonstances, considérez plus particulièrement la joie que saint Siméon reçoit en ce jour. Qui pourrait expliquer quels sont les sentiments de ce saint homme quand il a le bonheur de voir de ses yeux et de recevoir entre ses bras le Sauveur du monde? Il voit le monde tout rempli de péchés et des millions d'âmes descendre tous les jours dans l'enfer ; et comme il est véritablement juste, il ressent une profonde douleur de ce que Dieu est offensé et de ce que tant d'hommes se perdent, et son désir ardent de voir le remède de tous ces maux égale le tourment qu'ils lui font souffrir. Il sait que ce remède dépend de la venue de ce Seigneur ; il ne cesse jour et nuit d'élever sa voix et ses mains vers le ciel pour lui demander cet heureux avénement, car il n'a pas oublié les paroles du prophète Isaïe, 62 : Ne demeurez pas dans le silence, vous qui vous souvenez du Seigneur, mais invoquez-le hautement, jusqu'à ce qu'il ait fait paraître une merveille dans Jérusalem, qui la rendra illustre et glorieuse par toute la terre. Voyant donc l'accomplissement des souhaits qu'il faisait avec tant d'ardeur et depuis si longtemps, voyant que ses larmes avaient été agréables et que ses prières avaient été exaucées, voyant devant lui le salut du monde qui venait de naître, voyant ce cher Enfant entre les bras de sa Mère, comme une pierre précieuse enchâssée dans l'or ; ne le voyant pas seulement de ses yeux, mais le touchant de ses mains, et ayant tout loisir de rendre ses respects et ses adorations à cet Enfant, dont le Saint-Esprit lui avait découvert les grandeurs si clairement qu'il ne les pouvait ignorer ; et voyant, dis-je, toutes ces choses et les contemplant des yeux de la foi et de l'amour plus que des yeux du corps, pourrions-nous aisément concevoir ce qu'il sentit, ce qu'il fit, ce qu'il dit en cet instant ineffable? Pourrions-nous expliquer les louanges qu'il donna et les actions de grâces qu'il rendit à celui qui l'avait conservé et réservé pour jouir d'un si grand bien? Pourrions-nous nous imaginer avec quelle crainte et avec quel transport d'amour il étendit les bras pour recevoir ce trésor, quels furent les torrents de larmes qui, découlant sur ses joues, arrosèrent le visage du céleste Enfant qu'il tenait embrassé, et comment il le serra entre ses bras, disant avec l'épouse des Cantiques, 3 : J'ai trouvé celui que mon cœur chérit ; je le tiens, et je ne l'abandonnerai point : *Inveni quem diligit anima ; tenui eum, nec dimittam.*

Jugez d'ailleurs quel fut le contentement de la Vierge, et combien la dévotion et les larmes de ce saint vieillard lui furent agréables, voyant de quelle sorte la gloire de son Fils commençait à éclater de toutes parts, et que les témoignages de ce qu'il était s'augmentaient tous les jours de plus en plus. Mais cette joie ne fut pas toute pure comme les autres ; elle fut mêlée d'une douleur très-sensible que cette Mère toute pleine de tendresse commença de sentir en ce jour, et qui ne finit qu'avec sa vie. Car parmi les hommages et les respects du juste Siméon, après qu'il eut parlé,

Digitized by Google

comme un prophète rempli de l'Esprit de Dieu, des qualités glorieuses et des grandeurs de l'enfant Jésus, il prédit en même temps les terribles travaux et les contradictions continuelles que le Sauveur du monde recevrait de la part du monde, dont le cœur de la très-innocente Mère serait percé comme d'un glaive tranchant. Ce mot jeta de l'amertume dans toutes les douceurs que son âme sainte recevait, et elle ne ressentit plus de joie durant le cours de sa vie qui ne fût accompagnée de peines et de tremblements, dans l'appréhension de ce jour terrible qui lui était annoncé. Car, comme ce saint homme n'avait pas expliqué clairement quels seraient les travaux de Jésus, ils parurent d'autant plus grands à Marie qu'elle les mesurait à la grandeur de son amour. Que faites-vous, ô saint homme? Pourquoi fournissez-vous à cette chaste Vierge, à cette tendre Mère un sujet continuel de douleur? Laissez-la dans la sainte tranquillité que lui donne l'ignorance de l'avenir, et ne lui dites rien qui lui puisse causer un martyre pour le reste de ses jours. Ne voyez-vous point quelle source de douleurs vous ouvrez pour elle avec une seule parole, et à combien de travaux vous l'exposez par cette triste prophétie? Si vous ne lui eussiez rien déclaré, elle eût vécu dans une douce paix et dans une perpétuelle allégresse par la joie continuelle que lui donnait la présence de son Fils; mais désormais sa vie ne sera plus qu'une croix et qu'une mort lente et cruelle. Que de gémissements, que de larmes vous eussiez pu épargner en retenant cette parole! Qui vous a conseillé de lui découvrir un secret qui devait être pour elle le sujet de tant de souffrances? Je crois très-assurément que vous n'avez pas parlé par votre propre mouvement, mais par l'inspiration du Saint-Esprit, et que celui qui vous avait fait connaître ce qui ne devait arriver qu'après plusieurs années vous avait commandé de ne le tenir pas plus longtemps caché. Dieu ne nous apprend pas ce qu'il faut dire sans nous découvrir le temps auquel il le faut dire, car il est le maître de l'un et de l'autre. Pourquoi donc, Seigneur, avez-vous voulu affliger ainsi le cœur de votre servante? Pourquoi avez-vous voulu que celle qui n'avait jamais commis de péché portât les peines que méritent les pécheurs? C'est sans doute parce que vous avez voulu que la Mère et le Fils fussent conformes en toutes choses, et que vous avez trouvé à propos que cette Vierge, étant la plus parfaite de toutes les créatures, participât à la plus grande gloire qu'ait possédée le Saint des saints. La plus grande gloire qu'ait acquise le Fils de Dieu a été d'endurer tant de tourments pour obéir à son Père; il ne convenait pas de priver sa Mère de la part qu'elle pouvait avoir à cette gloire; et comme le Fils a toujours eu la croix présente devant ses yeux, et que cette vue l'a fait souffrir dès le premier instant de sa vie, ç'a été un privilége à la Mère d'avoir été instruite de ce mystère sacré et d'en avoir porté l'impression et la douleur durant toute sa vie. Où sont donc maintenant ces hommes amollis qui décrient les travaux, qui se moquent de la vie aus-

Digitized by Google

tère et pénitente, et qui mettent toute leur félicité dans les aises et le repos ? Si c'étaient là les véritables biens, les deux plus saintes personnes du monde n'en auraient pas été privées ; et si les travaux qui leur sont proposés eussent été de véritables maux, elles n'eussent pas souffert d'en faire une si pénible épreuve sur elles-mêmes. Et vous, pauvres, vous, infirmes, vous, affligés, de quoi vous plaignez-vous, si Dieu use envers vous du même traitement dont il a usé envers son propre Fils et envers la Mère de son propre Fils ? Un esclave ne refuserait pas la même médecine qu'un père ferait prendre à son fils unique et bien-aimé ; pourquoi donc trouverions-nous amère la médecine des afflictions et des souffrances que Dieu a fait goûter si abondamment aux deux plus chers objets de sa complaisance ? Si, après un si grand exemple, nous ne tenons les afflictions pour des grâces, je ne vois rien de capable de nous le persuader.

Anne la prophétesse remplit de consolations le cœur de Marie par les louanges publiques qu'elle donne au divin Enfant. Considérez la vie de cette sainte veuve, dont l'Evangile nous rapporte les exercices comme un parfait modèle non seulement pour les veuves, mais aussi pour les filles et pour les femmes mariées. Elle ne sortait jamais du temple, dit saint Luc, et elle servait le Seigneur jour et nuit par les jeûnes et par la prière, 2, 37. Que ces deux saints exercices, le jeûne et l'oraison, sont avantageux ! Le jeûne mortifie la chair, et l'oraison élève l'esprit ; le jeûne sanctifie le corps, et l'oraison rend l'âme pure ; le jeûne modère les passions, et l'oraison remplit le cœur de bonnes pensées et de bons désirs ; le jeûne est comme la main qui accorde un instrument de musique, et l'oraison est comme la musique ; le jeûne mérite les consolations, et l'oraison les reçoit ; le jeûne purifie l'âme des souillures des vices, et l'oraison l'embellit par l'ornement des vertus. Par le jeûne nous surmontons le démon, et par l'oraison, on peut le dire, nous triomphons même de Dieu. Et ces deux vertus sont si parfaitement liées ensemble, qu'à peine l'une peut-elle subsister sans l'autre, parce que nous ne pourrions persévérer longtemps dans le travail du jeûne et des austérités corporelles sans les consolations qui se trouvent dans l'oraison, et nous ne pourrions jamais bien faire l'oraison, si nous ne rabattions la fougue de notre chair et de nos sens par la sévérité du jeûne. Cette sainte femme âgée de quatre-vingt-quatre ans persistait constamment dans ces pénibles exercices en un temps où les jeûnes ne lui étaient point nécessaires pour mater sa chair, tant à cause de son grand âge que d'une ancienne habitude qu'elle s'était faite de vivre chastement. Toutefois elle jeûnait à cet âge comme les anciens pères des déserts, non pour dompter la chair, mais pour fortifier l'esprit, pour faire une guerre continuelle à l'amour-propre et pour se défaire de tous les soins des choses corporelles, afin de se donner tout entière aux fonctions de l'esprit.

C'est donc à cette veuve et à ceux qui imitent sa piété que Dieu révèle

Digitized by Google

ses mystères, qu'il communique ses secrets et qu'il découvre les hautes vérités de l'Evangile. Et c'est ce que le prophète nous apprend quand il dit : A qui le Seigneur enseignera-t-il sa loi ? à qui donnera-t-il l'intelligence de sa parole ? A ceux qu'on a tirés de la mamelle, à ceux à qui on a ôté le lait (Is. 28, 9) ; c'est-à-dire Dieu fera cette faveur à ceux qui, pour l'amour de lui, ont dit un éternel adieu à tous les plaisirs et à toutes les commodités de ce monde, pour faire connaître qu'il est bon et qu'il remplit de délices spirituelles ceux qui, pour lui plaire, ont renoncé de bon cœur aux vanités de ce siècle et aux voluptés de leur corps.

Après qu'une âme a conçu spirituellement l'enfant Jésus, après qu'elle l'a enfanté en exécutant les bons desseins que Dieu lui a inspirés, après qu'elle a goûté la douceur et la force du nom de Jésus, et après qu'elle a trouvé le Seigneur et l'a adoré avec les mages, que lui reste-t-il à faire, sinon qu'en s'avançant toujours vers la Jérusalem céleste et entrant dans le temple, elle présente au Père éternel le Fils de la Vierge ?

Montez donc, ô âme chaste, qui êtes comme une Marie spirituelle, non plus sur les montagnes, mais jusqu'aux demeures de la céleste Jérusalem, et vous mettant humblement à genoux en ce lieu saint, devant le trône de la très-auguste Trinité, présentez et offrez au Père son cher et unique Fils. Louez premièrement Dieu le Père, puisque c'est par son inspiration que vous avez conçu le dessein de bien vivre ; glorifiez Dieu le Fils, puisque c'est par son assistance que vous avez mis en pratique vos bons desseins ; bénissez le Saint-Esprit, puisqu'il vous a fait sentir ses consolations en vous faisant persévérer jusqu'à cette heure dans les exercices de la vertu.

La purification de Marie, la présentation de Jésus et la prophétie de Siméon sont trois mystères. Mystères vénérables, dit Bourdaloue (1), où nous découvrons ce qu'il y a dans notre religion non seulement de plus sublime et de plus divin, mais de plus édifiant et de plus touchant : un Homme-Dieu offert à Dieu, le Saint des saints consacré au Seigneur, le souverain Prêtre de la nouvelle alliance dans un état de victime, le Rédempteur du monde racheté lui-même, une Vierge purifiée et une Mère enfin immolant son Fils. Quels prodiges dans l'ordre de la grâce !

Quel prodige de discrétion, de soumission et d'humilité nous apparaît en Marie dans sa purification ! Après tous les honneurs qu'elle avait reçus de l'ange, d'Elisabeth, des pasteurs et des mages (2), après l'hymne chanté par elle de ses grandeurs et la vue prophétique de tous les hommages que l'univers lui rend depuis plus de dix-huit siècles, elle, la *bénie entre toutes les femmes*, se soumet à la commune humiliation des femmes. Ne pouvait-elle pas redire en ce moment que Dieu *lui avait fait de grandes*

(1) Serm. sur la Purification et la Présentation.
(2) Auguste Nicolas, chap. 13 : la Purification de Marie.

Digitized by Google

choses, qu'elle était *bienheureuse*, qu'elle était *bénie*, et que le *fruit de son sein était béni;* qu'elle venait, en un mot, apporter au monde la purification, loin de la chercher, et le rachat, loin de le demander ? Les intérêts de son Fils ne semblaient-ils pas le lui prescrire, puisque son silence et sa conduite dérogeaient à sa divinité, et, en le faisant passer pour fils de l'homme, démentaient tant de prodiges et tant d'oracles qui l'avaient déjà proclamé Fils de Dieu ?

Voilà sans doute comment eût agi toute autre que Marie, ou comment une invention humaine l'eût fait agir. Mais, dans une union merveilleuse avec les vues d'abaissement et de sacrifice de son Fils, elle abaisse toutes ses grandeurs, elle voile toutes ses gloires pour s'assujétir et l'assujétir aux plus humiliantes prescriptions. Elle qui, naguère simple jeune fille, inconnue à elle-même comme elle l'était au monde, osait, dans sa jalouse fidélité à la virginité dont elle avait fait vœu, parlementer avec un ange et objecter à l'honneur de devenir Mère de Dieu qu'elle *ne connaissait point d'homme*, maintenant de la hauteur de cette divine maternité et d'une virginité qu'elle avait mise plus haut encore, descend jusqu'à paraître aux yeux des hommes dépouillée de cette double gloire, ou plutôt s'élève à la gloire des gloires, à celle de l'humilité.

Les grandeurs de Marie échappent à toute comparaison; elles ne peuvent se mesurer que les unes par les autres, et c'est ce qui fait que nous ne les voyons pas. Ainsi, Marie professe la virginité au point de lui sacrifier l'honneur de devenir la Mère de Dieu, et elle pratique l'humilité au point de lui sacrifier l'honneur de cette virginité même ; ce sont des hauteurs sur des hauteurs dont le sommet dépasse les vertus de la terre et des cieux, dépasse toute connaissance, la connaissance de Marie elle-même, et n'a pour spectateur que Dieu qui contemple l'humilité de sa servante dans les grandeurs qu'il lui a faites. En se dépouillant elle-même de ces grandeurs par cette humilité, elle les justifie, elle les mérite, elle les consomme. Aussi ne saurait-on douter que de la purification, dont elle n'avait pas besoin, Marie ne soit cependant sortie plus pure Vierge, plus digne Mère de Dieu, étant sortie plus humble.

Voilà ce que contient le mystère de la purification sous une simplicité qui ne laisse rien paraître et qui efface jusqu'à ses traces.

Mais, par un merveilleux enchaînement de mérites et de grâces, d'abaissements et de grandeurs en Marie, voici que, au moment même où elle sacrifie aux yeux des hommes la dignité de Vierge Mère de Dieu, elle est investie d'une grandeur nouvelle, de celle qui nous apparaît dans le mystère de la présentation.

Ce mystère est un des plus sublimes de notre foi ; il réitère le mystère de l'incarnation, il anticipe celui de la rédemption, et il les unit dans la plus auguste cérémonie.

Bourdaloue nous y dévoile tout le plan divin avec une majesté de rai-

Digitized by Google

son qui subjugue et ravit l'intelligence. Dieu, dit-il (1), voulait que dans chaque famille le premier né lui fût voué pour lui répondre de tous les autres et pour être comme un ôtage de la dépendance de ceux dont il était le chef. Mais chacun de ces premiers nés n'était chef que de sa maison, et la loi dont je parle n'obligeant que les enfants d'Israël, il n'en pouvait revenir à Dieu qu'un honneur borné et limité. Que fait Dieu ? Il choisit dans la plénitude des temps un homme, chef de tous les hommes, dont l'oblation lui est comme un tribut universel pour toutes les nations et pour tous les peuples ; un homme qui nous représente tous, et qui, faisant à notre égard l'office d'aîné, répond à Dieu de lui et de nous, à moins que nous n'ayons l'audace de le désavouer, et que nous ne soyons assez aveugles pour nous détacher de lui ; un homme, dit le grand Apôtre, dans qui tous les êtres réunis rendent aujourd'hui à Dieu le devoir de leur soumission, et qui, par son obéissance, remet sous l'empire de Dieu tout ce que le péché en avait soustrait. Car c'est ce que le Saint-Esprit a voulu nous exprimer dans ces admirables paroles de l'Epître aux Ephésiens : *Instaurare omnia in Christo ;* et c'est aussi sur quoi est fondé ce droit d'aînesse que Jésus-Christ devait avoir au-dessus de toute créature : *Primogenitus omnis creaturæ.*

Je dis plus : toutes les créatures, prises même ensemble, n'ayant nulle proportion avec l'être de Dieu, et, comme parle Isaïe, toutes les nations n'étant devant Dieu qu'une goutte d'eau, qu'un atôme et qu'un néant, quelque effort qu'elles fissent pour témoigner à Dieu leur dépendance, Dieu ne pouvait être pleinement honoré par elles, et dans le culte qu'il en recevait, il restait toujours un vide infini que tous les sacrifices du monde n'étaient pas capables de remplir. Il fallait un sujet aussi grand que Dieu, et qui, par le plus étonnant de tous les miracles, possédant d'un côté la souveraineté de l'être, et de l'autre se mettant en état d'être immolé, pût dire, mais dans la rigueur, qu'il offrait à Dieu un sacrifice aussi excellent que Dieu même, et qu'il soumettait dans sa personne, non point de viles créatures, non point des esclaves, mais le Créateur et le Seigneur même. Or, c'est ce que fait aujourd'hui le Fils de Dieu, et, par son unique oblation, il donne à jamais à ceux qui doivent être sanctifiés une idée parfaite du vrai culte qui est dû au Dieu vivant.

Ce qui se passe dans la présentation (2) n'est pas une simple cérémonie, c'est une offrande réelle, la même offrande que le Fils de Dieu fit de lui-même pour toute la création lorsque, entrant dans le monde, il a dit à Dieu son Père : Vous n'avez pas voulu d'oblation ni de sacrifice, mais vous m'avez adapté un corps qui me rendit capable d'être moi-même offert ; alors j'ai dit : Me voici, ô Dieu, pour faire votre volonté ; la même

(1) 2e sermon sur la Purification de la Vierge.
(2) Auguste Nicolas, ut supra.

Digitized by Google

offrande dont il prononça lui-même la consommation en rendant le dernier soupir sur le Calvaire, et dont tous les instants de sa vie n'ont été que l'extension. Le mystère de sa présentation au temple en a été plus particulièrement la profession. C'est là, en effet, qu'il est expressément offert comme *premier né* de la maison, de cette maison de l'univers que lui-même a faite et que nous composons : *Quæ domus sumus nos* (Hebr. 3, 6).

O gloire incomparable de Marie, fondement certain de notre confiance en sa médiation ! c'est par elle que se fait cette grande offrande. Dans le mystère de l'incarnation, c'est par sa coopération et de sa substance que le Fils de Dieu a revêtu la création et en est devenu le premier né ; dans le mystère de la rédemption, ce sera en union avec elle au pied de la croix qu'il sera immolé ; dans le mystère de la présentation, c'est par elle qu'il veut être offert dans le même dessein, par elle qu'il veut être porté au temple, par elle qu'il veut être mis dans les mains du grand-prêtre.

Marie, dans l'incarnation, a été comme l'autel où est descendue la victime et qui l'a attirée par la flamme de sa charité ; dans la présentation, elle est comme le prêtre qui en fait l'offrande, et dans la rédemption, comme le sacrificateur qui l'immole. A la vérité, c'est le Fils de Dieu lui-même qui est le prêtre et le sacrificateur comme il est la victime, mais lui par Marie, en participation avec elle de ce caractère de prêtre et de victime qu'il lui communique par une extension de son sacerdoce, par l'onction de sa grâce et par l'impression même du caractère sacerdotal ; non pas formel, dit Gerson, mais plus éminent que celui de tous les autres prêtres, afin qu'elle pût concourir d'une manière plus noble et plus excellente à la réconciliation des pécheurs : *Non habuit characterem formaliter, fateor ; habuit tamen eminenter ad reconciliationem peccatorum* (1). Ce qui avait déjà fait dire à saint Epiphane : Je ne crains pas d'appeler la Vierge du nom de prêtre et d'autel : *Virginem appello sacerdotem pariter et altare.*

Voici venir Siméon, et de la bouche de ce saint patriarche va sortir la prophétie des grandeurs de Jésus et de sa divine Mère.

Admirez la constante économie de Dieu à l'égard de Marie et de Jésus, qui est celle dont il use envers tous les chrétiens. Marie et Jésus, dans le mystère de la purification et de la présentation, cherchent l'obscurité et l'humiliation, et ils rencontrent l'éclat et la gloire. Ils sont relevés par leurs propres abaissements. Vierge, Marie sacrifie sa réputation de virginité ; Mère, elle sacrifie son Fils ; et voilà que, par une rencontre providentielle, ce Fils élevé dans les bras de Siméon est proclamé le Sauveur du monde, et Marie elle-même, rétablie et maintenue dans la gloire de

(1) Tract. 9 super *Magnificat*. Voir aussi Albert le Grand, Magn. stip. hab. 89.

Digitized by Google

sa maternité divine qu'elle avait voulu cacher sous le voile de la condition la plus humiliante, est, de plus, solennellement déclarée coadjutrice de notre rédemption.

Celui qui est souverainement juste, saint, pur, lumière intellectuelle, était formé de la substance du corps de la Vierge, dit Paul a Sancta Catharina (1) ; ce corps très-saint n'avait donc pas besoin de la purification légale extérieure, puisque de sa propre substance est sorti celui qui est souverainement pur, qui était venu purifier les hommes par le baptême, les éclairer par ses grâces, les enflammer par le feu du Saint-Esprit, les réunir tous à l'unité de la foi. Comment aurait-il pu souiller le corps de la Vierge, lui qui ôte toute souillure et toute impureté ? Et quoi d'aussi pur pour purifier les vices des mortels, dit saint Augustin (2), que la chair née dans le sein et du sein de la Vierge sans aucune contagion de la concupiscence charnelle ?

Marie avait donné sa substance au Roi des siècles, à l'Ancien des jours ; cette Vierge n'avait donc pu perdre rien de la splendeur de sa pureté ; au contraire, elle brilla davantage des divines splendeurs d'une si grande lumière qui l'investissait. Le soleil, en passant par notre hémisphère, le rend plus pur ; de même Jésus-Christ, en sortant du sein de la Vierge, la rend plus pure et plus sainte. Elle porta dans ses entrailles l'Ancien des jours ; elle était si pure, que l'Ancien des jours, épris de sa beauté, voulut habiter au milieu de ses vertus lumineuses.

Aujourd'hui, dans la purification, il est permis de contempler la beauté de Marie brillant plus qu'à l'ordinaire d'une singulière blancheur et pureté. Elle est pleine de la beauté de la majesté de celui qu'elle tient dans ses bras, de celui qui remplit tout de sa bonté, de sa grâce et de sa beauté. Elle est pleine de grâce intérieurement, pleine extérieurement ; son corps et son âme sont immaculés. De toute part il y a concours, abondance de grâces en elle. De la rencontre du soleil et de la lune il résulte une éclipse pour la terre ; mais de la rencontre de tant de grâces en Marie il se fait un grand jour sur la terre et dans les cieux, parce qu'elle est pleine de la splendeur de la majesté de celui qui n'a jamais d'éclipse. Le jour se fait au ciel, parce que dans cette purification Marie brille plus pure et plus lumineuse que les esprits célestes. Il se fait un nouveau jour sur la terre, parce que Marie, par sa fécondité, est plus éclatante, plus blanche, plus grande que les chœurs mêmes des vierges. Elle va au temple avec un visage doux et serein, pleine de libéralité, portant dans ses bras un trésor infini pour répandre sur les mortels tous les genres de biens et de grâces. Elle se dirige vers le temple de pierre, elle qui est le temple vivant de la Divinité. Elle monte au temple, celle dont le sein est le temple

(1) De Partu B. Mariæ Virg., lib. 4, cap. 3, sect. 1.
(2) Lib. 4 de Trinitate, cap. 15.

Digitized by Google

dans lequel descend le Verbe même du Père : *Ascendit ad templum illa, ad cujus uteri templum descendit ipsum Verbum Patris.* Elle va au temple pour adorer Dieu, et elle porte dans ses mains le Dieu qui doit être adoré dans le temple, et dans ses mains elle l'adore dans le temple de son humanité qu'elle lui a élevé de sa propre substance : *Vadit ad templum ut adoret Deum, et ipsum Deum in templo adorandum defert in manibus suis; et in manibus suis, adorat in templo humanitatis suæ, quod illi de sua substantia construxit.* Qu'avez-vous besoin, ô très-sainte Vierge, d'aller au temple, puisque vous êtes vous-même le temple du Verbe incarné, puisque vous portez Dieu en vous et que vous le renfermez dans vos bras ? *Quid tibi opus est, o sanctissima Virgo, progredi ad templum, cum sis ipsa Verbi incarnati templum, cum Deum feras in te, et manibus tuis ipsum circumscribas ?* Ce temple de pierre de Jérusalem, quoique très-grand, très-vaste, ne peut pas contenir dans son enceinte ce grand Dieu ; et vous, vous le renfermez tout entier dans vos bras. Jamais Dieu n'est entré par les portes de ce temple, parce qu'il a toujours été partout; et vous, vous le ferez entrer dans le temple par ces portes. Si ce temple de pierre était animé, il vous préviendrait, il irait au-devant de vous, parce que vous êtes le vrai temple; Dieu est adoré dans vos bras. Si les hommes pensaient à cela, ils abandonneraient leurs temples, dans lesquels ils adorent Dieu ou leurs dieux, et devant vous ils adoreraient Dieu dans vos bras, et ils vous féliciteraient de votre bienfait, de ce que vous offrez le Dieu invisible devenu visible en sa chair qui repose dans vos mains.

Voilà donc à quelle profondeur l'humilité descend chez celle qui surpasse en pureté tous les ordres des anges, lorsqu'elle se soumet comme souillée à cette purification légale. Que doivent dire entre eux les chérubins, lorsqu'ils la voient s'avancer vers le temple pour obéir à cette loi dont elle était entièrement exempte? Ne tiennent-ils pas ce langage entre eux : Est-ce ainsi que celle qui nous surpasse en pureté, qui sort du lit royal de l'Epoux céleste, environnée de la variété de toutes les grâces, tout éclatante des splendeurs divines dont elle est remplie, ayant porté dans son sein celui qui est la splendeur de la gloire du Père, est-ce ainsi qu'elle va au temple pour se purifier comme si elle sortait d'un lit souillé? Pourquoi va-t-elle pour se purifier, puisqu'elle est plus rapprochée, plus unie au Verbe divin que nous, qui sommes cependant purifiés, illuminés et perfectionnés immédiatement à cause de sa proximité? Si les anges admiraient la Vierge à sa naissance comme le lever de l'aurore, disant : *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens?* Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore naissante? (Cant. 6), ils ne l'admirent pas moins aujourd'hui couvrant des voiles de la cérémonie légale l'incomparable éclat de sa pureté. La Vierge fut plus humiliée dans la purification que lorsqu'elle se tenait debout au pied de la croix à la mort de son

Digitized by Google

Fils unique. En voici la raison : Tout le monde sait que l'outrage du fils retombe en honte sur les parents, comme au contraire la gloire du fils fait leur honneur. Il est incontestable que Marie, se tenant près de la croix, fut affectée d'une grande humiliation à cause de l'opprobre de son Fils, tellement qu'elle était réputée par les Juifs comme la Mère du séducteur condamné au supplice de la croix, et une plus grande marque d'infamie ne pouvait être donnée; mais elle n'était pas tellement regardée comme la Mère du séducteur et du crucifié, qu'elle ne fût considérée par plusieurs qui étaient présents à ce supplice comme la Mère de Dieu, du Dieu innocent, à cause des prodiges qui avaient lieu dans ce moment même, où le soleil s'obscurcit, où d'épaisses ténèbres couvrirent toute la terre, miracles qui attestaient que le Christ crucifié était le vrai Dieu. Et les Juifs eux-mêmes et même les bourreaux voyaient cela malgré eux, quoiqu'ils ne voulussent pas croire à cause de leur malice obstinée. Ainsi la Vierge, tandis que les impies forcenés voyaient en elle la Mère du séducteur, était par toutes les créatures inanimées attestée la Mère du Dieu qui seul pouvait opérer de semblables merveilles. Ensuite Jésus-Christ ressuscita le troisième jour, et le bruit de cette résurrection fut répandu aussitôt dans Jérusalem par les témoins qui gardaient le sépulcre; ce qui changeait en gloire l'ignominie qui avait rejailli sur la Mère par le crucifiement de son Fils. Mais la Vierge, qui pratiquait sur toutes choses la virginité, fut regardée dans la purification comme une femme immonde, ayant besoin d'être purifiée de sa souillure, et nous ne lisons pas qu'aucun signe parût alors pour manifester sa virginité immaculée, comme les miracles que je viens de rappeler prouvaient la divinité du Christ attaché à la croix, et pour montrer qu'elle était la Mère de Dieu. Mais la très-pure Vierge demeura dans cette abjection, de manière à passer pendant la vie entière de Jésus-Christ pour une femme souillée, et cela jusqu'à la promulgation de l'Evangile. Jusque là, un petit nombre d'hommes et de femmes seulement savaient ce mystère. Et si la Vierge ne se fût pas soumise à cette loi, si elle eût déclaré sa virginité, car les vierges ne pouvaient pas être obligées à la loi de la purification, elle n'aurait pas encouru la tache d'une femme impure.

Voyez donc si la bienheureuse Vierge ne fut pas davantage humiliée dans sa purification qu'à la croix, puisqu'à la croix tous les signes qui prouvaient que le Christ était le Fils de Dieu déclaraient qu'elle était la Mère de Dieu, et tous ceux qui s'en retournaient du Calvaire, frappant leur poitrine, avouant que le Christ crucifié était Dieu, avouaient nécessairement que Marie était la Mère de Dieu. Mais allant au temple pour se purifier, elle n'était point regardée comme vierge, elle n'était point regardée comme telle qu'elle s'était toujours appliquée à être intérieurement par une attention et un désir constants; mais on la croyait souillée et connue de son mari.

Digitized by Google

Ajoutez, pour la confirmation de cette vérité, que la Vierge, dans cette purification, souffrit à peu près les mêmes douleurs qu'au pied de la croix, puisque déjà elle offrait son Fils pour ce sacrifice qu'il devait lui-même consommer sur la montagne du Calvaire, sacrifice qui lui avait été révélé et que lui confirmaient les paroles de Siméon (Luc. 2) : *Et tuam ipsius animam pertransibit gladius :* Et le glaive traversera votre âme. C'est pourquoi, à partir de là, on peut dire d'elle ce que le Prophète royal avait dit de Jésus-Christ : Les douleurs de la mort m'ont prévenue : *Prævenerunt me laquei mortis* (Psal. 17), parce que déjà elle compatissait avec son Fils qui devait mourir sur la croix pour le salut du genre humain. Et il n'est pas étonnant que cette Mère si tendre ait été tant affligée et humiliée à cause de son cher Fils; mais cela doit vous servir d'exemple, afin que, comme elle a été humiliée, affligée plus que toutes les créatures, et qu'elle a été après cela exaltée sur toutes choses, ainsi il vous convient de vous humilier vous-mêmes, de souffrir les maux en patience, de pratiquer les bonnes œuvres, de purifier vos cœurs par la pénitence, afin que vous acquériez de dignes fruits de votre pénitence pour être élevés en Jésus-Christ.

En ce jour de la purification, on voit une espèce de conflit entre deux vertus, c'est-à-dire entre la vertu de la suprême virginité et la très-profonde humilité, qui paraissent se combattre et vouloir se détruire mutuellement en la bienheureuse Marie ; ce qui est contre l'usage des vertus, qui, étant unies et liées ensemble, se prêtent un mutuel secours et ornement, l'une faisant ressortir la gloire de l'autre. Voici néanmoins la vertu d'humilité qui, en ordonnant à Marie de se soumettre à la loi de la purification, cache aux yeux des hommes la gloire de sa virginité; car ceux qui la regardent se soumettre à cette loi la confondent avec les femmes qui demeurent impures après l'enfantement. Ils la félicitent de son heureux accouchement, comme une mère connue de son mari, et non comme une vierge; ils lui refusent ce titre de vierge dont elle se réjouissait le plus pour l'honorer du titre de mère ordinaire. D'autre part, son humilité la porte à recevoir ces félicitations, comme si elle eût été semblable aux autres femmes. Elle ne repousse pas ces félicitations, en disant qu'elle n'est pas telle qu'on la suppose, et qu'elle est plutôt déshonorée par ce genre de salutation qu'honorée ; mais elle les reçoit d'un visage doux et joyeux. De l'autre côté, la vertu de virginité voile la beauté de la vertu d'humilité, ne se faisant pas connaître, ne déclarant pas que Marie a son intégrité toujours existante, parce que ceux qui la félicitent ne la croient pas plus humble que les autres, puisqu'elle se soumet à cette loi; mais ils pensent qu'elle agit ainsi par obligation, ce qui diminue la splendeur de la vertu de son humilité, ne lui permettant pas de briller dans son ornement de toute sa vie.

Mais, pour trancher cette difficulté, je dis ce qui est vrai, que ces deux

Digitized by Google

vertus semblent se combattre et vouloir se détruire mutuellement; mais cela n'est vrai que selon l'apparence et pour les yeux des hommes, et non devant Dieu, devant les anges, devant Siméon et Anne, justes l'un et l'autre, qui connaissent dans son intérieur les perfections de ses vertus. Car, aux yeux de Dieu et des anges, ces vertus se prêtent une mutuelle splendeur, afin que nous apprenions de là que nous ne devons pas faire de bonnes œuvres pour en tirer gloire devant les hommes, mais qu'il doit nous suffire que Dieu soit témoin de notre bonne conscience et de la justice de nos œuvres. C'est ce que dit saint Augustin : Pensez d'Augustin, dit-il, ce que vous voudrez, peu m'importe, pourvu que ma conscience ne m'accuse pas devant Dieu : *Senti de Augustino quidquid volueris, modo coram Deo me conscientia non accuset* (1). Car viendra le temps où Dieu lèvera le voile qui cachait mes bonnes actions, afin qu'elles brillent aux yeux des hommes, comme maintenant brillent dans tout l'univers ces deux vertus de la Vierge, c'est-à-dire la virginité et l'humilité, qui furent cachées aux Juifs. De plus, je vois dans ce conflit des vertus que plus elles cherchent à se cacher mutuellement, plus l'une relève l'autre, plus elles se relèvent l'une et l'autre. Car si la vertu d'humilité commande à la virginité de se soumettre à la loi de la purification, elle agit ainsi afin que l'ornement de la virginité resplendisse davantage dans l'humilité; et si la vertu de virginité cède à l'ordre de l'humilité en ne se faisant pas voir, elle fait ainsi afin que la vertu de sa profonde humilité brille, car sans cela son humilité n'aurait pas eu un si grand éclat. De là il est évident que les vertus, étant unies entre elles, s'aident et se prêtent un mutuel secours pour leur beauté; et lorsque leur beauté paraît s'obscurcir, ce n'est que pour un temps, pour sortir comme des ténèbres avec plus d'éclat; et comme le feu couvert de cendres conserve davantage sa chaleur lorsqu'on le croit éteint, ainsi les vertus, lorsqu'elles se cachent, augmentent en nouvelle splendeur, afin de briller ensuite avec plus de force. (*Ut supra*, cap. 4, sect. 4.)

On ne lit pas dans l'Ecriture quelle fut la prière de la Vierge à Dieu en offrant son Fils dans le temple pour le salut des hommes; mais il me paraît probable qu'elle fut à peu près celle-ci : Voici, ô Dieu des miséricordes, l'œuvre ineffable de votre bonté infinie; vous l'avez accomplie en vous servant de ma propre substance, en prenant d'elle un corps humain que vous avez uni à votre Verbe; sauvez maintenant en lui votre peuple, car celui qui s'est fait homme était la vie. Avant de prendre chair, il était la vie en lui-même comme en vous-même; il vivait en votre puissance, en votre vertu qui renferme toutes choses. Et maintenant qu'il s'est fait homme, vivifiez-le; sauvez, je vous en prie, en ce chef-d'œuvre l'homme perdu: il est mort, vous êtes assez puissant

(1) Soliloq.

Digitized by Google

pour le ressusciter. Otez par votre Verbe incarné l'iniquité de l'homme pour qu'il revienne à vous, parce que vous ne pouvez voir l'iniquité et qu'elle n'est pas votre ouvrage ; mais ôtez l'iniquité de votre créature en la vivifiant par la vertu des mérites de votre Christ, et l'homme, s'étant séparé de vous par le péché, reviendra à vous par la grâce.

O Seigneur, Fils unique de Dieu le Père, qui êtes la vraie lumière, montrez-vous aux hommes ; éclairez leur esprit, afin qu'en votre lumière ils vous connaissent et vous voient comme la lumière véritable et éternelle. Dissipez par les rayons de votre lumière, dans votre présentation, les ombres des anciennes figures, afin que désormais les hommes ne marchent plus dans les ténèbres, mais dans la lumière de votre visage. Chassez les ténèbres des nations infidèles plongées dans mille erreurs; ô vraie lumière, brillez dans les ténèbres. Le fort cède au plus fort, les ténèbres ne peuvent vous atteindre; chassez les ténèbres par votre lumière, en montrant votre face sur les nations coupables qui ne vous connaissent pas, afin de les sauver par l'œuvre de votre miséricorde. O Dieu admirable, ressuscitez par cette présentation l'homme, votre créature, qui est maintenant renversé sur la terre d'où vous l'avez tiré; chargez-le sur les épaules de votre divine puissance. Voici, ô Père miséricordieux, qu'un enfant vous a été donné pour nous élever en grâce, en sainteté et en gloire ; voilà que votre Fils nous est donné pour nous transmettre l'héritage d'adoption des enfants de Dieu. Il est venu pour délivrer l'homme du poids de ses péchés. Déjà ses tendres épaules sont courbées sous le fardeau des iniquités du monde, parce qu'il s'en charge; il ne peut pas encore se soutenir sur ses pieds, et déjà il supporte le poids terrible des péchés; il a encore les bras et les mains liés par des langes, et il embrasse toutes les iniquités; il ne peut pas encore marcher, et il a voulu se faire porter au temple pour être l'oblation et la victime des péchés de tous les hommes. O bonté infinie! ô amour ineffable! ô charité sans bornes! Portez vos regards, ô Père miséricordieux, sur cette charité, sur cet amour, sur cette bonté, et non sur l'iniquité de votre peuple; qu'une si grande bonté l'emporte sur la malice de tout le genre humain. C'est pourquoi, à cause de cette bonté de votre Fils incarné, faites que votre miséricorde triomphe de votre justice à l'égard des hommes. Voici un Agneau jeune, tendre, très-beau, sans tache, sans souillure, qui a des cornes et des ongles : des cornes de puissance, de force, d'excellence, avec lesquelles il commence déjà d'attaquer ses ennemis, et des ongles pour déchirer les démons, jusqu'à ce qu'il les écrase sur la montagne du Calvaire. Cette victime vous sera agréable; le sacrifice de cet Agneau mort dès l'origine du monde, c'est-à-dire de votre Fils, vous plaira infiniment plus que toute autre victime, que tous les autres sacrifices.

Lorsque vous vouliez exterminer votre peuple à cause de ses crimes, Moïse, votre élu, se tint en votre présence pour fléchir votre courroux,

Digitized by Google

pour détourner votre colère et prévenir la ruine de votre peuple (Psal. 105, 22). Il résista comme un mur inébranlable à votre fureur ; il interposa ses prières et ses larmes, afin que votre peuple ne fût pas frappé, et votre colère s'apaisa. Maintenant votre divin Moïse se tient devant vous, non celui que vous avez envoyé de la terre de Madian, mais du ciel, pour délivrer votre peuple ; qui interpose ses mérites infinis pour les péchés des hommes ; qui s'offre le premier dans cette rupture que fit Adam pour sa race, et par laquelle votre fureur s'est étendue sur tous les hommes. Il s'interpose pour assumer sur lui tous les coups de votre vengeance, à la condition que vous pardonnerez aux hommes. Que votre colère allumée contre les hommes s'éteigne donc, lui-même se tenant et priant devant vous. O Dieu Père, donnez maintenant au Roi votre Fils le jugement et la justice, afin que s'étant fait homme, établi juge par vous, il agisse en toute douceur avec les hommes. Maintenant, dis-je, donnez-lui tout jugement, afin qu'ayant pris sur lui-même les péchés de tous, il exerce contre lui le jugement pour vous satisfaire, et qu'il répande sur les hommes votre miséricorde (1).

O très-douce Vierge, s'écrie saint Anselme (2), par les mérites de votre très-pieuse purification, donnez-moi la puissance contre vos ennemis. O Vierge très-sainte, très-chaste de corps, et dans vos mœurs la plus belle de toutes les créatures ; Vierge des vierges, dont le cœur et la bouche n'ont jamais été souillés, mais toute belle, toute sans tache ; Vierge intègre de corps, Vierge intègre d'âme, ne devant rien aux lois, exempte de toute faute, donnant en vous l'exemple de l'humilité, vous remplissez le devoir de la purification imposé aux mères souillées ; Vierge sans tache, je me jette à vos pieds ; ô ma Souveraine très-clémente, recevez-moi me réfugiant auprès de vous, et aidez-moi par les mérites de votre très-chaste purification, afin que je sente et que je me réjouisse d'être pour toujours tellement purifié des souillures de ma conscience, que jamais je ne sois désormais obligé de me repentir de quelque nouvelle faute. Sainte Mère de Dieu, recevez-moi et intercédez pour moi, misérable pécheur, auprès de votre doux enfant Jésus-Christ, fruit béni de vos entrailles, et ayez pitié de moi.

Dans la fête de la Présentation et de la Purification, les cierges allumés représentent Jésus-Christ né de la Vierge, dit le vénérable Hildebert, archevêque de Tours (3). Car Jésus-Christ a paru comme la vraie lumière pour les cœurs droits. La cire désigne la virginité de Marie. L'abeille qui fabrique la cire est vierge, elle la fait d'elle-même. La cire a la même apparence de virginité. Et comme vous portez le cierge extérieurement,

(1) Paulus a Sancta Catharina, ut supra, cap. 4, sect. 5.
(2) Orat. 58 ad S. Virg. Mariam in Purificatione ejus.
(3) In festo Purificat. B. Mariæ, serm. primus.

Digitized by Google

ainsi portez la pureté dans vos âmes. Si vous voulez porter ainsi le cierge, offrez aussi la tourterelle et la colombe. La colombe marque la simplicité, la tourterelle la chasteté. Celui donc qui se conserve innocent, qui ne nuit à personne, qui ne porte jamais de fiel en lui, offre une colombe. Celui qui vit dans la chasteté et la pureté offre une tourterelle. Et non seulement le juste, mais aussi le pécheur offre une tourterelle ou une colombe. Ces deux oiseaux, qui ont coutume de gémir au lieu de chanter, désignent les larmes des pénitents dans ce siècle. Alors le pécheur est comparé à la colombe ou à la tourterelle, lorsque, se reconnaissant pécheur, il se lamente sur ses iniquités. Mais il y a deux sortes de pénitents : les uns font pénitence publiquement, les autres en secret, selon la diversité des crimes. Car ceux qui pèchent publiquement, et qui, par leurs mauvais exemples, corrompent les autres, doivent se repentir publiquement, afin qu'ayant été un sujet de scandale, ils soient un sujet d'édification réparatrice ; mais les autres sont punis en particulier. Or, la tourterelle et la colombe sont la figure de ces deux espèces de pénitents. Car la tourterelle a l'habitude de vivre solitaire, et la colombe fait entendre ses gémissements au milieu des autres. La tourterelle désigne donc les pénitents particuliers, et la colombe les pénitents publics. Ces deux oiseaux sont donc le modèle de la vie pour nous. Vous qui ne savez pas lire, apprenez de ces oiseaux ce que vous devez faire. Les créatures de Dieu ne sont pas pour vous servir seulement de nourriture, mais aussi d'exemple. Le Docteur céleste insinue cette doctrine chaque jour par les créatures. Le juste trouve dans ces oiseaux ce qu'il doit imiter, et ces oiseaux enseignent au pécheur ce qu'il doit faire. La colombe, nous instruisant spirituellement, nous donne l'exemple de sept vertus : elle n'a pas de fiel, elle ne vit ni de cadavres ni de vers, elle se nourrit de grains, elle choisit les meilleurs grains, son chant est le gémissement, elle nourrit souvent les petits des étrangers, elle se tient près des eaux afin de voir venir l'oiseau de proie et de lui échapper, elle niche dans le creux de la pierre. En tout cela cet oiseau est à imiter. Car aucune amertume de fiel ne doit jamais entrer ni rester dans nos cœurs ; il n'y a pas de vice plus mauvais que la haine ; il n'y a pas de supplice qui égale celui du cœur que la haine possède, et Dieu refuse toute offrande d'un cœur qui nourrit la haine, selon ces paroles de saint Matthieu : Si, offrant votre don à l'autel, vous vous souvenez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre don devant l'autel, et allez d'abord vous réconcilier avec votre frère, et après vous viendrez offrir votre don, 5, 23-24. Aucun péché n'est remis si la haine reste dans le cœur, selon la sentence formelle du Seigneur : Si vous ne remettez pas aux hommes leurs offenses, votre Père céleste ne vous remettra pas non plus les vôtres : *Si non dimiseritis hominibus peccata eorum, nec Pater vester cœlestis dimittet vobis peccata vestra* (Matth. 6, 15).

Digitized by Google

Vous devez donc en cela imiter la colombe, afin de n'avoir jamais de fiel contre personne. Ensuite la colombe ne se nourrit ni de cadavres ni de vers. De même l'homme ne doit pas se réjouir dans les œuvres mortes; qu'il ait grand soin de fuir les vers, c'est-à-dire la mauvaise conscience qui ronge l'âme. Les cadavres sont les péchés, les vers sont les remords qui naissent des péchés, les remords qui accusent et condamnent toujours l'homme coupable. On doit donc éviter le péché, afin de n'être pas tourmenté dans la conscience. On doit éviter les péchés, parce que l'homme est l'esclave d'autant de tyrans qu'il a de vices. Il faut éviter les péchés, parce que la mort est la solde des péchés : *Stipendia peccati mors*, comme le dit l'Apôtre aux Romains, 6, 23, et comme le dit le Psalmiste : *Longe a peccatoribus salus :* Le salut est loin des pécheurs, 118, 155. Il faut éviter les péchés, parce qu'ils sont puanteur et qu'ils engendrent la dégradation et la honte. La colombe se nourrit de grains, et elle choisit les meilleurs. Ainsi le juste doit se nourrir de la parole du Seigneur; car Jésus-Christ dit : L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui procède de la bouche de Dieu (Matth. 4, 4). Comme il y a dans l'homme deux substances, le corps et l'âme, il lui faut deux aliments, celui du corps, et la parole de Dieu, qui est l'aliment de l'âme. Il faut choisir les meilleurs grains, c'est-à-dire, il faut s'appliquer à observer avant tout les préceptes les plus importants.

La colombe a une autre qualité, qu'il faut s'appliquer à imiter : elle nourrit les petits étrangers. En cela est marquée la vertu de miséricorde, qui ordonne d'aimer et de secourir son prochain. Il faut compatir à la misère, à la pauvreté d'autrui, et la soulager lorsqu'on le peut. Qui est faible sans que je sois faible? dit saint Paul : *Quis infirmatur, et ego non infirmor?* (2 Cor. 11, 19.) Et Isaïe : Partagez votre pain avec celui qui a faim, et recevez sous votre toit ceux qui n'ont point d'asile. Lorsque vous voyez un homme nu, couvrez-le, et ne méprisez point la chair dont vous êtes formés (Isaïe, 58, 7). La cinquième admirable vertu de la colombe consiste à se tenir près des eaux, afin que, voyant l'ombre de l'oiseau de proie qui vient, elle l'évite. Ainsi devons-nous agir nous-mêmes. Nous avons dans l'air un ennemi spirituel qui est très-agile, rusé, cruel, qui tourne autour de nous, cherchant une proie à dévorer, dit l'apôtre saint Pierre, 1ª, 15, 8. Il faut se tenir auprès des eaux salutaires et limpides de la grâce, des sacrements, pour échapper à cet infernal vautour. La colombe a le gémissement à la place du chant. Que le pécheur l'imite, qu'il change ses joies en larmes pour laver son cœur de ses péchés.

Enfin la colombe fait son nid dans la pierre : Jésus-Christ est la pierre sur laquelle l'Eglise doit construire. Loin de Jésus-Christ, on bâtirait en vain. C'est dans les plaies sacrées du Sauveur qu'il faut travailler à notre salut.

Digitized by Google

LXXVIII

FUITE EN ÉGYPTE.

Après qu'ils eurent tout accompli selon la loi du Seigneur, ils retournèrent en Galilée, à Nazareth, leur ville (Luc. 2, 39). Ainsi, suivant l'Evangile, la sainte Famille, après les cérémonies de la présentation et de la purification, s'en retourna à Nazareth.

Voilà que l'ange du Seigneur apparut à Joseph pendant son sommeil, disant : Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère, et fuis en Egypte, et demeure là jusqu'à ce que je te dise de revenir ; car il arrivera qu'Hérode cherchera l'Enfant pour le faire périr. Se levant donc, Joseph prit l'Enfant et sa Mère pendant la nuit et se retira en Egypte. Et il y resta jusqu'à la mort d'Hérode, afin que s'accomplit ce qu'avait dit le Seigneur par le prophète : J'ai rappelé mon Fils d'Egypte (Matth. 2, 13-14-15).

Joseph, dit Gerson (1), obéit promptement à l'ange qui, pendant son sommeil, lui ordonna de prendre l'Enfant et sa Mère et de fuir en Egypte. Marie, qui venait de donner le jour à Jésus, Marie, cette jeune Vierge si délicate, obéit aussi, et ils partent pendant la nuit. Dans ce voyage très-pénible, l'un et l'autre pouvaient dire au Seigneur ces paroles du prophète : Vos justices ont été nos hymnes dans le lieu de notre exil (Psal. 118, 54). O bon Jésus, ô salutaire Christ, qui pourrait assez estimer la sortie, l'entrée et le retour de ce voyage? Que de travail, de douleur, de crainte! Joseph s'entretenait avec Marie, et l'un et l'autre avec Jésus enfant. Ils s'entretenaient des peines de la rédemption du genre humain. Oh! qui nous donnerait d'assister à leur précieuse conversation? qui nous donnerait de les accompagner? qui nous accorderait le bonheur de porter le divin Enfant? Que de caresses Marie et Joseph, portant tour à tour ce sacré fardeau, lui prodiguaient en chemin!

Les entrailles de Marie et de Joseph sont émues à la vue des dangers que court le cher Enfant, dit saint Bonaventure (2), et ils s'empressent de partir au milieu d'une nuit obscure. Regardez et méditez comme ils pren-

(1) Tertia consideratione.
(2) Meditationes vitæ Christi, cap. 12.

Digitized by Google

nent l'Enfant qui dormait dans son berceau, et compatissez avec eux. Réfléchissez ici avec attention, parce que vous pouvez tirer un grand bien dans ce qui se passe présentement. Considérez d'abord comment le Seigneur reçoit en sa personne tantôt la prospérité, tantôt l'adversité; et lorsqu'il vous arrivera de même, ne vous impatientez pas, car après la montagne vous trouverez la plaine. Dans sa nativité, Jésus-Christ est glorifié par les pasteurs comme Dieu, et après sa glorieuse naissance, il est circoncis comme pécheur. Ensuite vinrent les mages qui l'honorèrent beaucoup, et néanmoins lui-même, restant dans l'étable, se tenait au milieu des animaux, et il pleurait comme l'enfant du dernier des hommes. Après cela il est présenté au temple, où Siméon et Anne le proclament et l'élèvent merveilleusement; et maintenant, par ordre de l'ange, il faut fuir en Egypte. Vous pourrez, dans plusieurs autres circonstances de sa vie, peser ce que nous pouvons tourner à notre instruction. Lors donc que vous aurez des consolations, attendez les tribulations, et ensuite le contraire. Ainsi, en toutes ces diverses positions, nous ne devons ni nous élever ni nous abattre; car le Seigneur donne des consolations pour relever notre espérance et empêcher que nous ne succombions, et des épreuves pour sauver notre humilité, afin que, reconnaissant notre misère, nous nous tenions toujours dans sa crainte. Souvenons-nous donc que le Seigneur a agi ainsi pour nous instruire et en même temps pour se cacher au démon.

Considérez, en second lieu, à l'égard des bienfaits et des consolations, que celui qui les reçoit ne doit pas se préférer à celui qui ne les reçoit pas, et que celui qui en est privé ne doit pas se décourager et porter envie à celui qui a été favorisé. Je dis cela parce que l'ange s'adresse à Joseph et non à la Mère, quoiqu'il lui fût cependant bien inférieur. Ainsi celui qui reçoit quelque chose, lors même que c'est contre sa volonté, ne doit pas être ingrat ni murmurer, puisque Joseph, qui était si grand devant Dieu, ne reçut pas les paroles de l'ange pendant la veille, mais pendant le sommeil.

Considérez, en troisième lieu, comment Dieu permet que les siens soient éprouvés par les persécutions et les tribulations. Car alors la Mère et Joseph se trouvèrent dans une grande tribulation, voyant que l'Enfant était cherché pour être mis à mort; car que pouvaient-ils entendre de plus foudroyant? Et par là ils étaient dans une angoisse indescriptible; quoiqu'ils sussent qu'il était le Fils de Dieu, cependant leur sensibilité était troublée au point de pouvoir dire : Seigneur Dieu tout puissant, qu'est-il besoin que celui-ci, votre Fils, fuie? Vous ne pouvez pas le défendre ici? Et leur tribulation consistait aussi en ce qu'il leur fallait se transporter dans une terre lointaine qu'ils ne connaissaient pas, et par des chemins difficiles, étant peu capables d'une pareille peine, Marie à cause de sa jeunesse, Joseph à cause de sa vieillesse. L'Enfant lui-même

Digitized by Google

qu'ils avaient à porter avait à peine deux mois, et il fallait aller dans une terre étrangère, et ils étaient dans une pauvreté telle, qu'ils n'avaient pas de quoi faire leur route. Toutes ces choses sont un grand sujet d'affliction. Vous donc, lorsque vous êtes troublé, prenez patience, et ne croyez pas qu'il y ait un privilége pour vous, puisque le divin Enfant n'en a pas eu pour lui, ni pour sa Mère, ni pour Joseph.

Quatrièmement, considérez la bénignité de cet Enfant-Dieu. Vous voyez comment et combien de bonne heure il souffre persécution et l'éloignement de sa terre natale, et comme il cède sans se plaindre à la fureur de celui qu'il pouvait exterminer sur-le-champ. Elle est profonde cette humilité, elle est grande cette patience. Il ne voulait pas se rendre justice ni se venger, mais éviter les embûches en fuyant. Nous sommes tenus nous-mêmes d'agir de la sorte en ne résistant ni aux injures, ni aux réprimandes injustes, ni aux persécutions; nous ne devons point chercher la vengeance, mais nous résigner, céder à la fureur de ceux qui nous persécutent, et, ce qui est plus encore, prier pour eux, comme le Seigneur le dit ailleurs dans son Evangile (Matth. 5). Le Seigneur fuyait donc devant la face de son esclave, ou plutôt de l'esclave du diable. Sa Mère, si délicate et si jeune, le portait, et saint Joseph, très-âgé, aidait Marie à le porter jusqu'en Egypte, par un chemin sauvage, inconnu, couvert de bois, dur, non fréquenté et très-long. Il leur fallut deux mois et plus pour arriver au terme fixé. Ils allèrent, comme on le croit et le dit, par ce désert où avaient passé les enfants d'Israël et où ils avaient demeuré quarante ans. Mais comment faisaient-ils pour porter leur nourriture ou pour la trouver? comment se reposaient-ils la nuit? où logeaient-ils? car ils trouvaient très-rarement des maisons dans ce désert. Compatissez donc avec eux, parce que leur travail était difficile et grand et long pour eux et pour l'Enfant Jésus; et allez avec eux, et aidez-leur à porter l'Enfant, et servez-les en tout ce qui est en votre pouvoir. Nous ne devrions pas nous-mêmes regarder la pénitence comme un travail pénible pour nous, en voyant un si grand travail supporté et accepté par la sainte Famille.

Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère, et fuis en Egypte, dit l'ange à Joseph, parce qu'Hérode cherchera l'Enfant pour le faire périr (Matth. 2, 13). Jusqu'ici, sainte Vierge, dit un célèbre père de la vie spirituelle (1), tout en général n'a été pour vous que joie et que merveilles sur merveilles; il est maintenant temps que vous commenciez à participer au calice de votre Fils et à connaître par expérience les épreuves terribles de cette vie. Jusqu'ici vous avez joui paisiblement des caresses de votre Fils, il est temps maintenant que vous buviez à son calice d'amertume. N'attendez pas de ce monde des fruits plus agréables. Nous sommes dans une

(1) *Mémorial* de Louis de Grenade. Méditations sur la vie de notre Seigneur. De la Fuite en Egypte.

Digitized by Google

vallée de larmes, dans un lieu de bannissement et dans un pays de condamnés, le long des rivières de Babylone, où les instruments de musique de Sion sont muets, et où l'on n'entend presque point de chants d'allégresse. Préparez-vous donc à verser des larmes, ô douce Vierge, puisque le temps et le lieu vous y convient. C'est aujourd'hui que votre *alleluia* cesse, c'est aujourd'hui que vos plaisirs finissent, et c'est aujourd'hui que vous commencez à goûter les fruits amers de cette malheureuse vie.

Considérons donc avec quel empressement la Vierge se leva à cette triste nouvelle, comment elle prit l'Enfant entre ses bras, comment elle abandonna sa maison sans prendre congé de personne, pour ne mettre aucun retard à obéir aux ordres de Dieu, et avec quelle diligence elle se mit en chemin. Elle connaissait la valeur inestimable du trésor qui était entre ses mains, et ainsi elle ne se mettait point en peine de perdre tout le reste pour le conserver. O nuit obscure, ô nuit couverte de ténèbres, ô nuit de larmes et de douleurs! Oh! que les hommes seraient sages et heureux tout ensemble s'ils faisaient l'estime qu'ils doivent faire de Jésus-Christ, s'ils étaient aussi jaloux de mettre ce trésor en sûreté, et si, lorsqu'il est question de le perdre, ou de perdre toutes choses, ils savaient perdre peu pour gagner beaucoup; ou plutôt s'ils regardaient avec l'Apôtre les plus grandes pertes comme un gain considérable pour conserver le seul et unique bien!

Mais retournant à vous, Vierge sainte, apprenez-moi ce que vous souffrîtes dans ce voyage; dites-moi ce que vous ressentîtes lorsque vous abandonnâtes votre pays, votre maison, vos parents et vos plus chers amis, dans la résolution d'aller dans une terre étrangère, parmi des idolâtres, et d'y porter votre Enfant encore dans un âge si tendre, sans être assurée d'y trouver une cabane pour le mettre à couvert, et manquant de toutes choses pour l'assister en ses besoins. Si au milieu de votre peuple vous n'avez pu trouver qu'une étable et qu'une crèche pour le recevoir à sa naissance, que pouvez-vous attendre chez des étrangers et des barbares? Où irez-vous prendre votre logement? qui vous recevra? Pensez-vous trouver de la charité dans un pays où règne la barbarie? Surtout faites-moi connaître l'affliction de votre cœur si plein de piété lorsque, après avoir demeuré dans cette Egypte fameuse par ses superstitions, vous vîtes que la foi et la connaissance du vrai Dieu y étaient entièrement abolies, et que les démons y étaient servis avec plus d'honneur et de respect que dans tout autre lieu de la terre. Si ce que nous lisons de Loth est vrai, que le cœur de cet homme juste était cruellement tourmenté à la vue des crimes auxquels ses concitoyens s'abandonnaient, et si nous ne doutons pas, comme saint Luc nous l'apprend, que saint Paul eut une grande affliction d'esprit de ce qu'il remarqua dans la ville d'Athènes un si déplorable attachement à l'idolâtrie (Gen. 19; Act. 17), que deviez-vous ressentir, ô Vierge sainte, puisque vous étiez d'autant plus vivement touchée

Digitized by Google

du mépris de Dieu et de la perte de tant d'âmes, que votre grâce était plus grande et votre charité plus étendue? Et vous, ô très-saint Enfant, pourquoi voulez-vous commencer à souffrir de si bonne heure? Pourquoi n'épargnez-vous pas un âge aussi tendre et aussi innocent que celui où vous êtes?

N'y avait-il pas d'autre moyen de sauver l'Enfant qu'une fuite si précipitée? dit Bossuet (1). Qui le peut dire sans impiété? Mais Dieu ne veut pas tout faire par miracle, et il est de sa providence de suivre souvent le cours ordinaire qui est de lui, comme les voies extraordinaires. Le Fils de Dieu est venu en infirmité (Hebr. 5, 2). Pour se conformer à cet état, il s'assujétit volontairement aux rencontres communes de la vie humaine; et, par la même dispensation qui a fait que, durant le temps de son ministère, il s'est retiré, il s'est caché pour prévenir les secrètes entreprises de ses ennemis, il a été aussi obligé de chercher un asile dans l'Egypte.

Allez donc en Egypte, divin Enfant. Heureuse terre qui vous doit servir de refuge contre la persécution d'Hérode, elle sentira un jour l'effet de votre présence. Dès à présent, à votre arrivée, les idoles sont ébranlées, et les démons qu'on y sert tremblent. Viendra le temps qu'elle sera convertie avec toute la gentilité. Jésus, qui doit naître en Judée, sortira de cette terre pour se tourner vers la gentilité. Paul dira : Puisque vous ne voulez pas nous écouter et que vous vous jugez indignes de la vie, nous nous tournons vers les gentils (Act. 13, 46). Allez donc vous réfugier en Egypte pendant que vous êtes persécuté en Judée.

Lève-toi, dit l'ange à Joseph, hâte-toi de prendre l'Enfant et sa Mère, et fuis en Egypte (Matth. 2, 13). Pesez toutes ces paroles, vous verrez que toutes inspirent de la frayeur (2). Lève-toi, ne tarde pas un moment. Il ne lui dit pas : *Va*, mais *Fuis*. L'ange paraît lui-même alarmé du péril de l'Enfant : Et il semble, disait saint Pierre Chrysologue, que la terreur ait saisi le ciel avant de se répandre sur la terre. Pourquoi, si ce n'est pour mettre à l'épreuve l'amour et la fidélité de Joseph, qui ne pouvait pas, sans être ému d'une manière très-vive, voir le péril d'une Epouse si chère et d'un si cher Fils?

Etrange état d'un pauvre artisan qui se voit banni tout à coup; et pourquoi? parce qu'il est chargé de Jésus, qu'il l'a en sa compagnie. Avant la naissance de Jésus, Joseph et sa sainte Epouse vivaient pauvrement, mais tranquillement, dans leur ménage, gagnant doucement leur vie par le travail de leurs mains; mais aussitôt que Jésus leur est donné, il n'y a point de repos pour eux. Cependant Joseph demeure soumis et ne se plaint pas de cet enfant incommode, qui ne leur apporte que persécution; il part; il va en Egypte où il n'a aucune habitude, sans savoir quand il re-

(1) 19e semaine, 2e élévation sur les mystères.
(2) Id., ibid., 3e élévation.

Digitized by Google

viendra dans sa patrie, quand il retrouvera le chantier où il travaille et sa pauvre maison. On n'a pas Jésus pour rien ; il faut prendre part à ses croix. Pères et mères chrétiens, apprenez que vos enfants vous seront des croix ; n'épargnez pas les soins nécessaires, non seulement pour leur conserver la vie, mais, ce qui est leur véritable conservation, pour les élever dans la vertu. Préparez-vous aux croix que Dieu vous prépare dans ces gages de votre amour mutuel, et après les avoir offerts à Dieu comme Joseph et Marie, attendez-vous comme eux à en recevoir, quoique peut-être d'une autre manière, plus de peines que de douceurs.

Pourquoi Jésus, qui était Dieu, fuit-il Hérode, qui n'était qu'un homme? D'abord, c'était pour tromper le démon, afin que celui-ci ne vît en lui qu'un enfant, qu'un homme ordinaire. Ensuite, il a daigné fuir en Egypte, dit excellemment saint Fulgence, pour plus tard daigner monter sur la croix ; ce qui le fait mourir en effet, c'est sa propre bonté et non la méchanceté des autres : *Dignatus est in Ægyptum fugere, ut postea crucem dignaretur ascendere ; facit enim eum mori benignitas propria, non malignitas aliena* (1).

Cette fuite, comme cette mort, est plus digne de la majesté de Dieu que sa préservation par le miracle.

Pour cela, que l'on comprenne bien que ce n'est rien à Dieu que d'agir par puissance (2), mais que c'est une chose admirable qu'un Dieu s'anéantisse et s'humilie. En agissant par puissance, en effet, il ne fait qu'une chose toute naturelle, comme il l'est pour nous d'agir par faiblesse, et il ne domine que ce qui lui est inférieur ; tandis que, quand il s'anéantit lui-même, il se domine lui-même, il s'attaque à son égal, et il nous fait voir le plus grand et le plus touchant de tous les prodiges : la toute-puissance maîtresse d'elle-même jusqu'à se réduire à la plus extrême faiblesse et à s'anéantir ainsi par amour. Aussi le langage des livres saints est d'une admirable conformité avec cette doctrine. Nous représentent-ils le Tout-Puissant créant les mondes? ils sont, disent-ils l'ouvrage de ses doigts : *Opera digitorum tuorum sunt cœli* (Psal. 8, 4). Mais parlent-ils du Tout-Puissant s'anéantissant lui-même? alors ils lui font déployer toute la puissance de son bras : *Fecit potentiam in brachio suo* (Luc. 1, 51). C'est ce prodige du Tout-Puissant qui nous apparaît en Jésus fuyant dans les bras de Marie, comme il nous apparaît en Jésus mourant sur la croix.

Que maintenant, dans cet état d'extrême faiblesse, il ébranle tout l'univers, et qu'il en renouvelle toute la face, rien ne sera plus divin et plus marqué au coin de la toute-puissance. Il ne pouvait pas nous donner un plus grand témoignage de puissance que de réduire sa puissance même

(1) Matth., cap. 2.
(2) Auguste Nicolas, chap. 14 : la Fuite en Egypte.

Digitized by Google

à l'anéantissement de la croix, et de la déployer ensuite sur cette croix jusqu'à lui soumettre tout l'univers.

Or, ce que nous disons de la croix, nous pouvons le dire de tous les autres anéantissements du Fils de Dieu, qui n'ont été que les degrés de ce suprême anéantissement ; nous pouvons le dire en particulier de sa fuite en Egypte.

Ce n'est pas Hérode qui réduit le Fils de Dieu à fuir, c'est le Fils de Dieu qui s'y réduit lui-même : il fuit, non par crainte, mais par dessein ; non par nécessité, mais par puissance. Et quelle puissance que celle qui donne sur la Divinité même un tel avantage à un simple mortel, qui réduit l'Immense à n'avoir ni feu ni lieu, qui plie le Tout-Puissant à fuir, petit enfant, entre les bras d'une mère ! Mais, dans cet état de fuite, cet Enfant, remarquez-le bien, est déjà la terreur des rois, l'ébranlement de ces puissances du monde qu'il vient abattre, comme aussi la gloire des humbles qu'il vient sauver.

Jésus pouvait anéantir Hérode, il pouvait échapper à ses embûches autrement que par la fuite ; il pouvait fuir en un pays ami, comme celui des mages, et non dans un pays étranger, barbare et ennemi des Juifs, comme l'Egypte, où Marie ne trouvera ni parents, ni amis, ni personne qu'elle connaisse ; il pouvait fuir en société de son cousin saint Jean, exposé comme lui à la persécution, et d'Elisabeth sa parente, qui aurait partagé avec Marie l'honneur de le servir, de le sauver et de le garder. Mais non, Jésus ne veut que Marie, parce que Jésus affectionne Marie souverainement, particulièrement, et en quelque sorte uniquement. Il veut passer son enfance en un pays étranger pour n'avoir point d'autres parents ni d'autres amis que Marie ; il veut ne dépendre que d'elle, ne relever que d'elle, et qu'elle seule le conserve comme elle seule l'a engendré. Il ne veut point d'autre retraite ni d'autre trône que son sein virginal, d'autre char que ses bras maternels, d'autre table que ses mamelles, d'autre compagnie, d'autres familières caresses que les siennes ; il veut qu'elle dise de lui ce que son Père dit de ses créatures : *Ego feci, ego feram, ego portabo et salvabo :* C'est moi qui t'ai fait, c'est moi qui t'enlèverai, moi qui te parlerai et qui te sauverai (Is. 46, 4).

O touchant privilége de Marie, bien digne de la Vierge des vierges, de la Reine des anges, de la Mère de Dieu !

Un ange ordonne la fuite et l'exil. Il faut donc que Marie, timide vierge, pauvre, simple, dont toute la vie s'est passée à l'ombre du foyer, et qui ne connaît de l'Egypte que les persécutions que ses pères y ont endurées et qui semblent la menacer à son tour dans cette fuite, il faut que Marie fuie en toute hâte en Egypte, malgré les alarmes, malgré les fatigues, malgré les privations, malgré les dangers ; alarmes, fatigues, privations, dangers qui ne sont rien pour Marie elle-même et pour son fidèle Joseph, mais qui sont infinis par la valeur du divin dépôt qui est commis à leur tendresse, et en qui ils souffrent mille douleurs.

Digitized by Google

LXXIX

LA SAINTE FAMILLE EN ÉGYPTE.

D'après saint Bonaventure (1) et plusieurs autres docteurs, arrivée en Egypte, la sainte Famille se fixa dans une certaine ville appelée Héliopolis, et ayant loué une chétive maison, elle demeura là pendant sept ans, tous les trois comme voyageurs, étrangers et pauvres.

Ici se présente une belle et pieuse méditation pour nous porter à compatir. Pesez attentivement les réflexions que voici : Avec quelles ressources et comment cette sainte Famille vivait-elle pendant un temps si long? Mendiait-elle? Il est dit de Marie qu'elle travaillait à filer et à coudre pour fournir à son Fils et à elle-même le nécessaire. La Souveraine du monde, aimant la pauvreté comme elle aimait la virginité, cousait et filait donc. Cette sainte Famille chérissait la pauvreté et ne voulut point s'en séparer jusqu'à la mort. Est-ce que Marie allait de maison en maison demander du travail? Il le fallait bien, d'abord; car qui l'aurait employée? Peut-être aussi, à l'âge de cinq ans, son cher Fils allait-il demander du travail pour sa Mère; peut-être aussi rendait-il le travail fait par sa Mère, demandant pour elle le prix du travail. Ni l'enfant Jésus, Fils du Dieu très-haut, ne rougissait d'un pareil emploi, ni sa Mère qui le lui confiait. Et n'arrivait-il pas quelquefois qu'on refusât à l'Enfant du travail pour sa Mère, ou qu'on retînt injustement le salaire du travail en le payant d'insultes? Oh! que de grandes et nombreuses injures reçoivent ces étrangers, injures que le Seigneur recevait, étant venu en terre pour cela! N'arrivait-il pas aussi que l'Enfant fût pressé par la faim avant d'arriver auprès de sa Mère, et sa Mère avait-elle toujours de quoi le soulager? En toutes ces choses et d'autres semblables, que de fois les entrailles de cette tendre Mère furent émues! Elle consolait son Fils par ses paroles; elle ne cessait de travailler, et souvent elle se privait du nécessaire pour que son cher Enfant ne souffrît pas. Méditez ces choses et d'autres semblables; suivez l'Enfant et sa Mère dans ces grandes humiliations, vous en tirerez un immense profit pour votre âme. Car ces considérations sont très-pro-

(1) Meditationes vitæ Christi, cap. 12.

Digitized by Google

pres à donner de la dévotion, à augmenter l'amour, à allumer la ferveur, à rendre compatissant, à inspirer la pureté et la droiture, à nourrir la force de l'humilité et de la pauvreté, à conserver la familiarité avec Jésus et Marie, à faire vivre en conformité avec eux et à donner l'espérance. Car nous ne sommes pas capables de nous élever aux choses qui sont au-dessus de nous ; mais, dit saint Paul, la folie de Dieu est plus sage que les hommes, et la faiblesse de Dieu plus forte que les hommes (1ª Cor. 1, 25). Une telle méditation tue l'orgueil, enchaîne la cupidité et confond la curiosité. Voyez que de biens arrivent de là. Soyez petit avec l'enfant Jésus, grandissez avec lui en conservant toujours l'humilité, et suivez-le où qu'il aille, et ne perdez pas de vue sa face. Mais avez-vous considéré combien leur pauvreté fut laborieuse, dure et humiliante ? Et s'ils avaient besoin de gagner leur vie par leur continuel travail, que dirons-nous de leurs vêtements ? que dirons-nous de leur pauvre mobilier ? Le superflu n'était pas chez eux. L'abondance indique la richesse. Marie faisait-elle quelque travail par vanité ou qui excitât la vanité ? Non, jamais. Ceci est pour les personnes qui abusent du temps et le perdent. Or, Marie ne perdait jamais son temps et n'était pour personne une occasion de le perdre. Marie s'applique à son travail avec fidélité, humilité et persévérance, s'occupant néanmoins constamment et avec sollicitude de son cher Fils et du soin de sa maison, sans omettre les veilles, les prières, auxquelles elle prête une spéciale attention. Imitez-la, compatissez à toutes ses peines, et considérez que la Souveraine du royaume n'a pas eu le royaume sans qu'il lui en coûtât beaucoup. Saint Joseph s'occupait aussi de son métier de charpentier.

Jésus veut aller en Egypte et veut y demeurer assez longtemps : 1° pour renverser les nombreuses idoles des faux dieux, pour détruire l'idolâtrie ; 2° pour éclairer ce peuple enseveli dans les ténèbres de l'erreur ; 3° pour prouver qu'il était venu sur la terre appeler la gentilité à la lumière et à la vérité de son Evangile ; 4° pour accomplir la prophétie.

Digitized by Google

LXXX

MASSACRE DES SAINTS INNOCENTS.

Pendant que l'enfant Jésus est en Egypte, occupé à faire le bien qui est sa divine mission, le cruel Hérode remplit la Judée de massacres.

Déjà le roi Hérode, ayant appris des mages la naissance de Jésus, en fut troublé, et tout Jérusalem avec lui (Matth. 2, 3). Hérode, se voyant déçu par les mages, entra en grande colère, et il envoya tuer les enfants qui étaient à Bethléem et dans les environs, depuis l'âge de deux ans et au-dessous, selon le temps dont il s'était enquis des mages. Alors fut accompli ce qu'avait annoncé le prophète Jérémie en ces termes : Une voix a été entendue dans Rama, des pleurs et de longs sanglots, la voix de Rachel pleurant ses fils ; et elle ne veut pas être consolée, parce qu'ils ne sont plus (Matth. 2, 16-17-18).

Voici, dit saint Augustin (1), que celui que Marie porte naît; il ne parle pas encore, et il ébranle le monde entier. Le ciel élève la voix par un astre brillant qui répand la lumière ; la terre crie, troublée par Hérode ; les mages avertis arrivent; les Juifs inquiets s'informent, ils cherchent où est celui qui est tout entier partout, le Créateur du monde est cherché dans le monde. Mais on le cherchait, non pour le connaître, mais pour le tuer : *Ad hoc autem quærebatur, non ut agnosceretur, sed ut occideretur ;* parce que le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu : *Mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit* (Joan. 1, 10). O monde impur, celui qui te rachète vient, et tu te troubles, et tu le veux perdre lorsqu'il se dispose à te délivrer, à te sauver ! *O munde immunde, venit qui te redimat, et turbaris; et hunc tu vis perdere, quando ille te disposuit liberare !* O terre impie des Juifs, tu ne t'accordes pas avec le ciel. Le ciel le montre pour qu'on l'adore ; toi, pour que cet Enfant soit mis à mort. Le ciel t'annonce que Dieu s'est fait homme pour toi, et tu veux exterminer celui qui vient pour te racheter. Attends un peu, car il vient également pour faire ta volonté perverse ; mais attends, afin qu'il réunisse son héritage. Réunissez, réunissez, ô Rédempteur ; que

(1) De Symbolo ad catechumenos, lib. 2.

Digitized by Google

celui qui disperse ne se glorifie pas. Vengez-vous de ceux qui vous poursuivent encore enfant; que leurs enfants meurent pour vous. S'ils sont cruels envers vous, que leurs enfants meurent pour vous. Vengez-vous, et vengez-vous ainsi. Que les enfants encore muets se moquent de leurs aveugles parents, qu'ils les convainquent de cruauté; que les enfants rendent témoignage de votre innocence, parce qu'il n'y a en vous aucune malice, et puisqu'il en est qui veulent que vous, innocent, vous périssiez, faites qu'il leur arrive que leurs enfants soient plus forts qu'eux. O Juifs, quoique vous pleuriez vos enfants, ils ne meurent pas, parce que la vie les reçoit; la peine d'en être privés vous est infligée, mais quant à eux, la gloire de l'immortalité est donnée. Vous annoncez à Hérode où le Fils de Dieu peut être trouvé pour le tuer; mais lui, tuant vos enfants pour le Fils de Dieu, vous punit sans le savoir, comme des traîtres, et de vos enfants il fait les héritiers de Dieu. C'est ainsi que celui qui, régnant dans les cieux, était sur la terre un enfant faible et pauvre, se riait de votre perfidie; c'est ainsi qu'il se jouait de vos fureurs et de celles de votre roi, lorsqu'il retournait contre vous vos maux, et que de vos maux il tirait tant de biens.

Les mages proclament le Roi des Juifs, les Juifs le renient (1). Ceux-là le cherchent pour l'adorer, ceux-ci le cherchent pour le tuer. Les mages disent au roi Hérode que le Roi qu'ils cherchent est né; les Juifs disent de quelle ville le Christ doit sortir pour régner. Les uns et les autres l'annoncent, les uns et les autres l'avouent, mais ceux-là d'une manière et ceux-ci d'une autre; ceux-là pour l'adorer après l'avoir trouvé, ceux-ci pour le prendre et le mettre à mort. O Juifs, vous portez dans vos mains la lumière de la loi pour montrer aux autres la voie, et vous vous plongez vous-mêmes dans les ténèbres. Voici que les mages, les prémices des nations, offrent des dons au Christ, non seulement de l'or, de l'encens et de la myrrhe, mais aussi leurs âmes; et pour vous, votre propre iniquité vous pousse à une telle folie, que vous cherchez à ôter la vie à celui qui est venu vous délivrer et vous sauver. Que vous a servi de découvrir à Hérode où le Christ devait naître? Ne vous êtes-vous pas nui à vous-mêmes plutôt qu'à Jésus-Christ? Car, entendant de votre bouche où le Christ né pouvait être trouvé, Hérode ordonne aussitôt qu'on mette à mort les enfants de votre nation. Hérode sévit pour en perdre un seul entre un grand nombre; mais tandis qu'il en tue une multitude, il se charge de crimes, et il ne tue pas l'Homme-Dieu qu'il cherche à cette fin. O Hérode, que ton iniquité est grande! tu égorges les enfants et tu en fais autant de témoins de ton forfait, et tu ne trouves pas le Christ, parce que son heure pour souffrir n'est pas encore venue. Tu es regardé comme persécuteur du Christ, tu es coupable de sa mort, et tu n'as pas pu l'at-

(1) Id., ut supra, lib. 4.

Digitized by Google

teindre. Mais tandis que tu commets tant et de si abominables crimes contre lui, tu te perds toi-même. Pourquoi crains-tu un semblable Roi, qui est venu pour régner de manière à ne pas t'ôter ta royauté? Celui que tu cherches est le Roi des rois; si tu voulais être sûr de garder ton royaume, tu le supplierais de t'accorder le royaume éternel. Que le Christ règne comme il est venu pour régner; qu'il reçoive les croyants, qu'il méprise les persécuteurs, qu'il suscite des combattants, qu'il aide ceux qui travaillent, qu'il couronne les vainqueurs, qu'il donne la sainteté, qu'il aime la chasteté, qu'il récompense la virginité.

Qu'Hérode aurait été heureux, dit saint Léon, pape (1), s'il eût imité la foi des mages, et qu'il eût employé pour la religion ce qu'il préparait pour la fraude! Les mages étant retournés chez eux, et Jésus ayant été transporté en Egypte par ordre du ciel, la folie d'Hérode, ayant été déjouée, devient furieuse. Il ordonne le massacre des enfants, et, ne connaissant pas l'Enfant qu'il redoute, il fait tuer tous ceux de son âge. Mais le Christ assure le ciel à ceux que le roi impie fait disparaître du monde : *Sed quos rex impius eximit mundo, Christus inserit cœlo.*

O Juifs, quelle est donc votre triste science? Interrogés où le Christ devait naître, vous dites vrai, ayant lu la prophétie, qu'il doit naître à Bethléem de Juda. D'après le témoignage de l'Ecriture, vous désignez le lieu de sa nativité; par l'attestation du ciel et de la terre, vous connaissez le moment de sa venue; et cependant, dès qu'Hérode entreprend la persécution, vous vous endurcissez pour ne pas croire. Plus heureuse donc est l'ignorance des enfants que le persécuteur tue que votre savoir que, dans son trouble, il consulte. Vous n'avez pas voulu recevoir le règne de celui dont vous avez pu montrer la ville : *Vos noluistis regnum ejus recipere, cujus oppidum potuistis ostendere.* Vos petits enfants ont pu mourir pour celui qu'ils ne pouvaient pas encore confesser : *Illi potuerunt pro eo mori, quem nondum poterant confiteri.* C'est ainsi que le Christ, pour ne pas rester un instant sans opérer des miracles, montrait, avant l'usage de la parole, le pouvoir du Verbe; et comme s'il eût dit déjà : Laissez venir à moi les petits enfants, car le royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent, il couronnait les enfants d'une nouvelle gloire; et dès son début, il consacrait les prémices des enfants, afin de montrer que personne n'était incapable du divin mystère, puisque même cet âge si tendre était apte au martyre.

Le Christ aime l'enfance, à laquelle d'abord il ressemble de corps et d'esprit. Le Christ aime l'enfance, maîtresse de l'humilité, règle de l'innocence, forme de la douceur. Le Christ aime l'enfance, vers laquelle il dirige les mœurs des grands, à laquelle il ramène l'âge des vieillards.

Hérode ne devait pas se mettre en colère, dit saint Chrysostôme (2),

(1) **In Epiphania**, serm. 1, 2, 7.
(2) **Homil. 9 in Matthæo.**

Digitized by Google

mais se calmer et craindre, et comprendre qu'il méditait une chose insensée. Mais un esprit, une fois corrompu par une volonté déréglée, ne peut être arrêté, et déjà plongé dans une incurable maladie, il résiste à tous les remèdes salutaires et divins. Considérez donc ce monstre joignant de nouveaux forfaits à ses anciens, et ajoutant homicides sur homicides, et se jetant en furieux dans tous les précipices ; comme étant possédé par les démons, tourmenté par la colère, la fureur et l'envie, aucune raison ne peut le modérer, et il se déchaîne contre la nature même, et il tourne contre ces enfants innocents la colère dont il était animé contre les mages qui l'avaient trompé ; il s'empresse d'exécuter en Palestine ce que Pharaon avait fait en Egypte. Par quelle apparence de raison, ô cruel Hérode, te fâches-tu en te voyant joué par les mages? N'avais-tu pas appris que cette naissance était divine? *Non cognoveras ortum illum esse divinum?* N'avais-tu pas réuni les princes des prêtres? N'avais-tu pas réuni les scribes? Ne t'expliquaient-ils pas clairement la prophétie qui annonçait tout cela? Ne comprends-tu pas que ce qui arrive s'accorde parfaitement avec la prédiction ancienne? Quoi ! tu n'as pas entendu que l'étoile miraculeuse avait conduit les mages ! Pourquoi n'imites-tu pas ce zèle admirable des païens eux-mêmes? Pourquoi ne respectes-tu pas la vérité? Pourquoi, en réunissant toutes ces démonstrations, n'as-tu pas voulu voir qu'il ne fallait pas attribuer aux mages d'avoir pris une autre route pour s'en retourner ; mais à la vertu divine organisant toute chose avec prévoyance et utilité? Et si les mages t'ont trompé, pourquoi en rendre responsables des innocents? *Quod si esses etiam magorum fraude deceptus, quid hoc præjudicaret innocentibus?*

La cruauté d'Hérode nous est une marque évidente de la malice des hommes, dit Louis de Grenade (1).

Voici comment parle saint Grégoire de Nysse, frère du grand saint Basile (*Serm. de Nativ. Dom.*) : Ce cruel arrêt ne nous découvre pas seulement l'horrible cruauté de ce prince, mais il nous fait aussi connaître son extrême aveuglement et son extrême folie. Car si nous lui demandons quel était le motif qui le portait à faire mourir tant d'enfants, il nous répondra qu'il a su par les mages qu'il s'était levé une nouvelle étoile dans le ciel, et que cette étoile était la marque de la naissance d'un nouveau roi. Mais dis-moi, insensé que tu es, si ce nouveau roi est assez puissant pour opérer ce changement dans les cieux, t'imagines-tu que ton pouvoir puisse s'étendre sur sa personne? De plus, pourquoi publier une si cruelle ordonnance contre ces enfants? Quel mal ont-ils fait? Quelle est la cause de ton sanguinaire arrêt, puisque tu ne peux leur imputer aucune faute que d'être venus au monde? Et pour ce seul sujet tu remplis la Judée de bourreaux, et tu commandes que toutes les mères et peut-être les

(1) *Mémorial.* **Méditations sur la vie de notre Seigneur.** De la Fuite en Egypte.

Digitized by Google

pères paraissent avec leurs petits enfants; car il est à croire que ta rage et ton avidité pour le sang n'eût pas été assouvie, si les uns et les autres n'eussent pas été témoins de cet horrible carnage. Mais quelles paroles pourraient exprimer ces larmes répandues, ce bruit confus et lamentable des enfants et de leurs mères, de leurs pères et de leurs autres parents, qui tâchaient par leurs gémissements et leurs cris d'arrêter la fureur de ces tigres inhumains? O l'aveugle malice! ô envie folle et insensée! s'écrie saint Léon, pape (1). Penses-tu pouvoir troubler par ta fureur les conseils de Dieu? Cet Enfant, quoique Seigneur légitime de tout le monde, ne cherche pas un royaume temporel, puisqu'il ne vient que pour donner le royaume éternel. Pourquoi entreprends-tu de rompre l'ordre immuable des choses que Dieu a déterminées? Pourquoi te précipites-tu, toi, malheureux Hérode, et pourquoi veux-tu prévenir le crime que d'autres mains doivent commettre? Le temps de la mort du Christ n'est pas encore arrivé; il faut qu'il établisse auparavant sa loi et son Evangile; il faut que le royaume de Dieu soit prêché auparavant, que les malades de toutes sortes soient guéris, et que l'on ait vu des miracles qui n'ont point encore été vus en Israël.

Quelles douleurs dut éprouver le cœur de Marie en apprenant cet horrible massacre !

Les cruelles jalousies d'Hérode allaient produire d'étranges effets, dit Bossuet (2). Après avoir attendu plusieurs jours le retour des mages, voyant qu'ils s'étaient moqués de lui, il entra dans une extrême colère (Matth. 2, 16). Voilà ce que les politiques ne peuvent souffrir, qu'on ait éludé leurs habiles prévoyances, qu'on se moque d'eux en les rendant inutiles, et qu'on ait pu les tromper. Un autre païen d'une assez exacte critique (3) raconte que, parmi les enfants de deux ans et au-dessous qu'Hérode fit mourir, il se trouva un de ses enfants. S'il est ainsi, on voit par là que, par un juste jugement de Dieu, les jalousies d'état qui tyrannisent les politiques les arment contre eux-mêmes et contre leur propre sang, et que la cruauté qui leur fait tourmenter les autres commence par eux.

Voltaire lui-même fait le portrait suivant d'Hérode : « Ce monstre, composé d'artifice et de barbarie, joignait toujours la peau du renard à celle du lion. On sait par quelle barbarie il fit tuer sa femme Mariamne, et comment il fit ensuite égorger les deux enfants qu'il avait eus d'elle, de peur qu'ils ne la vengeassent un jour. La cruauté devint en lui une seconde nature, un besoin toujours renaissant, comme les tigres ont besoin de dévorer pour vivre. Hérode, dans sa dernière maladie, et cinq jours avant sa mort, fit encore tuer un de ses enfants. Ce mot célèbre

(1) Serm. 1 de Epiph.
(2) *Elévations sur les mystères*, 19e semaine, 4e élévation.
(3) Macrob., Sat., 1, 11, cap. 4.

Digitized by Google

d'Auguste, qu'il valait mieux être son cochon que son fils, n'était que trop juste. Néron fut un homme doux en comparaison d'Hérode (1). »

Enfants bienheureux (2), dont la vie a été immolée pour la conservation de la vie de votre Sauveur, si vos mères avaient connu ce mystère, au lieu de cris et de pleurs, on n'aurait entendu que bénédictions et que louanges. Nous donc à qui il est révélé, suivons de nos cris de joie cette bienheureuse troupe jusque dans le sein d'Abraham; allons la bénir, la glorifier, la célébrer jusque dans le ciel; saluons avec toute l'Eglise ces premières fleurs, et écoutons la voix innocente de ces bienheureuses prémices des martyrs. Pendant que nous les voyons jouant en quelque sorte avec leurs palmes et leurs couronnes, joignons-nous à cette troupe innocente par notre simplicité et l'innocence de notre vie, et soyons par notre simplicité de vrais enfants pour honorer la sainte enfance de Jésus-Christ.

Qu'avaient à craindre les rois de la terre de l'enfant Jésus (3)? Ignoraient-ils qu'il était un Roi dont le royaume n'est pas de ce monde? (Joan. 18, 36.) Cependant Hérode le craint, le hait dès sa naissance; cette haine est héréditaire dans sa maison, et on y regarde Jésus comme l'ennemi de la famille royale. Ainsi s'est perpétuée de prince en prince la haine de l'Eglise naissante. Ainsi s'est élevée contre l'Eglise une double persécution : la première sanglante, comme celle d'Hérode; la seconde plus sourde, comme celle d'Archélaüs, mais qui la tient néanmoins dans l'oppression et dans la crainte; et cette persécution durant trois cents ans ne s'est jamais ralentie.

Comment est-il possible que Jésus soit né et son Eglise établie pour donner de la jalousie et de la terreur aux rois? C'est que Dieu a condamné ces puissances si redoutables aux hommes et en elles-mêmes si faibles, qu'elles tremblent où il n'y a rien à craindre (Psal. 13, 5). Les maisons royales n'ont rien à craindre de ce nouveau Roi, qui ne vient point changer l'ordre du monde et des empires. Ils craignent donc ce qu'ils ne doivent pas craindre; mais en même temps ils ne craignent pas ce qu'ils doivent craindre de Jésus, qui les jugera selon sa rigueur dans la vie future. C'est ce qu'Hérode, ni Archélaüs, ni les autres rois n'ont pas voulu craindre.

Tremblez donc, faibles puissances, pour votre vie, pour votre couronne, pour votre maison; tremblez et persécutez ceux qui ne veulent à cet égard vous faire aucun mal. Tremblez, fier et cruel Hérode; pour conserver une vie qui s'écoule, immolez les innocents; pour affermir le sceptre dans votre maison, qu'on verra bientôt périr, munissez-vous contre le Sauveur, tenez ce divin Enfant et toute la sainte Famille dans l'oppression. Hélas! que vous êtes faible, et que vous trouvez dans d'imaginaires terreurs un véritable supplice!

(1) *La Bible enfin expliquée par plusieurs aumôniers de S. M. le roi de Prusse*, art. Hérode.
(2) Bossuet, ut supra.
(3) Idem, ut supra, Ce élévat.

Digitized by Google

LXXXI

LA SAINTE FAMILLE REVIENT D'ÉGYPTE.

L'Enfant-Dieu, dit saint Bonaventure, étant resté sept ans comme étranger et voyageur en Egypte, l'ange du Seigneur, après la mort d'Hérode, apparut à Joseph pendant son sommeil, et lui dit : Lève-toi, prends l'Enfant et sa Mère, et va dans la terre d'Israël (Matth. 2, 19-20). Le retour de l'enfant Jésus fut à l'époque de l'Epiphanie, comme on le voit dans le Martyrologe. Attachez-vous à ce retour, car cette méditation est très-favorable à la piété. Retournez donc en Egypte pour visiter l'enfant Jésus; vous le trouverez peut-être au milieu des enfants; dès qu'il vous verra, il ira à votre rencontre, car il est bon, affable, amical. Prosternez-vous à ses pieds, baisez-les, et après cela prenez-le entre vos bras, et reposez-vous quelques instants avec lui. Alors il vous dira probablement : La permission nous a été donnée de retourner dans notre terre; demain nous partons d'ici. Vous êtes venu bien à propos, parce que vous vous en retournerez avec nous. Vous lui répondrez aussitôt que c'est pour vous un incomparable bonheur, et que vous êtes très-disposé à le suivre où qu'il aille; et dans ces entretiens vous vous réjouirez avec lui. Ces pensées, qui paraissent puériles, amènent l'esprit à d'excellentes méditations, et elles portent le cœur à des actes sublimes. Après cela l'enfant Jésus vous conduira à sa Mère, que vous honorerez avec lui, ainsi que le saint vieillard Joseph, et vous vous reposerez avec eux.

Le lendemain vous verrez quelques bonnes femmes de la ville et aussi des hommes qui les accompagneront jusqu'au sortir des portes pour leur témoigner leur reconnaissance, leur respect et leur amitié. Car la sainte Famille avait annoncé dans le voisinage son prochain départ. Il ne convenait pas qu'ils partissent à l'improviste; ils avaient cependant fait autrement en arrivant en Egypte, parce qu'alors ils craignaient la mort du divin Enfant. Ils commencent donc à s'éloigner. Joseph est avec les hommes, Marie avec les femmes; pour vous, prenant l'Enfant par la main, marchez au milieu, devant la Mère, car elle ne le laissera pas derrière elle. Avant de quitter ces personnes aimables, la sainte Famille les remercie; et alors un homme riche de la compagnie, compatissant à leur

Digitized by Google

pauvreté, met plusieurs pièces de monnaie entre les mains de l'Enfant, afin qu'ils aient de quoi faire leur route. L'Enfant n'ose accepter ; cependant, par amour de la pauvreté, il tend sa main, il reçoit le secours avec reconnaissance. Plusieurs autres imitent le riche et font aussi leur petit don. La Mère joint ses remercîments à ceux de son Enfant. Ici, compatissez véritablement avec eux, en voyant celui à qui appartient la terre et toutes ses richesses choisir une étroite pauvreté pour lui, pour sa Mère et pour son père nourricier, et vivre dans une semblable pénurie. Une très-sainte pauvreté brille en eux pour nous la rendre aimable et imitable. Enfin, après avoir remercié leurs bienfaiteurs, ils leur font leurs adieux et partent. Mais comment l'enfant Jésus, encore si petit, s'en retournera-t-il à Nazareth? Le retour me paraît plus difficile que le départ. Car, lorsqu'il vint en Egypte, il était si petit, qu'on pouvait le porter; aujourd'hui il a grandi de manière à ne pouvoir plus être porté, et il est encore trop petit pour pouvoir marcher si longtemps. Mais probablement quelqu'un de ces charitables hommes lui aura donné un âne pour le transporter. O Enfant bon et délicat, Roi du ciel et de la terre, que vous vous êtes donné de peine pour nous, et que vous avez commencé tôt! *O puer egregie et delicate, Rex cœli et terræ, quantum laborasti pro nobis, et quam cito cœpisti!* Le prophète avait excellemment prédit de votre personne : J'ai été pauvre et dans le travail depuis ma jeunesse : *Pauper sum ego, et in laboribus a juventute mea* (Psal. 87, 16). Vous avez constamment supporté de grandes privations, de rudes travaux, de terribles afflictions; vous vous êtes comme oublié vous-même par amour pour nous. Certainement ce seul travail dont nous parlons maintenant aurait dû suffire pour la pleine rédemption. Prenez donc l'enfant Jésus, mettez-le sur l'ânon, et conduisez-le fidèlement; et lorsqu'il voudra descendre, recevez-le dans vos bras avec joie, et tenez-le au moins jusqu'à l'arrivée de sa Mère qui marche lentement et avec peine. Alors l'Enfant ira à sa Mère, ce qui sera pour elle un grand délassement. Ils s'avancent donc et traversent le désert par lequel ils étaient venus; dans ce chemin vous pourrez souvent leur porter compassion, ayant si peu de repos. Regardez-les fatigués, comme vaincus par le travail, soit du jour, soit de la nuit. Lorsqu'ils eurent presque traversé le désert, ils trouvèrent Jean-Baptiste, qui avait déjà commencé là de faire pénitence, quoiqu'il n'eût point de péché à expier. On dit que l'endroit du Jourdain où Jean baptisa est le lieu où les enfants d'Israël avaient traversé ce fleuve à leur sortie d'Egypte, et que c'est près de là, dans le désert même, que Jean fit une si longue et si rude pénitence; ce qui fait croire que l'enfant Jésus, passant par là à son retour, y trouva Jean-Baptiste. Considérez donc avec quel empressement Jean reçut l'enfant Jésus et ses parents. Ceux-ci, s'arrêtant là quelques jours, se nourrirent avec lui de son triste aliment; et l'ayant comblé de consolations spirituelles, ils lui dirent adieu. Et vous, à l'arrivée et au

Digitized by Google

départ, mettez-vous à genoux devant Jean, embrassez ses pieds en lui demandant sa bénédiction et en vous recommandant à lui. Cet enfant est excellent et très-admirable dès le commencement ; car il fut le premier ermite, le principe et la voie de ceux qui veulent vivre dans la perfection de cette vie de privations continuelles ; il fut très-pur, très-grand prédicateur, un grand prophète, plus qu'un prophète, et il fut aussi un glorieux martyr.

Après cela, la sainte Famille traversa le Jourdain et se dirigea vers la maison d'Elisabeth ; là un joyeux banquet fêta leur retour. Mais Joseph, apprenant qu'Archélaüs régnait en Judée à la place d'Hérode son père, appréhenda d'y aller, et, averti pendant son sommeil, il se retira dans la Galilée et y demeura dans la ville de Nazareth (Matth. 2, 22-23).

Nous avons ramené l'enfant Jésus de l'Egypte. Dès son arrivée, les sœurs de la sainte Vierge et ses autres parents et amis s'empressent de les voir. Pour la sainte Famille, elle est en paix à Nazareth, où elle mène une vie pauvre et mortifiée.

L'enfant Jésus demeura dans la ville de Nazareth, afin que s'accomplît ce qu'avaient dit les prophètes : Il sera appelé Nazaréen (Matth. 2, 23). Il sera appelé Nazaréen, c'est-à-dire saint. Le mot de Nazaréen contenait un grand mystère, puisqu'il exprimait la sainteté du Sauveur. On l'appelait ordinairement Jésus Nazaréen, comme il paraît par le titre de sa croix (Joan. 19, 19). Saint Pierre l'appelle encore, dans sa prédication à Corneille, Jésus de Nazareth (Act. 10, 38), pour nous montrer qu'il était du dessein de Dieu que le nom de Nazaréen, qui avait été donné à plusieurs en figure de Jésus-Christ, lui fût appliqué en témoignage de sa sainteté ; et c'est une de ces prophéties que Dieu fait connaître par son Saint-Esprit aux évangélistes pour marquer en Jésus-Christ le Saint des saints. Soyons saints, puisqu'il est saint ; soyons purs et séparés, puisqu'il est pur et séparé par sa naissance.

A partir du retour à Nazareth jusqu'à la douzième année de l'enfant Jésus, on ne lit rien le concernant. On assure cependant, et cela est vraisemblable, dit saint Bonaventure (*ut supra*), qu'il existe encore là une fontaine où l'enfant Jésus venait chercher de l'eau pour la porter à sa Mère.

Digitized by Google

LXXXII

JÉSUS-CHRIST DANS LE TEMPLE A L'AGE DE DOUZE ANS; MARIE ET JOSEPH LE CHERCHENT.

Les parents de Jésus allaient tous les ans à Jérusalem, à la fête de Pâques. Lorsqu'il eut atteint sa douzième année, étant montés, suivant leur coutume, à Jérusalem au temps de la fête, et s'en revenant après que les jours de la fête étaient passés, l'enfant Jésus demeura à Jérusalem, et ses parents ne s'en aperçurent point; mais, pensant qu'il était avec ceux de leur compagnie, ils marchèrent tout un jour, et ils le cherchaient parmi leurs parents et leurs connaissances; et ne le trouvant point, ils revinrent à Jérusalem pour le chercher. Et après trois jours ils le trouvèrent dans le temple, assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Et tous ceux qui l'entendaient étaient confondus de sa sagesse et de ses réponses (Luc. 2).

Lorsqu'il eut atteint sa douzième année, l'enfant Jésus alla avec ses parents à Jérusalem, selon la coutume et le précepte du jour de la fête, qui durait huit jours (1). La longueur du chemin était une cause de nouvelles souffrances pour le divin Enfant. Il va pour honorer son Père céleste dans ses solennités. Ainsi le Seigneur de la loi observait la loi.

Nous voyons ici la pieuse coutume de la sainte Famille d'aller tous les ans (2), comme le reste des Juifs, au temps de la fête de Pâques, célébrer cette fête à Jérusalem, et cacher sous le voile de sa soumission et de sa fidélité à la loi ancienne les hauts et divins mystères qui s'étaient déjà accomplis, qui devaient s'accomplir en elle. Marie et Joseph y conduisaient l'Enfant-Dieu et le soumettaient à cette observance comme un enfant ordinaire, lui qu'ils savaient être le Fils du Très-Haut, la loi vivante, la gloire d'Israël, la lumière du monde. Mais leur simplicité, leur humilité, leur soumission à la Providence étaient si grandes, qu'ils portaient le poids de ces hautes destinées sans impatience de les voir s'accomplir et marchaient dans la vie comme s'il n'en était rien.

(1) S. Bonaventure, Meditationes vitæ Christi, cap. 14.
(2) Auguste Nicolas, chap. 16 : Jésus retrouvé parmi les docteurs.

Digitized by Google

Cette simplicité se laisse voir ici particulièrement : Marie et Joseph, dépositaires d'un Enfant si cher, intéressés à ses moindres gestes, marchent tout un jour sans le voir, pensant qu'il est avec ceux de leur compagnie, parmi leurs parents et leurs connaissances, où ils reviennent le chercher.

Jésus a divers moyens de nous échapper (1). Il peut retirer sa grâce dans le fond, ce qu'il ne fait jamais que par punition et pour quelque péché précédent ; il peut retirer, non pas le fond de la grâce, mais quelques grâces singulières, ou en retirer le sentiment, pour nous exercer et accroître en nous ses faveurs par le soin que nous prendrons à le rechercher. La soustraction de Jésus qui échappe à sa sainte Mère et à saint Joseph n'est pas une punition, mais un exercice. On ne lit point qu'ils soient accusés de l'avoir perdu par négligence ou par quelque faute ; c'est donc une humiliation et un exercice.

Jésus s'échappe quand il lui plaît ; son esprit va et vient, et l'on ne sait ni d'où il vient, ni où il va (Joan. 3, 8). Il passe quand il lui plaît au milieu de ceux qui le cherchent (Luc. 4, 30), sans qu'ils l'aperçoivent. Apparemment il n'eut pas besoin de se servir de cette puissance pour échapper à Marie et à Joseph. Quoi qu'il en soit, le saint Enfant disparut, et les voilà premièrement dans l'inquiétude, et ensuite dans la douleur, parce qu'ils ne le trouvèrent pas parmi leurs parents et leurs amis, avec lesquels ils le supposaient (*ibid.* 2, 43-44). Combien de fois, s'il est permis de conjecturer, combien de fois le saint vieillard se reprocha-t-il à lui-même le peu de soin qu'il avait eu du dépôt céleste? Qui ne s'affligerait avec lui et avec la plus tendre Mère comme la meilleure Epouse qui fut jamais ?

Les charmes du saint Enfant étaient merveilleux ; il est à croire que tout le monde le voulait avoir, et ni Marie ni Joseph n'eurent peine à croire qu'il fût dans quelque troupe de voyageurs ; car les gens de même contrée, allant à Jérusalem dans les jours de fête, se réunissaient en troupes pour aller de compagnie. Ainsi Jésus échappa facilement, et ses parents marchèrent un jour sans s'apercevoir de leur perte.

Retournez à Jérusalem : ce n'est point dans la parenté ni parmi les hommes qu'on doit retrouver Jésus-Christ ; c'est dans la sainte cité, c'est dans le temple qu'on le trouvera occupé des affaires de son Père. En effet, après trois jours de recherches laborieuses, quand il eut été assez pleuré, assez recherché, le saint Enfant se laissa enfin trouver dans le temple (*ibid.* 2, 44-45).

L'enfant Jésus demeura à Jérusalem. Appliquez ici votre attention, dit saint Bonaventure (2), et soyez présent à tout ce qui se dit et se fait ; car ce sujet est très-pieux et très-édifiant. Marie et Joseph ayant marché tout

(1) Bossuet, 20e semaine, 2e élévation.
(2) Meditationes vitæ Christi, cap. 14.

Digitized by Google

le jour, mais par divers chemins, se réunirent vers le soir au lieu où ils devaient loger. Marie, voyant Joseph sans l'Enfant qu'elle croyait avec lui, lui dit : Où est l'Enfant ? Et il lui répond : Je n'en sais rien, il n'est pas revenu avec moi ; je pensais qu'il ne vous avait pas quittée. Alors cette tendre Mère, remplie d'une immense douleur, lui dit : Il n'est pas revenu avec moi. Je vois que je n'ai pas bien gardé mon Fils. Et aussitôt elle le cherche en diverses maisons, et, aussi décemment que possible, elle court pendant la nuit, demandant à tous : N'avez-vous pas vu mon Fils ? A peine pouvait-elle se soutenir et s'exprimer, oppressée par la douleur et pleine d'un indéfinissable désir. Joseph la suivait en pleurant. Ne le trouvant pas, jugez de leur trouble et de leur tristesse, surtout de la Mère dont la tendresse était si grande. Et, quoique rassurée par ses connaissances, elle ne pouvait se consoler ; car c'était tout perdre que de perdre Jésus. Contemplez cette Mère éplorée, et compatissez avec elle ; car son âme est plongée dans une angoisse telle, qu'elle n'en avait pas eu de semblable jusqu'alors. Ne nous décourageons donc pas lorsque nous avons des tribulations, puisque le Seigneur n'épargna pas même sa divine Mère. Il les fait pleuvoir sur les siens ; elles sont des marques de son amour, et il nous est utile de les avoir. Enfin notre Souveraine, se retirant dans sa chambre, se met à prier avec larmes, disant : O Dieu, Père éternel, très-clément, très-bon, il vous a plu de me donner votre Fils, mais voici que je l'ai perdu, et je ne sais où il est ; rendez-le-moi. O Père, ôtez-moi cette cruelle amertume et montrez-moi mon Fils. Regardez, ô Père, l'affliction de mon cœur et non ma négligence ; car je n'ai pas assez veillé, mais c'est sans le vouloir. Par votre infinie bonté, rendez-le-moi, parce que je ne puis vivre sans lui. O Fils bien-aimé, où êtes-vous ? qu'êtes-vous devenu ? auprès de qui êtes-vous maintenant ? Etes-vous retourné au ciel auprès de votre Père ? car je sais que vous êtes Dieu et Fils de Dieu. Pourquoi ne me l'avez-vous pas dit ? Mais quelqu'un vous a peut-être enlevé par adresse ; je sais que vous êtes vraiment homme né de moi ; d'ailleurs, Hérode vous poursuivant, je vous ai porté en Egypte. O mon Fils, que votre Père vous préserve de tout danger ! Indiquez-moi, ô mon Fils, où vous êtes, et je volerai à vous, ou revenez vous-même à moi. Pardonnez-moi cette fois, car il ne m'arrivera plus de vous garder négligemment. Mon Fils, vous ai-je manqué en quelque chose ? Pourquoi donc vous êtes-vous éloigné de moi ? Je sais que vous connaissez la douleur de mon cœur. O mon Fils, ne tardez pas de venir à moi. Depuis votre naissance jusqu'à présent, je n'ai jamais été sans vous, j'ai toujours mangé et dormi avec vous ; et maintenant je suis sans vous, et je ne sais pas comment cela s'est fait. Vous savez que vous êtes mon espérance, ma vie et tout mon bien, et que je ne puis être sans vous. Faites-moi donc connaître le lieu qui vous possède et le moyen de vous trouver.

Ainsi, et en mille autres manières, la Mère se tourmenta toute la nuit

Digitized by Google

à l'occasion de son Fils perdu. Le jour suivant, de grand matin, sortant au plus vite de leur maison, ils le cherchèrent partout, ils parcoururent tous les chemins par où ils étaient venus. Ils interrogeaient tous leurs parents, toutes leurs connaissances, et, ne le trouvant point, la Mère était comme sans espérance dans sa douleur, elle était dans une désolation que rien ne pouvait adoucir.

Après que Marie et Joseph eurent cherché l'Enfant parmi tous leurs parents et amis sans le trouver (1), ils retournèrent à Jérusalem, et visitant soigneusement toutes les rues et les places de cette grande ville, ils s'informaient de tous ceux qu'ils rencontraient s'ils n'avaient point vu l'Enfant, et ils ne trouvèrent personne qui leur en dît des nouvelles. Ils passèrent trois jours et trois nuits dans cette recherche, durant lesquels la Vierge ne prit ni repos ni sommeil, ayant perdu tout son trésor, craignant encore de plus fâcheux accidents. Elle considérait qu'elle avait déjà passé une partie de sa vie dans les troubles, les craintes et les fuites; mais comme elle vit que ce Fils, qui jusqu'alors s'était rendu si assidu auprès d'elle, et qui lui avait témoigné tant de soumission et d'obéissance, était éloigné de ses yeux, la douleur qu'elle ressentit de son absence et son appréhension furent si grandes qu'on ne peut l'exprimer. Et la raison en est claire, car la douleur et les autres affections sont d'autant plus sensibles que l'amour est plus fort et plus violent. Mais qui pourrait concevoir celui d'une telle Mère envers un tel Fils? Il excédait sans doute tout l'amour qu'aucune pure créature ait jamais eu en ce monde, ni qu'elle aura jamais; et cet amour croissait tous les jours par des actes continuels qui méritaient tous les jours et à chaque instant de nouvelles grâces. Si les rivières, pour petites qu'elles soient en leur source, entrent toujours fort considérables dans la mer, à cause des autres eaux qu'elles reçoivent durant leur cours, à quel degré de grandeur était alors monté l'amour de la Vierge, qui fut très-parfait dès le jour de sa conception, et qui depuis tant d'années avait reçu à tous moments de nouveaux accroissements? Il m'est impossible de vous l'exprimer.

Mais enfin le Saint-Esprit, voulant délivrer la Vierge de ce martyre, lui donna la pensée d'aller chercher son Fils dans son propre lieu, c'est-à-dire au temple et dans la maison de Dieu. Car, pour trouver une chose, on la cherche ordinairement dans son lieu naturel; et, puisque le temple est l'habitation de Dieu, c'est là qu'il le faut chercher, et c'est là qu'on le trouve. Le temple est le lieu d'oraison, et c'est par l'oraison que l'on va à Dieu. Si donc vous êtes tristes, si vous êtes distraits, si vous êtes dans la tiédeur ou tout à fait dans la sécheresse, si vous ne vous sentez plus de dévotion dans le cœur, entrez dans ce temple, priez avec persévérance; et si vous persistez humblement dans cet état, soyez assurés que vous trou-

(1) *Mémorial* de Louis de Grenade. Méditations sur la vie de notre Seigneur.

Digitized by Google

verez Dieu ; et quand vous l'aurez trouvé, il se manifestera dans la dévotion, la joie et le courage dont vous vous sentirez remplis.

Imaginez-vous maintenant l'heureuse surprise de la Vierge quand elle leva les yeux et qu'elle aperçut cette lumière si désirée dans le temple, quand elle vit Jésus assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant, et les étonnant tous par sa sagesse et ses réponses (Luc. 2, 46-47). Quel fut le transport de cette Mère, figurée en cette femme de l'Evangile (Luc. 15) qui, après avoir cherché non seulement dans une maison, mais par toute la ville, trouva enfin la pièce d'or qu'elle avait perdue ! Si sa douleur fut si grande de l'avoir perdue, quelle fut sa consolation de l'avoir retrouvée ! Les larmes parurent toujours dans ses yeux, mais la cause de ces larmes fut heureusement changée : c'étaient auparavant des larmes de tristesse, ce sont maintenant des larmes de joie. Oh ! que la miséricorde de Dieu semble belle et agréable, dit le Sage, quand elle succède à l'affliction ! (Eccl. 35.) C'est comme l'ombrage dans la chaleur de l'été, comme l'eau fraîche dans l'ardeur de la soif, et comme une pluie douce et abondante après une longue sécheresse. Marie, en voyant son cher Fils, fut comblée d'une inexprimable joie, ce fut pour elle une vraie résurrection, une nouvelle vie ; elle se prosterna, et, fondant en larmes, elle rendit de grandes actions de grâces à Dieu.

La Mère s'avança au lieu où était son Fils ; elle n'attendit point que la conférence fût achevée, elle ne se mit point en peine de tant de personnes considérables qui étaient là ; elle passe au milieu de toute cette assemblée, et elle ne s'arrête point qu'elle ne soit auprès de celui qu'elle aime. Mais en quel état le trouve-t-elle ? Assis au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Il ne parlait pas toujours, il n'écoutait pas toujours ; il écoutait et interrogeait tour à tour, et il apportait en l'un et en l'autre un si sage tempérament, surtout en ses réponses, que les docteurs étaient très-étonnés de voir, dans un âge si tendre, tant de jugement, tant de gravité, tant de prudence, et tant d'autres rares qualités qui paraissaient sur le visage de ce divin Enfant, dans ses yeux et dans ses paroles. Ils ne voyaient autre chose dans son extérieur que la figure d'un homme, mais ils remarquaient au-dedans quelque chose de plus qu'humain. Car, comme souvent l'on voit éclater la subtilité de l'esprit et la douceur du cœur dans les yeux et sur le visage, qui sont les interprètes et comme les miroirs de l'âme, ainsi cette Divinité souveraine, cachée dans ce petit corps, lançait des rayons et découvrait au-dehors quelque chose de ce qui était voilé au-dedans, comme le soleil ne laisse pas de donner toujours quelque clarté, quoiqu'un nuage épais dérobe sa plus grande lumière à nos yeux. C'est pourquoi ce n'était pas sans raison que ceux qui étaient présents s'étonnaient et disaient en eux-mêmes : Qui est celui-ci ? Quel est cet enfant extraordinaire ? Quelle nouveauté se présente à nos yeux ! Quelle sagesse en si peu d'années ! A qui appartient cet en-

Digitized by Google

fant ? Où a-t-il pu apprendre tant de choses en si peu de temps? De quel pays est-il, et où ce trésor a-t-il été caché jusqu'aujourd'hui ?

Il était assis au milieu des docteurs, il les écoutait, il les interrogeait, et tous ceux qui l'écoutaient étaient étonnés de sa prudence et de ses réponses (Luc. 2, 46-47). Le voilà donc d'un côté assis avec les docteurs (1), comme étant docteur lui-même et né pour les enseigner; et de l'autre, nous ne voyons pas qu'il fasse, comme dans la suite, des leçons expresses. Il écoutait, il interrogeait ceux qui étaient reconnus pour maîtres en Israël, non pas juridiquement, pour ainsi parler, ni de cette manière authentique dont il usa lorsqu'il disait : De qui est cette image et cette inscription? (Matth. 22, 20.) Ou : De qui était le baptême de Jean? (*Ibid.* 21, 25.) Ou : Si David est le père du Christ, comment l'appelle-t-il son Seigneur? (*Ibid.* 22, 42-43.) Ce n'était point en cette manière qu'il interrogeait; mais, si je l'ose dire, c'était en enfant, et comme s'il eût voulu être instruit. C'est pour cela qu'il est dit qu'il écoutait et répondait à son tour aux docteurs qui l'interrogeaient; et *on admirait ses réponses*, comme d'un enfant modeste, doux et bien instruit, en y ressentant pourtant, comme il était juste, quelque chose de supérieur, en sorte qu'on lui laissait prendre sa place parmi les maîtres.

Admirons comme Jésus, par une sage économie, sait ménager toutes choses, et comme il laisse éclater quelque chose de ce qu'il était, sans vouloir perdre entièrement le caractère de l'enfance. Allez au temple, enfants chrétiens; allez consulter les docteurs, interrogez-les, répondez-leur; reconnaissez dans ce mystère le commencement du catéchisme et de l'école chrétienne. Et vous, parents chrétiens, pendant que l'enfant Jésus ne dédaigne pas d'interroger, de répondre et d'écouter, comment pouvez-vous soustraire vos enfants au catéchisme et à l'instruction pastorale ?

Admirons aussi avec tous les autres la prudence de Jésus, une prudence non seulement au-dessus de son âge, mais encore tout à fait au-dessus de l'homme, au-dessus de la chair et du sang, une prudence de l'esprit.

Marie s'approche donc de Jésus, dit saint Bonaventure (2), et l'enfant Jésus, voyant sa Mère, vient à elle. Aussitôt elle le prend et le serre dans ses bras, et l'embrassant avec effusion, elle le presse sur son cœur; ensuite, le plaçant sur ses genoux, elle se repose quelques moments avec lui sans dire une seule parole, tant son cœur était attendri. Après cela, elle lui dit, les yeux attachés sur lui : Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Voilà que, pleins de douleur, votre père et moi nous vous cherchions : *Fili, quid fecisti nobis sic? Ego et pater tuus dolentes*

(1) Bossuet, *Elévations sur les mystères*, 20e semaine, 4e élévation.
(2) Meditat. vitæ Christi, cap. 14.

Digitized by Google

quærebamus te (Luc. 2, 48). Et il leur dit : Pourquoi me cherchiez-vous? Ignoriez-vous qu'il faut que je sois aux choses qui sont de mon Père? *Quid est quod me quærebatis? Nesciebatis quia in his, quæ Patris mei sunt, oportet me esse?* (Ibid. 2, 49.)

Cette réponse paraît un peu rude d'un fils à sa mère, mais elle nous donne un grand exemple de désintéressement et de fermeté envers nos pères et nos mères (1) quand ils mettent quelque obstacle aux desseins de Dieu, quoique d'ailleurs nous leur devions tout respect et toute soumission, et ce céleste Enfant enseigne admirablement l'un et l'autre ; car l'évangéliste ajoute aussitôt qu'il s'en alla avec eux et qu'il leur était soumis.

Pourquoi me cherchiez-vous? Eh quoi ! saint Enfant, ne vouliez-vous pas qu'ils vous cherchassent (2)? et pourquoi vous retiriez-vous, sinon pour vous faire chercher? Est-ce peut-être qu'ils vous cherchaient, du moins Joseph, avec un empressement trop humain? Ne jugeons pas, mais comprenons que Jésus parle pour notre instruction. Et, en effet, il veut exclure ce qu'il peut y avoir de trop empressé dans la recherche qu'on fait de lui. Qui ne sait que ses apôtres, quand il les quitta, étaient attachés à sa personne d'une manière qui n'était pas autant épurée qu'il le souhaitait? Ames saintes et spirituelles, quand il vous échappe, quand il retire ses suavités, modérez un empressement souvent trop sensible ; quelquefois il veut revenir tout seul, et s'il le faut chercher, ce doit être doucement et sans mouvements inquiets.

L'espèce de reproche que Marie fait à son Fils s'excuse par les deux raisons suivantes : la première, c'est la tendresse maternelle qui inspire ce reproche ; la seconde excuse est tirée de la tendresse filiale de Jésus pour Marie et Joseph. La réponse de Jésus peut paraître un peu sèche, mais seulement à ceux qui n'ont point le sens évangélique. Par cette réponse, il a voulu montrer qu'il était le Fils de Dieu et qu'il n'avait en vue que de glorifier son Père céleste ; il a voulu montrer aussi que le chrétien doit s'occuper d'abord de ce qui regarde son Père.

La réponse que Jésus-Christ fit à la Vierge, dit Nicole (3), paraît forte ; mais c'est qu'il parlait en sa personne à tous les pères et à toutes les mères qui feraient par de mauvais motifs ce que la Vierge faisait par de bons. Jésus-Christ traite sa Mère comme une femme ordinaire, parce qu'il lui a voulu faire part de ses rabaissements, et que, comme il a bien voulu porter sans péché la figure des pécheurs, il a souffert aussi que la Vierge sans péché portât en quelques occasions la figure des mères ordinaires, qui agissent par des vues humaines, et qu'elle donnât lieu de lui dire ce

(1) *Mémorial* de Grenade, ut supra.
(2) Bossuet, ut supra, 6e élévat.
(3) *Essais de morale.*

Digitized by Google

qui ne convient qu'à celles-ci. Mais la sainte Vierge comprenait sans peine l'intention et le sens du langage de son Fils; et quand elle ne l'aurait pas compris, elle aurait toujours été persuadée de la vérité et de la justice de ses paroles, et elle les aurait *conservées dans son cœur* avec respect, jusqu'à ce qu'il plût à Dieu de lui en faire comprendre le sens. Aussi ne voit-on pas que dans aucun endroit où Jésus-Christ l'ait traitée avec une sévérité apparente, elle ait jamais répliqué; ce qui fait voir que, lors même qu'elle commandait Jésus-Christ dans les affaires de sa famille, c'était uniquement pour lui obéir et pour suivre sa volonté, et qu'ainsi, quoique Jésus-Christ lui fût extérieurement soumis, parce que l'état extérieur où il était l'exigeait, il y avait en même temps dans cette sacrée Famille un autre ordre extérieur, selon lequel Jésus-Christ, comme Sagesse, commandait à Marie et à Joseph, et était la règle de toutes leurs actions et de toutes leurs paroles.

Parmi tant d'autres considérations que ce mystère nous fournit (1), celle-ci est d'une grande utilité et d'une rare instruction: D'où vient que Dieu permit que la Vierge souffrît une douleur si sensible durant l'espace de trois jours et de trois nuits? D'où vient donc, Seigneur, que vous permîtes qu'une créature si pure et si éloignée de toute faute endurât une si longue peine, puisque les peines n'ont été ordonnées que pour punir les fautes? N'était-ce pas assez qu'elle eût entendu les paroles du saint vieillard Siméon, qui percèrent son âme comme un glaive tranchant, pour rendre sa vie un continuel martyre de crainte et de douleur, et pour faire qu'elle ne ressentît jamais de joie si entière qu'elle ne fût interrompue de quelque tristesse au souvenir de ce qu'une bouche inspirée du Saint-Esprit lui avait prédit? N'était-ce pas assez des soins et des frayeurs de cette nuit durant laquelle on l'obligea de prendre la fuite en Egypte, et des sept années qu'elle passa dans la solitude parmi les infidèles? Pourquoi voulez-vous renouveler maintenant ses douleurs, séparant le Fils de la Mère en un temps auquel régnait encore Archélaüs, fils d'Hérode, héritier de l'ambition et de l'injustice de son père, dont l'appréhension avait autrefois fait éloigner la Vierge et son époux du pays de la Judée pour porter l'Enfant en une autre province, suivant la révélation de l'ange? Quoi! Seigneur, faut-il que la vie de la plus sainte de toutes les créatures se passe dans les gémissements et dans les larmes? D'où vient que vous traitez avec tant de sévérité la personne de la terre que vous aimez le plus et la plus digne de votre amour?

Je pourrais aisément vous en rapporter plusieurs raisons; car si Dieu a tant de soin de tout ce qui regarde ceux qui sont à lui, qu'il tient même compte de leurs cheveux (Matth. 1), comme parle l'Evangile, de quel œil a-t-il regardé les travaux de la Vierge, qui était plus à lui que nulle autre

(1) *Mémorial* de Grenade, ut supra.

Digitized by Google

créature, puisqu'elle n'était pas seulement sa servante, ce qui est une qualité commune à toutes, mais aussi sa Mère, ce qui lui donne un rang auquel nulle autre ne peut prétendre? Mais je me contente de réduire toutes ces raisons à deux, savoir : la propre gloire de la Mère de Dieu et l'utilité des hommes.

Et quant à la première, c'est une vérité connue de tout le monde qu'il n'y a point de plus grande gloire sur la terre, et que rien n'acquiert tant de mérite que d'endurer des travaux et de souffrir des choses pénibles pour l'amour de Dieu. Car, comme entre les vertus il n'y en a point qui lui soit si agréable que l'amour, et comme il y a divers degrés et diverses marques de cet amour, celui-là est le plus pur et le plus excellent qui fait que l'on endure de bon cœur le plus de travaux pour ce que l'on aime. C'est pour cela que saint Paul se glorifiait tant d'être persécuté (2ª Cor. 13), et saint Jacques exhorte les fidèles à mettre tout leur bien et toute leur joie dans les afflictions, parce que, dit-il, c'est par elles que l'on exerce la patience, et que la patience est une œuvre d'une grande perfection, 1, 4, et qui découvre plus parfaitement la sincérité de l'amour que l'on a pour Dieu. Ainsi, le même saint Paul, voulant prouver aux Corinthiens qu'il était véritablement apôtre de Jésus-Christ, ne leur en donne que deux preuves : les miracles qu'il faisait au nom de Jésus-Christ, et la patience avec laquelle il supportait les travaux qu'il endurait pour lui. Si donc c'est une si grande gloire de passer par les souffrances pour l'amour de Dieu, il n'eût pas été raisonnable que la sainte Vierge, qui a été la plus sainte de toutes les saintes et la plus parfaite de toutes les âmes parfaites, fût privée de cet honneur. Et même, comme elle a surpassé toutes les autres en perfection, c'était un privilége qui lui était dû d'avoir des croix plus épineuses que les autres et de les surpasser toutes en patience.

Voilà donc la première raison qui regarde l'honneur de la Vierge. En voici deux autres qui sont pour notre consolation : l'une, que le Père éternel avait déterminé que cette Vierge fût en sa manière, aussi bien que son Fils, l'avocate et la médiatrice des hommes; et ainsi, comme il était convenable, selon l'Apôtre (Hebr. 4, 15), que ce Fils ressentît nos misères, afin qu'il fût un pontife miséricordieux et un fidèle avocat pour les hommes, et qu'il connût nos infirmités non seulement par une vision de l'esprit comme Dieu, mais par expérience comme homme, afin que nous fussions assurés de sa bonté et de sa compassion pour des misérables dont il a voulu être le compagnon, de même il a fallu que la Vierge, que Dieu destinait à un semblable office, fît l'expérience de tant d'accidents fâcheux, afin que nous fussions persuadés que, comme femme de douleur et mère de miséricorde, elle aurait pitié de nous dans nos travaux, et que, comme fidèle avocate, elle embrasserait en toutes occasions nos intérêts. Rendons-en grâces à Dieu, et célébrons ses miséricordes envers les hom-

Digitized by Google

mes, puisqu'il a consenti pour notre bien que le cœur de sa chaste Épouse fût pénétré d'un glaive d'une si vive douleur.

L'autre cause de cette conduite a été de consoler par cet exemple ceux à l'esprit desquels Dieu disparaît souvent, lorsqu'il les prive de ses consolations spirituelles, de la joie que donne sa présence, et qu'il leur soustrait le lait qu'ils suçaient avec tant de douceur. Plusieurs s'imaginent, quand cela leur arrive, que tout est perdu, que Dieu les bannit de son amitié et de sa grâce, et par là ils se laissent tomber dans des tentations de tristesse et de découragement qui leur font perdre cette force et ce courage si nécessaires à ceux qui veulent marcher dans les voies de Dieu. Pour guérir les âmes faibles, je ne vois rien de plus puissant que de considérer, d'un côté, l'innocence de cette Vierge, et de l'autre, l'éloignement et l'absence de cet Enfant. Si une âme si pure et si sainte n'a pas été exempte de souffrir une séparation si douloureuse, il ne faut pas s'étonner que Dieu tienne la même conduite avec les serviteurs qu'il a tenue avec la maîtresse. Il est vrai que pour l'ordinaire, si nous sentons cette privation, c'est par notre faute, parce que nous n'apportons pas assez de soin à conserver l'esprit de dévotion, la présence et le souvenir continuel de Dieu ; mais souvent les meilleurs éprouvent cet état sans qu'il y ait de leur faute, mais par la volonté de Dieu et par sa sage disposition, comme il arriva en la sainte Vierge. Cependant, quoique cela arrive souvent sans faute, cela n'arrive jamais sans cause ; et les deux plus essentielles sont, d'une part, la gloire de Dieu, et de l'autre, notre avantage. Car nous voyons par là clairement que si nous ne disposons pas comme il nous plaît de cette allégresse spirituelle, et si nous ne sommes pas capables, avec tous nos efforts, de nous la procurer, nous devons être très-persuadés que ce n'est pas un ouvrage qui dépende tant de nous que de la miséricorde divine. Ainsi, s'il arrive que Dieu nous console, nous caresse, et qu'il nous élève, pour parler ainsi, au-dessus des nues, estimons-nous toujours ce que nous sommes, demeurons toujours dans notre néant, et avec aussi peu de vanité que s'il ne nous était rien arrivé, puisque ce que nous avons en nous n'est pas de nous.

Saint Bonaventure (1) dit aussi que cet état dans les justes est comme une eau forte et comme une purgation pour les nettoyer et pour laver efficacement toutes leurs souillures. Car, comme ils ont connu autrefois par expérience combien ce leur était une chose douce et précieuse de jouir de ces visites célestes, ils ressentent un regret d'autant plus sensible de s'en voir privés ; mais comme néanmoins ils acceptent cette humiliation avec patience et avec actions de grâces, ils offrent en cela un sacrifice à Dieu des plus purs et des plus agréables qu'il puisse recevoir. C'est en effet sacrifier spirituellement son Isaac, c'est-à-dire sa joie, que de

(1) Medit. vitæ Christi, cap. 4.

Digitized by Google

consentir pour l'amour de Dieu et avec plaisir à nous voir privés de ce don du Saint-Esprit. Comme la lime, en ôtant toute la rouille qui tient au fer, le rend poli et brillant, ainsi la rudesse et l'affliction, comme une lime, enlèvent la rouille de nos péchés et laissent nos âmes plus pures et plus nettes de souillures. Voilà donc pourquoi notre Seigneur fait goûter quelquefois à ses élus le calice amer de son absence, afin qu'ils en retirent tous ces avantages ; et il n'a consenti que sa très-sainte Mère y eût une large part qu'afin de les consoler dans leurs travaux par un si grand exemple qui leur donne pour compagne la Mère de Dieu.

Si donc quelquefois on perd spirituellement l'enfant Jésus, il faut en même temps le chercher avec la sainte Vierge et ne se point lasser jusqu'à ce qu'on l'ait trouvé (1). Et si vous voulez savoir avec quelle ferveur il le faut chercher, apprenez-le de l'épouse des Cantiques, qui, voyant son époux absent, soupire continuellement après lui, le rappelle par ses cris et le convie à retourner promptement par ces paroles : Revenez, mon bien-aimé, avec la même vitesse que les chevreuils et les daims sur les montagnes de Béthel, 2, 17. Saint Bernard, sur ce passage, dit que cette parole de l'épouse exprime le désir continuel dont une âme pieuse est possédée de revoir le céleste Epoux. Et le même saint déclare ensuite quelle est cette âme qui mérite de porter le nom d'épouse. Voici comment il parle : Donnez-moi une âme qui ait été souvent visitée de cet Epoux, que sa communication familière ait enhardie, en qui le goût des choses agréables qu'il lui a fait connaître excite la faim, qui, par le mépris de toutes les choses de la terre, a conçu une sainte haine du monde et de ses emplois pour s'occuper toute en Dieu ; donnez-moi une âme de cette sorte, et j'avouerai que c'est là une véritable épouse, qu'elle suit l'Epoux de tout son cœur, qu'elle l'appelle et le presse de retourner. Mais ce n'est pas encore assez : l'époux n'ayant pas répondu d'abord aux plaintes et à la voix de son épouse, et ses désirs s'accroissant par le retard, elle est décidée à n'oublier aucun soin ni aucune diligence pour le chercher. Elle le cherche premièrement dans sa couche, c'est-à-dire dans le recueillement, qui est le lieu où on le trouve plus communément ; et comme elle ne le trouve pas là, elle se lève, elle cherche par toute la ville, elle court par toutes les places, et elle ne le trouve pas encore. Elle le demande à tous ceux qu'elle rencontre en son chemin, et pas un ne lui en dit des nouvelles. Quel est le désir de cette épouse ? quelle est la violence de son ardeur qui la porte à se lever la nuit, à ne se mettre point en peine de paraître aux yeux des hommes, de courir par la ville, de demander publiquement et à chaque pas des nouvelles de celui qu'elle aime, ne pouvant être détournée de son dessein ni par l'excès de la fatigue, ni par la perte du sommeil, ni par la faiblesse d'une personne de son sexe

(1) *Mémorial*, ut supra.

Digitized by Google

et de son âge, ni par la frayeur de la nuit et des ténèbres? C'est ce qui nous représente parfaitement l'empressement et les soins avec lesquels une âme qui mérite le nom d'épouse de Jésus-Christ le cherche quand elle se sent éloignée de lui. Elle sait la perte qu'elle a faite, et elle voit clairement que cette absence, qui ne produit en elle que tristesse et que dégoût des choses spirituelles, que des soupçons, des impatiences, ne peut qu'étouffer la charité et faire naître le découragement. Et ainsi ce n'est pas sans raison que cette épouse est inquiète, qu'elle soupire, qu'elle court, qu'elle cherche et qu'elle s'opiniâtre pour jouir de la présence de son Epoux.

Il faut donc voir maintenant où elle le doit chercher pour le trouver. Saint Bonaventure (1) marque trois lieux où une âme dévote le peut trouver, et où il veut que nous le cherchions. Voici comment il parle : Cherchez l'Epoux avec son Epouse dans son jardin (Cant. 5), où il se promène avec les filles de sa cour, c'est-à-dire avec les âmes pieuses, où il cueille des lis avec les vierges, où il mange avec les âmes avancées les pommes que ses arbres ont portées, c'est-à-dire où il goûte avec plaisir les fruits de ses bonnes œuvres. Cherchez-le aussi dans *la maison des vins délicieux dont les âmes sont enivrées* (Cant. 2), où il a préparé un festin auquel il invite solennellement toutes celles qui sont pures et chastes, et qui suivent l'Agneau en quelque lieu qu'il aille. En ce festin, il se ceint comme un serviteur, il les fait mettre à table, et, les servant lui-même, il leur présente des mets différents, tantôt de sa divinité sacrée, tantôt de sa sainte humanité, et il leur dit : Buvez, mes amis, et enivrez-vous de mon vin (Cant. 5). Cherchez-le aussi dans son sacré palais, dans son cabinet le plus reculé, où il se repose avec son Epouse céleste, où il dort au milieu du jour, quand il éclaire les âmes des splendeurs de la lumière éternelle, et quand il les enflamme de son amour par l'ardeur de la charité. C'est là qu'il déclare à son Epouse les secrets les plus cachés de sa profonde sagesse, et c'est là qu'il répand sur elle des grâces dignes de sa magnificence. C'est là qu'il la caresse tendrement et qu'il lui dit : Demandez-moi tout ce que vous voudrez, et je vous l'accorderai. C'est là qu'on entend des choses profondes, que l'on entend, à la vérité, mais qui ne se disent pas, ou parce qu'on ne les saurait expliquer, ou parce que les hommes qui vivent encore comme des hommes ne sont pas capables de les entendre. Oh! qu'heureux sont ceux qui trouvent Jésus dans ce secret asile, et à qui le Roi Jésus a permis d'entrer! Qu'il y en a peu qui le trouvent dans son jardin! Il y en a encore moins qui le trouvent dans le lieu où sont ses vins délicieux; mais le nombre de ceux qui ont l'honneur d'entrer dans son cabinet est le moindre de tous. C'est là que l'Epoux prend plaisir à voir son Epouse jouir du doux repos qu'il lui a procuré par ses

(1) De Fest. pueri Jesu.

Digitized by Google

divines caresses; il ne veut pas que rien l'interrompe, et il dit : Je vous conjure, ô filles de Jérusalem, ne réveillez pas celle que j'aime, ne troublez pas son sommeil jusqu'à ce qu'elle s'éveille d'elle-même (Cant. 3).

Marie, ayant cherché son Fils, le trouve, dit saint Bonaventure (1). Et considérez ses courtes, prudentes et sages paroles : Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Dans ces paroles, en Vierge très-prudente, elle met d'abord en avant dans sa bouche la douceur de l'allocution; ensuite elle exprime l'amertume de la grande tribulation de son cœur, disant : Voilà que nous étions pleins de douleur, votre père et moi. En troisième lieu, elle joint la sollicitude d'une sage recherche dans l'action lorsqu'elle ajoute : Nous vous cherchions (Luc. 2, 48). Ainsi, dans ces paroles, la bienheureuse Vierge montre qu'elle a donné à Dieu la pensée du cœur, le langage de la bouche et le travail. Elle cherche Jésus 1° dans la droiture de la conscience, en croyant; 2° dans l'étendue de la bonne volonté, en aimant; 3° dans la certitude de la confiance, en espérant, afin d'être par là comme la forme, le miroir et l'exemple des chrétiens pour trouver et acquérir Jésus-Christ; ils doivent le chercher dans la foi, l'espérance et la charité.

Il faut chercher Jésus-Christ par la foi, par l'amour, par la justice, par les bonnes œuvres. Considérez quand, où, comment, pourquoi Jésus doit être cherché. Car en le cherchant il faut examiner quatre choses : l'opportunité du temps, la convenance du lieu, l'humilité de celui qui le cherche, l'utilité de le chercher. Il est dit de la première manière de le chercher : Cherchez le Seigneur tandis qu'on peut le trouver : *Quærite Dominum, dum inveniri potest* (Is. 55). Et, montrant comment on doit le chercher, le prophète ajoute : Que l'impie abandonne ses voies perverses : *Derelinquat impius viam suam.* Et c'est avec raison qu'il dit : *Dum inveniri potest :* Tandis que vous pouvez le trouver. Si vous cherchiez la chaleur en hiver, ou le soleil pendant la nuit, vous ne les trouveriez pas. Le temps de chercher est déterminé par les trois jours qu'emploie Marie. On trouve en effet Jésus par ces trois choses désignées par les trois jours : la contrition, la confession et la satisfaction. Jésus-Christ fait allusion à ces trois actes lorsqu'il dit : J'ai pitié de cette foule, car voici trois jours qu'ils restent près de moi (Matth. 15, 32). C'est dans ces trois jours, ou plutôt par ces trois actes, qu'ils furent rassasiés par sept pains miraculeux; c'est-à-dire que par ces trois actes on est rempli des sept dons du Saint-Esprit.

Il est dit de la seconde manière de chercher Jésus-Christ : Vous me chercherez, et vous me trouverez lorsque vous me chercherez de tout votre cœur. Voilà le lieu où le Seigneur doit être cherché, parce que c'est dans le cœur tout entier, et non dans une partie du cœur, comme font

(1) Dom. intra octavam Epiph., serm. 1.

Digitized by Google

ceux qui veulent diviser leur cœur entre le Seigneur et le démon. Il faut pouvoir dire avec le Psalmiste : Seigneur, je vous ai cherché de tout mon cœur, 18. Le lieu pour chercher est déterminé ici par le temple, qui signifie le cœur fidèle. Remarquez que Jésus cherché est trouvé dans le temple de Jérusalem, au milieu des docteurs; c'est-à-dire dans la contemplation, dans l'oraison, dans la prédication. Jérusalem veut dire *vision de la paix;* ce qui convient à l'âme contemplative, qui ne sait avoir la paix sans avoir Dieu. C'est ce que disait le saint vieillard Siméon : Maintenant, Seigneur, laissez votre serviteur s'en aller en paix, puisque mes yeux ont vu le Sauveur (Luc. 2, 29-30). Le temple est le lieu de la prière ; le temple de Dieu est donc notre cœur, dans lequel nous devons chercher le Seigneur en priant. Il est écrit : Ma maison est une maison de prière. Prenons garde à ne jamais laisser entrer les passions et le démon dans notre cœur, pour ne pas encourir ce blâme terrible de Jésus-Christ : Vous avez fait de ma maison une caverne de voleurs (Matth. 21, 13).

Il faut aussi chercher Jésus-Christ parmi les docteurs, parce qu'on le trouve dans la saine doctrine et les saintes Ecritures, et non parmi les parents, dit saint Bernard.

Voici, indiquée par le Prophète royal, la troisième manière de chercher Jésus-Christ et de le trouver : Qui montera sur les montagnes du Seigneur? qui s'arrêtera dans son sanctuaire? Celui qui a les mains innocentes et le cœur pur, qui n'a pas reçu son âme en vain, qui n'a jamais été parjure. Celui-là recevra la bénédiction du Seigneur et obtiendra la miséricorde de Dieu son Sauveur. Telle est la race de ceux qui cherchent le Seigneur, qui aspirent à votre présence, Dieu de Jacob (Psal. 23). Marie-Madeleine fut de cette race, à qui le Seigneur dit : Femme, pourquoi pleurez-vous? qui cherchez-vous? (Joan. 20, 15.) Joseph et Marie étaient aussi de cette race, car Marie disait : Voilà que, pleins de douleur, votre père et moi nous vous cherchions (Luc. 2, 48). Les pénitents sont désignés par Madeleine, par Marie les innocents, et par Joseph les régents ou les prélats. En Madeleine sont désignés ceux qui commencent, en Joseph ceux qui avancent, en Marie les parfaits; ou en Madeleine les convertis, en Joseph ceux qui mènent une vie active, en Marie ceux qui sont contemplatifs. Ainsi doit être la race de ceux qui cherchent le Seigneur; elle ne doit point être charnelle, mais spirituelle.

En quatrième lieu, il faut considérer, en cherchant Jésus-Christ, l'utilité, les avantages de le trouver. Sans Jésus on n'a rien; on a tout quand on le tient et le possède.

Digitized by Google

LXXXIII

LA SAINTE FAMILLE A NAZARETH.

Il descendit avec eux et vint à Nazareth; et il leur était soumis. Et sa Mère conservait toutes ces choses en son cœur. Et Jésus avançait en sagesse, et en âge, et en grâce devant Dieu et devant les hommes : *Et descendit cum eis, et venit Nazareth; et erat subditus illis. Et Mater ejus conservabat omnia verba hæc in corde suo. Et Jesus proficiebat sapientia, et ætate, et gratia apud Deum et homines* (Luc. 2, 51-52).

La bienheureuse Vierge, dit saint Ildefonse (1), remplie des dons de la grâce, fut constamment avec Jésus pendant son enfance et son adolescence, et, vraie Mère de son humanité, elle ne cessa de lui prodiguer les soins d'une douce tendresse et d'une maternelle charité. Quels furent leurs entretiens entre eux, combien ils étaient doux, suaves, aimables, divins, il n'est pas donné à l'homme de l'exprimer ni de le comprendre.

Et il leur était soumis : *Et erat subditus illis.* Qui était soumis, et à qui soumis? dit saint Bernard (2). Dieu aux hommes; Dieu, dis-je, à qui les anges sont soumis, à qui les Principautés et les Puissances obéissent, soumis à Marie, et non seulement à Marie, mais encore à Joseph à cause de Marie. Admirez donc ce qui vous plaira, et choisissez ce que vous devez admirer davantage, ou de l'infinie bénignité de cette soumission du Fils, ou de la suréminente dignité de la Mère. Des deux parts égal sujet d'admiration, égal prodige : dans cet assujétissement de Dieu à une femme, humilité sans exemple; et dans cet ascendant d'une femme sur Dieu, grandeur sans rivale.

Le Fils de Dieu, dit le bienheureux Méthodius (3), non seulement s'est soumis volontairement à Marie, mais encore il a voulu en ce point surpasser tous les autres enfants. Oh! qui aurait eu le bonheur de voir avec quel respect et quel anéantissement d'elle-même la Vierge commande à son Dieu, et avec quelle allégresse le Roi du ciel obéissait à sa servante!

(1) Serm. 5 de Assumpt.
(2) Homil. 1 super Missus est.
(3) Orat. de Purificatione.

Digitized by Google

Oh ! qui aurait vu le paradis sur la terre et la vie de cette sainte Famille, Joseph commandant à Marie, et Marie lui obéissant comme à Dieu ; Marie commandant à Jésus, et Jésus obéissant comme un Dieu, c'est-à-dire avec une humilité, avec une grandeur de courage et avec une persévérance qui ravissaient le ciel et la terre ! Je dis persévérance, car il lui rendit ce devoir jusqu'à la mort et après la mort même, aussi bien qu'à son Père éternel. C'est la remarque d'Arnould de Chartres, qui dit que le Fils de Dieu, rendant le dernier soupir, recommanda expressément sa bienheureuse Mère à saint Jean ; ne pouvant plus la servir et lui obéir en personne, il désira de le faire au moins par substitut, et de lui rendre par l'entremise de son disciple tout ce qu'un bon Fils devait à une telle Mère. Il le choisit parce qu'il était le plus fidèle ami qu'il eût sur la terre. Un homme si saint et si exempt de toute souillure, d'une vie si céleste, d'un cœur si pur, orné d'une si grande chasteté, et si parfait dans son divin amour, qu'il ne pouvait mieux confier cette colombe sans tache, cette chaste brebis, cette victime immaculée, celle à qui nul ne peut être comparé entre les hommes, celle qui est élevée au-dessus de toutes les créatures. Que toute créature se taise, dit saint Pierre Damien (1), qu'elle tremble en la considération d'une telle merveille, et qu'elle n'ait pas la prétention de lever les yeux pour contempler l'immensité d'un tel pouvoir et d'une si éminente dignité où Marie voyait un Dieu qui lui était soumis.

Il descendit avec eux à Nazareth. Après s'être un peu échappé pour faire l'ouvrage et le service de son Père, dit Bossuet (2), Jésus rentre dans sa conduite ordinaire, dans celle de ses parents, dans l'obéissance. C'est peut-être mystiquement ce qu'il appelle *descendre*. Mais, quoi qu'il en soit, il est vrai que remis entre leurs mains jusqu'à son baptême, c'est-à-dire jusqu'à l'âge d'environ trente ans, il ne fit plus autre chose que leur obéir.

Je suis saisi d'étonnement à cette parole : est-ce donc là tout l'emploi d'un Jésus-Christ, du Fils de Dieu ? Tout son emploi, tout son exercice est d'obéir à deux de ses créatures. Et en quoi leur obéir ? dans les plus bas exercices, dans la pratique d'un art mécanique. Où sont ceux qui se plaignent, qui murmurent lorsque leurs emplois ne répondent pas à leur capacité, disons mieux, à leur orgueil ? Qu'ils viennent dans la maison de Joseph et de Marie, et qu'ils y voient travailler Jésus-Christ. Nous ne lisons point que ses parents aient jamais eu de domestiques, semblables aux pauvres gens dont les enfants sont les serviteurs. Jésus a dit de lui-même qu'*il était venu pour servir* (Matth. 20, 28). Les anges furent obligés, pour ainsi dire, à le venir servir eux-mêmes dans le désert (*ibid.* 4, 11), et

(1) In Luc.
(2) 20e semaine, 8e élévat.

Digitized by Google

l'on ne voit nulle part qu'il eût des serviteurs à sa suite. Ce qui est certain, c'est qu'il travaillait lui-même à la boutique de son père (Matth. 13, 55; Marc. 6, 3). Le dirai-je? il y a beaucoup d'apparence qu'il perdit Joseph avant le temps de son ministère. A sa passion, il laisse sa Mère en garde à son disciple bien-aimé, qui la reçut dans sa maison (Joan. 19, 26-27); ce qu'il n'aurait pas fait si Joseph, son chaste époux, eût été en vie. Dès le commencement de son ministère, on voit Marie conviée avec Jésus aux noces de Cana (*ibid.* 2, 1); on ne parle point de Joseph. Un peu après, on le voit aller à Capharnaüm, lui, sa Mère, ses frères et ses disciples (*ibid.* 12); Joseph ne paraît pas dans un dénombrement si exact. Marie paraît souvent ailleurs; mais, depuis ce qui est écrit de son éducation sous saint Joseph, on n'entend plus parler de ce saint homme. Et c'est pourquoi, au commencement du ministère de Jésus-Christ, lorsqu'il vint prêcher dans sa patrie, on disait : *N'est-ce pas là ce charpentier, fils de Marie?* (Marc. 6, 3), comme celui, n'en rougissons pas, qu'on avait vu, pour ainsi parler, tenir la boutique, soutenir par son travail une Mère veuve, et entretenir le petit commerce d'un métier qui les faisait subsister tous deux.

O Dieu, je suis saisi encore un coup. Orgueil, viens crever à ce spectacle : Jésus, fils d'un charpentier, charpentier lui-même, connu par cet exercice, sans qu'on parle d'aucun autre emploi, ni d'aucune autre action. On se souvenait, dans son Eglise naissante, des charrues qu'il avait faites, et la tradition s'en est conservée dans les plus anciens auteurs. Que ceux qui vivent d'un art mécanique se consolent et se réjouissent, Jésus-Christ est de leur corporation. Qu'ils apprennent en travaillant à louer Dieu, à chanter des psaumes et de saints cantiques, et ils seront devant lui comme d'autres Jésus-Christs. Et toi, orgueil humain, encore une fois, de quoi te plains-tu avec tes inquiétudes? De n'être rien dans le monde? Quel personnage y faisait Jésus? quelle figure y faisait Marie? C'était la merveille du monde, le spectacle de Dieu et des anges. Et que faisaient-ils? de quoi étaient-ils occupés? Je sèche, dis-tu, je n'ai rien à faire, ou mes emplois trop bas me déplaisent; je m'en veux tirer et tirer ma famille. Et Marie et Jésus songent-ils à s'élever? Regarde ce divin charpentier, avec la scie, avec le rabot, durcissant ses tendres mains dans le maniement d'instruments si grossiers et si rudes. Ce n'est point un docte pinceau qu'il manie, ce n'est point une docte plume qu'il exerce par de beaux écrits; il aime mieux l'exercice d'un métier plus humble et plus nécessaire; il s'occupe, il gagne sa vie; il accomplit, il loue, il bénit la volonté de Dieu dans son humiliation.

Depuis douze ans jusqu'à trente ans, Jésus a voulu nous paraître n'avoir rien fait (1); et ce qui est admirable, c'est la simplicité de l'Evangile,

(1) Auguste Nicolas, chap. 16 : Vie cachée à Nazareth.

Digitized by Google

qui passe sur ces dix-huit ans de la vie de Jésus-Christ sans en dire un mot, et continue son récit comme si cette lacune était toute naturelle.

Nous savons seulement, accidentellement, par l'Evangile, que Jésus est resté jusqu'à trente ans *le fils du charpentier* (Matth. 13, 55) et charpentier lui-même (Marc. 6, 3), dans toute l'humble domesticité de cette vie ouvrière. Mais cette vie cachée, humble, obscure, est une belle preuve de la vérité de l'Evangile. Un inventeur n'aurait assurément pas fait chômer ainsi son héros : il eût été plus habile et moins sublime, plus humain et moins divin.

Cette conduite de Jésus-Christ, abstraction faite de l'événement qui en a justifié la divinité, eût été en effet tout ce qu'on peut concevoir de plus contraire aux visées d'un simple homme qui aurait voulu se poser en réformateur du genre humain. Remarquez bien la folie de cette prétention, dont rien n'approche dans les fastes de l'ambition humaine. Les plus célèbres législateurs ou philosophes se sont contentés d'instruire leurs concitoyens et contemporains dans le cercle étroit de leur école ou de leur nationalité, sans entreprendre de persuader leurs sentiments et d'étendre leurs lois à toute la terre. Jésus-Christ seul, parlant à ses envoyés, fait entendre cette parole inouïe : *Allez par tout le monde, et prêchez mon Evangile à toute créature* (Marc. 21, 16). Et quelle autorité, humainement parlant, leur donne-t-il pour cela? L'autorité d'un homme qui, ne vivant que trente-trois ans, en a passé trente dans la basse obscurité d'une boutique de charpentier; obscurité qui a discrédité sa propre parole jusqu'à l'empêcher de convertir les siens à sa doctrine et à lui attirer la mort la plus ignominieuse. Je le demande, qu'y a-t-il de plus pauvrement ajusté qu'une telle conception, si elle est humaine? Mais, par cela même, qu'y a-t-il de plus propre à faire éclater la divinité de son issue? Qu'arrive-t-il en effet? Le charpentier meurt ainsi, disant que, quand il serait élevé de terre, il attirerait tout à lui, et laissant à ses apôtres, hommes de rien, la tâche de convertir l'univers païen à l'adoration et au partage de sa croix. Ceux-ci osent croire et tenter l'entreprise; et de leur vivant, on peut le dire, l'univers est pour jamais aux pieds de leur Maître. Incrédules, tombez-y vous-mêmes, au nom de ce prodige qui n'a d'explication possible que dans la vérité de cette grande parole prophétique de son auteur : *Toute puissance m'a été donnée au ciel et sur la terre. Comme mon Père m'a envoyé, je vous envoie. Allez donc, et comptez que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde* (Matth. 18, 18-20). La vie obscure de Jésus-Christ entre ainsi pour une large part dans les preuves de sa divinité; mais sa divinité vient à son tour répandre le jour le plus merveilleux sur sa vie obscure.

Jésus-Christ étant Dieu, en effet, ce n'est point la manifestation de sa sagesse dès l'âge de douze ans qui est admirable, c'est cette longue suspension qu'il en a faite jusqu'à l'âge de trente ans; c'est le calme et la

Digitized by Google

confiance dans ce long temps perdu pour l'homme; c'est ce retard divin. L'homme a besoin de se hâter, parce que le temps lui manque, les occasions lui échappent, et la mort l'attend, ou plutôt elle se hâte pour le surprendre. Jésus fait attendre, lui, le temps, les occasions, la mort et la vie qu'il doit en tirer pour le monde, parce qu'il est souverain Maître de la vie et de la mort, du temps et des événements. L'inaction à Nazareth n'est donc rien pour celui qui de la grande inaction de la mort devait tirer la plus puissante et la plus salutaire action qu'ait jamais sentie le monde.

Jésus-Christ n'a pas agi pendant qu'il végétait dans l'obscurité de sa condition de charpentier à Nazareth; mais c'est au sens humain qu'il n'a pas agi, car, au sens divin, Jésus-Christ n'a jamais plus agi que dans ce temps perdu de sa vie. Comment cela? Que faisait le fils du charpentier pendant les trente années de son obscurité? Il faisait un cercueil pour le monde païen, il façonnait un joug pour le monde moderne, il taillait la croix sur laquelle il devait se faire adorer; en d'autres termes, il nous donnait la suprême leçon de la grande vertu qui est la mort et la régénération de la nature, et le fondement de tout le christianisme, de l'humilité, de la soumission, de la vie cachée dans le devoir. Il était très-important qu'il consacrât la plus grande partie de sa vie à l'obéissance, qui est la condition commune du salut des hommes, et comme la voie royale des chrétiens, par laquelle tous doivent passer, et ceux qui obéissent, et peut-être encore plus ceux qui commandent, parce qu'ils ne doivent le faire ni plus ni moins que quand Dieu le veut.

C'est donc ce grand exemple que nous a donné le Fils de Dieu pendant les trente ans de sa soumission à Marie.

Il ne s'est pas proposé d'autre fin, par son incarnation dans le sein de Marie, que de réparer, par l'excès admirable de son humilité, l'excès prodigieux de notre orgueil. L'humilité était donc devenue la tendance, et, comme dit excellemment saint Augustin, l'*inclination* de la divine Majesté par sa naissance même de la Vierge Marie: *Inclinatio Majestatis hæc est natus ex Maria Virgine* (1). C'est ainsi qu'en naissant homme le Fils de Dieu a voulu s'anéantir, non seulement comme Dieu, mais encore comme homme; le Fils de Dieu s'est fait homme, et le fils de David charpentier. Et comme le Fils de Dieu élève à lui tout ce à quoi il s'abaisse, il a consacré, divinisé non seulement l'humanité qu'il a prise, mais l'obscurité, le travail, la pauvreté, l'obéissance de l'humble condition qu'il a épousée dans cette humanité: il n'est pas seulement l'Homme-Dieu, il est l'Ouvrier-Dieu, l'Ouvrier-Dieu sur la terre comme il est l'Ouvrier-Dieu dans le ciel; dans le ciel ayant fait la charpente de l'univers, et tenant boutique de charpentier sur la terre.

(1) De Symbolo ad catechumenos, lib. 1.

Digitized by Google

Ecoutez saint Bonaventure sur cette vie humble et cachée de Jésus-Christ (1) : Que dirons-nous et qu'admirerons-nous dans cette vie cachée, puisque l'Ecriture se tait? Jésus resta-t-il oisif pendant si longtemps, ou ne fit-il rien qui fût digne d'être raconté ou digne d'être écrit? S'il eût fait de grandes choses, pourquoi ne seraient-elles pas écrites comme ses autres actions? On est frappé d'étonnement. Mais appliquez-vous ici, vous pourrez puissamment voir qu'en paraissant ne rien faire, il faisait des choses magnifiques et merveilleuses. Car toutes ses actions sont pleines de grands et instructifs mystères. Mais comme il opérait par puissance, de même il se taisait par puissance, se reposait par puissance, et s'effaçait par puissance. Le suprême Maître et Docteur, devant un jour enseigner les vertus et la voie de la vie, commença dès son enfance et sa jeunesse à faire des œuvres sublimes, mais d'une manière cachée et inconnue aux temps passés, en se rendant aux yeux des hommes inutile, abject, insensé au-delà de ce qu'on peut imaginer. Il s'éloignait de la société et de la conversation des hommes. Il allait à la synagogue, c'est-à-dire à l'église; là il priait beaucoup, se tenant dans le lieu le plus retiré. Il retournait à la maison, il restait avec sa Mère, et souvent il travaillait avec son père nourricier et l'aidait. Il allait et revenait, passant au milieu des hommes sans les voir. Tous étaient étonnés, voyant qu'un jeune homme si extraordinaire ne faisait rien qui fût digne de louange publique. Car on s'attendait à lui voir faire des merveilles et des œuvres surprenantes. Voyant le contraire, on le tournait en dérision, disant : Voilà un jeune homme inutile, il est idiot; c'est un homme de rien, un insensé, un fou; il ne s'instruit pas, il grandit dans l'esclavage. Et Jésus tenait à mener une pareille vie aux yeux du monde aveugle, et à passer pour vil et méprisable. Il voulait accomplir cette prophétie du Psalmiste faite pour lui : Je suis un ver de terre, et non pas un homme; je suis l'opprobre des mortels et le rebut de la populace : *Ego sum vermis, et non homo, opprobrium hominum et abjectio plebis*, 21, 6. Vous voyez donc ce qu'il faisait en ne faisant rien : il se rendait abject, vil, méprisable à tous. Mais cela vous paraît-il peu de chose? Ah! c'est pour moi misérable qu'il agissait ainsi. Je ne vois rien de plus grand ni de plus difficile à l'homme que de viser à être méprisé, bafoué, au milieu des plus belles actions et d'une vie irréprochable. Ceci est plus grand que de conquérir les villes, suivant cette sentence des Proverbes, 16, 32 : Celui qui domine son cœur vaut mieux que celui qui prend les villes. Jusqu'à ce que vous arriviez à ce degré, croyez que vous n'avez rien fait. Car comme en vérité nous sommes tous inutiles, même lorsque nous faisons le bien, selon ces paroles de Jésus-Christ en saint Luc, 17, 10 : Quand vous aurez fait ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles ; ce que nous devions

(1) Meditat. vitæ Christi, cap. 13.

Digitized by Google

faire, nous l'avons fait : *Cum feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite: Servi inutiles sumus; quod debuimus facere, fecimus.* Jusqu'à ce que nous soyons arrivés à ce degré d'humilité, nous ne sommes pas dans la vérité, mais dans la vanité. C'est ce que dit aussi formellement le grand Apôtre : Si quelqu'un estime être quelque chose, n'étant rien, il s'abuse lui-même : *Qui se existimat aliquid esse, cum nihil sit, ipse se seducit* (Gal. 6, 3). Si donc vous demandez pourquoi Jésus menait à Nazareth pendant si longtemps une vie si obscure et si humble, je vous répondrai : Il agissait ainsi non pour lui, mais pour nous, pour nous instruire. Si nous ne nous instruisons pas à cette divine école, nous sommes donc inexcusables. Car c'est chose abominable si le ver de terre et la pâture des vers s'enorgueillit, tandis que le Seigneur de majesté s'anéantit lui-même : *Abominabile prorsus est, si se erigit vermiculus et vermium esca futurus, ubi sic se humilians abjecit Dominus majestatis.*

Jésus, en travaillant ainsi, fabriquait ce glaive d'humilité dont le prophète dit : Armez-vous de votre glaive, ô le plus puissant des rois : *Fabricabat Jesus sic faciendo gladium humilitatis, ut per prophetam fuerat dictum ei : Accingere gladio tuo super femur tuum, potentissime* (Psal. 44, 3). Il convenait d'abattre l'orgueilleux adversaire par le glaive de l'humilité. Nous ne lisons pas que le Seigneur Jésus se soit servi du glaive de sa grandeur, même au temps de sa passion, où il en aurait eu un plus grand besoin. Le même prophète se plaint auprès de Dieu le Père en faveur du Fils, disant : Vous avez émoussé le tranchant de son glaive, et vous ne l'avez pas secouru dans les combats : *Avertisti adjutorium gladii ejus, et non es auxiliatus ei in bello*, 88, 42. Vous voyez donc comment le Seigneur Jésus commença à faire avant d'enseigner ; car il devait dire : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (Matth. 11, 29). Il a voulu faire cela d'abord, en réalité, du fond de son cœur, étant vraiment humble et doux. Il prend l'humilité, le mépris, l'abjection pour fondement, et c'est ainsi qu'il s'est anéanti aux yeux de tous.

Voulez-vous savoir comment il s'est puissamment armé du glaive de l'humilité? considérez chacune de ses actions, l'humilité y brille toujours. Sa vie entière est un acte de la plus sublime humilité, et il la pratique après sa mort et même après son ascension. Vers la fin de sa vie, ne lave-t-il pas les pieds de ses apôtres? Ne s'est-il pas humilié à l'infini en supportant l'infâme gibet de la croix? Et dans sa glorification après sa résurrection, ne donne-t-il pas le nom de frères à ses disciples (Joan. 20, 17), disant à Madeleine : Allez à mes frères, et dites-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, mon Dieu et votre Dieu. Et après son ascension ne parle-t-il pas humblement à Paul comme s'il eût été son semblable, disant : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? (Act. 9.) Là même il ne se nomme pas Dieu, il dit simplement : Pourquoi me persécutes-tu? Et lors-

Digitized by Google

qu'il sera assis sur le trône de sa majesté pour juger, ne dira-t-il pas encore : Chaque fois que vous avez fait l'aumône à l'un des plus petits d'entre mes frères, vous me l'avez faite à moi-même (Matth. 25, 40).

Il se fait humble pour guérir les orgueilleux, dit saint Augustin (1). L'homme s'élève, et il tombe ; Dieu s'humilie et le relève : *Humilis unde sanaret superbos. Exaltavit se homo, et cecidit; humiliavit se Deus, et erexit.*

Ce n'est pas sans cause que Jésus aime tant l'humilité (2), car il savait que l'orgueil était la source de tout péché, et l'humilité le fondement de tout bien et du salut. Sans ce fondement, en effet, l'édifice s'élève en vain : *Sine hoc fundamento frustra fit ædificium.* Ainsi, sans humilité ne comptez ni sur la virginité, ni sur la pauvreté, ni sur vos œuvres, ni sur aucune autre vertu : *Unde nec de virginitate, nec de paupertate, nec de aliqua virtute vel opere, sine humilitate confidas.* Jésus l'a fabriquée, c'est-à-dire l'a montrée telle qu'on pouvait l'acquérir, c'est-à-dire par le mépris et l'abjection de soi-même à ses propres yeux et aux yeux des autres, et par un exercice assidu aux œuvres humbles. Allez donc vous-même, et faites de même si vous voulez vous procurer l'humilité.

Considérez la sainte Famille de Nazareth bénie sur toutes les autres, petite, mais très-noble, très-élevée, menant une vie pauvre et humble. Le bienheureux vieillard Joseph tirait de son métier les ressources qu'il pouvait; la bienheureuse Vierge travaillait avec son aiguille et son fuseau; elle remplissait les autres devoirs de la maison, qui sont nombreux, et cela sans servante. Compatissez à leurs peines ; compatissez aussi au Seigneur Jésus qui aidait sa Mère, faisant fidèlement tout ce qu'il pouvait. Le Fils de l'homme, comme il le dit lui-même, n'est point venu pour être servi, mais pour servir : *Filius hominis non venit ministrari, sed ministrare* (Matth. 20, 28). Il aidait donc sa Mère à mettre la pauvre table, à préparer les lits, et à faire tous les autres petits travaux. Voyez-les tous les trois assis à la même table frugale ; écoutez leur entretien pieux, sage, prudent, exempt de toute faute, nourrissant leur âme en même temps que leur corps. Voyez-les prendre une courte et édifiante récréation, allant ensuite à la prière, y passant la nuit presque entière.

Rupert met dans la bouche de Jésus et de Marie les paroles suivantes, dans leur vie humble et cachée à Nazareth : Vous êtes belle, ô ma bien-aimée, ô ma Mère; vous êtes belle, vos yeux sont ceux de la colombe (Cant. 1, 15). Vous êtes beau, ô mon bien-aimé, ô mon Fils; vous êtes plein de grâce (Cant. 1, 16). Nous nous entretenions ensemble de l'Ecriture sainte, dit Marie; mon Fils me disait ces paroles d'Isaïe, 7, 14 : Voilà que la vierge concevra et enfantera un fils, et il sera appelé Emmanuel.

(1) De Symbolo ad catechumenos, lib. 1.
(2) Meditat. vitæ Christi, cap. 15.

Digitized by Google

Ensuite (*Id.* 11, 1) : Un rejeton naîtra de la tige de Jessé, une fleur s'élèvera de ses racines. L'Esprit du Seigneur reposera sur lui : Esprit de sagesse et d'intelligence, Esprit de conseil et de force, Esprit de science et de piété; et il sera rempli de la crainte du Seigneur. Voici, ô ma bien-aimée, que ces prophéties se sont accomplies en vous. Car lorsque vous êtes née de la maison de David, alors un rejeton est sorti de la tige de Jessé; et quand je suis né moi-même de vous, alors une fleur s'est élevée de ce rejeton, sur lequel s'est reposé l'Esprit du Seigneur avec ses sept dons. Vous êtes donc belle, ô ma Mère, et je vous le dis encore : Oh! que vous êtes belle! belle par l'ornement de votre virginité, belle par votre Fils unique. Jamais cette double beauté n'a existé ailleurs, elle n'existera jamais qu'en vous. J'ajoute encore cette grande beauté : Vos yeux sont ceux de la colombe : *Oculi tui columbarum.* Et que sont ces yeux de la colombe, sinon les sept dons des grâces du Saint-Esprit reposant sur moi? Mais ces yeux, qui sont les miens, sont aussi vos yeux, des yeux de colombe, des yeux de toutes les grâces ; car vous avez participé à toutes les grâces, à tous les dons du Saint-Esprit, en me recevant dans vos entrailles, moi sur qui repose, en qui habite corporellement toute la plénitude de la Divinité (Coloss. 2). Mon Fils me parlant ainsi, je lui répondais : Vous êtes beau, ô mon bien-aimé, vous êtes plein de grâce; notre lit est semé de fleurs, le bois de notre maison est de cèdre, nos lambris sont de cyprès (Cant. 1, 16-17). Voilà ce que je lui disais. Considérez attentivement, ô mes amis, quel est l'ordre de cette Ecriture, de ce beau cantique dans lequel vous désirez voir et contempler notre secret, le secret du bien-aimé et de la bien-aimée, et ces autres paroles : Mon bien-aimé est à moi, et moi à lui : *Dilectus meus mihi, et ego illi* (Cant. 2, 16). En toute chose mon bien-aimé m'a prévenue, comme le Fils sa Mère. Il me disait : Vous êtes belle, ô ma bien-aimée, vous êtes belle ; et moi à lui : Vous êtes beau, ô mon bien-aimé, vous êtes plein de grâce. Il me disait : Comme le lis au milieu des épines, ma bien-aimée s'élève au-dessus des jeunes filles (Cant. 2, 2). Et je lui répondais : Vous êtes beau, ô mon bien-aimé, vous êtes plein de grâce. Comme le pommier parmi les arbres de la forêt, ainsi mon bien-aimé entre les jeunes hommes (Cant. 2, 3). Que pensez-vous de cela? Etant Dieu et homme, ne devait-il pas être prévenu en toutes manières par la créature? Mais il agissait autrement. Il pratiquait ce que plus tard l'Apôtre disait aux Philippiens, 2 : Ne faites rien par contention ni par vaine gloire, mais en humilité, estimant chacun au-dessus de vous, nul ne regardant ce qui le touche, mais ce qui touche autrui. Ayez en vous les sentiments qu'avait en lui le Christ Jésus, qui, étant dans la forme de Dieu, ne crut point que ce lui fût une usurpation d'être égal à Dieu, et néanmoins s'anéantit lui-même, prenant la forme d'esclave, fait à la ressemblance des hommes, et ayant été reconnu pour homme par les dehors, se rabaissa lui-même, s'étant fait

Digitized by Google

obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la croix. Car comme en toute autre chose il s'est humilié, il a fait de même à mon égard, ne considérant pas en quelque sorte qu'il fût Dieu, mais que j'étais sa Mère et qu'il était mon Fils; et il me regardait comme sa supérieure, ainsi que l'évangéliste le donne à entendre lorsqu'il dit : Il descendit avec eux, et il leur était soumis (Luc. 2). C'est pourquoi, lorsque mon bien-aimé me disait : Vous êtes belle, ô ma bien-aimée, vous êtes belle; vos yeux sont ceux de la colombe, je lui disais aussi : Vous êtes beau, ô mon bien-aimé, vous êtes plein de grâce. Sachez, mes amis, que ces paroles ne sont pas du bout des lèvres, mais qu'elles ont leur fondement dans la raison et la vérité. Car il vénère réellement en moi ma virginité et ma maternité. Moi, je l'adore comme Dieu et comme homme. Je lui dis donc : Vous êtes beau, mon bien-aimé, vous êtes plein de grace. Et il me dit : Vous êtes belle, ma bien-aimée, vous êtes belle. Et je lui redis sans cesse : Vous êtes beau, mon bien-aimé, depuis que je suis devenue belle ; par là, vous qui avez toujours été beau, vous êtes devenu plus beau encore. Car vous avez augmenté votre beauté, en ce que, étant Dieu, vous avez daigné vous faire homme ; beau en vous-même comme Dieu, en vous faisant homme, vous êtes la beauté du genre humain, et vous lui communiquez votre beauté. Vous me dites avec raison : Vous êtes belle, vous êtes belle; et je vous dis en vérité : Vous êtes beau, parce que vous êtes ma beauté. Je dois, en effet, vous attribuer toute ma beauté. Car ce n'est pas la tige de la fleur qui est belle, mais la fleur elle-même. Je suis donc belle par vous, vous êtes beau par vous-même. Notre lit est semé de fleurs : *Lectulus noster floridus* (Cant. 1, 16). Notre lit, dis-je, c'est-à-dire mon sein dans lequel vous vous êtes reposé neuf mois, et d'où vous êtes sorti comme la plus belle fleur, sans nuire à mon intégrité. Nous ne serons plus chassés dans le désert, mais nous aurons des maisons dans notre ville, et nous aurons de grandes et précieuses richesses, c'est-à-dire les églises; car de telles maisons sont de cèdre, et les lambris sont de cyprès. Car, comme le bois de cèdre est incorruptible et odoriférant, et que le cyprès lui ressemble, ainsi les apôtres et les docteurs des églises et les prélats seront incorruptibles et inébranlables jusqu'à la fin du monde.

O mon Fils, comment vous appellerai-je? vous donnerai-je le nom d'homme? lui fait dire saint Basile de Séleucie (1). Mais votre conception est divine. Vous appellerai-je Dieu? Mais vous avez pris la chair humaine. Comment faut-il donc me conduire à votre égard? Vous nourrirai-je, ou vous adorerai-je comme Dieu? Aurai-je soin de vous comme mère, ou vous adorerai-je comme votre servante? Vous regarderai-je comme mon Fils, ou vous offrirai-je mes adorations comme à mon Dieu? Vous offrirai-je du lait ou de l'encens? Quel est donc ce très-grand et incomparable

(1) Orat. 39 in sanctissimæ Deiparæ Annuntiationem.

Digitized by Google

miracle? Le ciel est votre trône, et mon sein vous portait. Vous êtes présent à tous les habitants de la terre, et vous ne quittez pas le ciel. Vous êtes venu en Dieu, et Dieu est partout. Je prêche votre charité pour les hommes, je ne scrute pas votre incarnation. Sainte Brigitte, dans ses *Révélations*, livre 1er, chapitre 30, dit : La Mère de Dieu disait à son Fils : Que votre nom soit béni sans fin, ô mon Fils, avec votre divinité qui est sans commencement et sans terme. En votre divinité sont trois choses merveilleuses : votre puissance, votre sagesse et votre vertu. Votre puissance est comme un feu très-ardent, à la face duquel tout ce qu'il y a de plus solide et de plus fort disparaît comme la paille sèche jetée dans le foyer. Votre sagesse est comme l'Océan, qui ne peut être desséché à cause de son immensité, qui, lorsqu'il s'élève et coule, couvre les vallées et les montagnes; ainsi votre sagesse ne peut être ni renfermée ni comprise. Avec quelle sagesse avez-vous créé l'homme et l'avez-vous placé à la tête de toutes vos créatures? Avec quelle sagesse avez-vous placé les oiseaux dans l'air, les animaux sur la terre, les poissons dans la mer, et avez-vous donné à chacun son temps et sa place? Comme vous communiquez merveilleusement la vie à tous et la leur retirez! Comme vous donnez admirablement la sagesse aux humbles et la refusez aux superbes! Votre vertu est comme la lumière du soleil, qui brille au ciel et remplit la terre de sa clarté; ainsi votre vertu nourrit et remplit le ciel et la terre. C'est pourquoi, ô mon Fils, qui êtes mon Seigneur et mon Dieu, soyez béni. Son Fils lui répondait : O ma très-chère Mère, que vos paroles sont suaves pour moi, parce qu'elles partent du fond de votre âme! Vous êtes comme l'aurore naissante qui s'avance avec sérénité. Vous illuminez les cieux, vous brillez au-dessus d'eux, vous surpassez tous les anges par votre lumière et votre sérénité. Vous avez attiré à vous par votre mérite le vrai soleil, c'est-à-dire ma divinité, au point que le soleil de ma divinité, venant en vous, s'est fixé en vous, et par sa chaleur vous avez été plus que tous les autres embrasée de ma charité; par sa splendeur vous avez été illuminée dans ma sagesse plus que tout le reste de la création. Vous avez chassé les ténèbres de la terre, et tous les cieux ont brillé. Je vous le dis en vérité, votre pureté, qui m'a été plus agréable que celle des anges, a fait descendre en vous ma divinité, pour vous enflammer de l'ardeur de l'Esprit, pour renfermer dans votre sein le vrai Dieu et vrai homme, pour illuminer l'homme et réjouir les anges. C'est pourquoi soyez bénie par votre béni Fils. Toutes les demandes que vous me ferez, je les exaucerai, et tous ceux qui par vous demanderont miséricorde avec la volonté de se corriger obtiendront grâce. Car comme la chaleur vient du soleil, ainsi par vous toute miséricorde sera accordée. Vous êtes comme une fontaine immense d'où la miséricorde coule et se répand sur les pécheurs. La Mère répond de nouveau à son Fils : Que toute vertu et toute gloire soient pour vous, ô mon Fils! Vous êtes mon Dieu, et je tiens

Digitized by Google

de vous la miséricorde comme tout autre bien que j'ai. Vous êtes comme la semence qui n'a point été semée, qui cependant a germé, crû, et a donné le cent et le mille en fruit excellent. De vous vient toute miséricorde, qui, étant innombrable et indicible, est portée au nombre cent qui représente la perfection, parce que tout avancement et toute perfection découlent de vous. Et le Fils répond aussi de nouveau à sa Mère : Vous m'avez très-bien, ô ma Mère, assimilé à la semence qui croît sans être semée, parce que je suis venu en vous avec ma divinité, et mon humanité, d'où la miséricorde coule pour tous, a été formée en vous par le Saint-Esprit. Vous avez bien dit. Maintenant donc, comme par vos douces paroles vous attirez ma miséricorde, demandez tout ce que vous voudrez, et vous l'obtiendrez. Mon Fils, dit la Mère, ayant reçu la miséricorde de vous, je vous demande miséricorde et secours pour les malheureux. Il y a quatre lieux : Le premier est le ciel, dans lequel les anges n'ont besoin que de vous, car en vous est tout bien ; mais ils vous possèdent. Le second lieu est l'enfer, mais ses habitants, pleins de malice, sont exclus de toute miséricorde, c'est pourquoi ils ne peuvent recevoir aucun bien. Le troisième lieu est le purgatoire ; ceux qui y sont ont besoin d'une triple miséricorde, parce qu'ils ont une triple affliction : ils sont affligés par l'ouïe, car ils n'entendent que douleurs, peines et misères : ils sont affligés par la vue, parce qu'ils ne voient autre chose que leur propre misère ; ils sont affligés par le toucher, parce qu'ils endurent un feu intolérable. O mon Seigneur et mon Fils, donnez-leur votre miséricorde à cause de mes prières. Volontiers, à cause de vous, ô ma Mère, je leur accorderai une triple miséricorde : je soulagerai leur ouïe, je mitigerai les souffrances de leur vue, j'adoucirai le feu qui les brûle. Que louange, honneur et actions de grâces vous soient rendus, ô mon Fils ! dit la Mère. Et aussitôt elle ajoute : Mon Fils, il y a un quatrième lieu, c'est la terre ; et ses habitants ont besoin de trois choses : de la contrition de leurs péchés, de la satisfaction, de l'énergie et de la force pour faire le bien. Quiconque, lui répond son Fils, invoquera votre nom et espérera en vous avec la résolution de se corriger et de se repentir, ces trois choses leur seront données, et de plus le royaume céleste. Car vos paroles me sont si agréables, que je ne puis vous refuser ce que vous demandez, parce que vous ne voulez que ce que je veux. Enfin vous êtes, ô ma Mère, comme une flamme brillante et ardente qui allume les lampes éteintes et qui fortifie celles qui sont allumées ; ainsi, par votre charité qui monte jusque dans mon cœur et qui m'attire à vous, les morts dans le péché revivront, et les tièdes, qui sont noirs comme la fumée, seront fortifiés dans ma charité.

Vous êtes, ô ma chère Mère, semblable à une fleur qui crût dans une vallée entourée de cinq hautes montagnes, et cette fleur grandit, ayant trois racines ; sa tige était sans nœud. Cette fleur avait cinq feuilles pleines

Digitized by Google

de suavité. Et cette vallée s'éleva avec sa fleur au-dessus de ces cinq montagnes, et les feuilles de cette fleur s'étendirent dans toute l'immensité du ciel et au-dessus des chœurs des anges. Vous, ma Mère bien-aimée, vous êtes cette vallée par votre humilité qui surpasse celle de tous les autres. Elle surpasse cinq montagnes. La première montagne était Moïse, à cause de sa puissance; car il eut le pouvoir dans la loi sur mon peuple, comme s'il l'eût tenu tout entier dans sa main. Et vous, vous avez renfermé dans votre sein le Seigneur de toutes les lois; c'est pourquoi vous êtes plus élevée que cette montagne. La seconde montagne était Elie, qui était si saint, qu'il fut enlevé en corps et en âme dans un lieu saint. Mais vous, ma très-chère Mère, vous serez élevée en corps et en âme sur tous les chœurs des anges, à côté du trône de Dieu: c'est pourquoi vous êtes plus élevée qu'Elie. La troisième montagne était la force incomparable de Samson; et cependant le diable l'abattit par sa ruse. Mais vous, vous avez vaincu Satan dans votre force: vous êtes donc plus forte que Samson. La quatrième montagne était David, qui fut un homme selon mon cœur et ma volonté, et cependant il tomba dans le péché. Mais vous, ô ma Mère, vous faites en toutes choses ma volonté; vous n'avez jamais péché et vous ne pécherez jamais. La cinquième montagne était Salomon, qui fut plein de sagesse, et cependant il devint insensé. Mais vous ô ma Mère, vous êtes pleine de sagesse et vous le serez toujours; c'est pourquoi vous êtes plus élevée que Salomon. La fleur crût sur trois racines; vous avez eu trois merveilleuses choses dès votre naissance: l'obéissance, la charité et la divine intelligence. De ces trois racines crût un rejeton très-droit, sans nœud, c'est-à-dire votre volonté qui se conformait en tout à la mienne. Cette fleur a eu aussi cinq feuilles qui se sont élevées au-dessus des chœurs des anges. Vous êtes vraiment, ô ma Mère, la fleur de ces cinq feuilles. La première feuille est votre honnêteté qui surpasse celle des anges eux-mêmes; la seconde feuille est votre miséricorde pleine de compassion pour les âmes qui s'exposent à la perdition; la troisième est votre douceur; la quatrième, la beauté de votre âme; la cinquième, votre amour pour Dieu. (*Eadem*, lib. 1, c. 51.)

Des actes de Jésus-Christ, c'est Marie qui a eu la plus grande part; son cœur en a été le spectateur, le possesseur. Combien ce cœur devait-il être digne, pur et saint, pour que le Fils de Dieu fît trente ans pour lui seul ce qu'il n'a fait que trois ans pour le monde, pour qu'il y versât une mesure de lumières et de grâces dix fois plus grande que celle dont il a ensemencé la terre! Et quels fruits de gloire ce cœur si fidèle n'a-t-il pas dû en retirer (1)! Ah! si une autre Marie, un moment assise aux pieds du Sauveur et écoutant sa parole pendant que Marthe sa sœur s'occupait avec empressement de beaucoup de soins, *a choisi la meilleure part qui*

(1) Auguste Nicolas, chap. 16; Vie cachée à Nazareth.

Digitized by Google

ne lui sera point ôtée, selon la parole même du Sauveur, quelle moisson merveilleuse n'a pas recueillie, n'a pas portée ce cœur de la bienheureuse Vierge Marie, si longtemps seule aux pieds de son Fils, si longtemps occupée de son service ! Car la Vierge Marie a eu l'insigne privilége de réunir à elle seule les deux parts de Marthe et de Marie, meilleures encore toutes deux que la meilleure des deux : la vie active et la vie contemplative, le soin et la méditation de Jésus, et, par la pénétration réciproque de ces deux grandes opérations de son âme, soignant Jésus en le méditant, et le méditant en le soignant, elle a offert aux anges et aux hommes le spectacle de la plus complète, de la plus éminente, de la plus glorieuse perfection.

Et comment Marie n'aurait-elle pas avancé en perfection, puisqu'elle recueillait, conservait et repassait toutes les grâces, toutes les divines leçons, tout l'amour, toutes les soumissions de son Fils dans son cœur? Si le céleste Enfant, à l'âge de douze ans et seulement pendant trois jours, remplit d'admiration, par ses demandes et ses réponses dans le temple, tous les anciens et les docteurs de la loi, combien Marie n'a-t-elle pas été émerveillée, pendant dix-huit ans à Nazareth, de tout ce que son cher Fils faisait et disait pour elle seule?

Et remarquez que Jésus-Christ devait d'autant plus instruire, éclairer, initier sa divine Mère à tous ses grands mystères, que c'est elle qui le détermine à aller à Nazareth. Jésus, à l'âge de douze ans, est déjà en disposition de *s'occuper des choses qui regardent son Père ;* il débute dans sa vie publique, et il confond déjà les docteurs dans le temple même de Jérusalem. Marie vient l'interrompre, le revendiquer ; elle fait éclipser ce bel astre ; elle met la lumière du monde sous le boisseau, mais non pour elle-même ; elle désire qu'il retarde son lever de dix-huit années, et Jésus retourne en arrière ; il descend à l'horizon de Nazareth. Obéissant à la voix de l'homme, dit saint Thomas d'Aquin, le soleil un jour s'arrêta ; obéissant à la voix de Marie, le Christ trente ans s'arrêta : *Obediente Deo voci hominis, sol stetit ; obediens Christus voci Mariæ, per triginta annos stetit.* Et ce Soleil éternel, couché encore, pour ainsi dire, au monde, est dans son plein midi pour Marie, et l'illumine, l'embrase, la féconde à l'infini.

Aucune langue humaine ni angélique ne pourra jamais exprimer tout ce qui se passa de merveilleux, de divin, entre Jésus et Marie à Nazareth.

Digitized by Google

LXXXIV

AMOUR DE JÉSUS POUR MARIE, AMOUR DE MARIE POUR JÉSUS.

Le Fils de Dieu, consubstantiel, coéternel au Père, ayant la même puissance, dit saint Anselme (1), engendré du Père avant tous les temps sans mère, a voulu naître dans le temps d'une mère sans père ; et il choisit la Vierge Marie pour l'amour qu'il lui portait; et toute la Divinité descendit en la Vierge pour la posséder tout entière, afin qu'elle devînt la Mère du Dieu-Homme. Il l'aima donc extraordinairement avant d'être conçu dans son sein, avant de naître d'elle, afin qu'elle fût digne d'être sa Mère. N'était-il pas immense, cet amour, pour faire sa Mère d'une simple fille et pour que la créature enfantât le Créateur ? Et cet amour infini ne diminue pas après l'enfantement; au contraire, il augmente d'une manière incompréhensible. Tous les autres hommes engendrés d'un père et d'une mère divisent leur amour entre l'un et l'autre ; mais le Seigneur Jésus, engendré de la Mère sans père, doit à sa Mère seule l'amour qui est dû au père et à la mère, et il lui donne ce double amour. Deux choses se combattaient dans l'âme de la Vierge, combat invisible, mais combat douloureux : l'amour de la virginité et la crainte de la malédiction légale. Mais, après un mûr examen, toute chose pesée à la balance de la Sagesse, l'amour l'emporte, la crainte disparaît. Le secours de Dieu arrive pour la préserver de ce qu'elle craignait et pour lui conserver son intégrité qu'elle aimait. Dieu, dans son amour, lui donne la fécondité et l'immunité de dommage pour sa virginité. Et Marie ne correspondait-elle pas par un digne amour à tant et de si grands bienfaits de son Fils, elle qui était pleine du Saint-Esprit, qui est l'amour doux et suave du Père et du Fils, amour non passager mais éternel? Et combien Dieu n'aimait-il pas celle qu'il faisait Souveraine de toute créature, Reine du ciel et de la terre, la rendant féconde sans préjudice de sa virginité sans tache ! Et cette Vierge avait ses entrailles remplies d'amour et y employait toutes ses forces ; et l'amour que le père et la mère doivent à leur enfant, cette douce et tendre Mère le mettait tout entier en son Fils.

(1) Sublimitas Lectæ Virginis, cap 8.

Digitized by Google

Quand le Sauveur a choisi Marie pour sa Mère, et il l'a choisie de toute éternité, il a fait pour ainsi dire avec elle un traité d'amour tout particulier; il a contracté une alliance très-étroite dont les hommes ni les anges ne peuvent concevoir l'excellence, et par conséquent l'union qu'elle a avec Dieu, le crédit et la faveur qu'elle a auprès du Père n'est pas une chose que nous puissions jamais concevoir.

Il n'y eut jamais mère qui chérît son fils avec une telle tendresse que faisait Marie, et il n'y eut jamais fils qui chérît sa mère avec une affection si puissante que faisait Jésus.

La très-pure Marie n'ayant à partager avec aucun homme ce tendre et violent amour qu'elle avait pour son Fils Jésus, vous ne sauriez assez vous imaginer jusqu'à quel point elle en était transportée, et combien elle y ressentait de douceurs, dit Bossuet (1).

Quels discours assez ardents pourraient vous dépeindre les saintes affections de Marie? Toutes les fois qu'elle regardait ce cher Fils : O Dieu, disait-elle, mon Fils, comment est-ce que vous êtes mon Fils? Qui l'aurait jamais pu croire, que je dusse demeurer vierge et avoir un Fils si aimable? Quelle main vous a formé dans mes entrailles? Comment y êtes-vous entré, comment en êtes-vous sorti, sans laisser de façon ni d'autre aucun vestige de votre passage? Avec quel ravissement embrassait-elle son Fils, le plus aimable des fils, et en cela plus aimable qu'elle le reconnaissait pour son Fils sans que son intégrité en fût offensée!

Saint Bernard (2) assure qu'un cœur virginal est la matière la plus propre à être embrasée de l'amour de notre Sauveur; cela est certain, et cette doctrine est tirée de saint Paul. Quel devait donc être l'amour de la sainte Vierge! Elle savait bien que c'était particulièrement à cause de sa pureté que Dieu l'avait destinée à son Fils unique : cela même, n'en doutez pas, cela même lui faisait aimer sa virginité bien davantage; et d'autre part l'amour qu'elle avait pour sa sainte virginité lui faisait trouver mille douceurs dans les embrassements de son Fils, qui la lui avait si soigneusement conservée. Elle considérait Jésus-Christ comme une fleur que son intégrité avait poussée; et dans ce sentiment elle lui donnait des baisers plus que d'une mère, puisque c'étaient des baisers d'une mère vierge.

Voulez-vous quelque chose de plus pour comprendre l'excès de son saint amour? Ecoutez: Une des choses qui augmentent beaucoup l'affection pour les enfants, c'est la pensée de la personne dont on les a eus, et cela est bien naturel. Demandez maintenant à Marie de qui elle a eu ce cher Fils : vient-il d'une race mortelle? ne l'a-t-elle pas eu par la vertu du Très-Haut? n'est-ce pas par l'opération divine du Saint-Esprit? Elle

(1) 2e sermon sur la Compassion de la sainte Vierge.
(2) Serm 20 in Cant.

Digitized by Google

voyait qu'elle avait un Fils qui était d'une race divine ; elle ne savait comment faire pour célébrer la munificence divine et pour témoigner assez son ravissement d'amour d'avoir conçu un Fils qui n'eût point d'autre père que Dieu, et elle s'écriait : Le Tout-Puissant m'a fait de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est* (Luc. 1, 49). Que si elle ne peut elle-même nous exprimer ses transports, qui suis-je pour décrire la tendresse extrême et l'impétuosité de son amour maternel, qui était enflammé par des considérations si pressantes ? Que les autres mères mettent si haut qu'il leur plaira cette inclination si naturelle qu'elles ressentent pour leurs enfants : je crois que tout ce qu'elles en disent est très-véritable, et nous en voyons des effets qui passent de bien loin tout ce que l'on pourrait imaginer ; mais je soutiens et je vous prie de considérer cette vérité que l'affection d'une bonne mère ne surpasse pas autant les amitiés ordinaires que l'amour de Marie surpasse celui de toutes les autres mères. Pour quelle raison ? C'est parce qu'étant mère d'une façon toute miraculeuse et avec des circonstances tout à fait extraordinaires, son amour doit être d'un rang tout particulier. Et comme on dit, et je pense avec raison, qu'il faudrait avoir le cœur d'une mère pour bien concevoir quelle est l'affection d'une mère, je dis tout de même qu'il faudrait avoir le cœur de la sainte Vierge pour bien concevoir l'amour de la sainte Vierge.

Et que dirai-je de celui de notre Sauveur ? Certes, je l'avoue, je me trouve bien plus empêché pour exprimer l'affection du Fils que je ne l'ai été pour vous dire celle de la Mère ; car je suis certain qu'autant notre Seigneur surpasse la sainte Vierge en toute autre chose, autant il est meilleur Fils qu'elle n'était bonne Mère. Il n'y a rien qui me touche plus, dans l'histoire de l'Evangile, que de voir jusqu'à quel excès le Sauveur Jésus a aimé la nature humaine ; il n'a rien dédaigné de tout ce qui était de l'homme ; il a tout pris, excepté le péché, tout jusqu'aux moindres choses, tout jusqu'aux plus grandes infirmités. Que j'aille au jardin des Olives, je le vois dans la crainte, dans la tristesse, dans une telle consternation, qu'il sue sang et eau à la pensée de son supplice. Je n'ai jamais ouï dire que cet accident fût arrivé à autre personne qu'à lui ; ce qui m'oblige de croire que jamais homme n'a eu les passions ni si délicates ni si fortes que mon Sauveur. Quoi donc ! ô mon Maître, vous vous êtes revêtu si franchement de ces sentiments de faiblesse qui semblaient même être indignes de votre personne ; vous les avez pris si purs, si entiers, si sincères ? Que sera-ce après cela de l'amour envers les parents, étant certain qu'il n'y a rien dans la nature de plus naturel, de plus équitable, de plus nécessaire, vu particulièrement qu'elle est votre mère, non par un événement fortuit, mais par une prédestination éternelle, par une préparation et une sanctification dans le temps, par la promesse de tant d'oracles divins, par l'élection que vous-même aviez faite de Marie comme de celle qui vous plaisait le plus entre toutes les créatures ?

Digitized by Google

Le Sauveur est l'amant et le chaste époux des vierges; il se glorifie d'être appelé le fils d'une vierge; il veut absolument qu'on lui amène les vierges, il les a toujours en sa compagnie, elles suivent cet Agneau sans tache partout où il va. Que s'il aime si passionnément les vierges, dont il a purifié la chair par son sang, quelle sera sa tendresse pour cette Vierge incomparable qu'il a élue dès l'éternité pour en tirer la pureté de sa chair et de son sang?

Disons donc que l'amour réciproque du Fils et de la Mère est inconcevable, et que nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de cette liaison merveilleuse; mais quelle est l'ardeur et quelle est la véhémence de ces torrents de flammes qui de Jésus vont déborder sur Marie et de Marie retournent continuellement à Jésus, croyez-moi, les séraphins, tout brûlants qu'ils sont, ne sauraient le comprendre.

Cet amour de la Vierge ne s'arrêtait pas à la seule humanité du Fils, il allait plus avant; et par l'humanité, comme par un moyen d'union, il passait à la nature divine qui en est inséparable. Ce Fils qu'elle chérissait tant, elle le chérissait comme un Homme-Dieu. L'amour de la sainte Vierge embrasse tout ensemble la divinité et l'humanité de son Fils, que la main puissante de Dieu a si bien unies; car Dieu, par un conseil admirable, ayant jugé à propos que la Vierge engendrât dans le temps celui qu'il engendre continuellement dans l'éternité, il l'a par ce moyen associée en quelque façon à sa génération éternelle. Entendez ce mystère. C'est l'associer à sa génération que de la faire mère d'un même Fils avec lui. Partant, puisqu'il l'a comme associée à sa génération éternelle, il était convenable qu'il fît pénétrer en même temps dans son sein quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils: cela est bien digne de la divine Sagesse. Comme sa providence dispose toutes choses avec une justesse admirable, il fallait qu'il exprimât dans le cœur de la sainte Vierge une affection qui passât de bien loin la nature, et qu'il allât jusqu'au dernier degré de la grâce, afin qu'elle eût pour son Fils des sentiments dignes d'une Mère de Dieu et dignes d'un Homme-Dieu.

Après cela, ô Marie, quand j'aurais l'esprit d'un ange et de la plus sublime hiérarchie, mes conceptions seraient trop ravalées pour comprendre l'union très-parfaite du Père éternel avec vous.

L'amour de Jésus-Christ est une flèche choisie qui non seulement a percé l'âme de Marie, dit saint Bernard, mais l'a transpercée pour ne point laisser de coin vide d'amour dans ce cœur virginal, mais afin qu'elle aimât de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, et qu'elle fût pleine de grâce; et cette flèche d'amour l'a transpercée de manière qu'elle arrivât jusqu'à nous et que nous reçussions tous de cette plénitude, que celle dont le Père est le Dieu charité fût Mère de la charité: *Est sagitta electa amor Christi, quæ Mariæ animam non modo confixit, sed etiam pertransivit, ut nullam in pectore virginali particulam vacuam*

Digitized by Google

amore relinqueret; sed, toto corde, tota anima, tota virtute diligeret, et esset gratia plena. Aut certe pertransivit eam, ut veniret usque ad nos, et de plenitudine illa omnes acciperemus, et fieret Mater caritatis, cujus Pater est caritas Deus (1).

L'amour de Dieu, dit ailleurs saint Bernard (2), enivre, réchauffe, excite, rend énergique et fort. L'amour de Dieu enivre pour faire mépriser le monde; il réchauffe, puisqu'il fait les fervents; il excite, parce qu'il instruit; il rend courageux et fort contre les adversités; il rend invincible contre la chair, le monde et les démons. Ce vin délicieux réjouit le cœur de l'homme (Psal. 103); nous l'attendons de vous et par vous, ce vin de l'amour divin, ô Marie.

Considérez, je vous en conjure, dit saint Jérôme (3), si vous avez des entrailles de piété, de quel amour était embrasée cette Vierge en repassant dans son esprit tout ce qu'elle avait entendu, ce qu'elle avait vu, ce qu'elle savait. Je suis persuadé que, lors même que vous réuniriez toutes les facultés, les forces du cœur, de l'esprit et de la vertu humaine, cela ne suffirait pas pour vous faire une idée de l'ardeur incomparable et continuelle qui dévorait l'auguste Vierge. Comme le Saint-Esprit dont elle était remplie la pénétrait de ses divins secrets! Et tout en aimant Jésus-Christ de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, elle sentait toujours de nouveaux désirs de l'aimer davantage, et ses désirs faisaient croître sans cesse et doubler son amour. Son amour était d'autant plus fort qu'elle était davantage illuminée par les visites célestes, que le Saint-Esprit la remplissait de sa grâce, que l'amour la conservait davantage; elle était constamment dévorée et enivrée de ce divin amour. Tous doivent aimer Jésus-Christ et le chercher de tout leur cœur, de toute leur âme, de toutes leurs forces, mais principalement et plus ardemment celle dont il était le Seigneur et le Fils.

O Seigneur infiniment grand, dit saint Anselme (4), vous êtes notre frère aîné; ô souveraine Maîtresse, vous qui êtes notre meilleure Mère, apprenez à mon cœur avec quel respect il doit s'occuper de vous. O bon Jésus, ô bonne Vierge, ô doux Jésus, ô douce Vierge, dites à mon cœur et donnez-lui l'amour pour se réjouir en parlant de vous; qu'en se réjouissant il soit heureux; qu'étant heureux il soit rempli. Engraissez et brûlez mon âme de votre amour; que mon cœur ne vive que de votre continuel amour; que tous mes os se fondent, que ma chair défaille d'amour. Oh! que les entrailles de mon âme s'enflamment tellement de la douce chaleur de votre amour, que les entrailles de ma chair se sèchent. *Uti-*

(1) Serm. 29 in Cant.
(2) Serm. 4 in antiphon. *Salve Regina.*
(3) Epist. 10 ad Paulam et Eustochiam, de B. Virg. Assumpt.
(4) Orat. 51 ad S. Virg Mariam.

Digitized by Google

nam sic viscera animæ meæ dulci fervore vestræ dilectionis exardescant, ut viscera carnis meæ exardescant. Oh! que le plus intime de mon esprit soit rassasié de la suavité de votre amour, de telle façon que tout mon corps n'ait plus aucune concupiscence. Seigneur, Fils de ma Souveraine, Souveraine, Mère de mon Seigneur, si je suis indigne d'être heureux de votre amour, vous êtes dignes vraiment vous-mêmes d'être infiniment aimés. Donc, ô très-débonnaires, ne me refusez pas ce que je vous demande, quoique j'en sois indigne, afin que je puisse vous offrir ce dont vous êtes si dignes. Donnez, ô très-pieux, donnez, je vous en prie, à mon âme qui vous supplie, non à cause de mon mérite, mais à cause du vôtre, donnez-lui de vous aimer autant que vous en êtes dignes. Donnez-moi, tout indigne que j'en sois, de quoi vous rendre ce que vous méritez. Si vous ne voulez pas me donner ce que je désire, ne me refusez pas au moins de vous rendre ce que je vous dois : *Si non vultis dare ut habeam quod desidero, saltem nolite negare ut reddam vobis quod debeo.* Peut-être mes paroles sont-elles présomptueuses, mais votre bonté me rend audacieux. Je parlerai donc encore à mon Seigneur et à ma Souveraine, quoique je ne sois que cendre et poussière. Mon Seigneur et ma Souveraine, ne vaut-il pas beaucoup mieux que vous donniez à celui qui vous demande, quoiqu'il ne le mérite pas, que de vous laisser refuser ce qui vous est si justement dû? Vous aimer, c'est proclamer votre miséricorde; ne pas vous aimer, c'est une infâme injustice. Donnez donc cette grâce, afin que vous receviez ce qui vous est dû; accordez-moi votre miséricorde, qui m'est si nécessaire, et qu'il vous convient de me donner, afin que je ne sois pas injuste à votre égard, ce qui n'est bon pour personne et ne convient à personne. Soyez-moi miséricordieux, je vous conjure, pour que je ne sois pas injuste envers vous, ce qui me serait odieux. O bon Jésus et bonne Mère, donnez-moi votre amour, ne résistez pas à mes supplications, exaucez-moi. Donnez à mon âme de vous aimer; ce n'est point injustement qu'elle vous demande cette grâce, puisque vous exigez justement qu'on vous aime. Ne permettez pas qu'elle abuse de vos dons, ce qu'elle déteste avec justice; car, dans ce cas, vous ne punirez pas avec injustice. Certainement, ô Jésus, Fils de Dieu, et vous, ô Marie sa Mère, vous voulez, et c'est juste, que nous aimions tout ce que vous aimez. Donc, ô Fils débonnaire, je vous prie, par cet amour que vous avez pour votre Mère, qu'ainsi que vous l'aimez sans fin et que vous voulez qu'on l'aime, vous me donniez de l'aimer de toute mon âme. O bonne Mère, je vous prie, au nom de l'amour que vous avez pour votre Fils, qu'ainsi que vous l'aimez tendrement et que vous voulez qu'il soit aimé, de même vous m'obteniez que je l'aime de toutes mes forces. Je crois qu'il est dans votre volonté qu'il en soit ainsi. Pourquoi cela n'aurait-il pas lieu à cause de mes péchés, puisque c'est votre volonté et qu'elle ne dépasse pas votre pouvoir? O Jésus, plein d'amour et de miséricorde pour les

Digitized by Google

hommes, vous avez pu aimer jusqu'à la mort ceux qui vous outrageaient, et vous pourriez refuser à celui qui vous le demande la grâce de vous aimer et d'aimer votre Mère? O Mère de celui qui nous aime, qui avez eu le bonheur de le porter dans votre sein et de l'allaiter, est-ce que vous ne pourrez pas obtenir à celui qui vous en supplie l'amour de Jésus et de sa Mère? Ne le voulez-vous pas? Que mon âme vous vénère donc comme vous le méritez; que mon cœur vous aime, comme c'est juste; que mon âme vous aime, puisque c'est son grand avantage; que ma chair soit consacrée à votre service comme elle le doit, et que ma vie se passe et s'achève dans cet amour, afin que tout mon être chante pendant l'éternité: Que le Seigneur soit béni à jamais! Ainsi soit-il! ainsi soit-il!

La jeune et délicate Vierge, de race royale, et la plus belle des vierges, dit ailleurs saint Anselme (1), appliqua toute son intention, tout son amour, tout son zèle à consacrer à Dieu son corps et son âme par une perpétuelle virginité. Car elle savait que plus elle conserverait saintement son vœu, plus elle s'approcherait de celui qui est le plus chaste de tous les êtres, ou plutôt qui est la chasteté elle-même. En embrassant donc ce qu'elle savait être le plus agréable à Dieu, elle fut au-dessus de la loi, et la malédiction ne put l'atteindre. Elle était convaincue qu'en donnant tout son amour à Dieu elle conserverait sa virginité tout en devenant féconde. Car qui a espéré en Dieu et a été délaissé de lui? Dieu, voyant en elle tant d'amour, fit que la sainteté de son intention ne fût pas frustrée, que sa chasteté ne fût pas violée, que son amour s'augmentât. Il lui donna donc de conserver sa virginité, ce qu'elle désirait ardemment, et de devenir féconde en évitant la malédiction de la loi. Et comment féconde? Féconde par le Saint-Esprit, qui féconde tout, vivifie tout, nourrit tout. Elle devient féconde, dis-je, par celui sans lequel toute fécondité se change en stérilité et devient la proie du feu. Il était digne, en effet, que le Saint-Esprit fécondât celle qui devait enfanter Dieu, par qui le monde entier devait être sauvé. Que dirons-nous donc ici? Pensez-vous que l'intelligence humaine puisse pénétrer cet amour que Dieu eut pour cette Vierge, quand il lui conserva pleinement ce qu'elle aimait davantage, et qu'il la rendit dignement et chastement féconde pour en faire sa Mère? Y a-t-il, je le demande, quelque intelligence humaine et même angélique capable de pénétrer l'immensité de cet amour et la dignité infinie dont cette Vierge est revêtue?

Imitez la bienheureuse Marie, que le Saint-Esprit, comme le feu qui s'assimile le fer, échauffe, embrase et change en feu, de telle sorte qu'on ne voit en elle que flamme de l'Esprit saint, et qu'elle ne sent que le feu de l'amour de Dieu, dit saint Ildefonse : *Imitamini beatam Mariam, quam velut ignis ferrum, Spiritus sanctus totam decoxit, incanduit et ignivit;*

(1) De Excellentia B. Virg. Mariæ liber, cap. 4, de Amore Virginis ad Filium.

Digitized by Google

ita ut in ea non nisi Spiritus sancti flamma videatur, nec sentiatur nisi tantum ignis amoris Dei (1).

Mon bien-aimé est pour moi comme un faisceau de myrrhe; il se reposera sur mon sein (Cant. 1, 13). La bienheureuse Vierge (2), portant ce faisceau de myrrhe, ne se croit pas chargée; elle ne dit pas qu'elle porte ce faisceau sur ses épaules, mais, par une nouvelle manière de s'exprimer, elle dit qu'il demeure avec bonheur sur son sein, où se trouvent le cœur et l'amour. Les mamelles de l'auguste Vierge représentent son double amour, par lequel elle aime son Fils comme Dieu et comme homme : comme Dieu, étant Créateur et Maître de toute créature, et comme homme, étant son Fils. C'est à Marie qu'on peut parfaitement appliquer ces paroles du prophète : Vous êtes le Dieu de mon cœur et ma part éternelle, ô mon Dieu : *Deus cordis mei, et pars mea, Deus, in æternum* (Psal. 72, 25). Nul n'ignore qu'une mère fait reposer son enfant sur son sein pour lui prouver son amour naturel comme mère. Le divin Enfant se repose sur le sein de sa tendre Mère, et elle l'embrasse de tout son amour; par un amour sans fin et sans mesure, elle le garde, le tient, le serre sur son cœur, comme Dieu et comme homme, ou plutôt comme son Fils tout entier de part et d'autre; elle ne le quitte pas, elle l'aime et ne cesse de l'aimer. Elle le dit elle-même (Cant. 3, 4) : J'ai trouvé celui qu'aime mon âme, je l'ai saisi et ne le laisserai pas s'éloigner : *Inveni quem diligit anima mea; tenui eum, nec dimittam.*

Saint Méthodius, martyr (3), appelle le cœur de Marie le trésor du pur amour. Car, ce cœur prévenu et disposé à aimer Dieu sur toutes choses, tout ce qui y entrait était si saint, qu'incontinent il recevait la forme, le poids, la couleur, le son et le prix du plus pur or de charité; charité qui allait croissant à mesure de la grâce qu'elle accompagnait toujours; grâce si éminente en ses commencements et si prodigieuse en ses progrès, que l'amour avec lequel elle allait de pair surpasse toutes les imaginations des hommes et tous les entendements créés. Cette âme relevée ayant considéré la hauteur, la profondeur et toute l'étendue des obligations qu'elle avait à Dieu, elle alluma en son cœur, à la faveur de la grâce divine, un tel feu d'amour, que ce fut merveille qu'il ne la réduisît pas en cendres. Elle tira des flèches d'amour si embrasées contre le ciel, que Dieu fut comme forcé de l'aimer toujours davantage et de la faire croître sans mesure en grâce et en faveur.

Grand Dieu! qui pourrait représenter ce combat d'amour entre le Souverain de l'univers prévenant une âme, mais une telle âme, de bénédictions inestimables, et cette même âme faisant un effort d'amour que les

(1) Serm. 1 de Assumpt. B. V. Mariæ.
(2) Philippe de Harvenge, Comment. in Cant, lib. 2, cap. 11.
(3) Orat. in Hypapante.

Digitized by Google

anges ne sauraient comprendre? Qui pourrait expliquer comment, Dieu redoublant ses grâces pour ne pas se laisser vaincre par sa créature, ce cœur s'enflammait de nouveau et ramassait toutes ses forces pour aimer et pour adorer son bienfaiteur? Quelle langue pourrait exprimer jusqu'où arriva à la fin l'embrasement de ce cœur séraphique par cette lutte et par ces élans redoublés qui montaient sans cesse comme des globes de feu de cette fournaise d'amour? Confessons ingénument qu'il est hors de notre pouvoir d'y atteindre, et contentons-nous d'en apprendre quelque chose par ce que les saints nous ont laissé.

Saint Ildefonse, à ce propos (1), compare la sainte Vierge au fer qui, ayant demeuré longtemps dans le feu, en est enfin retiré si rouge, si ardent et si étincelant, qu'on dirait qu'il a changé de nature et qu'il est converti en feu. Saint Yves, évêque de Chartres (2), tient le même langage : il dit qu'étant si intimement unie à Dieu, qui est un feu consumant, il fallait par nécessité que ce qu'il est par nature elle le devint par grâce et par amour. Saint Bernard (3), la considérant au milieu du soleil, ainsi qu'elle est décrite en l'Apocalypse, au chapitre douzième, assure qu'il est impossible qu'elle ne soit pas transpercée des plus ardents rayons du divin amour, qui sortent de toutes parts du vrai Soleil de justice. Ces Pères n'ont autre dessein que de nous faire saisir l'éminence de sa contemplation continuelle, accompagnée d'un exercice d'amour de Dieu qu'elle n'interrompait jamais, au moyen duquel elle allait toujours s'élevant au-dessus d'elle-même, et s'unissant d'une façon incompréhensible au principe du saint et éternel amour. Nous ne devons pas tant considérer la sainte Vierge comme une âme embrasée de charité que comme la charité même, qui embrase tout ce qu'elle rencontre.

Marie soupirait par amour après la rédemption des hommes et la venue du Messie. Elle ne cessait de prier dans le plus parfait amour pour obtenir cette grâce des grâces; elle l'obtint.

Vous avez trouvé, ô Marie, ce que vous cherchiez, dit saint Bernard; vous avez trouvé ce que personne avant vous n'avait pu trouver; vous avez trouvé grâce auprès de Dieu, et quelle grâce? la paix des hommes avec Dieu, la destruction de la mort, la réparation de la vie (4).

C'est à juste titre que l'Ecriture sainte appelle la très-sainte Vierge la Mère du bel amour : *Ego Mater pulchræ dilectionis* (Eccl. 24, 24). Aussi dit-elle dans les Cantiques : Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui : *Dilectus meus mihi, et ego illi*, 2, 16.

L'amour de Marie surpasse l'amour de tous les anges, celui des chéru-

(1) Orat. 1 de Assumpt.
(2) Serm. de Nativitate.
(3) Serm. in Signum magnum.
(4) Homil. 3 super Missus est.

Digitized by Google

bins et des séraphins. Son cœur est un océan d'amour et de charité. Jamais Dieu n'a aimé aucune créature, ni toutes les créatures ensemble, comme il a aimé Marie ; et jamais aucune créature, ni toutes les créatures réunies, n'ont aimé Dieu autant que l'a aimé Marie. Marie, comme déjà nous l'avons dit, ayant été à la fois le père et la mère de Jésus, Jésus l'a aimée sans partage. Jésus, de son côté, appartenant tout entier à Marie, Marie a eu pour lui un amour également sans partage. Son Fils est tout à elle, elle est toute à son Fils. De là un amour mutuel et parfait.

Il est positif, dit Suarez, que Dieu a plus aimé la Vierge que tous les autres saints ensemble. Un tel amour est dû à la Mère de Dieu (1). Intensivement, et en valeur et en mérite, la bienheureuse Vierge est bien plus excellente que l'Eglise. Cette vérité trouve sa confirmation dans cette autre, que la sainte Vierge aime Dieu plus que tous les autres saints ensemble. Car, comme le dit très-bien saint Bonaventure (2) : Qu'y a-t-il d'étonnant si celle qui est aimée au-dessus de tous les autres aime par-dessus tous les autres? *Quid mirum, si præ omnibus diligat, quæ præ omnibus est dilecta?* Il convenait, continue Suarez, qu'il y eût un amour mutuel très-parfait entre la Mère et le Fils, parce qu'un tel amour était dû à un tel Fils par une telle Mère. Marie a eu toute la perfection qu'elle devait avoir. Saint Anselme parle doctement et élégamment de cet amour (3) : Et vous, dit-il, ô la plus heureuse des femmes, qui avez reçu dans votre âme une grâce si abondante et la grâce qui surpasse toutes les grâces, je vous demande ce qui se passait dans votre âme à l'égard de celui qui vous a fait ces grandes choses : *Et tu, o beatissima fœminarum, in quam fluxit tam copiosa et supereminens gratia omnium gratiarum, quid animi, quæso, gerebas ad eum, qui tibi hæc magna fecit?* Comme s'il disait que Marie avait un amour conforme à l'amour divin.

Marie, dit Vincent Contenson (4), était élevée jusqu'à Dieu par un amour immense qu'elle puisait dans une continuelle contemplation de la divine bonté; contemplation qui n'était point interrompue, même par le sommeil ; amour immense qu'elle puisait aussi dans la conversation et la vie familière qu'elle eut avec Jésus pendant tant d'années; amour immense qu'elle puisait encore dans l'attention qu'elle mettait à mesurer la grandeur des inestimables bienfaits qu'elle recevait abondamment. Elle puisait également son amour dans l'expérience de la suavité divine qui la blessait d'une flèche brûlante d'amour. Son amour fut certainement fort et inébranlable, comme cela apparaît au pied de la croix, où, intrépide et sans crainte, elle se tint constamment; tandis que la terre trem-

(1) Quæst. 37, sect. 4.
(2) Speculi, 6.
(3) Lib. 5 de Excellentia Virginis, cap. 4.
(4) Lib. 10 Dissert. Marialogia, speculat. 2.

Digitized by Google

blait, que la nature entière était ébranlée, elle seule resta immobile, sans trouble et pleine d'énergie. Cet amour de Marie fut patient ; car, pour être semblable à son Fils crucifié, elle ne craignait point les opprobres, elle ne fuyait pas les tourments, mais elle les souhaitait, et toutes les douleurs que son Fils endura en son corps, elle les supporta dans son cœur.

Le Christ, dont Marie est la Mère, est le principe, le milieu et la fin de tous ses mouvements, de toutes ses actions, dit Paul a Sancta Catharina (1). Ainsi Trismégiste définit Dieu de la manière suivante : Dieu est une sphère intellectuelle dont le centre est partout et la circonférence nulle part. Marie est transportée avec toute l'impétuosité de son amour dans cette sphère intellectuelle, c'est-à-dire en Dieu son bien-aimé, et elle ne s'éloigne jamais de cette circonférence. Dieu n'a point de circonscription, ni l'amour de Marie ; car, quoiqu'il ait un terme quant à la substance humaine de l'acte, cependant il tend à l'infini quant à l'affection et au désir ; car elle voudrait aimer Dieu d'un amour infini, comme il est en effet infiniment aimable.

Dieu, qui est l'amour par essence, dit saint Jérôme (2), vint sur la terre pour embraser tous les cœurs du feu de son divin amour ; mais aucun cœur n'en fut aussi enflammé que celui de sa Mère, qui, étant tout pur et dégagé des affections terrestres, était tout disposé pour brûler de ce feu précieux. Ainsi le cœur de Marie, suivant saint Liguori (3), fut transformé en une flamme d'amour, comme il est dit dans les saints Cantiques : Car l'amour est fort comme la mort, il brûle comme le feu, il dévore comme la flamme, 8, 6. Quand Marie portait Jésus, on pouvait dire que le feu portait le feu. C'est avec raison qu'elle se montra à saint Jean revêtue du soleil (Apocal. 12), puisqu'elle fut si unie à Dieu par l'amour qu'il semble qu'une créature ne puisse s'unir davantage à son Créateur. Son âme bienheureuse ne faisait autre chose que de contempler Dieu ; les actes d'amour qu'elle produisait étaient sans nombre. Marie, sans répéter les actes d'amour de Dieu l'un après l'autre, comme le font les autres saints, eut le privilége tout à fait singulier d'aimer toujours actuellement Dieu par un seul et continuel acte d'amour. Semblable à l'aigle royal, elle tenait toujours les yeux levés vers le Soleil divin, de manière que les actions journalières ne l'empêchaient point de l'aimer, et l'amour ne l'empêchait point de vaquer à ses occupations. Marie, dit saint Germain (*Serm. 1 de Nativ.*), fut figurée par l'autel de propitiation, où le feu ne s'éteignait jamais ni jour ni nuit.

Le sommeil même, continue saint Liguori, n'empêchait pas Marie d'aimer son Dieu. Marie, tant qu'elle vécut sur la terre, ne cessa jamais d'ai-

(1) De Cantico B. Mariæ Virg. præfatione, lib. 3, sect. 5.
(2) Serm. 8 de Assumpt.
(3) *Vertus de Marie.*

Digitized by Google

mer Dieu; elle ne fit jamais que ce qu'elle connut être agréable à Dieu. Marie fut remplie de tant de charité, dit Albert le Grand (1), qu'il eût été impossible à une créature d'en recevoir davantage sur la terre.

Ah! Reine de l'amour, Marie, la plus aimable, la plus aimée et la plus aimante de toutes les créatures, disait saint François de Sales; ah! ma Mère, vous brûlâtes toujours et tout entière d'amour pour Dieu; ah! daignez m'en donner du moins une étincelle! Vous priâtes votre Fils pour les époux qui manquaient de vin, et vous ne prieriez pas pour nous qui manquons d'amour pour Dieu et qui sommes si obligés de l'aimer! Dites-lui donc que nous n'avons pas d'amour, et obtenez-nous cet amour. C'est la seule grâce que nous vous demandons, ô notre Mère; par le grand amour que vous portez à Jésus, exaucez-nous et priez pour nous (2).

L'amour de la sainte Vierge (3) est né de l'admirable concours de la grâce et de la nature, et il a emprunté de l'une et de l'autre ce que l'une et l'autre ont de plus pressant. Ainsi il y avait une liaison tout à fait singulière entre Jésus et Marie : *Dilectus meus mihi, et ego illi :* Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui. Ils sont l'un à l'autre d'une façon incommunicable. Il est à elle comme Sauveur, cela est commun; mais il est à elle comme Fils, à elle comme il est au Père céleste. C'est un mystère incommunicable : *Dilectus meus mihi :* il est Fils unique; *et ego illi :* il n'a que moi sur la terre; il n'a point de père.

Cet amour étant donc si fort et faisant une liaison si intime entre ces deux cœurs, Marie devait mourir quand elle vit expirer son Fils, elle devait mourir à chaque instant de sa vie; car elle le voyait toujours mourant, toujours expirant, toujours lui disant le dernier adieu, toujours dans les mystères de sa mort et de sa sépulture, et la douleur que lui causait son amour devait à chaque instant lui donner la mort. C'est pourquoi l'Ecriture, toujours forte dans la simplicité de ses expressions, compare cette douleur à un glaive tranchant et pénétrant : *Tuam animam pertransibit gladius* (Luc. 2, 35) : Votre âme sera percée comme par une épée. D'où vient donc qu'elle n'est pas morte, étant percée de ce glaive? C'est que l'amour la faisait vivre.

C'est la propriété de l'amour de donner au cœur une vie nouvelle, qui est toute pour l'objet aimé. Naturellement le cœur vit pour lui-même; est-il frappé de l'amour, il commence une vie nouvelle pour l'objet qu'il aime. Voyez la divine épouse, elle ne pense qu'à son époux, elle n'est occupée que de son époux; nuit et jour il lui est présent, et, même pendant le sommeil, elle veille pour lui : *Ego dormio, et cor meum vigilat* (Cant. 5, 2). Si bien qu'ayant, même pendant son sommeil, une certaine

(1) De Laudibus Virginis, cap. 96.
(2) *De l'Amour de Dieu*, § 2.
(3) Bossuet, 2e sermon sur l'Assompt.

Digitized by Google

attention sur lui, toujours vivante et toujours veillante, au premier bruit de son approche, au premier son de sa voix, elle s'écrie aussitôt toute transportée : J'entends la voix de mon bien-aimé : *Vox dilecti mei* (ibid.). Elle s'était mise en son lit pour y goûter du repos; la vie de l'amour ne le permet pas. Elle se lève, elle court, elle se fatigue; elle tourne de tous côtés, troublée, inquiète, incapable de s'arrêter jusqu'à ce qu'elle le rencontre. Elle veut que toutes les créatures lui en parlent; elle veut que toutes les créatures se taisent. Elle veut en parler; elle ne peut souffrir ce qui s'en dit, ni ce qu'elle en dit elle-même; et l'amour, qui la fait parler, lui rend tout ce qu'elle dit insupportable, comme indigne de son bien-aimé.

C'est ainsi que vivait la divine Vierge, par la force et le transport de son amour. Son état était une douleur mortelle, une douleur mortelle et crucifiante; et au milieu de cette douleur, je ne sais quoi de vivifiant par le moyen de l'amour. Elle avait toujours devant les yeux Jésus-Christ crucifié. Car si l'efficace de la foi est telle, que saint Paul a bien pu écrire aux Galates, 3, 1, que Jésus-Christ avait été crucifié à leurs yeux, combien plus la divine Vierge voyait-elle toujours présent son Fils meurtri et ensanglanté, et cruellement déchiré par tant de plaies ! Etant donc toujours pénétrée de la croix et des souffrances de Jésus-Christ, elle menait une vie de douleur et de mort, et pouvait dire avec l'Apôtre : Je meurs tous les jours : *Quotidie morior* (1 Cor. 15, 31). Mais l'amour venait au secours et soutenait sa vie languissante. Un désir vigoureux de se conformer aux volontés de son bien-aimé soutenait ses langueurs et ses défaillances, et Jésus-Christ seul vivait en elle, parce qu'elle ne vivait que de son amour.

Les martyrs étaient animés par l'avidité de souffrir, qui, excitant leur courage, soutenait leurs forces, et en même temps prolongeait leur vie. Pour être conforme à la vie crucifiée de Jésus-Christ, Marie ayant toujours Jésus-Christ crucifié devant les yeux, elle ne vivait que d'une vie de douleur, et l'amour soutenait cette douleur par l'avidité de se conformer à Jésus-Christ, d'être percée de ses clous, d'être attachée à sa croix. Marie ne vivait que pour souffrir. L'amour d'un Jésus crucifié la faisait vivre de cette vie.

La sainte Vierge disait à sainte Brigitte (1) : Dieu est tellement uni à moi par son amour, que celui qui voit Dieu me voit, et que celui qui me voit peut voir en moi, comme dans un miroir, la Divinité et l'humanité, et moi en Dieu. Car quiconque voit Dieu, voit en lui trois personnes; et quiconque me voit, voit comme trois personnes. Car la Divinité m'a renfermée en elle avec l'âme et le corps, et m'a remplie de toute vertu, de manière qu'il n'y ait pas de vertu en Dieu qui ne brille en moi. A la vé-

(1) Lib. 1 Revel., cap. 42.

Digitized by Google

rité, Dieu est le père de toutes les vertus, et c'est lui qui les donne à ses créatures. Comme on voit que, dans deux corps unis ensemble, tout ce que l'un reçoit, l'autre le reçoit aussi, ainsi Dieu a-t-il voulu qu'il fût de Jésus et de moi.

Sur ces paroles des Cantiques : Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui, Philippe de Harvenge (1) fait dire à la sainte Vierge : Mon bien-aimé me donne ce qu'il a, et je lui donne ce que j'ai, de manière que ce qu'il a est à moi, et que ce que j'ai est à lui. Nous vivons en communauté par l'amour et l'union.

Jésus et Marie sont tellement liés ensemble, qu'il n'y a aucun moyen de les séparer ou de les regarder l'un sans l'autre (2). Jésus est conçu de Marie, et Marie est conçue pour Jésus. Jésus ne veut être que par Marie, et Marie ne peut être que pour Jésus. Qui dit Jésus, dit le Fils de Marie; et qui dit Marie, dit la Mère de Jésus. Marie a été choisie sur le refus qu'il a fait de toutes les filles d'Adam. Jésus ressemble parfaitement à Marie, et Marie est formée sur le plan de Jésus. Partant, que nul ne s'étonne si on les voit aller de compagnie, puisqu'ils ont tant de rapports ensemble.

Je suis Mère du bel et pur amour, dit l'aimable Vierge : *Ego Mater pulchræ dilectionis* (Eccl. 24, 24). Le bel amour (3) est celui qui procède de Dieu comme de la source de tout amour et de toute beauté, et se va rendre à lui comme à son centre et à sa dernière fin. D'où s'ensuivrait que la Mère du bel amour serait celle qui, plus abondamment que toutes les autres, aurait puisé dans la vive source d'amour et de beauté pour en faire largesse à ses enfants, et, par ce moyen, les unir à l'origine de toute beauté et de tout amour; que la Mère du bel amour par excellence serait celle qui, plus que toutes les autres mères du monde ensemble, aimerait ses chers enfants d'un amour céleste et divin, comme ayant plus d'alliance et de conjonction que toutes ensemble avec le principe du bel amour. Ce qui ne se peut révoquer en doute, puisqu'elle est Fille de Dieu, Mère de Dieu, Epouse de Dieu, Fille du Père, Mère du Fils, Epouse du Saint-Esprit, c'est-à-dire Fille d'amour, Mère d'amour, Epouse d'amour. Loin d'ici toute pensée terrestre, puisqu'il s'agit d'un amour dont Dieu est le principe et la fin, et la Vierge des vierges le sujet. Dieu, qui est tout amour, en a richement doté sa chère Fille la sainte Vierge, l'ayant donnée à son Fils unique pour Epouse et pour Mère tout ensemble. Car, puisque le Père de toute beauté a gouverné cette alliance par amour, et que par amour il a donné son Fils au monde, par amour il l'a allié à notre nature, par amour il lui a choisi une Mère et une Epouse. La raison ne

(1) Comment. in Cant., lib. 3, cap. 16.
(2) Le P. Poiré, 12e étoile, chapitre 12.
(3) Le P. Poiré, 2e étoile, chap. 3.

Digitized by Google

voulait-elle pas que les bagues et les joyaux qu'il lui donnait fussent d'amour, son douaire d'amour, son train d'amour, et du plus saint et du plus divin qui se pût trouver au-dessous de Dieu; en un mot, qu'elle fût la Fille du bel amour? Nos esprits sont trop faibles pour comprendre de si grandes choses; il nous doit suffire de savoir que c'est Dieu le Père qui dote sa Fille bien-aimée en faveur de son Fils unique, et ce qui suit de là ne se peut expliquer.

Voilà la première source du bel amour. La seconde, et celle qui la fait encore plus proprement la Mère du bel amour, c'est l'union ou, pour mieux dire, l'unité maternelle qu'elle a avec son Fils, que saint Paul (Tit. 3) reconnaît avec raison pour le second principe d'amour. Ce même Fils, en saint Luc, 12, se dépeint comme un globe de feu qui a été porté en terre afin d'embraser tout le monde d'amour. Faut-il donc s'étonner si le cœur de la Mère de Dieu a été changé en une fournaise d'amour?

Qui peut douter, dit saint Bernard (1), que les entrailles de Marie, où la charité de Dieu a reposé neuf mois entiers, n'aient pas été converties en des entrailles d'amour? La Vierge, dit l'abbé Guerric (2), ayant une fois mis au monde son cher Fils, n'est pas ensuite demeurée stérile, mais dès lors elle n'a jamais manqué de produire des fruits d'amour et de piété; le fruit de son sein, en naissant d'elle, la laissa enceinte d'un inépuisable amour, et cet amour sortit tellement de ses entrailles sacrées, qu'au milieu du jardin fermé de sa virginité, elles firent couler la vive source de charité pour le rafraîchissement des âmes altérées. Le vénérable Euthimius (3) disait qu'il ne se fallait pas étonner que Marie fût incomparable en bonté, vu que cette disposition était convenable à celui qu'elle avait porté dans ses flancs, et qui nous l'avait préparée comme un recours assuré en toutes nos nécessités.

Que dirai-je de la troisième source, qui est le Saint-Esprit, sublime Epoux de la bienheureuse Vierge, l'amour substantiel de la très-sainte Trinité, que pour cette raison la sainte Eglise nomme la fontaine de vie et le feu descendu du ciel, la charité et l'onction spirituelle, qui sont autant de symboles de ce qu'il est, c'est-à-dire du saint amour? Quelle communication de sa charité, ou plutôt de lui-même, ne fit-il pas à sa très-chaste Epouse, lorsque le mystère d'amour, qui est l'alliance du Verbe divin avec notre nature, fut accompli en elle? Qui pouvait-on trouver, dit le dévot saint Bonaventure (4), qui eût davantage droit à ses grâces et à ses faveurs que sa très-sainte Epouse, qu'il devait faire la Mère du bel amour, ainsi qu'il en était le Père? Oh! que cette naissance du bel amour

(1) Serm. 1 de Assumpt.
(2) Serm. 1 de Assumpt.
(3) In Adoratione zonæ Deiparæ.
(4) Speculi, cap. 6.

Digitized by Google

est noble ! oh ! qu'elle est sainte ! oh ! qu'elle est divine ! oh ! que cet amour est beau, puisqu'il vient de Dieu, qu'il aboutit à Dieu, qu'il est de Dieu, en Dieu et pour Dieu seul ! Lorsque je dis pour Dieu seul, je ne prétends pas que ce soit à l'exclusion de ses chers enfants, en faveur de qui elle a été si abondamment prévenue des bénédictions d'amour, mais seulement afin que tous sachent que, comme cet amour avait une naissance céleste et divine, ainsi tendait-il toujours à Dieu comme à son centre et à l'unique lieu de son repos.

Je dis que la sainte Vierge est la Mère du bel amour quant aux effets du même amour. Car, de toutes les preuves (1) que l'amour peut donner de lui-même, il n'en est point de semblable à celle-ci, l'amour étant comme le feu, qui ne peut être caché. Partant, figurez-vous la meilleure mère du monde, ou, pour mieux dire, imaginez-vous-en une qui ait le cœur et les affections de toutes les mères du monde; à peine jugerez-vous qu'elle mérite le nom de mère, si vous la comparez à Marie, et si vous considérez le soin et l'affection avec lesquels elle fait tous les offices d'une mère.

Car, pour commencer par le point auquel les mères commencent d'entrer en possession de ce nom, Marie conçoit ses enfants lorsque Dieu les lui donne comme un don spécial ; elle les reçoit dans le sein de sa particulière affection et de son amoureuse conduite ; elle les porte dans ses entrailles et les façonne peu à peu, lorsqu'elle forme Jésus-Christ en eux, pour parler avec le grand Apôtre : *Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis* (Gal. 4, 19). Ne vous pressez pas de sortir du sein de votre bonne Mère, disait autrefois l'admirable saint Augustin à un semblable propos (2) ; vous êtes réellement conçu, et, par un secret mystère, vous êtes né dans les flancs de votre bonne Mère, mais vous êtes encore charnel. Attendez que vous soyez formé, si vous ne voulez pas être jeté comme un avorton, au lieu de sortir comme un fruit qui est arrivé à sa maturité. Si vous avez la patience d'attendre que vous soyez entier, votre patience aura été à votre avantage ; si au contraire vous faites violence à votre Mère, elle vous mettra dehors, mais ce sera plus à votre préjudice qu'au sien. Non que Marie, notre bonne Mère, n'ait garde de dire avec celle des Machabées, 2, 7, qu'elle ne sait comment nous avons été faits dans son sein ; car, bien que ce soit une action de la puissante main de Dieu, il ne faut cependant pas croire qu'elle ne s'y emploie vivement, et avec une pleine connaissance de tout ce qui se passe en elle par rapport aux nouveaux fruits de salut dont elle moule les affections tendres, afin de les disposer peu à peu à voir l'agréable jour de la vertu. Pendant ce temps, nous n'avons point d'autre nourriture que celle qui est prise de sa subs-

(1) Le P. Poiré, ut supra.
(2) In Epist. ad Galat.

Digitized by Google

tance. Car, dit le même saint Augustin (1), il faut que la bonne mère donne son propre cœur à l'enfant qu'elle porte, puisqu'il n'est pas encore capable de faire aucune fonction du sien.

Secondement, elle nous met au monde, qui est le lieu de notre pélerinage, lorsqu'elle nous fait voir les premiers rayons de la céleste lumière, et qu'elle nous fait connaître à quelle fin nous sommes créés. Elle nous donne le lait lorsqu'elle verse en nos âmes les premières connaissances et qu'elle y jette les premiers désirs de la vertu. Oh! qui pourrait se souvenir des doux attraits et mouvements que cette incomparable Mère répandait dans son esprit enfantin avant même qu'il eût acquis l'usage entier de la raison, aurait bien sujet de dire qu'il lui a des obligations qui ne se peuvent expliquer. Car qui pourrait déclarer comme alors elle s'accommodait à notre portée, comme elle ajoutait à nos faibles entendements les principes de vertu qu'elle jetait dans nos âmes, comme elle nous faisait prendre garde à ce que nous voyions et entendions, comme elle-même nous portait les paroles jusque dans le cœur, comme elle donnait l'ordre que nous fussions soigneusement instruits, comme elle empêchait que ce bas âge ne fût empoisonné d'aucune mauvaise doctrine, et que notre volonté ne commençât de prendre goût aux actions vicieuses qui parfois frappaient nos sens? Oh! que de tendresses maternelles nous découvririons là-dedans, si nous avions la connaissance de ce qui se passait alors en nous!

Elle nous porte sur ses bras quand elle nous tient à l'abri de sa protection spéciale; elle nous caresse quand par ses douceurs intérieures elle nous convie à bien faire, augmentant en nos cœurs la confiance qu'elle veut que nous ayons en elle; elle nous apprend à marcher quand elle nous jette dans le train de la vertu et qu'elle nous en fait surmonter les premières difficultés; elle nous nourrit d'une plus forte viande quand elle éprouve nos courages, nous mettant en face de quelque tentation ou de quelque rencontre pénible; elle pourvoit à nos besoins quand, avec une affection sans pareille, elle procure tout ce qui est nécessaire à notre avancement spirituel. Car, quoique notre bon Père nous ait acquis tous ces biens-là, néanmoins il lui en laisse l'entière disposition, et il entend que tout ce que nous recevons passe par ses mains, et que ce soit un effet de sa bonne volonté pour nous. Elle nous garde l'héritage de notre bon Père et le sien, et le fait croître pendant le temps de notre minorité jusqu'à ce qu'elle nous mette en main le gouvernement de nos biens. Pourquoi donc ne dirais-je pas d'elle ce que le grand saint Cyprien dit de l'Eglise (2), qu'elle est l'unique Mère d'un très-grand nombre d'enfants, que successivement elle engendre par une céleste fécondité; que nous lui devons

(1) Lib. 2 de peccator. meritis et remiss.
(2) Lib de Unitate Ecclesiæ.

Digitized by Google

notre naissance, que nous sommes nourris de son lait et animés de son esprit ; qu'elle nous garde pour être présentés à Dieu, et nous destine à la royauté qui nous est préparée ; en un mot, que celui qui ne reconnaît pas Marie pour sa Mère ne doit pas avoir la présomption d'appeler Dieu son Père? Qui fournira maintenant un cœur filial à ces bienheureux enfants de la Mère de Dieu, afin de ressentir comme il faut les ardeurs de son affection maternelle? Qui épurera leur entendement pour juger de la sainteté de ces effets? Qui leur donnera des yeux spirituels pour voir la beauté de cet amour? Grand Dieu ! qu'il est beau en tous ses sentiments et en toutes ses circonstances ! Que cette conception est pure, que cette portée est sainte, que cet enfantement est chaste, que cette nourriture est spirituelle, que ces caresses sont innocentes et que cette éducation est céleste, que ce soin est relevé, que cet héritage est divin, puisqu'il est formé de la jouissance de Dieu même ! Abîmez-vous dans ces douceurs, heureux nourrissons de la Vierge, tandis que je passe aux qualités du bel amour.

Si l'amour de la Mère incomparable est beau en sa naissance et en ses effets, il ne l'est pas moins en ses qualités ; vous en jugerez mieux après les avoir reconnues.

La première est une admirable ardeur ; ce qui est aisé à vérifier par ce qui a été dit plus haut de sa naissance et de son extraction.

La seconde est une attention continuelle qui le tient toujours en action et toujours attaché à son objet.

La troisième est un esprit ingénieux qui lui fait inventer sans cesse de nouveaux moyens de se faire connaître.

La quatrième est une grande obligeance, car tout son plaisir est de nous faire du bien.

La cinquième est une grande charité, une compassion toujours éveillée sur toutes les nécessités des siens, qu'il ne saurait voir sans les soulager.

La sixième est une douceur plus douce que tous les amours du monde.

Venez, venez hardiment à cette bonne Mère, dit son dévot saint Bernard (1) : il n'y a rien en elle qui sente la rigueur et qui puisse vous inspirer de la crainte ; elle est toute pleine de douceur. C'est pour cette cause que le Sage nous la représente avec le lait et avec la laine à la main. Saint Ambroise la compare pour ce sujet (*in Psal.* 21) à la manne, la plus douce des nourritures; manne virginale, qui fut apprêtée par la main des anges; manne luisante et délicate, mais surtout manne qui était un vrai composé de douceur, puisqu'elle contenait en elle la douceur de toutes les viandes. Ce n'est cependant là qu'une grossière image de la douceur de la sainte Vierge, qui, ayant des millions d'enfants à contenter, sait néanmoins donner à chacun ce qu'il lui faut. Saint Augustin (2) la

(1) Serm. in Signum magnum.
(2) Serm. 102 de Tempore.

Digitized by Google

compare à la terre promise aux Israélites, terre si fertile en toutes sortes de biens, que l'Ecriture sainte dit que le lait et le miel en découlaient; mais il veut que celui qui a rencontré la Vierge favorable ne cherche point d'autre terre pour s'arrêter, puisque c'est la plus agréable demeure que le ciel ait promise aux enfants de salut. Mais nous devons dire de la Mère ce que le grand Apôtre dit du Fils (Rom. 8), que celui qui ne participe pas à son esprit ne lui appartient nullement : d'où il faut conclure que les esprits altiers et farouches sont bien éloignés des qualités que la Mère de douceur demande à ses enfants, et que, s'ils ne mettent leur étude et leur soin à adoucir leur mauvaise humeur, ils sont en danger d'être désavoués de la Mère du bel amour, ce qui serait le plus grand des malheurs qui leur pût arriver.

La septième qualité de l'amour de Marie est d'être merveilleusement ferme et constant, et de ne se laisser ébranler par aucune difficulté. Celui qui en pouvait parler par expérience, le dévot cardinal saint Pierre Damien, l'a bien déclaré en ces termes (1): Je sais, ô Souveraine, que vous êtes très-bonne, et que vous nous aimez d'un amour invincible, à l'imitation de votre divin Fils, qui en vous et par vous nous a aimés d'une souveraine charité. Et que nous sommes heureux qu'elle nous aime ainsi! Car, hélas! que serait-ce de nous, si elle se laissait surmonter à toutes les occasions que nous lui donnons? Grand Dieu! que de froideurs, que de changements nous éprouverions en l'esprit de notre bonne Mère, à qui cent fois le jour nous donnons sujet de se retirer de nous et de laisser ralentir son affection! Si elle était aussi volage et aussi changeante que nous, nos légèretés, nos tiédeurs, nos oublis, notre peu de correspondance, nos imperfections, nos péchés journaliers l'auraient bientôt attristée, et dès longtemps l'auraient fait rompre avec nous. Mais elle nous console en nous disant cette parole du Cantique, que son amour est plus fort que la mort, et que le zèle qu'elle a de notre bien est inébranlable; que ses ardeurs passent celles du feu et des flammes; que toutes les eaux ne sauraient éteindre l'amour qui brûle dans son cœur, et que, lorsqu'elle a fait tout ce qu'elle a pu, il lui semble qu'elle n'a rien fait. Que dites-vous de cet amour, chers nourrissons de la très-sacrée Vierge? Quel désir allume-t-il dans vos cœurs pour l'aimer d'une affection invariable et éloigner de vous toutes sortes de changements?

La dernière qualité de l'amour de la sainte Vierge, c'est qu'il est éternel. Car comme il tient du divin en son origine, aussi en tient-il en sa durée. Son amour a commencé au premier jour de notre vie, même longtemps avant que nous vissions la lumière corporelle; ce n'a pas été cependant pour prendre fin avec notre vie, mais pour se continuer dans toute l'étendue des siècles. Il ne cessera jamais jusqu'à ce qu'il nous ait trans-

(1) Serm. de Nativit. Virg.

Digitized by Google

portés dans le sein de la bienheureuse éternité, où Marie veût nous recevoir dans son cœur. Là nous jouirons en elle, par elle et avec elle des doux fruits de la félicité durable que sa charité nous aura acquise; là son amour aura encore plus de force et sera hors de toute appréhension pour nous; là le nôtre sera comme un navire à l'ancre, qui ne craint plus l'inconstance des vents et des flots ; là elle nous aimera, et nous l'aimerons; là elle nous fera connaître ce qu'elle a fait pour nous, et nous l'en bénirons à jamais; là elle sera à nous et nous à elle, et les uns et les autres seront tous à Dieu. O douceurs admirables ! ô délicieux fruits d'amour! ô bienheureuse éternité !

Rien de plus avantageux que d'entrer dans le cœur de Marie pour y voir de près l'ardent amour dont elle a brûlé pour son Dieu. C'est le sanctuaire de la Divinité, où l'on voit d'un seul coup d'œil les grandeurs de cette créature incomparable.

Nous pouvons considérer l'amour divin sous quatre différents aspects, dit un auteur (1): 1° par rapport à la personne qui aime; 2° par rapport à l'intensité dont cet amour est capable; 3° par rapport à l'appréciation de l'objet aimé et à l'estime qu'en fait la personne aimante; 4° par rapport à l'état où se trouve la personne qui aime.

Si nous considérons l'amour divin par rapport à la personne qui aime, nous devons nécessairement conclure que l'amour de Marie surpasse de beaucoup l'amour de toutes les autres créatures, y compris les séraphins les plus élevés dans le ciel (2). Plus sont intimes les rapports d'une âme avec Dieu, source et principe dû pur amour, plus aussi elle doit l'aimer avec perfection. Or, personne au monde, parmi les pures créatures, n'a eu de rapports plus intimes avec Dieu pendant sa vie que la très-sainte Vierge, et cela à cause de la divine maternité, qui l'a placée au-dessus des hommes et des anges, dit saint Anselme : *Hoc solum de Virgine prædicari, quod Dei Mater est, excedit altitudinem quæ post Deum dici vel cogitari potest* (3). Etant donc dans sa personnalité au-dessus de toutes les créatures humaines et angéliques, et si proche de Dieu, Marie doit avoir aimé la divine Majesté par-dessus tous les hommes et les anges. Cette vérité se trouve confirmée par le raisonnement théologique dont se sert Suarez (4). Il est très-vraisemblable, dit-il, que le premier de tous les anges possède une grâce tellement sublime, qu'aucun saint n'a jamais pu parvenir à ce haut degré, excepté seulement Jésus-Christ et la sainte Vierge. Cet ange dont nous parlons n'est parvenu à ce haut degré de grâce que par un seul acte, ou tout au plus par deux actes de foi, d'espérance, de charité, de religion, d'obéissance, d'humilité, etc., si pourtant

(1) Le R. P. Caldéron dans sa 6e note sur la 2e partie de *la Mystique Cité de Dieu*.
(2) Le P. Séraphin, passionniste, sur *la Cité mystique*, § 6.
(3) De Excellentia Virginis, cap. 2.
(4) In 3 p., q. 37, art. 4, disp. 18, 4.

Digitized by Google

il pouvait faire tous ces actes dans l'instant où il se trouvait à l'état de voyageur.

C'est la doctrine commune des théologiens, dit Suarez, que l'ange, dans le premier instant de son existence, se disposa à la première grâce par un ou plusieurs actes, et que dans le second instant il la consomma en opérant avec une entière perfection et de toutes ses forces. Or, la sainte Vierge, dans le premier instant de sa sanctification, reçut une grâce bien plus parfaite que celle du premier ange, et elle mérita l'accroissement et la perfection de cette grâce, non pas seulement, comme lui, par deux ou trois actes, mais par une multitude innombrable d'actes très-parfaits où elle employa toutes les forces de son âme, et qu'elle accomplit avec toute l'efficace de sa grâce et de sa charité. Cette augmentation de grâce en elle est donc presque infinie, elle est immense; et comme la charité correspond toujours à la grâce qui en est le principe, il faut dire aussi que son amour pour Dieu ne connaît presque pas de limites, et que dans cet amour elle laisse loin derrière elle les hommes et les anges. Cela semble incroyable sans doute, mais notre étonnement, dit Suarez, vient de ce que nous ne comprenons pas assez la haute dignité de la Vierge Marie et le commencement de sa sanctification. Quand nous connaîtrons bien que sa divine maternité est une dignité presque infinie, et que Marie a porté l'œuvre de sa propre sanctification bien au-delà du terme de la sanctification de tous les saints, alors nous ne trouverons plus rien d'étonnant dans ce qui vient d'être avancé, soit touchant sa grâce, soit touchant son amour.

Qu'on ne dise pas que la Vierge, voyageuse sur la terre, n'avait pas une connaissance assez parfaite pour aimer Dieu d'une manière si surprenante et si supérieure à toutes les créatures. Outre que la connaissance parfaite de Dieu n'est pas nécessaire pour l'aimer d'une manière si parfaite, nous disons ici que Marie avait assez de connaissance de la Divinité pour pouvoir aimer le Seigneur plus que n'ont pu l'aimer toutes les autres créatures. D'abord elle connaissait Dieu par la foi, et cette foi de Marie est une foi modèle, parce que le Saint-Esprit, en la lui communiquant, pénétra son âme du feu le plus actif et de la lumière la plus vive qui soit compatible avec la foi. Ensuite, sans parler de tout le reste et de la connaissance expérimentale que Marie avait de la Divinité, elle connut Dieu par la science infuse, et cette science surpasse en elle celle de toutes les créatures, comme Marie les surpassait toutes en dignité; ce que rend manifeste surtout l'exemple d'Adam, à qui Dieu donna le pouvoir sur toutes les créatures visibles, et en même temps la science infuse pour les connaître lui-même, les gouverner et en donner la connaissance aux autres. Tout cela était en la bienheureuse Vierge d'une manière parfaite, dit Albert le Grand (1). Il est donc constant que si nous considérons

1 In Maria, cap. 149.

Digitized by Google

la charité ou l'amour divin par rapport à la personne qui aime, comme il n'y a parmi les pures créatures aucune personne qui soit aussi élevée en dignité que Marie, et qui par conséquent ait eu des rapports plus intimes avec Dieu ou plus de connaissance de la Divinité, il est constant que seule Marie a aimé Dieu plus que ne l'a fait le reste des hommes et des anges.

Nous arrivons à la même conséquence, si nous considérons l'amour divin par rapport à l'intensité dont il est susceptible. Nous ne parlons pas ici de l'intensité de cet amour dans un même sujet, considéré d'abord comme *voyageur* sur la terre, et ensuite comme *intelligence* dans le ciel. Nous parlons de l'intensité de l'amour divin dans la personne de la Vierge Marie encore voyageuse sur la terre, et nous comparons cet amour avec l'intensité de l'amour de toutes les créatures, et surtout des anges et des saints qui jouissent de Dieu dans le ciel. Nous disons donc que, même à ce point de vue, l'amour de Marie a surpassé l'amour de toutes les autres créatures, même de celles qui voient Dieu face à face, comme les anges. Cette vérité se rattache à la question que posent les théologiens, savoir : Si la charité d'une personne qui vit encore sur la terre peut avoir plus d'intensité que l'amour d'une autre personne qui voit déjà Dieu face à face. Les théologiens répondent affirmativement et de la manière la plus catégorique : *Christus potest esse intensior in aliquo viatore, quam in aliquo comprehensore*, dit Suarez. La charité a plus d'intensité dans un chrétien très-saint qui est encore sur la terre que dans celui qui voit Dieu par la seule grâce du baptême, et il en est ainsi de la très-sainte Vierge, dit Sylvius (1). La théologie enseigne donc que l'amour divin, dans une personne qui vit encore sur la terre, peut avoir une plus grande intensité que l'amour d'une autre qui est déjà dans le ciel. Or, ce que ces théologiens, appuyés sur ce principe, disent en particulier de tel ou tel saint, comme de saint François d'Assise, par rapport à un enfant mort immédiatement après le baptême, il faut le dire de la sainte Vierge par rapport à toutes les créatures. Car ses actes d'amour étaient proportionnés à sa charité habituelle; or, l'habitude de la charité dans Marie encore voyageuse était plus parfaite et plus intense que dans les plus hauts séraphins. Ainsi parlent les plus célèbres théologiens. Si nous considérons donc l'amour divin par rapport à son intensité, nous devons dire que l'amour que Marie a eu pour Dieu, lors même qu'elle était voyageuse sur la terre, a surpassé de beaucoup l'amour que pouvaient avoir toutes les créatures, y compris même les plus hauts séraphins qui assistent devant le trône de Dieu.

Nous devons dire la même chose de l'amour de Dieu considéré par rapport à l'appréciation de l'objet aimé et de l'estime qu'en fait la personne qui aime. Voici sur ce sujet notre raisonnement.

(1) Suarez, de Virtut theologicis, tract. 4. — Sylvius in 2 4, q. 24, a. 7.

Digitized by Google

Qu'est-ce donc dans l'amour divin que cette appréciation de l'objet aimé? Si l'on veut soutenir que c'est la même chose que l'intensité de l'amour dont nous parlions tout à l'heure, dans ce cas nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit jusqu'ici; car nous venons de prouver que l'amour de Marie, quant à son intensité, a surpassé celui de toutes les créatures. Si au contraire on pense que c'est quelque chose de distinct qui porte la créature à préférer Dieu à toutes choses, et à exercer, sous l'influence de cet amour, les actes les plus héroïques, nous disons également que, parmi toutes les créatures, il n'y a que la Vierge-Mère qui ait porté son héroïsme jusque là. Nulle créature n'a poussé si loin l'héroïsme de l'amour que cette Mère de Dieu. En voici la raison péremptoire. Parmi les biens créés, le plus grand est sans contredit la vie précieuse de Jésus-Christ. Marie possède ce bien parce qu'elle possède Jésus-Christ lui-même, qui se l'est choisie pour Mère. Marie aime la vie de son divin Fils plus que tous les autres biens de ce monde; cette vie lui est plus chère que la sienne propre, puisqu'elle en connaît tout le prix et l'estime qu'en font, je ne dis pas seulement les anges dans le ciel, mais le Père éternel lui-même, dont ce Fils est l'image substantielle et parfaite. Blesser ce Fils, c'était blesser Marie elle-même à la prunelle des yeux, c'était la blesser dans son cœur maternel, c'était ouvrir dans son cœur de Mère une plaie qui ne pouvait jamais se fermer. Eh bien! voyons ce que va devenir ce divin Fils de Marie, qui est en même temps le Fils du Père éternel. Dieu le réclame et veut qu'il s'immole pour le salut du monde. Tandis que, dans le prétoire de Pilate, le peuple et les prêtres, les Juifs et les Romains font retentir dans les airs contre Jésus-Christ ce cri sauvage et barbare : *Crucifigatur*, Qu'il soit crucifié, le Père éternel du haut du ciel, loin de terrasser ces impies, ratifie, par amour pour le genre humain et pour la gloire de son nom, ce que les hommes impies n'ont prononcé que par haine. Que mon Fils soit donc crucifié, dit le Père céleste : *Crucifigatur*. Ce sera une hostie infiniment agréable à mon cœur; ce sera cette même hostie qui sauvera par sa mort le genre humain perdu par le péché; ce sera elle qui apaisera ma colère et satisfera abondamment à ma justice, qui réparera le tort que le péché a fait à ma gloire, et qui rouvrira aux hommes les portes du ciel.

Mais, grand Dieu, ce Fils que vous vouez avec tant d'amour à la croix pour le salut des hommes et pour la gloire de votre nom adorable est aussi le Fils de Marie; elle l'a engendré dans son sein virginal par l'opération du Saint-Esprit, elle l'a nourri de son lait, elle lui a voué tout son cœur, car elle en connaît tout le prix. N'avez-vous donc point d'égards pour cette Mère, qui est la Mère de votre Fils bien-aimé? L'obligerez-vous donc à voir son Enfant condamné à mort, attaché à une croix? Mais Marie elle-même a déjà pris son parti. Elle n'a pas plutôt connu la volonté du Très-Haut sur les destinées humaines de son Fils Jésus, qu'elle

Digitized by Google

s'est associée sur la terre à ce que Dieu a arrêté dans le ciel. Marie aime Dieu, et parce qu'elle l'aime d'un amour appréciatif, elle est prête à lui sacrifier tout, fût-ce même son propre Fils, l'unique objet de son affection, et le trésor unique qu'elle a sur la terre. L'amour fait dire au Père qui est au ciel : *Que mon Fils soit crucifié.* Cette parole d'amour trouve un écho dans le cœur de Marie; cette Vierge-Mère la reproduit à son tour pour la renvoyer jusqu'au cœur de Dieu, et pour lui donner la preuve la plus irrécusable qu'elle ne veut sur la terre que ce qu'il veut dans le ciel. Que mon Fils soit crucifié, dit l'amour du Père dans le ciel. Que mon Fils soit crucifié, répète l'amour de la Mère sur la terre.

Ces deux cœurs tiennent ainsi le même langage, ont les mêmes sentiments, nourrissent les mêmes désirs, font le même sacrifice, offrent la même victime pour le salut des hommes et pour la gloire de la Divinité. Et ce qui est dit du Père céleste convient également à Marie; elle a porté si loin son amour, qu'elle n'a point épargné son propre Fils : *Proprio Filio suo non pepercit* (Rom. 8, 32). Ce sacrifice est l'acte le plus héroïque de l'amour appréciatif, et aucune créature ne saurait l'imiter. Il est vrai que cet amour appréciatif de la Vierge voyageuse sur la terre ne se montra au-dehors que sur le mont Calvaire, à l'occasion de la mort de son Fils; mais il brûlait déjà depuis longtemps dans son cœur maternel; car, depuis le premier instant où Dieu lui fit connaître les mystères de son Fils rédempteur, sa vie ne fut plus qu'un exercice continuel de cet amour appréciatif dont nous parlons, et elle consentait à chaque instant à cette offrande pénible qu'elle devait faire un jour à Dieu sur le Calvaire dans la personne de son cher Fils.

Il est donc prouvé que l'amour de la Vierge Marie surpasse en *intensité*, et en *appréciation*, et en *dignité*, l'amour de toutes les créatures, y compris même celui des plus hautes intelligences du ciel; cela devait être, car Marie étant voyageuse sur la terre, était aimée de Dieu plus que ne l'étaient toutes les autres créatures, selon le langage des Pères de l'Eglise. Faut-il donc s'étonner, dit saint Bonaventure (1), si elle a aimé Dieu à son tour plus que toutes les autres créatures? *Quid mirum, si præ omnibus diligat, quæ præomnibus est dilecta?*

Il reste à examiner l'amour divin quant à l'état où se trouve la personne qui aime. La Vierge, par un privilége tout spécial, a aimé Dieu sur la terre comme les bienheureux l'aiment naturellement dans le ciel, où la charité se trouve dans son état naturel et dans son terme.

(1) Speculi, cap. 6.

Digitized by Google

LXXXV

NOCES DE CANA.

Il se fit des noces à Cana en Galilée, et la Mère de Jésus y était. Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples. Et le vin venant à manquer, la Mère de Jésus lui dit : Ils n'ont pas de vin. Et Jésus lui répondit : Que fait cela à vous et à moi ? Mon heure n'est pas encore venue. La Mère dit à ceux qui servaient : Faites tout ce qu'il vous dira. Jésus changea l'eau en vin. Ce fut là le premier des miracles opérés par Jésus (Joan. 2).

Nous aimons à redire ces belles paroles de saint Thomas d'Aquin : Obéissant à la voix de l'homme, le soleil un jour s'arrêta ; obéissant à la voix de Marie, le Christ trente ans s'arrêta dans sa vie cachée : *Obediente Deo voci hominis, sol stetit ; obediens Christus voci Mariæ, per triginta annos stetit.* A trente ans, ce Soleil de justice dira que son heure n'est pas encore venue d'éclater par des miracles aux noces de Cana : *Nondum venit hora*, et Marie lui fera avancer l'heure de ses prodiges, comme elle lui a fait retarder celle de ses enseignements. Elle dispose ainsi de la lumière éternelle comme l'Ecriture nous dit que Dieu dispose de celle du jour, qu'il cache dans ses mains et à qui il prescrit de reparaître : *In manibus abscondit lucem, et præcepit ei ut rursus adveniat* (Job, 36, 32).

Nous sommes arrivés au seuil de la vie publique de Jésus (1). Il jette enfin le rabot ; il sort enfin de ce bourg de Nazareth qui n'était connu que par ce proverbe : Que peut-il sortir de bon de Nazareth ? (Joan. 1, 46.) Jésus en ce commencement avait environ trente ans (Luc. 3, 23). Il suit encore Marie, il n'en est pas encore émancipé, et c'est Marie qui va déterminer sa divine manifestation et lui ouvrir en quelque sorte la carrière.

C'est la présence de Marie aux noces de Cana qui amène celle de Jésus. Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples. Jésus est ici mis comme faisant compagnie à sa Mère, ce qui nous le fait voir encore dans cette dépendance filiale où il avait vécu jusque là.

Le vin venant à manquer, la Mère de Jésus s'intéresse charitablement à

(1) Auguste Nicolas, chap. 17 : les Noces de Cana.

Digitized by Google

l'embarras des époux ; car elle est femme, elle est mère, elle sait compatir par expérience à ces imprévus de la vie domestique. Comment d'ailleurs, observe saint Bernard (1), la Mère de Jésus n'aurait-elle pas été mue de sympathie et de compassion ? Que pouvait-il sortir de la source de la miséricorde, sinon de la miséricorde? Est-ce que la main qui a tenu un fruit pendant une demi-journée n'en retient pas la bonne odeur tout le reste du jour? Combien donc la miséricorde n'a-t-elle pas dû imprégner de sa vertu ces entrailles de Marie où elle a reposé pendant neuf mois, d'autant qu'elle a rempli son âme avant son sein, et qu'en sortant de son sein elle ne s'est pas retirée de son âme ?

Il n'y a donc rien que de très-légitime et de très-naturel pour Marie, que de très-louable, de très-pur et de très-saint à s'intéresser à cette situation et à appeler sur elle l'intérêt et la puissance de son divin Fils comme elle le fait.

Se tournant vers lui, elle lui dit pour toute requête : Ils manquent de vin : *Vinum non habent.*

Cette parole brille de tout ce qui exclut la vanité, le bruit, l'éclat, la préoccupation personnelle. Dans sa sublime brièveté, elle respire la charité, la discrétion, la confiance, la foi, l'abandon, la dignité modeste et patiente, toute l'âme de Marie. Elle ne commande pas, elle ne demande même pas; elle se borne à exposer ou même à informer la divine Bonté que le vin fait défaut, parce qu'à ceux qui sont portés par nature à la bienfaisance il n'y a pas d'instances à faire, mais seulement l'occasion à proposer.

Et comme ici la bienfaisance de Jésus ne peut se faire jour que par un miracle, et un miracle qui n'a pas eu de précédent, la parole de Marie est d'une foi merveilleuse en la divine puissance de son Fils ; elle lui dit : Ils manquent de vin. On voit bien qu'elle parle à la source créatrice de toutes choses, qui n'a qu'à suivre son penchant de puissance autant que de bonté pour les répandre. Il y a en même temps dans cette parole une admirable confiance de Marie dans son crédit auprès de Jésus, mais une confiance toute de soumission, car son ascendant consiste surtout dans le sentiment de sa dépendance. Enfin on y sent une sorte d'intime intelligence entre Marie et Jésus, qui la dispense de longs discours, et dont elle use au profit de son humilité, qui lui fait aimer le silence.

Voilà quelques uns des grands sentiments qui respirent dans cette simple parole de Marie. Elle n'est que de quatre mots, mais c'est cette brièveté même qui en fait l'élévation et la profondeur.

Jésus répond à sa Mère : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? *Quid mihi et tibi est, mulier?* (Joan. 2, 4.) Qui ne sera frappé, dit saint Bernard (2), de ces paroles que le Seigneur adresse à sa très-bonne

(1) Dominica 1 post Epiph. octav., serm. 1.
(2) Dom. 1 post oct Epiph., serm. 2.

Digitized by Google

et très-sainte Mère? Seigneur, ce qu'il y a de commun entre elle et vous, n'est-ce pas ce qu'il y a de commun entre un fils et une mère? Vous lui demandez ce qu'il y a de commun, sachant que vous êtes le béni fruit de son sein immaculé? N'est-ce pas elle qui, en conservant son intégrité, vous a conçu, et qui vous a enfanté sans se souiller? N'est-ce pas dans son sein que vous êtes resté neuf mois? N'avez-vous pas été nourri de son lait? Et, lorsque vous aviez douze ans, n'êtes-vous pas, à sa parole, allé avec elle à Nazareth, et ne lui étiez-vous pas soumis?

Lorsque Marie demanda cette grâce, il semble qu'elle ait été rebutée, dit Bossuet (1). Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue. Quoique ces paroles paraissent rudes et qu'elles aient un air de refus bien sec, Marie ne se croit pas refusée. Elle connaît les délais miséricordieux, les favorables refus, les fuites mystérieuses de l'Epoux sacré; elle sait tous les secrets par lesquels son amour ingénieux éprouve les âmes fidèles, et sait qu'il nous rebute souvent afin que nous apprenions à emporter par l'humilité et par une confiance persévérante ce que la première demande n'a pas obtenu. Marie ne fut pas trompée dans son attente. Que ne peut obtenir une telle Mère, à qui son Fils accorde tout, lors même qu'il semble qu'il la traite le plus rudement? Et que ne lui donna-t-il pas quand l'heure fut venue de la glorifier avec lui par toute la terre, puisqu'il avance en sa faveur, comme dit saint Jean Chrysostôme (2), l'heure qu'il avait résolue? Jésus, qui semblait l'avoir refusée, fait néanmoins ce qu'elle demande.

Examinons pourquoi, dit saint Augustin (3), le Seigneur répondit ainsi à sa Mère. Né singulièrement du Père sans mère, d'une Mère sans père; Dieu sans mère, homme sans père; sans mère avant les temps, sans père à la fin des temps. Pourquoi donc le Fils dit-il à sa Mère : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue. Notre Seigneur Jésus-Christ était Dieu et homme. Comme Dieu, il n'avait pas de mère; comme homme, il avait une mère. Elle était la mère de sa chair, la mère de son humanité, la mère de l'infirmité qu'il avait prise pour nous. Mais le miracle qu'il devait faire, il le devait faire comme Dieu, et non selon l'infirmité; selon qu'il était Dieu, non selon qu'il était né faible, infirme. Mais la faiblesse de Dieu est plus puissante que la force des hommes. La Mère donc demandait un miracle; mais lui, comme s'il n'eût pas connu les entrailles humaines, devant faire des œuvres divines, dit dans sa réponse : Vous n'avez pas engendré ce qui en moi fait le miracle, vous n'avez pas engendré ma divinité; mais comme vous avez engendré ma faiblesse, je vous reconnaîtrai alors que cette faiblesse sera

(1) Sur la dévotion à la sainte Vierge.
(2) In Joan. homil. 32.
(3) Exposit. in Evang. Joannis. tract. 8 de cap. 2.

Digitized by Google

clouée à la croix. C'est ce que veulent dire ces paroles : Mon heure n'est pas encore venue. Alors celui qui savait tout de toute éternité la connut. Avant de naître d'elle, il la connaissait comme prédestinée à être sa Mère; avant qu'il eût créé celle de qui lui-même, comme homme, devait être créé, il la connaissait comme sa Mère. A l'heure actuelle, il ne la connaît pas pour opérer des merveilles ; plus tard, à une heure qui n'est pas encore venue, il la reconnaîtra dans le mystère de la croix. Car il la reconnut lorsque mourait ce qu'elle avait enfanté. Car ce qui avait fait Marie ne mourait pas, mais ce que Marie avait mis au monde mourait. L'éternité de la Divinité ne mourait pas, mais l'infirmité de la chair mourait. Il répondit donc, pour éclairer la foi des croyants, qui il était et comment il était venu. Car le Dieu et Seigneur du ciel et de la terre est venu par une femme mère, Créateur de Marie elle-même, mais, selon qu'il est écrit, fait de la femme, fait sous la loi : *Factum ex muliere, factum sub lege* (Gal. 4, 4), Fils de Marie. Lui-même le Seigneur de Marie, lui-même le Fils de Marie; lui-même Créateur de Marie, lui-même créé de Marie; Fils de Marie selon la chair, Seigneur de Marie selon la majesté. Comme donc elle n'était pas la Mère de la Divinité, et que le miracle qu'elle demandait devait se faire par la Divinité, il lui répondit : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Ne croyez pas que je vous renie pour ma Mère, mais mon heure n'est pas venue. Je vous reconnaîtrai lorsque sera attachée à la croix la faiblesse dont vous êtes la Mère. En effet, voyez au temps de la passion : Debout près de la croix, dit l'évangéliste saint Jean, était la Mère de Jésus; il lui dit, lui montrant saint Jean : Femme, voilà votre fils. Et ensuite au disciple : Voilà votre mère, 19, 25-26-27. Il recommande sa Mère au disciple; il recommande sa Mère, devant mourir avant elle et ressusciter avant la mort de sa Mère. Comme homme, il recommande sa Mère qui l'avait enfanté. Pourquoi dit-il aux noces : Mon heure n'est pas encore venue? Parce qu'il était en son pouvoir de mourir quand il voudrait, et actuellement il ne jugeait pas opportun de se servir de ce pouvoir. Je sais, dit-il, quand il faudra souffrir, quand ma passion sera utile; cette heure n'est pas encore venue.

Jésus, dit ailleurs saint Augustin (1), voulant distinguer entre Dieu et l'homme, parce que comme homme il était inférieur, comme homme il était soumis, tandis que comme Dieu il était au-dessus de tous, Jésus dit : Qu'y a-t-il, ô femme, de commun entre vous et moi? Mon heure n'est pas encore venue. C'est comme s'il eût dit : Viendra l'heure où ce qui est né de vous, étant attaché à la croix, vous reconnaitra et vous recommandera au disciple bien-aimé. Mais dans le miracle que vous demandez maintenant, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? Car ce qui en moi fait des prodiges ne vient pas de vous, mais de celui qui vous a faite; il

(1) De Symbolo ad catechumenos, lib. 2.

Digitized by Google

ne convient pas que vous commandiez à Dieu, mais il convient que vous soyez soumise à Dieu. Mais que cette pieuse Mère, qui reçoit en toute humilité cette parole de son Fils, considère dans les autres miracles Dieu opérant, ce Dieu qu'à cette heure elle regarde comme son Fils jeune encore; qu'elle regarde l'illumination des aveugles, la purification des lépreux, le redressement des boiteux, l'ouïe rendue aux sourds, l'expulsion des démons, et, ce qui est plus que tout cela, la résurrection des morts.

Voici le véritable sens de la réponse de Jésus, dans la locution hébraïque : Que fait cela à moi et à vous? Pourquoi m'entretenir de cette chose? En ce sens, la réponse de Jésus n'a rien de pénible pour Marie.

Faites ce qu'il vous dira. O foi, ô sublime confiance de Marie! ô prophétique intelligence du cœur de son divin Fils! La parole de ce Fils peut paraître dure et sévère, dit saint Bernard (1); mais c'est qu'il connaissait celle à qui il parlait, et qu'elle n'ignorait pas celui qui lui parlait. En résultat, pour que vous sachiez comment elle a pris sa réponse et ce qu'elle a présumé de la condescendance de son Fils pour elle, elle dit aux serviteurs : Faites tout ce qu'il vous dira.

N'oublions jamais de mettre en pratique ces paroles de la très-sainte Vierge : Faites tout ce que Jésus vous dira. C'est le vrai moyen de vivre de Jésus et de Marie, de mourir entre les bras de Jésus et de Marie, de régner éternellement avec Jésus et Marie dans le ciel. *Amen.*

(1) Dom. I post oct. Epiph., serm. 1.

Digitized by Google

LXXXVI

DOULEURS ET SOUFFRANCES DE MARIE.

Qui pourrait comprendre et mesurer les douleurs, les gémissements, les soupirs dont Marie était remplie, dit saint Anselme (1), lorsqu'elle vit son bien-aimé Fils enlevé par les cruelles mains de ses implacables ennemis, lorsqu'elle le vit livrer pour être condamné, lorsqu'elle le contemplait devant l'inique tribunal du plus inique des juges, qui allait prononcer contre lui une sentence de mort? A la vue des blasphèmes, des calomnies, des faux témoins, des fureurs des Juifs contre cette innocente victime, quelles souffrances dans l'âme de cette tendre Mère! La vue de la croix la brisait de douleur. A ces cruelles douleurs ajoutez d'autres douleurs : Pierre et les autres disciples choisis par son Fils pour être ses apôtres, élevés à une si grande dignité, ayant reçu la puissance de commander aux démons, initiés aux mystères de ce cher Fils, ont pris la fuite; eux qui, peu auparavant, avaient protesté qu'ils mourraient pour lui plutôt que de l'abandonner, ils ont oublié leur promesse et les bienfaits reçus, ils ont disparu, la laissant seule avec son cher Jésus. Délaissé de tous, elle seule le suit, ne le quitte pas, et elle lui adresse ces déchirantes paroles, le cœur plein de douleur : Vous allez, ô Victime de propitiation, vous immoler pour tous. Où est Pierre qui vous disait : Je mourrai pour vous? Thomas, qui disait : Allons aussi nous-mêmes pour mourir avec lui, vous a délaissé. Aucun d'eux ne paraît, vous êtes seul; il n'y a que moi pour vous suivre, ô mon Fils, ô mon Dieu!

Saint Anselme pria longtemps, dans le jeûne et dans les larmes, la glorieuse Vierge pour qu'elle lui révélât combien et comment avait souffert son Fils. Enfin la bienheureuse Vierge lui apparut et lui dit (2) : Mon Fils a enduré tant et de si grands tourments, que nul n'en peut parler sans verser des torrents de larmes. Aujourd'hui que je suis glorifiée, je ne puis pleurer; mais je vous expliquerai par ordre la passion de mon Fils. Saint Anselme l'interrogea sur toutes les circonstances de la passion du Sauveur, et la bienheureuse Marie lui répondit sur toutes ces choses si émouvantes.

(1) De Compass. B. Mariæ pro Filio crucifixo, cap. 5.
(2) Dialog.

Digitized by Google

CHAPITRE PREMIER.

DE LA PRIÈRE DE JÉSUS DANS LE JARDIN, ET DE LA TRAHISON DE JUDAS.

ANSELME. — Dites-moi, ô très-chère Souveraine, quel fut le commencement de la passion de votre Fils.

MARIE. — Quand mon Fils eut fait la cène, il se leva avec ses disciples. Alors Judas Iscariote alla trouver les princes des prêtres, et livrant mon Fils, il le vendit pour trente deniers.

ANSELME. — Qu'étaient-ils ces deniers, et d'où venaient-ils?

MARIE. — L'argent que les Ismaélites donnèrent pour acheter Joseph vendu par ses frères fut remis de génération en génération et arriva ainsi aux mains des Juifs qui achetèrent mon Fils. Les vingt pièces d'argent, prix de la vente de Joseph, valaient au temps de mon Fils trente deniers. Judas était si avare, que lorsqu'il vit ces deniers, il vendit le Christ pour cette somme; et quoique le Christ lui eût souvent prédit où cette passion le conduirait, il ne se corrigea pas néanmoins.

ANSELME. — Etiez-vous alors avec votre Fils et ses disciples?

MARIE. — Non; mais sachez que lorsque mon Fils eut fait la cène, qu'il eut lavé les pieds de ses disciples, qu'il leur eut donné son corps et son sang en nourriture, qu'il leur eut parlé avec une ineffable douceur, et que Judas se fut rendu devant les princes des prêtres, mon Fils sortit avec ses disciples, passa par la porte de la piscine de Siloé, s'en alla à la montagne des Oliviers, où était un jardin dans lequel il entra. Là il se mit à prier son Père: Exaucez-moi, Seigneur, selon l'étendue de votre clémence; regardez-moi selon la grandeur de vos miséricordes. Ne détournez pas votre visage de votre Fils; je suis en proie aux angoisses, hâtez-vous de me secourir. Venez délivrer mon âme, arrachez-moi à la fureur de mes ennemis (Psal. 68, 20-21-22).

ANSELME. — Pourquoi pria-t-il?

MARIE. — Pour trois raisons. La première, parce qu'il était délicat, étant le Fils de la Vierge, et qu'il était de race royale; or, il se voyait méprisé. La seconde, parce qu'il se trouva enveloppé et pénétré de tant d'angoisses, qu'une sueur de sang sortit de tout son corps; car, étant Dieu, il voyait tout ce qu'il allait souffrir, les affronts, les crachats, les blasphèmes, la flagellation, le crucifiement et tant d'autres tourments. Mon Fils comprenait tout cela comme Dieu et comme homme. La troisième raison qui le faisait prier, c'est qu'il savait que les Juifs n'auraient aucune compassion de lui et ne l'épargneraient pas. Et lorsqu'il fit cette prière: Mon Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi; cependant, que

Digitized by Google

votre volonté soit faite et non la mienne, alors un ange du ciel lui apparut, qui le fortifiait, lui disant : Courage, Seigneur ; tout à l'heure vous rachèterez le genre humain.

CHAPITRE II.

DE L'ARRESTATION DE JÉSUS-CHRIST.

MARIE. — Après cela, mon Fils revint vers ses disciples, et il les trouva endormis ; il leur dit : Vous n'avez pas pu veiller une heure avec moi ? Et il ajouta : Voici venir celui qui me trahira. Et Judas arriva avec une nombreuse troupe, et il dit aux Juifs : Jacques et Jésus se ressemblent ; c'est pourquoi je vous donne un signe auquel vous reconnaîtrez Jésus : celui que je baiserai, c'est lui ; saisissez-vous-en. Et lorsque Judas s'approchait avec la troupe, Jésus, allant au-devant d'eux, leur dit : Qui cherchez-vous ? Ils dirent : Jésus de Nazareth. Et Jésus leur dit : C'est moi. Et lorsqu'il eut dit : C'est moi, ils furent renversés et tombèrent à terre. Il leur demanda derechef : Qui cherchez-vous ? Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci. Alors Judas, s'approchant, le baisa ; Jésus lui dit : O Judas, tu trahis le Fils de l'homme par un baiser ! Et ils mirent leurs mains sur Jésus et le lièrent. Pierre tira l'épée et frappa un serviteur du grand-prêtre qui avait nom Malchus.

ANSELME. — Jésus opéra-t-il là quelque miracle ?

MARIE. — Mon Fils remit à ce serviteur l'oreille que Pierre avait coupée. Alors tous ses disciples disparurent.

ANSELME. — Dites-moi, ô très-pieuse Souveraine, étiez-vous alors avec lui ?

MARIE. — Non.

ANSELME. — Pourquoi, puisque vous l'aimiez tant ?

MARIE. — Il était nuit ; il ne convenait pas que les femmes fussent trouvées dehors.

ANSELME. — Où étiez-vous donc alors, ô très-douce Vierge ?

MARIE. — J'étais dans la maison de ma parente, mère de Jean l'évangéliste.

ANSELME. — Comment donc connûtes-vous ce qui venait de se passer ?

MARIE. — Anselme, écoutez maintenant ce qui est très-lamentable. Les disciples arrivèrent en toute hâte, et fondant en larmes, ils criaient : O très-chère Maîtresse, votre Fils bien-aimé, notre Seigneur et Maître, a été pris, lié ; nous ignorons où ses ennemis l'ont emmené, ce qu'ils lui font, s'ils l'ont tué.

ANSELME. — Que vous avez pleuré, ô Souveraine !

MARIE. — Quoique avertie depuis longtemps qu'il devait racheter le genre humain, mon cœur maternel fut percé d'un glaive de douleur.

Digitized by Google

CHAPITRE III.

JÉSUS CONDUIT CHEZ ANNE, ET RENIEMENT DE PIERRE.

ANSELME. — Où fut alors mené votre cher Fils?

MARIE. — Du jardin des Oliviers on le fit passer par la vallée de Josaphat, par la porte Dorée, et on le conduisit dans le palais des scribes, des pontifes et des pharisiens, près du temple, dans la maison d'Anne.

Anne l'interrogea sur sa doctrine et ses disciples. Jésus lui répondit: J'ai parlé publiquement au monde; j'ai toujours enseigné dans la synagogue et dans le temple où tous les Juifs s'assemblent, et je n'ai rien dit en secret. Pourquoi m'interrogez-vous? Interrogez ceux qui ont entendu ce que je leur ai dit; ceux-ci savent ce que j'ai dit. Alors un des satellites qui étaient là donna un soufflet cruel à Jésus, disant: Est-ce ainsi que tu réponds au grand-prêtre? Mais mon Fils, un agneau plein de douceur, lui répondit: Si j'ai mal parlé, rendez témoignage du mal; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappez-vous? Alors ils mirent un bandeau sur ses yeux comme à un voleur, ce qu'on ne fait à personne avant qu'il soit condamné. Et ils se moquèrent de lui toute la nuit, ils le couvrirent de crachats, et le frappant, ils lui disaient: Devine qui t'a frappé. Jean était entré parce qu'il était connu du pontife, et il introduisit Pierre. La portière, le voyant, lui dit: Vous êtes l'un des disciples de cet homme. Pierre alors le nia devant tous avec serment, affirmant qu'il ne l'avait jamais vu ni connu. Et aussitôt le coq chanta. Et Jésus, se retournant, regarda Pierre. Et Pierre se ressouvint de la parole que le Seigneur lui avait dite: Avant que le coq chante, tu me renieras trois fois. Et Pierre, étant sorti, pleura amèrement.

ANSELME. Où étiez-vous, très-chère Souveraine, lorsque ces choses se passaient?

MARIE. — Aussitôt que les disciples m'apprirent ces atrocités, tous mes membres frémirent, et me levant, je courus avec Marie-Madeleine près du temple, et entendant du tumulte dans la maison d'Anne, je voulus entrer, mais on ne me le permit pas. Je me tenais donc dehors, pleurant et criant: Hélas! ô mon bien-aimé Fils, la lumière de mes yeux, qui donnera de l'eau à ma tête et à mes yeux une source de larmes pour pleurer la mort de mon Fils chéri? Marie-Madeleine faisait le tour, examinait tous les lieux, et regardant par une fenêtre, et entendant le reniement de Pierre, ses entrailles furent déchirées à cause de la désolation de mon Fils unique et parce que le chef de ses disciples l'avait renié, et elle s'écria: O mon bon Jésus, quelle va être votre fin? qu'allez-vous devenir,

Digitized by Google

puisque le prince de vos disciples vous a renié? Pour moi, ô doux Jésus, je ne vous renierai jamais. Moi, j'étais là pleine de douleur, entendant toutes les insultes et les affronts sanglants dont on couvrait mon bien-aimé Fils, et Pierre le reniant, et tous les traitements infâmes que ces monstres firent subir à mon Fils toute la nuit. Pierre, après avoir renié son Maître jusqu'à trois fois, voyant que cependant mon Fils le regardait avec douceur, sortit en pleurant; et étant sorti, il nous trouva dehors debout; et je lui dis dans l'amertume de mon âme: Pierre, Pierre, que fait-on à mon Jésus? où est mon Jésus? Et tout hors de lui-même, dans une profonde émotion, il me répondit d'une voix entrecoupée de sanglots: Hélas! très-chère Maîtresse, on le traite sans pitié, il est tourmenté jusqu'à la mort. Et se sauvant, il se cacha tout tremblant dans le creux d'un rocher appelé *le Chant du coq*, et il ne reparut plus jusqu'à ce que mon Jésus fût mort sur la croix.

ANSELME. — O ma tendre Souveraine, dites-moi, que fîtes-vous en entendant d'aussi lamentables choses?

MARIE. — Le glaive de Siméon traversa mon âme.

CHAPITRE IV.

JÉSUS CONDUIT CHEZ CAÏPHE.

ANSELME. — Dites-moi, qu'arriva-t-il après tant de souffrances?

MARIE. — Le matin, ils firent sortir Jésus de chez Anne, et ils le traînèrent chez Caïphe, prince des prêtres. Ce fut la première fois que je pus le voir depuis qu'on s'était saisi de sa personne sacrée; et me précipitant au-devant de lui, comme une lionne à qui on a pris ses petits, mes cheveux épars, poussant des cris de douleur, versant d'abondantes larmes, je vis cette face adorable souillée des crachats des Juifs, et je lui dis, le cœur débordant de tendresse et de douleur: Ah! mon très-cher Fils, dans quel triste état vous vois-je présentement, moi qui m'étais si souvent réjouie de votre si douce présence! Et comme je voulais l'embrasser, on m'empêcha de m'approcher de lui. Je me vis entourée de Juifs cruels, et je fus accablée par eux d'injures et d'affronts; et de toute part le peuple accourait, comme lorsqu'on exécute les voleurs et les meurtriers.

ANSELME. — Eûtes-vous alors quelque espoir de le sauver?

MARIE. — Oui; transportée du désir de le délivrer, j'espérais comme mère. Sachant combien il était habile, intelligent et éloquent, j'espérais qu'il se défendrait victorieusement lorsqu'il paraîtrait devant le juge. Mais il se tint là comme un très-doux agneau, et il n'ouvrit pas la bouche; il était si aimable, que j'espérais qu'ils auraient compassion de lui. Mais bientôt il fut tellement couvert de crachats, qu'il ressemblait à un lépreux.

Digitized by Google

Ces hommes féroces l'accablèrent de faux témoignages, disant qu'il était le destructeur de la loi et qu'il bouleversait le peuple. Enfin, deux faux témoins se présentèrent, disant : Celui-ci a dit : Je puis renverser le temple de Dieu et le relever au troisième jour. Et Caïphe lui demanda : Dis-nous si tu es le Christ. Jésus répondit : Si je vous le dis, vous ne me croirez pas ; et si je vous interroge, vous ne me répondrez pas, ni ne me renverrez. Mais désormais le Fils de l'homme siégera à la droite de la puissance de Dieu et viendra sur les nuées du ciel. Alors le prince des prêtres déchira ses vêtements, disant : Il a blasphémé ; qu'avons-nous encore besoin de témoins ? Vous venez d'entendre le blasphème. Que vous en semble ? Tous s'écriaient : Il mérite la mort : *Reus est mortis*. Quand j'entendis cette sentence, le glaive de Siméon perça mon âme et mon corps.

CHAPITRE V.

JÉSUS CONDUIT A PILATE.

ANSELME. — De là où l'emmena-t-on ?

MARIE. — Au juge Pilate.

ANSELME. — Eûtes-vous là quelque espérance, ô très-chère Souveraine ?

MARIE. — Comme je voyais une nombreuse troupe de peuples réunis, à qui il avait prêché avec douceur, dont il avait guéri les infirmes, qu'il avait nourris dans le désert, j'espérais beaucoup qu'ils voudraient le délivrer des mains des Juifs. Mais ils se mirent à crier d'une seule voix devant Pilate : Crucifiez-le ! crucifiez-le ! *Crucifige, crucifige eum !* Et ils l'accusèrent d'avoir dit qu'il était le Fils de Dieu et d'avoir défendu de payer le tribut à César. Alors Pilate l'interrogea sur sa royauté, disant : Etes-vous le roi des Juifs ? Et Jésus lui répondit : Dites-vous cela de vous-même, ou d'autres vous l'ont-ils dit de moi ? Pilate repartit : Est-ce que je suis Juif ? Ta nation et tes prêtres t'ont livré à moi ; qu'as-tu fait ? Jésus répondit : Mon royaume n'est pas de ce monde ; si mon royaume était de ce monde, mes serviteurs combattraient pour que je ne fusse point livré aux Juifs ; mais mon royaume n'est pas maintenant d'ici. Pilate lui dit : Tu es donc roi ? Jésus répondit : Vous le dites, je suis roi, je suis né pour cela, et pour cela je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité ; quiconque est de la vérité écoute ma voix. Pilate lui dit : Qu'est-ce que la vérité ? Jésus-Christ ne répondit pas à cette question, parce que, s'il l'eût fait, le juge l'aurait mis hors de cause, et alors le genre humain n'aurait pas été racheté. Pilate dit aux princes des prêtres et à la foule : Je ne trouve rien de criminel en cet homme, vous l'accusez sans raison. Mais eux insistaient, disant : Il agite le peuple, enseignant par toute la Judée, de la Galilée jusqu'ici.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

JÉSUS CONDUIT A HÉRODE ET RAMENÉ DEVANT PILATE.

Alors Pilate, entendant parler de Galilée, demanda si cet homme était Galiléen ; et dès qu'il sut qu'il était de la juridiction d'Hérode, il le renvoya à Hérode, qui était aussi à Jérusalem en ces jours. Hérode, voyant Jésus, en eut une grande joie ; car depuis longtemps il désirait le voir, parce qu'il avait entendu dire beaucoup de choses de lui, et qu'il espérait le voir opérer quelque prodige. Il interrogea donc longuement Jésus, c'est-à-dire s'il était cet enfant que son père voulait tuer, à cause duquel il en avait mis à mort un grand nombre ; ensuite, s'il était celui qui avait rendu la vue aux aveugles, qui avait ressuscité Lazare et le fils de la veuve à la porte de la ville de Naïm, et qui avait fait un grand nombre d'autres miracles. Et il le pria de faire quelque signe éclatant, lui promettant de le délivrer des mains des Juifs. Mais Jésus ne lui répondit rien, et les princes des prêtres et les scribes ne cessaient de l'accuser.

ANSELME. — O très-douce Mère, qu'espériez-vous alors ?

MARIE. — J'espérais comme mère qu'il devait épargner mon Fils, le meilleur des rois. Mais Hérode et sa cour le méprisèrent, et l'ayant, par moquerie, revêtu d'une robe blanche, il le renvoya à Pilate. Et de ce jour-là Hérode et Pilate devinrent amis, car auparavant ils étaient ennemis l'un de l'autre.

Pilate, sachant avec quelle inhumanité et cruauté les Juifs avaient conspiré la mort de mon Fils, avait donné des gardes pour le conduire à Hérode et le ramener, de peur qu'ils ne le tuassent en chemin. Mon Fils ayant été remis entre les mains de Pilate, ce juge convoqua les princes des prêtres, et les magistrats, et le peuple, et leur dit : Vous m'avez présenté cet homme comme soulevant le peuple, et voilà que, l'interrogeant devant vous, je n'ai rien trouvé en lui de ce que vous lui imputez à crime, ni Hérode non plus ; car je vous ai renvoyés à lui, et on ne l'a convaincu de rien qui mérite la mort. Je le renverrai donc après l'avoir fait châtier. Mais la foule tout entière cria : Faites mourir celui-ci, et remettez-nous Barabbas. Barabbas, à cause d'une sédition et d'un meurtre, avait été mis en prison. Pilate, désirant renvoyer Jésus, dit de nouveau : Qu'a-t-il fait de mal ? Je ne trouve rien en lui qui mérite la mort. Je le châtierai donc et le renverrai. Mais ils insistaient avec de grands cris, demandant qu'on crucifiât Jésus. Crucifiez-le ! crucifiez-le ! criaient-ils plus fort. Pendant que Pilate siégeait sur son tribunal, sa femme lui envoya dire : Ne vous mêlez point de ce qui touche ce juste, car j'ai été aujourd'hui étrangement tourmentée en songe à son sujet.

Digitized by Google

CHAPITRE VII.

DE LA FLAGELLATION, DE LA COURONNE D'ÉPINES ET DES VOCIFÉRATIONS DES JUIFS.

Pilate, espérant satisfaire la cruauté des Juifs, fit flageller Jésus lié à une colonne, de telle sorte que des pieds à la tête il n'était que *plaies* affreuses.

ANSELME. — Là, ô très-chère Souveraine, eûtes-vous quelque espoir de le sauver ?

MARIE. — Oui, Anselme, j'avais une lueur d'espérance; mais, hélas ! elle disparut bientôt quand je vis mon Fils écrasé sous les coups, et son sang ruisselant par tout le corps, tellement qu'on ne le reconnaissait plus. Les soldats, tressant une couronne d'épines, la lui mirent sur la tête, et le revêtirent d'une robe de pourpre. Et venant à lui, ils disaient : Salut, roi des Juifs ! et ils le soufflетaient. Ils enfoncèrent tellement ces épines dans sa tête, que tout son visage fut couvert de sang. Pilate l'amena dehors dans ce triste état, et dit aux Juifs : Voilà votre roi ; mais ils criaient : Qu'il meure ! qu'il meure ! crucifiez-le. Pilate leur répondit : Prenez-le vous-mêmes et crucifiez-le. Ils repartirent : Nous avons la loi, et il doit mourir d'après cette loi, parce qu'il s'est dit le Fils de Dieu. Alors Pilate fait apporter de l'eau, et se lave les mains et dit : Je suis innocent du sang de ce juste. Et tous répondirent : Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants !

CHAPITRE VIII.

CONDAMNATION DE JÉSUS-CHRIST ET PORTEMENT DE LA CROIX.

Cédant aux instances furieuses des Juifs, le faible et injuste Pilate prononce la sentence de mort contre Jésus et ordonne qu'il soit crucifié.

ANSELME. — O très-tendre Mère, qu'êtes-vous devenue en entendant cette horrible sentence ?

MARIE. — Cette sentence fut le glaive de Siméon qui perça mon cœur et mon âme.

ANSELME. — O douce Marie, qu'arriva-t-il après cela ?

MARIE. — Ils prirent Jésus, mon Fils chéri, et l'emmenèrent, comme l'a écrit Jean ; et portant sa croix, il vint au lieu nommé Calvaire, où ils le crucifièrent. La croix avait quinze pieds de longueur. Mon bien-aimé Fils était si affaibli par les mauvais traitements qu'il avait reçus, qu'il ne la pouvait porter. Ce qui fait dire à Luc : Ils prirent un certain Simon, de

Digitized by Google

Cyrène, qui revenait des champs, et le forcèrent de porter la croix derrière Jésus. Ils agirent de la sorte, non par commisération, mais parce que ses forces étaient épuisées et qu'il succombait sous le poids.

ANSELME. — Etait-il suivi d'une grande multitude ?

MARIE. — Toute la foule accourait, comme on la voit lorsque des meurtriers sont conduits au supplice. Luc le dit : Une grande foule de peuple et des femmes le suivaient, pleurant et se lamentant. Des enfants le suivaient aussi, lui jetant de la boue et des pierres. Mon Fils Jésus, se tournant vers ces femmes, leur dit : Filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants qui me couvrent de boue et de pierres, ne sachant ce qu'ils font ; car voilà que viendront des jours où il sera dit : Heureuses les stériles, et les entrailles qui n'ont point porté, et les mamelles qui n'ont point allaité. Alors ils commenceront de dire aux montagnes : Tombez sur nous, et aux collines : Couvrez-nous ; car si l'on traite ainsi le bois vert, que sera-ce du bois sec ?

Lorsque mon Fils était emmené hors de la porte de la ville avec deux larrons, environné et pressé par le peuple qui l'insultait, je voulus le suivre et le voir, mais je ne le pus, à cause de la foule innombrable qui accompagnait mon Fils, le chargeant d'opprobres. Cependant, tandis que Marie-Madeleine et moi cherchions un endroit pour nous approcher de lui, tout à coup il nous apparut défiguré, accablé de douleurs sans nombre ; il s'inclina avec bonté vers moi, comme s'il eût dit : O ma bonne Mère, je vous rends grâces pour tant de soins que vous m'avez prodigués et pour toutes les peines que vous avez prises dans votre pauvreté et dans votre humiliation pour nourrir le temple de mon corps ; vous voyez en quel état est maintenant ce temple livré aux affronts, aux injures et aux mépris.

CHAPITRE IX.

DU CRUCIFIEMENT ET DE L'ÉRECTION DE LA CROIX.

Arrivés au lieu du Calvaire, ils crucifièrent là mon Fils au milieu de deux voleurs.

ANSELME. — Comment le crucifièrent-ils ?

MARIE. — Ecoutez, Anselme, ce récit lamentable. Lorsqu'ils furent montés au Calvaire, lieu d'ignominie, ils dépouillèrent entièrement Jésus, mon Fils unique, et je tombai à demi morte. Cependant je pris le voile qui couvrait ma tête, et j'en ceignis ses reins. Après cela ils placèrent la croix sur la terre, et ils l'étendirent dessus ; ils clouèrent d'abord un bras, ensuite ils tirèrent l'autre avec une corde et le clouèrent aussi. Ensuite ils percèrent ses pieds sacrés. Tous ses membres paraissaient comme disloqués, ainsi que le disait le Psalmiste : Ils ont compté tous mes os : *Dinu-*

Digitized by Google

meraverunt omnia ossa mea. Alors cette autre prophétie de David s'accomplit : Ecoute, ma fille, et vois. Comme si mon Fils m'eût dit : Ecoutez, ô ma très-chère Mère, le bruit des marteaux, et voyez comme ils ont percé mes mains et mes pieds ; et nul ne compatit à mes douleurs, si ce n'est vous, ô ma bien-aimée Mère ! Entendant et voyant ces choses, le glaive de Siméon transperça mon cœur et mon âme. Après cela, ils dressèrent la croix à grand'peine ; il se trouva si élevé, que je ne pouvais atteindre à ses pieds. Et ainsi élevé, toutes ses blessures se rouvrirent par le poids de son corps ; et alors le sang jaillit en abondance de ses mains, de ses pieds et de tout son corps. Je fus tout inondée de son sang.

CHAPITRE X.

DES OPPROBRES DE JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX.

ANSELME. — Qu'arriva-t-il après tant d'atrocités ?

MARIE. — Après qu'ils eurent crucifié mon Fils, ils se divisèrent ses vêtements et tirèrent au sort sa robe sans couture, afin que s'accomplit ce qu'avait dit le Prophète : Ils se sont partagé mes vêtements et ont tiré ma robe au sort (Psal. 21, 19). Et ses ennemis étant là l'observaient. Pilate fit placer au-dessus de sa tête l'inscription suivante dans les trois langues hébraïque, grecque et latine : JÉSUS DE NAZARETH, ROI DES JUIFS. Ceux qui passaient blasphémaient contre lui, branlant la tête et disant : Toi qui détruis le temple de Dieu et le rebâtis en trois jours, que ne te sauves-tu toi-même ? Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix. Les princes des prêtres aussi et les scribes et les anciens disaient avec moquerie : Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même ; s'il est le roi d'Israël, qu'il descende maintenant de la croix, et nous croirons en lui. Il se confie en Dieu ; que maintenant Dieu le délivre, s'il l'aime ; car il a dit : Je suis le Fils de Dieu.

CHAPITRE XI.

DES PAROLES DE JÉSUS-CHRIST SUR LA CROIX.

ANSELME. — Que répondit votre Fils à de pareils outrages ?

MARIE. — Mon bien-aimé pria pour eux, disant : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. Et le peuple se tenait là pour le voir et pour l'insulter. Alors il put dire à sa Mère : Ecoutez, ma Fille, et voyez ; entendez les voix qui blasphèment contre votre Fils, et contemplez ma douleur ; car vous savez que vous m'avez conçu du Saint-Esprit, et que

Digitized by Google

vous m'avez enfanté restant vierge, et comment vous m'avez nourri. Ceux-ci ne croient pas en moi; pour vous, croyez en moi, et compatissez avec moi. Alors de nouveau le glaive de Siméon perça mon âme. Le larron qui était pendu à sa gauche, entendant cela, l'insultait, disant : Si tu es le Christ, sauve-toi et sauve-nous. Mais l'autre, qui était crucifié à sa droite, le reprenait, disant : Ne crains-tu point Dieu, toi non plus, qui subis la même condamnation? Cependant nous recevons la juste peine de nos crimes, tandis que celui-ci n'a rien fait de mal. Et il disait à Jésus : Seigneur, souvenez-vous de moi quand vous arriverez en votre royaume. Et Jésus lui dit : En vérité je vous le dis, aujourd'hui vous serez avec moi dans le paradis.

ANSELME. — Que faisiez-vous alors, ô très-douce Souveraine?

MARIE. — J'étais debout au pied de la croix, et j'étais si remplie de tristesse, que je ne pouvais supporter aucune consolation. Mes sœurs étaient aussi là, ainsi que Marie-Madeleine. Et lorsque mon Fils m'eut vue et Jean son disciple qu'il aimait, il me dit : Femme, voilà votre fils. Ensuite il dit à son disciple : Voilà votre mère. Il était environ la sixième heure, et les ténèbres couvrirent toute la terre jusqu'à la neuvième heure. Et Jésus jeta un grand cri, disant : *Eli, Eli, lamma sabactani;* c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé? Quelques uns disaient : Il appelle Elie. Attendez, disaient les autres, voyons si Elie viendra le délivrer. Jésus, sachant que tout était accompli, dit : J'ai soif. Vous avez soif, Seigneur, du salut des pécheurs. Il y avait là un vase plein de vinaigre. Aussitôt l'un d'eux courut prendre une éponge qu'il emplit de vinaigre, et, la mettant au bout d'un roseau, il lui présenta à boire pour qu'il mourût plus tôt. Et lorsque Jésus en eut goûté, il dit : Tout est consommé.

CHAPITRE XII.

DE LA MORT DE JÉSUS-CHRIST, ET DES MERVEILLES QUI LA SUIVIRENT.

Et après cela il dit : Père, je remets mon âme entre vos mains. Et baissant la tête, il rendit l'esprit. Et voilà que le voile du temple fut déchiré en deux du haut jusqu'en bas, et la terre trembla, les pierres se brisèrent, les sépulcres s'ouvrirent, et plusieurs corps des saints qui étaient endormis se levèrent; et sortant de leurs tombeaux après sa résurrection, ils vinrent dans la cité sainte et furent vus de plusieurs. Le centurion et ceux qui étaient avec lui, gardant Jésus, voyant le tremblement de terre et tout ce qui se passait, furent saisis d'une grande crainte, et ils dirent : Celui-ci était vraiment le Fils de Dieu. C'est ainsi que tous les éléments rendaient témoignage de Jésus; les Juifs seuls étaient endurcis.

Digitized by Google

CHAPITRE XIII.

DEUIL DE LA MÈRE A LA MORT DE SON FILS.

ANSELME. — Très-chère Souveraine, votre douleur ne finit pas encore.

MARIE. — Non, Anselme, parce que la prophétie de Siméon n'était pas encore pleinement accomplie : Et un glaive de douleur transpercera votre âme. Ecoutez donc ce qu'il y a de plus lamentable. Le jour de la mort de mon Fils étant celui de la Préparation, afin que les corps ne demeurassent pas en croix durant le sabbat, car ce jour de sabbat était grand, les Juifs prièrent Pilate qu'on leur rompît les jambes et qu'on les enlevât de là. Les soldats vinrent donc, et ils rompirent les jambes du premier et de l'autre qui avaient été crucifiés avec lui. Etant venus à Jésus, et le voyant déjà mort, ils ne lui rompirent point les jambes ; mais un des soldats lui ouvrit le côté avec une lance, et aussitôt il en sortit du sang et de l'eau. Lorsque je vis une semblable cruauté exercée sur un mort, je fus comme morte ; et alors fut vraiment consommée en moi cette prophétie de Siméon : Un glaive de douleur transpercera votre âme. Je criais et pleurais, et mes larmes ne cessèrent de couler qu'après que la douleur les eut épuisées ; j'avais tant pleuré la nuit précédente et ce jour-là, et je disais : Hélas ! ô mon très-doux Fils, où est maintenant ma consolation que j'ai toujours trouvée en vous? Qui me donnera de mourir pour vous, ô mon Fils Jésus !

CHAPITRE XIV.

DE LA DESCENTE DU CORPS DE JÉSUS-CHRIST DE LA CROIX, ET DE SA SÉPULTURE

ANSELME — Après cela que fit-on ?

MARIE. — Après ces choses, Joseph d'Arimathie pria Pilate de lui permettre d'enlever le corps de Jésus, de l'inhumer, disant entre autres choses : Seigneur, si vous ne livrez pas tout de suite ce corps, nous perdons la plus aimable femme, mère du jeune homme qui a été mis à mort ; elle est si remplie de douleur, que nous compatissons avec elle autant que si son Fils unique était l'unique de nous tous ; elle se meurt de douleur. Alors Pilate s'informa s'il était déjà mort, et s'étant assuré du centurion de tout ce qui s'était passé, il ordonna de délivrer le corps de Jésus. Et Joseph vint et enleva le corps sacré. Ecoutez, Anselme, ce récit lamentable. Pen-

Digitized by Google

dant que Joseph descendait le corps, j'étais près de la croix, les yeux fixés en haut sur mon Fils; j'attendais que les bras fussent détachés pour les toucher et les baiser, comme je le fis en effet. Et lorsqu'il fut descendu de la croix, on le déposa sur la terre à trois pas de la croix; et faisant reposer sa tête sur mon sein, je pleurai amèrement, et je disais : Hélas! très-cher Fils, quelle consolation pourrai-je goûter, vous ayant mort sous mes yeux! Alors Jean l'évangéliste accourant se jeta sur la poitrine de Jésus, pleurant et disant : Hélas! hélas! hier je puisais dans cette poitrine des paroles suaves, aujourd'hui tout est triste et lamentable. Pierre vint aussi et pleura amèrement la mort de son Maître et l'infamie de l'avoir renié trois fois. Marie-Madeleine fondait en larmes sur son Seigneur, disant : Qui me remettra maintenant mes péchés? qui m'excusera maintenant auprès de Simon et auprès de ma sœur? Jacob, qu'on nommait le frère de mon Fils, vint aussi, et il disait en pleurant : Hélas! ô Seigneur mon Maître, que cette face si aimable et qui me ressemblait est différente maintenant de ce qu'elle était hier! Vos mains et vos pieds ont été cloués à la croix; votre corps est tout couvert de coups et de blessures. Tous les disciples accoururent et se lamentaient en le voyant mort; et mon Fils, pour ma consolation et celle des disciples, fut glorifié là en notre présence. Toutes ses plaies, toutes ses meurtrissures disparurent, excepté les cinq plaies qu'il se réserva pour les conserver jusqu'au jour du jugement; et il parut aussi sain de corps que s'il n'eût jamais souffert, ce qui nous donna à tous une immense consolation. Et lorsqu'ils voulurent l'ensevelir, je le tenais fortement entre mes bras en pleurant, ne pouvant me résoudre à me séparer de lui; et je disais : Jean bien-aimé, laissez-moi mon Fils mort, puisque je n'ai pu le conserver vivant; mais s'il est nécessaire que vous le mettiez dans le tombeau, je vous prie de m'y mettre avec lui. Jean me répondit : Vous savez, ô très-chère Souveraine, qu'il n'a pas pu en être autrement, et que le genre humain a dû être ainsi racheté. Enfin je permis comme malgré moi qu'on l'ensevelît. Et lorsqu'on le descendit dans le sépulcre et qu'il y fut déposé, je voulus y entrer pour être auprès de lui; et je me jetai sur le sépulcre, et je me lamentais tellement que tous fondaient en larmes. Et lorsque Jean voulut me ramener à la ville et m'éloigner du tombeau, je le suppliai en pleurant et disant : Bien-aimé Jean, ne me faites pas cette injure de me séparer de mon très-cher Fils Jésus; j'attendrai là jusqu'à la mort. Et tous pleurèrent de nouveau. Mais enfin Jean, me prenant par le bras, m'emmena comme par violence et me fit rentrer en ville. Le peuple, me voyant revêtue d'une robe recouverte du sang de mon Fils, qui avait coulé sur moi quand j'étais au pied de la croix, criait tout d'une voix en gémissant : Oh! quelle abominable injure on a faite aujourd'hui dans Jérusalem à cette si belle et si bonne Mère et à son cher Fils! Et ils compatissaient avec moi.

Digitized by Google

Au temps de la passion, dit saint Bernardin de Sienne (1), la séparation, l'enlèvement, l'éloignement de Jésus furent choses très-amères pour la divine Vierge. Elle sentit très-vivement cette cruelle amertume pour quatre motifs : 1° sous le rapport de la condition; 2° sous le rapport de la connaissance; 3° sous le rapport de l'amour; 4° sous le rapport du bonheur de l'union.

D'abord la très-douce Vierge éprouva une amère douleur par la séparation et l'enlèvement de son très-cher Fils au temps de la passion, par la raison de la condition de son Fils. Qu'y a-t-il d'étonnant si elle fut remplie d'une très-amère douleur, puisque son Fils était la douceur même et tout désirable, comme le disent les Cantiques, 5? A cause de cette soustraction, le Psalmiste prête d'avance ces paroles à la douleur de la Vierge: Mon cœur a été bouleversé, ma force m'a abandonnée, et mes yeux se sont obscurcis. Et à la vérité son Fils était sa force dans toutes ses adversités; il était sa lumière et la joie de son cœur en toutes choses. Sa douleur fut immense en intensité, en durée, en démonstration. En intensité, puisqu'elle pénétra jusqu'au fond de l'âme, ainsi que le lui avait prédit Siméon. Sa douleur fut immense en durée, puisqu'elle ne cessa pendant quatre jours. Elle fut immense en démonstration, car elle ne pouvait cacher les douleurs de son cœur, l'abondance de ses larmes, ses lamentations. Assurément son amertume fut extrême, en ce que son cher Fils lui fut enlevé par la mort la plus honteuse.

Secondement, la séparation de son très-cher Fils fut très-douloureuse à la très-douce Vierge sous le rapport de sa connaissance. Trois choses portent à prendre compassion de celui qui souffre : la violence des souffrances, la connaissance de cette violence par celui qui compatit, et l'amour de celui qui compatit pour celui qui souffre. Premièrement, la violence des douleurs. La rigueur sans mesure de la passion de Jésus-Christ est inexplicable pour toute langue angélique et humaine; elle surpasse la capacité de toute pure créature. C'est ce que le Seigneur nous veut faire entendre par les paroles de son prophète Jérémie (Lament. 1) : O vous tous qui passez par le chemin, regardez, et voyez s'il est une douleur comme ma douleur.

Secondement, cette pieuse Mère avait une parfaite connaissance de cette passion, parce qu'elle était présente à la mort de son Fils, qu'elle savait être le Fils de Dieu.

En troisième lieu, elle avait un amour immense pour celui qui souffrait; car la violence de la douleur est au niveau de la grandeur de l'amour. C'est pourquoi sa compassion était sans bornes, son amour étant immense, et sa douleur était d'autant plus vive qu'elle fut témoin de ses tourments. Elle entendit la sentence de mort; elle accompagna en gémis-

(1) De glorioso Nomine Mariæ, serm. 2, art. 1.

Digitized by Google

sant Jésus qui portait sa croix; elle le vit blessé, frappé, ensanglanté, attaché à la croix. Qui, je le demande, pourrait comprendre toute la douleur de son âme? Ah! comme elle pouvait s'écrier : Que vous dirai-je, mon bien-aimé, fils de mes entrailles, fils de mes vœux! *Quid, dilecte mi! Quid, dilecte uberi mei! quid, dilecte votorum meorum!* (Prov. 31, 2.) Quoi! mon bien-aimé, ne voyez-vous pas votre chère Fille, votre Mère qui est à vos côtés, qui tombe de tristesse? Quoi! ô Fils de mes entrailles, vous ne regardez pas votre Mère abîmée dans les larmes et la douleur, près d'expirer? Quoi! ô mon Fils, vous ne remarquez pas votre servante, votre nourrice qui vous suit jusqu'à la croix, gémissant, soupirant, pleurant amèrement, expirant de douleur? Quoi! vous permettez qu'on vous livre à des mains criminelles, qu'on vous élève en croix, qu'on disloque vos membres, qu'on déchire vos entrailles, de manière à ce qu'un glaive de douleur me foudroie? Marie est donc une mer amère, et on peut lui appliquer ces paroles de Jérémie : Elle était écrasée d'amertume : *Et ipsa oppressa amaritudine* (Lament. 1).

Troisièmement, la séparation de son cher Fils au temps de la passion fut très-amère à cette Mère pleine de tendresse, à raison de son amour pour lui; car, comme nous l'avons déjà dit, la douleur est forte à raison de la force de l'amour. Les Juifs eux-mêmes mesurèrent l'affection de Jésus pour Lazare aux larmes qu'il répandit sur sa mort; ce qui leur faisait dire : Voyez comme il l'aimait : *Ecce quomodo amabat eum* (Joan. 11, 35-36). Or, Jésus-Christ fut infiniment aimé par sa Mère ; cette séparation fut donc pour elle une suprême douleur. La ressemblance est la cause de l'amour; or, Jésus-Christ était très-ressemblant à la bienheureuse Vierge, étant tout entier engendré de la substance de sa Mère : c'est pourquoi elle l'aimait infiniment. Assurément Jésus possédait toutes les qualités qui rendent un fils aimable à sa mère, et il les eut au suprême degré; car le Seigneur Jésus-Christ était plus puissant, plus sage, plus généreux, plus beau et meilleur que tous les autres incomparablement. Aussi Marie eut-elle pour son Fils un amour sans mesure, et par conséquent une douleur sans mesure quand elle fut séparée de lui.

En quatrième lieu, la séparation de son Fils fut très-douloureuse pour cette Mère, à raison du bonheur qu'elle éprouvait d'être avec lui; car plus on éprouve de joie, de consolation à la présence de quelqu'un, plus est vive la douleur de son absence. Or, il est certain que la présence de Jésus-Christ était pour sa Mère un bonheur inexprimable. Saint Anselme dit : Qui comprendra de quelle joie fut remplie Marie à la naissance de Jésus, et lorsqu'elle voyait celui qu'elle aimait de toute son âme, qu'elle savait être le Seigneur et le Dominateur de toutes choses, mangeant avec elle, parlant avec elle, échangeant avec elle les plus tendres et les plus pures caresses? Aussi la séparation fut-elle pour Marie très-amère, très-douloureuse; aussi Marie pouvait-elle dire avec plus de raison encore

Digitized by Google

que Noémi : Ne m'appelez plus Noémi, *Belle*, mais appelez-moi MARA, *Amère*, parce que le Tout-Puissant m'a remplie d'une grande amertume (Ruth, 1, 20; *ut supra*, cap. 4).

Secondement, outre l'amertume qu'éprouva Marie par sa séparation d'avec son bien-aimé Fils, elle en ressentit une autre en voyant et contemplant les souffrances atroces de ce cher Fils. Car, voyant son Fils unique et le Fils unique de Dieu endurer tant et de si cruels tourments d'une manière aussi infâme, elle était frappée et dévorée d'une véhémente douleur et d'une immense amertume. Mais, afin de mieux saisir cet état d'affliction, considérons les douleurs qu'on éprouve à la mort d'un ami sincère. Quatre principales douleurs suivent la mort d'un ami, selon le sentiment de saint Augustin se donnant lui-même pour exemple (1) : 1° la nuit du cœur; 2° la représentation de la mort; 3° le souvenir de cette affliction que d'autres rappellent; 4° la vacillation entre la vie et la mort. Ces quatre douleurs peuvent s'appliquer à Marie dans la passion et la mort de son divin Fils.

La première douleur qu'on éprouve à la mort d'un ami est de se sentir le cœur enveloppé de noires ténèbres. Saint Augustin dit, parlant de la mort de son compagnon : Mon cœur a été rempli de ténèbres : *Contenebratum est cor meum.* S'il en était ainsi par l'amour d'un compagnon mort, avec plus forte raison dans l'amour maternel, naturel, gratuit et d'alliance. Marie était unie à son Fils par l'amour maternel, par l'amour naturel, par l'amour gratuit, par l'amour de société pendant trente-trois ans. Quand donc elle le vit suspendu à la croix entre deux larrons, couvert de tant de blessures, percé par des clous énormes, et sur le point de mourir, son cœur pouvait-il n'être pas rempli de noires et déplorables ténèbres? Elle pouvait donc dire avec plus de raison encore que le Prophète royal : *Cor meum conturbatum est in me :* Mon cœur est dans le trouble (Psal. 37, 10). Son cœur était troublé, son amertume était extrême; aussi disait-elle avec Jérémie : Mon cœur est bouleversé au-dedans de moi, parce que je suis pleine d'amertume : *Subversum est cor meum in memetipsa, quoniam amaritudine plena sum* (Lament. 1, 20).

La seconde souffrance qui suit la mort d'un ami, c'est la représentation de la mort. L'âme voit la mort en tout ce qui environne le défunt ami et retrouve la mort partout. C'est ce que dit saint Augustin (*ut supra*) : Tout ce que je regardais était la mort : *Quidquid aspiciebam, mors erat.* Si donc entre les amis, où il n'y a que simple communication, la ressemblance de la mort est si imprimée partout, combien plus fortement était-elle imprimée dans la Vierge bénie et dans son bien-aimé Fils, entre lesquels il y avait une si parfaite union, quant à la naissance, à l'éducation, à la forme, à la beauté. Il est évident qu'ils s'aimaient tendrement, ce qui la

(1) Lib. 4 Confessionum.

Digitized by Google

remplissait nécessairement de l'impression de la mort en tout ce qui concernait son Fils; son cœur débordait donc d'amertume, et cette voix lamentable de l'Ecclésiastique était la voix de Marie : O mort, que ton souvenir est amer! *O mors, quam amara est memoria tua !* 41, 1. Et ces autres paroles : Est-ce ainsi que l'amère mort sépare? *Siccine separat amara mors ?* (1 Reg. 15, 32.)

La troisième souffrance est la considération et le souvenir de ceux qui sont affligés, car tout ce qui rappelle cette mort est une affliction ; ce qui fait dire à saint Augustin (*ut supra*) : La patrie m'était un supplice, et la maison paternelle une merveilleuse désolation; et tout ce que j'avais mangé avec lui me tourmentait sans lui : *Et erat mihi patria supplicium, et paterna domus mira infelicitas; et quidquid cum illo comederam, sine illo in cruciatus vertebatur.* S'il en fut ainsi dans l'amour d'un pur homme, pouvons-nous concevoir ce qu'il en fut dans l'amour d'un Dieu-Homme? Ainsi tous les disciples du Seigneur étaient pour Marie un tourment; leur vue, leurs larmes la tuaient, et tout ce qui était sous les yeux de cette tendre Vierge et Mère était pour elle affliction et crucifiement, et surtout l'affreuse mort infligée à son cher Fils. Car si Rachel pleurant ses fils ne voulait aucune consolation (Matth. 2), combien plus Marie n'en voulait-elle pas! Elle s'appliquait, voyant son bien-aimé Fils monter sur la croix, ces paroles de Jérémie : *Luctum unigeniti fac tibi planctum amarum :* O mère, sois en deuil de ton fils unique, 6, 26.

La quatrième souffrance est la vacillation entre la mort et la vie. Saint Augustin dit (*ut supra*) : Je ne sais si je voulais mourir pour lui, ou l'un pour l'autre, ou mourir ensemble ; car ne pas vivre ensemble était pire que la mort : *Nescio an vellem pro illo, vel vellem pro invicem, vel simul mori; quia morte pejus erat non simul vivere.* L'usage, en effet, de ceux qui s'aiment, c'est de vouloir mourir l'un pour l'autre. Il est hors de doute que l'amour de Marie la portait à vouloir mourir pour son Fils, et mourir une infinité de fois si cela eût été possible, afin de le sauver lui-même. Car si David désirait de mourir à la place de son Fils, Marie le voulait avec bien plus d'ardeur; et ces paroles lui conviennent encore plus qu'à David : *Quis mihi det, ut ego moriar pro te, fili mi?* Qui est-ce qui me donnera la douceur de mourir pour vous, ô mon fils? (2 Reg. 18, 33.)

Mais, dira-t-on, pourquoi donc la bienheureuse Vierge n'est-elle pas morte, si elle a été remplie de tant et de si amères douleurs? Car cela arriva à l'épouse de Phinées, qui, à la prise de l'arche et à la mort de son fils, mourut elle-même de douleur (1 Reg. 4). Saint Anselme répond à cette question et dit qu'elle serait morte, si le Saint-Esprit ne l'eût soutenue et fortifiée. O pieuse Maîtresse, dit-il, je ne puis croire que vous eussiez pu supporter, même sur un seul point, les aiguillons d'un si grand tourment, et que vous ne fussiez pas morte, si l'Esprit de vie, l'Esprit de consolation, l'Esprit de douceur de votre Fils ne vous eût soutenue. Dans

Digitized by Google

les affreuses douleurs que vous éprouviez à la vue de la mort de votre tendre Fils, l'Esprit saint vous fortifiait, vous consolait, vous instruisait intérieurement que cette mort ne l'élevait pas, mais qu'elle était plutôt un triomphe, car elle lui soumettait toutes choses; et c'est ce que vous voyiez en lui tandis qu'il était sur la croix et que vous étiez vous-même comme morte au pied de cette croix.

Troisièmement, diverses causes, au temps de la passion, furent pour Marie des sources de grande amertume et de grandes douleurs. Quatre principales causes se présentent ensemble pour l'affliger profondément: 1° les choses qu'elle voit en son Fils; 2° ce qu'elle voit à l'égard de son Fils dans les amis qui s'éloignent; 3° ce qu'elle voit à l'égard de son Fils dans les ennemis qui le persécutent; 4° ce qu'elle voit dans ce qui la concerne elle-même. D'abord donc, sous le rapport de son Fils; ensuite, sous le rapport de ses amis; en troisième lieu, sous le rapport de ses ennemis; enfin, sous le rapport d'elle-même. (*Ut supra*, art. 3.)

Premièrement, les causes de son amertume et de sa douleur furent ce qu'elle voyait en son Fils. Car elle vit en lui le prix du monde donné à vil prix, la force des saints tombée en agonie, le plus beau parmi les enfants des hommes couvert d'une sueur de sang, le Seigneur de l'univers pris comme un voleur, la vertu des cieux enchaînée, celui qui fait trembler les colonnes du ciel attaché à une colonne, le Créateur du monde meurtri de coups, celui entre les mains de qui est la vie et la mort brisé et déchiré par les fouets, le souverain Juge des siècles traîné devant les impies pour être jugé, celui qui est honoré et glorifié dans les cieux foulé aux pieds par les plus grands scélérats, le Roi des cieux méprisé par les criminels, le chef de toutes les Principautés et Puissances frappé à coups de bâton et couvert ainsi de ruisseaux de sang, couronné d'épines, et enfin condamné à mort par le jugement le plus injuste. Elle vit la suprême grandeur réduite à l'anéantissement, la suprême joie noyée dans l'affliction, la suprême richesse dans la dernière pauvreté, la suprême lumière obscurcie par les ténèbres, le suprême honneur couvert d'opprobres, la suprême amabilité chargée d'injures. Elle voit sa blanche poitrine meurtrie, son côté ouvert d'où ruisselle le sang, ses entrailles disloquées, ses yeux si brillants languissants, sa bouche royale pâle, ses bras étendus glacés, ses pieds cloués d'où le sang coule en abondance. L'âme de Marie était donc vraiment remplie d'angoisses en voyant et contemplant un si terrible spectacle. Elle pouvait dire avec plus de raison encore que Jérémie : J'ai été remplie d'amertume, j'ai été enivrée d'absinthe : ***Replevit me amaritudinibus, et inebriavit me absynthio*** (Lam. 3, 15).

Secondement, l'abandon de son Fils par ses amis fut pour Marie une cause d'amertume et de profonde douleur. Quoi! ses disciples, Pierre et les autres choisis pour apôtres, initiés dans ses secrets divins et admis comme ses meilleurs amis, prennent la fuite lorsque l'heure de la pas-

Digitized by Google

sion arrive! Eux qui juraient auparavant de ne le point abandonner, s'enfuient et le laissent seul avec sa Mère!

En troisième lieu, la persécution des ennemis de Jésus-Christ est pour cette auguste Vierge la cause de la plus cruelle douleur. Son âme débordait de tristesse, voyant les Juifs furieux lancer les plus horribles menaces contre son unique cher Fils, accabler d'infâmes calomnies celui que les anges désirent contempler, le frapper, le couvrir d'immondes crachats, le garrotter, le flageller, voiler ses yeux divins, le railler par les paroles les plus impies, le souffleter, blasphémer contre lui, le couronner d'épines, le crucifier, percer ses mains et ses pieds, le suspendre entre deux voleurs, l'abreuver de fiel et de vinaigre, le maudire, et cela dans un jour solennel, dans la ville royale, au milieu d'un peuple innombrable, et au lieu des condamnés et des suppliciés. Elle voyait les larmes de ses voisins, elle entendait leurs cris et les lamentations de ses proches, les opprobres de ceux qui l'accablaient d'injures, l'envie maligne de ses insulteurs, les dérisions de ceux qui le raillaient, les cris infernaux de ceux qui le maudissaient.

En quatrième lieu, ce qui se passait par rapport à elle-même, au temps de la passion, l'accablait de douleur. Elle considérait alors principalement trois choses lamentables pour elle : d'abord sa présence, ensuite son impuissance, ensuite son abandon. 1° Sa présence : elle était là; elle avait sous les yeux son Fils crucifié, lacéré. Une mère s'afflige beaucoup quand elle apprend que son fils meurt d'une horrible mort; mais elle souffre beaucoup plus quand elle voit son fils blessé et tué. De quelle immense douleur n'était donc pas remplie la Vierge bénie, voyant son Fils mourir d'une mort si humiliante et si cruelle! 2° Sa douleur avait aussi sa source dans son impuissance, car il lui était impossible de secourir son bien-aimé Fils. C'est une grande consolation pour une mère d'assister son fils mourant et de pouvoir le soulager en quelque chose; mais la sainte Vierge ne pouvait en rien l'aider. Elle entendait qu'il avait soif, et elle ne pouvait lui donner à boire. Elle voyait son corps délicat et sacré déchiré de blessures profondes, et elle ne pouvait les panser, les lier; elle ne pouvait apporter aucun soulagement ni aucun remède. Elle voyait son corps couvert de sang, et elle ne pouvait l'étancher et l'essuyer avec un linge. Elle voyait qu'il n'avait plus la force de soutenir sa tête, tant elle était pesante, meurtrie, accablée, faible, ensanglantée, et elle ne pouvait prêter ses mains de Mère pour la soutenir et la soulager. Elle le voyait pleurer sur la croix, et elle ne pouvait sécher ses larmes. Elle voyait son sang couler sur la terre, et elle ne pouvait le recueillir. Elle le voyait expirant, rendant son âme, et elle ne pouvait l'embrasser, le presser sur son cœur. Oh! avec quelle amertume elle pouvait dire avec mille fois plus de raison qu'Anne, épouse d'Elcana : *Mulier infelix nimis ego sum* (1 Reg. 1, 15). 3° Sa douleur avait aussi pour cause l'abandon où elle se trouvait.

Digitized by Google

Elle ne savait à qui s'adresser pour avoir du secours et des conseils, car tous les disciples avaient pris la fuite; il n'y avait personne qu'elle pût consulter et à qui elle pût demander aide. Nul pour soulager son Fils ainsi qu'elle; ils étaient l'un et l'autre abandonnés, dédaignés, méprisés. Ce qui fait dire à l'Ecclésiastique dans la personne de Jésus et de la Vierge: *Respiciens eram ad adjutorium hominum, et non erat :* J'attendais le secours des hommes, et il n'en était point pour moi, 51, 10. Nul homme pour compatir avec elle, nul homme pour la consoler. C'est pour son Fils et pour elle que le Psalmiste dit : Mon cœur est navré d'amertume, je suis consumé de tristesse; j'ai attendu un consolateur, mais en vain; j'espérais un ami, je ne l'ai pas trouvé : *Improperium expectavit cor meum et miseriam. Et sustinui qui simul contristaretur, et non fuit; et qui consolaretur, et non inveni*, 68, 21. Elle n'a personne pour l'accompagner; aussi dit-elle par la bouche de Job : Mes frères se sont éloignés de moi, mes amis me sont devenus étrangers, mes parents m'abandonnent; ceux qui me connaissaient m'ont oubliée, 19, 13-14. O Père céleste, dit-elle par le Prophète royal, vous avez éloigné de moi (ou plutôt vous avez permis qu'ils s'éloignassent) mes parents et mes amis, et tous ont fui dans les ténèbres : *Elongasti a me amicum et proximum, et notos meos a miseria* (Psal. 87, 19). Lors donc que Marie vit toutes ces tristes choses et qu'elle les pesa, pouvait-elle n'être pas plongée dans la plus grande amertume? Marie est donc vraiment une mer amère en laquelle tous les fleuves et les flots les plus amers se sont accumulés; car chaque circonstance de la passion est comme un fleuve singulier de douleur, et par conséquent d'amertume. C'est donc à elle que s'appliquent ces paroles des Lamentations de Jérémie : *Magna est velut mare contritio tua :* Votre douleur est vaste comme la mer, 2, 13. Et cette mer ne se soulevait pas par impatience, mais elle recevait et supportait tous ces fleuves amers dans une inébranlable patience et résignation. Ces paroles de l'Ecclésiaste s'appliquent dans leur sens mystique à Marie : Tous les fleuves vont à la mer, et la mer ne déborde pas de colère : *Omnia flumina intrant in mare, et mare non redundat*, 1, 7. Mais la mer de la largesse divine déborde jusqu'à nous par Marie; car nous recevons tous de sa plénitude, ici-bas la grâce, au ciel la gloire (*ut supra*, cap. 4).

Sainte Brigitte, dans le premier livre de ses *Révélations*, chapitre 33, dit : Marie me disait : Considérez, ô ma fille, la passion de mon Fils, dont les membres étaient pour moi comme mes membres et comme mon cœur. Car, comme les autres fils, selon l'usage, sont dans les entrailles de leurs mères, ainsi mon Fils était en moi. Mais lui-même fut conçu par le feu ardent de la divine dilection, tandis que les autres le sont par la concupiscence de la chair. D'où Jean, mon cousin, a dit avec raison : Le Verbe s'est fait chair. Car il est venu par la charité, et il était en moi. Et le Verbe et l'amour l'ont fait en moi. Car il était pour moi comme mon

Digitized by Google

cœur. Lorsqu'il naquit de moi, je sentis moi-même qu'il naissait comme la moitié de mon cœur et qu'il sortait de moi. Et lorsqu'il souffrit, j'éprouvai ses souffrances comme souffrances de mon cœur. Ainsi donc, lorsqu'on le flagellait et le crucifiait, c'était comme mon cœur qui était flagellé et crucifié. J'étais la plus rapprochée de lui dans sa passion, je ne m'éloignai pas de lui. J'étais la plus rapprochée de sa croix; et comme ce qui touche au cœur est plus sensible et plus douloureux, ainsi ses tourments étaient plus cruels pour moi que pour tous les autres. Et lorsque du haut de la croix il me regardait, et que je le contemplais moi-même, alors mes yeux fondaient en larmes. Et lui, me voyant broyée par la douleur, en était tellement ému, que toutes les douleurs de ses blessures étaient comme assoupies, tant mes douleurs lui étaient sensibles, en quelque sorte plus que les siennes propres. Il en était de même en moi à son égard. C'est pourquoi, j'ose le dire, sa douleur était ma douleur, parce que son cœur était mon cœur. Et ainsi qu'Adam et Eve vendirent le monde pour un fruit, de même mon Fils et moi nous avons racheté le monde comme avec un seul cœur. O ma fille, méditez sur l'état où j'étais à la mort de mon Fils, et tous les sacrifices ne vous coûteront plus rien.

Marie avait le cœur et les entrailles percés d'un glaive de douleur, dit sainte Brigitte (1), et ces atroces douleurs s'étendaient sur tous ses membres. Elle recevait autant de coups de glaive que son très-cher Fils subissait de coups et d'opprobres. Elle voyait son Fils cruellement soufflété par les mains des impies, flagellé sans pitié et sans mesure, persécuté avec fureur par les princes des Juifs jusqu'à une honteuse mort; elle entendait le peuple entier crier avec rage : Crucifiez le traître! elle voyait cet Agneau sans tache mené au supplice les mains liées; elle le voyait chargé de sa croix, sous laquelle il succombait épuisé. De ces monstres, les uns le précédaient, d'autres étaient auprès de lui pour le frapper, et ceux qui marchaient derrière lui le poussaient violemment pour le faire avancer. Tous tombaient sur cet innocent Agneau pour le tourmenter. Et, comme l'avait peint Isaïe, il était d'une patience infinie, semblable à une brebis conduite à la boucherie et qui ne se plaint même pas. Cette patience inaltérable, sa Mère bénie la pratiqua pareillement dans toutes ses tribulations. Et comme l'agneau accompagne sa mère où qu'elle aille, ainsi la douce Vierge-Mère suivait son bien-aimé conduit au lieu des tourments. Cette tendre Mère, voyant son doux Jésus couronné d'épines par dérision, et la face couverte de sang, les joues meurtries par les soufflets, ne pouvait contenir ses gémissements, et une pâleur mortelle la saisit. Tandis que le sang de Jésus coulait de tout son corps, elle était elle-même inondée de larmes amères; et quand elle le vit si cruellement traité à la croix, ses forces l'abandonnèrent tout à fait. Au bruit des coups des marteaux

(1) De Virginis Excellentia, lib. 8, cap. 18.

Digitized by Google

qui enfonçaient les clous dans ses mains et ses pieds sacrés, tous les sens de la Vierge lui manquèrent, et l'immensité de sa douleur l'abattit et la laissa comme morte. Le breuvage de fiel et de vinaigre présenté à son Fils pénétra si fortement la langue et le palais de la tendre Mère, que la parole expira sur ses lèvres bénites. Quand elle entendit ensuite la faible et lamentable voix de son Fils qui disait dans l'agonie : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaissé ? quand elle vit que ses membres devenaient froids et qu'inclinant la tête, il rendait l'esprit, alors la douleur de Marie fut telle, que son cœur en demeura suffoqué et que tout son corps resta sans mouvement. D'où l'on voit sans en pouvoir douter que Dieu fit un grand miracle en empêchant la Vierge-Mère d'expirer, écrasée comme elle l'était de tant et de si accablantes douleurs, ayant devant elle son Fils chéri dans le supplice, dans l'agonie et dans la mort, nu et couvert de sang, le cœur percé d'une lance, tous se moquant de lui, blasphémant contre lui ; et ce Fils, qui est en même temps un Dieu, crucifié, suspendu entre des voleurs, abandonné de tous ses amis. Ainsi, le Fils de Marie ayant enduré la plus douloureuse mort, sa Mère éprouve la plus mortelle des douleurs.

C'est de Jésus et de sa divine Mère que parle Jérémie quand il s'écrie dans ses Lamentations : O vous tous qui passez par le chemin, regardez et voyez s'il est une douleur comme ma douleur : *O vos omnes qui transitis per viam, attendite et videte si est dolor sicut dolor meus*, 1, 12.

O Vierge glorieuse, s'écrie saint Bonaventure, je ne suis point étonné si vous êtes troublée dans le cœur, si vous êtes remplie d'amertume, si la douleur vous accable ; il ne pouvait pas en être autrement (1). Nulle douleur n'est comparable à la douleur de Marie, excepté la douleur de son Fils, douleur ineffable en l'un et en l'autre. La compassion de Marie était merveilleuse et extrême, aucune langue ne peut l'exprimer. Car les douleurs, les plaies, les opprobres de son Fils étaient ses douleurs, ses plaies, ses opprobres ; elle les recevait en sa propre personne, sentant ce qu'éprouvait Jésus. Elle était martyre du martyre de son Fils, blessée de ses blessures, crucifiée de son crucifiement, percée du même glaive : *In animo illi martyri commartyr astabat, vulnerato convulnerata, crucifixo concrucifixa, gladiato congladiata.* La Beauté par essence était pâle, sa beauté naturelle avait disparu, et Marie elle-même était méconnaissable, étant l'image de son Fils, la beauté incarnée. La face glorieuse était couverte de crachats, la face de Marie était abattue par la tristesse. La Vierge amante ne voulait d'autre état que celui de Jésus amant. O aveugles et ingrats que nous sommes de ne pas imiter Jésus-Christ, de ne pas le suivre, de ne pas renoncer à la vanité, aux richesses, nous souvenant de Jésus-Christ pauvre et nu ! Qui me donnera de souffrir avec Jésus-Christ et

(1) Dominica intra octav. Epiph., serm. 1.

Digitized by Google

avec Marie sa Mère, et de rougir de moi-même, de me renoncer moi-même pour avoir part à la passion de mon Seigneur? Que l'âme épouse de Jésus-Christ ne rougisse pas de suivre son Epoux sur la croix, et qu'elle soit bien convaincue que sa plus grande gloire est de porter l'opprobre de Jésus-Christ. C'est pourquoi saint Paul tenait ce langage de joie et de salut : Pour moi, à Dieu ne plaise que je me glorifie, si ce n'est dans la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde m'est crucifié, et moi au monde (Gal. 6, 14).

Marie était remplie d'une douleur de compassion sur l'aveuglement des Juifs; ce qui lui faisait dire par le Psalmiste : *Super dolorem vulnerum meorum addiderunt :* Ils ont ajouté une douleur à la douleur de mes blessures (Psal. 68, 31). La Reine de miséricorde était remplie d'une si grande pitié pour les Juifs, que sa douleur était extrême en voyant la malice de leur aveuglement, et l'iniquité ajoutée à l'iniquité, et le mépris du grand mystère de leur rédemption, et l'aveugle folie qui foulait aux pieds ce souverain remède, l'antidote de la passion de Jésus-Christ, par lequel le genre humain malade était guéri. Ce triste spectacle ajoutait une douleur nouvelle à la douleur des blessures de son âme, blessures ouvertes par le glaive de la passion de Jésus-Christ son Fils. Sans colère et sans haine, elle présentait à ces monstres furieux une âme calme, douce et compatissante pour eux; elle ne songeait pas à user contre eux de représailles, mais elle opposait sa clémence et sa charité à tant d'offenses. Surmontant toute leur malignité par son incomparable bonté, oubliant l'injure, elle prenait pitié de leur infernale folie, s'attachant entièrement à la céleste douceur, qui, en ce temps-là, se répandait tout entière sur les pécheurs.

Marie, dit ailleurs saint Bonaventure (1), a deux fils, l'Homme-Dieu et le pur homme; elle est corporellement mère de l'un et spirituellement mère de l'autre. Ce qui fait dire à saint Bernard : Vous êtes la Mère du Roi et la Mère de l'exilé; vous êtes la Mère de Dieu, la Mère du Juge; vous êtes la Mère de Dieu et de l'homme. Etant la Mère de tous les deux, vous ne pouvez supporter la discorde entre vos fils. Ces deux fils de Marie moururent au temps de la passion, l'un en son corps, l'autre en son âme; l'un par la cruauté de la croix, l'autre par l'infidélité de son esprit. C'est pourquoi les entrailles de Marie furent remplies d'amertume.

Debout près de la croix de Jésus était sa Mère : *Stabat juxta crucem Jesu Maria Mater ejus* (Joan. 19, 25). Cette tendre Mère n'abandonnait point son Fils devant la terreur de la mort, dit saint Bernard (2). Comment aurait-elle pu être effrayée par la mort, elle dont la charité était forte comme la mort, beaucoup plus forte que la mort? Elle était debout près de la croix, celle dont l'âme était crucifiée avec son Fils par la dou-

(1) Specul., lect. 3.
(2) In Assumpt. serm. 4.

Digitized by Google

leur de la croix, celle dont l'âme recevait autant de coups de glaive qu'elle voyait de blessures au corps sacré de son Fils.

Il convenait à Marie d'être digne de son titre de Mère du Christ: les apôtres fuyant, elle se tenait debout devant la croix, dit saint Ambroise (1); elle contemplait de ses yeux pieux les blessures de son Fils; elle méditait la mort de son Fils et le salut du monde par cette mort volontaire.

Debout près de la croix de Jésus était sa Mère. Pourquoi, ô très-aimante Mère de Jésus, ne demandiez-vous pas du secours pour la défense de votre innocent Fils? lui dit saint Bernardin de Sienne (2). Pourquoi ne faisiez-vous pas au moins ressortir l'innocence de ce très-doux Agneau qui ôte les péchés du monde? Pourquoi ne cherchiez-vous pas au moins à venger ses vertus, sa sainteté? Pourquoi n'affirmiez-vous pas qu'il était le vrai Fils de Dieu? Pourquoi n'empêchiez-vous pas de toutes vos forces qu'on ne le mît à mort? O Vierge et Mère, que la raison saine réponde pour vous à ces questions. La Vierge très-sage agit ainsi par un triple motif pour notre avantage; elle ne montra ni en œuvres ni en paroles la foi qu'elle gardait fidèlement dans son cœur et dans son intelligence, 1° parce que cela n'était pas nécessaire. Il n'était pas nécessaire qu'il descendît de la croix; au contraire, il était nécessaire qu'il souffrît la mort de la croix pour notre rédemption. D'où Jésus-Christ dit lui-même en saint Luc, 24, 26 : Ne fallait-il pas que le Christ souffrît toutes ces choses et entrât ainsi dans sa gloire avec toute l'assemblée des justes? L'auguste Vierge Marie savait qu'il avait été ainsi décrété, selon la volonté du Père éternel et du Saint-Esprit, avec qui Marie connaissait clairement que son Fils était en parfait accord, et elle-même était aussi en parfait accord avec eux; plus que toutes les autres créatures elle se conformait admirablement à leur bon vouloir. La seconde raison est qu'elle ne pouvait agir autrement selon son état, sa position; comme elle était donnée au monde en exemple, en exemple de toute humilité, il était nécessaire qu'elle n'ouvrît pas la bouche pour la défense de son Fils, et qu'elle instruisît les autres femmes, et qu'elle leur apprît que dans une cause grave elles devaient être silencieuses et modestes. 3° Parce que, toute chose pesée, son opposition aurait été contraire au but choisi par la sainte Trinité. Elle connaissait d'ailleurs, par une lumière divine, que les persécuteurs de Jésus-Christ auraient méprisé ses paroles et ses démarches, et que toutes ses pieuses et touchantes supplications les auraient rendus encore plus cruels contre son adorable Fils.

Debout près de la croix de Jésus étaient sa Mère et la sœur de sa Mère, Marie, femme de Cléophas, et Marie-Madeleine (Joan. 19, 25). Vous avez peu dit, ô évangéliste, vous pouviez dire quelque chose de plus grand

(1) Comment. in Evang. Lucæ, lib. 10, cap. 23.
(2) De Fide viva et mortua, serm. 6.

Digitized by Google

aux oreilles parfaites, dit ailleurs saint Bernardin de Sienne (1). Debout près de la croix, dites-vous, était la Mère de Jésus, lorsqu'il était attaché à la croix. Vous devez davantage à Marie qu'aux autres que vous nommez, car elle était plus près de la croix que tout autre; elle n'était pas seulement près de la croix, mais elle y était suspendue, car elle n'avait rien gardé pour elle de ce qui lui appartenait. Elle était toute dans son bien-aimé, et, tandis qu'il immolait son corps, elle immolait elle-même son âme : *Tota commigraverat in dilectum, et dum ille corpus, ista spiritum immolabat.* Mais de quel côté de la croix se tenait la Vierge Marie? C'était à la gauche de Jésus-Christ, afin de prier son Fils pour les pécheurs, parce qu'ils sont à la gauche du Seigneur. Autrement les paroles du prophète sur la personne de Jésus-Christ attaché à la croix ne se seraient pas vérifiées : Je regardais, dit-il, à ma droite, et je ne voyais personne qui me connût : *Considerabam ad dexteram, et videbam, et non erat qui cognosceret me* (Psal. 141, 5).

Contemplons cette Vierge-Mère (2) compatissant tellement de toutes ses entrailles, de tous ses sens, de toutes ses pensées avec son Fils si horriblement déchiré et crucifié; elle était si pleinement transformée en lui, que son esprit ne pouvait considérer ni sentir autre chose. Qu'était alors dans sa mémoire le souvenir de ses grâces et de nos grâces, de nos pétitions, sinon une augmentation de ses douleurs? Car si je lui disais : Je vous salue, elle pourrait répondre : Mais, je vous en prie, ne me dites pas : Je vous salue. Le Seigneur m'a désolée, et durant tout le jour il m'a accablée de douleur : *Posuit me* (*Dominus*) *desolatam, tota die mœrore confectam* (Lament. 1, 13). Si je lui disais : Marie, elle pourrait me répondre : Ne m'appelez pas Marie, ce qui veut dire illuminée, puisque je suis privée de la vue de mes yeux; la lumière de mes yeux s'est éteinte, elle n'est plus en moi : *Et lumen oculorum meorum, et ipsum non est mecum* (Psal. 37, 10). Je ne puis être appelée Marie illuminatrice, puisque je suis placée dans les ténèbres et l'ombre de la mort : *In tenebris et in umbra mortis* (Psal. 106, 10). Si je lui ajoutais : Pleine de grâce, elle me répondrait encore : Hélas! fils d'Adam, quelle grâce pour moi de voir devant mes yeux mon Fils écrasé de tant de douleurs et de confusions, crucifié entre deux larrons! Si j'ajoutais : Le Seigneur est avec vous, elle me répondrait aussitôt : Comment mon Fils est-il le Seigneur, lui qui, comme un malfaiteur et un voleur, est attaché au gibet de la croix? Et ne dites pas non plus qu'il est avec moi, puisque je ne puis ni le toucher, ni m'approcher de lui. C'est pourquoi me voilà pleurant, et les larmes coulent de mes yeux parce qu'il s'est éloigné de moi, le Consolateur qui donne la vie : *Idcirco ego plorans, et oculus meus deducens lacrymas, quia longe*

(1) De B. Virgine, serm. 61, cap. 3.
(2) Idem, serm. 55 de Passione Domini.

Digitized by Google

factus est a me Consolator meus (Lament. 1, 16). Si je lui disais : Vous êtes bénie entre les femmes, elle me répondrait à juste titre : Quoi ! je suis bénie entre les femmes, moi qui suis cruellement maudite et blasphémée, ainsi que mon bien-aimé Fils, par tout le monde ! D'où il est écrit dans les Lamentations de Jérémie : Ses persécuteurs l'ont saisie dans ses angoisses ; tous ceux qui l'honoraient l'ont méprisée, parce qu'ils ont vu son ignominie : *Omnes persecutores ejus apprehenderunt eam inter angustias; omnes qui glorificabant eam, spreverunt illam, quia viderunt ignominiam ejus*, 1, 3-8. Si j'ajoutais : Et le fruit de vos entrailles est béni, ne pourrait-elle pas dire : Pourquoi appelez-vous béni le fruit de mes entrailles, puisqu'il est constamment maudit par les blasphèmes et les outrages de cette nation impie des Juifs ? En lui s'accomplit ce qui est dit au Deutéronome : Celui qui est suspendu au bois est maudit : *Maledictus omnis qui pendet in ligno*, 21, 23. Si j'ajoutais aussi ce nom, Jésus, qui veut dire Sauveur, elle serait étonnée et dirait : Pourquoi nommez-vous Sauveur mon Fils, puisque la foule impie des Juifs lui adresse, pour se moquer de lui, ces insolentes paroles : Il a sauvé les autres, et il ne peut se sauver lui-même ? *Alios salvos fecit, seipsum salvum non potest facere?* (Matth. 27, 42.) Et de plus, je ne puis pas ajouter : Sainte Marie, priez pour nous qui sommes pécheurs, parce qu'elle pourrait justement répondre : Comment puis-je prier pour vous, pécheurs, moi qui n'ai pas assez de force pour compatir avec mon Fils bien-aimé suspendu à la croix ? Les douleurs et les larmes anéantissent mon cœur. Laissez-moi donc, que je pleure ma misère, vous dirai-je avec Job : *Dimitte ergo me, ut plangam dolorem meum*, 10, 20.

Ce qu'il y avait de très-douloureux pour Marie (1), c'est qu'elle mourait sans pouvoir mourir. Cette croix était le poteau pour son âme et pour son esprit, sur lequel elle était l'hostie vivante, agréable à Dieu, et l'holocauste de ses entrailles. Marie s'immolait aussi elle-même sans bruit sur son autel intérieur ; en elle était le bois, le feu, la consomption. Regardez là deux autels dressés, l'un dans la poitrine de Marie, l'autre dans le corps de Jésus-Christ. Jésus-Christ immolait sa chair, la Vierge son âme. Elle désirait ardemment joindre à l'immolation de son âme l'immolation de son corps ; elle aurait voulu que ses mains fussent élevées et clouées sur la croix à côté de son Fils pour célébrer avec lui le sacrifice du soir, et avec le Seigneur Jésus consommer par la mort de son corps le mystère de notre rédemption. Mais c'était le privilége exclusif du souverain pontife de porter du sang dans le Saint des saints, et il ne pouvait partager cette dignité avec aucun autre.

Admirez, dit Gerson (2), l'admirable constance de la bienheureuse

(1) Arnould de Chartres, tract. de illis verbis in cruce : Mulier, ecce filius tuus.
(2) In Pass. Domini.

Digitized by Google

Marie, qui, malgré ses douleurs, ses humiliations, ne quitte point son Fils dans ses opprobres et ses tourments. Elle avait le cœur transpercé du glaive de l'humiliante et douloureuse passion de son Fils. Cependant elle se tenait debout sans soutien ; elle contemplait la face, le triste état de son Fils crucifié. Comment pouvait-elle se tenir debout ? Qui la soutenait ? qui la fortifiait ? Si jamais femme est morte de douleur, et cela est arrivé à plusieurs, comment pouvait-elle se tenir debout elle-même, dans la vigueur, le courage et la vie ? Ah ! c'était l'excellence des vertus de sa grande âme qui opérait cette merveille et qui soutenait son corps ; cette merveille s'est vue souvent dans les martyrs, qui étaient plus forts que tous les tourments. Tout en elle était conforme à sa dignité et à sa bonté, quoiqu'elle éprouvât douleur sur douleur. Elle poussait de profonds soupirs, elle gémissait amèrement ; son visage était inondé de larmes, elle était pâle et comme morte, sa voix était coupée, ses yeux étaient troublés par ses larmes. Cependant il y avait toujours en elle une certaine lumière, une sérénité extérieure provenant de la vigueur de son âme, afin que les Juifs n'eussent pas la pensée de la persécuter directement elle-même. Cette auguste Vierge pouvait dire : O Dieu vraiment tout puissant, que sont ici vos jugements ? O vrai Créateur de tout l'univers, que vos œuvres sont incomparables et admirables ici plus qu'elles n'ont été et ne seront en toute autre chose ! Voir celui qui est tout puissant, pur et innocent en son humanité, et qui est le Dieu béni dans l'éternité, le voir, dis-je, suspendu au gibet de la croix, le voir percé et cloué ignominieusement entre des voleurs, le voir et entendre les dérisions lancées contre lui de toutes parts comme s'il était criminel, quel incompréhensible mystère ! Hélas ! mon Fils, pourquoi avez-vous voulu que je vous visse dans une semblable confusion ? Qui vous pressait de prendre la chair humaine en moi votre humble servante, pour endurer comme homme une mort si amère et si douloureuse ? Qui vous forçait de vous laisser condamner par un si horrible et si cruel jugement, à la fleur de votre jeunesse, en l'état de l'homme parfait ? Eh quoi ! vous êtes crucifié dans le temps que vous exhortiez à toutes les vertus, que vous confondiez tous les vices, dans le temps que vous deviez avoir tant de consolations, vous, ma joie, ma consolation dans ma vieillesse qui approche ; vous, mon unique ressource ? Qui me soutiendra maintenant ? quel sera mon refuge ? qui me fortifiera ? O Juifs, est-ce là la récompense que vous donnez à mon Fils pour tous les biens dont il vous a comblés, en guérissant partout vos malades, en vous prêchant la bonne doctrine ? Ah ! vous lui rendez tous les maux pour tous les biens. Quoi ! ce profond respect que vous lui portiez il y a quelques jours à peine, vous l'avez tout à coup changé en profond mépris qui se manifeste en paroles et en actions ! Comment donc pourrais-je rester au milieu de vous, vous entendre, vous supporter et vous voir ? C'est pourquoi, ô mon très-cher Fils et mon Dieu tout puissant, je vous

Digitized by Google

prie de m'exaucer; joignez-moi à vous dans cette mort, ne permettez pas que je vous survive : il est juste que je ne me sépare pas de vous à votre mort, après que nous avons toujours été ensemble pendant la vie. Enlevez-moi de cette misérable et maudite terre ; ne me laissez pas en la société de pareils hommes qui vous tuent si cruellement. Je vous en conjure, daignez écouter ma prière et exaucer les supplications de votre Mère désolée. Seigneur, faites-moi le don, dites-moi la parole que vous avez adressée au larron ; dites-moi : Aujourd'hui vous serez avec moi dans le ciel. O bon Fils, accordez-moi cette douce et belle parole, donnez-moi cette parole, et elle me suffira. Hélas ! Père de miséricorde, daignez, dans votre bonté, me faire la même grâce qu'au larron. O larron, qui êtes pendu à la croix, réjouissez-vous pleinement ; plût à Dieu que mon béni Fils voulût que je fusse aussi moi-même suspendue à la croix pour entendre et recevoir une semblable faveur ! Cependant, que sa volonté soit faite et non la mienne. Et Marie faisait entendre de douces plaintes que je ne saurais exprimer. Ensuite elle réfléchissait sur les secrets jugements de Dieu et sur les sublimes mystères de cette passion, et comment il ressusciterait après cela, et comment le monde serait racheté et sauvé par cette mort. Mais elle revenait très-souvent à ses premiers soupirs et lamentations, à cause de la présence de son Fils accablé de douleur sur la croix. Mais, hélas ! dans un instant il s'en va à son Père par sa mort amère, et il laisse encore sur la terre sa très-douce Mère broyée de douleur.

La Vierge, dit Louis de Grenade (1), se trouva présente au grand spectacle de la croix ; elle ne le regarda pas de loin, comme il est écrit des autres amis de Jésus-Christ, mais du pied de la croix. La Mère de Jésus-Christ était debout auprès de la croix (Joan. 19). Elle n'était pas seulement proche de la croix, contemplant de ses yeux les plaies de son cher Fils, mais elle était debout.

Quel courage ! quelle constance en cette occasion ! L'ordre du monde était renversé, la terre était émue par des tremblements, les colonnes des cieux étaient ébranlées, et la Vierge demeurait paisible devant ce désordre général ; les rochers se fendaient, et le cœur de Marie était ferme et inébranlable. Ce cœur était comme dans une mer d'amertume, et les flots de cette mer montaient jusqu'aux cieux ; mais Marie, comme un sage pilote, tenait le gouvernail en main et conduisait son âme avec tant de prudence et tant de force, qu'une si effroyable tempête ne fut pas capable d'y porter le trouble, ni de la détourner de la volonté de Dieu. Cette soumission aux décrets de Dieu ne pouvait pas empêcher néanmoins qu'elle ne ressentît les plus vives douleurs en voyant son adorable Fils souffrir de si cruels tourments.

C'est ce qui a fait dire à saint Bernard : Quel cœur pourrait être

(1) *Mémorial*. Méditations sur les sept paroles de notre Seigneur étant à la croix.

Digitized by Google

assez dur, ô très-douce Mère, pour n'être pas touché de compassion en considérant les larmes que vous versâtes au pied de la croix lorsque vous vîtes votre Fils endurer ce qu'il souffrait? Quel esprit peut concevoir vos peines et vos gémissements, et comme votre cœur fut déchiré quand vous vîtes ce cher fruit de vos entrailles si inhumainement traité sans le pouvoir secourir? Vous le vîtes nu, et vous n'avez pu couvrir sa nudité; vous le vîtes brûlé d'une soif ardente, et vous n'avez pu lui donner à boire; vous le vîtes accablé d'injures, et vous n'avez pu le défendre; vous le vîtes calomnié comme un malfaiteur, et il ne vous fut pas permis de parler pour lui; vous vîtes son visage couvert de crachats, et vous n'eûtes pas la liberté d'enlever ces souillures de cette face sacrée; enfin, vous vîtes ses yeux se fondre en larmes, et on ne vous permit pas de les essuyer, de recueillir sur vos lèvres ses derniers soupirs, de coller votre visage au sien et de mourir entre ses bras. Véritablement ce fut à cette heure-là que vous ressentîtes en vous avec plus de rigueur l'accomplissement de ce que le saint vieillard vous avait prédit, que le glaive de douleur ferait d'étranges blessures dans votre âme.

Mais apprenez-nous, ô Vierge sainte, pourquoi vous voulûtes accroître vos douleurs par la vue de ce terrible spectacle, et pourquoi vous voulûtes vous trouver en ce lieu. Ce n'est pas le propre d'une personne de recueillement et de retraite comme vous de paraître dans les lieux publics; il n'y a point de cœur de mère qui puisse aisément se résoudre à voir mourir ses enfants, même dans la sérénité d'une fin tranquille et honorée; et vous venez voir mettre à mort votre Fils, par l'ordre des juges, sur un gibet et entre deux voleurs! Je comprends que vous ayez assez de constance pour vaincre les sentiments de votre cœur, et assez de fermeté pour vouloir, au milieu d'une si rude épreuve, honorer le mystère de la croix; mais pourquoi vous en approchez-vous si près, que le sang puisse couler sur vos vêtements pour y laisser des marques qui vont renouveler vos douleurs? Vous ne lui sauriez apporter aucun remède, et vous ne pouvez, par votre présence, qu'augmenter ses tourments: c'était la seule chose qui restât pour combler la mesure de ses souffrances, qu'à l'heure de son agonie et dans les affres de la mort, quand sa poitrine affaiblie poussait ses derniers soupirs, il baissât ses yeux éteints et baignés de son sang, et qu'il vous vît au pied de sa croix; et parce qu'étant à la fin de sa vie, ses sens tout à fait affaiblis et ses yeux déjà presque dans les ténèbres de la mort, il ne pouvait découvrir les objets éloignés, vous voulûtes vous trouver tout auprès de lui, afin qu'il vous remarquât distinctement, qu'il vît ces bras qui l'avaient porté en Egypte et cette chaste poitrine qui lui avait donné le lait, toute noyée dans le torrent de ses larmes. Bienheureux anges, jetez les yeux sur ces deux visages, et voyez si vous les reconnaissez. Cieux, qui êtes témoins de cette cruauté, donnez des marques de votre douleur, couvrez-vous de deuil pour la mort de votre

Digitized by Google

Seigneur ; que l'air se voile d'obscurité, afin que le monde ne voie pas la chair de son Créateur dans la nudité ; environnez son corps de vos ténèbres comme d'un manteau, afin que des yeux profanes ne voient pas à découvert l'arche du Testament. Et vous, cieux qu'il a faits si beaux, terre qu'il a ornée d'une si agréable variété, apprenez-nous, par le triste état où vous fûtes réduits à la mort du Sauveur, quel fut alors l'état de sa sainte Mère. Si vous avez si profondément ressenti cette perte, vous qui par votre nature êtes privés de sentiment, quels doivent avoir été ceux du cœur maternel de cette Vierge qui n'était, et par la nature et par la grâce, qu'amour et bonté ? O vous tous, dit-elle, qui marchez sur la terre, considérez-moi attentivement, et voyez s'il y a quelque douleur qui soit égale à la mienne. Non, très-digne Mère de Dieu, il est véritable qu'il n'y a point de douleur qui ressemble à votre douleur, parce qu'il n'y a point d'amour dans toutes les créatures qui soit semblable à votre amour.

Jetez donc vos regards, ô Sauveur du monde, sur cette innocente affligée ; elle souhaite que vous lui donniez quelque marque de votre souvenir. Serait-il possible que cette faveur faite à des larrons fût refusée à votre tendre Mère ? Je sais, ô mon Rédempteur, que vous ne l'avez pas oubliée, et les sensibles atteintes que sa présence donne à votre cœur ne permettent pas qu'elle s'efface de votre mémoire. Au contraire, je crois fermement qu'encore que votre bouche fût dans le silence, votre esprit lui parlait au-dedans, et qu'elle entendait en son âme que vous lui répétiez souvent ces paroles : O Vierge, ô ma Mère, quel soulagement puis-je donner à votre tristesse ? Votre consolation serait la mienne ; mais puisqu'il n'y en a point pour moi, comment pourrais-je vous en donner ? Si c'est vous consoler que de compatir à votre affliction, les douleurs de votre âme me donnent plus de tourments que celles que je souffre en mon corps, et les larmes qui sortent de vos yeux affligent plus mon esprit que le sang qui coule de mes plaies. O ma Mère, où est maintenant la joie que vous avez goûtée quand nous étions ensemble ? L'heure est venue où il faut que je vous sois ôté. De quelles paroles puis-je me servir en prenant congé de vous ? Si je vous appelle ma Mère, j'augmente vos douleurs, puisque au même temps vous perdez votre cher Fils. Si je ne vous parle point, et si je ne vous console point de quelque entretien au moment d'une si cruelle séparation, c'est vous délaisser dans des angoisses encore plus grandes.

Paraissez, Vierge incomparable, s'écrie Bossuet (1), venez prendre part au mystère ; joignez-vous à votre Fils et à votre Dieu ; approchez-vous de sa croix. Voyons-la donc comme elle se met auprès de la croix, et de quels yeux elle regarde son Fils tout sanglant, tout couvert de plaies, n'ayant plus de figure d'homme. Cette vue lui donne la mort ; si elle s'ap-

(1) 1er sermon sur la Compassion de la sainte Vierge.

Digitized by Google

proche de cet autel, c'est qu'elle y veut être immolée, et c'est là en effet qu'elle sent le coup du glaive tranchant qui, selon la prophétie du bon Siméon, devait déchirer ses entrailles et ouvrir son cœur maternel par de si cruelles blessures. Elle est donc auprès de son Fils, non tant par le voisinage du corps que par la société des douleurs : *Stabat juxta crucem.* Elle se tient vraiment auprès de la croix, parce que la Mère porte la croix de son Fils avec une douleur plus grande, dit saint Bernard (1), que celle dont tous les autres sont pénétrés : *Vere juxta crucem stabat, quia crucem Filii præ cæteris Mater majore cum dolore ferebat.*

La douleur l'a-t-elle abattue, l'a-t-elle jetée à terre par la défaillance ? Au contraire, ne voyez-vous pas qu'elle est droite, qu'elle est assurée ? *Stabat juxta crucem :* Elle est debout auprès de la croix. Non, le glaive qui perce son cœur n'a pu diminuer ses forces : la constance et l'affliction vont d'un pas égal, et elle témoigne par sa contenance qu'elle n'est pas moins soumise qu'elle est affligée.

Il n'est point de spectacle plus touchant que celui d'une vertu affligée, lorsque, dans une extrême douleur, elle sait retenir toute sa force, et qu'elle se soutient par son propre poids contre tout l'effort de la tempête ; sa constance lui donne un nouvel éclat qui, augmentant la vénération que l'on a pour elle, fait qu'on s'intéresse plus dans ses maux ; on se croit plus obligé de la plaindre, en cela qu'elle se plaint moins, et l'on compatit à ses peines avec une pitié d'autant plus tendre que la fermeté qu'elle montre la fait juger digne d'une condition plus tranquille. Mais si ces deux choses concourant ensemble ont jamais dû émouvoir les hommes, je ne crains point de vous assurer que c'est dans le mystère que nous honorons. Quand je vois l'âme de la sainte Vierge blessée si vivement au pied de la croix des souffrances de son Fils unique, je sens que la nôtre doit être attendrie. Mais quand je considère d'une même vue et la blessure du cœur et la sérénité du visage, il me semble que ce respect mêlé de tendresse qu'inspire une tristesse si majestueuse doit produire des émotions beaucoup plus sensibles, et qu'il n'y a qu'une extrême dureté qui puisse s'empêcher de donner des larmes. Approchez donc, mes frères, avec pleurs et gémissements, de cette Mère également ferme et affligée, et ne vous persuadez pas que sa constance diminue le sentiment qu'elle a de son mal. Il faut qu'elle soit semblable à son Fils : comme lui elle surmonte toutes les douleurs, mais comme lui elle les sent dans toute leur force et dans toute leur étendue ; et Jésus-Christ, qui veut faire en sa sainte Mère une vive image de sa passion, ne manque pas d'en imprimer tous les traits sur elle.

Marie doit avoir part au grand sacrifice ; elle doit aussi immoler ce Fils : c'est pourquoi elle se compose aussi bien que lui ; elle se tient droite au

(1) Tract. de Passione Domini, cap. 10.

Digitized by Google

pied de la croix pour marquer une action plus délibérée, et malgré toute sa douleur, elle l'offre de tout son cœur au Père éternel pour être la victime de sa vengeance. Venez apprendre de cette Vierge à sacrifier à Dieu constamment tout ce que vous avez de plus cher.

O ma Souveraine, s'écrie saint Bonaventure (1), où vous teniez-vous? Etiez-vous seulement près de la croix? Ah! vous étiez clouée à la croix avec votre Fils; là vous étiez crucifiée avec lui, lui dans le corps, vous dans le cœur; et toutes les blessures qui couvrent son corps sont toutes réunies dans votre cœur : *O Domina mea, ubi stabas? Numquid tantum juxta crucem? Imo in cruce cum Filio cruciaris, ibi enim crucifixa es secum : hoc solum restat quod ipse in corpore, tu vero in corde es passa; nec non singula vulnera per corpus ejus dispersa in tuo corde generaliter sunt unita.* De sorte que dans ce tabernacle de la douleur, dit Arnould, abbé de Bonneval (2), vous eussiez vu deux autels : l'un dans le cœur de Marie, l'autre dans le corps de Jésus; le glaive qui transperçait la chair du Fils transperçait l'âme de la Mère. Toutes les cruautés exercées sur les corps des martyrs, dit saint Anselme (3), ne sont rien, comparées à la souffrance intérieure de notre sainte héroïne : *Quidquid crudelitatis inflictum est corporibus martyrum, leve fuit, aut potius nihil comparatione tuæ passionis.*

Jésus va aller à Dieu son Père par une mort cruelle, et il laisse encore vivre sur la terre sa très-douce Mère. O mon Fils, lui dit cette Mère éplorée, ouvrez votre bouche bénie, tournez vos yeux vers moi, et dites pour moi une parole de consolation; ne montez pas de la croix vers Dieu avant de me parler et avant de me donner un bon soutien. Ainsi Gerson fait parler la Vierge (4). Et Jésus ne quitte point sa Mère sans avoir satisfait à sa demande. Car, comme le dit le bienheureux Jean l'évangéliste : Jésus ayant vu sa Mère, et, debout près d'elle, le disciple qu'il aimait, dit à sa Mère : Femme, voilà votre fils. Et ensuite au disciple : Voilà ta mère. Et depuis cette heure-là le disciple la prit chez lui : *Cum vidisset ergo Jesus Matrem, et discipulum stantem, quem diligebat, dicit Matri suæ: Mulier, ecce filius tuus. Deinde dicit discipulo : Ecce mater tua. Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua* (Joan. 19, 26-27).

O très-sainte Vierge (5), si vous aviez tant d'envie d'entendre quelque parole de la bouche de votre Fils, vous avez sujet maintenant d'être satisfaite; car par ce seul mot votre aimable Jésus vous donne une sainte compagnie pour soulager votre solitude, et si vous perdez votre Fils, vous

(1) In Stimulo amoris, p. 1, c. 3.
(2) Serm. 4 de Assumptione.
(3) De Excellentia Virginis.
(4) De Passione Domini.
( ) *Mémorial* de Louis de Grenade Méditations sur les sept paroles de notre Seigneur sur la croix.

Digitized by Google

en recevez un autre. Que ce nouveau fils vous serve donc de consolation. Mais tant s'en faut que cela soit; au contraire, je sens renouveler ma douleur quand je compare ce que l'on m'ôte et ce que l'on me donne. Ma peine est si grande qu'elle s'augmente par les remèdes. Je veux, dit saint Augustin, ô glorieuse Mère, qui êtes la Fille, la Nourrice, la Mère de ce Seigneur, contempler toutes les circonstances qui rendent votre douleur inconsolable. Vous voyez votre Fils unique attaché à la croix; vous possédiez le Maître, et on vous donne le disciple; le Seigneur de la maison était à vous, et on vous fait présent d'un de ses serviteurs; celui qui peut tout vous était assujéti, et on vous met en la garde d'un homme dont le pouvoir est fort borné. Votre âme est percée de douleur, la lance traverse votre cœur, les clous déchirent vos entrailles, et la vue de votre Fils pendant au bois met votre esprit tout rempli de tristesse dans le dernier accablement. Les forces vous ont abandonnée, votre langue est devenue muette, les sources de vos yeux sont taries, et l'éclat de votre beauté est éteint. Les plaies de votre Fils sont les plaies de votre cœur, sa croix vous crucifie, et sa mort vous fait mourir. O Mère, où laissez-vous votre Fils? O Fille, où laissez-vous votre Père? O Nourrice, comment pouvez-vous quitter celui que vous avez allaité? Combien vous aurait-il été plus doux de perdre la vie! Vous êtes véritablement une martyre, et plus qu'une martyre, puisque vous sacrifiez plus que votre propre vie.

O sainte Mère, s'écrie saint Bernard (1), vraiment un glaive perça votre âme. Et ne furent-elles pas plus douloureuses qu'un glaive, ces paroles: Femme, voilà votre fils? O échange! Jean vous est donné pour Jésus, le serviteur pour le Seigneur, le disciple pour le Maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu, un pur homme pour le vrai Dieu! Comment ces paroles n'auraient-elles pas rempli votre âme si tendre, puisque leur seul souvenir brise nos poitrines dures cependant comme la pierre, comme le fer? *O commutationem! Joannes tibi pro Jesu traditur, servus pro Domino, discipulus pro Magistro, filius Zebedæi pro Filio Dei, homo purus pro Deo vero! Quomodo non tuam affectuosissimam animam pertransit et hæc auditio, quando et nostra, licet saxea, licet ferrea pectora sola recordatio scindit?*

Femme, voilà votre fils. Comme s'il eût dit: Vous allez être privée de moi qui suis votre véritable Fils; c'est pourquoi je vous donne pour fils un ami qui nous est plus cher que tous les autres, dont la présence vous consolera pendant mon absence. Et toi, Jean, je te donne pour mère cette Mère si chère. Conservez mutuellement les droits d'une tendre amitié, vous, en l'ayant pour fils, et toi, en l'ayant pour mère. O bon Jésus, Roi et Epoux, que vous avez été généreux en vos noces! Comme vous avez

(1) In Nativit. B. Mariæ sermo.

Digitized by Google

largement donné ce que vous avez! Voici que vous avez donné à vos bourreaux l'affection de la prière, au larron le paradis, un fils à votre Mère, au fils une mère, la vie aux morts, votre âme aux mains de votre Père, à l'univers les marques de votre puissance; pour racheter l'esclave, vous n'avez pas donné quelques gouttes de sang, mais tout votre sang par vos nombreuses et larges blessures (1).

O Vierge sans tache, bénie dès l'éternité, Vierge choisie, incomparable, Mère de Dieu, temple très-agréable de Dieu, tabernacle du Saint-Esprit, porte du royaume des cieux, par qui, après Dieu, la terre entière vit, inclinez, dit saint Anselme (2), les oreilles de votre piété et vos yeux pleins de miséricorde à mes indignes supplications, et soyez-moi, tout pécheur que je suis, une pieuse auxiliatrice en toutes choses. Et vous, ô bienheureux Jean, l'ami familier de Jésus-Christ, qui avez été choisi par le même Seigneur Jésus-Christ, et aimé plus que les autres, et instruit au-dessus des autres des mystères célestes, fait son apôtre et son très-éclairé évangéliste, et le gardien spécial et unique de sa Mère, je vous invoque en même temps que la Mère de ce Sauveur, afin que vous veniez à mon secours de concert avec cette tendre Mère. O deux perles célestes, Marie et Jean! *O duœ gemmæ cœlestes, Maria et Joannes!* O deux astres brillant divinement devant Dieu, dissipez la noirceur de mes crimes par vos bienfaisants rayons. Vous êtes les deux en qui Dieu le Père par son Fils s'est bâti une maison, et en qui le Fils unique de Dieu, à cause du grand mérite de la vraie virginité, a confirmé le privilége de son amour, en disant du haut de la croix à l'un de vous : Femme, voilà votre fils, et ensuite à l'autre : Voilà ta mère. Dans la suavité de cet amour très-sacré par lequel vous êtes unis comme mère et fils par la bouche du Seigneur, moi pécheur, je vous confie à tous les deux mon corps et mon âme, afin qu'à toute heure et à tout moment, intérieurement et extérieurement, vous daigniez être mes solides et pieux intercesseurs auprès de Dieu. Car je crois fermement, je confesse sans hésiter, que vouloir, c'est vouloir la volonté de Dieu, et ne pas vouloir, c'est ne pas vouloir Dieu. D'où il suit que tout ce que vous demandez, vous l'obtenez soudain : *Unde quidquid petitis, sine mora obtinetis.* Donc, par cette toute-puissante vertu de votre dignité, demandez pour moi le salut du corps et de l'âme. Faites donc que par vos très-glorieuses prières l'Esprit saint daigne visiter et habiter mon cœur, pour qu'il me purifie de toutes mes souillures, qu'il m'orne des sacrées vertus, qu'il me fasse tenir et persévérer parfaitement en l'amour de Dieu et du prochain, et qu'après la fin de cette vie, le généreux Paraclet, excellent distributeur des grâces, coéternel et consubstantiel au Père et au Fils, me conduise aux joies de ses élus.

(1) S. Bernardus, tractatus de Statu virtutum, part. 1.
(2) Orat. 52 ad sanctam Virginem Mariam et S. Joan. evangelist.

Digitized by Google

Admirons, dit saint Pierre Damien, la disposition qui confie la Vierge à la garde du disciple vierge, et qui charge le serviteur de l'office du Seignenr, afin que la splendeur de la pureté virginale brille dans la Vierge et dans le disciple, et que tous deux ils puissent contempler cette sublime vertu l'un dans l'autre (1).

Jésus ayant vu sa Mère, et debout près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa Mère : Femme, voilà votre fils, et ensuite au disciple : Voilà ta mère (Joan. 19, 26-27). Les esprits de tous ceux qui lisent ces paroles ou qui les entendent sont frappés d'admiration, dit saint Bernardin de Sienne (2); c'est-à-dire qu'ils examinent par quel mouvement, en quel sens, pour quel motif, par quelle possibilité, par quelle véritable autorité sont dites ces paroles, que le disciple devienne le fils de la Vierge, et que la Vierge ait pour fils un pur homme qu'elle n'a pas engendré. Ces choses semblent impossibles, mais tout est possible à Dieu. La piété et l'oraison sont nécessaires pour expliquer un tel mystère. La bienheureuse Vierge est appelée femme par Jésus-Christ; il ne lui donne jamais le nom de Mère. C'est une femme et non une mère, mais une femme qui surpasse toutes les femmes, tous les hommes et tous les anges. Elle reçoit de son Fils, qu'elle a pour Fils unique de concert avec le Père éternel, celui qu'auparavant elle avait pour parent. Mais de quelle manière Jean est-il devenu le fils de la Vierge, ou comment la Vierge est-elle devenue sa mère? La nature n'y est pour rien, il n'y a ni conception ni enfantement; il n'est pas entré dans son sein pour renaître, il n'y a pas d'adoption pour hériter des biens temporels. Et cependant Jésus-Christ dit formellement : Femme, voilà votre fils. Mettant de côté toute superfluité de paroles, pénétrons le secret du mystère. Nous comprenons donc mystiquement en la personne de Jean toutes les âmes des élus, dont la bienheureuse Vierge est devenue la mère par l'amour; car le nom de fils en grec veut dire amour. Tout l'amour de Jésus-Christ passe en l'amour de la Vierge, en sorte que Jean soit le fils, c'est-à-dire l'amour de la Vierge, et que la Vierge soit plus sa mère que celle qui l'a engendré dans la conception du péché originel. Cette maternité est changée, ainsi que cette filiation, par l'autorité des paroles du Christ attaché à la croix. C'est pourquoi la nature passe en la grâce, et la grâce ennoblit admirablement la nature; non que l'une soit changée en l'autre, mais parce que la nature est perfectionnée par la grâce. Eve est la mauvaise femme par la corruption de la nature; Marie est la femme bonne, elle est la Mère de la grâce, la Mère de la miséricorde. La Mère de la grâce est donnée pour la Mère de la nature : *Datur Mater gratiæ pro matre naturæ*. Cependant la mère par nature reste, mais aussi reste la Mère de la grâce. En l'ordre de la

(1) Serm. 6 de S. Joan. apostolo.
(2) Serm. 55, cap. 3.

Digitized by Google

nature, Jean avait pour mère Marie Salomé, et dans l'ordre de la grâce, il a aussi pour mère la bienheureuse Vierge. Eve est la mère de tous par nature, et la Vierge Marie est la mère de tous ceux qui aiment Jésus-Christ par l'infusion invisible de la grâce. Jean ne cesse pas d'être le fils d'une mère coupable, quoiqu'il soit devenu le fils de la Vierge par ordre de Jésus-Christ, et il est vraiment le fils de la Vierge, quoiqu'il fût auparavant le fils d'une mère pécheresse. Ce qui est charnel fut d'abord, ensuite ce qui est spirituel. Il est d'abord purement homme par nature, ensuite chrétien par grâce; et par l'une il est appelé fils de l'homme, par l'autre fils de Dieu. Jésus-Christ attaché à la croix voulut, avant de mourir, montrer principalement son amour en toutes choses, et combien il avait comblé de dignité la nature humaine pour donner la ferme espérance du retour au Père céleste. D'où, s'il a donné la puissance de devenir les enfants de Dieu à ceux qui ont cru en son nom, ce qui n'a pas lieu par la nature, mais entièrement par la grâce, pourquoi ne nous aurait-il pas donné d'être les fils de sa Mère, ce qui se fait par la grâce, qui est d'une puissance infinie, et non par la nature, qui est d'une puissance limitée? Car c'est plus pour nous d'être ses frères par son Père que de l'être par sa Mère, plus par le Père éternel que par la Mère dans le temps. Jésus-Christ ne dédaigne pas le genre humain dans sa nature créée qui fut bonne, mais dans sa nature corrompue qui se souilla dans le vice, mais dans ses crimes dont elle s'est enveloppée. De plus, si nous le voulons, il veut lui-même que nous soyons ses parents par la grâce, ses parents tant du côté de son Père éternel que de sa Mère dans le temps, afin qu'ensemble avec lui nous ayons l'héritage éternel. Admirable renouvellement de la nature, mais non changement. Merveilleuse génération des enfants; mais ce qu'il y a de plus merveilleux en eux, c'est que la grâce ne détruit pas la nature, et que la nature ne confond pas la grâce donnée. Les deux droits sont conservés dans l'homme, celui de la nature en laquelle il est né, et celui de la grâce en laquelle il renaît. Ainsi l'homme, né de la concupiscence, peut entrer dans la filiation de l'honnêteté, c'est hors de doute, et par là il s'appuie sur cet immuable décret, que l'homme qui a passé de la nature à la grâce et en qui la maternité de la grâce est ajoutée à la nature, malgré la concupiscence de la première mère qui existe, mais que l'on soumet, l'homme est obligé de vivre sous la seconde mère; mais en trouvant la grâce il n'a pas cessé d'être homme, il a retenu ce qu'il avait reçu de la nature par la qualité de l'esprit et du corps, et il vit par la grâce au-dessus de la nature humaine, quoiqu'il soit homme par nature. Ainsi, en droit divin, nous sommes plus redevables à la grâce qu'à la nature, et nous devons davantage la vénérer et l'aimer en nous. Car ce n'est point la nature, première mère, mais la grâce, seconde mère, qui cherche et trouve la vraie fin du vrai bien que toute âme raisonnable préfère, quoique plusieurs, trompés par l'erreur, la fuient en

Digitized by Google

la désirant. C'est pourquoi cette mère par nature qui demandait à Jésus-Christ que ses deux fils fussent placés dans son royaume, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche, ne fut pas exaucée (Matth. 20), parce que l'héritage céleste ne doit pas être donné à la nature, mais à la grâce. C'est pourquoi, depuis cette heure-là, le disciple prit la Vierge-Mère chez lui : *Ex illa hora accepit illam discipulus in sua* (Joan. 19, 27). Depuis cette heure où Jésus-Christ donna une mère pour une autre mère, où à la mère de la nature il ajouta la Mère de la grâce, le disciple prit avec un grand respect et une profonde humilité la Mère-Vierge. Vous devez voir par là, ô âme fidèle, quel est l'amour du doux Jésus, qui par tant de moyens opère votre salut, qui, compatissant à vos faiblesses et à vos chutes, vous a donné un si grand remède, en vous remettant sa Mère, et en vous assurant une si puissante avocate auprès de sa justice. Ce fut ce disciple bien-aimé qui le premier mérita de jouir de ce remède infaillible pour rendre et conserver la santé ; il fut enrichi par un immense accroissement de grâce, par les vertus, les mérites et les prières de cette très-sacrée Mère.

Quoique cet échange du disciple pour le Maître, d'un homme pour Dieu, du sujet pour le Seigneur, d'un simple parent pour son propre Fils, fût très-pénible à la piété et à la tendresse de la Vierge-Mère, elle se soumit, dit Gerson (1) ; cette auguste Vierge reçut avec reconnaissance ce testament et cette volonté de son béni Fils. Au reste, Jésus ne cessait pas d'être son Fils, et elle était assurée qu'il ressusciterait bientôt après sa mort.

On voit ici la dignité de saint Jean et la recommandation de la virginité, puisque Dieu confie à ce saint vierge un si grand trésor à garder ; c'est confier la virginité à la virginité, pour que la virginité soit gardée par la virginité. C'est ainsi que Jésus-Christ recommandait la chasteté contre la luxure et la chair corrompue. Dans les dernières paroles de son testament, Jésus-Christ, dit saint Bernard (2), recommande sa Mère dont il se reconnaissait redevable, à son très-cher héritier. Ainsi Jésus-Christ divise son héritage entre Pierre, qui avait le plus d'amour, et Jean, qui était le plus aimé, afin que Pierre héritât de l'Eglise, et Jean de Marie : *Sic inter Petrum, qui plus diligebat, et Joannem, qui plus diligebatur, hæreditatem suam Christus divisit ; ut Petrus sortiretur Ecclesiam, Joannes Mariam.* A Jean était due pleinement cette part, non seulement par droit de parenté, mais aussi par privilége d'amour, et aussi en raison de sa pureté ; car il convenait que la garde de la Vierge incomparable ne fût remise qu'à un homme vierge. La bienheureuse Vierge, remplie de l'amour divin, voulait vivre au milieu des fleurs de la chasteté ; la virginité de Jean devait recevoir sa récompense et avancer en perfection en

(1) Pass. Domini.
(2) In Assumpt. serm. 4.

Digitized by Google

présence d'une si grande sainteté. Et parce qu'il fut trouvé fidèle dans la garde de l'incorruptible Mère, il mérita que les mystères de la Divinité et les secrets du Verbe incorruptible lui fussent révélés et confiés. Il convenait que ce fût le bien-aimé du Fils qui prît soin de la Mère, d'autant plus que cette Mère, qui ne respirait que par son Fils, put respirer plus suavement avec le bien-aimé de son Fils, et que ce disciple, qui se plaignait amèrement que son Maître lui fût si tôt enlevé, put se réjouir d'avoir trouvé la Maîtresse de toute vérité. Et ce secours incomparable lui fut d'autant plus utile, que, devant écrire l'Evangile, il put la consulter en tout, puisqu'elle était instruite de tout. Car Marie ayant été dès le commencement avec son Fils, et l'observant avec la plus scrupuleuse attention et persévérance, elle avait tout gravé et pesé dans son cœur. Jésus-Christ, n'oubliant point sa Mère, dit saint Ambroise (1), lui parle ainsi en lui montrant Jean : Voilà votre fils, et à Jean : Voilà ta mère. Jésus-Christ testait du haut de sa croix, et Jean signait son testament, témoin digne d'un si grand testateur : *Testabatur de cruce Christus, et testamentum ejus signabat Joannes ; dignus tanto testatore testis.* Bon testament, non d'argent, mais de vie, écrit non par l'encre, mais par l'Esprit du Dieu vivant : *Bonum testamentum, non pecuniæ, sed vitæ, quod non atramento scribitur, sed Spiritu Dei vivi.*

Femme, voilà votre fils ; voilà votre mère. Autant ces paroles sont brèves et laconiques, dit un auteur (2), autant elles sont pleines de doctrine et de mystères. Au dire des Pères, on y voit, en premier lieu, la sollicitude de Jésus pour sa très-sainte Mère. Alors que Jésus était encore enfant, Joseph prenait soin d'elle ; après la mort de Joseph, son divin Fils remplaça Joseph auprès de sa sainte Mère, et à présent qu'il était sur le point de remonter au ciel, il ne voulait pas la laisser sans appui, sans consolation, sans un gardien. On trouve dans cet acte suprême une confirmation solennelle de la maternité de la Vierge, du sein de laquelle Jésus était sorti, et on y voit, entre autres choses, une leçon donnée aux enfants ; car Jésus leur apprend par son exemple, dit saint Augustin, à prendre toujours soin de leurs parents. On y trouve aussi un prix donné à la virginité de Jean, qui lui a mérité l'honneur de cette recommandation que Jésus-Christ lui fait en mourant de la Reine des vierges, et une récompense de cette généreuse constance avec laquelle, seul parmi les apôtres, il suivit le Christ sur le Calvaire ; on y trouve enfin la réunion de toutes les vertus qui font le bon fils. Ainsi que le dit saint Cyrille, le Rédempteur recommande dans les mêmes termes Jean à sa Mère et sa Mère à Jean. Or, cette identité dans la forme du langage suppose l'iden-

(1) Comment. in Evang. Lucæ, lib. 10, cap. 23.
(2) Emidio Gentilucci, *la Mère de Dieu Mère des hommes*, part. 1re, ch. 5.

Digitized by Google

tité des devoirs. Marie devait trouver dans Jean un zèle filial, et Jean trouver dans Marie une sollicitude toute maternelle. Rien ne pouvait être donné à Jean de meilleur que Marie, qui avait été choisie pour être la Mère de Dieu, et rien ne pouvait être donné à Marie de meilleur que Jean, le plus aimé de Jésus entre tous les disciples. Le Christ, en mourant sur la croix, pouvait-il laisser un plus riche, un plus précieux héritage? O bienheureux Jean, à qui Marie est donnée pour Mère! En vérité, Jean ne pouvait pas avoir sur la terre un bonheur plus grand et plus digne d'envie que d'être donné pour fils à Marie. Mais il n'en est pas ainsi de la très-sainte Vierge, car elle voyait un étranger substitué au fruit de ses chastes entrailles, le disciple substitué au Maître, le pécheur à l'innocent, un homme à Dieu.

Ce qui sans doute adoucit une telle amertume, c'est que Marie connaissait les admirables vertus de Jean, et que par ce divin testament elle était donnée pour Mère à tous les chrétiens. Par ce testament du divin Rédempteur, nous sommes assimilés à Jean, et la seule différence qui se trouve entre son adoption et la nôtre, c'est que Jean était l'objet occasionnel, prochain, immédiat de la filiation, et que nous en sommes l'objet final, médiat et éloigné. L'une est la figure et la prophétie, dit le P. Ventura; l'autre le figuré, le terme, le complément. Dans le premier sens, Jésus-Christ a opéré en sa qualité de véritable Fils de Marie et de Maître de saint Jean, et comme tel il a voulu consoler sa Mère et récompenser son disciple; dans le second sens, il a opéré en sa qualité réelle de Rédempteur et Sauveur des hommes, et comme tel il a voulu leur donner Marie pour refuge et pour aide dans la voie du salut. Notre adoption est donc aussi vraie que celle de saint Jean; la filiation de Jean n'empêche pas la nôtre, et les paroles de Jésus-Christ contiennent de la même manière le mystère et l'acte solennel de notre adoption.

Ainsi, le miséricordieux Rédempteur accomplit encore en un autre sens la promesse qu'il nous a faite de ne pas nous laisser orphelins: *Non relinquam vos orphanos* (Joan. 14), puisque non seulement il nous a faits ses fils adoptifs, mais encore il est devenu nôtre; et, à l'heure de sa mort, il nous a donné pour Mère celle qui, selon l'expression de saint Ephrem, est l'asile des orphelins: *Susceptrix orphanorum*. Oh! que de douleurs coûta à la Vierge cette maternité! Elle n'éprouva aucune douleur dans l'enfantement de Jésus, son premier né; mais il en fut bien autrement dans l'enfantement de ses autres enfants, les hommes. Si le vieux Tobie, 4, 4, se voyant près de mourir, recommandait à son fils de ne jamais oublier sa mère et ce qu'elle avait souffert pour le mettre au monde, comment pourrions-nous oublier Marie, nous qu'elle a enfantés sur le Calvaire, au pied de la croix, au milieu des gémissements et des larmes? Pensons souvent aux douleurs de ce mystique enfantement. Oh! combien nous serons heureux sous la protection d'une si tendre Mère! dit le cardinal Bel-

Digitized by Google

larmin (1). Qui osera nous arracher de son sein? Quelle tentation, quel trouble pourra jamais nous vaincre, si nous nous mettons avec confiance sous son puissant patronage? O heureuse confiance! s'écrie saint Anselme (2), ô refuge assuré! la Mère de Dieu est aussi notre Mère. Avec quelle certitude ne devons-nous pas espérer la vie éternelle, puisqu'un si bon Père et une si tendre Mère sont les arbitres de notre salut! *O beata fiducia! o tutum refugium! Mater Dei est Mater mea. Qua certitudine igitur debemus sperare, quoniam salus de boni Patris et piæ Matris pendent arbitrio!* Réjouissons-nous donc de l'incomparable honneur que nous a fait la divine miséricorde; remercions Dieu d'un bienfait tel que l'audace, la témérité la plus grande n'aurait pu le concevoir, loin de pouvoir l'espérer. Avec saint Germain (3), le cœur tourné vers Marie, disons à notre chère Dame, à notre auguste Mère: O notre Reine, notre seule consolation après Dieu, guide de notre voyage, soutien de notre faiblesse, richesse de notre pauvreté, baume de nos blessures, soulagement de nos douleurs, espérance de notre salut, écoutez nos prières, ayez pitié de nous, ô notre Souveraine, ô notre vie, ô notre appui, notre espérance et notre force.

Marie est debout auprès de la croix: *Stabat juxta crucem Maria.* Non, dit Bossuet (4), le glaive qui a percé son cœur n'a pu diminuer ses forces: la constance et l'affliction vont d'un pas égal; et elle témoigne par sa contenance qu'elle n'est pas moins soumise qu'elle est affligée. Que reste-t-il donc, sinon que son Fils bien-aimé, qui lui voit sentir ses souffrances et imiter sa résignation, lui communique encore sa fécondité? C'est aussi dans cette pensée qu'il lui donne saint Jean pour son fils: *Mulier, ecce filius tuus:* Femme, dit-il, voilà votre fils. O femme qui souffrez avec moi, soyez aussi féconde avec moi; soyez la mère de mes enfants, que je vous donne tous sans réserve en la personne de ce seul disciple. Je les enfante par mes douleurs; comme vous en goûtez l'amertume, vous en aurez aussi l'efficace, et votre affliction vous rendra féconde. Femme, voilà votre fils. O enfantement vraiment douloureux! ô fécondité qui lui est à charge! Car quels furent ses sentiments lorsqu'elle entendit cette voix mourante du dernier adieu de son Fils? Non, je ne crains point de vous assurer que de tous les traits qui percent son âme celui-ci est sans doute le plus douloureux. Femme, voilà votre fils: *Ecce filius tuus.* Ah! c'est ici, dit-elle, le dernier adieu; mon Fils, c'est à ce coup que vous me quittez; mais, hélas! quel fils me donnez-vous en votre place? Et il faut que Jean me coûte si cher? Quoi! un homme mortel pour un Homme-Dieu! Ah! cruel et funeste échange! triste et malheureuse consolation!

(1) In hæc verba: Ecce filius tuus.
(2) In Deprecat. ad Deiparam.
(3) In Encom. Deiparæ.
(4) 1er sermon sur la Compassion de la sainte Vierge.

Digitized by Google

Je le vois bien, ô divin Sauveur, vous n'avez pas tant le dessein de la consoler que de rendre ses regrets immortels. Son amour accoutumé à un Dieu, ne rencontrant en sa place qu'un homme mortel, en sentira beaucoup mieux ce qui lui manque; et ce fils que vous lui donnez semble paraître toujours à ses yeux plutôt pour lui reprocher son malheur que pour réparer son dommage. Ainsi cette parole la tue, et cette parole la rend féconde; elle devient Mère des chrétiens parmi l'effort d'une affliction sans mesure. On tire de ses entrailles ces nouveaux enfants avec le glaive et le fer, et on entr'ouvre son cœur avec une violence incroyable pour y enter cet amour de mère qu'elle doit avoir pour tous les fidèles.

Chrétiens, enfants de Marie, mais enfants de ses déplaisirs, enfants de sang et de douleurs, pouvez-vous écouter sans larmes les maux que vous avez faits à votre Mère? pouvez-vous oublier ses cris parmi lesquels elle vous enfante? L'Ecclésiastique disait autrefois: *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris:* N'oublie pas les gémissements de ta mère, 7, 29. Chrétien, enfant de la croix, c'est à toi que ces paroles s'adressent. Quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ces délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie, et n'oublie jamais les gémissements de cette Mère si charitable: *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris.* Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissements de ta Mère: *Ne obliviscaris.* Souviens-toi des pleurs de Marie, souviens-toi des douleurs cruelles dont tu as déchiré son cœur au Calvaire; laisse-toi émouvoir au cri d'une Mère. Misérable, quelle est ta pensée? veux-tu élever une autre croix pour y attacher Jésus-Christ? veux-tu faire voir à Marie son Fils crucifié encore une fois? veux-tu couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds à ses yeux le sang du nouveau Testament, et par un si horrible spectacle rouvrir encore toutes les blessures de son amour maternel? A Dieu ne plaise que nous soyons si dénaturés; laissons-nous émouvoir au cri d'une Mère.

Mes enfants, dit-elle, jusqu'ici je n'ai rien souffert, je compte pour rien toutes les douleurs qui m'ont affligée à la croix; le coup que vous me donnez par vos crimes, c'est là véritablement celui qui me blesse. J'ai vu mourir mon Fils bien-aimé; mais comme il souffrait pour votre salut, j'ai bien voulu l'immoler moi-même, j'ai bu cette amertume avec joie. Mes enfants, croyez-en mon amour, il me semble n'avoir pas senti cette plaie quand je la compare aux douleurs que me donne votre impénitence. Mais quand je vous vois sacrifier vos âmes à la fureur de Satan, quand je vous vois perdre le sang de mon Fils en rendant sa grâce inutile, faire un jouet de sa croix par la profanation de ses sacrements, outrager sa miséricorde en abusant si longtemps de sa patience; quand je vois que vous

Digitized by Google

ajoutez l'insolence au crime, qu'au milieu de tant de péchés vous méprisez le remède de la pénitence, ou que vous le tournez en poison par vos rechutes continuelles, amassant sur vous des trésors de haine et de fureur éternelle par vos cœurs endurcis et impénitents, c'est alors, c'est alors que je me sens percée jusqu'au vif; c'est là, mes enfants, ce qui me perce le cœur, c'est ce qui m'arrache les entrailles.

Chaque instant de l'agonie de Jésus apporte à Marie une douleur nouvelle, parce qu'elle voit à chaque instant dans son divin Fils la souffrance s'ajouter à la souffrance, et tout ce qu'il souffre se reflète cruellement dans le cœur de la très-sainte Mère comme les rayons du soleil dans l'onde d'un ruisseau limpide. Partant, qui pourrait dire tout ce que souffrit notre auguste Reine quand elle l'entendit demander vainement quelques gouttes d'eau pour étancher sa soif ardente? J'ai soif, dit-il : *Sitio.*

O sainte Vierge, faites-nous connaître ce que vous ressentîtes à cette parole; quand vous vîtes le rafraîchissement que ses ennemis lui portèrent à la bouche, et qu'il ne fut pas en votre pouvoir de donner un verre d'eau à votre Fils mourant? Très-illustre Vierge, où sont vos larmes? Comment pouvez-vous vous empêcher de monter à cette croix et d'essayer du moins avec l'eau de vos pleurs d'humecter ces lèvres sèches, meurtries, et cette poitrine toute brûlante de soif?

Tout est consommé, dit Jésus : *Consummatum est* (Joan. 19, 30). A ce mot, sainte Vierge (1), vous levâtes sans doute les yeux en haut pour voir si votre Fils allait achever sa vie. Quels furent vos pensées et vos désirs? Vous souhaitâtes peut-être que ses douleurs finissent, mais vous saviez qu'elles ne finiraient qu'avec sa vie. Vous voulûtes peut-être que sa vie ne fût pas plus longue, mais ce n'est point là un désir de mère. Que désirâtes-vous donc? O nouvelle espèce de douleur de ne savoir pas ce que l'on doit désirer! Enfin, vous demeurâtes ainsi les yeux attachés sur cet objet. Vous reconnûtes, au changement du visage de votre Fils et à sa pâleur, l'approche de la mort. Quels furent donc en ce temps les sentiments de votre âme, quand vous vîtes ses joues perdre leur couleur, ses lèvres devenir livides sous le souffle de la mort, la beauté de ses yeux se ternir, sa tête se pencher, et sa poitrine sacrée s'enfler et s'élever? Sainte Vierge, reconnaissez-vous maintenant ce corps tout défiguré? reconnaissez-vous cette voix débile? D'où vient que ce rubis où vos yeux se miraient a perdu tout son lustre, que la fleur du matin s'est fanée, que le soleil de midi s'est éclipsé? O chastes yeux de Marie réservés à ce jour qui devait vous faire souffrir le martyre, de quel côté tournerez-vous vos regards sans y trouver des sujets de douleur? Si vous les portez en haut, vous voyez sur le visage de Jésus toutes les marques

(1) *Mémorial* de Louis de Grenade. Méditations sur les sept paroles de notre Seigneur à la croix.

Digitized by Google

de la mort ; si vous les arrêtez sur la terre, elle est toute baignée du sang de votre Fils. Que pouvez-vous donc regarder, puisque le ciel et la terre semblent aujourd'hui avoir conspiré ensemble pour vous combler d'afflictions ?

Tout est consommé : *Consummatum est.* Combien Marie dut souffrir en voyant son cher Fils rendre le dernier soupir (1) ! Car ici la douleur fut tout entière pour elle. Les autres souffrances qu'endura le divin Maître se réfléchissaient toutes, comme nous l'avons dit, dans le cœur de Marie ; mais celle-ci fut sienne exclusivement, puisque son divin Fils, grâce à la mort, ne pouvait plus souffrir. Et quelle ne fut pas la douleur de cette tendre Mère quand un coup de lance ouvrit le côté de ce corps sacré ! Il n'est pas donné à l'esprit humain de comprendre une telle douleur, ni à la parole de l'exprimer. Le Christ reçut l'injure, et Marie la douleur. Le coup de la lance frappa le corps inanimé de Jésus-Christ, mais c'est le sein vivant de Marie qui le sentit. La lance qui ouvrit le côté du Fils ouvrit le cœur de la Mère, et l'ouvrit d'une manière si cruelle, que plusieurs saints Pères n'hésitent pas à affirmer que ce fut bien là ce glaive prédit par le vieillard Siméon.

A la descente de la croix, la divine Mère, éplorée et à genoux, ne cessait d'embrasser le corps de son divin Jésus, mort pour l'amour des hommes, et d'y imprimer ses tendres baisers, vénérant aussi les gouttes du sang précieux de son divin Fils. Elle n'adorait pas seulement ce sang et cette croix, mais elle révérait encore et baisait mille fois tout ce qui avait servi au crucifiement de son divin Fils. Parcourant une à une les plaies sacrées du Sauveur, elle les arrosa de larmes abondantes. Ensuite elle ferma les lèvres et les paupières de Jésus, et étendit le long du corps ses bras glacés et roidis par la mort. Les anges assistèrent à ce douloureux spectacle ; ils vinrent pour adorer leur Seigneur dans sa mort, et pour faire cortége et comme une garde d'honneur à sa divine dépouille.

Quand on songea à ensevelir le corps de Jésus, Marie sentit s'accroître encore sa douleur en pensant que bientôt elle n'aurait pas même cette dernière consolation, de voir le corps inanimé de son bien-aimé Fils. Marie aida Joseph et Nicodème à l'envelopper d'un linceul, à l'entourer de bandelettes et à couvrir sa tête d'un suaire. Oh ! quelle dut être son affliction en songeant combien ces linges étaient différents de ceux dont elle avait entouré le corps de Jésus enfant !

Après avoir honoré mille et mille fois des signes de leur respect et de leur amour le corps inanimé de Jésus, ils le mirent dans le tombeau, et ils n'oublièrent pas d'y placer, selon Baronius (*Ann.* 34 et 113), les clous et la couronne d'épines. Enfin le sépulcre fut fermé avec une grosse pierre pour que nul n'y entrât.

(1) Emidio Gentilucci, *la Mère de Dieu Mère des hommes*, chap. 6.

Digitized by Google

Quelle fut la douleur de Marie alors qu'elle vit l'objet de son amour enfermé sous cette froide pierre! Ah! celui-là pourrait l'imaginer qui aurait toujours aimé Jésus comme l'aimait Marie. O mon Fils, ô mon Fils, disait-elle, comment puis-je vivre sans vous? Oh! combien cette séparation est cruelle pour moi! Heureux tombeau, tu possèdes celui que j'ai porté neuf mois dans mon sein, tu recouvres le Seigneur du ciel et de la terre. Combien je te porte envie! Que ne suis-je ensevelie vivante avec lui! Ah! je puis dire du moins, puisque mon Fils est mort, que deux cœurs reposent dans un même sépulcre (1). O tombeau, tu m'as tout ravi, puisque tu m'as pris mon Fils, mon amour, mon seul bien et mon Dieu. Ensuite elle recommanda son Fils au Père éternel (2), et elle ne pouvait détacher de ce tombeau ses doux regards. C'est avec peine que Jean, touché de compassion, l'arracha de ce lieu de douleur et la ramena à la maison. Ceux qui virent passer cette Mère dolente ne pouvaient s'empêcher de verser des larmes, dit saint Bernard, et ceux qui l'accompagnaient pleuraient sur elle plus encore que sur son Fils. Les peines souffertes par cette sainte Mère furent si grandes en ce jour mémorable, que l'Eglise a voulu qu'il fût honoré chaque année par les fidèles, sous le titre de *Compassion de la très-sainte Vierge.*

Les apôtres avaient fui, les disciples s'étaient séparés, les pieuses femmes étaient découragées. En un mot, après la mort du Pasteur, tout le troupeau s'était dispersé; et Marie seule, comme le disent unanimement les Pères et les Docteurs, Marie seule ne se scandalisa point de la passion et de la mort de Jésus-Christ, assurée qu'il ressusciterait au troisième jour; pleine d'espérance et de foi, Marie représentait seule, dans ces jours de deuil, toute l'Eglise.

Le souvenir de l'amour de Jésus, qui l'avait amené à souffrir volontairement et à mourir pour nous, portait Marie à considérer l'ingratitude des hommes, et par conséquent à se rappeler une à une toutes les peines spirituelles et les peines corporelles souffertes par son divin Fils. Notre chère et souffrante Mère pleure toute seule, abandonnée par ses amis chers à son cœur. La douleur de Marie fut immense, mais elle fut toujours unie à la force, à la résignation et à la foi. Elle se souvenait du tendre et dernier adieu de la veille, et, en rappelant à son esprit toutes les paroles de cet affectueux entretien, elle se sentait comme défaillir de douleur et d'amour. Elle voyait l'apôtre impie et sacrilége qui, après avoir été témoin de tant de miracles et avoir pris pour nourriture la chair et le sang du divin Agneau, avait vendu son Maître pour quelques deniers, et l'avait signalé à ses ennemis par le baiser de paix que Jésus avait coutume d'échanger avec ses bien-aimés disciples. Elle considérait son divin Fils priant

(1) Sainte Brigitte, Revel., lib. 12, cap. 21.
(2) S. Bonaventura, Medit. in vita Christi, cap. 76.

Digitized by Google

dans le jardin de Gethsémani, non loin des trois disciples de prédilection qui, malgré la recommandation qu'il leur avait faite de veiller, s'étaient laissés aller au plus profond sommeil; tandis que lui, à ce moment même, après avoir permis à la souffrance de l'envahir, il était comme à l'agonie et tombait plusieurs fois la face contre terre. Elle le voyait saisi, lié comme un vil scélérat. Elle se rappelait la fuite des apôtres, la conduite de Pierre reniant son Maître. Elle voyait les soufflets, les crachats, les calomnies, les outrages, les colères, les blasphèmes, la couronne d'épines, les dérisions, la flagellation, la condamnation à mort, la croix, le Calvaire, le crucifiement, le fiel et le vinaigre, etc.

La Vierge, dans son profond recueillement, voyait en esprit toutes ces scènes douloureuses aussi vivantes que si elles se passaient de nouveau sous ses yeux. Que de douleurs accablantes et réunies! Elle pouvait bien dire d'elle-même ces paroles de Jérémie (Lament. 1): Voyez, Seigneur, ma tribulation; mes entrailles sont déchirées, mon cœur est bouleversé au-dedans de moi, parce que je suis pleine d'amertume. Ils ont entendu mes gémissements, et personne ne me console. J'avais un Fils, poursuit-elle; il a opéré de grands prodiges, et les hommes sont aveugles et ingrats; il a apporté la sagesse aux nations, et elles n'ont point cru à sa doctrine; il a passé en guérissant et faisant le bien, et il a reçu pour récompense les outrages, les souffrances et une mort ignominieuse au plus beau temps de son âge.

O Marie désolée, ô Femme la plus affligée de toutes les femmes, ô Mère, et la plus tendre de toutes les mères, plongée dans un océan de douleurs, à qui vous comparer? à qui êtes-vous semblable? O Fille de Jérusalem, ô Vierge de Sion, comment vous consoler? dit Jérémie (Lament. 2). L'amour infini de son divin Fils et l'ingratitude des hommes, voilà sa méditation. A ces pensées, Marie pleure et pleure amèrement, et nul de ses amis ne la console. Tout lui manquait, étant privée de son Fils.

Le martyre de la Vierge, dit saint Bernard (1), est solidement prouvé, soit par la prophétie de Siméon, soit par l'histoire de la passion du Seigneur. La violence de la douleur, ô bienheureuse Mère, a transpercé votre âme, et nous vous prêchons comme étant plus que martyre. Ne soyons pas surpris que Marie soit appelée martyre dans son âme. Jésus a pu mourir en son corps, et Marie n'a pas pu mourir en son cœur : *Ille mori corpore poterit, ista commori corde non potuit.*

Un glaive de douleur, dit ailleurs ce saint docteur, perça son âme, afin que la Mère du grand martyr et vierge fût elle-même vierge et martyre, blanche et rouge comme son bien-aimé, qui était blanc et rouge : *Suam ipsius animam pertransivit gladius, ut Mater summi virginis et martyris.*

(1) In Nativit. B. Mariæ serm.

Digitized by Google

esset et virgo ipsa et martyr, candida et rubicunda quemadmodum dilectus ejus candidus et rubicundus (1).

La bienheureuse Mère de Dieu, dit saint Jérôme (2), fut martyre et vierge : *Beata Dei Genitrix et martyr et virgo fuit.* Parce qu'elle aimait plus que les autres, elle souffrait plus que les autres, tellement que la force de la douleur transperçait et remplissait son âme, en témoignage de sa parfaite dilection. Et, souffrant en son âme, elle fut plus que martyre. Son amour fut plus fort que la mort, parce qu'elle fit sienne la mort du Christ : *Mortem Christi suam fecit.*

Marie fut décorée du martyre, dit Richard de Saint-Victor, car un glaive, non de fer, mais de douleur, perça son âme ; et ce martyre de douleur fut plus terrible que celui du fer. Car plus elle aima d'une manière incomparable, plus elle souffrit. Et comme il ne fut jamais amour semblable au sien, ainsi il n'y eut jamais douleur pareille à sa douleur. Dans les martyrs, la grandeur de l'amour adoucit la douleur des souffrances ; mais plus la bienheureuse Vierge a d'amour, plus elle éprouve de douleur, et plus son martyre est cruel. D'où il suit qu'ayant aimé plus que tous les autres, et la violence de la douleur étant selon la force de l'amour, elle souffrit beaucoup plus dans son âme que les martyrs dans leur corps. Marie est donc belle par la palme du martyre.

Lorsque Marie vit son Dieu et son Fils (3) condamné injustement, flagellé par les opprobres, les dérisions, les crachats, les soufflets, les pieds et les mains percés par des clous, son côté ouvert par une lance, étendu sur un gibet, mourant d'une mort honteuse, qui pourrait mesurer la profonde blessure que cette tendre Mère reçut en son cœur, et la douleur dont la cruelle passion de son unique et bien-aimé Fils fit déborder son âme? Marie était tellement plongée dans la douleur, qu'on doit croire que cette Mère souffrit dans son âme ce que son Fils souffrait en son corps ; les pointes, non des clous, mais des douleurs, sont enfoncées en elle, et, vivant avec son Fils, elle est crucifiée avec lui jusqu'à la mort. Je suis certain que lorsque le Fils mourait sur cet infâme gibet devant cette Mère toute d'amour, si l'option lui eût été donnée, elle aurait préféré avoir le corps crucifié et mourir clouée sur la croix, plutôt que de vivre plus longtemps crucifiée dans son âme comme elle l'était. Qui donc douterait qu'elle fût martyre, ayant senti intérieurement des tourments si cruels, transpercée par un glaive de douleur à deux tranchants, voyant mourir son Fils et le voyant dénué de tout secours?

Marie, d'après les docteurs, a acquis la couronne du martyre au pied de la croix, dit le P. Poiré (4), puisqu'elle y ressentit toutes les peines de

(1) In Annunt. Dom. serm. 1.
(2) Epist. 10 ad Paulam et Eustochiam.
(3) Philippe de Harvenge, epist 14 ad Rodolphum.
(4) 10e étoile, chap. 11.

Digitized by Google

son Fils; que son âme était crucifiée avec lui, qu'elle était percée de ses épines, qu'elle était déchirée de ses clous, et que les ruisseaux de sang noyaient son cœur dans une mer d'amertume. Car s'il est insupportable à une Mère de voir mourir son Fils dans un lit, honoré et regretté de tout le monde, quels étaient les sentiments de cette innocente Mère en assistant au cruel supplice de son Fils, au milieu du tumulte et des cris d'un peuple insolent? Saint Bernard a bien sujet de la nommer plus que martyre. En effet, on trouve en cette âme affligée la force et la charité des martyrs, et on demeure d'accord qu'elle donne plus que sa vie en donnant la vie de son Fils par une profonde soumission à la volonté du Père. Tous les amis de Jésus qui eurent la grâce et le courage d'assister à sa mort, sans se soucier ni du mépris ni de la rage de ses ennemis, acquirent dès lors la glorieuse couronne du martyre par une sainte participation à ses tourments et à sa mort.

Le vénérable abbé Guerric (1) assure que Marie, depuis qu'elle eut enfanté le Sauveur, endura le martyre d'une continuelle langueur; langueur de crainte, à cause des embûches qu'on dressait à son Fils; langueur de douleur, pour les tourments inimaginables qu'elle lui voyait souffrir; langueur d'amour, pour se voir séparée de celui à qui elle avait donné tout son cœur. Qui lira ce qu'a écrit saint Laurent Justinien (2), que, lors de la passion de son bien-aimé Fils, son cœur était un vrai miroir de toutes les douleurs que Jésus endurait et une parfaite image de mort, pourra-t-il faire difficulté de l'appeler, avec ces mêmes docteurs, martyre, plus que martyre et Reine des martyrs?

Marie fut revêtue de la force et de la charité des martyrs; elle donna plus que sa vie en offrant celle de son Fils, qui était en même temps son Epoux mystique.

L'âme de la Vierge fut comme le théâtre du martyre d'esprit qu'elle endura. Car, comme les blessures de l'âme sont beaucoup plus accablantes que celles du corps, ainsi les douleurs de l'esprit sont sans comparaison plus cuisantes que toutes les douleurs du corps. Véritablement, ô Vierge auguste, dit saint Anselme (3), le glaive de douleur a transpercé votre âme, et vous a été plus amer que toutes les peines que votre corps eût pu ressentir. Car je crois fermement que toute la rigueur des tourments des saints martyrs a été légère comparée à vos souffrances, qui ont tellement pénétré le fond de votre âme et rempli l'étendue de votre cœur, que jamais vous n'eussiez supporté la pesanteur de cette croix sans mourir, si l'Esprit de vie et de consolation, c'est-à-dire l'Esprit de votre cher Fils, pour qui vous souffriez, ne vous eût pas fortifiée en vous faisant connaî-

(1) Serm. de Assumptione.
(2) Lib. de triumphali Christi agone, cap. 21.
(3) De Excellentia Virginis, cap. 5.

Digitized by Google

tre que cet orage passerait bientôt, et que cet appareil de mort serait changé en un triomphe de gloire. Ces deux chastes colombes, Jésus et Marie, étaient offertes en sacrifice sur le Calvaire pour guérir la lèpre du pécheur; Dieu se contenta de la mort de Jésus, tandis que Marie, au pied de l'autel, trempée dans le sang de son Fils qui expirait, sentait son cœur se briser de douleur, et se préparait à passer le reste de ses jours en pleurs et en gémissements.

Je prends la seconde mesure du martyre de Marie dans la connaissance qu'elle avait de son Fils. La sainte Vierge ayant l'esprit le plus vif et le plus perçant qui jamais ait été, après celui de son Fils, et plus de connaissance de la dignité de sa personne, de l'indignité de l'attentat qui se consommait sur le Prince du ciel, et de l'extrême ingratitude des hommes, on ne peut dire jusqu'où arriva l'effort de la douleur qui fut causée par une si vive représentation de toutes ces choses.

La troisième mesure du martyre est tirée, ainsi que nous l'avons déjà dit, de l'amour que Marie portait à son cher Fils, puisque l'une des principales règles de la douleur, c'est l'amour. Quiconque aime ardemment une chose ne peut manquer d'être vivement touché de la perte qu'il en fait, et il est impossible de voir souffrir ce qu'on chérit sans en avoir le cœur percé; et plus l'amour est grand, plus la peine est profonde. Je dirai avec Sophronius (1) que comme il ne fut jamais d'amour semblable à celui de la Vierge, de même il ne se rencontra jamais une pareille souffrance. Car elle prit tellement possession de son cœur, s'en emparant de toutes parts, que nous pouvons dire avec le prophète Jérémie, 6, que Marie porta le deuil d'un Fils unique, et qu'elle ressentit plus la perte et les tourments du bien-aimé de son âme que toutes les mères du monde, attendu qu'elle aima plus ardemment le sien que toutes les autres ensemble ne peuvent aimer leurs fils.

La quatrième mesure et le principal martyre de Marie est dans la grandeur des peines et dans l'amertume de la passion du Sauveur. Car, comme dit très-bien saint Bernard (*in Lament.*) : Les plaies du Fils mourant étaient les blessures de la Mère souffrante : *Vulnera Christi morientis, erant vulnera Matris dolentis.* Et ailleurs (2) : Voudrait-on bien croire que le Fils pût mourir quant au corps, sans que sa Mère mourût quant à l'âme, et que la charité qui n'a point de pareille eût pu faire souffrir au Fils tant de rigueurs, sans que celle de la Mère, qui en approchait de plus près, eût la plus forte part aux douleurs qu'il endurait? A le bien prendre, ce n'était qu'une même croix et qu'un même tourment pour les deux. L'âme de la sainte Vierge, dit saint Grégoire, pape (3), était si bien d'ac-

(1) Epist. de Assumptione.
(2) Serm. in Signum magnum.
(3) Moral., cap. 5.

Digitized by Google

cord avec celle de son Fils, qu'elle ressentait tout ce qu'on faisait souffrir à Jésus. Les épines enfoncées dans l'adorable tête du Sauveur entraient jusqu'au centre de l'âme de la Vierge; les coups de fouet qu'on déchargeait sur les épaules de son Fils déchiraient le cœur de Marie ; les clous des pieds et des mains perçaient son esprit ; la lance qui ouvrait le cœur du Rédempteur brisait la poitrine de la Mère, et la croix où le divin corps de Jésus était étendu tenait attachée l'âme de Marie ; en sorte que le corps du Fils ne recevait aucun coup qui n'arrivât jusqu'à l'âme de la Mère. Ainsi que son Fils, la regardant travaillée de la sorte, souffrait beaucoup plus pour la peine qu'il lui voyait éprouver que pour ses propres tourments, de même le martyre de Marie n'était rien auprès de celui que lui causaient les souffrances de son bien-aimé Fils. Ne vous semble-t-il pas voir une fournaise allumée où l'on jette en quantité du bois ? et comme le bois est embrasé par la fournaise, ainsi sert-il à l'échauffer de plus en plus. Il en était de même de la bienheureuse Vierge ; car ses peines étant comme jetées dans la fournaise des douleurs du Sauveur, elles s'allumaient davantage, renouvelant toutes ses plaies ; et, par échange, la sainte Vierge se consumait là-dedans, et s'en allait tout en feu et en flamme de douleur. Anges de paix, quels torrents de larmes versiez-vous alors, voyant le feu qui d'un moment à l'autre prenait plus de force dans ces deux poitrines, sans que l'eau qui sortait de vos yeux y pût apporter de remède ! Quels étaient vos sentiments voyant qu'ils allaient comme à l'envi l'un de l'autre, s'abandonnant à la douleur, sauf partout l'avantage des actions infinies du Sauveur ?

La cinquième mesure du martyre de Marie se prend de la grandeur de son désir. Car, comme remarquent saint Ambroise (1), saint Augustin (2) et saint Ildefonse (3), non seulement elle ne redoutait ni les supplices ni la mort, mais encore elle les désirait comme une insigne faveur; et on ne peut dire ce qu'elle souffrait pour se voir privée de partager les souffrances corporelles de Jésus. Le dévot Arnould de Chartres le dit si magnifiquement qu'il est impossible de mieux l'exprimer (4) : Elle mourait, dit-il, sans pouvoir mourir, et, ce qui était encore plus, elle se contraignait de telle sorte que son visage était bien différent de son cœur. La croix de son âme, qui était l'autel où elle présentait une hostie vivante et un sacrifice agréable, n'était connue que de Dieu seul et de sa conscience. Là elle servait elle-même de victime, elle dressait le bûcher et allumait le feu. De sorte que vous eussiez vu deux autels élevés, l'un au cœur de Marie, l'autre au corps de Jésus ; celui-ci immolant son corps, et celle-là

(1) Lib. de Inst. virg., c. 7.
(2) Confess., cap. 6.
(3) Serm. 2 de Assumpt.
(4) Tract. de illis verbis Christi in cruce : Mulier, ecce filius tuus.

Digitized by Google

offrant son âme en sacrifice. Dieu sait si elle eût souhaité de verser le sang de ses veines aussi bien que celui de son cœur avec son Fils, et offrir avec lui le sacrifice du soir, les mains étendues sur la même croix et percées avec les mêmes clous, et en cette manière mettre fin avec lui au mystère de notre salut. Mais c'était le privilége du grand-prêtre, à qui seul il appartenait d'entrer au sanctuaire avec le sang, sans que nul autre pût prétendre à cette prérogative, fût-il ange ou homme. Cependant elle ne laissait pas de coopérer avec lui en sa manière, et le Sauveur présentait conjointement au Père éternel ses propres mérites et ses désirs avec ceux de sa très-chère Mère. Tout ce qu'elle demandait était approuvé du Fils et accordé du Père; le Père aimait le Fils, et le Fils réciproquement le Père, et après ces deux amours suivait immédiatement celui de la Mère pour tous les deux. Ce n'était qu'un même souhait qui naissait de diverses volontés : le Père plein de bonté, et le Fils plein de pitié, et la sainte Mère n'ayant qu'une seule intention; la bonté, la compassion et la charité se tenaient embrassées toutes trois; la Mère suppliant, le Fils présentant, et le Père accordant; le Fils jetant les yeux sur le sein et sur la poitrine de sa douce Mère, et le Père sur la croix et sur les plaies de son Fils. Qu'est-il au monde de si grand qui pût être refusé à de si chers et si précieux gages ? Il ne faut rien ajouter à ces paroles, de peur d'en diminuer la force et le poids.

Saint Bernard (1) dit qu'il n'y a aucune comparaison qui puisse exprimer ce qu'elle souffrit, et qu'il ne se peut dire autre chose, sinon qu'elle fut autant affligée qu'il était convenable qu'une telle Mère le fût pour la perte d'un tel Fils. Saint Bernardin de Sienne (2) dit un grand mot à ce propos, savoir, que sa douleur pénétra si profondément et fut si extrême, que si elle était également divisée entre toutes les créatures capables de souffrir dans leur âme, il y en aurait assez pour les faire toutes mourir. D'où il faut conclure que ce ne fut point sans miracle que sa vie fut conservée parmi les violences sans pareilles de tant de sortes de tourments. Aussi les saints Pères ne font aucune difficulté de l'appeler martyre; que dis-je, martyre! saint Anselme la nomme l'honneur des martyrs (3); Sophronius, saint Ildefonse, saint Bernard l'appellent plus que martyre, et l'Eglise universelle lui donne le titre de Reine des martyrs (*Litan. S. Virg.*).

Cette Vierge affligée est mère, elle avait les sentiments naturels d'une mère; il est vrai que c'était sans nul défaut, mais avec la pureté et la sainteté convenables à tous ses priviléges. C'est pourquoi, voyant son Fils souffrant, elle ne pouvait pas manquer de compatir avec lui. Et qu'est-ce

(1) In Lament.
(2) Serm. 61, art. 3, cap. 2.
(3) Orat. de Deipara.

Digitized by Google

que la compassion, sinon une douleur jointe au sentiment de la peine de celui que nous aimons, une identité de souffrances d'autant plus sensibles que la personne qui souffre et la personne compatissante sont liées plus étroitement? Mais où trouvera-t-on une union aussi parfaite que celle de Jésus et de Marie, d'une telle Mère et d'un tel Fils? C'est une des excellences de la Mère de Dieu et un des rapports qu'elle a au Père éternel, que le Fils qui leur est commun est en quelque sorte consubstantiel, selon la nature nouvelle, à son Père. Il s'ensuit donc que les sentiments qui appartiennent à cette union, quoiqu'ils soient naturels, ne laissent pas d'être divins, parce qu'ils procèdent d'une nature déifiée en Jésus et d'une personne revêtue du Saint-Esprit en Marie. Tous les sentiments de cette auguste Mère sont tels à l'égard de son divin Fils, son amour, sa tendresse, et partant sa compassion, qu'il n'y eut jamais de douleur comparable à la sienne, à cause de l'élévation du principe et de l'objet de sa douleur.

Et parce que nous honorons en la sacrée Vierge la nature et la grâce, et qu'elle était liée à son Fils par l'une et par l'autre, aussi avait-elle deux sortes de compassion, l'une naturelle et l'autre surnaturelle, dont la dignité de Mère de Dieu était le principe. Il est certain que la grâce aussi bien que la nature a ses sentimens et ses affections, son amour, son zèle, sa joie, son espérance, sa douleur et ses souffrances; elle a son mouvement et son repos, son trouble et sa paix, sa privation et sa jouissance; et que la sainte Vierge, qui vivait beaucoup plus de la vie de la grâce que de celle de la nature, les avait plus parfaits que tout autre, et par conséquent qu'elle était liée à Jésus d'une manière beaucoup plus puissante, et qu'elle ressentait plus vivement ses souffrances.

Dispensez-moi donc d'exprimer ici la grandeur de sa compassion à la vue de son Fils souffrant les plus cruels supplices. C'est un mystère caché qui surpasse la capacité de l'homme mortel. Comme l'entendement ne le peut comprendre, il est impossible à l'éloquence même de lui trouver une expression proportionnée à son étendue. Cette capacité de souffrir en la sainte Vierge fait une partie de ses droits et de ses grandeurs. Saint Paul nous en donne l'intelligence par ces paroles : Vous avez reçu la grâce non seulement de croire en Jésus-Christ, mais aussi de souffrir pour lui : *Vobis donatum est pro Christo, non solum ut in eum credatis, sed ut etiam pro illo patiamini* (Philipp. 1, 29). Nous trouvons trois avantages dans l'ordre de la grâce : le premier, d'être les enfants de Dieu; le second, d'agir par son esprit, et le troisième, de souffrir pour Dieu. C'est celui-ci qui conserve et qui perfectionne les autres. Le disciple de la croix protestait hautement qu'il ne se glorifiait qu'en la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il estimait la source de toute grâce et de toute vertu (Gal. 6, 14). Il parle de ce sujet comme d'une obligation essentielle aux chrétiens, qui ne seront les héritiers de Dieu qu'après avoir pris part à ses peines, et qui ne peuvent régner avec Jésus-Christ s'ils n'ont souffert avec lui.

Digitized by Google

Si donc c'est une chose si honorable aux saints de souffrir pour leur Maître, et si la capacité de le faire est une chose qui appartient à la grâce qui les sanctifie, pourrions-nous douter de l'étendue de cette capacité dans le cœur de Marie, Mère de Jésus? Oh! sans doute elle a plus souffert que tous les justes ensemble. Nous croyons aussi que son amour pour lui a été le plus pur, le plus ardent, le plus fort et le plus parfait qui se puisse rencontrer parmi les pures créatures, dans toute la durée des siècles. Si la connaissance de ce que notre Seigneur Jésus souffre dans son corps et dans son âme est proportionnée, dans la sainte Vierge, à la capacité et à l'amour, il y a de quoi imprimer dans son cœur la plus vive et la plus pénétrante compassion qui puisse être. Cette chaste colombe fut arrosée du sang de Jésus au pied de la croix, afin d'accomplir la cérémonie de la loi, qui voulait qu'une des deux colombes offertes en sacrifices fût réservée et que l'autre passât par le glaive.

On tient que notre Mère affligée fut avertie en diligence de la prise de son Fils, et qu'elle le suivit par toutes les stations douloureuses qu'il fit. Elle savait que le temps de sa passion était arrivé, et que le Fils de Dieu et le sien allait satisfaire à la divine justice pour les hommes.

Nous trouvons en la sainte Vierge deux sortes de compassion pour son Fils mourant, opérées par son amour naturel et surnaturel; mais j'en découvre une troisième plus élevée et plus divine. L'Evangile remarque que le Père éternel célébra le deuil de son Fils, et qu'il lui dressa une pompe funèbre des plus augustes par tout l'univers, assujétissant par une force secrète les choses insensibles à ressentir sa mort et à marquer leur deuil, la terre par un tremblement, l'air par des ténèbres, le soleil par une éclipse, le temple de Jérusalem par la rupture de son voile. Voilà une partie de ce que l'Ecriture nous apprend du deuil du Père éternel pour son Fils, et voici la conséquence que nous en devons tirer. Le Père a livré son Fils à la mort par un excès d'amour pour nous, mais sans diminution de son amour pour lui; en sorte que si sa grandeur lui permettait de souffrir, il serait à présent dans la compassion, et il partagerait les souffrances de son Fils; mais ce qu'il ne peut faire par lui-même, il l'exécute par les personnes qui lui sont le plus proches. La sainte Vierge ayant auprès de lui le premier rang, et comme Mère et comme Epouse, il opère dans le fond de son être une manière de douleur et de compassion des plus amères, afin de compatir à Jésus crucifié au nom et de la part de son Père. C'est de Marie qu'il faut entendre ces paroles du prophète : *Magna est velut mare contritio tua, Virgo, filia Sion :* Vierge, fille de Sion, votre douleur est vaste comme la mer (Lament. 2, 13). Quel remède peut-on trouver? Il y avait donc trois sortes de compassion dans cette âme virginale, fondées sur trois sortes d'amour : un amour naturel, un amour de grâce, l'amour du Père envers son Fils bien-aimé; et c'est à ces trois sortes d'amour et de compassion qu'il faut attribuer la force invincible de

Digitized by Google

cette admirable créature dans l'excès épouvantable de ses souffrances. Jésus, chargé d'opprobres et couvert de plaies, est le glaive dont le cœur de Marie est transpercé, suivant la prophétie du bienheureux Siméon. Il est un glaive à ses sens, il est un glaive à son cœur et à son esprit, qui perce jusqu'au plus intime de l'âme; toute sa personne est plus pénétrée de douleur qu'une éponge au milieu de la mer n'est imbibée de l'eau. Sa qualité de Mère, son amour pour ce Fils mourant sur la croix, la main du Père appesantie sur son propre Fils et sur la Vierge-Mère, la réduisent à l'extrémité; et cependant elle demeure inébranlable comme un rocher battu de la tempête, sans être abattue par une douleur qui est bien au-dessus des forces de la nature, et par la main si puissante et si pesante d'un Dieu. Elle était debout, on ne voyait point de faiblesse dans sa posture; sa douleur lui inspirait du courage, parce qu'elle était divine et non pas humaine. Et nous remarquons que la première illumine et fortifie, au lieu que la seconde trouble et affaiblit. La première sanctifie, elle soutient, elle arrête le cours des larmes en faisant adhérer l'âme humaine à celui qui est tout en tous.

Pour mieux comprendre le martyre de la bienheureuse Vierge souffrante avec son Fils attaché sur la croix, essayons d'entrer dans le saint des saints de son âme très-pure et d'y découvrir ses dispositions secrètes; car non seulement elle compatit à Jésus accablé de douleurs, mais encore elle adore le conseil éternel qui s'accomplit sur son Fils et l'amour incompréhensible de Dieu pour les pécheurs. Elle contemple le zèle qu'il a pour sa gloire, la justice qu'il fait de son Verbe, afin de faire miséricorde aux misérables, de nous donner sa grâce et de le charger de nos crimes, de le réduire à la mort et de nous élever à la gloire. La parfaite soumission qu'elle avait à ces conseils de la miséricorde divine combattait sa compassion pour son Fils souffrant, et ce combat lui était une augmentation de peine. Elle aimait son Fils, elle aimait ses frères, et ces deux grands amours ne diminuaient rien l'un de l'autre. C'est le caractère des âmes sublimes d'accomplir tous leurs devoirs en perfection. La sainte Vierge est donc dans une obéissance parfaite; son amour pour son Fils et pour les pêcheurs est parfait, et sa compassion si grande, qu'elle surpasse tout ce que la parole humaine pourrait dire. Elle eût bien voulu mourir pour nous à la place de son Fils, ou le décharger au moins d'une partie de ses tourments; mais elle savait qu'il devait porter tous les effets de la colère du Père, qu'il serait humilié jusqu'au gibet et compté parmi les scélérats, que la justice divine ne pouvait être satisfaite que par une personne divine; et, parce qu'elle était embrasée de zèle pour le salut du monde, elle consent à l'immolation de cet Agneau, et entre par là dans la haute qualité de réparatrice à sa manière. Aussi lui avons-nous deux obligations signalées : la première, d'avoir désiré de nous réconcilier avec Dieu au prix de son sang, et la seconde, d'avoir abandonné son Fils au conseil du

Digitized by Google

Père pour le même dessein et avec une résignation si admirable, que, quand même elle l'eût pu retirer de la mort par les voies humaines, elle ne l'eût pas fait; elle n'eût pas voulu enlever à Dieu sa victime, ni aux pêcheurs le prix de leur rédemption. Elle a donc une grande part à l'œuvre de notre salut; elle a donc un véritable cœur de mère pour nous; elle nous traite donc bien comme ses enfants; et, quoiqu'elle ne nous ait pas rachetés, parce que cela ne pouvait convenir qu'à un Dieu, elle a cependant beaucoup contribué à notre rédemption en remettant son Fils entre les mains du Père pour être notre victime.

De tout ce qui a été dit concluons avec de très-bons docteurs que, vu et considéré l'excellence de la très-sacrée Vierge, qui offrit son Fils pour notre rachat, l'amour, l'affection et la grandeur de courage avec lesquels elle l'offrit, la qualité de son présent, l'extrémité de ses souffrances, l'union qu'elles avaient avec celles du Sauveur, qui les présenta lui-même sur la croix pour notre salut, conjointement avec les siennes, la satisfaction que la justice éternelle y trouva pour les péchés du monde, nous ne diminuons aucunement en notre Seigneur Jésus-Christ la qualité de Sauveur, et ne faisons aucun tort à la hauteur d'une telle entreprise, lorsque nous disons qu'elle mérita avec son Fils, quoique en un degré beaucoup inférieur, la réparation des hommes avec toute la suite des grâces qui sont renfermées dans l'entremise de notre salut, et qu'à cet effet elle fut prévenue de tant de bénédictions, accompagnée de tant de grâces, enrichie de tant de faveurs et ennoblie de tant de prérogatives.

Non, dit Bossuet (1), il ne faut point allumer de feux, il ne faut point armer les mains des bourreaux, ni animer la rage des persécuteurs pour associer cette Mère aux souffrances de Jésus-Christ. Il est vrai que les saints martyrs avaient besoin de cet attirail; il leur fallait des roues et des chevalets, il leur fallait des ongles de fer pour marquer leurs corps de ces traits sanglants qui les rendaient semblables à Jésus-Christ crucifié. Mais si cet horrible appareil était nécessaire pour les autres saints, il n'en est pas ainsi de Marie, et c'est peu connaître quel est son amour que de croire qu'il ne suffit pas pour son martyre. Il ne faut qu'une même croix pour son bien-aimé et pour elle. Voulez-vous, ô Père éternel, qu'elle soit couverte de plaies? faites qu'elle voie celles de son Fils; conduisez-la seulement au pied de sa croix, et laissez ensuite agir son amour.

Marie, dit Paul a Sancta Catharina (2), fut prédestinée à être conforme à la passion et aux douleurs de son Fils, et en cela elle lui fut d'autant plus conforme qu'elle lui était plus unie, soit par sa parenté de sang, soit par sa parenté spirituelle.

Marie fut martyre toute sa vie. Chez le dévot abbé Rupert, la très-

(1) 1er sermon sur la Compassion de la sainte Vierge.
(2) De B. M. Virg. Prædest. et Nativit., lib. 1, cap. 1, sect. 3.

Digitized by Google

sainte Vierge parle de la sorte : Ne vous imaginez pas que mon martyre ait été renfermé dans le peu de temps que je vis mon Fils maltraité, moqué, couronné, déchiré, crucifié, abreuvé de fiel et de vinaigre, et mis après sa mort dans le sépulcre. Vraiment alors le glaive de douleur transperça mon âme, mais il y avait été enfoncé longtemps auparavant, parce qu'étant douée de l'esprit de prophétie, à l'instant que je devins sa Mère, je connus ce qu'il avait à endurer; de sorte que dès lors, le portant en mes entrailles, l'ayant entre mes bras, lui donnant le lait et le caressant tout petit, j'avais continuellement ses souffrances et sa mort devant les yeux. Par où il est aisé de connaître combien longuement j'ai été la Mère de douleur.

Parmi les prédictions des prophètes, dit sainte Brigitte (1), se trouvent celles qui regardent les cruelles souffrances que devait endurer le très-innocent Fils de la Vierge Marie pour racheter les hommes et leur ouvrir le ciel. Les prophètes annonçaient et écrivaient de quelle manière le Fils de Dieu serait lié et flagellé pour affranchir le genre humain, comment il serait conduit à la croix, et comment il serait rassasié d'opprobres et crucifié. Ces prophètes savaient pour quelle raison le Dieu immortel prendrait la chair mortelle, et en combien de manières il serait persécuté dans cette même chair. C'est pourquoi la foi chrétienne ne doute point que notre Vierge et Souveraine, que Dieu avant les siècles s'était choisie pour Mère, ne vît clairement toutes ces prophéties, et ne connût que c'était pour souffrir que Dieu avait pris chair en elle. Et l'on doit croire sans hésiter que, par l'inspiration du Saint-Esprit, cette auguste Vierge comprenait mieux que les prophètes tout ce qu'ils avaient prédit. D'où il est certain qu'après que la Vierge eut mis au monde son Fils, et alors qu'elle commença à le serrer dans ses bras, elle vit très-bien de quelle manière ce Fils chéri devait accomplir les Ecritures des prophètes. Lorsqu'elle l'enveloppait de langes, elle considérait dans son cœur avec quelles pointes aiguës tout le corps de son cher Fils serait déchiré, et comme il ressemblerait à un horrible lépreux. Et cette Vierge, contemplant ses tendres petites mains et ses pieds délicats, considérait comment ils seraient percés d'énormes clous sur la croix; et, regardant l'admirable figure de son Fils, qui était le plus beau parmi les enfants des hommes, elle réfléchissait sur l'atroce manière dont cette auguste figure serait souillée et frappée. Elle avait déjà présents à ses yeux les sacriléges soufflets, et elle entendait déjà les injures, les calomnies, les blasphèmes. Tantôt elle considérait comment ses yeux brillants et divins s'obscurciraient, tantôt elle voyait sa bouche empoisonnée par le fiel et le vinaigre, tantôt elle voyait ses bras enchaînés, elle voyait comment tout son corps sacré serait disloqué sur la croix, comment ses entrailles se dessécheraient, comment son

(1) Lib. 8 Revel., cap. 17.

Digitized by Google

corps et son âme seraient torturés de la manière la plus cruelle. Elle savait, cette Vierge, que ce Fils chéri aurait le côté percé d'une lance. Elle était donc la plus affligée de toutes les mères. Les prophètes lui avaient prédit toutes ces douleurs déjà depuis longtemps, et le vieillard Siméon lui renouvelle de vive voix toutes ces terribles prédictions comme devant s'accomplir dès lors, lui disant de la part du ciel qu'un glaive de douleur allait constamment percer son âme.

Quelle douleur pour Marie d'être obligée de voir naître son divin Fils dans une étable, d'être forcée de l'envelopper de langes pauvres, de le mettre dans une crèche au milieu des animaux!

Quelle douleur pour Marie à la circoncision, voyant son Fils donner déjà sa chair et verser son sang! Quels étaient les sentiments de la Vierge (1), voyant mettre le couteau dans la chair si délicate de son divin Fils? Imaginez-vous ce que souffrit le cœur d'une telle Mère, combien de larmes ses yeux versèrent sur ce sacrifice.

Votre Fils, dit Siméon à Marie, sera mis en butte aux contradictions, et votre âme, ô Mère, sera percée d'un glaive (Luc. 2, 34-35). Parole effroyable pour une mère. Il est vrai que ce bon vieillard ne lui dit rien en particulier des persécutions de son Fils, dit Bossuet (2); mais ne croyez pas qu'il veuille épargner sa douleur, non, non, ne le croyez pas. C'est ce qui l'afflige le plus, en ce que, ne lui disant rien en particulier, il lui laisse à appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude et de plus affreux que cette cruelle suspension d'une âme menacée de quelque grand mal, et qui ne peut savoir ce que c'est? Ah! cette pauvre âme confuse, étonnée, qui se voit menacée de toutes parts, qui ne voit de toutes parts que des glaives pendants sur sa tête, qui ne sait de quel côté elle se doit mettre en garde, meurt en un moment de mille morts. C'est là que sa crainte, toujours ingénieuse pour la tourmenter, ne pouvant savoir son destin, ni le mal qu'on lui prépare, va parcourant tous les maux les uns après les autres pour faire son supplice de tous; si bien qu'elle souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée, avec toute cette inquiétude importune, toute l'angoisse et l'anxiété qu'apporte une crainte douteuse. Dans cette cruelle incertitude, c'est une espèce de repos que de savoir de quel coup il faudra mourir, et saint Augustin a raison de dire qu'il est moins dur sans comparaison de souffrir une seule mort que de les appréhender toutes : *Longe satius est unam perpeti moriendo, quam omnes timere vivendo* (3).

C'est ainsi qu'on traite la divine Vierge. O Dieu, qu'on ménage peu sa douleur! Pourquoi la frappez-vous de tant de côtés? Qu'elle sache du

(1) *Mémorial* de Grenade. Du mystère de la Circoncision.
(2) 1er sermon sur la Compassion de la sainte Vierge.
(3) De Civit. Dei, lib. 1, cap. 11.

Digitized by Google

moins à quoi se résoudre; ou ne lui dites rien de son mal, pour ne la point tourmenter par la prévoyance, ou dites-lui tout son mal, pour lui en ôter du moins la surprise. Mais il n'en sera pas de la sorte, on la veut éprouver; on le lui prédira afin qu'elle le sente longtemps; on ne lui dira pas ce que c'est, pour ne pas ôter à la douleur la secousse que la surprise y ajoute. O prévoyance! ô surprise! ô ciel! ô terre! ô mortels, étonnez-vous de cette constance! *Obstupescite!* (Jerem. 2, 12.) Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre, ce qu'on exécute lui fait tout sentir. Voyez cependant sa tranquillité; là elle ne demande point : Qu'arrivera-t-il? quoi qu'il arrive; ici elle ne murmure pas de ce qui est arrivé : Dieu l'a voulu, il faut le vouloir. La crainte n'est pas curieuse, la douleur n'est pas impatiente; la première ne s'informe pas de l'avenir : quoi qu'il arrive, il faut s'y soumettre; la seconde partie ne se plaint pas du présent : Dieu l'a voulu, il faut se résoudre. Voilà les deux actes de résignation : se préparer à tout ce qu'il veut, se résoudre à tout ce qu'il fait.

Marie, alarmée dans sa prévoyance, regarde déjà son Fils comme une victime; elle le voit déjà tout couvert de plaies, elle le voit dans ses langes comme enseveli; il lui est, dit-elle, un faisceau de myrrhe qui repose sur son cœur : *Fasciculus myrrhæ dilectus meus mihi* (Cant. 1, 12). C'est, dit-elle, un faisceau de myrrhe, à cause de sa mort qui est toujours présente à ses yeux. Spectacle terrible pour une mère! O Dieu, il est à vous; je consens à tout, faites-en votre volonté. Elle lui voit donner le coup à la croix : Achevez, ô Père éternel! Ne faut-il plus que mon consentement pour livrer mon Fils à la mort? je le donne puisqu'il vous plaît; je suis ici pour souscrire à tout; mon action vous fait voir que je suis prête. Déchargez sur lui toute votre colère; ne vous contentez pas de frapper sur lui, prenez votre glaive pour percer mon âme; déchirez toutes mes entrailles, arrachez-moi le cœur en m'ôtant ce Fils bien-aimé.

Que de souffrances et de douleurs dans la fuite en Egypte pour se soustraire à la fureur d'Hérode! Que de douleurs pendant les sept années passées en Egypte, au milieu d'un peuple inconnu et idolâtre! Quels chagrins amers au massacre des saints innocents! Que de fatigue pour revenir de l'Egypte à Nazareth! Quelle profonde amertume pendant trois jours, ayant perdu son cher Fils! Que de souffrances elle endure pendant la vie publique de ce divin Fils, en le voyant en butte à la jalousie, à l'ingratitude, à la calomnie, aux embûches de tous ses aveugles et féroces ennemis! Et la passion et la mort de ce tendre Fils sont la consommation des douleurs de cette tendre Mère.

Et quelles peines, quelles douleurs cette auguste Vierge n'a-t-elle point senties après l'ascension de son cher Fils, de se voir pendant tant d'années sur la terre comme dans un exil, éloignée de son Fils qu'elle aimait si tendrement (1)? Si la mère du jeune Tobie s'affligeait tant de se voir

(1) *Mémorial* de Grenade. De l'Assomption de la Vierge.

Digitized by Google

privée pour quelques mois de sa présence, quelle pouvait être la douleur de la Vierge durant la longue absence de son Fils? L'Apôtre connaissait bien cette vérité lorsqu'il disait : Je désire ma dissolution pour être avec Jésus-Christ : *Cupiens dissolvi, et esse cum Christo* (Philipp. 1, 23). On dit de tous les saints qu'ils désiraient la mort et qu'ils supportaient la vie avec patience. Jugez de là des sentiments de la Vierge, puisqu'il n'y a point de saint qui l'égale en sainteté, et que jamais personne n'a souhaité si ardemment de voir Jésus-Christ. Tous les saints ont témoigné le désir qu'ils avaient de voir Jésus-Christ par ces paroles du prophète : Comme les cerfs soupirent après les eaux vives, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus* (Psal. 41, 1). Mais il n'y a que Dieu seul qui puisse savoir ce que la Vierge souffrait en ce temps; lui seul sait ce qu'elle ressentait lorsqu'elle disait dans sa prière : Que votre règne arrive; et c'est lui seul qui connaît avec quelle soumission elle ajoutait ces autres paroles : Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Et quelle douleur n'éprouvait pas Marie dans les contradictions, dans les entraves, dans les persécutions qu'on suscitait aux apôtres dans leur apostolat! Tous leurs travaux étaient les siens, toutes leurs peines, toutes leurs sueurs étaient les siennes. Sa vie entière fut une vie de douleurs, de privations. Elle ne cessa jusqu'à la mort de parcourir la voie du Calvaire, afin de ne vivre que des souffrances et de la croix de Jésus-Christ.

Pourquoi donc, Seigneur, avez-vous voulu que cette très-innocente Vierge menât une vie si pénible et qu'elle éprouvât un si long martyre? Il l'a ainsi ordonné afin que, comme les travaux du Fils avaient été pour notre utilité, les travaux et les peines de la Mère fussent aussi pour notre instruction, et fussent pour augmenter comme à l'infini la gloire de cette incomparable Vierge.

Ah! Marie (1) ne peut plus supporter la vie; depuis la mort de son bien-aimé, rien n'est plus capable de plaire à ses yeux. Ce n'est pas pour elle, ô Père éternel, qu'il faut faire éclipser votre soleil, ni éteindre tous les feux du ciel; ils n'ont déjà plus de lumière pour cette Vierge. Il n'est pas nécessaire que vous ébranliez les fondements de la terre, ni que vous couvriez d'horreur toute la nature, ni que vous menaciez tous les éléments de les envelopper dans leur premier chaos. Après la mort de son Fils, tout lui paraît déjà couvert de ténèbres; la figure de ce monde est passée pour elle, et de quelque côté qu'elle tourne les yeux, elle ne découvre partout qu'une ombre de mort : *Quidquid aspiciebam, mors erat.* (S. Aug. *Confess.* l. 4, c. 4.)

Marie devait mourir quand elle vit expirer son Fils (2). Elle devait

(1) Bossuet, 1er sermon sur la Compassion de la sainte Vierge.
(2) Bossuet, 2e sermon sur l'Assomption de la Vierge.

Digitized by Google

mourir autant de fois qu'elle vivait de moments ; car elle le voyait toujours mourant, toujours expirant, toujours lui disant le dernier adieu, toujours dans les mystères de sa mort et de sa sépulture. Son état était une douleur mortelle, une douleur tuante et crucifiante ; et au milieu de cette douleur, je ne sais quoi de vivifiant par le moyen de l'amour. Elle avait toujours devant les yeux Jésus-Christ crucifié. Car si l'efficace de la foi est telle, que saint Paul a bien pu écrire aux Galates, 3, 1, que Jésus-Christ avait été crucifié à leurs yeux, combien plus la divine Vierge voyait-elle toujours présent son Fils meurtri et ensanglanté, et cruellement déchiré par tant de plaies? Etant donc toujours pénétrée de la croix et des souffrances de Jésus-Christ, elle menait une vie de douleur et de mort, et pouvait dire avec l'Apôtre (1ª Cor. 15, 31) : *Quotidie morior :* Je meurs tous les jours. Pour être conforme à la vie crucifiée de Jésus-Christ, Marie, ayant toujours Jésus-Christ crucifié devant les yeux, ne vivait que d'une vie de douleur, et l'amour soutenait cette douleur par l'avidité de se conformer à Jésus-Christ, d'être toujours percée de ses clous, d'être toujours attachée à sa croix. Marie ne vivait que pour souffrir.

L'arbre de la croix, dit saint Bernard, produit le germe de la vie, donne le fruit du contentement, distille l'huile de la joie, fait couler le baume des dons spirituels. C'est l'arbre fertile, c'est l'arbre salutaire : *Lignum crucis vitam germinat, fructificat jucunditatem, oleum lætitiæ stillat, balsamum sudat spiritualium charismatum. Arbor fructifera, arbor salutifera est.* (In festo S. Andrææ, serm. 1.)

Si nous ressentons les douleurs de la croix, dit Bossuet (1^er^ *sermon sur la Compassion de la sainte Vierge*), le monde ne peut plus avoir de douceurs pour nous ; les épines du Fils de Dieu doivent avoir arraché ses fleurs, et l'amertume qu'il nous donne à boire doit avoir rendu fade le goût des plaisirs. Heureux mille fois, ô divin Sauveur, heureux ceux que vous abreuvez de votre fiel ! heureux ceux à qui votre ignominie a rendu les vanités ridicules, et que vos clous ont tellement attachés à votre croix, qu'ils ne peuvent plus élever leurs mains ni étendre leurs bras qu'au ciel !

Digitized by Google

LXXXVII

PATIENCE DE MARIE.

Marie, dit saint Bonaventure, fut très-douce et très-patiente dans toutes ses adversités (1). Le glaive de douleur qui transperça son âme n'entama jamais sa patience. Marie n'eut jamais de haine contre les bourreaux de son Fils; elle ne s'impatienta jamais contre eux. Car si les autres martyrs ont été très-patients dans leur martyre corporel, combien Marie, notre martyre, le fut davantage dans son martyre spirituel! O admirable patience de Marie, qui ne l'abandonna point non seulement pendant qu'on crucifiait son Fils, mais aussi avant son crucifiement, alors que son Fils était méprisé à cause d'elle, et qu'on l'appelait le fils du charpentier et de Marie (Marc. 6), et qu'il était par là un sujet de scandale! On ne vit jamais en elle la moindre impatience.

La patience de Marie est très-héroïque, dit le P. Poiré (2); car si la peine de l'esprit est sans comparaison plus grande que celle du corps, quelle dut être celle de la sainte Vierge quand elle aperçut la perplexité de saint Joseph, quand les torrents d'angoisse noyèrent son esprit affligé, et que le glaive de douleur passa au travers de son âme? Si l'amour est la mesure de la souffrance, que ne dut-elle pas souffrir, voyant le cher fruit de ses entrailles et l'unique objet de ses affections, à son arrivée au monde, réduit à une si grande misère et à une si extrême pauvreté? Quelle douleur n'éprouva-t-elle pas quand elle le vit au bout de huit jours trempé dans son sang, et incontinent après poursuivi à mort et contraint de se réfugier en Egypte; quand elle le perdit à l'âge de douze ans; quand elle entendit qu'on le qualifiait de Samaritain, de possédé, d'ivrogne, de séducteur et de violateur de la loi; et plus encore quand elle apprit qu'il était condamné à mourir sur une croix comme un larron? Si ce que nous voyons souffrir à une personne qui nous est chère allume en nous le feu de la douleur, où était l'âme de cette bonne Mère quand l'innocent Agneau, son Fils, était chargé de cordes et de chaînes, traîné par les rues de Jéru-

1. Specul. B. M. Virg., lect 4.
2. 1er traité, chap. II.

Digitized by Google

salem, mené d'un tribunal à l'autre avec une incomparable insolence des soldats et avec d'étranges huées du peuple qui le voyait passer; quand on le couvrait de dérisions, de soufflets, de crachats, qu'on le rouait de coups, que le sang inondait tout son corps, qu'on perçait ses pieds et ses mains, qu'on l'abreuvait de fiel, qu'on l'accablait de blasphèmes et de malédictions en toutes manières imaginables? S'il faut un cœur bien trempé pour supporter la séparation de celui qu'il a uniquement aimé et pour lui voir arracher l'âme à force de tourments et de cruautés, grand Dieu! en quel état se trouva celui de la Mère d'amour quand son Fils lui dit du haut de la croix le dernier adieu, et que, pour l'amour de Jésus, elle reçut Jean, le disciple à la place du Maître et l'homme à la place de Dieu! Si la perfection de la patience consiste à supporter les plus grands maux avec un esprit ferme et résolu, ne faut-il pas avouer que celle de la Vierge fut merveilleusement héroïque, puisqu'elle vit souffrir tous ces excès au meilleur de tous les fils du monde; qu'elle le vit expirer et le tint mort entre ses bras, sans jamais changer de visage, sans perdre contenance et sans montrer aucun signe de faiblesse?

Ce qui est encore plus considérable, c'est que sa patience fut pleine de charité, en ce que le cœur de la Vierge ne sentit jamais le moindre mouvement d'indignation, de colère ou de vengeance contre ceux qui traitaient si cruellement son Fils. Au contraire, au fond de son âme, elle les recommandait constamment à Dieu, et le conjurait par la croix et par la mort de son bien-aimé Fils de leur pardonner leur aveuglement; et alors même que la rage leur faisait verser sans pitié le précieux sang de ce très-doux Agneau, elle le présentait au Père éternel pour eux, et le suppliait de détourner sa vue d'un tel forfait pour la jeter sur l'adorable face de son Fils unique, qui employait son martyre pour leur impétrer le pardon. Comme son divin Fils, elle disait au Père éternel : Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font : *Pater, dimitte illis, nesciunt enim quid faciunt.* Quelle sublime et miséricordieuse patience!

Enfin cette patience fut tout à fait accomplie, en ce que Marie persévéra jusqu'à la fin pour offrir à Dieu un sacrifice entier en toute perfection. C'est ce qu'a remarqué l'évangéliste quand il a dit qu'elle était debout devant la croix, voulant par là donner à entendre que, quoique son cœur fût plongé dans un abîme de douleur et de tristessse, néanmoins elle tint ferme jusqu'au bout, sans appréhension de la fureur des scribes ou de la félonie des bourreaux, sans effroi des ténèbres qui couvraient la terre et du mouvement de toutes les créatures, demeurant immuablement arrêtée à la considération de la patience sans mesure, de la redoutable justice et de l'infinie miséricorde de Dieu, et à l'attente invariable de la gloire de son même Fils et de l'exécution de toutes les promesses du ciel. Sa patience ne s'arrêta pas là, elle l'accompagna jusqu'à la fin de sa vie, la lui faisant prendre avec résignation, lui allégeant les ennuis

Digitized by Google

que cette prison mortelle lui causait, lui faisant doucement supporter l'absence de son cher Fils; le tout moyennant la force que lui donnait la sainte parole de Dieu, qui l'allait conduisant parmi les détours et les pénibles rencontres de cette vie jusqu'à la montagne d'Horeb.

Accourez à cette école, chers enfants de la Vierge souffrante, et apprenez comme vous devez vous comporter dans les afflictions qui vous surviennent. Qu'il vous souvienne premièrement qu'afin de porter ce beau nom à juste titre, il ne suffit pas que vous témoigniez une patience ordinaire, mais que votre patience doit être noble et héroïque, à l'imitation de celle de votre bonne Mère. Qu'il vous souvienne de prendre tout ce qui adviendra comme de la main de Dieu, d'accepter également les accidents qu'il permettra de vous arriver, soit honorables, soit humiliants, soit de la part des méchants, soit de celle des bons, soit des amis ou des ennemis, des parents ou des étrangers, et généralement de les recevoir avec toutes les circonstances qui les accompagneront. Qu'il vous souvienne que tous les petits allégements que vous chercherez ailleurs ne serviront qu'à augmenter votre mal et à affaiblir votre courage. Qu'il vous souvienne que c'est pour vous trop d'honneur de tenir compagnie à Jésus-Christ dans ses souffrances, que Dieu n'a pas usé de cette miséricorde envers tous, et qu'à ceux qui ont eu plus de résolution que vous n'avez, il en a fait aussi meilleure part, comme des plus exquises faveurs qu'il puisse procurer à ses amis. Qu'il vous souvienne que si vous ridez le front, si vous détournez la tête, si vous vous plaignez, il retirera sa main, mais à votre très-grand désavantage. Que votre principale étude soit d'étendre avec joie le cou pour recevoir son joug très-aimable, et de présenter les épaules aux coups qu'il lui plaira de décharger sur vous. Qu'il vous souvienne que la plus pure de toutes les consolations consiste à souffrir avec Jésus-Christ et sa sainte Mère; que les fruits que vous recueillerez de la souffrance seront incroyables, puisque par elle vous serez purgés de vos péchés, préservés de tomber en de plus grandes fautes, perfectionnés en la charité et faits semblables au Roi et à la Reine du ciel, et que si les saints qui sont là-haut pouvaient envier quelque condition, ce serait la vôtre et celle des personnes qui souffrent pour Dieu et avec Dieu comme vous.

Accompagnez votre patience d'une vraie charité chrétienne, et que jamais il ne vous arrive de vous plaindre de celui-ci ou de celui-là, d'accuser un tel ou un tel, ou de conserver quelque aigreur en votre âme contre ceux qui vous ont causé le mal qui vous afflige. Baisez plutôt la main de Dieu qui vous frappe, priez pour eux de cœur et d'affection, et tâchez de les tenir pour les meilleurs amis que vous ayez, puisqu'ils vous procurent le plus grand de tous les biens. Faites paraître ce sentiment au-dehors, et quand l'occasion s'en présentera, qu'ils ressentent les effets d'un cœur vraiment chrétien. N'attendez pas que ceux de qui vous avez été offensés

Digitized by Google

vous viennent rechercher, allez plutôt à leur rencontre: c'est le moyen de gagner les cœurs les plus farouches, d'obtenir le pardon de vos péchés et d'arriver en peu de temps à une haute perfection.

Enfin, ayez toujours en l'esprit ce que dit saint Jérôme, que ce n'est rien d'avoir bien commencé, que parmi les chrétiens on ne prend pas tant garde aux bons commencements qu'aux saintes issues, et que de toutes les vertus qui courent en la lice, la seule persévérance est couronnée. Levez souvent les yeux vers celui qui vous attend au bout de la carrière, et qui, pour vous donner courage, s'est moqué de ses ennemis qui le conviaient à descendre de la croix et à laisser imparfaite votre rédemption. Fortifiez-vous avec la pensée du repos éternel qui ne vous peut manquer, et beaucoup plus avec la considération du plaisir que tout le ciel reçoit de vous voir dans la mêlée, et surtout le grand Roi Jésus qui s'apprête à vous faire part de ses palmes et de ses lauriers, comme il a daigné vous rendre participant de ses combats. Dans ces dévotes affections, comme dans un céleste bûcher, s'allumera et s'entretiendra le feu d'un très-ardent désir de souffrir toujours davantage pour Dieu, qui consumera en vous tout ce qui pourrait être contraire au pur amour, et vous portera jusque dans l'empyrée, qui est le lieu où jamais ce feu céleste ne s'éteint.

La terre, dit saint Liguori (1), est un lieu de mérites, et c'est avec raison qu'on l'appelle vallée de larmes, puisque nous y sommes tous pour souffrir; et c'est par la patience que nous nous sanctifions. Dieu nous a donné Marie pour modèle de toutes les vertus, mais spécialement de la vertu de patience. Saint François de Sales remarque qu'aux noces de Cana Jésus-Christ, donnant à sa sainte Mère une réponse par laquelle il semblait faire peu de cas de ses prières, n'eut point d'autre but que de nous donner à tous l'exemple de la patience de Marie. Toute la vie de Marie fut un exercice continuel de patience, puisqu'elle vécut toujours dans les peines. La seule compassion des peines du Rédempteur suffit pour la rendre martyre de patience. Elle souffrit beaucoup dans son voyage et sa demeure en Egypte, et tout le temps qu'elle vécut avec son Fils à Nazareth. Marie pratiqua la plus sublime patience en assistant sur le Calvaire à la mort de Jésus; ce fut alors que, par le mérite de sa patience, elle devint notre Mère et nous enfanta à la vie de la grâce.

Si nous désirons être enfants de Marie, il faut que nous cherchions à imiter sa patience. Quel meilleur moyen, dit saint Cyprien, pour nous enrichir de mérites en cette vie et de gloire en l'autre, que de souffrir les peines avec patience? Comme la vigne est entourée d'épines pour sa sûreté, de même Dieu entoure de tribulations ses serviteurs pour qu'ils ne s'attachent pas à la terre (Osee 2, 6). C'est la patience, dit saint Cyprien,

(1) *Vertus de Marie.*

Digitized by Google

qui nous délivre du péché et de l'enfer. C'est la patience qui fait les saints (Jacob. 1, 4), elle nous porte à souffrir en paix les croix qui nous viennent directement de Dieu, comme les maladies, la pauvreté, et celles qui nous viennent de la part des hommes, comme les persécutions et les injures. Saint Jean vit tous les saints tenant en main des palmes, qui sont le signe du martyre, (Apocal. 7, 9); ce qui signifie que tous les adultes qui se sauvent doivent être martyrs ou de sang ou de patience. Nous pouvons donc être martyrs si nous souffrons avec patience et joie les peines de cette vie (2ª Cor. 3, 17). Celui qui embrasse la croix, dit sainte Thérèse, ne la sent point; quand on se résout à souffrir, la peine est finie. Quand nous sommes affligés sous le poids de la tribulation, recourons à Marie, que l'Eglise appelle la consolation des affligés, et saint Jean Damascène, le remède de tous les maux.

Digitized by Google

LXXXVIII

RÉSIGNATION DE MARIE.

La résignation à la divine volonté, qui est le centre et l'abrégé de toutes les vertus chrétiennes (1), a été en la sainte Vierge très-humble, très-entière et très-paisible. Elle a été très-humble en l'estime que la Vierge avait d'elle-même. Car se comparant à toutes les créatures, elle se regardait comme rien ; mais se comparant à Dieu, elle se trouvait encore moins que rien. Elle a été très-humble, en ce que, pour acquiescer parfaitement à la disposition de Dieu, elle descendit jusqu'au plus bas degré de servitude qu'elle pût imaginer ; de manière que, lorsqu'elle prononça ces paroles qui firent voir à l'univers son admirable résignation : Je suis l'esclave du Seigneur, qu'il soit fait de moi selon sa sainte volonté, elle avait en l'esprit tout ce que l'entendement peut concevoir de plus humble en termes de soumission.

La résignation de Marie a été tout à fait entière, en ce qu'elle n'a eu ni bornes ni limites, en ce qu'elle a soumis la très-sacrée Vierge au bon plaisir de Dieu, sans mesure, sans restriction et sans limitation. Elle disait avec David et du fond de son cœur : Mon cœur est prêt à être gouverné comme il plaira à sa divine majesté de le conduire ; qu'il m'élève ou qu'il m'abaisse, qu'il me fasse grande, qu'il me fasse petite, qu'il se serve de moi, qu'il ne s'en serve point, qu'il en use selon sa volonté : pour moi, je n'ai rien autre chose à dire, sinon que j'appartiens tout à fait à sa divine providence. Qu'il ordonne de ma vie naturelle, pour la santé ou pour la maladie, pour la force ou pour la faiblesse, pour les longues années ou pour la fin prochaine ; je ne veux rien de moi-même, mais uniquement de Dieu. Qu'il dispose de ma vie comme il voudra ; mon cœur ne penchera jamais que du côté où son bon plaisir se fera voir. Quant à ma vie spirituelle, je veux et prétends que pour les goûts ou pour les dégoûts, pour les avancements ou pour les retardements, pour l'abondance ou pour la disette, et généralement pour tous les accidents et les vicissitudes qui l'accompagnent jusqu'à la mesure de la grâce et de la gloire, sa sainte volonté soit entièrement faite en moi.

(1) Le P. Poiré, 1e traité, chap. 11.

Digitized by Google

La résignation de Marie a été très-paisible, en ce que, avec une indicible tranquillité, elle se reposa, en tout ce qui la touchait, sur la paternelle affection de Dieu à son égard. Et la paix de son âme fut si grande, que jamais elle ne fut troublée d'aucun événement, et rien absolument n'arriva, ne survint contre son gré. Elle ne voulait pas seulement penser à ce qui lui était utile ou dommageable, de peur de se défier tant soit peu de la charité très-attentive de celui qui y pensait assez pour elle. Elle eût même désiré n'avoir point d'autre volonté que celle de Dieu, afin qu'il fît tout en elle, sans qu'elle y contribuât par le moindre mouvement de son côté. Oh ! que cette chaste amante reposait doucement sur le sein de son bien-aimé ! Oh ! quel plaisir elle prenait d'y boire à longs traits le saint oubli d'elle-même et la pensée de Dieu ! Oh ! que l'exemple qu'elle a donné d'une tranquillité parfaitement résignée et d'une résignation parfaitement tranquille est efficace !

Mais qui me donnera la pensée et les paroles pour exprimer l'obligation qu'ont les enfants de Marie de l'imiter, et les fruits qu'ils doivent attendre de cette sainte imitation ? Qui m'aidera à manifester et à faire comprendre ce que je conçois de la hauteur d'une résignation humble, entière et paisible, à l'exemple de celle de la Mère de Dieu ? Qui disposera les cœurs des serviteurs de Marie à se jeter entre les bras de la Providence éternelle, avec ces trois qualités qui sont comme une corde à triples cordons, afin de les attacher inséparablement au principe de leur bonheur ? Résignation humble, oh ! que ce mot est ravissant ! Résignation entière, oh ! quel comble de perfection ! Résignation paisible, quoi de plus délicieux ! Résignation humble, oui, il faut par tout droit qu'elle le soit. Car qui osera demander à Dieu pourquoi il dispose de lui de telle ou de telle autre manière ? Dieu n'est-il pas le potier qui nous tient tous en ses mains comme un morceau d'argile ? Et quelle hardiesse de vouloir s'enquérir pourquoi il nous a faits grands ou petits ! N'est-il pas le pilote qui gouverne le navire de votre vie ? Et quelle présomption de vouloir contrôler sa conduite, ou de s'informer pourquoi il prend cette route ou cette autre ! N'est-il pas le maître de nos actions et de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes ? Et quelle présomption et quelle folie de vouloir résister à ses desseins ! N'est-il pas le souverain médecin de nos âmes ? Et penserions-nous savoir mieux que lui ce qu'il faut pour notre guérison ? N'est-il pas notre Père, notre Roi et notre Souverain ? Serions-nous si hardis que de nous vouloir entremettre dans son gouvernement et de vouloir entrer dans son secret cabinet ? Ne dispose-t-il pas de nous avec une sagesse, une bonté et une révérence infinies ? Comment donc avoir pour ses conseils d'autres sentiments que ceux de l'adoration et d'une soumission entière ? Quoi ! n'a-t-on pas vu des écoliers qui ont porté tant de respect aux décisions de leur maître, qu'ils les tenaient pour des arrêts et pour des oracles, et qu'ils ne voulaient autre raison de la doctrine

Digitized by Google

qui leur était enseignée, sinon que le maître l'avait ainsi dit? Et il ne nous suffira pas, pour agréer les divers accidents qui nous arrivent, de savoir que Dieu les envoie et qu'il en a ainsi ordonné pour sa gloire et pour notre bien? Ce seul mot: Dieu le veut, est capable de faire trembler le ciel, de remplir les enfers d'horreur et de renverser toute la nature, et il ne sera pas suffisant pour faire plier un petit ver de terre sous les lois d'une si grande majesté?

Encore faut-il passer outre et faire en sorte que notre résignation soit entière. Car à quel propos la partager et nous soumettre à une ordonnance de Dieu et non pas à l'autre? Ne sont-elles pas toutes saintes, toutes sages, toutes divines? Pourquoi donc y faire de la distinction, résister aux unes pour consentir aux autres? Si le tournesol a cela de propre, que non seulement toute la fleur, mais encore chaque feuille se contourne avec le soleil, pourquoi le cœur humain ne l'imitera-t-il pas en une perfection qui lui est si naturelle? Pourquoi n'ajustera-t-il pas tous ses desseins et tous ses mouvements au pas du bon plaisir de Dieu? N'est-ce point le seul souvenir de ce bon plaisir qui a inspiré aux saints mille actions diverses et les a fait courir après Dieu? N'est-ce pas ce qui leur a fait embrasser la croix, mépriser les délices, accepter la mort, rire parmi les souffrances et se plonger dans les tourments?

Et puisqu'il est question d'aller encore plus avant et de conduire mon discours jusqu'au point de cette divine vertu, qui est la paix et la douceur que nous possédons par son moyen, sainte Catherine de Gênes avait coutume d'appeler cette résignation *la reine de la terre et du ciel*, n'étant sujette à aucune chose, ne trouvant rien qui lui pût donner du regret ou lui causer de la tristesse et de l'ennui. Elle disait que si elle pouvait exprimer par paroles ce qu'elle voyait et concevait de cette admirable vertu, il n'y aurait pas de cœur, pour fier et obstiné qu'il fût, qu'elle n'adoucît, et à qui elle ne fît haïr sa propre volonté plus que le démon et que l'enfer. Elle disait que cette résignation lui servait de muraille entre Dieu et ce qui n'est pas Dieu, si forte, que quand toutes les délectations de la chair et du monde auraient été des coups de canon plus forts et plus puissants que la foudre, elles n'en eussent pu ébranler la moindre pierre. Elle disait que si une seule bluette de ce céleste feu qui embrasait sa poitrine fût tombée dans l'enfer, elle eût été suffisante pour le changer en paradis et pour convertir les démons en séraphins, d'autant qu'elle eût anéanti toute la rébellion qu'ils ont contre Dieu, laquelle ôtée, il ne serait resté ni démon ni enfer. (Vie de cette sainte.) On voyait parfois sainte Madeleine de Pazzi aller le long des galeries du couvent du Mont-Carmel de Florence, les yeux levés au ciel, répétant ces trois mots: *Volonté de Dieu! volonté de Dieu!* Que si elle rencontrait quelque sœur, elle l'arrêtait, la prenait par la main, et lui disait avec un regard de feu: « Mais, ma chère sœur, ne savons-nous point la douceur qui est cachée dans

Digitized by Google

ces trois paroles : *Volonté de Dieu?* Pour moi, j'en ai un tel sentiment, que si je connaissais que ce fût le bon plaisir de Dieu que je souffrisse les peines de l'enfer, à l'instant je m'y précipiterais moi-même. » (Vie de cette sainte.)

Que les esprits profanes imaginent ce qu'ils voudront là-dessus; pour moi, je m'attache à cette seule pensée, que si nous avions autant de résignation à prendre tout de la main de Dieu qu'en ont eu ces belles âmes, nous jouirions des mêmes faveurs et des mêmes sentiments. Que la dureté de mon cœur insensible m'en empêche autant qu'elle voudra, du moins jamais il ne sera que je n'envie la condition de ces Benjamins de la Providence éternelle, qui reposent amoureusement entre les bras de Dieu, dans le sein de l'amour et sur le giron de la miséricorde; qui ont à leur commandement la mamelle sacrée des délices qui n'engendrent point de dégoût, et qui n'en peuvent être séparés que par leur propre volonté. Qu'à jamais ils demeurent attachés à la source de tous les vrais contentements; qu'ils passent des joies de cette vie à celles de l'autre, pour contempler le bien qu'ils possèdent déjà sans le connaître, et que là-haut ils soient unis pour toujours à la divine volonté dont rien n'a pu les séparer ici-bas.

Digitized by Google

LXXXIX

JÉSUS APPARAIT A MARIE APRÈS SA RÉSURRECTION.

Pourquoi la sainte Vierge, imitant les autres saintes femmes, Marie-Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé, n'acheta-t-elle pas aussi des parfums pour embaumer Jésus? Parce qu'elle savait avec certitude que le corps de son divin Fils resterait intact et se conserverait sans corruption, sans dissolution.

Pourquoi la sainte Vierge n'alla-t-elle pas de grand matin, le jour d'après le sabbat, au sépulcre, avec les mêmes saintes femmes? Parce qu'elle savait positivement que son Fils ressusciterait glorieux le jour de Pâques.

Tandis que les autres femmes couraient au sépulcre du Sauveur, Marie, notre Souveraine, resta à la maison, et, d'après saint Bonaventure (1), elle priait ainsi : Père très-clément, Père très-saint, mon Fils est mort, comme vous le savez ; il a été crucifié entre deux larrons, et moi, je l'ai enseveli de mes mains. Mais, Seigneur, vous êtes puissant, vous pouvez me le rendre sain et sauf; je supplie votre Majesté de me le rendre. Pourquoi tarde-t-il tant à venir vers moi? Je vous en conjure, rendez-le-moi, car mon âme n'est pas tranquille; il faut que je le voie. O mon très-doux Fils, où êtes-vous? que faites-vous? pourquoi tardez-vous à vous montrer? Je vous en prie, ne différez pas davantage de venir à moi; car vous avez dit : Je ressusciterai le troisième jour. Aujourd'hui, ô mon Fils, n'est-ce pas le troisième jour? Avant-hier, jour de votre mort, ce fut un grand jour de profonde amertume, un jour de calamité et de mort, un jour de ténèbres et d'obscurité, un jour de séparation. Aujourd'hui c'est le troisième jour. Levez-vous donc, ô ma gloire et tout mon bien, et revenez. Je désire par-dessus toute chose de vous voir. Que votre retour me console, votre départ m'ayant causé une si amère tristesse. Revenez donc, ô mon bien-aimé. Venez, Seigneur Jésus, venez, mon unique espérance, ô mon Fils, venez à moi. L'auguste Vierge priant ainsi et versant de douces larmes, voici que tout à coup le Seigneur Jésus paraît couvert d'une robe d'une éclatante blancheur, le visage serein, beau, glorieux et plein d'al-

(1) Meditationes vitæ Christi, cap. 87.

Digitized by Google

légresse, et il lui dit : Je vous salue, ô ma sainte Mère : *Salve, sancta Parens.* Et aussitôt cette tendre Mère lui dit : Est-ce vous, ô mon cher Fils Jésus? Et elle se prosterne pour l'adorer. Son Fils lui dit : C'est moi, ô ma très-douce Mère; je suis ressuscité, et me voilà de nouveau avec vous. Et se levant, elle l'embrasse dans les larmes de la joie et du bonheur, et appliquant son visage sur le visage de son Fils, elle le presse de toutes les forces de son amour, se reposant pleinement sur lui, et lui la soutenant avec empressement. Après cela, s'étant assis l'un à côté de l'autre, elle regardait attentivement et avec curiosité son divin visage et les plaies de ses mains, et elle lui demandait avec sollicitude si toutes ses douleurs avaient disparu. Et lui-même lui répondit : Ma très-révérende Mère, toute douleur s'est éloignée de moi; j'ai surmonté, vaincu la mort, la douleur et toutes les angoisses, j'ai triomphé d'elles, et désormais elles ne s'approcheront jamais de moi. Et sa Mère lui dit : Béni soit votre Père qui vous a rendu à moi; que son nom soit exalté, loué et glorifié dans tous les siècles! Et ils s'entretiennent ensemble dans une joie mutuelle, et ils mangent ensemble la pâque avec allégresse et amour. Et le Seigneur Jésus lui raconte comment il a délivré son peuple des limbes et tout ce qu'il a fait pendant ces trois jours.

D'après la tradition et les Pères, c'est à Marie que Jésus se montra le premier dès l'instant de sa résurrection. Il devait en être ainsi. La raison, le devoir, la reconnaissance et l'amour portaient le Fils à voir et à consoler sa divine Mère avant tous les autres.

Si le Sauveur apparut aux femmes qui étaient ordinairement à sa suite, s'il visita tous ses disciples (1), aurait-il oublié sa Mère, qui avait plus de mérite qu'eux tous, qui l'aimait davantage, qui désirait plus ardemment de le revoir, qui avait été touchée plus vivement des douleurs de sa passion et de la solitude où la mettait son absence? Notre Seigneur n'était-il pas attentif à donner aux siens de la joie à proportion des travaux qu'ils avaient supportés par amour pour lui? Si, étant cloué à la croix et noyé dans une mer de douleurs, il conserva le souvenir de sa Mère et de ses besoins, et si, dans cet état déplorable, il lui donna la plus douce des consolations qu'elle pût recevoir, la confiant à la garde du plus fidèle de ses amis (Joan. 19), comment, au milieu de sa gloire et de son triomphe, aurait-il pu ne lui pas donner cette joie qui lui rendait la vie et qui la faisait elle-même ressusciter?

(1) *Mémorial* de Louis de Grenade. Méditations sur la résurrection du Sauveur.

Digitized by Google

XC

JOIE DE MARIE A LA RÉSURRECTION DE SON DIVIN FILS.

Si l'auguste Vierge, dit saint Anselme (1), trouvait une joie, un bonheur inexprimable dans la vue, dans la conversation, dans la présence de son cher Fils, au temps où il était encore dans son corps mortel; si aucune langue ne peut exprimer une telle joie, où trouver des expressions qui puissent rendre son allégresse quand elle le voit vainqueur de la mort et de ses liens, ressuscité pour ne plus souffrir ni mourir, pour vivre éternellement, pour régner d'un droit perpétuel au ciel, sur la terre et sur toute créature? Impossible de comprendre l'immensité de sa joie; car comment celle qui est admirable, impénétrable aux anges mêmes de Dieu, pourrait-elle être pénétrable à un simple mortel? Si quelqu'un demande pourquoi les évangélistes n'ont pas dit que le très-pieux Seigneur, après sa résurrection, eût apparu d'abord et principalement à sa très-douce Mère pour la consoler, nous lui répondrons en nous servant des propres paroles d'un sage à qui on faisait la même observation. Voici sa réponse : L'autorité de la narration évangélique est si grande, si parfaite, qu'on n'y trouve rien d'inutile, rien de superflu. Si Jésus-Christ, d'après l'Evangile, s'est montré à plusieurs autres après sa résurrection, il est évident qu'il a accordé à sa Mère avant tout autre la même faveur. Il s'est montré aux autres pour les confirmer dans la foi, et à sa Mère pour lui rendre sa joie. Les bonnes mères ont coutume de se réjouir grandement en ce siècle, quand elles voient leurs fils élevés aux honneurs; et cette Mère, la meilleure de toutes, ne tressaillerait pas à la résurrection glorieuse de son cher et divin Fils! Jamais il ne fut joie pareille. O aimable Vierge, toute l'acerbité de vos amertumes a été changée en joie à la résurrection de votre cher Fils.

Qui pourrait exprimer, dit Louis de Grenade (2), ce qui se passa alors entre un tel Fils et une telle Mère? Qui pourrait raconter leurs caresses et l'union intime de ces deux cœurs? Ces choses sont si hautes qu'elles

(1) De Excellentia B. Virginis Mariæ liber, cap. 6, de Gaudio resurrectionis.
(2) *Mémorial*. Méditations sur la résurrection du Sauveur.

Digitized by Google

surpassent la portée de nos esprits, et nos vues sont trop courtes pour atteindre jusque là.

Nous ne devons pas non plus douter que plusieurs de ces saints patriarches qui ressuscitèrent avec Jésus-Christ ne l'aient suivi dans cette visite, et qu'en même temps qu'ils se sont réjouis avec la Vierge de la résurrection de son Fils, ils n'aient rendu à Marie mille actions de grâces pour le bonheur dont ils jouissaient par son moyen. Car, puisque, selon l'Evangile, quelques uns d'entre eux vinrent à Jérusalem et apparurent à diverses personnes, comment auraient-ils oublié de rendre leurs devoirs à cette glorieuse Vierge, qui avait tant de part à leur délivrance? L'histoire sacrée nous apprend qu'après que Judith eut tranché la tête à Holopherne et défait par là toute l'armée des Assyriens, le souverain pontife, accompagné de tous les grands du pays, descendit de Jérusalem pour visiter leur libératrice, et que tous d'une commune voix lui adressèrent ces paroles : Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple, d'avoir entrepris une action si incroyable et de l'avoir exécutée avec tant de courage; vous en serez louée et bénie à jamais. Et tout le peuple répondit : Ainsi soit-il, ainsi soit-il (Judith, 5). Si cette femme généreuse mérita tant de louanges pour avoir coupé la tête à un général d'armée, quels honneurs n'étaient point dus à cette illustre Vierge, dont Dieu avait prédit, dès le commencement du monde, qu'elle écraserait la tête du serpent, c'est-à-dire qu'elle produirait de ses chastes entrailles celui qui par sa puissance détruirait toutes les forces du démon? Et si les prêtres, les magistrats et les chefs des familles les plus nobles de la Judée s'étaient cru obligés de témoigner leur reconnaissance à Judith pour la grande action qu'elle avait faite, avec quelle joie et quelle ardeur les patriarches et les prophètes ne durent-ils point se jeter aux pieds de Marie, qui était l'étoile de Jacob et la verge de Jessé, dont tant de choses merveilleuses avaient été prédites?

Sainte Brigitte raconte dans ses *Révélations* (1) que le Rédempteur, à peine sorti du tombeau, se présenta à sa très-sainte Mère, en se montrant à elle vainqueur de la mort et du péché, et lui donnant à baiser ses plaies sacrées. O ma Mère, lui dit-il sans doute, ô ma très-sainte Mère, mettez fin à vos larmes et à vos gémissements. Le genre humain est racheté, mon sang a payé sa rançon; les portes du ciel sont ouvertes. Voyez cette troupe de justes ressuscités qui m'accompagnent; regardez parmi eux David, votre royal ancêtre; voyez votre sainte mère et saint Joseph, votre chaste époux. Avec eux je monte au ciel pour vous préparer ce trône qui vous est dû comme à ma très-sainte Mère, comme à la Reine des anges, des martyrs et de tous les saints.

(1) Lib 6, cap. 94.

Digitized by Google

XCI

MARIE, TÉMOIN DE L'ASCENSION DU SAUVEUR

La sainte Vierge étant avec Jésus au moment de son ascension, le pria avec larmes de l'emmener avec lui, dit saint Bonaventure (1). Mon Fils, lui dit-elle, si vous voulez vous éloigner, emmenez-moi avec vous. Mais son Fils la consola et lui dit : Je vous prie, ô ma très-chère Mère, ne voyez pas avec peine mon départ, parce que je vais à mon Père. Il convient que vous restiez encore sur la terre pour un temps, pour confirmer les croyants ; après cela, je viendrai à vous, et je vous enlèverai au ciel et vous associerai à ma gloire. Sa Mère lui répondit : Que votre volonté soit faite, mon très-cher Fils ; car je suis prête non seulement à demeurer, mais encore à mourir pour les âmes pour lesquelles vous avez donné votre vie.

Au reste, si l'auguste Vierge, dit saint Anselme (2), était pleine de joie d'être avec son aimable Fils avant sa passion et sa mort, si elle fut pleine de joie quand il triompha de la mort par sa résurrection, n'eut-elle pas aussi une grande joie de voir monter son divin Fils au ciel avec cette chair qu'il avait prise en elle? Quelle allégresse pour elle de voir son Fils monter au ciel comme Roi du ciel et de la terre, et aller s'asseoir à la droite de son Père éternel!

L'ascension du Fils de Dieu dans le ciel (3) est le dernier de ses mystères qu'il a fait paraître aux hommes sur la terre. Il n'y a pas lieu de douter que la très-sainte Vierge ait été présente à ce jour de fête et de réjouissance ; car le Sauveur n'aurait pas voulu entreprendre un voyage qui devait être si long, sans prendre congé de sa chère Mère. Aurait-il été juste qu'après l'avoir vu attaché à la croix, elle ne le vît pas montant au ciel? Aurait-il été juste qu'après avoir eu tant de part aux souffrances du Calvaire, elle n'eût pas goûté les joies de la montagne des Oliviers? Ce n'est pas ainsi que Jésus-Christ traite ses amis ; si nous souffrons avec

(1) Meditat. vitæ Christi, cap. 98.
(2) De Excellentia B. Virg. Mariæ liber, cap. 6.
(3) *Mémorial* de Grenade. De l'Ascension de notre Seigneur.

Digitized by Google

lui, il veut que nous régnions avec lui, et si nous avons été les compagnons de ses douleurs, il veut que nous soyons participants à ses joies. Si les apôtres, qui eurent si peu de part aux tourments de Jésus-Christ en comparaison de la sainte Vierge, puisque le plus grand nombre d'entre eux prirent la fuite et que d'autres le renièrent, ont été cependant invités à ce triomphe, serait-il possible que sa Mère, qui avait bu avec lui le calice amer de sa passion, eût été privée de cette consolation? Non, elle y fut présente, elle se trouva sur cette heureuse montagne; et après avoir embrassé ce cher Fils, après lui avoir dit adieu, elle le vit de ses yeux s'élever au-dessus des étoiles du ciel.

Au moment de monter au ciel, Jésus-Christ, dit saint Jean Chrysostôme, s'adresse à Marie et lui parle ainsi : O Mère, que la paix soit avec vous. Ne vous affligez pas parce que je retourne vers mon Père; je ne vous laisserai pas privée de consolation, vous qui êtes la gloire et la lumière du monde, vous ma demeure et mon temple, vous qui, seule dans l'univers, avez été trouvée fidèle; je ne vous laisserai pas, ô Vierge, ô ma Mère! Bien plus, lorsque vous sortirez de cette vie, je n'enverrai pas un ange, mais je viendrai moi-même pour recevoir votre âme plus resplendissante que le soleil.

Digitized by Google

XCII

MARIE REÇOIT LE SAINT-ESPRIT LE JOUR DE LA PENTECOTE.

Jésus, disent les Actes des Apôtres, ordonna à ses apôtres de ne point sortir de Jérusalem, mais d'y attendre la promesse du Père, que vous avez, dit-il, entendue de ma bouche. Vous recevrez la vertu du Saint-Esprit qui surviendra en vous. Et ils se retirèrent dans le cénacle. Tous d'une seule âme persévéraient dans la prière avec Marie, Mère de Jésus (cap. 1). Les apôtres avaient donc en leur compagnie (1), pour comble de bonheur, la sainte Vierge, qui était comme la gouvernante de cette sacrée congrégation en l'absence de son Fils ; c'était elle qui conduisait ce troupeau au fond du désert, c'est-à-dire qui leur découvrait les voies intérieures, le recueillement et la persévérance dans l'oraison, sachant combien l'exercice continuel de ces vertus est nécessaire pour recevoir le Saint-Esprit. Qu'heureux furent ceux qui eurent la grâce de se trouver dans cette sainte assemblée, d'entendre ces gémissements, d'être présents à ces larmes, de prendre part à cette oraison continuelle, de voir le visage de la Reine des anges, de considérer les pleurs qui coulaient si doucement de ses yeux très-purs, et d'examiner avec attention les moyens qu'elle employait pour préparer les cœurs des apôtres à la venue du Saint-Esprit ! Elle faisait là l'office de l'Epouse de cet adorable Esprit, de dépositaire de ses secrets, de témoin de ses merveilles; et elle savait par expérience quelles dispositions lui sont le plus agréables dans les âmes pour y choisir sa demeure, et que l'une des principales est de persévérer jour et nuit dans l'oraison.

Qui n'envierait le sort des apôtres, des disciples, et de tous ceux qui s'assemblèrent dans le cénacle pour recevoir le Saint-Esprit (2) ? Ils avaient continuellement parmi eux la Mère immaculée du divin Rédempteur, la Vierge bénie ; ils admiraient sa singulière ferveur. Son exemple les excitait puissamment à se préparer d'une manière extraordinaire à recevoir

(1) *Mémorial* de Grenade. Méditations sur la vie de notre Seigneur. De la Descente du Saint-Esprit.

(2) Emidio Gentilucci, *Vie de la très-sainte Vierge*, liv. 4, chap. 3.

Digitized by Google

le Dieu d'amour. Oh ! quelle langue pourrait jamais dire avec quel respect ils se traitaient mutuellement, de quel amour ces cœurs brûlaient les uns pour les autres, et quelle efficacité et quelle puissance avait sur tous la parole de notre auguste Reine ! Comme tout en eux répandait le doux parfum de la plus sublime sainteté, puisqu'ils avaient pour les guider et les instruire la plus sainte de toutes les femmes, la colonne et la lumière de l'Eglise naissante !

Dix jours s'étaient écoulés rapidement dans cette fervente préparation, et déjà commençait la fête de la Pentecôte, qui, chez les Juifs, se célébrait le cinquantième jour après celle des Azymes. Tout à coup s'ouvrent les portes du ciel, l'empyrée resplendit d'une éblouissante lumière. Un bruit pareil à un vent violent qui s'approche remplit et ébranle toute la maison où ils sont assemblés. Ce bruit se fait entendre dans toute la ville, et comme le bruit semble venir de ce cénacle, le peuple, surpris du prodige, accourt pour en connaître la cause. Et tous étaient transportés hors d'eux-mêmes, non par la crainte, mais par la joie. Et voilà qu'ils virent comme des langues de feu qui se partagèrent, et elles se reposèrent sur chacun d'eux, et d'abord sur la Vierge bénie, qui dans cette sainte assemblée occupait la place d'honneur. Tous furent remplis du Saint-Esprit, mais Marie bien plus que tous les autres ensemble, comme le dit le pape saint Léon. (*Homil. 3 in die Pentecost.*)

Digitized by Google

XCIII

APOSTOLAT DE MARIE APRÈS L'ASCENSION.

O la plus belle d'entre les femmes, sortez et allez sur la trace des troupeaux, conduisez vos chevreaux près des tentes des pasteurs : *O pulcherrima inter mulieres, egredere, et abi post vestigia gregum, et pasce hædos tuos juxta tabernacula pastorum* (Cant. 1, 7). Sortez d'où et allez où, sinon de votre contemplation, à votre œuvre? dit Philippe de Harvenge (1). Sortez de la contemplation de votre beauté pour former la beauté des autres, et vous négligeant en quelque sorte, occupez-vous des autres ; formez les disciples, instruisez les apôtres de ce que vous avez si bien appris de moi ; soyez indulgente pour Jean, que comme mère vous avez reçu pour fils. Sortez, dis-je, et allez sur la trace des troupeaux. Ceux qui président aux troupeaux vont sur leurs traces, ils ne les perdent pas de vue, ils s'en occupent avec sollicitude, afin qu'aucune brebis ne s'égare, que celle qui est malade ne reste pas en arrière ; ils ont les yeux sur tout le troupeau, ils augmentent les forces des brebis saines, et ils chargent sur leurs épaules et ramènent au bercail celles qui ne peuvent pas marcher. C'est donc un insigne pouvoir de présider les troupeaux, et les apôtres sont avertis de se tenir près de la Vierge qui préside, afin que cette Vierge leur commande, et que comme mère elle prenne soin de tous, et qu'eux-mêmes écoutent leur Mère ; car elle est vraiment leur Mère, puisque l'Evangile le dit : Voici, ô femme, votre fils ; et au disciple : Voici votre mère (Joan. 19). Car lorsque le soin de Jean est confié à la Vierge-Mère, le soin des autres ne lui est pas moins confié ; mais dans ce soin d'un seul celui de tous les autres est renfermé. Car Jean n'est pas le seul qui reçoive la Mère, et qui, l'ayant reçue, la vénère ; et ce n'est pas Jean seul exclusivement que la Mère embrasse par l'affection d'une pieuse sollicitude ; mais les aimant tous, elle s'applique à être utile à tous, à enseigner surtout la vraie doctrine à tous. Tous d'une seule âme persévéraient dans la prière avec Marie, Mère de Jésus : *Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione cum Maria Matre Jesu* (Act. 1, 14). La Vierge est

(1) Comment. in Cant., lib. 2, cap. 3.

Digitized by Google

donc avertie de les suivre, afin de voir de près leurs progrès, leur avancement dans le bien, ce qu'ils font, où ils tendent, où ils se dirigent, pour élever celui qui le mérite, pour ramener celui qui s'égare et le corriger. Les troupeaux sont les apôtres, et ceux qui se joignent à eux dans la foi et les œuvres, qui, pleins de la grâce des sacrements de l'Evangile, se séparent de l'erreur des ignorants, qui, vénérant la Vierge, croient à son enseignement, et soupirant après les pâturages éternels, méprisent ce qui est du monde. C'est à eux que s'adresse cette parole d'Ezéchiel: *Vos greges mei, dicit Dominus:* Vous êtes mes troupeaux, dit le Seigneur, 34. Il a voulu les appeler ses troupeaux, parce que les apôtres ayant reçu l'ordre de prêcher l'Evangile aux nations qui croiraient, se dispersant, guidés par le Saint-Esprit, se partagèrent les diverses parties du monde, dans lesquelles ils réunirent beaucoup de troupeaux d'hommes, et fondèrent beaucoup d'Eglises par leur zèle à prêcher Jésus-Christ. Et quoique ces troupeaux soient séparés par les lieux, le temps, le mérite des vertus, cependant, se rendant à la foi catholique et à la doctrine évangélique, tous ces troupeaux sont réunis en un seul, et toutes ces Eglises n'en font qu'une seule. et tous sont parfaitement unis par le sacrement indivisible de la foi et du baptême.

Jésus veut que la Vierge explique les mystères aux apôtres encore novices, qu'elle fortifie leur foi, qu'elle développe leur intelligence bornée, qu'elle mette en mouvement et qu'elle fasse avancer leurs sentiments et leur zèle qui commencent, et qu'elle les conduise à la persévérance et à la perfection. Il veut que la Vierge travaille avec une constante sollicitude, que les apôtres encore grossiers et imparfaits puissent reposer leur tête sous sa vigne, sous son figuier, et que, pendant que l'iniquité présente s'efface et que le grand jour de la lumière se lève, chacun d'eux, sous la puissante main du Christ, se repose pendant cet intervalle à l'ombre du Saint-Esprit.

Après la passion de Jésus-Christ, dit sainte Brigitte (1), la Vierge elle-même, reprenant ses forces, glorifiait Dieu par des offrandes très-précieuses ; car par ses enseignements elle convertissait les âmes et les présentait à Dieu. Elle faisait connaître et honorer Dieu ; elle raffermissait ceux qui chancelaient dans la foi ; elle ne cessait de faire respecter et adorer son Fils. Les disciples doutaient de la résurrection, les femmes le cherchaient avec anxiété dans le tombeau, les apôtres étaient dans l'angoisse ; Marie elle-même les rassure tous, et leur atteste la résurrection de Jésus, et leur annonce qu'il ne mourra plus. Le Seigneur, montant au ciel, laisse encore sa Mère sur la terre pour fortifier les bons et pour ramener les errants. Car elle était la maîtresse des apôtres, la consolatrice des martyrs, la directrice des confesseurs, le très-clair miroir des vierges,

(1) Revel. De Virginis Excellentia, lib. 8, cap. 19.

Digitized by Google

le soulagement des veuves, la gouvernante des époux, le soutien inébranlable de tous dans la foi catholique. Car elle révélait aux apôtres tout ce qu'ils ne savaient pas parfaitement de son Fils, et elle leur servait de lumière en tout. Elle remplissait de courage les martyrs et leur donnait la force de supporter avec joie tous les tourments pour le nom de Jésus-Christ, qui, pour leur salut et le salut de tous, s'était livré lui-même aux souffrances et à la mort, leur assurant qu'elle-même, pendant trente-trois ans de la vie de son Fils sur la terre, avait constamment passé par toutes les épreuves et les souffrances dans son cœur. Elle apprenait aux confesseurs les dogmes du salut, afin que, par ses salutaires enseignements, ses sublimes exemples, ils connussent et sussent régler avec prudence et sagesse les heures du jour et de la nuit, le sommeil, la nourriture, les travaux du corps et de l'esprit, pour l'honneur, la louange et la gloire de Dieu. Par ses mœurs sans tache, les vierges apprenaient à se conduire sans reproche, à conserver constamment et inébranlablement jusqu'à la fin de leur vie la pureté virginale, à fuir les longs discours et toutes les vanités, à prévoir et peser au poids du sanctuaire toutes leurs œuvres et à examiner dans la balance de Dieu toutes choses. La glorieuse Vierge s'appliquait aussi à soutenir et consoler les veuves, leur enseignant à se soumettre toujours, comme elle-même avait fait, à la sainte volonté de Dieu, à renoncer à leur propre volonté; par de semblables entretiens, elle portait les veuves à supporter patiemment les tribulations et à résister énergiquement aux tentations du corps. Elle apprenait aussi à ceux qui étaient dans les liens du mariage à se bien conduire, à se conserver une mutuelle fidélité, à s'aimer avec constance et sincérité, à n'avoir d'autre vue que l'honneur et la volonté de Dieu.

On peut à juste titre appeler Marie *le premier apôtre de l'Eglise*, dit le P. Séraphin, passionniste (1). Marie, surtout après l'ascension de son Fils, a été dès son vivant le principal appui de l'Eglise, comme elle l'est encore à présent qu'elle est assise dans le ciel à la droite du Verbe incarné.

Il est hors de doute que la très-sainte Vierge a survécu de plusieurs années à son divin Fils. Le sentiment le plus suivi sur ce point est celui qui fait vivre Marie jusqu'à l'âge de soixante et douze ans. Or, dire que la Vierge n'ait eu aucun zèle pour la gloire de ce Fils, c'est-à-dire pour le salut des âmes et pour le bien de l'Eglise durant les dernières années de sa vie, après l'ascension de notre Seigneur, ce serait avancer une erreur qui ferait la plus grande injure à la Mère de Jésus-Christ. Le zèle est un effet nécessaire de l'amour qu'on a pour Dieu, dit saint Thomas (1 2, q. 28, c. 4). Vouloir nier ce zèle dans la personne de la Vierge, ce serait infirmer, nier même l'amour divin dont brûlait son cœur. Loin donc de

(1) *Grandeurs et Apostolat de Marie*, § 11.

Digitized by Google

manquer de zèle, Marie en avait un proportionné à l'intensité de son amour pour Dieu. Comme cet amour était en elle prodigieusement ardent, le zèle qui en résultait nécessairement pour le salut des âmes et pour l'avantage de l'Église devait aller bien au-delà de ce que nous pouvons imaginer, quoique les Évangiles et les Actes des Apôtres n'en fassent aucune mention.

Peut-être voudrait-on limiter ce zèle de la Vierge aux actes intérieurs de son cœur, à l'exercice de la prière, d'ailleurs très-puissante, et à sa simple intercession auprès de Dieu en faveur de l'Église naissante ; mais on se tromperait grossièrement. La Vierge aurait pu faire tout cela du haut du ciel et dans le lieu de la gloire qui l'attendait; elle l'a fait même d'une manière incompréhensible depuis le premier instant de sa conception immaculée, se constituant médiatrice entre Dieu et les hommes, et accélérant par ses puissantes prières la venue du Messie.

Si Jésus-Christ, après sa glorieuse ascension, a laissé, pendant quelques années, sa sainte Mère sur la terre, il doit avoir eu des raisons spéciales pour en disposer ainsi. C'est qu'en l'absence du Sauveur, l'Église naissante avait besoin de la présence sensible de Marie pour qu'elle fût la principale consolatrice des affligés, le principal refuge des pécheurs, le secours des nouveaux fidèles, la mère des apôtres eux-mêmes, la consolation de tous ; en un mot, c'est qu'elle avait reçu de son divin Fils une mission, et *une mission d'apôtre*. Il ne convenait point qu'après la mort de Jésus, Marie, sa Mère, restât sur la terre uniquement occupée de la prière, et comme simple spectatrice de ce que faisaient les apôtres pour l'Église naissante. Il ne convenait point qu'elle se conduisît extérieurement d'une manière purement passive, comme aurait pu le faire le dernier des simples fidèles. Dans les desseins de Dieu, Marie, qui survit à son Fils, doit avoir la plus large part dans les travaux des apôtres, étant la Mère de celui-là même qui, par son incarnation, avait voulu se servir d'elle pour devenir le *fondateur visible* de l'Église. Marie survit à Jésus. Cette survie de la Vierge-Mère entre dans le plan de la Providence divine touchant l'établissement de l'Église, et c'est à dessein que Jésus-Christ la laisse sur la terre pour qu'elle soutienne, à sa place, l'Église naissante, pour qu'elle en soit le principal appui, et que sa présence sensible supplée en quelque sorte à l'absence corporelle du Sauveur. En remontant vers son Père, dit saint Thomas de Villeneuve (*Serm. 3 de Assumpt.*), le divin Maître a légué son *école* et sa *chaire* à Marie, non pas afin qu'elle gouvernât l'Église comme devait le faire saint Pierre, mais afin qu'elle enseignât aux disciples la sagesse céleste qu'elle avait apprise dès le commencement : *Propter singularem et excellentem eruditionem, cœlestis Magister ad Patrem, unde venerat, rediturus,* SCHOLAM *et* CATHEDRAM *suam reliquit Mariæ, non quidem ut oves suas regeret, sicuti Petrus, sed ut discipulos suos cœlesti sapientia quam ab initio didicerat, erudiret.* Elle

Digitized by Google

était la Maîtresse de tous les apôtres et des disciples du Christ et des Eglises : *Apostolorum omnium et discipulorum Christi, Ecclesiarumque Magistra.*

Rien ne soutenait davantage les premiers fidèles et les apôtres eux-mêmes que la présence de Marie, Mère de Jésus, au milieu d'eux, parce qu'elle pouvait les éclairer de ses lumières et les aider de ses conseils. Marie resta sur la terre, dit saint Alphonse de Liguori (*Serm. sur l'Assompt.*), pour coopérer à la propagation de la foi. Les disciples de son Fils venaient à elle dans leurs doutes ; elle les éclairait, les soutenait dans les persécutions, les encourageait à supporter les fatigues pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Elle demeurait volontiers sur la terre, parce qu'elle savait que Dieu le voulait ainsi pour le bien de l'Eglise. C'est ce que la très-sainte Vierge elle-même avait déjà révélé à sainte Brigitte lorsqu'elle lui dit : Ma fille, Dieu a voulu que je vécusse longtemps ici-bas après l'ascension de mon Fils pour aider à la conversion des âmes par ma conversation, par ma patience, par ma manière de vivre, pour fortifier les apôtres et les premiers chrétiens, pour enrichir ma couronne et augmenter mes mérites par une fidèle et constante coopération à la grâce, pour faire voir aux hommes comment ils doivent s'appliquer au service de Dieu, sans négliger de rendre au prochain ce que les convenances humaines exigent de nous aussi longtemps que nous sommes sur la terre (*ut supra*).

Maintenant que Marie est au ciel, elle est incontestablement, après Jésus-Christ, le premier soutien de l'Eglise. Ceux qui voudraient s'imaginer qu'elle n'a été investie de ce pouvoir et de cette dignité qu'après sa mort, ceux-là montreraient qu'ils n'ont pas compris le testament que le Sauveur fit en mourant sur le Calvaire. C'est sur cette montagne de douleur que Jésus-Christ conféra publiquement l'*apostolat* à sa Mère, et ce fut aussi dès ce moment qu'elle s'appliqua d'une manière spéciale à soigner les intérêts de l'Eglise en qualité d'*apôtre*. Le jour de l'incarnation du Verbe, dans sa maison de Nazareth, Marie devint la Mère de Jésus-Christ, chef et fondateur de l'Eglise ; mais, le jour de sa mort sur le Calvaire, elle acquit publiquement et complètement le droit de maternité sur les membres de ce chef, sur ceux qui composent son Eglise, sur l'Eglise elle-même, parce que ce fut là que l'Eglise naquit des plaies et du sang du Sauveur. Cette Eglise, qui est l'épouse et la postérité de l'un, devient sur le Calvaire la fille et la postérité de l'autre. Saint Jean, ce disciple fidèle et chéri de Jésus-Christ, en fut le type et la figure. *Femme, voilà votre fils*, dit Jésus à sa Mère en lui indiquant des yeux saint Jean ; et il voulut lui dire : Femme, dans ce moment où vous êtes unie à moi par les liens d'une conformité parfaite, dans ce moment où mes plaies sont ouvertes pour en faire sortir l'Eglise, vous devenez la Mère d'une postérité sainte. Voici Jean ; il est le type et la figure des enfants qui ne

Digitized by Google

naîtront pas, mais qui sont déjà enfantés par votre amour et par vos douleurs, et ces enfants sont véritablement à vous.

Ces expressions du Sauveur mourant ne furent pas une simple recommandation passagère; elles ne furent pas non plus des paroles qui dussent produire leur effet seulement dans un avenir plus ou moins éloigné; elles furent l'expression de ses dernières volontés, de son commandement suprême : ce fut son testament, qui produisit son effet au même instant. Ces paroles exprimaient une disposition de la Providence et l'exécution immédiate du plan divin d'après lequel Jésus-Christ conférait publiquement, au moment même, l'*apostolat* à sa Mère, et la constituait la Mère de son Eglise.

Après la mort de son Fils, Marie ne devait point oublier l'emploi dont Jésus-Christ l'avait chargée. Le Sauveur n'a pas sitôt rendu l'esprit sur la croix, que Marie commence déjà à agir en apôtre, à montrer pour l'Eglise de son Fils l'amour et la sollicitude d'une mère, et de la mère la plus tendre. Elle ne faiblit point, elle reste debout; et tandis que tout chancelle autour d'elle dans ce moment de confusion, elle demeure le seul soutien de l'Eglise. Elle fut l'unique, dit saint Bernard (*Serm. de Lam. V. Mar.*), qui ne vacilla point dans la foi, et qui la conserva intacte pour la faire revivre ensuite par ses soins et la répandre, après la résurrection de son Fils, dans le cœur de tous les disciples et de tous les fidèles. Mais écoutons, sur le point qui nous occupe, les belles expressions du savant P. Ventura. Nous les tirons de son excellent ouvrage qui a pour titre : *La Mère de Dieu, Mère des hommes* (1 p., chap. 13). Cette illustre Vierge, dit-il, a été destinée à être principalement la Mère des apôtres et des fidèles, comme Jésus-Christ en avait été le tendre Père, afin que sa main miséricordieuse relevât ceux qui seraient tombés, consolât les affligés, affermît ceux qui étaient chancelants, conseillât ceux qui seraient dans le doute, fixât ceux qui flottaient dans l'incertitude, et enfin pour qu'elle les dirigeât tous et en toutes choses par sa prudence, les éclairât par ses lumières, les animât par son amour. Or, il est certain que Marie ne manqua à aucune de ces fonctions à l'égard de ses nouveaux enfants. Ce fut elle qui réunit ensemble les disciples dispersés et mis en fuite lors de l'arrestation de Jésus-Christ; elle qui releva le courage de saint Pierre abattu par le souvenir de sa faute, et qui lui fit concevoir l'espoir et l'assurance du pardon; elle enfin qui porta le calme, la sécurité, la confiance dans le cœur de tous les fidèles que la mort de Jésus-Christ avait troublés et consternés; elle qui les confirma et les rassura dans la foi de sa prochaine résurrection.

Ce n'est pas tout encore : à mesure que croissaient les périls et les besoins de l'Eglise, on vit également s'accroître le zèle et la charité de cette tendre Mère. La fureur des Juifs s'arme de toute la puissance des princes, et, pour détruire l'Eglise dès son berceau, ils emprisonnent les apôtres

Digitized by Google

et les disciples, ils les flagellent cruellement et les livrent à la mort. L'amour maternel de Marie lui fait ressentir, comme s'ils étaient exercés sur elle-même, tous les mauvais traitements dont elle voit sa fille (l'Eglise) devenue la victime. Tout ce que les disciples souffrent en leur corps, Marie le souffre dans son cœur, et l'amour réunit ensemble, pour les faire éprouver à la fois à Marie, les peines et les tourments que chacun souffre individuellement. S'élevant alors au-dessus d'elle-même, et devenant plus magnanime et plus forte à mesure qu'elle souffre davantage, elle triomphe de ses peines, encourage les apôtres par ses discours, les soutient par son exemple, et leur apprend à surmonter leurs propres afflictions.

Ce sont ces consolations, ce sont précisément ces secours que Jésus-Christ veut assurer à l'Eglise en lui donnant Marie pour Mère. Il vise à ces résultats, il les prévoit lorsqu'il appelle Marie *femme*, et il veut lui dire : O ma Mère, c'est dès ce moment surtout que vous serez la femme véritable, la femme généreuse et forte, la femme parfaite. Vous serez, à ma place, la base visible, la pierre angulaire, la colonne de mon Eglise; vous la soutiendrez par la force et la vigueur de votre courage; vous serez non seulement pendant ces premiers temps, mais pendant tous les siècles qui se succéderont jusqu'à la fin du monde, la défense et l'appui de cette Eglise que je vous lègue pour fille. Par votre constance, par vos conseils, par votre intercession et vos prières, vous repousserez ses ennemis, vous dissiperez les tempêtes qui pourraient l'assaillir, vous en éloignerez les périls et les tentations.

La mère d'Agreda a prouvé par les faits que l'Eglise naissante a trouvé dans Marie *son principal appui* (1).

Dans l'exercice extérieur de leur mission, les apôtres se sont conduits comme ils se conduisirent dans le cénacle, lorsqu'ils y attendaient en priant la venue du Saint-Esprit. Ils persévérèrent, nous dit le texte sacré, dans l'exercice de la prière en compagnie de la Vierge : *Erant perseverantes unanimiter in oratione cum Maria Matre Jesu.* Après être sortis du cénacle, ils exercèrent leur apostolat avec Marie, Mère de Jésus : *Cum Maria Matre Jesu.* Tous les apôtres, le jour de la Pentecôte, reçurent le Saint-Esprit et le don des langues, afin qu'ils pussent par ce moyen aller partout, se faire comprendre de tous les hommes, et éclairer tous les peuples auxquels ils annonceraient bientôt *la bonne nouvelle.* Marie reçut ces mêmes dons, mais avec plus d'abondance que les autres, parce que son apostolat s'étendait sur un plus large horizon, et qu'elle devait l'exercer sur les apôtres eux-mêmes, autant que l'exigeait sa sublime dignité de Mère de l'Eglise et que le lui permettait la condition de son sexe.

L'abbé Rupert dit que Marie suppléait en quelque manière, par ses

(1) *Cité mystique*, p. 1, n° 275.

Digitized by Google

instructions, à ce que le Saint-Esprit, qui s'était donné par mesure aux apôtres, n'avait pas jugé à propos de leur découvrir. Aussi reçut-elle, le jour de la Pentecôte, la plus haute plénitude du Saint-Esprit dont soit capable une pure créature, et le don des langues dans le degré le plus éminent, afin que dès lors elle pût remplir dignement la mission dont son divin Fils l'avait chargée (1).

Cornelius a Lapide, dans ses savants commentaires sur l'Ecriture sainte, ne s'exprime pas autrement que l'abbé Rupert. Voici ce qu'il dit au chapitre 31e des Proverbes, verset 17 : Au jour de la Pentecôte, Marie, avec les apôtres et beaucoup plus que les apôtres, fut revêtue de la vertu d'en haut, et elle reçut le Saint-Esprit dans la suprême plénitude de la force, afin qu'après l'ascension de Jésus-Christ elle soutînt et portât toutes les douleurs des apôtres, toutes les croix des fidèles et tout le poids de l'Eglise : *Totumque Ecclesiæ pondus sustineret ;* ce qu'elle fit en effet: *Quod et reipsa præstitit.* Dans son commentaire sur les Actes des Apôtres, 2, 4, il tient à peu près le même langage : Marie, dit-il, était le docteur et la consolatrice des apôtres et de tous les fidèles, qui de tous les coins du globe accouraient à elle pour la voir, comme étant la Mère de Jésus-Christ; conséquemment elle devait parler leurs langues pour les recevoir, les animer et les instruire. Plus bas il ajoute : Jésus-Christ a voulu que sa Mère lui survécût comme tenant sa place, qu'elle fût le sommet de l'Eglise, le docteur des apôtres et la consolatrice des fidèles : *Christus Matrem sibi superstitem esse voluit, ut, quasi sui vicaria, columen esset Ecclesiæ, doctrix apostolorum et consolatrix fidelium.*

Il fallait qu'il en fût ainsi, et que, sous la conduite apostolique de la Vierge-Mère, les apôtres commençassent à exercer leur apostolat. Personne au monde ne pouvait mieux les diriger que la Mère de Jésus-Christ, elle qui avait conversé si intimement et si longtemps avec son Fils, et qui avait conservé soigneusement dans son cœur ce qu'elle avait entendu en mille occasions de la bouche même du Sauveur. C'est par le canal de la Vierge que le Saint-Esprit lui-même voulait instruire en grande partie, éclairer, consoler, encourager les apôtres aussi bien que les premiers fidèles. Le même commentateur (*in Eccl.* 1, 6) ajoute : Marie seule, *ipsa sola*, connut l'incarnation du Verbe, sa nativité, son enfance, sa sagesse, sa vie, ses actions par l'expérience de ses yeux, de ses oreilles, et plus encore dans son esprit, par la lumière de l'intelligence, la force de volonté que lui donnait le Verbe conçu en elle, et qui lui était toujours présent ; et elle révéla toutes ces choses à saint Luc, afin qu'il les écrivît dans l'Evangile, et elle les révéla encore à tous les apôtres et aux premiers fidèles.

Ecoutons maintenant saint Anselme (2) : Quoique les apôtres, dit-il,

(1) Cap. 1 in Cant.
(2) De Excellentia Virg., cap. 7.

Digitized by Google

fussent instruits de toute vérité par le Saint-Esprit, Marie, par ce même Esprit de vérité, comprenait d'une manière incomparablement plus claire et plus élevée la profondeur de la divine vérité; et par là il leur était révélé des choses que Marie avait apprises positivement, non pas seulement par science, mais par expérience, par l'effet lui-même. De là vient, dit Suarez (1), que les saints ont souvent appelé Marie la Maîtresse et l'oracle des apôtres eux-mêmes, et que le grand martyr saint Ignace, dans sa première épître, l'appelle la Maîtresse de la religion : *Nostræ religionis Magistram.* C'est ce qu'a dit aussi saint Bernardin par les belles paroles suivantes : La très-sainte Mère-Vierge, qui a engendré le Sauveur, qui l'a enfanté et nourri, qui constamment était à ses côtés, qui était sa compagne particulière, qui assista presque à tous ses voyages, qui, attentive plus que tout autre, remarquait toutes ses paroles et toutes ses œuvres, seule vit spécialement, entendit plus positivement, connut plus promptement, retint plus sûrement les œuvres merveilleuses du Sauveur, ses diverses et suaves prédications, les choses inouïes qu'il disait contre le monde, et le péché, et l'enfer; elle fit connaître toutes ces choses mieux que les apôtres et que les autres disciples; elle les rapporta avec plus d'application; elle les confirma mieux qu'eux tous. Sophronius parle de la même manière (2) : L'excellent cœur des apôtres n'abandonna point Marie. Après l'ascension, entrant et sortant au milieu d'eux, elle leur racontait familièrement l'incarnation du Christ. Elle avait appris toutes ces choses, elle avait tout vu de ses yeux, et ajoutez à ce témoignage de ses yeux que le Saint-Esprit lui avait tout révélé très-spécialement dès le commencement; quoique les apôtres, par le même Esprit, connussent tout, et qu'ils eussent été instruits de toute la vérité. Eusèbe d'Emessa (3) avait dit aussi : Marie, comme la plus sage Mère, avait gravé dans son cœur toutes les paroles qui, conservées par elle et pour nous, arriveront à la postérité la plus reculée, et seront, grâce à l'enseignement de Marie, à sa narration et à la certitude qu'elle en donne, écrites et prêchées dans tout l'univers, communiquées à toutes les nations. Les apôtres les entendirent de sa bouche; ils les écrivirent sous sa dictée et nous les ont transmises pour les lire.

Notre travail n'aurait plus de limites si nous voulions rapporter ici tout ce que les Pères de l'Eglise ont dit sur ce sujet. Citons-en encore quelques uns. La Vierge-Mère, dit saint Ildefonse, archevêque de Tolède (4), était la noble contubernale des apôtres; elle vivait habituellement dans leur société; elle connaissait avec plus d'étendue et d'exactitude que personne les actes et les paroles du Verbe fait chair ; elle en conférait sans

(1) In 3 p., q. 37, disp. 19, sect. 1.
(2) Serm. de Assumpt. Virginis.
(3) In Evang. de festo Assumpt.
(4) Serm. 5 de Assumpt.

Digitized by Google

cesse avec eux pour les instruire avec plus de vérité et dans un plus grand détail : *Apostolorum conventui nobili contubernio semper adhærebat Virgo ; cum illis semper habitabat ; cum illis de humanis Christi actibus, ut uberius et specialius cognoscebat, ita verius ac specialius conferebat, ut ab ea discerent.*

Il n'y a rien d'étonnant, dit saint Ambroise (1), que saint Jean ait excellé sur tous les autres à énoncer les divins mystères, car il pouvait consulter à toute heure le dépôt vivant des secrets éternels : *Mirum non est præ cæteris Joannem locutum fuisse divina mysteria, cui præsto erat aula cœlestium sacramentorum.* C'est de la bouche de Marie, ajoute Denys de Chartres (2), que l'évangéliste saint Luc a recueilli tant de particularités que lui seul nous a transmises sur la naissance et sur toute l'enfance du Christ.

Cette mission spéciale, dit le P. Séraphin (*ut supra*), que reçut la Vierge d'être le principal appui de l'Eglise, et surtout de l'Eglise naissante ; cette supériorité de son apostolat sur l'apostolat même des apôtres, autant que la condition de son sexe pouvait le lui permettre, était, dans les desseins du Très-Haut, une des prérogatives inséparables de la haute dignité de Mère de Dieu à laquelle elle fut élevée par le bras tout puissant du Seigneur. Son divin Fils ne devait pas la lui refuser. Comme Mère de Dieu, elle était déjà Reine-Mère de l'Eglise, de cette Eglise qui a pour Epoux le Verbe incarné lui-même. En qualité de Reine-Mère de l'Eglise, dont elle reçut la dernière investiture au sommet du Calvaire d'une manière irrévocable, le pouvoir monarchique sur cette même Eglise lui fut acquis. Le jour de la Pentecôte, quand Jésus-Christ fit descendre sur elle la plénitude du Saint-Esprit, il ne fit que ratifier, par cette prodigieuse abondance des dons célestes, ce qu'il avait déjà fait sur le Calvaire, et disposer ainsi d'une manière plus immédiate cette Reine-Mère à la grande œuvre à laquelle il l'avait destinée, je veux dire à l'exercice de son sublime apostolat. Enrichie ainsi des dons du Saint-Esprit, de préférence à tout autre, elle fut associée irrévocablement à l'apostolat des apôtres, autant que la condition de son sexe pouvait s'y prêter ; elle y eut la plus grande part, elle en fut l'appui, elle devint dès lors le principal soutien de l'Eglise dont elle avait été proclamée Reine-Mère. Sous ce titre, elle agissait en Souveraine, et cela entrait dans le plan divin. Aussi la mère d'Agreda, éclairée d'en haut, a eu bien raison de dire (3) que Marie, en qualité de Reine-Mère de l'Eglise, a exercé sur cette Eglise sa prudence monarchique, enseignant, instruisant, gouvernant les apôtres dans la primitive Eglise, afin d'y assurer ainsi et d'y établir les lois et les

(1) De Instit. Virg., cap. 7.
(2) De Præc. Mariæ, lib. 2, a. 24.
(3) *Cité mystique*, p. 1, n° 545.

Digitized by Google

cérémonies les plus nécessaires et les plus convenables à sa promulgation et à sa fermeté.

Jésus-Christ après son ascension, laisse sur la terre sa sainte Mère, avec mission de tenir visiblement sa place auprès des apôtres, pour qu'elle travaille avec eux et plus qu'eux à l'établissement et à la consolidation de l'Eglise. Il leur envoie à tous le Saint-Esprit; mais Marie, en qualité de Reine-Mère de l'Eglise, en reçoit la plus haute plénitude, et aussitôt après l'établissement de l'Eglise commence, les apôtres se partagent le monde, et chacun va évangéliser les contrées qui lui sont échues. Quand ils ne sont pas en état de pouvoir consulter la Vierge-Mère d'une manière quelconque, le Saint-Esprit qu'ils ont reçu suffit à tout; mais quand ils peuvent recourir à Marie, quand l'accès auprès d'elle leur est possible, soit d'une manière naturelle, soit par des voies extraordinaires, suivant les conseils de Dieu, c'est par le canal de cette Reine-Mère de l'Eglise que le Saint-Esprit veut leur communiquer une grande partie des lumières dont ils ont besoin dans l'exercice de leur ministère apostolique, dans les affaires générales et dans le gouvernement de l'Eglise. Marie entre en cela dans le plan de la divine Providence; elle y entre comme tenant la place de son Fils, qui ne voulut pas que l'Eglise fût établie sans elle, quoiqu'elle ne pût faire partie de la hiérarchie ecclésiastique. Marie formait à elle seule une hiérarchie à part, et elle devait assister puissamment l'Eglise naissante, les enfants de cette Eglise, et surtout ceux qui en étaient les fondateurs.

Comme le nombre des fidèles croissait de jour en jour, dit Marie d'Agreda (1), et que l'Eglise se dilatait en même temps, les charitables soins de notre auguste Reine augmentaient à proportion. Marie prenait un soin tout particulier du collége apostolique, et sa vigilante attention augmentait à mesure qu'elle connaissait, par sa sagesse et ses lumières, que Lucifer redoublait de fureur contre les imitateurs de Jésus-Christ, et singulièrement contre les apôtres, ministres du salut éternel de leurs frères. Il n'est pas possible de bien déclarer dans cette vie, ni même de concevoir les faveurs que Marie fit à tout le corps de l'Eglise et à chacun de ses membres mystiques, particulièrement aux apôtres et aux disciples; car, selon ce qui m'a été découvert, il ne se passa pas un jour, pas même une heure qu'elle n'opérât plusieurs prodiges en leur faveur. Elle aimait et servait les apôtres avec une tendresse et une vénération inconcevables, tant pour leur sainteté que pour leur dignité de prêtres et leur ministère de prédicateurs et de fondateurs de l'Eglise. Lorsqu'ils demeurèrent ensemble à Jérusalem, elle les servait, les assistait, leur donnait des conseils, leur fournissait tout ce qui leur était nécessaire. Quand ils sortaient de la ville, le démon tâchait plus que jamais d'empêcher le fruit de leurs

(1) Ut supra, n° 159.

Digitized by Google

voyages et de leurs prédications, suscitant des obstacles et des persécutions, parce que cet ennemi commun croyait pouvoir les attaquer avec plus de facilité en l'absence de la Vierge-Mère, qui était leur protectrice. Marie connaissait de loin leurs besoins. Partout où ils allaient, elle découvrait les embûches du démon, et secourait ses enfants et les ministres du Seigneur. Lorsqu'elle ne pouvait point parler aux apôtres, à cause de leur absence, elle leur envoyait ses saints anges, avec ordre de les consoler, de les animer, de les prévenir. Ces esprits célestes assistaient quelquefois les apôtres d'une manière secrète par des inspirations spéciales et des consolations intérieures; d'autres fois, et le plus souvent, ils leur apparaissaient tout rayonnants de lumière, les avertissant de tout ce qui était convenable de la part de l'auguste Marie. Les apôtres ne se trouvèrent jamais exposés à aucune persécution sans que la charitable Marie les secourût puissamment, outre les prières continuelles qu'elle faisait pour eux. Elle prenait à proportion le même soin des autres fidèles; quoiqu'il y en eût un grand nombre dans Jérusalem et dans la Palestine, elle les connaissait tous, elle les comblait de faveurs dans leurs besoins et dans leurs afflictions. Son humilité et sa charité étaient si grandes, qu'elle ne dédaignait point les plus bas emplois pour venir en aide aux enfants de l'Eglise et les consoler. Elle répandait tant de douceurs dans leur cœur, au milieu des peines où ils pouvaient se trouver, qu'elle leur rendait ces peines supportables et faciles. Pour ceux des fidèles qui étaient éloignés et dont elle connaissait toujours les besoins, ne pouvant pas les assister personnellement, elle le faisait d'une manière secrète par le moyen de ses anges, ou bien encore elle leur procurait les secours nécessaires par le pouvoir de ses prières.

Quand les apôtres firent le choix des sept diacres dont il est parlé dans les Actes (cap. 6), ils ne firent en cela que suivre le conseil que leur avait donné la Vierge Marie, dit la mère d'Agreda (*ibid.* n° 109). C'est Marie qui avait proposé ce choix dans l'assemblée des apôtres. Plus tard, ce fut à elle avant tout que Jésus-Christ fit connaître la nécessité qu'il y avait de former un symbole pour que les apôtres, après leur séparation, pussent prêcher dans toute l'Eglise une doctrine uniforme; et quand les apôtres se réunirent pour la décision de cette importante affaire, Marie se trouvait au milieu d'eux (*ibid.* n°s 214-215).

Il y a des auteurs qui pensent que la sainte Vierge non seulement a assisté aux différentes assemblées des apôtres, mais qu'elle y a même présidé (1). On peut voir Canisius (2) et Cornelius a Lapide (3). Ce qui n'est pas improbable. La Vierge-Mère avait assez de titres et de mérite pour

(1) Le P. Séraphin, ut supra.
(2) De Maria Virgine, lib. 5, cap. 1.
(3) In Act. Apost, cap. 5, in fine.

Digitized by Google

qu'elle eût au moins une présidence d'honneur au milieu des apôtres rassemblés. Pourquoi les apôtres auraient-ils trouvé déplacé que la très-sainte Vierge présidât leurs assemblées, ou du moins qu'elle y assistât? Les apôtres connaissaient tout le mérite de la Vierge Marie; ils connaissaient la plénitude des largesses célestes dont Dieu l'avait comblée et le besoin qu'ils avaient de son assistance. Si Marie n'a pas toujours présidé ces assemblées apostoliques, du moins y a-t-elle toujours assisté, dit l'abbé Rupert, quoique les évangélistes ne nous en disent rien et qu'il n'en soit nullement fait mention dans les Actes des Apôtres. (*Lib. 1 in Cant.*)

Marie, à la vérité, n'a point eu l'usage de la science pour enseigner publiquement, mais elle l'a eu pour enseigner d'une manière privée, comme il convenait à son sexe.

Jésus-Christ, dit la mère d'Agreda (n° 207, *ut supra*), avait donné à sa sainte Mère la mission d'avoir soin de son Eglise naissante partout où l'Eglise réclamait son secours; il avait comblé cette Vierge-Mère de tous les dons imaginables, afin que rien ne lui échappât. Aussi la vertu avec laquelle Marie agissait dans l'exercice de son apostolat était l'image vivante de la vertu divine. Elle connaissait tout, les œuvres et les pensées des hommes; elle pénétrait tous les mauvais desseins et toutes les embûches du démon; elle n'ignorait rien de ce qu'il convenait de faire dans l'Eglise, et son âme ne se troublait point dans la disposition de tant de choses. Les difficultés ne la rebutaient point; elle n'était point accablée par la multitude des affaires; elle prenait soin de ceux qui étaient présents, sans oublier ceux qui étaient absents.

Marie est donc la vraie femme-apôtre de l'Eglise, la Reine-Mère de l'Eglise, *l'apôtre de tous les apôtres* (1). Elle peut se donner à elle-même, dans toute la force du terme, le même titre dont se glorifiait saint Paul: *apostolus Jesu Christi*. Marie a eu son apostolat, par lequel elle a été le principal soutien de l'Eglise naissante, et les apôtres eux-mêmes lui sont redevables de ce qu'ils ont fait, dit et souffert pour le nom de Jésus-Christ. C'est elle qui leur a enseigné à prêcher l'Evangile, elle qui a fortifié les martyrs dans leurs combats, elle qui a animé les chrétiens dans leurs souffrances et qui a cultivé la virginité parmi les premiers fidèles. Elle éclaire les esprits par la sagesse de ses conseils, et les apôtres eux-mêmes tiennent à honneur de pouvoir la consulter dans l'exercice de leur apostolat, de jouir de sa présence au milieu de leurs assemblées et de suivre ses conseils. Quand le besoin l'exigera pour le bien de l'Eglise naissante, Marie fera même des prodiges.

Marie, dit Auguste Nicolas (2), ne fut pas laissée en vain sur la terre après l'ascension de son Fils. Elle avait à y accomplir une œuvre capi-

(1) Le P. Séraphin, ut supra.
(2) Chap. 23 : Marie au cénacle.

Digitized by Google

tale, une œuvre qui devait ouvrir le chemin à celle de Dieu : l'œuvre de la foi chrétienne.

Marie a coopéré d'une manière aussi efficace à la formation de la foi chrétienne au cénacle qu'à la rédemption sur le Calvaire et qu'à l'incarnation à Nazareth. Dieu a voulu que, comme nous devions Jésus-Christ à son consentement, nous dussions la connaissance de Jésus-Christ à son témoignage.

Par une admirable unité de dessein, il lui a assigné, dans la dispensation de la foi, la même place que dans la dispensation de la grâce, une place correspondante à celle qu'elle avait dans la production de l'auteur même de cette grâce et de cette foi; il l'a faite l'unique témoin du grand mystère dont elle était l'unique coopératrice. Ce sont les réflexions du cardinal Wiseman.

Dans la compagnie des apôtres, qui est-ce qui témoignera des trente années précédentes de la vie du Sauveur, des mystères prophétiques de son enfance, des mystères glorieux de sa naissance, enfin et surtout du grand et fondamental mystère de sa conception divine, de l'incarnation? Quel heureux trésorier de cette richesse viendra la verser à la masse apostolique?

Manifestement c'est là la part de la très-sainte Vierge, de Marie, Mère de Jésus. Dieu n'aurait pas assurément mis de côté le témoignage de la plus sainte des créatures, de la mieux informée et de la plus fidèle; il n'aurait pas dédaigné de se donner pour témoin celle qu'il s'était donnée pour Mère.

Dans la chambre de Nazareth, nous la voyons coopérer avec le Saint-Esprit à l'incarnation du Fils de Dieu; dans le cénacle de Jérusalem, nous la voyons coopérer avec le même Esprit de vérité à la manifestation de ce grand mystère. A Nazareth, elle fournit à Dieu son chaste sein, et le Saint-Esprit y opère l'incarnation du Verbe; à Jérusalem, elle fournit à l'Eglise le témoignage de ce mystère, et le Saint-Esprit en opère l'intelligence dans les apôtres. A Nazareth, l'Esprit saint survient en elle, et par son consentement elle devient Mère de notre Dieu; à Jérusalem, le même Esprit survient en elle, et par son témoignage elle devient Mère de notre foi. Votre voix, ô Marie, dit Rupert (*Lib. 1 in Cant.*), cette même voix qui, dans la visitation, avait rempli Elisabeth du Saint-Esprit et de la connaissance de la maternité divine, a été la voix du même Esprit parlant aux apôtres; en sorte que tous les mystères qui ont eu besoin de supplément, de confirmation ou de témoignage, leur ont été éclaircis, développés et confirmés par votre bouche sainte, comme par le fidèle interprète de cet Esprit de vérité.

Les apôtres, témoins des seules trois dernières années de la vie de Jésus, comme ils nous le disent, ont cependant confessé les événements antérieurs qu'ils n'avaient pas vus, comme l'incarnation et la nativité, avec

Digitized by Google

autant de fermeté que la transfiguration et la résurrection, qu'ils avaient vues. C'est même de là qu'ils tirent la notion du *Verbe fait chair*, qui circule dans toute leur doctrine ; ce qu'ils ne pouvaient appuyer que sur le seul témoignage de Marie. Or, qu'est-ce qui faisait la valeur de son témoignage ? Une seule chose, sa sainteté suréminente, sa dignité de Mère de Jésus : sainteté et dignité qui ont été les seuls garants de la foi des apôtres au mystère de l'incarnation, et par conséquent de la foi de l'univers au christianisme.

L'univers chrétien donc, qu'il le sache ou qu'il ne le sache pas, rend à l'éminente sainteté et dignité de Marie un témoignage proportionné à sa foi au Verbe incarné, puisqu'il ne croit au Verbe incarné que parce qu'il croit la Vierge Marie.

Marie, dit le vénérable Godefroi (1), est le fondement de l'Eglise, elle est le fondement de notre foi ; car nous tirons d'elle le commencement de la foi, parce que nous la confessons et croyons Mère de notre Seigneur Jésus-Christ, notre Créateur et notre Rédempteur. Dieu l'a tellement établie le fondement, que sans ce fondement et sans la foi en elle et en celui qu'elle a engendré, qui est notre Sauveur, personne ne peut se sauver.

Enlevez Marie à l'Eglise, dit le vénérable abbé Guibert (2), que sera l'Eglise, sinon la misère ? Si elle n'eût pas enfanté, où serait la rédemption ? Mais parce qu'elle a enfanté, voyez l'admirable et riche ornement d'espérance pour toutes les âmes pieuses. L'Eglise resplendit de la gloire de Marie, Mère de Dieu. Marie est le principe, la propagation et la glorification de l'Eglise.

Le Seigneur, dit saint Pierre Damien (3), a confié à Pierre les clefs de l'Eglise, et il a voulu donner au bienheureux Jean la garde de Marie. L'une et l'autre sont mères : Marie est mère, l'Eglise est mère; mais Marie est la mère du Christ, et l'Eglise la mère du peuple chrétien. Le Christ a pris sa chair de Marie, et il a fait naître l'Eglise de la chair de son côté. Il a paru né de Marie, et il a enfanté l'Eglise par la mort de sa chair. De celle-là il a voulu naître, pour celle-ci il a daigné mourir. De l'une il est né une fois en sa personne, de l'autre ses membres naissent chaque jour. Il a pris de l'une de quoi mourir pour l'autre, afin qu'ainsi l'une et l'autre fussent sauvées. Grande et heureuse donc est la bienheureuse Marie, Mère et Vierge, des entrailles de laquelle la chair du Christ a été tirée, de laquelle ensuite par l'eau et le sang est sortie l'Eglise. Ainsi, de cette manière, l'Eglise est née de Marie. L'une et l'autre sont chastes, l'une et l'autre pures, l'une et l'autre marquées du sceau d'une perpétuelle virginité (4).

(1) Homil. 78 in fest. Nativ. B. Mariæ.
(2) Lib. de Laud. S. Mariæ, cap 4.
(3) Serm. 63 de S. Joanne apostolo.
(4) Commisit Dominus Petro claves Ecclesiæ, voluit et beato Joanni custodiam Mariæ

Digitized by Google

De la chair prise de la Vierge bénie, dit saint Bernardin de Sienne (1), sont établies, perfectionnées et achevées les richesses et la beauté des sacrements de l'Eglise.

Tous les sacrements (2) ont leur origine en Marie. Ils ne sont en effet que la vertu du sang de Jésus-Christ incarné, par l'opération du Saint-Esprit, dans ces signes visibles qui les constituent. Ils procèdent ainsi doublement de Marie, et par leur vertu, qui est celle du sang qu'elle a fourni, et par leur mode sensible, qui est l'effet de la même opération du Saint-Esprit qui l'a rendue mère.

Notre régénération dans le sein de l'Eglise, dit saint Léon le Grand, procède de l'origine spirituelle de Jésus-Christ dans le sein de Marie; et pour la renaissance de tout homme, l'eau du baptême est comme ce sein virginal. Le même Saint-Esprit qui a rempli la sainte Vierge remplit les fonts baptismaux. L'origine que l'auteur de la grâce a prise dans le sein de Marie, il l'a imprimée sur ces fonts. Il a donné à l'eau l'efficace qu'il a donnée à sa Mère. La même vertu du Très-Haut, la même opération du Saint-Esprit qui a fait engendrer à Marie le Sauveur fait engendrer à l'eau régénératrice le fidèle (3).

Et ainsi de tous les autres sacrements. Ils sont la reproduction et l'extension de la maternité divine par la vertu du Christ, que la première elle a enfanté à l'Eglise, qui enfante ensuite tous les chrétiens.

Cette vertu du Christ pénètre ainsi par les sacrements toute la religion, tout le culte, tous les monuments et les ornements qui lui sont consacrés, l'autel, la chaire, le temple, le prêtre, le corps des fidèles, l'Eglise, le monde chrétien, monde visible surnaturel dont l'origine est en Marie.

delegare. Utraque nimirum mater, mater Maria, mater Ecclesia. Sed Maria mater Christi, Ecclesia mater populi christiani. De Maria Christus carne suscepit, Ecclesiam vero de lateris sui carne produxit. Ex ista prodiit secundum carnem natus, illam protulit carne jam mortuus. Ex ista voluit nasci, pro illa dignatus est mori. Ex una semel natus est in persona sua, ex altera nascuntur quotidie membra sua. Traxit ex altera quod pro altera moreretur, ut quo utraque salvaretur. Magna igitur et felix Mater et beata Virgo Maria, ex cujus visceribus caro Christi desumpta est : ex qua rursus per aquam et sanguinem profluxit Ecclesia. Hoc itaque modo et ex Maria prodiisse videtur Ecclesia. Utraque casta, utraque munda, utraque perpetuæ virginitatis signaculo præmunita.

(1) De Virgine benedicta, cap. 10.

(2) Auguste Nicolas, livre 3, chapitre 6 : Marie, origine du surnaturel visible.

(3) Serm. 4 in Natal. Domini.

Digitized by Google

XCIV

MARIE EST SANS PÉCHÉ.

Quand il est question de péché, dit saint Augustin, il faut excepter la sainte Vierge Marie, de laquelle, pour l'honneur du Seigneur, je dois me taire sur cette matière; car nous savons qu'il lui a été donné une plus grande abondance de grâce qu'aux autres pour vaincre en tout le péché, elle qui a mérité de concevoir et d'enfanter celui qui en vérité n'a jamais commis de péché (1).

La Mère du Seigneur, dit saint Bernard, fut sans aucun doute sainte avant de naître; et la sainte Eglise ne se trompe point, regardant comme saint le jour de sa nativité, et célébrant chaque année ce jour dans tout l'univers avec une grande pompe et une vive allégresse. Je crois qu'une plus copieuse bénédiction de sanctification descendit sur elle pour sanctifier non seulement sa naissance, mais pour préserver ensuite sa vie de tout péché. Il était convenable que la Reine des vierges passât sa vie entière, par un privilége d'une spéciale sainteté, sans tomber dans aucun péché (2).

Vous êtes sainte, ô Marie, dit ailleurs saint Bernard; vous êtes le château dans lequel Jésus entra, château muni de la tour de l'humilité, ayant pour mur la virginité, mur certainement très-fort, puisqu'il n'a pu être ébranlé ni avant l'enfantement, ni pendant l'enfantement, ni après l'enfantement. Les pierres de ce mur furent votre discipline et votre continence. Vous êtes la tour du Liban. Vous avez été innocente du péché

(1) Excepta sancta Virgine Maria, de qua, propter honorem Domini, nullam prorsus, cum de peccatis agitur, habere volo quæstionem; unde enim scimus quid ei plus gratiæ collatum fuerit ad vincendum omni ex parte peccatum, quæ concipere et parere meruit eum quem constat nullum habuisse peccatum. (Tract. 7 *De Natura et Gratia contra Pelagianos*, liber unus.)

(2) Fuit, procul dubio, et Mater Domini ante sancta quam nata: nec fallitur omnino sancta Ecclesia, sanctum reputans ipsum nativitatis ejus diem, et omni anno cum exultatione universæ terræ votiva celebritate suscipiens. Ego puto, quod et copiosior sanctificationis benedictio in eam descenderit, quæ ipsius non solum sanctificaret ortum, sed et vitam ab omni deinceps peccato custodiret immunem. Decuit Reginam virginum singularis privilegio sanctitatis, absque omni peccato ducere vitam. (*Epist.* 174 *ad canonicos Lugdunenses.*)

Digitized by Google

d'origine et des péchés actuels. Nul n'a été ainsi, excepté vous. Ici saint Bernard s'appuie sur l'autorité du passage cité ci-dessus de saint Augustin; il s'appuie particulièrement sur ces paroles du saint docteur : *Ad vincendum omni ex parte peccatum*, et il continue : Pour vaincre, dit Augustin, de toute part, c'est-à-dire du côté du péché originel et du côté du péché actuel : *Ex omni, inquit, parte; hoc est, ex parte originalis, et ex parte actualis peccati.* Elle donc seule exceptée, *Ea ergo sola excepta*, que peuvent dire tous les autres, sinon ce que dit l'apôtre Jean : Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous séduisons, et la vérité n'est pas en nous. Moi aussi, j'estime, ô Marie, que dans le sein de votre mère vous avez été séparée du péché originel; et ce n'est point une croyance vaine ni une fausse opinion. Au reste, on trouve des raisons et des autorités qui confirment ces choses : si d'autres ont été sanctifiés dans le sein de leur mère, vous bien plus qu'eux, ô Mère du Seigneur! Et il est dit que Jérémie et Jean furent sanctifiés dans le sein de leurs mères. Donc vous, ô Marie, Mère de Dieu, qui seule avez possédé toute la grâce du Saint-Esprit, grâce que les autres n'ont eue qu'en partie; car l'ange Gabriel vous a déclarée pleine de grâce. Longtemps avant, le patriarche Isaac vous avait dite pleine d'une sainte odeur, en parlant à son fils qui vous figurait : Voilà, disait-il, que l'odeur qu'exhalent les vêtements de mon fils est comme l'odeur d'un champ plein de fleurs, que le Seigneur a béni (Gen. 27, 27). Vous êtes un champ plein, pleine de vertus, pleine de grâces, *plena virtutum, plena gratiarum.* Vous avez produit le froment des élus, qui est aussi la nourriture des anges. Le Seigneur vous a bénie; le Seigneur, dis-je, vous a bénie, afin que, par vous bénie, la vie vînt, comme la mort maudite avait précédé par Eve. Salomon, instruit des secrets célestes, dit de vous : Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore naissante, belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille? (Cant. 6.) L'aurore suit toujours la nuit, la nuit précède l'aurore. Mais qu'est-ce que la nuit froide et obscure, sinon le péché originel, froid par la concupiscence, obscur par l'ignorance? Vous donc, vous vous êtes avancée comme une aurore lumineuse et rouge, parce que, le péché originel vaincu dans le sein de votre Mère, vous êtes née dans la claire connaissance de la vérité et dans l'ardent amour de la vertu. Il n'y a aucune vertu qui ne resplendisse en vous, et tout ce que les saints ont eu de plus parfait, vous l'avez seule possédé en vous-même (1).

La sainte Vierge elle-même dit à sainte Brigitte (2) : Je suis celle qui de toute éternité a été dans la charité de Dieu, et dès mon enfance l'Esprit saint était entièrement avec moi. Dès mon enfance j'étais pleine du Saint-

(1) In antiphon. *Salve Regina*, serm. 4.
(2) Lib. 3 Revel., cap. 8.

Digitized by Google

Esprit; et à mesure que je croissais, il me remplissait de plus en plus tellement, qu'il ne laissa en moi aucune place au péché pour entrer. C'est pourquoi je suis celle qui n'a jamais commis de péché, ni véniel, ni mortel : *Et ideo ego illa sum quæ nunquam peccatum commisi veniale, nec mortale.*

Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Cant. 4). Quel est celui qui parle ainsi, et quelle est celle à qui il adresse ces paroles? dit Hugues de Saint-Victor (1). Le bien-aimé parle à sa bien-aimée, l'époux à l'épouse, l'immaculé à celle qui est sans tache, l'incorruptible à celle qui est sans souillure, Dieu à l'âme, et à l'âme telle qu'était celle de Marie, qu'on célèbre en tout lieu, et dont les exemples de vertu nous éclairent comme le soleil. Vous êtes toute belle, belle intérieurement, belle extérieurement : intérieurement dans le cœur, à l'extérieur par le corps. Couleur de feu au-dedans, blanche au-dehors, partout admirable; rouge par la charité, blanche par la chasteté, parfaite en humilité. Vous êtes donc toute belle, ô ma bien-aimée, et il ne se trouve aucune tache en vous. Tout ce qui est en vous est beau, aucune faute n'est en vous, vous êtes sans souillure. Vous êtes agréable en tout, vous n'êtes désagréable en rien; vous plaisez en tout, vous ne déplaisez en rien. Vous êtes toute belle, belle par nature, plus belle par grâce, très-belle en gloire.

Ecoutons saint Thomas, l'Ange de l'Ecole : Il est certain, dit-il (2), que ceux que Dieu choisit pour quelque chose de grand, il les prépare et les dispose de manière à être capables de la mission pour laquelle ils sont choisis, selon ces paroles de saint Paul aux Corinthiens : Dieu nous a faits les ministres capables du nouveau Testament, 3, 6. Or, la bienheureuse Vierge fut choisie divinement pour être la Mère de Dieu; c'est pourquoi il est hors de doute que Dieu par sa grâce ne l'ait rendue propre à cela, selon que l'ange le lui dit lui-même : Vous avez trouvé grâce auprès de Dieu; voici que vous concevrez et enfanterez un fils qui sera grand et appelé le Fils du Très-Haut (Luc. 1, 31-32). Mais elle n'aurait pas été propre à être la Mère de Dieu, si jamais elle eût péché *: Non autem fuisset idonea Mater Dei, si peccasset aliquando;* soit parce que l'honneur des parents descend sur les enfants, selon ces paroles des Proverbes : Les pères sont la gloire des enfants : *Gloria filiorum patris eorum*, 17, 6, d'où, par opposition, l'ignominie de la Mère serait retombée sur le Fils; soit parce qu'elle eut une spéciale affinité avec Jésus-Christ, qui tenait d'elle sa chair. Mais l'Apôtre dit : Quelle alliance entre le Christ et Bélial? *Quæ conventio Christi ad Belial?* (2 Cor. 6, 15); soit encore parce que le Fils

(1) Serm. 4 in Nativit. B. Mariæ.
(2) 3 pars Summæ, q. 27, art. 4, conclusio.

Digitized by Google

de Dieu, qui est la Sagesse de Dieu, a habité en Marie d'une manière spéciale, non seulement en son âme, mais aussi dans son sein. Or, il est dit dans la Sagesse, 1, 4 : La sagesse n'entre pas dans une âme malveillante; elle n'habite pas dans un corps assujéti au péché : *In malevolam animam non introibit sapientia, nec habitabit in corpore subdito peccatis.* C'est pourquoi il faut avouer que la bienheureuse Vierge n'a commis aucun péché actuel, ni mortel ni véniel; en sorte qu'en elle se vérifient ces paroles des Cantiques : Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et il n'y a point de tache en vous (Cant. 4).

Marie, dit saint Bonaventure (1), fut un vase très-pur; elle fut tellement sanctifiée dès le sein de sa mère, qu'il ne resta en elle, comme on le croit, aucun foyer, aucune concupiscence soit de péché mortel, soit de péché véniel.

Marie, dit Louis de Grenade (2), a été cette forteresse inexpugnable à cause de la force de sa foi. C'est pourquoi il est dit d'elle dans les Cantiques qu'elle est comme la tour de David, environnée de ses bastions; que mille boucliers sont suspendus à ses murailles, et qu'elle fournit toute espèce d'armes aux hommes forts et courageux. Cette tour n'est autre chose que la Vierge, qui a été tellement fortifiée de toutes les vertus et de tous les dons du Saint-Esprit, que toutes les puissances du monde, de la chair et du démon n'ont pu ébranler une seule pierre de cette tour, c'est-à-dire faire consentir cette incomparable créature au moindre péché véniel. C'était une femme revêtue d'une chair mortelle et fragile; elle vivait dans ce monde corrompu; elle conversait avec les gens du siècle; elle était obligée de pourvoir aux nécessités de son corps; elle était comme nous exposée à tous les dangers et à tous les piéges dont ce monde est rempli; et, parmi tous ces empêchements, le Saint-Esprit tenait cette forteresse dans une telle sûreté, c'est-à-dire qu'il protégeait si puissamment la sainte Vierge, qui était son temple, qu'en soixante et douze ans de vie, ni au boire, ni au manger, ni au dormir, ni en ses paroles, ni en ses pensées, elle n'a jamais excédé les règles de la raison ni de la loi de Dieu. C'est à elle seule que ce privilége était réservé comme à la Mère de Dieu. Il n'a pas été accordé même aux apôtres; car ils nous l'apprennent eux-mêmes d'une commune voix lorsqu'ils disent : Si nous osons dire que nous sommes sans péché, nous nous trompons, et la vérité n'est point en nous (1 Joan. 1).

Comme il n'est qu'une Mère de Dieu, dit le P. Poiré (3), aussi n'est-il qu'une pure créature qui soit privilégiée de tout point. Car je sais bien que la créance catholique porte que même les plus grands serviteurs de

(1) Specul. B. Mar. Virg., lect. 13.
(2) *Mémorial*, De l'Assomption de la Vierge.
(3) 7e étoile, chapitre 8.

Digitized by Google

Dieu ne sont pas exempts des fautes journalières qui sont comme inséparablement attachées à la fragilité de notre nature, mais qu'il y a nécessité pour eux de recourir à la miséricorde, afin d'obtenir le pardon de leurs manquements ordinaires. Le concile de Milève a fait passer cette thèse en arrêt (cap. 6, 7, 8), et après lui le concile de Trente (session. 6, can. 23); mais aussi ce dernier concile vérifie les lettres d'exemption de la bienheureuse Vierge, assurant que tel est le sentiment de l'Eglise.

Origène l'appelle immaculée (1). Il semble à Théodoret que ce n'est pas encore assez, il veut qu'on la nomme très-immaculée (2). Sophronius dit qu'elle ne sait ce que c'est que tache, et qu'elle est bien éloignée de toute contagion de péché (3). Euthémius soutient que c'est perdre le temps de chercher quelque chose à reprendre en elle, puisqu'elle est très-belle Epouse de Dieu (4). Saint Ephrem dit qu'elle est sans souillure et pure en toute perfection (5). Le savant Idiota assure que son âme glorieuse ne fut jamais entachée d'aucune souillure ni d'aucun vice ou péché, et que nulle perfection de beauté spirituelle, de grâce et de vertu ne lui manqua (6). Saint Vincent Ferrier, pour ôter toute occasion d'en douter, va spécifiant ses pensées, ses paroles, ses actions, son âme, son corps, et assure que d'aucune de ses facultés ne sortit mouvement quelconque qui pût tant soit peu déplaire aux yeux de la souveraine Majesté; de manière, dit-il, que le Saint-Esprit, étant épris d'une si rare beauté, composa un cantique à sa louange, disant : Vous êtes toute belle, ma bien-aimée, et nulle tache ne se trouve en vous (7). Passage auquel saint Thomas défère, puisqu'il maintient que, pour le vérifier, il était nécessaire de l'exempter de toute faute (8).

Les docteurs ne s'en tiennent point là; ils nous fournissent encore diverses comparaisons pour nous représenter l'extrême pureté de la Vierge. Saint Epiphane la compare à un beau lis blanc, qui porte sa tête argentine au milieu et au-dessus des épines sans en être blessé (9). Saint Grégoire de Néocésarée dit que tout ainsi que son corps a été plus net que l'or le plus fin, de même son âme a été plus blanche que la neige (10). Richard de Saint-Victor demeure d'accord que les vierges sont de vrais miroirs de l'Agneau sans tache et qu'elles l'accompagnent partout, mais

(1) Homil. 3 in 2 cap. Matthæi.
(2) In cap. 6 Cant.
(3) Serm. de Assumpt.
(4) Serm. in Adoratione zonæ Deiparæ.
(5) Orat. de Laudibus Mariæ.
(6) Contemplat., cap. 2.
(7) Serm. de Purificat.
(8) 3 p., q. 27, art. 3.
(9) Serm. de Laudibus Mariæ.
(10) Serm. de Annunt.

Digitized by Google

que la Vierge des vierges est le miroir parfait qui n'a jamais été obscurci par le péché (1). Sophronius assure que ce n'est point merveille qu'elle soit appelée la belle et unique colombe, puisqu'il ne s'est trouvé en elle que pureté, que simplicité, que vérité et grâce de Dieu (2). Saint Jean Damascène, faisant allusion à la parole de l'ange qui la salua du titre de pleine de grâce, dit qu'elle rencontra une mer immense de grâces, laquelle, reconnaissant le trésor qu'elle portait, conserva sain et entier le navire de sa double virginité, c'est-à-dire du corps et de l'âme (3).

Que saurait-on dire davantage, puisque les saints ne lui donnent pas moins d'exemption qu'aux anges à l'égard du péché? Sur quoi saint Grégoire Thaumaturge a fort bien remarqué que pour ce sujet elle mérita l'ambassade de l'ange, de qui elle était sœur germaine en pureté (4). Saint Chrysostôme, dans sa liturgie, la met sans comparaison au-dessus des anges. Saint Thomas la rapproche de Dieu plus que toute autre créature (5).

Saint Eloi, évêque de Noyon, qui vivait au sixième siècle, dit hardiment qu'il n'y a point de raison qui permette d'attacher quelque souillure à celle qui, ayant reçu la plénitude du Saint-Esprit, a mérité d'être la Mère de l'auteur de toute pureté (6). Pierre, abbé de Cluny, ajoute que la raison ne permet point que celle qui a eu l'honneur d'être le sanctuaire du Saint-Esprit, le lit de repos du Sauveur et le trône de la Divinité, ait été obscurcie d'aucune nuée de péché, si petite qu'on la puisse imaginer (7). Saint Augustin arrête et atterre un ennemi de la sainte Vierge, lui disant : Ecoute, manichéen, écoute; voici les paroles que t'adresse le grand Dieu Créateur de l'homme et Fils de l'homme tout ensemble : C'est moi qui ai fait la Mère de qui je suis né; c'est moi qui ai préparé le chemin par où j'ai passé. Celle dont tu parles avec si peu de respect a l'honneur d'être ma Mère : qu'y a-t-il à dire après cela (8)?

Le cher fils de cette bonne Mère, saint Bernard, en apporte une autre raison, et dit qu'il était tout à fait raisonnable que la Vierge menât une vie exempte de tout péché, et ce par un privilége tout spécial, puisqu'elle devait être la Mère de la vie et de la justice qu'elle devait obtenir pour tous (9).

Enfin saint Bonaventure fait un abrégé de plusieurs raisons, alléguant

(1) Cap. 39 in Cant.
(2) Serm. de Assumpt.
(3) Orat. 1 de Dormit. B. Virg.
(4) Serm. de Annuntiatione.
(5) Q. 27, art. 5.
(6) Homil. 2 in Purificat.
(7) Lib. 5, epist. 1.
(8) Orat. 1 de quinque Hæresibus, cap. 3.
(9) Epist. 174.

Digitized by Google

que, comme l'avocate des pécheurs, la gloire et la couronne des justes, l'Epouse de Dieu, la salle de la très-sainte Trinité, le lit mystique du vrai Salomon, notre Sauveur et notre Rédempteur, elle méritait cette grâce, que le péché ne la pût aborder (1).

Dans la doctrine chrétienne, dit Mgr Malou, évêque de Bruges (2), l'idée de la Mère de Dieu et l'idée du péché sont incompatibles. L'Eglise grecque et ses saints docteurs ont employé, pour exprimer cette croyance, toutes les richesses de leur langue, auxquelles les ressources de nos langues modernes ne sont pas comparables. Ils ont appliqué à la Mère de Dieu plus de quarante épithètes diverses pour nier en elle tout péché, toute faute, tout défaut, toute laideur, toute souillure, toute flétrissure, toute tache, toute corruption, toute contagion, toute blessure, toute imperfection, etc. Et, non contents d'appliquer ces épithètes au positif, au comparatif et au superlatif, ils ont pu, grâce à la merveilleuse fécondité de leur langue, et au moyen de particules augmentatives, élever ce superlatif à un degré supérieur. Ainsi, par exemple, ils disent que la Mère de Dieu est non seulement très-immaculée, la plus immaculée des créatures, mais encore qu'elle est *plus que tout à fait immaculée*, qu'elle est *sur-immaculée*, etc.; en d'autres termes, que sa pureté dépasse de beaucoup tout ce qu'on en peut dire. Il est facile de s'imaginer à quelle idée répondaient ces expressions si nombreuses et si fortes, lorsqu'on s'est rendu compte de la valeur de la seule épithète *immaculée* que les saints Pères appliquent à la sainte Vierge comme une qualification caractéristique. Dans son beau livre sur la piété de l'Eglise grecque envers Marie, le P. Waugnereck pèse l'expression *tout à fait sans souillure*, selon la pensée des anciens, et fait voir que sa signification est universelle dans tous les sens et donne l'idée d'une pureté en quelque sorte indéfinie. Il importe, dit-il, de remarquer sous combien de rapports et de combien de manières cette expression a un sens universel; car les *menées* (on appelle ainsi les offices mensuels de l'Eglise grecque) appliquent plus de mille fois cette épithète par excellence à la sainte Vierge Marie. Cette qualification implique d'abord l'*universalité de temps*, parce que la sainte Vierge a été sans faute en tout temps, même au moment où sa sainte âme fut créée; ensuite l'*universalité de lieu*, parce que Marie fut sans faute non seulement au ciel et sur la terre, mais aussi dans le sein de sa mère; puis l'*universalité de la faute*, parce que Marie est exempte de toute faute et de tout genre de faute, sans excepter le péché originel; enfin l'*universalité des créatures*, parce que la sainte Vierge les surpasse toutes en pureté, en immunité du péché. Cela signifie que les épithètes appliquées à Marie par l'Eglise grecque, lorsqu'on les entend dans leur

(1) In 3, dist. 4.
(2) Chap. 9, art 1er.

Digitized by Google

sens naturel et purement grammatical, expriment l'immunité de toute tache, de toute souillure, de tout péché, d'une manière générale et vraiment indéfinie.

Ces expressions, employées plus de mille fois dans les *menées* seules, appartiennent au langage habituel des saints Pères. On les rencontre sous la plume de saint Méthode, de saint Ephrem, de Proclus, de Théodote, d'André de Crète, de Sophronius, de saint Germain, de saint Théodore Studite, de George de Nicomédie, d'Ignace de Constantinople, de Taraise, de Théophane, de saint Jean Damascène, et en général de tous les Pères qui ont écrit sur les mystères de la très-sainte Vierge Marie.

Cette croyance en la parfaite innocence de la Mère de Dieu n'est pas moins vive dans l'Eglise latine, où elle a été professée de tout temps. Il serait facile d'en citer de nombreux témoins. Saint Augustin déclare (*ut supra*) que tous les hommes sont pécheurs, à l'exception de Marie, Mère de celui qui n'a jamais péché. Lorsqu'il s'agit de péché, dit-il, je n'admets aucune contestation ni controverse au sujet de Marie, parce que sa parfaite innocence ne peut faire question.

Je vous le demande, dit saint Pierre Damien, comment le moindre défaut aurait-il pu trouver place dans l'âme ou dans le corps de celle qui a mérité d'être, comme le ciel, le sanctuaire où reposa la plénitude de la Divinité? *Quod, rogo, vitii in ejus mente vel corpore vindicare sibi potuit locum, quæ, ad instar cœli, plenitudini totius Divinitatis meruit esse sacrarium?*

Loin de nous, s'écrie saint Bernard (1), la pensée qu'il puisse y avoir la moindre souillure personnelle dans cette maison (de Dieu). Il est tout à fait pieux de croire que Marie n'a jamais commis de péché : *Absit enim ut proprii quidquam inquinamenti domus hæc aliquando habuisse dicatur. Omnino pium est credere quod Maria proprium delictum non habuit.* (Serm. 2 Assumpt.) Enfin, le concile de Trente (sess. 6, can. 23) déclare que l'Eglise catholique croit que Marie, par un privilége spécial de Dieu, a évité jusqu'au moindre péché véniel.

L'Eglise, qui éloigne de la Mère de Dieu jusqu'à l'ombre de la moindre souillure, lui attribue, d'autre part, une innocence et une sainteté parfaites. Marie, conçue sans péché, immaculée dans sa conception, née sans tache, vécut sans tache; jamais elle n'éprouva aucune révolte dans les sens, dans la chair, dans l'âme, dans l'esprit et dans le cœur, dit Cornelius a Lapide (*Comment. in Luc.*). Marie n'a jamais commis la moindre faute, le plus léger péché véniel.

A l'extérieur, Dieu éloignait de Marie les occasions du péché; à l'intérieur, il lui suggérait de saintes pensées et de sublimes désirs. Elle ne s'occupait que de Dieu. Son intelligence était remplie de lumières, sa

(1) Serm. 3 de Nativit. B. Mariæ Virg.

Digitized by Google

volonté de célestes affections. Elle éprouvait une horreur invincible pour le démon, pour le péché, et, semblable aux eaux d'un fleuve rapide, elle avançait constamment dans la voie de la plus sublime perfection. Jamais ses forces et son ardeur pour le bien ne diminuèrent, mais elles allèrent au contraire toujours en augmentant.

Deux causes préservèrent Marie de la faute même la plus légère. La première fut la protection et la constante assistance de Dieu, qui gouvernait et réglait tellement tout en elle, qu'elles prévenaient mieux encore que dans Adam innocent tout mouvement, même indélibéré, de la concupiscence. Telle fut la véritable cause de l'assoupissement, ou plutôt de l'extinction absolue du foyer de la concupiscence et de l'absence de tout péché en Marie. La seconde cause fut la parfaite correspondance qu'elle apporta à toutes les grâces et son ardent amour pour Dieu.

Celle qui avait été destinée par Dieu à écraser la tête du serpent ne pouvait pas tomber dans les piéges de l'ennemi des hommes.

Celle qui devait porter dans son sein le Sauveur du monde devait être sans tache.

Digitized by Google

XCV

MARIE EST COMME IMPECCABLE; ELLE EST CONFIRMÉE EN GRACE.

Marie, dit saint Bernardin de Sienne (1), fut comme impeccable. Certainement le Dieu éternel qui, dans son admirable sagesse, a créé toutes choses, a créé et sanctifié dans le temps sa Mère bénie, telle qu'il l'avait, dans son éternité, choisie toute sainte. Et il créa sa Mère telle par la noblesse de la nature comme par la perfection de la grâce, ainsi qu'il convenait à sa très-glorieuse Majesté de l'avoir, parce qu'en elle et d'elle il devait prendre ce qui devait éternellement être uni à lui par l'unité de personne, d'où sortirait le prix de la délivrance universelle, de la justification et de la béatitude humaine.

D'après saint Bonaventure (2), il était convenable que Marie fût immaculée et comme impeccable pour trois raisons : 1° pour la confusion du démon ; 2° pour son intercession ; 3° pour l'honneur de la Divinité. Premièrement, pour la confusion du démon ; car il convenait que la bienheureuse Vierge Marie, qui faisait disparaître notre opprobre, surmontât et vainquît aussi le démon, de telle façon qu'elle ne fût jamais sa victime, même pour un instant. C'est ainsi que saint Augustin et saint Bernard interprètent ce texte de la Genèse : Elle écrasera ta tête : *Ipsa conteret caput tuum.* Si la suggestion est la tête de Satan, aucune suggestion n'a eu entrée en l'âme de la Vierge ; et ainsi elle a été exempte soit du péché mortel, soit du péché véniel. Secondement, il était convenable que Marie fût comme impeccable et sans tache, à cause de son intercession pour nous ; car il était juste que l'avocate du genre humain resplendît d'une telle pureté, qu'elle n'eût aucun péché qui troublât sa conscience. En troisième lieu, il convenait qu'il en fût ainsi pour l'honneur de Dieu ; car ne fallait-il pas que celle qu'il plut au Dieu très-haut de choisir pour son Epouse et la Mère de son Fils unique, fût sans péché dans son âme comme dans son corps ? La glorieuse Vierge Marie étant

(1) Serm. 51, art. 11.
(2) In 3, dist. 3.

Digitized by Google

donc l'avocate des pécheurs, la gloire et la couronne des justes, l'Epouse de Dieu, la demeure de toute la Trinité et la très-spéciale maison du Fils, il fallait que, par une grâce particulière de Dieu, le péché ne trouvât jamais place en elle.

Comment Marie aurait-elle pu pécher, Dieu possédant les cinq sens de son âme comme les cinq sens de son corps? Tous ces sens en la bienheureuse Vierge étaient fermés au monde et à toutes les choses visibles, et ils étaient ouverts à Dieu seul et ne vivaient que de lui et pour lui. Car d'abord son ouïe était ouverte à Dieu pour recevoir très-promptement sa respiration. Le Prophète disait en la personne de cette admirable Vierge : J'écouterai tout ce que le Seigneur mon Dieu me dira : *Audiam quid loquatur in me Dominus Deus meus* (Psal. 84, 9). Secondement, son sens du goût était toujours ouvert à Dieu pour savourer ses admirables douceurs ; et, dans son ivresse, elle s'écriait : Que vos paroles me sont douces! le miel le plus exquis est moins agréable à la bouche : *Quam dulcia faucibus meis eloquia tua super mel ori meo!* (Psal. 118, 103.) En troisième lieu, ses yeux ne voyaient, ne contemplaient que Dieu ; l'immensité de son intelligence débordait de Dieu ; et, comme hors d'elle-même, elle disait aux autres : Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus* (Psal. 33, 9). Quatrièmement, Marie ne sentait que Dieu, et elle lui disait de toute son âme : Attirez-moi ; nous courrons sur vos pas à l'odeur de vos parfums : *Trahe me, post te curremus in odorem unguentorum tuorum* (Cant. 1, 4). En cinquième lieu, son toucher n'était que pour Dieu ; elle le tenait et l'embrassait constamment dans son divin amour, et elle disait avec le Roi-Prophète : Pour moi, mon bien est de m'attacher au Seigneur, de mettre en lui mon espérance : *Mihi adhærere Deo bonum est ; ponere in Domino Deo spem meam* (Psal. 72, 28). De ces cinq sens ou portes le Prophète dit : Le Seigneur chérit plus les portes de Sion que tous les pavillons de Jacob : *Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob* (Psal. 86, 2). Sion était une place très-élevée et très-fortifiée dans Jérusalem ; de même la bienheureuse Vierge, par l'élévation de ses vertus, était très-haut placée et à l'abri de tout vice. Le Seigneur aime donc les portes de Sion, c'est-à-dire les sens de la bienheureuse Vierge Marie, sur toutes les tentes de Jacob, c'est-à-dire plus que tous les corps des autres vierges. Les corps s'appellent tentes, comme le dit Pierre lui-même par ces paroles : Bientôt je sortirai de cette tente : *Velox est depositio tabernaculi mei* (2ª, 1, 14).

La bienheureuse Vierge ne pouvait pécher, dit encore saint Bernardin de Sienne (1). Dans son immaculée conception, elle fut remplie de tant de grâces, que le foyer du péché fut réduit de manière à ce qu'elle ne pût pas tomber en faute; mais dans la conception de son Fils, le foyer du

(1) De Festivitatibus B Mariæ Virg., serm. 51, art. 3, cap. 2.

Digitized by Google

péché fut totalement détruit, et elle fut confirmée en grâce ; en sorte qu'elle ne pouvait pas pécher. Ainsi, dans sa première sanctification, il lui fut donné une si grande grâce de perfection, qu'elle réprimait le foyer du péché jusqu'à n'en sentir aucune atteinte ; et dans la seconde sanctification, où le Saint-Esprit ne descendit pas seulement dans son âme, mais dans sa chair même, il perfectionna tellement sa chair, qu'il n'y resta ni foyer ni concupiscence, tellement qu'elle ne pouvait pas pécher. Et c'est le sentiment de saint Bernard, du Maître des sentences et de saint Jean Damascène. Car si la Vierge avait pu pécher, surtout après la conception du Fils de Dieu, il en résulterait une de ces conséquences : 1° si la Mère était pécheresse, la honte retomberait sur le Fils ; 2° cela serait au grand détriment de la Mère, parce qu'ainsi elle aurait pu se damner ; 3° cela aurait tourné au dommage du genre humain ; 4° toutes les intentions de Dieu n'auraient pas été respectées, parce que l'œuvre de l'incarnation aurait été entravée.

C'est pourquoi on doit assurer que dans la conception du Fils de Dieu elle fut tellement confirmée, que sa volonté ne pouvait se porter au mal : *Proinde, omnino asserendum est, quod in conceptione Filii Dei, taliter extitit confirmata, quod voluntas ejus non potuit converti ad malum ;* non que le libre arbitre lui fût enlevé, ni qu'elle perdit quelque chose de ce qui était en sa puissance, mais par la grâce son libre arbitre fut perfectionné. Il est difficile de voir comment cela a pu se faire. Cependant on comprend que la volonté humaine est toujours libre, et qu'elle peut librement choisir le bien ou le mal, devenir pire ou meilleure, devenir excellente ou très-mauvaise, à moins qu'un objet ne lui soit intimé tel, qu'elle y trouve toute raison du bien délectable et suave, parce qu'on ne doit rien désirer que pour le bien ou l'agrément qu'on en attend. Mais cela n'a lieu que dans les bienheureux au ciel, parce que l'objet délectable leur est agréablement intimé ; c'est pourquoi il leur est impossible de faire le contraire. Mais cela n'a pas pu avoir lieu dans la bienheureuse Vierge Marie tant qu'elle n'était pas au ciel. C'est pourquoi, pour être confirmée pleinement en grâce, cinq choses lui étaient nécessaires pour que tout fût bien disposé ; ces cinq choses étaient comme cinq excellentes armes, cinq boucliers intérieurs. Or, elle avait intérieurement ces cinq armes : la première, l'ardeur de la charité ; la seconde, la mortification de la sensualité ; la troisième, le sens de sa maternité ; la quatrième, l'objet de la Divinité ; la cinquième, la vue de son néant. Premièrement, elle possédait l'ardeur de la charité, tellement que son âme en était continuellement remplie ; car Dieu s'imposait très-merveilleusement à son âme, et tenait soumises toutes ses puissances inférieures sous l'empire de la raison, quoique autrement que dans les bienheureux au ciel. Elle disait avec le Psalmiste : Mon cœur est embrasé d'amour : *Inflammatum est cor meum*, 72, 21. Secondement, elle était pleine de la mortification de la sensualité ;

Digitized by Google

car il y avait dans l'appétit sensuel un ordre et un accord parfait avec la partie supérieure, par la mort de l'affection sensuelle et la mortification de la chair. D'où, en la personne de son corps, elle disait à la partie supérieure de la raison : Semblable devant vous à l'animal stupide, j'ai cependant toujours été avec vous : *Ut jumentum factus sum apud te, et ego semper tecum* (Psal. 72, 23). Troisièmement, elle avait le sens de sa maternité ; car elle avait actuellement et par expérience le sens de la filiation de Dieu, pensant intimement et savourant de quel Fils infini elle était Mère, et combien elle lui devait d'obligation pour l'avoir choisie entre toutes les autres pour Mère, comme le ferait à juste titre une pauvre et vile servante qu'un roi puissant choisirait pour épouse ou pour mère. En quatrième lieu, la pensée et la vue de l'objet de la Divinité ne la quittaient jamais, en ce qu'elle eut toujours les yeux fixés au bon vouloir de Dieu, et elle avait toujours dans l'âme le prompt consentement à l'accomplissement de la volonté divine. C'est pourquoi le Psalmiste dit en sa personne : *Providebam Dominum in conspectu meo semper :* J'ai toujours le Seigneur présent à mes yeux, 15, 9 ; car dans toutes choses elle disait : Ceci est agréable à Dieu, je l'accepte ; cela déplaît à Dieu, je le refuse. En cinquième lieu, Marie n'oublia jamais son néant, en ce qu'elle avait une continuelle relation avec la divine Majesté, qu'elle comparait sans cesse avec son néant pour voir l'infinie différence entre Dieu et elle. Voilà les cinq armes, les cinq boucliers intérieurs.

Secondement, Marie, pour sa défense, eut aussi cinq autres armes extérieures. La première, la protection continuelle des anges. Une multitude innombrable d'anges l'environnait, la protégeait, ne la quittait jamais. Aussi le Psalmiste dit à la Vierge : Le Seigneur a ordonné à ses anges de vous garder dans toutes vos voies : *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis*, 90, 11. La seconde arme fut l'expulsion des démons. Car comme le feu chasse les mouches, ainsi, par son esprit très-prévoyant et sa très-ardente charité, les démons étaient mis en fuite, étaient chassés loin, tellement qu'ils n'osèrent jamais regarder son âme, ni s'approcher d'elle ; ils se tenaient très-éloignés. Si nous lisons cela de quelques saints, surtout après quelque brillant triomphe remporté sur les démons dans les tentations, combien à plus forte raison doit-on le croire de la glorieuse Mère de notre Seigneur, qui triomphe constamment de tous les démons ! La troisième arme fut l'exercice des vertus. Car les maux extérieurs et les adversités qu'elle éprouva ne lui furent envoyés que comme la matière qui exerce la vertu. Car, si l'Apôtre dit aux Romains : *Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum :* Pour ceux qui aiment Dieu, tout coopère au bien, 8, 28, c'est-à-dire la prospérité et l'adversité, combien plus pour Marie, qui aimait Dieu incomparablement plus que tous les autres !

La quatrième arme fut la laideur du péché et l'horreur qu'elle en avait.

Digitized by Google

Tout ce qui flatte les sens, tout ce qui éloigne de Dieu ne l'atteignait pas, comme étant des choses haïes de Dieu, à la volonté duquel elle s'efforçait de se conformer de toutes ses forces. Eclairée des lumières divines, elle connut très-clairement comment le péché mortel sépare éternellement l'âme de Dieu, détruit la ressemblance de l'âme avec Dieu, prive de la gloire éternelle et plonge pour jamais l'âme dans les feux de l'enfer.

La cinquième arme fut le souverain mépris du monde et de toutes ses vanités. Car tout ce qui lui était offert, qui ne la portait pas à Dieu, qui ne paraissait pas choisi et agréable à Dieu, elle le repoussait comme une folie. Or, toutes ces merveilleuses choses étant en Marie, il lui était impossible de pécher. Et il en serait ainsi de tout autre qui emploierait constamment les mêmes moyens.

Mais, dira-t-on, pour être libre, il faut pouvoir choisir entre le bien et le mal, et si Marie fut confirmée en grâce, elle ne pouvait plus choisir ; elle n'était donc pas libre. A cette objection il est facile de répondre que la volonté n'est pas appelée libre parce qu'elle peut faire le mal, mais parce qu'elle choisit librement son acte. Car chez les anges bienheureux la liberté pleine et entière n'empêche pas la volonté de persévérer dans l'attachement au bien.

Les docteurs, dit le P. Poiré (1), ne se contentent pas de publier que notre Souveraine n'a jamais péché, ils vont encore plus loin et la font passer pour impeccable, non par nature, car il est clair que cela n'appartient qu'à Dieu et au Rédempteur de nos âmes, à raison de l'union personnelle qu'il a avec Dieu, mais par grâce, mais par un privilége qui l'a élevée si haut, disent-ils, qu'il ne lui a pas même laissé le pouvoir de pécher. Quoi qu'il en soit, l'honneur de la Mère de Dieu ne consiste pas à n'avoir point eu le pouvoir de pécher, mais plutôt à ne l'avoir jamais fait. Les remparts que Dieu avait élevés en elle et autour d'elle étaient tels, que moralement elle ne pouvait pécher, et par conséquent que c'était une chose certaine qu'elle ne pécherait jamais. Pour rendre une place imprenable, il faut trois choses : 1° l'assiette et la nature du lieu ; 2° les fortifications ; 3° de vaillants et nombreux soldats. Avec ce triple avantage, je prétends représenter l'âme de la Mère de Dieu comme une forteresse inaccessible au péché et redoutable à tous les ennemis de la grâce. Saint Jean Damascène m'a fourni cette pensée lorsqu'il la nomme une *forteresse* plus sainte que le mont Sinaï (2), et je ne fais que suivre l'Angélique Docteur en rapportant à ces trois principes l'impeccabilité de la sainte Vierge (3).

Je commence par la situation et la nature du lieu, c'est-à-dire par le principe le plus rapproché de la nature, et sur lequel Dieu a bâti le fort

(1) 7e étoile, chap. 8e.
(2) Orat. 1 de Nativ. B. Virg.
(3) 3 p., q. 27, art. 3.

Digitized by Google

de tant de grâces, qui est la sérénité et la douceur dont la Vierge jouissait par l'extinction du brasier originel que nous appelons le foyer, l'amorce et l'étincelle du péché. Ce sera comme le sol et le plan de beaucoup d'autres faveurs, qui la mettra en assurance hors des mines et des menées de ses ennemis. Il est à remarquer que, par ce mot de foyer de concupiscence et par quelques autres semblables, l'Ecriture et les saints Pères n'entendent autre chose que le déréglement qui se trouve en notre appétit sensitif, lequel poursuit le bien sensible comme son gibier et sa nourriture. Car il est vrai qu'avant que le premier homme eût transgressé l'ordre de Dieu, cet appétit avait déjà sa pente et son inclination vers le bien que nous appelons sensible, parce que ce sont les sens qui le lui découvrent comme sa proie et son objet ; mais tous ses mouvements étaient tellement réglés, qu'ils ne passaient point les bornes de la droite raison, qui est sa gouvernante. La raison lui lâchait la bride et puis la retirait ; en un mot, elle le régentait à plaisir, faisant que tout allât par ordre. Mais dès que la raison se fut elle-même écartée de son devoir, refusant l'obéissance qu'elle devait à Dieu, l'appétit inférieur se révolta avec tant de fureur, qu'il secoua le joug, rompit les rênes, et se rendit si difficile à gouverner, qu'il n'est point de bête féroce plus indomptable que cet appétit échappé au gouvernement de la raison. Nous avons appris ses caprices et ses révoltes à nos dépens, toujours occupés, dès que la première étincelle de la raison commence à nous éclairer, à le ranger le mieux que nous pouvons à son devoir. D'où je conclus que celui qui serait délivré de l'importunité que nous donne cet appétit dépravé et comme dénaturé, aurait une facilité non pareille pour avancer dans la voie de la perfection. Et ce fut le privilége de la Mère de Dieu, au moyen duquel je maintiens qu'elle a été comme établie en la possession du paradis terrestre, ayant été remise dans les droits qui provenaient de la justice originelle, que le premier homme avait perdue.

Pour commencer par les mots ordinaires de foyer, de brasier, d'amorce du péché, n'est-ce pas chose lamentable et digne d'extrême compassion de voir notre pauvre nature aussi prête à s'attacher au péché par le moyen du bien sensible convoité contre la droite raison, que le foyer avec son brasier ardent est disposé à faire feu quand on en approche le bois sec, que l'amorce est préparée à s'allumer à la moindre étincelle, et l'allumette à prendre flamme à la seule odeur du charbon allumé ? Ne pensez-vous pas que ce triste état fasse pitié au Sauveur de nos âmes, qui, mieux que nul autre, connaît la misère des matériaux dont nous sommes composés et bâtis ? Je veux bien qu'une telle disposition ne soit pas péché en nous, à proprement parler, ainsi que l'a déterminé le saint concile de Trente (sess. 5, cap. ultimo). Il ne faut pas moins avouer que c'eût été une grande indécence en l'âme très-auguste de la Mère de Dieu de là voir plongée dans ces inclinations ennemies de la vertu et toujours exposée à être

Digitized by Google

embrasée du péché, si continuellement elle ne se fût donné garde du feu. C'est ce qui a fait dire à saint Cyprien que le Saint-Esprit avait mis bon ordre pour qu'une telle indécence ne se trouvât point en elle.

2° Cette maladie générale dont nous parlons est aussi appelée par l'Ecriture et les Pères du nom de concupiscence, pour représenter l'insatiable désir qu'elle a des contentements sensuels, qu'elle cherche et poursuit sans cesse. Comment la très-sainte Vierge aurait-elle pu être entourée de ces loups affamés et de ces sangsues altérées qui crient sans cesse : Apporte, apporte ?

3° Elle s'appelle la loi des membres et du péché. Gardez-vous bien d'imaginer une loi civile ou quelque ordonnance d'un prince légitime; car elle n'est rien moins que cela, mais plutôt la domination barbare d'un tyran qui veut chasser le Seigneur naturel, tyran dont les réglements ne sont autres que de piller et de prendre en toute occasion, d'enchaîner et de massacrer, de ne rien omettre pour venir à bout de ses prétentions, aux dépens des moyens, de l'honneur et de la vie de ceux sur qui elle a fondu. Et, en vérité, cet appétit bestial n'en use point autrement, n'ayant ni règle ni loi quelconque que son plaisir et ses mouvements déréglés. Et vous consentirez à loger ce tyran au milieu du sacré cœur de la Mère de Dieu, ce tyran que saint Basile nomme un démon né avec nous pour nous pousser continuellement à toute sorte de maux !

4° Saint Ambroise, sur les Proverbes de Salomon (cap. 3), représente ce mal justement comme le passage du serpent infernal, qui, s'étant jeté dans l'âme de nos premiers parents, se glissa si subtilement par toutes les puissances des âmes humaines, qu'il les infecta toutes de son venin. Or, jamais, disent tous les saints Pères, le sifflement du malin n'atteignit Marie; jamais elle n'a été surprise et entachée de son venin.

5° De plus, cette peste est appelée péché par l'Ecriture (Rom. 7), non que véritablement elle nous rende coupables et criminels, ainsi que dit très-bien le saint concile de Trente (*loco citato*), mais parce qu'elle prend son origine du péché et qu'elle nous incline au péché. Or, tout cela a été nécessairement éloigné de Marie.

6° Cette maladie porte aussi le nom de désirs charnels. L'apôtre saint Pierre dépeint cet ennemi en ces termes : Je vous exhorte, comme étrangers et voyageurs, à vous abstenir des désirs charnels qui combattent contre l'esprit : *Obsecro vos tanquam advenas et peregrinos, abstinere vos a carnalibus desideriis, quæ militant adversus animam*, 1e, 2, 11; désirs qui ne sont autres que les soldats mutinés de ce vieil ennemi, c'est-à-dire de l'appétit révolté qui marche au-devant d'eux tous, résolu d'exterminer la vertu s'il peut, sans qu'il en reste ni marque ni vestige.

Au nom de Dieu, et pour le bien que vous voulez à sa sainte Mère, dites-moi à quel propos donner entrée à ce rebelle dans la cité de paix, qui ne sait ce que c'est que guerre, et qui mourrait de déplaisir si elle

Digitized by Google

sentait en elle-même le moindre mouvement contre Dieu. Aussi est-ce d'elle que Richard de Saint-Victor explique les paroles du Roi-Prophète (Psal. 117), qui dit que Dieu éloigne les bruits jusqu'aux dernières limites de la terre, qu'il brise les arcs, qu'il met les armes en pièces, et qu'il fait passer le bouclier par le feu. Car quelle est cette terre, dit-il (1), loin de laquelle Dieu chasse toute guerre, sinon celle dont le même Prophète chante : La vérité est née de la terre : *Veritas de terra orta est;* terre trois fois heureuse, pour être hors des tumultes et des alarmes, et pour jouir d'une plénitude de paix?

Si cette première faveur l'a rendue inaccessible au péché, celle dont je vais parler la fera voir redoutable à tous les suppôts de l'enfer : c'est le continuel exercice de l'amour de Dieu. Méthodius, martyr (2), appelle le cœur de Marie le trésor du pur amour. Car ce cœur étant prévenu et disposé à aimer Dieu sur toutes choses, tout ce qui y entrait était si saint, qu'incontinent il recevait la forme, le poids, la couleur, le son et le prix du plus pur or de charité; charité qui allait croissant à mesure de la grâce qu'elle accompagnait toujours; grâce si éminente en ses commencements et si prodigieuse en ses progrès, que l'amour avec lequel elle allait de pair surpasse toutes les imaginations des hommes et tous les entendements créés. Cette âme relevée, ayant considéré la hauteur, la profondeur et toute l'étendue des obligations qu'elle avait à Dieu, alluma en son cœur, à la faveur de la grâce divine, un tel feu d'amour, que ce fut merveille qu'il ne la réduisit pas en cendre (3).

Le moyen maintenant de parler de péché avec un si ardent amour, et de trouver de la froideur parmi de tels embrasements?

Mais voyons encore les forces destinées à la défense de cette place, c'est-à-dire la protection extérieure de Dieu, troisième avantage qui a rendu Marie inaccessible au péché.

Dieu avait mis l'armée céleste autour de Marie, comme nous l'avons dit plus haut, pour la défendre et la préserver de tout danger. Saint Anselme (4) dit qu'il faut tenir pour assuré que le corps très-pur et l'âme très-innocente de la Vierge-Mère ont été préservés de tout péché par le ministère des saints anges, comme la maison où le Roi de gloire devait loger et se joindre à l'homme en l'unité d'une même personne. Ne sait-on pas, dit-il, que c'est une coutume observée partout que, lorsque le prince veut aller en tel lieu, ses gardes vont devant, afin de faire inspection de l'endroit et d'en garder les avenues tandis qu'il y demeurera? Le grand Roi dit lui-même à la sainte Vierge, sous la figure de Jérusa-

(1) Lib. de Emmanuele, cap. 20.

(2) Orat. in Hypapante.

(3) Voyez ce beau passage, que nous avons seulement cité ici en son commencement, écrit en entier sur le sujet : Amour de Jésus pour Marie et amour de Marie pour Jésus.

(4) Lib. de Excellentia Virg., cap. 3.

Digitized by Google

lem, par son prophète Isaïe : Jérusalem, j'ai établi des gardes sur tes murs ; ils veilleront nuit et jour, et ne se tairont point : *Super muros tuos, Jerusalem, constitui custodes, tota die et tota nocte in perpetuum non tacebunt*, 62, 6. Où nous pouvons remarquer deux offices de ces bienheureux gardiens ; car, outre qu'ils la défendent comme soldats, ils psalmodient encore comme chantres célestes, entretenant nuit et jour l'esprit de cette Princesse de saintes pensées, et la réjouissant avec leurs cantiques divins. C'est ce que voulait dire le même Epoux, lorsqu'il demandait dans les Cantiques : Que verrez-vous dans la Sulamite? l'aspect imposant d'une armée : *Quid videbis in Sulamite, ni si choros castrorum?* 7, 1. Comme s'il eût dit que la garde royale de la Vierge son Epouse était composée d'invincibles soldats et des premiers musiciens de sa sainte chapelle.

Au reste, gardez-vous bien de croire que le Roi du ciel, qui l'avait choisie pour Mère et pour Epouse, se soit tellement fié à la garnison qu'il y avait mise, qu'il n'ait eu continuellement l'œil toujours ouvert sur elle. Il l'avait ainsi promis au roi Salomon, sous la figure du temple, quand il lui dit : J'ai sanctifié cette maison que tu as bâtie, afin que j'y établisse mon nom à jamais, et mes yeux et mon cœur seront toujours là : *Sanctificavi domum hanc, quam ædificasti, ut ponerem nomen meum ibi in sempiternum; et erunt oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus* (3 Reg. 9, 3). David ne se contente pas de cela, mais il assure de plus que Dieu en personne garde le donjon de ce fort et ne reconnaît point d'autre gouverneur de sa mystique Sion (Psal. 45). Si vous lui en demandez le sujet, il vous dira que c'est afin qu'il la tienne en assurance, qu'il échange lui-même les gardes, qu'il pose les sentinelles, qu'il apaise les bruits, qu'il empêche les alarmes, qu'il la maintienne toujours en la possession d'une très-douce paix. Voulez-vous un langage plus clair? prêtez l'oreille du cœur à saint Bernard et à saint Jean Damascène. Car celui-là (1) maintient que Dieu allait tellement prévenant, conduisant et assistant la sainte Vierge, que jamais il n'arriva à Marie de faire choix d'aucune chose, soit pour la désirer ou pour la fuir, que par l'inspiration de la divine Sagesse; d'où cette conséquence qu'elle aima toujours Dieu avec toute l'ardeur dont il voulait être aimé d'elle. Celui-ci (2) représente comment Dieu allait incessamment répandant dans son entendement de saintes pensées, qui, à cause de leur efficace, étaient incontinent suivies de pieuses affections et de nobles résolutions; ce qui faisait que le péché trouvait toutes les avenues fermées, de telle sorte que ses yeux étaient toujours dressés vers le Seigneur, contemplant la lumière inaccessible où il se tient, ses oreilles ouvertes pour entendre la voix de Dieu et l'harmonie de sa sainte volonté, son cœur ne respirant que le ciel, et ainsi de toutes ses puis-

(1) Serm. 5 in Cant.
(2) Serm. 1 de Nativit. B. Virg.

Digitized by Google

sances tant corporelles que spirituelles. Le docte Galatin ajoute (1) une chose très-digne de remarque, et que le savant Canisius (2) et Salazar (3) reçoivent comme vraie. Il dit que la sainte Vierge était douée d'un esprit de prophétie si excellent, qu'elle prévoyait tout ce qui eût pu tant soit peu altérer sa paix et nuire à la pureté de son âme; de manière que ses yeux se fermaient à la rencontre des objets illicites ou messéants, ses oreilles se fermaient de peur d'entendre ce qu'elle n'eût point voulu ouïr, et ainsi de toutes les autres choses qui frappent nos sens, qui sont les premières portes que la mort a coutume de gagner pour se glisser dans nos âmes. Je sais bien que saint Ambroise ne recevait pas le témoignage des démons; aussi exigeait-il parfois leur confession, lorsque surtout elle tournait à leur confusion. Or, on les a entendus plusieurs fois, par la bouche des énergumènes, assurer que jamais ils n'ont eu le pouvoir d'approcher de Marie pour lui livrer aucun assaut, ainsi qu'ils ont fait universellement à tous les saints, sans que le Saint des saints, le Verbe incarné s'en soit voulu exempter.

En voilà trop, ce me semble, pour la confirmation d'une vérité qui nous doit être indubitable, savoir que la sainte Vierge ne commit jamais aucun péché. Plaise à celui qui l'a tellement relevée pour sa gloire et pour notre bien de nous faire ressentir les effets de la grâce surabondante dont il l'a prévenue, et de nous fortifier contre les ennemis visibles et invisibles qui nous attaquent à droite et à gauche, parmi les prospérités et les adversités, le matin, à midi, le soir, nuit et jour, à tout âge, par nous-mêmes et par nos plus intimes amis, à la maison et à la campagne, en tout temps, en tout lieu, en toute affaire, sans répit et sans interruption, afin qu'ayant conservé par sa faveur le trésor que nous portons dans des vases d'argile au travers de nos ennemis, nous la reconnaissions à jamais pour notre libératrice, après celui qu'elle-même reconnaît pour son protecteur et pour son sauveur.

Concluons donc de foi certaine, dit Suarez (4), que la bienheureuse Vierge n'a jamais perdu la grâce qu'elle reçut dans sa première sanctification, qu'elle a été confirmée en elle, et qu'elle a reçu le don infaillible de persévérance : *Sit ergo conclusio de fide certa beatam Virginem nunquam amisisse gratiam, quam in prima sanctificatione accepit; atque ideo illa fuisse confirmatam, et infallibile perseverandi donum accepisse.* Ce fondement se tire du consentement et de la tradition de l'Eglise, qui comprend de cette manière la plénitude de la grâce de la Vierge : *Fundamentum sumitur ex consensu et traditione Ecclesiæ, quæ hoc modo intelligit plenitudinem gratiæ Virginis.*

(1) Lib. 7 de Arcanis.
(2) De B. Virg., lib. 1, cap. 12.
(3) In cap. 31 Proverb., n° 140.
(4) Quæst. 27, art. 6, sect. 3.

Digitized by Google

On doit dire que la bienheureuse Vierge, dans sa première sanctification, fut confirmée dans le bien, et qu'elle reçut le don de la grâce et un spécial secours de Dieu pour ne commettre jamais la plus légère faute. Cette vérité, que la Vierge n'a jamais péché véniellement, est de foi, *de fide est*, et cela a été défini dans le concile de Clermont, sous Urbain second, comme le rapporte Véga (1). Le concile de Trente (2), quoiqu'il ne définisse pas cela directement, le suppose cependant, puisqu'il enseigne que l'Eglise tient que la bienheureuse Vierge, par un privilége spécial de Dieu, a évité tous les péchés véniels. Il est constant que c'est la tradition et le consentement des anciens Pères, surtout par ce célèbre passage de saint Augustin dans son livre *De la Nature et de la Grâce*, chap. 36 : Lorsqu'il est question de péché, je ne veux en aucune manière parler de Marie : *Cum de peccatis agimus, nullam de Virgine Matre haberi volo quæstionem.*

Quoiqu'il soit certain que la bienheureuse Vierge n'a jamais péché, cependant des théologiens doutent si, dans le commencement de sa sanctification, elle fut impeccable. Plusieurs l'affirment, comme Gabrie (3), suivant en cela Occam, et Almain (4). D'autres nient qu'elle ait été impeccable tout le temps de sa vie mortelle, mais disent qu'elle pouvait pécher, quoiqu'elle eût reçu le secours de la grâce pour ne pécher jamais. Ainsi pense Durandus (5). Plusieurs autres distinguent, disant que dans sa première sanctification il fut donné seulement à la Vierge de ne jamais pécher; mais que dans sa seconde sanctification, c'est-à-dire dans la conception du Fils, il lui fut ajouté de ne pouvoir pas pécher. Ainsi pensent saint Thomas (6), saint Bonaventure (7), etc.

D'abord il est certain que la bienheureuse Vierge ne fut jamais impeccable dans cette vie à la manière des bienheureux, parce qu'elle était voyageuse. Mais il est aussi certain que dès sa première sanctification elle eut tant de dons de la grâce et tant de secours, qu'elle était assurée de ne pécher jamais, parce qu'une telle abondance de grâces est nécessaire pour ne pécher jamais véniellement; et c'est là un privilége spécial qui, d'après le concile de Trente, lui a été accordé. D'où l'on doit conclure simplement que dans sa première sanctification elle fut confirmée dans le bien pour ne jamais pécher, parce que cette confirmation est la même chose que ledit privilége, ou la grâce spéciale. Dans ce sens, elle ne pouvait donc pas pécher, car il répugne évidemment que le péché ait pu

(1) Lib. 14 in Trident., cap. 18.
(2) Sess. 6, can. 23.
(3) In 3, dist. 3, q. 2, art. 3.
(4) Dist. 12, q. 2.
(5) Dist. 3, q. 4.
(6) In 3, dist. 3, q. 1, art. 2.
(7) Art. 2, q. 1.

Digitized by Google

exister avec un tel don de la grâce. J'ajoute que la Vierge a reçu dans sa première sanctification la perfection de la grâce habituelle et de toutes les vertus, perfection proportionnée à cet insigne effet de la confirmation dans le bien. Car quoique Dieu puisse, avec la plus petite grâce habituelle, par les secours actuels, garder tellement la Vierge ou toute autre créature humaine, de manière qu'infailliblement elle ne pèche jamais, cependant la suave raison de la divine Providence demande que celui à qui un tel don est accordé soit disposé intérieurement, par l'habitude des vertus, d'une manière très-parfaite et héroïque, selon qu'il est nécessaire que l'homme opère facilement et avec joie dans toute occasion toutes les œuvres des vertus, ce qui est absolument nécessaire pour éviter tout péché même véniel. De là il suit que cette confirmation dans le bien donnée à la Vierge n'a pas été formellement, ou d'une manière essentielle, différente dans la première et dans la seconde sanctification, mais qu'elle a pu différer seulement du plus au moins, en tant que la bienheureuse Vierge eut de plus grands dons de grâce dans la seconde sanctification que dans la première. Le mode de confirmation est formellement le même; la raison en est que l'une et l'autre confirmation a lieu par les dons de la même raison, et a ses effets, et laisse la liberté de la même raison. Car, comme la bienheureuse Vierge, après la première sanctification, ne pouvait pas pécher dans le sens expliqué, et que néanmoins elle accomplissait librement les préceptes, ainsi en fut-il après la seconde. Il n'y a donc pas entre elles une formelle différence.

Enfin, je conclus de là formellement que la bienheureuse Vierge ne fut pas plus impeccable après la seconde sanctification qu'après la première, parce qu'après l'une et l'autre sanctification, par la force de la disposition intérieure, elle pouvait pécher. D'où l'on peut dire dans ce sens qu'elle eut toujours le pouvoir de pécher; car elle eut la liberté par laquelle elle pouvait tomber, sans tomber cependant, parce que, dans le sens de la grâce, elle ne put pécher dans aucun moment ni dans aucune position, comme nous l'avons dit déjà.

On peut cependant reconnaître une certaine différence entre l'état où était la bienheureuse Vierge avant la conception de son Fils et l'état où elle fut après. Car avant cette conception, quoiqu'elle fût préordonnée à être la Mère de Dieu, cependant elle n'avait pas encore reçu de dignité à laquelle cette confirmation dans le bien fût due, quoique Dieu dût à la perfection de sa sagesse et de sa providence de la conférer à la Vierge qu'il avait prédestinée à être sa Mère. Mais, après la conception du Fils, la bienheureuse Vierge eut en elle-même la singulière dignité de Mère, à laquelle, comme par la nature de la chose, cette grâce de confirmation dans le bien était due. En ce sens, on peut dire qu'elle est plus impeccable après la seconde sanctification qu'après la première. Car si Marie devait être sans péché et comme impeccable avant que le Verbe éternel

Digitized by Google

s'incarnât dans son sein, à plus forte raison quand ce Verbe s'unit hypostatiquement l'homme en Marie (*id. ut supra*, sect. 4).

Marie, dit Paul a Sancta Catharina (1), fut conforme à Jésus-Christ; comme lui-même fut exempt de tout péché et fut impeccable, ainsi fut Marie, avec cette différence cependant que Jésus-Christ fut absolument impeccable, et que Marie le fut par privilége, comme le sont les bienheureux dans le ciel, étant confirmés en grâce.

Il est certain, dit ailleurs le même auteur (2), que Marie n'avait besoin d'aucune purification corporelle ni spirituelle, étant entièrement exempte de péché. Marie, dès l'instant de sa conception, fut purifiée de cette imperfection naturelle de la créature par où elle pouvait pécher, et cela par un privilége, par sa confirmation en grâce; en quoi elle fut semblable à la purification des bons anges, lorsqu'ils furent confirmés en grâce après la chute des mauvais anges, et mis en possession de la béatitude, et purifiés de cette imperfection de pouvoir pécher. Mais la sainte Vierge surpasse les anges, en ce qu'eux-mêmes, dans leur état de voyageurs, ne furent pas confirmés en grâce dès l'instant de leur création; car s'ils l'eussent été, aucun d'eux n'aurait pu pécher. Mais Marie fut confirmée en grâce dès l'instant de sa conception; car, si elle a été préservée du péché originel, elle a dû conséquemment être préservée, par un privilége spécial, de tout péché actuel. Et comme elle n'en a jamais commis aucun, ainsi que l'Eglise l'enseigne, il suit de là qu'elle a eu cet admirable privilége; car, sans un secours spécial, personne ne peut éviter tous les péchés véniels pris collectivement. Un tel privilége a dû être accordé à la Vierge dans toute son étendue, à raison de la dignité de sa maternité divine.

Marie, dès l'instant de sa conception, fut, par l'usage immédiat que Dieu lui accorda de la raison, préservée immédiatement des ténèbres de l'ignorance, dans lesquelles l'homme naît; elle connut aussitôt plusieurs mystères et aussi plusieurs choses naturelles, et en cela elle fut semblable aux anges.

George de Nicomédie assure que Marie est inaccessible au péché, qu'elle est impeccable (3).

Albert le Grand réunit un grand nombre de priviléges de la Vierge; il nomme entre autres sa suprême pureté, qui n'a pas d'égale au-dessous de Dieu : *Summam istam puritatem, quæ sub Deo potest intelligi.* Et de là il conclut qu'elle est exempte de péché, qu'il lui est impossible de pécher. A cette pureté si grande, dit-il, qu'après Dieu on ne peut en concevoir d'aussi grande, il faut joindre l'immunité du péché, même l'impossibilité de pécher, comme étant le suprême rapprochement de la pureté de Dieu (4).

(1) De B. M. Virg. Prædestin. et Nativit., lib. 1, c. 1, sect. 3.
(2) De Partu B. Mariæ Virg., lib. 4, cap. 4, sect. 2.
(3) Homil. in S. Deip. ingressum in templum, cap. 10, art 3.
(4) In suo Mar., cap. 197.

Digitized by Google

XCVI

VIE DE MARIE.

Marie, Mère et Fille du Créateur, dit saint Pierre Damien, n'est jamais descendue ni tombée; mais montant de vertu en vertu, elle a été revêtue de la consommation des vertus : *Sola illa Mater et Filia Creatoris, nec descendit, nec cecidit; sed de virtute in virtutem ascendens, consummatione virtutum vestita est.* Sa vie a été droite, simple, sainte, édifiante : droite par sa conversation, simple en candeur, sainte en perfection, édifiante par de bons exemples continuels (1).

Marie, dit saint Jean Damascène (2), était revêtue de modestie. Elle fuyait la mollesse et le luxe. Elle marchait avec gravité, sans agitation. Ses mœurs étaient sévères, mêlées de douceur. Elle ne s'exposait jamais au danger. Obéissante à ses parents, elle consultait leur volonté pour l'accomplir. Son âme très-humble vivait des plus sublimes contemplations. Sa conversation était suave comme son cœur. Domicile et temple de Dieu, elle ne vivait que de Dieu et pour Dieu.

Sa vie entière resplendit de grâce et de vertus; ce qui faisait dire à saint Ambroise (3) : Quoi de plus noble que la Mère de Dieu? Quoi de plus éclatant que celle que la splendeur a choisie? Quoi de plus pur que celle qui a engendré sans souillure du corps? Elle était vierge non seulement de corps, mais d'âme. Elle était humble de cœur, grave dans ses paroles, prudente en son esprit, parlant peu, appliquée à la lecture. Elle plaçait son espérance, non dans l'incertitude des richesses périssables, mais dans la puissante prière des pauvres. Les bonnes œuvres étaient son travail de chaque jour. Elle était modeste et réservée dans ses discours, cherchant Dieu et non l'homme pour arbitre de son âme. Ne nuire à personne, vouloir du bien à tous, honorer les grands, ne point porter envie à ses égaux, fuir la jactance, suivre la raison, aimer la vertu : telle était sa vie. Méprisa-t-elle jamais l'humble? Se moqua-t-elle jamais du faible?

(1) Sermo 40 in Assumpt.
(2) De Virg. Mariæ Nativit., orat. 1.
(3) Lib. 2 de Virginitate.

Digitized by Google

S'éloigna-t-elle jamais du pauvre? Rien de menaçant dans ses yeux, rien de pétulant dans ses paroles, irréprochable en toutes ses actions; son geste était noble, sa démarche grave, sa voix suave; son visage était l'image de sa belle âme, c'était la figure de l'honnêteté. Telle l'évangéliste la montre, telle l'Agneau la trouve, telle l'Esprit saint la choisit. Pourquoi m'arrêter à chacune des grandes qualités de celle qui fut trouvée digne de donner naissance au Fils de Dieu (1)?

Si vous réfléchissez attentivement, dit saint Jérôme, il n'est point de vertu, point de splendeur, point de grâce, point de candeur qui ne brille avec un grand éclat dans la Vierge glorieuse. Donc tous ceux qui veulent régner avec le Christ doivent se tourner vers la Vierge comme étant le miroir et l'exemplaire de la vie chrétienne (2).

C'est avec raison que saint Ambroise dit: Marie fut telle, que la vie d'elle seule est la discipline de tous (3).

Aucune langue, dit sainte Brigitte (4), ne peut exprimer à quel point le sens et l'intelligence de la glorieuse Vierge comprit Dieu, le connut merveilleusement; avec quelle conformité et avec quel dévouement la volonté de cette Vierge bénie se soumit au service entier de Dieu. Car tout ce qu'elle connut qui plaisait à Dieu, elle se plut avec allégresse à l'accomplir parfaitement. Car la Vierge comprit qu'en dehors de ses mérites, Dieu, qui avait créé son corps et son âme, lui avait donné la liberté de se soumettre à sa volonté et à ses préceptes, ou d'y résister si elle le voulait. C'est pourquoi la très-humble volonté de la Vierge résolut, pour les grâces que nous avons dites, de servir Dieu toute sa vie avec tout l'amour possible, dût-elle n'en plus recevoir de nouveaux dons. Et lorsqu'elle comprit que le Créateur de toutes choses daignerait racheter toutes les âmes qu'il avait créées, et qu'il ne demandait pour un si grand

(1) Quid nobilius Dei Matre? Quid splendidius ea quam splendor elegit? Quid castius ea, quæ corpus sine contagione corporis generavit? Virgo erat non solum corpore, sed et mente. Corde humilis, verbis gravis, animo prudens, loquendi parcior, legendi studiosior. Non in incerto divitiarum, sed in prece pauperum spem reponens. Intenta operi, verecunda sermone, arbitrium mentis, non hominem, sed Deum quærens. Nullum lædere, omnibus bene velle; majoribus assurgere, æqualibus non invidere, jactantiam fugere, rationem sequi, virtutem amare. Quando illa fastidivit humilem? Quando risit debilem? Quando vitavit inopem? Nihil in oculis torvum, nihil in verbis procax, nihil in actu inverecundum; non gestus fractior, non incessus solutior, non vox petulantior; ut ipsa corporis species simulachrum fuerit mentis, figura probitatis. Talem hanc evangelista demonstrat, talem Agnus reperit, talem Spiritus sanctus elegit. Quid enim in singulis morer, quæ digna fuit, ex qua Dei Filius nasceretur?

(2) Si diligenter attendis, nihil est virtutis, nihil splendoris, nihil gratiæ, nihil candoris, quod non resplendeat in Virgine gloriosa. Ad ipsam igitur Virginem tanquam ad speculum et exemplar christianæ vitæ semper respicere debent, qui cum Christo regnare volunt. (*De Festivit. B. M. Virg.*, serm. 51, cap. 4.)

(3) Talis fuit Maria, ut ejus solius vita sit omnium disciplina. (Lib. 2 *de Virginitate.*)

(4) De Virginis Excellentia, lib. 8, cap. 13.

Digitized by Google

bienfait que le retour de ces mêmes âmes, et que tout homme a la volonté libre de fléchir la justice de Dieu par de bonnes œuvres ou d'irriter sa colère par de mauvaises, cette auguste Vierge consacra sa volonté à bien gouverner sa nacelle au milieu des tempêtes du monde, comme un prudent pilote. Car, comme le pilote qui craint que son navire ne périsse au milieu des flots prend toutes ses précautions et porte constamment ses yeux et ses désirs vers le port tranquille où il veut débarquer et se reposer, et que sa sollicitude s'étend à tous les objets que transporte son navire, afin qu'ils arrivent sans dommage à leur propriétaire qu'il aime et dont il attend le prix de ses peines et de ses services, ainsi cette très-prudente Vierge, qui connaît les préceptes de Dieu, s'applique à y conformer le gouvernement de son corps. Elle redoutait souvent la cohabitation de ses proches, dans la crainte que leur prospérité ou leur adversité, leurs paroles ou leurs actions, qui représentent les tempêtes de la mer agitée, ne la rendissent moins docile à la volonté de Dieu. Elle gravait solidement dans sa mémoire ce que la loi du Seigneur défend, pour l'éviter toujours, afin de ne point perdre son âme. Cette admirable volonté réglait si bien cette auguste Vierge et tous ses sens, que sa langue ne disait jamais de paroles inutiles, que ses yeux ne regardaient jamais des choses vaines, que ses oreilles étaient uniquement ouvertes à ce qui regardait la gloire de Dieu, qu'elle ne se servait de ses mains que pour sa propre utilité et pour exercer la charité envers le prochain, qu'elle ne faisait pas un seul pas sans avoir pesé l'utilité de sa démarche. Elle était prête à supporter avec joie toutes les tribulations du monde pour parvenir au port de l'assurance, c'est-à-dire dans le sein de Dieu le Père. Elle désirait constamment rendre à son Dieu, qu'elle aimait sans mesure, tout l'honneur qui lui était dû. Et comme la volonté de la Vierge était inébranlable dans le bien, Dieu, de qui viennent tous biens, l'éleva extraordinairement au faîte de toutes les vertus, et la fit briller de toute la pureté et de toute la splendeur des vertus. Il n'est donc pas étonnant que Dieu ait aimé cette Vierge incomparablement plus que toutes les autres créatures. Oh ! comme ce céleste navire, c'est-à-dire le corps de cette Vierge, s'approcha du port très-désirable, c'est-à-dire dans la demeure de Dieu le Père, lorsque Gabriel arrivant lui dit : Je vous salue, pleine de grâce. Oh ! avec quelle sagesse le Père confia son Fils à la Vierge, lorsqu'elle-même répondit à l'ange : Qu'il me soit fait selon votre parole.

La vie de Marie était une vie active et contemplative tout ensemble. Dans sa vie active, elle était toujours dans la contemplation, et dans sa vie contemplative, elle avait plus de force encore pour la vie d'action. Elle ne perdit jamais même un seul instant. Quant au repos, dit saint Ambroise (*ut supra*), elle n'y était pas attirée par le plaisir, mais forcée par la nécessité ; outre que le sommeil du corps n'empêchait pas l'attention de l'esprit, toujours fixé et arrêté en quelque sainte pensée. Son contente-

Digitized by Google

ment était d'être sous le pouvoir et sous la conduite d'autrui, bien qu'elle n'eût personne qui prît plus fidèlement et plus soigneusement garde à elle qu'elle-même, car elle ne faisait pas un seul pas qui ne fût une démarche de vertu. Heureuse d'apprendre de tous, elle se comportait néanmoins comme pour être l'exemple et le miroir de tous. Par cette admirable conduite, elle gagna l'affection de ses parents, la bonne estime du prochain et l'amitié de Dieu. Au surplus, elle ne se trouvait jamais mieux accompagnée que lorsqu'elle était toute seule ; car alors elle jouissait de la conversation des anges et de l'entretien des prophètes par le moyen de leurs écrits. Et d'ordinaire elle tenait des discours du ciel avec l'archange saint Gabriel ; et si elle ne le reconnut point lorsqu'il la salua, ce ne fut pas qu'elle se trouvât nouvelle à traiter avec ces bienheureux esprits, mais elle était surprise par la figure qu'il avait empruntée, en quoi ses yeux ne furent pas moins chastes que ses oreilles se trouvèrent dévotes. Enfin, conclut saint Ambroise, il ne faut pas la regarder autrement que comme une idée parfaite de vertu et un miroir de toute sainteté.

NOTA. — Nous ne donnons ici qu'un tableau très-abrégé de la vie de Marie, attendu que nous allons continuer ce même tableau en mettant sous les yeux de nos pieux lecteurs les nombreuses et sublimes vertus de cette auguste Vierge.

Digitized by Google

XCVII

VERTUS DE MARIE.

On trouve en Marie, dit saint Augustin (1), la sainteté, la sincérité, la pureté, la chasteté, l'intégrité, la foi et toutes les vertus ensemble : *Astat* (*in Maria*) *sanctitas, sinceritas, pudicitia, castitas, integritas, fides, et omnes simul affuere virtutes.*

En Marie, dit saint Bernard (2), habita le Père et le Fils comme Créateur dans le monde, comme empereur dans son royaume, père de famille dans sa maison, pontife dans son temple, époux dans son lit nuptial. Car d'abord le Très-Haut se la créa comme un monde très-spécial, la fondant dans la justice et la sainteté pour être devant lui, l'arrosant du fleuve de la sagesse, l'élevant dans les plus sublimes désirs, l'illuminant et l'embrasant du feu de son amour. De là il plaça le soleil de la raison dans son esprit comme étant un firmament, et la lune de la science et les vertus comme des étoiles de toute espèce et de toute beauté : le soleil pour lui faire connaître la Divinité, la lune et les étoiles pour rendre brillante la nuit de sa vie mortelle.

La Sagesse s'est bâti une demeure ; elle l'a appuyée sur sept colonnes : *Sapientia ædificavit sibi domum ; et excidit in ea columnas septem* (Prov. 9, 1). Cette Sagesse, dit Pierre de Blois (3), n'est pas la sagesse de la chair, qui est ennemie de Dieu, ni la sagesse du monde, qui est folie devant Dieu ; car cette sagesse, d'après le témoignage de l'apôtre saint Jacques, est terrestre, animale, diabolique : *Terrena est, animalis, diabolica*, dont les professeurs sont habiles pour faire le mal et ne savent faire le bien. Le Seigneur dit d'eux par saint Paul : J'enlacerai les sages dans leurs ruses ; je perdrai la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des prudents : *Comprehendam sapientes in astutia sua ; et perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo* (1ª Cor. 1, 19 ; 3, 19). Il est une autre sagesse qui est d'en haut, comme le dit

(1) Appendix de diversis, serm. 26.
(2) De B. Virg. serm. *Ave Maria.*
(3) In Nativit. B. Mariæ, serm. 38.

Digitized by Google

encore l'apôtre saint Jacques, sagesse qui est premièrement chaste, ensuite pacifique : *Quæ desursum est sapientia, primum pudica est, deinde pacifica*, 3, 17.

C'est là la sagesse qui s'est bâti une demeure. C'est le Christ, vertu de Dieu et sagesse de Dieu, dont le grand Apôtre dit que Dieu pour nous a fait sagesse, et justice, et sanctification, et rédemption : *Qui factus est pro nobis a Deo sapientia, et justitia, et sanctificatio, et redemptio* (1ª Cor. 1, 30). La Sagesse s'est bâti une demeure, parce que Jésus-Christ a choisi le sein de Marie pour demeure. Elle est la demeure d'une poitrine pure. Salomon dit de cette maison : Quand j'entrerai dans ma maison, là je me reposerai avec elle : *Intrans in domum meam, conquiescam cum illa* (Sap. 8, 16). Comme s'il disait : Je l'ai choisie pour y habiter, je l'ai voulue. Elle est la maison de Dieu et la porte du ciel. La Sagesse a appuyé cette demeure sur sept colonnes, c'est-à-dire sur les sept dons du Saint-Esprit, ou sur les sept principales vertus : les quatre vertus cardinales, qui sont la prudence, la tempérance, la force et la justice; et les trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité. Ces sept colonnes, ces sept grâces se sont emparées du Fils de Dieu et l'ont porté à se faire homme, car l'auguste Vierge plut à Dieu par ces sept vertus.

La bienheureuse Vierge, dit saint Bernardin de Sienne (1), orna la grâce de la virginité de douze vertus, qu'on peut appeler douze dames d'honneur qui demeuraient toujours avec elle et l'accompagnaient partout. La première s'appelle clôture, la seconde silence, la troisième pudeur, la quatrième prudence, la cinquième crainte, la sixième honnêteté, la septième diligence, la huitième charité, la neuvième obéissance, la dixième humilité, la onzième bon désir, la douzième foi. Lorsque l'ange Gabriel fut envoyé à l'auguste Vierge, il la trouva en compagnie de toutes ces dames d'honneur qui formaient comme sa cour. Les grands hommes de l'ancienne loi désiraient et demandaient ardemment le Messie et ne le virent point arriver. Les femmes les plus fortes et les plus vertueuses de l'Ancien Testament, Sara, Rébecca, Judith, Esther, Suzanne, Anne, exprimaient les mêmes désirs et adressaient à Dieu les mêmes prières sans être exaucées (2). Il y eut une Juive, vierge pudique de quatorze ans, mariée à Joseph, portant le nom de Marie, qui, prosternée aux pieds de Dieu le Père, pria avec une ineffable humilité et fut exaucée; elle obtint le Sauveur, et le Sauveur même la choisit pour sa Mère. Car Dieu l'écouta avec bonté et l'exauça, la voyant si humble, si blanche, si ornée, exempte de tout péché, et la voyant resplendissante de toutes les vertus. En elle, en effet, brillaient la très-pure virginité, la très-belle pureté, la foi inébranlable, la plus fervente charité, la plus douce dévotion,

(1) De Laudibus virginitatis, serm. 48, cap. 1.
(2) Id. de Annuntiat. Virg. gloriosæ serm.

Digitized by Google

la continuelle contemplation, et surtout la plus sublime humilité, dont il est dit : *Parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante* (Luc. 1, 48). C'est pourquoi Dieu s'inclinant voulut sans résistance exaucer ses prières et faire miséricorde à l'homme par l'incarnation du Verbe en elle.

Marie, dit saint Grégoire Thaumaturge (1), est le domicile de la vertu; elle est une fontaine permanente, le rempart de la justice : *Hæc virtutis domicilium, hæc fons perennis, hæc justitiæ munimentum.* Marie, dit Elie de Crète (2), est une source intarissable des divines illuminations; elle est une puissance qui ne peut être renversée, puisqu'aucun trouble, aucune tempête n'est capable de l'ébranler; elle l'emporte en vertus sur tous.

En Marie, dit Richard de Saint-Victor (3), les vertus étaient parfaites et toujours mises en action, tellement qu'elle ne savourait que le bien, qu'elle ne voulait et ne sentait que le bien. Ainsi fut-elle dans toutes les vertus. Sa charité fut si grande, qu'elle ne s'étendait pas seulement à sa nation, c'est-à-dire aux Juifs, mais aux connus et aux inconnus, enfin à tous les hommes; sa charité les embrassait tous, s'occupait de tous et la portait à prier sans cesse pour tous. En priant pour eux, elle fut exaucée, l'ange Gabriel lui disant : Vous avez trouvé grâce devant Dieu, la grâce que vous cherchiez. Elle désirait le salut de tous, elle le demandait, elle l'obtint; le salut de tous est venu par elle, ce qui lui fait donner le nom de salut du monde. Elle fut toute belle, elle fut confirmée en sainteté, en pureté; le foyer du péché était éteint en elle, elle ne pouvait pécher. Elle avait sur la terre la pureté des anges, elle avait la ressemblance de Dieu en vertus, en sainteté et en perfection de mœurs; elle était juste, pieuse, prudente, modeste, miséricordieuse, sainte d'âme et de corps. Elle est donc avec raison proclamée belle, puisqu'elle avait ici-bas la ressemblance des anges et de Dieu même. Et comme l'humilité est le lieu qu'habite le Seigneur et sa grâce, en sorte qu'on n'est capable de recevoir la grâce qu'autant qu'on est humble, Marie, possédant cette vertu dans toute sa perfection, mérita d'être remplie de toute la grâce et d'en être ornée. Là est la beauté intérieure de son âme; en son extérieur fut la beauté de la chasteté, la candeur de la virginité. Elle fut aussi toute brillante en œuvres; en elle point de ténèbres, tout était lumière et perfection pour apparaître aux autres, afin de les éclairer par ses exemples, revêtue des ornements précieux des vertus et environnée de la variété et de la multitude des mérites. Le Roi du ciel fut épris d'une semblable créature, le Soleil de justice s'empara d'elle, tant elle était belle et richement vêtue, et il prit en elle le vêtement de la chair. Qu'y a-t-il de surprenant si elle

(1) In serm. 2 de Annuntiat.
(2) Serm. 2 de Mariæ Dormitione.
(3) De B. Virg. Mariæ integra et perfecta pulchritudine, cap. 26.

Digitized by Google

est si brillante, puisque la splendeur de la gloire la remplit, si elle est si belle, puisqu'elle reçoit en elle la splendeur de la lumière?

Tout ce que l'Ecriture, tout ce que les créatures possèdent d'aimable, de suave, de doux, de beau, d'agréable, de précieux, de digne d'admiration et de louanges, toute vertu, toute perfection est en Marie, dit Hugues de Saint-Victor (1).

Examinez avec soin, dit saint Ildefonse (2), la Mère du Seigneur, qui a donné des fleurs odorantes comme la vigne, et a procuré à toutes les nations des fruits de gloire et d'abondance (Eccl. 24, 23). Elle a fleuri comme Mère très-honorable, comme Mère du pur amour et de la crainte, comme Mère de la science et de l'espérance sainte; en elle est toute la grâce de la voie et de la vérité, en elle toute l'espérance de la vie et de la vertu (*ibid.* 24, 24-25). Elle brille, cette Vierge sainte, au milieu des vierges, comme le lis parmi les épines; Vierge prudente, Vierge très-pure, Vierge très-belle et féconde, belle et intègre de corps, resplendissante dans son âme, d'une foi lumineuse et vive, d'une vie sans tache, d'un amour parfait pour la virginité, prête à l'obéissance dans toutes les vertus.

Qui fut plus recommandable et plus riche de foi que Marie? dit ailleurs le même saint docteur (3). Qui fut plus patient dans l'espérance, plus fervent dans la charité, plus accompli en religion, plus appliqué à la sainte lecture, plus dévot en oraison, plus élevé en contemplation, plus attaché à la piété, plus porté à la douceur, plus parfait en pureté, plus intact en virginité et en tempérance, plus riche en science, plus solide en justice? Qui fut plus fort dans les adversités? Quel est le saint ou l'ange qui a pénétré plus profondément les secrets divins? Qui a fait une aussi grande provision de grâces? Qui a contemplé aussi clairement la Majesté divine? Marie, dit saint Bonaventure (4), fut exempte de tout péché et brilla de toutes les vertus : *Maria omni vitio caruit, et omni virtute claruit.* Les sept péchés capitaux furent à jamais loin d'elle; elle terrassa l'orgueil par la plus profonde humilité, l'avarice par l'amour et la pratique de la pauvreté, la luxure par la pureté la plus parfaite et la virginité sans tache, l'envie par la parfaite charité, la gourmandise par la plus grande sobriété, la colère par la douceur inaltérable, la paresse par un travail continuel.

Douze lionceaux étaient sur les degrés du trône de Salomon (Reg. 3, 10, 20). Ces douze lionceaux, dit Philippe de Harvenge (5), sont douze vertus que possédait admirablement la Vierge Marie, c'est-à-dire la

(1) Serm. 46 in Assumpt. B. Mariæ.
(2) Serm. 11 de Assumpt. B. Mariæ Virg.
(3) Prolog. in Corona B. Virg. Mariæ.
(4) De Mariæ Virginitate perpetua, cap. 2.
(5) Moralitates in Cant.

Digitized by Google

vie spirituelle, la joie dans l'Esprit saint, la longanimité, la patience, la bonté, la bénignité, la douceur, la foi, la modestie, la virginité, la compassion, la persévérance dans le bien. Marie mena une vie spirituelle; car si sa vie n'eût pas été pleine de vertus, elle n'aurait pas plu à Dieu. Elle eut la joie dans le Saint-Esprit; elle le chanta elle-même dans son céleste cantique : Mon esprit a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur : *Exultavit spiritus meus in Deo salutari meo* (Luc. 1, 47). Elle posséda la longanimité, attendant l'accomplissement des promesses de l'ange. La patience fut son partage; elle supporta sans murmurer les outrages faits à son Fils et à elle par les Juifs perfides. Qui oserait nier sa bonté et sa bénignité, quand elle eut ces belles vertus au suprême degré? Elle n'était que mansuétude; autrement le Saint-Esprit ne l'aurait pas choisie pour demeure. Sa foi fut incomparable; car, quoiqu'elle fût choisie pour être Mère de Dieu en conservant sa virginité, ce qui est contre les droits de la nature, elle crut à l'ange, sachant que tout est possible à Dieu. Comment louer assez sa modestie, quand l'ange la trouva en prière et en silence? Sa virginité est au-dessus de tout éloge. Sa compassion et ses douleurs à la mort de son Fils dépassent tout ce que l'esprit humain peut concevoir. Sa persévérance dans toutes les vertus fut inébranlable jusqu'à son dernier soupir.

L'odeur de vos vêtements est au-dessus des parfums les plus exquis (Cant. 4, 10). A quoi s'appliquent ces paroles, dit le vénérable Godefroi (1), sinon aux agréables parfums des vertus, dont Marie notre Souveraine était si remplie intérieurement et extérieurement, qu'elle ne parfumait pas seulement la terre, mais le ciel même de l'odeur divine de toutes les vertus? Les ornements des vertus, que le Saint-Esprit partage selon sa volonté entre ses élus, se trouvent réunis en Marie; toutes les perfections sont en Marie.

Les vertus sont les filles de la grâce, dit le P. Poiré (2). Les docteurs se servent de diverses images pour montrer Marie comme la Reine des vertus, la Mère du Roi des vertus. Le saint pape Innocent III (3), marchant sur les traces de l'époux des Cantiques, la montre semblable à une armée rangée en bataille, qui se rend terrible à tous les ennemis de Dieu. Le général de cette armée n'est autre que Dieu lui-même; la charité est son lieutenant; la foi et l'espérance mènent la cavalerie, qui est composée des habitudes infuses; les vertus morales font l'infanterie, sous la conduite de la prudence; les renforts sont les dons du Saint-Esprit. Les docteurs comparent Marie à un riche parterre. Sophronius parlera pour tous (4) : Tout ce qui s'est trouvé en elle, dit-il, n'a été que pureté, sim-

(1) Homil. 67 et 70 in fest. Assumpt. S. M. Virg.
(2) 9e étoile, chap. 10e.
(3) Serm. 2 de Assumpt.
(4) Serm. de Assumpt.

Digitized by Google

plicité, grâce, vérité, miséricorde et justice. Nous la pouvons appeler à juste titre le jardin de plaisance où se rencontrent toutes sortes de fleurs et toutes les plus agréables plantes des vertus; jardin qui est tellement fermé, qu'il ne peut être surpris par aucune embûche des ennemis. L'excellent poète Venance Fortunat, qui vivait au sixième siècle, a chanté Marie en ces beaux vers (1) :

Votre honorable nom sur les siècles vivra,
Et nos voix béniront en tout temps, en tout âge,
L'Ouvrier qui forma un si parfait ouvrage,
Qui surpasse en grandeur tout ce qui le suivra.
Vous êtes un trésor au-delà de tout prix,
Une beauté sans pair, un magasin de grâce,
Un monde de vertus, dont le lustre surpasse
Tout l'éclat et le lot des plus nobles esprits.
Vous êtes une fleur, l'honneur des belles fleurs,
Plus blanche que le lis, plus rouge que la rose,
Qui, naissant sur la terre, au ciel êtes éclose,
L'un et l'autre embaumant de vos saintes odeurs.

Il appartient au céleste Epoux de nous faire voir son jardin, de nous montrer les fleurs exquises de toutes les vertus qu'il a lui-même plantées parmi ces rares compartiments. Quel plaisir d'y voir les roses blanches et vermeilles mêlées ensemble pour marquer l'accord de la fécondité et de la virginité qui était en la sainte Vierge! Quel bonheur d'y contempler l'œillet de sa charité, la violette de sa douceur, le lis de son innocence, le souci de son oraison, la tulipe de sa résignation ;-et pour parler avec le divin jardinier (Cant. 4), le cyprès de sa pureté, le nard de son amour, le safran de sa céleste sagesse, la canne odoriférante de son humilité, le cinnamome de sa contemplation, la myrrhe de sa mortification, l'aloès de l'intégrité de sa vie et de ses bons exemples ; en un mot, toutes les fleurs et les vertus angéliques qui croissent en toute saison dans ce lieu délicieux à la faveur des douces pluies du ciel!

Mais laissons l'énigme; disons nettement que toutes les vertus dont la sainte âme de la glorieuse Vierge était capable se sont rencontrées en elle. Je dis les vertus théologales, les acquises et les infuses, soit celles qui sont telles par leur nature, ou celles qui le sont par accident seulement; bref, tout ce qu'on saurait désirer pour ennoblir un cœur tout céleste. Je dis de plus qu'elle a eu ces mêmes vertus au plus haut et au plus excellent degré qu'elles puissent être possédées par une pure créature; que les actes qu'elle en a produits ont été les plus nobles faits de vertu qui jamais se soient vus après ceux de son Fils; qu'ils ont été assortis de toutes les circonstances nécessaires pour les rendre parfaitement agréa-

(1) Lib. 1 de Partu Virginis.

Digitized by Google

bles à Dieu, et spécialement qu'ils ont été conçus par la réunion des motifs les plus relevés et les plus dignes de Dieu qui jamais soient sortis d'un esprit créé.

Comme le feu, rencontrant un bois sec et bien disposé, fait une flamme plus claire et plus nette, et la porte plus droit vers son centre, qui est en haut, ainsi le Saint-Esprit, ayant trouvé dans Marie une belle âme et un cœur généreux au-dessus de tous les cœurs du monde, a produit des merveilles de vertu, et l'a conduite par des progrès inouïs jusqu'au faîte de la perfection. La hauteur de sa grâce, d'accord avec la charité, servait à son âme royale de principe intérieur de continuelles actions d'héroïques et divines vertus. Des mouvements redoublés battaient sans cesse à la porte de ce saint temple pour le convier à faire des actes de sainteté dignes de la Majesté qui y logeait. Tout ce qui se trouvait en elle étant saint; elle allait d'une vitesse incroyable à la conquête de la vertu, étant toujours plus légère et plus forte par l'effet de ses actions précédentes. Les habitudes de vertu et de sainteté qui furent versées dans son âme dès le commencement, ayant toutes été excellentes et depuis toujours accrues par leurs propres effets, ne pouvaient se démentir pour produire des actions ordinaires et basses, mais elles étaient à tous les titres engagées à faire des exploits dignes de leur extraction.

Ecoutons les docteurs. L'humble et le dévot Idiota parle ainsi (1) : O Vierge plus que très-glorieuse, vous êtes belle, il n'y a point de tache en vous ; vous êtes toute belle quant à l'âme par la très-parfaite beauté de vos grâces et de vos vertus; vous êtes belle en votre propre conception, puisque vous n'avez été faite que pour être le temple du Très-Haut; vous êtes toute belle en celle du Verbe divin, qui est la splendeur de la gloire du Père. En vous se sont rencontrées autant de beautés que de vertus; et ce qui est davantage, elles vous ont été accordées avec plus de perfection qu'à nulle autre pure créature. Car jamais vous n'eûtes de semblable ni avant ni après vous. Toutes les vertus qui appartiennent à la vie contemplative et à la vie active se sont ralliées et unies en votre sainte âme, et ont rivalisé ensemble pour faire de vous la merveille et l'étonnement des créatures. Car celles qui servent à la vie active ont épuré votre volonté; les autres ont éclairé votre entendement d'une lumière que nous ne pouvons pas espérer pour nous-mêmes. Non, la pureté des anges ; non, la patience des martyrs ; non, l'abstinence des confesseurs; non, l'innocence et l'humilité des vierges ne vous ont ont point manqué ; en un mot, vous avez emporté la gloire de toutes les vertus, ô très-glorieuse Vierge; et ce qui est encore plus, vous ne les avez pas possédées en quelque médiocrité, mais vous les avez eues en leur plénitude et en leur perfection. Et par-dessus tout cela, pour que vous fussiez accomplie de tout point,

(1) Contempl. de P. Virg.

Digitized by Google

elles ont eu leur complément dans toutes les qualités naturelles, toutes les grâces spirituelles et tous les dons célestes qui peuvent élever une âme au plus haut point d'honneur devant Dieu. Car il n'y a pas moins de différence entre vos contemplations et vos extases et les connaissances des autres, qu'il n'y en a entre le contentement que reçoit celui qui boit à souhait de quelque vin délicieux et le plaisir d'un autre qui n'en a que l'odeur.

Saint Antonin, discourant de ceci, marque admirablement, après Albert le Grand, que jamais il ne fut des vertus comme celles de la Mère de Dieu, qui, étant entre celles des bienheureux esprits et celles des voyageurs sur la terre, avaient toutes les perfections des uns et des autres. Car elles étaient sans contrariété et sans crainte d'altération, comme celles des citoyens du ciel; et d'ailleurs elles étaient méritoires de prix et de récompense, comme les vertus exercées dans les combats de la vie terrestre. Les docteurs ne pouvaient aller plus avant, ni l'esprit humain porter le mérite des vertus de la sainte Vierge plus haut, que d'en dire ce que les saintes Lettres disent de Dieu, qui est seul bon, seul juste, seul immortel, et ainsi de ses autres attributs. Mais nous verrons plus loin comment et pour quelle raison nous attribuons à la Vierge-Mère ce qui appartient à Dieu seul.

De plusieurs raisons que je pourrais mettre en avant, j'en choisis deux seulement. Je les tire des deux offices de la bienheureuse Vierge, qui sont si relevés qu'il était impossible qu'elle s'en acquittât dignement sans être très-excellente en toutes les vertus. Le premier est celui de Mère de Dieu, où aboutissent toutes ses grandeurs comme elles prennent là leur origine. Car la raison ne permettait pas, dit saint Justin le martyr (1), que Dieu choisît pour son Fils une Mère dont les vertus fussent communes et ordinaires; il fallait qu'elle emportât le prix sur tous les autres. En effet, ne convenait-il pas que le lit nuptial de l'Epoux céleste fût parfumé de toutes les fleurs du jardin des vertus et parfumé de tous les aromates du paradis? C'est la douce pensée du saint cardinal Pierre Damien dans un sermon sur l'Assomption, expliquant ces paroles du 3e chapitre des Cantiques: Quelle est celle qui s'élève du désert comme une colonne de vapeur exhalant la myrrhe, l'encens et tous les parfums? Il parle de cette sorte : Les anges, s'étonnant de cette merveille qui n'avait jamais été vue, remarquent en premier lieu qu'elle vient du désert, qui n'est autre que la vaste étendue du monde, où souvent les hommes vivent en bêtes, et où leur prince, qui est le démon, exerce sur eux son pouvoir; monde, au reste, qui est une vraie solitude de vertus, lesquelles ont été contraintes de se retirer dans le ciel, qui est le lieu de leur naissance, à raison du mauvais traitement qu'elles recevaient sur la terre. Ils s'éton-

(1) Lib. Quæstionum, 136.

Digitized by Google

nent, en second lieu, de la voir monter, tandis que les autres descendent en grand nombre. La seule Mère du Créateur monte de vertu en vertu jusqu'à ce qu'elle en ait atteint la plénitude. Mais la principale merveille est de voir comme elle monte, car elle va justement comme une colonne de vapeur droite, déliée et embaumée : droite par la hauteur de sa conversation, déliée par la subtilité de sa contemplation, et embaumée de l'agréable odeur de ses rares vertus, au moyen desquelles elle attire tout le monde après soi. Les anges disent de plus que cette vapeur a le parfum de l'encens et l'odeur de la myrrhe, c'est-à-dire la dévotion et la chasteté. Et de crainte qu'on ne crût qu'elle était dépourvue des autres vertus, ils ajoutent que cette odeur délicieuse est une composition aromatique de tous les parfums les plus exquis, d'autant qu'il n'est point de vertu qu'elle n'ait eue en très-haut degré. Ils disent en outre que, pour rendre une odeur plus agréable, ces aromates ont été pulvérisés, d'autant que les vertus de la sainte Vierge n'ont pas été des vertus molles et délicates, qui n'aient point été mises à l'épreuve, mais des vertus fortes et battues à grands coups par les tribulations.

Saint Ambroise (1) dit que, pour mettre en nous les plus parfaites vertus, il faut avoir devant les yeux la sainte Vierge. Ayez seulement votre pensée attachée sur cet objet, dit-il, et servez-vous de ce seul tableau de la virginité et de la vie de la Mère de Dieu, d'autant que c'est l'image accomplie de toute vertu, le modèle sur lequel vous devez étudier toute votre vie. Là vous verrez les traits hardis de toute sainteté, là vous remarquerez tout ce que vous avez à corriger et ce qu'il vous convient de fuir et d'embrasser.

A quoi je ne voudrais plus ajouter que trois mots, mais je me sens vivement pressé de les dire. Le premier est que Dieu, choisissant la sainte Vierge pour être la Mère de son Fils, s'obligeait par là à la rehausser tellement en sainteté, qu'on pût attribuer les vertus incomparables qu'on remarquait en notre Seigneur à l'éducation qu'il avait reçue d'elle, au moins pendant le temps de sa vie privée, alors qu'il n'était pas encore reconnu pour Fils de Dieu. Ce qui me semble très-raisonnable, vu que le Sauveur n'ayant fréquenté aucune académie, on ne pouvait attribuer l'honneur des rares vertus qui paraissaient en lui qu'à sa très-sainte Mère et au glorieux saint Joseph. Le second est qu'encore que les exemples de la vie de notre Rédempteur surpassent grandement ceux de sa Mère, néanmoins nous pouvons dire en vérité que notre Souveraine a eu cet avantage sur son Fils d'avoir levé la première l'étendard des vertus évangéliques qui n'étaient pas encore connues, bien que ce grand Maître leur ait depuis donné le dernier trait et comme une nouvelle forme, les rendant toutes divines, à raison de la personne d'où elles procédaient. Le

(1) Lib. 2 de Virginibus.

Digitized by Google

troisième est que si nous ne pouvons pas nier que les vertus du Sauveur, comme elles sortaient d'une personne divine et qu'elles se rencontraient dans les occasions plus illustres, n'eussent aussi plus d'éclat que celles de la Vierge, nous pouvons cependant dire avec honneur et avec respect que celles-ci avaient je ne sais quoi de plus doux et de mieux proportionné à notre capacité que celles-là. Je le dis d'autant plus hardiment que je parle d'après le bienheureux saint Anselme, qui assure que Marie nous a présenté des modèles de vertu en quelque manière plus doux et plus humains que ceux de son Fils. Car, encore qu'il y ait peu de proportion entre la lumière du soleil et celle de la lune, néanmoins celle-ci nous est en quelque façon plus agréable, parce que nos yeux la supportent plus aisément que celle-là. De même nous appréhendons les vertus du Sauveur, comme plus éloignées de nous à cause de leur excessive splendeur et de l'union qu'elles ont avec leur principe divin ; au contraire, nous avons plus de courage pour nous approcher de celles de la sainte Vierge, la trouvant toute semblable à nous. Ce qui ne déroge nullement à l'honneur que nous devons au Roi des vertus, puisque enfin tout revient à lui comme à la source de toutes vertus, et qu'il ne perd rien en se faisant une Mère si grande ; au contraire, il y gagne toutes les reconnaissances qu'elle lui rendra, et nous avec elle, et pour l'amour de tous les deux, aussi longtemps qu'elle sera nommée la Mère de Dieu, la Mère des vertus et la Mère du Roi des vertus.

Des grâces abondantes de Marie, dit Vincent Contenson (1), découlèrent des vertus éminentes et héroïques. Elle fut un vrai jardin de délices où se trouvèrent toutes les fleurs et toutes les bonnes odeurs des vertus. La raison en est que par les actes des vertus elle obtint ce degré de sainteté qui était une disposition convenable à la maternité divine. Et comme la dignité de Mère de Dieu est immense, de même ses vertus sont très-parfaites et très-méritoires. Les vertus sont comme les sœurs de la grâce, et comme elle était pleine de grâces, elle fut aussi pleine de vertus. De là les Pères appellent Marie seule pure et sainte, à la splendeur des vertus de laquelle toute la splendeur des vertus des autres disparaît. Marie est le miroir de la vertu, l'image de la vertu.

Toutes les vertus se sont trouvées en Marie dans le degré le plus élevé dont est capable une pure créature, dit le P. Séraphin, passionniste (2). Les saints Pères l'ont toujours proclamé, l'Eglise l'a toujours cru. Les vertus morales qui font la sainteté des hommes sur la terre, et dont Dieu est la source, se trouvent en Dieu ; mais en Dieu ces vertus sont des vertus *exemplaires*, des vertus *modèles*, dit saint Thomas (3), c'est-à-dire essen-

(1) Marialogia, speculat. 9.
(2) *La Cité mystique*. Excellence des vertus de la Vierge, § 4.
(3) 2, 2, q. 63, a. 3.

Digitized by Google

tielles à sa nature, vu que Dieu est prudence, justice, etc. Participer à ces vertus divines d'une manière plus ou moins noble, c'est avoir une sainteté plus ou moins proportionnée et ressemblante à celle de Dieu. Le Verbe divin fait homme, ou l'Homme-Dieu, est le premier à participer à ces vertus divines, et il y participe par l'union hypostatique de la nature humaine à la personnalité divine du Verbe, union qui est la plus noble de toutes. Après lui, sa sainte Mère y participe à son tour par la maternité divine, qui, après l'union hypostatique, est la plus grande dignité dont soit capable une pure créature ; enfin les saints y participent aussi, mais en dernier lieu, par les simples liens de la grâce, d'une manière *éloignée et accidentelle*, tandis que Marie y participe *substantiellement* par la divine maternité, par laquelle elle a donné la substance humaine au Verbe divin, et s'est unie substance à substance à l'Homme-Dieu, non pas par le simple rapport de mère à fils, mais comme digne Mère d'un tel Fils, comme Mère qui tient tout de ce Fils, et qui lui doit tout ce qu'elle possède de grâces, de dons et de vertus.

Par cette union avec son divin Fils, que saint Léon appelle union *consubstantielle* (1), et qui, comme le dit Suarez (2), appartient en quelque manière à l'ordre de l'union hypostatique, ayant avec elle une connexion nécessaire et un rapport intrinsèque ; par cette union, dis-je, Marie a puisé dans sa source non seulement cette plénitude de dons et de grâces dont Dieu l'a enrichie à pleines mains, mais encore cet ensemble prodigieux de vertus héroïques qui forment sa sainteté et la constituent la Reine de tous les saints. Elle participe aux vertus exemplaires de Dieu et à celles de son divin Fils à titre de digne Mère de Dieu, et les saints y participent seulement en vertu de la grâce d'adoption et à titre d'enfants adoptifs; elle y participe avec toute la plénitude dont est capable une pure créature, et les saints avec beaucoup de restriction, et autant que la grâce limitée de l'adoption peut le leur permettre ; elle y participe en se plongeant dans l'océan de la Divinité, et les saints en profitant seulement des petits ruisseaux qui en découlent. Mais ce n'est pas tout: ces vertus exemplaires qui sont en Dieu sont des vertus calmes que Dieu exerce dans la tranquillité de son éternité et de son être immuable, sans que rien puisse s'y opposer. Celui-là donc ressemble le plus à Dieu, de qui la sainteté est tranquille et calme, et qui imite le plus, dans la pratique des vertus, cette tranquillité des vertus divines. Or, après Jésus-Christ, l'Homme-Dieu, il n'y a eu que la Vierge-Mère qui a joui de cette tranquillité, de ce calme dans la pratique des vertus. Seule elle a passé sa vie dans la justice originelle qui soumettait tous ses appétits à la raison et à la grâce, et seule aussi elle a possédé un nombre incalculable d'habitudes infuses qui aug-

(1) Epist. 43 ad Pulch. Aug.
(2) In 3 p., q. 27, disp. 1, sect. 2.

Digitized by Google

mentaient continuellement, dans le secret silencieux de son âme, ses grâces et ses vertus, afin de donner à toutes ses actions la perfection la plus sublime. Tous les autres saints, parmi les enfants d'Adam, ceux même qui se sont le plus distingués en vertus et en sainteté, ont ressenti en eux je ne sais quoi qui retardait l'affection de leur volonté, ou du moins leur opposait tant de résistance, que leurs désirs ne pouvaient être entièrement satisfaits, et qu'ils avaient sujet de se plaindre avec l'Apôtre de la malheureuse sujétion où les mettait leur corps pesant et rebelle. Marie était exempte de ces misères déplorables.

Il y a bien plus de rapports, bien plus de proportion, bien plus de ressemblance entre les vertus et la sainteté de Marie et celles de son Fils Jésus, qui a été le premier de tous à participer avec perfection aux vertus exemplaires qui sont en Dieu, qu'il n'y a de proportion, de rapports et de ressemblance entre les vertus des saints et celles de la Vierge. Cette Mère du Sauveur, dit saint Antonin, a possédé dans la plus haute perfection la sainteté du ciel et de la terre ; elle a pratiqué les vertus des hommes et des anges, mais à un degré où les anges et les hommes n'ont jamais pu parvenir et ne parviendront jamais. Les vertus de Marie ont été *méritoires*, comme celles des hommes, mais sans imperfection ; elles ont été *calmes* et *tranquilles*, comme celles des anges, mais avec le surcroît du mérite (1). Albert le Grand avait dit aussi : Marie eut les vertus avec la perfection des actes, comme les anges, et avec la condition de mériter, comme les hommes voyageurs sur la terre (2). Par là Marie s'élève à une très-grande hauteur au-dessus de toutes les créatures, et se rapproche de Dieu et de son divin Fils plus que tous les hommes et tous les anges.

Les théologiens et les saints Pères ont toujours reconnu dans la Mère du Sauveur cette noble prérogative. Tout en laissant entre elle et son Fils, entre elle et Dieu cette distance infinie qui doit nécessairement exclure la proportion d'*égalité* entre la créature et le Créateur, ils ont reconnu en Marie cette proportion de *ressemblance* qui l'approche de Dieu autant qu'une pure créature peut en approcher, et qui laisse derrière elle le reste des hommes et des anges. La haute sainteté des séraphins eux-mêmes est effacée par l'éclat des vertus de Marie, dit saint Pierre Damien : *Spirituum Maria hebetat dignitatem, ut in comparatione Virginis nec possint nec debeant apparere* (3). Marie, dit saint Antonin, a eu des grâces, des faveurs, des vertus qui ne furent jamais accordées à aucune autre créature : *Illas gratias habuit a quibus omnis creatura vacua fuit* (4). Elle a eu autant de beautés qu'elle a eu de vertus, dit Idiota, et

(1) P. 4, tit. 15, c. 17, § 4.
(2) Sup. Missus, c. 96.
(3) Serm. de Assumpt.
(4) Summ., p. 4, tit, 15, c. 20, § 15.

Digitized by Google

ces vertus et ces beautés ont surpassé toutes celles qu'on a pu voir dans le reste des créatures (1).

Les vertus de Marie, dit Richard de Saint-Victor, ressemblent aux perfections divines et aux vertus exemplaires de Dieu d'une manière toute spéciale : *In terra adepta est Dei similitudinem in virtutibus ac sanctitate, ac morum perfectione* (2).

Ses vertus et sa sainteté ont donc plus de proportion, plus de ressemblance avec les vertus et la sainteté de son Fils, et même avec les vertus et la sainteté de Dieu, qu'elles n'en ont avec les vertus et la sainteté du reste des hommes, et même des anges. Remarquez toujours qu'il n'est point question ici d'une proportion d'*égalité*, mais d'une proportion d'*imitation* et de *ressemblance* en vertus, en sainteté.

Les vertus que pratiqua Marie eurent toute la perfection qu'elles devaient avoir. Toutes les créatures humaines et angéliques ne sauraient les apprécier selon leur juste mérite. Les actes de vertu intérieure furent si multipliés et si excellents en mérite, et accompagnés de tant de faveurs célestes, qu'ils remportent la palme sur tous les actes des plus sublimes séraphins. Vous trouvez dans les vertus que pratiqua Marie un répertoire universel qui vous fait voir d'un seul coup d'œil l'essence et le comble de la perfection. Vous y voyez un miroir sans tache dans lequel la vive image du Verbe incarné est représentée. Vous découvrez dans cette vive image une exacte et fidèle copie de toute la sainteté, la beauté de la virginité, les attraits de l'humilité, la promptitude de la dévotion et de l'obéissance, la fermeté de la foi, la certitude de l'espérance, l'ardeur de la charité, et, pour le dire en peu de mots, vous y découvrez l'abrégé le plus accompli de toutes les merveilles de la droite de Dieu.

Il fallait au Fils de Dieu fait homme un miroir qui nous le représentât d'avance et qui fût l'expression fidèle de sa vie, de ses œuvres, de ses pensées, de ses désirs et de ses dons ; ce miroir, c'est Marie, la Vierge immaculée. Pour connaître le Fils, il faut le voir dans la Mère, comme, pour connaître le Père éternel, il faut le voir dans son Fils, qui en est l'image substantielle.

Avant de descendre au détail des vertus de Marie, il faut voir en général à quel haut degré de perfection elle les posséda et les pratiqua. La vertu est une habitude qui orne et ennoblit la puissance raisonnable de la créature, qui l'incline à faire le bien. La sainte Vierge fut ornée, dès le premier instant de sa vie, des habitudes de toutes les vertus à un très-haut degré. Les puissances de l'âme de Marie étaient parfaitement réglées, et n'étaient point asservies, ainsi que nous l'avons dit plus haut, à ces répugnances que doivent surmonter les autres enfants d'Adam ; car

(1) Lib. de Contemplat. Virg., c. 2.
(2) In Cant., c. 26.

Digitized by Google

elle n'eut ni la tache du péché, ni son aiguillon qui incline au mal et répugne au bien. En même temps ces puissances avaient une capacité, une aptitude à se perfectionner par les habitudes des vertus qui pouvaient les faire pencher vers ce qui était meilleur, plus parfait, plus saint, plus louable. En outre, Marie étant une pure créature, et par conséquent passible, était sujette à ressentir la peine, à chercher un repos licite et permis; elle pouvait même, sans avoir pour cela en elle la moindre imperfection, ressentir une certaine inclination à omettre certaines œuvres de surérogation. Or, les parfaites habitudes des vertus l'aidèrent beaucoup à vaincre les inclinations naturelles, quoique innocentes, et elle coopéra avec tant de ferveur et de courage aux favorables impulsions de ces saintes habitudes, que ces habitudes elles-mêmes produisirent toujours, dans toute leur force, leurs effets salutaires, et Marie s'en servait dans tous ses mouvements pour perfectionner de plus en plus toutes ses actions. De là vient, dit la mère d'Agreda (1), que l'âme de la Vierge était si éclairée, si ennoblie, si habituée au bien, si facile, si prompte et si courageuse à se porter vers la fin dernière de la créature, et si joyeuse en pratiquant les choses les plus parfaites, que si notre faible vue pouvait pénétrer la partie la plus cachée et la plus sacrée de son cœur, nous verrions alors qu'après Dieu Marie est l'objet le plus beau, le plus admirable et le plus propre à nous causer de la vraie joie. Toutes les vertus avaient en elle leur plus haute perfection; elles étaient accomplies.

Outre les vertus infuses qu'elle reçut, elle eut aussi les vertus acquises, dont elle augmenta le trésor par une application continuelle. Les actes de vertu de Marie furent si réitérés, qu'elle ne perdit aucun instant, et elle fit ces actes avec une perfection portée au plus haut degré dont soit capable une pure créature. Il nous faudrait inventer un autre mot que celui d'habitude pour bien expliquer ce que Marie acquit par ses œuvres. Elle ne fit rien que par le mouvement de la grâce, et elle dirigeait tout à la plus grande gloire du Très-Haut et à son bon plaisir. C'était là le motif unique et la fin dernière de toutes ses actions. Pour le dire en un mot, Dieu remplit Marie de toutes sortes de biens, et l'éleva au plus haut degré de perfection où il puisse élever une pure créature, destinée à être la Mère de son Fils. Toutes ces vertus ne laissaient pas cependant de croître : les infuses croissaient, parce que Marie les augmentait continuellement par ses mérites, et les acquises croissaient à leur tour, parce que la Vierge les produisait et se les procurait par de nouveaux actes très-saints et très-méritoires (2).

Soyez donc bénie à jamais, ô Marie! Rien au monde n'a pu arrêter l'essor de votre âme vertueuse, qui s'est envolée vers Dieu pour faire en lui

(1) *Cité de Dieu*, nos 479-480.
(2) Marie d'Agreda, ut supra, nos 481-483.

Digitized by Google

sa demeure. Par vos vertus prodigieuses, aussi bien que par les grâces dont le Seigneur vous a enrichie, vous vous êtes approchée si près de Dieu, que vous avez laissé derrière vous tous les hommes et même tous les anges. Attirez-nous vers vous, ô Mère pleine de bonté, et au milieu de tant d'ennemis qui nous font la guerre ici-bas, et qui voudraient nous empêcher d'imiter vos vertus, soyez notre protectrice, notre soutien, notre consolation, notre force.

Digitized by Google

XCVIII

VIRGINITÉ PERPÉTUELLE DE MARIE.

La virginité des anges ne peut être comparée à la virginité de celle qui fut le sanctuaire du Saint-Esprit et la demeure du Fils de Dieu, dit saint Bernard. Si nous estimons la valeur d'une chose par sa rareté, celle qui, la première sur la terre, se propose de mener une vie angélique, est au-dessus de tous. Comment cela se fera-t-il? dit Marie à l'ange; car je ne connais point d'homme (Luc. 1, 34). Elle ne balance pas à préférer sa virginité aux grandes promesses qui lui étaient faites de la part de Dieu (1).

C'est avec raison, dit saint Jérôme, que l'ange est envoyé à la Vierge Marie, parce que la virginité a toujours été la vertu des anges : *Et bene angelus ad Virginem Mariam mittitur, quia semper est angelis cognata virginitas.* Il est certain que ne pas vivre de la chair dans la chair, ce n'est pas une vie terrestre, mais céleste : *Profecto in carne, præter carnem vivere, non terrena vita est, sed cœlestis.* Ainsi, la vie angélique a un bien plus grand mérite dans la condition de l'homme que dans la condition de l'ange; car être ange c'est de la félicité, mais être vierge c'est de l'héroïsme, puisque la Vierge s'efforce d'obtenir par la grâce ce que l'ange possède par nature : *Unde in carne angelicam vitam acquirere, majus est meritum quam habere. Esse enim angelum, felicitatis est; esse vero virginem, virtutis : dum hoc obtinere viribus Virgo nititur cum gratia, quod habet angelus ex natura* (2).

Marie est la première qui fait vœu de virginité (3), et par son exemple elle en attire beaucoup d'autres à se consacrer à cette sublime vertu. Marie est la première qui lève l'étendard de la virginité, sous lequel par la suite un grand nombre ont voulu combattre, et la plupart ont augmenté la gloire de la virginité par un glorieux martyre. A la suite (de Marie), dit le Psalmiste, paraîtront une multitude de vierges; ô Roi, les compagnes de l'Epouse vous seront présentées. On les amènera avec joie, avec

(1) In Assumpt. B. Mariæ, serm. 4.
(2) Epist. 10 ad Paulam et Eustochiam. De Assumpt B. M. Virg. sermo.
(3) Hortus Pastorum, lib. 2, tract. 4.

Digitized by Google

allégresse; on les introduira dans le palais du Roi : *Adducentur Regi virgines post eam; in lætitia et exultatione adducentur in templum Regis*, 44, 14-15. Ainsi, Marie est la tête, elle est la mère de tous en virginité, virginité qu'elle consacre en elle-même par un vœu solennel, sans précepte précédent, sans conseil, sans exemple. Ainsi, elle est comme ayant enfanté les autres vierges à son imitation.

La voix de la colombe a été entendue dans notre terre, disent les Cantiques : *Vox turturis audita est in terra nostra*, 2, 12. Marie est la première colombe qui se fait entendre sur la terre; car la voix par laquelle elle annonce le vœu de virginité est la voix d'une très-chaste colombe, et cette voix s'est fait entendre en notre terre, voix qui n'avait jamais été entendue dans aucun siècle et nulle part. Mais après elle des millions de vierges ont voulu l'imiter, et, comme des colombes saintes, elles se sont consacrées à Dieu dans la retraite par un vœu de perpétuelle chasteté. Marie est la verge d'Aaron, dont il est dit au livre des Proverbes, 17, 8 : La verge d'Aaron germa, et des boutons parurent, et des fleurs sortirent, et les feuilles s'étant ouvertes, il parut du fruit. Ce qui convient parfaitement à la Vierge auguste, qui la première donne à Dieu la fleur de la virginité, fleur céleste qui se multiplie par la suite à l'infini. Marie excelle sur toutes les autres par sa virginité, parce que sa virginité, quant à son but et à son esprit, est d'autant plus efficace et plus parfaite, qu'elle a son principe dans un immense amour et dans une grâce immense.

En vérité, dit Philippe de Harvenge (1), un privilége spécial d'une incomparable virginité brilla en Marie; sans cette vertu angélique possédée au suprême degré, jamais le Fils de Dieu ne l'aurait choisie pour sa demeure; il convenait que celle qui devait travailler au salut du monde fût vierge, car celle qui avait perdu le monde entier était vierge : *Decebat namque ut virgo esset quæ mundum redimebat, quia virgo exstitit illa prima parens quæ totum mundum perdiderat.*

Marie est vierge de corps, vierge d'âme, vierge de cœur; elle est la Reine des vierges. Saint Grégoire de Nazianze l'appelle le porte-étendard des vierges, *virginum vexillifera;* saint Ambroise la nomme la maîtresse de la virginité, *virginitatis magistra;* saint Jean Damascène l'appelle la gloire de toute la virginité, *gloria totius virginitatis;* saint Bernard, la tête de la virginité, *virginitatis primiceria.* Elle est appelée par Idiota le capitaine de la virginité, *virginitatis primipila;* par saint Germain de Constantinople, le type et la forme de la virginité, *virginitatis typus et forma;* par saint Jacques dans sa liturgie, la gloire des vierges, *virginum gloria;* saint Cyrille d'Alexandrie, dans son homélie 6e contre Nestorius, l'appelle la couronne de la virginité, *virginitatis corona.*

La virginité de Marie fut parfaite, dit Paul a Sancta Catharina (2), et

(1) Moralitates in Cant.

(2) De B. M. Virg. Prædestin. et Nativit., lib. 2, cap. 2, sect. 3.

Digitized by Google

digne de tout éloge. Plus elle craignait de la perdre, plus elle se rendait digne de la conserver, plus elle attirait Dieu en elle; et parce qu'elle pratiqua merveilleusement cette belle vertu, elle porta Dieu à venir habiter en elle.

La virginité perpétuelle de la Mère de Dieu (1), avant, pendant et après son enfantement, est un article de foi, qui repose sur la tradition de tous les siècles, et que nous professons tous les jours en disant dans le Symbole : Jésus-Christ, qui est né de la Vierge Marie : *Natus ex Maria Virgine*. L'Eglise a toujours entendu ces paroles dans ce sens que Marie est la Vierge par excellence, et que sa virginité perpétuelle est un don miraculeux annexé à sa maternité divine. De là l'usage d'appeler Marie *la sainte Vierge*, comme de son nom propre, de son nom distinctif, nom que déjà, au quatrième siècle, saint Epiphane déclarait essentiel à Marie, invariable et impérissable dans l'Eglise (2). Les chrétiens d'Orient s'expliquent plus clairement encore, en appelant la Mère de Dieu *toujours vierge*, nom qui exprime matériellement la virginité perpétuelle. Mais l'Occident a rendu en deux mots ce que l'Orient exprimait en un seul; car les plus anciens auteurs latins ont attribué la qualification de *toujours vierge*, SEMPER VIRGO, à la Mère de Dieu.

Après saint Ambroise et saint Jean Damascène, une foule de saints docteurs enseignent que Marie a toujours été vierge d'âme et de corps.

La virginité de Marie, dit saint Bernard, est au-dessus de la pureté des anges : *Mariæ virginitas major quam angelica puritas* (3).

Il convenait, dit saint Anselme, que la bienheureuse Vierge brillât d'une virginité sans égale, puisque Dieu le Père vouait lui donner pour Fils son Fils unique, qu'il avait engendré semblable à lui, et qu'il aimait comme lui-même (4).

Je suis, dit Marie, représentée par l'épouse des Cantiques, je suis la fleur des champs et le lis des vallées : *Ege flos campi et lilium convallium*, 2, 1. Marie, dit la Sagesse, est née de la vertu de Dieu; elle est une pure émanation du Tout-Puissant; aussi ne trouve-t-on en elle rien de souillé : *Vapor est virtutis Dei, et emanatio quædam est claritatis omnipotentis Dei sincera; et ideo nihil inquinatum in eam incurrit*, 7, 26.

Dieu, dit Bossuet (5), qui avait prédestiné la sainte Vierge pour l'associer à sa très-pure génération, lui inspira l'amour de la virginité dans un degré si éminent, que non seulement elle en fit vœu, mais que, même après que l'ange lui eut déclaré quel Fils elle devait concevoir, elle ne voulut point acheter l'honneur d'en être la Mère au prix de sa virginité.

(1) Chap. 11, art. 3.
(2) Hæres. 78, 2, 6.
(3) Serm. de Nativit.
(4) De Concept. Virg., cap. 18.
(5) *Elévations sur les mystères*, 3e élévation, 12e semaine.

Digitized by Google

Elle répond donc à l'ange : Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme? (Luc. 1, 34.) C'est-à-dire : J'ai résolu de tout temps de n'en point connaître. Cette résolution marque dans Marie un goût exquis de la chasteté, et dans un degré si éminent, qu'elle est à l'épreuve non seulement de toutes les promesses des hommes, mais encore de toutes celles de Dieu. Que pouvait-il promettre de plus grand que son Fils, en la même qualité qu'il le possède, c'est-à-dire en la qualité de Fils? Elle est prête à le refuser, s'il faut perdre sa virginité pour l'acquérir.

Digitized by Google

XCIX

MARIE VIERGE ET MÈRE.

Marie, dit saint Augustin, est vierge en concevant, vierge en enfantant, et elle reste vierge après l'enfantement : *Virgo concepit, virgo peperit, virgo post partum illibata permansit* (1).

Jésus-Christ, engendré de toute éternité du Père, naît de la Vierge-Mère, dit ailleurs saint Augustin (2). Dans sa première nativité, il naît d'un Père impassible ; dans la seconde, il naît d'une Vierge incorruptible. Le Père, qui engendre celle-là, seul la connaît ; la Vierge et Mère sans tache, qui ignore l'homme, seule connaît celle-ci. Dans le Père, impassibilité ; dans la Mère, incorruption. Dans le Père, perpétuelle divinité ; dans la Mère, éternelle virginité. Car le Seigneur lui dit par le prophète Osée : Je te prendrai pour mon épouse à jamais : *Sponsabo te mihi in sempiternum*, 2, 19. Or, celle qui est appelée Epouse éternelle est Vierge éternelle. Il vient invisiblement du Père et visiblement de la Mère ; il vient du Père d'une manière incomparable, et de la Mère d'une manière incomparable, parce que dans cette nativité il a sans corruption Dieu pour Père sans mère ; dans celle-ci il a la Vierge pour Mère sans père. Dans celle-là il est coéternel du Père et coéternel de son Auteur ; dans celle-ci il est le Fils de la Vierge et le Créateur de sa Mère. Car celui qui est descendu dans le sein est le Créateur du sein ; il est sorti du sein sans le corrompre, afin que celui qui a dans le ciel pour Père un Dieu vierge eût sur la terre pour Mère une Vierge. En Dieu il est engendré en dehors du temps, en la Vierge il est né à la fin des temps. En Dieu il naît sans fin, en la Vierge il est conçu sans l'homme. En Dieu il est sans commencement de génération, en la Vierge il est venu sous la loi et la chair. En celui-là il est un Dieu invisible ; en celle-ci il est homme visible par le corps, parce que le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous. En celui-là il est impassible, en celle-ci il est mortel. Il est très-élevé en celui-là, en celle-ci il est soumis, soumis aux injures de sa passion et de sa

(1) Serm. 13 in Natali Domini.
(2) Serm. 18 in Natali Domini.

Digitized by Google

mort, mais de la mort de la croix. Et par ces deux nativités il est glorieux dans les cieux et victorieux en toutes choses sur la terre.

Ecoutez ce que vous connaissez déjà, dit encore le grand saint Augustin ; considérez attentivement ce que vous avez entendu ; aimez ce que vous croyez, annoncez ce que vous aimez. Le Christ comme Dieu est né du Père, et comme homme de la Mère. Il vient de l'immortalité du Père, de la virginité de la Mère; du Père sans mère, de la Mère sans père; du Père sans le temps, de la Mère sans homme; du Père, principe de la vie; de la Mère, qui est la fin de la mort. Pour tout réparer et sauver, la lumière se lève sur le monde, la résurrection sur les morts, la vie sur les mortels. Voyez le miracle de la Mère du Seigneur : vierge elle conçoit, vierge elle enfante, vierge elle demeure après l'enfantement. O glorieuse virginité et admirable fécondité ! La vertu du monde naît, et celle qui enfante ne sent aucune douleur ; le sein met au jour, l'enfant est reçu, et cependant la virginité est conservée. Car il était convenable que par la naissance de Dieu le mérite de la chasteté s'accrût, et que par son avénement, qui devait guérir ce qui était corrompu, celle qui était sans corruption restât telle, et que celui qui donne la chasteté spirituelle ne fût point la cause de la lésion de la pureté du corps (1).

Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie : *Qui conceptus est de Spiritu sancto, natus ex Maria Virgine* (Credo). Comme vous entendez que cette nativité s'est faite par le Saint-Esprit, dit saint Augustin (2), soyez certain que la Vierge a pu concevoir. Pourquoi ne croiriez-

(1) Audite quod jam nostis, recolite quod audistis, amate quod creditis, prædicate quod amatis. Natus est Christus Deus de Patre, homo de Matre. De Patris immortalitate, de Matris virginitate; de Patre sine matre, de Matre sine patre; de Patre sine tempore, de Matre sine semine; de Patre principium vitæ, de Matre finis mortis. Ad salvanda omnia, oritur lux mundo, defunctis resurrectio, vita mortalibus. Videte miraculum Matris dominicæ : virgo concipit, virgo parturit, virgo post partum permansit. Gloriosa virginitas et præclara fœcunditas ! Virtus mundi nascitur, et nullus gemitus parturientis sentitur; vacuatur uterus, infans excipitur, nec tamen virginitas violatur. Dignum enim erat, ut Deo nascente, meritum cresceret castitatis, nec per ejus adventum violaretur integra, qui venerat sanare corrupta; nec per eum pudicitia corporalis læderetur, per quem donatur castitas spiritalis. (*Serm.* 19 *in Natali Domini.*)

(2) Qui conceptus est de Spiritu sancto, natus ex Maria Virgine. Cum Spiritum sanctum ministratorem tantæ nativitatis audieris, nullatenus dubites Virginem potuisse concipere. Cur non credis eum in utero incorruptæ Virginis potuisse hominem figurare, quem credere debes hominem fecisse de limo terræ? Nec dubites Mariam Virginem mansisse post partum, quia qualiter hoc factum sit, non humanus sermo neque sensus potest comprehendere, quoniam Deus Pater voluit Filium suum coæqualem sibi per omnia, in nulloque dissimilem, humanam pro hominibus suscipere carnem, ut omnibus sibi credentibus ejusque obsequentibus voluntati, æternam vitam largiretur et gloriam, ut hominem ad imaginem Dei factum, et per invidiam deceptum diaboli, atque a regno expulsum æterno, per unicum Filium suum carnem assumendo, et humanam naturam suscipiendo, erueret a diabolo, et regno restitueret æterno. (*Serm.* 4 *de Tempore.*)

Digitized by Google

vous pas qu'il ait pu former l'homme dans le sein de la Vierge incorruptible, puisque vous devez croire qu'il a fait l'homme du limon de la terre? Et ne doutez point que Marie soit restée vierge après l'enfantement, quoique l'intelligence humaine ne puisse comprendre, ni la parole humaine expliquer comment cela s'est fait, parce que Dieu le Père a voulu que son Fils, égal à lui en toutes choses et semblable à lui en tout, prit la chair humaine pour les hommes, afin de donner à tous ceux qui croiraient en lui et qui se soumettraient à sa volonté la vie et la gloire, afin que par son Fils unique, qui s'incarnait et qui prenait la nature humaine, il arrachât des mains du démon l'homme fait à l'image de Dieu, qui avait été trompé par l'envie de Satan et chassé du royaume éternel, et qu'il lui rendît ce royaume qu'il avait perdu.

Que Marie dise (1) : Je vous ai enfanté, ô mon Fils, et je n'ai pas violé ma virginité; je tiens le royaume de la virginité, et j'ai enfanté le Roi de la chasteté; j'ai eu dans le palais de mon sein le Fils du Roi éternel, il y est entré, il en est sorti, et je n'ai pas laissé échapper de mes mains la clef du royaume de la pudeur. Je suis devenue la porte du ciel, la porte du Fils de Dieu. Cette porte était fermée, le prophète Ezéchiel l'avait vue dans une divine vision; de cette porte qui m'appartient il disait : La porte du sanctuaire qui regardait l'orient était fermée. Et le Seigneur me dit : Cette porte demeurera fermée, et nul homme n'y passera, parce que le Seigneur Dieu d'Israël est entré par cette porte, 44, 1-2. Et comme cette prophétie s'est admirablement accomplie! Qu'entend-on par cette porte fermée du temple du Seigneur, sinon que Marie gardera toujours l'intégrité de sa virginité? Et que veulent dire ces paroles : Nul homme n'y passera, sinon que Joseph ne la connut jamais? Et que signifient ces paroles, que le Seigneur seul entre par cette porte, sinon que le Saint-Esprit a rendu la Vierge féconde? Et que disent ces autres paroles : Cette porte sera fermée à jamais, sinon que Marie est vierge avant l'enfantement, vierge pendant l'enfantement, vierge après l'enfantement? Que Marie dise donc : Je suis devenue la porte du ciel, la porte du Fils de Dieu : *Porta facta sum cœli, janua facta sum Filio Dei.* J'ai été une porte fermée pour celui qui, après sa résurrection, entra par une porte fermée. Conçu dans mon sein, il m'a conservée vierge sans tache; il a rempli mes entrailles de sa divinité sans faire dommage à la virginité. Il est sorti magnifique et à pas de géant de mon sein, et mon sein a conservé sa pureté; dans la conception, la virginité était avec moi, et dans l'enfantement, la douleur n'a pas osé s'approcher. O admirable et louable femme entre les femmes, en laquelle l'ange salue la virginité, seule inviolable dans sa fécondité! *O mira et laudabilis inter feminas, in qua ab angelo salutatur virginitas, sola imprægnata nec vitiata!* O bienheureuse Vierge,

(1) Id. S. Aug., Appendix de diversis, serm. 33.

Digitized by Google

je considère votre conception, et je suis saisi d'effroi; je contemple votre enfantement, et je tremble; j'adore votre Fils, et je revis: *Considero conceptum tuum, beata Virgo, et expavesco; intueor partum, et contremisco; adoro Filium tuum, et revivisco.* Racontez-moi, je vous supplie, comment vous avez mérité d'être appelée la Mère du Seigneur et l'Epouse du Fils de Dieu; faites-moi connaître ce que je vous demande, et pardonnez-moi si j'ose m'entretenir avec vous; pardonnez-moi, dis-je, quoique je ne sois qu'un pauvre serviteur, d'oser vous parler. Et plût à Dieu qu'au moins je fusse un bon serviteur, et non un serviteur inutile et un mauvais serviteur, parce que je ne vous parle pas avec tremblement comme serviteur! Pardonnez-moi donc de ce que j'ose converser avec l'Epouse de mon Seigneur, et cependant indiquez-moi comment le Fils de Dieu a pu être engendré par vous. Ecoutez, mes frères, écoutez Marie nous parlant, absente de corps, présente d'esprit, dans la modestie de sa virginité, ne regardant point l'ange qui lui parle et qui lui dit comment le Créateur la rendra Mère. J'étais, dit Marie, dans ma maison, jeune fille juive, de la race du roi David; je suis devenue adulte, et j'ai épousé Joseph, et j'ai plu à un autre, non que l'adultère s'en mêlât, mais par l'entremise du Saint-Esprit. J'ai été mariée à un homme juif, et j'ai plu à l'Homme-Dieu. L'homme juif m'a épousée, et le Christ-Dieu m'a aimée. Joseph mon époux ignorait que mon Dieu m'aimait; il eut la pensée que j'étais devenue infidèle. Car, vivant vierge avec Joseph mon époux, vierge lui-même, un grand paranymphe du Christ vient à moi, non le premier patriarche ou un prophète royal, mais l'archange Gabriel lui-même, resplendissant de lumière. J'en suis troublée. Il me salue, et je conçois. Il me dit: Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, il est avec vous plus encore qu'avec moi; car il est avec moi comme étant mon Seigneur et mon Créateur, mais par vous le Seigneur sera engendré. Le Seigneur est avec vous de manière qu'il soit dans votre cœur, qu'il soit dans votre sein, qu'il remplisse votre âme et votre chair, qu'il sorte plein de beauté de votre sein comme l'époux de son lit nuptial, comme un roi puissant qui sort avec majesté, comme un prince qui vient de sa cour royale, et sans porter la moindre atteinte à votre virginité. Et je lui dis: Comment se fera-t-il que je devienne féconde en conservant ma virginité, car je ne connais point d'homme? Je suis mariée à un homme juste, et comment sans lui concevrai-je? Mais si je puis devenir mère restant vierge, dites-le-moi, vous trouverez mon cœur prêt à obéir. Je désire ardemment, pour plaire à mon Dieu, d'être féconde, mais sans perdre ma virginité. L'ange Gabriel explique le mode de la conception, qu'elle aura lieu par une parole puissante du Sauveur, et il lui dit: O Marie, Vierge de Dieu, Epouse de Dieu, Bien-Aimée de Dieu, Servante de Dieu, Mère de Dieu, si vous me demandez comment vous concevrez restant vierge, vous enfanterez vierge, et vous resterez vierge après l'en-

Digitized by Google

fantement, ou comment celui qui vous a faite s'incarnera en vous, écoutez-moi et ne vous troublez point. L'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. La vertu du Très-Haut vous couvrira tellement de son ombre, que vous serez à l'abri de toute concupiscence pour être la Mère du Créateur. O admirable mérite de la virginité ! La virginité de Marie devient féconde par la salutation de l'ange, et Marie, vierge dans le sein de sa Mère, demeure vierge dans la conception d'un Dieu, et sa virginité féconde est saluée et louée par les anges, et la virginité de Marie allaitant est annoncée par une étoile du ciel et est honorée par les présents des mages (*ut supra*).

O vierges saintes, réjouissez-vous : la Vierge a enfanté le Christ. Que la stérilité ne vous afflige pas ; votre foi est la plus heureuse et la plus grande fécondité. Ne vous attristez pas de ne pas être mères, vous qui engendrez spirituellement, qui demeurez vierges, qui avez des enfants sans perdre l'intégrité. Vous avez reçu de lui le nom de mère en gardant l'honneur de la chasteté. Aimez votre glorieux état, conservez soigneusement ce que vous avez reçu. Imitez avec fidélité la Mère de notre divin Chef, votre Epoux : celui qui est né de la Vierge Marie ne vous refuse pas les gages de la virginité et de la fécondité ; ce qu'il a donné à une si grande Mère, ce qu'il a conservé dans sa chair, il vous le donne aussi à vous-mêmes, pour que vous soyez vierges et mères, pour que vous soyez la chair sainte du Christ, exempte de toute souillure. Et la chair du Christ n'a pas été stérile, car par la prédication de cette chair il a régénéré pour la vie les enfants spirituels, et cette même chair mise à mort a fructifié par sa passion dans le monde entier. Ainsi parle saint Augustin (1).

Venez, vierges, vers l'incomparable Vierge, et réjouissez-vous, dit ailleurs le même saint docteur ; venez, ô vierges, vers la Vierge, et vous serez toujours vierges et toujours fécondes.

Marie est féconde, mais vierge ; elle est vierge, mais mère : la virginité est unie à la fécondité. En elle sont la sainteté, la sincérité, la pureté, la chasteté, l'intégrité, la foi, et toutes les vertus, afin que cette intrépide servante porte dans son sein son Créateur, et que devant enfanter par une céleste vertu, triomphant des misères de son sexe, elle ignore la douleur et les gémissements (2).

Voici la grande merveille qu'il faut admirer en Marie, dit saint Bernard (3) : la virginité avec la fécondité. Car jamais on n'a ouï dire qu'une

(1) De Symbolo ad catechumenos, lib. 4.

(2) Fœta, sed virgo ; virgo, sed mater : sterilitate enim caruit, non pudore. Astat sanctitas, sinceritas, pudicitia, castitas, integritas, fides, et omnes simul affuere virtutes ; ut intrepida famula suo utero portaret Auctorem, et cœlesti paritura virtute, sexus sui victrix, dolorem gemitumque nesciret. (S. Aug., *Appendix de diversis*, serm. 26.)

(3) Serm. 29 in Cant.

Digitized by Google

femme fût mère et vierge tout ensemble. Oh! si vous prenez garde de qui elle est Mère, où ne s'élèvera pas votre admiration?

Oh! qu'heureuse est Marie, qui a possédé l'humilité et la virginité! dit ailleurs saint Bernard. Et quelle singulière virginité que celle que la fécondité honore, loin de la souiller! O incomparable fécondité que la virginité accompagne! Qu'y a-t-il qui ne soit pas admirable en toutes ces choses? que trouver de comparable? Qu'y a-t-il là qui ne soit pas merveilleux? Car si vous pesez ces grandes choses, que trouvez-vous de plus digne de votre admiration, ou de la fécondité dans la Vierge, ou de l'intégrité dans la Mère; ou de sa sublime grandeur dans sa maternité, ou de sa profonde humilité dans sa sublime élévation? (*Homil. 4 super Missus est.*)

O nouveauté merveilleuse et vraiment inouïe! s'écrie le même saint. La Vierge enfante, et elle demeure vierge après l'enfantement; en elle est tout à la fois la fécondité et l'intégrité de la chair; elle possède la joie de la mère avec l'honneur de la virginité : *O vere novitas inaudita! Virgo peperit, et post partum inviolata permansit; fœconditatem prolis cum carnis integritate, et gaudium matris habens cum virginitatis honore* (1).

Marie, dit saint Jérôme, est vierge avant son mariage, vierge pendant son mariage, vierge concevant, vierge enfantant, vierge allaitant; elle est appelée Mère à bon droit, encore qu'elle ne tienne pas ce droit de son époux. Le Fils tout puissant n'enlève point en naissant la virginité à la Mère qu'il avait choisie pour naître d'elle (2).

La foi et la vérité attestent que le Christ est né de la Vierge, dit saint Augustin : *Fides et veritas hoc prædicat quod Christus sit natus ex Virgine.* Qui ne serait étonné d'entendre parler de la naissance de Dieu? On parle d'un Dieu qui naît; voyez les miracles lorsqu'il vient au monde : La Vierge le porte dans son sein; sa virginité est conservée. Il est dans le sein de la Mère sans père; celle qui ne connaît pas d'homme sent son enfant dans ses entrailles. La Vierge-Mère enfante, elle est féconde et intacte. Son Fils naît sans père-homme; celui qui naît a fait lui-même sa Mère. Le Créateur de toutes choses est fait parmi toutes choses, le Maître de l'univers est porté dans les mains de sa Mère; il suce les mamelles, il gouverne les astres; il se tait, et il est la parole; il ne montre pas encore par sa langue ce qu'il est, et la nature entière annonce que son Créateur est né (3).

(1) In vigilia Nativit. Domini, serm. 4.

(2) Ipsa virgo extitit ante conjugium, virgo in conjugio, virgo prægnans, virgo pariens, virgo lactans, et dicta merito mater non de marito. Sanctæ quippe Matri omnipotens Filius nullo modo natus virginitatem abstulit, quam nasciturus elegit. (*Epist. 11, de Assumpt. Virg. serm.*)

(3) De Symbolo ad catechumenos, lib. 4.

Digitized by Google

Si je loue en Marie la virginité, dit saint Bernard, un grand nombre de vierges se présentent aussi. Si j'exalte l'humilité, il s'en trouve plusieurs qui, d'après le témoignage de son Fils, sont doux et humbles de cœur. Si je veux glorifier la multitude de ses miséricordes, il y a des hommes de miséricorde et aussi des femmes. Mais où elle n'eut jamais de semblable et n'en aura jamais, c'est dans les joies de la mère alliées à l'honneur de la virginité. Tel est le privilége de Marie; il ne sera donné à nulle autre, parce qu'il ne lui sera point ôté. Il est singulier, mais il est toujours inexprimable; nul ne le peut comprendre ni en parler. Et si vous y ajoutez la considération de l'Enfant dont elle est la Mère, quelle langue même angélique pourra assez exalter en louanges la Vierge-Mère, Mère non d'un homme, mais de Dieu? Double nouveauté, double prérogative, double miracle, mais très-convenable; car tout autre fils était indigne de la Vierge, et tout autre enfantement eût été indigne d'un Dieu (1).

Quelle est la pureté angélique, ajoute saint Bernard, qui oserait se comparer à la virginité de celle qui fut digne d'être le tabernacle de l'Esprit saint et la demeure du Fils de Dieu? Si nous estimons la valeur des choses par leur rareté, celle qui la première s'est proposé de mener une vie angélique sur la terre est au-dessus de toute créature. Comment, dit-elle, cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme? Elle n'hésite point; elle est immuable dans sa fidélité au vœu qu'elle a fait de demeurer vierge, malgré l'assurance de l'ange qui lui promet un Fils (2).

Marie, dit ailleurs saint Bernard (3), est inébranlable comme le rocher. N'est-elle pas appelée rocher à bon droit, elle qui, inébranlable dans l'amour de son intégrité, solide dans son affection, était insensible comme une pierre à toutes les amorces du péché? L'intégrité virginale n'est-elle pas justement comparée à un rocher, elle qui ne produit rien de sa na-

(1) Si in ea (Maria) laudavero virginitatem, mihi multæ virgines post eam videntur offerri. Si humilitatem prædicavero, invenientur forte vel pauci, qui, docente Filio ejus, mites facti sunt et humiles corde. Si magnificare voluero misericordiæ ejus multitudinem, sunt aliqui misericordiæ viri, etiam et mulieres. Unum est, in quo nec primam similem visa est, nec habere sequentem, gaudia matris habens cum virginitatis honore. Mariæ privilegium est, non dabitur alteri, quia non auferetur ab ea. Singulare est, sed continuo etiam indicibile invenitur, ut nemo assequi possit, sic nec eloqui quidem. Quod si et illud adjicias, cujus Mater? Quæ jam poterit lingua, etiamsi angelica sit, dignis extollere laudibus Virginem Matrem, Matrem autem non cujuscumque, sed Dei? Duplex novitas, duplex prærogativa, duplex miraculum, sed digne prorsus aptissimeque conveniens. Neque enim filius alius Virginem, nec Deum decuit partus alter. (*In Assumpt. B. Mariæ*, serm. 4.)

(2) Quæ vel angelica puritas virginitati illi audeat comparari, quæ digna fuit Spiritus sancti sacrarium fieri, et habitaculum Filii Dei? Si rerum pretia de raritate pensamus, quæ prima in terris angelicam proposuit ducere vitam, super omnes est. Quomodo, inquit, fiet istud, quoniam virum non cognosco? Immobile propositum virginitatis, quod nec angelo Filium promittente, aliquatenus titubavit. (*In Assumpt. B. Mariæ*, serm. 4.)

(3) In Annunt. dominica, serm. 1.

Digitized by Google

ture, qui ne peut enfanter que par la vertu de la rosée divine, et qui reste vierge dans la conception et dans l'enfantement? Mais, dit Isaïe, que la terre s'ouvre et qu'elle germe le Sauveur : *Aperiatur terra, et germinet Salvatorem*, 45. O saint Isaïe, que dites-vous, qu'elle s'ouvre? Que signifie donc ce que le Seigneur dit à Ezéchiel : Cette porte sera fermée, et elle ne sera point ouverte : *Porta hæc clausa erit, et non aperietur*, 44. Vous a-t-il été seulement découvert qu'une mère serait féconde, et le mystère d'une intégrité perpétuelle vous a-t-il été caché? A Dieu ne plaise, dit-il, personne mieux que moi ne connaît ce mystère. Comment le mystère de la perpétuelle virginité aurait-il pu m'être caché, à moi qui l'ai prédit si longtemps d'avance dans ces paroles : Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils : *Ecce virgo concipiet et pariet filium*, 7. Vous voulez donc savoir pourquoi nous disons, moi, que la terre s'ouvre, et lui, qu'elle ne s'ouvrira pas? Elle ne s'ouvrira pas à l'homme, elle s'ouvrira au Seigneur : *Non aperietur viro, aperietur Domino.* Comme le dit Ezéchiel au même endroit : L'homme ne passera point par cette porte, parce que le Seigneur Dieu d'Israël est entré par elle : *Vir non transibit per eam, quoniam Dominus Deus Israel ingressus est per eam*, 44. Ce n'est pas l'intégrité virginale du corps qui sera ouverte au Seigneur, car Ezéchiel ajoute : Cette porte sera fermée au Prince lui-même : *Hæc clausa erit ipsi etiam Principi ;* mais c'est la porte de l'oreille et du cœur qui lui est ouverte. Car le Verbe qui devait s'incarner est entré par l'oreille de la Vierge, et incarné, il est sorti par la porte fermée de son corps. Car le tout puissant Verbe de Dieu, quoiqu'il ait pris notre infirmité, n'a rien abandonné de sa puissance infinie; il pouvait, contre la nature de la chair, et au-dessus de notre faible intelligence, passer avec son corps palpable à travers la porte fermée, comme il le fit pour ses disciples après sa résurrection. Donc, ô Vierge sans tache, ô porte du sanctuaire constamment fermée, ouvrez en sûreté, ouvrez sans aucune crainte au Seigneur Dieu d'Israël, qui vous crie depuis si longtemps : Ouvrez-moi, ô ma sœur, ô ma bien-aimée : *Aperi mihi, soror mea, amica mea* (Cant. 5). Ne redoutez rien pour votre intégrité : Dieu ne sait pas violer ce qui est intègre, mais réparer ce qui est violé. Si vous êtes préparée à recevoir le Verbe de Dieu, non seulement vous êtes fermée, mais il a mis sur vous son sceau divin. Placez-moi, vous dit-il, comme un sceau sur votre cœur, comme un sceau sur votre bras : *Pone me ut signaculum super cor tuum, ut signaculum super brachium tuum* (Cant. 8). En effet, Jésus, empreint dans le cœur, empreint dans les œuvres, est un sceau et un secours pleinement inviolable de chasteté pour son épouse; et par là même qu'il s'imprime, il marque la forme de son imitation et le sceau de l'incorruption. Que votre oreille donc, ô Vierge fidèle, s'ouvre pour entendre, et votre âme pour croire; recueillez dans votre oreille la parole de l'ange, et recevez dans votre cœur le Verbe du Très-Haut, et concevez dans vos

Digitized by Google

entrailles le Fils de Dieu. Dites aussi vous-même, ô bienheureuse, aussi humble que fidèle, dites : Le Seigneur m'a ouvert l'oreille, je ne le contredis pas, je ne m'éloigne pas de lui : *Dominus aperuit mihi aurem, ego autem non contradico, retrorsum non abii* (Is. 50, 4-5). Je suis la servante du Seigneur (Luc. 1); je suis prête à faire sa volonté; bien plus, j'aiderai par mes vœux, si je le puis, qu'il me soit fait selon votre parole. Dire cela et apporter toute sa dévotion, c'est ouvrir entièrement sa poitrine au Seigneur, c'est aussi lui ouvrir sa bouche et attirer le Saint-Esprit. C'est ainsi que la terre s'ouvrait merveilleusement, et qu'elle recevait la rosée de celui que les cieux envoyaient, et qu'elle enfantait le Sauveur (Is. 45, 8). O germe noble, germe juste, germe odoriférant, germe du Seigneur, qui est déjà dans la magnificence et dans la gloire, puisqu'il est le fruit de la terre céleste sur toutes choses, c'est-à-dire le Dieu élevé au-dessus des cieux et dont la gloire remplit la terre !

Elle est vraiment admirable la nouveauté d'une virginité féconde, mais la nouveauté de l'Enfant qui naît est bien plus admirable; car nul ne regardera maintenant comme incroyable que celle qui enfante demeure vierge, en reconnaissant que c'est Dieu qui est né (1).

Jésus-Christ, dit saint Léon, pape, prend une nouvelle nativité; il est conçu de la Vierge, il naît de la Vierge, sans concupiscence de la chair paternelle, sans injure de l'intégrité maternelle (2).

Marie, vierge avant l'enfantement, reste vierge après l'enfantement, dit saint Jérôme; et quand Jésus est né, elle reste éternellement vierge pour confondre ceux qui pensent qu'elle eut des enfants de Joseph après la nativité du Sauveur (3).

La fécondité de Marie, dit ailleurs saint Jérôme, est toute divine, ainsi que sa virginité. Autrement il n'y aurait point eu de virginité dans la fécondité, ni de fécondité dans la conservation de la virginité. C'est pourquoi elle est au-dessus de tout ce qu'on peut dire d'elle, parce que tout en elle est divin et ineffable. D'où la virginité et la fécondité est une nouveauté toute céleste. De là Jean, dans son Evangile, parle ainsi de celui que Marie a mis au monde : Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu, 1, 1. Or, ce Verbe qui était au commencement, qui était en Dieu, qui était Dieu, la glorieuse Vierge Marie

(1) Mirabilis quidem novitas fœcundæ virginitatis, sed longe mirabilior novitas editæ Prolis. Nulli enim incredibile jam erit virginem permansisse quæ peperit, qui Deum agnoverit esse qui natus fuit. (S Bernardus, *in Nativit. B. Mariæ*, serm. 1.)

(2) Jesus Christus nova nativitate genitus est; conceptus a Virgine, natus ex Virgine sine paternæ carnis concupiscentia, sine maternæ integritatis injuria (*In Nativit. Domini*, serm. 21.)

(3) Maria virgo ante partum, et post partum virgo permansit; et quando natus est (Jesus), virgo permansit æterna, ad confundendos eos qui arbitrantur eam, post nativitatem Salvatoris, habuisse de Joseph filios. (*Epist adversus Helvidium.*)

Digitized by Google

l'engendre, et il est fait de sa chair. C'est pourquoi sa virginité est beaucoup plus sacrée et sa fécondité, pour parler ainsi, est beaucoup plus ineffable que tout langage ne peut l'exprimer : *Idcirco et virginitas longe sacratior, et fœcunditas, ut ita dicam, multo ineffabilior quam suo potuerit ille explicare eloquio* (1).

Marie est un jardin fermé, une fontaine scellée (Cant. 4). Vrai jardin de délices où se trouvent toute espèce de belles et odorantes fleurs, qui sont les parfums des vertus; jardin tellement fermé, qu'il est inaccessible à ce qui pourrait le souiller et à toutes les fraudes des ennemis qui pourraient le corrompre. Fontaine scellée du sceau de toute la Trinité, de laquelle coule la source de la vie, en la lumière de laquelle nous voyons tous la lumière. Car, selon saint Jean, il est celui qui éclaire tout homme venant en ce monde, 1, 9, et dont la sortie du sein de la Vierge est le paradis de tous les citoyens célestes (2).

Le Dieu incarné, dit saint Fulgence, est conçu d'une manière toute nouvelle, sans l'homme, sans que la Vierge qui conçoit ressente la moindre impression fâcheuse, afin que par le Dieu-Homme, que le sein inviolable de la Vierge conçoit et enfante sans concupiscence aucune, le péché que contractent tous les hommes soit effacé; eux soumis en naissant à cette loi, que leurs mères ne peuvent devenir fécondes sans perdre auparavant la virginité. Le Fils unique de Dieu enlève seul le péché de la conception et de la naissance, lui qui, étant conçu, reçoit de la Vierge la vertu de la chair, et naissant, conserve à sa Mère l'intégrité de la virginité (3).

Jésus-Christ homme, dit ailleurs ce grand docteur, Jésus-Christ homme, seul et unique médiateur de Dieu et des hommes, est né libre et affranchi de cette servitude où tous les hommes sont plongés en naissant; car, quoiqu'il soit né vrai homme, ce n'a pas été par la concupiscence de la chair, ni par l'homme; mais, né du Saint-Esprit, il a reçu la vraie chair de la chair de sa Mère, de manière qu'étant vrai Dieu, il ne prit point la faute de l'humaine origine, mais la nature; et, exempt de péché en son corps, il se chargea de la dette du péché pour la détruire. Sa Mère seule, comme elle était vierge avant la conception, de même resta vierge inviolable après l'enfantement, parce qu'elle ne ressentit aucune passion quand elle

(1) Epist. 10 ad Paulam et Eustochiam.

(2) Id. S. Hieron., epist. 10 ad Paulam et Eustochiam.

(3) Conceptus est novo more Deus incarnatus in Matre Virgine, sine coitu viri, sine libidine concipientis Virginis; ut per Deum hominem, quem absque libidine conceptum inviolatus edidit Virginis uterus, ablueretur peccatum, quod nascentes trahunt omnes homines, quibus in corpore mortis hujus talis est nascendi conditio, ut matres eorum fœcunditatis opus implere non possint, nisi prius virginitatem carnis amiserint. Solus igitur abstulit peccatum conceptionis atque nativitatis humanæ Deus unigenitus, qui, dum conciperetur, virtutem carnis accepit ex Virgine; et cum nasceretur, integritatem virginitatis servavit in Matre. (*Liber de Fide ad Petrum.*)

Digitized by Google

conçut dans son sein le Dieu miraculeusement fait homme, et qu'elle fut exempte de toute souillure quand, dans la vraie chair de la race humaine, elle enfanta le Rédempteur du genre humain. Car le vrai Dieu, prenant une véritable chair de la Vierge, prit d'elle la perfection du corps humain, et ne lui enleva point la grâce de la virginité. Il ne convenait pas, en effet, que le Dieu créateur, en se faisant homme, enlevât la virginité à celle dont il avait pris chair (1).

Jésus entra dans une maison (Luc. 10, 38). Cette maison où entra Jésus est la Vierge intègre, Mère du même Jésus, dit saint Anselme (2). Cette maison a une tour et des remparts qui se défendent l'un l'autre, de manière que les remparts sont défendus par la tour, et la tour par les remparts. Ainsi de la Vierge Marie, dont la virginité du corps et de l'âme est tellement fortifiée de toute part, qu'aucune passion, aucune concupiscence ne peut l'approcher. Et quand la volupté ne peut rien contre la virginité, alors l'orgueil a coutume de l'attaquer. Or, il y a dans la Vierge la tour de l'humilité, qui éloigne tout orgueil du rempart de la virginité; et quand l'orgueil ne peut renverser l'humilité, la luxure s'en mêle; mais les remparts de la virginité repoussent de la tour de l'humilité toute satisfaction charnelle. Ainsi ces deux choses, le rempart de la virginité et la tour de l'humilité, se soutiennent l'un l'autre, de manière que jamais dans l'humble Vierge il n'y ait virginité orgueilleuse ni humilité souillée, mais toujours l'humble virginité et la virginale humilité.

Quoique plusieurs autres possèdent le rempart de la virginité et la tour de l'humilité, c'est-à-dire qu'elles soient vierges et humbles, cependant elles ne peuvent pas être mères en conservant la virginité, ni engendrer des enfants. Marie seule réunit ces deux gloires de la virginité et de la maternité. Elle est singulièrement vierge et mère, ce qu'aucune autre n'a pu, ce qu'aucune autre ne pourra jamais être. Mais accordons que quelqu'une puisse être vierge et mère, quoique ce soit impossible; en ce cas même, Marie sera encore infiniment supérieure, parce qu'elle a engendré l'unique Fils de Dieu, qui, étant l'unique du Père unique, est l'unique de la Mère unique. C'est pourquoi nulle autre, enfantât-elle en demeurant vierge, n'engendrera jamais le même, ou un autre semblable à Jésus.

Marie est donc une maison spéciale en laquelle Jésus est entré; la porte par laquelle il est entré est la foi. Car, parce qu'elle a cru, le Seigneur accomplit en elle ce que l'ange lui annonce, comme Elisabeth le lui dit (Luc. 1, 45). Et cette maison n'a pas été violée parce que Jésus y est entré; car Jésus sauve, il ne viole pas; il rétablit ce qui est brisé, il ne brise pas ce qui est solide : *Nec quia Jesus intravit castellum hoc violatum est; Jesus enim salvat, non violat; confracta solidat, non confringit solida.*

(1) De Veritate prædestinationis et gratiæ, lib. 1.
(2) Homil. 9 in Evang. secundum Lucam.

Digitized by Google

O virginité merveilleusement féconde! s'écrie saint Pierre Damien; par un miracle nouveau et inouï, Marie peut être nommée Mère et Vierge. *Mirabiliter fœcunda virginitas, quæ novo et inaudito miraculo, et Mater dici possit, et Virgo!* Celui que le monde entier ne peut renfermer est tout entier dans les entrailles de la jeune Vierge. Elle sentait le poids de sa grossesse, celle qui avait conservé le trésor de la chasteté. Elle admirait les merveilles de son enfantement, celle qui ne connaissait point l'homme. Elle conçut l'Immense, elle enfanta l'Eternel, elle mit au monde celui qui est engendré avant tous les siècles : *Immensum concepit, Æternum genuit, Genitum ante sæcula parturivit.* Il lui apporte dans sa conception le trésor de la fécondité, et dans sa naissance il ne lui enlève point l'ornement de la virginité (1).

Dieu entre dans la Vierge, et en sortant il la laisse vierge; car elle est un jardin fermé, une fontaine scellée, celle qui a donné le fruit de la fécondité en gardant le mérite de la virginité : *Virginem veniens introivit, virginem nihilominus exiens, dereliquit; hæc enim est hortus conclusus, fons signatus, quæ et fructum fœcunditatis edidit, et virginitatis meritum non minuit.*

O chose admirable! s'écrie saint Grégoire de Nysse, la Vierge devient mère, et elle demeure vierge: *O rem admirandam! Virgo mater efficitur, et permanet virgo.* Vous voyez un nouvel ordre de la nature : une autre femme, tant qu'elle est vierge, n'est pas mère; car, devenue mère, elle n'a plus la virginité. Mais ici ces deux noms s'appliquent à la même personne; la même est mère et vierge : *Eadem enim et mater et virgo est.* La virginité n'a pas ôté l'enfantement, et l'enfantement n'a pas enlevé la virginité : *Nec virginitas partum ademit, nec partus virginitatem solvit.* Car il convenait que celui qui entrait dans la vie humaine pour guérir les hommes et les conserver intègres et sans corruption, conservât sans tache celle par laquelle il venait au monde (2).

Comment se peut-il faire que la Vierge enfante et reste vierge? demande saint Athanase. C'est merveilleux et incompréhensible; aussi n'est-ce pas l'œuvre de l'homme, mais de Dieu. Car, quand Dieu le veut, il est plus fort que l'ordre de la nature; Dieu est admirable, et ses œuvres sont admirables. Ecoutez, au reste, diverses merveilles qui s'appliquent à Marie : Rappelez-vous qu'Adam engendra Eve lorsqu'il était vierge, et qu'après il resta vierge comme avant; et comme Adam vierge engendra et demeura vierge, de même Marie, Mère de Dieu, étant vierge, enfanta le Christ, et elle demeura vierge. Et voyez une autre image : Les rayons du soleil pénètrent le verre, le remplissent, en sortent sans que le verre soit souillé ni endommagé. Ainsi est la Vierge Marie : le Fils de Dieu,

(1) Serm. 46 in Nativit. Virg. Mariæ.
(2) In diem natal. Christi.

Digitized by Google

son Verbe, comme un rayon divin descendant du Père, qui est le Soleil de justice, est entré par la fenêtre vitrée de ses oreilles dans cette très-sainte maison, il l'a illustrée, et, soit en entrant, soit en sortant, il n'a pas touché à son intégrité; et, l'ayant conservée vierge avant l'enfantement, il l'a conservée telle pendant et après l'enfantement (1).

Le temple de Dieu fut ouvert dans le ciel, et l'on vit dans son temple l'arche de son alliance : *Apertum est templum Dei in cœlo, et visa est arca testamenti ejus in templo ejus* (Apocal. 11, 19). Par le temple de Dieu, dit saint Ambroise (2), on entend la bienheureuse Marie, et par l'arche d'alliance, le Christ qui a pris sa chair d'elle. Ce temple de Dieu, qui est ouvert, ne l'est pas en ce sens que Marie aurait perdu sa virginité en enfantant, étant vierge avant, vierge pendant et vierge après l'enfantement; mais il est dit que ce temple fut ouvert en ce sens que notre Seigneur Jésus-Christ nous est devenu visible par Marie.

Est-il plus difficile qu'une femme stérile et très-avancée en âge enfante, ou qu'une autre à la fleur de l'âge enfante restant vierge? demande saint Cyrille d'Alexandrie. Sara était stérile et âgée de près de cent ans, et elle enfante en dehors des lois de la nature. Donc, si c'est en dehors de la nature qu'une femme stérile et encore avancée en âge enfante, il est est aussi en dehors de la nature qu'une vierge devienne mère en conservant sa virginité. Ou rejetez l'un et l'autre, ou admettez l'un et l'autre; car c'est le même Dieu qui a fait l'un et l'autre. Vous n'oserez pas dire que la première chose est possible à Dieu, et que la seconde est impossible. Est-il dans l'ordre de la nature que la main d'un homme de rouge devienne blanche en une heure, et qu'en une heure elle reprenne sa couleur rouge? C'est cependant ce qui arriva à Moïse (Exod. 4, 6). Vous direz que Dieu le voulut ainsi. Dieu l'a pu parce qu'il l'a voulu, et il ne pourrait pas, le voulant, qu'une vierge conservât sa virginité en devenant mère? Mais cependant le premier prodige n'était fait que pour les Egyptiens, tandis que le second a été fait pour le monde entier. O Juifs, qui paraît être plus difficile, qu'une vierge enfante, ou qu'une verge soit changée en serpent? Je ne parle pas de la verge d'Aaron, qui, desséchée, devient tout à coup fertile, et en une nuit se couvre de feuilles, de fleurs et de fruits. Tout n'est-il pas possible à Dieu? Et si par le grand-prêtre Aaron, qui n'était qu'une figure, il fait, contre la règle de la nature, produire du fruit à une verge aride et sèche, n'a-t-il pas pu pour le vrai Grand-Prêtre accorder à la Vierge de devenir mère en restant vierge (3)?

Ces comparaisons sont frappantes, ajoute le même saint docteur. Cependant les Juifs ne veulent pas les admettre. Ils ne veulent pas pour

(1) Quæst. 19, t. 2.
(2) Exposit. super Apocalips., lib. 10, cap. 11.
(3) Catechesis 12, de Christo incarnato.

Digitized by Google

exemples les vierges dont nous parlons; ils veulent des preuves du même genre sur l'enfantement qui a lieu en dehors de la nature. Pour les convaincre, donnez-leur des exemples de ce genre. Eve, au commencement du monde, de qui est-elle née? Quelle est la mère qui a conçu cette femme qui est sans mère? La sainte Ecriture dit qu'elle a été tirée et faite d'une côte d'Adam (Gen. 2, 21). Est-ce donc qu'Eve ayant pu naître sans mère d'une côte de l'homme, un enfant n'aura pas pu naître du sein de la Vierge sans l'œuvre de l'homme? *Ergone Eva ex viri latere sine matre nata fuerit; puer vero ex Virginis utero absque opera viri nasci non possit?*

Citons un exemple encore plus frappant. Que les corps organisés produisent des corps semblables, quoique ce soit merveilleux, c'est possible cependant; mais que la poussière de la terre devienne un homme, c'est chose plus merveilleuse. Que la boue inerte prenne des yeux et devienne très-belle, il y a là assurément une immense merveille. Que de la poussière d'une seule forme naissent la solidité des os, la délicatesse du poumon et les autres diverses pièces des membres, c'est une incomparable merveille. Que la boue soit animée, que, poussée par tel mouvement, elle parcoure le globe, construise des villes, tout cela est admirable. Que la boue parle et enseigne, qu'elle fasse des chefs-d'œuvre de l'art, qu'elle gouverne des royaumes, c'est prodigieux. Donc, ô très-ignorants Juifs, de quoi Adam a-t-il été fait? n'est-il pas vrai que Dieu, prenant de la poussière de la terre, fit ce bel ouvrage? Quoi donc! la boue est transformée en œil, et la Vierge n'engendrera pas un Fils? (*Ut supra.*)

Vous admirez ce qui s'est fait en la Vierge Marie dans l'incarnation du Verbe; elle aussi, qui l'a enfanté, était dans l'admiration, car elle dit à Gabriel : Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme? Et il lui dit : L'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre; c'est pourquoi le fruit qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu (Luc. 1, 34-35). Génération pure et sans tache, car là où agit l'Esprit saint, toute souillure disparaît. La nativité du Fils de Dieu, de la Vierge selon la chair, est sans tache; et si les hérétiques le contredisent, le Saint-Esprit les convaincra; la vertu du Très-Haut, qui a couvert la Vierge de son ombre, s'indignera; au jour du jugement, l'ange Gabriel se tournera contre eux; le lieu de la crèche qui reçut le Seigneur les confondra; les pasteurs qui reçurent une si agréable nouvelle apporteront leur témoignage, ainsi que l'armée des anges qui louaient et célébraient Dieu, disant : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté (Luc. 2, 22). Le temple où il fut porté le quarantième jour, les deux tourterelles offertes pour lui, et Siméon qui alors le serra dans ses bras, et Anne la prophétesse condamneront tous les incrédules (*ut supra*).

Jésus naît d'une mère vierge, dit le vénérable Bède; elle conçoit sans

Digitized by Google

l'homme, elle reste toujours vierge sans tache; elle est vierge en concevant, vierge en enfantant, vierge en mourant : *Natus* (*Jesus*) *de matre, quæ, quamvis a viro intacta, conceperit, semperque intacta permanserit; virgo concipiens, virgo pariens, virgo moriens* (Exposit. litteræ ad Hebræos, cap. 12).

Nous confessons, dit Hugues de Saint-Victor, que la Vierge-Mère a toujours gardé inviolable son vœu de virginité, et que le perpétuel ornement de la chasteté a toujours régné en elle, avec la pudeur d'épouse et l'honneur de mère : *Confitemur Virginem Matrem semper virginitatis propositum inviolatum tenuisse; et castitatis decus perpetuum regnasse cum pudicitia conjugis et honore parentis* (1).

Marie, dit saint Cyprien, eut un privilége spécial que n'eut point d'autre femme avant et après elle : elle était mère et vierge en même temps, titres admirables qu'elle seule réunit. De là la plénitude de la grâce lui était due comme mère, et comme vierge, une plus abondante gloire; intègre de corps et d'âme, elle jouissait en elle-même et en dehors de la présence de Jésus-Christ (2).

Voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils. C'est la glorieuse Vierge (3), vierge de corps, d'âme, de vœu et de profession. Vierge annoncée, désignée par les oracles, les signes, les figures. Vierge reçue par les anges et les séraphins. Vierge mère, fille et épouse de Dieu tout ensemble. Vierge qui a réuni et associé Dieu à l'homme, le ciel à la terre, la maternité à la virginité, les pécheurs à la sainteté. Ecoute donc, maison de David; écoutez, princes et peuples; que toutes les nations écoutent. Voici un grand prodige qui n'a jamais paru dans aucun siècle; voici un signe frappant; voici qu'une vierge concevra et enfantera un fils (Is. 7, 14).

Dieu nous a parlé par son Fils, qui est le rayon de sa gloire, dit saint Paul aux Hébreux, 1, 2-3. Comme les rayons passent à travers le verre et le laissent intact, dit saint Bonaventure, ainsi Jésus-Christ est sorti de Marie, la laissant intègre et incorruptible. Il est dit de ce verre dans l'Apocalypse : La ville même, c'est-à-dire Marie, est d'or pur par la charité, semblable à du verre pur par la charité, 21, 18 (4).

Marie, dit saint Pierre Chrysologue, est épouse par sa virginité et mère par sa fécondité. Elle est mère sans connaître l'homme, mais elle connaît le mystère de sa maternité. Il est du devoir virginal que la Vierge régénère par Dieu, la Vierge ayant enfanté par Dieu. Que la Vierge conçoive, c'est l'honneur du Saint-Esprit, ce n'est point une charge pour le corps; que la Vierge enfante, c'est le secret de Dieu, et non le ministère conjugal. Que Jésus-Christ naisse, c'est de la Majesté divine, et non de la fai-

(1) De Mariæ Virginitate perpetua, cap. 1.
(2) Orat. de Christi Nativitate.
(3) Hortus Pastorum, lib. 1, tract 3 : Qui conceptus est.
(4) In Nativit. Domini, serm. 1.

Digitized by Google

blesse humaine. C'est tout de la gloire de Dieu là où la chair n'éprouve aucune injure (1).

La Vierge conçoit, la Vierge enfante, dit encore le même saint; que cette conception ne vous trouble pas, que l'audition de l'enfantement ne vous confonde pas; la virginité règle tout cela. Quelle lésion y aurait-il pour la pudeur là où la Divinité fait association avec l'intégrité, là où l'ange est interprète, où la foi préside aux noces, où la chasteté est l'union, la dot la vertu, le témoin la conscience, la cause Dieu, la conception l'intégrité, la virginité l'enfantement, la vierge mère? *Quæ ibi verecundiæ læsio, ubi init Deitas cum amica sibi semper integritate consortium, ubi est interpres angelus, fides pronuba, desponsatio castitas, donatio virtus, judex conscientia, causa Deus, conceptus integritas, virginitas partus, virgo mater* (2)?

Marie est vierge devant Dieu, vierge devant les hommes, dit saint Ildefonse; vierge par l'attestation de l'ange (Matth. 1), vierge par le témoignage de son époux; vierge avant d'être avec son époux, vierge avec son époux, vierge assurément, même lorsque son époux a quelque doute; vierge avant la venue de son Fils, vierge après la génération de son Fils; vierge avec la nativité de son Fils, vierge après la nativité de son Fils. Une parole la féconde, une parole l'enrichit, une parole la rend digne d'être la Mère de Dieu; elle est intègre, incorruptible, inviolable, sans tache. Mais par un bienfait divin, par une faveur divine, par un secours divin, par une invention divine, un don divin, une concession divine; par un nouvel ouvrage, une nouvelle efficacité, une nouvelle opération, un nouvel effet, un nouveau travail, vierge avec la conception, vierge par la conception, vierge avant la conception, vierge après la conception; vierge par l'enfantement, vierge avec l'enfantement, vierge après l'enfantement; vierge avec celui qui doit naître, vierge quand il naît, vierge quand son Fils est né. Elle est appelée épouse et vierge, elle est prise pour épouse et vierge, on la croit épouse et vierge, perpétuelle vierge avec son époux et son Fils. Avant l'incarnation, alors certainement, alors sans aucun doute, alors vraiment, vierge sainte, vierge heureuse, vierge glorieuse, vierge admirable; mais après l'incarnation du Verbe, après la naissance de Dieu fait homme, après la génération de Dieu devenu homme après la nativité de l'homme uni à Dieu, vierge plus sainte et très-sainte, vierge plus auguste et très-auguste (3).

Le Dieu des vertus est le maître et légitime possesseur de cette auguste Vierge, dit le même saint (4). Le Roi des cieux est le possesseur des droits

(1) Serm. 146, de Maria ac Josepho sponso.
(2) Serm. 148, de incarnationis Sacramento.
(3) Lib. de Virginitate perpetua sanctæ Mariæ, cap. 1.
(4) Lib. de Virginitate perpetua S. Mariæ, cap. 2.

Digitized by Google

de Marie. Le Tout-Puissant est l'architecte de ce grand édifice. Seul maître et gardien de la porte de cette sortie: personne n'est entré avec lui, personne n'est sorti que lui ; en allant à elle, il est sans compagnon ; en sortant de chez elle, il est seul. Comment est-il entré? nul ne le sait ; comment est-il sorti? la sortie seule le connaît. Dieu, pour parler ainsi, entre sans vêtement; et je le dis avec certitude, il sort avec un vêtement. Il vient à la maison qu'il a construite, il y prend seulement le vêtement de la chair. Le même qui était venu s'en retourne, mais il s'en retourne autrement qu'il n'était venu. Entrant dans cette maison, il n'enlève point les richesses de la pudeur, et en sortant, il enrichit l'intégrité. Elle revêt le Seigneur de la véritable incorruption de sa chair. Voici que d'une manière insolite, d'un usage insolite, d'un ordre insolite, d'un droit insolite, en une seule personne, en un seul corps, en une seule condition, en un même âge, l'honneur de la Mère et de la Vierge alterne, la pudeur de la Vierge et de la Mère alterne, la virginité alterne dans la fécondité, la fécondité alterne dans la Vierge, et ni l'une ni l'autre ne cèdent, et l'une et l'autre s'unissent parfaitement, et loin de se gêner l'une l'autre, elles marchent ensemble en prospérant. Chacune conserve son bien ; l'une et l'autre sont unies, parce qu'elles ne font qu'une, ces deux choses étant une. L'honneur de la virginité n'abandonne pas la Mère, et l'enfantement maternel n'empêche pas la virginité. Et le fruit que la Mère porte ennoblit la Vierge, et la pudeur virginale a une mère. Ainsi les noms de mère et de vierge sont inébranlablement associés, rien ne peut les séparer, rien ne peut les altérer ; ils sont l'un et l'autre indivisibles, l'un et l'autre inséparables, indissolubles, l'un et l'autre n'étant qu'un. Il arriva un jour que celle qui était vierge fut mère; il arriva que celle qui ne connaissait point d'homme engendra; il arriva qu'elle enfanta contre la loi ordinaire de l'enfantement; il arriva que celle qui vivait vierge avec son époux vierge enfanta, mais resta intègre en son Fils. Mais c'est chose inestimable, admirable, inouïe, qui n'avait jamais été vue, que la virginité resplendisse davantage par la conception, que la virginité accompagne l'enfantement, que la génération désigne la Vierge, que la virginité prouve la Mère, et que la virginité glorifie aussi la Mère; que la grossesse de la Mère honore la Vierge, que la virginité soit inséparable de l'honneur maternel, et que l'honneur virginal soit conservé par la fécondité de la Mère. C'est ainsi que la Vierge reçoit la vérité de mère; c'est ainsi que la gloire de la Vierge passe à la maternité. Ainsi le nom de mère s'unit à la Vierge; ainsi la pudeur de la Vierge demeure dans la mère. Ainsi donc il arrive, ainsi il est, ainsi il existe, il se présente que si je cherche la Mère, je trouve la Vierge; si je cherche la Vierge, je trouve la Mère ; si je cherche le Fils, il est de la Vierge; si je cherche la pudeur, elle est entièrement de la Mère. O Dieu de toutes les vertus ! ô Dieu de toutes les créatures ! ô Dieu auteur de toutes cho-

Digitized by Google

ses! ô Dieu créateur de toutes les merveilles! ô Dieu qui, par la réunion de tous vos miracles les plus extraordinaires, de tous vos prodiges, de tous vos chefs-d'œuvre, avez accompli ce sublime ouvrage, cette action unique, cet acte incomparable qui ouvre les trésors de votre miséricorde, qui découvre les secrets de votre piété, qui montre les richesses de votre indulgence, qui répand les ruisseaux de votre clémence, et tout cela pour le salut du monde et le mien, pour la rédemption du monde et la mienne, pour la justification du monde et la mienne, pour la liberté du monde et la mienne! Vous avez fait cette merveille sans hésiter, vous avez opéré cette chose prodigieuse et qui n'avait pas d'exemple, vous avez exercé votre puissance hors de toute comparaison, vous avez fait ce qui est vital sans avoir de semblable. Vous avez fait ce miracle des miracles au-dessus de toute intelligence créée; il est inestimable, louable, stable, continuel, digne de louanges sans fin. Par lui l'erreur a été chassée, la langueur détruite, le péché effacé, la mort vraiment anéantie, le salut donné, la vie accordée, le ciel ouvert, le royaume des cieux promis, la voie véritable trouvée, la vérité découverte et suivie, le lieu du repos assuré, votre vue ineffable et perpétuelle acquise aux hommes de bonne volonté.

Qu'y a-t-il, continue saint Ildefonse (1), de plus incorruptible, de plus sincère, de plus intègre, de plus solide entre la virginité maternelle et la condition angélique, entre la fécondité virginale et la création angélique, entre l'honneur virginal incorruptible et le commencement des anges, entre la pudeur augmentée par le Fils et le commencement de la noblesse angélique? La virginité qui est féconde sans se corrompre n'est-elle pas au-dessus de l'élévation des anges, dont une partie tombe en ruine? L'honneur virginal qui brille après l'enfantement n'est-il pas préférable à la noblesse des anges, qui, après la gloire de l'exaltation, éprouvent des dommages dans leurs compagnons? L'intégrité maternelle qui, après la nativité du Fils, croît à la gloire de la Vierge, n'est-elle pas plus élevée que la condition angélique, qui a éprouvé des pertes dans ceux qui furent chassés? La béatitude de la Mère qui engendre Dieu parce qu'elle est vierge incorruptible n'est-elle pas supérieure à la gloire des anges, qui, avant d'être confirmés en grâce, éprouvent uue diminution si considérable dans leurs rangs? Il est certain que l'orgueil désola les camps des anges, que la présomption diminua leur nombre. Or, l'Enfant de ma Souveraine, soit en venant, soit en sortant, ne blesse point sa virginité, il ne la viole point, ni par sa conception, ni par sa naissance; et lorsqu'il demeure en elle, il ne l'afflige point, et il n'ôte rien à son intégrité quand il naît. La conception augmente la virginité de Marie; l'enfantement conserve sa virginité, la génération la laisse vierge. Le Fils, après sa naissance, la reconnaît vierge, comme il l'avait vue lorsqu'il descendit

(1) Lib. de Virginitate perpetua S. Mariæ, cap. 10.

Digitized by Google

dans son sein. Il est certain que sa virginité a toujours été incorruptible, toujours entière, toujours sans souillure, toujours inviolable : *Hujus certe virginitas semper incorrupta, semper integra, semper illæsa, semper inviolata.* Les anges sont fragiles, et ils tombent avant leur confirmation; mais la Vierge Marie est un vase de sanctification, elle est l'éternité de la virginité, elle est la Mère de Dieu, la demeure du Saint-Esprit, le temple singulièrement unique de son Créateur : *Hæc femina sanctificationis vas est, æternitas virginitatis est, Mater Dei est, sacrarium sancti Spiritus est, templum singulariter unicum Factoris sui est.*

Qui racontera sa génération? *Generationem ejus quis enarrabit?* (Is. 53.) Cela est dit, remarque le grand saint Ildefonse (1). Dieu est né de Dieu, Dieu lumière de Dieu lumière, le Verbe de Dieu de la bouche de Dieu, Dieu sagesse du cœur de Dieu, Dieu vertu de la substance de Dieu, et toutes ces choses un seul Dieu. De même, si cela est dit de sa nativité humaine, ce qui est certainement vrai, car le prophète l'a dit à cette fin, quelle est la génération de ce Fils qui est si admirablement annoncée inénarrable, sinon la conception sans tache, sinon la virginité qui enfante, sinon l'enfantement virginal, sinon la virginité maternelle, sinon la nativité virginale? *Quæ est generatio Filii hujus, quæ tam admiranter inenarrabilis prædicatur, nisi conceptio incorrupta, nisi virginitas pariens, nisi partus virgineus, nisi virginitas materna, nisi nativitas virginalis?* Et toutes ces choses viennent de la Vierge enceinte, de l'incorruptible Mère, de son enfantement virginal, de la Mère inviolable, de celle qui engendre sans souillure, en laquelle les contraires, c'est-à-dire la virginité et la maternité, furent tellement unis, et les circonstances si liées ensemble, et toutes les différences tellement une, et tout ce qui concourait si joint, que de ces deux choses si séparées l'une de l'autre il y eut union parfaite en la Vierge. Vraiment cette génération est inénarrable. Jamais mère quand on est vierge, et jamais vierge quand on est mère. Jamais la vierge n'enfante, jamais la mère ne peut garder la gloire de la virginité. On ne voit pas en même temps la virginité et la maternité ; une femme ne peut pas avoir ensemble la sérénité de la vierge et la joie de la mère. Ainsi une telle génération n'est pas singulière, n'est pas merveilleuse, n'est pas extraordinaire, n'est pas inénarrable; mais elle est naturelle, elle est entachée de corruption, et la mort a droit sur elle. Mais, dans la Vierge Marie, la génération inénarrable de ce Fils de Dieu unit tellement l'une et l'autre, que la Mère est vierge, et que la Vierge est mère, et que le Fils a une Mère vierge et une Vierge mère. L'intégrité est attachée à la conception, la pudeur environne la conception, la virginité ferme la conception. Ainsi la nativité ne détruit point la virginité, elle ne flétrit point la pudeur; cette génération n'enlève point l'intégrité, la vérité de l'enfan-

(1) Lib. de Virginitate perpetua S. Mariæ, cap. 11.

Digitized by Google

lement n'éteint pas la vérité virginale. Ces deux choses si différentes sont parfaitement unies ensemble en Marie; elle est vierge-mère, elle est mère-vierge. Jamais mère sans être vierge, et mère elle n'est que plus noble vierge. Cette génération seule inénarrable a fait ces merveilles.

Sainte Marie fut toujours vierge, resta toujours vierge (1), vierge avant, pendant et après l'enfantement. Elle conçoit, et elle est vierge; elle enfante, et elle est vierge; elle allaite, et elle est vierge. Car la Vierge Marie a pu être mère, elle n'a pas pu être femme. Grand mystère! grand don! grande grâce! La servante enfante le Seigneur, la créature enfante le Créateur; ses entrailles sont fécondées, mais intègres; la Vierge-Mère donne le jour sur la terre au Dieu de l'éternité. Pourquoi admirez-vous, ô homme? Il a fallu que Dieu naquît de la sorte quand il daigna se faire homme : *Quid miraris, o homo? Deum sic nasci oportuit, quando dignatus est esse homo.*

Il faut croire que la Mère de Jésus-Christ a conçu vierge, dit saint Thomas (2) ; le sentiment contraire appartient à l'hérésie d'Ebion et de Cérinthe, qui regardaient le Christ comme un pur homme, disant qu'il était né des deux sexes.

Il convenait que Jésus-Christ fût conçu de la Vierge pour quatre raisons.

Premièrement pour conserver la dignité du Père qui envoyait son Fils; car, comme le Christ est le vrai et naturel Fils de Dieu, il n'était pas convenable qu'il eût un autre père que Dieu, de crainte que la dignité de Dieu le Père ne passât à un autre. Secondement, cela était convenable à la qualité du Fils lui-même qui est envoyé, qui est en réalité le Verbe de Dieu. Mais le Verbe est conçu sans aucune corruption du cœur; bien plus, la corruption du cœur ne souffre point la conception du Verbe parfait. Comme donc la chair fut prise par le Verbe de Dieu, de manière à ce qu'elle fût la chair du Verbe de Dieu, il était convenable que la chair elle-même fût conçue sans corruption de la Mère. En troisième lieu, cela était convenable à la dignité de l'humanité de Jésus-Christ, en laquelle le péché n'a pas dû trouver une place, puisque par elle le péché du monde était enlevé, selon ces paroles de saint Jean, 1, 29 : Voici l'Agneau de Dieu, c'est-à-dire l'innocent, qui ôte le péché du monde : *Ecce Agnus Dei, qui tollit peccatum mundi.* Mais né de la même manière que les enfants des hommes, il n'aurait pu être que d'une nature déjà corrompue par l'action de la chair; la chair naquit sans l'infection du péché originel. Ce qui fait dire à saint Augustin (3) : Joseph et Marie vécurent vierges dans leur mariage; ils ne pouvaient faire autrement dans une chair de

(1) Id. S. Ildephonsus, serm. 7 de Assumpt.
(2) 3 p. Summæ, q. 27, art. 5.
(3) Lib. de Nuptiis et Concupi-centia, cap. 12.

Digitized by Google

péché sans qu'il y eût concupiscence de la chair, concupiscence qui vient du péché; c'est en dehors de cette concupiscence que voulut être conçu celui qui devait être sans péché. En quatrième lieu, à cause de la fin même de l'incarnation du Christ, qui était de rendre aux hommes les droits d'enfants de Dieu, non de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu, c'est-à-dire de la vertu même de Dieu. L'exemplaire de cette merveille dut paraître dans la conception même du Christ. D'où saint Augustin dit (1) : Il fallait que notre Chef prît, par un grand miracle, sa chair d'une Vierge; par où il montrait que ses membres naîtraient selon l'esprit de l'Eglise vierge.

La vertu surnaturelle, divine, étant infinie et n'étant pas obligée à un effet quelconque, n'est pas non plus obligée, pour produire telle chose, de se soumettre à tel mode d'action. C'est pourquoi, comme il a pu arriver, par la puissance divine, que le premier homme fût formé du limon de la terre, de même il a pu se faire que, par la vertu divine, le corps de Jésus-Christ fût formé de la Vierge sans le secours de l'homme. Et quoique la vertu naturelle ne puisse changer la matière en une certaine forme sans que cette forme soit déterminée, cependant la vertu divine, qui est infinie, peut changer toute matière en toute espèce de forme. D'où, comme elle changea le limon de la terre en corps d'Adam, de même elle a pu changer en corps du Christ la matière fournie par la Mère, quoiqu'elle ne fût pas une matière suffisante pour la conception naturelle (2).

Ajoutons, continue saint Thomas (3), qu'on doit assurer sans aucun doute que la Mère de Jésus-Christ resta vierge aussi dans son enfantement. Car le prophète ne dit pas seulement : Voici qu'une vierge concevra ; mais il ajoute : Et elle enfantera un fils. Et cela fut convenable pour trois raisons. D'abord pour le caractère de celui qui naissait, qui est le Verbe de Dieu. Car le Verbe non seulement de Dieu est conçu sans corruption dans le cœur, mais il procède aussi du cœur sans corruption. D'où, pour montrer que ce corps était du Verbe de Dieu lui-même, il fut convenable qu'il naquît de l'incorruptible sein de la Vierge, D'où on lit dans un certain discours du concile d'Ephèse : La nature après l'enfantement ne connaît plus de vierge; mais la grâce montre celle qui enfante, elle en fait une mère sans nuire à la virginité : *Natura post partum nescit ulterius virginem ; gratia vero et parientem ostendit, et matrem fecit, et virginitati non nocuit.* La Mère de Dieu fut donc vierge dans son enfantement. Celle qui enfante une pure chair perd sa virginité; mais parce que le Verbe est né dans la chair, Dieu conserve la virginité,

(1) Lib. de sancta Virginitate, cap. 6.
(2) 3 p. Summ., q. 28, art. 1.
(3) Ut supra, art. 2.

Digitized by Google

montrant par là qu'il est le Verbe. Car notre Verbe, lorsqu'il enfante, ne corrompt pas l'âme, ni Dieu Verbe substantiel, choisissant son enfantement, ne détruit pas la virginité.

En second lieu, cela est convenable quant à l'effet de l'incarnation du Christ. Car il est venu pour ôter notre corruption ; il n'était donc pas convenable qu'il attaquât en naissant la virginité de sa Mère. C'est pourquoi saint Augustin dit dans son sixième discours sur la Nativité du Seigneur : Il ne pouvait pas arriver que par son avénement l'intégrité fût violée, lui qui venait guérir ce qui était corrompu : *Fas non erat, ut per ejus adventum violaretur integritas, qui venerat sanare corrupta.* En troisième lieu, il ne convenait pas que celui qui avait ordonné d'honorer les parents diminuât en naissant l'honneur de sa Mère.

Il faut dire, ajoute saint Thomas, que sans aucun doute on doit détester l'erreur d'Helvidius, qui osa dire que la Mère du Christ, après son enfantement, fut connue charnellement de Joseph, et qu'elle eut d'autres enfants. Car ceci d'abord déroge à la perfection du Christ, qui, de même que, selon la divine nature, il est le Fils unique du Père, comme son Fils parfait en toutes choses, devait être pareillement le Fils unique de sa Mère. Secondement, cette erreur fait injure au Saint-Esprit, dont le sein virginal fut le sanctuaire dans lequel il forma la chair du Christ; d'où il ne convenait pas qu'il fût ensuite violé par le mélange viril. En troisième lieu, ceci déroge à la dignité et à la sainteté de la Mère de Dieu, qui paraîtrait pleine d'ingratitude si elle ne se fût pas contentée d'un si grand Fils, et si elle avait voulu de plein gré perdre, par la connaissance de la chair, la virginité, qui avait été miraculeusement conservée en elle. En quatrième lieu, ce serait imputer très-injustement à Joseph une condamnable prétention, de chercher à souiller celle qu'il savait avoir conçu Dieu du Saint-Esprit, ainsi que l'ange le lui avait révélé. C'est pourquoi il faut affirmer sans hésitation que la Mère de Dieu, comme elle conçut vierge, et que vierge elle enfanta, ainsi, après l'enfantement, resta perpétuellement vierge : *Et ideo simpliciter est asserendum, quod Mater Dei, sicut virgo concepit, et virgo peperit, ita etiam et virgo post partum in sempiternum permansit.*

Dieu, dit saint Antonin (1), pour donner plus d'éclat et de lustre à l'enfantement d'une vierge, a voulu faire précéder le fruit de la stérilité surannée et tout à fait désespérée, afin que, voyant un corps déjà sec et tout usé de vieillesse reverdir, rajeunir et comme ressusciter en faveur du serviteur Jean-Baptiste, nul ne doutât que la fleur de la virginité ne pût être conservée avec son fruit, et que le titre et l'honneur de la chasteté et le sceau de la parfaite intégrité ne pussent demeurer entiers à l'entrée et à la sortie de l'Auteur de la nature.

(1) Serm. 87.

Digitized by Google

Quoi! dit Maxime, moine florentin (1), celui qui s'est pu lier à notre nature sans souffrir altération ou changement quelconque, ne pourra-t-il pas préserver de corruption l'intégrité de sa Mère? Dieu a fait de grandes et merveilleuses choses en Marie, mais non pas cependant impossibles à sa toute-puissance. Car pourquoi lui seraient-elles impossibles, dit saint Ambroise (2), puisque nous voyons qu'il a fait tant d'autres merveilles aussi difficiles à croire que celle-ci? Il a tiré de l'eau du rocher avec une baguette, il a empêché le fer d'aller au fond de l'eau, il a fait marcher un homme sur la mer; croyez-vous qu'il ait plus de peine à faire concevoir une vierge?

Saint Grégoire de Nazianze (3) dit excellemment que la première vierge du monde, c'est la très-sainte et très-auguste Trinité; mais ce qui est admirable, c'est que cette même Trinité est vierge et féconde tout ensemble, le Père engendrant le Fils dès l'éternité, le Père et le Fils produisant le glorieux Saint-Esprit. C'est l'adorable mystère que révèrent toutes les créatures, et surtout que les anges adorent dans un profond silence, et que les chérubins ne contemplent qu'à visage voilé et avec un saint tremblement; c'est le mystère qui a été tellement imité en la très-immaculée Mère de Dieu, que la représentation s'est arrêtée en elle sans oser passer plus avant.

Lactance (4) en parle très-spirituellement, prenant occasion d'un trait de l'ancien Trismégiste, qui nomme Dieu sans père et sans mère. Cette qualité, dit-il, convient proprement au Père éternel, qui est le premier principe de la très-sainte Trinité; néanmoins il a voulu communiquer à son Fils unique cette perfection qui lui est propre, et pour cela, comme il était déjà sans mère en la génération éternelle, il a désiré qu'il fût sans père en la génération temporelle. Le prophète pouvait bien dire que Dieu ferait une chose inouïe sur la terre; car, après l'union personnelle de Dieu avec l'homme, il n'est point de merveille semblable à celle d'une vierge-mère. Cet accord, dit Théodore, évêque d'Angory (5), est la noble entreprise de la grâce, car la nature n'y eût jamais atteint. Il n'y a rien d'humain, tout est divin, dit le grand saint Pierre Chrysologue; et pour cela élevez vos pensées et regardez le sein de la Vierge comme un temple consacré par le Saint-Esprit, où Dieu est adoré en personne (6).

La bienheureuse Vierge Marie, dit Suarez (7), en concevant son Fils, n'a point perdu sa virginité, et n'a éprouvé aucune volupté de passion.

(1) Centuriæ, 1, cap. 9.
(2) Epist. 81 ad Siricium papam.
(3) In poemate de Laudibus virginitati.
(4) 1. 4 divin. Instit., cap. 13.
(5) Orat. de Nativit.
(6) Serm. 59.
(7) Q. 28, art. 2, sect. 1.

Digitized by Google

Ceci est de foi ; cette vérité est contenue dans le Symbole, dans les Ecritures et les Pères. Il n'était pas nécessaire au Saint-Esprit de briser le sceau de la virginité pour accomplir son œuvre, car il n'opère pas sur l'organe corporel ; et sa substance et sa vertu sont intimement présentes partout, afin qu'il puisse opérer là sans division du corps.

Vous êtes bénie entre toutes les femmes, dit l'ange à Marie : *Benedicta tu in mulieribus* (Luc. 1, 28). L'ange salue ainsi Marie, dit Cornelius a Lapide (1), pour montrer qu'il y a en elle tout ce qui existe de plus parfait dans les trois états de la femme ; car une femme est ou vierge, ou mariée, ou veuve. Dans la vierge, on loue l'intégrité et non la stérilité ; dans la veuve, on loue la liberté et non la solitude ; dans l'épouse, on loue la bonne éducation des enfants, mais non la perte de la virginité. Seule la bienheureuse Vierge Marie est vierge sans stérilité, libre malgré son mariage avec saint Joseph, et, ce qui l'emporte sur tout cela, elle est féconde sans avoir perdu son intégrité. Ainsi se trouve réuni en elle tout ce qu'il y a de bon dans les trois états de la femme, et écarté tout ce qu'il y a de défectueux. Voilà pourquoi l'ange la déclare bénie entre toutes les femmes : *Benedicta tu in mulieribus.*

Saint Chrysostôme, saint Basile, Prudence, saint Bernard, et après eux Canisius, enseignent que, par sa virginité angélique et d'âme et de corps, la bienheureuse Vierge a mérité *de congruo*, selon le langage des théologiens, d'être la Mère de Dieu.

Ecce Virgo concipiet : Voici que la Vierge concevra (Is. 7, 14). Voici : *Ecce.* Approchez-vous, patriarches et prophètes, Juifs et nations de l'univers ; écoutez, regardez et soyez dans l'étonnement. Voici un prodige nouveau, la plus grande merveille dont les siècles seront témoins, le chef-d'œuvre de la main de Dieu : Une Vierge concevra et enfantera (Jérém. 31, 22). Cette Vierge, qui est la Fille, l'Epouse et la Mère de Dieu, sera la Reine des anges. Elle unit Dieu à l'homme, le ciel à la terre, la maternité à la virginité, les pécheurs à la sainteté.

La Vierge concevra et enfantera : *Ecce Virgo concipiet et pariet.* Voyez combien la virginité est féconde : elle conçoit et enfante Dieu, Créateur de toutes choses. Le corps de la Vierge est le ciel de Dieu, dit saint Ambroise : *Virginis corpus cœlum est Dei.* (De Nativ.)

Je sais bien, dit Bossuet (2), que toute la gloire de la sainte Vierge vient de ce qu'elle est Mère du Sauveur ; et je dis de plus qu'il y a beaucoup plus de gloire au Sauveur d'être le Fils de la Vierge. N'appréhendez pas que je veuille déroger à la grandeur de mon Maître par cette proposition. Mais quand je vois les saints Pères, parlant de notre Seigneur, prendre plaisir à l'appeler par honneur le Fils d'une Vierge, je ne puis

(1) Comment. in cap. 1 Lucæ.
(2) 2e sermon sur la Compassion de la sainte Vierge.

Digitized by Google

plus douter qu'ils n'aient estimé que ce titre lui plaisait fort et qu'il lui était extrêmement honorable. Si le fruit d'une chair corrompue tire de cette racine impure la corruption, je puis assurer au contraire que le fruit d'une chair virginale tirera d'une racine si pure une pureté sans égale. Cette conséquence est certaine. Et comme le corps du Sauveur devait être plus pur que les rayons du soleil, de là vient, dit saint Augustin (1), qu'il s'est choisi dès l'éternité une Mère vierge. Car il était bienséant que la sainte chair du Sauveur fût, pour ainsi dire, embellie de toute la pureté d'un sang virginal, afin qu'elle fût digne d'être unie au Verbe divin et d'être présentée au Père éternel comme une victime vivante pour l'expiation de nos fautes; tellement que la pureté qui est dans la chair de Jésus est dérivée en partie de cette pureté angélique que le Saint-Esprit coula dans le corps de la Vierge lorsque, charmé de son intégrité inviolable, il la sanctifia par sa présence et la consacra comme un temple vivant au Fils du Dieu vivant.

De même, dit Tertullien (2), qu'il était convenable que le Fils de Dieu naquît de la femme, pour qu'en cela il fût Fils de l'homme, de même il l'était qu'il ne naquît pas de l'homme, de peur que, s'il était tout Fils de l'homme, il ne parût point Fils de Dieu.

Ainsi, dit Auguste Nicolas (3), admirable économie! comme la maternité de Marie découvre l'humanité du Verbe, sa virginité découvre sa divinité, et l'accord de sa maternité et de sa virginité, celui de son humanité et de sa divinité. La Mère-Vierge correspond à l'Homme-Dieu.

Marie est vierge, et pourtant elle est mère; elle est mère, et pourtant elle est vierge, dit ailleurs le même auteur (4). Et de qui est-elle Mère? Mère de Dieu. Ah! ce comble de la grandeur de Marie me confond sans doute; mais, en me confondant, il me la fait comprendre. Je comprends que Marie soit vierge quoique mère, puisqu'elle est Mère de Dieu. Loin de m'étonner qu'une telle maternité n'ait pas porté atteinte à la virginité de Marie, je vois, je contemple et j'admire le comble le plus sublime de la virginité dans une telle maternité. Celui qui est la sainteté infinie, l'intégrité essentielle, la virginité même, qui fait la sainteté et l'intégrité dans ses créatures, a dû l'accroître au plus haut degré dans sa Mère. Sa conception, son enfantement ont dû mettre le sceau à cette auguste virginité, loin de lui porter atteinte, dit saint Fulgence : *Crevit ejus partu integritas potius quam decrevit; et virginitas ampliata est potius quam fugata.* Marie, en un mot, doit être d'autant plus vierge qu'elle est mère, puisqu'elle est Mère de l'Auteur de la virginité.

(1) De peccat. merit. et remiss., c. 34, n° 38.
(2) De Carne Christi, 17.
(3) *Economie de l'incarnation*, livre 2, chap. 4.
(4) *Marie, type de la femme*, livre 3, chap. 7.

Digitized by Google

Elle doit être aussi, et par cela même, d'autant plus mère qu'elle est vierge, l'étant excellemment et doublement, et comme mère et comme vierge. Comme mère : quelle Mère, en effet, que celle qui n'a jamais connu d'autre sentiment, qui n'est rien que mère, qui est toute mère, en un mot qui est Mère-Vierge ! Comme vierge : quelle Mère que celle qui dans le fruit de sa maternité voit la fleur de sa virginité, qui met la virginité même au monde, qui devient par son enfantement la Vierge des vierges, en un mot qui est Vierge-Mère ! Marie, dit Bossuet (1), aimait son divin Fils comme mère, mais elle l'aimait aussi comme vierge ; elle considérait Jésus-Christ comme une fleur que son intégrité avait poussée, et, dans ce sentiment, elle lui donnait des baisers plus que d'une mère, parce que c'étaient des baisers d'une Mère-Vierge.

Ainsi Marie est toute mère et toute vierge : doublement mère, étant Mère-Vierge, et doublement vierge, étant Vierge-Mère. Ce qui s'exclut partout ailleurs s'accroît et se multiplie en elle pour offrir au monde, et plus particulièrement à son sexe, le plus merveilleux, on dirait le plus adorable chef-d'œuvre de virginité et de maternité, si le propre de ce chef-d'œuvre n'était de glorifier et d'exalter son Auteur.

(1) 11e sermon sur la Compassion de la sainte Vierge.

Digitized by Google

C

EXCELLENCE DE LA VIRGINITÉ.

L'intégrité virginale est la part des anges, dit saint Augustin ; elle est dans une chair corruptible la préparation, la possession de l'éternelle incorruptibilité, qui est Dieu : *Virginalis integritas, angelorum portio est; et in carne corruptibili incorruptionis perpetuæ meditatio* (1).

La virginité, dit saint Bernard, est vraiment la vie angélique : *Angelica plane vita virginitas* (2). Les vierges sont appelées de ce nom comme étant insignes, héroïques en vertu, dit le vénérable Bède ; *célibat* vient de *ciel*, heureux du ciel, c'est-à-dire imitant sur la terre la vie des citoyens du ciel (3).

Heureux les cœurs vierges, dit Jésus-Christ, car ils verront Dieu : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* (Matth. 5, 8).

La virginité, dit saint Cyprien, est la sœur des anges, la victoire des passions, la reine des vertus, la possession de tous les biens ; elle est la fleur de l'ordre ecclésiastique, la beauté et l'ornement de la grâce spirituelle ; elle est la plus illustre portion du troupeau de Jésus-Christ : *Virginitas est soror angelorum, victoria libidinum, regina virtutum, possessio bonorum omnium ; flos est ecclesiastici germinis, decus atque ornamentum gratiæ spiritualis, illustrior portio gregis Christi* (4).

Combien grande est la beauté de la virginité, dit saint Ambroise, elle qui mérite d'être choisie par Jésus-Christ pour être le temple corporel de Dieu, elle en qui la plénitude de la Divinité a habité corporellement ! La Vierge conçoit le Sauveur du monde, elle enfante la vie de l'univers : *Quanta est virginitatis gratia, quæ meruit a Christo eligi, ut esset corporale Dei templum, in qua corporaliter habitavit plenitudo Divinitatis ! Virgo genuit mundi salutem, virgo peperit vitam universorum* (5).

(1) De sancta Virginitate, cap. 12.
(2) Serm. de Nativit. B. Mariæ.
(3) Lib. de Tabern., cap. 3 et 4.
(4) Lib. de Virginitate.
(5) Lib. de Virg.

Digitized by Google

La virginité est la plus belle des fleurs, dit saint Grégoire; cette fleur est dans le jardin du divin Époux (*Moral.*).

La Vierge pense à ce qui est du Seigneur, pour être sainte de corps et d'esprit, dit le grand Apôtre : *Virgo cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu* (1ª Cor. 7, 34).

La virginité est une vertu si sublime, dit saint Fulgence, que le nom de vierge vient de vertu : *Adeo virginitas virtus est, ut a virtute nomen acceperit virgo* (1).

La virginité, dit saint Ambroise, est allée chercher dans le ciel ce qu'elle voulait imiter sur la terre. S'élevant au-dessus des nuées, du firmament et des anges, elle est allée jusqu'à Dieu, elle a trouvé le Verbe éternel dans le sein même du Père : *Virginitas e cœlo accersivit quod imitaretur in terris. Hæc, nubes, aera, angelos, sideraque transcendens, Verbum Dei in ipso sinu Patris invenit* (2).

C'est pourquoi les vierges sont vus par saint Jean dans l'Apocalypse, non sur une montagne ordinaire, mais sur la montagne de Sion, c'est-à-dire dans le ciel. Il les a vus devant le trône de Dieu formant la cour de Dieu et comme sa couronne, chantant seuls un cantique nouveau, et suivant l'Agneau partout où il va, 14, 1, 4.

Etre vierge ou ange, c'est la même chose, c'est une seule chose, dit saint Grégoire : *Cœlibes et cœlestes sunt unum* (3).

Celui qui est vierge, dit saint Basile, est le vase vivant de Jésus-Christ; la virginité est une vertu au-dessus de la loi de la nature; la virginité rend l'homme très-semblable à Dieu; la virginité dégage notre vie de la corruption et l'élève à la gloire : *Virgo Christi vas animatum; virginitas supra naturæ legem; virginitas hominem Deo simillimum facit; virginitas vitam nostram de corruptione ad gloriam colligit* (4).

La virginité et la gloire sont sœurs : l'une mérite, l'autre récompense.

L'homme pur, dit saint Bernard, diffère de l'ange en bonheur, en félicité, non en vertu; la chasteté de l'ange est plus heureuse, celle de l'homme plus héroïque : *Differunt homo pudicus et angelus, felicitate, non virtute; angeli castitas felicior, hominis fortior* (5).

Etre ange est un bonheur, dit saint Jérôme, mais être vierge est un mérite acquis par le courage; on ne l'est qu'en s'efforçant d'obtenir de la grâce ce que l'ange possède par nature : *Esse angelum, felicitas est; esse vero virginem, virtutis : dum hoc obtinere nititur ex gratia, quod habet angelus ex natura* (6).

(1) Epist. 3, cap. 4.
(2) Lib. de Instit. virg., cap. 15.
(3) De Virginitate.
(4) De Laudibus virg.
(5) Epist. 22.
(6) De Virg.

Digitized by Google

Les vierges sont des anges terrestres et des hommes célestes, comme l'enseigne saint Augustin : *Virgines sunt angeli terrestres, et homines cœlestes* (1).

La virginité, s'écrie saint Cyrille, est la plus sublime tempérance, la plus parfaite victoire; elle est toute la gloire. La virginité est une rose odoriférante, un lis brillant de blancheur; elle est la fleur, elle est le fruit. O vertu magnétique de la virginité ! ô vertu aimantée divinement, qui attire la nature à elle ! O admirable saphir qui met en fuite la chair, le monde, les démons ! O émeraude éblouissante et toujours verte, virginité inviolable, qui ne souffre jamais la fétide corruption de la volupté (2) !

Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui; il se plaît au milieu des lis, dit l'épouse des Cantiques : *Dilectus meus mihi, et ego illi, qui pascitur inter lilia*, 2, 16.

Une jeune vierge possède le mérite de la vieillesse la plus avancée.

Rien de plus resplendissant, dit saint Bernard, que cette lumière, rien de plus glorieux que ce témoignage, dont la vérité brille dans l'âme, et dans laquelle l'âme se voit. Mais quelle est cette lumière ? quel est ce témoignage ? C'est la virginité pure, modeste, craintive, circonspecte, qui n'admet rien de souillé, qui est la gloire de la conscience, qui n'a point de remords, qui ne peut point en avoir, qui ne redoute pas les yeux de Dieu. Voilà ce qui est beau et qui par-dessus tout réjouit les regards divins. Cette splendeur de l'âme vierge pénètre par ses célestes rayons le corps tout entier, se répand dans tous les membres et tous les sens, tellement que toutes les actions, les paroles, les regards, la démarche, le rire même, sont mêlés de gravité, sont pleins d'honnêteté, que tous les mouvements des sens et tous les gestes des membres sont sérieux, chastes, modestes, exempts d'insolence, de légèreté, de paresse; ils sont saints et ne respirent qu'une fervente piété. Heureuse l'âme qui est revêtue de la blanche innocence par laquelle elle possède une glorieuse conformité, non avec le monde, mais avec le Verbe qui est la blancheur éblouissante de la vie éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu (3).

La vierge sacrée, dit saint Basile, est telle dans ses vêtements, ses démarches et tous ses mouvements, que ceux qui la rencontrent, voyant en elle la vive ressemblance de Dieu, s'inclinent par respect, pleins d'admiration pour sa sainteté ; et, secrètement avertis par ses vertus, ils ont l'esprit et le cœur échauffés du désir de l'imiter. Pleins de respect et d'admiration de ce qu'ils ont vu, ils s'en retournent eux-mêmes dignes de respect. L'épouse vierge du Seigneur, sachant qu'elle ne peut éviter ni

(1) De S. Virg., cap. 13.
(2) Catech.
(3) Serm., 83 in Cant.

Digitized by Google

les yeux, ni l'ouïe, ni la présence de son divin Epoux, fait toute chose comme étant en sa présence. Il faut apprendre par là qu'une vierge, quand elle parle dans la solitude, parle aux oreilles de son Epoux ; quand elle agit dans la solitude, a les yeux fixés sur lui pour savoir si ce qu'elle fait lui complaît ; et quand elle pense, le retrouve encore au fond de sa propre pensée, car elle sent que son céleste Epoux comprend tout. Ainsi elle se conduit en tout comme étant vue, entendue de Jésus-Christ, et comme étant devant Jésus-Christ. Elle se respecte donc d'abord, ainsi que sa conscience, quoique seule et entièrement cachée; ensuite elle respecte son ange gardien; enfin, et avant tout, elle respecte Dieu. Elle sait qu'elle est le ciboire de Jésus-Christ. A de telles âmes Dieu donne une place et un nom au-dessus des anges eux-mêmes (1).

Saint Augustin pense que ce nom signifie la gloire spéciale qui distingue les vierges des autres saints, comme on distingue les hommes par leurs noms propres. Ce nom signifie la gloire et la joie propres aux vierges, qui consiste, dit ce grand docteur, à se réjouir en Jésus-Christ, de Jésus-Christ, avec Jésus-Christ, par Jésus-Christ, à la suite de Jésus-Christ, pour Jésus-Christ : *Nomen ergo hoc significavit gloriam et gaudium virginibus proprium, quod erit gaudium virginum Christi de Christo, in Christo, cum Christo, post Christum, per Christum, propter Christum* (2).

Les vierges chrétiennes sont les épouses de Jésus-Christ. Je vous ai fiancés, dit saint Paul aux Corinthiens, à un unique époux, le Christ, pour lui être présentés comme une vierge pure : *Despondi vos uni viro virginem castam exhibere Christo*, 2ª, 11, 2. Or, ce mariage divin avec Jésus-Christ ne peut pas être stérile, mais fécond. La famille qui naît de ce divin mariage est toute spirituelle. Cette famille, ce sont les œuvres de piété, de dévotion, la pratique des vertus, les aumônes et les autres actes de charité auxquels la Vierge se voue.

Saint Bernard, écrivant à sa sœur, qui était vierge, sur la manière de bien vivre, lui disait : Vous, ma chère sœur en Jésus-Christ, ne dites pas : Je suis un bois aride, un arbre sans fruit; car si vous aimez Jésus-Christ votre époux et que vous le craigniez comme vous le devez, vous avez sept enfants : le premier enfant, c'est la moralité; le second, la patience; le troisième, la sobriété; le quatrième, la tempérance; le cinquième, la charité; le sixième, l'humilité ; le septième, la chasteté. Ainsi, par la grâce du Saint-Esprit, vous enfantez sans douleur, d'un sein incorruptible, sept enfants à Jésus-Christ, afin d'accomplir en vous ces paroles de l'Ecriture : Celle qui était stérile a eu sept fils. Ces enfants que vous enfantez à Jésus-Christ, vous devez les nourrir, les réchauffer, les soigner, les vêtir, les élever, les fortifier et les corriger (3).

(1) Lib. de vera Virginitate.
(2) Lib. de vera Virg.
(3) De Modo bene vivendi, cap. 22.

Digitized by Google

L'Eglise, dit saint Cyprien, se réjouit par ses vierges, et la glorieuse fécondité de cette tendre mère s'accroît et s'étend merveilleusement par ses vierges ; plus leur nombre est grand, plus la joie de l'Eglise augmente : *Gaudet per illas, atque in illis largiter floret Ecclesiæ matris gloriosa fœcunditas ; quantoque plus copiosa virginitas numero suo addit, tanto plus gaudium matris augescit* (1).

Comme l'Eglise universelle est vierge, dit saint Augustin, comme elle est l'épouse de Jésus-Christ, ainsi que le dit l'Apôtre, de quel honneur ne sont pas dignes ceux de ses membres qui gardent dans leur chair ce qu'elle garde elle-même dans la foi ? car l'Eglise est aussi mère et vierge : *Cum ipsa universa Ecclesia virgo sit, desponsata uni viro Christo, quanto digna sunt honore membra ejus, quæ hoc custodiunt etiam in ipsa carne, quod tota custodit in fide ? nam Ecclesia quoque et mater et virgo est* (2).

Il est certain que la virginité, le célibat par vertu sont infiniment au-dessus du mariage ; car 1° le corps et l'esprit sont conservés incorruptibles ; 2° il y a là une haute perfection ; 3° il faut une tempérance, une vertu héroïque : c'est la vertu de la puissance de Dieu.

Saint Adhème, évêque des Saxons, dit : Il y a trois états dans l'Eglise : la virginité, le célibat, le mariage. Si l'on veut savoir l'excellence, le mérite de chacun de ces états, il faut l'établir ainsi : La virginité est de l'or ; le célibat, de l'argent ; le mariage, du fer. La virginité, les richesses ; le célibat, l'aisance ; le mariage, la pauvreté. La virginité est la paix ; le célibat, la liberté ; le mariage, la captivité et l'esclavage. La virginité est le soleil ; le célibat, la lune ; le mariage, les ténèbres. La virginité est une reine ; le célibat, un seigneur ; le mariage, un serviteur (3).

La virginité possède huit prérogatives admirables. La première est l'imitation de la vie et de l'intégrité angéliques. Ecoutez saint Athanase : O virginité, richesse intarissable, couronne incorruptible, temple de Dieu, demeure de l'Esprit saint, perle précieuse, défaite et ruine de la mort et de l'enfer, vie des anges, couronne des saints ! *O virginitas, opulentia indeficiens, corona immarcessibilis, templum Dei, domicilium Spiritus sancti, margarita pretiosa, mortis et inferni profligatrix, angelorum vita, corona sanctorum* (4) !

Aussitôt que le Fils de Dieu entra dans le monde, dit saint Jérôme, il se créa une nouvelle famille, afin que celui qui dans le ciel était adoré par les anges eût aussi sur la terre des anges pour l'adorer et le servir : *Statim ut Filius Dei ingressus est super terram, novam sibi familiam*

(1) Lib. de Habitu virg.
(2) Lib. de vera Virg.
(3) Lib. 3, in Biblioth. SS. Patrum, in libello de Laudibus virg., cap. 9.
(4) Lib. de Virg.

Digitized by Google

instituit; ut qui ab angelis adorabatur in cœlo, haberet angelos in terris (1).

Le mariage peuple la terre, dit encore saint Jérôme, la virginité peuple le ciel : *Nuptiæ terram replent, virginitas paradisum* (2).

La seconde prérogative de la virginité est un holocauste. De là saint Jérôme appelle cette vertu un martyre perpétuel (3).

La troisième prérogative, c'est que la vierge contracte un mariage divin avec Jésus-Christ; Jésus-Christ est son véritable époux. La famille qui vient de ce mariage céleste, ce sont toutes les vertus.

La quatrième prérogative, c'est que les vierges sont les bien-aimées de Jésus-Christ; Jésus-Christ les chérit tout spécialement; il les chérit en époux, puisqu'elles sont ses épouses.

La cinquième prérogative, c'est que les vierges sont la plus noble portion de l'Eglise, comme dit saint Cyprien : *Virginitas... illustrior portio gregis Christi* (4). De là saint Athanase enseigne que la virginité est une marque certaine de la vraie religion et de la vraie Eglise; car la vraie religion conseille la virginité et le célibat, elle l'embrasse et l'exalte. L'infidélité et l'hérésie en éloignent, en font un objet de mépris, de raillerie (5).

Pourquoi, demande saint Ambroise, les infidèles et les hérétiques agissent-ils ainsi? parce que, zélés défenseurs du crime, ils veulent empêcher la recherche et la pratique de la vertu : *Ut æmuli criminum mulctarent studia virtutum* (6). C'est pourquoi les hérétiques et les infidèles ne sont pas et ne peuvent pas être vierges; car sans la grâce de Dieu, dont le commencement est la foi, il est impossible, au milieu de tant d'amorces de la chair, de tant de tentations, de tant de concupiscences, de garder longtemps la virginité. Aussi saint Athanase assure que ce saint et céleste conseil de la virginité ne s'accomplit excellemment que par les chrétiens (7).

Et combien n'augmente-t-on pas les richesses de la virginité en se faisant du conseil un précepte, une obligation, par un vœu volontaire, réfléchi, sacré et perpétuel! C'est là le plus haut point de la plus sublime vertu.

La sixième prérogative de la virginité, c'est que, ainsi que le disent saint Jérôme et saint Cyprien, les noces terrestres peuplent la terre; la virginité, la continence remplissent le ciel, et les vierges devancent la

(1) Ad Eustoch., de Cast. virg.
(2) Lib. 4 contra Jovin.
(3) Lib. 4 contra Jovin.
(4) Lib. de Virginit.
(5) Lib. de Virg.
(6) Lib. de Viduis.
(7) In Apolog. ad Constantinum imperat.

Digitized by Google

gloire de la résurrection. Jésus-Christ le dit : Dans l'état de résurrection, les hommes n'auront point de femmes, ni les femmes de maris; mais ils seront comme les anges de Dieu dans le ciel (Matth. 22, 30).

La septième prérogative de la virginité, c'est que les vierges, dans le ciel, ont une récompense, une couronne plus riche.

Huitième prérogative : la virginité rend l'homme semblable à l'Eglise, aux anges, à la très-sainte Vierge, à Jésus-Christ, à Dieu, à la très-sainte Trinité.

La virginité, dit Pierre de Blois, selon le sentiment de plusieurs, est plus forte que la pureté angélique, la vierge étant pure par vertu, et l'ange par nature seulement. C'est être au-dessus des anges que de conserver la virginité dans la justice et la sainteté, et cela dans des vases corrompus. L'usage de la pureté sur la terre est le fruit d'une élévation céleste. De la fleur de la virginité se forme une couronne incorruptible, et l'on devient l'épouse de l'immortel Epoux du ciel. Voyez la puissance de la virginité : la virginité s'élevant au-dessus des nuées, au-dessus des astres, au-dessus des anges, va chercher le Verbe, par qui tout a été fait, et elle le trouve dans le sein du Père, et par la virginité l'Auteur du salut est descendu jusqu'à nous. Nous marcherions encore dans les ténèbres, si la lumière de la vie ne fût pas sortie de la Vierge pour nous éclairer. La virginité est un aromate qui empêche la putréfaction des corps, car elle garde les sens et les éloigne de toute corruption. C'est ce que dit la Sagesse quand elle prête ces paroles aux vierges : J'ai répandu l'odeur du cinnamome et du baume; mes parfums sont purs et sans mélange (Eccli. 24, 20-21) (1).

La virginité, dit saint Basile, est quelque chose de si grand et de si illustre, qu'elle rend l'homme très-semblable au Dieu incorruptible. L'âme fidèle, préservant sa virginité pure et sans tache de toute souillure de mauvaise pensée, s'élève à la ressemblance du Dieu de toute pureté; elle reflète ses purs rayons (2).

O virginité, s'écrie Gerson, vous avez été élevée si haut, que vous êtes devenue la Mère de Dieu selon la chair, et vous engendrez encore spirituellement quand la vertu de Dieu survient en vous et fait que la très-pure partie de l'âme ne peut être corrompue, mais qu'elle est rendue, par cette vertu de Dieu, féconde en bonnes pensées et en délicieux amour. Cette partie de l'âme est l'esprit. Et ainsi vous enfantez, vous embrassez et vous tenez dans vos bras l'enfant Jésus, à l'exemple de l'auguste Vierge, notre inviolable Souveraine, qui le portait et l'embrassait si tendrement et avec tant d'amour. O virginité, sainte et belle fleur de la sainte Eglise ! *O virginitas, sanctus et pulcher flos Ecclesiæ sanctæ !* O abeille qui pro-

(1) Ad moniales, serm. 63.
(2) De vera Virginitate.

Digitized by Google

duisez le miel de la dévotion ! *O apis quæ devotionis mel producis !* O la plus belle fleur du plus blanc lis, on ne peut assez vous louer, à cause de votre dignité, ni assez vous exhorter et vous conseiller de veiller sur vous, à cause de la fragilité du vase dans lequel vous êtes. Et en effet, si Dieu ne gardait cette vertu par une grâce spéciale, nul ne pourrait la conserver ; mais il la conserve en ceux qui, dans un cœur bon et intègre, implorent son secours, faisant ce qu'ils peuvent en s'humiliant, en se mortifiant, en fuyant les dangers (1).

La virginité est la gloire de l'Eglise chrétienne, dit Bossuet (2). Cette vertu était réservée au christianisme. Aussi est-ce la seule religion où la perpétuelle virginité a été en honneur, où elle a été consacrée à Dieu, où l'on a souffert toutes sortes de persécutions et la mort même plutôt que de consentir à un mariage humain. Jésus-Christ s'est déclaré l'époux des vierges ; c'est lui qui a fait connaître au monde ces *eunuques spirituels* autrefois prédits par les prophètes (Is. 56, 3-4-5 ; Matth. 19, 12), mais qui n'ont paru que dans la religion chrétienne, et a inspiré à son Apôtre que la sainte virginité est la seule qui peut consacrer parfaitement à Dieu un cœur incapable de se partager (1 Cor. 7, 32-33-34-35). Fils d'une Vierge, vierge lui-même ; qui a pris pour son précurseur Jean-Baptiste, vierge, et pour son disciple bien-aimé saint Jean, vierge aussi selon la tradition chrétienne ; dont les apôtres, qui ont tout quitté, ont quitté principalement leurs femmes (ceux qui en avaient) pour le suivre ; toujours par conséquent dans la compagnie et, pour ainsi dire, entre les mains de la continence : d'où il ne faut pas s'étonner si, comme la foi, la sainte virginité a eu ses martyrs. Aussi les persécuteurs mêmes ont reconnu la pudeur des vierges chrétiennes. On les voyait, dit saint Ambroise, affronter les supplices et craindre les regards : *Impavidas ad cruciatus, erubescentes ad aspectus* (3) ; au milieu des tourments et livrées aux bêtes farouches et à des taureaux furieux qui les jetaient en l'air, soigneuses de la pudeur, méprisant les tourments et la vie, et n'ayant, pour ainsi parler, que le front tendre dans un corps de fer ; dignes témoins, dignes martyres de celui qui est tout ensemble Fils de Dieu et Fils d'une Vierge.

La virginité chrétienne n'est pas stérile ; elle enfante Jésus-Christ dans les âmes par l'apostolat de la foi ; elle le fait vivre dans les corps mêmes par celui de la charité. Nos vierges chrétiennes sont les sœurs, les mères de tous les membres souffrants de Jésus-Christ, plus mères souvent que celles de la nature ; elles continuent l'office de la maternité divine. La maternité chrétienne, de son côté, n'est pas moins virginale par la grâce du sacrement de mariage, qui lui en fait accomplir les fins, sans préjudice

(1) Serm. de Castitate.
(2) *Elévations sur les mystères*, 16e semaine, 2e élévation.
(3) De Virg

Digitized by Google

moral de la sainte intégrité, et qui lui en fait enfanter et cultiver les fruits pour le ciel; elle continue l'office divin de l'angélique virginité de Marie. Il y a ainsi de Marie dans toutes les femmes.

La virginité, qui est le comble de l'intégrité, dit encore Auguste Nicolas (1), n'avait pas eu d'expression parfaite avant Marie. Ne parlons pas des vestales. Outre qu'on pouvait à peine en réunir sept, saint Ambroise a très-bien caractérisé leur virginité : *Vestalium virginitas*, dit-il, *erat emptitia, temporanea, et fastu plena*. C'était une virginité à gage, temporaire et pleine d'orgueil : trois caractères qui sont incompatibles avec la vraie virginité, dont le propre est d'être aimée par elle-même, d'être entière dans sa durée comme dans tous ses autres caractères, et d'être voilée de modestie et d'humilité.

La bienheureuse et immaculée Vierge, mère, modèle et sœur des vierges, a enfanté une noble et grande famille, la famille des vierges de Jésus-Christ.

Jésus-Christ est né d'une Vierge, dit saint Grégoire. O vous, femmes, pratiquez la virginité, honorez-la, afin que vous soyez mères de Jésus-Christ : *Christus ex Virgine. Mulieres, virginitatem colite, ut Christi matres sitis* (2).

Saint Augustin assure que la joie, le bonheur, le contentement, la paix sont les enfants de la virginité. La virginité, dit-il, n'a pas d'enfants selon la chair; mais, à la place de ces enfants, elle enfante les joies du cœur, de l'âme et de l'esprit. Seigneur, la continence n'est jamais stérile, mais elle est féconde en joie et en allégresse par vous qui êtes son époux, ô Seigneur ! *Ipsa continentia nequaquam sterilis est, sed fœcunda mater filiorum gaudiorum, de marito te, Domine* (3).

Une triple couronne est due aux vierges : la couronne de la virginité, la couronne nuptiale de leur divin mariage avec Dieu, la couronne des athlètes. Une quatrième couronne leur est due ; c'est celle du martyre, et d'un long martyre.

Les familles selon la chair disparaissent, meurent; la famille des vierges vivra éternellement.

Le titre de Vierge des vierges, que Marie porte, fait dire à saint Jean Damascène (4) qu'elle est une plante très-fertile de virginité, et que par elle la beauté de cette angélique vertu s'étend dans tout le monde. Saint Jérôme, écrivant à sainte Eustochie (5), lui dit que depuis le temps qu'une Vierge a enfanté le Roi des vierges, qui porte sur ses épaules les marques de sa principauté, le don de la virginité a été libéralement accordé au monde, spécialement au sexe féminin, et que le Fils de la Vierge a

(1) *Marie type de la femme*, livre 3, chap. 7.
(2) Orat. 38 de Nativit.
(3) Lib. 8 Confess., cap. 11.
(4) De Virg., cap. 5.
(5) Epist. 22.

Digitized by Google

choisi ici-bas une suite d'anges incarnés, comme là-haut il en avait déjà une d'anges célestes. C'est Marie, dit saint Ambroise (1), qui reçoit les vierges à la sortie de cette vie pour les présenter à leur céleste Epoux, et qui entonne des cantiques d'allégresse lorsqu'elles sont introduites au cabinet du Prince de gloire. C'est Marie qui plante les lis partout et qui les fait croître dans les monastères, dans les maisons particulières, dans les villes et les campagnes. C'est elle qui a donné le courage à Darie, Basilisse, Pulchérie, Cunégonde, Dauphine, Œgique, Stamberge, Berthe, et à tant d'autres, de vivre avec leurs maris comme avec des hommes sans corps, ou avec des anges du paradis. C'est elle qui a délivré des lieux infâmes, comme d'autant de fournaises de Babylone, les saintes Théodore, Antonie, Euphrosie, Glaphyre, et les autres qui y avaient été conduites pour y voir ternir l'honneur de leur pudicité. C'est elle qui, avec des inventions toutes célestes, a préservé les saintes Flavie, Domitille, Séraphie, Denise, Suzanne, Anastasie, Euphémie, Agnès, Emerancienne, Lucie, et mille autres, des embûches des ennemis de la chasteté. C'est encore Marie qui a doublé la couronne des saintes Thècle, Félicule, Potentienne, Valérie, Agathe, Anatolie, Pélagie, et d'autres en nombre infini, ajoutant au lis de la virginité les roses pourprées du martyre. C'est toujours Marie qui a inspiré à plusieurs que nous rencontrons dans l'histoire l'adresse de défigurer leurs corps plutôt que de souiller leurs âmes. Enfin c'est elle qui, par mille espèces d'artifices, a conservé l'honneur des lis pour l'amour de celui qui daigne s'appeler le lis des vallées et qui se plaît dans le jardin des lis.

Et puisque l'Eglise donne au sexe féminin la gloire d'être appelé *le sexe dévot*, il est certain que toutes, soit vierges, soit mariées, soit veuves, de quelque état et de quelque condition qu'elles soient, lui sont recommandées, comme à celle qui est l'honneur de ce sexe, chacune selon son rang et selon son mérite, attendu qu'elle est généralement la Reine de tous les saints; il est indubitable que son soin s'étend aussi loin que les limites du monde et que les rayons du soleil, et que partout où il y a des enfants de l'Eglise elle a aussi ses audiences et ses cours pour le bien des sujets du Sauveur, et pour les acheminer tous à la possession du bonheur qui les attend dans le ciel.

Il est dit de l'immaculée Vierge qu'elle fut troublée à la vue de l'ange qui venait de la part du ciel lui annoncer que Dieu l'avait choisie pour être sa Mère (Luc. 1). Les vierges, dit saint Ambroise, tremblent, craignent la vue des hommes et leurs paroles : *Trepidare virginum est, et ad omnes viri ingressus pavere, omnes viri affatus vereri* (2).

Soyez vierge des yeux, de la langue, des oreilles, dit saint Grégoire de Nazianze : *Virgo sis oculis, sis ore atque auribus ipsis* (3).

(1) Lib. 2 de Virginibus.
(2) Lib. 11 in Luc., n° 8.
(3) In Laud. virg.

Digitized by Google

Nous avons ce trésor en des vases d'argile, dit le grand Apôtre : *Habemus thesaurum istum in vasis fictilibus* (2 Cor. 4, 7).

La chaste virginité est toujours timide, dit Tertullien, elle fuit les regards, elle met un voile sur son visage comme une armure contre les coups des tentations, contre les traits des scandales, contre les soupçons et les langues mauvaises : *Pura virginitas semper timida, oculos fugit, confugit ad velamen capitis, quasi ad galeam contra ictus tentationem, contra jacula scandalorum, contra suspiciones et susurros* (1).

Revêtez-vous, continue Tertullien, de l'arme de la pudeur; environnez-vous du retranchement de la retenue, de la réserve; élevez une muraille pour protéger votre sexe, un rempart qui arrête vos yeux et ceux d'autrui : *Indue armaturam pudoris, circumda vallum verecundiæ, murum sexui tuo strue, qui nec tuos emittat oculos, nec admittat alienos.*

Autant la virginité est sublime, dit saint Augustin, autant je redoute pour elle l'orgueil qui la tue. Dieu seul donne la virginité et la garde. Dieu lui-même est charité; donc la gardienne de la virginité, c'est l'amour de Dieu et l'humilité; la place où elle se conserve, c'est l'humilité (2).

Ne vous glorifiez pas, ô vierges, dit saint Bernard, ne vous glorifiez pas de la chasteté du corps (3), quoiqu'elle soit une vertu louable. Mais plus vous êtes élevées, plus vous devez vous humilier en toutes choses pour trouver grâce auprès de Dieu. Car le Seigneur n'a pas regardé la chasteté, mais l'humilité de sa servante. Si vous voulez être regardées par le Seigneur de l'œil de sa miséricorde, de l'œil de sa grâce, soyez humbles. Car l'Ecriture dit qu'il donne sa grâce aux humbles; il a regardé l'humilité de sa servante. Si vous voulez que vos lampes soient remplies d'huile lorsque l'Epoux viendra pour les noces, c'est-à-dire si vous voulez avoir une conscience intègre et tranquille, ne vous enorgueillissez pas de votre lis, c'est-à-dire de votre chasteté. Ne désirez pas la louange extérieure, de crainte que la porte du royaume des cieux ne vous soit fermée, et que l'Epoux ne refuse de vous connaître : En vérité je vous le dis, je ne vous connais pas (Matth. 15); et qu'il ne vous éloigne de lui, ne regardant que l'humilité de sa servante. Car plusieurs vierges seront exclues, parce qu'aucune vierge orgueilleuse n'entre; mais nul, soit marié, soit vierge, soit veuf, ne méritera d'être exclu.

Qui sont celles qui disent : Je suis vierge? Ce sont, dit saint Pierre Damien, les parleuses, les opiniâtres, les suspectes, les vaines, les vaniteuses, les dissipées dans leur conduite. Je suis vierge, car je ne connais point d'homme, j'ignore le mariage. O vierge, que vous seriez heureuse

(1) De velandis virg., cap. 16.
(2) De S. Virg., c. 101.
(3) Vitis mystica, cap. 17.

Digitized by Google

si vous gardiez en votre esprit et en vos actions ce que vous gardez en votre chair : *O virgo, quam felix esses, si quod habes in carne, servares in mente, custodires in actione!* Car que sert-il de conserver l'intégrité de la chair seule, si l'intérieur de l'esprit est corrompu par le viol des malins esprits? *Quid enim prodest solius carnis integritatem servare, et malignorum spirituum stupris, mentis interiora corrumpere?* Que sert-il d'être vierge, si, par le défaut de bonnes œuvres, on ne parvient point à la récompense virginale? La vierge de corps et non d'âme ne jouit pas de la récompense de la virginité : *Virgo carne, non animo, virginitatis præmio non potitur.* Car autre chose est de résister fortement aux amorces des tentations, et autre chose est de céder en esprit aux coupables sollicitations, conservât-on la chasteté du corps. La pudeur virginale seule ne suffit donc pas pour recevoir le prix, il faut que cette vertu soit accompagnée d'autres vertus. A la vérité, il a été dit à Jean par l'ange dans l'Apocalypse : Ceux-là ne se sont point souillés avec les femmes, car ils sont vierges ; ceux-là suivent l'Agneau partout où il va, 14, 4. Mais notre Agneau, qui est celui qui ôte les péchés du monde, eut la charité, puisqu'il répandit son sang pour le salut des hommes. Il brilla de la grâce de l'humilité, car il s'anéantit jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix. Il conserva la patience : on le maudissait, il bénissait; il souffrait sans se plaindre. Il méprisa les honneurs du monde, car il se cacha lorsqu'on voulut le faire roi (Joan. 6). Il aima ses ennemis, pour lesquels il pria sur la croix, disant : Père, pardonnez-leur, car ils ne savent pas ce qu'ils font (Luc. 23, 34).

Celui donc qui suit l'Agneau partout où il va est celui qui ne le suit pas par la seule virginité, mais par toutes les vertus. Celui-là suit l'Agneau dans son repos où il est arrivé, qui le suit, qui s'applique à l'imiter dans les aspérités de son chemin. Souvent les vierges sont confondus par la vie vertueuse que mènent plusieurs de ceux qui sont entrés dans l'état du mariage. On voit même des pécheurs qui se convertissent, qui s'appliquent avec ardeur à réparer les outrages qu'ils ont faits à Dieu, tandis qu'il y a des vierges qui ne font rien pour Dieu, qui ne se reprochent rien, se croyant parfaits, aveuglés qu'ils sont par l'orgueil. Et il arrive souvent qu'une vie fervente est plus agréable à Dieu après une vie coupable qu'une tiède innocence qui se repose sur sa virginité : *Et fit plerumque Deo gratior amore ardens vita post culpam, quam securitate torpens virginis innocentia.*

La virginité parfaite est donc celle qui s'environne des autres vertus, qui possède la véritable humilité de l'esprit; c'est elle qui non seulement se conserve sans tache dans la chair, mais aussi dans la langue, l'esprit et le cœur (1).

(1) Serm. 46 in Nativit. B. Virg. Mariæ.

Digitized by Google

CI

PURETÉ DE MARIE.

Il était convenable, dit saint Anselme (1), que la Vierge brillât d'une pureté telle qu'on ne pût en trouver une plus grande après celle de Dieu, puisque Dieu le Père se disposait à lui donner son Fils unique, qu'il aimait comme lui-même, qu'il engendrait semblable à lui de son cœur, et de le lui donner de manière qu'il fût naturellement le même commun et unique Fils de Dieu le Père et de la Vierge, que le Fils lui-même choisissait pour sa véritable Mère, en laquelle le Saint-Esprit voulait demeurer et opérer de manière qu'elle conçût et enfantât celui de qui il procédait lui-même.

L'Eglise, dans les litanies, appelle Marie Mère très-pure, Mère très-chaste, Mère inviolable : *Mater purissima*, *Mater castissima*, *Mater inviolata*.

Marie, dit saint Bonaventure, était très-pure, très-chaste dans son corps, dans ses sens, dans son cœur et dans son âme. Elle était si pure, si chaste, que sa seule présence inspirait aux autres la pureté (2).

Marie, dit le vénérable Godefroi, était belle, admirable devant le Seigneur par une pureté irréprochable, soit du corps, soit de l'âme ; cette pureté ne fut jamais souillée par aucun désir charnel ; elle ne s'appliquait pas seulement à garder cette vertu dans ses membres, dans ses sens, mais elle sut conserver pures toutes ses pensées, toutes ses intentions (3).

De même que la lumière du soleil ne peut être vue que par des yeux purs, dit saint Augustin, ainsi Dieu ne peut être vu que par une âme pure (4).

C'est pourquoi Marie, qui était très-pure en tout, voyait si bien Dieu en tout.

La pureté, dit Tertullien, est la fleur des mœurs, l'honneur du corps,

(1) De Concept. Virg., cap. 18.
(2) De B. semperque Virg. Maria, serm. 1.
(3) Homil. 66 in fest. Assumpt. S. Mariæ tertia.
(4) Lib. de Civit.

Digitized by Google

l'ornement de l'un et de l'autre sexe, le fondement de la sainteté : *Pudicitia flos morum, honor corporum, decor sexuum, fundamentum sanctitatis* (1).

La pureté, dit saint Cyprien, est la gloire de notre corps, l'ornement des mœurs, la sainteté de la femme, le lien de la modestie, la source de la chasteté, la paix de la maison, la base de la concorde. La pureté ne s'occupe à plaire qu'à elle-même. La pureté est toujours réservée ; elle est la mère de l'innocence. La pureté est toujours brillante de sa retenue ; elle est contente de sa beauté, si elle déplaît aux hommes impurs. Nul ne peut l'occuper, même ceux qui ne l'ont pas ; elle est vénérable même à ses ennemis, qui l'admirent d'autant plus qu'ils ne peuvent la combattre et en triompher (2).

La pureté, ajoute saint Cyprien, ne cherche aucun ornement étranger ; elle est à elle-même son plus bel ornement. Cette vertu nous rend agréables à Dieu, elle nous unit à Jésus-Christ ; elle combat tous les mouvements illicites des désirs corrompus de la chair ; elle donne la paix à nos corps ; heureuse elle-même, elle rend heureux ceux qui la possèdent (*ut supra*).

O pureté, s'écrie saint Ephrem (3), mère de la dilection et vraie distinction de la vie angélique ! O chasteté, partage du cœur sans souillure, suave à la bouche, d'un aspect ravissant ! O chasteté, tu rends les hommes semblables aux anges ! O chasteté, don de Dieu ! O chasteté, port tranquille, placé dans la plus haute région de la paix et de la sécurité !

Qu'elle est grande la chasteté ! s'écrie saint Athanase ; que sa gloire est riche ! O chasteté, trésor incompréhensible ! O continence, aimée de Dieu et louée par les anges ! O pureté, qui échappes à la mort et à l'enfer, et qui t'attaches à l'immortalité ! O continence, joie des prophètes, gloire des apôtres, vie des anges, couronne des saints (4) !

Seigneur, dit saint Augustin, vous ordonnez la pratique de la pureté ; donnez-moi la force de l'accomplir, et alors commandez tout ce que vous voulez : *Deus meus, continentiam jubes ; da quod jubes, et jube quod vis* (5).

Par le mérite de la pureté, les hommes sont égaux aux anges, dit Cassien : *Hujus virtutis merito, homines angelis æquantur* (6).

O pureté, dit saint Ephrem, frein des yeux, tu détruis les ténèbres, et tu rends l'homme tout lumière ! O pureté, tu crucifies la chair, tu la réduis en servitude, et tu t'élances soudain au ciel ! O pureté, tu remplis de

(1) Lib. de Pudicitia.
(2) Lib. 1 de Bono pudicitiæ.
(3) Serm. de Castitate.
(4) Tract. de Virg.
(5) Lib. Confess.
(6) Lib. Justit.

Digitized by Google

félicité le cœur qui te possède, et tu donnes des ailes à l'âme qui s'élève aux cieux ! O pureté, tu engendres la joie spirituelle, tu détruis les chagrins ! O pureté, tu modères les passions, tu leur ôtes leur puissance, et tu délivres l'âme de leurs cruelles agitations ! O pureté, tu illumines les justes, et tu lies Satan dans ses abîmes ténébreux ! O pureté, tu chasses la paresse, et tu donnes la patience ! O pureté, char spirituel, tu mènes l'homme au céleste séjour ! O pureté, reine des fleurs et pour l'éclat et la beauté, et pour les suaves parfums ! O pureté, qui précèdes le Saint-Esprit et prépares l'âme à le recevoir, tu habites avec lui (1) !

Le fruit de la pureté est plein de douceur, dit saint Cyrille (2); sa beauté est incomparable, ses parfums très-suaves ; sa valeur est sans prix. C'est la plus précieuse perle de la nature et de la vertu ; c'est la suprême tempérance, la parfaite victoire ; toute la gloire est en elle. C'est une rose qui répand la plus agréable odeur. O vertu angélique de la pureté, tu es reine de l'homme ! O admirable saphir ! ô diamant brillant et toujours beau !

La pureté rend l'homme semblable à Dieu, dit saint Basile : *Pudicitia hominem Deo simillimum facit* (3).

Il n'y a plus de condamnation pour ceux qui sont dans le Christ Jésus, qui ne marchent point selon la chair, dit saint Paul aux Romains : *Nihil damnationis est iis qui sunt in Christo Jesu, qui non secundum carnem ambulant*, 8, 1.

Si vous vivez selon la chair, ajoute-t-il, vous mourrez ; mais si vous mortifiez par l'esprit les actes de la chair, vous vivrez : *Si secundum carnem vixeritis, moriemini ; si autem facta carnis mortificaveritis, vivetis*, 8, 13.

Ce que l'homme sème, il le recueillera, écrit-il aux Galates. Qui sème dans la chair recueillera la corruption, et qui sème dans l'esprit, dans la pureté de l'esprit, recueillera la vie éternelle, 6, 8.

Celui qui se conserve pur, dit ce grand Apôtre à Timothée, sera un vase d'honneur, sanctifié et utile au Seigneur, préparé pour toute œuvre bonne, 11, 21.

Heureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu, dit Jésus-Christ : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt* (Matth. 5, 8).

Etre victorieux de la volupté, c'est la plus grande et la plus douce volupté, dit saint Cyprien ; c'est le plaisir le plus parfait : *Voluptatem vicisse, voluptas est maxima ;* car, ajoute-t-il, rien ne réjouit, ne comble l'âme de bonheur comme une conscience pure : *Nihil animam fidelem sic delectat, quam integra immaculati pudoris conscientia* (4).

(1) Serm. de Castit.
(2) Homil. 4 de Purit.
(3) Epist.
(4) Lib. de Disciplina et Bono pudicitiæ.

Digitized by Google

Quel est le fruit qui soit aussi exquis que la pureté du cœur? quelle plus douce nourriture? dit saint Ambroise: *Quis puritate pectoris dulcior fructus? quis cibus suavior* (1)?

Heureuse elle-même, la pureté rend le cœur heureux. Elle procure la paix, la joie, l'honneur, la réputation, la santé, la beauté, une longue vie, la grâce, une tranquille et sainte mort, Dieu pendant la vie, à la mort et dans l'éternité. Une âme pure est semblable à Jésus-Christ, à Marie, aux anges; elle est semblable à l'Eglise de Jésus-Christ. L'Eglise, épouse de Jésus-Christ, est immaculée dans la conception de ses enfants; féconde, elle met au monde une multitude d'enfants; elle est vierge par sa chasteté et mère par sa fécondité. Cette mère-vierge nous conçoit non par l'homme, mais par le Saint-Esprit; elle nous donne la vie non dans les douleurs, mais dans la joie des anges; elle nous nourrit non du lait matériel, mais du lait de la divine doctrine, de la saine morale. Elle est notre mère dans les sacrements et les vertus. Ainsi, l'âme pure ne conçoit que de bonnes pensées, de pieux désirs. Cette conception enfante de grandes et nobles actions. L'âme pure conçoit par l'Esprit saint, et elle enfante à Jésus-Christ une nombreuse famille de vertus. Loin d'éprouver des douleurs en mettant au jour les vertus, elle est inondée de joie; elle se nourrit du saint Evangile; elle entretient, nourrit, revêt sa nombreuse famille des vertus par le pain vivifiant de la parole de Dieu, de la divine Eucharistie; elle les revêt de Jésus-Christ.

La pureté fait de nous les temples, les tabernacles, les vases sacrés de la Divinité; par elle nous sommes les enfants de Dieu, les membres de Jésus-Christ, ses héritiers, ses cohéritiers.

Une vie chaste et pure est l'œuvre la plus grande de Dieu et de l'homme. L'âme pure peut dire avec l'auguste Marie : Celui qui est tout puissant a fait en moi de grandes choses, et en cela Dieu a signalé la force de son bras : *Fecit mihi magna qui potens est. Fecit potentiam in brachio suo* (Luc. 1, 49-51).

La pureté consiste dans une volonté ferme, inébranlable, dans une résistance invincible aux suggestions et à la pression de la chair et des sens.

(1) Lib. de Virginit.

Digitized by Google

CII

FOI DE MARIE.

Marie fut plus heureuse en recevant la foi du Christ qu'en concevant la chair du Christ, dit saint Augustin. Car à la femme qui lui disait : Heureux le ventre qui vous a porté, Jésus-Christ répondit : Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent (Luc. 11, 27-28). La parenté maternelle n'aurait servi de rien à Marie, si, plus heureusement pour elle, elle n'eût pas porté le Christ dans son cœur avant de le porter dans son sein (1).

Heureuse, vous qui avez cru, dit Elisabeth à Marie; car ce que le Seigneur vous a dit s'accomplira : *Beata quæ credidisti, quoniam perficientur ea quæ dicta sunt tibi a Domino* (Luc. 1, 45). Marie a foi en ces paroles; elle ne doutait point, dit saint Bernard, qu'elle était choisie pour cet incompréhensible mystère, pour cet admirable commerce, pour ce sacrement inscrutable, croyant qu'elle était Mère du Dieu fait homme (2).

La foi de Marie, dit saint Bernardin de Sienne (3), la portait à la sagesse, à s'élever des choses sensibles aux choses invisibles, et à méditer les merveilles spirituelles; à séparer le faux du vrai; à se réjouir en Dieu et à se plaire en son bon vouloir. Ainsi, par sa foi, son âme tout entière était environnée, pénétrée des lumières surnaturelles pour contempler Dieu. Elle croit parfaitement aux paroles de l'ange, et elle dit : Qu'il me soit fait selon votre parole. La charité qui croit tout, comme le dit l'Apôtre (1 Cor. 13), était consommée en elle. Alors elle donne pleinement son consentement à la volonté de Dieu pour devenir dignement sa Mère; elle plut à Dieu par sa parfaite volonté gouvernée par la foi, et par sa foi sublime et son ardent amour, elle conçoit le Fils de Dieu et l'enfante. Ce n'est donc pas sans raison que la stérile sainte Elisabeth, devenue féconde par un miracle, lui parle de sa grande foi et lui dit : Heureuse, vous qui avez cru; car ce que le Seigneur vous a dit s'accomplira. Et en cela les

(1) De sancta Virginitate.
(2) In Nativit. B. Mariæ, serm. 3.
(3) De Laudibus virginitatis, cap. 11.

Digitized by Google

femmes, et surtout les vierges, sont instruites dans la vérité pour imiter la Vierge dans la pureté de sa foi, sont invitées à croire tout ce que Dieu enseigne, mais à ne pas croire à toutes choses indistinctement, comme saint Jean les avertit, disant : Ne croyez pas à tout esprit, mais éprouvez les esprits, s'ils sont de Dieu : *Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus, si ex Deo sint* (1ª, 4, 1).

La foi de Marie apparaît 1° en ce qu'elle croit ce qui paraît incroyable; 2° en ce qu'elle croit à des choses merveilleuses; 3° en ce qu'elle croit à des choses aimables. Elle ne tait pas, elle ne dissimule pas, elle ne nie pas ce qu'elle croit; mais elle donne un consentement plein de foi, disant : Voici la servante du Seigneur; qu'il me soit fait selon votre parole. Tous les fondements de notre foi sont proposés à la Vierge; elle ne peut donner son consentement qu'appuyée sur ces fondements. Elle croit ce qu'elle n'a jamais ouï dire; elle croit ce qui est au-dessus de la nature; elle croit qu'elle sera coopératrice dans une si grande merveille.

Heureuse, vous qui avez conçu; car ce que le Seigneur vous a dit s'accomplira. La foi rend heureuse la Vierge, dit saint Bonaventure. Vous êtes heureux, Simon, fils de Jean, dit Jésus à Pierre; car ni la chair ni le sang ne vous ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans les cieux (Matth. 16, 17). Heureux ceux qui n'ont point vu et qui ont cru, dit Jésus à Thomas (Joan. 20, 29). La foi fait les hommes bons, parce qu'en commençant le mérite elle dispose à la consommation de la récompense. Marie a cette foi, que celui qui a commencé cette bonne œuvre en elle la consommera jusqu'au jour du Christ Jésus (Philipp. 1, 6). Et cela s'est fait à bon droit en Marie. Heureuse donc, vous qui avez cru, parce qu'en croyant vous avez conçu, et qu'en concevant vous avez procuré à tous la béatitude (1).

La foi de Marie, dit Louis de Grenade (2), se fit voir dans un merveilleux éclat en son annonciation; elle ne douta point des grandes choses que l'ange lui déclara, elle ne lui en demanda aucune preuve, comme Zacharie, quoiqu'il parût bien plus extraordinaire qu'une vierge enfantât, qu'une femme stérile, et de voir naître un Dieu que de voir naître un homme. La Vierge, comme vraie fille d'Abraham, se rendit imitatrice de sa foi. Comme ce patriarche crut qu'après avoir immolé son fils Dieu était assez puissant pour le ressusciter et ne le laisser pas sans enfant, Marie crut que, demeurant vierge, elle serait mère, parce qu'il n'y a rien que la toute-puissance de Dieu ne puisse faire. Et aussi tous les saints Pères enseignent que, lorsque la Vierge demanda : Comment cela se fera-t-il? elle ne douta nullement de la chose, mais qu'elle s'informa seulement du moyen par lequel elle s'accomplirait; qu'elle crut sans hésiter qu'il était

(1) Exposit. in 2 cap. Lucæ.
(2) De l'Annonciation de la Vierge

Digitized by Google

facile à Dieu de faire ce qu'il promettait, mais qu'elle souhaita de savoir le moyen que Dieu prendrait pour opérer un si grand miracle sans nuire à sa virginité qu'elle lui avait vouée. Mais l'ange, connaissant la sincérité de son cœur, la satisfit sur-le-champ en l'un et en l'autre, lorsqu'il lui dit qu'elle aurait un Fils et qu'elle demeurerait vierge, et qu'ainsi elle aurait le contentement d'être mère sans perdre sa virginité.

La foi, que saint Paul appelle la base de notre espérance, et saint Paulin l'entretien et la nourriture de toutes les bonnes actions, s'est trouvée si parfaite en la sainte Vierge, dit le P. Poiré (1), que le grand évêque d'Avila (2) l'a bien osé nommer *le chef de tous les croyants :* non que ce titre n'appartienne proprement et principalement à son très-honoré Fils, qui est par excellence le chef de tous les élus, et par conséquent de tous les croyants; mais la sainte Vierge a un droit spécial à cette prérogative. Car la foi n'ayant point trouvé de place dans l'âme du Sauveur, qui est la science infinie et l'intelligence illimitée, c'est Marie qui a porté la foi à son plus haut point de perfection. Et pour descendre plus au particulier, il est certain que sa foi a été douée de trois qualités éminentes, qu'elle a été très-clairvoyante, très-simple et très-constante.

Je dis très-clairvoyante; car avant la promulgation de la loi d'amour, avant tous les discours des prédicateurs, avant les millions de prodiges, avant la confession des martyrs, et avant tant d'autres marques qui confirment aujourd'hui notre foi, Marie a cru plus vivement et plus distinctement que nul autre le mystère de la très-sainte Trinité, ceux de l'incarnation, de la rédemption, de la glorification de son Fils, et ainsi de tous les mystères. Et, comme l'enseigne saint Bernard (3), elle a été la première des pures créatures qui a eu la claire connaissance de toutes les circonstances particulières de l'économie de notre salut. C'est pour cela que le saint archevêque de Tolède (4) lui donne le beau titre de *clairvoyante en la foi*, et saint Grégoire le Thaumaturge (5) l'appelle *le réservoir et le cabinet de tous les mystères*. Vous savez, ô sainte Vierge, lui dit-il (6), ce que les patriarches ont ignoré; vous avez appris ce qui jusqu'à présent n'avait point été révélé aux anges; vous avez ouï ce que tant de prophètes inspirés de Dieu n'avaient jamais entendu. Moïse, David, Isaïe, Daniel, et tant d'autres, ont parlé hautement des mystères de notre salut, il est vrai; mais il s'en faut bien qu'ils aient pénétré comme vous la manière dont ils se devaient accomplir. En un mot, ce qui est caché à tous les siècles passés vous est découvert; mais vous avez eu, en outre, cela de propre et

(1) 4e traité, chapitre 11.
(2) Paradox. 1, cap. 31.
(3) Epist. 77.
(4) Serm. 4 de Assumpt.
(5) Orat. 2 de Annuntiat.
(6) Orat. 1 de Annuntiat.

Digitized by Google

de particulier, que l'exécution de la plupart de ces merveilles dépend encore de vous.

Sa foi a été très-simple, en ce qu'elle a passé par-dessus toutes les considérations qui étaient capables de l'ébranler et de lui donner de la peine. Il n'était rien au monde de plus humble qu'elle, disent les Pères, et jamais pure créature n'eut plus basse opinion d'elle-même.

D'ailleurs, c'était une chose inouïe qu'une vierge pût concevoir, et la qualité de Mère de Dieu dépassait tout ce que peut concevoir l'esprit humain et même l'esprit angélique. Et cependant, sans nulle difficulté, sans contradiction, sans objection, à la première parole de l'ange, elle crut qu'elle serait Mère de Dieu et vierge tout ensemble ; et à la première proposition qui lui en fut faite, elle accepta l'honneur que la très-sainte Trinité lui offrait, et avec ce consentement si franc et si ouvert, elle mérita (je le dis après saint Augustin, sermon 16 sur la Nativité du Seigneur) d'ouvrir le ciel, qui jusque là avait été fermé. Car, en effet, nous pouvons bien dire avec saint Anselme que la foi de Marie fut la porte par laquelle Jésus, notre Réparateur, vint au monde. Sa foi ouvrit le ciel quand elle donna son consentement aux paroles de l'ange : *Fides Mariæ cœlum aperuit, cum angelo nuntianti consensit.* Disons encore mieux que ce fut la porte par laquelle entrèrent avec Jésus des merveilles sans fin, qui ne devaient être accomplies qu'en la très-sacrée Vierge. C'est ce qu'entendait sa cousine Elisabeth quand elle lui dit : Vous êtes bienheureuse pour avoir ajouté foi à la parole de l'ange, d'autant que tout ce qui a été dit de la part du Seigneur sera de point en point effectué en vous.

Sa foi fut très-constante, en ce qu'elle ne se démentit jamais, même dans les conjonctures les plus difficiles. La Vierge fut la première qui vit Dieu réduit à la pauvreté et ayant besoin de son secours. Elle vit la force infirme, la sagesse enfantine, la majesté tremblante. Elle vit le Roi de gloire mener une vie d'artisan ; elle le vit dénué de force pour se défendre, et sans nulle assistance des siens, cloué sur une croix ; elle vit tout cela et bien d'autres choses, et elle le vit sans défiance, sans trouble, sans agitation d'esprit. Au contraire, elle vit des merveilles de grandeur au travers de cet abaissement, et jamais elle ne douta que ce qui lui avait été révélé ne dût être accompli jusqu'à la moindre circonstance. Elle ne le crut pas seulement de cœur, mais elle en fit profession publique au pied de la croix quand l'orage de la persécution avait écarté les plus courageux et les plus zélés disciples et apôtres du Sauveur, et de tout son pouvoir elle s'employa à les ramener au bercail comme de pauvres brebis égarées.

A l'exemple de la Mère de Dieu, ses chers enfants s'étudieront, en premier lieu, à avoir une foi vive, ou, comme parle l'Apôtre, à avoir les yeux de la foi clairvoyants. Ils prendront plaisir à s'exercer à la méditation des mystères de la foi, et à pénétrer le plus avant qu'ils pourront dans cette

Digitized by Google

divine science, se souvenant que le Sauveur du monde, en saint Jean, enseigne qu'en la foi consiste la vie éternelle, c'est-à-dire la félicité de l'homme qui se commence en cette vie et qui se perfectionne dans l'autre, et que saint Paul, en considération de cette divine lumière, fait litière de tout ce qui a quelque apparence de douceur, de beauté ou de grandeur en ce monde. Ils diront souvent avec les saints apôtres : Augmentez en nous la foi, Seigneur, surtout lorsqu'elle rencontrera quelque point qui aura besoin d'un entendement éclairé, d'une lumière plus qu'ordinaire, ainsi que le dit élégamment saint Jean Chrysostôme, expliquant le psaume 44e.

Mais si notre divine Mère est bien heureuse d'avoir cru, soyons assurés que l'imitation de sa foi nous fera participer à son bonheur.

Le royaume des cieux est semblable à la foi de Marie, dit saint Bernard, parce que la ruine des anges a été réparée par cette vertu de la très-pure Vierge. Travaillons donc à former souvent des actes de foi sur tout ce que la religion enseigne ; croyons simplement toutes les vérités catholiques, toutes les maximes de l'Evangile.

C'est encore une partie de la foi de demeurer soumis et attaché au Saint-Siége ; estimer les moindres cérémonies de l'Eglise, les indulgences, les confréries et toutes les dévotions approuvées ; en parler toujours avec respect ; condamner ceux qui condamnent ces choses, et les fuir. Attachons-nous à tout ce que l'Eglise nous propose de croire. L'unique moyen pour entendre les vérités que la foi nous enseigne, c'est de les croire avec une parfaite soumission, puisque Dieu cache ses secrets aux sages et aux prudents du siècle, et qu'il les révèle aux petits et aux humbles.

Marie, dit Suarez (1), eut dans cette vie la foi des mystères de Dieu, parce que dans le voyageur la foi est le fondement de la sainteté et de la justice ; mais tant que la bienheureuse Vierge fut dans un corps mortel, elle fut voyageuse et sainte ; elle marcha donc toujours par la foi, parce que sans la foi elle n'aurait pas pu plaire à Dieu. C'est pourquoi, en saint Luc, 2, elle est proclamée heureuse, parce qu'elle crut.

Il est évident que cette foi fut très-parfaite en la Vierge, soit du côté du sujet, dans lequel elle fut très-forte et absolument certaine, excluant tout mouvement de doute même indélibéré, soit du côté de l'objet. Par cette foi, en effet, elle crut très-distinctement les mystères de la Trinité et de l'incarnation, et tout ce qui appartient à la Divinité et à l'humanité. Ainsi l'enseignent les Pères. La raison en est que la bienheureuse Vierge avait tout don et toute perfection de la grâce sanctifiante qui a été communiquée aux anges et aux hommes, et même d'une manière plus excellente ; mais toute cette perfection de la foi appartient aux dons de la grâce sanctifiante. Ensuite, il y avait en Marie une très-parfaite sainteté dans toute espèce de vertu ; et la foi étant le fondement de la justice, cette foi

(1) Quæst. 37, sect. 1.

Digitized by Google

était parfaite en elle, afin qu'elle fût proportionnée à une sainteté et à une justice si grandes.

La lumière de la foi, dit Vincent Contenson (1), accompagnait en Marie la plénitude de la grâce. Heureuse, vous qui avez cru, lui disait sainte Elisabeth (Luc, 1). Sa foi fut parfaite, ferme, inébranlable ; c'est pourquoi elle remporte avec droit la victoire sur toutes les hérésies. Le cortége des dons intellectuels ornait sa foi au suprême degré. Denys le Chartreux en donne la raison que voici : Le Seigneur Jésus, source abondante de sagesse, remplissait de sa sagesse sa divine Mère plus que tout autre. D'où il suit qu'elle était abondamment pourvue de toute prudence, de toute science, partout et toujours, et rendait parfaites et sacrées toutes ses actions, toutes ses démarches.

Marie, dit saint Liguori (2), est la Mère de la foi. Le dommage qu'Eve causa par son incrédulité, Marie le répara par sa foi, dit saint Irénée. Marie, en consentant à l'incarnation du Verbe, dit saint Augustin, ouvrit par le moyen de sa foi le paradis aux hommes. C'est à cause de cette foi que sainte Elisabeth appella bienheureuse la Vierge.

Suarez dit (*ut supra*) que la sainte Vierge eut plus de foi que tous les hommes et tous les anges ensemble. Elle voyait son Fils dans l'étable de Bethléem, et le croyait le Créateur du monde ; elle le voyait se dérober à la fureur d'Hérode, et le reconnaissait pour le Roi des rois ; elle le vit naître, et le crut éternel ; elle le vit pauvre, manquant d'aliments, et le crut Maître de l'univers ; elle le vit couché sur le foin, et l'y adora comme tout puissant ; elle s'aperçut qu'il ne parlait point, et crut qu'il était la Sagesse infinie ; elle l'entendait pleurer, et croyait qu'il était la joie du paradis ; elle le vit à sa mort méprisé et crucifié, mais quoique les autres ne conservassent alors qu'une foi chancelante, Marie crut toujours fermement qu'il était Dieu. Marie, à raison de sa foi vive, mérita d'être établie la lumière de tous les fidèles, selon saint Méthode ; la Reine de la foi catholique, selon saint Cyrille d'Alexandrie ; et l'Eglise attribue à la foi de Marie l'extirpation de toutes les hérésies.

Il faudrait être aveugle, dit Cornelius a Lapide (3), pour soutenir que la raison nous fournit une preuve suffisante de lumière par rapport à la morale et au dogme surtout, et conséquemment que la révélation et la foi sont inutiles. Car 1° il n'y a que la foi qui puisse nous montrer la vraie cause de notre corruption et nous indiquer le remède de nos maux ; 2° il n'y a qu'elle qui puisse nous apprendre quelle est notre dernière fin et nous y conduire ; 3° il n'y a qu'elle qui puisse nous préserver de plusieurs erreurs capitales, contraires à la loi même de la nature, qui se trou-

(1) Marialogia, lib. 10, dissert 6, speculat. 2.
(2) *Vertus de Marie.*
(3) Comment. in Cant.

Digitized by Google

vent mêlées parmi les belles maximes que débitent les philosophes païens ; 4° il n'y a qu'elle qui puisse nous enseigner les vertus les plus essentielles à notre bonheur : l'humilité, le renoncement à soi-même, l'amour des ennemis, le pardon des injures, la résignation à la volonté de Dieu, la pureté, la virginité, etc. Quelques païens parlent de ces vertus, mais ils ne donnent pas des motifs suffisants pour décider l'homme à les pratiquer ; et s'ils en parlent, c'est parce qu'ils les ont apprises du christianisme.

Il n'y a pas, dit saint Augustin, de richesses comparables, il n'y a point de trésors, aucun honneur, aucune chose dans le monde qui soit au niveau de l'excellence de la foi. La foi catholique sauve les pécheurs ; elle éclaire les aveugles, guérit les infirmes, baptise les catéchumènes, justifie les fidèles, réhabilite les pénitents, multiplie les justes, couronne les martyrs. (*Serm. 1 de Verbis Apostoli.*)

Digitized by Google

CIII

ESPÉRANCE DE MARIE.

L'espérance naît de la foi, dit saint Liguori (1), puisque Dieu nous amène par la foi à la connaissance de sa bonté et de ses promesses, afin que nous ayons le désir et l'espérance de le posséder. Ainsi Marie, ayant eu la vertu de la foi à un degré éminent, eut aussi le don d'une espérance parfaite.

Marie, dit Philippe de Harvenge (2), eut une foi très-grande, parce qu'elle crut à l'ange qui lui annonçait qu'elle pouvait devenir la Mère de Dieu. Son espérance fut admirable ; car, quoique ce qu'elle entendait fût chose inouïe à tous les siècles, cependant elle espérait, appuyée sur la foi, qu'il en serait comme l'ange le lui disait.

L'espérance ou la confiance (3), en laquelle saint Augustin (4), après saint Paul, met le bonheur de cette vie, a été en la très-sacrée Vierge très-haute, très-ferme et très-fidèle. Je dis très-haute ; car si jamais il y eut créature à qui convint ce que David disait autrefois à une belle âme : Vous avez mis votre espoir et votre refuge bien haut, ce fut la Mère de Dieu. Car si la hauteur de l'espérance dépend de la solidité de la foi, jamais il ne fut une foi pareille à la sienne. Si la confiance monte à l'égal de la connaissance que nous avons de la fidélité de Dieu, en qui a-t-elle été plus claire ou plus excellente qu'en elle ? Si, à proportion qu'un cœur est plus détaché de toutes les affections terrestres, il s'attache plus étroitement à son souverain bien, quel cœur jamais fut plus libre et plus chaste que le sien ? Si, quand une âme se défie entièrement d'elle-même et qu'elle se plonge plus avant dans la considération de son néant, elle est mieux disposée à se confier à Dieu et à se jeter dans le sein de son amoureuse providence, qui jamais eut plus de connaissance d'elle-même et se défia plus de ses forces que la Mère d'humilité ? Si saint Jean (1ª, c. 3) a

(1) *Vertus de Marie.*
(2) Moralitates in Cant.
(3) Le P. Poiré, 4e traite, discours fondamental, chap. 11.
(4) Lib. 19 Civit , cap. 4.

Digitized by Google

eu raison de dire que si notre cœur ne nous reproche rien, ce nous est un grand avantage pour nous présenter devant Dieu avec une pleine et entière confiance d'obtenir tout ce que nous lui demanderons, où rencontrera-t-on une âme à qui cette parole s'applique mieux qu'à la bienheureuse Vierge, dont le cœur ne put jamais lui faire le moindre reproche? Si l'espérance s'élève à mesure qu'elle est plus pure, quelle confiance pourrait égaler en pureté celle de la Fille, de la Mère et de l'Epouse de Dieu?

L'espérance de Marie a de plus été très-ferme; attachée à Dieu, jamais rien ne put l'en faire départir. Voyez comme elle se comporte en quelques fâcheuses rencontres. Car le ciel lui ordonne d'épouser Joseph; elle y consent tout aussitôt, malgré le propos inviolable qu'elle a de garder sa virginité, assurée qu'elle est que plutôt le feu deviendra glace, que Dieu permette que Joseph soit autre à son égard que le gardien de sa pudicité. Joseph forme-t-il en son esprit la résolution de la quitter secrètement? Elle ne s'en met non plus en peine que si le fait ne la touchait point, établie qu'elle est sur cette ferme créance, que plutôt les rochers parleront que Dieu abandonne son œuvre. Son Fils semble-t-il la repousser aux noces de Cana et renvoyer bien loin sa demande? Elle ne laisse pas cependant d'instruire les serviteurs du logis de ce qu'ils ont à faire, et de les disposer au futur miracle dont elle ne doute nullement. L'espérance des autres est-elle morte avec son Fils? La sienne vit au milieu des ombres de la mort, et déjà elle aperçoit le Sauveur glorieux et tous ses ennemis à ses pieds.

L'espérance de Marie a été très-fidèle, en ce qu'elle s'est tellement appuyée sur Dieu, qu'elle n'a jamais rien omis de ce qu'elle a pu faire de son côté. Car si l'ange lui parle de concevoir, elle lui propose ses difficultés avec toute sorte de respects, et ne donne la parole de consentement qu'après être suffisamment éclairée. Si elle voit son saint époux en peine, elle se jette entre les bras de Dieu avec un plein repos d'esprit; cependant elle se rend très-soigneuse de ne fournir aucun sujet à la défiance ou au soupçon. S'il faut aller à Bethléem au dernier avis de sa grossesse, elle va sans opposition, mais nantie du petit meuble qui est nécessaire pour le soulagement de l'enfant qu'elle porte. Figurez-vous qu'elle agit toujours de même pendant toute sa vie, et mettez-vous devant les yeux une personne qui compte tellement sur la providence de Dieu, qu'elle semble croire que tout ce qu'elle fait elle-même ne servira de rien, et qui d'ailleurs agit en toutes choses comme si le résultat ne dépendait que d'elle seule et de sa diligence.

Mais le caractère sublime de sa vertu et son total abandon entre les mains de Dieu parut principalement à la mort de son divin Fils. Les disciples, voyant les ignominies de la croix, tombèrent dans le découragement: toute leur espérance fut abattue. Pendant que notre Seigneur ma-

Digitized by Google

nifestait sa divinité par ses miracles, ils espéraient qu'il rachèterait Israël, ils le reconnaissaient pour le Messie; mais l'ayant vu comme un lépreux sans figure et sans beauté, ils furent tellement surpris de ce spectacle, qu'il semblait qu'ils eussent perdu la foi et l'espérance. Il n'y eut alors que la très-sainte Vierge qui demeura inébranlable, étant étroitement unie à celui qui dit de lui-même : Je suis le Dieu qui ne change point. Elle était fortement persuadée que Dieu, qui tira la lumière des ténèbres, saurait bien tirer sa gloire et le salut des hommes du milieu de ces confusions épouvantables et des ombres de la mort qui l'environnaient auprès de la croix. Elle avait une espérance de vie dans son cœur ; elle était assurée que ce divin Sauveur, après avoir achevé le sacrifice sanglant qu'il devait offrir sur la croix, paraîtrait dans un état de gloire et de majesté, que son corps mort ressusciterait le troisième jour, et qu'il reprendrait une nouvelle vie. Elle pouvait donc dire que, si elle était noire par l'excès de sa douleur sur le Calvaire, elle était belle par la fermeté de son espérance : *Nigra sum, sed formosa* (Cant. 2, 4). C'est par cette raison, au sentiment de quelques autres, que cette Mère admirable, qui était demeurée avec tant de force et avec tant d'amour auprès de son Fils pendant qu'il était attaché à la croix, ne se trouva point avec les femmes pieuses qui allèrent au sépulcre pour embaumer son sacré corps ; elle était très-certaine de sa résurrection, et elle ne jugeait pas à propos d'aller chercher dans un lieu de mort celui qu'elle espérait voir bientôt en vie.

Elle conserva cette même disposition après l'ascension de notre Seigneur et dans les plus fortes persécutions de l'Eglise, espérant bien que la prédication de l'Evangile aurait un heureux succès, malgré toutes les résistances du monde et de l'enfer. C'est ce qu'elle insinuait au petit troupeau de Jérusalem, relevant sa confiance par ses paroles et par son exemple, lorsqu'il était presque accablé par l'effort de ces tempêtes, vérifiant le beau nom qui lui est donné de Mère de la sainte espérance.

C'est ici que les enfants chéris de la sainte Vierge tâchent d'imiter leur bonne Mère et de se mettre au-dessus de toutes les choses créées pour attacher leur espérance au souverain bien. C'est ici qu'après une longue expérience de l'infinie fidélité de Dieu, ils s'écrient avec saint Paul : Je sais à qui je me suis confié, et je suis sûr qu'il est puissant pour garder le dépôt de mon cœur : *Scio cui credidi, et certus sum quia potens est depositum meum servare* (2 Timoth. 1, 12). C'est ici qu'après avoir mûrement considéré le bonheur de tous ceux qui n'ont voulu avoir d'autre appui que Dieu, ils disent avec David : Nos pères ont espéré en vous, Seigneur; ils ont espéré en vous, et vous les avez délivrés; ils vous ont imploré, et ils ont été sauvés; ils se sont confiés en vous, et ils n'ont pas été trompés dans leur attente (Psal. 21, 4-5). Seigneur, ils espèrent en vous ceux qui connaissent votre nom, parce que vous n'abandonnez pas

Digitized by Google

ceux qui vous cherchent avec espérance (*id.* 9, 10). Fortifiez-vous, et Dieu fortifiera votre cœur, vous tous qui espérez dans le Seigneur (*id.* 30, 25). C'est ici qu'ils font mille protestations de se vouloir tout à fait abandonner à la conduite de Dieu et se perdre dans le sein de son amoureuse providence. C'est ici qu'ils se fondraient volontiers en sentiments de reconnaissance pour remercier le Sauveur du monde, qui leur a ouvert la porte d'une si haute confiance, et pour lui offrir tous les fruits qu'ils en ont recueillis et qu'ils en recueillent tous les jours.

De là ils passent plus avant et travaillent à renforcer tellement leur confiance qu'elle soit à l'épreuve de toutes les mauvaises rencontres. C'est le bouclier dont ils se couvrent pour fendre la foule des difficultés et pour passer au travers de leurs ennemis. C'est l'ancre qu'ils arrêtent au ciel et qui les tient assurés au milieu des orages et des tempêtes. C'est l'eau céleste dont ils se servent contre les défaillances du cœur. C'est le donjon où ils se retirent lorsqu'ils sont plus vivement serrés, et d'où ils se moquent des menaces et des efforts des malins esprits, disant avec le Roi-Prophète : Le Seigneur est ma lumière et mon salut ; qui pourrai-je craindre? Le Seigneur est le protecteur de ma vie ; qui me fera trembler? Des pervers s'approchaient de moi pour me dévorer, mes ennemis, mes persécuteurs ; ils ont chancelé, ils sont tombés. Quand des armées camperaient autour de moi, mon cœur n'aurait point de crainte. Quand le signal du combat serait donné, je tressaillerais d'espérance (Psal. 26).

Que vous dirai-je davantage? La confiance va tellement gagnant dans les âmes, que peu à peu elle chasse toute crainte et toute appréhension ; de manière que Jésus étant assis au milieu du cœur, il apaise les vents des vaines frayeurs, il calme les émotions des appétits déréglés, il fait le holà aux tentations, il dispose l'esprit à tout recevoir de la main de Dieu ; d'où résulte une paix indicible et une merveilleuse tranquillité.

Pour imiter la sainte Vierge dans la pratique de cette vertu, il faut renoncer à tout appui humain, tant du dedans que du dehors, sachant qu'il est écrit : Maudit l'homme qui se confie dans l'homme (Jer. 17, 5) ; il faut se défier de sa propre vertu, de son esprit, de ses lumières, de ses bons sentiments et même de ses bonnes œuvres, et mettre toute l'espérance de notre salut uniquement dans la miséricorde infinie de Dieu, renouveler souvent le dessein de coopérer à ses grâces et de lui être fidèle jusqu'à la mort, et passer de la pensée à l'exécution dans les événements de la vie. Mais après avoir fait tout ce qui dépend de la créature, il faut encore conclure que c'est un grand mal de mettre sa confiance dans l'honneur, dans les biens, dans les amis, dans la santé, dans sa propre industrie, et que c'est le propre d'une âme céleste de n'espérer qu'en Dieu seul et d'attendre tout de sa providence pour le temps et pour l'éternité. Ceux qui le cherchent en vérité ont une grande confiance en son secours ; c'est ce qui faisait dire à saint Paul : Je puis tout en celui qui me fortifie : *Omnia possum in eo qui me confortat* (Philipp. 4, 13).

Digitized by Google

Mais comme il faut bien se garder d'avoir quelque présomption de soi-même, il faut se garder également de se laisser décourager par le sentiment de sa faiblesse. Dieu permet que l'on trouve de la difficulté dans le chemin de la perfection, ou que le démon persécute ses serviteurs, afin d'éprouver leur vertu et de leur faire connaître si de bonne foi ils espèrent en lui. C'est dans cet état qu'il faut lever les yeux vers le ciel et dire avec le Prophète : Ayez pitié de moi, Seigneur, ayez pitié de moi, parce que mon âme espère en vous, et je me réfugierai à l'ombre de vos ailes jusqu'à ce que les calamités aient passé. Je pousserai des cris vers le Très-Haut, sachant qu'il fait tout pour moi (Psal. 56, 1-2-3). Seigneur, j'ai espéré en vous, jamais je ne serai confondu : *In te, Domine, speravi, non confundar in æternum* (Psal. 30, 1). Soyez-moi comme une citadelle imprenable où je puisse me sauver, car vous êtes mon asile et mon refuge (*id. ibid.*). Il faut faire ces mêmes actes dans toutes les afflictions, dans les périls et dans les nécessités où l'âme peut se rencontrer, et tenir pour maxime indubitable que le temps le plus propre pour espérer en Dieu est celui où nous nous voyons abandonnés par les créatures. L'espérance est plus parfaite, elle est plus pure quand elle s'attache à Dieu seul et qu'on ne peut plus s'appuyer sur rien d'étranger. Le temps de l'oraison doit être destiné, au moins en partie, à la pratique de la vertu d'espérance ; elle doit accompagner les demandes que nous adressons à Dieu ; et quand nous voulons entreprendre quelque chose de considérable pour sa gloire, il le faut faire avec une parfaite confiance, suivant cet avis de l'Esprit saint : Ayez bon courage, et que votre cœur se fortifie, vous tous qui espérez au Seigneur : *Viriliter agite, et confortetur cor vestrum, omnes qui speratis in Domino* (Psal. 30, 25).

Par l'espérance, l'homme trouve un Dieu bon, porté à faire du bien. Par l'espérance, l'homme attend de Dieu sa délivrance et son salut. L'espérance accoutume de bonne heure l'enfant au joug de la discipline et de la patience ; elle apporte à l'âme le repos et la tranquillité ; elle porte l'homme à s'humilier ; elle rend l'homme doux, facile, se réjouissant même dans les souffrances et dans les opprobres ; elle donne la résignation ; elle porte à un sérieux examen et au changement de vie ; elle fait prier, gémir et demander le secours et la clémence de Dieu.

Seigneur, dit saint Bernard (1), vous êtes mon espérance dans tout ce que je dois faire, dans tout ce que je dois éviter, dans tout ce que je dois supporter, dans toutes mes entreprises. Si des combats se présentent, si le monde sévit, si le démon frémit, si la chair se soulève contre l'esprit, j'espérerai en vous. Puisqu'il est écrit : Déposez dans son sein toutes vos sollicitudes, et il aura soin de vous, pourquoi balançons-nous à mépriser toutes les espérances misérables, vaines, inutiles, séduisantes, et à nous

1. Serm. 9 in Psal.

Digitized by Google

attacher de tout notre cœur à la solide espérance? Quand Dieu a-t-il abandonné celui qui espérait en lui, puisqu'il lui ordonne d'espérer? Jamais il ne délaisse ceux qui espèrent en lui. Il les aidera, dit le Psalmiste, il les arrachera des mains de ses ennemis. Pour quel mérite? parce qu'ils ont espéré en lui, 36, 40.

L'espérance porte à tous les travaux, à toutes les entreprises, à tous les sacrifices. C'est l'espérance qui a fait les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges et tous les saints.

L'espérance rend l'homme pieux, car il espère la récompense de ses travaux. Le désespoir, au contraire, rend impie.

Nous nous réjouissons dans l'espérance, dit saint Paul : *Spe gaudentes* (Rom. 12, 12). Il n'est pas surprenant que celui qui espère en Dieu ait des joies douces et un véritable bonheur, puisque Dieu habite en lui. Le Christ, dit le grand Apôtre, est comme un fils dans sa maison; et cette maison, c'est nous, si nous conservons ferme notre confiance et la gloire de l'espérance jusqu'à la fin (Hebr. 3, 6).

L'espérance de la vie immortelle est la vie de la vie mortelle, dit saint Augustin : *Spes vitæ immortalis est vita vitæ mortalis* (in Psal. 3).

C'est par l'espérance que nous sommes sauvés, dit saint Paul aux Romains : *Spe salvi facti sumus*, 8, 24.

Marie fut toujours remplie d'une inébranlable espérance en Dieu.

Digitized by Google

CIV

HUMILITÉ DE MARIE.

O humilité vraiment heureuse, s'écrie le grand saint Augustin, humilité qui enfante Dieu aux hommes, qui donne la vie aux mortels, qui renouvelle les cieux, purifie le monde, ouvre le paradis, et délivre de l'enfer les âmes des hommes! O, dis-je, humilité vraiment glorieuse de Marie, qui devient la porte du paradis, qui est établie l'échelle du ciel! L'humilité de Marie est certainement l'échelle céleste par laquelle Dieu est descendu sur la terre : *O vere beata humilitas, quæ Deum hominibus peperit, vitam mortalibus edidit, cœlos innovavit, mundum purificavit, paradisum aperuit, et hominum animas ab inferis liberavit! O, inquam, vere gloriosa Mariæ humilitas, quæ porta paradisi efficitur, scala cœli constituitur! Facta est certe humilitas Mariæ scala cœlestis, per quam descendit Deus ad terras* (1).

Marie, dit saint Bernard, devint à bon droit la première des créatures, parce qu'elle se regardait et se disait la dernière : *Merito facta est prima, quæ se novissimam faciebat.* Elle fut à juste titre la Souveraine de tous, se faisant la servante de tous : *Merito facta est omnium Domina, quæ se omnium exhibebat ancillam.* C'est avec raison qu'elle a été élevée au-dessus des anges, puisque, par son ineffable humilité, elle se mettait au-dessous des veuves, des pénitents, au-dessous même de celle d'où sept démons étaient sortis. Car on lit dans les Actes des Apôtres, 1, 13-14, que revenant de la montagne des Oliviers, après l'ascension, ils persévéraient unanimement dans l'oraison. Qui? Si Marie y était, qu'elle soit nommée la première, puisqu'elle est au-dessus de tous, tant par la prérogative de son Fils que par sa propre sainteté. Or, il est dit : Pierre, Jean, André, Jacques, avec les femmes, et avec Marie, Mère de Jésus. O humilité de Marie! est-il possible qu'elle voulût être la dernière? Je vous conjure, mes fils, soyez jaloux de cette vertu, si vous aimez Marie, si vous vous efforcez de lui plaire (2) : *Obsecro vos, filioli, æmulamini hanc virtutem, si Mariam diligitis, si contenditis ei placere.*

(1) Appendix de diversis, serm. 83 in festo Assumpt. B. Mariæ.
(2) In Nativit B. Mariæ, serm. 3.

Digitized by Google

Marie, saluée par l'ange comme pleine de grâce, comme ayant le Seigneur avec elle, comme bénie entre les femmes, fut troublée de ces paroles, et elle pensait en elle-même quelle pouvait être cette salutation (Luc. 1, 28-29), parce que, dans sa profonde humilité, elle se regardait comme indigne de tant d'honneur, dit ailleurs saint Bernard (1).

Combien grande et précieuse est la vertu d'humilité avec une si grande pureté, avec une si grande innocence, avec une conscience exempte de tout péché, de plus avec une si grande plénitude de grâce! D'où vous vient cette humilité, et une si grande humilité, ô bienheureuse Vierge? *Quanta et quam pretiosa humilitatis virtus cum tanta puritate, cum innocentia tanta, cum conscientia prorsus absque delicto, imo cum tanta gratiæ plenitudine? Unde tibi humilitas, et tanta humilitas, o beata* (2)?

Voici, dit Marie, la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum* (Luc. 1, 38). La vertu d'humilité a toujours coutume d'être la familière de la grâce divine : *Semper solet esse gratiæ divinæ familiaris virtus humilitas.* Quelle est donc cette humilité si sublime, qui ne sait le céder aux hommes, qui ne sait devenir insolente par la gloire? Dieu résiste aux superbes et donne sa grâce aux humbles. C'est pourquoi Marie répond humblement, et le trône de la grâce se prépare : *Humiliter ergo respondet, et sedes gratiæ præparatur.* Voici, dit-elle, la servante du Seigneur. Elle est choisie pour être la Mère de Dieu, et elle se nomme sa servante : *Mater Dei eligitur, et ancillam se nominat.* Ce n'est pas une médiocre marque d'humilité de ne pas oublier cette vertu au milieu de tant de gloire. Ce n'est pas chose extraordinaire d'être humble dans l'abjection, mais que la vertu d'humilité dans les honneurs est grande et rare (3)!

Quelle est cette Vierge si vénérable qu'elle est saluée par l'ange, si humble qu'elle est mariée à un charpentier? O mélange admirable de la virginité avec l'humilité! L'âme en laquelle l'humilité fait valoir la virginité et la virginité décore l'humilité plaît infiniment à Dieu. Mais de quelle vénération pensez-vous que soit digne celle en qui la fécondité exalte l'humilité, et l'enfantement consacre la virginité? Vous entendez la Vierge, vous entendez l'humble. Si vous ne pouvez avoir la virginité de l'humble, imitez l'humilité de la Vierge : *Audis Virginem, audis humilem. Si non potes virginitatem humilis, imitare humilitatem Virginis.* La virginité est une vertu louable, mais l'humilité est plus nécessaire : *Laudabilis virtus virginitas, sed magis necessaria humilitas.* Celle-là est conseillée, celle-ci est ordonnée : *Illa consulitur, ista præcipitur.* On vous invite à celle-là, on vous oblige à celle-ci : *Ad illam invitaris, ad istam*

(1) In Nativit. B. Mariæ, serm. de Aquæductu.
(2) Id. in Assumpt., serm. 4.
(3) Id. de Laudibus Virginis Matris. Homil 4 super Missus est.

Digitized by Google

cogeris. Il est dit de celle-là : Que celui qui sait entendre entende : *Qui potest capere capiat* (Matth. 19, 12) ; il est dit de celle-ci : Si vous ne changez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux : *Nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum* (Matth. 18, 3). Donc celle-là est récompensée, celle-ci exigée : *Illa ergo remuneratur, ista exigitur.* Enfin vous pouvez être sauvé sans la virginité ; vous ne le pouvez pas sans l'humilité. L'humilité qui déplore la virginité peut plaire à Dieu ; mais sans l'humilité, j'ose le dire, la virginité de Marie ne lui eût pas plu : *Sine humilitate autem, audeo dicere, nec virginitas Mariæ placuisset.* Sur qui mon esprit se reposera-t-il, dit le Seigneur, sinon sur l'humble? Sur l'humble, dit-il, et il ne dit pas : Sur celui qui est vierge. Si donc Marie n'eût pas été humble, le Saint-Esprit ne se serait pas reposé en elle ; et s'il ne se fût pas reposé en elle, elle n'aurait pas conçu. Le Seigneur a regardé l'humilité de sa servante plutôt que sa virginité ; et si elle plut par sa virginité, ce fut par l'humilité qu'elle conçut. Ce qui prouve que ce fut son humilité qui rendit sa virginité agréable à Dieu (1).

Que dites-vous de cela, vous qui vous enorgueillissez de votre virginité? Marie, oubliant qu'elle est vierge, ne se glorifie que de son humilité ; et vous, négligeant l'humilité, vous vous flattez de votre virginité? Elle dit : Il a regardé l'humilité de sa servante. Quelle est celle-là? La Vierge sainte, la Vierge sobre, la Vierge dévote. Etes-vous plus chaste qu'elle? êtes-vous plus pieux? Ou, par hasard, votre pureté serait-elle plus agréable à Dieu que celle de Marie, de manière que sans l'humilité vous puissiez lui plaire avec votre seule virginité, Marie elle-même ne l'ayant pas pu par la sienne? Et si vous ne pouvez qu'admirer la virginité de Marie, appliquez-vous à imiter son humilité, et cela vous suffit. Que si vous êtes vierge et humble, qui que vous soyez, vous êtes grand (*ut supra*).

O heureuse Marie, qui possédez l'humilité et la virginité ! s'écrie le même saint Bernard. Merveilleuse virginité, que la fécondité n'a point attaquée, mais illustrée ; et singulière humilité, que la virginité féconde n'a pas blessée, mais élevée ; et incomparable fécondité, que la virginité accompagne de concert avec l'humilité ! Qu'y a-t-il qui ne soit admirable dans ces grandes choses, qui ne soit incomparable, qui ne soit singulier? Est-ce merveille si vous n'hésitez pas à les admirer infiniment? Cependant que jugez-vous plus digne d'admiration, ou de la fécondité dans la Vierge, ou de l'intégrité dans la Mère, ou de la sublimité dans l'Enfant, ou de l'humilité dans une si grande élévation? On ne peut que dire que toutes ces merveilles réunies ensemble l'emportent sur chacune en particulier ; qu'il est incomparablement plus excellent et plus heureux de les

(1) S. Bernard., serm. 29 in Cant.

Digitized by Google

posséder toutes que quelques unes seulement. Et qu'y a-t-il d'étonnant si Dieu, qui est admirable dans ses saints, s'est montré plus admirable dans sa Mère? Epouses, respectez donc dans une chair corruptible l'intégrité de la chair; et vous, vierges sacrées, admirez la fécondité dans la Vierge, et que tous les hommes imitent l'humilité de la Mère de Dieu. Saints anges, honorez la Mère de votre Roi, vous qui adorez le Fils de notre Vierge, qui est en même temps votre Roi et le nôtre, qui est le Réparateur de notre race et le Restaurateur de votre cité (1).

L'humilité, dit ailleurs le même saint, est si nécessaire, que sans elle il n'y a point de vertus. L'humilité reçoit les autres vertus; elle les conserve lorsqu'elle les a reçues; les conservant, elle les consomme en perfection. Elle combat la superbe, qui est l'ennemie de toute grâce et le commencement de tout péché, et elle chasse loin d'elle et des autres vertus ce cruel tyran. L'humilité seule est la forteresse et la tour de toutes les vertus. Enfin elle est la seule vertu de laquelle Marie, pleine de toutes les vertus, a jugé à propos de se glorifier : *Humilitas tantum est necessaria, ut absque ista nec esse virtutes. Humilitas virtutes alias accipit; servat acceptas; servatas consummat. Inimicam omnis gratiæ, omnisque initium peccati debellat superbiam, et tam a se quam a cœteris virtutibus superbam illius propulsat tyrannidem. Sola hæc (humilitas) omnium propugnaculum turrisque virtutum. Sola denique est de qua omnium plena virtutibus Maria gloriandam esse putavit* (2).

L'humilité a douze degrés, dit ce docteur : le premier est la haine du péché; le second, la fuite du péché; le troisième, la crainte de la haine; le quatrième est l'attention à se mettre en toutes choses au-dessous du Créateur; le cinquième est l'obéissance à son supérieur; le sixième est la condescendance envers ses égaux; le septième est le dévouement aux inférieurs; le huitième est la pratique du précepte évangélique de s'abaisser; le neuvième est la constante méditation de sa fin; le dixième, la crainte pour ses œuvres; le onzième, l'humble aveu de ses pensées; le douzième, l'abandon en toutes choses à la conduite de Dieu et la soumission à sa volonté. Marie possédait tous ces degrés d'humilité dans leur plus grande perfection (3).

La violette, dit ailleurs saint Bernard, est une excellente fleur, qui, par l'admirable douceur de son parfum, a attiré la fleur céleste, le Verbe du Père éternel dans le sein de la très-heureuse Vierge, fleur terrestre; elle l'atteste elle-même en disant : Il a regardé l'humilité de sa servante (Luc. 1, 48). N'avez-vous pas d'autres fleurs, ô Vierge auguste? J'en ai d'autres, car je ne suis que fleurs; je ne manque d'aucune, parce que j'ai

(1) De Laudibus Virginis Matris. Homil 1 super Missus est.
(2) De Officio episcoporum, cap. 5.
(3) De B. Maria serm., *Ave, Maria.*

Digitized by Google

toutes les vertus, étant toute belle et exempte de toute tache. J'ai le lis de la chasteté, car la première j'ai consacré au Seigneur le vœu d'une perpétuelle virginité. J'ai la rose de la charité ; car si je n'eusse pas tant aimé Dieu, d'où me serait venue une si grande confiance, une si grande hardiesse, de commencer quelque chose de merveilleusement nouveau, dans un âge si tendre et si faible, et étant encore sous la tutelle de mes parents, et placée sous les préceptes de la loi ? Mais, je l'avoue, l'amour me rendait audacieuse. J'ai toutes les autres fleurs, mais le Seigneur n'en a regardé aucune avec autant de complaisance que la fleur de ma violette ; car il a regardé l'humilité de sa servante. Et tous voulez-vous voir ce que j'ai reçu de celui à qui j'ai donné mes fleurs, et surtout la violette ? Ecoutez : Voilà que toutes les générations, à cause de cela, m'appelleront heureuse : *Ecce ex hoc beatam me dicent omnes generationes.* A cause de cela, dis-je, parce que le Seigneur m'a regardée. Il a regardé la fleur de ma violette, c'est-à-dire la vertu de mon humilité, dont s'est délecté le Roi, le Fils du Roi, Dieu Fils de Dieu, tandis qu'il était dans son lit, c'est-à-dire dans le sein du Père ; et par cette odeur si agréable, il a été attiré en moi comme par une sorte de violence, et cette fleur a voulu être conçue dans la fleur, parmi la fleur, pour devenir lui-même une fleur épanouie. La fleur de la violette est donc une excellente et très-bonne fleur, puisque par sa douce odeur, comme par une douce chaîne, elle a fait descendre la fleur du ciel dans le sein de notre fleur l'humble Vierge.

Que tous apprennent, mais surtout les fleurs du monde, c'est-à-dire les vierges, qui tiennent le premier rang dans toute l'Eglise, comme étant les plus brillantes fleurs, que la Vierge, la première des vierges, la très-sainte, la très-chaste entre toutes les vierges, place sa suprême gloire dans la violette de l'humilité, quoique le lis de la pureté et la rose de la charité brillent en elle. La porte du ciel est étroite, il n'y passe que les petits. Ceux qui sont enflés d'orgueil sont repoussés ; bien plus, ils ne peuvent s'en approcher, de quelque sexe, ou condition, ou âge qu'ils soient. Et, pour le dire en un mot, aucune vertu n'approche, si elle ne s'abaisse vers la violette de l'humilité : *Et breviter dico, nulla virtus accedit, nisi ad humilitatis violam fuerit inclinata.* Car le Maître de l'humilité le dit et l'enseigne lui-même ; appelant un petit enfant, il le place au milieu de ses disciples et dit : Si vous ne changez et ne devenez comme de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux (Matth. 18, 3). Est-ce qu'il plaça là pour exemple à ses disciples Jean, lis de la chasteté, ou Pierre, rose de l'amour, qui étaient alors présents ? Il ne les propose pas en exemple pour entrer par la porte des cieux, mais un petit enfant grand par la vertu d'humilité (1).

Ecoutez encore saint Bernard ; Marie, dit-il, qui était de race royale,

(1) Vitis mystica, cap. 17.

Digitized by Google

qui était la forme de toute probité, Souveraine et Mère des hommes, Reine des anges, Vierge féconde des vierges, déifiée, n'ayant sa semblable ni avant ni après elle, temple du Seigneur, sanctuaire de l'Esprit saint que la splendeur de la gloire paternelle choisit; étant, dis-je, telle et si grande, elle ne s'enorgueillit pas des dons célestes, mais l'humilité qu'elle avait montrée à l'archange Gabriel, elle la montra aussi aux hommes lorsque, portant dans son sein le Seigneur-Homme, elle alla trouver sainte Elisabeth pour lui rendre humblement tous les services; et étant humble et vierge, il est dit que Dieu regarda non sa virginité, mais son humilité. Mon esprit, dit-elle, a tressailli d'allégresse en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante (Luc. 1, 47-48).

O humilité, par laquelle la femme est devenue la Mère de Dieu, par laquelle Dieu est descendu du ciel sur la terre, par laquelle les âmes ont été transportées de l'enfer au ciel! *O humilitas, per quam femina Mater Dei effecta est, per quam Deus de cœlo descendit ad terras, per quam animæ de inferno ad cœlum translatæ sunt!* Voilà l'échelle que Dieu vous offre, par laquelle on monte de la terre au ciel. C'est par elle que nos pères sont montés, c'est aussi par elle qu'il faut que nous-mêmes nous montions; autrement nous ne monterons pas (1).

La bienheureuse Mère de Dieu, dit saint Jérôme, n'apprit pas du Seigneur son Fils à fabriquer les cieux, à créer les anges, à faire des miracles qui sont les marques de la Divinité, mais seulement à s'humilier et à joindre les autres vertus à l'humilité qui doit les garder: *Beata Dei Genitrix a Filio suo Domino non didicit cœlos fabricare, non angelos creare, non miracula Deitatis insignia operari; sed tantum humiliari, cæteraque virtutum documenta intra humilitatis custodiam aggregare* (2).

L'humilité, dit saint Bernard, maîtresse des vertus, fille spéciale du grand Roi, descendant de la sommité du ciel avec le Roi des cieux, a placé sa demeure éternelle dans les âmes célestes. C'est la seule humilité qui béatifie les vertus et les éternise, qui fait violence au royaume des cieux, qui a porté le Seigneur de majesté à s'anéantir jusqu'à la mort, et à la mort de la croix (3).

Appliquez-vous à l'humilité, qui est le fondement et la gardienne des vertus; pratiquez-la, elle seule peut sauver nos âmes: *Studete humilitati, quæ fundamentum est custosque virtutum; sectemini illam, quæ sola potest salvare animas vestras* (4).

Il faut avoir de bas sentiments de soi-même pour s'élever aux choses célestes, de crainte que, s'élevant au-dessus de soi, on ne se perde; il faut se consolider fortement par une véritable humilité (*id.* 5).

(1) Tractatus de Statu virtutum, pars 1.
(2) Epist. 10 ad Paulam et Eustochiam. De Assumpt. B. Mariæ Virg. serm.
(3) Epist. 425.
(4) Id., in Nativit. Domini serm. 1.

Digitized by Google

Il a regardé l'humilité de sa servante : *Respexit humilitatem ancillæ suæ*. C'est avec raison que Marie déclare que le Seigneur a regardé sa seule humilité, dit saint Augustin, parce que la propitiation de la Divinité que la nature humaine avait perdue dans les premiers parents par l'orgueil, elle la retrouve en Marie par l'humilité. Car en elle le Verbe du Père a pris la substance corporelle pour se l'unir ; cette nature qu'il avait rejetée d'abord, il la regarde miséricordieusement pour la relever. Parce qu'elle se nomme humblement servante, ce qu'elle était en effet, elle mérite de devenir ce qu'elle n'était pas, la Mère du Très-Haut ; elle le mérite en montrant son humilité de servante. Nos parents dans le paradis ne voulurent pas offrir au Créateur leur servitude, selon leur condition, lorsque, dominés par la superbe, ils eurent du mépris pour leur condition qui les soumettait à Dieu, quoiqu'ils eussent été créés pour cela ; et ils voulurent, les pervers ! être semblables à Dieu en majesté, eux qui ne lui étaient pas égaux en nature (1).

Eve, dans son orgueil, ne considérant pas qu'elle était la créature de Dieu et son ouvrage, voulut s'égaler à Dieu ; mais Marie, se soumettant humblement à son Auteur, se nomma sa servante. C'est pourquoi celle-là fut rejetée et celle-ci choisie ; Dieu méprisa l'orgueilleuse, et l'humble reçut ce que l'orgueilleuse avait perdu : *Et idcirco illa abjecta, et hæc electa est. Superbam despexit ; id quod superba perdidit, humilis recepit.* C'est pourquoi elle dit : Il a regardé l'humilité de sa servante. Marie, qui était humble aux yeux de Dieu et vile aux yeux des hommes par amour de Dieu, atteste qu'elle est devenue grande devant Dieu et devant les hommes, parce que son humilité est acceptée de Dieu, et que son humiliation devant les hommes est changée en gloire (2).

On ne s'approche de l'élévation de Dieu que par l'humilité, et Dieu, qui s'approche de l'humble, se tient très-éloigné de l'orgueilleux, dit ailleurs le grand Augustin : *Non acceditur ad altitudinem Dei, nisi per humilitatem ; et qui propinquat subditus, longe ab eo recedit elatus.* La vraie humilité consiste à ne s'enorgueillir de rien, à ne murmurer en rien, à n'être ni ingrat ni querelleur ; mais, dans tous les jugements de Dieu, à rendre grâces à Dieu et louer Dieu, dont toutes les œuvres sont justes ou miséricordieuses (3).

Combien Marie ne se voyait-elle pas élevée au-dessus de tout le genre humain, quand elle entendit l'ange lui annoncer qu'elle serait la Mère de son Créateur ! dit saint Pierre Damien. Mais celle qui mérita une si grande élévation auprès de Dieu s'anéantit dans une humilité profonde, reconnaissant son indignité. Car elle dit : Voici la servante du Seigneur (Luc.

(1) In Cant. serm. 34.
(2) Tractatus 24 incerti auctoris.
(3) De Fide ad Petrum diaconum, liber unus.

Digitized by Google

1, 38). Elle était appelée par l'ange la Mère de Dieu, mais elle-même confessait qu'elle était sa servante : *Dei Mater ab angelo dicebatur, et ipsa se ancillam Domini fatebatur.* Elle était vraiment Mère et servante : servante par la commune nature de la condition humaine, mais Mère par l'ineffable grâce du don de Dieu. Elle était Mère en ce qu'elle enfanta ; elle était servante en ce qu'elle était créée : *Mater, in eo quod genuit; ancilla, in eo quod genita fuit* (1).

Voici la servante du Seigneur. Voyez son humilité, voyez sa dévotion, dit saint Ambroise. Celle qui est choisie pour être la Mère du Seigneur se dit sa servante; elle ne s'élève point pour tant de grandes choses que lui dit l'ange de la part de Dieu.

En se nommant servante, elle ne s'arrogeait aucune prérogative d'une si grande grâce, elle qui faisait ce qui lui était ordonné. Devant enfanter le doux et l'humble par excellence, elle devait aussi elle-même montrer l'humilité : *Mitem enim humilemque paritura, humilitatem debuit etiam ipsa proferre* (2).

L'orgueil d'Eve, dit Pierre de Blois (3), nous a enlevé le paradis ; l'humilité de Marie nous a ramenés au ciel : *Evæ superbia nobis abstulit paradisum; Mariæ humilitas nos revexit in cœlum.* Mais aujourd'hui où est l'humilité? Celui qui est le roi de tous les enfants orgueilleux trouve une infinité de sectateurs. L'humilité du Christ et de Marie est méprisée. J'en vois qui, humbles et abjects dans le siècle, ont trouvé l'orgueil dans le cloître.

Le Seigneur de l'univers, à qui les Principautés et les Puissances du ciel obéissent, choisit une Mère humble et pauvre (*id. ibid.*).

Dieu regarda la Vierge Marie, non parce qu'elle était belle, non parce qu'elle était noble, non parce qu'elle était intelligente, mais parce qu'elle était humble. Il a regardé, dit-elle, l'humilité de sa servante (4).

Marie, dit saint Bernardin de Sienne, désirait d'une manière inexprimable et priait très-ardemment Dieu, afin qu'il daignât envoyer son Fils pour prendre notre nature. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'elle se crût digne de le recevoir elle-même dans sa chair. Car la grâce de sa sanctification, qui la remplit de toutes les vertus, établit dès le commencement son âme dans un tel abîme d'humilité, qu'ainsi qu'aucune créature, après le Fils de Dieu, ne monta autant en dignité de grâce, de même aucune ne descendit aussi bas dans l'abîme d'une profonde humilité (5).

Marie devenant la Mère de Dieu, la Reine du ciel et du monde (6), ne

(1) Serm. 46 in Nativit. B. Virg. Mariæ.
(2) Comment. in Evang. Lucæ, lib. 2, cap. 1.
(3) In Assumpt. B. Mariæ, serm. 34.
(4) Id., epist. 36 ad christianam sanctimonialem.
(5) De Festivitatibus B. Mariæ Virg., serm. 51.
(6) Id., ut supra.

Digitized by Google

se glorifia point, mais s'humilia profondément, disant : Voici la servante du Seigneur. Je ne mérite en aucune manière d'être appelée Epouse et Mère de Dieu, mais la dernière, la plus abjecte servante. Voyez, ô vierges élevées et courageuses, l'humilité de Marie ; combien elle s'anéantit lorsqu'elle est élevée à la plus grande hauteur ! Elle se confond en humilité, et Dieu l'élève ; et plus elle est élevée par le Seigneur, plus elle s'humilie : *Dum amplius a Domino exaltatur, magis in spiritu humiliatur.* Ce qui fait dire à saint Bernard : Sans l'humilité, j'ose le dire, la virginité de Marie n'aurait pas plu à Dieu. Que par là les vierges agréables à Dieu apprennent à imiter Marie en toute humilité, à ne point s'enorgueillir du don de virginité, comme fit une certaine vierge orgueilleuse qui s'enfla tant de sa virginité, qu'elle disait qu'elle ne voulait pas être près de Madeleine au ciel ; Dieu, à cause de son exécrable orgueil, l'abandonna, et elle devint une monstrueuse prostituée.

Pour avoir et pour conserver la virginité, elles doivent être toujours dans une sainte occupation, et surtout s'exercer sans cesse à l'humilité. Et quoique l'état de virginité soit le plus glorieux, le plus noble, les vierges n'atteindront jamais la noblesse, l'élévation de la Vierge des vierges, qui s'occupait assidument des plus bas emplois dans sa maison.

Dans le grand mystère de l'incarnation, dit ailleurs saint Bernardin de Sienne (1), on voit l'abîme de l'étonnante humilité de la glorieuse Vierge quand elle dit à l'ange : Voici la servante du Seigneur. Car elle ne dit pas : Voici la Souveraine, voici la Reine, voici l'Epouse, voici la Mère ; mais : Voici la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini.* Cette sublime humilité brille triplement dans ce consentement de la Vierge : d'abord dans le trouble de son esprit ; ensuite dans sa tremblante attente ; en troisième lieu, dans sa prompte consécration.

Aimons à remettre sous les yeux de nos lecteurs les belles considérations de ce grand saint.

D'abord l'humilité de la Vierge éclate dans le trouble de son esprit. Car, d'après saint Luc, 1, 29, ayant entendu la salutation de l'ange, elle fut troublée de ses paroles. Ce trouble venait de sa vive horreur des louanges. Car, si l'ange lui eût dit : Malheur à vous, la plus vile créature parmi toutes les créatures ! elle se serait réjouie d'une manière extraordinaire, parce qu'elle se croyait entièrement la dernière de toutes. Mais comme, au contraire, elle s'entendit saluer dès titres de *pleine de grâce*, de *bénie singulièrement entre toutes les femmes*, elle ne put supporter la proclamation d'une telle louange. C'est donc avec raison qu'après avoir conçu, elle dit dans l'allégresse : Dieu a regardé l'humilité de sa servante ; c'est pour cela que toutes les générations m'appelleront bienheureuse (Luc. 1, 18). Il a regardé l'humilité, dit-elle ; elle ne dit pas : la noblesse

(1) De glorioso Nomine Mariæ, serm. 5, art. 1, cap 1-2-3.

Digitized by Google

ou la grandeur, parce que le Seigneur regarde les humbles et rejette loin de lui les superbes : *Dominus humilia respicit, et alta a longe cognoscit* (Psal. 137, 6). Elle ne dit pas : Il a regardé la puissance, parce que le Seigneur a jeté bas les trônes des puissants, et il a élevé les petits : *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles* (Luc. 1, 52). Elle ne dit pas non plus : Il a regardé la sagesse; car il est écrit : Je perdrai la sagesse des sages, et je réprouverai la prudence des prudents, dit le Seigneur : *Scriptum est enim : Perdam sapientiam sapientium, et prudentiam prudentium reprobabo* (1ª Cor. 1, 19). Enfin elle ne dit pas : Il a regardé la virginité, mais l'humble. C'est pourquoi saint Bernard dit : Quoique Marie ait plu par sa virginité, cependant c'est par son humilité qu'elle conçoit : *Etsi virginitate placuit, tamen ex humilitate concepit.* Car, quoique toutes les vertus susnommées fussent merveilleusement dans la Vierge glorieuse et bénie, comme toutes ces choses regardent la gloire du siècle, elle ne se glorifie que de la seule humilité. Les hommes du siècle ayant coutume de chercher ces choses dans la femme, Marie ajoute à bon droit : Voici que pour cela, c'est-à-dire à cause de l'humilité par laquelle j'ai été agréable au Très-Haut, toutes les générations m'appelleront bienheureuse, les célestes, les terrestres et celles des limbes; parce qu'à toutes l'humilité de Marie apporte le bien : aux anges, la restauration; aux hommes, la réconciliation; aux captifs des limbes, la délivrance; parce qu'elle a enfanté le Restaurateur des anges, le Réconciliateur des hommes et le Libérateur des justes morts avant sa venue. C'est ce qui est dit de Marie en la personne de Judith : Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri* (Judith, 15, 10). Vous êtes, ô Marie, la gloire de la Jérusalem céleste, parce que vous avez réparé la ruine faite aux anges; vous êtes la joie d'Israël, quant aux captifs que vous avez délivrés; vous êtes l'honneur de notre peuple, c'est-à-dire des hommes, à qui vous avez enfanté le Christ Jésus, leur frère et leur réconciliateur.

Secondement, l'humilité de Marie brille dans sa tremblante attente, qui est l'ineffable venue de la divine Majesté qu'elle sent survenir en elle, comme une montagne très-élevée et d'un poids infini qui l'ensevelit tout entière, ou plutôt qui est tout entière en elle, et qui la tient remplie pour toujours du poids de son éternité et de l'ineffable poids de son immensité. Car si le très-saint homme Job dit : J'ai toujours redouté le Seigneur comme une mer en courroux qui tomberait sur moi, et jamais je n'ai supporté le poids de sa majesté : *Semper enim quasi tumentes super me fluctus timui Deum, et pondus ejus ferre non potui* (Job, 31, 23), combien avec plus de raison Marie, sur laquelle une pierre détachée de la montagne de la Majesté divine tomba et demeura, pierre infinie qui, ayant frappé la colossale statue de la mondaine vanité, devint une grande mon-

Digitized by Google

tagne et remplit la terre, comme il est dit mystiquement en Daniel, 2, 34-35.

En troisième lieu, l'humilité de la Vierge brille dans la prompte consécration d'elle-même à tous les ordres et préceptes de Dieu le Père et de Dieu le Fils; elle exprime admirablement cette consécration, disant : Voici la servante du Seigneur. Il faut spécialement remarquer que plus l'âme humaine se sent efficacement appelée de Dieu à des choses plus élevées et plus profondes, plus elle se sent portée à faire pour Dieu tout ce qu'il demande de plus grand et de plus difficile; c'est en ces choses qu'une plus grande humilité, un plus grand respect, une plus grande crainte et circonspection, et une diligence plus appliquée sont nécessaires. Or, à qui jamais Dieu demanda-t-il de plus grandes choses, d'aussi grandes choses qu'à Marie? C'est pourquoi elle offre son humilité, et Dieu la reçoit avec empressement.

Marie passe sous silence ses belles vertus. Dieu semble ne pas regarder son immaculée conception, sa contemplation, son oraison, la garde de ses sens; et, ce qu'il y a d'étonnant, Marie ne parle ni de sa foi, ni de son espérance; elle ne nomme même pas son excellente charité; elle tait toutes ces grandes vertus; elle dit que Dieu l'a regardée pour sa seule humilité : Il a regardé l'humilité de sa servante (1).

Marie, dit Hugues de Saint-Victor (2), déclare avec raison que le Seigneur n'a regardé en elle que la seule humilité, parce que la nature humaine, qui avait perdu la grâce de Dieu par l'orgueil des premiers parents, la recouvre en Marie par l'humilité. Car le Verbe du Père, qui a pris en elle la substance de la chair pour se l'unir, a regardé, pour la relever, cette nature qu'il avait d'abord rejetée. Dieu a donc regardé l'humilité de Marie, à laquelle, à cause du mérite de son humilité, il donna de concevoir son Fils en sa chair, et de sa chair elle a enfanté le vrai Dieu et homme, Sauveur de tous les hommes. Marie, confessant dans son humilité qu'elle était servante, ce qui en effet était vrai, mérita ainsi d'être ce qu'elle n'était pas encore, la Mère de Dieu. En se nommant servante, elle exprime la vertu d'humilité. Mais pour savoir ce qu'exprime le mot *serviteur*, il faut distinguer les divers genres de servitude. La servitude est de quatre sortes ; elle est selon la condition, selon la nécessité, selon la crainte, selon l'amour. Selon la condition : tout doit être soumis à la servitude de Dieu, parce que l'ouvrage, de sa propre condition, doit être à son maître, pour obéir à ses dispositions et suivre ses ordres, et, ayant été fait par lui, il marche sous lui et selon lui. Selon la nécessité : les mauvaises volontés sont forcées de servir Dieu, et, quoiqu'elles s'efforcent de résister à ses ordres, il arrive, par son ineffable

(1) Id., de septem Verbis B. Virg., serm. 9, art. 2, cap. 1.
(2) Annotationes elucidatoriæ allegoriarum in Marcum, lib. 3.

Digitized by Google

disposition, qu'elles ne peuvent arriver à leur but sans sa permission; elles servent, sans le vouloir, ce qu'il a déterminé. Il y a une troisième servitude qui est l'effet de la crainte; ainsi nous accomplissons les préceptes divins, non par dilection, mais par crainte. La quatrième servitude consiste dans la soumission volontaire aux ordres de Dieu, parce que nous aimons celui qui commande, sans chercher dans notre servitude d'autre avantage, en dehors de lui, que de marcher selon lui et de pouvoir arriver jusqu'à lui. C'est alors faire pour lui ce qu'il ordonne de faire pour le posséder. Mais, sur ces quatre servitudes, ne parlons ici que de la servitude de condition; car nos premiers parents, dans le paradis, ne voulurent pas accéder vis-à-vis de Dieu à celle-ci, lorsque, dominés par la superbe, ils rougirent d'être sous celui qui les avait créés, et, dans leur perversité, voulurent devenir ses égaux sans l'être par leur essence. Mais Marie recouvre ce qu'Eve avait perdu, et elle le recouvre par son humilité, Eve l'ayant perdu par son orgueil. C'est pourquoi Marie dit : Il a regardé l'humilité de sa servante : *Respexit humilitatem ancillæ suæ.* Il a regardé l'humilité, il a regardé l'humiliation. Il a regardé l'humilité, récompensant l'humble ; il a regardé l'humiliation, exaltant celle qui s'humilie.

L'humilité et l'humiliation sont deux choses : l'humilité est intérieure, elle est dans la vertu de l'esprit; l'humiliation est extérieure, elle est dans le mépris ou le dédain des hommes. Mais les serviteurs de Dieu ont aussi quelquefois l'humilité avec l'humiliation; d'autres fois ils ont l'humilité sans avoir l'humiliation; mais ils n'ont jamais l'humiliation sans l'humilité. Ils ont l'humilité avec l'humiliation quand, humbles devant Dieu, ils sont méprisés des hommes; ils ont l'humilité sans humiliation quand, honorés des hommes, ils conservent intact en eux-mêmes le mérite de l'humilité. Le monde est mort pour eux, ils sont morts au monde. Et, en effet, par l'humilité ils méprisent le monde, et par l'humiliation ils sont méprisés du monde : *Illis mundus crucifixus est, et ipsi mundo; quia per humilitatem mundum contemnunt, et per humiliationem a mundo contemnuntur.* Le monde, à la vérité, n'est pas mort pour eux quand ils reçoivent la gloire humaine extérieure qu'ils ne cherchaient point; cependant ils sont eux-mêmes morts au monde, parce qu'intérieurement, par la vertu d'humilité, ils méprisent cette gloire qui leur est offerte. Or, Marie, qui était humble devant Dieu, et qui, par amour de Dieu, se rendait méprisable aux hommes, déclare qu'en l'un et l'autre Dieu l'a regardée, parce que son humilité fut agréable à Dieu, et son humiliation devant les hommes changée en gloire. C'est pourquoi elle ajoute : Voici que pour cela toutes les générations m'appelleront bienheureuse : *Ecce ex hoc beatam me dicent omnes generationes.*

Dieu a regardé l'humilité de sa servante. Il a regardé l'humilité de sa

Digitized by Google

servante de l'œil de son immense piété, dit Denys le Chartreux (1), c'est-à-dire sa servante humble, son humilité, son anéantissement. Et à bon droit elle nomme son humilité plutôt que sa virginité, sa charité et les autres vertus dont elle resplendissait; car c'est surtout par son humilité qu'elle mérita une si grande exaltation, et par cette vertu surtout elle était préparée à concevoir le Fils unique de Dieu, en ce sens que dans le mystère de l'incarnation il faut considérer la majesté de celui qui s'incarne, majesté si grande qu'il convenait qu'il ne se fît homme que dans la Vierge la plus humble, et humble d'une humilité incomparable. La virginité fut une disposition éloignée, et elle n'aurait pas plu au Seigneur sans l'humilité.

L'humilité, dit Richard de Saint-Victor (2), est le lieu de la grâce de Dieu; en sorte qu'on est d'autant plus disposé à recevoir la grâce qu'on est plus humble. Et comme Marie possédait l'humilité dans sa plénitude et dans sa perfection, ainsi la grâce la remplit tout entière et la fit resplendissante de gloire. Là est la beauté intérieure de son âme; sa beauté extérieure fut sa virginité, sa chasteté.

Dieu a regardé l'humilité de sa servante. L'humilité de Marie, dit saint Bonaventure (3), fut une admirable disposition au regard de la grâce. Qui regarderai-je, dit le Seigneur par Isaïe, sinon le pauvre et l'humble? 66, 2. Et comme le dit le Psalmiste : Du haut de son trône le Seigneur regarde les humbles; il rejette loin de lui les superbes, 137, 6. L'œil de Dieu, dit l'Ecclésiastique, regarde favorablement l'humble, et il le retire de son humiliation, 11, 13. C'est pourquoi le Roi-Prophète priait ainsi : Regardez-moi, Seigneur, et prenez pitié de moi, car je suis seul et pauvre (Psal. 24, 17).

Considérez, dit ailleurs ce savant et saint cardinal (4), que Marie s'anéantissait par humilité. C'est elle qui dit à l'ange : Voici la servante du Seigneur. O admirable et profonde humilité de Marie! *O mira et profunda humilitas Mariæ!* Voici l'archange qui parle à Marie, qui la nomme pleine de grâce, qui lui promet la descente du Saint-Esprit; elle est choisie pour Mère de Dieu, elle est mise au-dessus de toutes les créatures, elle est déjà proclamée Souveraine du ciel et de la terre; et sur tant de grandeurs elle ne s'élève point, mais en toutes ces choses elle s'abaisse profondément, disant : Voici la servante du Seigneur. C'est pour cela que le vénérable Bède dit si justement (5) : Marie ne s'enorgueillit point de tant de dons célestes, comme s'ils lui eussent appartenu; mais, pour être de plus en

(1) Expositio cantici Mariæ.

(2) Part. 2 in Cant. canticor. exposit. De B. Virg. Mar., integra et perfecta pulchritudine, cap. 26.

(3) Exposit. in 2 cap. Lucæ.

(4) De Mariæ Virginitate perpetua, cap. 2.

(5) Homil. in festiv. de Sanctis.

Digitized by Google

plus apte aux grâces divines, elle fixe la marche de son esprit dans la garde de l'humilité en répondant à l'ange : Voici la servante du Seigneur. Oh ! combien d'autres font le contraire, qui, dans les prospérités et les honneurs, dans les grâces et les vertus, ne s'humilient pas avec Marie et Jésus, mais s'enflent d'orgueil avec Eve et Lucifer ! Mais, en vérité, l'humilité de Marie paraît non seulement dans ses paroles, mais dans ses actions ; non seulement dans sa réponse à l'ange, mais dans l'acte légal de la purification ; non seulement dans la parole par laquelle elle s'humilie comme servante, comme esclave, mais dans l'action par laquelle elle s'humilie comme une coupable et une pécheresse. Car c'est de Marie qu'il est dit en saint Luc, 2, 22 : Après que les jours de sa purification furent accomplis, selon la loi de Moïse, ils portèrent l'enfant Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. O dur et malheureux orgueil ! ô superbe et malheureuse dureté du pécheur ! voici Marie qui, sans péché, subit la loi de la purification ; et vous, misérable, plein de péchés, vous refusez de vous soumettre à la loi de la satisfaction ! *O dura et infelix superbia ! o superba et infelix duritia peccatoris ! ecce Maria absque omni peccato, legem subiit purgationis ; et tu, miser, plenus peccatis, non vis legem subire satisfactionis !*

Faites attention, dit encore saint Bonaventure (1), que le Seigneur qui est si spécialement avec Marie est le Seigneur dont la très-pieuse Marie est la servante, comme elle l'assure en disant : Voici la servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini.* Marie est la servante du Seigneur le Père, du Seigneur le Fils et du Seigneur l'Esprit saint : *Maria est ancilla Domini Patris, Domini Filii et Domini Spiritus sancti.* Qu'y a-t-il d'étonnant si Marie est la servante de ce Seigneur, puisque le Fils de Marie est aussi le serviteur de ce Seigneur, selon sa nature prise en sa Mère ? *Quid mirum si Maria sit hujus Domini ancilla, cum etiam Filius Mariæ sit hujus Domini servus, secundum assumptam a Matre naturam ?* Car il l'avoue lui-même dans le Psalmiste : Seigneur, je suis votre serviteur, votre fidèle serviteur, et le fils de votre servante : *O Domine, ego servus tuus, ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ*, 115, 6. O l'excellente Servante ! ô l'excellent Fils d'une telle Servante ! *O quam bona Ancilla, et bonus Ancillæ Filius !* Hélas ! combien est grand le nombre des mauvaises servantes, et combien est grand le nombre des fils mauvais des servantes ! Mais que dit l'Ecriture ? Chassez la servante et son fils : *Ejice ancillam et filium ejus* (Gen. 21, 10). Il est dit dans la Genèse, de la servante de Sara, que, voyant qu'elle avait conçu, elle dédaigna sa maîtresse, 16, 4. Mauvaise servante donc, Agar s'enorgueillit de sa fécondité ; mais Marie, excellente servante, devient féconde par l'humilité : *Bona vero ancilla Maria de humilitate fœcundatur.* La servante Agar méprise sa maîtresse ;

(1) Speculi B. Mariæ Virginis, lectione 10.

Digitized by Google

Dieu regarde Marie, servante humble, ainsi qu'humblement elle le reconnaît, disant : Il a regardé l'humilité de sa servante. O âme chrétienne, servante du Seigneur, soyez féconde avec Marie, de telle sorte que vous n'abandonniez jamais l'humilité : *O anima christiana, Domini ancilla, sic cum Maria amplectere fœcunditatem, ut nequaquam deseras humilitatem.* Afin donc de ne point vous enorgueillir de votre fécondité dans vos bonnes œuvres, mais que vous soyez davantage fécondée par l'humilité, considérez l'humble servante, regardez l'humble Marie. Voici, dit-elle, la servante du Seigneur. O humilité vraiment admirable ! *O vere admiranda humilitas !* Voici que Marie daigne être non seulement la servante du Seigneur, mais en quelque manière la servante des serviteurs du Seigneur ; car elle est figurée par Abigaïl, à laquelle David ayant envoyé des serviteurs pour l'épouser, elle répondit : Voici votre servante ; qu'elle soit comme une servante pour laver les pieds des serviteurs de mon seigneur : *Ecce famula tua sit in ancillam, ut lavet pedes servorum domini mei* (1 Reg. 25, 41). Par la bénie servante Marie, autant de serviteurs du Seigneur sont lavés qu'il y a de fidèles purifiés des péchés par ses suffrages ; car elle offre de l'eau pour les pieds d'autant de serviteurs du Seigneur qu'elle obtient des larmes de componction aux pénitents : *Per benedictam ancillam Mariam, quasi tot servi Domini loti sunt, quot fideles ejus suffragiis a peccatis mundati sunt ; ipsa enim quasi tot servorum Domini pedibus aquam obtulit, quot pœnitentibus lacrymas compunctionis obtinuit.* Que le Seigneur soit avec vous, ô Marie, ce Seigneur dont vous êtes la servante ; servante qui n'avez jamais eu d'égale en humilité dans le passé, qui n'en avez point dans le présent, et qui n'en aurez point pendant l'éternité.

Vous pouvez découvrir la très-profonde humilité de Jésus et de Marie en la nativité de Jésus ; car ils ne dédaignent ni l'étable, ni les animaux, ni la crèche, ni le foin, dit le même docteur (1). Soit le Seigneur, soit la Souveraine, ils ont très-parfaitement observé cette vertu en toutes leurs actions, et nous l'ont recommandée. Efforçons-nous donc de l'embrasser par une entière application ; car sans elle il n'y a pas de salut, car aucun de nos actes faits par orgueil ne peut plaire à Dieu : *Sine ipsa non est salus ; nulla enim operatio nostra cum superbia Deo placere potest.* Car, selon saint Augustin (2), la superbe a changé les anges en démons, et l'humilité rend les hommes semblables aux anges : *Superbia fecit angelos dæmones, humilitas facit homines angelis similes.* Quelle humilité pensez-vous, dit saint Bernard, que Dieu exige de l'homme qui doit remplacer l'ange perdu par l'orgueil ? L'orgueil a mis le désordre dans ce royaume, il a ébranlé ses murailles, il a renversé en partie ses habitants,

(1) Meditationes vitæ Christi, cap. 7.
(2) Lib. de sing. doc., cap. 18.

Digitized by Google

et en grande partie. Quoi donc ! est-ce que cette ville ne hait pas et n'a pas en forte abomination cette horrible peste? Soyez certains que celui qui n'a pas épargné les anges superbes n'épargnera pas les hommes qui les imiteraient. Dieu ne se contredit pas : *Certi estote, eum qui superbis non pepercit angelis, nec hominibus parciturum. Non est contrarius sibi ipsi* (1).

L'humilité, d'après saint Bonaventure, a trois degrés : le premier est de se soumettre à son supérieur et de ne point se préférer à son égal; le second est de se soumettre même à son égal et de ne pas se préférer à son inférieur; le troisième et le plus parfait est de se soumettre à son inférieur.

Ecoutez saint Bernard (2) : Il y a l'humilité que la charité forme et enflamme, et il y a l'humilité que la vérité nous oblige d'avoir, et elle est froide. Celle-ci est dans la connaissance, celle-là consiste dans l'affection. Car si vous vous regardez vous-même intérieurement et d'après la lumière de la vérité, sans dissimulation, et que vous vous jugiez sans faiblesse, je ne doute point que vous ne vous humiliiez et que cette connaissance de vous-même ne vous rende très-vil à vos yeux, quoique peut-être vous ne vouliez pas encore paraître tel aux yeux des autres. Vous serez donc humble, mais alors vous le serez par la force de la vérité, et nullement encore par l'infusion de l'amour. Car si vous y joigniez cette vraie et salutaire connaissance de vous-même qui vous forçât à vous humilier, si, éclairé de la lumière, vous étiez mu par l'amour, vous voudriez sans aucun doute, autant qu'il est en vous, que tous les autres pensassent de vous ce que la vérité vous force à reconnaître de vous-même. En parlant ainsi, je n'entends pas cependant qu'il soit avantageux que les autres sachent toutes nos misères, si propres à nous humilier; car, par la charité de la vérité et la vérité de la charité, il ne nous est pas permis de rendre public ce qui nuirait à celui qui le saurait. A part cela, si vous êtes vraiment humble par la force de la vérité, vous devez désirer que le prochain sache combien vous êtes digne de mépris. Si vous vous humiliez en vous-même par cette humilité nécessaire que la vérité scrutatrice des cœurs et des reins insinue aux sens d'une âme vigilante, joignez-y la volonté et faites de nécessité vertu, parce qu'il n'y a point de vertu sans l'accompagnement de la volonté. Il en sera ainsi si vous ne voulez pas paraître à l'extérieur autre que vous vous trouvez vous-même à l'intérieur. Autrement craignez que ces paroles du Psalmiste ne soient pour vous : L'injustice et la ruse sont les paroles de sa bouche; il a cessé de comprendre, de peur de faire le bien. Il se flatte en lui-même, jusqu'à ce que son crime parvienne à la vengeance de Dieu, 35, 2-3. Un poids et un poids, une mesure et une

(1) Serm. 2 de Verbis Isaiæ, 6 : Vidi Dominum.
(2) Serm. 42 super Cant.

Digitized by Google

mesure, deux choses abominables devant Dieu, disent les Proverbes, 20, 10. Vous vous dépréciez en vous-même quand vous vous pesez en secret à la balance de la vérité; et vous voulez peser davantage à l'extérieur, et vous voulez vous vendre plus cher que le juste prix que la vérité vous a estimé en vous-même? Craignez Dieu et ne faites pas cette mauvaise chose; il ne faut pas que la volonté élève celui que la vérité humilie, car ce serait résister à la vérité, ce serait combattre contre Dieu.

Il est de la nature d'un homme très-parfait, dit le vénérable Guibert, abbé (1), que plus il est enflammé de l'amour de la vertu, plus il s'applique à considérer les misères de sa fragilité et de la chute originelle et actuelle qui se rencontre en lui; et il n'examine pas le bien qu'il fait, qu'il a, mais à combien de faiblesses il est exposé; et lorsqu'il est inondé de consolations célestes, il gémit des obstacles qui les paralysent. D'où David se disait souvent pauvre et malheureux (Psal. 81, 4), et Jérémie s'écriait: Je suis un homme qui voit sa pauvreté: *Ego vir videns paupertatem meam* (Lament. 3). Plus on est élevé en sainteté, plus on doit s'humilier: *Quanto quis sanctitate sublimior, tanto in se humilior.* Il y a des hommes très-savants qui se regardent comme ne sachant rien. Ce qui a fait dire à un philosophe: Je ne sais qu'une chose, c'est que je ne sais rien: *Hoc unum scio, me nihil scire.* Ainsi la Vierge, la plus excellente de toutes les créatures, se trouble à la louange de l'archange; plus il la déclarait pleine de grâces et de vertus sublimes, plus elle se reconnaissait indigne, se regardant comme une inutilité et un néant. Etant la créature la plus rapprochée de Dieu, elle était déjà ce que fut son divin Fils, douce et humble de cœur. Elle croyait n'avoir rien de ce que l'ange proclamait en elle. Et ne croyez pas qu'elle s'attribuât la vertu d'humilité lorsqu'elle dit: Dieu a regardé l'humilité de sa servante; par ce nom d'humilité, elle entend sa vileté. O force inouïe de l'âme de Marie, qui n'est point ébranlée par les louanges angéliques! O force incomparable de la Vierge, qui se trouble de ce que Dieu lui-même approuve!

On voit clairement dans quelle forteresse de l'humilité la bienheureuse Vierge s'était placée, puisque, à tout ce que le messager céleste lui dit de l'incarnation du Verbe éternel, merveille inouïe dans tous les siècles, elle ne répondit que ces humbles paroles: Voici la servante du Seigneur. Quelle puissance possède la vertu d'humilité qui attire Dieu! dit le bienheureux Alcuin, abbé (2). C'est pourquoi l'humilité est mise par Jésus-Christ au nombre des huit béatitudes: Bienheureux les humbles d'esprit, car le royaume des cieux est à eux: *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum* (Matth. 5, 3). Aussi le Psalmiste dit: Le Seigneur sauve ceux dont l'esprit est humble: *Dominus humiles spiritu sal-*

(1) Lib. de Laude sanctæ Mariæ, cap. 5.
(2) Serm. de Nativit. perpetuæ Virg. Mariæ.

Digitized by Google

vabit, 33, 18. C'est pourquoi l'apôtre saint Pierre nous avertit par ces paroles : Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu pour qu'il vous élève au temps de la visitation : *Humiliamini sub potenti manu Dei, ut vos exaltet in tempore visitationis* (1ª, 5, 6). Et le Seigneur disait de lui-même à ses disciples : Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (Matth. 11, 29). La Mère de Dieu brillait de cette sublime vertu, disant : Dieu a regardé l'humilité de sa servante, et voilà que toutes les générations, à cause de cela, m'appelleront heureuse (Luc. 1, 48). O humilité vraiment heureuse, qui enfante Dieu aux hommes, qui rend la vie aux mortels ! O vraiment heureuse humilité, qui annonce le ciel, qui le renouvelle, qui purifie le monde, ouvre le paradis et délivre des limbes les âmes des saints ! O humilité vraiment heureuse, qui devient la porte du paradis et l'échelle du ciel ! Marie, par son humilité, devient l'échelle du ciel par laquelle Dieu descend sur la terre et l'homme monte au ciel. Marie, par son humilité, devient la palme des vierges, la gloire des veuves, la joie des époux, la victoire des chrétiens, l'allégresse des anges, le salut des âmes. Marie, par son humilité, est devenue la porte des cieux, l'élévation des apôtres, la louange des martyrs, la jubilation des confesseurs, la continence des vierges, la règle des moines, le guide des princes, la justice des rois. Elle est le salut des mœurs, la mort des crimes, la vie des vertus, la force des voyageurs, la palme des vainqueurs. Marie, par son humilité, est élevée au-dessus de tous les astres, c'est-à-dire de tous les saints; elle est la plus sainte des femmes ; sa vie illustre toutes les Eglises ; elle guérit les languissants, rétablit ceux qui étaient perdus et rend l'espérance à ceux qui n'espéraient plus. Par son humilité elle est la Mère de Jésus-Christ ; elle apporte la paix, éclaire les esprits ; elle est la joie de ceux qui s'avancent dans la perfection ; elle fait mériter les pénitents ; elle procure la gloire à ceux qui persévèrent; elle est la victoire des combattants. Elle est, dis-je, elle est cette Vierge que toutes les générations proclameront bienheureuse, parce que Dieu a regardé son humilité.

Ecoutez le célèbre Origène (1) : Dieu a regardé l'humilité de sa servante. Quelle est cette humilité de Marie que le Seigneur regarde ? Qu'avait Marie de petit, de méprisable, elle qui était la Mère du Sauveur, elle qui portait le Fils de Dieu dans son sein ? Lors donc qu'elle dit : Dieu a regardé l'humilité de sa servante, cela veut dire : Il a regardé la justice de sa servante, il a regardé sa tempérance, il a regardé sa force et sa sagesse. Car il est digne qu'il regarde les vertus. Au reste, qui possède l'humilité possède la mère des vertus et toutes les vertus.

L'humilité a six degrés, dit Philippe de Harvenge (2) : le premier

(1) In Luc. homil. 8.
(2) Moralitates in Cant.

Digitized by Google

degré de l'humilité consiste à se reconnaître comme tiré de la terre et destiné à y retourner à cause du péché; le second, à ne jamais s'enorgueillir d'une grâce reçue; le troisième, à rendre grâces à Dieu de tous ses dons; le quatrième, à se regarder comme le dernier de tous; le cinquième consiste à ne s'égaler à personne; le sixième, à ne pas se croire meilleur que les autres. Voilà six degrés spirituels de l'humilité par lesquels Dieu descend dans le cœur de celui qui s'humilie, et par lesquels l'homme monte à la connaissance de Dieu qui descend jusqu'à lui.

Sans l'humilité, dit Louis de Grenade (1), toutes les vertus ne méritent pas le nom de vertus chrétiennes; c'est par l'humilité que l'on acquiert les autres vertus, car c'est aux humbles que Dieu communique sa grâce. Ainsi, l'humilité conserve les vertus que nous avons reçues (car le Saint-Esprit ne se plaît que dans les âmes qui ont de bas sentiments d'elles-mêmes), et en les conservant elle les perfectionne.

L'humilité est le commencement de toute vertu, dit le P. Poiré (2), celle qui loge les autres dans l'âme, et qui, en se retirant, les fait disparaître aussitôt. Marie commença par cette vertu, comme elle-même le révéla un jour à sainte Mecthilde (3), ayant passé toute sa vie, et surtout ses jeunes ans, dans une si profonde retenue et avec si peu d'estime d'elle-même, qu'elle se regardait comme la dernière de toutes, quoiqu'elle fût incomparablement la première. Jamais elle ne se préféra à qui que ce fût. Sainte vertu d'humilité, qui nous dira si vous avez plus fait d'honneur à cette Souveraine pour l'avoir élevée si haut, ou si vous en avez davantage reçu pour vous être rencontrée en celle qui a possédé l'honneur d'être Mère de Dieu?

Le bienheureux patriarche de Venise, saint Laurent Justinien, estime à juste raison que, parmi les qualités qui ont eu quelque pouvoir sur le Verbe divin, l'humilité tient la première place. Car, par le mérite de son humilité, dit-il (4), la très-sainte Vierge a été aimée du Père, choisie du Fils, remplie du Saint-Esprit, ennoblie d'une conception divine, figurée par les ombres anciennes, annoncée par les prophètes, préférée aux archanges et généralement à tous les bienheureux esprits. De quoi il ne faut pas s'étonner, attendu que Dieu, suivant le témoignage du Psalmiste, se retire des cœurs altiers et présomptueux, les regardant de loin avec dédain et avec mépris, et au contraire il abaisse sa grandeur et sa majesté jusqu'aux humbles. N'en cherchons point d'autres preuves, puisque l'humble servante confesse elle-même ingénument que le Prince du ciel a regardé son humilité.

(1) Méditations sur la vie de notre Seigneur. De l'Annonciation de la Vierge.
(2) 4e étoile, chap. 5.
(3) De Revel., lib. 1.
(4) Lib. de casto Connubio.

Digitized by Google

L'humilité, qui, selon saint Cyprien (1), est l'introduction à la vie dévote, le soutien des autres vertus, l'assurance de l'âme désireuse de plaire à Dieu, a été en la Vierge très-profonde, très-courageuse et très-reconnaissante. Très-profonde en l'estime qu'elle a faite d'elle-même, ne reconnaissant en elle-même que misère, que néant. Très-profonde, en ce que son cœur ne se méconnut jamais, pour aucune faveur qu'elle eût reçue, ni pour aucune excellence à laquelle elle se vit élevée. Très-profonde au mépris des louanges des hommes, et non moins au trouble dont son esprit fut saisi lorsque l'ange l'appela pleine de grâces, Souveraine en qui Dieu habitait singulièrement, et bénie entre toutes les femmes. Très-profonde à cacher les faveurs du ciel, même à ceux qui pouvaient les savoir d'ailleurs. Très-profonde à prévenir sa cousine par honneur. Très-profonde à supporter la confusion et la contradiction; car toutes les calomnies qui étaient lancées contre son Fils et toutes les injures qu'il recevait retombaient sur elle, lui perçaient le cœur, sans que cependant elle le témoignât d'aucune manière. Très-profonde en ses paroles, qui furent toujours l'expression fidèle de l'humilité qui remplissait son âme. Très-profonde en son silence, au choix de la dernière place et des plus bas emplois, enfin en tout ce qui peut faire paraître une âme parfaitement anéantie devant Dieu.

Ce qui n'empêcha pas que cette humilité ne fût très-courageuse. Car, quoiqu'elle se réputât tout à fait indigne des moindres faveurs du ciel, elle ne laissait pas d'accepter les plus élevées quand elles lui étaient présentées, et qu'elle y voyait la plus grande gloire de Dieu. Aussi est-il assuré qu'il n'y a rien de plus généreux que la véritable humilité, qui, se défiant entièrement d'elle-même, s'établit et se fonde sur Dieu comme sur un très-ferme rocher.

Son humilité est pleine de reconnaissance. Pendant que sainte Elisabeth la comble d'éloges, elle-même rapporte tout à Dieu par le beau cantique qu'elle entonne.

Que faut-il faire après un tel exemple? Où se mettra le pécheur, le néant, le ver de terre, l'esclave du démon? Y a-t-il des abîmes assez profonds pour nous recevoir quand nous considérerons la prodigieuse humilité de la Mère de Dieu (2)?

Marie, dit Vincent Contenson (3), par humilité, fuit les hommes, méprise la gloire toute sa vie; elle cherche avec empressement et constance l'abjection et le mépris. Car, au salut louangeur de l'ange, elle se prosterne dans le trouble, et à l'annonce de sa très-auguste dignité de Mère de Dieu, elle se confesse sa servante. Pleine de Dieu, elle se hâte d'aller vers Eli-

(1) Orat. de Nativit. Christi.
(2) Le P. Poiré, 4e traité, chap. 11.
(3) Lib. 10, dissert. 6, cap. 1, Marialogia, speculat. 2.

Digitized by Google

sabeth, la supérieure vers l'inférieure, et elle s'écrie d'une humble voix : Dieu a regardé l'humilité de sa servante. Elle épouse un charpentier, et elle met au monde un Dieu dans une étable. Elle assiste au crucifiement de Jésus-Christ ; là elle est saturée d'opprobres. Contemplant sans cesse la majesté de Dieu, elle s'anéantissait elle-même, elle s'abaissait, se confondait, s'annihilait ; et recevant son Fils fait homme, dans sa profonde humilité, elle se prosternait jusqu'aux abîmes, jusqu'au centre de la terre, sachant très-bien que le degré le plus élevé pour la solide piété, que le fondement et le faîte de la sainteté, que tous les degrés des vertus sont faits de l'humilité.

Puisque Dieu, dit Paul a Sancta Catharina (1), a choisi le sein de la Vierge pour s'y faire homme, et que dans ce mystère il s'est tant abaissé et a paru tellement humble, qu'il n'a pas pu s'anéantir davantage qu'en prenant la forme d'esclave, il suit de là que la Vierge Marie fut la plus humble de toutes les créatures, afin que le sein de la plus humble Vierge fût le lieu le plus convenable pour l'incarnation du Dieu s'humiliant infiniment. Il était convenable que lui-même, voulant prendre la forme d'esclave, se choisît l'humble Vierge, qui, ne regardant point l'excellence de ses perfections, se déclarait la plus humble servante de toutes les femmes. Ainsi, en se mettant au-dessous de toutes les créatures, elle rencontre l'Etre auteur de tous les êtres ; en s'humiliant, elle trouve le Seigneur suprême de tous les hommes ; en se regardant comme une vile esclave du Seigneur, elle est élevée jusqu'au Seigneur de tout l'univers ; de servante elle devient l'Epouse du Seigneur, et le suprême Gouverneur de toutes choses se soumet à elle ; quand Marie se dit la servante du Seigneur, elle devient sa Mère.

Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole (Luc. 1). Alors la bienheureuse Vierge est faite l'Epouse du Verbe divin ; son sein devient le lit nuptial dans lequel Dieu s'unit hypostatiquement la nature humaine. La Vierge reçoit du Verbe divin le baiser conjugal lorsqu'elle dit : Voici la servante du Seigneur.

Voilà à quel point l'humilité l'élève lorsquelle se dit l'humble servante du Seigneur : tandis qu'elle s'éloigne de lui par son abaissement, se confessant sa servante, il va à sa rencontre, et elle reçoit de lui le baiser comme Maîtresse.

Quand l'époux est d'une haute taille, et l'épouse d'une petite, il faut, pour que l'époux puisse embrasser son épouse, qu'il s'incline jusqu'à elle. Le Verbe divin, d'une nature infinie, habitait la sommité des cieux : ***Excelsus super omnes gentes Dominus, et super cœlos gloria ejus. In altis habitat*** (Psal. 112, 4-5). Mais comme la petite et humble taille de Marie (non la taille du corps, car elle était d'une belle stature, mais celle de son

(1) De B. Maria Virg. Prædestin. et Nativit., lib. 2, cap. 3, sect. 3.

Digitized by Google

âme très-humble, qui se mettait au-dessous de tous) lui plaisait, il abaissa son visage, il descendit des cieux pour l'embrasser : *Inclinavit cœlos, et descendit* (Psal. 17). Et ainsi Marie par son humilité alla au-devant du Très-Haut, le plus grand de tous les êtres. Le Très-Haut se fait petit, afin de trouver la Vierge et de lui donner dans sa rencontre le plus doux baiser par le contact de son humanité prise dans son sein. Alors l'arrêt de condamnation du monde entier pour l'extermination de tout le genre humain fut effacé, et la loi de grâce fut mise à sa place ; le conseil du démon tourna à sa ruine et à sa perte, car celui qui avait vaincu par l'arbre du paradis terrestre fut vaincu par le Christ sur l'arbre de la croix : *Qui vincebat in ligno, per Christum in ligno victus est.* Oh ! que le sort de l'homme est changé ! Car, comme nous étions tombés par le péché du premier homme, ainsi nous sommes appelés et sauvés par la grâce de Jésus-Christ, en dehors de nos propres mérites, qui n'existaient point, et qui, par conséquent, ne pouvaient pas être la cause de l'incarnation du Verbe divin.

Le poison du serpent infernal fut l'orgueil, par lequel il se donna l'éternelle mort à lui-même quand il convoita l'égalité avec Dieu. Je serai semblable au Très-Haut, dit-il : *Similis ero Altissimo* (Is. 14). Il employa le même venin pour attaquer la femme par le talon, c'est-à-dire par sa fragilité, par la fragilité d'Eve. Mais Marie, par sa profonde humilité, fait le contraire ; elle brise la tête du serpent lorsque, par la grâce de son humilité, elle attire le Verbe en elle-même, en sorte que le Fils de Dieu descend dans son sein et prend d'elle la chair humaine. C'est pourquoi elle obtint par son humilité ce que le serpent avait envié par son orgueil, orgueil qui fut la cause de sa ruine. Car Marie obtint cette ressemblance avec Dieu le Père, qu'elle engendrât dans le temps le même Fils naturel de Dieu que Dieu le Père engendre de toute éternité. Le serpent se moquait de la femme, disant : Vous serez comme des dieux : *Eritis sicut dii* (Gen. 3), et le serpent est trompé par la femme, puisque ce qu'il disait par dérision est réellement arrivé ; car Marie seule, la plus forte des femmes, conçoit et enfante le Christ Dieu-Homme, qui n'est pas comme les dieux : *Eritis sicut dii*, c'est-à-dire seulement semblable à Dieu par quelque participation de ses perfections, mais vraiment Homme-Dieu par nature.

De plus, le serpent disait en son cœur : Je monterai par-dessus les cieux, j'établirai mon trône au-dessus des astres, je me reposerai près de l'aquilon, je m'élèverai au-dessus des nues, je serai semblable au Très-Haut (Is. 14, 13-14). Mais Marie, quand elle est choisie pour Mère de Dieu, quand elle est élevée à la plus haute dignité, l'ange lui disant : Voilà que vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un Fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus ; il sera grand et sera appelé le Fils du Dieu Très-Haut, et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David son père,

Digitized by Google

et il régnera éternellement sur la maison de Jacob, et son règne n'aura point de fin (Luc. 1, 31-32-33), Marie alors s'avoue la très-humble servante du Seigneur : *Ecce ancilla Domini* (ibid.). Elle ne désire point le trône de reine, mais la soumission de très-vile servante ; elle ne convoite pas de devenir comme une déesse, quoiqu'elle soit appelée à cette connaissance et participation de la Divinité, mais elle veut rester servante. Et par cette humilité elle brise la tête du serpent orgueilleux, et par cette humilité elle est elle-même élevée au-dessus de l'excellence que perdit Lucifer, et elle domine tous les anges par la dignité de Mère de Dieu. O heureuse humilité ! ô heureuse parole sortie de l'humilité ! C'est la pensée qu'elle est la servante du Seigneur qui la fait la plus heureuse de toutes les créatures. C'est alors que le serpent spirituel eut la tête écrasée.

Dieu aime tant la vertu d'humilité, dit saint François de Sales (1), qu'il court aussitôt où il la voit.

Cette incomparable et indispensable vertu, dit saint Liguori (2), était autrefois inconnue dans le monde ; le Fils de Dieu est venu nous l'enseigner par son exemple, et nous a ordonné d'imiter spécialement son humilité (Matth. 11, 29). Comme Marie fut la première et la plus parfaite imitatrice de Jésus-Christ dans toutes ses vertus, elle le fut admirablement dans celle de l'humilité, qui lui mérita d'être élevée au-dessus de toutes les créatures.

Le premier acte de l'humilité du cœur, c'est d'avoir une basse opinion de soi-même. Or, Marie eut toujours une si basse opinion d'elle-même, que, bien qu'elle fût pleine de grâces, elle ne se préféra jamais à personne. Marie rejette les louanges qu'on lui donne et les rapporte toutes à Dieu. Ceux qui sont humbles servent les autres ; Marie servit Elisabeth pendant plus de trois mois. Ceux qui sont humbles aiment la retraite ; Marie vécut toujours dans la retraite.

Saint Anselme dit que plus un cœur est pur et vide de lui-même, plus il est rempli d'amour de Dieu. Comme Marie était très-humble et toute vide d'elle-même, le Seigneur la remplit de son amour ; elle surpasse en amour tous les hommes et tous les anges. Saint François de Sales la nomme la Reine de l'amour. Les séraphins pouvaient descendre du ciel pour apprendre dans le cœur de Marie la manière d'aimer Dieu.

Poussées par une espèce d'orgueil, dit Cornelius a Lapide (3), toutes les femmes juives désiraient d'être mères du Messie ; seule Marie, tout en désirant plus que toute autre la naissance du Rédempteur promis, n'a jamais eu même la pensée qu'il lui serait doux d'en être la Mère, tant elle était humble, et cette humilité a fait descendre dans son sein virginal le

(1) Vil. 1, 6, chap. 2.
(2) *Verlus de Maria*, § 2.
(3) Comment. in Luc.

Digitized by Google

Verbe de Dieu. La plus humble des créatures est devenue, par son humilité, la plus grande et la plus élevée.

L'humilité, dit saint Basile (1), est le plus sûr trésor de toutes les vertus ; elle en est le principe et la base : *Humilitas est tutissimus virtutum omnium thesaurus, radix et fundamentum.*

L'humilité, dit saint Chrysostôme, est le plus grand des sacrifices : *Sacrificium maximum est humilitas* (2).

Connaître Dieu, se connaître soi-même, c'est en ces deux choses que consiste la plus haute sagesse pratique, dit saint Augustin (3).

Saint François d'Assise disait : Seigneur, qu'êtes-vous, et que suis-je ? Vous êtes l'abîme de la sagesse, de l'être, de tout bien ; je suis, moi, l'abîme de la folie, le dernier des pécheurs et tout mal (4).

Celui qui réunit les vertus sans humilité, dit saint Grégoire le Grand, agit comme s'il jetait de la poussière aux vents : *Qui sine humilitate virtutes congregat, quasi qui in ventum pulverem portat* (5).

Tout ce qu'on fait est perdu, à moins qu'on ne le conserve avec soin dans l'humilité, ajoute le même saint docteur : *Perit omne quod agitur, nisi sollicite in humilitate custodiatur.* Et il ajoute ces terribles paroles : Le signe le plus certain d'une inévitable réprobation, c'est l'orgueil ; mais l'humilité est la marque assurée des élus : *Evidentissimum reproborum signum est superbia, electorum vero humilitas.*

Jésus-Christ, l'humilité même, dit saint Augustin, a tué l'orgueil ; il nous a tracé la voie par l'humilité. Car par l'orgueil nous nous étions retirés de Dieu ; nous ne pouvions retourner à lui que par l'humilité (6).

Denys le Chartreux dit que nous avons mille motifs de nous humilier, surtout en considérant nos péchés commis, notre propre fragilité, l'imperfection de notre nature, nos souillures et nos misères corporelles, en nous comparant avec les saints élus, en voyant que nous n'avons rien de nous-mêmes, que rien ne nous appartient, en considérant les jugements de Dieu, en considérant sa divine majesté, en pesant le châtiment de l'orgueil (7).

L'humilité est l'arbre de la vie qui croît sans cesse et s'élève très-haut. Autant l'homme s'abaisse, autant il monte, comme l'arbre monte à mesure que ses racines descendent et se cachent davantage dans la terre. L'orgueil monte jusqu'au ciel, il descend jusqu'à l'enfer, et l'humilité qui descend jusqu'à l'enfer s'élève jusqu'aux cieux.

(1) Const. monast., c. 17.
(2) Homil. 2 in Psal. 50.
(3) Soliloq., c. 1.
(4) S. Bonav. in ejus Vita.
(5) Lib. 34 Moral., c. 18.
(6) Serm. 49.
(7) Super humil.

Digitized by Google

Voulez-vous être grand, dit saint Augustin, commencez par être humble. Vous songez à élever un grand bâtiment, commencez par l'humilité qui en est le fondement (1).

Par l'orgueil, l'admirable nature des anges tombe du ciel ; par l'humilité du Fils de Dieu, la fragilité de la nature humaine monte au ciel. Plus le cœur descend et s'abaisse par une profonde humilité, plus il s'élève. L'humilité est donc le principe de l'exaltation, de la grandeur et de la gloire.

L'humilité précède la gloire, disent les Proverbes : *Gloriam præcedit humilitas*, 15, 33.

La splendeur et la gloire, dit saint Grégoire de Nazianze, accompagnent l'humilité : *Splendor et gloria humilitatem comitatur* (2).

Plus on s'humilie, c'est-à-dire plus on a de bas sentiments de soi-même, dit saint Augustin (3), plus on est grand en la présence de Dieu. Au contraire, plus l'orgueilleux paraît élevé parmi les hommes, plus Dieu le juge petit et abject. Humiliez-vous donc pour être élevé, de crainte qu'élevé par orgueil, vous ne soyez humilié. Car celui qui est pauvre à ses yeux est agréable aux yeux de Dieu ; celui qui se méprise est prisé et estimé de Dieu. Ayez une profonde humilité dans votre élévation ; cette élévation n'est honorable pour vous qu'autant que vous êtes humble.

Croyez-moi, dit saint Cyrille (4), celui qui se croit grand se fait abject, comme celui qui se croit sage devient fou. Là donc où se trouve une profonde humilité, là est la suprême dignité ; et quand vous vous méprisez souverainement, votre dignité devient comme infinie. Quand nous nous jugeons indignes des grandeurs, soudain l'humilité nous rend dignes des demeures célestes et éternelles.

L'humble, à mesure qu'il multiplie ses actes d'humilité, augmente et multiplie sa gloire. Car il n'y a rien d'aussi glorieux, d'aussi admirable que de se regarder comme un néant en faisant les plus grandes choses ; c'est là la véritable gloire, et c'est accomplir ces paroles de Jésus-Christ : Quand vous avez fait ce qui vous est commandé, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles ; ce que nous devions faire, nous l'avons fait : *Cum feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite: Servi inutiles sumus; quod debuimus facere, fecimus* (Luc. 17, 10).

Désirez-vous être grand, dit saint Ephrem, soyez le dernier de tous. Vous désirez une bonne réputation, faites vos œuvres dans l'humilité et la mansuétude (5).

Voulez-vous avoir un grand honneur, dit Sénèque, je vous donnerai

(1) In Evang. Matth., serm. 10.
(2) Orat. 3.
(3) Serm. 213.
(4) Lib. de Officiis.
(5) Tract. de Timore Dei, initio.

Digitized by Google

un grand empire ; commandez-vous à vous-même, sachez vous gouverner : *Vis habere magnum honorem, dabo tibi magnum imperium : impera tibi* (1).

Dieu, dit saint Augustin, habite les lieux les plus élevés. Ceux qu'il élève, il en fait un ciel pour lui. Qui est saint, sinon l'humble ? Dieu donne la vie aux humbles ; les humbles sont le ciel : *Deus in altis habitat ; quos exaltat, facit sibi eos cœlum. Qui sunt sancti, nisi humiles ? Deus dans vitam iis qui in humilitate cordis sunt. Humiles sunt cœlum* (2).

Le ver à soie fait un beau travail, mais il se cache ; on ne voit que sa maison précieuse. Regardez-vous comme des vers ; cachez-vous, qu'on n'aperçoive que vos bonnes œuvres. C'est ce que disait et faisait le Prophète royal : Je ne suis pas un homme, dit-il, mais un ver : *Ego sum vermis et non homo*, 21, 7.

Voyez, mes frères, un grand miracle, dit saint Augustin (3) : Dieu est très-élevé ; vous voulez monter jusqu'à lui, il fuit loin de vous ; vous vous abaissez, il descend jusqu'à vous : *Videte, fratres, magnum miraculum : altus est Deus ; erigis te, et fugit a te ; humilias te, et descendit ad te.*

Dans les choses visibles, dit le même saint docteur, il faut monter haut pour mieux voir ; mais pour s'approcher de Dieu et le voir, il ne faut pas s'élever, mais descendre (4).

Voici, dit Isaïe, ce que dit le Très-Haut, le Très-Sublime, celui dont le palais est l'éternité et dont le nom est saint : J'habite par-delà les cieux, et j'entends les soupirs du cœur humilié ; je vivifie les esprits humbles : *Hæc dicit Excelsus et Sublimis, habitans æternitatem, et sanctum nomen ejus ; in excelso et in sancto habitans, et cum contrito et humili spiritu, ut vivificet spiritum humilium*, 57, 15. Remarquez ici l'admirable grandeur de Dieu et sa magnificence dans la combinaison si merveilleuse par laquelle il joint les deux extrêmes. Car il unit la suprême élévation au suprême abaissement, le ciel et l'abîme de l'humilité ; lui qui est élevé à l'infini, s'unit au suprême néant qui s'humilie. Il habite dans le cœur humble comme il habite dans le ciel, parce qu'il se fait un ciel du cœur humble. C'est ainsi que Dieu élève les humbles jusqu'au ciel, jusqu'à l'éternité. Elevés ainsi, comment ne trouveraient-ils pas Dieu, puisqu'il est en eux, et eux en lui ?

L'homme tombe dans le péché par l'orgueil, il se relève par l'humilité. Jamais un cœur humble n'est resté dans le péché ; jamais Dieu ne refuse le pardon à l'humble. Le plus grand pécheur, s'il s'humilie, devient un ange. Voyez David, le publicain, Paul, Madeleine, Augustin, Marie l'Egyp-

(1) In Proverb.
(2) Serm. 12.
(3) Serm. 2 de Ascensione.
(4) Serm. 2 de Ascensione.

Digitized by Google

tienne, Thaïs, etc. ; tous ces grands pécheurs sont devenus de grands saints par l'humilité. Si les démons qui sont dans l'enfer pouvaient et voulaient s'humilier, Dieu leur pardonnerait.

Dieu ne se révèle qu'aux humbles. Ecoutez Jésus-Christ s'adressant à son Père : Je vous rends grâces, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents (c'est-à-dire aux orgueilleux), et les avez révélées aux petits (aux humbles) : *Confiteor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis* (Matth. 11, 25).

Si les hérétiques sont dans l'erreur, s'ils sont hors de la vérité, c'est qu'ils y ont été entraînés, c'est qu'ils y sont retenus par l'orgueil. L'esprit et le cœur dénués d'humilité, voilà le plus grand malheur pour l'homme, voilà le plus grand châtiment de Dieu. Un esprit humble n'a besoin que de la foi pour voir et connaître toutes les vérités essentielles au salut, tandis que l'orgueilleux ne veut que sa raison. Et comme Dieu s'en est retiré, sa raison est obscurcie, elle est altérée ; il n'est plus qu'un insensé.

Par l'humilité on s'acquitte de tout ce qu'on doit à Dieu ; car l'homme humble se soumet à Dieu par esprit de religion, il fait tout ce que Dieu exige de lui. Il se libère envers le prochain par une prévenance et une charité sincères ; car l'homme humble est toujours charitable, prêt à rendre service, à secourir, à aider, à consoler. L'homme humble s'acquitte de se qu'il se doit à lui-même, en soumettant le corps à l'âme par la continence, et en soumettant l'esprit à Dieu.

Saint Optat va jusqu'à dire que les péchés avec l'humilité valent mieux que l'innocence avec l'orgueil : *Meliora sunt peccata cum humilitate, quam innocentia cum superbia* (1).

L'humilité est venue du ciel, elle y conduit.

Mettons donc en pratique ces belles paroles de l'*Imitation de Jésus-Christ :* Aimez à être ignoré et compté pour rien : *Ama nesciri et pro nihilo reputari* (2).

L'humilité ! que n'est-elle pas ? dit Auguste Nicolas (3). Elle est par excellence vertu, gloire, bonheur, vérité, force, chasteté, charité ; elle est tout, elle dont le propre est de ne vouloir être rien ; elle seule prouverait la divinité de la religion qui l'a révélée à la terre, et qui l'a personnifiée dans un type aussi exquis que Marie.

Une vertu qui inspire l'orgueil et que l'orgueil inspire est un vice pur, car il est sans la honte ; c'est le vice de l'ange, c'est la vertu du démon. Ainsi étaient la plupart des vertus que les peuples admiraient dans les

(1) Lib. 2 contra Donatistas.
(2) Lib. 1, c. 2.
(3) Livre 3, chapitre 8 : Marie type d'humilité.

Digitized by Google

philosophes païens ; c'est la réflexion de saint Augustin, qui les voyait de près : *Virtutes paganorum sunt vitia.*

Ainsi les vertus ne sont rien sans l'humilité.

J'ajoute que cette vertu seule bien pratiquée attirerait à elle toutes les autres vertus. La vertu vient de la Divinité ; c'est Dieu qui l'inspire, qui l'assiste, qui la consomme. Et c'est la méconnaissance de cette grande vérité qui fait de la vertu orgueilleuse un vice sacrilége, parce qu'elle est un larcin fait à la Divinité, un détournement et un renversement de ses dons ; c'est le larcin et l'attentat de ce roi de l'Ecriture qui, dans son fol orgueil, disait : *Ego feci memetipsum :* C'est moi qui me suis fait moi-même (Ezech. 29, 7). La doctrine chrétienne de la grâce, qui considère toute excellence, toute perfection comme venant d'en haut et descendant du Père des lumières (Jacob. 1, 17), est une vérité de conscience universelle.

Je laisse Bourdaloue tirer les principales conséquences pratiques de cette vérité : Quelque parfaites en elles-mêmes, dit ce grand maître, que soient les autres vertus, et quelque mérite d'ailleurs qu'elles puissent avoir, c'est l'humilité qui, de la part de l'homme, doit être la première et essentielle disposition aux communications de Dieu. C'est le sentiment de saint Augustin ; et la raison qu'en apporte ce saint docteur me paraît aussi convaincante qu'elle est naturelle, parce qu'il est évident, ajoute-t-il, que, pour recevoir les grâces et les faveurs de Dieu, il faut au moins être vide de soi-même, Dieu, tout Dieu qu'il est, si j'ose m'exprimer de la sorte, ne trouvant plus de place dans un cœur plein de lui-même, c'est-à-dire dans un cœur infecté de l'amour et de la vaine estime de soi-même. Or, l'effet propre de l'humilité est de faire en nous ce vide mystérieux et salutaire qui consiste dans l'oubli de nous-mêmes, dans le renoncement à nous-mêmes ; par conséquent, c'est l'humilité qui nous rend capables de posséder Dieu, d'être des vases d'élection propres à contenir les dons de Dieu, en un mot, de servir de sujets aux épanchements ineffables de ses grâces et de son esprit (1).

Voici donc, vous toutes, âmes d'élite en quête de la foi ou de la perfection chrétiennes, en peine et en travail de les acquérir, voici le plus court et le plus sûr chemin, le secret infaillible et nécessaire, l'unique issue du labyrinthe : faire le vide en soi. Le royaume de Dieu, auquel vous aspirez, n'est pas si loin de vous que vous croyez ; il est au-dedans de vous, il enveloppe et presse votre cœur ; il ne demande qu'à y entrer et qu'à faire en vous sa demeure. Faites le vide de l'humilité, et aussitôt se fera la lumière de la foi dans votre esprit, le jaillissement de la grâce dans votre âme. Retirez-vous dans le sentiment de votre misère, de votre néant ; et, sur les pas, pour ainsi dire, de cette retraite, Dieu entrera à mesure (2).

(1) Sermon de l'Annonciation.
(2) Auguste Nicolas, ibid.

Digitized by Google

Cette grande vérité trouve sa plus parfaite expression dans Marie; car c'est à force d'être vide d'elle-même qu'elle a été rendue pleine de grâces et qu'elle a eu la puissance d'attirer et d'enfanter le Verbe de Dieu. C'est la réflexion de saint Augustin : *Quia ergo, Domina, humillima fuisti, Verbum increatum ex te carnem sumere coegisti.* Ainsi l'humilité est essentiellement vertu, la vertu des vertus.

Je dis secondement qu'elle est gloire. Le cœur humain, refait par l'Evangile, a recouvré, entre autres vérités dont il avait perdu le sens, celle-ci, que celui qui s'humilie doit être élevé, et que celui qui s'élève doit être humilié : *Qui se humiliat exaltabitur, qui se exaltat humiliabitur* (Luc. 14, 11). Cette vérité de foi est devenue une vérité de mœurs. La justice de Dieu, révélée par Jésus-Christ, est devenue à cet égard celle du monde. Il y a une justice et comme un ressort dans l'opinion qui, à mérite égal, retire la louange à qui la cherche, et l'attire à qui la fuit; loi tellement absolue que ceux mêmes qui cherchent la louange sont obligés de prendre le masque de l'humilité pour se l'attirer, de faire de la fausse modestie. Mais le monde, plus délicat que ses courtisans, les paye de la même monnaie, en leur donnant une fausse gloire pour de la fausse humilité, et en réservant pour les vraiment modestes et les vraiment humbles la véritable gloire, celle qui, invisible, les couronne par derrière et à leur insu, et attend leur mort pour éclater, comme un reflet de celle que Dieu même leur décerne en même temps, mais pour jamais, dans l'autre vie.

La très-sainte Vierge est encore l'exemple achevé de cette belle vérité; car, pleine de grâces, supérieure aux anges par son mérite et par sa beauté, au moment où un ange même, député de la cour céleste, la salue comme sa Reine et lui apporte la dignité éblouissante de Mère de Dieu, elle rentre dans son néant, elle se fait la dernière de la maison, la servante : Voici, dit-elle, la servante du Seigneur; et c'est ce mot *servante* qui la fait Mère; c'est le *fiat* de la plus grande humilité qui devient celui de la plus grande gloire.

Elle-même a publié ce divin secret : Dieu a regardé l'humilité de sa servante, dit-elle (Luc. 1). Et remarquez comme toute la vie, toute la destinée de la sainte Vierge la pose en exemple incomparable de la gloire de l'humilité. Après avoir connu et chanté ses grandeurs pour en louer Dieu, elle se dérobe toute sa vie à leur éclat; elle accepte et partage toute l'ignominie de son divin Fils, et, après même la gloire de l'ascension, elle ne se départ pas de son humilité, de son obscurité; elle s'y enfonce et s'y perd, ce semble, davantage, jusqu'à ce que la mort, qui pour elle fut la gloire, vint la déterrer et l'élever par-delà tous les cieux, pour y recevoir, aux acclamations du ciel et de la terre, la couronne et le sceptre dus à sa divine maternité.

En troisième lieu, l'humilité est bonheur.

Digitized by Google

Sur cet aperçu écoutez le P. d'Argentan : J'avoue, direz-vous, que le bonheur est dans l'humilité ; mais l'humilité n'est pas si aisée à avoir : il en coûte beaucoup à un homme avant qu'il en soit venu là, parce qu'il y a bien des choses à faire. Nullement ; car, à le bien entendre, l'homme n'a rien à faire pour être humble, puisque tout est fait pour cela. S'il voulait être superbe et s'élever bien haut, il aurait beaucoup de choses à faire, et il lui en coûterait, car rien n'est fait pour lui donner de la grandeur ; mais pour être humble, et même parfaitement humble, il n'a qu'à ouvrir les yeux et regarder le poste qu'il occupe par lui-même, il se verra bientôt dans le néant. Voilà son propre bien et tout ce qu'il a par lui-même ; il n'a qu'à se regarder et qu'à y rester paisible et content : le voilà, sans rien faire, parfaitement humble. Il ne faut pas dire : Je me veux mettre dans l'abîme de mon néant pour être bien humble ; nous n'avons que faire pour nous y mettre, puisque nous y sommes. Sans nous y être mis nous-mêmes, nous trouvons que tout ce qu'il faudrait faire pour nous humilier est déjà fait, il n'y a qu'à le reconnaître. On peut donc bien dire que l'humilité n'est autre chose que la vérité, et qu'il n'y a rien à faire pour être très-humble.

Mais c'est lorsqu'on veut être superbe qu'on a beaucoup de choses à faire. O Dieu ! que ne faut-il point faire pour se tirer de l'abjection et pour s'élever au-dessus des autres ? Qu'il en coûte de violences et de contraintes ! Que de soucis et d'inquiétudes ! que de dissimulations et d'artifices ! que de crainte du moindre mépris ! Et s'il en vient tant soit peu, que d'amertumes d'esprit et que de tristesse ! Que d'empressement pour avoir une petite fumée d'honneur ! Et si on ne l'obtient pas, ou si on n'en a point assez à son gré, ou si un autre est préféré, que de chagrins ! que de jalousies ! quel tourment pour cet ambitieux ! Il en est accablé. C'est pour cela que saint Bernard a nommé fort judicieusement l'ambition le gibet des ambitieux : *Ambitio, ambientium crux.* Oui, c'est un vrai gibet où Dieu condamne les criminels : le gibet élève son homme, à la vérité, et le hausse un peu au-dessus du peuple, mais c'est pour le couvrir de honte et pour l'étrangler.

Toutefois, cet auteur n'a pas dit tout le bonheur de l'humilité ; il ne l'a pas du moins expliqué. Le vrai bonheur de l'humilité chrétienne (1), bonheur que tout homme cherche et qu'elle seule donne, le seul bonheur qui ne soit pas un rêve, c'est qu'à proportion que cette vertu creuse en nous le sentiment de notre néant, la paix de Dieu, dont la douceur surpasse tout sentiment, s'y précipite comme un fleuve dans son lit, comme une mer dans son gouffre, et fait surabonder l'âme de sa céleste volupté. Le divin Rédempteur, venu en personne pour nous frayer par son exemple la voie du bonheur, disait : Apprenez de moi que je suis doux et

(1) Auguste Nicolas, ut supra.

Digitized by Google

humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes (Matth. 11, 29).

C'est ce repos, c'est ce bonheur qui fait des humbles de Jésus-Christ les bienheureux véritables, et qui de Marie, la plus humble de toutes les créatures, a fait celle que toutes les créatures ont appelée et appelleront bienheureuse : *Respexit humilitatem ancillæ suæ ; ecce enim ex hoc beatam me dicent omnes generationes* (Luc. 1, 48).

L'humilité est encore vérité ; elle n'est pas autre chose que vérité, comme le dit très-bien d'Argentan.

L'humilité est le sentiment, la vue, la connaissance de notre néant, c'est-à-dire, en ce qui nous concerne, la vérité.

La vue de notre néant nous découvre l'immensité de Dieu ; c'est connaître Dieu que se connaître soi-même, deux connaissances que saint Augustin ne séparait pas : *Noverim te, noverim me.* D'où il suit que le plus humble est celui qui connaît le mieux Dieu, et que celui qui connaît le mieux Dieu doit être le plus humble. Toute la vérité est dans la connaissance de Dieu et de soi-même ; mais il n'y a que l'humble qui sache cela.

L'humilité conçoit, enfante en nous la vérité, la sagesse, la grandeur, comme son fruit.

Marie, la plus humble des créatures, a pour cela même conçu et enfanté la Vérité en personne, la Lumière qui illumine tout homme venant en ce monde, la Sagesse éternelle, dont elle est appelée le siége, *sedes Sapientiæ* (Lit. B. Virg.).

L'humilité est aussi force, naturellement et surnaturellement parlant. Naturellement : en effet, elle est comme le centre de gravité de l'âme ; elle lui donne une assiette ferme, sur laquelle elle peut se tenir d'aplomb et baser sa résistance. Surnaturellement : l'humilité donne accès à la force même de Dieu, qui n'éclate jamais plus que dans la faiblesse humaine ; ce qui fait que, quand on est faible, c'est alors qu'on est le plus fort, comme l'a dit et si bien montré, dans sa lutte avec les nations, le grand Apôtre.

Mais cette vérité trouve encore sa plus haute expression dans Marie, qui de la partie la plus humble d'elle-même, de son talon, a brisé la tête de l'ennemi du genre humain, et lui est terrible comme une armée rangée en bataille.

L'humilité est chasteté. Belle vérité que celle-ci ! La chasteté, qui est la soumission de la chair à l'esprit, relève en effet de l'humilité, qui est la soumission de l'esprit à Dieu. C'est dans cet humble assujétissement à Dieu que l'esprit puise la force de s'assujétir lui-même les sens, de les dominer, de les dompter, tandis que, déchaîné, l'orgueil les déchaîne. L'humilité est la chasteté de l'esprit, comme la chasteté est l'humilité de la chair.

Enfin, l'humanité est charité, comme l'orgueil est égoïsme ; ceci n'a pas

Digitized by Google

besoin d'être développé. On peut dire que l'humilité est l'économe et la ménagère de la charité. La charité consistant à se donner, à se dépenser pour les autres, implique nécessairement l'humilité, qui, par tout ce qu'elle refuse à la personnalité, amasse et prépare des trésors de bienveillance à la charité. Etre charitable, c'est être disposé à être serviteur, humble serviteur et très-humble serviteur d'autrui. Ceci n'est pas seulement une vérité de morale évangélique, c'est devenu une vérité de mœurs.

Marie fut la plus remplie de charité, parce qu'elle fut la plus remplie d'humilité.

Digitized by Google

CV

JUSTICE DE MARIE.

1° Par *justice* on entend une vertu spéciale qui consiste à rendre à chacun ce qui lui est dû. 2° *Justice*, dans le langage théologique et dans l'Ecriture sainte, dit Bergier (1), a plusieurs autres sens que celui que nous venons d'énoncer. L'Ecriture appelle souvent *justice* l'assemblage de toutes les vertus. Lorsque Jésus-Christ dit (Matth. 5, 6) : Heureux ceux qui ont faim et soif de la *justice*, parce qu'ils seront rassasiés, c'est comme s'il avait dit : Heureux ceux qui désirent d'être vertueux et parfaits; ils trouveront dans ma doctrine de quoi contenter leur désir. Le Psalmiste dit de même : Heureux ceux qui pratiquent la *justice* en tout temps, 105, 3. Quelquefois ce mot désigne les bonnes œuvres en général; ainsi le Sauveur dit : Prenez garde de faire votre *justice*, c'est-à-dire vos bonnes œuvres, devant les hommes pour être vus (Matth. 6, 1). Il est dit du *juste* qu'il a distribué ses biens et les a donnés aux pauvres, que sa *justice* demeure pour toujours (Psal. 111, 9). Abraham crut à la promesse de Dieu, et sa foi lui fut réputée à *justice* (Gen. 15, 6); c'est-à-dire que Dieu lui tint compte de sa foi comme d'une action méritoire et digne de récompense. Saint Paul appelle *justices de la loi* les actes de vertu commandés par la loi (Rom. 2, 26), *justices de la chair* les œuvres cérémonielles (Hebr. 9, 10), et *injustice* toute espèce de vice et de péché (Rom. 1, 18).

Les commandements de Dieu sont souvent nommés les *justices de Dieu;* ainsi il est dit que les *justices du Seigneur* sont droites et réjouissent les cœurs (Psal. 18, 9). Et au psaume 88, 31-32, il est dit : S'ils profanent mes *justices* et ne gardent pas mes commandements, la verge à la main, je visiterai leurs iniquités, je frapperai leur péché.

Dans les Epîtres de saint Paul, la *justice* signifie presque toujours l'état de grâce, l'état d'un homme non seulement exempt de péché, mais revêtu de la grâce sanctifiante, agréable à Dieu et digne de la récompense éternelle. Marie a possédé au suprême degré toutes ces diverses justices dont nous venons de parler.

(1) Voyez Justice.

Digitized by Google

Quand je nomme la justice, dit Bossuet (1), je nomme en même temps le lien sacré de la société humaine, le frein nécessaire de la licence, l'unique fondement du repos, l'équitable tempérament de l'autorité, et le soutien favorable de la sujétion. Quand la justice règne, la foi se trouve dans les traités, la sûreté dans le commerce, la netteté dans les affaires, l'ordre dans la police; la terre est en repos, et le ciel même, pour ainsi dire, nous luit plus agréablement et nous envoie ses plus douces influences. La justice est la vertu principale et le commun ornement des personnes publiques et particulières; elle commande dans les unes, elle obéit dans les autres; elle renferme chacun dans ses limites; elle oppose une barrière invincible aux violences et aux entreprises. Et ce n'est pas sans raison que le Sage lui donne la gloire de soutenir les trônes et d'affermir les empires, puisqu'en effet elle affermit non seulement celui des princes sur les sujets, mais encore celui de la raison sur les passions et celui de Dieu sur la raison même : *Justitia firmatur solium* (Prov. 16, 12). La justice est la reine des vertus morales.

C'est en Dieu que se trouve essentiellement la justice, et c'est de cette haute origine qu'elle se répand parmi les hommes.

(1) 4e sermon sur la justice.

Digitized by Google

CVI

FORCE ET ÉNERGIE DE MARIE.

Suivant les moralistes, la *force* est une des vertus cardinales ou principales; ils la définissent : une disposition réfléchie de l'âme, qui lui fait supporter avec joie les contradictions et les épreuves. Le nom même de vertu ne signifie rien autre chose que la *force de l'âme;* ainsi l'on peut dire avec vérité qu'une âme faible est incapable de vertu.

Par la force les anciens entendaient principalement le courage de supporter les revers et les afflictions de la vie, et d'entreprendre de grandes choses pour se faire estimer des hommes; souvent l'ambition et la vaine gloire, dit Bergier, en étaient l'unique ressort; souvent aussi elle dégénérait en témérité et en opiniâtreté. La *force* chrétienne est plus sage, elle garde un juste milieu. Inspirée par le seul motif de plaire à Dieu, elle modère en nous la crainte et la présomption. Elle ne nous empêche point d'éviter les dangers et la mort, lorsqu'il n'y a aucune nécessité de nous y exposer; mais elle nous les fait braver, quand le devoir l'ordonne. Dieu, dit saint Paul, ne nous a pas donné un esprit de crainte, mais de *force*, de charité et de modération (2 Timoth. 7, 7). Cette vertu a singulièrement brillé dans les martyrs, et c'est pour la donner à tous les fidèles que Jésus-Christ a institué le sacrement de Confirmation.

Qui jamais eut cette vertu de la *force*, de l'énergie, à l'égal de l'auguste Vierge? Elle est inébranlable dans son vœu de virginité perpétuelle, elle est forte et courageuse dans toutes les épreuves; mais sa *force* se montre dans toute son étendue au pied de la croix. Tout est ébranlé alors, les apôtres, les disciples, tout Jérusalem, les rochers, le soleil, les morts, le ciel et la terre; Marie seule a une force inébranlable.

Dans les Cantiques, elle est comparée pour sa force à la tour de David, couronnée de créneaux, à laquelle sont suspendus mille boucliers, armure des forts : *Sicut turris David, quæ ædificata est cum propugnaculis; mille clypei pendent in ea, omnis armatura fortium* (4, 4). L'Eglise compare Marie à cette tour de David, qui était une forteresse comme imprenable, pour montrer la force, l'énergie de cette Vierge incomparable : *Turris Davidica* (Litan.). Mais cette tour si vantée pour sa force n'était

Digitized by Google

que l'ouvrage des hommes; elle était composée de pierres et de ciment; ses murailles pouvaient être abattues ou escaladées. Marie, au contraire, est la tour de David, bâtie par la main de Dieu; elle est donc inattaquable. Elle est la plus forte et la plus haute citadelle, elle est inaccessible à tous les ennemis; toute leur fureur, leur force, leurs armes se brisent contre cette divine forteresse. Heureux donc ceux qui s'y réfugient! ils sont à l'abri de tous leurs ennemis, ils sont invincibles. Et cette tour, dont les pierres sont les vertus et le ciment la grâce de Dieu, s'élève jusqu'au ciel. C'est dans cette tour qu'il faut être; c'est par cette tour qu'il faut monter pour arriver à la vie éternelle.

Digitized by Google

CVII

PRUDENCE DE MARIE.

La prudence est une des vertus cardinales ; elle est, suivant l'Ecriture sainte, un don de Dieu. Sous le nom de *prudence*, dit Bergier, les anciens philosophes entendaient principalement l'habileté de l'homme à connaître ses véritables intérêts pour ce monde, à prévoir les dangers pour l'avenir, à éviter tout ce qui peut lui causer du dommage. L'Evangile, au contraire, entend par la *prudence* l'attention de prévoir et de prévenir tout ce qui pourrait nuire à notre salut ou à celui des autres. Aussi Jésus-Christ distingue la *prudence* des enfants du siècle d'avec celle des enfants de lumière (Luc. 16, 8), et il nous ordonne de joindre à la *prudence* du serpent la simplicité de la colombe (Matth. 18, 16).

Saint Paul nous apprend qu'il y a une prudence de la chair qui est ennemie de Dieu (Rom. 8, 7). Telle était la disposition de ceux qui ne voulaient pas embrasser l'Evangile, dans la crainte de s'exposer aux persécutions. Il faut remarquer que ceux qui montrent le plus de prudence et de capacité dans les affaires de ce monde sont souvent les plus aveugles et les plus téméraires à l'égard de l'affaire du salut (1ª Cor. 1, 19).

La très-sainte Vierge observa dans toute sa perfection la prudence chrétienne. Cette vertu, dit saint Bernardin de Sienne (1), fut toujours et en toute chose sa conseillère ; elle n'agissait que par elle ; elle la consultait, elle ne s'en séparait jamais ; en toutes ses pensées, paroles et actions, elle se servait de ses conseils. C'est pourquoi elle fut toujours exempte de toute faute dans son cœur, dans sa bouche, dans ses œuvres. Ce qui fait dire à l'évangéliste saint Luc, 1 : Marie se demandait à elle-même quelle pouvait être cette salutation du ciel. D'où vient cette pensée qui examine, qui considère quelle pouvait être cette salutation, si elle ne vient de la prudence? Elle ne consent pas aussitôt, sachant ce que l'Ecclésiastique dit, 19 : Celui qui croit trop vite a le cœur léger : *Qui cito credit, levis est corde.* Elle ne rejette pas non plus la proposition de l'ange, mais elle examine, avant de donner sa réponse, quel est celui qui envoie, quel est

(1) Serm. 48, cap. 4.

Digitized by Google

l'envoyé et pourquoi il est envoyé. En cela Marie instruit tout le monde, mais surtout les jeunes filles, à peser leurs paroles, leur langue, et à avoir en horreur la loquacité. On doit dire avec le Prophète royal : *Dixi: Custodiam vias meas, ut non delinquam in lingua mea :* J'ai dit : Je veillerai sur mes voies pour ne pas pécher dans mes paroles (Psal. 38, 1). La droite raison et la justice le veulent ainsi.

La prudence, dit saint Thomas, est l'œil et le pilote de l'âme, ainsi que de tous ses mouvements et de ses actions (2 p., q., art. 5).

La prudence, dit saint Chrysostôme, s'éteint comme une lampe, si vous avez peu d'huile, ou si vous ne fermez pas la porte aux vents, ainsi que les fenêtres. Les fenêtres sont les yeux et les oreilles ; et la porte, c'est la bouche. (*Homil. ad populum.*)

Etudiez attentivement le chemin de la justice par où vous devez entrer, dit le vénérable Bède ; et dans tout ce que vous entreprenez, prévoyez toujours la fin. (*In Collect.*)

Apprenez où est la prudence, dit le Seigneur par le prophète Baruch, afin que vous sachiez où est la longueur de la vie et la véritable nourriture, où est la lumière des yeux et la paix, 3, 14.

Otez la prudence, dit saint Bernard, et la vertu sera vice : *Tolle hanc (prudentiam), virtus vitium erit.* (Serm. 40 in Cant.)

Voyez, mes frères, comment vous devez marcher, dit saint Paul aux Ephésiens, non comme des insensés, mais comme des sages, rachetant le temps, parce que les jours sont mauvais : *Videte, fratres, quomodo ambuletis, non quasi insipientes, sed ut sapientes ; redimentes tempus, quoniam dies mali sunt,* 5, 16. Ne soyez donc point sans discernement, ajoute l'Apôtre, mais comprenez quelle est la volonté de Dieu, et remplissez-vous de l'esprit de Dieu (ibid. 5, 17-18).

Voilà, dit Jésus-Christ à ses apôtres, que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups ; soyez donc prudents comme des serpents : *Ecce ego mitto vos sicut oves in medio luporum ; estote ergo prudentes sicut serpentes* (Matth. 10, 16).

La prudence veut que nos paroles et nos actes soient sincères, exempts de toute feinte et hypocrisie ; qu'ils soient graves, sans légèreté ; qu'ils soient justes, sans injure envers le prochain ; qu'ils soient utiles et ne nuisent jamais à personne ; qu'ils soient mûrs, réfléchis, opportuns, convenables aux personnes, aux lieux et au temps, et que nous n'ayons point à nous en repentir.

L'homme prudent, dit saint Bernard, ne fait rien sans avoir prévu et examiné trois choses : d'abord si ce qu'il veut faire est permis, ensuite s'il est convenable ; en troisième lieu, s'il est avantageux (1).

L'homme prudent met en pratique ces paroles de l'apôtre saint Jacques :

(1) Lib. 1 de Considerat., c. 3.

Digitized by Google

Que tout homme soit prompt à écouter, lent à parler et lent à la colère : *Sit omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum, et tardus ad iram*, 1, 19.

Saint Ambroise dit que l'homme prudent mesure ses discours, qu'il les pèse à la balance de la justice, afin qu'il y ait gravité dans sa raison et qu'il y ait du poids dans ce qu'il dit. En agissant ainsi, il montre de la douceur, de la bonté, de la modestie (1).

Consultez toujours l'homme sage, dit Tobie à son fils : *Consilium semper a sapiente perquire*, 4, 19.

L'homme prudent, pour ne pas s'égarer, s'attache à la loi du Seigneur ; il médite cette loi, ses récompenses et ses châtiments ; il compare. Alors il choisit toujours le bien, évite le mal et le méprise.

L'homme prudent observe ce précepte du Saint-Esprit : Ne vous détournez ni à droite ni à gauche (Prov. 4, 27). Il se dirige selon la règle de la droite raison, de la loi et de la volonté divines. Ne vous détournez pas à droite, c'est-à-dire que, même dans le bien, il faut de la prudence. Ne vous détournez pas à gauche, évitez le péché. Se détourner à droite, dit saint Augustin, c'est se tromper soi-même en se croyant sans péché ; se détourner à gauche, c'est se donner au péché avec une sécurité perverse et corrompue (2). La droite et la gauche, c'est le vice ; la vertu est au milieu : c'est là que se tient l'homme prudent ; c'est là que Marie s'est toujours tenue.

Ce qui est pensé, dit, fait une fois, est éternel. Vivez donc, appliquez-vous, travaillez pour l'éternité. Voilà la prudence et la sagesse des saints.

Saint Thomas d'Aquin, interrogé comment on pouvait passer cette vie sans erreur et sans chute grave, répondit : Si l'on se conduit dans chaque action de manière à se rendre raison de ce qu'on fait, on arrêtera l'effet de la cupidité, de la passion, du hasard ou de toute autre mauvaise influence (3).

D'après saint Basile (4), il y a trois mers très-dangereuses et fécondes en tempêtes et en naufrages ; et sur ces mers la prudence doit être le pilote qui gouverne et conduit au port le vaisseau de la vie humaine. La première est le siècle, où règne le vent de la fortune, qui élève ceux-ci et submerge ceux-là. Sur cette mer, l'homme est le vaisseau, qui a un sort heureux ou malheureux. Or, la prudence prévient les tempêtes, empêche les naufrages. La seconde mer est le cœur, qui est constamment agité, tourmenté comme une mer en courroux par les diverses passions, les

(1) Lib. 1 de Officiis, c. 3.
(2) De Morib.
(3) De Peccatis.
(4) Homil. in Psal.

Digitized by Google

pensées et les désirs. Le vaisseau sur cette mer, c'est l'âme elle-même et la volonté. La prudence dirige l'un et l'autre. La troisième mer, c'est le passage tracé à la vie humaine. Ce passage, qui doit nous conduire au ciel, est plein de démons qui sont comme de terribles pirates, prêts à capturer et à piller le vaisseau avec toutes ses marchandises, ses richesses, c'est-à-dire l'âme avec ses bonnes œuvres, ou à lui faire faire naufrage. La rapidité du temps pousse vers l'écueil redoutable de la mort. La prudence évite ces cruels et nombreux pirates, elle les combat, elle sauve les richesses du vaisseau et le vaisseau lui-même du pillage, du naufrage, et l'amène par une bonne et sainte mort au port désiré du salut éternel.

La prudence, dit saint Bernard (1), purifie l'âme, règle les affections, dirige les actes, corrige les excès, forme et règle les mœurs, orne la vie et la rend honorable et parfaite. Elle communique la science des choses humaines et divines; elle éclaire ce qui est obscur. Elle modère les désirs violents, réunit ce qui est séparé, scrute les mystères, cherche la vérité, examine ce qui paraît vraisemblable, explore ce qui est faux et factice. La prudence distribue ce qu'il y a à faire, reçoit ce qui est fait, afin qu'il n'y ait dans l'âme rien d'incorrect ou qui mérite d'être corrigé. Elle pressent les adversités au sein même de la prospérité, et elle est tellement forte dans les adversités, que non seulement elle les supporte avec courage, mais que même elle ne les sent pas.

Si vous invoquez la prudence, disent les Proverbes, si vous la cherchez comme l'argent, si vous la découvrez comme un trésor caché, alors vous comprendrez la crainte de Dieu, vous trouverez la science du Seigneur, 2, 3. Considérez vos voies dans la prudence, et toutes vos démarches seront affermies (ibid. 4, 26).

La prudence est la science des saints, disent encore les Proverbes: *Scientia sanctorum prudentia*, 9, 10. Le salut est là où la prudence abonde : *Salus ubi multa consilia* (id. 11, 14). Celui qui se conduit par la prudence ne s'égare jamais : *Qui agunt omnia cum consilio, reguntur sapientia* (id. 13, 10). La sagesse repose dans le cœur de l'homme prudent; il instruit les autres : *In corde prudentis requiescit sapientia, et indoctos quosque erudiet* (id. 14, 33). Voilà le portrait de Marie. La science de l'âme, c'est la prudence qui veille au salut de l'âme, qui sonde ses récompenses et ses châtiments, qui excite l'homme à bien vivre, à fuir le péché, à pratiquer la vertu et à bien mourir. C'est donc avec raison que le Sage appelle la prudence la science des saints : *Scientia sanctorum prudentia*.

La prudence, dit l'abbé Moïse, est la mère de toutes les vertus; elle en est la gardienne et la modératrice. (*In Vita Patr.*)

(1) Lib. Considerat.

Digitized by Google

L'homme prudent, dit l'Ecclésiastique, est une leçon pour bien d'autres, et il remplit son âme de douceur, 37, 22. L'homme prudent sera rempli de bénédictions, et ceux qui le verront le loueront (id. 37, 27). Il héritera de l'honneur au milieu du peuple, et son nom vivra éternellement (id. 37, 29).

La sainte Vierge possède dans toute sa perfection la vertu de prudence; jugez par là de ses progrès dans toutes les vertus, pensez combien elle est agréable à Dieu.

Digitized by Google

CVIII

TEMPÉRANCE DE MARIE.

La tempérance est une vertu morale et chrétienne qui consiste à éviter les plaisirs excessifs, défendus ou dangereux. Elle a été louée et recommandée par les philosophes païens les plus sages, et surtout par les auteurs sacrés. Notre Sauveur, pour rétablir cette vertu si oubliée et pour condamner l'intempérance, a été obligé de faire entendre ces maximes austères de l'Evangile : Heureux les pauvres d'esprit, heureux ceux qui pleurent, heureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, etc. (Matth. 5). Si quelqu'un veut me suivre, qu'il porte sa croix tous les jours de sa vie, qu'il se renonce lui-même (Luc. 9, 23). Ceux qui sont à Jésus-Christ, dit le grand Apôtre aux Galates, crucifient leur chair avec ses vices et ses convoitises, 5, 4. Telle est, dit Bergier, la destinée à laquelle devaient s'attendre les disciples d'un Dieu crucifié, au milieu d'un monde livré à l'amour effréné des plaisirs.

Mais comment ne pas écouter un Maître qui a confirmé ses leçons par ses exemples, qui a promis à ses disciples dociles le secours de sa grâce, et qui leur assure une récompense éternelle? Avec de pareils encouragements, un Dieu a droit d'exiger de l'homme des vertus qui paraissent au-dessus des forces de l'humanité. Une preuve qu'il n'y a rien dans tout cela d'excessif, c'est que les saints l'ont pratiqué et le font encore ; loin de se croire malheureux, ils disent comme saint Paul : Je suis content et je suis transporté de joie au milieu des afflictions et des souffrances (2ª Cor. 7, 4).

Marie a suivi l'exemple de son divin Fils, et aucune créature n'a mieux pratiqué qu'elle la belle vertu de tempérance en toutes choses et toujours.

Si cette morale avait besoin d'apologie, elle se trouverait justifiée par le spectacle de nos mœurs ; il suffit de regarder ce qui se passe parmi nous pour voir les désordres que produit l'amour excessif des plaisirs dans tous les rangs de la société. Les profusions insensées des grands qui détruisent leur fortune, une ambition que rien ne peut assouvir, les productions des deux mondes rassemblées pour satisfaire leur sensualité, la négligence des devoirs les plus essentiels de la part de ceux qui occupent les premières places, la rapacité des hommes opulents, la fureur d'accumuler par les moyens les plus vils et les plus malhonnêtes pour finir

Digitized by Google

ensuite par une banqueroute frauduleuse, les talents frivoles honorés et enrichis aux dépens des arts utiles, la paresse et le faste introduits dans toutes les conditions, la bonne foi bannie de tous les états, l'impudence du libertinage érigée en vertu, la jeunesse pervertie dès l'enfance, les scandales multipliés qui partent des sommités de la société, etc., voilà les tristes effets d'un goût effréné pour le luxe et les plaisirs. Il n'est pas étonnant qu'avec un esprit et un cœur gâtés, on ne puisse plus souffrir la morale de l'Evangile, qu'on la mette de côté, qu'on déteste et qu'on poursuive Jésus-Christ, son Eglise et le chef sacré de l'Eglise sur la terre.

Les vertus qui accompagnent la tempérance sont : la continence, qui combat et réduit la cupidité ; la clémence, qui calme l'irritation ; la modestie, qui retranche le superflu ; le désintéressement, qui détache des faux biens de ce monde, et qui produit la charité, l'aumône. Il est certain, dit saint Anselme (1), que la bienheureuse Vierge a pratiqué ces vertus. Comment aurait-elle commis ce qui est illicite, elle qui se privait des choses permises? *Quomodo enim illicita committeret, quæ a licitis temperabat?* Marie, dit saint Ambroise (2), fut Vierge, humble de cœur, grave en ses paroles, pleine de prudence, très-sobre en son manger, d'une pureté sans tache, silencieuse, appliquée aux bonnes lectures, pesant ses actions, observant ses démarches, douce en tout; son extérieur modeste était l'image de sa belle âme et la figure de sa probité.

Marie, dit saint Bonaventure (3), fut d'une remarquable sobriété. C'est à elle que l'ange dit : Ne craignez point, Marie; vous avez trouvé grâce auprès de Dieu (Luc. 1, 30). Vous avez trouvé grâce. Jamais Marie n'aurait trouvé une si grande grâce, si la grâce ne l'eût trouvée d'une grande tempérance dans le boire et le manger. Car la gourmandise et la grâce sont incompatibles, parce qu'il est impossible que l'homme soit en même temps agréable à Dieu par la grâce et ingrat par la gourmandise. Le vrai bien est donc de chercher la grâce et de fuir la gourmandise qui en est l'ennemie. Car saint Paul dit aux Hébreux, 13, 9 : Il est très-bon d'affermir le cœur par la grâce, et non par des distinctions de nourriture, lesquelles n'ont point servi à ceux qui les observaient : *Optimum est gratia stabilire cor, non escis, quæ non profuerunt ambulantibus in eis.*

Marie pratiqua toujours une tempérance universelle : tempérance dans dans la langue, tempérance dans les yeux, tempérance dans l'ouïe, tempérance dans ses pieds, tempérance dans ses mains, tempérance dans son cœur, tempérance dans son âme, tempérance dans son esprit, tempérance dans sa nourriture, tempérance en public, tempérance en particulier, tempérance à tous les âges de sa vie.

(1) De quatuor virtutibus quæ fuerunt in B. Maria, c. 5 : De temperantia et ejus sequacibus.
(2) De Virg.
(3) Specul. B. Mariæ Virg., lect. 4.

Digitized by Google

CIX

OBÉISSANCE DE MARIE.

La désobéissance d'Adam et d'Eve a perdu tous les hommes, l'obéissance de Jésus-Christ et de Marie les a tous sauvés.

La pauvreté, dit le pape Jean XXII, est un grand bien, la chasteté est un plus grand bien, mais l'obéissance est le plus grand de tous. Car la pauvreté ne règne que sur les choses extérieures et de peu de valeur, la chasteté que sur la chair, tandis que l'obéissance règne sur l'esprit et sur le cœur (1).

L'obéissance est si excellente, qu'elle soumet l'homme à Dieu, et, par un étonnant retour, Dieu à l'homme. L'obéissance immole à Dieu en holocauste les plus nobles facultés de l'homme, c'est-à-dire son intelligence et sa volonté, auxquelles il renonce et qu'il consacre à Dieu dans la personne de ses supérieurs. De là vient qu'expliquant ces paroles de Samuel à Saül : L'obéissance vaut mieux que les sacrifices, saint Grégoire dit : Le prophète s'exprime ainsi, parce que le sacrifice des victimes est l'immolation d'une chair étrangère, tandis que l'obéissance est l'immolation de la volonté propre : *Quia per victimas aliena caro, per obedientiam voluntas propria mactatur* (2). Tout ce qu'on fait par obéissance acquiert un mérite infini et procure une foule de biens. L'obéissance est la mère des vertus. C'est ce qui fait dire à saint Grégoire : L'obéissance est la seule vertu qui sème les autres vertus dans l'âme, et qui, les ayant semées, les conserve : *Sola virtus est obedientia, quæ virtutes cæteras menti inserit, insertasque custodit* (ut supra). Dieu guide d'une manière certaine et assurée celui qui se soumet à ses supérieurs, et il le conduit directement au port du salut.

Ecoutez saint Jean Climaque (3) : L'obéissance, dit-il, est une parfaite abnégation de l'âme et du corps; c'est une mort volontaire, une vie sans inquiétude, une navigation sans dangers, la sépulture de la volonté, une

(1) Hist. eccles.
(2) Lib. 35 Moral, c. 10.
(3) Grad. 4.

Digitized by Google

vie d'humilité; elle nous rend semblables à un homme qui, tout en dormant, marcherait et avancerait vers le but de son voyage. Vivre dans l'obéissance, qu'est-ce, sinon déposer son fardeau sur les épaules d'autrui, nager avec le soutien d'une main étrangère, être porté sur les eaux afin de ne pas se noyer, et traverser sans danger, par la voie la plus courte et la plus commode, le grand et périlleux océan de la vie? L'obéissance est une vie qui ne sacrifie rien à la curiosité et qui est à l'abri du danger, une excuse immédiate auprès de Dieu, une marche sûre, la déposition d'un jugement qui souvent égare; elle décharge toute responsabilité devant Dieu et devant les hommes; elle est le renoncement à tout désir dangereux. Comme les arbres qui sont agités par le vent se soutiennent par de solides et profondes racines, ainsi ceux qui pratiquent l'obéissance et qui y sont exercés et éprouvés maintiennent leur âme forte et inébranlable.

L'obéissance est si excellente que Jésus-Christ a préféré l'obéissance à la vie. Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix, dit saint Paul. Mais voyez la récompense d'une si grande obéissance : C'est pourquoi, ajoute l'Apôtre, Dieu l'a exalté et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers : *Factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. Propter quod et Deus exaltavit illum, et donavit illi nomen quod est super omne nomen ; ut in nomine Jesu omne genu flectatur, cœlestium, terrestrium et infernorum* (Philipp. 2, 8-9-10).

Celui qui obéit volontiers est chéri de ses semblables; il aime à être utile à tous et à n'être à charge à personne; il est pieux envers Dieu, bon envers le prochain, réservé envers tout le monde; il est le serviteur fidèle de Dieu, l'ami du prochain, le maître de lui-même et des autres.

L'abbé Jean, au lit de la mort, répondit à ses religieux qui lui demandaient comment il était parvenu à une si haute perfection : « Je n'ai jamais fait ma propre volonté, et je n'ai jamais rien ordonné aux autres que je ne l'aie fait moi-même le premier (1). »

L'obéissance, dit Cornelius a Lapide (2), est le salut de tous les fidèles. Elle est la mère de tous les saints : par elle ils sont engendrés, mis au monde, allaités, nourris, vêtus; par elle ils croissent, se fortifient, marchent, montent et arrivent à la perfection. L'obéissance montre à l'homme le royaume des cieux, elle le lui ouvre, l'y fait entrer et le place sur un trône. Il est juste que la tête qui s'est courbée ici-bas sous un joug volontaire soit relevée et couronnée de gloire; il est juste que le collier de l'honneur entoure le cou de celui qui a enchaîné sa volonté pour l'amour de Dieu.

L'obéissance nous rend victorieux. L'homme obéissant racontera ses

(1) Cassian., De Instit. monach., lib. 5, c. 18.
(2) Comment. in lib. Reg.

Digitized by Google

victoires, disent les Proverbes : *Vir obediens loquetur victorias*, 21, 28.

Voulez-vous que tout vous soit soumis, dit Sénèque (1), soumettez-vous à la raison : *Si vis tibi omnia subjicere, subjice te rationi.* Soumettez-vous à la raison, et avant tout à Dieu, qui est la raison suprême.

L'homme obéissant racontera ses victoires. Car, dit saint Bernard (2), lorsque nous nous soumettons humblement à une voix étrangère, nous nous domptons nous-mêmes au fond du cœur : *Quia dum alienæ voci humiliter subdimur, nosmetipsos in corde superamus.*

Si par votre obéissance vous vous soumettez pleinement à Dieu, à sa loi et à sa volonté, afin de lui plaire en tout, il arrivera que vos sens, vos appétits, votre corps, vos pensées, les tentations, la concupiscence se soumettront à votre esprit et à votre volonté; vous les calmerez facilement, vous les dominerez, comme Adam les domina dans le paradis, tant qu'il obéit à Dieu. Mais dès qu'il désobéit, il sentit soudain sa chair se révolter, et la concupiscence s'empara de lui. C'est la juste peine du talion. Si vous vous soumettez à votre supérieur, tout ce qui vous est inférieur vous sera soumis. Au contraire, si vous vous révoltez contre lui, tout ce qui est au-dessous de vous se révoltera contre vous.

Il était injuste, dit saint Augustin (3) parlant des suites de la révolte d'Adam, il était injuste que son serviteur, c'est-à-dire son corps, lui obéît, à lui qui n'avait pas obéi à son Seigneur. Dans le châtiment de ce péché, quelle peine a été infligée à la désobéissance, sinon une autre désobéissance? *Injustum enim erat ut obtemperaretur a servo suo, id est a corpore suo, ei qui non obtemperaverat Domino suo. In illius peccati pœna, quid inobedientiæ nisi inobedientia retributa est?*

L'homme obéissant racontera ses victoires : *Vir obediens loquetur victorias.* L'obéissance seule tient la palme, dit saint Augustin, et la désobéissance seule trouve punition : *Sola obedientia tenet palmam; sola inobedientia invenit pœnam* (4).

L'homme obéissant racontera ses victoires (5) 1° sur le démon et sur toutes ses légions. Quand nous nous soumettons aux hommes en vue de Dieu, dit saint Grégoire (6), nous domptons les esprits superbes. Par les autres vertus, il est vrai, nous combattons les démons; mais par l'obéissance nous remportons sur eux la victoire. Ceux qui obéissent sont donc des vainqueurs; car, en soumettant parfaitement leur propre volonté aux autres, ils dominent les anges tombés par désobéissance.

Une des principales raisons pour lesquelles l'obéissance donne la vic-

(1) Epistol. 37.
(2) Serm. de virtut. obedientiæ.
(3) Tract. 8 in Epist. S. Joan.
(4) In Psal. 73.
(5) Cornelius, Comment. in Reg.
(6) Lib. 4 in 1 Reg., c. 5.

Digitized by Google

toire sur les démons, c'est qu'à l'aide de cette précieuse vertu nous découvrons leurs ruses et leurs fourberies. Voilà pourquoi saint Antoine disait : Il faut que le religieux fasse connaître autant que possible tous ses pas et toutes ses démarches à ses supérieurs, afin qu'il suive toujours la voie droite (1).

L'homme obéissant racontera ses victoires 2° sur le monde. Ne faisant jamais sa volonté, mais toujours celle de Dieu, de l'Eglise et de ses supérieurs, il ne fera par là même jamais celle du monde, qui est opposée à celle de Dieu, à celle de l'Eglise et à celle de ses supérieurs.

L'homme obéissant racontera ses victoires 3° sur un ennemi très-dangereux, le plus dangereux de tous, c'est-à-dire sur lui-même. Aussi lisons-nous dans l'*Imitation de Jésus-Christ* (2) : Celui qui ne se soumet pas volontiers et spontanément à son supérieur fait voir que sa chair ne lui est pas encore parfaitement assujétie, mais que souvent elle murmure et se révolte.

Par l'obéissance l'homme se surmonte et dompte sa volonté et son propre jugement. Se servir de sa volonté, c'est chose très-dangereuse; s'en servir comme il faut, c'est chose très-difficile et presque impossible; en triompher par l'obéissance, c'est la plus glorieuse et la plus avantageuse des victoires.

En vérité, dit Alvarez, se vaincre soi-même, c'est la principale victoire de l'obéissance. En se domptant, l'homme, vainqueur de tout le reste, se montre très-puissant, et il tire plus de gloire de cette grande action que de toute autre victoire. Par l'obéissance l'homme triomphe de lui-même; car il lie son jugement, il enchaîne sa volonté, il préserve d'une trompeuse liberté son corps et tous ses dangereux penchants, et il met toutes ses facultés au service de Dieu. Il triomphe de lui-même; car il fait violence à ses désirs, et pour l'amour de Dieu se soumet volontairement à la volonté d'autrui (3).

L'homme obéissant proclamera donc et célébrera ses victoires, victoires remportées sur l'enfer, sur le monde, sur lui-même ; il recevra de Jésus-Christ d'immenses récompenses, selon selon ces paroles de l'Apocalypse, 2, 7 : Au vainqueur je donnerai à manger de l'arbre de vie qui est dans le paradis de mon Dieu : *Vincenti dabo edere de ligno vitæ, quod est in paradiso Dei mei.* Celui qui vaincra ne sera point blessé par la seconde mort : *Qui vicerit non lædetur a morte secunda*, 2, 11. Au vainqueur je donnerai une manne cachée, et je lui donnerai une pierre blanche, et sur cette pierre sera écrit un nom nouveau que nul ne connaît que celui qui le reçoit, 2, 17.

(1) Vit. Patr.
(2) Lib. 3, c. 13, n° 1.
(3) Tract. de Obedientia.

Digitized by Google

Voulez-vous que Dieu vous exauce, obéissez-lui. Car il est écrit : Le Seigneur fera la volonté de ceux qui lui obéissent et qui le craignent (Psal. 144, 19).

Tout ce qui est entrepris par obéissance est ordinairement couronné d'un heureux succès par la vertu du Dieu auquel on est soi-même soumis. En obéissant à Dieu, Moïse triomphe de la mer Rouge; Josué divise le Jourdain et commande au soleil (Josué, 10, 14); les trois enfants jetés dans la fournaise sont préservés du feu (Daniel, 3). En obéissant à Jésus-Christ, Pierre marche impunément sur les eaux (Matth. 24, 29).

Ma nourriture, dit Jésus-Christ, est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé : *Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me* (Joan. 4, 34). L'obéissance est donc une excellente nourriture pour l'âme.

L'obéissance purifie l'âme et la guérit, et quelquefois le corps lui-même.

Elie ordonne à Naaman le Syrien d'aller se laver sept fois dans les eaux du Jourdain; il obéit, et la lèpre qui couvrait tout son corps disparaît aussitôt (4 Reg. 5). Les dix lépreux reçurent de Jésus-Christ l'ordre d'aller se montrer aux prêtres; ils obéirent, et en y allant ils furent guéris : *Ite, ostendite vos sacerdotibus ; et dum irent, mundati sunt* (Luc. 17). Avancez en mer, dit Jésus-Christ à Simon, et jetez vos filets pour pêcher. Simon lui répondit : Maître, sur votre parole je jetterai le filet : *In verbo tuo laxabo rete.* L'ayant jeté, ils prirent une si grande quantité de poissons, que leur filet se rompait (Luc. 5, 4-5-6).

L'obéissance élève l'homme, le fait croître en dignité et l'ennoblit. Moïse obéit à Dieu, il devient le chef du peuple de Dieu; il opère de nombreux et éclatants prodiges ; il fait pâlir l'Egypte et son roi criminel et endurci.

Les apôtres obéissent à Jésus-Christ, et ils deviennent par leur obéissance les fondateurs de la chrétienté, les princes de l'Eglise militante et triomphante.

L'auguste Vierge Marie surtout, par son obéissance, devient la Mère de Dieu et sauve le monde.

L'obéissance attire les bénédictions de Dieu.

Par son obéissance, Abraham mérite cette grande promesse et les bénédictions de Dieu : Je te mettrai à la tête d'une grande nation, je te bénirai, j'exalterai ton nom, et tu seras béni. Je bénirai ceux qui te béniront, je maudirai ceux qui te maudiront, et en toi toutes les nations de la terre seront bénies (Gen. 12, 2-3).

Après avoir transmis les tables de la loi aux Israélites, Moïse leur dit : Je mets aujourd'hui devant vous la bénédiction et la malédiction : la bénédiction, si vous obéissez aux commandements du Seigneur votre Dieu; la malédiction, si vous désobéissez (Deuter. 11, 26-28). La voix intérieure de Dieu fait entendre à chacun de nous la même promesse et la même menace.

Digitized by Google

Obéir à Dieu, c'est le sceau unique et évident du salut. Au contraire, désobéir à Dieu, c'est la marque et la cause de l'abandon de Dieu et de la réprobation; car on désobéit à Dieu pour suivre ses propres inclinations, ses volontés, ses passions, ses cupidités perverses et corrompues.

Jésus-Christ dit aux Juifs : Mes brebis écoutent ma voix; je les connais, et elles me suivent; et je leur donne la vie éternelle, et elles ne périront jamais, et nul ne les ravira de ma main (Joan. 10, 27-28). Voilà pourquoi celui qui réfléchit et qui a son salut à cœur doit désirer toujours et demander cette seule chose, savoir : que Dieu le dirige dans ses occupations, ses affaires, ses actions, et que lui-même ait la volonté de le suivre, de lui obéir et de n'obéir qu'à lui. Car les voies préparées par Dieu sont sûres et certaines, et c'est l'effet et la marque de la prédestination de ne pas quitter les voies de Dieu. Ceux qui sont ainsi conduits et qui se montrent dociles sont à l'abri du danger de pécher et de compromettre leur salut, danger auquel sont exposés les autres hommes, qui, voulant passer pour sages et intelligents, ne prennent pas Dieu pour guide, mais se choisissent eux-mêmes leurs voies.

Nous sommes condamnés par la désobéissance d'Eve, dit saint Bernardin de Sienne (1), et nous sommes délivrés de la mort par l'obéissance de Marie. L'obligation d'obéir, rejetée par Eve et reçue par Marie, la portait à désirer ardemment le salut du monde. Tout son désir était de se soumettre à la volonté de Dieu et de s'anéantir sous son divin empire. C'est pourquoi, ayant entendu la volonté du Seigneur touchant l'incarnation de son Fils, elle dit avec joie et empressement à l'ange : *Ecce :* Voici. Comme si elle eût dit : Voici que j'accomplis d'un cœur docile, d'un visage joyeux, d'une prompte détermination, tout ce qui plaît à la volonté divine. Voici la servante du Seigneur.

C'est à Marie plus qu'à tout autre qu'on peut appliquer ces paroles de saint Bernard (2) : L'homme vraiment obéissant tient ses oreilles prêtes à entendre, sa langue prête à répondre, ses mains prêtes au travail, ses pieds prêts à partir; il se recueille ainsi tout entier en lui-même, afin d'obéir aussitôt aux ordres qui lui seront donnés : *Verus obediens parat aures auditui, linguam voci, manus operi, pedes itineri; et sic se totum intra se colligit, ut mandatum peragat imperantis.*

Marie conservait toutes les volontés de Dieu en elle-même, les repassant dans son cœur : *Maria conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo* (Luc. 2, 19).

Marie, dit saint Bernardin de Sienne (3), accomplissait par obéissance non seulement tous les préceptes du Seigneur, mais ses conseils, ses pa-

(1) De Laudibus virginit., serm. 48, cap. 2.
(2) Tract. de Præcepto et Dispensat.
(3) De septem verbis B. Virg., cap. 3, serm. 9.

Digitized by Google

roles et ses signes; car les signes, les gestes et les actes de Jésus-Christ sont en quelque manière ses propres paroles. Et c'est ce qu'enseigna Marie, aux noces de Cana, à ceux qui servaient, leur disant : Faites tout ce qu'il vous dira : *Quodcumque dixerit vobis, facite* (Joan. 2, 5); c'est-à-dire obéissez à la volonté divine.

L'âme du juste médite l'obéissance, dit le Sage; c'est-à-dire que la foi qui nous rend fidèles n'est autre chose qu'une obéissance intérieure par laquelle nous soumettons notre esprit et notre cœur à Dieu, nous considérant comme les enfants de l'obéissance aussi bien que de la foi, dit le P. Poiré (1), et voulant vivre de l'une aussi bien que de l'autre; et, parce que Dieu est invisible et qu'il nous a prescrit lui-même la manière de le servir, il ne faut pas se contenter de lui obéir, il faut encore se soumettre à ses ministres avec une pleine volonté et révérer dans leur bouche la vérité dont il les a rendus les dépositaires. Il faut travailler à se conduire de telle sorte, que toute la vie soit une méditation continuelle de l'obéissance, ou de celle que l'on rend à Dieu quand il éclaire lui-même par ses inspirations secrètes, ou de celle que l'on rend aux supérieurs pour l'amour de lui, en se souvenant que le Sauveur a dit, parlant d'eux : Qui vous écoute m'écoute, et qui vous méprise me méprise : *Qui vos audit me audit, et qui vos spernit me spernit* (Luc. 10, 16).

L'obéissance, dit Samuel à Saül, vaut mieux que le sacrifice, et écouter vaut mieux qu'offrir la graisse des victimes (1 Reg. 15, 22). Le sacrifice extérieur et visible, comme le remarque saint Augustin, est le signe sacré du sacrifice intérieur et invisible, par lequel l'âme adore Dieu avec une profonde soumission à sa volonté. Quand ces deux sacrifices sont joints ensemble, Dieu aime le premier, qui est comme le corps, à cause du second, qui est comme l'âme qui l'anime et qui le sanctifie. Mais quand le premier est séparé du second, c'est alors qu'il faut dire que Dieu aime mieux l'obéissance qui lui est due que les hosties et les holocaustes; car la soumission des personnes humbles et dociles qui demeurent en paix au dernier rang est tout à fait agréable à ses yeux.

Les paroles du Psalmiste sur ce sujet sont admirables; il dit au Seigneur : *Tu mandasti mandata tua custodiri nimis :* Vous avez ordonné que vos lois soient gardées très-exactement, 118, 4. C'est un Dieu qui commande, non pas d'apprendre de mémoire ses saints commandements, mais de les garder, et de les garder très-fidèlement. L'obéissance des fidèles n'est donc pas une simple spéculation de la loi de Dieu, c'est une soumission totale de l'esprit et de la volonté, qui sont attentifs à ce que la loi ordonne, afin de la réduire en pratique. Il y a une parfaite union entre la foi et l'obéissance; il faut combattre les sens et le raisonnement humain pour croire ce que la foi nous propose, comme il faut obéir aux choses

(1) 4e traité, chap. 11.

Digitized by Google

qui nous sont commandées, quoiqu'elles soient opposées à nos inclinations et à notre propre volonté. Si notre foi et notre obéissance se trouvent bornées par notre propre jugement ou par nos inclinations naturelles, notre piété s'affaiblira sans doute, et nous ferons bien voir que nous ne sommes pas assez pénétrés de la vérité cachée sous ces paroles du Roi-Prophète : Vous avez commandé que vos lois soient gardées très-exactement. Il est juste que l'homme tremble quand Dieu parle, et l'effet d'une si sainte frayeur doit être l'accomplissement de sa parole.

Quand saint Augustin examine la défense que Dieu fit à Adam de manger d'un certain fruit, il dit que ce n'est pas que ce fruit fût mauvais en lui-même, mais qu'il était à propos de faire connaître à l'homme quelle était sa dépendance, et que, par un acte de soumission, il pût mériter d'être uni quelque jour à son Créateur. Mais, hélas ! ce prévaricateur n'usa point à son avantage d'un moyen si aisé et si utile, et il fallut que le Fils de Dieu fait homme obéît jusqu'à la mort, afin de réparer le crime de cet infortuné et de nous ouvrir la porte du ciel, que la désobéissance nous avait fermée, selon la profonde doctrine de l'Apôtre : Comme par la désobéissance d'un seul homme, dit-il aux Romains, plusieurs ont été constitués pécheurs, ainsi, par l'obéissance d'un seul, plusieurs seront constitués justes : *Sicut per inobedientiam unius hominis, peccatores constituti sunt multi, ita et per unius obedientiam, justi constituentur multi*, 5, 19. C'est par l'obéissance que nous offrons à Dieu un holocauste parfait de tout ce que nous avons de plus digne et de plus précieux, lui immolant notre propre jugement, notre propre volonté, notre libre arbitre et tout ce qui en dépend.

C'est aussi en cette vertu que la très-sainte Vierge s'est rendue admirable, ayant pratiqué une obéissance aussi exacte que si la dignité de Mère de Dieu ne l'eût pas élevée au-dessus de la loi et des législateurs. Elle commença dans le temple à donner d'illustres marques de soumission et de dépendance, et son mariage avec saint Joseph fut encore un effet de cette vertu ; elle obéissait à son époux comme au chef de la famille, sans jamais le contredire, quoiqu'elle fût plus éclairée et qu'elle le surpassât de beaucoup. Elle le suivit à Bethléem pour obéir au commandement du maître de la terre, qui était un prince idolâtre, et peu de temps après elle partit de nuit pour fuir en Egypte, sans faire paraître la moindre contradiction, ni s'informer de la durée de son exil ; elle ne se met en peine de rien, obéissant simplement et établissant son repos dans la soumission.

L'obéissance de Marie est de tous les instants ; elle obéit dans toutes les occasions, elle prévient l'ordre et même le conseil. Marie, comme son divin Fils, fut obéissante jusqu'à la mort. Quand son cher Fils se fit connaître au monde par sa parole et par ses miracles, elle marchait à sa suite avec la troupe des saintes femmes qui s'étaient vouées particulièrement à

Digitized by Google

son service. Depuis l'ascension de notre Seigneur, toute l'Eglise naissante la regardait comme la Mère de son Souverain et comme une bonne Maîtresse à laquelle on devait une soumission parfaite. Elle ne s'en prévalut jamais, elle n'usa point de son autorité, elle ne donna aucun ordre à personne, elle ne fit point sa propre volonté; elle était toujours la première qui exécutait les ordonnances des apôtres en public, quoique en particulier ils conférassent avec elle et qu'ils écoutassent avec un profond respect les oracles de sa bouche; enfin nous pouvons dire de la Mère aussi bien que du Fils qu'elle fut obéissante jusqu'à la mort de la croix. Saint Ildefonse assure qu'elle est morte autant par obéissance que par amour, et que son Fils étant venu pour recevoir son âme au sortir du corps, elle répéta les mêmes paroles qu'elle avait dites au moment de l'incarnation : Voici la servante du Seigneur, qu'il accomplisse en moi sa très-sainte volonté.

Marie, dit saint Liguori (1), par l'amour qu'elle avait pour la vertu d'obéissance, se donna le nom de servante lors de l'annonciation. Cette fidèle servante ne contredit jamais le Seigneur, ni en pensées, ni par paroles ; mais, entièrement morte à sa propre volonté, elle fut toute sa vie dans une entière obéissance à la volonté de Dieu. Elle même déclare que Dieu s'était complu dans son obéissance (Luc. 1).

C'est par l'obéissance que la Mère de Dieu remédia aux dommages qu'Eve avait causés par sa désobéissance. L'obéissance de Marie fut bien plus parfaite que celle des autres saints, parce que, tous les hommes naissant enclins au mal par le péché originel, tous éprouvent de la difficulté à faire le bien; mais il n'en fut pas de même de la sainte Vierge. Comme elle était exempte de la tache originelle, rien ne l'empêchait d'obéir à Dieu; dégagée de tout obstacle, elle obéissait à toutes les inspirations divines; elle ne fit autre chose sur la terre que de chercher sans cesse et d'exécuter ce qui plaisait au Seigneur. L'âme de Marie était comme un métal fondu, toujours prête à prendre toutes les formes qu'il plaisait à Dieu de lui donner. Marie pratique une obéissance héroïque dans sa purification, mais surtout quand, pour accomplir la divine volonté, elle offrit son Fils à la mort. Marie, dit le vénérable Bède, fut plus heureuse par son obéissance à la divine volonté que pour avoir été faite Mère de Dieu (*cap. 49 in Luc.* 1).

Pour imiter cette admirable Vierge (2), il faut obéir fidèlement aux inspirations du Saint-Esprit et dire avec le saint homme Job : Seigneur, appelez-moi, et je répondrai, 13, 22. Il faut pratiquer ses commandements et suivre ses conseils, les maximes de l'Evangile que le Sauveur a publiées lui-même pour nous apprendre quelles sont nos obligations et les voies pour arriver au salut éternel. Chacun doit obéir aux règles parti-

(1) *Vertus de Marie.*
(2) Le P. Poiré, ut supra.

Digitized by Google

culières de l'état où il est engagé avec amour et fidélité, ne s'arrêtant pas seulement aux préceptes qui enferment le péché mortel dans leur transgression, mais se soumettant à toutes les volontés de Dieu comme un enfant respectueux qui agit avec un amour tendre et sincère. Le vrai obéissant doit prendre pour sa devise ces belles paroles de notre Seigneur : Je fais toujours ce qui est le plus agréable à mon Père : *Quæ placita sunt ei, facio semper* (Joan. 8, 29). Il n'examine point si le péché est mortel ou véniel ; il regarde seulement ce qui déplaît à son Maître, afin de l'éviter ; il est attentif à ses mouvements, à ses ordres et à tout ce qu'il permet. L'obéissance se doit étendre à toutes les actions et à toutes les souffrances de la vie, et faire une sainte alliance avec la soumission aux ordres de Dieu, pour accepter de sa part toutes sortes d'événements, quoi qu'il en coûte à la nature ; car l'obéissance n'a d'autre ambition que d'obéir exactement et toujours.

Mais non seulement on doit être soumis à Dieu, il faut encore obéir sans résistance, avec joie et promptitude aux supérieurs qui ont l'autorité légitime pour commander, sans prendre la liberté d'examiner si leur vie est conforme à leur doctrine ; car l'inférieur n'en rendra pas compte à notre Seigneur : il n'est responsable que de son obéissance, et rien de plus. Notre divin Sauveur fit entendre aux Juifs que c'était sa volonté qu'ils en usassent de la sorte avec les scribes et les pharisiens, parce qu'ils étaient assis sur la chaire de Moïse, quoique assurément ils ne fussent ses disciples que de nom, et nullement ses imitateurs. Et le grand Apôtre dit aux Hébreux : Obéissez à vos conducteurs et soyez-leur soumis, afin que, veillant comme devant rendre compte de vos âmes, ils le fassent avec joie et non en gémissant, 13, 17. Quand Saül eut défait Amalec, et que, contre l'ordre exprès du Seigneur, qu'il avait reçu par le prophète Samuel, de ne rien réserver ni des hommes ni des bestiaux, il eut fait le contraire en épargnant les meilleurs troupeaux pour les offrir en sacrifice, l'homme de Dieu lui dit dans un saint zèle : Pourquoi donc n'avez-vous point écouté la voix du Seigneur ? pourquoi vous êtes-vous laissé aller au désir du pillage ? et pourquoi avez-vous péché aux yeux du Seigneur ? Sont-ce des holocaustes et des victimes qu'il demande, et ne demande-t-il pas plutôt qu'on obéisse à sa voix ? C'est une espèce de magie, de ne vouloir pas lui obéir et de ne se rendre pas à sa volonté, c'est le crime de l'idolâtrie : *Quasi peccatum ariolandi est, repugnare ; et quasi scelus idololatriæ, nolle acquiescere* (1 Reg. 15, 23). En effet, celui qui ne veut obéir qu'à lui-même se fait une idole de sa passion ; il quitte la certitude des volontés de Dieu, qu'il nous a déclarées par la sainte Ecriture, pour consulter en quelque sorte le démon, en faisant un dieu de sa propre volonté et des fausses raisons qu'il a lui-même inventées. Saint Grégoire le Grand, expliquant cet endroit, dit que Saül a encore beaucoup d'imitateurs ; ils croient obéir à ceux qui ont l'autorité de leur commander, et cependant

Digitized by Google

ils retranchent des ordres qu'ils ont reçus ce qui les incommode et ajoutent ce qui leur plaît. Ils n'obéissent ainsi qu'à eux-mêmes, et ils ne doivent attendre que la récompense promise à l'amour-propre.

Prenons une conduite plus chrétienne, soyons doux et humbles envers ceux à qui l'ordre de la Providence nous a soumis, et cette déférence paisible sera le sacrifice véritable que Dieu demande de nous, comme le culte souverain qui lui est dû ; et, pour arriver à la perfection de l'obéissance, étendons-la jusqu'à nos frères et même à nos inférieurs. Le grand patriarche saint Benoît, qui était fort éclairé sur ce sujet, exhorte ses religieux à une obéissance mutuelle, qui sert beaucoup à conserver la paix dans les communautés. Quand on peut, sans blesser la discrétion, céder son jugement à celui des autres, c'est une pratique fort agréable à la Mère de Dieu, parce qu'elle-même en usait de la sorte pendant les jours de son pélerinage.

Enfin il faut obéir promptement, sans délai, sans réplique, avec joie, simplement et les yeux fermés, puisque Dieu rejette l'obéissance forcée et qui est accompagnée de murmures de la langue, du geste ou du cœur.

Digitized by Google

CX

SAGESSE DE MARIE.

Selon saint Augustin, la sagesse est la contemplation de la vérité, mettant l'homme tout entier dans la paix, et recevant la ressemblance de Dieu : *Sapientia est contemplatio veritatis, pacificans totum hominem, et suscipiens similitudinem Dei* (1).

Cette définition de la sagesse se personnifie en la très-sainte Vierge.

En Jésus-Christ, dit le grand Apôtre, sont cachés tous les trésors de la sagesse : *In quo sunt omnes thesauri sapientiæ absconditi* (Coloss. 2, 3). On peut assurément appliquer à Marie ces profondes paroles et dire : En Marie sont renfermés tous les trésors de la sagesse.

Dieu est la sagesse incréée ; de cette sagesse découle toute sagesse. En lui seul est la sagesse, et de lui seul, par conséquent, on reçoit la sagesse.

Marie reçoit si abondamment cette sagesse de Dieu, que Dieu, tout Dieu qu'il est, ne pouvait pas faire une créature plus sage que Marie. Elle épuise en quelque sorte toute la sagesse divine.

Toute la sagesse de l'homme, dit Lactance, consiste en ce seul point, qui est de connaître Dieu et de le servir : *Omnis sapientia hominis in hoc uno est, ut Deum cognoscat et colat* (2). Or, qui connut et servit Dieu à l'égal de Marie ?

La première et la vraie sagesse, dit saint Grégoire de Nazianze (3), est une vie louable, une âme pure devant Dieu ; par cette pureté, les hommes purs s'unissent à celui qui est pur, et les saints au Saint des saints.

Où trouver une vie aussi louable, une âme aussi pure devant Dieu que Marie ?

Le sage, dit saint Bernard (4), est celui qui voit les choses telles qu'elles sont en elles-mêmes : *Sapiens est cui quæque res sapiunt prout sunt ;*

(1) Lib. 1 de Serm. Domini in monte.
(2) Lib. 3, c. 30.
(3) In Apolog.
(4) In Prov.

Digitized by Google

c'est-à-dire qui voit les choses divines comme divines, les choses humaines comme humaines, les éternelles comme éternelles, les transitoires comme transitoires.

La sagesse d'en haut, dit l'apôtre saint Jacques, est premièrement chaste ; ensuite pacifique, équitable, facile à persuader, attachée au bien, pleine de miséricorde et de bonnes œuvres, sans soupçons, sans simulation : *Quæ desursum est sapientia, primum quidem pudica est ; deinde pacifica, modesta, suadibilis, bonis consentiens, plena misericordia et fructibus bonis ; non judicans, sine simulatione*, 3, 17. Marie possède toutes ces qualités de la sagesse ; donc elle a cette admirable vertu.

Comment la sainte Vierge n'aurait-elle pas la sagesse, puisqu'elle est en quelque sorte la sagesse elle-même ? L'Eglise et les saints Pères appliquent à Marie toutes les merveilles que la sainte Ecriture donne à cette vertu. En voici quelques unes dans les chapitres 7e, 8e et 9e du livre de la Sagesse : J'ai préféré, dit Salomon, l'esprit de sagesse aux royaumes et aux trônes, et j'ai estimé que les richesses ne sont rien auprès d'elle. Je ne lui ai point égalé les pierres précieuses, parce que l'or auprès de la sagesse est un peu de sable, et l'argent devant elle est comme de la boue. Je l'ai préférée à la lumière, parce que sa lumière ne sera jamais éteinte. Et tous les biens me sont venus avec elle, et des richesses innombrables sont dans ses mains. Elle est un trésor infini pour les hommes ; ceux qui en ont usé sont devenus les amis de Dieu. En la sagesse est l'esprit d'intelligence, saint, un, varié, subtil, disert, prompt, incorruptible, certain, doux, aimant le bien, pénétrant, infaillible, bienfaisant, aimé des hommes, immuable, indéfectible, calme, ayant toute vertu, prévoyant toutes choses, comprenant tous les esprits, intelligible, vif et pur.

Elle est une vapeur de la vertu de Dieu et une émanation pure de la clarté du Tout-Puissant ; rien de souillé n'est en elle.

Elle est la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté. Elle renouvelle toutes choses ; elle se répand parmi les nations dans les âmes saintes, et c'est elle qui fait les amis de Dieu et les prophètes. Dieu n'aime que celui qui habite avec la sagesse. Elle est plus belle que le soleil, elle est au-dessus de toutes les étoiles, et la lumière pâlit devant l'éclat de la sagesse.

La sagesse atteint d'une extrémité à l'autre avec force et dispose toutes choses avec douceur. C'est elle qui enseigne la science de Dieu. Je me suis donc proposé de l'amener à vivre avec moi, sachant qu'elle me fera part de ses biens et qu'elle sera la consolation de ma pensée et de mon ennui. Par elle j'obtiendrai l'immortalité, et je laisserai une mémoire éternelle à ceux qui viendront après moi.

Quand j'entrerai dans ma maison, je reposerai avec elle ; car son entretien n'a pas d'amertume, et la tristesse ne l'accompagne pas, mais l'allé-

Digitized by Google

gresse et la joie. Elle est la science et l'intelligence de toutes choses, et elle me conduira dans mes œuvres par sa modération et me gardera par sa puissance. C'est par la sagesse, Seigneur, qu'ont été guéris tous ceux qui vous ont plu dès le commencement. La sagesse ouvre la bouche des muets et rend éloquente la langue des petits enfants (1).

Peut-on faire un plus beau et plus vrai tableau de l'auguste Marie? Il est certain que le Saint-Esprit avait en vue Marie dans ces belles paroles.

La sainte Ecriture compare la sagesse à l'eau, à un fleuve, à la mer; car l'eau féconde la terre, arrose les plantes, désaltère l'homme : ainsi Marie arrose les âmes arides, désaltère ceux qui ont soif de la justice, nourrit, enivre, réjouit, féconde et vivifie.

La sagesse, dit l'Ecclésiastique, inspire la vie à ses enfants, elle attire à elle ceux qui la cherchent, elle les précède dans la voie de la sanctification; et celui qui l'aime aime la vie, et ceux qui veillent à sa recherche posséderont la paix. Ceux qui s'attachent à elle hériteront de la vie, et partout où elle entrera, Dieu répandra ses bénédictions. Ceux qui la servent seront fidèles au Dieu saint, et ceux qui l'aiment seront aimés de Dieu. La sagesse marche avec eux dans la tentation, elle les affermit, elle ouvre pour eux une voie droite, et elle les remplit de joie; elle leur découvre ses secrets; elle met en eux un trésor de science, d'intelligence et de justice (cap. 4).

La sagesse, d'après l'Ecriture, guide, nourrit et revêt, instruit, garde

(1) Proposui illam regnis et sedibus; et divitias nihil esse duxi in comparatione illius. Nec comparavi illi lapidem pretiosum; quoniam omne aurum in comparatione illius, arena est exigua, et tanquam lutum æstimabitur argentum in conspectu illius. Proposui pro luce habere illam, quoniam inextinguibile est lumen ejus. Venerunt mihi omnia bona pariter cum illa, et innumerabilis honestas per manus illius. Infinitus thesaurus est hominibus, quo, qui usi sunt, participes facti sunt amicitiæ Dei. Est enim in illa Spiritus intelligentiæ, sanctus, unicus, multiplex, subtilis, disertus, mobilis, incoinquinatus, certus, suavis, amans bonum, acutus, quem nihil vetat, benefaciens, humanus, benignus, stabilis, securus, omnem habens virtutem, omnia prospiciens, et qui capiat omnes spiritus, intelligibilis, mundus. Vapor est virtutis Dei, et emanatio quædam est claritatis omnipotentis Dei sincera; et ideo nihil inquinatum in eam incurrit. Candor est lucis æternæ, et speculum sine macula Dei majestatis, et imago bonitatis illius. Omnia innovat, et per nationes in animas sanctas se transfert, amicos Dei et prophetas constituit. Neminem diligit Deus, nisi eum qui cum sapientia habitat. Est hæc speciosior sole, et super omnem dispositionem stellarum; luci comparata invenitur prior. Attingit a fine ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter. Doctrix est disciplinæ Dei. Proposui ergo hanc adducere mihi ad convivendum : sciens quoniam mecum communicabit de bonis, et erit allocutio cogitationis et tædii mei. Habebo per hanc immortalitatem, et memoriam æternam his, qui post me futuri sunt, relinquam. Intrans in domum meam, conquiescam cum illa; non enim habet amaritudinem conversatio illius; nec tædium convictus illius, sed lætitiam et gaudium. Scit illa omnia, et intelligit, et deducet me in operibus meis sobrie, et custodiet me in potentia sua. Per sapientiam sanati sunt quicumque placuerunt tibi, Domine, ab initio. Sapientia aperuit os mutorum, et linguas infantium fecit disertas.

Digitized by Google

et protége, honore, fortifie, élève et donne la gloire éternelle. Voilà Marie avec la plénitude de sa sagesse.

Eve, séduite par sa folie, dit Cornelius a Lapide (1), se laissa entraîner à perdre le monde ; Marie, préservée par sa sagesse, mérita d'aider à le sauver. Eve fut une épine empoisonnée qui piqua Adam, causa sa mort, et fit pénétrer le venin du péché au plus profond de la race humaine; Marie, Vierge très-prudente, est le siége de la sagesse, comme l'Eglise le dit dans les litanies : *Sedes sapientiæ*. Eve nous a blessés d'un aiguillon mortel ; Marie l'a arraché. Eve a écouté le serpent, et elle a introduit la mort dans le monde; Marie, dans sa sagesse, a écouté l'ange, et elle nous a donné la vie. Eve, en prêtant l'oreille à la voix du serpent, a donné entrée au démon dans son cœur ; Marie, en adhérant aux paroles de l'ange, a reçu Jésus-Christ dans son sein. Eve a mangé le fruit de mort, et elle a communiqué la mort ; Marie s'est nourrie du fruit de vie, et par son entremise la vie a été rendue aux hommes. La folie d'Eve a tout détruit ; la sagesse de Marie a tout réparé.

La malice ne triomphe pas de la sagesse, dit l'Ecriture : *Sapientiam non vincit malitia* (Sap. 7, 30).

La malice du serpent, dit saint Bernard, a trompé Eve l'insensée ; mais là même où cette malice a paru vaincre pour un temps, elle a été vaincue pour l'éternité ; car la sagesse de Marie agit sur notre cœur et sur notre corps, afin qu'étant devenus insensés par une femme, nous devinssions sages par une autre femme (2).

Par la sagesse de Marie, les trésors de la grâce se sont ouverts, disent les Proverbes : *Sapientia illius eruperunt abyssi* (*gratiæ*), 3, 20. Marie sera la vie et la grâce de notre âme : *Et erit vita animæ tuæ et gratia*, 3, 22.

Celle qui devait être la Mère de la Sagesse incréée ne pouvait être que sagesse.

Saint Bernard, parlant d'Adam et d'Eve, de Jésus et de Marie, dit (*ut supra*) : La malice du serpent vainquit Adam et Eve, qui étaient devenus insensés ; mais Jésus et Marie, par leur sagesse, ont arrêté les effets de la malice de nos premiers parents et de la malice du serpent. Que disiez-vous, Adam ? La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé. Ces paroles sont des paroles de malice qui aggravent et augmentent votre faute, loin de la diminuer. Eve est effacée par une autre femme. Eve est insensée, celle-ci est sage ; Eve est orgueilleuse, celle-ci humble. Pleine de sagesse, elle vous présente, à la place du fruit de mort, le fruit de vie ; au lieu d'une nourriture amère et empoisonnée, elle produit et vous offre la douceur

(1) Comment. in lib. Sap.
(2) Homil. 3 super Missus est.

Digitized by Google

du fruit éternel. Changez donc, ô Adam, changez les paroles de votre criminelle excuse en paroles d'actions de grâces, et dites : La femme que vous m'avez donnée, Seigneur, m'a présenté le fruit de l'arbre de vie ; j'en ai mangé, et ce fruit a été plus agréable pour moi que le miel, parce que par lui vous m'avez donné la vie.

Marie, dit sainte Brigitte (1), cherche avec ardeur la sagesse divine, elle la poursuit avec empressement, jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvée, c'est-à-dire Jésus-Christ, Fils de Dieu, et par sa sagesse elle obtient l'incarnation de la Sagesse éternelle.

La sagesse qui remplissait l'intérieur de Marie brillait aussi sur son visage ; car l'âme imprime au corps, et surtout au visage, par une naturelle sympathie, ses passions, ses affections. La sagesse compose et forme non seulement l'âme, mais aussi le corps, et particulièrement le visage, à l'honnêteté, à la modestie, et fait que la gravité, la pudeur, la piété, la paix, la sérénité, la douceur, la bonté, l'humilité, la patience, la résignation, la charité brillent en tout l'homme. L'Esprit saint, habitant l'âme remplie de sagesse, et l'éclairant par sa grâce, répand sur le visage et tout l'extérieur sa lumière, sa beauté, comme les rayons du soleil pénètrent le verre. Jugez de là combien le visage de Marie et tout son extérieur était beau et resplendissant.

O Marie, pleine de sagesse, obtenez-nous de votre divin Fils, qui est la Sagesse infinie, la grâce de vous imiter ; obtenez-nous la sagesse dans nos pensées, nos désirs, nos paroles, nos démarches, nos entreprises, nos actions ; faites que nous ne suivions jamais la fausse sagesse du siècle, mais plutôt que nous la méprisions.

Que la sagesse du Père, du Fils et du Saint-Esprit descende sur nous comme sur vous ; que cette admirable vertu soit toujours notre pilote, notre guide sur la mer si dangereuse de ce monde, afin que nous ne fassions jamais naufrage et que nous puissions arriver au port du salut.

(1) Lib. 8 Revel., cap. 19.

Digitized by Google

CXI

MARIE PLEINE DE LA CRAINTE DE DIEU.

La sainte Vierge avait pris pour devise cette précieuse sentence de l'Ecclésiaste : Ecoutons tous la fin de tous les discours ; craignez Dieu et observez ses commandements, car c'est là tout l'homme : *Finem loquendi pariter omnes audiamus : Deum time, et mandata ejus observa ; hoc est enim omnis homo*, 12-13.

Quoique Marie fût exempte de tout péché, sa profonde humilité la portait à la crainte du Seigneur.

Il est dit dans les Actes des Apôtres que l'Eglise de Dieu grandissait en marchant dans la crainte du Seigneur : *Ecclesia ædificabatur, ambulans in timore Domini*, 9, 3. Les premiers chrétiens agissaient ainsi à l'exemple de Marie, leur céleste Maîtresse.

La crainte filiale de Marie était unie à la charité, ou plutôt elle était charité elle-même en cette admirable Vierge. Cette vertu, en effet, comme la charité, n'aime que Dieu.

Marie était remplie de sagesse ; or, le Psalmiste dit que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse : *Initium sapientiæ timor Domini*, 110, 10.

L'amour et la crainte de Dieu, dit saint Augustin (1), conduisent l'homme à toutes les bonnes œuvres : *Ad omne opus bonum amor ducit et timor Dei.*

Où la crainte de Dieu existe, dit Tertullien (2), se trouvent une gravité bienséante, une exactitude merveilleuse, un soin assidu, un choix prudent, des rapports fruit de la réflexion, une élévation méritée, une soumission religieuse, un extérieur pieux, une assemblée unie et tous les biens de Dieu.

Ne vous effrayez point, disait Tobie le père à son fils ; il est vrai que nous menons une vie pauvre, mais nous serons très-riches si nous craignons Dieu : *Noli timere, fili mi, pauperem quidem vitam gerimus, sed multa bona habebimus si timuerimus Deum*, 4, 23.

(1) Lib. de Civit. Dei.
(2) Lib. de Præscript., cap. 43.

Digitized by Google

Il est dit de Judith, figure de Marie, qu'elle était partout célèbre, parce qu'elle craignait beaucoup le Seigneur : *Erat hæc in omnibus famosissima, quoniam timebat Dominum valde*, 8, 8. Aussi disait-elle : Seigneur, ceux qui vous craignent seront grands à vos yeux en toutes choses : *Qui timent te magni erunt apud te per omnia*, 16, 19.

La vie bonne ou mauvaise révèle la crainte ou le mépris de Dieu; la vertu engendre la crainte et porte à servir Dieu; le vice engendre le mépris de Dieu, de la religion et de la piété.

La crainte du Seigneur est un principe de force, disent les Proverbes : *In timore Domini fiducia fortitudinis*, 14, 26. Ceux qui craignent Dieu sont forts, dit Cornelius a Lapide (1); ils sont courageux, héroïques, parce qu'ils mettent toute leur confiance en Dieu. Sachant qu'ils sont entre ses mains bienfaisantes et dans son cœur, ils ne redoutent rien ; ils surmontent généreusement toutes les tentations, les tribulations, les persécutions, les ennemis; car en eux la crainte de Dieu domine toutes les autres craintes, comme la lumière du soleil surpasse toutes les autres lumières et les efface. Ils disent avec saint Paul : Si Dieu est avec nous, qui sera contre nous? *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* (Rom. 8, 31.) Que celui qui voudra nous vaincre commence par vaincre Dieu lui-même; car Dieu est notre protecteur. C'était le sentiment de saint Grégoire le Grand : On entre, dit-il, dans la voie de Dieu par la crainte pour arriver à une force inébranlable. Dans la voie du siècle, l'audace produit la force, et la crainte la faiblesse; dans la voie de Dieu, l'audace produit la faiblesse, et la crainte la force. Tant qu'on demeure uni par une crainte droite au Créateur de toutes choses, on jouit d'une certaine puissance par laquelle on domine tout : *In via Dei, a timore incipitur, ut ad fortitudinem veniatur. Nam sicut in via sæculi audacia fortitudinem, ita in via Dei audacia debilitatem parit. Et sicut in via sæculi timor debilitatem, ita et in via Dei timor fortitudinem gignit. Dum recto metu Conditori omnium conjungitur, potestate quadam supra omnia sublevatur* (2).

C'est par la crainte du Seigneur que tant de saints martyrs ont remporté de brillantes victoires.

Ceux qui craignent Dieu le respectent; ils marchent avec sollicitude en sa présence, s'efforçant de lui plaire en toute chose, et se gardant de l'offenser même par la faute la plus légère.

C'est la crainte de Dieu qui a peuplé les déserts d'anges terrestres. C'est la crainte de Dieu qui conduit les vierges dans la retraite du cloître. C'est la crainte de Dieu qui rend, d'une part, les parents vigilants et édifiants; de l'autre, les enfants soumis, humbles et respectueux. C'est la crainte de Dieu qui fait éviter le péché et les mauvaises compagnies; c'est elle qui fait pratiquer la vertu.

(1) Comment. in Prov.
(2) Lib. 5 Moral., cap. 12.

Digitized by Google

Ceux qui craignent le Seigneur ressemblent aux colombes qui ont l'habitude de se tenir près des eaux limpides, afin que, voyant dans ce miroir l'image de l'oiseau de proie, elles puissent s'envoler aussitôt pour éviter ses griffes mortelles; ils ne perdent pas de vue la crainte ni la loi de Dieu, où se dessinent non seulement les péchés, le démon et l'enfer, mais même leurs ombres; et dès que ces ennemis paraissent, ils s'enfuient, se jettent entre les bras du Seigneur et s'attachent fortement à lui.

Ayez la crainte de Dieu, dit saint Chrysostôme (1), et vous ne trouverez rien de désagréable, ni la pauvreté, ni la maladie, ni la captivité, ni l'esclavage, ni quelque autre affliction que ce soit. Loin de là, ces maux vous feront jouir des biens qui leur sont opposés. La pauvreté vous conviendra mieux que les richesses, la maladie vous rendra plus forts que la santé, la captivité et l'esclavage vous seront plus glorieux et plus doux que la liberté.

La crainte de Dieu doit être une crainte de fils et non d'esclave.

La crainte est la première des vertus qui s'emparent de l'âme, dit saint Augustin; mais elle n'y demeure pas, parce qu'elle y est entrée pour y introduire la charité. Elle prépare la place, et quand la charité commence à régner, la crainte se retire; son œuvre est accomplie. La crainte décroît dans la même mesure que la charité s'accroît; et plus la charité est intérieure et solide, plus la crainte s'éloigne. Plus l'amour de Dieu est fort, plus la crainte est faible; plus le premier est faible, plus la seconde est forte. Mais si la crainte est nulle, il n'y a pas de place pour la charité (2).

D'après ces paroles de saint Augustin, plus on aime Dieu, moins on le craint; c'est-à-dire moins on craint ses jugements, dit Cornelius a Lapide (3), parce qu'alors l'âme, unie étroitement à Dieu par l'amour, reçoit une espèce d'assurance de son salut. Mais plus une âme aime Dieu, plus elle craint et fuit le péché. Sous ce rapport, la charité ne diminue pas la crainte, elle l'augmente. La crainte essentielle est celle du péché.

Saint Thomas d'Aquin s'exprime comme le grand Augustin: Plus, dit-il, on aime Dieu, moins on craint le châtiment : *Quanto aliquis magis diligit Deum, tanto minus timet pœnam* (4).

Comme la trop grande sécurité, dit saint Bernard, est la cause et la mère de tous les péchés, ainsi la crainte du Seigneur est la racine et la gardienne de tous les biens. C'est pourquoi il est écrit (Eccl. 27, 4) : Si vous ne vous tenez pas constamment dans la crainte de Dieu, votre maison sera bientôt renversée; car tout l'édifice des vertus s'écroule s'il perd l'appui de cette grâce (5).

(1) Homil. 26 in Epistol. ad Hebr.
(2) Lib. de Civit.
(3) Comment. in Prov.
(4) De Peccat.
(5) Tract. de Dono S. Spirit., cap. 1.

Digitized by Google

La crainte de Dieu conserve la foi, l'espérance, la charité; elle fait observer la loi, elle engage l'homme à se rendre agréable à Dieu, elle lui assure la persévérance dans le bien jusqu'à la mort.

La crainte de Dieu est toute la sagesse, elle la renferme en entier, dit l'Ecclésiastique : *Omnis sapientia timor Dei*, 19, 18. Rien n'est meilleur que la crainte de Dieu : *Nihil melius est quam timor Dei* (id. 23, 37). La crainte du Seigneur surpasse tout autre bien : *Timor Dei super omnia se superposuit* (id. 25, 14).

La crainte du Seigneur est la gardienne des vertus, dit saint Jérôme : *Timor virtutum custos est* (1).

La crainte est l'ancre du cœur, dit saint Grégoire pape : *Anchora cordis est pondus timoris* (2).

Qu'ils sont grands, s'écrie le Prophète royal, qu'ils sont grands, Seigneur, les biens que vous avez réservés à ceux qui vous craignent! *Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te!* (Psal. 30, 20.) Heureux l'homme qui craint le Seigneur; il prendra plaisir à observer ses commandements : *Beatus vir qui timet Dominum; in mandatis ejus volet nimis.* Sa postérité sera puissante sur la terre, Dieu la bénira : *Potens in terra erit semen ejus, generatio rectorum benedicetur.* La gloire et les richesses seront dans sa maison, et sa justice subsistera dans tous les siècles : *Gloria et divitiæ in domo ejus, justitia ejus manet in sæculum sæculi* (Psal. 111, 1-2-3).

La crainte du Seigneur, dit l'Ecclésiastique, est la gloire et le triomphe, et une source de joie, et une couronne d'allégresse. La crainte du Seigneur réjouira le cœur, elle lui donnera la joie et l'allégresse et la longueur des jours : *Timor Domini gloria, et gloriatio, et lætitia, et corona exaltationis. Timor Domini delectabit cor, et dabit lætitiam, et gaudium, et longitudinem dierum*, 1, 11-12.

Oh! que la bienheureuse Vierge Marie a pratiqué merveilleusement dans toute sa perfection cette belle vertu de la crainte de Dieu! C'est pourquoi elle a reçu toutes les grâces qui y sont attachées.

Ne craignez point, Marie, lui dit l'ange envoyé de Dieu : *Ne timeas, Maria* (Luc. 1, 30). La bienheureuse Vierge, dit saint Bernardin de Sienne (3), ne craignait pas d'une crainte d'esclave, mais d'une crainte de respect, en considérant son néant et l'immensité divine. Elle avait cette crainte dont parle le Psalmiste : La crainte du Seigneur est sainte; elle subsiste dans l'éternité : *Timor Domini sanctus, permanens in sæculum sæculi*, 18, 10. Mais tandis que la pensée de son néant la remplissait de crainte, Dieu la fortifiait, l'ange lui disant d'élever son cœur vers le Seigneur :

(1) Ad Fabiol. de 42 Mansion.
(2) Lib. 6 Moral., cap. 27.
(3) De Laudibus virginitatis, serm. 18, cap. 5.

Digitized by Google

Ne craignez pas; comme s'il lui eût dit : Quoique votre néant vous fasse craindre, vous devez mettre votre espérance en Dieu, comme le dit Isaïe : Ceux qui espèrent au Seigneur auront toujours une vigueur nouvelle; ils s'élèveront sur des ailes comme l'aigle; ils courront et ne tomberont jamais en défaillance : *Qui sperant in Domino, mutabunt fortitudinem, assument pennas sicut aquilæ, current et non laborabunt, ambulabunt et non deficient*, 40, 31. Par cette crainte, la bienheureuse Vierge apprend aux jeunes filles et à toutes les femmes à craindre leur fragilité, à fuir les occasions dangereuses, à avoir en horreur une téméraire audace, à ne jamais se fier à elles-mêmes, à ne pas compter sur leur force, mais à ne compter que sur Dieu ; autrement Dieu les abandonne, et leur ruine est ignominieuse et grande. Saint Paul les avertit, disant : Que celui qui qui se croit ferme prenne garde de tomber : *Qui se existimat stare, videat ne cadat* (1ª Cor. 10, 12).

Les motifs principaux qui nous engagent à craindre le Seigneur sont : 1° nos nombreux péchés; 2° l'incertitude où l'on est de l'état de grâce. L'homme ne sait s'il est digne d'amour ou de haine, dit l'Ecclésiaste : *Nescit homo utrum amore, an odio dignus sit*, 9, 1.

Quoique ma conscience ne me reproche rien, dit le grand Apôtre, je ne suis pas justifié pour cela : *Nihil mihi conscius sum, sed non in hoc justificatus sum* (1ª Cor. 4, 4).

Malheureux et méprisables que nous sommes ! s'écrie saint Augustin, nous conduisons notre frêle nacelle au milieu des flots terribles et des tempêtes déchaînées de la dangereuse et grande mer de ce monde, sans savoir si nous parviendrons au port. Malheureux, dis-je, nous dont la vie est un exil, le voyage un danger, la fin accompagnée de doute (1) !

3° On doit craindre même pour les péchés pardonnés : Ne soyez pas sans crainte pour le péché pardonné, dit l'Esprit saint : *De propitiato peccato noli esse sine metu* (Eccl. 5, 5). Et n'y ajoutez pas péché sur péché, et ne dites pas : La miséricorde du Seigneur est grande, il aura pitié de la multitude de mes iniquités; car sa miséricorde et sa colère s'approchent rapidement, et sa colère regarde les pécheurs (id. 5, 6, 7).

Le Saint-Esprit inspire ici même aux justes une salutaire crainte, afin qu'ils vivent toujours dans l'humilité, dans la vigilance, dans la pratique de la pénitence et de toutes les vertus.

4° Il faut craindre, parce qu'on peut tomber.

5° Il faut craindre le Seigneur à cause de ses jugements.

6° Enfin nous avons mille autres motifs de crainte. L'incertitude de la grâce : la mériterons-nous? Notre ignorance : nous ne connaissons pas notre cœur. Notre fragilité, notre inconstance, nos nombreux et formidables ennemis : nous sommes incertains de notre persévérance.

(1) Solil. q.

Digitized by Google

Qui donc ne craindrait pas? Lucifer, qui était dans le ciel, est tombé; Adam était dans le paradis terrestre, et il est tombé. Samson, David, Salomon, Pierre, Origène, Tertullien, et un grand nombre d'autres fidèles serviteurs et amis de Dieu sont tombés.

Qui donc ne craindrait pas? Si les arbres les plus vigoureux sont ébranlés par les orages, si la foudre les écrase, quelle ne doit pas être notre crainte, à nous qui ne sommes que de faibles roseaux?

Cependant il ne faut jamais tomber dans le désespoir ni dans le scrupule. Si nous voulons réellement être sauvés, nous le serons. Ayons la vraie crainte de Dieu; avec elle on ne peut pas périr.

Digitized by Google

CXII

MARIE AIME ET PRATIQUE LA PAUVRETÉ.

Les vraies richesses ne se composent pas des biens de ce monde; elles consistent dans la grâce, la vertu, l'amitié de Dieu.

Quel est celui qui est pauvre? C'est, dit saint Grégoire (1), celui qui a besoin de ce qu'il n'a pas; car celui-là est riche qui, n'ayant rien, ne désire rien. La pauvreté consiste dans l'indigence de l'âme et non dans la somme des richesses qui fait défaut. En effet, celui qui se trouve bien dans la pauvreté ne peut être appelé pauvre.

Saint Justin fait le portrait que voici des chrétiens de son temps : Toute terre étrangère est leur patrie, et toute patrie leur est comme étrangère. Ils ont un corps de chair, mais ils ne vivent pas selon la chair; ils habitent la terre, mais leur esprit est dans le ciel; ils sont pauvres, et ils enrichissent un grand nombre de personnes; ils manquent de tout, et ils ont tout en abondance (2). Ce portrait convient surtout à Marie.

Dieu, dit l'apôtre saint Jacques, n'a-t-il pas choisi les pauvres en ce monde pour être riches dans la foi et héritiers du royaume qu'il a promis à ceux qui l'aiment? *Nonne Deus elegit pauperes in hoc mundo, divites in fide, et hæredes regni quod repromisit Deus diligentibus se?* 2, 5. Dieu a choisi ceux qui ne possédaient pas les biens d'ici-bas, et il leur a prodigué les richesses de la foi; ceux qui ne payaient pas le cens, et il leur a donné le sens des choses divines (3). On voit par les paroles de l'apôtre que l'or et l'argent ne sont pas de vrais biens, mais seulement la foi et les vertus qu'elle fait naître; comme aussi ce n'est pas le manque des richesses périssables qui fait la pauvreté et les pauvres, mais la cupidité et l'impiété. Oh! que de riches sont pauvres, et que de pauvres sont très-riches!

Les pauvres sont les héritiers du royaume de Dieu : ***hæredes regni.*** Puisque le royaume de Dieu est aux pauvres, dit saint Ambroise, y a-t-il

(1) Lib. 16, epist. 109.
(2) Epist.
(3) Cornelius a Lapide, Comment. in Ep. S. Jacobi.

Digitized by Google

quelqu'un de plus riche qu'eux? *Cum regnum Dei pauperum sit, quid locupletius esse potest* (1)?

Dieu n'a pas oublié les cris des pauvres, dit le Psalmiste. Le pauvre ne sera pas en oubli à jamais; la patience déployée par les pauvres ne périra pas. Seigneur, le pauvre vous a été abandonné; vous serez l'appui de l'orphelin. Le Seigneur est le refuge du pauvre; il est son aide dans le besoin, au jour de la tribulation. Le Seigneur a exaucé le désir du pauvre. Votre oreille, ô mon Dieu, a entendu la prière de leur cœur (Psal. 9 et 10, passim). Le Seigneur tire l'indigent de la poussière, et il relève le pauvre de dessus son fumier pour le placer parmi les princes, parmi les princes de son peuple : *Suscitans a terra inopem, et de stercore erigens pauperem, ut collocet eum cum principibus, cum principibus populi sui* (Psal. 112, 7-8).

La pauvreté est un port tranquille, dit saint Chrysostôme : *Paupertas est portus tranquillus* (2).

La pauvreté détache de cette vie et des créatures, et porte à se donner à Dieu, à désirer le ciel. Elle fait dire avec le Psalmiste : Le Seigneur est la part qui constitue mon héritage; il est la coupe qui m'est réservée. C'est vous, ô mon Dieu, qui me rendez ce qui devait être mon patrimoine : *Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei; tu es qui restitues hæreditatem meam mihi*, 15, 6. Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel, et qu'ai-je désiré de vous sur la terre, sinon vous, le Dieu de mon cœur, qui êtes mon partage pour l'éternité? *Quid mihi est in cœlo, et a te quid volui super terram, Deus cordis mei, et pars mea, Deus, in æternum?* (Psal. 62, 24-25.)

La pauvreté volontaire est la voie du salut, la nourrice de l'humilité, la racine de la perfection. Quand on méprise les biens de la terre, on a ceux du ciel.

La pauvreté, dit saint François d'Assise, est un trésor caché, pour l'achat duquel il faut vendre tout le reste et mépriser ce qu'on ne peut pas vendre. Tous les biens de la terre ne sont rien, comparés à la valeur de la pauvreté (3); c'est ce que dit Jésus-Christ à un jeune homme : Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez et le donnez aux pauvres, et vous aurez des trésors dans le ciel; venez ensuite et suivez-moi : *Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, et da pauperibus, et habebis thesaurum in cœlo, et veni, sequere me* (Matth. 19, 21).

Combien est grand, dit saint Augustin (4), le bonheur des chrétiens, auxquels il a été donné d'acheter le royaume des cieux avec la pauvreté!

(1) Serm. 10.
(2) Homil. ultima in Matth.
(3) Reg., c. 6.
(4) Serm. 28 de Verbis Apostoli.

Digitized by Google

Gardez-vous de la trouver déplaisante; il ne se peut rien de plus précieux. Voulez-vous connaître ce qu'elle vaut? Elle achète le ciel.

Remarquez, dit Cornelius a Lapide (1), que Jésus-Christ ne dit pas: Heureux les pauvres, parce que le ciel leur sera donné ou leur appartiendra! mais : Heureux les pauvres, car le royaume des cieux est à eux! *Beati pauperes, quoniam ipsorum est regnum cœlorum* (Matth. 5, 3). Le ciel est actuellement à eux, il leur est dû, ils en ont la certitude : *Ipsorum est regnum cœlorum.* Jésus-Christ met la pauvreté au nombre des huit béatitudes, et il la met la première.

La vérité parle, dit saint Bernard (2), cette vérité qui ne peut ni se tromper ni être trompée, et elle dit : Heureux les pauvres! Enfants insensés d'Adam, vous cherchez les richesses, vous les désirez, tandis que le bonheur des pauvres est proclamé par Dieu, annoncé au monde et cru par les hommes sur qui descendent les lumières de la grâce. Que le païen cherche les richesses, lui qui vit sans Dieu; que le Juif les cherche aussi, lui qui a reçu les promesses terrestres, cela se conçoit; mais comment le chrétien ose-t-il les chercher ou les désirer après que Jésus-Christ a déclaré le bonheur des pauvres?

Heureux les pauvres d'esprit; c'est-à-dire, selon l'interprétation de saint Jérôme, de saint Basile et de saint Bernard, heureux les pauvres qui le sont par une volonté inspirée du Saint-Esprit. L'expression *pauvre d'esprit* indique le but de la pauvreté; elle signifie que l'esprit doit mépriser les richesses, n'aimer que les biens spirituels et ne chercher que leur possession, sans s'inquiéter des autres.

Nous sommes pauvres, dit le grand Apôtre, et nous enrichissons les autres; nous n'avons rien, et nous possédons tout : *Sicut egentes, multos autem locupletantes; tanquam nihil habentes, et omnia possidentes* (2ª Cor. 6, 10). Le pauvre volontaire est libre, maître, vainqueur, roi, heureux, infiniment riche; se reposant sur Dieu, il est exempt de sollicitude; rien ne lui manque, puisqu'il a Dieu. L'âme du pauvre qui se soumet volontairement à la pauvreté brille comme l'or, elle resplendit comme le diamant, elle a la beauté et le parfum de la rose. Ainsi était Marie dans sa pauvreté. Quelle folie, dit saint Chrysostôme (3), de placer vos richesses là où vous ne resterez pas, et de ne pas les placer là où vous irez pour toujours! Placez vos trésors dans votre patrie, qui est le ciel.

La pauvreté (4) ne craint ni la teigne ni les voleurs, elle n'est pas l'esclave des démons, elle ne prend point place parmi les courtisans des rois: mais elle se range parmi les serviteurs de Dieu, et met son trésor, non

(1) Comment. in Matth.
(2) Serm. in festo omnium Sanctor.
(3) Homil. 48.
(4) Corn. a Lap., Comment. in Matth.

Digitized by Google

pas sur la terre, mais dans le ciel. Le pauvre n'a ni voiture, ni chevaux de race, ni domestiques, ni flatteurs; mais celui qui s'élève au-dessus des nuées et qui doit aller au ciel, porté par les anges, a-t-il besoin d'un pareil attirail? Il doit habiter avec Jésus-Christ; lui faut-il autre chose?

La pauvreté, dit saint Jean Climaque (1), est une abdication des sollicitudes du siècle, un chemin sans obstacles vers Dieu, l'expulsion de toute tristesse, le fondement de la paix, la pureté de la vie; elle nous exempte du soin des choses d'ici-bas et nous conduit à l'observation parfaite des commandements de Dieu.

Par la pauvreté, nous renonçons à des objets de peu de valeur et nous entrons en possession de biens d'un grand prix, dit saint Jérôme : *Parva dimisimus, et grandia possidemus* (2).

Si vous n'avez rien ici-bas, dit le même Père, vous êtes débarrassé d'un grand fardeau; suivez, dépouillé de tout, Jésus-Christ qui est nu : *Si non habes, grandi onere liberatus es; nudum Christum, nudus sequere* (3).

Abandonnez les biens de la terre, dit saint Augustin, et vous recevrez ceux du ciel; car la pauvreté achète le royaume des cieux : *Dimitte terrena, et accipies cœlestia; est enim paupertas regni cœlestis pretium* (4).

La pauvreté, dit saint François d'Assise, est le chemin du salut, le fondement de l'humilité et de la perfection. L'argent n'est autre chose que le démon et qu'un serpent plein de venin (5).

Je suis pauvre et je mendie, mais le Seigneur a soin de moi, dit le Psalmiste : *Ego mendicus sum et pauper; Dominus sollicitus est mei*, 39, 18.

Dieu a voulu que la plus grande partie des hommes fussent pauvres, soit afin qu'ils acquissent les mérites de la patience et une pleine confiance en la bonté divine, soit afin qu'ils fussent obligés de travailler, de cultiver les champs et d'exercer les arts mécaniques; faute de quoi la vie humaine et l'ordre de l'univers ne pourraient subsister. Car, comme le dit saint Chrysostôme (6), si la pauvreté disparaissait de la terre, l'ordre social serait anéanti et tout genre de vie bouleversé; il n'y aurait plus ni matelot, ni pilote, ni cultivateur, ni tisserand, ni cordonnier, ni maçon, ni charpentier, ni peintre, ni ouvrier quelconque. Or, ces ouvriers manquant, tout manquerait à la fois. La pauvreté est une maîtresse nécessaire pour

(1) Grad. 17.
(2) Lib. super Matth.
(3) Epist. ad Rusticum.
(4) Serm. 231 de tempore.
(5) Regul., c. 6.
(6) Homil. antepenult.

Digitized by Google

inviter et au besoin pour forcer chacun à accomplir l'œuvre qui lui est confiée. Si tous les hommes étaient riches, tous vivraient dans le repos et dans la paresse, tous se corrompraient et périraient. Il y aurait une pauvreté, une famine, une ruine complètes et universelles.

Saint Bernard, commentant ces paroles de Jésus-Christ : Quand je serai élevé de terre, j'attirerai tout à moi (Joan. 12, 32), dit avec raison que, par le détachement de toutes les choses périssables, les vrais chrétiens en font autant. Il est certain, ajoute-t-il, que moins on désire les richesses, plus on est libre, maître de soi-même et vraiment riche. L'homme détaché de tout possède tout et le possède pleinement; car l'adversité, aussi bien que la prospérité, lui est soumise et coopère à son bien. L'avare a faim des choses de la terre comme un mendiant; le fidèle, au contraire, les méprise comme un maître. En les possédant, le premier les mendie; en les méprisant, le second les possède (1).

De tous les biens, de toutes les richesses de la terre, Jésus-Christ n'a pris que deux choses, une crèche à sa naissance et une croix à sa mort. Il naît pauvre dans une étable en ruines et passe sa vie entière dans le dénuement le plus absolu ; lui-même le fait remarquer : Les renards, dit-il, ont leurs terriers et les oiseaux du ciel leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête : *Vulpes foveas habent, et volucres cœli nidos; Filius autem hominis non habet ubi caput reclinet* (Luc. 9, 58).

Vous connaissez, dit saint Paul aux Corinthiens, la tendresse de notre Seigneur Jésus-Christ, qui, étant riche, s'est fait pauvre pour vous, afin que par sa pauvreté vous devinssiez riches : *Scitis gratiam Domini nostri Jesu Christi, quoniam, propter vos, egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis* (2ª Cor. 8, 9).

Que seront donc les richesses de celui dont la pauvreté nous a enrichis? s'écrie saint Augustin (2) : *Quid facturæ sunt divitiæ ejus, cujus paupertas nos divites fecit?*

Jésus-Christ a épousé la pauvreté, et par cette alliance l'a ennoblie.

La pauvreté est une reine qui marche à la suite de Jésus-Christ.

Marie, à l'exemple de son divin Fils, a toujours aimé et pratiqué une humble pauvreté. Elle habitait la pauvre maison de Nazareth avec son saint époux, qui était pauvre aussi lui-même. Elle n'avait ni terres ni argent, dit saint Bonaventure; elle vivait du travail de ses mains. (*Medit. vitæ Christi*, c. 5.)

Voyez sa grande pauvreté : à la naissance de son divin Fils, elle n'a pas même un berceau pour le coucher, elle se sert d'une crèche ; elle n'a que quelques pauvres langes pour l'envelopper. Et aurait-elle pris une étable pour logement, pour son Fils, pour elle et pour son époux, si elle n'eût

(1) Serm. 21 in Cant.
(2) In Epist. ad Cor. 2.

Digitized by Google

pas été dépourvue de toute fortune terrestre? Et combien la pauvreté paraît dans son offrande pour la présentation !

Marie aima la pauvreté jusqu'à sa mort.

Voyez, dit saint Jean Chrysostôme, la grande pauvreté de Marie, et qu'à cette vue le pauvre se console. Celui qui est pauvre volontairement et de son choix, ou celui qui est pauvre par nécessité et avec patience, peut recevoir beaucoup de consolation de la pauvreté de Marie et de la pauvreté de Jésus-Christ.

Digitized by Google

CXIII

DOUCEUR DE MARIE.

La sainte Vierge fut toute sa vie un parfait modèle de douceur. Apprenez de moi que je suis doux, dit Jésus-Christ : *Discite a me quia mitis sum* (Matth. 11, 29). Marie peut en dire autant d'elle. Jésus-Christ a la douceur de l'agneau. Aussi saint Jean-Baptiste, le montrant, disait : Voici l'Agneau de Dieu : *Ecce Agnus Dei* (Joan. 1, 29). On peut dire également de Marie : Voici l'Agneau de Dieu. Dans les épreuves de Marie, dans les souffrances de toute sa vie, jamais on ne la vit se plaindre ; elle fut toujours la douceur même.

La douceur rend agréable à Dieu et aux hommes.

Bienheureux ceux qui sont doux, parce qu'ils posséderont la terre, dit Jésus-Christ : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram* (Matth. 5, 4).

La douceur, dit saint Jean Climaque (1), aide à l'obéissance ; elle dirige la société religieuse, réprime la colère, apaise la fureur, fait naître la joie, orne les élus, enchaîne les démons, et devient une défense contre l'amertume et le chagrin. L'âme pleine de douceur offre au Seigneur un lieu de repos agréable, tandis que l'âme turbulente et emportée est le nid du démon.

Cette terre promise par Jésus-Christ à l'homme doux est la paix en cette vie et le ciel en l'autre.

Par la terre que les hommes doux posséderont, saint Bernard entend le corps et le cœur que l'homme plein de douceur possède, régnant sur les mouvements sensuels, leur commandant et les faisant obéir (2).

Les hommes doux posséderont la terre, c'est-à-dire les cœurs mêmes des hommes terrestres.

Rien n'est pénible aux cœurs qui pratiquent et aiment la douceur, dit saint Léon : *Nihil asperum est mitibus* (3).

Comme l'arche de Noé, dit Gerson, s'élevait à mesure que les eaux

(1) Gradu 25.
(2) Serm. in fest. omnium Sanctor.
(3) Serm. in fest omn Sanctorum.

Digitized by Google

croissaient, ainsi l'âme de Marie, pleine de douceur, s'élève à mesure que les eaux de ses tribulations grandissent (1).

Rien n'est aussi puissant que la douceur, dit saint Chrysostôme : l'eau éteint le feu le plus ardent, une parole prononcée avec douceur calme l'esprit le plus furieux. Et nous trouvons double avantage à la prononcer : d'une part, nous faisons preuve de douceur ; de l'autre, nous mettons fin à l'irritation de notre frère, et nous délivrons son âme du danger de succomber. Le feu ne peut éteindre le feu, ni la colère apaiser la colère ; mais ce que l'eau est au feu, la douceur l'est à la colère (2).

Une parole douce brise la colère, disent les Proverbes, et une parole dure excite la fureur : *Responsio mollis frangit iram ; sermo durus suscitat furorem*, 15, 1.

Une parole pleine de douceur multiplie les amis et calme les ennemis, dit l'Ecclésiastique : *Verbum dulce multiplicat amicos et mitigat inimicos*, 6, 5.

L'Ecriture nous dit que Dieu a fait de Moïse un grand saint, à cause de sa douceur : *In lenitate ipsius sanctum fecit illum* (Eccli. 45, 4).

Les hommes de douceur s'applaudiront d'avoir mis leur joie dans le Seigneur, dit Isaïe : *Addent mites in Domino lætitiam*, 29, 19.

L'homme doux, dit saint Chrysostôme, est agréable et aimable à ceux qui le fréquentent ; il plaît même à ceux qui ne le connaissent que de nom. Vous ne trouverez personne qui, entendant parler d'un homme plein de douceur, ne désire de le voir, de l'approcher, et ne regarde comme un gain de jouir de son amitié (3).

On obéit avec plaisir à un homme doux, on prévient même ses désirs, et on va volontiers au-delà même de ce qu'il a commandé, parce qu'il possède les cœurs par sa douceur.

Rien ne gagnait si bien les cœurs à saint François de Sales que sa douceur inaltérable, à l'épreuve de toutes les contradictions. On sait que l'acquisition de cette vertu lui avait coûté bien des combats. Nous apprenons de lui-même qu'il était naturellement vif et porté à la colère, et l'on remarque dans ses écrits un certain feu, une sorte d'impétuosité qui ne laissent aucun lieu d'en douter.

Dès sa jeunesse, il se fit les plus grandes violences pour réprimer les saillies de la nature ; et à force d'étudier à l'école de Jésus et de Marie, doux et humbles de cœur, il vint à bout d'établir sur les ruines de sa passion dominante le règne de la douceur, qui a fait son caractère distinctif. Ce fut surtout cette vertu qui dessilla les yeux aux calvinistes les plus opiniâtres, et qui arracha soixante-douze mille âmes à l'hérésie.

(1) Part. 2, serm. de omnib. Sanctis.
(2) Homil. de Mansuet.
(3) Homil. de Mansuet.

Digitized by Google

Ce grand saint avait un talent admirable pour gagner le cœur de ses ennemis : c'était de n'opposer à leurs insultes et à leurs outrages que la douceur et les bienfaits.

Efforçons-nous d'acquérir l'esprit de douceur, qui est le véritable esprit du christianisme. Servons Dieu avec douceur ; soyons chrétiens parfaits, et par conséquent de véritables agneaux ; ne murmurons pas ; ne cessons de montrer une douceur imperturbable. Soyons doux ; la patience naît de la douceur. Ces deux vertus sont le caractère propre de la piété chrétienne, et en les pratiquant nous imiterons Jésus et Marie, sa sainte Mère.

Digitized by Google

CXIV

SILENCE DE MARIE.

Marie, dit saint Bernard, aimait tellement la vertu du silence, que dans les quatre évangélistes on ne trouve pas qu'elle ait parlé plus de quatre fois. D'abord à l'ange, mais encore après qu'il lui eut adressé plusieurs fois la parole. Ensuite à Elisabeth : la voix de sa salutation ayant fait tressaillir Jean dans le sein de sa mère, et celle-ci la louant, Marie alors élève la voix pour glorifier le Seigneur. En troisième lieu, quand elle parla à son Fils, qui était âgé de douze ans et qui enseignait dans le temple, pour lui exprimer l'inquiétude que Joseph et elle avaient ressentie en le cherchant. Quatrièmement, aux noces de Cana, à son Fils et à ceux qui servaient (1).

La bienheureuse Vierge, dit saint Bernardin de Sienne (2), a fait entendre d'excellentes paroles, des paroles d'une ardente charité. Comme d'un vase plein de vin délicieux il ne peut sortir que du vin exquis, ou comme il ne peut sortir d'une fournaise enflammée qu'un feu ardent, de même il n'a pu sortir de la bouche de la Mère de Jésus-Christ que des paroles parfaites et embrasées du plus ardent amour.

Notre admirable Souveraine et Maîtresse a prononcé peu de paroles, mais elles sont solides et pleines d'un sens profond. Sept fois elle a parlé, ce qui représente mystiquement les sept dons du Saint-Esprit dont elle était remplie. (Ce nombre de sept s'accorde avec le nombre de quatre de saint Bernard, comme on va le voir.) Elle parle deux fois avec l'ange, disant d'abord : Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme? Et ensuite : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole (Luc. 34, 38). Deux fois aussi chez Elisabeth : d'abord en la saluant; ensuite dans son cantique de louanges, le *Magnificat* (Luc. 1. 40-46, etc.). Deux fois également avec son Fils : d'abord dans le temple, quand elle dit : Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? Voilà que, pleins de douleur, votre père et moi nous vous cherchions (Luc.

(1) In Nativit. B. Mariæ, serm. 3.
(2) De septem verbis B. Virginis, serm. 9.

Digitized by Google

2, 48). Et ensuite aux noces de Cana, quand elle lui dit : Ils n'ont pas de vin. Enfin à ceux qui servaient : Faites tout ce qu'il vous dira (Joan. 2, 3-5). Et en toutes ces circonstances Marie dit peu de paroles. Ces sept paroles sont sept actes d'amour par degré et par ordre, comme sept flammes qui s'échappent de la fournaise de son cœur plein d'amour.

Ecoutez saint Bonaventure (1) : Nous verrons évidemment, dit-il, la grâce des paroles de Marie en suivant l'Evangile. Nous trouvons sept sentences admirables sorties de sa suave bouche, adressées à l'ange, à l'homme et à Dieu : deux à l'ange, deux à l'homme, trois à Dieu. Marie adresse à l'ange une parole de chasteté et une parole d'humilité. Une parole de chasteté quand, répondant à l'ange, elle dit : Comment cela se fera-t-il, car je ne connais pas d'homme? C'est ici la condamnation des impudiques, qui ne disent pas des paroles chastes et pures, mais charnelles, impures et honteuses. Marie adresse à l'ange une parole d'humilité dans cette réponse : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. C'est ici la condamnation des superbes et des arrogants, qui ne pensent ni ne parlent d'eux-mêmes en toute humilité, mais qui tiennent un langage de jactance et d'orgueil. Marie adresse à l'homme une parole de charité et une parole de vérité. Une parole de charité dans sa salutation, une parole de vérité dans l'instruction qu'elle donne. Une parole de charité quand elle salue si affectueusement la mère du précurseur, que cet enfant tressaille dans le sein d'Elisabeth. C'est ici la condamnation des rancuniers, qui parlent sans charité au prochain, ou qui refusent de lui parler. Marie dit une parole de vérité quand, le vin manquant aux noces, elle dit à ceux qui servent : Faites tout ce que mon Fils vous dira. Ces paroles sont une leçon pour ceux qui enseignent aux autres non le bien, mais le mal, et qui conseillent ce qui est mauvais. Marie adresse aussi trois paroles à Dieu. Marie parle donc plus avec Dieu qu'avec l'ange et qu'avec l'homme, n'ayant parlé que deux fois avec l'ange, deux fois avec l'homme, mais trois fois avec Dieu.

Hélas ! hélas ! quelle condamnation pour un grand nombre qui parlent si rarement à Dieu par leurs prières, et si souvent avec les hommes par des fables inutiles et souvent très-nuisibles ! Marie eut pour Dieu une parole d'action de grâces, de plainte, de compassion : d'action de grâces pour ce qui la regarde elle-même, de plainte pour avoir perdu son Fils, de compassion pour le manque de vin. Marie a une parole d'action de grâces pour Dieu quand elle dit à Dieu qui l'avait regardée pour son humilité : Mon âme glorifie le Seigneur (Luc. 1, 46). Cette parole est la condamnation des ingrats, qui, hélas ! pour de nombreux et grands bienfaits, rendent peu de grâces à Dieu, et qui quelquefois se servent de ses dons pour s'en glorifier et le mépriser. Marie a une parole de plainte ver-

(1) Specul. B Mariæ Virg., lect. 6.

Digitized by Google

Dieu quand, ayant perdu son cher Fils pendant trois jours, elle lui dit : Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? et elle ajoute : Voilà que, pleins de douleur, votre père et moi nous vous cherchions (Luc. 2, 48). Ceci est contre les indévots, qui ne cherchent pas Jésus dans l'amertume de leur cœur quand ils l'ont perdu pendant longtemps, ayant mis de côté la dévotion. Marie a une parole de compassion vers Dieu quand, aux noces de Cana, elle dit à son Fils : Ils n'ont pas de vin (Joan. 2, 3). C'est ici la condamnation des hommes sans pitié, qui ne sont point émus du besoin d'autrui, et qui oublient leurs semblables soit auprès de Dieu, soit auprès des hommes. Ah ! Marie, notre avocate, voici qu'il est nécessaire que vous vous adressiez à votre Fils en notre faveur, parce qu'il y en a un grand nombre parmi nous qui n'ont pas de vin : le vin de la grâce du Saint-Esprit, le vin de la componction, le vin de la piété, le vin de la consolation spirituelle ; ce vin dont parle saint Bernard quand il dit : Que j'ai souvent besoin, mes frères, vu vos larmoyantes plaintes, de prier la Mère de miséricorde pour qu'elle dise à son Fils si bon que vous n'avez pas de vin ! Et, je vous l'assure, si vous vous adressez à elle en toute confiance, elle viendra à votre secours, parce que la Mère de miséricorde est pleine de bonté. Car si elle eut pitié de ceux qui l'avaient invitée, elle aura encore plus compassion de vous quand vous l'invoquerez pieusement (1).

Marie, dit Philippe de Harvenge (2), garde le silence, elle s'occupe de Dieu, elle le médite ; elle s'attache à l'invisible, elle se réjouit en lui, elle est suspendue par d'ardents désirs aux choses intérieures et éternelles (2).

Les anciens philosophes, dit le P. Poiré (3), ont estimé que le silence était l'unique entrée de la sagesse, et quelques uns obligeaient leurs disciples à l'observer cinq ans avant de leur donner des leçons, comme si la plus importante eût été d'apprendre à se taire ; ils en avaient même fait une divinité qui avait la bouche scellée. Mais pourquoi aller puiser dans ces eaux bourbeuses et nous exposer au reproche que le Seigneur fait par son prophète : Mon peuple, dit-il, a commis deux grands maux : il m'a abandonné, moi qui suis la fontaine de vie, et il s'est creusé des citernes qui ne peuvent conserver l'eau. Allons donc à notre divin Maître, dont il est dit qu'il passa trente ans dans la retraite et le silence, et qu'il n'en employa que trois à la prédication de l'Evangile, quoique la fin de sa mission regardât l'instruction du monde et la formation de ses disciples ; mais comme son exemple devait enseigner plus efficacement que sa parole, il donne beaucoup plus de temps à l'un qu'à l'autre.

(1) Serm. 4.
(2) Comment. in Cant., lib. 4, cap. 10.
(3) 1er traité, ch. 11.

Digitized by Google

On demandait un jour à un grand serviteur de Dieu ce que Dieu lui avait dit dans l'oraison : « Dieu est sage, répondit cet homme, il parle peu; mais au moins nous apprend-t-il par sa conduite que nous devons adorer son silence éternel, le méditer à loisir et l'aimer de toute notre âme. »

Oh ! qu'il est surprenant et plein de merveilles ! La nature corrompue se plaît à ne rien faire des mains et à travailler de la langue ; mais la nature réparée fait tout le contraire, imposant le silence à sa langue, et engageant ses mains au travail.

Il est étrange que le Verbe du Père, la parole substantielle soit devenue muette. Le Fils de Dieu est venu ici-bas afin de rendre témoignage à la vérité ; et il y a fait son entrée par un silence de neuf mois et par une humiliation qui est la plus grande aussi bien que la première de sa très-sainte vie. O Sagesse éternelle, que vous êtes profonde ! N'est-ce pas vous qui renfermez tous les trésors de la science et tous les secrets de la Divinité ? Pourquoi donc vous taisez-vous ? Pourquoi garder un silence si long et si rigoureux ? Vous n'étiez point en péril de tomber dans l'excès des paroles : il ne pouvait sortir que des oracles de votre bouche sacrée : vous ne pouviez prononcer que des paroles de vie et de vie éternelle, au témoignage d'un des plus grands de vos apôtres, et cependant vous ne dites mot. C'est sans doute pour nous apprendre qu'il est bien plus sûr de se taire que de parler, quoique en votre personne adorable cela fût égal. Le dévot saint Bernard triomphe sur ce sujet, expliquant ce passage de l'Evangile : C'est mon Fils bien-aimé, écoutez-le. Car, s'adressant à notre Seigneur Jésus-Christ, il le fait de cette sorte : Voici, mon cher Maître, l'ordre du Père éternel, que l'on vous écoute. Commencez donc, s'il vous plaît, à parler. Jusques à quand garderez-vous ce silence ? Jusques à quand vous cacherez-vous ? Vous vous êtes tû longtemps et bien longtemps, pour ne pas dire trop ; mais enfin vous avez permission du Père pour nous instruire. Combien de temps, ô Vertu, ô Sagesse incréée, demeurerez-vous cachée parmi le peuple comme un homme ordinaire, comme un pauvre ignorant ? Et un peu après il continue ainsi : Quand le Sauveur observait ce long silence et qu'il se cachait avec tant de soin, pensez-vous qu'il craignît la vaine gloire, lui qui était la véritable gloire du Père ? Il la craignait, certes, mais non pas pour lui ; il la craignait pour nous qui avons tant de sujets de redouter cette peste. Mais le plus aimable silence de ce divin Sauveur est celui de sa passion ; il se voit chargé de calomnies, accusé injustement, traité comme un séditieux, comme un fou, comme un blasphémateur ; on lui donne des soufflets, on lui crache au visage, on lui déchire tout le corps dans la flagellation, on le couronne d'épines. A tout cela, Jésus se tait, dit l'Evangile. Hérode l'interroge ; il ne répond point, parce qu'il ne s'agit que de satisfaire la curiosité de ce prince. On poursuit son procès devant Pilate ; les princes des prêtres et les anciens d'entre les Juifs le chargent d'injures, le président le presse

Digitized by Google

de se défendre, et Jésus se tait. Ce silence fait naître un grand étonnement dans l'âme de son juge aussi bien que dans l'esprit du prophète, qui, plusieurs siècles d'avance, l'explique en cette sorte : Il a été offert à la mort parce qu'il l'a voulu, et il n'a pas ouvert sa bouche, étant conduit comme un agneau à la boucherie ; on l'a tondu et même écorché, et ce tendre agneau est demeuré muet. Voilà le grand modèle du silence et le premier exemplaire d'une vertu si peu connue dans ce monde.

Et voici le second : c'est Marie, Mère de Jésus, la plus excellente copie de ce divin original, et celle qui a le plus participé à l'esprit de retraite et de silence de son divin Fils.

N'est-il pas surprenant que le ciel et la terre, les anges et les bergers parlent du grand mystère de la naissance d'un Dieu, et que la Vierge sacrée qui en est l'auguste Mère demeure en silence? Elle connaît les grandeurs, elle voit les bassesses. elle participe à la gloire et aux humiliations du divin Enfant, sans prononcer une seule parole ; elle reçoit les pasteurs qui viennent à la crèche, elle écoute ce qu'ils disent de l'apparition des anges, et elle demeure en silence, et l'évangéliste nous dit d'elle : Marie conservait toutes ces choses en elle-même, les repassant dans son cœur : *Maria conservabat omnia verba hæc, conferens in corde suo* (Luc. 2, 19). Est-il possible, ô Vierge bienheureuse, que vous n'ayez point de paroles pour exprimer un mystère si grand et si admirable? Il est certain que vous le feriez beaucoup mieux que de pauvres gens de la campagne, simples et sans lumières. Appréhendez-vous que votre témoignage ne soit suspect, parce que vous êtes mère? Au moins pourriez-vous faire quelque élévation vers Dieu et célébrer ses louanges dans une telle occasion, comme vous le fîtes chez Zacharie, quand il fut question de répondre à sainte Elisabeth. Mais il faut prendre garde que le cantique qu'elle fit alors entendre fut une adresse de son incomparable modestie ; sa cousine donnait des louanges à sa foi, et pour la détourner de la pensée de ses propres mérites et appliquer son esprit aux grandeurs de Dieu, elle entonna ce beau cantique : *Mon âme glorifie le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur.* Mais ici que les nouveaux adorateurs de Jésus enfant ne sont occupés qu'à publier ses grandeurs particulières et qu'ils ne parlent point de sa sainte Mère, elle persévère dans le silence. Si cette admirable Vierge parlait, il faudrait nécessairement que ce fût de l'excès des miséricordes de Dieu envers elle de lui avoir donné son Fils unique ; car quelle autre chose pourrait-elle dire en cette occasion? Et cependant ce discours enfermait sa plus haute élévation, parce qu'il n'y a rien de comparable à la dignité de Mère de Dieu. Or, c'est un point arrêté dans son esprit de ne jamais rien dire à son avantage, ni directement ni indirectement.

Nous pouvons considérer une autre raison du silence de la sainte Vierge et le regarder comme une imitation de celui du Père éternel, dont elle

Digitized by Google

est la très-digne Epouse. Le Père garde un profond silence sur son Fils, quoiqu'il soit l'unique objet de sa complaisance et de son amour; ils ont un commun secret entre eux, ils se parlent l'un à l'autre, mais ils ne le manifestent point à la terre indigne de le connaître par son orgueil et par sa dissolution, à la réserve des bergers, des mages, du saint vieillard Siméon et de sainte Anne la prophétesse. Le saint Enfant demeure caché, personne ne lui rend hommage, et il se tient dans la captivité volontaire des autres enfants; il ne parle pas même à sa sainte Mère, ni à saint Joseph. La sainte Vierge, voulant donc se conformer à la conduite du Père éternel et à celle de son Fils, se tient en silence. Silence sacré et mystérieux, qui est une impression de celui de Jésus; car c'est un des droits de son état caché de nous mettre en silence, selon cette expression d'un prophète : Que l'univers se taise en sa présence : *Sileat a facie ejus omnis terra* (Habacuc, 2, 20). Que toute chair se taise en présence de Jéhova; car il s'est réveillé de son sommeil, il s'est levé de sa demeure sainte : *Sileat omnis caro a facie Domini, quia consurrexit de habitaculo sancto suo* (Zachar. 2, 13). Que veut dire ici l'Ecriture, sinon de nous commander d'adorer par notre silence le silence que garde le Verbe incarné dès qu'il commence à sanctifier notre nature? Quand Dieu parle, il faut se taire et l'écouter; mais s'il se tait lui-même, combien sommes-nous plus obligés d'imiter son silence? C'est ce que fait excellemment notre divine Maîtresse, et par son opération à l'égard de son Fils et par l'impression de son Fils en elle. C'est son partage dans le saint temps de l'enfance du Sauveur, c'est sa voie, c'est sa vie. Son état intérieur et extérieur est un état de silence où elle adore la Parole éternelle qu'elle voit muette devant ses yeux; elle passe du silence à l'adoration dans un silence de transformation, silence de lumière et de ravissement, plus éloquent dans les louanges du Seigneur Jésus que l'éloquence même. C'est un silence opéré par celui du divin Enfant, qui tire sa Mère à lui dans son propre silence, et qui consomme en sa divinité abaissée toute parole et toute pensée de sa créature. N'est-ce pas un prodige que les anges et les hommes parlent à Marie, et que Marie ne parle point, le silence de Jésus ayant plus de pouvoir pour la tenir dans un silence sacré que les paroles des anges et des hommes n'ont de force pour la faire parler d'un si grand mystère? Les bergers courent et parlent, et la divine Mère est en repos et en silence. Les rois arrivent, ils font parler toute la ville de Jérusalem, et Marie est en retraite et en silence. Le saint vieillard Siméon parle dans le temple, et avec lui Anne la prophétesse, et tous ceux qui attendent la rédemption d'Israël; et la bienheureuse Vierge porte et soigne son Fils en silence, parce qu'elle est divinement occupée du silence de ce divin Enfant, et toutes les actions qu'elle fait, tous les services qu'elle lui rend, tout ce qu'elle souffre pour lui et avec lui n'interrompt point son silence. Elle

Digitized by Google

va en Égypte, elle en revient, elle obéit à son époux saint Joseph, elle fait tous ses voyages, sans que l'on apprenne qu'elle ait dit un seul mot.

La grâce de Mère de Dieu ayant rapport à l'enfance de notre Seigneur, qui est un état de silence, elle oblige la sainte Vierge à la retraite et au silence. Et voilà notre second modèle et la Maîtresse dont nous devons apprendre la pratique d'une vertu sans laquelle on ne peut être véritablement religieux, au sentiment de l'apôtre saint Jacques : Si quelqu'un de vous, dit-il, croit avoir de la religion et ne met pas un frein à sa langue, mais séduit lui-même son cœur, sa religion est vaine : *Si quis putat se religiosum esse, non refrœnans linguam suam, sed seducens cor suum, hujus vana est religio*, 1, 26. Et Joseph, l'heureux époux de cette auguste Princesse, apprit du divin Enfant et d'elle cette modération de la langue dont nous parlons; ils étaient tous les deux dans l'admiration des choses que l'on disait de l'Enfant-Dieu et qui se passaient en lui (Luc. 2, 33). C'étaient les deux chérubins en tête du nouveau propitiatoire, qui avaient des yeux pour le regarder et un cœur pour l'aimer. C'était l'unique occupation de toute leur vie, et surtout pendant les quarante jours qu'ils demeurèrent dans la pauvre étable de Bethléem. Dans tout l'Evangile on ne trouve pas un seul mot proféré par saint Joseph. On peut, sans faire violence au texte sacré, lui attribuer ce passage d'Isaïe : Le silence cultivera la justice, 32, 17, parce que la justice se conserve et s'accroît en parlant beaucoup à Dieu et peu aux hommes. Le silence est comme le lit où reposent toutes les vertus.

Toutes les personnes intérieures, et que l'on nomme des hommes d'oraison, ont aimé la retraite et le silence, à l'imitation des trois personnes de la très-sainte Famille. Où pensons-nous que le grand patriarche des religieux d'Occident, saint Benoît, ait appris les règles du silence qu'il pratiqua dès l'âge de quatorze ans, et qu'il laissa depuis à ses disciples dans l'excellent livre de sa *Morale*, sinon aux pieds de la Mère de Dieu? Etant encore petit enfant, il passait plusieurs heures chaque jour devant une image de cette divine Mère, et il quittait tout autre divertissement pour avoir le plaisir de converser avec elle (1).

L'intempérance de la langue, dit saint Jean Climaque en son *Echelle mystérieuse*, est le trône où la vaine gloire se produit avec pompe; c'est le caractère des ignorants, c'est une entrée à la médisance, c'est la mère de la raillerie, c'est l'ouvrière du mensonge, c'est la ruine de la componction, c'est l'introductrice de l'attiédissement, c'est l'avant-courrière du sommeil, c'est la dissipatrice de la méditation, c'est l'anéantissement de la garde intérieure de soi-même, c'est le refroidissement de la ferveur, c'est l'obscurcissement de la lumière de l'esprit dans la prière.

(1) Surius in ejus vita.

Digitized by Google

Au contraire, le silence accompagné de connaissance et de sagesse est le père de l'oraison, c'est l'affranchissement de la captivité de l'âme, c'est la conservation du feu divin qui l'embrase, c'est la vigilance sur ses pensées, c'est la sentinelle qui découvre les ennemis, c'est comme une prison intérieure où l'on entre en esprit pour pleurer ses fautes, c'est l'ami des larmes, c'est l'excitateur du souvenir de la mort, c'est un peintre spirituel qui représente au vif les supplices de l'enfer, c'est un sage et curieux observateur des jugements divins et éternels, c'est le coadjuteur fidèle de la pénitence, c'est l'ennemi de la confiance présomptueuse, c'est le compagnon inséparable de la tranquillité de l'esprit, c'est l'adversaire du désir ambitieux de dominer les autres, c'est l'accroissement des lumières du ciel dans notre âme, c'est l'aide de la contemplation, c'est un avancement invisible de la vertu, c'est une secrète élévation de l'âme vers Dieu. L'ami du silence s'approche de Dieu, et rentrant d'une manière toute cachée dans sa familiarité sainte, il est éclairé de ses divines lumières (*Id. ut supra*).

Il faut avouer qu'il n'y a rien de plus riche et de plus fécond que l'expression de ce grand maître de la solitude et du silence. Il a fait l'anatomie du silence avec tant d'adresse, qu'on ne peut rien ajouter aux qualités qu'il y découvre. Il est bien probable que les Pères du désert participaient à sa lumière, puisqu'ils observaient ce précieux silence avec tant de soin. L'abbé Agathon porta trois ans une petite pierre dans sa bouche pour ne pas parler; et quand on lui en demanda la raison, il répondit par ce mot du Sage : Celui qui garde sa bouche garde son âme, mais celui qui est inconsidéré en ses paroles tombera en beaucoup de maux : *Qui custodit os suum, custodit animam suam; qui autem inconsideratus est ad loquendum, sentiet mala* (Prov. 13, 3). Saint Bernard ne croit pas que l'on puisse conserver la pureté de cœur si on néglige le réglement de la langue. Il n'est pas nécessaire que la langue s'abandonne aux déréglements visiblement criminels, il suffit qu'elle soit inconsidérée pour nous précipiter dans de grands désordres.

Ecoutez Albert le Grand (1) : La bienheureuse Vierge savait ce que dit Isaïe : Dans votre silence et votre espoir sera votre force : *In silentio et spe erit fortitudo vestra*, 30, 15. Lorsqu'elle priait pour la délivrance du genre humain, elle espérait être exaucée. Mais entendant l'ange qui lui parlait de cela, elle garda longtemps le silence, sachant ce qu'avait dit Moïse : Arrêtez-vous, et considérez les merveilles que le Seigneur fera aujourd'hui : *State, et videte magnalia Domini quæ facturus est hodie* (Exod. 14, 13). Alors, écoutant l'ange qui lui parlait avec tant de sagesse, elle suivit le conseil de l'Ecriture (Eccl. 6), elle l'écouta, préparant une prudente réponse; elle l'écouta longtemps en silence, lui par-

1 In cap. 1 Lucæ.

Digitized by Google

lant, la saluant, la fortifiant, et lui annonçant les merveilles qui devaient s'opérer en elle, mettant en pratique ces paroles de l'Esprit saint : Ecoutez en silence, et votre réserve sera de bonne grâce : *Audi tacens, et pro reverentia accedet tibi bona gratia* (Eccl. 32, 9).

Vous verrez la prudence de la Vierge dans les moments où elle est obligée de parler, si vous faites attention à qui elle parle, de quoi elle parle, où elle parle, combien ses paroles sont admirables, combien de fois elle parle, quand et comment elle parle : *Videbis custodiam Virginis, si attendas cui, quid, ubi, quantum, quoties, quando et quomodo locuta sit.*

A qui parle-t-elle? A quatre diversités de personnes : à l'ange, à son Fils, à sa vieille parente, aux serviteurs des noces de Cana. Par là elle nous apprend à parler avec les anges par la contemplation, avec Dieu par la prière ; à ne parler qu'avec des personne graves, connues, pleines de l'esprit de Dieu, comme Elisabeth ; à tenir un langage respectueux et d'action de grâces ; enfin, à ne parler que pour des choses nécessaires à ceux qui s'occupent des besoins temporels. Voulez-vous savoir de quoi elle parle? Avec l'ange, elle parle des mystères et des craintes ; avec son Fils, des mesures à prendre pour le propre salut, pour ne pas perdre Jésus, c'est-à-dire le salut ; avec sa cousine, elle ne laisse entendre que des félicitations sur les biens et des paroles de louange pour Dieu ; avec les serviteurs, elle parle des moyens de faire éclater la gloire de Dieu devant les hommes.

Si vous remarquez où elle a parlé, vous verrez que ce n'est point sur les places publiques, ni dans les grandes réunions, mais dans la cellule de la solitude à l'ange, dans le temple de la sanctification à son Fils, ou dans des noces honnêtes auxquelles elle assiste pour prouver qu'elle ne condamne point les mariages selon Dieu, quoiqu'elle-même se soit consacrée à la vie angélique de la virginité. Enfin, elle parle dans la maison du saint grand-prêtre avec Elisabeth.

Combien de fois parla-t-elle? L'Evangile n'en rapporte que sept.

Et ses paroles sont d'une élévation ravissante. Elle parle très-peu dans les questions de doute, sachant qu'il n'appartient pas à la femme d'enseigner dans l'Eglise. Elle parle peu encore dans la salutation et la demande des choses nécessaires ; mais elle s'étend dans les louanges de Dieu et les actions de grâces, chantant un cantique nouveau : Mon âme glorifie le Seigneur, etc., déclarant ainsi qu'il ne faut jamais cesser de louer Dieu.

Et quand Marie parle-t-elle? Elle ne parle que deux fois avant d'être prévenue ; et même alors c'est la nécessité de parler qui la prévient.

Mais avec l'ange elle ne parle qu'après une longue et mûre délibération.

Et lorsqu'elle salue sa cousine, l'ange avait déjà prévenu celle-ci que Marie avait conçu Dieu ; et Marie rend grâces, prévenue par les paroles

Digitized by Google

d'Elisabeth, qui se réjouissait des grands biens opérés en elle par le Seigneur.

Ayant perdu son Fils, le cherchant avec respect et empressement, elle est prévenue par la crainte de l'absence de son Fils, et, dans sa douleur, elle est engagée à lui demander pourquoi il avait agi ainsi. De même elle parle à ceux qui servaient, pleine de compassion, et prévenue par les besoins du prochain. C'est ainsi qu'on voit que la sainte Vierge n'a jamais parlé sans avoir des raisons graves de rompre son silence.

Si vous désirez savoir comment Marie a parlé, je vous dirai que c'est avec modestie, sagesse et respect.

Marie, dit Paul a Sancta Catharina (1), vénérait dans le silence le plus grand de tous les mystères, l'incarnation du Verbe dans son sein ; et par humilité elle avait gardé le silence, n'en avait parlé à personne, pas même à Joseph son époux. Elle savait que le silence de la louange plaît plus à à Dieu que la louange exprimée par de longs discours. Car Dieu est indicible, inénarrable, ineffable, puisqu'il possède une majesté infinie, une puissance infinie, une grandeur infinie. Qui donc pourrait le faire connaître par les paroles, puisqu'il n'y a aucune proportion entre le fini et l'infini? Ainsi le silence l'explique mieux que la langue, car il est infiniment au-dessus de tout ce qu'on peut dire de plus grand, de plus élogieux.

Marie, qui a toujours parlé peu, qui a toujours aimé le silence, très-éloignée de toute jactance, étonnée, frappée, hors d'elle-même, par la considération profonde de l'œuvre admirable qui s'était opéré dans son sein, et ravie en extase, n'osait manifester ce prodige inouï ; mais elle l'adorait en silence, jusqu'à ce que, par le souffle du Saint-Esprit dont elle était remplie, elle déclare par l'humilité le mystère qu'elle avait caché par humilité, en éclatant en actions de grâces. Sa profonde humilité la porte à entonner le sublime cantique du *Magnificat*, que l'Eglise chante tous les jours. Lorsqu'elle comprit, par les paroles de félicitation qu'Elisabeth lui adressa, que Dieu lui avait révélé ce grand mystère, et aussi à Jean-Baptiste, qui tressaillit dans le sein de sa mère à la présence du Christ qu'elle portait dans ses entrailles, alors ne pouvant plus cacher la merveille si grande de l'incarnation du Verbe éternel, et ne pouvant supporter d'être louée si haut par Elisabeth, elle rapporte à Dieu, seul auteur de toutes choses, les louanges qu'elle recevait, et lui rend grâces pour de si grands dons qu'il lui avait faits, disant : Mon âme glorifie le Seigneur.

L'état de mutisme naturel où se trouvent pendant leurs premières années les autres enfants, qui ne savent et ne peuvent parler tout au plus qu'en bégayant, fut pour notre Reine un état fécond en vertus héroïques (2). Les paroles étant une production de l'entendement et des indices

(1) De Cantico B. Mariæ Virg., præfat., lib. 3, cap. 1.

(2) Le P. Séraphin, *Cité mystique*, 3e partie : la Vierge Marie dans son enfance.

Digitized by Google

de la raison qui se développe dans le reste des enfants, si l'auguste Vierge ne parla point dès sa naissance, elle qui avait le parfait usage de la raison dès le premier instant de sa conception, ce n'est pas qu'elle ne pût le faire, mais c'est qu'elle ne le jugea pas à propos. Les forces naturelles manquent aux autres enfants pour remuer leur langue encore trop tendre et pour prononcer des paroles. Ce défaut ne se trouva point dans la Vierge enfant. Sa constitution était plus robuste que celle du reste des enfants des hommes, et si elle eût voulu se servir du domaine qu'elle avait sur toutes les créatures, toutes ses puissances et tous ses organes auraient obéi à sa volonté. Ainsi le silence de Marie enfant fut une grande vertu et une perfection toute spéciale en elle. Elle voulut cacher par ce moyen la science aussi bien que la grâce dont elle avait été si abondamment enrichie, et éviter par là l'étonnement qui se serait produit dans les autres, s'ils eussent entendu parler une enfant qui ne venait que de naître. Ce fut par une disposition particulière du Très-Haut que cette jeune Reine garda le silence de si bonne heure et toute sa vie.

Cette humble Vierge, dit saint Ambroise (1), était fort sérieuse en ses paroles ; elle en prononçait peu, et jamais que par charité ou par nécessité. Elle lisait beaucoup, aimant mieux l'entretien des morts qui s'expliquent dans leurs ouvrages que celui des vivants, parce que cette façon de converser ne nuit point au recueillement, à la retraite et au silence.

Les lèvres de l'admirable Vierge (2), aussi bien que celles de l'épouse des Cantiques, étaient liées d'un ruban d'écarlate, c'est-à-dire qu'une sainte pudeur l'empêchait de les ouvrir. C'est le modèle qui doit être imité de toutes les personnes qui aspirent à une dévotion solide, mais principalement des âmes religieuses, qui sont obligées par état à la perfection des conseils évangéliques, à la séparation des créatures et à une plus haute sainteté. Elles en ont d'admirables exemples en la Mère de Dieu. Si cet exemplaire nous est vénérable, et si nous ne pouvons le regarder qu'avec une sainte complaisance, il est juste que nous travaillions à tirer ses traits autant que notre faiblesse le pourra permettre, avec le secours de notre auguste Maîtresse. Disons-lui donc avec un de ses plus fidèles serviteurs : Je vous salue, Marie, Vierge solitaire et amoureuse du recueillement intérieur, ô la plus belle entre les filles de Jérusalem ! Ramassez, je vous prie, les pensées de votre esclave, qui se dissipent avec tant de facilité ; arrêtez cet esprit vagabond, afin qu'il n'ait plus que l'unique passion de connaître et d'aimer votre Fils, et de vous bénir avec lui dans toute la durée des siècles.

Que tout homme soit prompt à écouter et lent à parler, dit l'apôtre

(1) De B. Virg.
(2) La mère de Blémur, De Maria Virg.

Digitized by Google

saint Jacques : *Sit omnis homo velox ad audiendum, tardus autem ad loquendum*, 1, 19.

L'homme a la langue environnée de deux murs, des dents et des lèvres, pour lui apprendre à garder le silence.

Parlez par les œuvres, et non par la langue, dit saint Augustin : *Operibus loquantur, non vocibus* (1).

L'eau retenue s'élève, dit saint Grégoire ; l'âme silencieuse s'élève aussi. L'eau qui n'est pas arrêtée s'en va, se perd ; ainsi l'âme qui ne garde pas le silence s'en va çà et là, se dissipe, s'évapore, tombe, se perd et disparaît (2).

Celui qui n'a pas le rempart du silence, dit encore ce saint docteur, voit la cité de son âme ouverte aux traits de l'ennemi ; car, par ses paroles, l'âme se jette hors d'elle-même ; elle se découvre tout entière à son adversaire, qui la surmonte sans travail et sans peine, d'autant plus qu'elle aide elle-même son ennemi à la vaincre et à l'abattre (3).

Le Prophète royal disait à Dieu : Seigneur, mettez une garde à ma bouche et une porte à mes lèvres : *Pone, Domine, custodiam ori meo, et ostium circumstantiæ labiis meis*, 140, 3.

C'est avec raison, dit le pieux et savant Gerson, que les fondateurs d'ordres, sachant que les dangers de l'âme viennent presque tous de la langue, ont sagement ordonné le silence comme le meilleur préservatif et le meilleur remède, ajoutant des peines pour les infractions du silence. Et il est prouvé par l'expérience que là où la règle du silence est rigoureusement observée, là la religion, la vertu, la perfection brillent de tout leur éclat (4).

Les cieux proclament la puissance, la sagesse, la richesse, la gloire du Créateur ; cependant ils gardent le silence.

Le don le plus beau, le plus sublime, surtout pour une femme, c'est le silence, dit saint Jérôme : *Feminæ pulcherrimum donum, silentium* (5).

Heureuse l'âme qui, comme Marie, s'enivre aux sources des divins entretiens par son silence, disant souvent avec Samuel : Parlez, Seigneur, car votre serviteur vous écoute : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus* (1 Reg. 3, 9).

L'homme prudent se tait, disent les Proverbes : *Vir prudens tacebit*, 11, 12.

Des trésors précieux sont cachés dans une bouche fermée, dit l'Ecclésiastique : *Bona abscondita in ore clauso*, 30, 18.

(1) Serm. 2 in Evang. Luce.
(2) Lib. 7 Moral., c. 7.
(3) In Pastor., p. 3, admon. 15.
(4) T. 11, in respons. ad 4 9, q. 91, concl. 3.
(5) Ad Marcellam.

Digitized by Google

Le silence enflamme le cœur de l'amour de Dieu, dit saint François d'Assise : *Silentium calefacit cor amore Dei* (1).

Celui qui sait garder le silence, dit saint Pierre Damien (2), s'élève au-dessus de lui-même, parce que l'âme, renfermée dans le cloître du silence, grandit et s'élève jusqu'au ciel ; elle monte jusqu'à Dieu par ses célestes désirs, et elle est embrasée du feu sacré de l'amour divin ; elle puise à la source des eaux de la vie. Que le temple de votre cœur s'agrandisse donc par le silence ; que la structure des vertus s'élève par le silence.

La multitude des paroles n'est jamais sans péché, disent les Proverbes : *In multiloquio non deerit peccatum*, 10, 19. Oh ! s'écrie saint Bernard, que cette sentence est vraie, qu'il est impossible de parler beaucoup sans pécher (3) !

Celui qui parle trop blesse son âme, dit l'Ecclésiastique : *Qui multis utitur verbis, lædet animam suam*, 20, 8.

Liez votre langue, dit saint Ambroise, de crainte qu'elle ne se livre à des excès, qu'elle ne profère des paroles impures et qu'elle ne vous charge de péchés. Contenez-la, forcez-la de s'arrêter. Un fleuve qui déborde ramasse la boue (4).

La langue de l'insensé mène promptement à la confusion, disent les Proverbes : *Os stulti confusioni proximum est*, 10, 14. Les grands parleurs passent pour être des hommes vains, légers, menteurs, médisants, etc., ce qui leur est une honte et une confusion ; ils ont une réputation mauvaise.

Que nul d'entre nous, dit saint Bernard (5), ne méprise le temps, ce temps précieux que trop souvent on consume en paroles oiseuses ; car le temps est un don que l'homme a reçu, les jours qui lui sont donnés sont des jours de salut. La parole s'échappe et ne revient plus ; le temps s'écoule, et l'on ne peut le ressaisir. En perdant ces deux choses, l'insensé ne voit pas ce qu'il perd. Il est permis, dit-on, de s'amuser pour faire passer une heure. Pour faire passer une heure, pour faire passer le temps ! L'heure que la miséricorde du Créateur vous accorde pour faire pénitence, pour obtenir le pardon de vos péchés, pour acquérir la grâce, pour mériter la gloire ! Le temps qui vous est donné pour vous rendre propice la bonté divine, pour mériter d'entrer dans la société des anges, pour désirer de recouvrer l'héritage que vous avez perdu, pour aspirer au bonheur qui vous a été promis, pour ranimer votre volonté défaillante, pour pleurer les fautes dont vous vous êtes rendu coupable !

(1) S. Bonav. in ejus vita.
(2) Epist. 130.
(3) Serm. de tripl. custod.
(4) Lib. 1 de Cain et Abel.
(5) Serm de tripl. custod.

Digitized by Google

L'incontinence de la langue est la source de toutes les discordes, dit saint Grégoire : *Per linguæ incontinentiam discordiæ origo* (1).

La langue, dit saint Bernard (2), est une petite partie de nous-mêmes ; mais, si vous n'y faites pas attention, elle fait beaucoup de mal. Elle lèche par la flatterie, elle mord par la médisance, elle tue par le mensonge. Elle lie, et on ne peut la lier ; elle se glisse comme l'anguille, elle pénètre comme la flèche ; elle détruit l'amitié, elle multiplie les ennemis, elle excite les disputes, elle sème la zizanie ; d'un seul coup elle frappe et tue beaucoup d'hommes ; elle est caressante et trompeuse, toujours prête à faire le mal. Nous disons : Une parole est quelque chose de léger. A la vérité, une parole est quelque chose de léger, puisqu'elle vole avec vitesse, mais elle blesse grièvement ; elle passe comme une flèche, mais elle brûle cruellement ; elle pénètre facilement dans l'âme, mais elle en sort difficilement ; on la laisse tomber légèrement, mais il est presque impossible de la reprendre ; elle circule facilement, et c'est pour cela qu'elle viole si aisément la charité.

Remarquez que l'apôtre saint Jacques énumère douze maux, douze désordres et ravages que cause la langue imprudente et mauvaise : 1° elle est semblable à un cheval indompté ; 2° elle soulève des tempêtes ; 3° c'est une étincelle qui forme un vaste incendie ; 4° elle est un monde d'iniquité ; 5° elle souille le corps ; 6° elle désole tout le cours de la vie ; 7° elle puise son ardeur au feu de l'enfer ; 8° elle est plus indomptable que les bêtes féroces, et personne ne peut la maîtriser ; 9° c'est un mal inquiet qui ne cesse d'agir ; 10° elle est pleine d'un venin mortel ; 11° elle maudit le prochain ; 12° elle est une fontaine d'où découle une eau amère (cap. 3).

Il faut donc imiter Marie dans son silence, qui lui fit pratiquer tant de vertus, et, lorsque nous serons obligés de parler, imiter encore Marie dans ses paroles.

(1) Lib. 5 Moral.
(2) Serm. de custod. linguæ, manus et cordis.

Digitized by Google

CXV

RETRAITE ET SOLITUDE DE MARIE.

Marie, jusqu'à l'âge de quatorze ans, est dans une profonde retraite, enfermée volontairement dans le temple du Seigneur; là elle ne pense qu'à Dieu, elle ne respire et ne vit que pour Dieu; là rien ne la distrait, rien ne peut la distraire, elle est toujours recueillie en Dieu. Aussi fait-elle des progrès immenses dans la grâce et dans toutes les vertus.

Sortant du temple, qui est sa première retraite, elle se retire dans sa pauvre maison de Nazareth, où elle continue sa sainte retraite. Nul ne s'approchait de sa demeure sans sa permission. Là elle vivait fermée comme dans le temple; et lorsque l'ange Gabriel fut envoyé à cette Vierge et qu'il fut arrivé à sa maison, il frappe à sa porte, dit saint Bernardin de Sienne (1), et lui adresse ces paroles des Cantiques, 5 : Ouvrez-moi, ma sœur : *Aperi mihi, soror mea.* Elle ouvre à l'ange; et alors, ainsi que le rapporte saint Luc, 1, 28, l'ange étant entré où elle était, la trouva non errante, non discourant sur la place publique et allant par les chemins et dans les maisons, mais tranquille, seule dans sa maison de retraite. Elle instruit ainsi les vierges et les femmes à ne pas courir çà et là par les maisons voisines, à ne pas chercher les spectacles et la vue du monde, mais à demeurer chez elles dans la retraite pour conserver leur vertu de virginité, de chasteté.

La vie entière de Marie se passe dans la plus stricte et la plus avantageuse retraite.

Venez à l'écart, en un lieu désert, pour vous reposer un peu, dit Jésus-Christ à ses apôtres : *Venite seorsum in desertum locum, et requiescite pusillum* (Marc. 6, 31). Marie était toujours à l'écart, en un lieu désert; là elle se reposait dans la paix et les faveurs célestes.

Jésus-Christ, dit saint Marc, se retirait dans le désert : *Et erat in deserto*, 1, 13. Il se retira tout seul de nouveau sur la montagne, dit saint Jean : *Fugit iterum in montem ipse solus*, 6, 15. Ce saint exercice, il le pratique souvent : *Fugit iterum.* Il passait les nuits entières dans la re-

(1) De Laudibus virginit., serm. 18, c. 1.

Digitized by Google

traite et la prière, dit saint Luc : *Erat pernoctans in oratione Dei*, 6, 12.

Jésus-Christ passe dans la retraite les trente premières années de sa vie. Marie, son auguste Mère, ne cessa de l'imiter dans sa retraite.

Tous les saints ont aimé et pratiqué la retraite. C'est cette vertu héroïque qui peuple les déserts, les montagnes, les forêts de cette multitude d'anges terrestres.

On ne trouve pas Jésus-Christ dans la foule, sur les places publiques, dit saint Ambroise (1). Jésus-Christ n'est pas amateur de ces lieux, car Jésus-Christ est la paix ; dans le monde il y a discorde et désunion. Jésus-Christ est justice, le monde iniquité ; Jésus-Christ est laborieux, sur les places publiques est l'oisiveté ; Jésus-Christ est charité, le monde est médisant ; Jésus-Christ est foi et simplicité, le monde fraude et perfidie ; Jésus-Christ est dans l'Eglise, dans le monde sont les idoles. Ce tableau de Jésus-Christ s'applique à sa sainte Mère.

On ne trouve Jésus et Marie que dans la retraite.

Les plus grands d'entre les saints, dit l'*Imitation de Jésus-Christ*, ont toujours évité autant qu'ils l'ont pu le commerce des hommes, et ont choisi la solitude pour vivre de Dieu et pour Dieu : *Maximi sanctorum humana consortia, ubi poterant, vitabant ; et Deo in secreto vivere eligebant* (2).

Comme la terre cache l'or dans ses entrailles, comme la mer cache les perles, et comme le sol recouvre les racines des arbres, ainsi la vertu des humbles et des saints est toujours cachée en ce monde par l'amour de la retraite.

J'ai fui, je me suis éloigné, j'ai établi ma demeure dans la solitude : *Elongavi fugiens, mansi in solitudine*, dit le Psalmiste, 54, 8.

Le désert se réjouira, dit Isaïe (cap. 35) ; la solitude sera dans l'allégresse et fleurira comme un lis. Elle germera de toutes parts ; ses hymnes, ses transports témoigneront sa joie. La gloire du Liban lui est donnée, la beauté du Carmel et la fertilité de Saron. Reconnaissez la gloire du Seigneur et la grandeur de mon Dieu. Voilà votre Dieu ; il vient lui-même et vous sauvera. Alors les yeux des aveugles et les oreilles des sourds seront ouverts, le boiteux sera agile comme le cerf, la langue du muet sera prompte et rapide ; alors les rochers du désert seront brisés, des fleuves arroseront la solitude. La terre la plus aride est devenue un lac, des fontaines jaillissantes arrosent des terres desséchées ; là où habitaient les serpents s'élèvera la verdure des roseaux et des joncs, et là sera une voie, la voie sainte ; l'impur n'y passera pas, les insensés n'y marcheront pas ; aucun lion, nulle bête farouche n'y entrera. C'est le chemin des hommes qui ont été délivrés ; le Seigneur les a rachetés, ils retournent à lui, ils

1) Lib. 3 de Virg.
2) Lib. 1, cap. 20, n. 1.

Digitized by Google

accourent à Sion en chantant ses louanges. Une joie éternelle couronne leur tête; ils vivront désormais dans l'allégresse et le ravissement, la douleur et les gémissements ont fui à jamais leurs cœurs.

La solitude, dit saint Jérôme, est la forme et la règle de la sagesse; la solitude est par elle-même une prédication à la vertu. On trouve le chemin du ciel en s'éloignant du monde (1).

La retraite est l'école du paradis; c'est pourquoi Dieu dit par Osée: Je conduirai cette âme dans la solitude, et je parlerai à son cœur: *Ducam eam in solitudinem, et loquar ad cor ejus*, 2, 14.

O solitude, s'écrie saint Jérôme, printemps chargé des fleurs de Jésus-Christ! O solitude, dans laquelle naissent les pierres précieuses dont parle l'Apocalypse, et dont la cité du grand Roi est construite! O solitude, qui parle familièrement à Dieu dans la joie! Que faites-vous, mon frère, dans le siècle, vous qui êtes plus grand que le monde? Combien de temps encore les ombres des toits vous écraseront-elles? Combien de temps encore la belle prison des villes vous tiendra-t-elle captif, Héliodore (2)?

C'est dans la solitude que Dieu choisit Abraham et Moïse. C'est dans la solitude que la manne descend du ciel et nourrit le peuple d'Israël. C'est dans la solitude qu'Elie est enlevé sur un char de feu, que David est choisi pour être roi. C'est dans la solitude que les apôtres sont remplis de tous les dons du Saint-Esprit et transformés en hommes divins.

Celui qui t'habite, ô solitude, dit saint Basile (3), s'élève au-dessus de lui-même, parce que l'âme ayant faim de Dieu se met au-dessus de tout ce qui est terrestre; elle est suspendue à la forteresse de la contemplation; séparée du monde, elle vole vers le ciel, et en s'efforçant de voir celui qui est au-dessus de tout, elle foule aux pieds tout le reste. La vie de la solitude est l'école de la céleste doctrine et l'arsenal des arts divins. Là on n'apprend que Dieu seul; elle est le chemin qui conduit à Dieu; on trouve là tout ce qu'il faut pour avoir la connaissance de la suprême vérité. La solitude est le paradis de délices où l'on respire les suaves parfums des vertus; là les roses de la charité éclatent de leur couleur de feu; là les lis de la chasteté brillent de leur blanche couleur, et avec les lis et les roses, les admirables violettes de l'humilité. Là se répand la myrrhe de la mortification, non seulement de la chair, mais, ce qui est plus glorieux, de la propre volonté, et l'encens d'une oraison continuelle exhale son agréable odeur. O solitude, délices des âmes saintes et douceur inépuisable des consolations intérieures, tu es cette fournaise ardente de Chaldée dont les saints enfants arrêtent la violence par leurs prières; tu

(1) Ad Theodor.
(2) Epistol. ad Heliod.
(3) Tract. de Laud. vitæ solitar.

Digitized by Google

ès cette fournaise dans laquelle Dieu prépare ses vases de gloire, frappés par le marteau de la pénitence pour les rendre parfaits, et limés par la salutaire correction pour être polis.

O retraite où se négocie le ciel, heureux commerce où l'on échange la terre contre le ciel, ce qui passe contre ce qui ne passe jamais ! O retraite, atelier admirable des exercices spirituels, où l'âme répare en elle l'image de son Créateur et la rétablit dans la pureté et la beauté de son origine ! O solitude, tu procures à l'homme la vue de Dieu dans un cœur pur, à cet homme qui, enveloppé dans ses ténèbres, ignorait auparavant Dieu, et ne se connaissait pas lui-même ; tu fais que l'homme, placé sur la tour de son esprit, voit couler et disparaître tout ce qui est au-dessous de lui, et voit qu'il passe lui-même avec tout le reste. O solitude, ô retraite, camp de Dieu, tour de David, spectacle des anges, demeure de ceux qui combattent vaillamment ! O retraite, mort des vices, foyer et vie des vertus ! Moïse te doit d'avoir reçu deux fois le Décalogue. Par toi Elie voit passer le Seigneur ; par toi Elisée reçoit le double esprit de son Maître. Tu es cette échelle de Jacob qui fait monter les hommes au ciel et qui fait descendre les anges pour secourir la terre. O vie de retraite, bain salutaire des âmes, purgatoire qui les purifie en effaçant leurs taches, retraite où se tient le conseil de Dieu et des hommes ! O solitude, heureux abri contre les poursuites du monde, repos des travailleurs, consolation des affligés, rafraîchissement des ardeurs brûlantes du siècle, répudiation du péché, réclusion des corps, liberté des âmes, dépôt des perles célestes, cour où se tient le céleste sénat ! Là l'homme vainqueur des démons devient le compagnon des anges ; étranger au monde, il est l'héritier du paradis, il se renonce lui-même, il est tout à Jésus-Christ.

Puisque la retraite, la solitude procurent de si grands biens, est-il étonnant que la très-sainte Vierge l'ait si bien observée toute sa vie ?

Il est difficile, dit saint Chrysostôme (1), qu'un arbre planté le long d'un grand chemin conserve ses fruits jusqu'à leur maturité ; de même il est difficile qu'une âme, au milieu des gens du siècle, garde son innocence jusqu'à la fin. Moins un homme se jette dans les agitations extérieures, plus son âme est embrasée de ferveur, d'amour de Dieu.

Aussi l'auteur de l'*Imitation de Jésus-Christ* dit avec raison : Toutes les fois que j'ai été avec les hommes, j'en suis revenu moins homme : ***Quoties inter homines fui, minor homo redii*** (2). Celui donc, continue cet auteur, qui propose et désire de parvenir aux choses intérieures et spirituelles, doit imiter Jésus et Marie, et s'éloigner de la foule : ***Qui igitur intendit ad interiora et spiritualia pervenire, oportet eum cum Jesu a turba declinare.***

(1) In Moral.
(2) Lib. 1, c. 20.

Digitized by Google

Consultons les Ecritures, dit Hugues de Saint-Victor (1), et nous verrons que Dieu n'a presque jamais parlé au milieu de la multitude. Quand il a voulu faire connaître quelque chose aux hommes, il ne s'est manifesté ni aux nations, ni à des peuples entiers, mais seulement à quelques uns, au petit nombre et à ceux qui étaient séparés de la multitude, ou dans le silence de la nuit, ou dans la solitude, dans les montagnes, les vallées profondes, les forêts, les déserts. C'est ainsi qu'il parle à Noé, à Abraham, à Isaac, à Jacob, à Moïse, à Samuel, à David, à tous les prophètes. Pourquoi Dieu parle-t-il seulement dans la retraite, sinon pour nous apprendre qu'il nous y appelle? Et pourquoi parle-t-il à peu de personnes, sinon pour nous engager à vivre dans la solitude, à nous unir à lui?

La solitude du corps ne suffit pas, si l'on n'y joint la solitude de l'âme, et celle-ci ne se fait pas si l'âme s'occupe de ce qu'elle a vu, entendu hors de la solitude, si elle divague et se promène dans le monde, si, comme le peuple hébreu dans le désert, elle regrette encore l'esclavage de l'Egypte qu'elle a quittée et les avantages matériels qu'elle y trouvait.

Dieu est esprit, dit saint Bernard (2); il demande donc de nous la solitude spirituelle plutôt que la solitude corporelle. La seule et vraie solitude est celle de l'âme et de l'esprit. Vous êtes seul si vous ne pensez pas aux choses terrestres et sans valeur, si vous n'avez aucun attachement aux choses présentes, si vous méprisez ce que le grand nombre regarde avec convoitise, si vous prenez en dégoût tout ce que la multitude désire et poursuit, si vous évitez les désaccords, si vous ne sentez pas les peines temporelles, si vous oubliez les injures. Autrement, fussiez-vous seul de corps, vous n'êtes pas seul. Il faut vous élever au-dessus de vous-même pour épouser le Seigneur des anges. Ne devez-vous pas vous élever au-dessus de vous-même pour vous attacher à Dieu et être un seul et même esprit avec lui?

Soyez donc solitaire comme la tourterelle; qu'il n'y ait aucun rapport entre vous et le monde. Oubliez votre peuple et la maison paternelle, et le Roi du ciel sera charmé de votre beauté spirituelle. O âme choisie, soyez seule pour servir dignement Dieu seul. Soyez donc dans la retraite, mais d'esprit, d'âme, de cœur, et non de corps seulement. Soyez dans la retraite par l'intention, la dévotion; soyez-y tout entier sans réserve.

Que sert la retraite du corps, dit saint Grégoire (3), si la retraite du cœur n'existe pas? C'est pourquoi il faut la retraite de l'âme si l'on veut

(1) Lib. 4 de Arca Noe, c. 4.
(2) De Vita contemplativa.
(3) Lib. 30 Moral., c. 12.

Digitized by Google

mener une vie conforme à sa vocation, arrêter le mouvement et le bruit intérieur des désirs terrestres qui s'élèvent, calmer par la grâce de l'amour de Dieu les soins et les soucis étrangers au salut, chasser des yeux de l'esprit tous les mouvements, toutes les pensées qui volent comme des mouches venimeuses; pour cela, il faut chercher à être seul en secret avec Dieu, et tout ce qui est extérieur cessant, il faut qu'on puisse lui parler en silence par des désirs intérieurs et ardents.

Digitized by Google

CXVI

MARIE MODÈLE DE PRIÈRE.

Jésus-Christ se levait de grand matin et s'en allait prier dans un lieu désert : *Et diluculo valde surgens, abiit in desertum locum, ibique orabat* (Marc. 1, 35). Il s'en allait d'autres fois sur la montagne pour prier : *Abiit in montem orare* (id. 6, 46). Il passait toute la nuit en priant Dieu : *Erat pernoctans in oratione Dei* (Luc. 6, 12). Il prie au jardin des Oliviers, il prie sur la croix. Sa vie entière est une vie de prière.

Marie imite son divin Fils, elle est toujours en prière.

Les apôtres, d'une seule âme, persévéraient dans la prière avec les femmes et avec Marie Mère de Jésus : *Hi omnes erant perseverantes unanimiter in oratione cum mulieribus et Maria Matre Jesu* (Act. 1, 14).

La sainte Vierge unissait à sa perpétuelle retraite la perpétuelle prière. Nul ne comprit mieux qu'elle l'importance, la nécessité, l'excellence, l'efficacité de la prière. Elle savait que par la prière on obtient tout ce qu'on demande à Dieu, la sagesse, la grâce, la force, la charité, les consolations célestes, le calme des tempêtes, la santé de l'âme, le pardon de ses péchés, la chasteté, la pureté. Elle savait que la prière est la respiration de l'âme, puisque par la prière nous aspirons, nous respirons Dieu.

La prière, dit saint Ephrem, est la gardienne de la tempérance, le frein de la colère, la répression d'une âme orgueilleuse, le remède contre la haine, la juste constitution des lois et du droit, la puissance des royaumes, le trophée et l'étendard d'une juste guerre, la protectrice de la paix, le sceau de la virginité, la fidélité conjugale, le soutien des voyageurs, la gardienne de ceux qui sommeillent, la fertilité pour les cultivateurs, le salut des navigateurs, l'avocate des coupables, la consolation des affligés, le plaisir de ceux qui se réjouissent, la ressource de ceux qui pleurent, la bonne fin des mourants. Il n'y a point, pendant toute la vie de l'homme, de trésor comparable à la prière (1).

La prière, dit saint Augustin, est la forteresse des âmes pieuses, les délices de l'ange gardien, le supplice du démon, un service agréable à

(1) Tract. de Orat.

Digitized by Google

Dieu. C'est elle qui fait tout le mérite de la pénitence et de la religion, la gloire parfaite, l'espérance assurée, la guérison incorruptible (1).

Dans la prière, dit saint Bernard, on boit le vin céleste qui réjouit le cœur de l'homme, le vin du Saint-Esprit qui enivre l'âme et fait oublier les plaisirs charnels. Ce vin répond au besoin d'une conscience aride et desséchée; il convertit en la substance de l'âme les aliments des bonnes œuvres, il en remplit toutes les facultés, fortifiant la foi, consolidant l'espérance, donnant de la vigueur et de l'ordre à la charité, et affermissant les mœurs (2).

Les médecins, dit saint Laurent Justinien, exigent de l'argent pour rendre la santé au corps, et souvent ils ne le peuvent même pas; mais Dieu guérit infailliblement l'âme, sans or et sans argent; il n'exige que la prière, et il guérit toujours l'âme qui prie et pour laquelle on prie, quelque grave et mortelle maladie qu'elle ait. La prière guérit les maladies spirituelles; elle est le prompt et efficace remède pour celui qui est fortement tenté par les vices. Qu'il ait recours à ce remède toutes les fois qu'il en a besoin, et il éteindra le feu des passions et se purifiera. La prière fait disparaître les ardeurs de la concupiscence, comme l'eau éteint le feu (3).

Pendant que Jésus priait, dit l'évangéliste saint Luc, l'aspect de sa face devint tout autre, et son vêtement d'une éclatante blancheur : *Et facta est, dum oraret, species vultus ejus altera, et vestitus ejus albus et refulgens*, 9, 28-29.

Jésus-Christ, dit Cornelius a Lapide (4), voulut se transfigurer dans sa prière pour nous faire aimer les fruits de la prière, pour nous apprendre que dans la prière nous sommes pénétrés, environnés de la lumière céleste, comme transfigurés, afin que de terrestres nous devenions célestes et divins, que d'hommes nous devenions des anges.

La prière est, en effet, la transfiguration de l'âme; car 1° l'âme reçoit la lumière de Dieu pour le connaître, se connaître et savoir ce qu'elle doit faire, et cela d'une manière claire et visible. La prière obtient les lumières pour discerner les auteurs et les livres bons des auteurs et des livres mauvais ou inutiles; elle obtient qu'on entende, que l'on comprenne, qu'on voie ce qu'on lit, que l'on s'en souvienne et que l'on en profite. 2° Par la prière, on demande et l'on obtient de Dieu sa grâce pour faire disparaître les taches de l'âme, en éloigner les vices et les tentations. Par la prière, les consolations succèdent à la désolation, la force à la faiblesse, la ferveur à la tiédeur, l'intelligence au doute, le courage à la pu-

(1) Ad Prob.
(2) Serm. 18 in Cant.
(3) De inter. Conflict.
(4) Comment. in Luc.

Digitized by Google

magnanimité, la joie à la tristesse, le réveil au sommeil, la vie à la mort. Voilà une pieuse transfiguration. Tellement qu'on dit avec Pierre, enivré de bonheur à la vue de la transfiguration de son divin Maître : Seigneur, il nous est bon d'être ici ; dressons-y des tentes pour y demeurer : *Domine, bonum est nos hic esse ; faciamus tabernacula* (Matth. 17, 4). 3° Par la prière, l'âme s'élève au-dessus d'elle-même, et se dirigeant vers le ciel, monte jusqu'à Dieu ; là elle apprend, elle voit que toutes les choses d'ici-bas sont viles, étrangères et puériles ; de cette hauteur où la prière l'a portée, elle les méprise, parce qu'elle comprend que les vrais honneurs, les vraies richesses, les vrais plaisirs ne sont que dans le ciel. 4° Par la prière, l'âme voit que toutes les croix sont légères, que la pauvreté, les épreuves, les maladies, etc., sont un léger fardeau. Aussi, par la prière, elle supporte tout. Elle dit avec saint Paul : J'estime que les souffrances de ce temps ne sont pas dignes de la gloire future qui sera révélée en nous : *Existimo quod non sunt condignæ passiones hujus temporis ad futuram gloriam quæ revelabitur in nobis* (Rom. 8, 18). 5° Par la prière, l'âme s'unit à Dieu, se transforme en Dieu, participe de la nature de Dieu. O l'admirable transfiguration !

La prière, dit saint Jean Climaque, si vous considérez sa nature, est une conversation familière et l'union de l'homme avec Dieu. Mais si vous considérez sa force, son efficacité, elle est la conservation du monde, la réconciliation de Dieu, la mère et la fille des larmes ; elle est la rémission des péchés, le pont sous lequel passent les tentations comme l'eau, la forteresse contre l'impétuosité des afflictions, l'apaisement et l'extinction des guerres, l'office des anges, l'aliment de tous les esprits, la gloire future, l'œuvre pour l'éternité, la source des vertus, la réconciliation des grâces divines, la perfection spirituelle, la nourriture de l'âme, la lumière de l'esprit, le remède contre le désespoir, la démonstration de l'espérance, la consolation dans la tristesse, la richesse des religieux, le trésor des solitaires, le frein de la colère, le miroir de la perfection religieuse, la marque de la règle, la déclaration de la vocation, l'explication des prophéties, le sceau de la gloire éternelle (1).

La prière calme la vengeance divine ; elle obtient que Dieu condescende aux désirs de l'homme. A la prière de Josué, le soleil s'arrête au milieu de sa course (Jos. 10, 14). Les anges assistent ceux qui prient (Daniel, 9, 2). Ils offrent eux-mêmes les prières à Dieu et apportent les fruits de la prière exaucée, dit Job. La prière délivre l'homme de mille maux ; elle obtient la grâce et le salut présent et futur ; elle domine tous les éléments et toutes les créatures ; elle fait descendre le feu du ciel (4 Reg. 1, 10). Elle divise la mer et les fleuves (Exod. 14, 15-21 ; Josué, 3, 16). Elle ressuscite les morts, elle délivre les âmes du purgatoire ; elle appri-

1. Grad. 28.

Digitized by Google

voise les bêtes les plus féroces; elle guérit les aveugles, les sourds, les muets, les lépreux, les paralytiques, les boiteux; elle éloigne la guerre, la peste, la famine; elle calme les orages, les incendies, les tremblements de terre; elle empêche et sauve des naufrages; elle prend dans le ciel toutes les vertus et les grâces, elle les apporte sur la terre; elle triomphe de Dieu même.

Job, sur son fumier, par sa prière triomphe de Satan et de tous ses maux. Par la prière, Joseph remporte la victoire sur la plus terrible des tentations. Par la prière, Suzanne sauve sa vertu et sa vie. Daniel prie, et la gueule des lions est fermée.

Les trois enfants dans la fournaise prient; les flammes ardentes, à leur prière, se changent en une douce rosée. Judith prie, et, soutenue par la prière, elle coupe la tête du cruel Holopherne, et remporte ainsi la victoire sur les ennemis du peuple de Dieu. Pierre est en prison, il est chargé de chaînes; l'Église prie, et un ange brise ses chaînes, lui ouvre la prison, lui rend la liberté et le sauve de la fureur d'Hérode. Le bon larron, par sa prière, vole de la croix au ciel. Etienne prie; à sa prière le ciel s'ouvre, il le voit et il y monte.

Et que de nombreux et éclatants miracles opérés dans tous les siècles par Marie en faveur de ceux qui la prient!

La prière est la colonne des vertus, l'échelle de la Divinité, des grâces, des anges pour descendre sur la terre et des hommes pour monter jusqu'au ciel. La prière est la sœur des anges (1), le fondement de la foi, la couronne des âmes, le soutien des veuves; elle allége le joug pesant du mariage. La prière est une chaîne d'or qui lie l'homme à Dieu, Dieu à l'homme, la terre au ciel; elle ferme l'enfer, enchaîne les démons; elle prévient les crimes et les efface.

La prière est l'arme la plus forte pour résister à tous les ennemis.

La prière, dit saint Grégoire de Nysse, est la force des corps, l'abondance, la richesse d'une maison : *Oratio corporum robur, et abundantia domus.* (Lib. de Oratione.)

Saint Ephrem appelle la prière un arc avec lequel nous lançons sur Dieu les traits des saints et ardents désirs; avec ces traits nous perçons le cœur de Dieu, nous en triomphons; avec les mêmes traits nous perçons et abattons nos ennemis (2).

Moïse, dit la Sagesse, résiste à la colère de Dieu en employant la prière : *Per deprecationem restitit iræ*, 18, 21. Lorsque déjà s'élevaient des monceaux de morts, Moïse, par sa prière, devient le médiateur; il apaise la vengeance de Dieu et l'empêche de s'étendre jusqu'à ceux qui vivaient encore : *Cum enim cecidissent super alterutrum mortui, interstitit, et*

(1) Cornelius a Lapide, Comment. in Luc.
(2) De Orat.

Digitized by Google

amputavit impetum, et divisit illam quæ ad vivos ducebat viam (Sap. 18, 23).

Le peuple juif était devenu idolâtre, Dieu résolut de l'exterminer. Moïse s'y oppose par la prière; sa prière désarme le Tout-Puissant, et ce peuple criminel, loin d'être détruit, obtient son pardon.

Si Abraham eût seulement trouvé dix justes qui eussent prié, Sodome n'aurait pas péri (Gen. 18).

La prière des saints change et arrête les décrets de Dieu, dit saint Jérôme : *Sententia Dei sanctorum precibus frangitur* (1).

Le peuple dans le désert prie, dit le Prophète royal, et à sa prière les oiseaux du ciel tombent entre ses mains ; la manne descend du ciel, et il est nourri d'un pain miraculeux : *Petierunt, et venit coturnix ; et pane cœli saturavit eos* (Psal. 104, 40). Le peuple a soif, il prie, et à sa prière Dieu ouvre le sein de la pierre, et les eaux jaillissent ; un fleuve coule sur le désert aride : *Dirupit petram, et fluxerunt aquæ, abierunt in sicco flumina* (ibid. 104, 40).

Dieu donne toujours plus qu'on ne lui demande. Ainsi, Salomon demande seulement la sagesse, et Dieu lui accorde, outre une admirable sagesse, un grand nombre de faveurs temporelles (2 Reg. 3).

Revêtez-vous, dit saint Paul, des armes de Dieu, afin que vous puissiez être fermes contre les embûches du diable : *Induite vos armaturam Dei, ut possitis stare adversus insidias diaboli* (Eph. 6, 11).

Les tentations qui nous viennent de notre cruel ennemi sont fortes, dit saint Bernard ; mais notre prière est bien plus redoutable pour lui que ses tentations ne le sont pour nous : *Non enim leonis rugitus bestias sic fugat, ut justi oratio dæmones* (2).

Je louerai le Seigneur et je l'invoquerai, et je serai délivré de mes ennemis, dit le Psalmiste : *Laudans invocabo Dominum, et ab inimicis meis salvus ero*, 17, 4.

La prière est le fléau du démon, dit saint Augustin : *Oratio est dæmoni flagellum* (3). Jamais Satan n'a pu vaincre celui qui prie souvent et comme il faut. Si donc nous sommes vaincus, c'est parce que nous ne prions pas ou que nous prions mal.

Dieu écoute, éclaire, instruit, fortifie, dirige, exauce celui qui prie.

De quels trésors de sagesse, de vertu, de prudence, de bonté, de sobriété, d'égalité de mœurs, la prière ne remplit-elle pas? dit saint Chrysostôme : *Quanta sapientia, quanta virtute, prudentia, bonitate, sobrietate, morum æqualitate replet precatio* (4)?

(1) Comment. in Exod.
(2) In Eccl., c. 18.
(3) De Orat.
(4) In Eccl., c. 18.

Digitized by Google

La prière, dit saint Bernard, purifie l'âme, règle les affections, dirige les actions, corrige les excès, forme les mœurs ; elle est la beauté et l'ornement de la vie : *Oratio mentem purificat, regit affectus, corrigit excessus, componit mores, vitam honestat et ornat* (1).

La prière est comme le travail dans une mine inépuisable (2), elle obtient tout ce qu'elle veut ; et comme la mine des trésors divins ne saurait être épuisée, en y prenant tout ce qu'on souhaite, la mine est encore entière. C'est à cet océan de richesses, qui est Dieu, que puisent depuis six mille ans tous ceux qui prient, et cet océan qui arrose et féconde la terre n'a pas perdu une seule goutte ; il est toujours plein, toujours il déborde sur ceux qui prient. Disons plus, ceux qui prient sont autour de cet océan, et leur prière les y jette pour l'éternité.

Dieu donne avec abondance à tous ceux qui lui demandent, dit l'apôtre saint Jacques : *Postulet a Deo, qui dat omnibus affluenter*, 1, 5.

On ne pénètre qu'avec peine dans les palais des rois de la terre, on ne parle pas aux rois autant qu'on le voudrait ; il y a mille obstacles. La prière va à Dieu comme elle veut, elle entre dans sa cour céleste, elle va jusqu'à son trône, seule, à tout instant ; personne n'est là pour lui dire : Où allez-vous ? Arrêtez ! le Roi du ciel n'est pas visible, vous l'importunez. Au contraire, toute sa garde, c'est-à-dire ses anges et lui-même disent à celui qui prie : Venez, entrez, demandez ce que vous voudrez, et vous le recevrez. Notre divin Sauveur ne l'assure-t-il pas dans son Evangile ? Demandez, dit-il, et on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et on vous ouvrira : *Petite, et accipietis ; quærite, et invenietis ; pulsate, et aperietur vobis.* Car qui demande reçoit, et qui cherche trouve, et l'on ouvrira à celui qui frappe : *Nam qui petit, accipit, et qui quærit, invenit, et pulsanti aperietur* (Matth. 7, 7-8).

Il est permis de parler à Dieu, dit saint Chrysostôme ; il vous est permis de vous entretenir avec lui quand vous le voulez ; par votre prière, il vous est permis de mériter ce que vous souhaitez. Et quoique vous ne puissiez pas entendre la voix de Dieu des oreilles du corps, cependant, puisque vous recevez ce que vous demandez, il daigne vous parler, sinon en paroles, du moins en bienfaits, ce qui est infiniment plus précieux (3).

Demandez et vous recevrez, dit Jésus-Christ, afin que votre joie soit pleine : *Petite, et accipietis, ut gaudium vestrum sit plenum* (Joan. 16, 24).

Qu'y a-t-il de plus heureux pour l'homme, dit saint Basile, que de reproduire sur la terre le concert des anges, que de vaquer à la prière de grand matin, que d'exalter le Créateur dans les hymnes et les cantiques ? Quoi de plus heureux, après sa prière, au lever du soleil, que de se don-

(1) Serm. in Cant.
(2) Comment in Matth.
(3) In Psal.

Digitized by Google

ner au travail sans cesser de prier? Enfin, quoi de plus doux que d'assaisonner toutes ses actions du sel mystique des chants et des prières (1)?

Le monde aveugle, qui ne prie pas, trouve la prière pénible; il ne trouve pas de temps pour prier; il ne peut pas comprendre comment les âmes vertueuses peuvent tant aimer et pratiquer la prière, peuvent y consacrer des heures entières, et cela sans ennui, mais au contraire avec délices. Les insensés! Ah! ils ne connaissent pas l'onction de la prière, ils n'ont pas éprouvé, parce qu'ils ne le méritent pas, ou plutôt parce qu'ils ne le veulent pas, les ineffables consolations, les douces joies attachées à ce divin entretien avec Dieu. La prière est véritablement un avant-goût des délices du ciel même. Ames tièdes, sèches, lâches et stériles, essayez, faites quelques efforts, et vous comprendrez ces vérités, parce que vous le sentirez, vous l'éprouverez au fond du cœur.

Oh! que la sainte Vierge comprenait elle-même merveilleusement la nécessité, l'excellence, les avantages, la facilité de la prière! Conjurons-la de nous obtenir le riche don de la prière, et qu'elle nous apprenne à bien prier.

Marie pratiquait très-bien ce précepte du Saint-Esprit: Avant la prière, préparez votre âme, et ne soyez pas comme un homme qui tente Dieu: *Ante orationem præpara animam tuam, et noli esse quasi homo qui tentat Deum* (Eccli. 18, 23).

Que saint Bernard parle admirablement lorsqu'il dit: Selon votre préparation à la prière, Dieu vous apparaîtra plus ou moins; tel Dieu vous trouvera, tel vous le trouverez: *Qualem te paraveris Deo, talis tibi apparebit Deus* (2).

Marie priait au nom de Jésus-Christ. Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai, dit-il: *Quodcumque petieritis Patrem in nomine meo, hoc faciam* (Joan. 14, 13).

En vérité, en vérité je vous le dis, si vous demandez à mon Père en mon nom, il vous donnera: *Amen, amen dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* (Joan. 16, 23).

Ayant Jésus-Christ pour notre Médiateur, rachetés par lui, ayant reçu de lui toutes les grâces, tenant tout de lui, lui devant tout, c'est en son nom que nous devons prier.

Marie priait avec une grande attention.

Lorsque nous prions, le corps doit être une cellule et l'âme un ermite, dit saint François d'Assise (3).

Je prierai d'esprit, je prierai d'âme, dit saint Paul, c'est-à-dire avec une scrupuleuse attention: *Orabo spiritu, orabo et mente* (1 Cor. 14, 15).

(1) In Psal.
(2) Serm. in Cant.
(3) S. Bonavent. in ejus vita.

Digitized by Google

La prière est une élévation de l'âme vers Dieu ; il faut donc qu'elle s'occupe de Dieu en priant.

Vous priez, dit l'apôtre saint Jacques, et vous ne recevez pas, parce que vous demandez mal : *Petitis, et non accipitis eo quod male petatis*, 4, 3.

Marie priait avec foi.

Le fondement de la prière, c'est la foi ; donc, dit saint Augustin, croyons pour pouvoir prier, et prions pour que cette foi qui nous fait prier ne défaille pas (1).

Tout ce que vous demanderez avec foi dans la prière, vous l'obtiendrez, dit Jésus-Christ : *Omnia quæcumque petieritis credentes, accipietis* (Matth. 21, 22).

Marie priait avec ferveur.

La prière fervente, dit saint Bernard (2), sans aucun doute pénétrera le ciel, et il est certain qu'elle n'en reviendra pas vide : *Fervens oratio cœlum, sine dubio, penetrabit, unde certum est quod vacua redire non poterit.* Le cri qui va droit aux oreilles de Dieu, c'est le désir ardent dans la prière, ajoute saint Bernard : *Clamor in Dei auribus est desiderium vehemens.*

Marie priait avec une profonde humilité.

La prière humble pénètre jusqu'au ciel, dit saint Bernard : *Humilis oratio cœlum penetrabit* (3).

Dieu entend la prière de l'humble et ne la méprise pas, dit le Psalmiste : *Respexit in orationem humilium, et non sprevit precem eorum*, 101, 18. Aussi ce saint roi disait au Seigneur avec confiance et avec une espèce de commandement : Ecoutez ma prière, car je suis profondément humilié : *Intende ad deprecationem meam, quia humiliatus sum nimis* (Psal. 141, 7).

La prière de l'homme qui s'humilie, dit l'Ecclésiastique, pénétrera jusqu'au ciel, et il ne s'éloignera point jusqu'à ce que le Très-Haut le regarde : *Oratio humiliantis se nubes penetrabit, et non discedet donec aspiciat Altissimus*, 35, 21.

Seigneur, dit Judith, la prière des humbles vous a toujours plu : *Humilium semper tibi placuit deprecatio*, 9, 16.

Marie priait avec persévérance.

Il faut toujours prier et ne se lasser jamais, dit Jésus-Christ : *Oportet semper orare, et non deficere* (Luc. 18, 1).

Cette violence d'une persévérante prière est agréable à Dieu, dit Tertullien : *Hæc vis grata Deo* (4).

(1) Tract. 36 de Verbis Domini secundum Lucam.
(2) Serm. 4 in Quadrag.
(3) Ut supra.
(4) Lib. de Orat.

Digitized by Google

Priez avec toute sorte d'instances et de supplications, en tout temps, veillant et priant sans relâche en esprit pour tous, dit le grand Apôtre : *Per omnem orationem et obsecrationem orantes omni tempore in spiritu, et in ipso vigilantes in omni instantia et obsecratione pro omnibus* (Eph. 6, 18). Persévérez dans la prière, dit-il ailleurs : *Orationi instate* (Coloss. 4, 2). Priez sans cesse, écrit-il aux Thessaloniciens : *Sine intermissione orate*, 1ª, 5, 17.

Dieu, dit saint Grégoire, veut qu'on le prie, veut qu'on lui fasse violence ; il veut être vaincu par une certaine importunité. C'est pourquoi il vous dit : Le royaume des cieux souffre violence, et ceux qui usent de violence le ravissent. Soyez donc assidu à la prière, soyez importun dans vos supplications ; prenez garde de vous décourager dans la prière. Si celui que vous priez paraît ne pas vous entendre, forcez-le, afin que vous receviez le royaume des cieux. Soyez violent, afin de vous rendre maître des cieux. Excellente et douce violence qui n'offense point Dieu, mais qui l'apaise ; qui ne blesse point le prochain, mais qui l'aide, qui diminue et fait disparaître le péché (1).

Est-il possible de toujours prier? Oui, répond le vénérable Bède. Celui, dit-il, qui fait toutes ses actions selon Dieu, prie toujours : *Semper orat, qui semper secundum Deum operatur* (2).

D'après saint Ambroise, le juste prie toujours, parce qu'alors même que son âme n'est pas en prière, ses œuvres intercèdent et tiennent lieu de prière ; même quand il dort, ses œuvres, brillant en la présence de Dieu, intercèdent encore auprès de Dieu : *Justus semper orat ; quia, quando mens ab oratione vacat, ipsa opera intercedunt ; imo quando dormit, opera ejus in conspectu Dei refulgent, et ipsa sunt intercessores apud Deum* (3).

Si en vous réveillant, en vous levant, vous offrez à Dieu votre première pensée et toute la journée, le jour entier est une continuelle prière pour vous. Vous allez au travail, vous le commencez en l'offrant à Dieu ; votre travail est une continuelle prière. Vous mangez, et vous offrez à Dieu votre nourriture; tous vos repas sont des prières. Vous prenez une utile récréation, vous avez l'usage de la prendre en vue de Dieu; toutes vos récréations sont des prières. Vous recommandez à Dieu le sommeil que vous allez prendre ; votre sommeil est une prière.

Oh ! que l'on s'enrichirait facilement et sans peine si l'on agissait de la sorte ! Si nous le voulions, comme nous gagnerions le ciel sans qu'il nous en coûtât beaucoup !

Prenons Marie pour modèle dans nos prières, et nos prières seront toujours agréables à Marie, et elle priera son Fils de nous exaucer.

(1) In Psal. 6.
(2) In Sentent.
(3) Serm. 86.

Digitized by Google

CXVII

MARIE MODÈLE DE MÉDITATION ET DE CONTEMPLATION.

Maria conservabat omnia verba hæc conferens in corde suo : Marie conservait toutes ces choses en elle-même, les repassant dans son cœur (Luc. 2, 19).

Marie, dit Gerson, conservait et repassait dans son esprit et dans son cœur, avec la plus grande diligence et application, les merveilles anciennes et nouvelles qui portaient à la dévotion, à la vénération, à la louange, à la jubilation de l'âme, principalement tout ce que Jésus enseignait et faisait. O âme chrétienne, quelle grande et abondante matière Marie vous fournit pour méditer et contempler (1) !

Marie, continue Gerson (2), conservait toutes ces choses en elle-même, les repassant dans son cœur. Elle conservait et méditait ce qu'elle avait vu dans les prophètes, le comparant avec ce qu'elle voyait présentement. Elle contemplait, solitaire en elle-même, tout ce qu'elle avait vu ou entendu, touché de ses mains du Verbe de vie, comme Jean, gardien fidèle de cette auguste Vierge, le dit lui-même par ces paroles : Ce qui était dès le commencement, ce que nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et touché de nos mains du Verbe de vie, 1ª, 1, 1. Et la vie a été manifestée, et nous l'avons vue, et nous l'attestons, et nous vous annonçons la vie éternelle, qui était dans le Père et nous a été manifestée (ibid. 1, 2). Ce témoignage de Jean s'applique plus à Marie qu'à toute autre créature, et se vérifie parfaitement en elle, puisque non seulement elle a vu le Verbe de vie, l'a entendu, l'a touché, mais l'a conçu, enfanté, allaité, nourri. Oh ! comme elle méditait, contemplait profondément et constamment les divins mystères !

La principale contemplation de Marie fut de glorifier le Seigneur. Elle savait et pratiquait ces paroles : Que tous ceux qui chérissent le salut répètent sans cesse : Gloire au Seigneur : *Semper magnificetur Dominus qui diligunt salutare tuum* (Psal. 39, 16). Ce salut qui est le Christ, le Verbe

(1) Tract. 9 super *Magnificat.*
(2) Tract. 11 super *Magnificat.*

Digitized by Google

qui était au commencement, qui était en Dieu, qui était Dieu (Joan. 1, 1), Dieu de Dieu, par qui tout a été fait, et par qui a été refait tout ce que le péché avait détruit. Parce que le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous : *Verbum caro factum est, et habitavit in nobis* (Joan. 1, 14). Marie, contemplant tout ce que le Verbe avait fait en elle et tout ce qu'il avait fait pour elle et pour tout l'univers, était ravie hors d'elle-même dans une très-sublime contemplation.

Marie conservait toutes ces choses en elle-même, les repassant dans son cœur (*ut supra*). Toute l'histoire de la naissance de Jésus-Christ, dit Louis de Grenade (1), est comme un festin royal et comme une table magnifique à laquelle Dieu invite tous les élus. On y voit mille mets différents : l'Enfant, la Mère, saint Joseph, la conception, la naissance, la crèche, les anges, les bergers, les mages ; tout y est plein de mystères, tout y est plein de merveilles ; le lait et le miel y découlent en abondance. Que chacun choisisse ce qu'il voudra, et qu'il se rassasie de ce qui lui paraîtra plus agréable. Mais j'avoue que ce beau fruit que l'Evangile nous a réservé comme pour la fin du repas, c'est-à-dire le cœur de la Vierge, et ce qui se passe dans ce sanctuaire, est d'une inestimable douceur. Heureux celui qui, ayant goûté quelque chose par sa propre expérience des plaisirs qui se trouvent dans la contemplation de ce mystère d'amour, pourrait en dire des nouvelles aux autres, et qui, repassant sur les traces de ce que l'Esprit de Dieu lui aurait fait ressentir, pourrait répandre sur ses frères quelques gouttes de ce vin délicieux dont il aurait été saintement enivré !

L'Esprit divin ayant, d'une part, si abondamment éclairé Marie, et de l'autre, l'ayant mise sur un théâtre si éclatant, c'est-à-dire parmi tant de grandeurs et de merveilles, et ayant, entre tout cela, un don tout particulier pour considérer et pour pénétrer chaque circonstance de ce mystère, que ne devons-nous point concevoir des pensées et des sentiments de son cœur ? Un seul miracle que les hommes auront vu est capable de les jeter dans l'étonnement et de les tirer comme hors d'eux-mêmes ; et on l'appelle un miracle parce que sa vue ravit les cœurs et les tient comme interdits par une extraordinaire admiration. Si un seul miracle, comme la guérison d'un malade, cause tant de surprise, quels furent les effets incompréhensibles qui se passèrent dans l'âme de Marie quand elle vit de ses yeux, quand sa mémoire lui représenta tant de merveilles, et quand son entendement, les recueillant et les comparant les unes avec les autres, lui fit voir tant de grandeurs et tant de prodiges à la fois ? L'annonciation de l'ange était un miracle, la visite d'Elisabeth, la joie du petit saint Jean dans le sein de sa mère, la prophétie de Zacharie, la perte et le recouvrement de la parole dans le saint prêtre lors de la naissance de son fils, la révélation à saint Joseph, la conception de la Vierge sacrée par l'opération

(1) Des diverses pensées de la Vierge au temps de cette divine naissance.

Digitized by Google

du Saint-Esprit, son enfantement sans blesser sa virginité et sans douleur, les concerts des anges et la venue des bergers étaient autant de miracles que la bienheureuse Vierge rassemblait tous en elle-même; elle les pesait en son esprit, et elle remarquait la liaison et la correspondance qu'ils avaient les uns avec les autres. Quelle ravissante méditation et contemplation lui donnait donc l'excellente harmonie de mystères qui, comme autant de voix célestes, réjouissaient son âme? Que ne ressentait-elle point dans son cœur lorsqu'il nageait dans un océan de tant de grandeurs sans y trouver de fond?

Si nous n'avons soin de méditer, dit saint Bonaventure, toute notre piété sera aride, imparfaite et prompte à périr (1).

L'oraison est à l'âme ce que l'eau est au poisson, dit saint Chrysostôme: *Orationem id esse animæ quod pisci est aqua* (2).

Comme on nourrit le corps d'aliments matériels, dit saint Augustin, ainsi l'on nourrit et l'on entretient l'âme par les enseignements divins, la méditation et la prière (3).

La plupart des gens du monde regardent la méditation comme une pratique de surérogation; mais les saints de tous les siècles en ont jugé autrement: elle leur a paru d'une immense utilité et même d'une obligation indispensable pour le salut. Aussi étaient-ils très-exacts à ce pieux exercice. C'était pour s'y livrer avec plus de liberté, de facilité et de fruit qu'ils cherchaient la retraite, à l'exemple de Jésus et de Marie, en se dérobant, autant que les devoirs de leur état le permettaient, au tumulte du siècle.

Richard de Saint-Victor dit que la méditation a sur le cœur les mêmes effets que le feu sur le fer. De sa nature le fer est froid et noir; par la force du feu, il s'échauffe peu à peu, s'embrase et devient enfin du feu, tellement qu'il se fond, cesse d'être ce qu'il était et change de qualité. Ainsi en est-il de l'âme livrée aux divines ardeurs de la méditation et plongée dans la fournaise du céleste amour, elle s'échauffe, s'embrase et enfin se fond en Dieu; par la méditation, elle n'est plus ce qu'elle était (4).

Toute la terre est remplie de désolation, dit le prophète Jérémie, parce que personne ne réfléchit dans son cœur: *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde*, 12, 11.

Pourquoi Marie-Madeleine, d'après Jésus-Christ même, avait-elle choisi la meilleure part, sinon parce qu'elle avait embrassé la vie contemplative? *Optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea* (Luc. 10, 42).

Par la méditation et la contemplation, l'âme s'unit à Dieu, elle est

(1) Speculi.
(2) In Psal.
(3) De Civit.
(4) De homin. interior instit.

Digitized by Google

avec lui, elle contracte avec lui une admirable alliance, elle devient son épouse chérie.

Dans cette admirable union, dit saint Laurent Justinien, on célèbre un festin. Là on goûte une paix intérieure, une sécurité parfaite, une félicité tranquille, une incomparable joie, une foi sans nuages, les baisers de l'unité, la suavité dans l'Esprit saint. Là est la porte du ciel, l'entrée du paradis (1).

Saint Thomas enseigne que la vie d'oraison et de contemplation l'emporte sur la vie active ; il en donne huit raisons. La première est que cette vie convient à ce que l'homme a en lui de plus parfait, c'est-à-dire qu'elle est conforme aux besoins de son intelligence et aux rapports qui existent entre lui et les choses spirituelles et intelligibles. La seconde, qu'elle peut se continuer plus facilement que la vie active. La troisième, qu'elle procure plus de consolations ; car, comme le dit saint Grégoire, Marthe se troublait et Marie était assise à un festin délicieux : *Martha turbabatur*, *Maria epulabatur* (2). La quatrième, que l'homme a plus d'aptitude pour la vie contemplative, et qu'il s'y suffit mieux parce qu'elle n'exige que peu de chose. La cinquième, que la vie contemplative a ses attraits en elle-même, tandis que la vie active tire ses jouissances du dehors. La sixième, qu'elle consiste dans la tranquillité et la paix. La septième, qu'elle s'occupe entièrement des choses divines, tandis que la vie active s'occupe des choses humaines. La huitième, qu'elle est plus conforme à l'homme, parce qu'elle est une vie d'intelligence (3).

(1) De Connubio Verbi et animæ.
(2) In Ezech., lib. 2.
(3) 2 p., q., art. 7.

Digitized by Google

CXVIII

SAINTETÉ DE MARIE.

Vous êtes sans tache et immaculée, ô Marie, s'écrie saint André de Crète. O sainte plus sainte que tous les saints, et très-saint trésor de toute sainteté ! *O sancta et sanctis sanctior, et omnis sanctitatis sanctissime thesaure* (1) !

La sainteté incomparable de l'auguste Vierge, dit Louis de Grenade (2), est une des choses dans laquelle Dieu a fait paraître avec plus de splendeur les merveilles de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté; et si nos yeux étaient capables de découvrir les trésors cachés dans cette âme sainte, rien ne nous donnerait tant de sujet d'admirer la sage prudence du Créateur de toutes choses. Le soleil, la lune, les étoiles, et tous ces corps brillants qui parent les cieux, nous font bien voir quelque chose de la beauté de celui qui les a formés, mais rien ne le représente parfaitement que la sainte Vierge. Si le Prophète nous dit que Dieu est admirable en ses saints : *Mirabilis Deus in sanctis suis* (Psal. 67), combien doit-il l'être dans la Mère du Saint des saints, en laquelle se trouvent dans un degré éminent tous les privilèges des autres saints ? Cette grandeur est admirable, mais elle le paraîtra encore davantage, si l'on considère combien la nature humaine est au-dessous de l'angélique. Car ce n'est pas une chose extraordinaire qu'un artisan fasse des ouvrages plus parfaits avec de l'or ou de l'argent qu'avec de l'argile, parce qu'une de ces matières est plus noble que l'autre; mais de donner à la terre la beauté de l'or, c'est ce qui surpasse toute admiration, comme en effet nous ne trouvons pas si admirable la pureté d'un ange qui n'a pas de corps que celle d'une âme pendant qu'elle est renfermée dans son corps. Et c'est une circonstance qui ne doit pas produire moins d'étonnement de voir que cette Vierge incomparable soit parvenue à une sainteté si éminente avec si peu d'exercices extérieurs. Quand saint Paul s'est acquitté de l'ouvrage que Dieu lui avait commis dans le monde, ce grand apôtre

(1) Homil. 1 de Virg. dormit

(2) De l'Annonciation de la Vierge.

Digitized by Google

a prêché aux gentils, et il a disputé contre les Juifs, il a fermé la bouche aux hérétiques; il a écrit ses lettres, qui contiennent une doctrine toute céleste, et il a fait un nombre innombrable de miracles. On ne remarque rien de semblable en la sainte Vierge, parce que l'état d'une femme ne demandait pas des emplois de cette nature. Après avoir donné les soins nécessaires à l'éducation de son Fils, elle s'occupait à la vie contemplative, quoiqu'elle ne laissât pas de s'employer aux occupations extérieures de la vie active lorsque la nécessité le demandait. Et c'est un sujet qui mérite d'être considéré avec autant de joie que d'admiration, de savoir que ce qui se passait dans le cœur de cette bienheureuse Vierge, dans le secret et dans le silence, était si agréable à Dieu, était si rempli de mérites, et l'avançait tous les jours en grâce devant son Souverain avec tant d'avantage, qu'elle surpassait celle des chérubins, des séraphins et de tous les ordres angéliques qui règnent dans les cieux. Qui pourrait donc concevoir ce qui se passait durant les jours et durant les nuits dans ce sanctuaire tout chaste et tout pur? Qui pourrait s'imaginer les actions de grâces et les cantiques de gloire et de louange que l'on y offrait à Dieu? Mais qui aurait les yeux de l'esprit assez pénétrants pour découvrir les mouvements, les pensées, les lumières et les ardeurs renfermés dans ce temple sacré? Les yeux de l'Epoux ont été seuls assez épurés pour les connaître sans en être éblouis, lorsque, ravi de tant de vertus et de tant de perfections qu'il voit en son Epouse, il dit dans son Cantique : Vous êtes belle, mon épouse, vous êtes belle; vos yeux sont beaux comme les yeux des colombes, outre ce qui est caché au-dedans (Cant. 4); parce qu'il n'y a que les yeux de Dieu capables de découvrir ces beautés cachées.

Par ce grand exemple, vous voyez combien s'égarent ceux qui allèguent ou leur pauvreté, ou la faiblesse de leur nature, pour prétendre qu'ils ne peuvent ni faire le bien, ni rien souffrir. Il suffit qu'ils aient un cœur pour aimer Dieu et pour s'appliquer à Dieu; car s'ils veulent le consacrer à l'usage pour lequel il a été créé, sans épuiser leurs biens, et sans trop entreprendre sur leurs corps, ils acquerront de grandes vertus, et ils rendront de grands services à Dieu. A quelle autre chose s'employaient autrefois les anciens Pères, ces illustres habitants des déserts, qu'à la contemplation, le jour et la nuit, des choses célestes? Cette affaire est au-dessus de toutes les autres affaires, et cet exercice, que tout le monde appelle oisiveté, surpasse tout ce que l'on peut faire, parce que c'est là que l'âme religieuse loue Dieu dans la retraite et dans le recueillement; c'est là qu'elle adore, c'est là qu'elle aime, c'est là qu'elle a de la crainte, c'est là qu'elle s'avance, qu'elle espère, qu'elle pleure, qu'elle s'humilie devant la Majesté divine; c'est là qu'elle lui rend ses respects, qu'elle chante et qu'elle célèbre ses louanges; et c'est enfin là qu'elle fait tout avec d'autant plus de pureté qu'elle le fait plus dévotement.

Digitized by Google

La sainteté, dit le P. Poiré (1), est une séparation totale de la créature et une union parfaite au Créateur. Quand nous pensons à la divine sainteté, et que nous voyons que Dieu par son essence n'est pas seulement éloigné des imperfections et des limites de l'être créé, habitant dans sa grandeur immense et infinie, mais que, par cette divine vertu, il est détaché de toute créature, retiré en soi-même, et appliqué purement à son être, à sa sagesse, à son amour, à sa beauté et à sa béatitude; quand nous considérons qu'il possède avec plénitude ce qu'il nous donne, et que c'est lui qui inspire à ses plus chers enfants l'aversion du siècle présent et le désir de ne s'occuper qu'à la seule gloire de leur Auteur, par religion et par amour, alors nous demeurons d'accord que, puisque c'est être saint de ne point s'amuser à la créature, Dieu le doit être bien plus noblement que tous les anges et tous les hommes, que les prêtres et les hosties, de qui cependant les moindres taches souillent et outragent la sainteté.

Nous devons adorer cette perfection incompréhensible en sa source, qui ne perd rien par le concours qu'elle donne au monde, qui sanctifie la terre et les cieux, et qui donne dans les temps l'aversion des temps et l'amour de l'éternité, qui imprime dans les saints les désirs de leur propre destruction.

Le prophète évangélique, nous voulant faire comprendre en quelque sorte quelle est la majesté du Dieu que nous adorons, dit qu'il l'a vu sur un trône élevé, et que les séraphins étaient autour du trône; que chacun d'eux avait six ailes; qu'ils se voilaient la face de deux ailes, que de deux autres ils se couvraient les pieds, et que de deux seulement ils volaient, et qu'ils criaient l'un à l'autre : Saint, saint, saint est le Seigneur, le Dieu des armées : *Et clamabant alter ad alterum, et dicebant : Sanctus, sanctus, sanctus, Dominus Deus exercituum* (Is. 6, 2-3). Voilà donc l'occupation de ces bienheureux esprits, de chanter sans cesse le divin cantique de la sainteté de Dieu avec un zèle digne de son amour. Le mot de *saint*, qui signifie *séparé*, nous marque que les séraphins expriment l'infinie pureté de Dieu, son infini dégagement de tout être créé, son infinie application à lui seul ; et nous devons être persuadés qu'il ne se peut rien dire de plus haut ni de plus digne de Dieu que cette protestation des plus grands princes du ciel. Il est si saint, qu'il n'est pas même attaché à la vie et à l'honneur de son Fils, puisqu'il en exige le sacrifice, et qu'il ne souffre rien dans le ciel que ce qui est revêtu de la sainteté de ce Fils et de son divin Esprit. Quelle merveille de Dieu n'est donc pas comprise dans cette louange et cette épithète de SAINT?

Comme c'est le propre de Dieu de vouloir du bien à sa créature, et que nul autre bien n'est comparable à celui qui forme les saints, il a voulu

(1) 1e traité, discours fondamental, chap. II.

Digitized by Google

avoir en tout temps de certaines hosties plus saintes et plus séparées, et il a eu soin de les pourvoir de retraite à leur esprit et à son conseil. Car il faut savoir que la grâce produit la sainteté, et que l'effet particulier de la sainteté est de séparer l'âme du péché, de la séparer de la terre, de la séparer des sens, de la séparer d'elle-même et de tout ce qui n'est pas Dieu, mais d'une manière de séparation qui va jusqu'à la haine, selon la maxime de notre Seigneur Jésus-Christ : Si quelqu'un vient à moi, et ne hait point son père, et sa mère, et sa femme, et ses fils, et ses frères, et ses sœurs, et sa vie, il ne peut être mon disciple : *Si quis venit ad me, et non odit patrem suum, et matrem, et uxorem, et filios, et fratres, et sorores, adhuc autem et animam suam, non potest meus esse discipulus* (Luc. 14, 26). Voilà le grand effet de la grâce éminente que nous appelons *sainteté*, et qui s'est trouvée dans tous les temps en quelques personnes particulières qui ont mérité d'appartenir à Dieu comme ses serviteurs et ses amis, et cela même avant la loi de grâce, par une manière d'avance sur le prix que notre Seigneur en devait payer par l'effusion de son sang précieux.

Ce fut de sa propre bouche qu'il nous fit un commandement d'être saints et parfaits, comme notre Père céleste est parfait : *Estote vos perfecti, sicut Pater vester cœlestis perfectus est* (Matth. 5, 48); commandement qui a pour principe l'infinie complaisance qu'il a pour la sainteté comme pour la plus excellente de toutes les perfections, si toutefois il y a du plus ou du moins en Dieu. Elle lui paraît donc si aimable, qu'il la veut reproduire dans tous les sujets qui ont capacité de la recevoir, afin d'en voir toujours l'image comme dans des miroirs où il se contemple; et il est vrai de dire qu'il prend plus de plaisir d'avoir imprimé sa sainteté dans une âme bien pure, qu'il n'a fait en la production de toutes les créatures inférieures à l'homme et à l'ange, qui sont seuls capables de ces divines impressions.

On peut ajouter que Dieu commande d'être saint, parce qu'il nous aime, et que l'amour ne peut souffrir de distinction entre l'amant et la chose aimée. Dieu est saint, et nous sommes criminels. Il faut, pour satisfaire l'inclination de sa charité, qu'il travaille à réformer cette image : c'est pourquoi il nous commande d'être saints, afin qu'étant les enfants du Père qui est dans le ciel, nous portions son caractère et sa ressemblance ; car il n'a point d'autre exemplaire de ses ouvrages que lui-même, et voulant former son royaume et composer sa famille, il veut qu'elle ne le soit que de saints. Jésus-Christ notre Roi se nomme par excellence le Saint des saints. Il faut donc que les particuliers de son Etat soient saints, que tous ses sujets portent cette qualité, et qu'ils rendent cet honneur à leur Souverain, d'étudier à se rendre agréables à ses yeux par la pratique de la sainteté.

Cette qualité n'est pas du nombre des vertus que l'on comprend sous

Digitized by Google

le nom de conseil de bienséance et de perfection, elle est d'une nécessité absolue; et celui qui ne s'étudie pas à se rendre saint comme Dieu est saint n'a point droit au ciel : c'est un sujet rebelle à son Prince, c'est un enfant désobéissant à son Père. Ecoutez ce que dit le grand Apôtre : Vous savez quels préceptes nous vous avons donnés de par le Seigneur Jésus : c'est la volonté de Dieu que vous soyez saints : *Scitis quæ præcepta dederim vobis per Dominum Jesum : hæc est enim voluntas Dei sanctificatio vestra* (1ª Thess. 4, 2-3). Ne vous conformez donc point à ce siècle, mais transformez-vous par un esprit nouveau, afin que vous reconnaissiez ce qui est la volonté de Dieu, ce qui lui plaît, le bon, le parfait : *Nolite conformari huic sæculo, sed reformamini in novitate sensus vestri ; ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, et beneplacens et perfecta* (Rom. 12, 2). Il nous a élus en lui avant la constitution du monde, afin que nous fussions saints et sans tache devant lui : *Elegit nos in ipso ante mundi constitutionem, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus* (Eph. 1, 2). Rien n'est plus fort que la manière dont saint Paul explique cette vérité en différents endroits de ses Epîtres.

Mais je voudrais bien savoir qui sera la personne qui accomplira ce grand commandement dans toute son étendue. Vous le savez, mon cher lecteur, avant que je vous le dise, et je suis certain que vous prévenez ma pensée.

Disons donc qu'il n'y a que Marie, Mère de Dieu, qui, après son divin Fils, puisse être nommée trois fois sainte et seule sainte, comme nous l'apprenons de saint Bonaventure. C'est l'unique et la parfaite entre les filles de Jérusalem. Il semble que l'Eglise appuie cette pensée, la saluant du titre de sainte Marie, tant à la prière qu'elle ajoute à la salutation de l'ange qu'aux litanies qu'elle chante en son honneur ; car elle commence en disant : Sainte Marie, Mère de Dieu : *Sancta Maria, Mater Dei ;* sainte Marie : *sancta Maria ;* sainte Mère de Dieu : *sancta Dei Genitrix.* En effet, la sainteté est le fondement de toutes ses grandeurs ; et si elle n'avait été unie parfaitement à Dieu et entièrement séparée de tout le reste, elle n'eût jamais été élevée à cette dignité suprême. Dès son immaculée conception elle fut sanctifiée par un privilége qui lui était singulier. Depuis cet heureux moment elle avança toujours dans les voies de la grâce, et celle qui était déjà juste et sainte le devint encore de plus en plus par de nouveaux degrés de pureté et de sainteté dont Dieu combla son âme.

Ecoutez saint Laurent Justinien (1) : Tout ce que l'on peut se figurer d'honnête, de relevé, de mérite, de grâce et de gloire, tout est en Marie. Elle est grande à son entrée au monde, plus grande quand elle conçoit le Verbe ; elle est sainte partout, elle est immaculée et remplie de grâce ;

(1) De Connub. Verbi et animæ.

Digitized by Google

en quelque endroit que l'on considère ses excellences, elle est sainte de corps et d'esprit, pleine de grâce et de vertu. C'est la Mère et l'Épouse sans tache; c'est elle dont Dieu seul a contenté tous les désirs; elle s'est toujours uniquement reposée en lui, sans rien chercher parmi les créatures. Elle est vraiment solitaire, trouvant en Dieu une très-vaste solitude. La sainteté était son mur qui la tenait séparée de tout le reste. Le cœur de Marie était caché en Jésus-Christ, et le cœur de Jésus-Christ était en Marie; ils étaient le trésor l'un de l'autre. Le Saint des saints était tout à la Sainte des saints, et la Sainte des saints était toute au Saint des saints.

Qui a jamais vu ou entendu rien de pareil? s'écrie saint Proclus. Quoi! Dieu renfermé dans le sein d'une fille! Et que ce sein soit si pur qu'il devienne un temple dans lequel Jésus-Christ reçoit son divin sacerdoce! Saint George de Nicomédie la nomme la Sainte des saints, le propitiatoire de la nouvelle alliance, l'autel d'or, l'arche de notre sanctification. Il ajoute que le Créateur est devenu son amant, qu'il n'a point refusé de loger chez elle, que le conseil du Père s'est accompli dans ses chastes entrailles, et que le Saint-Esprit s'y est reposé.

O Mère de Dieu, vous êtes le plus bel ornement de toutes les choses rares et précieuses. Il le faut redire encore une fois : Vous êtes le Saint des saints dans lequel le seul souverain Pontife, Jésus-Christ notre Seigneur, a trouvé passage. O prodige de la sainteté de Marie qui n'a jamais cessé de bénir Dieu! O miracle d'amour qui n'a jamais souffert de diminution! Cette créature céleste a été un océan de sainteté.

On est surpris de la conduite de l'Église, qui, aux fêtes de la Conception et de la Nativité de la bienheureuse Vierge, propose l'Évangile de la généalogie de Jésus-Christ, sans dire un mot des parents de cette sainte fille, qui cependant est toute la gloire de la famille. On passe sous silence son berceau et ses langes, et le secrétaire du Sauveur est persuadé qu'il suffit de dire que Jésus, que l'on nomme le Christ, est né de Marie : *De qua natus est Jesus, qui vocatur Christus* (Matth. 1, 16). Mais la naissance du Fils doit-elle être la fête de la naissance de la Mère? Qu'y a-t-il de commun entre la tendre enfance de cette bienheureuse Vierge et les offices de sa maternité, si nous ne disons que la nativité de l'une est le commencement de celle de l'autre? Cette divine enfant vint au monde comme enceinte de l'Homme-Dieu. C'est pourquoi on ne parle point de ses parents, on ne voit que Dieu en elle dans tous ses états et dans tous ses mystères, et c'est le caractère de sa sainteté qui la distingue de tout le reste. Elle est toute pour Dieu, elle n'est que pour lui, quoiqu'elle soit la Mère des pauvres et la Médiatrice des pécheurs; car c'est pour les réunir à Dieu qu'elle veut bien porter cette qualité, et sans préjudice de sa très-sublime union avec Dieu et de la séparation des créatures.

Nous apprenons dans la Genèse que l'Esprit du Seigneur était porté

Digitized by Google

sur les eaux : *Spiritus Dei ferebatur super aquas*, 1, 2. L'eau était donc le siége du divin Esprit, comme le plus agréable des éléments en son principe. En effet, quand tout était enveloppé de ténèbres, qu'il n'y avait qu'un chaos informe et un abîme profond, que le ciel n'était point éclairé de ces beaux astres qui sont sa gloire, et que le mélange empêchait la pureté des êtres, l'eau seule était nette, claire et parfaite, parce qu'elle était destinée à servir de char au Saint-Esprit.

C'est en ce point qu'elle était une figure de la Mère de Dieu toujours pure, toujours sans nulle tache. Que le reste des hommes soit comme des abîmes de ténèbres par le malheur de leur conception criminelle; que le ciel paraisse obscur aux prédestinés eux-mêmes avant le sacré lavoir; que la terre soit rude et pesante à ceux qui ont péché en Adam: Marie seule, la plus sainte entre les saintes, ne contractera rien de tous ces défauts, parce qu'elle est destinée à servir de char de triomphe au Fils unique de Dieu; elle sera toujours à couvert sous les ailes de la mystique colombe; ce divin Esprit échauffera sans cesse la source féconde de cette pure fontaine, de ce puits des eaux vives.

Il est certain que Dieu a marqué la sainteté sans pareille de cette Vierge par excellence en mille endroits de l'ancienne loi. Il voulait nous apprendre par cette conduite qu'il proportionne ordinairement la grâce sanctifiante à la dignité de l'état auquel il appelle les âmes. Et comme la grandeur souveraine de Mère de Dieu surpasse de bien loin tout ce qu'il y a de relevé dans l'ordre des anges et des hommes, aussi faut-il conclure que celle que nous appelons sainte Marie a plus renfermé de trésors de grâces en elle-même que tout le reste des pures créatures. Il est dit d'elle qu'ainsi que les fleuves se vont rendre dans la mer, et que la mer ne regorge point, ainsi toutes les vertus des saints sont recueillies en Marie, sans excéder ni même égaler l'abîme de sa sainteté; et Dieu l'a relevée si haut, qu'il n'a jamais rien fait, et qu'il ne fera jamais rien de plus grand, ni de plus saint, ni de plus digne de lui-même, de sa grandeur, de son amour, que cette divine Mère; et il est vrai en toutes manières que, dans l'ordre de la grâce et de la sainteté des choses créées, elle est le terme des opérations, des effets et de toutes les communications et effusions de la puissance, de la sagesse et de la bonté de Dieu. Elle est une arche de sanctification pour elle et pour nous, parce qu'ayant porté le propitiatoire de notre salut, Jésus-Christ notre Seigneur, elle a été sanctifiée par lui, et elle est devenue notre Médiatrice. C'est elle qui participe avec plus d'abondance à la sainteté de son divin Fils, et qui approche de plus près de la sainteté divine; et comme Dieu de toute éternité demeure en son incompréhensible pureté, ainsi, hors de lui-même et dans la plénitude des temps, il aime à faire sa résidence dans les âmes saintes, mais principalement dans la sainte Vierge; il prend ses délices en sa beauté, en sa pureté et en sa sainteté, bien plus que dans tous les

Digitized by Google

autres. C'est le jardin de plaisance du divin Epoux et l'objet le plus digne de son amour.

Si on voulait prendre les mesures de la sainteté de Marie, il faudrait monter jusqu'au sein de Dieu et considérer que la pureté et la lumière qui brille dans ce divin soleil est l'exemplaire de la sienne. C'est une propriété du bel œil du monde de ne pouvoir être sali ni obscurci par les ordures d'ici-bas ; il conserve sa blancheur, sa candeur, sa splendeur sur la boue aussi bien que sur le cristal ; il est tellement maître de sa liberté, qu'il ne veut pas cacher les immondices qu'il rencontre ; au contraire, il les découvre, et il est bien aise que chacun sache que rien au monde ne peut obscurcir sa clarté, ni salir sa blancheur. Voilà un symbole de la sainteté et de la pureté de la bienheureuse Vierge. Toutes ses actions sont des actions de lumière qui doivent être exposées à la vue de toute la nature ; elle a conçu la lumière essentielle en concevant le Verbe de Dieu : c'est le couronnement et la perfection de sa très-pure sainteté. Il se fait tous les jours une espèce de combat entre les ténèbres et la lumière, nous en avons le divertissement chaque matin ; et nous sommes témoins que celle-ci demeure toujours victorieuse, et qu'après avoir chassé l'armée des ténèbres, elle luit avec plus de beauté.

Il me semble que saint Jean Climaque (1) a fait en abrégé le portrait de la sainteté de notre auguste Maîtresse dans ce beau passage que je rapporte ici tout au long : Les parfaits, les vrais saints, dit ce Père, qui, par une fervente piété consacrent à Dieu toutes les pensées de leur esprit et toutes les actions de leur corps, ont pour étude, pour exercice et pour loi dans leur conduite de conserver leur âme toujours libre de la malheureuse captivité des passions ; de s'efforcer d'acquérir une charité parfaite ; de rendre leur cœur comme une source vive d'humilité ; de tenir leur esprit comme absent et éloigné de toutes les choses du monde et de lui-même, et d'y tenir Jésus-Christ toujours présent ; de conserver le trésor de leurs oraisons et de leurs lumières contre les embûches du démon qui le leur veut ravir ; de s'enrichir des dons célestes et des illuminations divines ; de désirer la mort, de haïr la vie ; de fuir tout ce qui peut donner de la satisfaction au corps ; d'être de puissants intercesseurs pour tout le monde auprès de Dieu ; de faire violence à sa bonté par le mérite et par la force de leurs prières ; de participer au ministère des anges en secourant les hommes ; d'être des abîmes de science, des interprètes de la vérité divine, des dépositaires des secrets du ciel, des sauveurs des hommes, des dompteurs du vice, des dominateurs du corps, des vainqueurs de la nature, des ennemis irréconciliables du péché, des temples vivants de la souveraine paix de l'âme, et enfin des imitateurs du Seigneur par le secours et par la grâce du Seigneur.

(1) Grad 9.

Digitized by Google

Voilà sans doute un excellent tableau de la perfection (1); je l'expose à la vue des serviteurs de la Mère de Dieu, et je les supplie d'être fortement persuadés que son âme sainte possédait des richesses de grâce et de sainteté beaucoup plus relevées que tout ce que nous pouvons penser ou concevoir. Ce qui ne doit pas nous décourager de marcher à sa suite et d'essayer de tirer quelque trait de ses vertus aimables pour le réglement de nos mœurs. Car nous serions bien dépourvus de jugement et de raison si, entendant raconter les excellences de cette créature céleste, nous entrions dans le désespoir. Il faut nous pénétrer d'une pensée toute contraire et nous servir utilement de son exemple, ou en nous excitant à l'imiter, quoique imparfaitement, ou bien entrant dans les sentiments d'une humilité très-profonde, dans la connaissance de nous-mêmes et dans la vue intérieure de notre propre faiblesse. Saint Ambroise, comme nous l'avons dit ailleurs, ce docteur si éclairé, veut que nous ayons incessamment devant les yeux le tableau de la vie et des vertus de cette incomparable Vierge, nous assurant que ce miroir fidèle, et qui n'est point flatteur, nous apprendra ce qu'il faut faire et ce qu'on doit éviter pour accomplir ce grand commandement de travailler efficacement à devenir saints.

Ce sera par votre secours, ô très-charitable Mère de miséricorde, que nous réussirons dans une entreprise aussi difficile qu'elle est nécessaire. Ne nous le refusez pas, s'il vous plaît; tendez la main à vos pauvres enfants, vous qui êtes toute remplie de douceur, de bonté, de lumière, de charité et de sainteté; et puisque vous êtes le sentier par lequel le salut nous est venu d'en haut, soyez-le aussi pour nous faire retourner à Dieu, dont nos égarements nous ont éloignés (2).

Ecoutez Paul a Sancta Catharina (3) : Nous disons d'abord que *saint* veut dire *séparé;* ce qui convient à Dieu étant infiniment séparé de tout être créé, non quant au lieu, étant partout, mais sous le rapport de sa perfection et de son excellence infinie. La Vierge s'est plus rapprochée de cette sainteté de Dieu qu'aucune autre créature. Car, dès l'instant de sa conception, elle fut ornée de la grâce par laquelle elle fut toujours attachée à Dieu, et ayant reçu l'usage de la raison dans le sein de sa Mère, elle se consacra à lui de toute son affection; de plus, elle s'attacha irrévocablement à lui par un vœu spécial de virginité, et par la singulière dignité de Mère de Dieu, elle fut séparée de toutes les autres créatures, auxquelles une semblable prérogative ne fut et ne sera jamais accordée. Secondement, ce qui est exempt de tout péché est saint; or, la Vierge, par un singulier privilége, fut préservée de tout péché et impeccable par la

(1) Le P. Poiré, ut supra.
(2) La révérende mère de Blémur sur la sainte Vierge.
(3) De Cantico B. M Virg., præfatio, lib 3, sect. 5, c. 4.

Digitized by Google

grâce, étant confirmée en grâce, et elle s'approcha de cette impeccabilité de Dieu par nature, autant que le peut une pure créature par participation, par de particuliers secours de Dieu. En troisième lieu, la sainteté est une pureté sans tache en tout ; ainsi Dieu est saint en lui-même et en dehors de lui-même, dans ses opérations internes et externes. La Vierge aussi a reçu en toute façon la pureté ; elle a toujours été très-pure, tant en son âme qu'en son corps, tant en ses opérations internes qu'externes.

Marie fut sainte en toutes ses résolutions et entreprises, en toutes ses intentions, en tous ses désirs, en tous ses vœux, dirigeant toutes choses à la gloire de Dieu, et agissant toujours par la charité, comme il est dit d'elle dans les Cantiques : *Ordinavit in me caritatem :* Je suis pénétrée d'amour, 2, 4. On voit par là combien la Vierge pratiqua la pureté, de quelle spéciale beauté elle fut ornée, et à quel degré éminent de sainteté elle parvint, tellement qu'aucune pure créature n'a jamais pu l'égaler.

Appliquons-nous de toutes nos forces à nous procurer la sainteté, efforçons-nous de l'augmenter de jour en jour en nous par de bonnes œuvres, afin de devenir plus purs et plus saints, pour plaire de plus en plus à Dieu. Dieu demande de nous cette sainteté : Soyez saints, dit-il, parce que je suis saint : *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum* (Levit. 11).

Comme Dieu est très-pur et très-saint par nature, il ne peut se plaire que dans la sainteté. Et comme notre être, notre conservation, notre avenir dépend de cet Etre très-saint, comment n'être pas empressé à vouloir, à pratiquer avec sollicitude l'impression de sa sainteté par sa grâce qu'il nous communique, puisque par là notre nature est ennoblie, élevée par son union au suprême Seigneur de toutes choses ? Si la beauté des choses visibles et passagères, comme la beauté des fleurs, des prairies, des montagnes, des collines, des animaux, des oiseaux, des astres, du corps humain surtout, nous plaît, pourquoi ne désirerions-nous pas pour notre âme l'ornement de la beauté surnaturelle, qui consiste dans la sainteté de l'âme, dans la grâce, dans la charité et les bonnes habitudes par lesquelles nous devenons participants de la divine lumière, qui surpasse à l'infini toute beauté créée ? Ne pas travailler à se procurer la sainteté, ne pas veiller à la conserver quand on la possède, travailler, au contraire, à l'éloigner, à la détruire en soi, c'est se jeter en aveugle dans sa perte éternelle ; c'est le plus grand des malheurs.

Je vous le demande, dit saint Pierre Damien, comment le moindre défaut eût-il pu trouver place dans l'âme ou dans le corps de celle qui, aussi bien que le ciel, a mérité d'être le sanctuaire où repose la plénitude de la Divinité (1) ?

L'Eglise, dit Mgr Malou, évêque de Bruges (2), l'Eglise, qui éloigne de

(1) Serm. 3 de Nativ B. Mariæ Virg.
(2) Chap. 9, art. 4.

Digitized by Google

la Mère de Dieu jusqu'à l'ombre de la moindre souillure, lui attribue d'autre part une innocence et une sainteté parfaites.

Tout ce que la langue grecque renferme d'épithètes pour signifier que Marie est pure, innocente, sainte, bénie, vénérable, belle d'une beauté spirituelle et surnaturelle, bienheureuse, sacrée, agréable à Dieu, etc., tout est appliqué à la Mère de Dieu avec un empressement et une profusion étonnantes. Ici encore le langage, malgré son abondance incomparable d'expressions, semble faire défaut aux admirateurs de la Mère de Dieu ; ils élèvent ces épithètes au superlatif et au-dessus du superlatif, en disant que Marie est plus que tout à fait sainte, plus que tout à fait pure, plus que tout à fait innocente. Ils accumulent même les unes sur les autres ces expressions portées au plus haut degré de leur signification, comme s'il fallait que les unes suppléassent au défaut des autres pour bien rendre l'idée de la sainteté dont Marie a été douée ; et comme si la sainteté dans la Mère de Dieu n'était pas seulement un attribut, une qualité, un accessoire, mais sa nature, mais sa substance, ils l'appellent la sainteté, la pureté, l'innocence même.

C'est dans la même pensée que la plupart de ces qualifications sont données à Marie comme des noms appellatifs. Rien de plus commun dans les prières et dans les écrits des saints Pères que ces expressions : *la sainte, la très-pure, la très-innocente*, etc., pour désigner la Mère de Dieu. Voici deux exemples : O vous qui seule avez surpassé toute pureté, et pudeur, et virginité : *O quæ sola supergressa es omnem puritatem, et pudicitiam, et virginitatem.* Ainsi parle saint Ephrem (1). Soyez saluée, honorée, ô seule Mère de Dieu, dit saint Jean Damascène, vous qui êtes plus radieuse que tout autre rayon et plus pure que toute autre pureté ; soyez saluée, ô seule Mère de Dieu, qui êtes plus vénérable que toute autre chose et plus riche que celui qui abonde de toutes les richesses : *Salve sis, sola Mater Dei, radio quæ omni lucidior es, et omni puritate purior ; salve sis, sola Dei Mater, quæ omni re es venerabilior ; quæ suavitate omni es suavior, omni re nobilior, et omnibus divitiis affluente ditior* (2). Cette idée se trouve même au fond du nom que toutes les Eglises donnent à la Mère de Dieu, comme son nom par excellence.

A quelle époque, dit saint Epiphane, fut-il jamais permis de séparer le nom de *Vierge* du nom de *sainte Marie?* Ces noms nous indiquent les qualités de la personne. L'Ecriture a même coutume d'attribuer aux justes, selon leurs mérites, des noms qui expriment leur dignité. C'est ainsi qu'Abraham est appelé *l'ami de Dieu.* De même on dit *la sainte Vierge Marie*, et ce nom ne sera jamais changé (3).

L'Eglise grecque considère encore de nos jours le nom de *Panagia, la*

(1) Precat. 1 ad Deiparam.
(2) Orat. in Deipar. Annunt.
(3) Contra hæres. 78, n° 6.

Digitized by Google

tout à fait sainte, comme le nom propre de la Mère de Dieu et comme son nom par excellence. Elle l'écrit sur ses images, elle le répète dans ses cantiques, elle le place dans la bouche du peuple et dans celle du clergé. Marie, dans son langage ordinaire, est *la sainte* par excellence.

En Occident, la même expression domine dans le langage chrétien. *La sainte Vierge* est le nom propre de Marie. L'Eglise vénère sans doute beaucoup de vierges saintes, qui ont arrosé la terre de leur sang, ont embaumé le champ du Père de famille et l'Eglise du parfum de leurs vertus; mais il n'en est aucune qui ait mérité ou obtenu le nom de *la sainte Vierge* par excellence. Ce nom est réservé à la Mère de Dieu.

Cette sainteté de la Mère de Dieu a été parfaite dès le principe; car, avec la grâce sanctifiante, Marie a reçu le don de toutes les vertus que Dieu a plantées dans son âme. C'est en ce sens que les saints Pères ont dit que Dieu avait planté lui-même ce paradis du second Adam, où devaient germer l'arbre de vie et les plantes des vertus chrétiennes, qui, par la coopération de Marie, ont toujours embaumé l'Eglise de la bonne odeur de Jésus-Christ. Les vertus héroïques que Marie a exercées durant sa vie mortelle, l'humilité, la constance, la charité, la pénitence, et en général toutes les vertus que les serviteurs de Marie ont admirées dans leur bonne Mère, appartiennent à ce fonds de sainteté parfaite dont Dieu a orné l'âme de la bienheureuse Vierge. A tous les âges les saints Pères se sont plu à le dire, et l'Eglise à le chanter.

Mais rien n'est plus propre à nous faire saisir la haute idée que les fidèles ont toujours eue de la sainteté de la Mère de Dieu qu'un coup d'œil jeté sur la série de comparaisons dont les anciens docteurs se sont servis pour expliquer d'une manière aussi exacte que possible l'immense sainteté de cette Vierge incomparable. Par une gradation successive, ils ont élevé la Mère de Dieu au-dessus de toutes les créatures, y compris les anges mêmes, et ils l'ont placée à côté du Fils, proche de Dieu, en la déclarant inférieure à lui seul.

Ecoutons ce concert d'hommages, qui est tout autant l'accent de l'amour que la profession de la foi.

Les premières comparaisons employées pour mettre en relief la sainteté parfaite de Marie ont été empruntées à la nature. Les saints Pères comparent Marie à la rose odoriférante, qui répand ses parfums de toutes parts, et au lis des vallées, qui étonne par son éclatante blancheur, parce que ces deux fleurs sont les symboles naturels de la pureté, de l'innocence et de la sainteté; ils affirment que Marie est bien supérieure dans l'ordre de la grâce à ces fleurs dans l'ordre de la nature.

Marie, dit l'Eglise grecque, est une *fleur virginale* de sa nature; elle est *la beauté de l'innocence fleurissant* par une opération divine (1). So-

(1) Antholog., die 8 sept.

Digitized by Google

phronius l'appelle une *fleur d'innocence* (1). Vous êtes la gloire de la virginité, ô Marie, dit saint André de Crète, vous que le Tout-Puissant s'est choisie comme une *rose* au milieu d'un buisson d'épines (2). Et saint Théodore Studite s'écrie : Je vous salue, ô *fleur* plus suave et plus belle par tout genre de vertus que par l'harmonie la plus variée des couleurs; c'est de vous qu'est née une fleur semblable à vous, et qui rappelle parfaitement sa Mère (3).

Saint Ephrem appelle Marie *un lis d'une blancheur éclatante* (4). Enfin saint Anselme salue Marie comme un *lis céleste*, dont la fleur nous a préparé un testament éternel (5).

Les saints Pères comparent ensuite Marie à la brebis, à l'agneau, à la colombe, qui sont autant de symboles de la pureté, de la douceur, de l'innocence et de la sainteté.

L'auteur de l'homélie attribuée à saint Epiphane appelle Marie une *brebis immaculée*, qui a enfanté l'Agneau de Dieu, qui est Jésus-Christ (6). George de Nicomédie l'appelle un *agneau* tout à fait sans tache (7). Et l'Eglise grecque, dans l'office du carême, adresse à Marie cette prière: Le plus grand des miracles a été opéré en vous, ô agneau sans tache; car l'Agneau qui ôte les péchés du monde a reçu le jour de vous. Priez-le pour ceux qui vous vénèrent.

Sainte Anne, en recevant dans son sein, dit saint André de Crète, cette immaculée colombe, fut remplie d'une joie spirituelle, et offrit à Dieu des hymnes d'actions de grâces (8).

Les filles de Juda, dit Jean d'Eubée, tressaillirent de joie en voyant s'élever jusqu'au Saint des saints la très-sainte enfant Marie, comme une colombe immaculée (9).

Les saints Pères comparent la Vierge immaculée aux objets les plus sacrés du culte hébraïque, comme autant de figures qui ont annoncé sa sainteté parfaite. Saint Germain de Constantinople, dans son homélie sur la Nativité de la sainte Vierge, énumère ces figures ou types avec une diligence qu'il serait difficile de surpasser.

Voyez, dit-il aux fidèles, de combien de noms la Mère de Dieu a été honorée et dans combien de passages les saintes Ecritures nous l'ont révélée. Nos Livres saints l'appellent successivement vierge, tabernacle, pro-

(1) In Thesauro hymnol.
(2) Orat. in Annunt.
(3) Orat. 2 in Nativ. Deiparæ.
(4) Precat. 4.
(5) Psalt.
(6) Orat. de Laudibus Deiparæ.
(7) Orat. in Deiparæ ingressu in templum.
(8) Antholog., die 9 decembr.
(9) Orat. in Nativit. Deip.

Digitized by Google

phétesse, couche nuptiale, maison de Dieu, temple saint, second tabernacle, table sainte, autel, propitiatoire, encensoir d'or, le saint des saints, la gloire des chérubins, l'urne d'or, les tables du Testament, la verge sacerdotale, le sceptre du royaume, le diadème de la beauté, la corne de l'huile de l'onction, l'albâtre, le candélabre, le paradis, le buisson ardent, la verge d'Isaïe, la terre sainte, la terre qui produit la vérité, l'arche, le trône, la porte, le livre, la reine, le jour, le ciel, l'orient, le soleil, la cité de Dieu. Et cette énumération se trouve justifiée par les citations de la sainte Ecriture que les anciens Pères dans leurs livres et l'Eglise dans sa liturgie ont appliquées à la sainte Vierge, comme autant de symboles de ses prérogatives divines, mais surtout de sa sainteté.

Dans l'emploi de la plupart de ces symboles, l'intention est manifeste. Le temple, le tabernacle, le sanctuaire, le propitiatoire, l'autel, l'urne qui renfermait la manne, la table des pains de proposition, le candélabre, la verge d'Aaron, les tables de la loi et le saint des saints étaient considérés par les Juifs comme des choses qui n'avaient rien de profane, mais qui étaient tellement consacrées à Dieu qu'elles étaient intrinsèquement sanctifiées.

Eh bien! les saints Pères non seulement comparent la bienheureuse Vierge Marie à ces objets et à ces instruments du culte hébraïque, mais ils affirment que la sainteté de Marie dépasse de beaucoup la sainteté que le peuple de Dieu leur attribuait. Que Salomon, malgré sa sagesse, garde le silence, dit saint Jean Damascène, et qu'il ne dise plus qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. O Vierge comblée de grâces divines! ô temple saint de Dieu, que le Salomon spirituel, le Prince de la paix, s'est construit pour l'habiter! Ce temple n'est point revêtu d'or, mais il brille de la lumière du Saint-Esprit (1).

Je vous salue, continue le même saint, ô maison de Dieu, qui resplendissez de divines splendeurs; maison pleine de la gloire du Seigneur, maison plus éclatante en sainteté que les séraphins en flammes.

L'Eglise d'Arménie chante : Les chœurs célestes bénissent le temple du Verbe éternel, et nous le louons aussi en unissant nos voix au céleste concert (2).

Je vous salue, ô temple, maison de Dieu, s'écrie saint Théodore Studite, maison bâtie avec la pureté dont David a dit : Votre temple, Seigneur, est saint et admirable dans la justice : *Sanctum est templum tuum, mirabile in æquitate* (Psal. 64, 6) (3).

Vous êtes, ô Vierge, un temple digne de Dieu, dit saint Basile de Séleucie (4).

(1) Orat. de Nativ. Deip.
(2) Confess. Armen.
(3) Ut supra.
(4) Orat. ad Deip.

Digitized by Google

S'adressant au temple de Jérusalem, où Marie s'était présentée à l'âge de trois ans, saint George de Nicomédie s'écrie : Ornez le saint des saints, recevez ce tabernacle parfaitement sanctifié, qui pourra recevoir la substance immatérielle de Dieu (1).

Célébrons, dit Théophane, et louons le mont très-saint de Dieu, le candélabre, l'urne, l'arche, la table, la verge, l'encensoir, le trône divin, la porte, le temple, le lit ; c'est-à-dire cette Vierge innocente dans laquelle Dieu, sans subir de changement, s'est incarné et a déifié et élevé au-dessus de la nature ce qu'il s'est approprié en cette union ineffable (2).

La Mère de Dieu, dit Proclus, est le sanctuaire où le péché ne pénètre point, le temple sanctifié de Dieu, l'autel des holocaustes d'or pur, le vase d'albâtre, le parfum précieux, l'éphod sacerdotal, le candélabre d'or. Elle est l'arche intérieurement et extérieurement couverte d'or, c'est-à-dire sanctifiée selon l'âme et selon le corps (3).

Tant de comparaisons, empruntées à la nature et aux institutions sacrées du culte, n'eussent pas suffi pour exprimer les sentiments que l'Eglise éprouvait envers la Mère de Dieu ; l'éclat primitif du premier homme, où tout était saint et divin, et le ciel même, ont dû fournir leur part d'images et de figures à l'admiration et à l'amour des pieux serviteurs de Marie.

Ainsi saint André, apôtre, pour donner une notion abrégée de la foi chrétienne au tyran qui le martyrisa, disait : Le premier homme a causé la mort par le bois de la prévarication (l'arbre du bien et du mal), il fallait que la mort fût chassée par le bois de la passion (la croix). Et parce que le premier homme avait été tiré d'une terre immaculée, il était nécessaire qu'un homme parfait naquît d'une Vierge immaculée, afin que le Fils de Dieu, qui avait créé l'homme, lui restituât la vie éternelle, qu'il avait perdue par la faute d'Adam (4).

Il est clair que le saint apôtre compare ici la bienheureuse Vierge Marie, sous le rapport de la pureté et de la sainteté, à la terre dont le corps d'Adam fut formé, et que par conséquent il suppose en Marie une sainteté qui n'a jamais été violée ni ternie. La même pensée préoccupait les Pères du concile de Francfort, au huitième siècle, lorsqu'ils disaient que notre Seigneur a été formé d'une terre meilleure qu'Adam, puisqu'elle était aussi immaculée et de plus animée, et que le Sauveur a été fait par l'opération du Saint-Esprit.

Marie a une sainteté non seulement au-dessus de celle des saints de la terre, mais aussi au-dessus de la sainteté des anges du ciel.

(1) Orat. ad Deip.
(2) Antholog., die 19 januar.
(3) Orat. ad Deip.
(4) Epist. presbyt. et diac. Achaiæ, de Martyrio S. Andreæ.

Digitized by Google

Un enfant beaucoup plus saint que les anges, dit Théophane, vient de naître ; cet enfant, d'une sainteté et d'une pureté incomparables, donnera le jour à Jésus-Christ, qui est la purification, la sanctification et la parfaite rédemption même (1).

Après cela, que reste-t-il à faire, sinon à comparer la sainteté de Marie à celle de Dieu même, et à la placer immédiatement au-dessous de celle du Seigneur ? C'est ce que l'Eglise a fait de tout temps.

Il convenait, dit saint Anselme (2), que la conception de l'Homme-Dieu s'opérât dans le sein d'une mère très-pure ; il convenait qu'elle brillât de la splendeur d'une sainteté la plus grande qui se puisse concevoir après celle de Dieu, cette Vierge à qui le Père se disposait à donner son Fils unique, ce Fils engendré de son cœur, égal à lui, et qu'il aime comme lui-même, à le donner pour qu'il fût naturellement un seul et même Fils commun et à ce Père et à cette Vierge ; cette Vierge que le Fils se choisissait pour être substantiellement sa Mère ; cette Vierge dans laquelle le Saint-Esprit voulait et devait opérer, afin que d'elle fût conçu et naquît le Verbe dont il procède lui-même.

Il existe dans l'Eglise catholique une tradition perpétuelle et universelle de la croyance à la sainteté parfaite et indéfinie de la Mère de Dieu.

Dieu, dit Auguste Nicolas (3), devait disposer entre la sainteté incréée de son Fils et notre faible nature, toujours portée au découragement, un modèle de sainteté créée qui, par cette nature créée, semblable à la nôtre, fût plus à la portée de notre imitation, et, par le degré sublime où elle serait élevée au-dessus de toutes les créatures, pût réellement leur servir de modèle. Il devait nous faire voir, comme dans un portrait avant la lettre, la première épreuve, si j'ose ainsi dire, de l'impression de Jésus-Christ dans une âme, et le chef-d'œuvre de sa grâce, afin de nous montrer, avec le divin modèle, un modèle achevé de son imitation.

C'est ce qu'il a fait dans Marie. Marie n'est pas sainte comme les autres saints, en qui la sainteté est plus ou moins humaine par quelque côté ; sa sainteté est absolument surhumaine, surangélique ; elle dépasse toute proportion, toute conception ; elle se perd en élévation dans une sorte d'infini, qui est fini, sans doute, par rapport au Créateur, mais qui, pour parler avec Gerson, constitue une hiérarchie unique, et qui est immédiatement la seconde au-dessous de la souveraine hiérarchie de la Trinité.

Vos yeux sont ceux de la colombe, dit l'époux à l'épouse dans les Cantiques : *Oculi tui columbarum*, 1, 15 ; c'est-à-dire simples, candides, pudiques, droits, aimables, doux, paisibles, dit Cornelius a Lapide. 1° L'œil se fixe sur l'objet, vers lequel se dirigent ensuite les mains, les pieds, l'âme

(1) Menæa, die 7 septembr.
(2) De Conceptu virginali, cap. 17.
(3) Liv. 3, chap. 7 : Marie, créature universelle.

Digitized by Google

et le cœur, afin que tout tende au même but ; ainsi l'âme sainte n'envisage que Dieu et tend à lui comme à sa fin. 2° Comme l'œil, lorsqu'il regarde une chose, en retient l'image en lui-même, ainsi l'âme, en se tournant fixement vers Dieu, se rend conforme à lui et devient divine. 3° Comme l'œil regarde immédiatement la chose qu'il veut voir, sans se servir d'autre moyen, ainsi l'âme qui veut se fixer en Dieu ne doit voir que lui ; elle ne doit considérer ni ses avantages personnels, ni l'honneur, ni toute autre chose ; car toute autre chose empêche de voir parfaitement et gêne l'intuition des choses divines. 4° Comme l'œil peut voir plusieurs choses à la fois, de même l'âme, dans son action, peut avoir plusieurs fins : par exemple, je veux prier, jeûner, étudier, faire l'aumône pour offrir à Dieu une satisfaction pour mes péchés, et c'est un acte de pénitence ; également pour plaire à Dieu qui est mon amour, et c'est un acte de charité ; aussi pour honorer Dieu, ce qui est un acte de religion, etc. (1).

Le fondement de la sainteté consiste dans la conformité de la volonté avec la loi éternelle qui est dans l'esprit de Dieu. Celui-là est saint, juste, parfait, qui règle ses mœurs et les conforme à cette loi. Car la sainteté, dit saint Denis, c'est l'exemption de toute tache ; c'est l'amour de Dieu, l'union avec cet Etre infiniment parfait. Plus on éloigne et l'on purifie son âme des choses terrestres, plus on l'élève à Dieu, plus on devient saint (2).

Celui-là est saint dont la volonté et les œuvres sont exactement conformes à la volonté de Dieu. Car la volonté de Dieu, ne faisant qu'un avec son esprit et son intelligence, est nécessairement et essentiellement conforme à la loi éternelle et y répond également ; par là, elle est la mesure et la règle de toute la sainteté ; et comme cette conformité est infinie en Dieu, il s'ensuit que sa sainteté est infinie ; et comme aussi cette conformité est très-grande en Marie, il s'ensuit que sa sainteté est immense. C'est pourquoi, en second lieu, la sainteté consiste dans l'amour et l'union avec Dieu, qui est l'origine et la plénitude de la sainteté. La sainteté est donc l'amour de Dieu. Celui donc qui s'attache à Dieu de toute son affection est pur et saint ; et plus il est fidèle à transporter toute son affection en Dieu, plus il devient saint de jour en jour, parce qu'il dirige toutes ses pensées, toute sa volonté, toutes ses œuvres vers Dieu, et il s'approche de plus en plus de lui.

Saint Thomas, dans son opuscule 62e, intitulé *Des divines Mœurs*, enseigne comment nous devons chercher à imiter les quinze attributs de Dieu et devenir ainsi nous-mêmes divins. Le premier attribut de Dieu, dit-il, est l'immutabilité ; car en Dieu, dit l'apôtre saint Jacques, il n'y a ni changement ni ombre de révolution : *Apud quem non est transmutatio*

(1) Comment. in Cant.
(2) De divinis Nomin., cap. 12.

Digitized by Google

nec vicissitudinis obumbratio, 1, 17. De même les saints, dans la constance de leur âme, ne sont ni ébranlés par les adversités, ni égarés de la voie droite par les prospérités.

Le second attribut de Dieu est que tout bien lui plaît et que tout péché lui déplaît; ainsi en est-il des saints.

Le troisième attribut est que Dieu prévoit, et qu'il prévoit tout; de même l'homme est d'autant plus saint qu'il se laisse moins surprendre par tout ce qui arrive.

Le quatrième est la patience de Dieu. Il fait lever son soleil sur les bons et sur les méchants, il fait pleuvoir sur les justes et sur les pécheurs; de même les saints sont patients et font du bien à tous.

Le cinquième attribut est que Dieu est juste envers tous; c'est là une des premières conditions de la sainteté.

Le sixième est la droiture infinie de Dieu; ainsi les saints s'approchent d'autant plus de lui qu'ils mettent plus de droiture dans toutes leurs voies.

Le septième est la libéralité de Dieu. Il communique de son essence et de ses biens tout ce qui est communicable, et même à ceux qui ne songent pas à demander ou qui même négligent de demander, qui même méprisent ses dons. Ainsi il a communiqué à ses anges sa béatitude, aux apôtres le pouvoir de lier, aux prophètes sa prescience, aux docteurs sa sagesse, aux martyrs sa force, aux confesseurs sa constance et son égalité d'âme dans la tristesse comme dans la joie, aux vierges sa pureté, etc. De même les saints ont des yeux pour voir pour les autres, des oreilles pour entendre les plaintes et les soulager, une bouche pour instruire, des pieds pour s'empresser de faire du bien, un cœur pour aimer le prochain, pour s'offrir et se dévouer à son salut.

Le huitième attribut de Dieu est que Dieu est facile à être apaisé; ainsi les saints ne s'abandonnent jamais longtemps à l'indignation, même la plus légitime.

Le neuvième est que Dieu est porté à pardonner à ceux qui l'ont grièvement offensé; de même les saints oublient les injures et pardonnent aisément.

Le dixième est la véracité de Dieu dans ses paroles et ses promesses; de même les saints craignent de blesser la vérité et sont exacts à remplir leurs engagements envers Dieu et le prochain.

Le onzième est qu'en Dieu il n'y a point d'acception de personnes; de même chez les saints.

Le douzième attribut est que Dieu est immuable; de même les saints ne se troublent de rien.

Le treizième est que Dieu ne cherche pas ses avantages, mais que dans l'œuvre de la création, de la conservation, du gouvernement de l'univers, de la rédemption, etc., il ne regarde que le bien des hommes et des au-

Digitized by Google

tres créatures ; de même les saints n'ont en vue que la gloire de Dieu, leur propre salut et celui des autres.

Le quatorzième est que Dieu fait toutes choses bien et parfaitement ; ainsi celui qui est saint s'applique à être parfait dans toutes ses œuvres.

Le quinzième attribut de Dieu est qu'il ne punit pas deux fois la même chose ; ainsi les saints sont justes et n'ont point de récrimination.

Dieu possède tous ces attributs, l'homme peut aussi les posséder ; c'est pourquoi Dieu dit aux hommes : Soyez saints, parce que je suis saint : *Sancti estote, quoniam ego sanctus sum* (Levit. 19, 2).

L'élection divine nous appelle à la sainteté. Ecoutez le grand Apôtre : Béni soit Dieu le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, s'écrie-t-il, qui nous a bénis de toute bénédiction spirituelle pour les cieux dans le Christ, comme il nous a élus en lui avant la constitution du monde, afin que nous fussions saints et sans tache devant lui dans la charité (Ephes. 1, 3-4).

Rendons à Jésus-Christ, notre divin modèle, l'honneur de le retracer en nous, dit saint Grégoire de Nazianze ; reconnaissons notre dignité ; soyons saints comme Jésus-Christ ; soyons d'autres Jésus-Christs, puisque Jésus-Christ s'est fait semblable à nous. Devenons des dieux à cause de lui, puisque à cause de nous il est devenu homme : *Imaginis decus imagini reddamus ; dignitatem nostram agnoscamus. Simus ut Christus, quoniam Christus quoque sicut nos. Efficiamur dii propter ipsum, quoniam ipse quoque propter nos homo* (1).

Notre âme doit tendre à la sainteté, puisqu'elle est la fille de Dieu par la création, sa sœur par l'incarnation, son épouse et sa colombe par la foi du baptême et par la régénération du Saint-Esprit, sa bien-aimée par la charité.

Les hommes cherchent le bonheur dans les plaisirs, les richesses, les honneurs. O monde insensé, tu te trompes, tu ne le trouveras pas, parce que tu le cherches là où il n'est pas. Le vrai bonheur est dans la sainteté. La vie entière d'un homme saint est une fête continuelle de joie et de bonheur, dit saint Clément d'Alexandrie : *Universa vita viri justi, est quidam celebris ac sanctus dies festus* (2).

La sainteté nous établit en société avec Dieu, dans une alliance et une intime amitié avec Dieu. Quoi de plus heureux, de plus riche, de plus avantageux ?

Le Saint-Esprit, dit saint Augustin (3), ainsi que le Père et le Fils, fait sa demeure dans une âme sainte comme dans son temple. Dieu, Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, vient dans cette âme, elle va à lui ; il vient

(1) In Distich.
(2) Lib. Strom.
(3) De Grat et liber. Arbitrio.

Digitized by Google

pour l'aider, elle va à lui pour lui obéir ; il vient pour l'éclairer, elle va à lui pour avoir la lumière ; il vient pour la remplir de grâces, elle va à lui pour le recevoir.

Les saints vivront à jamais, dit la Sagesse ; leur récompense est dans le Seigneur, et leur pensée se repose dans le Très-Haut : *Justi in perpetuum vivent, et apud Dominum est merces eorum, et cogitatio illorum apud Altissimum*, 5, 16. C'est pourquoi ils recevront le royaume d'honneur et le diadème de gloire de la main du Seigneur ; car il les couvrira de sa droite et les défendra de son bras : *Ideo accipient regnum decoris, et diadema speciei de manu Domini ; quoniam dextera sua teget eos, et brachio sancto suo defendet illos*, 1, 17.

Les saints sont un ciel (1), car 1° ils ont leur cœur et leur âme au ciel ; 2° ils sont au ciel par la grâce de Dieu qui est en eux et par toutes les vertus qui resplendissent en eux ; 3° ils sont au ciel, parce qu'ils sont le temple, le trône, le tabernacle, la demeure de Dieu. Ce qui fait dire à saint Augustin : Dieu habite dans le ciel, et le ciel de Dieu, ce sont toutes les âmes justes et saintes : *Habitat in cœlo Deus, et cœlum Dei sunt omnes animæ justæ et sanctæ* (2). 4° Les saints sont le ciel ; ils répandent la pluie des grâces ; ils tonnent contre les vices ; ils sont des éclairs qui dissipent les ténèbres. Par le ciel, dit saint Augustin, nous comprenons avec raison les saints de Dieu ; Dieu, demeurant en eux, tonne par ses préceptes, brille par ses miracles, arrose la terre par la sagesse de la vérité. Car les cieux racontent la gloire de Dieu. Or, les saints sont le ciel proclamant la gloire de Dieu ; suspendus au-dessus de la terre, et portant Dieu en eux, ils tonnent dans la doctrine, et brillent comme des éclairs par leur grande sagesse (3).

5° Comme nous tenons notre corps de la terre, dit encore saint Augustin, et notre âme du ciel, nous sommes terre et ciel ; et dans l'un et l'autre, c'est-à-dire dans le corps et l'âme, nous prions que la volonté de Dieu se fasse en la terre comme au ciel. Vous tous, si vous le voulez, vous serez au ciel ; purifiez votre cœur en le détachant de la terre. Si vous n'avez pas les concupiscences terrestres, et que vous puissiez répondre avec vérité que vous avez le cœur élevé vers les cieux, vous serez ciel. Vous portez un corps terrestre, mais déjà vous êtes ciel par le cœur (4).

6° Les saints sont le terme et la fin de toutes choses ; car Dieu a créé le monde pour les saints et les élus.

7° Les saints sont le ciel : au ciel du firmament, le soleil, la lune, les étoiles. De même dans l'âme du juste il y a le soleil de l'intelligence ; la

(1) In Comment. Is. Cornel. a Lapid.
(2) In Psal. 122.
(3) In Psal. 101, serm. 2.
(4) Lib. 2 contra Julianum.

Digitized by Google

lune, c'est la foi ; les étoiles, ce sont les vertus, dit saint Bernard : *In cœlo ut sol, luna, astra ; ita in anima justi, sol est intellectus, luna fides, astra virtutes.* Et comme les étoiles brillent pendant la nuit et se cachent le jour, ajoute saint Bernard, ainsi la vraie vertu, qui souvent ne se montre pas dans les prospérités, brille dans les adversités. La vertu est donc un astre, et l'homme vertueux un ciel : *Ergo virtus est sidus, et homo virtutum cœlum.* L'Eglise a ses cieux : ce sont les hommes qui resplendissent par leur vie et leur réputation, qui sont purifiés par la foi, affermis par l'espérance, grands par la charité, élevés par la contemplation (1).

Le ciel est ma demeure, dit saint Augustin. Qui sont les cieux, sinon les saints ? Dieu habite en eux ; là il est assis comme sur son trône, et c'est de là qu'il juge. De même que le pécheur, à qui il a été dit : Tu es terre, et tu retourneras en terre, s'est fait terre en effet, ainsi les saints sont devenus ciel (2).

Et où trouver de la force, de l'énergie, de l'héroïsme, comme dans les saints ? Les saints sont forts, héroïques, dit saint Grégoire ; ils domptent la chair, ils brillent par les vertus, ils fortifient leur âme, ils foulent aux pieds les choses terrestres, ils désirent les choses célestes. On peut les mettre à mort, mais non les vaincre ; jamais ils ne soutiendront la fausseté par crainte ; jamais les menaces et les tortures ne les empêcheront de soutenir et de défendre la vérité (3).

Qui a jamais eu plus d'énergie, de force, d'héroïsme que Moïse, Josué, Joseph, les prophètes, Judas Machabée, les sept frères Machabées, Eléazar, Judith, les trois enfants dans la fournaise, Job, Tobie, Daniel, Jean-Baptiste ? Qui montra jamais la force, le zèle, l'héroïsme des apôtres, qui ne craignent ni peines, ni travaux, ni injures, ni menaces, ni combats, ni faim, ni soif, ni pauvreté, ni humiliations, ni coups, ni chaînes, ni prison, ni feu, ni glaive, ni croix, ni mort ? Ces apôtres, seuls, sans argent, sans appui, sans soldats, sont plus forts que l'univers entier. Car l'univers païen s'élève contre eux comme un seul homme, et ils voient le monde entier tomber à leurs pieds ; le monde entier est vaincu, ils sont victorieux de tout et partout, et pas une goutte de sang n'est versée par eux pour obtenir tant et de si grands triomphes ! Ces douze agneaux terrassent des millions de tigres et de lions. Voilà la force, la puissance, l'énergie des saints.

Qui montra plus d'héroïsme que les martyrs ?

Qui a jamais eu le courage, l'héroïsme de ces millions de vierges qui renoncent à leurs parents, à leur corps, à tous les vains attraits du monde, pour s'ensevelir vivantes dans une profonde retraite ?

(1) Serm. 27 in Cant.
(2) In Psal. 122.
(3) Lib. 5 Moral.

Digitized by Google

Qui pourrait dire toute l'énergie de ces saints missionnaires qui disent adieu à tout pour aller se faire manger chez les anthropophages ?

Qui produit toutes ces merveilles ? La sainteté.

Qui a élevé ces temples magnifiques à la gloire du Très-Haut ? Des saints. Qui a élevé ces grands monuments de charité, d'humanité, destinés à recevoir ce que le monde méprise et rebute, à recevoir l'indigence, les infirmes, les vieillards ? Des saints. Qui, dans un temps de famine et de peste, est resté là pour soulager les pestiférés, pour donner du pain à ceux qui avaient faim ? Des saints. Dans toutes ces sublimes œuvres de dévouement héroïque, de charité sans bornes, trouvez-vous un seul incrédule, un seul philosophe rationaliste, mondain, un seul impie ? Jamais. De tels hommes ne paraissent que pour renverser, détruire les œuvres de la charité et de la miséricorde.

Les saints sont les seuls vrais riches ; ils ont Dieu, donc ils ont tout. Les élus dans le ciel sont infiniment riches et heureux, et ils n'ont que Dieu pour partage.

Digitized by Google

CXIX

PERFECTION DE MARIE.

La Vierge sacrée, dit saint Bernardin de Sienne (1), complète par sa perfection toutes les natures et toutes les perfections du monde. Car quoique Dieu n'ait rien produit d'imparfait dans la création de l'univers, mais qu'il ait fait toutes choses parfaites comme l'exigeait leur nature, cependant la consommation de leur dernière perfection fut renvoyée jusqu'à la venue de la Vierge et réservée à la Vierge seule. Car tous les êtres désiraient un être plus noble : les êtres vivants, un être vivant plus noble; les êtres intelligents, un être plus intelligent ; les conceptions, une conception très-noble ; les naissances, une naissance parfaite ; les êtres raisonnables, un être très-raisonnable ; les êtres spirituels, un être spirituel excellent. En un mot, toutes les créatures demandaient un certain pur être, créé et très-bon. Ainsi, toutes les créatures existant dans l'imperfection, le monde fut pourvu d'une femme bénie sur toutes les autres, qui, par son unique enfantement, donna à tous les genres des choses la suprême et dernière perfection. Remarquez, âme diligente, que cette fille bénie apporta une si grande perfection à l'univers, qu'il est incapable de recevoir une plus grande perfection, et Dieu ne peut pas, dans sa puissance ordinaire, lui donner une perfection plus grande ; de plus, si le Père ou le Saint-Esprit naissait d'une femme, il n'ajouterait aucune perfection à l'univers, parce que tout ce qui est noble, tout ce qui est divin, tout ce qui est éternel a été répandu tout entier sur la terre et a été produit par la Vierge dans ce sujet éternel qu'elle a enfanté. Et ce n'est pas la merveille la plus frappante qu'elle ait ajouté aux perfections du globe la dernière perfection ; mais ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elle ait ajouté en quelque sorte quelques perfections à l'auteur de l'univers : par exemple, un commencement au principe éternel, une période temporelle à l'éternité divine, une mesure corporelle à l'immensité infinie, une nouvelle beauté à l'éternelle beauté. Pour réunir et exprimer toutes ces grandes et nouvelles choses, le Prophète royal dit : J'ai vu la fin de toute

(1) De Virg. benedicta, cap. 10.

Digitized by Google

perfection : *Omnis consummationis vidi finem* (Psal.). Cette fin est la bienheureuse Vierge Marie.

Comme les divines perfections sont incompréhensibles à toute intelligence, ainsi les perfections des grâces que la Vierge reçut dans la conception du Fils de Dieu ne peuvent être comprises que par Dieu seul, le Christ et elle-même.

Marie est la charité de Dieu, l'image et le miroir de la pureté, l'exemple et la règle de la perfection, la fontaine et la demeure des grâces, la montagne et l'échelle des vertus, l'arche des célestes trésors. Dans sa sanctification première, la bienheureuse Vierge paraît en perfection comme l'aurore qui s'avance (Cant. 6), parce qu'elle chasse les ténèbres de l'horrible mort, de l'infection originelle, de la corruption charnelle du genre humain. Dans la perfection de sa vie, elle est belle comme la lune, pleine de la lumière du céleste Soleil. Mais dans sa troisième perfection, à cause de l'incarnation du Fils de Dieu, elle monte à une si grande lumière de vertu, à une si grande ardeur de charité, qu'elle est brillante comme le soleil.

Pendant un grand nombre de siècles, dit Denis le Chartreux (1), le poids de la réprobation écrasait les enfants des hommes ; et la suprême Sagesse n'avait pas trouvé dans toute la race humaine une voie pour venir au secours du monde perdu, jusqu'au moment de l'apparition de la Vierge, qui aussitôt brilla d'une si grande abondance de tout bien, de toute vertu, de toute perfection, que la suprême et éternelle Sagesse résolut non seulement de détruire par Marie les péchés de nos premiers parents, mais aussi de pardonner les nôtres, d'abattre le démon ennemi de son ouvrage, de réparer les pertes, et de donner le paradis céleste à l'homme chassé du paradis terrestre. Elle parut devant Dieu dans une si grande sainteté et perfection, que seule elle mérita de s'approcher du trône du Roi de l'éternité. Elle partagea la bénédiction de toutes les nations promises en son Fils unique ; et elle fut admise à la participation avec Dieu le Père du royaume céleste et universel, étant choisie par lui, étant devenue comme sa parente par l'incarnation du Verbe, et méritant ainsi d'être bénie par-dessus toutes les femmes ; et le Saint-Esprit, épris de sa perfection, la combla de tous ses trésors pour consommer sa perfection.

A cause de la suprême perfection de Marie, dit saint Bonaventure, elle est saluée comme pleine de grâce. Dans ces paroles se trouve désignée sa suprême perfection. Car la perfection consiste en deux choses, c'est-à-dire dans l'exemption de tout mal et dans la plénitude de tout bien. Et pour prouver qu'il ne manquait à notre Souveraine aucune perfection, il lui est dit d'abord : *Je vous salue*, ce qui veut dire être exempt de tout

(1) In Athanasii Symbol. Comment.

Digitized by Google

mal. En second lieu, ces paroles *pleine de grâce* indiquent la présence de tout bien (1).

De vous, ô Marie, coule la précieuse liqueur de la piété, le baume de la charité, le parfum de la suavité, l'odeur des vertus, dit saint Ildefonse. Vous êtes plus odorante que le cinnamome, plus forte que le cèdre, plus droite que le cyprès, plus délicieuse que tous les parfums. Vous êtes le miroir des âmes, le nectar des anges, l'ornement impérial ; en vous sont les fleurs des roses, du lis et de toutes les beautés parfaites ; vous avez les perfections du saphir de l'Inde, de l'escarboucle, de l'émeraude; en vous sont tous les trésors des pierres précieuses ; vous embaumez l'univers. Vos vertus sont infiniment plus riches que l'or, plus parfumées que les plus suaves aromates, plus belles, plus éclatantes que les astres (2).

O Mère de Dieu, ma Souveraine très-sainte, très-parfaite et pleine de grâce, s'écrie saint Ephrem (3), très-bénie Mère de Dieu, très-agréable à Dieu, vase céleste de la divinité de votre Fils unique et du Père éternel et invisible, siège enflammé et resplendissant dans toutes ses formes, toute pure, toute immaculée, toute sans tache, toute sans souillure, toute irrépréhensible, toute louable, toute incorruptible, toute très-heureuse, toute inviolable, toute vénérable, toute honorable, toute bénie, toute mémorable, toute désirable ; vierge d'âme, de corps et d'esprit, trône du Roi qui est assis sur les chérubins : *Tota pura, tota immaculata, tota illibata, tota impolluta, tota irreprehensibilis, tota laudabilis, tota incorrupta, tota beatissima, tota inviolata, tota venerabilis, tota honorabilis, tota benedicta, tota memorabilis, tota desiderabilis; virgo anima, et corpore, et mente ; cathedra Regis qui sedet super cherubim.* Porte du ciel, par laquelle nous y entrons ; Epouse de Dieu, par laquelle nous sommes réconciliés ; miracle surprenant, chose inexplicable, manifestation du divin sacrement caché, soutien inexpugnable, défense invincible, fontaine vivifiante, océan inépuisable des divins secrets et des dons et des grâces, élévation au-dessus des célestes puissances, profondeur investigable des pensées cachées, gloire de la commune nature, distribution de tous les biens, Souveraine de tous après la Trinité, autre Consolateur après le Saint-Esprit, et après le Médiateur, la Médiatrice du monde entier ; char du Soleil d'intelligence, de la vraie lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde, portant celui qui porte tout d'une parole, vêtement immaculé de celui qui se revêt de la lumière comme d'un vêtement ; pont de l'univers qui nous conduit au plus haut des cieux ; supérieure sans comparaison aux chérubins et aux séraphins,

(1) De B. semper Virg. Mar., serm. 2, in ordine 28.
(2) Prolog. in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 21.
(3) Precationes ad Deipar., precat. 4.

Digitized by Google

et beaucoup plus glorieuse ; splendeur des anges, rempart des hommes, clef qui nous ouvre le ciel ; Mère et servante de l'astre qui ne se couche jamais, splendeur du mystique et vrai jour, abîme de l'insondable bonté de Dieu ; char divin ; nom renfermant tous les beaux noms ; fondement inébranlable de la vraie foi ; lieu très-vaste pour celui qu'aucun lieu ne peut renfermer ; vraie vigne portant et donnant le fruit de vie, olivier fertile réjouissant les âmes des fidèles, protection universelle du monde : porte du mystère vénérable au-dessus de l'intelligence ; complément des grâces de la Trinité, tenant la première place après la Divinité ; éclair des fidèles illuminant les âmes, réconciliation des pécheurs, sécurité de ceux qui sont debout, relèvement de ceux qui sont tombés, excitation des paresseux, force des bienveillants, concorde des églises, félicité des armées, abondance de tous les biens, nue bienfaisante, paix du monde, secours des religieux, force des athlètes ; trésor de la vie incorruptible, nuée répandant la céleste rosée sur la terre, échelle par laquelle les saints anges descendent jusqu'à nous ; port de ceux qui sont agités par les tempêtes, joie des affligés, patronne de ceux qui sont insultés, secours des abandonnés, affermissement des infirmes, récréation des opprimés, bâton des aveugles, guide salutaire des errants, secours assuré dans les nécessités ; arche sainte qui nous préserve du déluge terrible de l'iniquité ; buisson incombustible que vit Moïse, spectateur de la Divinité ; encensoir d'or, dans lequel le Verbe, enflammant sa chair, remplit le monde de parfum, et consume et détruit les crimes de la désobéissance ; table écrite par Dieu ; candélabre des sept lampes, dont la splendeur surpasse les rayons du soleil ; tabernacle saint, que le spirituel Béséléel a construit ; char royal, vase plein de la manne, jardin fermé, fontaine scellée dont les très-purs ruisseaux arrosent le monde entier ; verge d'Aaron fleurissant par miracle ; toison de Gédéon remplie de rosée ; livre écrit par la main divine, par lequel le seing d'Adam a été déchiré et détruit ; montagne de Dieu, montagne sainte, où Dieu s'est plu à habiter ; racine sainte de Jessé ; cité de Dieu, dont on dit tant de merveilles, ainsi que le proclame David ; dissolution de la tristesse, liberté des captifs, déification des mortels ; belle nature exempte de tout vice, qui vient du Liban vierge et remplit le monde de suaves odeurs, de laquelle coule la douceur, rendant douce l'amertume de l'arbre ancien, qui a pu renfermer d'une manière ineffable toute la substance divine ; don plus excellent que tous les dons, et ornement plus estimable que tous les biens ; lit de Salomon, autour duquel sont soixante hommes puissants, c'est-à-dire les sentences de la divine Ecriture ; lieu plein de lumière, duquel partent pour le monde entier les rayons du salut ; porte d'Ezéchiel regardant l'orient ; magnificence de la redoutable disposition, beau logement de la Divinité qui vient sur la terre, réconciliation du monde, notre propitiatoire et notre refuge, le plus désirable don de tous les dons ; fer enflammé que vit Isaïe, mont ombragé de

Digitized by Google

vertus qu'Habacuc avait prévu ; montagne de Daniel, dont est détachée une pierre sans la main de l'homme ; paradis très-saint d'Eden ; arbre vivifiant, portant un fruit très-beau, très-agréable, très-bon, très-odoriférant ; rose d'une odeur suave, fleur qui ne se flétrit point, lis très-blanc ; livre scellé que nul ne peut lire ; exemplaire de virginité exprimé sans écrit ; vision précieuse des prophètes ; pourpre tissue des mains de Dieu ; accomplissement très-manifeste de toute prophétie ; bouche parlante des apôtres, confiance invisible des vainqueurs, solidité des rois, gloire des prêtres, rémission des péchés, désarmement du juste Juge, résurrection des morts spirituels, désir du monde, restauration de l'âme et du corps, mon salut, ma consolation, ma vie, ma lumière, mon espérance, mon rafraîchissement, la volupté de mon esprit, mon refuge, ma protection, ma force, ma douceur, mon rempart, mon soutien, ma fortification, mon armure, ma défense, ma gloire, ma patronne, ma médiatrice, ma tranquillité, ma conservation, mon allégresse, ma paix, ma louange, ma joie, ma bénédiction, mon ancre. Elle est l'abondance, la rosée, la dignité, la sainteté, la magnificence, la libération, la consolation de mes chagrins, l'illumination et la sanctification de mon âme, la rédemption de mes péchés, la récréation de mon âme par Dieu, la divine aspersion de mon cœur avide, le flambeau très-lumineux de mon âme plongée dans les ténèbres, le vêtement qui couvre ma nudité, le calme de mes gémissements, la correction de mes infortunes ; elle est la continence, la purification, la force, la tempérance, l'ornement des vertus ; elle est ma liberté, ma pureté, mon trésor, le vrai négoce éternel, la pénitence stable, l'élévation, la bonne santé, la beauté, la force, le bon conseil, l'intelligence, la jubilation, ma Souveraine et ma joie, ma splendeur et ma vigilante gardienne auprès de Dieu, comme je dois le reconnaître. O vous qui avez compassion et pouvoir, voyez ma foi et mon désir qui vient d'en haut !

Ma colombe est unique, elle est parfaite ; il n'y a qu'elle pour sa mère ; elle est le choix de celle qui l'a engendrée : *Una est columba mea, perfecta mea ; una est matri suæ, electa genitrici suæ* (Cant. 6, 8). Il est certain qu'un grand nombre s'attachent à moi, qui suis le Seigneur, d'un amour sincère (1) ; mais la Vierge me plaît par-dessus les autres ; elle est unique, parfaite ; ne respirant que mes désirs, elle est regardée religieusement comme unique : une, elle s'unit à celui qui est un, et cela par une singulière et unique dignité. Elle est une, dis-je, en ce qu'elle ne se porte jamais à ses désirs divers et faux ; elle ne s'éloigne jamais de celui qui est unique et qu'elle aime uniquement ; aucune chose terrestre n'est capable de la séparer de son Epoux qu'elle contemple exclusivement ; se réjouissant dans l'espérance des choses futures, elle gémit sur ce qui est transitoire ; les choses présentes lui sont à charge, et comme une parfaite

(1) Philippe de Harvenge, Comment. in Cant., lib. 6, cap. 8.

Digitized by Google

colombe, elle soupire ardemment après les choses éternelles qu'elle ne tient pas encore ; retenue dans son corps, il lui paraît dur de voyager encore ; rien ne lui suffit, jusqu'à ce qu'elle voie son Epoux pour se réjouir pleinement. Elle est unique, quand, s'unissant à lui, elle n'aime autre chose que lui ; et si elle paraît aimer quelque autre chose, elle ne l'aime que pour lui ; et ainsi elle ne rapporte qu'à lui seul tout ce qu'elle fait ; unique, elle ne veille que pour son unique, jusqu'à ce qu'enfin elle s'endorme dans la paix en lui. Et parce qu'elle ne veille que pour l'amour de son unique, elle mérite d'être appelée unique et parfaite, dans cette unité de son unique ; et la plénitude de la Divinité habite en elle par Jésus-Christ, ce qui la rend très-parfaite.

La perfection de Marie (1) fut singulièrement grande, afin qu'elle pût facilement et suavement produire de très-parfaites œuvres conformes à sa dignité de Mère de Dieu. C'est pourquoi il y eut en elle un esprit très-pénétrant, subtil, perspicace ; un jugement droit, solide et mûr ; une mémoire excellente et tenace ; une contemplation sublime et continuelle, infatigable, indéfectible, sans erreur, très-prudente et sans distraction. Sa volonté fut inébranlable, sans légèreté, droite, sans désordre ; portée à toute vertu, sans opposition, sans résistance aucune, elle était libre de toute faute ; en elle point de foyer de péché ; elle était toujours calme, toujours tranquille, toujours en paix ; aucune passion pour la troubler, pour la jeter dans les ténèbres ; le sommeil n'était pas pour elle un obstacle à la perfection, son cœur étant toujours éveillé en Dieu ; en elle aucune divagation. L'erreur et les ténèbres ne l'approchèrent jamais. Rien ne troublait sa parfaite raison ; aucun obstacle en elle qui l'empêchât de ne voir que Dieu, de ne désirer que Dieu, de n'aimer que Dieu seul parfaitement.

Dieu, dit Bossuet (2), en créant Marie qui devait porter Jésus-Christ dans ses entrailles, avait sa pensée en Jésus-Christ, et il ne travaillait que pour lui. Ainsi ne vous étonnez pas, chrétiens, ni s'il l'a formée avec tant de soin, ni s'il l'a fait naître avec tant de grâces ; c'est qu'il ne l'a formée qu'en vue du Sauveur. Pour la rendre digne de son Fils, il la tire sur son Fils même.

Je vis, dit saint Paul, mais ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi : *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus* (Gal. 2, 2). Oh ! que ces admirables paroles conviennent encore mieux à Marie qu'au grand Apôtre ! Mieux que lui elle peut encore dire : Pour moi, le Christ est ma vie : *Mihi vivere Christus* (Philipp. 1, 21).

La perfection, en effet, consiste à imiter Jésus-Christ, à faire vivre Jésus-Christ en nous, et à ne vivre que de Jésus-Christ et pour Jésus-Christ.

(1) Vincentius Contenson, lib. 10, dissert. 6, c. 1, Mariologia, speculat. 1.
(2) 1er sermon sur la Nativité de la sainte Vierge.

Digitized by Google

La perfection de l'homme, dit saint Augustin, consiste à se regarder comme très-imparfait. Que ce que vous êtes vous déplaise toujours, si vous voulez parvenir à ce que vous n'êtes point ; car dès que vous vous complaisez en vous-même, aussitôt vous vous arrêtez. Si vous dites : J'ai assez marché, vous êtes perdu (1).

Il est heureux, dit saint Jérôme, celui qui se sanctifie chaque jour en avançant, qui ne considère pas ce qu'il a fait de bien hier, mais ce qu'il a à faire aujourd'hui pour avancer. Le saint est toujours disposé à monter, le pécheur à descendre ; et ainsi que l'homme parfait se perfectionne de plus en plus chaque jour, le pécheur descend et décroît chaque jour (2).

C'est pourquoi le Sage dit du juste : La voie du juste est comme le soleil levant, qui s'avance et croît jusqu'au milieu du jour : *Justorum semita, quasi lux splendens procedit, et crescit usque ad perfectam diem* (Prov. 4, 18).

L'homme est parfait, dit saint Augustin, lorsqu'il travaille toute sa vie à tendre à l'immuable et éternelle vie, et qu'il s'y attache irrévocablement de tout son cœur : *Tunc optimus est homo, cum tota vita sua pergit in incommutabilem vitam, et toto affectu inhæret illi* (3).

Ajoutez toujours, dit encore saint Augustin, marchez toujours, faites toujours mieux. Le boiteux qui tient le bon chemin va mieux et plus vite que celui qui court en dehors de la voie (4).

Voici un abrégé de la vie et de la perfection chrétienne donné par saint Cyprien (5) : L'humilité dans la conversation, la stabilité dans la foi, la pudeur dans les paroles, la justice dans les actions, la miséricorde dans les œuvres, la discipline dans les mœurs ; ne jamais faire une injure, supporter celles qu'on reçoit ; garder la paix, l'union avec tous ; aimer Dieu de tout son cœur, l'aimer comme Père, le craindre comme Dieu ; préférer Jésus-Christ à tout, comme il nous a préférés nous-mêmes à tout ; s'attacher inséparablement à sa charité, s'unir avec courage, confiance et persévérance à sa croix ; lorsqu'il s'agit de son nom et de son honneur, montrer de la constance dans nos discours pour le confesser, de la confiance dans les épreuves, de la patience dans les supplices et la mort pour être couronné. Agir ainsi, c'est vouloir être cohéritier de Jésus-Christ, c'est accomplir le précepte de Dieu, c'est faire la volonté du Père céleste.

L'échelle de la perfection, dit saint Bernard (6), a deux bras et douze degrés. Le bras qui est à droite est le mépris de soi-même jusqu'à l'amour

(1) Serm. 1 de tempore.
(2) In Psal. 83.
(3) Lib. de Doctr. Christi, c. 22.
(4) Serm. 15 de Verbis Apostoli.
(5) De Orat. dominica.
(6) Serm. in Cant.

Digitized by Google

de Dieu ; celui qui est à gauche est le mépris du monde jusqu'à l'amour du royaume céleste. Les douze degrés sont la haine du péché, la fuite du péché, la crainte de la colère de Dieu, la soumission en tout au Créateur, l'obéissance à son supérieur, la soumission à son égal, la déférence envers son inférieur, la recherche du dernier rang, la méditation constante de sa fin, la défiance de ses œuvres, l'humble confession de ses propres pensées, l'entier abandon à la main de Dieu, selon sa volonté. Par cette échelle les anges descendent et montent, et les hommes s'élèvent au ciel.

Ecoutez comme saint Paul était parvenu à la perfection : En tout, dit-il aux Corinthiens (2ª, 6, 4-10), nous nous montrons comme les ministres de Dieu par une grande patience dans les tribulations, dans les nécessités, dans les anxiétés, sous les verges, dans les prisons, dans les séditions, dans les travaux, dans les veilles, dans les jeûnes, dans la pureté, dans la science, dans la longanimité, dans la mansuétude, dans l'Esprit saint, dans une charité sincère, dans la parole de vérité, dans la force de Dieu; par les armes de la justice à droite et à gauche, par la gloire et l'humiliation, par la mauvaise et la bonne renommée ; comme séducteurs, quoique disant la vérité ; comme inconnus, quoique très-connus ; comme mourants, quoique nous vivions ; comme châtiés et non mis à mort ; comme tristes et toujours dans la joie ; comme pauvres et enrichissant plusieurs ; comme n'ayant rien et possédant tout.

Où est ce grand zèle de votre perfection, dit Bossuet, que vous devez avoir et qui doit animer toutes les actions et la conduite de votre vie (1) ? Combien devez-vous faire état de vos âmes qui ont été rachetées d'un grand prix, comme est le sang de Jésus-Christ ! Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique pour notre salut (Joan. 3, 16). Et il ne s'est pas contenté, cet aimable Sauveur, de venir une fois à nous dans le mystère de l'incarnation ; il se donne encore tous les jours à nous par la sainte communion, dans le sacrement de son amour, pour embraser nos cœurs des plus pures flammes de sa charité et nous consommer en lui, comme il dit lui-même : Afin qu'ils soient tous en moi, comme je suis dans mon Père (ibid. 17, 21). C'est Jésus-Christ qui veut que nous ayons avec lui la même union qu'il a avec son Père ; jugez quelle perfection cela demande de vous.

Il n'y a rien de plus admirable, dit ailleurs ce savant évêque (2), que l'état où l'âme pleine de Dieu s'oublie elle-même. De cette union avec Dieu on voit naître bientôt en elle toutes les vertus. Là est la véritable prudence ; car on apprend à tendre à sa fin, c'est-à-dire à Dieu, par la seule voie qui y mène, c'est-à-dire par l'amour. Là est la force et le courage ;

(1) Sur la perfection religieuse.
(2) Pour la profession de Mme de la Vallière.

Digitized by Google

car il n'y a rien qu'on ne souffre pour l'amour de Dieu. Là se trouve la tempérance parfaite ; car on ne peut plus goûter les plaisirs des sens qui dérobent à Dieu les cœurs et l'attention des esprits. Là on commence à faire justice à Dieu, au prochain et à soi-même : à Dieu, parce qu'on lui rend tout ce qu'on lui doit en l'aimant plus que soi-même ; au prochain, parce qu'on commence à l'aimer véritablement, non pour soi-même, mais comme soi-même, après qu'on a fait l'effort de renoncer à soi-même ; enfin on se fait justice à soi-même, parce qu'on se donne de tout son cœur à qui on appartient naturellement. Mais en se donnant de la sorte, on acquiert le plus grand de tous les biens, et on a ce merveilleux avantage d'être heureux par le même objet qui fait la félicité de Dieu.

Ne proférez jamais (1) cette parole indigne d'une bouche chrétienne : Je laisse la perfection aux religieux et aux solitaires, trop heureux d'éviter la damnation éternelle. Non, non, vous vous abusez : qui ne tend point à la perfection tombe bientôt dans le vice ; qui grimpe sur une hauteur, s'il cesse de s'élever par un continuel effort, est entraîné par la pente même, et son propre poids le précipite. C'est pourquoi toute l'Ecriture nous défend de nous arrêter un seul moment. Si, selon l'apôtre saint Paul (1ª Cor. 9, 24), la vie vertueuse est une course, il faut, comme cet apôtre, s'avancer toujours, oublier ce qu'on a fait, courir sans relâche et n'imaginer de repos qu'à la fin de la carrière, où le prix de la course nous attend (Philipp. 3, 13). Si la vie vertueuse est une milice, comme dit le saint homme Job, 7, 1, ou, comme parle saint Paul, une lutte continuelle (Eph. 6, 12) contre un ennemi également attentif et fort, se ralentir tant soit peu, après même l'avoir atteré, c'est lui faire reprendre ses forces ; et une victoire mal poursuivie ne devient pas moins funeste par l'événement qu'une bataille perdue.

Jusqu'à Jésus-Christ (2), on peut dire que la perfection et les effets de cette vertu n'étaient pas entièrement connus. C'est Jésus-Christ proprement qui nous apprend à nous contenter de Dieu seul. Pour établir le règne de la charité et nous en découvrir tous les devoirs, il nous propose l'amour de Dieu jusqu'à nous haïr nous-mêmes et persécuter sans relâche le principe de corruption que nous avons tous dans le cœur ; il nous propose l'amour du prochain jusqu'à étendre sur tous les hommes cette inclination bienfaisante, sans en excepter nos persécuteurs ; il nous propose la modération des désirs sensuels jusqu'à retrancher tout à fait nos propres membres, c'est-à-dire ce qui tient le plus vivement et le plus intimement à notre cœur ; il nous propose la soumission aux ordres de Dieu jusqu'à nous réjouir des souffrances qu'il nous envoie ; il nous propose l'humilité jusqu'à aimer les opprobres pour la gloire de Dieu, et à croire

(1) Bossuet, 4e sermon pour le jour de Pâques.
(2) Bossuet, *Discours sur l'histoire universelle.*

Digitized by Google

que nulle injure ne nous peut mettre si bas devant les hommes, que nous ne soyons encore plus bas devant Dieu par nos péchés.

La perfection est à ce prix, et pour y arriver, prions Marie et prenons-la pour modèle.

Marie, dit saint Bernard, est la violette de l'humilité, le lis de la pureté, la rose de la charité, l'honneur et la joie du ciel (1).

Dieu lui a communiqué toute la sagesse, toutes les vertus, toutes les perfections qu'il pouvait lui donner, et Dieu peut tout. Marie est un océan de beauté, d'humilité, de grâce et de toutes vertus. Elle est un abîme de miracles, dit saint Jean Damascène : *Abyssus miraculorum* (2).

O Marie, s'écrie saint Ildefonse, vous avez autant de perfections qu'il y a d'astres au firmament : *Tot tibi sunt dotes, Virgo, quot sidera cœlo* (3).

Marie est le miroir où se voient toutes les perfections. Les saints en ont beaucoup, mais nul d'entre eux ne les a toutes réunies ; les perfections de l'un ne sont pas celles de l'autre. Marie, elle, les possède toutes et comme à l'infini.

Dès le moment même de son immaculée conception, Marie a été plus parfaite que tous les saints ensemble à la fin de leur carrière remplie de vertus. Ayant vécu soixante et douze ans, et ses perfections ayant doublé et triplé à chaque instant de son existence, elle est parvenue à un degré de sainteté, de perfection, connu de Dieu seul.

Jésus-Christ est la perfection engendrée et incarnée ; Marie est la perfection qui conçoit et enfante.

Ma demeure, dit-elle par l'Ecclésiastique, est dans la plénitude des perfections de tous les saints : *In plenitudine sanctorum detentio mea*, 24, 16. La plénitude de la perfection de Marie commence au point où atteint la plénitude de la perfection de tous les saints ; elle part de ce point, grandit et ne s'arrête qu'à côté de Dieu. Là est l'infini !

Les perfections de Marie sont sans nombre, sans poids et sans mesure ; Dieu seul peut les compter, les peser, les mesurer.

(1) In Deprecat. ad B. Virg.
(2) Orat. 1 de Nativit.
(3) De Laudibus B. Virg.

Digitized by Google

CXX

PAIX DE MARIE.

Isaïe appelle Jésus-Christ fait homme le Prince de la paix : *Princeps pacis*, 9, 6. On peut aussi appeler Marie la Princesse de la paix.

Parlant du Messie, le prophète Michée dit : Celui-ci sera la paix : *Erit iste pax*, 5, 5. Marie est aussi la paix.

On peut appliquer à la sainte Vierge ces paroles que notre Seigneur adresse à ses apôtres dans son testament, en mourant : Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix : *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis* (Joan. 14, 27).

Marie, qui apporte au monde la véritable paix, en jouit la première.

Marie, dit Louis de Grenade (1), avait une paix si profonde, que la mer n'est point si calme quand tous les vents sont endormis, ni le ciel si clair quand l'aquilon a dissipé tous les nuages, qu'était cette âme bienheureuse au milieu même de la terrible tempête de la passion de son divin Fils ; car si la paix est le fruit de la justice, si elle est la fille légitime de la confiance, nulle paix n'égalera jamais celle de la Vierge, qui surpassait en justice et en confiance toutes les autres créatures.

Adam et Eve, par leur chute, avaient bouleversé le monde entier ; ils avaient chassé la paix de leur cœur, du cœur de leurs descendants, et de toute la terre.

Six malheurs suivirent le péché d'Adam : le premier, la disgrâce de Dieu ; le second malheur, la malédiction ; le troisième, la privation de l'héritage qui lui était préparé ; le quatrième, l'esclavage ; le cinquième, les ténèbres et l'enfer ; le sixième, le désespoir de ne pouvoir sortir d'un si triste état. Dans de pareils malheurs, la paix pouvait-elle exister ? Elle s'était enfuie, elle était remontée au ciel.

Il n'appartient qu'à Dieu seul, dit le P. Poiré (2), de rencontrer la vie dans le sein de la mort, de convertir le poison en remède, et de faire sortir des fruits de douceur du tronc de l'amertume même. Ce qui nous semble, et qui est en effet, que la racine corrompue du vieil Adam ait poussé

(1) *Mémorial.* De la révélation faite à saint Joseph de la grossesse de la Vierge.
(2) 5e étoile, chap. 6e.

Digitized by Google

le nouveau ; que des cendres de celui qui avait tout gâté ait été composé celui qui a tout réparé ; que la paix soit venue de l'auteur de la guerre, que l'ordre soit né de la confusion, et que le père de la disgrâce ait mis au monde le Prince de la réconciliation. C'est Jésus, le réparateur du monde perdu, appelé par Isaïe le Prince de la paix, et que saint Paul nomme absolument NOTRE PAIX : *Pax nostra*. D'autant qu'il a été comme le ciment qui nous a réunis à Dieu et l'hostie pacifique au moyen de laquelle nous avons reçu l'abolition de nos crimes. C'est notre pacificateur au premier chef. Si je lui donne pour adjointe sa très-sainte Mère, ce n'est pas pour déroger à ses mérites, en qui seul et par qui elle subsiste; mais pour que tous entendent l'amour infini qu'il lui a porté, l'admettant à la participation du titre le plus glorieux qu'il ait acquis au prix de son sang. Courage donc, pauvre disgracié : voici naître le bel olivier dans la cité de la paix; voici arriver au monde la Princesse de la paix, avec ordre de mettre en termes l'affaire de la réconciliation avec Dieu et de l'achever avec son Fils.

Je ne parle qu'après les saints docteurs qui l'appellent unanimement la régulatrice du monde, l'ange de la paix, le propitiatoire de toute la terre et la médiatrice des hommes. Saint Pierre Chrysologue la nomme l'unique favorite du ciel, qui a eu assez de pouvoir auprès de Dieu pour faire la paix de toutes les créatures avec leur Créateur justement irrité contre elles par la désobéissance de celui à qui il les avait soumises (1).

Saint Basile de Séleucie dit que ce fut Marie qui renversa les murs de la division qui nous séparait de Dieu (2). L'abbé Rupert explique ces paroles du Cantique (cap. 2) : Le voici mon bien-aimé; je l'aperçois derrière la muraille, regardant par la fenêtre ; j'entends sa voix qui m'appelle et me dit : Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe et ma belle. D'où vient, dit ce dévot abbé (3), que celui qui est figuré dans les saintes Ecritures par un daim et par un chevreuil, qui franchit les montagnes comme un géant, qui s'appelle : Faites vite, dépêchez-vous, n'arrêtez pas ; à qui le prophète Isaïe donne la louange de ne pas connaître le retardement, ait néanmoins tant différé sa venue au monde? Ces extrêmes longueurs se peuvent-elles accorder avec un si violent désir de venir au plus tôt à nous, et avec la vitesse du cerf? Tout doucement, pensée humaine, tout doucement; que ne t'arrêtes-tu plutôt à mesurer la muraille de division qu'il fallait auparavant enfoncer? que ne considères-tu que le péché lui avait donné une épaisseur tellement prodigieuse, qu'il fallait le canon de la toute-puissance de Dieu pour l'abattre? Le saint Epoux cependant, infiniment désireux de la voir renversée, ne laissait pas de se mettre souvent sur les créneaux et de parlementer avec les hommes; mais à la

(1) Serm. 142.
(2) Serm. de Annuntiat.
(3) Lib. 2 in Cant.

Digitized by Google

fin il n'eut pas plutôt aperçu la chère Epouse que son Père éternel lui avait promise, qu'il n'y eut plus moyen de le tenir; car dès lors il commença de faire brèche et d'attaquer avec tant de force cette muraille qui s'opposait à ses desseins, qu'en peu de temps il en vint à bout et la jeta par terre. Mais remarquez, je vous prie, de quelle manière il y alla dès lors, et comme il avança l'affaire de notre salut. En peu de temps ses pas rapides étonnèrent les bienheureux esprits : du ciel au sein de la très-sacrée Vierge, de là à la croix, de la croix au sépulcre, du sépulcre au ciel. Qui a jamais ouï parler de telle chose? Courage donc, encore une fois, pauvre disgracié, voilà la muraille des vieilles querelles qui est à bas, la paix est faite; désormais tu peux librement aller à Dieu et l'appeler ton bon Père, comme au commencement de ta création. Mais reconnais à qui tu as cette obligation : c'est d'abord à Jésus, qui est le Prince de la paix; et après lui tu peux bien dire que c'est à Marie, pour l'amour de qui principalement ces boulevards et ces bastions ont été démolis, s'étant aidée d'elle-même à les ruiner.

Ce qui procure la vraie paix, c'est l'union parfaite avec Dieu et une conscience pure et sans tache; or, Marie posséda toujours ces deux grandes choses.

La paix est si précieuse, si excellente, que c'est la première chose que Jésus-Christ souhaite à ses apôtres après sa résurrection. Ils étaient réunis ensemble, quand Jésus-Christ parut au milieu d'eux et leur dit : *Pax vobis :* La paix soit avec vous (Joan. 20, 19). S'il y eût eu quelque souhait plus riche et plus parfait, il le leur eût adressé.

Commentant ces paroles du Seigneur dans Isaïe : Je ne donnerai pas ma gloire à un autre : *Gloriam meam alteri non dabo*, 42, 8, saint Bernard dit (1) : Que nous donnerez-vous donc, Seigneur? que nous donnerez-vous? Je vous donne la paix, dit-il, je vous laisse ma paix. Cela me suffit, Seigneur; je reçois avec reconnaissance ce que vous me laissez, et je laisse ce que vous vous réservez. Cela vous plaît ainsi; je ne doute pas que ce ne soit dans mes intérêts. Je proteste contre la gloire, je la refuse, de crainte que si j'usurpais ce qu'il ne m'est pas accordé de posséder, je ne perdisse à juste titre ce qui m'est offert. Je veux la paix, je désire la paix, et rien de plus. A celui à qui la paix ne suffit pas, vous ne suffirez pas vous-même; car vous êtes notre paix. Que votre gloire, Seigneur, vous reste intacte. J'ai tout ce qu'il me faut si je possède la paix.

Le grand Apôtre estime tellement la paix, qu'écrivant aux Philippiens, il s'exprime ainsi : *Pax Dei, quæ exsuperat omnem sensum, custodiat corda vestra et intelligentias vestras :* Que la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment, garde vos cœurs et vos esprits en Jésus-Christ, 4, 7. Si la paix de Dieu surpasse toute pensée, tout sentiment, comme l'affirme l'Apôtre,

(1) Serm. 13 in Cant.

Digitized by Google

elle est donc une chose excellente et d'un prix infini. Ne soyons donc pas surpris si Marie prisait tant cet immense trésor, et si elle le conserva toujours avec la plus scrupuleuse attention.

La paix de Dieu, c'est Dieu lui-même ; sa nature est la paix, dit saint Ambroise (1).

La paix de Dieu, c'est la possession de Dieu par sa grâce en ce monde et par la gloire dans le ciel.

La paix véritable est un impénétrable bouclier qui protége le chrétien contre les attaques de la chair, du monde et des démons.

La paix de Dieu met le calme dans l'âme ; elle lui procure la joie, la confiance, la magnanimité.

La paix, dit saint Augustin, est sérénité d'âme, tranquillité d'esprit, simplicité de cœur, un lien d'amour, l'inséparable compagne de la charité. Elle empêche les rivalités, arrête les guerres, comprime les emportements, foule aux pieds les orgueilleux, aime les humbles, apaise ceux qui sont en désaccord et réconcilie les ennemis ; elle est douce pour tous ; elle ne convoite pas le bien d'autrui et ne défend pas aigrement le sien ; elle enseigne à aimer, elle qui ne sait pas haïr ; elle ignore l'orgueil et ne connaît pas l'entêtement. Que celui donc qui la possède la conserve avec soin, que celui qui ne l'a pas la redemande, que celui qui l'a perdue la cherche ; car celui qui ne sera pas trouvé en sa compagnie sera méconnu par le Père, déshérité par le Fils et regardé comme étranger par le Saint-Esprit (2).

O paix, s'écrie saint Ephrem, échelle céleste (3) ! ô paix, voie du royaume des cieux ! ô paix, mère de la componction ! ô paix, conciliatrice de la pénitence ! ô paix, miroir des pécheurs, qui faites voir à l'homme ses fautes ! ô paix, qui faites couler de délicieuses larmes ! ô paix, mère de la mansuétude ! ô paix, compagne inséparable de l'humilité ! ô paix, sécurité de l'âme ! ô paix, joug aimable et fardeau léger, qui fortifiez l'âme et qui soutenez celui qui vous porte ! ô paix, joie de l'âme et du cœur ! ô paix, frein des yeux, des oreilles et de la langue ! ô paix, qui abattez l'effronterie et qui êtes l'ennemie de l'impudence ! ô paix, source féconde de piété et de religion ! ô paix, prison des passions ! ô paix, guide de la vertu ! ô paix, qui donnez l'hospitalité et qui aimez la pauvreté volontaire ! ô paix, champ de Jésus-Christ, produisant d'abondants et délicieux fruits ! ô paix inséparable de la divine crainte, rempart et forteresse de ceux qui désirent combattre pour le royaume des cieux !

A l'exemple de la sainte Vierge, ayons la paix avec Dieu, avec le prochain, avec nous-mêmes : avec Dieu par l'observance de sa loi, avec le prochain par la charité, avec nous-mêmes par l'humilité et la mortification.

(1) De Jacob.
(2) Serm. 75 de Verbis Domini.
(3) De Patientia et Consummat.

Digitized by Google

CXXI

ZÈLE DE MARIE.

Ma nourriture, dit Jésus-Christ, est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, d'accomplir son œuvre : *Meus cibus est ut faciam voluntatem ejus qui misit me, ut perficiam opus ejus* (Joan. 4, 34). L'auguste Vierge n'a jamais parlé ni fait autrement ; son zèle la portait sans cesse à chercher uniquement la gloire et la volonté de Dieu et le salut des âmes.

Que la langue crie et que le cœur aime, dit saint Augustin : *Lingua clamet, et cor amet* (1). Voilà le zèle.

Il s'est allumé au-dedans de moi comme un feu ardent, renfermé dans mes os, dit Jérémie, et j'ai défailli, ne pouvant le supporter ; car j'ai entendu les outrages de la multitude, et j'ai vu la terreur de toutes parts, 20, 9-10. C'est un saint zèle qui mène Marie au temple pour se consacrer au Seigneur dès l'âge le plus tendre et lui vouer sa virginité. C'est le zèle qui la fait rester dans le temple sacré jusqu'à l'âge de quatorze ans, et qui la porte à prier, à méditer, à étudier nuit et jour la loi et la volonté du Seigneur. C'est le zèle qui lui fait désirer plus ardemment que tout autre la venue du Messie pour sauver le monde. Sa vie entière est une vie de zèle prudent et ardent. Dieu et le salut des âmes, voilà son unique occupation.

Le zèle remplit le cœur d'amour, ou plutôt le zèle c'est l'amour de Dieu. C'est le zèle qui soutient la vie de l'âme, qui la nourrit, qui la fortifie. J'ai cherché celui que chérit mon âme, dit l'épouse des Cantiques ; je l'ai cherché, et je ne l'ai pas trouvé. Je me lèverai et je parcourrai la ville ; je chercherai celui que mon cœur aime ; je l'ai cherché, et je ne l'ai pas trouvé. Avez-vous vu celui que j'aime ? Enfin j'ai rencontré celui que mon cœur aime ; je l'ai saisi, et ne le laisserai pas s'éloigner, 3, 1-4. Voilà le zèle ardent, véritable et persévérant ; voilà le fruit du zèle. L'Epouse cherche avec empressement et persévérance son céleste Epoux qu'elle avait perdu ; et son zèle brûlant et qui ne se ralentit pas le lui fait trouver.

La sagesse, dit l'Ecriture, devance ceux qui la désirent pour se mon-

(1) Tract. 10 in Joan.

Digitized by Google

trer à eux la première. Celui qui veillera pour elle dès le matin la trouvera assise à sa porte (Sap. 6, 14-15). Ainsi, par un zèle ardent, Madeleine, avant l'aurore, alla au sépulcre pour chercher Jésus-Christ; c'est pourquoi elle mérita, la première avant les apôtres, de le voir ressuscité.

Il est dit dans l'Ecclésiastique que David, dans son zèle, donna de la pompe aux jours de fête, et qu'il s'attacha à embellir les jours sacrés jusqu'à la fin de sa vie, afin qu'Israël louât le saint nom du Seigneur. Le Seigneur le purifia de ses péchés et exalta sa puissance pour jamais, 47, 12-13. Le prophète Elie se leva comme un feu, et ses paroles brillaient comme un flambeau (Eccli. 48, 1).

Le zèle, dit Hugues de Saint-Victor, est une ferveur de l'âme qui la porte à compatir à la nature et à punir la faute. Le zèle, par conséquent, flagelle utilement l'esclave, corrige salutairement l'enfant (1).

Par la vertu des signes et des prodiges, par la puissance de l'Esprit saint, j'ai tout rempli de l'Evangile, dit saint Paul aux Romains: *In virtute signorum et prodigiorum, in virtute Spiritus sancti, repleverim Evangelium Christi*, 15, 19. Voyez ici le zèle merveilleux et immense de l'Apôtre: il parcourt, évangélise et convertit en peu d'années une partie du monde alors connu : l'Arabie, Damas, Antioche, Séleucie, Chypre, la Pamphilie, la Pisidie, la Syrie, la Lycaonie, la Cilicie, la Phrygie, la Galatie, la Mysie, la Troade, l'Achaïe, l'Epire, la Cappadoce, Jérusalem et Rome, et d'autres contrées.

La prédication de l'Evangile, par le zèle des apôtres, triomphe de l'enfer et du monde; la foi est victorieuse de l'ignorance et de l'incrédulité; la vérité est victorieuse du mensonge; la charité de Jésus-Christ fait place à la haine; la patience triomphe de toutes les croix, de toutes les persécutions, de tous les supplices et de la mort.

Voyez ce qu'endure le grand Apôtre par son zèle et ce que son zèle lui fait surmonter: J'ai été dans les travaux, dit-il, dans les prisons, couvert de plaies, fréquemment exposé à la mort. Cinq fois j'ai reçu des Juifs quarante coups de fouet. J'ai été trois fois battu de verges, lapidé une fois; j'ai fait trois fois naufrage; j'ai passé un jour et une nuit dans les abîmes. Souvent en voyage, dans les périls sur les fleuves, périls de la part des voleurs, périls de la part des miens, périls de la part des gentils, périls dans la ville, périls dans le désert, périls sur la mer, périls de la part des faux frères; dans le travail et les soucis, dans les veilles réitérées, dans la faim et la soif, dans les jeûnes fréquents, dans le froid et la nudité; et outre ces choses extérieures, les soins de chaque jour, la sollicitude de toutes les Eglises. Qui est faible sans que je sois faible? qui est scandalisé sans que je brûle? (2ª Cor. 11, 23-29.)

Pour moi, dit cet incomparable Apôtre, je donnerai tout avec joie,

(1) Lib. de Anima.

Digitized by Google

et me donnerai encore moi-même pour vos âmes : *Ego libentissime impendam, et superimpendar ipse pro animabus vestris* (2ª Cor. 12, 15).

Comment les douze apôtres convertissent-ils le monde païen ? Par leur zèle sublime. Qui a fait ces millions de martyrs ? Le zèle. Qui a peuplé les déserts ? Le zèle. Qui fait les confesseurs ? Le zèle. Qui fait les vierges ? Le zèle. Qui envoie ces saints missionnaires dans ces contrées lointaines où ils sont exposés à tant d'épreuves et de souffrances ? Le zèle pour le salut des âmes. Qui a fait tous les saints et peuplé le paradis ? Le zèle. Qui ferme l'enfer et ouvre le ciel ? Le zèle.

Le zèle tue les péchés, les passions, et fait naître et vivre les vertus. Tous les saints de tous les siècles ont puisé leur zèle dans celui de Jésus et de Marie, qu'ils ont cherché à imiter autant qu'ils l'ont pu. Courez de telle sorte que vous remportiez le prix, dit l'Apôtre aux Corinthiens : *Siccurrite ut comprehendatis*, 1ª, 9, 24. Le zèle, dit saint Thomas, vient de l'intensité de l'amour (1). Mes frères, dit saint Paul aux Philippiens, je ne pense pas avoir atteint le but ; mais seulement, oubliant ce qui est derrière moi et me portant à ce qui est devant mes yeux, je tends à mon but, à la récompense à laquelle j'ai été appelé par Dieu en Jésus-Christ.

Quiconque entre nous est parfait doit avoir ces sentiments, 3, 13-15.

Je vous enjoins devant Dieu qui vivifie tout et devant Jésus-Christ, dit-il à son disciple Timothée, de garder les préceptes, vous conservant sans tache et sans reproche jusqu'à l'avénement de notre Seigneur Jésus-Christ, 1ª, 6, 13-14.

Veillez, dit l'Apôtre, vous souvenant que nuit et jour je n'ai point cessé d'avertir chacun de vous avec larmes. Et maintenant je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce : *Vigilate, memoria retinentes, quoniam nocte et die non cessavi cum lacrymis monens unumquemque vestrum. Et nunc commendo vos Deo et verbo gratiæ ipsius* (Act. 20, 31-32).

Crie avec force, dit le Seigneur à Isaïe, ne te lasse point, fais retentir ta voix comme les éclats de la trompette ; annonce à mon peuple ses crimes, à la maison de Jacob ses prévarications : *Clama, ne cesses ; quasi tuba exalta vocem tuam ; et annuntia populo meo scelera eorum, et domui Jacob peccata eorum*, 58, 1. Racontez de jour en jour, dit le Psalmiste, la gloire de Dieu parmi les nations et ses merveilles au milieu de tout le peuple : *Annuntiate de die in diem salutare ejus ; annuntiate inter gentes gloriam ejus, in omnibus populis mirabilia ejus*, 95, 3. Il faut chercher Dieu sans fin, parce qu'il faut l'aimer sans fin, dit saint Augustin : *Deus est sine fine quærendus, quia sine fine amandus* (Lib. de Civit.).

Pour acquérir le zèle, pour le mettre en pratique, il faut veiller, prier, nous rappeler les exemples de Jésus-Christ, de sa sainte Mère et des saints, éviter le péché, pratiquer la vertu de toutes nos forces.

(1) 1 2, q. 28, art. 4.

Digitized by Google

CXXII

MARIE EST PLEINE DE BONS DÉSIRS.

Les bons désirs, dit saint Bernardin de Sienne (1), portaient la Vierge à soupirer sans cesse vers Dieu et à dire avec le Psalmiste : Comme le cerf soupire après l'eau des torrents, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu : *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum, ita desiderat anima mea ad te, Deus*, 41, 1. Mon âme est altérée de Dieu, du Dieu vivant ; quand irai-je apparaître devant Dieu ? *Sitivit anima mea ad Deum fortem, vivum ; quando veniam, et apparebo ante faciem Dei ?* 41, 2. Seigneur, tous mes désirs sont en votre présence, et les soupirs de mon cœur ne vous sont point cachés : *Domine, ante te omne desiderium meum, et gemitus meus a te non est absconditus*, 17, 10. Et sachant par l'ange qu'elle était choisie pour être l'Epouse et la Mère de Dieu, ayant toujours été dévorée du désir de la gloire du grand Dieu et du salut de tous les hommes, elle répond à l'ange cette parole qui ne respire que le désir : *Fiat mihi :* Qu'il me soit fait. Voyez combien fut puissant son désir auprès de Dieu ; car ainsi que Dieu par un seul désir, par un seul *fiat*, crée l'univers (Genes. 1), de même par un seul désir, par un *fiat* de Marie, le monde est réformé si admirablement, que la difformité qu'Eve avait donnée au monde par sa concupiscence est détruite avec avantage par le désir qu'a la bienheureuse Vierge de travailler à le refaire par son obéissance. Qu'il me soit fait, dit-elle, dans mon cœur par la foi, dans ma bouche par ma confession, dans mon sein par l'incarnation, dans mes mains en le portant, en l'allaitant. D'après toutes ces choses, les vierges innocentes doivent apprendre, ainsi que tout le sexe, à désirer ardemment l'innocence pour elles, la charité pour le prochain et une soumission solide et pieuse pour Dieu. Le bon désir opère ces trois vertus.

Dans l'ardeur de son désir de voir arriver le Messie, elle disait chaque jour cette prière de Moïse : Seigneur, je vous prie, envoyez celui que vous devez envoyer : *Obsecro, Domine, mitte quem missurus es* (Exod. 4, 13). Et pour s'entretenir sans cesse dans ce désir et le rendre plus fort,

(1) De Laudib. virginit., serm. 18, cap. 7.

Digitized by Google

elle disait à tout instant à son Dieu cette prière du Prophète royal : *Ostende nobis faciem tuam, et salvi erimus :* Montrez votre visage, et nous serons sauvés. *Excita potentiam tuam, et veni, ut salvos facias nos :* Réveillez votre puissance, venez, sauvez-nous (Psal. 79, 3-4).

Jamais personne n'a désiré avec autant d'ardeur le Messie que la très-sainte Vierge ; mais, pleine d'humilité, elle n'a pas même la pensée qu'il pourrait bien venir au monde par elle. C'est son grand désir et sa profonde humilité qui portent le Messie à la choisir pour mère. Les autres femmes désiraient aussi le Messie, et chacune d'elles aurait voulu lui donner naissance ; mais comme elles ne joignaient pas l'humilité au désir, Dieu ne voulut pas d'elles pour son incarnation.

Traitant de l'inégalité qui existe entre les bienheureux, saint Thomas dit que ceux-là jouiront plus abondamment de la présence divine, qui l'auront en ce monde le plus ardemment désirée, parce que la douceur de la jouissance est en raison des désirs. Comme la flèche qui part d'un arc bandé avec force fend les airs avec rapidité et pénètre profondément dans le but, l'âme fidèle qui se sera élancée avec une grande impétuosité de désirs vers Dieu, le but de ses espérances, pénétrera profondément dans l'abîme de l'essence divine (1). Les désirs de Marie ayant été incomparables, il n'est pas surprenant qu'elle ait pénétré plus profondément que tout autre dans l'abîme de l'essence de Dieu.

La grande perversité du cœur, dit Alvarez, prend sa source dans le désir du mal ; l'esprit, excité et vaincu par ce désir, se livre au péché ; d'un péché il tombe dans un autre, jusqu'à ce qu'il arrive à l'habitude ; de l'habitude il tombe dans l'endurcissement du cœur et dans l'extrême misère. De même la suprême perfection du cœur commence par le désir du bien ; ce désir, augmentant les forces de l'âme, la sollicitant et la pressant, lui fait produire de bonnes œuvres ; par la réitération des bonnes œuvres, il lui fait acquérir l'habitude de la vertu, et par cette bonne habitude, il la porte à aimer Dieu pour lui-même. Et c'est ainsi qu'en obéissant à ses bons désirs, l'âme arrive à la perfection. Ce désir est la porte par laquelle elle entre dans le sanctuaire de la sainteté ; il est le vent qui éloigne le navire du cœur de l'écueil des choses terrestres, le pousse et le fait arriver promptement et heureusement au port du salut (2).

Je suis venu, dit l'ange à Daniel, pour vous faire connaître la vérité, parce que vous êtes un homme de désirs : *Ego veni ut indicarem tibi, quia vir desideriorum es* (Daniel. 9, 23). Ne craignez point, homme de désirs, continue l'ange, la paix est avec vous ; prenez courage et fortifiez-vous : *Noli timere, vir desideriorum ; pax tibi, confortare, et esto robustus*, 10, 19.

(1) 1 p., q. 5, art. 7.
(2) In Isaiam.

Digitized by Google

Le Seigneur, dit le Roi-Prophète, a rassasié l'âme vide des désirs du monde ; il a rassasié de biens l'âme altérée de grâces : *Satiavit animam inanem, et animam esurientem satiavit bonis* (Psal. 106, 9).

J'ai désiré, dit Salomon, et le sentiment m'a été donné, et l'esprit de sagesse est venu en moi : *Optavi, et datus est mihi sensus, et venit in me spiritus sapientiæ* (Sap. 7, 7). Celui qui sera plein de bons désirs trouvera le vrai repos (Sap. 6, 15).

Le bon désir de Zachée lui procure 1° le bonheur de voir Jésus ; 2° celui de faire de grandes aumônes ; 3° celui de recevoir Jésus dans sa maison ; 4° enfin celui d'entendre de la bouche même de Jésus-Christ ces paroles qui lui devaient causer une grande joie : Aujourd'hui le salut est entré dans cette maison : *Hodie salus domui huic facta est* (Luc. 19, 9).

Si quelqu'un a soif, dit Jésus-Christ, qu'il vienne à moi, et qu'il boive : *Si quis sitit, veniat ad me et bibat* (Joan. 7, 37).

Que celui qui a soif vienne, dit le Seigneur dans l'Apocalypse, et que celui qui le désire reçoive gratuitement l'eau de la vie : *Qui sitit, veniat ; et qui vult, accipiat aquam vitæ gratis*, 22, 17.

Je répandrai les eaux sur la terre altérée, dit le Seigneur par la bouche d'Isaïe : *Effundam aquas super sitientem*, 44, 3. Vous qui avez soif, venez au bord des eaux ; hâtez-vous, venez, vous recevrez sans argent et sans échange le vin et le lait : *Omnes sitientes, venite ad aquas ; properate, emite absque argento, et absque ulla commutatione vinum et lac* (Is. 55, 1).

En désirant la vie éternelle, on l'acquiert (1), pourvu qu'on fortifie et que l'on conserve ce désir. Si vous dites avec une énergique volonté : Mon Dieu, je vous désire, je vous veux, Dieu est à vous, car la bonté de Dieu ne lui permet jamais de se refuser à un cœur qui le désire, et aucune force ne le peut ravir à celui qui le possède. Dieu n'est pas un ami changeant que le temps dégoûte. Quoi ! de sa bienfaisante main ce Dieu si bon arracherait ses propres enfants de son sein paternel où ils souhaitent de vivre ! Il n'y a rien qui soit plus éloigné de sa pensée ; et de toutes les vérités la plus certaine, la mieux établie, la plus immuable, c'est que Dieu ne peut faire défaut à qui le désire, et que nul ne peut perdre Dieu que celui qui le premier s'en éloigne volontairement et par son propre choix. Le vrai moyen de croître en vertus, c'est de les désirer, ; car par le désir nous enfantons intérieurement les vertus, nous les fortifions, nous les multiplions et nous les pratiquons extérieurement, sans être arrêtés ni par le respect humain, ni par la crainte, ni par la souffrance, ni par les menaces, ni par les persécutions, ni par la mort elle-même. Et voyez les trésors enfermés dans un bon désir : le pauvre qui désire ar-

(1) Comment. in Sap. Cornel. a Lapide.

Digitized by Google

demment de faire l'aumône s'il le pouvait, a par là le mérite de l'aumône ; il mérite autant et souvent davantage que le riche qui a l'habitude de secourir les pauvres.

Le malade, l'infirme qui désire de jeûner, de porter le cilice, a le mérite du jeûne et du cilice. Le religieux lié par obéissance à une fonction vile, obscure, de peu de valeur en apparence, qui brûle du désir de faire ce que les autres font, qui souhaite de prêcher, d'instruire, d'entendre les confessions, de visiter les infirmes, les pestiférés, d'aller convertir les infidèles au prix de son sang et de sa vie, etc., et qui offre à Dieu tous ses pieux et ardents désirs, a autant de mérites que s'il lui était donné de faire en réalité toutes ces saintes et sublimes bonnes œuvres ; Dieu agrée ces désirs à l'égal des actions. Saint Paul, dans sa seconde Epître aux Corinthiens, assure qu'il en est ainsi : Quand un homme, dit-il, a une ferme volonté de donner, Dieu le reçoit, ne demandant de lui que ce qu'il peut, et non ce qu'il ne peut pas : *Si enim voluntas prompta est, secundum id quod habet, accepta est, non secundum id quod non habet*, 8, 12. Par ces paroles l'Apôtre indique que Dieu regarde plutôt la bonne volonté qui est enfermée dans ce désir que le don lui-même. La raison en est que le mérite et la perfection d'une vertu est dans la ferme volonté, dans le bon désir plutôt que dans le nombre et la grandeur des œuvres. C'est ce qui fait dire à saint Augustin : Dieu couronne la bonne volonté quand il voit que le pouvoir manque pour agir : *Bonam Deus voluntatem coronat, quando non invenit facultatem* (1).

Saint Bernard dit aussi : Dieu paye sans aucun doute à la bonne volonté ce qu'elle n'a pu faire : *Deus indubitanter tribuit bonæ voluntati, quod defuit facultati* (2). Saint Thomas en donne une raison évidente : La valeur formelle de l'action extérieure, dit ce grand docteur, dépend tout entière de la bonté de l'acte intérieur, parce que l'action vient de la volonté : *Quia tota formalis bonitas operis exterioris pendet a bonitate actus interioris, quia a voluntate elicitur* (3).

Vous méritez tant que vous voulez, dit saint Bernard ; le mérite croît en proportion de la bonne volonté : *Tantum mereris, quantum vis ; et bona crescente voluntate, crescit pariter et meritum.* Ce n'est pas en marchant qu'on cherche et qu'on trouve Dieu, mais à l'aide des désirs : *Non pedum passibus, sed desideriis quæritur Deus* (4).

La jouissance use-t-elle le désir ? demande le Père. Non, la jouissance c'est l'huile, le désir est la flamme. L'homme de désir sera comblé de joie, mais son désir n'aura pas de fin, et par conséquent il sera sans cesse porté à chercher de nouvelles joies. De là viendront un rassasiement sans

(1) De cœlesti Vita
(2) Epist.
3. 2. Sent., art. 5.
4. Serm. 83.

Digitized by Google

dégoût; une curiosité insatiable, quoique calme; un éternel et inexplicable désir qui ne vient pas de l'indigence; une ivresse sobre, née non d'une coupe, mais de la découverte de la vérité, et ayant soif non de vin, mais de Dieu (1).

Que de richesses, que de trésors renfermés dans les saints désirs! et combien par eux il est facile d'acquérir des mérites, le salut et la couronne qui ne se flétrira jamais!

Dieu lui-même désire que nous le désirions; il agace nos désirs en nous montrant les siens qui sont tous en notre faveur, tous pour nous combler de biens. N'est-ce pas le désir de nous rendre heureux (2) qui a porté Dieu à nous créer à son image? N'est-ce pas un désir inexprimable de nous sauver qui l'a porté à s'incarner, à naître dans une étable, à souffrir et à mourir pour nous sur une croix? J'ai soif, s'écriait-il du haut de la croix: *Sitio.* Il avait soif de racheter nos âmes et de nous sauver. N'est-ce pas le désir de nous faire du bien qui lui fait dire: Voici que je suis à la porte de votre cœur et que je frappe; si quelqu'un m'ouvre, j'entrerai chez lui, et il mangera avec moi et moi avec lui: *Ecce sto ad ostium et pulso; si quis aperuerit mihi januam, intrabo ad illum, et cœnabo cum illo, et ipse mecum* (Apocal. 3, 20). N'est-ce pas un ardent désir qui lui a inspiré ces paroles: Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes: *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* (Prov. 8, 31)? N'est-ce pas un désir infini de nous combler de faveurs qui l'a porté à instituer l'auguste sacrement de nos autels et à se donner à nous dans la sainte communion? J'ai désiré ardemment, dit-il à ses apôtres la veille de sa mort, de manger cette pâque avec vous avant de souffrir: *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum, antequam patiar* (Luc. 22, 15).

Saint Grégoire de Nazianze invite tous les hommes à désirer Dieu, en faisant ressortir son infinie bonté, qui prend tant de plaisir à s'exercer. Après avoir soigneusement développé cette considération, il conclut en disant: Dieu désire d'être désiré; il a soif, le pourriez-vous croire? il a soif de nous au milieu de son abondance: *Sitivit sitiri* (3).

Quelque infini et quelque riche que Dieu soit par lui-même, nous pouvons néanmoins l'obliger. Comment cela? En désirant qu'il nous fasse du bien; car il donne avec un désir de nous favoriser bien plus ardent que notre désir de recevoir ses faveurs.

Ne diriez-vous pas que ce Dieu de bonté est semblable à une source qui, par la continuelle fécondité de ses eaux claires et fraîches, semble offrir à boire aux passants altérés? Toujours riche, toujours abondante, la

(1) Serm. 84.
(2) Cornelius a Lapide, Comment. in Luc.
(3) Orat. in S. Baptismo.

Digitized by Google

nature divine ne peut pas plus croître que diminuer à cause de sa plénitude ; la seule chose qui lui manque, si l'on peut parler ainsi, c'est qu'on vienne puiser dans son sein les eaux de la vie éternelle. Voilà pourquoi saint Grégoire de Nazianze a raison de dire que Dieu a soif que nous ayons soif de lui : *Sitivit sitiri*, et d'ajouter qu'il regarde comme un bienfait que nous lui donnions par nos désirs le moyen de nous faire du bien. C'est faire injure à cette bonté infinie de ne pas désirer qu'elle nous enrichisse.

Oh ! que la très-sainte Vierge comprenait merveilleusement cette vérité ! Oh ! comme elle s'empressait de correspondre par ses ardents désirs aux désirs ardents de son Père ! Elle désirait qu'il la désirât, et il désirait qu'elle le désirât : *Sitivit sitiri.*

La vie entière d'un bon chrétien est un saint désir d'aller de vertu en vertu, de perfection en perfection, de vivre et de mourir pour Jésus-Christ. Voilà la seule véritable vie ; il n'y en a pas d'autre.

Il y a trois choses qui excitent les désirs de l'homme : la beauté, les bienfaits et l'amour. Une seule suffit souvent pour enflammer son cœur. Mais Dieu les possède toutes trois au suprême degré ; comment donc ne serions-nous pas portés à le désirer et à l'aimer ?

1° Il faut désirer Jésus-Christ ; 2° il faut désirer notre conversion, le pardon de nos péchés, la grâce de ne plus retomber ; 3° il faut désirer la vertu, la grâce, la coopération à la grâce ; 4° il faut désirer l'accomplissement de la volonté de Dieu ; 5° il faut désirer le règne de Jésus-Christ dans tous les cœurs ; 6° il faut désirer le ciel.

Voilà ce qu'il faut désirer sur la terre, voilà les seuls désirs qu'il faut conserver toujours, les seuls qui soient capables de nous rendre heureux dans cette vie et dans l'autre, les seuls qui puissent remplir notre cœur, les seuls qui soient dignes de l'homme fait à l'image de Dieu et destiné à jouir de lui éternellement. Tous les désirs opposés à ceux-là sont des désirs de mort et de malédiction. Ainsi, le désir des biens de la terre, celui des plaisirs, celui des honneurs du monde, sont des désirs de mort. Le désir qui a pour lui la créature, le corps, le temps, est un désir de mort.

Selon les désirs qui possèdent et qui gouvernent notre cœur, nous pouvons savoir dès cette vie si nous serons damnés ou sauvés (1).

(1) Corn. a Lap., Comment. in Luc.

Digitized by Google

CXXIII

MARIE FAIT TOUJOURS LA VOLONTÉ DE DIEU.

Ce que Dieu veut, Marie le veut; ce que Dieu ne veut pas, Marie ne le veut pas. Vous êtes ma bien-aimée, lui dit le Seigneur, parce que vous appliquez votre volonté à faire tout ce qui me plaît, et que vous vous déclarez ennemie de tout ce qui me déplaît. Or, c'est le propre de la véritable amitié d'être toujours d'accord pour vouloir la même chose et pour repousser la même chose.

Marie, domicile des vertus, temple de la Divinité, siége de toute bonté, eut la volonté la plus droite, la plus éclairée, la plus parfaite qui ait jamais existé. La sainteté de sa volonté fut si grande, qu'elle ne fut jamais souillée, même par la moindre faute vénielle.

La charité, qu'est-ce autre chose que la bonne volonté? dit saint Augustin : *Quid aliud est caritas, quam bona voluntas* (1)? Paul ne commença à aimer Jésus-Christ, à le glorifier, à le faire aimer et glorifier, il ne fut choisi pour être un vase d'élection, destiné à porter le nom de Jésus-Christ devant tous les rois de la terre et devant tous les peuples, il ne fut choisi pour être l'Apôtre des nations que lorsqu'il eut dit : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? *Domine, quid me vis facere?* (Act. 19, 6.) Or, dès le premier instant de la raison de Marie, sa devise fut : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? *Domine, quid me vis facere?* Par une telle volonté, elle devient maîtresse de la volonté de Dieu. Elle veut le Messie, il vient, et il vient par elle. Elle veut la rédemption, et le Rédempteur l'accorde par elle. Elle veut conserver sa virginité, Dieu le veut aussi. Elle veut le salut du monde, et ce salut précieux vient par elle. Elle veut la conversion des pécheurs, et cette conversion vient aussi par elle. Elle obtient tout ce qu'elle veut, parce qu'elle ne veut que ce que Dieu veut.

Aux yeux de Dieu, dit saint Grégoire, jamais notre main n'est vide de présents, si l'arche de notre cœur est pleine de bonne volonté; car on ne peut offrir à Dieu rien de plus riche que la bonne volonté : *Ante oculos*

(1) Enchirid.

Digitized by Google

Dei nunquam est vacua manus a munere, si fuerit arca cordis repleta bona voluntate; nihil enim Deo offertur ditius bona voluntate (1).

Dieu, dit saint Bernard, ne regarde pas ce que vous faites, mais dans quelle volonté vous le faites : *Deus non attendit quod facias, sed quomodo* (2).

Le mérite et la perfection sont dans la volonté. C'est ce qui donne à la sainte Vierge tant de mérites et de perfection, sa volonté étant excellente.

Mais, prenons-y garde, notre volonté n'est bonne, forte, grande qu'autant qu'elle est conforme à la volonté de Dieu. Si notre volonté est unie à celle de Dieu, elle est parfaite ; si elle lui est opposée, elle est criminelle et maudite. Pierre compte trop sur sa propre volonté, et il renie son divin Maître.

Sans moi, dit Jésus-Christ, vous ne pouvez rien faire : *Sine me nihil potestis facere* (Joan. 15, 5).

Celui qui compte sur sa propre volonté, qui ne veut prendre conseil que d'elle et n'agir que par elle, est perdu.

Notre volonté, dit Cornelius a Lapide (3), est faible et inconstante de sa nature. Dieu vous paraît beau et bon, vous voulez l'aimer, lui donner votre volonté ; le monde vous paraît agréable, vous lui donnez votre volonté, vous l'aimez. On vous montre la beauté et la richesse de la vertu, vous voulez l'aimer ; on vous parle des plaisirs du vice, vous lui abandonnez votre volonté, et vous l'aimez. On vous dit que votre âme, créée à l'image de Dieu, rachetée du sang de Jésus-Christ, faite pour l'immortalité et la gloire éternelle, est d'un prix infini ; vous voulez l'aimer. Le corps, ennemi juré de l'âme, vous sollicite à lui accorder ses concupiscences honteuses et criminelles ; vous lui donnez votre volonté, et vous les lui accordez. O instabilité de la volonté de l'homme, s'il ne s'attache à Dieu qui est immuable !

Fixez-vous votre volonté en Dieu, comme le faisait la bienheureuse Vierge ? Alors elle participe aux perfections divines, elle est bonne, elle est forte, elle est puissante, elle est invincible, elle surmonte tous les obstacles les plus grands, même les menaces, les tourments et la mort ; voyez les apôtres, les martyrs, les confesseurs, les vierges. Vous appuyez-vous sur votre volonté ? Vous devenez très-chancelant et méchant. Votre volonté même, dès que vous la voulez pour vous, ne vous appartient plus ; elle est au démon, ou au monde, ou aux passions abrutissantes.

En donnant, en soumettant entièrement votre volonté à Dieu, à l'exemple de Marie, en lui demandant son secours, ce que vous voulez résolu-

(1) Homil. 5 in Evangelio
(2) In Evangel. Joan.
(3) Comment. in Evang. Joan.

Digitized by Google

ment vous devient possible et même facile. Voulez-vous sincèrement être humble? Par là même vous êtes humble. Voulez-vous être tempérant, chaste, obéissant, patient? le voulez-vous décidément? Par le fait vous êtes tempérant, chaste, obéissant, patient. Voulez-vous dompter la chair, la soumettre à l'esprit? La chair est vaincue, l'âme est maîtresse. C'est ce que dit saint Augustin : Ce ne sont que les bonnes ou les mauvaises affections de la volonté qui font les bonnes ou les mauvaises mœurs : *Non faciunt bonos vel malos mores, nisi boni vel mali amores* (1).

Ainsi, comme ceux qui aiment le péché deviennent abominables devant Dieu, de même ceux qui aiment la vertu qui est si belle, qui aiment Dieu qui est si grand, si aimable, deviennent grands et dignes d'amour. Car, dit saint Augustin, chacun est tel que sa volonté, que son amour; vous voulez la terre, vous l'aimez? vous êtes terre; vous aimez Dieu, vous voulez Dieu? que dirai-je? vous serez Dieu : *Talis est quisque, qualis est ejus dilectio; terram diligis? terra es; Deum diligis? quid dicam? Deus eris* (2).

Celui, dit saint Pierre Chrysologue, qui s'attache à sa propre volonté, meurt aux vertus; il ensevelit sa réputation, sa gloire périt (3).

Voici la peinture que le grand Apôtre fait de ceux qui n'agissent que d'après leur propre volonté : Il y a des hommes, dit-il, s'aimant eux-mêmes, avides, arrogants, superbes, outrageux, rebelles à leurs parents, ingrats, souillés de crimes, durs, implacables, détracteurs, dissolus, farouches, ennemis des bons, traîtres, insolents, enflés d'orgueil, aimant les voluptés, ayant toutefois une apparence de piété sans en avoir la vertu (2 Timoth. 3, 2-5). Oui, l'homme qui ne suit que sa volonté et qui méprise celle de Dieu est capable de tous ces mauvais penchants.

Ce n'est pas la charité divine qui peut séparer de Dieu aucune créature, dit saint Bernard, c'est notre seule volonté qui peut accomplir cette séparation; que la volonté propre cesse, et il n'y aura plus d'enfer : *Nulla creatura a Dei caritate separare potest, sed sola propria voluntas idipsum potest; cesset voluntas propria, et infernus non erit* (4).

Ecoutez saint Augustin : La cité de Dieu, dit-il, commence par l'amour de Dieu et s'établit sur lui, et s'élève jusqu'à la haine de soi-même, jusqu'à la haine de sa propre volonté; mais la cité du démon commence par l'amour de soi-même, de sa propre volonté, et monte jusqu'à la haine de Dieu par le mépris du prochain. Je ne comprends pas par quel inexplicable aveuglement l'homme ne voit pas qu'en s'aimant lui-même, qu'en aimant sa volonté, au lieu d'aimer Dieu et sa divine volonté, il ne s'aime point, et que celui qui, au lieu de s'aimer, d'aimer sa volonté propre,

(1) De Moribus.
(2) Tract. 2 in Epist. 1 Joan.
(3) Serm. 5.
(4) Serm. 3 de Resurrectione.

Digitized by Google

aime Dieu et sa volonté, s'aime réellement. Car celui qui ne peut pas vivre de soi meurt infailliblement en s'aimant, en aimant sa volonté; mais en aimant celui de qui on tient la vie, par qui l'on vit, on s'aime davantage, en ne s'aimant pas, pour aimer celui de qui l'on vit (1).

Quand une âme, d'abord pleine de mérites, s'attache à sa volonté, ses vertus s'affaiblissent, sa réputation se perd; le ridicule d'abord, puis le vice et le déshonneur en prennent la place; elle a la honte au lieu de la gloire, la haine au lieu de la grâce, le mépris au lieu du respect, la pauvreté au lieu de l'abondance; et elle reçoit tout cela par un juste jugement et châtiment de Dieu.

Malheur à vous qui êtes sages à vos propres yeux! s'écrie Isaïe; malheur à ceux qui croient à leur prudence! *Væ qui sapientes estis in oculis vestris, et coram vobismetipsis prudentes!* 5, 21.

Les démons, dit l'abbé Abraham, ne combattent pas avec nous lorsque nous faisons leur volonté; mais nos volontés deviennent des démons pour nous et nous tourmentent (2).

L'abbé Achille, interrogé comment les démons pouvaient nous vaincre, répondit : Par nos volontés : *Per voluntates nostras.* Et il ajouta : Nos âmes sont le bois, le démon est la hache, notre volonté est la main qui coupe, qui fend, qui arrache, qui abat. Ainsi par la volonté propre nous sommes coupés et renversés (3).

Nous ne pouvons accuser personne de notre misère, de nos calamités, de nos malheurs, dit saint Ambroise; ce n'est qu'à notre volonté propre qu'il faut s'en prendre : *Non est quod cuiquam nostram ascribamus ærumnam, nisi voluntati* (4).

Ce qui fera le plus grand supplice des damnés, ce sera d'être éternellement forcés d'avouer qu'ils se sont perdus par leur propre et unique volonté, et qu'ils pouvaient se sauver s'ils l'eussent voulu : *Perditio tua ex te, Israel* (Osee, 13, 9).

N'estimez avoir vécu, dit Eusèbe, que le temps où vous avez renoncé à votre propre volonté : *Illum diem tantum vixisse te computa, in quo voluntates tuas abnegasti* (5).

La volonté propre corrompt les meilleures œuvres, si elle s'attache à elles; elle en fait perdre la beauté, le mérite et le prix. C'est un grand mal, dit saint Bernard, que votre volonté propre; elle change en mal le bien que vous faites : *Grande malum propria voluntas, quæ fit ut bona tua tibi bona non sint* (6).

(1) De Civit.
(2) In Vit. Patrum.
(3) In Vit. Patrum.
(4) Lib. 2 Offic., cap. 4.
(5) Homil. 9 ad monach.
(6) Serm. 71 in Cant.

Digitized by Google

Ne vous mettez pas à la suite de vos désirs, et détournez-vous de votre volonté, dit l'Ecclésiastique : *Post concupiscentias tuas non eas, et a voluntate tua avertere*, 18, 30.

Jésus-Christ nous dit à tous : Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, et porte sa croix chaque jour, et me suive : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam quotidie, et sequatur me* (Luc. 9, 23). Oh! que la très-sainte Vierge Marie suivait et pratiquait exactement cette profonde et véritable sentence de son divin Fils!

Celui-là, dit saint Augustin, est un véritable disciple de Jésus-Christ et de l'Evangile, qui s'approche de ce divin Maître non pour entendre ce qu'il veut, mais pour vouloir ce qu'il entend : *Optimus minister tuus est, qui non magis intuetur hoc a te audire quod ipse voluerit, sed potius hoc velle quod a te audierit* (1).

Nul, dit Bossuet (2), ne fait moins ce qu'il veut que celui qui veut faire tout ce qu'il veut; car, pendant que chacun s'abandonne à ses volontés, elles se heurtent mutuellement; et pendant que je lâche la bride à ma volonté, je me trouve arrêté tout court par la volonté d'autrui, qui n'est pas moins violente. Il est plus aisé, dit saint Augustin, à ceux qui aiment Dieu de retrancher leurs cupidités, qu'à ceux qui aiment le monde de les rassasier quelquefois (3). Quiconque ne résiste pas à ses volontés est injuste au prochain, incommode au monde, outrageux à Dieu, pénible à lui-même.

Savoir résister à ses propres volontés, dit ailleurs Bossuet (4), c'est l'effet le plus assuré d'une raison consommée. La source de nos désordres, c'est que nous sommes trop attachés à nos volontés; nous ne savons pas nous contredire, et nous trouvons plus facile de résister à Dieu qu'à nous-mêmes. Il faut arracher avec violence cette attache à notre volonté propre qui fait tout notre malheur et tout notre crime. Mais comment aurons-nous le courage de toucher nous-mêmes et d'appliquer de nos propres mains le fer et le feu à une partie si tendre et si délicate? Je vois bien, dit ce malade, mon bras gangrené, et je sais qu'il n'y a de salut pour moi qu'en le séparant du corps, mais je ne puis pas le couper moi-même; un chirurgien expert me rend cet office, triste à la vérité, mais nécessaire. Ainsi je vois bien que je suis perdu si je ne retranche cette attache à ma volonté qui fait vivre en moi tous les mauvais désirs qui me damnent. Je le confesse, je le reconnais, mais je n'ai ni la résolution ni la force d'armer mon bras contre moi-même. C'est Dieu qui entreprend de

(1) Confess., lib. 10, cap. 26.
(2) 1er sermon sur l'utilité des souffrances.
(3) Epist. 220 ad Bonif., n° 6.
(4) 2e sermon pour la Purification de la sainte Vierge.

Digitized by Google

me traiter; c'est lui qui m'envoie par sa providence ces rencontres épineuses, ces accidents importuns, ces contrariétés imprévues et insupportables, parce qu'il veut abattre et dompter ma volonté trop licencieuse, que je n'ai pas le courage d'attaquer moi-même. Il la lie, il la serre, de peur qu'elle ne résiste au coup salutaire qu'il lui veut donner pour la guérir. Enfin il frappe où je suis sensible, il coupe et enfonce bien avant dans le vif, afin qu'étant pressé sous sa main suprême et sous les ordres inévitables de sa volonté, je sois enfin obligé de me détacher de la mienne; et c'est là ma guérison, c'est là ma vie.

Il faut faire la volonté de Dieu; celui qui fait sa volonté propre n'est rien au Sauveur Jésus. Faisons la volonté de son Père, et nous toucherons de près à Jésus. Or, la volonté de son Père est que nous ne nous plaisions point à nous-mêmes; car Jésus n'a point cherché sa propre volonté: *Christus non sibi placuit* (Rom. 15, 3), mais il l'a soumise à son Père, obéissant jusqu'à la mort. Marie n'a point cherché sa volonté propre; mais, contre son inclination naturelle, elle a offert à la croix son Fils bien-aimé. Elle n'a pas été menée au Thabor pour y voir la gloire de son cher Fils; mais elle a été conduite au Calvaire pour y voir son agonie, et là sacrifier sa volonté propre à la volonté du Père éternel. Sacrifions la nôtre pour imiter Jésus et Marie (1).

Dieu, dit saint Augustin, se fait servir par les hommes, et il les sert aussi réciproquement. Ses fidèles serviteurs lui disent avec le Psalmiste: Nous voilà tout prêts, ô Seigneur, d'accomplir constamment votre volonté: *Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam*, 39, 8-9. Vous voyez les hommes qui servent Dieu, mais écoutez le même Psalmiste : Dieu fera la volonté de ceux qui le craignent : *Voluntatem timentium se faciet*, 149, 19. Voilà Dieu qui leur rend le change et les sert aussi à son tour. Vous servez Dieu, Dieu vous sert; vous faites sa volonté, et il fait la vôtre : *Si ideo times Deum ut facias ejus voluntatem, ille quodammodo ministrat tibi, facit voluntatem tuam* (2).

Me voici, dit le Fils de Dieu; je viens pour accomplir votre volonté, ô mon Dieu, et ce qui a été écrit de moi à la tête de votre livre (Psal. 39, 9).

Il y a un livre éternel, dit Bossuet (3), où est écrit ce que Dieu veut de tous ses élus, et à la tête ce qu'il veut en particulier de Jésus-Christ, qui en est le chef. Le premier article de ce livre est que Jésus-Christ sera mis à la place de toutes les victimes en faisant la volonté de Dieu avec une entière obéissance. C'est à quoi il se soumet, et David lui fait ajouter: Mon Dieu, je l'ai voulu, et votre loi est au milieu de mon cœur, 39, 9.

Soyons donc, à l'exemple de Jésus-Christ, en esprit de victime, aban-

(1) Bossuet, 2e sermon sur la Nativité de la sainte Vierge.
(2) Enarr. in Psal. 144, n° 23.
(3) 7e élévation sur les mystères, 13e semaine.

Digitized by Google

donnés à la volonté de Dieu; autrement nous n'aurons point de part à son sacrifice. Fallût-il être un holocauste et une victime entièrement consumée par le feu, laissons-nous réduire en cendres plutôt que de nous opposer à ce que Dieu veut.

C'est dans la sainte volonté de Dieu que se trouvent l'égalité et le repos, le vrai repos de l'âme et non le repos de la paresse.

On croit, dans le monde aveugle, que pour être libre il faut pouvoir faire sa propre volonté : tels sont les libres penseurs de nos jours. Saint Augustin les compare à un arbre qui, s'élevant au milieu des airs, est poussé tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon que le vent qui souffle les mène. Tels, dit-il, sont les hommes sensuels et voluptueux; ils semblent se jouer avec les vents et jouir d'un certain air de liberté en promenant de çà et de là leurs vagues désirs. Tels sont donc les hommes du monde : ils vont de çà et de là avec une extrême inconstance, et ils appellent liberté leur égarement; comme un enfant qui se croit libre quand, échappé à son conducteur, il court de çà et de là sans savoir où il veut aller.

O homme, s'écrie Bossuet, ne verras-tu jamais ton erreur? Tous ces désirs qui t'entraînent l'un après l'autre sont autant de fantaisies de malade, autant de vaines images qui se promènent dans un cerveau creux; il ne faudrait que la santé pour dissiper tout. Ta santé, ô homme, c'est de faire la volonté du Seigneur (1).

(1) Traité de la Concupiscence, chap. 29.

Digitized by Google

CXXIV

PERSÉVÉRANCE DE MARIE.

Celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé, dit Jésus-Christ : *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit* (Matth. 24, 13).

La sainte Vierge passa sa vie entière sans commettre la plus légère faute, et elle alla constamment de vertu en vertu jusqu'à son dernier soupir ; elle s'efforça toujours de tendre du bien au plus grand bien. Sa vie, commencée dans la sainteté et la perfection, s'éleva toujours à une plus grande sainteté et perfection, et elle arriva ainsi au plus haut sommet du mérite et de la perfection.

La persévérance, dit saint Bernard (1), est la vigueur des forces, la consommation des vertus, la nourrice des mérites, la médiatrice des récompenses, la sœur de la patience, la fille de la constance, l'amie de la paix, le nœud de la charité, le lien de l'unanimité, la forteresse de la sainteté : *Perseverantia est vigor virium, virtutum consummatio, nutrix ad meritum, mediatrix ad præmium, soror patientiæ, constantiæ filia, amica pacis, amicitiarum nodus, unanimitatis vinculum, propugnaculum sanctitatis.*

Otez la persévérance, continue ce saint docteur, l'obéissance n'a plus de récompense, le bienfait perd sa grâce, le courage ne mérite plus de louange. A la persévérance seule l'éternité est donnée, ou plutôt c'est elle qui donne l'homme à l'éternité, le Seigneur ayant dit : Celui qui persévérera jusqu'à la fin, celui-là sera sauvé.

La persévérance, dit-il ailleurs, est la fille chérie du grand Roi (2), le fruit des vertus et leur perfection, l'arche qui renferme toutes les vertus. C'est une vertu sans laquelle personne ne verra Dieu ni ne sera vu de Dieu ; elle est le terme de la justice pour tout croyant ; car que sert-il de courir et de rester en chemin avant d'arriver au but ? Courez de manière à saisir la récompense.

(1) Epist. 129.
(2) Serm. de Obedient. ejusque gradibus.

Digitized by Google

Sans la persévérance, dit saint Laurent Justinien, celui qui combat n'a pas la victoire, ni le vainqueur la palme (1).

Cette violence de la persévérance plaît à Dieu, dit Tertullien : *Hæc vis grata Deo* (2).

Celui qui vaincra par la persévérance ne sera point atteint par la seconde mort, dit le Seigneur dans l'Apocalypse : *Qui vicerit, non lædetur a morte secunda*, 2, 11; c'est-à-dire qu'il sera exempt du péché qui sépare l'âme de sa vie, de la grâce de Dieu. La première mort est celle qui frappe le corps dans la vie présente; la seconde mort est celle qui frappe l'âme dans le temps, et le corps et l'âme dans l'enfer.

Celui qui aura vaincu sera revêtu de vêtements blancs, et je n'effacerai point son nom du livre de vie, et je confesserai son nom devant mon Père et devant les anges : *Qui vicerit, vestietur vestimentis albis, et non delebo nomen ejus de libro vitæ; et confitebor nomen ejus coram Patre meo et coram angelis ejus* (Apoc. 3, 5).

Au vainqueur je donnerai à manger de la manne cachée, et je lui donnerai une pierre blanche, et sur la pierre sera écrit un nom nouveau que nul ne connaît que celui qui le reçoit : *Vincenti dabo manna absconditum, et dabo illi calculum candidum, et in calculo nomen novum scriptum, quod nemo scit nisi qui accipit* (Apoc. 2, 17).

De celui qui aura vaincu je ferai une colonne dans le temple de mon Dieu, et il n'en sortira plus; et j'écrirai sur lui le nom de mon Dieu et le nom de la ville de mon Dieu, de la nouvelle Jérusalem, qui de mon Dieu descend du ciel, et mon nom nouveau (Apoc. 3, 12).

A celui qui aura vaincu, je lui donnerai de s'asseoir avec moi sur mon trône, comme j'ai vaincu moi-même et me suis assis avec mon Père sur son trône : *Qui vicerit, dabo ei sedere mecum in throno meo, sicut et ego vici, et sedi cum Patre meo in throno ejus* (Apoc. 3, 21).

Que de richesses, que d'avantages, que de bonheur, que de gloire pour ceux qui triomphent par la persévérance! Oh! que Marie le comprenait bien!

Dès que Dieu voit une généreuse persévérance, il remplit l'âme de faveurs célestes; et plus il voit de fidélité et d'ardeur, plus il augmente la grâce et la gloire. On donnera encore, dit Jésus-Christ, à celui qui a, et il abondera : *Qui habet, dabitur illi, et abundabit* (Matth. 13, 12). Car la grâce naît de la grâce, les progrès servent aux progrès, les mérites aux mérites, les triomphes aux triomphes; tellement que plus on s'efforce de persévérer parfaitement et d'acquérir, plus on acquiert de nombreuses et de plus grandes vertus, et plus on puise de sagesse à la source de la sagesse, plus on désire y puiser. Pressons notre course, cherchons, deman-

(1) De Ligno vitæ.
(2) De Orat.

Digitized by Google

dons, désirons, frappons jusqu'à la fin pour pouvoir nous réjouir sans fin et sans mesure (1).

Le Dieu des merveilles, dit le Prophète royal, est notre Dieu dans tous les siècles et dans l'éternité; il nous conduira jusqu'à la fin : *Hic est Deus, Deus noster in æternum; ipse reget nos in sæcula* (Psal. 47, 14).

Dieu garde contre ses ennemis ceux qui persévèrent, ils les défend contre les séducteurs, il les fait passer par de rudes combats pour les rendre triomphants et leur apprendre quelle est la puissance de la sagesse : *Custodivit illum ab inimicis, et a seductoribus tutavit illum. Et certamen forte dedit illi ut vinceret, et sciret quoniam omnium potentior est sapientia* (Sap. 10, 12). Il rend aux justes le prix de leurs travaux, il les conduit dans une voie merveilleuse, il leur sert d'abri pendant le jour et de lumière pendant la nuit (Sap. 10, 17).

Combattez pour la justice à cause de votre âme, dit l'Ecclésiastique; combattez jusqu'à la mort pour la justice, et Dieu combattra pour vous vos ennemis : *Pro justitia agonizare pro anima tua, et usque ad mortem certa pro justitia; et expugnabit pro te inimicos tuos*, 4, 33.

Ceux qui me mangent, dit la Sagesse, auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif : *Qui edunt me, adhuc esurient; et qui bibunt me, adhuc sitient* (Eccli. 24, 29). La persévérance donne cette faim et cette soif du bien; alors on la pratique sans peine, avec facilité, joie, allégresse, bonheur.

Malheur à celui à qui l'on peut appliquer ces paroles de Jésus-Christ : Cet homme a commencé à bâtir, et il n'a pu achever : *Hic homo cœpit ædificare, et non potuit consummare* (Luc. 14, 30).

Quand Jésus-Christ guérissait soit les maladies du corps, soit celles de l'âme, il disait aux malades guéris par miracle : Vous voilà guéris; ne péchez plus à l'avenir, mais persévérez dans votre santé, de crainte qu'il ne vous arrive quelque chose de pire (Joan. 5, 14).

Quand un esprit immonde, dit encore Jésus-Christ, est sorti d'un homme, il s'en va errant vers des lieux arides, cherchant le repos, et il ne le trouve point. Alors il dit : Je retournerai dans la maison d'où je suis sorti. Et en y revenant, il la trouve libre, purifiée de ce qui la souillait et ornée. Alors il s'en va reprendre sept autres esprits plus mauvais que lui, et ils entrent dans la maison, et ils y demeurent; et le dernier état de cet homme est pire que le premier : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus* (Matth. 12, 43-45).

Celui, dit ailleurs Jésus-Christ, qui a mis la main à la charrue, et qui regarde en arrière, n'est pas propre au royaume de Dieu : *Nemo mittens manum ad aratrum, et aspiciens retro, aptus est regno Dei* (Luc. 9, 62).

Le juste, dit l'Ecclésiastique, demeure dans la sagesse, immuable comme

(1) Deus a Lege, Commod. in Apoc.

Digitized by Google

le soleil; mais l'insensé est changeant comme la lune : *Homo sanctus in justitia manet sicut sol ; nam stultus ut luna mutatur*, 27, 12.

C'est au baptême (1) que commence la marche vers le ciel, et pour persévérer dans cette voie divine, on renonce d'avance aux obstacles qu'on rencontrera, on renonce solennellement au démon, au monde, à ses pompes et à ses œuvres, et l'on s'engage, à la face du ciel et de la terre, à vivre et à mourir pour Jésus-Christ; c'est-à-dire qu'on prend l'engagement formel de persévérer dans la pratique du bien et de s'éloigner du mal. Celui donc qui a le malheur de ne pas persévérer oublie et méprise toutes ses promesses et ses résolutions. Alors c'est un renversement total et déplorable. On avait renoncé au démon et au monde, et l'on sert maintenant et Satan, et le monde, et le vice, et les penchants mauvais, et le péché. On avait promis de ne servir, de ne suivre que Jésus-Christ, et on lui devient infidèle; on ne veut plus de lui, ni de sa loi, ni de son règne. On veut Barabbas et non Jésus-Christ : *Non hunc, sed Barabbam* (Joan. 18, 40). Et plus insignes voleurs que Barabbas, le démon et le monde dérobent, ravissent, enlèvent tout, et la grâce, et la vertu, et le mérite, et la gloire. On dit comme les Juifs déicides au temps de la passion : Nous ne voulons pas que Jésus-Christ règne sur nous : *Nolumus hunc regnare super nos* (Luc. 17, 14). On imite l'infâme Judas, qui disait aux princes des prêtres : Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai ? *Quid vultis mihi dare, et ego vobis eum tradam ?* (Matth. 26, 15.)

Hélas ! que le nombre de ceux qui ne persévèrent pas est grand ! et combien est petit le nombre de ceux qui ont le bonheur de persévérer dans les voies du salut et de la sainteté ! Le grand nombre commence bien, dit saint Jérôme, mais il n'y a que le petit nombre qui persévère : *Cœpisse, multorum est ; ad culmen pervenisse, paucorum* (2).

Je marche toujours pour atteindre le but, dit le grand Apôtre : *Sequor, si quomodo comprehendam* (Philipp. 3, 12).

Marchez, dit-il, de manière à gagner de plus en plus : *Sic ambuletis, ut abundetis magis* (1ª Thess. 4, 1).

Persévérez pour être couronnés, dit saint Chrysostôme : *State ut coronemini* (3).

Soyez fidèles jusqu'à la mort, et je vous donnerai la couronne de vie, dit le Seigneur : *Esto fidelis usque ad mortem, et dabo tibi coronam vitæ* (Apocal. 2, 10).

Que celui qui est juste devienne encore plus juste, et que celui qui est saint se sanctifie encore : *Qui justus est, justificetur adhuc, et sanctus sanctificetur adhuc* (Apocal. 22, 11).

(1) Corn. a Lapide, Comment. in Matth.
(2) Lib. sup. Matth.
(3) De Verbis Apostoli.

Digitized by Google

Il faut toujours prier et ne se lasser jamais, dit Jésus-Christ : *Oportet semper orare et non deficere.*

Veillez à ce qu'aucun ne manque à la grâce de Dieu, dit saint Paul : *Contemplantes ne quis desit gratiæ Dei* (Hebr. 12, 15).

Voilà que je viens vite, dit le Seigneur; gardez ce que vous avez, afin que nul ne reçoive votre couronne : *Ecce venio cito; tene quod habes, ut nemo accipiat coronam tuam* (Apocal. 3, 11).

Pour avoir le repos éternel, il ne nous faut donner aucun repos, dit Bossuet (1). Nul travail quand nous serons au lieu du repos; nul repos tant que nous serons au lieu du travail. Pour être chrétien, il faut sentir qu'on est voyageur; et celui-là ne le connaît pas, qui ne court point sans relâche à sa bienheureuse patrie. Il ne sera jamais habitant du ciel, parce qu'il séjourne trop volontiers sur la terre; et s'arrêtant où il faut marcher, il n'arrivera pas où il faut parvenir.

Jésus-Christ est la voie, la vérité et la vie (Joan. 14, 6). C'est à lui qu'il faut tendre, et c'est par lui qu'il faut avancer. Mais, mes frères, dit saint Augustin, cette voie veut des hommes qui marchent : *Via ista ambulantes quærit ;* c'est-à-dire des hommes qui ne se reposent jamais, qui ne cessent jamais d'avancer; en un mot, des hommes généreux et infatigables. Elle ne peut souffrir trois sortes d'hommes : ceux qui s'arrêtent, ceux qui reculent, ceux qui s'égarent : *Tria sunt genera hominum quæ odit : remanentem, retro redeuntem, aberrantem* (2).

Celui qui persévérera jusqu'à la fin, c'est celui-là qui sera sauvé (Matth. 10, 22). C'est cette parole, dit saint Augustin, que nul des étrangers n'écoute, que nul des enfants ne rejette : *Hanc vocem non negligit proprius, non audit alienus* (3). Plusieurs écoutent Jésus-Christ dans d'autres paroles (4); mais que celle-ci est entendue de peu de personnes! Celui-là est maintenant chaste, peut-être sera-t-il bientôt impudique. Celui-là, lassé de ses crimes, les va expier par la pénitence. Il écoute parler Jésus-Christ : mais, ô voix sacrée! ô parole de persévérance! il ne l'entend pas; la tentation s'élève, il succombe; l'occasion se présente, il s'y laisse aller. O parole de persévérance! il ne t'entend pas; néanmoins c'est le sceau de l'obéissance. Ecoutez-la, ô enfants de Dieu, et ne perdez pas votre couronne. La tentation vous presse ; ah! persévérez jusqu'à la fin, parce que la tentation ne durera pas jusqu'à la fin.

(1) 4e sermon pour la fête de tous les Saints.
(2) Serm. de Cantico novo, n° 4.
(3) In Joan., tract. 44, n° 12.
(4) Bossuet, Sur la soumission due à la parole de Jésus-Christ.

Digitized by Google

CXXV

MARIE CHEF-D'ŒUVRE DE DIEU.

Jamais rien n'a été fait d'aussi parfait dans tous les royaumes du monde : *Non est factum tale opus in universis regnis* (3 Reg. 10, 20). L'Eglise et les saints Pères appliquent ces paroles à Marie.

Rien de plus vrai, rien de plus sublime, rien de plus suave pour nous pauvres mortels, et pour nous relever de notre cruelle misère, dit saint Pierre Damien (1). De grandes merveilles paraissent dans les créatures du monde ; cependant Dieu n'a rien fait d'aussi excellent, d'aussi magnifique que Marie. Toutes les œuvres de Dieu sont très-bonnes : *Erant valde bona* (Genes. 1) ; mais Marie est le plus parfait ouvrage de Dieu, puisqu'il en fait sa demeure, son tabernacle d'or pur, en qui seul, après le désordre des anges et des hommes, il se repose et trouve le repos. C'est le chef-d'œuvre que la nature admire, que l'ange vénère, que l'homme honore, qui étonne le ciel, qui ravit la terre, et que l'enfer redoute.

O Vierge, Mère de Dieu, le soleil et la lune admirent votre beauté. O notre Souveraine, secourez ceux qui crient sans cesse vers vous. Revenez, revenez, aimable Sunamite ; revenez, revenez, afin que nous puissions vous voir, vous contempler (Cant. 6). Vous, bénie et surbénie, montrez-vous à nous. Etes-vous tellement élevée, déifiée, que vous puissiez oublier notre misérable humanité ? Nullement, ô notre Souveraine ; vous aurez pitié de nous.

Seigneur, dit le prophète Habacuc, achevez votre ouvrage au milieu de nos années. Au milieu de nos années, vous nous le ferez connaître ; au temps de votre colère, vous vous souviendrez de votre miséricorde : *Domine, opus tuum in medio annorum vivifica illud, in medio annorum notum facies ; cum iratus fueris, misericordiæ recordaberis* (2). Cet ouvrage, l'œuvre par excellence de Dieu, le chef-d'œuvre de Dieu, c'est Jésus-Christ et Marie ; le prophète conjure Dieu de les manifester au monde.

(1) Serm. 44 in Nativit. B. Virg. Mariæ.
(2) Habac. 3, 2.

Digitized by Google

Marie est tellement le chef-d'œuvre de Dieu après Jésus-Christ, que, selon saint Augustin, Dieu a épuisé sa sagesse, sa puissance et toutes ses richesses en elle. Il n'a pas pu donner davantage, il n'a pas eu de plus grand trésor à donner : *Plus dare nescivit, plus dare non potuit, plus dare non habuit* (1).

Dieu n'a qu'un Fils; il ne peut en avoir plusieurs, parce qu'il s'est épuisé en l'engendrant, dit Bossuet (2), lui ayant tout donné. Il en est ainsi pour Marie; elle sera éternellement la seule Mère de Dieu, qui ne peut avoir deux mères. Un seul Fils, une seule Mère. Dieu n'a jamais fait et ne pourra jamais faire une aussi parfaite créature; Marie n'a jamais eu et n'aura jamais rien qui l'égale.

Dieu, dit saint Thomas, ne peut rien faire de plus grand, de plus parfait que la bienheureuse Vierge, parce qu'elle est Mère de Dieu (3).

Saint Bernardin de Sienne appelle Marie la MAGNIFICENCE de Dieu : *Dei magnificentiam* (4). Marie elle-même, dans sa profonde humilité, est forcée de s'écrier : Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses : *Fecit mihi magna, qui potens est.* Il a signalé la force de son bras : *Fecit potentiam in brachio suo* (Luc. 1, 49-51).

Pour vaincre et écraser l'orgueil, la tyrannie des Egyptiens, Dieu ne se sert que de son doigt : *Digitus Dei est hic.* Mais pour faire la sainte Vierge telle qu'il l'a voulue, il a fallu la force de son bras : *Fecit potentiam in brachio suo.*

Seigneur, dit le Psalmiste, réveillez, excitez, montrez votre puissance, et venez : *Excita potentiam tuam, et veni,* 79, 3. C'est comme s'il disait : Vous viendrez, Seigneur, lorsque vous aurez fait voir Marie, chef-d'œuvre de votre puissance. Si ce chef-d'œuvre ne paraissait pas, vous ne viendriez pas nous sauver : *Excita potentiam tuam, et veni, ut salvos facias nos.*

Marie est une merveilleuse et nouvelle création sur la terre, dit le prophète Jérémie : *Creavit Dominus novum super terram,* 31, 22. Et pour prouver qu'il parle ici de Marie, il ajoute : La femme environnera l'homme : *Femina circumdabit virum.*

Vous êtes belle, ô ma bien-aimée, vous êtes belle (Cant. 1, 15). Comme le lis au milieu des épines, ma bien-aimée s'élève au-dessus des jeunes filles (Cant. 2, 2). Levez-vous, hâtez-vous, ma bien-aimée, ma colombe, ô la plus belle, et venez (Cant. 2, 10). Quelle est celle qui s'élève du désert comme une colonne de vapeur, exhalant la myrrhe, l'encens et tous les parfums? (Cant. 3, 6.) C'est le trône où repose Salomon (Cant. 3, 7).

(1) Lib. 5 de Civitate Dei.
(2) *Discours sur l'histoire universelle.*
(3) 1 p., q. 25, art. 8.
(4) Conc. 61, art. 6, cap. 4.

Digitized by Google

Vous êtes toute belle, ma bien-aimée; aucune tache n'est en vous (Cant. 4, 7).

Vous avez blessé mon cœur, ô ma sœur, mon épouse; vous avez blessé mon cœur (Cant. 4, 9).

Ma colombe est unique, elle est parfaite (Cant. 6, 8). Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore naissante, belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille? (Cant. 6, 9.)

Que vous êtes belle, que vous êtes enivrante, délices de mon âme! (Cant. 7, 6.)

Quelle est celle qui s'élève du désert, appuyée sur son bien-aimé? (Cant. 8, 5.)

Toutes ces admirables paroles tirées du Cantique des cantiques, et qui sont inspirées par le Saint-Esprit, sont appliquées par l'Eglise et les saints Pères à l'auguste Vierge ; elles prouvent qu'elle est le vrai chef-d'œuvre de Dieu.

En parlant de Marie, on peut dire à Marie ce que Dieu lui-même dit à l'Océan : Tu viendras jusque là, et tu n'iras pas plus loin : *Usque huc venies, et non procedes amplius* (Job, 28, 11).

Marie est représentée comme étant spécialement présente dans l'esprit de Dieu, comme le plus parfait, le plus excellent ouvrage, par ces paroles des Proverbes : Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies; avant ses œuvres j'étais ; dès l'éternité j'ai été sacrée, dès le commencement, avant que la terre fût. Les abîmes n'étaient pas, et j'étais engendrée. Lorsque le Seigneur étendait les cieux, j'étais, 8, 22-23-24-27. Que veulent dire ces paroles, dit Viegas, sinon que Dieu faisait de la Vierge le modèle de toutes les créatures, et qu'il réunissait en elle tout ce qu'il y avait de plus parfait dans les hommes et les anges? Marie était donc l'abrégé, la réunion de toutes les perfections (1).

La gloire du Seigneur resplendit sur son œuvre par excellence, dit l'Ecclésiastique : *Gloria Domini plenum est opus ejus*, 42, 16. Cet ouvrage qui resplendit de la gloire du Seigneur, c'est Marie, dit saint Bonaventure (2); ce chef-d'œuvre dont l'Ecriture dit : C'est le vase admirable, l'ouvrage du Très-Haut : *Vas admirabile, opus Excelsi* (Eccli. 43, 2). Marie est vraiment un ouvrage merveilleux, et jamais on ne verra son semblable : *Vere opus mirabile, quia nunquam invenitur simile.* C'est pourquoi il est dit au troisième livre des Rois, 10, 20 : *Non est factum tale opus in universis regnis :* Jamais rien n'a été fait d'aussi beau dans tous les royaumes du monde. Rien de semblable n'a paru même dans le royaume des cieux, ni dans les royaumes de la terre, ni dans le royaume

(1) De B. Virg.
(2) Speculum B. Mariæ Virg., lectio 4.

Digitized by Google

des limbes, parce qu'il n'y a pas un tel chef-d'œuvre ni au ciel, ni sur la terre, ni dans les limbes : *Non utique in regno cœlestium, non in regno terrestrium, non in regno infernorum ; quia nullum tale opus in cœlo, nullum tale in mundo, nullum tale in limbo fuit.*

Cet ouvrage est plein de la gloire du Seigneur, parce qu'il rejaillit sur toute pure créature et brille très-pleinement en Marie; car, outre la nature prise en elle par le Verbe divin, il n'y a point d'ouvrage, il n'y a aucune créature en qui la forme de la gloire divine resplendisse comme en Marie. Car le Seigneur a par Marie, par la plénitude de Marie, la gloire de la restauration faite dans le ciel, la gloire de la rédemption opérée dans le monde, la gloire de la délivrance faite dans les limbes : *Gloriam enim de restauratione facta in cœlo, gloriam de redemptione facta in mundo, gloriam de liberatione facta in inferno, habet Dominus per Mariam, habet per plenitudinem Mariæ.* C'est pourquoi saint Anselme dit si bien : O notre Souveraine, le monde est plein de vos bienfaits, ils sont descendus dans les limbes, ils ont pénétré dans le ciel; car les limbes se réjouissent d'avoir été délivrés par la plénitude de votre grâce, et les anges sont dans la jubilation d'avoir été restaurés. Marie est donc un chef-d'œuvre rempli de gloire. Et comme il est dit dans Isaïe, 6 : Toute la terre est pleine de sa gloire : *Plena est omnis terra gloria ejus.* La terre est remplie de gloire par Marie, en qui brille pleinement la gloire divine.

Dieu, continue saint Bonaventure (ibid. lect. 10), ne pouvait pas faire un plus grand chef-d'œuvre que Marie. Dieu pourrait faire un monde plus vaste, plus beau que celui qui existe; il pourrait faire un ciel plus grand; mais Dieu ne pourrait pas faire une créature supérieure à la Mère de Dieu.

Sur ces paroles de la sainte Ecriture : Jamais rien n'a été fait d'aussi admirable dans tous les royaumes du monde, Philippe de Harvenge dit : Vraiment, jamais rien n'a pu être égalé à la Vierge qui conçoit du Saint-Esprit, à la Vierge qui enfante le Fils de Dieu, à la Vierge qui reste telle après son enfantement. Non, depuis le commencement du monde, il n'y a pas eu d'ouvrage semblable à la Vierge Mère de Dieu, à la Vierge qui de son lait nourrit Dieu (1).

La Sagesse éternelle de Dieu le Père, dit le vénérable Godefroi (2), réglant toutes choses, s'est bâti une maison quand il a consacré le sein virginal de la bienheureuse Marie pour l'habiter. Car celui qui veut construire un édifice commence d'abord à préparer et à polir le bois et la pierre, afin que tout soit conforme à son plan et ne fasse qu'un même corps, plaçant chaque chose à l'endroit convenable pour la beauté, la so-

(1) Moralitates in Cantica.
(2) Homil. 63 in vigil. Assumpt. B. Mariæ prima.

Digitized by Google

lidité, la régularité. Ainsi le Père, ce très-sage architecte, prépare si parfaitement ce magnifique palais pour son Fils unique, qu'il est sans défaut, sans tache, tout pur, tout saint, très-riche, très-parfait, en sorte qu'il soit le plus beau monument de l'univers et très-digne du Roi des cieux.

Dieu, dit Louis de Grenade (1), avait choisi de toute éternité cette miraculeuse femme, et il l'a enrichie dans le temps de toutes les vertus et de toutes les grâces qui lui étaient nécessaires pour la rendre Mère de son Fils.

Marie est un vase d'élection, comme l'Eglise l'appelle dans l'invocation des litanies : *Vas electionis*, c'est-à-dire une créature singulièrement élue de Dieu pour être l'instrument choisi des merveilles qu'il devait accomplir tant sur la terre que dans le ciel.

Pour faire son chef-d'œuvre qui ravira les esprits créés, dit le P. Poiré (2), et qui les ravira aussi longtemps qu'il y aura un Dieu et une éternité pour le contempler, chef-d'œuvre qui est notre Seigneur Jésus-Christ ; après plusieurs et divers crayons et modèles de vieilles figures, Dieu fit un premier coup de maître sur l'idée qu'il avait d'un Homme-Dieu : ce fut la Mère de ce même Dieu incarné, approchant de son dessein autant qu'une pure créature y peut arriver. La très-sacrée Vierge s'avoisine, autant qu'il est possible à une pure créature, des grandeurs de Jésus-Christ ; elle a été tirée sur lui comme sur un patron, et sur une seconde idée du dessein même que Dieu en fit de toute éternité. Marie est le parallèle de la prédestination de son Fils, et trait pour trait le droit d'aînesse qu'elle a sur toutes les créatures n'est autre qu'une participation et une imitation de celui de son Fils.

Dieu, dit le Prophète royal, a jeté les fondements de ce grand et majestueux édifice : ***Et ipse fundavit eam Altissimus*** (Psal. 86, 5) ; et ce majestueux édifice, c'est Marie. C'est la devise qui se voit en lettres d'or sur le frontispice de cette sainte maison, par où chacun peut entendre qu'il ne se faut pas étonner si ce bâtiment est une merveille du monde, puisque le grand Architecte de l'univers y a mis la main et y a lui-même gravé ses armes et son nom. Mais spécialement il est dit qu'il en a jeté les fondements, afin que nul ne doutât que la Vierge n'ait été très-éminente en grâces dès ses premiers commencements. Ce grand maître l'a bâtie à dessein d'en faire parade et d'en être lui-même le panégyriste dans tous les siècles, aux états généraux et en l'assemblée du ciel et de la terre ; étant singulièrement destinée à faire éclater la grandeur et l'excellence de son ouvrier, faut-il trouver étrange qu'il y ait employé, s'il est permis de parler ainsi, toute son industrie et toute sa sagessse ?

(1) *Mémorial.* De l'Annonciation de la Vierge.
(2) 1re étoile, chap. 3.

Digitized by Google

Dieu tire plus d'honneur et de gloire de Marie seule que de tout le reste des créatures ensemble; et en elle se découvrent plus parfaitement qu'en tout le reste les admirables traits de ses divines perfections.

La sainte Vierge est donc un chef-d'œuvre de Dieu contre-tiré sur l'idée qu'il avait du Verbe incarné, son propre Fils (1), afin de lui être semblable autant qu'une pure créature le peut être, et afin de faire avec lui un ordre tout particulier dans le dessein général qu'il avait de l'état de la grâce et de la gloire. Car, dès que cela est une fois reconnu, il ne faut plus chercher à vouloir comprendre avec quel soin il a embelli et orné une créature singulière en toutes ses perfections; mais il en faut laisser le jugement à celui qui l'a pu faire si grande et si riche.

Dieu, qui est toujours très-grand, même dans les plus petites choses, dit saint Augustin (2), s'est néanmoins réservé quelques œuvres plus merveilleuses qu'il accomplit par-dessus les lois ordinaires de la nature et de la grâce (3) pour nous faire mieux connaître la grandeur de son pouvoir absolu, pouvoir pour lequel il est appelé le Tout-Puissant, le Maître par excellence et l'Ouvrier des grandes merveilles : *Quis similis tui in fortibus, Domine? quis similis tui, magnificus in sanctitate, terribilis atque laudabilis, faciens mirabilia?* (Exod. 15, 11.) Et quoique ce titre en toute sa perfection soit propre à lui seul par nature et par essence : *Qui facit mirabilia magna solus* (Psal. 135, 4), toutefois, par privilége, il a été communiqué à l'humanité sacrée, et par communication à la bienheureuse Vierge, que j'appelle en ce sens l'Ouvrière des grandes merveilles, la Toute-Puissante et l'Absolue.

Ceux qui ont mis une bonne fois leur cœur à priser les grandeurs et les excellences de la Vierge, ont déjà vu et établi en leur esprit cette vérité, qu'au même degré que Dieu lui a communiqué son amour, le Père lui donnant son Fils, et le Fils la choisissant pour sa Mère, il lui a communiqué ses attributs et ses perfections divines. Et puisque cette communication d'amour a été en quelque façon infinie, la comparant à tout le reste des pures créatures, ainsi est-il aisé de voir qu'il lui a communiqué ses perfections et ses attributs d'une manière comme infinie. C'est pourquoi ils ne font aucune difficulté de l'appeler toute sainte, toute belle, toute sage, toute bonne, toute puissante, toujours après l'essence incréée et après l'humanité déifiée. Laissons à part les autres attributs; car il est certain que, comme l'état de la Mère de Dieu dépasse sans mesure la nature, la grâce et la gloire de tout le reste du paradis, aussi a-t-elle un pouvoir sans mesure au-dessus des lois de la nature, de la grâce et de la gloire. En faut-il davantage pour montrer qu'elle est le chef-d'œuvre des

(1) Ib., 8e étoile, chap. 9.
(2) Tract. 24 in Joan.
(3) Le P. Poiré, 12e étoile, chap. 13.

Digitized by Google

merveilles, la Reine des merveilles et l'Ouvrière de tout ce qu'on peut imaginer de plus grand?

Néanmoins, si quelqu'un cherchait les preuves dans les effets, ce serait bien assez de produire le chef-d'œuvre des merveilles et la merveille de toutes les œuvres du monde, qui est d'avoir fait et engendré un Dieu. Le chef-d'œuvre du Fils de Dieu, c'est sa Mère; le chef-d'œuvre de la Mère, c'est le Fils. Et quelle œuvre rencontrerons-nous où la Divinité ait fait paraître la grandeur de son pouvoir absolu plus noblement qu'à faire un Dieu, œuvre dont il a voulu que la Vierge fût aussi l'ouvrière, ouvrière par un tout puissant *fiat*, ouvrière par la génération efficiente et physique de son divin corps? Celui que j'ai engendré, c'est un soleil, dit avec orgueil la sagesse égyptienne en la célèbre inscription du temple de Minerve. C'est bien autre chose de dire: Celui que j'ai engendré, c'est un Dieu. Ne m'apportez donc pas en comparaison les chefs-d'œuvre de Salomon, son trône, son temple, son palais et tout le reste; car c'est bien autre chose d'avoir bâti le temple vivant et le trône substantiel de la Divinité. Quelle comparaison de l'or, de l'argent et du marbre à l'adorable chair qui est unie à la Divinité? Former de nouveaux cieux, ou créer des séraphins cent fois plus beaux que ceux qui sont dans le ciel, ne montrerait pas si glorieusement la merveille du pouvoir de l'auguste Vierge, que d'avoir, d'un seul mot, donné l'être au Roi du ciel et au Seigneur des anges. Il y a plus loin de l'homme à Dieu que du pur néant à la créature. C'est pourquoi l'œuvre est plus merveilleuse de faire un homme-Dieu que de tirer du néant tout l'univers. Pourquoi donc ne l'appellerons-nous pas librement la toute puissante Marie, puisque l'objet et la mesure de son pouvoir, c'est le Tout-Puissant, qui passe tous les effets et toutes les merveilles de la nature, de la grâce et de la gloire?

Il est certain, dit la révérende mère de Blémur (1), que Dieu a marqué la sainteté de Marie, ce chef-d'œuvre par excellence, en mille endroits de l'ancienne loi; il voulait nous apprendre par cette conduite qu'il proportionne ordinairement la grâce sanctifiante à la dignité de l'état auquel il appelle les âmes. Et comme la grandeur souveraine et unique de Mère de Dieu surpasse comme à l'infini tout ce qu'il y a de relevé dans l'ordre des anges et des hommes, aussi faut-il conclure que celle que nous appelons sainte Marie a plus renfermé de trésors de grâce en elle et de perfections que tout le reste des pures créatures. Il est dit d'elle qu'ainsi que les fleuves se vont rendre à la mer et que la mer ne regorge pas, ainsi toutes les vertus des saints sont recueillies en Marie, sans excéder ni même égaler l'abîme de ses perfections; et Dieu l'a élevée si haut, qu'il n'a jamais rien fait et qu'il ne fera jamais rien de plus grand, rien de plus saint, ni rien de plus digne de lui-même, de sa grandeur, de sa sagesse

(1) Sur la sainte Vierge.

Digitized by Google

et de son amour, que cette divine Mère, que ce chef-d'œuvre sans égal; et il est vrai en toutes manières que, dans l'ordre de la grâce et de la sainteté des choses créées, elle est le terme des opérations, des effets et de toutes les communications et effusions de la puissance, de la richesse et de la bonté de Dieu. Elle est une arche de sanctification pour elle et pour nous, parce qu'ayant porté le propitiatoire de notre salut, Jésus-Christ notre Seigneur, elle a été sanctifiée par lui, et elle est devenue notre médiatrice. C'est elle qui participe avec plus d'abondance à la sainteté de son divin Fils et qui approche de plus près de la sainteté divine, et comme Dieu, de toute éternité, demeure en son incompréhensible pureté, aussi hors de lui-même, dans la plénitude des temps, il aime à faire sa résidence dans les âmes saintes, mais principalement dans la sainte Vierge ; il prend ses délices en sa beauté, en sa pureté et en sa sainteté bien plus que dans tous les autres. C'est le jardin de plaisance du divin Epoux et l'objet le plus digne de son amour.

Rien de comparable à ce trône virginal qui reçut Jésus-Christ, dit Paul a Sancta Catharina (1); aucune créature semblable à Marie n'a paru, parce qu'elle les surpasse toutes en grâces et en vertus. Jamais pareil chef-d'œuvre n'avait été fait, parce que toutes les femmes, les vierges et les reines, quoique celles-ci soient marquées à leur naissance de tous les insignes royaux, portent toujours le cachet de l'esclavage de Satan, c'est-à-dire qu'elles naissent dans la tache originelle. Seule la Vierge dut être si parfaite dans sa conception, qu'elle ne contractât aucune difformité de péché. A la vérité, la main du suprême Architecte forme tous les hommes dans le sein maternel, comme l'atteste le Psalmiste, 118 : Vos mains, Seigneur, m'ont fait : *Manus tuæ fecerunt me;* mais il n'a formé aucune créature aussi parfaitement que la Vierge, qu'il prévient tellement de ses grâces, qu'il ferme toute entrée au péché, parce qu'il l'a créée pour être la demeure de son Fils.

Ecoutez saint Thomas de Villleneuve, célèbre évêque de Valence en Espagne (2) : Dieu, dit-il, a jeté lui-même les fondements de ce tabernacle (Marie), parce qu'un homme devait y être créé, c'est-à-dire parce que Marie devait devenir la Mère du Créateur du ciel et de la terre. O dignité sublime de la créature ! Dieu l'a faite forte, afin de devenir infirme en elle; il l'a faite riche, afin de devenir pauvre en elle; il l'a faite élevée, afin de devenir humble en elle ; il l'a faite libre, afin de devenir esclave en elle. Quelle est donc la dignité qui n'appartienne pas à la Mère de Dieu? Qu'y a-t-il que Dieu n'ait pu lui donner? Qu'y a-t-il que son Fils n'ait voulu lui donner? Toutes les grâces conviennent à la Mère de Dieu; Dieu a pu les conférer toutes, le Fils a voulu les donner toutes. S'il convenait

(1) De B. Mariæ Virg. prædest. et nativit., lib. 1, cap. 11, sect. 7.
(2) Conc. 2 in Concept. B. Mariæ Virginis.

Digitized by Google

qu'il le fit, s'il l'a pu, s'il l'a voulu, il l'a donc fait. Tout l'honneur rendu à la Mère retombe sur le Fils. Pour nous, nous ne naissons pas de qui nous voulons; mais le Fils de Dieu a choisi, fait, créé et orné lui-même la Mère dont il devait naître. Comment pensons-nous donc qu'il l'a faite? avec quelle gloire? Non, il ne convenait pas que la Mère de la grâce fût la fille du péché, que la Reine de la gloire fût jamais esclave de Satan, que la Mère de la vie fût jamais esclave de la mort, ni que la Mère de la liberté fût sujette au péché. Un vrai chef-d'œuvre n'a aucun défaut, rien ne lui manque en perfection. Telle est Marie. Jamais Dieu ne s'est éloigné d'elle, il a toujours été avec elle pour en faire une incomparable perfection.

Marie naquit sainte et grande (1). La première grâce dont Dieu enrichit Marie fut grande, puisqu'il est certain que Marie fût l'âme la plus belle qu'il ait jamais créée; bien plus, il est certain qu'après l'incarnation du Verbe, cette œuvre fut la plus grande et la plus digne qu'il ait faite en ce monde, dit saint Pierre Damien: *Opus quod solus Deus supergreditur*. Marie, dès le premier instant de sa conception immaculée, reçut une grâce supérieure à la grâce de tous les saints et des anges réunis. C'est le sentiment de Suarez, de Spinelli, etc. Outre l'autorité des théologiens, deux raisons fortes et convaincantes le démontrent: la première, c'est que Marie fut choisie de Dieu pour être la Mère du Verbe. Le bienheureux Denis le Chartreux en conclut qu'ayant été établie dans un ordre supérieur à toutes les créatures, puisque la dignité de Mère de Dieu, dit Suarez, appartient en quelque sorte à l'ordre de l'union hypostatique, la Vierge dut être, dès le commencement de sa vie, enrichie de dons d'un ordre tellement supérieur, qu'ils surpassent incomparablement les dons accordés aux autres créatures. En effet, on ne saurait douter qu'au même temps où la personne du Verbe éternel fut, dans les décrets de Dieu, prédestinée pour se faire homme, la Mère qui devait lui donner l'existence humaine n'ait aussi été désignée; et cette Mère fut précisément Marie. Puisque Marie fut élue pour être Mère de Dieu, il convenait bien que Dieu l'ornât dès le premier instant d'une grâce immense et d'un ordre supérieur à la grâce que reçoivent les autres hommes et les anges mêmes; car la grâce devait en elle correspondre à la dignité immense et très-haute à laquelle Dieu l'élevait, comme le concluent tous les théologiens avec saint Thomas (2).

David a dit que les fondements de la cité de Dieu, qui est Marie, devaient être établis sur le sommet des montagnes: *Fundamenta ejus in montibus sanctis* (Psal. 28); c'est-à-dire que le commencement de sa vie devait être plus élevé en sainteté que les dernières années des saints les

(1) S. Liguori, *Vertus de Marie*.
(2) 2 p., q. 27 ad 2.

Digitized by Google

plus consommés en sainteté. David en donne pour raison que Dieu devait s'incarner dans son sein virginal : *Homo natus est in ea.* Ainsi il convenait que Dieu donnât à cette Vierge, dès l'instant qu'il la créa, une grâce correspondante à la dignité de Mère de Dieu.

C'est encore là ce qu'a voulu nous faire entendre Isaïe, 22, quand il dit que dans les temps futurs devait s'élever la montagne de la maison du Seigneur, c'est-à-dire la sainte Vierge, sur le sommet de toutes les autres montagnes, et que toutes les nations y devaient accourir pour recevoir les divines miséricordes. Saint Grégoire l'explique de Marie.

La seconde raison par laquelle on prouve que Marie, dès le premier instant de sa vie, fut plus sainte que tous les saints réunis, se fonde sur le grand office de médiatrice des hommes, qu'elle eut dès le commencement. Cette qualité demandait qu'elle possédât dès lors plus de grâces que tous les hommes ensemble.

Marie fut le chef-d'œuvre de la toute-puissance de Dieu dans l'ordre de la nature, et mieux encore dans l'ordre de la grâce, parce qu'elle fut ornée de tous les dons de l'une et de l'autre, du premier instant qu'elle fut capable de les recevoir. Elle-même, en se voyant ainsi comblée des dons de Dieu, s'écrie (Luc. 1) : Celui qui est tout puissant a fait pour moi de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est.* De là vient, dit saint Ambroise, que, dans le récit de ses gloires et de ses grandeurs, toute langue balbutie et toute intelligence se trouble : *In ejus narrationem omnes linguæ balbutiunt, cæcutiunt intelligentiæ* (Lib. de Virg.) (1).

Marie, ce chef-d'œuvre, est préparée et annoncée dès le commencement du monde, à commencer par la promesse faite à nos parents déchus dans le paradis terrestre. Ni l'art, ni la nature, ni Dieu même, dit Bossuet (2), ne produisent pas tout à coup leurs grands ouvrages, ils ne s'avancent que pas à pas. On crayonne avant que de peindre, on dessine avant que de bâtir, et les chefs-d'œuvre sont précédés par des coups d'essai. La nature agit de la même sorte, et ceux qui sont curieux de ses secrets savent qu'il y a de ses ouvrages où il semble qu'elle se joue, ou plutôt qu'elle exerce sa main pour faire quelque chose de plus achevé. Mais ce qui est de plus admirable, c'est que Dieu observe la même conduite, et il nous le fait paraître principalement dans le mystère de l'incarnation. C'est le miracle de sa sagesse, c'est le grand effort de sa puissance ; aussi nous dit-il que pour l'accomplir il remuera le ciel et la terre : *Adhuc modicum, et ego commovebo cœlum et terram* (Agg. 2, 7). C'est son œuvre par excellence, et son prophète l'appelle ainsi : *Domine, opus tuum.* Mais, encore qu'il ne doive paraître qu'au milieu des temps : *In medio annorum vivifica illud* (Habac. 3, 2), il n'a pas laissé de le commencer dès l'origine du monde.

(1) Emidio Gentilucci, *Vie de la sainte Vierge.*
(2) 1er sermon pour la Nativité de la sainte Vierge.

Digitized by Google

Et la loi de nature, et la loi écrite, et les cérémonies, et les sacrifices, et le sacerdoce, et les prophéties n'étaient qu'une ébauche de Jésus-Christ; et il n'est venu à ce grand ouvrage que par un appareil infini d'images et de figures qui lui ont servi de préparatifs. Mais le temps étant arrivé, l'heure du mystère étant proche, il médite quelque chose de plus excellent; il forme la bienheureuse Marie pour nous représenter plus au naturel Jésus-Christ, qu'il devait envoyer bientôt, et il en rassemble tous les traits en celle qu'il destinait pour être sa Mère.

Ainsi, dit Mgr Malou, évêque de Bruges (1), la création de Marie figure parmi les préparations immédiates de l'incarnation du Verbe; elle appartient à cette suite d'essais de la puissance de Dieu qui étaient comme autant d'incarnations commencées du Fils de Dieu. Son origine est celle de son Fils sur la terre, s'identifiant de nouveau pour l'accomplissement des mystères décrétés de toute éternité et préparés depuis quatre mille ans en ce monde.

Le grand écrivain que nous citions tout à l'heure pousse plus loin cette magnifique comparaison : il rappelle la belle méditation de Tertullien, qui, contemplant la manière dont Dieu créa le premier homme, se demande pourquoi le Seigneur donna tant de soin à cet ouvrage. Il admire, dit Bossuet, cette application de l'esprit de Dieu sur une matière si méprisable, et, ne pouvant s'imaginer qu'il fallût employer tant d'art ni tant d'industrie à ramasser de la poussière et à remuer de la boue, il conclut que Dieu regardait plus loin et qu'il visait à quelque œuvre plus considérable, et cette œuvre c'était Jésus-Christ. Dans cette boue qu'il façonne, dit Tertullien, il pense à nous donner une vive image de son Fils qui doit se faire homme : *Quodcumque limus exprimebatur, Christus cogitabatur homo futurus* (2).

S'il en est ainsi, poursuit Bossuet, que dès l'origine du monde Dieu, en créant le premier Adam, pensât à tracer en lui le second; si c'est en vue du Sauveur Jésus qu'il forme notre premier père avec tant de soin, parce que son Fils en devait sortir après une si longue suite de siècles et de générations interposées, aujourd'hui que je vois naître l'heureuse Marie qui le doit porter dans ses entrailles, n'ai-je pas plus de raison de conclure que Dieu, en créant le divin Enfant, avait sa pensée en Jésus-Christ, et qu'il ne travaillait que pour lui? *Christus cogitabatur.* Ainsi ne vous étonnez pas, chrétiens, ni s'il l'a formée avec tant de soin, ni s'il l'a fait naître avec tant de grâces; c'est qu'il ne l'a formée qu'en vue du Sauveur. Pour la rendre digne de son Fils, il la tire sur son Fils même; et, devant nous donner bientôt son Verbe incarné, il nous fait déjà paraître aujourd'hui, en la nativité de Marie, un Jésus-Christ ébauché, si je puis parler

(1) Sur la sainte Vierge, chap. 8
(2) De Resurrect carnis, n° 6.

Digitized by Google

de la sorte, un Jésus-Christ commencé par une expression vive et naturelle de ses perfections infinies : *Christus cogitabatur homo futurus.*

Voilà bien l'origine de Marie, non seulement assimilée, mais identifiée à celle de son Fils sur la terre, conclut l'évêque de Bruges. Dès lors est-il étonnant qu'elle soit assimilée à l'origine de son Fils dans le sein de Dieu (1)?

Dieu a fait ce chef-d'œuvre ; c'est lui qui a formé ce tabernacle sacré, qui l'a embelli, qui l'a enrichi dans le Saint-Esprit et selon le désir de son cœur divin; c'est lui qui l'a formé, qui l'a pénétré, qui l'a mesuré, qui a compté le nombre de perfections et de dons qu'il y a mis : *Ipse creavit illam in Spiritu sancto, et vidit, et dinumeravit, et mensus est* (Eccli. 1, 9).

Marie est l'abrégé de toutes les merveilles du Seigneur. Il faut réunir en Marie tout ce que la vertu a de plus éclatant, tout ce que les dons de Dieu ont de plus précieux. Elle est le chef-d'œuvre de Dieu, c'est-à-dire la plus sainte, la plus excellente, la plus noble, la plus élevée, la plus parfaite de toutes les pures créatures, dit le P. Séraphin (2). C'est Dieu qui l'a faite, femme modèle, femme sans égale, femme par excellence. Marie, c'est cette femme que l'Ecriture nous représente revêtue du soleil, ayant la lune sous ses pieds et une couronne de douze étoiles sur la tête. Elle est cette femme que les plus hautes intelligences du ciel admirent, honorent et respectent comme leur Reine et leur Maîtresse, et sur laquelle le Saint-Esprit a répandu ses dons les plus signalés.

Marie, dit l'Eglise, est cette Vierge sans tache, bénie entre toutes les femmes ; c'est cette Vierge bienheureuse qui est devenue la plus heureuse des mères sans cesser d'être la plus pure de toutes les vierges.

Marie, c'est l'arche de la nouvelle alliance, continue l'Eglise; c'est la Mère de miséricorde, c'est la vie du monde, c'est l'espoir des pécheurs, c'est le repos de nos âmes, c'est l'asile de tous, la consolation des affligés, le secours des chrétiens, la santé des malades. Marie, c'est notre caution auprès de Dieu, dit saint Augustin; c'est notre médiatrice auprès de notre médiateur, dit saint Bernard; c'est notre avocate, notre paix, notre joie, dit saint Ephrem. Ah! Marie, c'est la Mère de Dieu, c'est la Mère des hommes. Il n'y a que Dieu qui soit supérieur à Marie, dit saint Pierre Damien : *Solus Opifex opus istud supergreditur.* Elle a aimé Dieu comme Dieu lui-même l'a aimée, dit saint Bernard : *Diligens Deum sicut dilecta est.* Elle est, après Jésus-Christ, la copie la plus parfaite de la Divinité, l'image la plus exacte de son divin Fils, dit saint André de Crète : *Divini archetypi egregie expressa imago.*

Après l'humanité de Jésus-Christ, Marie est donc le plus grand chef-d'œuvre de Dieu.

(1) Ut supra.
(2) *La Vierge Marie dans son enfance*, chap. 1er.

Digitized by Google

CXXVI

MARIE MÈRE DE DIEU.

Jamais, dit saint Bernard, il n'a été dit à aucun des anges : L'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu (Luc. 1, 35). La vérité est sortie du sein de la terre (Psal. 84, 12), et non de la créature angélique. C'est la qualité de serviteur du Seigneur qui fait la grandeur de l'ange ; mais Marie mérite d'être la Mère de Dieu, ce qui est infiniment plus élevé. La fécondité de la Vierge est une gloire surèminente, et, par un honneur singulier, elle est d'autant plus élevée au-dessus des anges que le nom de Mère qu'elle a reçu est supérieur à celui de serviteur (1).

Bonne parole, dit le même saint docteur (2), parole fidèle et entièrement digne d'être reçue, que la nouvelle de notre salut annoncée à Marie par l'ange qui lui est envoyé. L'ange lui fait entendre la joyeuse parole de l'incarnation du Verbe. Tandis que cette parole promet le Fils à la Vierge, elle promet le pardon aux coupables, la rédemption aux captifs, la liberté aux prisonniers, la vie aux morts : *Sermo ille dum Filium promittit Virgini, veniam pollicetur reis, redemptionem captivis, adapertionem clausis, vitamque sepultis.* Cette parole, tandis qu'elle proclame le règne du Fils, prédit aussi la gloire des justes, elle épouvante les enfers, elle réjouit les cieux : *Sermo ille, dum Filii regnum prædicat, justorum quoque gloriam annuntiat, terret inferos, lætificat cœlos.* Quel est celui que cette bonne parole ne réjouit pas dans son affliction ? quel est celui que cette parole ne console pas dans son humilité ? Souvenez-vous, Sei-

(1) Cui angelorum aliquando dictum est : Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi ; ideoque et quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei? Veritas de terra orta est, non de angelica creatura. Magnum est angelo ut sit minister Domini, sed Maria sublimius quiddam meruit, ut sit mater. Fœcunditas itaque Virginis supereminens gloria est, tantoque excellentior angelis facta munere singulari, quanto differentius præ ministris nomen matris accepit. (*In Nativit. B. Mariæ, serm. de Aqueductu.*)

(2) In Annuntiat. dominica, serm. 1.

Digitized by Google

gneur, dit David, de la parole que vous avez dite à votre serviteur et qui m'a donné l'espérance; elle m'a consolé dans l'humiliation, car votre parole donne la vie : *Memor esto verbi tui servo tuo, in quo mihi spem dedisti, quia eloquium tuum vivificabit me* (Psal. 118, 49-50). Si David, par la seule espérance de ce salut qui nous était réservé, nourrissait son esprit, quelle joie, quelles délices l'accomplissement de la chose ne devait-il pas être pour nous? O félicité de ces temps-ci ! ô malheur de ces temps-là ! cette plénitude de grâce et de tous les biens n'est-elle pas la félicité de notre temps? n'était-ce pas l'infortune des temps anciens que le Rédempteur se fît tant attendre? Car voici que la plénitude des temps est venue, en laquelle Dieu envoie son Fils pour qu'il devienne Fils de l'homme et le Sauveur des hommes. Et voilà l'effroyable torpeur, que l'homme pécheur se dégoûte de son Sauveur. Le salut est annoncé aux hommes perdus, et ils le méprisent; la vie est promise aux désespérés, et ils la négligent; Dieu vient vers les hommes, et ils ne se lèvent pas. Seigneur, votre bonne parole, votre parole toute puissante vient du ciel, le séjour de votre gloire; elle est adressée à Marie, et vous faites de son sein votre trône royal et votre demeure; vous y êtes assis comme Roi, environné de l'armée des anges, et vous consolez les affligés sur la terre. En Marie et de Marie la Sagesse éternelle se construit une maison (Prov. 9). En Marie et de Marie elle se prépare un trône, lorsque, en elle et de sa substance, elle se fait un corps très-parfait et très-convenable ; et cette habitation est son repos, son trône pour juger, après avoir été sa tente pour combattre et sa chaire pour enseigner. Marie, ô Dieu, est votre trône pour les siècles des siècles, trône élevé sur toutes les créatures.

Actuellement je ne dois plus admirer le trône d'ivoire de Salomon, mais ce trône d'ivoire si précieux, même inappréciable, de la pureté virginale que se choisit celui qui est assis sur les chérubins. Là, dit-il, sera mon repos à jamais; je l'habiterai parce que je l'ai choisi : *Hæc requies mea in sæculum sæculi; hic habitabo, quoniam elegi eam* (Psal. 131, 14).

Oh ! que ce trône d'ivoire, qui a plu à un si grand et si riche Roi, est magnifique ! Que ce trône, que la conception n'a pas enflammé, est loin de toute concupiscence ! qu'il est solide, puisque l'enfantement ne l'a pas violé ! Qu'il est blanc et en même temps rouge, ce trône que la splendeur de la lumière éternelle et les flammes ardentes du Saint-Esprit ont rempli ! Marie, en effet, est plus blanche que la neige et que l'ivoire par son incomparable pureté, et rouge par la charité et le martyre du cœur.

Marie invite et attire du ciel le Seigneur de majesté, afin qu'il incline les cieux et qu'il descende, et ce prodige a lieu au moment où l'ange est envoyé ; le Très-Haut alors descend dans le sein de sa Mère, lui qui demeure toujours dans le sein de son Père.

Marie fut toujours admirable en vertus, en sainteté et en perfection ; mais, à partir de la conception du Verbe, de sa maternité divine, tout ce

Digitized by Google

qui s'opère en elle est désormais divin, dit saint Jérôme : *Deinceps totum divinum est quod operatum est in ea* (1). C'est l'ange qui l'atteste : L'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre (Luc. 1). Avant de devenir la Mère de Dieu, le sein de la Vierge, quoique pur, quoique sans tache et incorruptible, et exempt de la contagion du péché, quoique saint, était néanmoins participant à la bassesse de l'humanité, si je puis parler ainsi. Devenue la Mère de Dieu par l'opération du Saint-Esprit, elle n'est plus ce qu'elle était; consacrée pour revêtir divinement le Roi suprême dans son humanité, elle est toute de Dieu et toute à l'usage de Dieu. Car, pour parler ainsi, quoique la bienheureuse et glorieuse Vierge Marie fût, avant d'être Mère de Dieu, incomparablement au-dessus de toutes les vierges qui sont sous le soleil, tellement qu'elle pouvait convenablement recevoir la Divinité en elle; cependant, quand elle est remplie de grâce, quand le Saint-Esprit la pénètre tout entière, quand la vertu du Très-Haut la couvre de son ombre, elle est plus précieuse que les mérites, plus élevée que les plus hauts sommets, plus belle que la sainteté, plus grande encore qu'elle n'était par les prérogatives de ses grands mérites; en sorte qu'elle ne peut plus servir à d'autres usages, mais seulement aux choses divines : *Cum gratia repletur, cum Spiritu sancto perfunditur, cum virtute Altissimi obumbratur, fit pretiosior meritis, celsis sublimior fastigiis, pulchrior sanctitate, gloriosior suorum prærogativis meritorum; ita ut nullis jam usibus sit ipsa eademque mancipanda, nisi divinis.*

La foi catholique, continue saint Jérôme, enseigne que le Fils de Dieu, le Verbe s'est fait chair, et qu'il a habité parmi nous. Cette union de la Divinité et de l'humanité est indivisible et distincte. Ainsi on doit croire et honorer la Mère de Dieu, qui nous a enfanté Dieu fait homme; non pas l'homme sans Dieu, ni Dieu sans l'homme, mais un seul et vrai Dieu-Homme, Jésus-Christ. Autrement Marie ne pourrait pas être appelée Mère de Dieu, si elle n'eût pas véritablement conçu et enfanté Dieu incarné. A cause de cela, nous confessons avec raison deux nativités en Jésus-Christ, c'est-à-dire une du Père sans commencement et sans temps, éternelle et coéternelle avec Dieu le Père; l'autre de la Mère dans le temps, quand Dieu, par compassion et miséricorde pour le genre humain, de sa propre volonté, est descendu et s'est fait Homme-Dieu. Et par là, en toute vérité, celui qui est connu pour le Dieu éternel est porté dans le sein de la Mère. C'est pourquoi nous la croyons et confessons vraiment Mère de Dieu, Mère de Jésus-Christ. Le Verbe n'apporte pas avec lui la chair, car il n'est pas uni à la chair avant de se faire homme de la chair de la Vierge; et encore que la substance de la Divinité et celle de l'humanité s'unissent dans le sein de la Vierge d'une manière distincte, cependant Dieu et l'Homme-Christ

(1) Epistol. 10 ad Paulam et Eustochiam.

Digitized by Google

ne sont qu'une seule et même personne ; car des deux natures, sans confusion l'une de l'autre, il n'y a qu'un seul Seigneur Jésus, restant Dieu dans la forme de Dieu, tout en s'anéantissant et en prenant la forme d'esclave (Philipp. 1), demeurant un et le même dans la forme d'esclave qu'il prend ; car il est Dieu tout entier dans la chair de la Vierge de laquelle il est né et tout entier homme. De là l'Apôtre dit : En lui habite corporellement toute plénitude de la Divinité : *In quo habitat omnis plenitudo Divinitatis corporaliter* (Coloss. 2, 9).

La Genèse, 2, 10, raconte que dans le lieu de délices, le paradis terrestre, coulait un fleuve qui arrosait le jardin et se divisait en quatre canaux. Ce fleuve, dit saint Bernard (1), est mon Seigneur Jésus, qui sort de deux lieux de délices, du sein du Père et du sein de la Vierge. Par d'ineffables différences, il sort du Père et de la Mère ; et si cette naissance temporelle est glorieuse, l'éternelle est beaucoup plus glorieuse. Je veux dire ce que je pense de ces deux générations, non que je prétende expliquer quelque chose, puisque c'est au-dessus de toutes les forces humaines, et que ce serait une extrême folie de vouloir parler de ce qui est ineffable. Car je n'ai pas oublié ce que dit Salomon : Qui veut sonder la majesté de Dieu sera accablé par sa gloire : *Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloriâ* (Prov. 25, 27). Je pense qu'il faut dire de l'une et de l'autre avec le prophète Isaïe : Qui racontera sa génération ? *Generationem ejus quis enarrabit ?* 53, 8. Celle du Père est ineffable et inaccessible ; elle n'est accessible à aucune créature. Je crois que c'est dans ce sens que l'Apôtre dit de Dieu : Seul il habite une lumière inaccessible : *Solus habitat lucem inaccessibilem* (1ª Timoth. 6, 16). Les plus pures natures sont incapables de soutenir sa vue ; elles ne peuvent pénétrer dans l'abîme d'une si grande splendeur. Le Fils lui-même le déclare : Nul, dit-il, ne connaît le Fils, si ce n'est le Père, et nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils et celui à qui le Fils a voulu le révéler (Matth. 11, 23) ; et non tel qu'il est, car la créature ne le peut saisir, mais d'une manière conforme aux faibles lumières humaines. D'où l'âme sublime de saint Paul, ravie jusqu'au troisième ciel dans les richesses de la gloire de Dieu, dit : Je ne pense pas l'avoir atteint : *Ego non arbitror comprehendisse* (Philipp. 3, 13). La très-véritable définition est qu'aucune intelligence créée ne peut pénétrer cette génération de celui qui engendre et de celui qui est engendré.

Je suis aussi convaincu que cette génération de la Mère est incompréhensible à toute créature humaine, et je ne sais si la Vierge elle-même, d'une nature si excellente, a pu la comprendre. Car qui comprendra l'union de la chair et du Verbe, de quelle manière Dieu et l'homme se sont réunis en une seule personne, les propriétés des natures sauvées et non confondues ? Le Dieu de Dieu, la lumière de la lumière, le Seigneur du

(1) In Nativit. Domini, serm. 2.

Digitized by Google

Seigneur est engendré du sein du Père : *Gignitur de utero Patris Deus de Deo, lumen de lumine, de Domino Dominus.* Il sort en identité, parce qu'il est le même avec le Père; je dis le même selon la substance, non selon la personne. Il sort en égalité, parce qu'il reçoit la toute-puissance du Père, le Fils pouvant tout ce que peut le Père. Il sort en éternité, car, encore qu'il soit engendré, il n'est cependant pas postérieur à celui qui l'engendre, mais tous deux sont de la même antiquité. Il sort en ressemblance, car il est semblable au Père, l'image du Père, la splendeur de sa gloire et la figure de sa substance. Moi et le Père nous sommes un, dit Jésus-Christ : *Ego et Pater unum sumus* (Joan. 10, 30). Nous sommes un en substance, non en personnes.

Ce fleuve se divise en quatre canaux pour les élus : en admiration, en pureté, en rassasiement, en sécurité.

Mais appliquons-nous à voir comment il vient de la Vierge : parce que sa sortie est plus douce, plus affectueuse pour la misère humaine; elle touche le cœur de ceux qui contemplent, elle arrose les yeux et elle trempe le visage par d'heureuses fontaines. Ici, par ce lieu de délices, j'entends le sein de Marie, dans lequel le Seigneur a réuni toutes les délices des délices; c'est à ces délices que s'adressent les paroles d'amour, je n'ose dire les paroles d'admiration du Saint-Esprit : Quelle est celle qui s'élève du désert, abondante de délices, appuyée sur son bien-aimé ? *Quæ est ista quæ ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super dilectum suum?* (Cant. 8, 5.)

Il faut croire d'une foi entière, ferme, dit saint Augustin, que la bienheureuse Marie, Mère de Dieu-Christ, a conçu vierge, a enfanté vierge, et qu'elle est restée vierge après l'enfantement (1).

Le Fils unique de Dieu, dit ailleurs le même saint docteur (2), le Fils unique de Dieu, qui est dans le sein du Père, s'est fait homme, afin qu'en prenant la chair et l'âme raisonnable, il purifiât la chair et l'âme de l'homme; et celui qui est vrai Dieu s'est fait vrai homme : non que l'un fût Dieu et l'autre homme, mais le même Dieu et le même homme. Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui était dans la forme de Dieu (car s'il n'était pas né de la nature du Père, il ne pouvait pas être), s'est anéanti, prenant la forme d'esclave, dit l'Apôtre (Philipp. 2, 8). Ce Dieu a pris en sa personne la forme de l'esclave, c'est-à-dire la nature de l'esclave; ainsi le Créateur de l'homme, devenu semblable aux hommes, et étant reconnu pour homme par les dehors, se rabaisse lui-même, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix (ibid). Réfléchissez attentivement à ces paroles de saint Paul, et vous y verrez comment vous devez croire que le Seigneur Jésus-Christ est Dieu et homme tout ensemble.

(1) De ecclesiasticis Dogmatibus, liber unus.
(2) De Fide ad Petrum diaconum, liber unus.

Digitized by Google

Mais en admettant les deux natures en lui, ne divisez pas la personne, qui est unique. Quand donc d'abord vous entendez du Seigneur Jésus-Christ qu'il est dans la forme de Dieu, il faut que vous reconnaissiez et que vous croyiez fermement que, sous ce nom de forme, vous devez entendre la plénitude de nature. Donc le Seigneur Jésus-Christ est dans la forme de Dieu, parce qu'il est éternellement dans la nature de Dieu le Père, duquel il est né de toute éternité. Il est donc de la même nature avec le Père, éternel et immense avec lui, également immortel et immuable, également invisible et inénarrable, également bon et juste, compatissant et doux, patient, prodigue de miséricorde et de vérité (Psal. 185, 14), également fort et suave, également sage et tout puissant. D'après cela, il faut retenir que celui qui a toutes ces choses dans l'unité de nature avec le Père est sans aucun doute semblable au Père. C'est pourquoi l'Apôtre ajoute incontinent : Jésus-Christ étant dans la forme de Dieu, ne crut point que ce lui fût une usurpation d'être égal à Dieu; car cette égalité de divinité du Fils avec le Père n'est point une usurpation, mais un effet de l'identité de nature. Et ces paroles que l'Apôtre ajoute : Il s'est anéanti lui-même, prenant la forme d'esclave, fait à la ressemblance des hommes, et ayant été reconnu pour homme par les dehors, se rabaissa lui-même, s'étant fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix; ces paroles, dis-je, sont appliquées directement à ce Dieu Fils unique de Dieu, à ce Verbe-Dieu dont l'évangéliste dit : Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu : *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat Verbum* (Joan. 1, 1). De cette vertu de Dieu et de cette sagesse de Dieu, dont le Psalmiste dit : O Dieu, vous avez tout fait dans votre sagesse . *Omnia in sapientia fecisti*, 103, 24; de ce principe avec lequel le Père lui-même est un même principe, et avec lequel, lui étant coéternel, il a fait le ciel et la terre, c'est-à-dire toute créature spirituelle et corporelle; de ce Dieu Fils unique qui est dans le sein du Père, comme je l'ai dit, voyez toutes ces choses comme le regardant personnellement, exceptant, pour ce qui regarde son humanité, l'éternité, l'immensité, l'immortalité, l'incommutabilité, l'invisibilité de sa divinité. Le Fils de Dieu est tellement égal au Père, que, quoiqu'il se soit véritablement fait homme pour nous, il est resté égal au Père, de qui il est né vrai Dieu, Dieu vérité. Il s'est donc anéanti, mais nous avons tous reçu de sa plénitude : *De plenitudine ejus nos omnes accepimus* (Joan. 1, 16). Et si en s'anéantissant il eût perdu cette plénitude, il ne l'aurait pas eue pour nous la communiquer. Il a pris la forme d'esclave : là est son anéantissement; c'est-à-dire il a pris la forme humaine. L'une et l'autre forme est en Jésus-Christ, parce que la substance de l'une et de l'autre est vraie et pleine en Jésus-Christ. C'est pourquoi le saint évangéliste le déclare plein de grâce et de vérité : *Plenum gratiæ et veritatis* (Joan. 1, 14); car dans la divine nature, en laquelle Dieu est

Digitized by Google

vérité, il est accompli, et dans l'humaine nature, en laquelle il s'est fait homme par la grâce, il est accompli:

Le Christ n'est pas seulement homme, mais il est Dieu, dit encore saint Augustin (1). Il est homme de la race de David, Dieu Seigneur de David, tirant sa chair des Juifs, qui ont eu pour pères les patriarches, dit l'Apôtre aux Romains : *Quorum patres, et ex quibus Christus secundum carnem*, 9, 5. Jésus-Christ est donc des Juifs, mais selon la chair. Mais qu'est Jésus-Christ, qui est des Juifs selon la chair? Il est le Dieu béni dans tous les siècles : *Qui est super omnia Deus benedictus in sæcula* (Rom. 9, 5). Dieu avant la chair, Dieu dans la chair, Dieu avec la chair : *Deus ante carnem, Deus in carne, Deus cum carne.* Non seulement Dieu avant la chair, mais Dieu avant la terre, d'où la chair a été faite; et non seulement Dieu avant la terre, d'où la chair a été faite, mais aussi Dieu avant le ciel, qui a été fait avant la terre. Dieu avant le premier jour qui a été fait, Dieu avant tous les anges; il est lui-même le Christ-Dieu, parce que au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu. Tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui : *Omnia per ipsum facta sunt, et sine ipso factum est nihil, quod factum est* (Joan. 1, 3). Il est avant toutes choses, celui par qui toutes choses ont été faites.

Ecoutez encore le même Père (2) : Ce Dieu-homme est né de celle qu'il a voulu, parce qu'il est né comme il a voulu. Admirez plutôt que le Verbe ait pris la chair, et il n'est pas changé en chair parce qu'il a pris la chair en restant Dieu. Pourquoi vous étonnez-vous de ce que la Mère a engendré son Créateur, de ce que la créature a créé son Créateur? Le

(1) In Psal. 46 narratio.

(2) Deus homo erat, de qua voluit natus est, quia sicut voluit natus est. Illud potius mirare, quia Verbum suscepit carnem : non est mutatum in carnem, quia manens Deus suscepit hominem. Cæterum, quid miraris, quia Genitrix suum genuit Genitorem, quia creavit creatura Factorem? Sic voluit nasci Excelsus, humilis, ut in ipsa humilitate ostenderet majestatem. Portabat Filium Mater intacta; mirabatur et ipsa in aspectu suæ Prolis, quam amplexus non strinxerat maritalis. Audi prædictum, cognosce impletum. David propheta dicit : Numquid Sion dicet : Homo, et homo natus est in ea, et ipse fundavit eam Altissimus? Ipse qui fundavit eam Altissimus, ipse in ea factus est homo Altissimus; quia talem Matrem creavit Altissimus; quia se in eam formavit, ut procedens ex utero ejus, et Filium ei redderet, et integritatem non corrumperet. Quæ est gratia Matris hujus et Virginis? Quæ est gratia hujus feminæ, quæ virum nesciens Filium portat? Quæ est gratia? Audite Gabrielem angelum eam salutantem : Ave, inquit, gratia plena; Dominus tecum. Quando angelus istam Virginem sic salutavit, tunc eam Spiritus sanctus fœcundavit; tunc illa femina virum sine viro concepit; tunc est repleta gratia, tunc Deum suscepit, ut esset in ea qui fecerat eam. Ecce quem portat nascitur : nondum loquitur, et totum concutit mundum. Clamat cœlum novi sideris radians fulgorem; clamat terra turbata per Herodem; veniunt magi admoniti; inquirunt Judæi turbati, quærunt ubi esset, qui ubique totus est; quæritur in mundo Fabricator mundi. Adhuc autem quærebatur, non ut agnosceretur, sed ut occideretur; quia mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit. (*De Symbolo ad catechum.*, lib. 2.)

Digitized by Google

Très-Haut a voulu naître humble pour montrer sa majesté dans sa propre humilité. La Mère sans tache portait son Fils; elle était elle-même dans l'admiration à la vue de son divin Enfant, qu'elle avait conçu sans l'homme. Entendez la prophétie, reconnaissez son accomplissement. Le prophète David dit : Mais ne dira-t-on pas à Sion (à Marie) : Un homme y est né, et celui-là est le Très-Haut qui l'a établie? *Numquid Sion dicet : Homo et homo natus est in ea, et ipse fundavit eam Altissimus?* 86, 5. Le Très-Haut lui-même, qui l'a créée, a été fait homme très-grand en elle, parce que le Très-Haut a créé une telle Mère, parce qu'il a formé en elle le divin Enfant, de manière qu'il sortît de son sein comme étant son propre Fils, sans toucher à son intégrité.

Quelle est la grâce de cette Mère et Vierge? Quelle est la grâce de cette femme qui, ignorant l'homme, porte un Fils? Quelle est sa grâce? Entendez l'ange Gabriel qui la salue : Je vous salue, dit-il, pleine de grâce; le Seigneur est avec vous (Luc. 1, 28). Au moment même où l'ange salue ainsi cette Vierge, l'Esprit saint la féconde; alors cette femme conçoit un homme sans l'homme; alors elle est remplie de grâce; alors elle reçoit Dieu, afin que celui qui l'avait faite fût en elle. Voici que celui qu'elle porte naît; il ne parle pas encore, et il ébranle le monde entier. Le ciel élève la voix par un nouvel astre radieux; la terre parle, troublée par Hérode; les mages avertis arrivent; les Juifs agités s'informent, ils cherchent où est celui qui est tout entier partout. On cherche dans le monde le Créateur du monde, et on le cherche non pour le reconnaître, mais pour le tuer, parce que le monde, qui a été fait par lui, ne l'a pas connu : *Mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit* (Joan. 1, 10).

La foi et la vérité enseignent que le Christ est né de la Vierge. Cette sublime Majesté, qui sort du cœur du Père, se place dans le sein de sa Mère (1).

Le Fils, dit saint Fulgence (2), ne resta pas en partie dans le Père, et ne descendit pas en partie dans la Mère; mais il resta tout entier ce qu'il était dans le Père, et il devint dans la Vierge tout entier ce qu'il n'était pas; tout entier avec le Père, remplissant et renfermant le monde; tout entier dans le sein de la Vierge; tout entier dans le Père éternel, tout entier dans l'homme pris; tout entier au ciel, tout entier sur la terre.

Marie est choisie pour être la Mère de Dieu, dit saint Augustin (3), et choisie sur toutes les créatures, fécondée de toutes les grâces, remplie de toute vertu et de sainteté, afin que le Fils infiniment pur naquît d'une Mère très-pure : *Ut de mundissima Matre mundissimus Filius nasceretur.*

(1) Id., ibid.
(2) Lib. 9 contra Fabianum.
(3) Ad fratres in eremo, serm. 20.

Digitized by Google

Et comme le Fils a dans le ciel un Père immortel et éternel, ainsi il devait avoir sur la terre une Mère exempte de toute souillure. Au ciel, tel est le Père, tel est le Fils; et sur la terre, telle est la Mère, tel est le Fils selon la chair : *In cœlo qualis est Pater, talis est Filius; et in terra, qualis est Mater, talis est secundum carnem Filius.*

Le Créateur est créé; Créateur avant la Mère, Créateur de la Mère, créé en la Mère (1). Et que dis-je, Créateur avant la Mère? Avant qu'Abraham fût, je suis, dit-il : *Antequam Abraham fieret, ego sum* (Joan. 8, 58). L'Evangile parle, écoutez. Mais c'est peu que le Créateur soit avant Abraham, le Créateur est avant Adam, Créateur avant le ciel et la terre, Créateur avant tous les anges et toute créature spirituelle, les Trônes, les Dominations, les Principautés et les Puissances; Créateur avant toutes choses; car le Verbe n'est pas fait au commencement, mais il était Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu (Joan. 1, 1).

Qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie : *Qui conceptus est de Spiritu sancto, natus ex Maria Virgine* (Credo). Ici, dit saint Augustin, est attesté le mystère du Dieu fait homme : celui que le Père engendre avant les siècles, vers la fin du siècle, Marie Vierge le conçoit par l'opération du Saint-Esprit (2).

Il y a trois nativités de Jésus-Christ, dit Gerson (3), l'éternelle, la corporelle, la spirituelle. Il naît éternellement du Père, comme naît de la lumière la splendeur aussitôt que la lumière. Il naît corporellement de la Vierge dans le monde, et cette nativité est ainsi marquée dans les paroles de l'ange à Marie : L'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre; c'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé Fils de Dieu (Luc. 1, 35). Sa troisième nativité a lieu spirituellement dans l'âme qui se donne à Dieu.

Voici des prédictions nouvelles, et j'en réserve qui vous sont inconnues : *Audita feci tibi nova, et signata sunt quæ nescis* (Is. 48, 6). Ces paroles, dit le vénérable Hildebert (4), sont du Saint-Esprit parlant à Isaïe et lui révélant un mystère caché jusqu'alors. C'est de ce mystère que Jérémie dit : Le Seigneur a créé sur la terre un nouveau prodige : la femme environnera l'homme : *Novum fecit Dominus super terram : femina circumdabit virum*, 31, 22. Cette femme est la Vierge Marie, de laquelle Isaïe dit : Voilà que la Vierge concevra et enfantera un Fils, et il s'appellera Emmanuel (Dieu avec nous), 7, 14. Ce Fils de la Vierge, qui est le vrai Dieu, né du Père avant les temps, est aussi avec nous, ayant notre nature, et il a vraiment conversé sur la terre avec les hommes, selon ces

(1) Homil. 44, id.
(2) Appendix de diversis, serm. 12.
(3) Quarta consideratio.
(4) In festo Annuntiat. B. Mariæ, serm. unicus.

Digitized by Google

paroles du prophète Baruch : Il a été vu sur la terre, et il a conversé avec les homme : *In terris visus est, et cum hominibus conversatus est*, 3, 38. Et comme le dit l'Apôtre aux Philippiens : Il a été reconnu pour homme par les dehors : *Habitu inventus ut homo*, 2, 7. Voilà donc le nouveau prodige que Dieu a créé sur la terre, que la Vierge ait conçu et qu'elle ait enfanté sans l'homme, et qu'elle ait environné l'Homme-Dieu. De la seule chair de la Vierge, sanctifiée par l'opération du Saint-Esprit, le Fils de Dieu est conçu dans le sein de la Vierge. Ainsi le Fils de Dieu s'est fait le Fils de l'homme dans les entrailles virginales ; l'Epoux s'est uni à l'Epouse, né, selon la vérité de la nature, de Dieu, Fils de Dieu, et selon la vérité de la nature, il est homme, Fils de l'homme ; et ce n'est point par adoption ou de nom, mais ayant en vérité le nom de vrai Fils, et étant vrai Dieu et vrai homme, n'étant qu'un seul Fils, un seul Jésus-Christ, et non deux Christs ou deux Fils, mais Dieu et homme, étant un seul et même Fils. Ainsi nous le confessons. Nous le confessons Fils unique avec deux natures ou substances, non confuses ni mêlées, parce qu'il n'y a en lui qu'une seule personne, qui est la divine. Et nous confessons que la bienheureuse Vierge n'est pas mère de l'homme seulement, mais Mère de Dieu, parce que celui que le Père engendre dès l'éternité, la Vierge le présente conçu dans le temps. Nous vénérons ces deux natívités, l'une du Père avant les siècles, en dehors de la chair, du temps et de la nature, et l'autre faite vers la fin des temps sur nous et selon nous, parce qu'elle est pour notre salut ; selon nous, parce qu'il est né homme de la femme, le temps de la conception étant gardé ; au-dessus de nous, parce qu'il est conçu au-dessus de la loi de la conception, sans homme, mais de la bienheureuse Vierge par le Saint-Esprit. Donc c'est le même et unique Fils de Dieu, né avant les siècles et né dans le siècle, et les deux nativités sont du même, c'est-à-dire du Fils de Dieu, la nativité divine et la nativité humaine. Isaïe, admirant l'ineffabilité de l'une et de l'autre, dit : Une Mère (c'est-à-dire la Vierge Marie) a enfanté avant d'être en travail ; elle a mis au monde un Fils avant le temps de la douleur. Qui jamais a ouï rien de tel ? qui jamais a rien vu de semblable ? *Antequam parturiret, peperit. Quis audivit unquam tale, et quis vidit huic simile ?* 66, 7-8. Voilà des prodiges nouveaux et cachés dans les profondeurs des secrets de Dieu, que le Saint-Esprit a révélé au prophète par le prophète, et de plus à la sainte Vierge par l'ange Gabriel en une révélation très-claire, comme la vérité évangélique le dit : L'ange Gabriel fut envoyé de Dieu à une vierge nommée Marie. Et il lui dit : Je vous salue, pleine de grâce ; le Seigneur est avec vous. Et voyant qu'elle se troublait, l'ange lui dit : Ne craignez point, Marie ; vous avez trouvé grâce auprès de Dieu. Voilà que vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un fils, et vous lui donnerez le nom de Jésus. Et Marie ne sachant comment cela se ferait, car elle ne connaissait point d'homme, l'ange lui

Digitized by Google

dit de nouveau : L'Esprit saint surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. C'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Et Marie dit : Voici la servante du Seigneur ; qu'il me soit fait selon votre parole (Luc. 1). Alors le Verbe se fait chair, et Marie devient la Mère de Dieu. C'est ainsi qu'alors l'auguste Vierge-Mère devient la porte du ciel, par laquelle Dieu descend vers les hommes pour leur donner une ascension vers le ciel. La très-heureuse Vierge entend, elle est dans l'admiration d'être la Mère de Dieu qu'elle doit enfanter en demeurant vierge.

Dieu le Fils naît de Dieu le Père, il naît homme de la Vierge-Mère, dit Adam Scot (1). Là, de toute éternité et sans mère ; ici, dans le temps et sans père. Là, sans commencement ; ici, sans exemple. Chacune de ces naissances a des prérogatives qui attestent leur grandeur. La divinité proclame le Père incompréhensible, et la virginité exalte la Mère admirable. Or, comme c'est merveilleux de voir Dieu né de Dieu, ainsi voir le Christ naître homme de Marie, c'est une merveille très-suave. Là, il est égal au Père en toutes choses ; ici, par une profonde humilité, il prend la forme d'esclave. Le Très-Haut se fait le plus petit, l'Eternel est du temps, le grand et l'immense est anéanti. Quoi de plus digne d'admiration que ces mystères que l'intelligence humaine ne peut pas comprendre ? mais quoi de plus puissant à exalter la piété ? quoi de plus suave et de plus doux ?

L'excellence de cette nativité temporelle très-sacrée (2) et la dévotion des fidèles exigent la proclamation de ce grand prodige. La langue humaine ne doit pas cesser de louer un Dieu fait homme et la Vierge Mère de Dieu. Ce pain de vie doit être rompu et distribué à tous. Mais il est au-dessus des forces humaines et angéliques de comprendre et d'exprimer tant de merveilles. Tout ici est divin et ineffable.

Admirez ici, chrétiens, la dignité de la Vierge, s'écrie Bossuet (3). Dieu engendre son Fils dans l'éternité par une génération ineffable, autant éloignée de la chair et du sang que la vie de Dieu est éloignée de la vie mortelle. Ce Fils unique, engendré dans l'éternité, doit être engendré dans le temps. Sera-ce d'une manière charnelle ? Loin de nous cette pensée sacrilége ; il faut que sa génération dans le temps soit une image très-pure de sa chaste génération dans l'éternité. Il n'appartenait qu'au Père éternel de rendre Marie féconde de son propre Fils ; puisque ce Fils lui devait être commun avec Dieu, il fallait que Dieu fît passer en elle sa propre fécondité. Engendrer le Fils de Dieu ne devait pas être un effet d'une fécondité naturelle ; il fallait une fécondité divine. O incroyable dignité de Marie !

(1) Serm. 19 in vigil. Nativit. Domini.
(2) Idem, serm. 23 in die Natal. Domini.
(3) Second sermon pour la fête de la Visitation.

Digitized by Google

Jésus-Christ, dit saint Augustin (1), naît de la Vierge comme la fleur de sa tige : *Nascitur Christus ex Virgine, sicut flos ex virga.*

Si Marie n'était pas la vraie Mère de Dieu, il y aurait chez le Fils fausse chair, fausse mort, fausses blessures de la passion, fausses cicatrices de la résurrection. Ce ne serait plus la vérité qui délivrerait ceux qui croient en lui, mais la fausseté, dit encore saint Augnstin : *Si falsa Mater, falsa caro, falsa mors, falsa vulnera passionis, falsæ cicatrices resurrectionis. Non veritas credentes in eum, sed potius falsitas liberabit* (2).

Le Fils de Dieu, Seigneur du ciel et de la terre, est venu d'une femme sa Mère (3). Comme Seigneur du monde, comme Seigneur du ciel et de la terre, Seigneur aussi de Marie, comme Créateur du ciel et de la terre, il est aussi le Créateur de Marie. Mais, selon ce qui est dit par saint Paul : Il a été fait de la femme, fait sous la loi : *Factum ex muliere, factum sub lege* (Gal. 4, 4). Il est le Fils de Marie. Il est le Seigneur de Marie, il est le Fils de Marie ; il est le Créateur de Marie, il est créé de Marie : *Ipse Dominus Mariæ, ipse Filius Mariæ ; ipse Creator Mariæ, ipse creatus ex Maria.* Il est le Fils de Marie selon la chair, le Seigneur de Marie selon la majesté : *Mariæ Filius secundum carnem, Dominus Mariæ secundum majestatem.*

Je crois en Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, qui a été conçu du Saint-Esprit, est né de la Vierge Marie : *Qui conceptus est de Spiritu sancto, natus ex Maria Virgine* (Credo). Qui a été conçu du Saint-Esprit ; c'est-à-dire, selon saint Augustin (4), que l'Esprit saint est le seul auteur de sa conception. L'Esprit saint illuminant et sanctifiant le cœur de Marie, la chair du Christ est de la seule chair de la Vierge. Il est né de la Vierge Marie : *Natus ex Maria Virgine.* Celui qui venait renouveler la nature de l'homme, corrompue par les péchés, voulut avoir une nouvelle manière de naître. Le Fils unique de Dieu est devenu le Fils de l'homme, afin qu'ayant créé le monde, il en fût le Rédempteur. Et ce Dieu de majesté, en s'incarnant dans Marie, ne s'est point souillé en naissant de la Vierge, pas plus qu'il ne s'était souillé en créant l'homme de la poussière et de la boue. Si le soleil ou le feu touche de la boue, il purifie ce qu'il touche, et il ne se salit pas lui-même. Sa miséricorde, qui est la cause de son incarnation et de sa nativité, n'est pas une injure pour lui ; et il n'est point incroyable qu'il soit né de la Vierge, lui qui a pu former Adam d'une terre vierge et la première femme d'une côte vierge. Dieu, qui aimait son Fils comme lui-même, qui l'avait engendré égal à lui de son cœur, donne ce même Fils à Marie, pour être naturellement l'unique et même commun

(1) De Symbolo ad catechumen., lib. 1.
(2) Exposit. in Evang. Joan., tract. 8 de cap. 2.
(3) Id., ibid.
(4) Appendix de diversis, serm 59.

Digitized by Google

Fils de Dieu et de Marie : *Ipsum dedit Mariæ, ut naturaliter esset unus idemque communis Filius Dei et Mariæ.* Toute créature a été faite par Dieu, et Dieu est né de Marie : *Deus ex Maria natus.* Dieu a tout créé, et Marie a engendré Dieu. Dieu, qui a fait toutes choses, s'est fait lui-même de Marie; et c'est ainsi qu'il a refait tout ce qu'il a fait. Celui qui a pu faire toutes choses de rien n'a pas voulu les restaurer, ayant été violées, sans Marie : *Deus omnia creavit, et Maria Deum generavit. Deus qui omnia fecit, ipse se ex Maria fecit; et sic omnia quæ fecerat refecit. Qui potuit omnia de nihilo facere, noluit ea violata sine Maria reficere.* Il est dit de Marie-Madeleine qu'elle avait choisi la meilleure part : *Optimam partem elegit.* Quelle part et combien grande est celle de la bienheureuse Marie! dit saint Anselme. Qui peut en parler dignement (1)? Quelle est cette part? Oh! que Marie choisit la meilleure! cette part qui reçoit une louange magnifique, cette part qui ne lui sera point ôtée: *Optimam partem elegit, quæ non auferetur ab ea* (Luc. 10, 42). Oh! quelle grande douceur de Dieu remplit la bienheureuse Vierge quand le Saint-Esprit survient en elle, que la vertu du Très-Haut la couvre de son ombre, et qu'elle conçoit du Saint-Esprit! Que ne goûtait pas de Dieu celle en qui la sagesse de Dieu habitait cachée, s'étant formé un corps dans son sein! Le Christ, dit l'Apôtre, est la vertu de Dieu et la sagesse de Dieu (1 Cor. 1, 24). En lui sont cachés tous les trésors de la sagesse et de la science (Coloss. 2, 3). Or, Jésus-Christ est en Marie; donc la vertu de Dieu et la sagesse de Dieu, et tous les trésors de la sagesse et de la science sont en Marie : *Christus autem in Maria; ergo Dei virtus et Dei sapientia, et omnes thesauri sapientiæ et scientiæ in Maria.*

Le Fils unique de Dieu est né deux fois, dit saint Fulgence (2) : une fois du Père, une fois de la Mère; le Verbe-Dieu est né du Père, le Verbe fait chair est né de la Mère. C'est l'unique et même Dieu, Fils de Dieu, né avant les siècles et né dans le siècle; et l'une et l'autre nativité est du seul et même Fils de Dieu : la divine, selon laquelle le Créateur coéternel au Père est Dieu; l'humaine, selon laquelle s'anéantissant lui-même et prenant la forme d'esclave, il a été conçu dans le sein maternel pour se faire homme; et le même Dieu fait homme est sorti du sein de sa Mère; et le même Dieu fait homme a été attaché à la croix; et le même Dieu fait homme s'est reposé dans le tombeau, et il est descendu aux enfers, et il est ressuscité d'entre les morts. La divinité du Christ n'est pas séparée de celle du Père, puisque au commencement était le Verbe, et que le Verbe était en Dieu, et que le Verbe était Dieu. Il était au commencement en Dieu. Tout a été fait par lui, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans lui (Joan. 1, 1-2-3). Et son humanité n'est pas étrangère à la nature de la

(1) Homil. 9 in Evang. Lucæ.
(2) De Veritate prædestinationis et gratia, lib. 1.

Digitized by Google

Mère, puisque le Verbe s'est fait chair et qu'il a habité parmi nous (id. ibid.). Cette nature, qui est toujours engendrée du Père, a pris notre nature, à l'exception du péché, afin de naître de la Vierge.

La nature éternelle et divine ne pouvait en aucune manière être conçue dans le temps et naître dans le temps de la nature humaine ; il fallait que l'ineffable Divinité prît elle-même la nature humaine par la conception et la nativité dans le temps. C'est ainsi que le Dieu éternel et véritable est conçu et né véritablement de la Vierge dans le temps. Car, dit le grand Apôtre, lorsqu'est venue la plénitude des temps, Dieu a envoyé son Fils, fait de la femme, fait sous la loi, pour racheter ceux qui étaient sous la loi, et pour que nous reçussions l'adoption des enfants : *Ubi venit plenitudo temporis, misit Deus Filium suum factum ex muliere, factum sub lege, ut eos qui sub lege erant redimeret, ut adoptionem filiorum reciperemus* (Gal. 4, 4-5). C'est-à-dire ce Dieu qui est naturellement l'unique Fils de Dieu le Père s'est fait naturellement le Fils de l'homme. Jean l'évangéliste confirme cette vérité ; car, après avoir dit : Le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous, il ajoute : Et nous avons vu sa gloire, la gloire comme du Fils unique du Père, plein de grâce et de vérité : *Et Verbum caro factum est, et habitavit in nobis ; et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi Unigeniti a Patre, plenum gratiæ et veritatis*, 1, 14. Ainsi ce Créateur et Seigneur de tous les esprits, de tous les corps, c'est-à-dire de toutes les natures, a créé la Vierge, devant être créé de la Vierge : *Creavit Virginem, creandus ex Virgine ;* et de cette Vierge qu'il a faite il fait sa Mère, quand ce Dieu immense et éternel a pris pour être conçu et pour être enfanté la matière de la chair de la Vierge, afin que, selon la vérité de la forme d'esclave, ce Dieu se fît miséricordieusement homme, et que, selon la forme de Dieu, ce même Dieu, restant homme, gardât sa vraie nature divine.

Ainsi le Fils unique de Dieu, qui est dans le sein du Père, par la susception de la chair et de l'âme raisonnable, s'est incarné pour purifier la chair de l'homme et son âme ; et celui qui est vrai Dieu s'est fait vrai homme, non que l'un fût Dieu et l'autre homme, mais le même Dieu et homme.

O Vierge Marie, s'écrie saint Anselme, vous êtes d'autant plus élevée en tout au-dessus de tous les esprits angéliques et de toutes les âmes élues, par l'héritage de votre Fils Jésus-Christ notre Seigneur, que vous avez mérité de devenir très-heureuse par lui. Nous vous conjurons donc, par nos larmes, par nos soupirs, de prêter maintenant les oreilles de votre tendre piété aux gémissements de notre douleur. Car nous sommes de malheureux pécheurs ; nous avons mérité le supplice de l'enfer par nos innombrables iniquités. Nous avions promis notre foi à Dieu, mais, par notre vie criminelle, nous avons menti jusqu'à présent. O sainte Mère de Dieu, la plus digne, la plus pure de toutes les créatures, purifiez les cœurs aveu-

Digitized by Google

gles et montrez-nous le sentier de la justice. En vous priant, éloignez de nous les vices, et faites germer et croître en nous les plantes des vertus sacrées. Faites-nous prendre le chemin de l'éternelle joie, pour que nous puissions atteindre le but de l'éternité bienheureuse. Je vous prie, ô très-sainte Souveraine, priez pour nous dans le ciel, afin que vous effaciez tout le mal que nous avons fait sur la terre. Car il n'y a rien de si mauvais en nous que la prière, si elle vous plaît, ne puisse détruire. O très-sainte Vierge Marie, nous qui croyons que vous êtes la Vierge Mère de Dieu, ah! que nous éprouvions en croyant que vous vous intéressez pour nous, et nous qui confessons que vous avez enfanté Dieu fait homme, faites que nous nous réjouissions d'arriver au salut par vous; nous qui déclarons que vous êtes la meilleure de toutes les créatures, faites que nous ayons la joie d'arriver par vous à l'éternelle félicité. Et toutes les fois que nous sentirons la divine miséricorde, de crainte que nous ne devenions superbes, secourez-nous. Si la tribulation ou la tentation tombe sur nous, priez pour nous, afin que nous ne succombions pas. Je vous supplie, ô Souveraine clémente, priez au ciel pour notre salut, afin qu'après notre mort nous méritions de jouir des délices de la gloire. O bienheureuse Vierge Marie, Mère de Dieu, temple du Dieu vivant, cour du Roi éternel, demeure du Saint-Esprit, tige de Jessé, cèdre dn Liban, rose pourprée de Jéricho, cyprès sur la montagne de Sion, vous qui, par un privilége spécial, n'avez pas d'égale, vous qui surpassez la dignité même des anges, vous à qui il a été donné, par un miracle nouveau et inouï, que le Verbe que Dieu engendra avant tous les siècles devînt votre Fils Dieu et homme; car vous l'avez enfanté vers la fin des temps pour qu'il fût le vrai et parfait Fils de Dieu, ayant deux natures, mais Dieu-homme en une seule personne. O glorieux enfantement, fécondité virginale, vous avez donné au monde le Fils de Dieu, et, loin de perdre votre virginité, vous avez vu s'accroître votre intégrité sans tache, et le scéau de votre intégrité en est devenu plus solide. Le Saint-Esprit vous a couverte de son ombre dans votre conception, la vertu et la puissance du Créateur ont éclaté. De vous notre Pontife suprême a pris l'hostie de son corps, qu'il a offerte en sacrifice pour le salut du monde sur l'autel de la croix. O lumière sortie de Nazareth, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur et l'ornement du monde, vous êtes la noblesse du peuple chrétien. O Reine et Souveraine de l'univers, échelle du ciel, porte du ciel, trône de Dieu, écoutez les prières des pauvres, ne méprisez pas les gémissements des malheureux. Que nos vœux et nos soupirs soient portés par vous en la présence du Rédempteur votre Fils, afin que nos faibles mérites, indignes d'être reçus, aient cependant accès auprès de votre bonté. Effacez les péchés, faites disparaître les iniquités, relevez ceux qui tombent, brisez les chaînes des captifs. Que par vous les épines et les germes des vices soient arrachés, que les fleurs et les beautés des vertus paraissent. Apaisez le Juge par vos prières; vous nous l'avez

Digitized by Google

donné comme Sauveur, faites que celui qui par vous a pris notre humanité, par vous aussi nous fasse participants de sa divinité (1).

Nous croyons de vous, ô Seigneur Jésus, qu'étant le Fils de Dieu, vous êtes aussi le Fils de la Vierge; nous croyons qu'au commencement vous étiez le Verbe, et que Verbe vous étiez en Dieu, et que vous par qui tout a été fait, engendré avant tous les siècles, vous êtes né de la Vierge dans le temps. Et comme vous êtes le même et unique Dieu et homme et Homme-Dieu, la très-sainte Vierge, qui vous a porté, est annoncée, proclamée et crue Mère de Dieu par tous les fidèles (2).

Qui pourra assez admirer? qui ne sera pas frappé d'étonnement, s'écrie saint Pierre Damien (3), en voyant dans le sein de Marie, en voyant dans une pauvre crèche celui que l'immensité ne peut renfermer? Quoi! celui qui revêt ses élus du vêtement de l'immortalité ne dédaigne pas d'être enveloppé de langes! Celui qui est la nourriture des anges est logé dans l'étable des animaux! Celui qui calme les tempêtes des mers, qui fournit les eaux des fleuves, attend une goutte de lait de la poitrine de la Vierge! Ce lait de la Vierge est changé en la chair du Sauveur. O heureuse Mère, qui, en se réjouissant de sa divine fécondité, se réjouit en même temps de sa virginité conservée! Elle réchauffait celui qui la portait; elle tenait dans ses bras celui qui soutient l'univers (3).

Mais, dit le même saint (4), comment louer dignement l'auguste Mère de Dieu, qui a mérité d'enfanter la joie des anges et des hommes? De quelle manière la parole fugitive de l'homme mortel peut-elle louer le Verbe qui demeure éternellement? Quelle est la langue propre à louer celui que Marie a mis au monde, qui est universellement béni, et à qui les éléments obéissent en tremblant? Car si nous désirons exalter les actes énergiques de chaque martyr, si nous proclamons, à la gloire de notre Rédempteur, leurs insignes vertus, quoique nous trouvions des obstacles dans la pesanteur de notre esprit trop attaché à la terre et dans l'infirmité de notre langue, cependant la matière d'un semblable sujet fournit assez de paroles. Mais quand nous voulons écrire les louanges de la bienheureuse Mère de Dieu, alors, ayant à traiter de merveilles nouvelles et inouïes, nous ne trouvons aucune parole qui suffise à exprimer notre étonnement et notre admiration. Car cette matière singulière enlève la faculté de la parole : *Tollit enim facultatem sermonis materia singularis.* Quelle langue peut parler, quelle intelligence humaine n'est pas effrayée quand elle commence à considérer le Créateur sortant de la créature, et l'Architecte de son ouvrage? Celui qui n'est pas renfermé dans l'immensité de l'univers est conçu et renfermé dans le sein d'une jeune fille

(1) Orat. 54 ad S. Virg. Mariam.
(2) Id., orat. 28 ad Christum.
(3) Serm. 61 in Nativit. Domini.
(4) Serm. 45 in Nativit. B. Virg. Mariæ.

Digitized by Google

vierge. Celui qui n'a pas de limites et qui gouverne avec le Père éternel toutes choses est renfermé tout petit dans les entrailles maternelles. O heureuses mamelles qui, en donnant le lait à ces lèvres enfantines, nourrissent l'aliment des anges et des hommes ! *O beata ubera, quæ dum lac puerilibus labris infundunt, angelorum cibum et hominum pascunt !* Elles expriment une liqueur ordinaire, et elles rassasient le Créateur du monde: *Exiguum exprimunt liquorem, et mundi reficiunt Creatorem.* Celui qui commande à l'Océan, qui entretient les rivières et les fleuves, qui arrose la terre aride par d'innombrables fontaines et par d'abondantes pluies, se nourrit de quelques gouttes de lait.

Nous proclamons proprement et en vérité Mère de Dieu la sainte Vierge, dit saint Jean Damascène (1). Car, comme celui qui est né d'elle est le vrai Dieu, ainsi elle est vraie Mère de Dieu, qui s'est incarné en elle, qui est né d'elle. Or, nous disons que Dieu est né d'elle, non que la divinité du Verbe ait tiré d'elle son principe d'existence, mais parce que le Verbe lui-même, qui est engendré du Père avant tous les siècles et en dehors de tous les temps, et qui, sans commencement, existe de toute éternité ensemble avec le Père et le Saint-Esprit, a pris domicile dans son sein, dans les derniers jours, pour notre salut, et s'est fait homme, et est né d'elle sans changement pour lui. Et la sainte Vierge n'a pas enfanté un pur homme, mais le vrai Dieu ; non nu, mais revêtu de la chair. Il n'a point apporté du ciel son corps, et il n'a pas passé par elle comme par un simple canal, mais il a pris d'elle la chair semblable en essence à la nôtre, et il a fait que cette chair subsistât en lui. Dieu a envoyé son Fils unique fait de la femme, dit saint Paul : *Misit Deus Filium suum unigenitum, factum ex muliere* (Gal. 4, 4). L'Apôtre ne dit pas : par la femme, mais de la femme : *Non dixit : per mulierem, sed ex muliere.* Il déclare par ces paroles que celui qui est né homme de la Vierge est l'unique Fils de Dieu et vraiment Dieu, et que de même celui qui est Fils de Dieu et Dieu a été enfanté de la Vierge ; né, au reste, d'une manière corporelle, par laquelle il existe comme homme, et cependant non point comme avant, dans l'homme créé, ou comme dans un prophète, mais il s'est fait essentiellement et vraiment homme, c'est-à-dire qu'il s'est uni hypostatiquement la chair et l'âme qu'il a prise. Car cette parole : Fait de la femme : *Factum ex muliere*, a cette signification. Car enfin comment le Verbe de Dieu aurait-il été fait sous la loi, s'il n'eût pas existé homme avec nous et de la même substance que nous? Ainsi c'est à juste titre et en vérité que nous appelons Mère de Dieu la sainte Vierge; car ce nom enferme tout le mystère de l'humanité prise; car si celle qui a enfanté est la Mère de Dieu, assurément celui qui est né d'elle est Dieu, et assurément homme aussi.

(1) Orthodoxæ Fidei liber 3 : Quod Virgo sancta Dei Genitrix sit — Adversus Nestorianos, cap. 12.

Digitized by Google

Car comment Dieu, qui est avant tous les âges, aurait-il pu naître, sinon pour devenir homme? Il est nécessaire que celui qui est le Fils de l'homme soit réellement homme; et si celui qui est né de la femme est Dieu, il est unique et le même qui, quant à la divine essence exempte de commencement, est engendré du Père, et qui, dans les derniers temps, selon cette substance qui a eu un commencement et a été soumise au temps, c'est-à-dire la substance humaine, est né de la Vierge. Cela signifie une seule personne de notre Seigneur Jésus-Christ, et deux natures, et deux générations. Pour confondre le blasphème de l'impie Nestorius contre la sainte Vierge, osant dire qu'elle n'avait ni conçu ni enfanté Dieu, mais un pur homme, afin de nier par là la divinité toujours adorable du Christ, et pour vouloir établir qu'il n'était qu'homme seulement, je prouve que Marie doit être nommée proprement et véritablement Mère de Dieu, ayant enfanté Dieu; Mère de Jésus-Christ Dieu, ayant donné naissance à Dieu. Et cela dans le sens littéral, et non d'une manière figurée, ni selon le langage métaphorique, d'après lequel chacun enfante Dieu en soi ou dans l'âme des autres, par la foi, par la charité; l'âme, par un certain lien mystique et spirituel de parenté, peut être appelée mère de Dieu, comme nous l'apprend l'Ecriture en saint Matthieu, 12, où quelqu'un disant à notre Seigneur : Voilà dehors votre mère et vos frères qui cherchent à vous parler, le Seigneur lui montre ses disciples et lui dit : Voilà ma mère et mes frères; car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère.

Or, non seulement la très-sainte Vierge est la Mère de Dieu dans le sens spirituel, mais aussi et infiniment mieux dans le sens propre et littéral, puisque en réalité elle a enfanté corporellement Dieu en lui fournissant sa vraie chair. De même c'est en vérité que nous proclamons Mère de Dieu la très-sacrée Vierge; car cela est prouvé clairement et sans réplique par les saintes Lettres, où l'archange dit à la Vierge sur son divin enfantement : Le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu : *Quod nascetur ex te Sanctum, vocabitur Filius Dei* (Luc. 1, 35). Ces paroles signifient que le Fils de Dieu doit naître de la Vierge. Mais le Fils de Dieu est Dieu; donc la très-sainte Vierge a enfanté le Fils de Dieu, Dieu lui-même. Et dans le même chapitre, sainte Elisabeth, inspirée par le Saint-Esprit, élève la voix à la vue de la Vierge et s'écrie : Et d'où me vient ceci, que la Mère de mon Seigneur vienne à moi? *Et unde hoc mihi, ut veniat Mater Domini mei ad me?* (Luc. 1, 43.) Par l'éloge de cette sainte femme, la très-sainte Vierge est proclamée Mère de Dieu. Et enfin Isaïe, au chapitre neuvième, 6, dit : Un enfant nous est né, un fils nous est donné : il porte sur son épaule le signe de sa domination, et il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Père de l'éternité, le Prince de la paix : *Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis; et factus est principatus super humerum ejus, et vocabitur nomen ejus : Ad-*

Digitized by Google

mirabilis, *Consiliarius*, *Deus*, *Fortis*, *Pater futuri sæculi*, *Princeps pacis*.

Par cette prophétie Isaïe déclare qu'un Dieu naîtra, et par conséquent que celle qui l'enfantera sera Mère de Dieu; et combien d'autres passages de la sainte Ecriture prouvent cette vérité! C'est pourquoi le concile œcuménique d'Ephèse définit que la très-sainte Vierge devait être appelée Mère de Dieu, parce qu'elle l'était en effet. Le même dogme, sous le pontificat du pape Vigile, reçut une seconde approbation de toute l'Eglise pour écraser les hérésies qui pullulaient alors. Un cinquième concile fut tenu à Constantinople contre Théodore et tous les hérétiques qui affirmaient que la très-heureuse Vierge n'avait enfanté qu'un homme, et non un Dieu-homme. Il fut décrété dans ce concile que la bienheureuse Vierge serait appelée Mère de Dieu, que dans son enfantement elle nous avait donné Dieu. La très-sainte Vierge Marie est non seulement la Mère de Dieu en nous enfantant Dieu, mais aussi parce qu'elle a conçu Dieu, non un pur homme, mais le vrai Dieu-homme. Et la raison la plus absolue et la plus complète du nom maternel par laquelle Marie est appelée en vérité la Mère de Dieu, c'est parce qu'en effet elle a conçu et enfanté le vrai Dieu. C'est l'unique et même Dieu né du Père avant tous les siècles, et né dans le temps de la Vierge-Mère, vrai Dieu et vrai homme. Les deux natures et les deux générations de notre Seigneur Jésus-Christ ne forment qu'une seule hypostase. En unissant les extrêmes au milieu et ensemble, si celle qui enfante est Mère de Dieu, celui qui est enfanté par elle est Dieu et homme. Et si celui qui est engendré de la sainte Vierge est Dieu et homme, c'est le même qui est engendré du Père dès l'éternité et donné au monde dans le temps par la Mère. Disant que celui qui est né du Père avant tous les fidèles, et de la Mère dans le siècle, est le même, nous désignons la même hypostase du Christ, ses deux natures et ses deux nativités. Or, dans cette profession de foi d'une seule personne en Jésus-Christ et de ses deux natures et nativités, nous renfermons et enseignons tout le mystère de la dispensation de l'assomption de la chair. Donc, unissant le premier au dernier, nous voyons clairement que ce nom de Mère de Dieu donné à la sainte Vierge contient et complète tout le mystère de cette dispensation. C'est pourquoi le nom magnifique et vénérable de Mère de Dieu surpasse en dignité tout autre nom qu'on puisse donner à une si grande Vierge; ce nom en lui-même renferme tous les grands mystères. Car tout ce qu'il y a de supérieur et d'excellent dans les autres noms et les dénominations de la même sainte Vierge est réuni dans ce singulier nom de Mère de Dieu, nom qui comprend Dieu, nom qui rend en soi et excellemment toute grandeur, toute supériorité. Car si vous l'appelez la Mère du Sauveur du monde et du Rédempteur du genre humain; si vous la nommez la Mère singulière, vierge et féconde en même temps; si vous lui donnez le nom de Mère du Roi des anges et des hommes; si vous l'ap-

Digitized by Google

pelez de tout autre nom du même genre, ce qui surpasse assurément toute dignité, le nom de Mère de Dieu dit éminemment tout cela. De plus, par ce nom vous indiquez quelque chose de plus élevé et de plus sublime que par tous les autres noms; c'est-à-dire qu'elle est la Mère du Dieu qui a pris d'elle sa chair; qu'elle, créature, est la Mère de son Créateur, qu'elle a fait celui qui l'a faite; qu'elle a renfermé dans son sein d'une manière ineffable celui que l'univers ne peut renfermer; qu'elle a logé dans ses entrailles vierges celui qui est plus immense que le ciel et la terre, celui qui est plus élevé que le ciel, plus profond que la terre, présent partout, renfermé nulle part, qui n'appartient à aucun âge, qui est immuable, incomparable, et qui date de l'éternité. Vraiment la seule Vierge Marie a été incomparablement honorée au-dessus de toute créature, d'être seule choisie et préchoisie pour être la Mère de Dieu, pour fournir la substance à son Auteur et à l'Auteur du monde entier, pour lui faire un corps humain, un temple de la Divinité. Car un tel privilége, qui consiste dans la dignité de Mère de Dieu, n'a été accordé ni à la nature angélique, ni à aucun homme.

Celui qui est né de la Vierge, dit saint Athanase (1), est Roi, Seigneur et Dieu; c'est pourquoi la Mère qui l'a enfanté est proprement et en vérité Reine, et Souveraine, et Mère de Dieu; il nous est permis de parler ainsi, nous la contemplons ainsi que son Fils né d'elle : *Ipse Rex est qui natus est ex Virgine, idemque et Dominus, et Deus; ea propter, et Mater quæ eum genuit, et Regina, et Domina, et Deipara proprie et vere censetur, licebitque nobis ita congruenter dicere, dum et ipsam et ad eum qui ex ea genitus est, carniferum Filium respicimus.*

Marie, Mère de Dieu! Ce nom de Mère de Dieu enferme une louange si grande, dit saint Bernardin de Sienne (2), qu'il n'y en a pas de semblable, parce qu'on ne trouve ni dans les anges ni dans les hommes cette sublime dignité d'avoir un Dieu pour fils; cette dignité n'existe que dans la personne divine de Dieu le Père et dans la personne humaine de la seule Marie. Et, en outre, c'est un plus grand don d'être la Mère de Dieu que d'être la Souveraine des créatures de Dieu; c'est pourquoi nous l'appelons et nous l'invoquons plutôt comme Mère de Dieu que comme Souveraine de l'univers.

Marie, dit le même saint (3), mérite davantage dans son seul consentement de la conception du Fils de Dieu que toutes les créatures, soit les anges, soit les hommes, dans tous leurs actes, leurs mouvements, leurs pensées. En effet, tous ceux qui ont mérité n'ont mérité rien de plus que, dans divers états et degrés, la gloire de l'éternelle félicité. Mais cette Vierge, dans ce glorieux consentement, mérite l'extinction de tout attrait

(1) Ad Epictetum episcop. epistola.
(2) De Salutat. angel., serm. 32, cap 2.
(3) De Virgine benedicta, cap. 1.

Digitized by Google

au mal, la primauté du globe, le domaine du monde sur toutes les créatures, le sceptre du royaume, la plénitude de toutes les grâces, de toutes les vertus, de tous les dons, de toutes les béatitudes, de tous les fruits du Saint-Esprit, de toutes les sciences, et surtout de la très-haute théologie de l'interprétation de l'Ecriture, de l'esprit de prophétie, du discernement des esprits, de l'opération des vertus, de la grâce des guérisons. Elle mérite la fécondité dans la virginité, la maternité du Fils de Dieu ; elle mérite d'être l'étoile de la mer, la porte du ciel, et, sur tout cela, d'être appelée la Reine de la divine miséricorde (1).

La bienheureuse Vierge, dit encore le même saint (2), peut plus faire de Dieu que Dieu de lui-même ; car il y avait certaines choses contraires et comme contradictoires entre Dieu et la Vierge, qui s'accordèrent lorsque Dieu s'approcha de la Vierge. Par exemple, 1° il était impossible que Dieu n'engendrât pas ; il était impossible que la Vierge engendrât. 2° Il était impossible que Dieu engendrât, sinon un Dieu ; il était impossible que la Vierge engendrât Dieu. 3° Il était impossible que Dieu engendrât avec une autre personne ; il était impossible que la Vierge engendrât sans une personne. Dieu vint donc à la Vierge, et il fut nécessaire que la Vierge engendrât, et non un autre que Dieu, et non d'un autre que de Dieu. Mais Dieu ne put engendrer de soi qu'un Dieu, et cependant la Vierge a fait Dieu homme. Dieu ne put engendrer que l'infini, l'immortel, l'éternel, l'impassible, l'impalpable, l'invisible, sous la forme de Dieu ; mais la Vierge le fit borné, mortel, faible, soumis au temps, palpable, passible, visible, sous la forme d'esclave, sujet d'une nature créée. O ineffable humilité du Créateur ! ô vertu de la Vierge-Mère qui surpasse toute pensée ! ô incompréhensible hauteur des mystères de Dieu ! Une femme juive fait invasion dans la maison du Roi éternel ; une jeune fille, je ne sais par quelles caresses, j'ignore par quelles précautions, je ne puis expliquer par quelles violences, séduit, surprend, et, pour le dire ainsi, blesse et enlève le cœur de Dieu, et circonvient la divine Sagesse : *Una mulier Hœbrea fecit invasionem in domo Regis æterni ; una puella, nescio quibus blanditiis, nescio quibus cautelis, nescio quibus violentiis, seduxit, decepit, et ut ita dicam,*

(1) Plus meruit gloriosa Virgo in uno suo consensu conceptionis Filii Dei, quam omnes creaturæ, sive angeli, sive homines, in cunctis suis actibus, motibus et cogitationibus. Et quidem, omnes qui meruerunt, nihil amplius potuerunt mereri, nisi per diversos status et gradus, gloriam felicitatis æternæ. Hæc autem Virgo, in illo glorioso consensu, meruit extinctionem fomitis, primatum orbis, dominium mundi super omnes creaturas, sceptrum regni, plenitudinem omnium gratiarum, omnium virtutum, omnium donorum, omnium beatitudinum, omnium fructuum spiritus, omnium scientiarum, et maxime altissimæ theologiæ interpretationis sermonum, spiritus prophetiæ, discretionis spirituum, operationis virtutum, gratiæ sanitatum. Meruit fœcunditatem in virginitate, maternitatem Filii Dei; et ut sit stella maris, porta cœli, et super omnia, divinæ misericordiæ sit Regina, et Regina misericordiæ nominetur.

(2) Ut supra.

Digitized by Google

vulneravit et rapuit divinum cor, et divinam Sapientiam circumvenit. C'est pourquoi le Seigneur, dans les Cantiques, se plaint amoureusement de la bienheureuse Vierge, disant : Vous avez blessé mon cœur, ma sœur ; ma sœur, mon épouse, vous avez blessé mon cœur : *Vulnerasti cor meum, soror mea ; soror mea sponsa, vulnerasti cor meum, 4.* Pour votre amour j'ai pris la chair, et aux premières blessures vous avez ajouté celles que vous m'avez faites sur la croix. Ainsi, de la chair de la sainte Vierge, Dieu, je le dis en pleurant, a revêtu d'humilité la suprême élévation, il a rempli de peine la suprême joie, il a donné l'habit de la pauvreté à la suprême opulence, il a revêtu de ténèbres la suprême lumière, il a rassasié d'opprobres le suprême honneur, il a couvert de coups le suprême aimable. En réalité, il était en toute manière impossible à Dieu le Père de faire de lui-même quelque chose de semblable. Et c'est en cela qu'existe la prérogative de la Vierge, parce que, Dieu ne pouvant pas faire ces choses, il n'a accordé ce pouvoir qu'à Marie. Mais ce qu'elle a ainsi enfanté n'a été que pour le salut du genre humain. D'où, comme ce que le Père a donné au Fils est au-dessus de toutes choses, de même ce que la Mère lui a donné est plus grand que tout le reste : *Unde, sicut illud quod Pater dedit Filio, majus est omnibus ; sic quod Mater dedit ei, majus est omnibus.* Que faut-il donc faire, sinon s'écrier et dire avec saint Grégoire : O admirable compassion de piété des deux parents de Jésus-Christ pour nous ! O inestimable attachement de tendre charité de Dieu et de la Vierge, qui, pour racheter l'esclave, ont livré leur commun Fils, à cause de l'excellente charité par laquelle Dieu et la Vierge nous ont aimés, misérables pécheurs que nous sommes ! *O mira circa nos utriusque parentis Jesu Christi pietatis dignatio ! O inæstimabilis Dei et Virginis dilectio caritatis, qui ut servum redimeret communem Filium tradiderunt, propter nimiam caritatem, qua Deus et Virgo nos miseros peccatores dilexerunt !*

La personne de la Vierge est d'une si grande excellence, qu'on ne trouve ni dans les personnes incréées, ni dans les personnes créées, comme les anges et les hommes, une si ineffable dignité, d'avoir Dieu pour Fils, excepté dans la seule personne divine, qui est celle du Père, et dans la seule personne humaine, qui est celle de la Mère. Le Père éternel seul engendre. Et comme il est impossible de produire un autre Verbe, parce que ce Verbe est engendré très-parfait et qu'il a épuisé dans le Père toute la puissance générative, de même il est impossible qu'une autre femme que Marie puisse enfanter Dieu, à moins que ce ne fût par une nouvelle puissance donnée par Dieu à une créature, ce qui certainement n'aura jamais lieu. La puissance de la nature humaine a été épuisée en la Vierge Marie par la nativité de Jésus-Christ. Dire autrement serait une abominable hérésie, une monstrueuse impiété (1).

(1) Idem Bernardinus, ut supra.

Digitized by Google

Que Dieu engendre Dieu, cela n'exige aucune disposition en Dieu, puisqu'il convient à sa nature que, par la voie de la nature, son intelligence produise le Verbe en tout semblable à lui. De plus, il est impossible qu'il n'engendre pas Dieu à cause de sa fécondité. Mais qu'une femme conçoive et enfante un Dieu, c'est et cela a été le miracle des miracles. Il a fallu, pour parler ainsi, que cette femme fût élevée à une certaine égalité divine par une certaine infinité de perfections et de grâces, égalité que la créature n'a jamais eue. D'où, comme je le crois, l'intelligence humaine et même angélique n'a jamais pu pénétrer ni atteindre cet abîme insondable de tous les dons du Saint-Esprit qui descendirent en la bienheureuse Vierge à l'heure de la divine conception. L'ange Gabriel le déclare quand la sainte Vierge s'informe et lui demande : Comment cela se fera-t-il, car je ne connais point d'homme ? L'ange lui répond qu'il ignore un si grand mystère et lui dit : Le Saint-Esprit surviendra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre. Ce que vous me demandez, je l'ignore ; mais le Docteur de l'éternelle sagesse, qui s'est réservé à lui seul ce très-haut mystère, vous instruira par une très-claire expérience (1).

La première dignité ou excellence de la glorieuse Vierge, qui montre le plus sa gloire immense, c'est sa maternité (2). Car c'est une excellence très-grande que la bienheureuse Vierge soit la Mère de Dieu. On doit tenir pour très-certain qu'elle est au-dessus de tous les ordres des anges, comme remplissant et contenant en soi un état entier et total sur lequel, selon la droite raison, nul ne prévaut ; car c'est une dignité comme infinie et incommunicable, parce qu'elle est unique. Comme il ne peut pas y avoir plusieurs Christs, et Dieu ne peut pas se faire homme en plusieurs hommes, ainsi le Fils de Dieu ne peut pas avoir plusieurs mères selon la nature. Selon la loi naturelle et la loi positive, la mère d'un roi est sur un trône royal, elle est au-dessus des ministres et des princes ; ainsi la sainte Vierge, choisie pour une dignité transcendante, est au-dessus de

(1) Quod Deus generaret Deum, nulla requirebatur in Deo dispositio, cum ei ex natura conveniret, ut per viam naturæ, intellectus produceret Verbum per omnia sibi æquale : imo impossibile est quod non generet Deum propter suam fœcunditatem. Sed quod femina conciperet et pareret Deum, est et fuit miraculum miraculorum. Oportuit, ut sic dicam, feminam elevari ad quamdam æqualitatem divinam, per quamdam quasi infinitatem perfectionum et gratiarum ; quam æqualitatem creatura nunquam experta est. Unde, ut credo, ad illam abyssum imperscrutabilem omnium charismatum Spiritus sancti, quæ in beatam Virginem descenderunt in hora divinæ conceptionis, intellectus humanus, vel angelicus nunquam potuerunt attingere. Quod declarans angelus Gabriel, cum ab eo quæreret beata Virgo, et diceret : Quomodo fiet istud, quoniam virum non cognosco ? Respondit angelus se tantum mysterium ignorare, dicens : Spiritus sanctus superveniet in te, et virtus Altissimi obumbrabit tibi. Quod a me quæris, ignoro : sed æternæ sapientiæ Doctor, qui sibi solum hoc altissimum mysterium reservavit, te per illuminatissimam experientiam edocebit. (Id. Bern., ut supra, cap. 12.)

(2) Idem, ut supra, cap. 4.

Digitized by Google

tous les hommes et de tous les anges. Comme le Fils de Dieu est assis à la droite de la Majesté au plus haut des cieux, ayant été élevé autant au-dessus des anges que près d'eux est plus excellent le nom qu'il a reçu en héritage, dit saint Paul aux Hébreux : *Sedet ad dexteram Majestatis in excelsis : tanto melior angelis effectus, quanto differentius præ illis nomen hæreditavit*, 1, 3-4, nom qui atteste qu'il est vraiment Dieu par la grâce d'union ; de même la Mère de notre Seigneur Jésus-Christ, la glorieuse Marie, est élevée bien haut au-dessus des anges, puisque'elle a eu, de préférence à toutes les créatures, le nom de très-digne Mère. Ce qui fait dire au Prophète royal par une inspiration sur l'avenir : *Elevata est magnificentia tua super cœlos :* Votre magnificence, Seigneur, a été élevée au-dessus des cieux (Psal. 8, 2). C'est Marie qui est cette magnificence.

Marie, de qui est né Jésus, dit l'évangéliste saint Matthieu : *Maria, de qua natus est Jesus*, 1, 16. Ces paroles signifient, dit Cornelius a Lapide (1), que Marie est Mère de Jésus fait homme ; mais Jésus fait homme, étant uni hypostatiquement à Dieu, est Homme-Dieu. Et comme il n'y a qu'une personne en Jésus-Christ, qui est la personne divine, Marie est vraiment Mère de Dieu.

Le Verbe était Dieu, dit saint Jean : *Et Deus erat Verbum*, 1, 1.

Le Verbe s'est fait chair : *Verbum caro factum est* (ib. 1, 14).

Et c'est dans le sein de Marie que le Verbe-Dieu s'est incarné ; Marie est donc en toute vérité Mère de Dieu.

Marie Mère de Jésus ! Saint Thomas enseigne (2) que Dieu ne peut rien faire de plus grand que l'humanité de Jésus Christ et la maternité divine de l'auguste Vierge Marie. En effet, l'incarnation unit l'humanité à la divinité par l'union hypostatique ; et, d'autre part, la maternité divine est la consanguinité même avec Dieu. Par cette maternité, Marie est à Dieu ce qu'une mère est à son fils, et, s'il se peut, davantage ; car Marie est plus entièrement mère que les autres mères : les autres le sont de concert avec le père ; Marie est à la fois le père et la mère de Jésus, puisque seule elle le conçoit, seule elle l'engendre, non pas naturellement, mais surnaturellement, ce qui est bien plus parfait et plus intime.

Qu'une femme, dit saint Bernard (3), ait conçu et enfanté un Dieu, cela a été le plus grand des miracles ; car il a fallu, si je puis m'exprimer ainsi, que, par une infinité de perfections et de grâces, cette femme fût élevée à une sorte d'égalité divine, égalité que jamais créature n'avait reçue. Aussi je ne crois pas que l'esprit humain, ou même l'intelligence angélique, ait pu jamais pénétrer l'immensité de toutes les grâces que la bienheureuse Vierge a reçues du Saint-Esprit à l'instant de la concep-

(1) Comment. in Matth.
(2) Summa theol., 1 p., q. 25, art. 6 ad 4.
(3) Conc. 61, cap. 12.

Digitized by Google

tion divine. Saint Bernardin de Sienne, cité ci-dessus, exprime la même pensée.

Saint Antonin croit que la bienheureuse Vierge, dans la conception du Verbe, a vu l'essence même de Dieu, puisqu'elle le recevait en elle-même (1).

Saint Augustin et saint Thomas disent que saint Paul vit l'essence de Dieu lorsqu'il fut ravi jusqu'au troisième ciel. Mais si saint Paul reçut cette grâce, combien, à plus forte raison, la bienheureuse Vierge Mère de Dieu! Ce sentiment, dit Cornelius (*ut supra*), est celui d'un grand nombre de Pères, parmi lesquels il faut compter saint Bernard et une foule de théologiens. Saint Jean Damascène et saint Anselme enseignent que Marie, au moment où elle devint Mère du Verbe, reçut une claire révélation de sa prédestination et de sa future exaltation au-dessus de tous les chœurs des anges (2).

Heureux, ô Jésus, le ventre qui vous a porté et les mamelles que vous avez sucées! *Beatus venter qui te portavit, et ubera quæ succisti!* (Luc. 11, 21.) Ces paroles de l'Evangile font dire à Méthodius : Incomparable Vierge, vous contenez celui qui contient tout, vous portez celui qui porte tout d'une seule parole, vous possédez celui qui possède tout (3).

Servir Dieu, dit saint Bernard, c'est régner; le porter n'est pas un fardeau, mais un ornement. Vous, ô Marie, vous vêtez ce grand Dieu, et il vous revêt; vous le vêtez de votre chair, et il vous revêt de la gloire de sa majesté; vous prêtez un nuage au soleil, et il vous enveloppe de ses rayons : *Cui servire, regnare est; gestare hunc, non oneri est, sed amari. Et vestis eum, et vestiris ab eo; vestis eum substantia carnis, et vestit ille te gloria majestatis suæ; vestis solem nube, et sole ipsa vestieris* (4).

Quel trône glorieux que le trône où se tient le Verbe fait chair! quel char royal que celui qui le porte! s'écrie saint Grégoire de Nicomédie : *Thronum gloriosum, et regium vehiculum, quo vectum Verbum cum carne advenit* (5).

Si quelqu'un, dit saint Bernard, considère à quoi, dans l'incarnation, devait aboutir le consentement de Marie, il comprendra clairement que toute perfection, tant de l'âme que du corps, est renfermée dans le titre auguste de Mère de Dieu. Marie surpasse infiniment en mérite tout ce qu'on peut imaginer ou exprimer au-dessous de Dieu. Pour que Jésus-Christ, terme ineffable de toutes choses, s'incarnât dans son sein virginal, il a fallu qu'il trouvât en elle une perfection digne de lui (6).

(1) Summa theol., p. 4, tit. 15, cap. 17.
(2) De Dormit. Deiparæ. De Excellentia Virg., cap. 3 et 4.
(3) Orat. in Hyp.
(4) Serm. 7 in Psalt.
(5) Orat. de Præsent. B. Virg.
(6) Serm. 51, art. 3, cap. 9.

Digitized by Google

Le titre de Mère de Dieu, dit Cornelius a Lapide (1), l'emporte sur toutes les dignités possibles, comme l'or l'emporte sur le plomb et le ciel sur la terre. La maternité divine est une dignité incomparable et incompréhensible; car, ainsi que nous l'avons déjà dit, cette maternité est une étroite consanguinité avec Dieu. Par elle la bienheureuse Vierge est élevée si haut, qu'elle devient de l'ordre divin, et qu'elle a pour Fils consubstantiel, en tant qu'il est homme, le même Dieu que le Père a pour Fils consubstantiel, en tant qu'il est Dieu. C'est pourquoi, comme le Père dit au Verbe : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui : *Filius meus es tu, ego hodie genui te* (Psal. 11, 7). Marie peut lui dire : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui : *Filius meus es tu, ego hodie genui te.*

L'incompréhensible, dit saint Ambroise, opérait en sa Mère d'une manière incompréhensible : *Incomprehensibilis incomprehensibiliter operabatur in Matre.* Qu'y a-t-il de plus grand que la Mère de Dieu, qui a renfermé dans son sein la grandeur de la Majesté suprême ? Contemplez la dignité des séraphins, ils sont au-dessous de Marie ; Dieu seul est au-dessus d'elle (2).

Marie, dit saint Jean Damascène, a été Mère de Dieu selon la chair; son sein est le ciel dans lequel a habité celui qu'aucun lieu ne peut contenir : *Mater Dei secundum carnem fuit; cujus venter cœlum est, in quo habitavit is qui nullo loco capi potest* (3).

Marie est la créature qui a acquis le plus de mérites; car, pour arriver assez haut pour concevoir le Verbe, dit saint Grégoire le Grand, elle a élevé ses mérites au-dessus de ceux des anges et jusqu'au trône de Dieu : *Ut ad conceptionem Verbi pertingeret, meritorum verticem super omnes angelorum choros, usque ad solium Deitatis erexit* (4). Voilà pourquoi elle a été conçue de toute éternité dans l'intelligence divine comme chef-d'œuvre, pour être digne d'une pareille maternité; le monde n'était pas qu'elle était déjà.

Comme le Père, Marie a pour Fils la seconde personne de l'auguste Trinité. Le Verbe, qui a Dieu pour Père, a Marie pour Mère. Qu'est-ce donc que le titre de Mère de Dieu? quelle est cette dignité ? Etre Mère de Dieu, dit Cornelius a Lapide (5), c'est être en quelque sorte supérieure à Dieu; c'est concevoir et enfanter un Dieu; c'est lui donner l'essence humaine, sa propre substance, son corps, sa chair et son sang; c'est avoir sur lui les droits qu'une mère a sur son enfant, sur sa race; c'est le

(1) In Comment. sup. Matth.
(2) Serm. de B. Virg.
(3) De Laudibus Virg.
(4) Serm. de Nativit.
(5) Ut supra.

Digitized by Google

voir soumis comme un Fils, tellement qu'il vous appelle sa Mère, vous respecte, vous honore, vous aime comme sa Mère et vous obéisse. Dieu doit combler sa Mère de dons et de grâces, comme il convient à une Mère et à un Fils, Dieu de toute éternité; car l'honneur d'un fils est solidaire de celui de sa mère. Pour demeurer digne de son fils, il faut que la mère d'un roi soit reine; ainsi, pour être digne de Dieu, il faut que sa Mère soit mise en possession d'un pouvoir et d'honneurs presque divins. Il serait honteux pour un roi d'avoir une mère indigne de lui; il ne conviendrait point à un Dieu d'avoir une Mère qui ne serait pas ornée des vertus et des qualités qui conviennent à Dieu.

Sous Josué, le soleil s'arrêta; du temps d'Ezéchias, il rétrograda. Voici un prodige plus grand : une Vierge devient Mère de Dieu; l'éternel Soleil de justice descend dans le sein de Marie. Sous Moïse parut un buisson miraculeux qui brûlait sans se consumer et en conservant sa verdure; ici paraît une femme qui conserve sa virginité tout en devenant mère. Quoique desséchée, la verge d'Aaron fleurit; ici c'est la fleur de Jessé qui donne le fruit désiré des nations. Pharaon vit la verge de Moïse changée en serpent; ici nous voyons Dieu se faire homme et devenir semblable aux pécheurs. Le peuple de Dieu dans le désert vit la manne tomber du ciel chaque matin pendant quarante ans; ici nous voyons le Verbe descendre du ciel et s'incarner dans le sein de Marie. Elisée vit Elie s'élever dans les airs; ici nous voyons la nature humaine s'élever jusqu'à la Divinité et s'unir au Verbe éternel. C'est donc à juste titre que l'Eglise fait entendre dans ses chants sacrés ces paroles en l'honneur de la Mère de Dieu : Ayez pitié des pécheurs, vous qui avez enfanté votre saint Créateur au milieu de l'étonnement et de l'admiration de la nature entière : *Tu quæ genuisti, natura mirante, tuum sanctum Genitorem, peccatorum miserere* (1).

En dehors de l'union hypostatique du Verbe avec l'humanité, il n'y a pas d'union aussi étroite que l'union du Verbe avec sa Mère par l'incarnation; et Dieu, dit saint Thomas, ne saurait en établir une plus intime et plus sublime. On doit dire que l'humanité de Jésus-Christ, par cela qu'elle est unie à Dieu, et la bienheureuse Vierge, par cela même qu'elle est Mère de Dieu, ont une certaine dignité infinie, issue du bien infini, qui est Dieu; aussi ne peut-il rien exister de meilleur qu'eux, comme il n'est rien de meilleur que Dieu : *Dicendum quod humanitas Christi, ex hoc quod est unita Deo; et beata Virgo, ex hoc quod est Mater Dei, habent quamdam dignitatem infinitam ex bono infinito, quod est Deus; et ex hac parte, non potest aliquid fieri melius eis, sicut non potest aliquid melius esse Deo* (2).

(1) Hymn. *Alma Redemptoris.*
(2) 1 p., q. 15, art. 6 ad 4.

Digitized by Google

Emerveillé et comme hors de lui-même, à la pensée de l'honneur de la maternité divine, saint Bernard s'écrie : D'une et d'autre part, il y a de quoi s'étonner et crier au prodige : Dieu obéit à une femme, n'est-ce pas une humilité sans pareille? Une femme commande à un Dieu, n'est-ce pas une grandeur sans égale? *Utrinque stupor, utrinque miraculum, et quod Deus feminæ obtemperet, humilitas absque exemplo; et quod Deo femina principetur, sublimitas sine socia* (1).

Marie, Mère de Dieu, est la merveille des siècles, l'étonnement de la nature, le prodige de l'univers. O miracle nouveau, inconnu, qu'on n'avait jamais vu, et qu'on ne reverra jamais! Une femme est Mère du Verbe, le géant de l'éternité; ce grand Dieu ne se déshonore pas en devenant le Fils de Marie, et Marie n'est pas consumée par les rayons de la Majesté divine. Jésus-Christ est l'œuvre par excellence du Seigneur, la merveille qui éclate à tous les yeux : *A Domino factum est istud, et est mirabile in oculis nostris* (Psal. 117, 23). Jésus-Christ naît du Père dans les profondeurs du ciel; Jésus-Christ naît d'une Mère sur la terre. Il naît de l'éternité du Père et de la virginité de la Mère; il est engendré par le Père sans l'intermédiaire d'une mère, et par la Mère s'ans l'intermédiaire d'un père; il descend d'un Père qui ne connaît pas le temps, d'une Mère qui ne connaît pas d'homme; d'un Père principe de la vie, d'une Mère qui met fin à la mort; d'un Père qui règle l'ordre des jours, d'une Mère qui a rendu sacré le jour où un Fils lui est né, où un frère nous a été donné (2).

Dieu le Père, dit saint Anselme (3), n'a pas voulu que son Fils unique, très-cher, et égal à lui en tout, n'appartînt qu'à lui seul; mais il a voulu, dans la réalité de la chose, que ce même Fils fût le Fils unique très-cher et très-réel de la bienheureuse Marie : *Hunc tam unicum quam dilectissimum, et in omnibus omnino æqualem, non passus est remanere solummodo suum, sed eumdem ipsum voluit in rei veritate, esse beatæ Mariæ unicum, et dilectissimum et naturalem Filium.* Il y a donc une grande ressemblance entre le Père éternel et la Mère-Vierge. Le Père éternel engendre un Fils semblable à lui; qui donc lui est plus semblable que celle qui engendre le même Fils? dit Salazar (4)? C'est, si je ne me trompe, ce qu'a voulu dire saint Augustin dans un sermon sur l'Assomption, où, après avoir montré cette commune union de Marie et du Père éternel et du même Fils, il s'écrie aussitôt : Si je vous nomme la forme de Dieu, vous en êtes digne : *Si formam Dei te appellem, digna existis.* C'est-à-dire : Si dans cette chose unique je vous appelle très-semblable à Dieu le Père, vous êtes digne de ce nom.

(1) Serm. 2 super Missus est.
(2) Cornelius a Lapide, Comment. in Evang. Lucæ.
(3) Lib. 2 de Excellentia Virg., cap. 3.
(4) Pro Immunitate Virg. ab originali, cap. 28.

Digitized by Google

Dieu, dit saint Denis d'Alexandrie (1), a paru dans la chair, né de la femme, lui engendré du Père avant tous les siècles. Le Verbe s'est fait chair; il est au milieu d'un grand nombre de mères, mais une seule, la Vierge seule, fille de la vie, a engendré le Verbe vivant et qui existe par soi, incréé et Créateur. Marie est l'unique et la seule Vierge qui l'a conçu et enfanté corporellement. Elle est unique fille de la vie : *Una et sola filia vitæ.* Pesez, dit Salazar (2), l'énergie de ces paroles : *une* et *seule.* Elle n'a point de compagne, car tous nous sommes par nature enfants de colère, comme le dit l'Apôtre; mais Marie est la fille de la vie : *Filia vitæ.*

Ecoutez saint Bonaventure : Et d'où me vient ce bonheur que la Mère de mon Seigneur vienne à moi? s'écrie Elisabeth (Luc. 1, 43). Car ceci est très-louable et très-admirable, qu'une femme soit la Mère de Dieu. Depuis que Marie est devenue la Mère de Dieu, l'infinie miséricorde du Seigneur a paru aux yeux de tous. La Vierge Marie aussi, à cause de sa dignité maternelle, doit être aimée, vénérée; on doit aller à elle en toute confiance comme à la Mère de la miséricorde infinie (3).

Vous êtes bénie entre les femmes : *Benedicta tu in mulieribus* (Luc. 1, 28). Elle est vraiment bénie, la Vierge qui possède l'ornement de la virginité avec la dignité de Mère, dit saint Pierre Chrysologue. Elle est vraiment bénie, celle qui mérite la grâce de la divine conception en gardant la couronne de l'intégrité. Elle est vraiment bénie, celle qui reçoit la gloire du germe divin, et qui reste reine de toute chasteté. Elle est vraiment bénie, celle qui est plus grande que le ciel, plus forte que la terre, plus immense que le globe. Car seule elle contient le Dieu que le monde ne peut contenir. Elle porte celui qui porte l'univers, elle engendre son Créateur, elle nourrit celui qui nourrit tout ce qui vit : *Vere benedicta, quæ fuit major cœlo, fortior terra, orbe latior; nam Deum quem mundus non capit, sola cepit. Portavit eum qui portat orbem, genuit Genitorem suum, nutrivit omnium viventium Nutritorem* (4).

Celui que le monde entier ne peut renfermer, Dieu, se fait homme dans les entrailles de Marie, dit saint Ildefonse. Celui qui remplit le ciel et la terre; celui dont le ciel est le trône et la terre l'escabeau de ses pieds (Is. 56); celui qui a mesuré les eaux dans le creux de sa main, et qui, la tenant étendue, a pesé les cieux, qui soutient de trois doigts la masse de la terre (Is. 40, 12); celui-là, la Vierge sainte l'enveloppe de langes et le place dans une crèche (5).

Marie a conçu de Dieu, elle a enfanté de Dieu, dit le même saint; elle

(1) In epist. adversus Paulum Samosatenum.
(2) De Immunitate Virg. ab originali, c. 41.
(3) Expositio in 2 cap. Lucæ.
(4) Serm. 143 de Annuntiat.
(5) Serm. 1 de Assumpt.

Digitized by Google

met au monde un Fils sans l'homme, Vierge sans tache, Mère sans tache, Mère de celui dont le Père est Dieu. Le Fils de la charité paternelle est la couronne de votre chasteté, ô Vierge bienheureuse; la sagesse du cœur paternel est le fruit de votre sein virginal. Vous, fleur, vous avez donné la fleur; vous, Vierge, vous avez donné l'Epoux vierge, la couronne des vierges. Vous êtes la plus chérie du Seigneur; sans nuire à votre intégrité, vous êtes la Mère du Sauveur; vous avez mérité de porter le Seigneur de toutes choses, et seule, ô Vierge, d'allaiter le Roi des anges, d'illuminer le monde de la splendeur de vos vertus, d'éclairer les cœurs de la lumière de la justice, parce qus vous brillez toujours de la splendeur de la grâce, et vous n'êtes souillée d'aucune tache. Je vous salue donc, Reine des vierges, rose du printemps, vallée des lis. Je vous salue, pleine de la grâce céleste, pleine de Dieu, pleine de gloire. Les lis des vierges vous environnent, les récompenses des vertus vous suivent, ô Vierge de Dieu, Vierge intacte. Vous êtes cette lumière éclatante qui décore le ciel et les astres; vous êtes la tour blanche d'ivoire, la rose pourprée; vous êtes la terreur des démons, vous êtes le salut et l'honneur des hommes, la Mère de Dieu, la couronne des vierges; qu'après le Seigneur un honneur sans fin vous soit rendu (1).

Nous lisons dans saint Cyrille d'Alexandrie (premier canon, approuvé par le concile d'Ephèse) : *Si quis non confitetur Deum esse secundum veritatem Emmanuel, et propter hoc Dei Genitricem sanctam Virginem, anathema sit :* Celui qui ne confesse pas que Dieu, selon la vérité, est Emmanuel (c'est-à-dire Dieu avec nous, Dieu fait homme), et que pour cela la sainte Vierge est Mère de Dieu, qu'il soit anathème.

C'est être hérétique que de nier que la bienheureuse Vierge est Mère de Dieu, dit saint Thomas : *Hæreticum est negare beatam Virginem esse Matrem Dei* (2).

Marie est la Mère très-digne du Seigneur, dit saint Bonaventure (3). La Mère du Seigneur, mère et vierge, est une Mère très-digne d'un tel Fils; elle est la Mère d'un Fils qui est infiniment digne d'elle. Elle est celle que Dieu n'a pu faire plus grande. Dieu pourrait faire un monde plus vaste, Dieu pourrait faire un ciel plus grand, Dieu ne pourrait pas faire une Mère plus grande que la Mère de Dieu : *Ipsa est qua majorem Deus facere non posset. Majorem mundum posset facere Deus, majorem cœlum posset facere Deus, majorem Matrem quam Matrem Dei non posset facere Deus.* Ce qui fait dire à saint Bernard (4) : Il ne convenait pas que Dieu eût une autre Mère que la Vierge, et il ne convenait pas que la

(1) Prologus in Corona B. Virg. Mariæ, cap. 15.
(2) 3 pars Summæ, q. 3, art. 4.
(3) Speculi B. Mariæ Virg., lect. 10.
(4) Homil. 2 super Missus est.

Digitized by Google

Vierge eût un autre Fils qu'un Dieu, parce qu'il n'y en a point d'aussi grande parmi les mères que Marie, ni d'aussi grand parmi les fils que le Fils de Dieu : *Nec enim decebat Deum alia mater quam Virgo, nec Virginem alius Filius quam Deus; quia nec major inter matres, nec major inter filios nasci potuit.* Cette Mère est la fleur de la miséricorde, continue saint Bonaventure, la Mère du Soleil de justice, la Mère de la source de la sagesse, la Mère du Roi de gloire. Elle est, dis-je, la Mère de celui dont la miséricorde nous donne l'amour, dont la justice nous donne la crainte, dont la sagesse nous instruit, dont la gloire nous procure l'espérance. Marie est aussi véritablement notre amour par sa miséricorde, notre crainte par sa justice, notre science par sa sagesse, notre espérance par sa gloire; de manière qu'elle dit par l'Ecclésiastique, 24 : Je suis la Mère de la belle charité, et de la crainte, et de l'intelligence, et de la sainte espérance : *Ego Mater pulchræ dilectionis, et timoris, et agnitionis, et sanctæ spei.*

O bienheureuse Marie, très-digne de toute louange, s'écrie le bienheureux abbé Alcuin (1), qui nous a procuré un tel et si grand Rédempteur! O glorieuse Mère! ô heureux baisers imprimés sur les lèvres du divin Enfant suçant votre lait! Cet Enfant, qui, dans vos bras, se réjouissait et vous caressait comme étant sa vraie Mère, est le vrai Seigneur qui règne dès l'éternité. Celui qui vous a faite est né de vous; celui qui fait sortir l'eau du rocher pour désaltérer son peuple est né de vous; celui qui apparaît à Moïse dans le buisson miraculeux, et qui lui donne sa loi sur le mont Sinaï, est né de vous. Il est né de vous, celui qui fait germer la verge d'Aaron et lui fait produire du fruit. Il est né de vous, celui qui marche sur les eaux, et qui sort du tombeau comme un lion, et qui monte victorieux au ciel. Il est né de vous, celui dont les anges désirent contempler la face. Il est né de vous, celui qui donne la vie éternelle à ceux qui croient en lui. O heureuse femme, l'allégresse des anges, le désir des saints, toute louange est au-dessous de vos mérites. Soyons attentifs : en effet, cette Mère de Dieu est plus élevée que le ciel, plus profonde que l'abîme. C'est donc à juste titre qu'elle est appelée la Souveraine des anges, la terreur des enfers et la Mère des nations.

Marie, Mère de Dieu, dit saint Proclus, archevêque de Constantinople, dans un discours qu'il fit au concile d'Ephèse le jour de la naissance du Sauveur, est le pur trésor, l'ornement et l'honneur de la virginité, le cabinet du divin mariage qui a été célébré entre les deux natures, l'illustre lieu de la réconciliation générale du monde, le lit nuptial du Verbe éternel.

L'Evangile dit une grande parole sur la sainte Vierge : Marie, de qui est né Jésus : *Maria, de qua natus est Jesus* (Matth. 1). Car c'est le mot

(1) Serm. de Nativit. perpetuæ Virg. Mariæ.

Digitized by Google

qui jusqu'à présent étonne les hommes et les anges, dit saint Bernard (1), qui leur fait baisser les yeux, et qui est la source et la mesure de toutes les perfections qui se retrouvent en la Vierge.

Le même Jésus, Fils de Marie, enseigna un jour cette divine leçon à sainte Catherine de Gênes, l'avisant que, lorsqu'elle réciterait l'*Ave Maria*, elle prît pour guide le mot de *Jésus* qui s'y trouve, comme celui qui lui devait fournir les sentiments d'honneur, de respect et d'amour nécessaires pour parler comme il faut à une Souveraine telle que Marie (2).

Saint Thomas remarque fort à propos qu'à cette occasion les saints évangélistes, qui, mieux que tous les autres, ont su les qualités de la très-sacrée Vierge, comme secrétaires d'état de son Fils, ne lui donnent pour l'ordinaire d'autre titre que celui de Mère de Jésus (3).

Toutes les excellences de Marie tirent de là leur origine. Qu'on l'appelle et qu'on la considère comme Souveraine de l'univers, comme un océan de grâces, comme un chef-d'œuvre de gloire, comme l'honneur du ciel et de la terre, l'abrégé des œuvres de Dieu, la demeure choisie de la sainte Trinité, le principe de notre bonheur, la porte du ciel, la merveille du monde ; qu'on épuise pour elle toutes les formules de la louange, que la pensée humaine s'élève à sa plus sublime hauteur pour célébrer Marie, il en faut toujours revenir à ce mot : *Marie, de qui est né Jésus*, comme au principe, et avouer que toutes ces excellences dépendent de ce titre de Mère de Jésus, de Mère de Dieu.

Qui sera celui, dit le P. Poiré (4), qui, pour nous faire comprendre quelque chose des grandeurs de la Mère de Dieu, nous donnera l'entrée dans le saint des saints, c'est-à-dire dans le sanctuaire du sacré cœur de Jésus? Car par l'excellence de Jésus-Christ on reconnaît l'excellence de sa divine Mère. Qui nous déclarera les merveilles du mystère caché de toute éternité dans la plus secrète pensée de l'Ancien des jours et dans le sein propre du Père éternel, du mystère qui s'est accompli dans la plénitude des temps, pour être l'objet de la foi des peuples, l'ancre de leurs espérances, la cause de leur salut et l'accomplissement de la gloire de Dieu au monde? Qui nous représentera la gloire de l'Unique de Dieu, plein de grâce et de vérité, qui fut montrée au disciple bien-aimé? Qui nous expliquera les paroles du fils du tonnerre, que jusqu'à présent le monde n'a pas entendues? Qui nous racontera la grandeur de ce Verbe qui était au commencement dans Dieu et qui était Dieu lui-même, par qui toutes choses ont été faites, et sans qui rien n'a été fait? Qui nous fera entendre ce que veut dire un Dieu qui soutient un homme, un homme qui subsiste en Dieu; un homme qui est Dieu, et un Dieu qui

(1) Serm. in Signum magnum.
(2) Vitæ ipsius cap. 6.
(3) 3 p., q. 28, art. 3.
(4) 1re étoile, chap. 1.

Digitized by Google

est homme; l'œuvre singulière que Dieu a faite, et qui seule à un parfait rapport à l'excellence de son ouvrier; œuvre qui est le triomphe de l'amour, le trésor de la sagesse et le miracle de la puissance; œuvre qui est le milieu de l'être créé et de l'incréé, où Dieu s'est lui-même enclos pour faire partie de son ouvrage et pour le relever par-dessus tous les ouvrages de ses mains; l'échelle mystérieuse qui joint la terre au ciel et le ciel à la terre? Qui nous fera monter les échelons des perfections incompréhensibles qui se trouvent en l'une et en l'autre de ces natures? Qui nous parlera dignement de la filiation divine de Jésus, de sa puissance suprême et de l'éternité de son empire? Qui nous dira comment nous connaîtrons en lui la majesté de la divine essence, la distinction des personnes divines, la profondeur de ses conseils; comme il est la sagesse adorable, la parole ineffable, l'image admirable du Père éternel, son Verbe divin, par qui il parle et à soi-même et à ses créatures, et l'idée de toutes choses créées; comme il émane de lui sans dépendance et sans indigence; comme il a en soi la plénitude de l'Etre incréé; comme il est un principe avec lui et par lui d'une personne divine; comme il est la lumière éternelle de la lumière éternelle, lumière en son essence et en sa personne procédante comme la lumière et la splendeur du Père?

Qui nous dira comment, selon son humanité, il est le principe et l'exemplaire de la divinité créée, pour parler avec Dieu même, qui nous fait l'honneur de nous appeler dieux et les enfants du Très-Haut : *Ego dixi: dii estis, et filii Excelsi omnes* (Psal. 81, 6); comment, en cette qualité, il a reçu une nouvelle essence dans le sein de sa Mère par l'opération temporelle du Saint-Esprit, à qui, en qualité de Dieu dans le sein de son Père, par une opération éternelle, il communiquait l'essence qui est sans nul commencement; comment, parmi toutes les créatures, il entre seul dans l'état de filiation divine, non adoptive, mais naturelle; comment il est saint par la même sainteté qui rend Dieu saint et le Saint des saints; comment il est le centre, le cercle et la circonférence de toutes les émanations de Dieu hors de soi-même, et le trône de gloire et de grandeur où la Divinité habite uniquement et corporellement, comme le dit le grand Apôtre : *In ipso inhabitat omnis plenitudo Divinitatis corporaliter* (Coloss. 2, 9)? Qui nous ouvrira les trésors de la sagesse et de la science qui sont cachés en cet Homme-Dieu? Qui nous racontera ces souffrances divinisées et ces prodiges humanisés, ces actions divinement humaines et humainement divines qui se retrouvent en lui seul? Qui nous fera sonder les abîmes de sa grâce, où puisent et puiseront à jamais tous les élus de Dieu? Qui nous dénombrera tous les effets qu'elle a produits dans le ciel des saints, et dans la terre des justes et des pécheurs? Qui nous étalera les merveilles de cette qualité qui, en tous ses usages, n'est autre que sainteté? Qui nous fera voir le beau des beaux, le grand des grands, le bon des bons, l'époux des âmes choisies, le souverain Pontife des en-

Digitized by Google

fants de l'Eglise, le Roi de la gloire et les délices de l'univers? A qui me fera part de ces secrets je promets réciproquement de dire les merveilles de la Mère de Dieu, les merveilles qu'on n'a jamais ouïes. Car enfin Marie n'est autre que la digne Mère de Jésus, comme Jésus est l'adorable Fils de Marie. Mais tandis que nous n'en saurons pas davantage qu'il s'en découvre par la vue de la foi, il ne se faut pas étonner si tout ce qu'on met en avant de ce titre nonpareil est moindre que ce que nous désirerions en savoir. Car il faut de nécessité succomber devant ces grandeurs et reconnaître avec humilité que ce sont lettres closes pour nous. A qui des anges Dieu a-t-il jamais dit (c'est saint Paul qui parle) : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui : *Filius meus es tu, ego hodie genui te* (Hebr. 1, 5)? Et moi, j'ose répéter après lui : A qui d'entre les anges le Sauveur dit-il jamais : Vous êtes ma Mère, vous m'avez engendré aujourd'hui? Et quiconque ne pourra pas répondre à la première demande se trouvera bien en peine de satisfaire à la seconde.

A la même mesure des grandeurs et des excellences de Jésus se doit mesurer tout ce qui se dit des grandeurs et des excellences de Marie, Mère de Jésus. Car si l'argument de saint Paul est pressant pour nous tous, que celui qui nous a accordé son propre Fils ne nous refusera rien, il l'est sans comparaison davantage pour Marie, à qui il a donné son Fils d'une manière très-singulière et incommunicable à tout autre. Et si le Père doit se montrer si libéral envers sa Fille, le Fils ne le doit pas moins être envers sa Mère.

Marie est un vaisseau d'élection, c'est-à-dire une créature singulièrement élue de Dieu pour être l'instrument choisi des merveilles qu'il devait faire tant sur la terre que dans le ciel.

Pour l'éclaircissement du droit d'aînesse de la Mère de Dieu, il faut d'abord présupposer que, comme elle ne subsiste point autrement, dans le dessein de Dieu et dans l'ordre des créatures, qu'en qualité de Mère du Sauveur, de même la prédestination de notre Seigneur Jésus-Christ, dont parle saint Paul aux Romains, 1, 4, renferme tellement la bienheureuse Vierge, que sans elle il lui est impossible d'avoir son effet. En sorte que Jésus-Christ et Marie sont joints inséparablement ensemble en fait de prédestination; et comme Marie n'est autre que Vierge et Mère de Dieu dans le projet immuable de l'éternité, ainsi Jésus ne s'y trouve point autrement que comme Fils de l'homme, c'est-à-dire comme Fils de la Vierge, Fils de Marie par la lignée d'Abraham et de David, à qui la promesse du Messie a été faite par le Saint-Esprit. Les mêmes assurances que nous avons de Jésus, nous les avons de Marie par les mêmes témoins, les mêmes endroits, le même Esprit de vérité. Le grave docteur Tertullien le publiait en ces termes : Tournez-vous de quelque côté que vous voudrez, il faut que vous demeuriez d'accord que celui qui est du sang de David a pris

Digitized by Google

chair de Marie, et que celui qui a pris chair de Marie est de la race de David (1). Tous les saints Pères enseignent la même chose.

En second lieu, il faut présupposer que non seulement la prédestination de la sainte Vierge est renfermée dans celle de son Fils, mais de plus que celle-ci est le modèle de celle-là. Cette maxime est prouvée par l'autorité de l'Eglise, de plusieurs grands docteurs qui attribuent à la Mère les mêmes paroles que le Saint-Esprit a employées pour nous représenter l'élection éternelle du Fils. La raison dit aussi qu'elle lui devait ressembler autant qu'il est possible à une pure créature. Les qualités de Fille, de Mère et d'Epouse de Dieu, de compagne et de coopératrice du Sauveur dans l'œuvre de notre rachat, de gouvernante, de médiatrice, d'avocate générale et de protectrice de l'Eglise, de Reine de l'univers, de Mère commune de tous les élus, et tant d'autres titres, le demandent ainsi. Le dessein que Dieu avait de faire deux chefs-d'œuvre de nature, de grâce et de gloire, le requérait. Marie n'aurait jamais été, si Dieu ne se fût pas fait homme; elle est un ouvrage fait expressément pour le Verbe incarné et pour nulle autre fin qui ne soit subordonnée à celle-ci. La création de Marie n'a été résolue qu'après la détermination prise du rachat du monde, et afin seulement qu'elle servît au Rédempteur de mère, d'épouse et de compagne. Il faut dire non seulement qu'elle lui doit tout ce qu'elle est, en termes de nature, de grâce et de gloire, mais encore qu'elle a été tirée sur lui comme sur l'original avec lequel elle doit avoir la plus étroite ressemblance qui puisse exister dans une simple créature. C'est le sujet pour lequel si souvent, dans les Cantiques, il l'appelle sa sœur, sa toute belle, sa parfaite et sa bien-aimée. C'est la raison qui lui fait avouer qu'elle seule, parmi une multitude d'autres, lui a blessé le cœur, l'a fait descendre sur la terre. C'est pourquoi il a mis en elle tant de perfections et tant de grandeurs, que le ciel et la terre en sont dans le ravissement.

Sion dira : L'homme et l'homme est né en elle : *Et dicet Sion : Homo et homo natus est in ea* (Psal. 86, 5). C'est-à-dire, selon l'emphase du redoublement hébraïque, l'homme sans égal. C'est-à-dire, comme l'explique saint Augustin (2), l'homme qui a été avant nous et qui a été fait après nous. C'est-à-dire, comme remarque saint Jean Damascène (3), l'homme qui est créateur et créature tout ensemble, mortel et immortel, visible et invisible, fini et infini. C'est-à-dire l'homme qui est éternel au sein de son Père, lors même qu'il sort dans le temps du sein de sa Mère; l'homme qui est là-haut le Roi de gloire, tandis qu'il prend nos misères ici-bas; l'homme qui est assis au ciel sur le trône de sa majesté en même temps

(1) Lib. de Carne Christi, cap. 22.
(2) In Psal. 86.
(3) Orat. 1 de Dormit. Virginis.

Digitized by Google

qu'il est cloué sur la croix; l'homme qui vit en même temps qu'il expire; l'homme qui peut tout en même temps qu'il souffre tout; l'homme qui est adoré des anges tandis qu'il est injurié des hommes; l'homme qui juge ceux qui le condamnent, qui prépare la vie à ceux qui lui donnent la mort, et qui fait les plans d'un monde nouveau quand le vieux semble vouloir prendre fin. C'est-à-dire le Dieu qui souffre, et l'homme qui est impassible; l'homme qui est Dieu, et le Dieu qui est homme; l'homme qui est dans Dieu, et le Dieu qui est dans l'homme. C'est l'homme et l'homme qui est né de la Vierge. C'est le grand mot, et celui qui emporte tout. Car, étant destinée à être Mère de Dieu, tout lui était dû, et la plénitude des grâces était tout à fait convenable à son état. Toutes les rivières entrent dans la mer, dit le Sage, et elle ne regorge pas cependant; de même toutes les grâces sont reçues en l'âme de Marie sans qu'elles excèdent la dignité de Mère de Dieu. Vous étonnez-vous qu'elle soit pleine de grâces, dit saint Grégoire (1), puisque en elle se retrouve le trésor de toutes les grâces du monde?

Cependant David s'avance et dit que Dieu lui-même en a jeté les fondements: *Et ipse fundavit eam Altissimus* (Psal. 86, 5). C'est la devise qui se voit en lettres d'or sur le frontispice de cette sainte maison; par où chacun peut entendre qu'il ne se faut pas étonner si ce bâtiment est une merveille du monde, puisque l'Architecte de l'univers y a mis la main et y a lui-même gravé ses armes et son nom. Mais spécialement il est dit qu'il en a jeté les fondements, afin que nul ne doutât que la Vierge n'ait été très-éminente en grâce dès les premiers commencements. Le Verbe divin l'aimait déjà au sein de sainte Anne, dit saint Laurent Justinien (2), et dès lors il l'honorait comme sa Mère, la voyant prévenue d'une très-grande bénédiction et digne d'avoir le Saint-Esprit pour maître. D'où le Docteur Angélique, saint Thomas, infère (3) que quoique, au point de sa première sanctification, elle n'eût pas encore le titre et le grade de Mère de Dieu, néanmoins, puisqu'elle avait la nomination du ciel et l'aveu de la très-sainte Trinité, elle ne pouvait être disposée à recevoir cet honneur que par la plénitude de la grâce. Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, dit le prince des apôtres à Jésus-Christ: *Tu es Christus Filius Dei vivi* (Matth. 16, 16), et après cela il crut avoir tout dit. De même (4) voulez-vous comprendre en peu de paroles tout ce qui se peut concevoir de grand et de sublime de la glorieuse Vierge? dites-lui: Vous êtes Marie, la Mère du Dieu vivant; car cette dignité de Mère est la juste mesure et la forme de toutes ses grandeurs. Il est impossible de monter plus haut; vous arriverez par ce moyen au trône de la Divinité. Et, comme dit le bienheureux

(1) Serm. 1 de Annuntiat.
(2) Serm. de Nativit. B. Virginis.
(3) 3 p., q. 27, art. 5.
(4) Le P. Poiré, 4e traité, chap. 2.

Digitized by Google

Méthodius (1), vous la verrez en certaine manière marcher avec Dieu sous un même dais impérial, par le privilége de la relation maternelle qu'elle a avec lui. Servez-vous de ces deux mots : Marie, Mère de Dieu, et recueillez toutes les autres pensées et tout ce qu'on peut dire sur cette auguste Vierge. Si vous la contemplez en sa majesté et sa gloire, concevez la majesté et la gloire de la Mère de Dieu. Si vous vous la figurez comme sainte, comme admirable, comme puissante, comme bonne, ayez devant les yeux la sainteté, la puissance, la beauté, les merveilles et les privilèges de la Mère de Dieu. Car en cette façon vous ne rencontrerez rien en elle qui ne cause en vous des extases d'étonnement et des ravissements d'amour. Adorons en silence ce qu'il vaut mieux révérer avec une sainte simplicité que de le scruter avec une curiosité présomptueuse.

C'est l'ordinaire, dans les grands, riches et majestueux palais, que ceux qui y entrent, à mesure qu'ils pensent avoir tout vu et qu'ils ont le pied sur la porte pour en sortir, commencent alors seulement à voir des choses nouvelles, et ils sont doucement forcés de rentrer dans l'intérieur pour contempler à nouveau, et comme s'ils ne l'avaient pas vu encore, tout ce qu'ils en avaient déjà considéré. Me voici dans la même disposition. Marie est au-dessus de tout ce qu'on peut dire et concevoir d'elle. C'est une mine inépuisable, un océan sans fond et sans rives, un abîme insondable. Vous croyez avoir tout examiné, tout dit, tout épuisé; vous n'avez pas encore commencé.

Enfin, puisque chacun est en vérité ce qu'il est devant Dieu et pas davantage, et que la Sagesse éternelle ne se peut tromper en l'estime qu'elle fait de la valeur des choses, où pourrions-nous aller chercher une conception plus juste et plus convenable aux grandeurs de la Mère de Dieu que dans l'entendement divin, où sont les vraies images et les idées substantielles des œuvres qu'il a produites ? Les philosophes et les théologiens enseignent avec saint Thomas (2) que la vérité de chaque chose ne peut mieux être déclarée que par un rapport de conformité avec le premier entendement, qui est celui de Dieu. L'entendement de Dieu est le miroir essentiel de toutes les œuvres qu'il a créées, miroir où leur perfection paraît beaucoup plus parfaitement qu'en elles-mêmes; de sorte que c'est là-dedans, et non autre part, que les bienheureux esprits les regardent lorsqu'ils veulent former un vrai jugement : d'où vient que souvent ils font fort peu de cas de ce que nous admirons éperdument, et, au contraire, qu'ils prisent grandement ce dont nous faisons fort peu d'état. Je sais bien qu'il ne nous est pas possible de pénétrer par une claire vue dans le secret de cette lumière inaccessible; mais ne pourrions-nous pas néanmoins, par certaines ouvertures, en découvrir quelque petit rayon ? Car, si nous

(1) Orat. de Hypapante.
(2) Oppuc. 44, cap. 2, in fine.

Digitized by Google

connaissons l'estime que Dieu fait des personnes par l'emploi qu'il leur donne et par l'office auquel il les destine, ne sommes-nous pas forcés d'avouer qu'ayant jugé la très-sacrée Vierge digne d'être la Mère de son Fils unique, dignité qui est la plus éminente qui puisse être communiquée à une pure créature, il a montré par là qu'il l'estimait plus qu'aucune pure créature? Que dirai-je de l'honneur qu'il a voulu lui être rendu, ensuite de l'état qu'il en a fait et des témoignages qu'il en a donnés? Qui ne voit par là quel cas il faut que nous fassions de ce beau vase d'honneur qu'il a réservé pour un si excellent usage, et que depuis il n'a cessé d'embellir et d'enrichir jusqu'à ce qu'il l'ait vu accompli et digne de recevoir le Verbe éternel uni à notre nature? Qui ne juge que toutes nos pensées sont trop basses et nos conceptions trop grossières pour en former une idée qui approche quelque peu d'un si grand sujet? Partant faisons en ce point ce que nous sommes contraints de pratiquer en plusieurs autres mystères de notre foi; croyons ce que nous ne saurions comprendre, et, par l'estime que nous faisons de Dieu, prisons ce que lui-même prise, quoique nous n'en connaissions pas bien la valeur.

Venez maintenant, et condamnez d'abord votre infidélité, vous qui jusqu'à présent n'avez eu qu'un sentiment commun de la grandeur de cette incomparable Princesse. Considérez quel tort vous avez fait à ses mérites, et combien vous avez été contraire au jugement des saints docteurs, de l'Eglise et de Dieu même, et partant combien peu vous lui avez été agréable, honorant si peu celle qu'il honore tant.

N'auriez-vous point par hasard été du nombre de ceux qui, entendant les beaux éloges que les docteurs catholiques lui décernent et les merveilles qu'ils en prêchent, disent secrètement en leurs cœurs que c'est aller trop avant, et que c'est une exagération d'orateur ou d'écrivain, ou une dévotion trop simple des bonnes gens du temps passé; qu'à la vérité la Vierge est grande en dignité, en sainteté et en crédit auprès du Tout-Puissant, et qu'elle est véritablement Mère de Dieu; mais qu'au reste, puisqu'elle n'est qu'une créature, il faut être plus modéré à la louer, et que lui donner toute sorte d'excellence, c'est outrepasser les bornes de la raison et ne pas se souvenir de la gloire et de l'honneur que nous devons à Dieu seul? Si cela est, tenez pour assuré que votre mal ne vient d'autre part que de n'avoir pas bien estimé le fond des grandeurs de la Mère de Dieu. Corrigez désormais l'idée que vous en avez eue, la remettant au point de la vérité, et ayant conçu en votre esprit la vraie estime que vous devez faire de l'inestimable dignité de Mère de Dieu, vous verrez et confesserez franchement que comme ce serait un blasphème de donner à la créature ce qui appartient à Dieu seul, ainsi c'est un sacrilége de dénier à cette incomparable Souveraine une des perfections qui sont au-dessous de Dieu. Et je m'assure qu'après lui avoir humblement demandé pardon du passé, vous joindrez votre cœur et votre langue aux af-

Digitized by Google

fections ravissantes de tous les saints pour dire par proportion ce que l'Ecclésiastique dit des grandeurs de Dieu même : Bénissez la Mère de Dieu et glorifiez-la tant que vous pourrez, car elle est au-dessus de toute louange; exaltez-la de toutes vos forces, et ne craignez nullement de vous élever trop haut, car vous serez toujours bien éloignés de l'honneur et de la gloire qu'elle mérite.

En second lieu, cette même estime condamnera l'irrévérence, fille de l'une des sœurs de l'infidélité, c'est-à-dire de la mauvaise coutume ou bien d'une lâche et mortelle appréhension de ce que nous croyons. Car de là vient qu'en parlant à la sainte Vierge, en la priant, nous le faisons avec peu de respect. On dit que, pour connaître un homme spirituel bien uni avec Dieu, il ne faut que savoir de lui comment il se comporte en ses menues dévotions, et avec quel soin il s'acquitte de certains petits devoirs qui se rencontrent plusieurs fois le jour, quoiqu'en passant et à des heures intermittentes; car, s'il les fait attentivement et d'un cœur dévot, c'est un signe indubitable qu'il vit en la présence et en l'amour actuel de son Dieu. De même on connaîtra l'estime et le cas que chacun fait de la Vierge incomparable, et l'amour qu'il lui porte, par le respect et le sentiment avec lesquels il lui paye le tribut ordinaire des petits services qu'il lui a voués.

Finalement cette reconnaissance produira en nous une grande estime de tout ce qui concerne son service, et fera que nous nous sentirons honorés d'être parmi ses moindres serviteurs; que nous nous glorifierons plus du moindre titre de sa maison que des plus grandes dignités que les autres poursuivent avec tant d'ambition en la cour des grands; que nous ferons plus de cas d'être ses esclaves que d'être hauts et puissants seigneurs des hommes; enfin que nous tiendrons à plus grand honneur de servir à sa chapelle ou à son autel que d'avoir l'entrée du cabinet du plus grand monarque du monde. C'est ce que nous comprendrons mieux sans comparaison dans le beau jour de l'éternité, qui éclairera nos ténèbres, et où la pratique nous découvrira de merveilleux secrets que jamais nous ne pénétrerions avec la seule spéculation (1).

La vérité est, dit Suarez (2), que la bienheureuse Vierge est vraiment et proprement Mère de Dieu, comme cela a été défini dans les conciles d'Ephèse et de Chalcédoine, et fréquemment dans d'autres. Mais pour prouver cette vérité par des principes propres, il faut avancer plusieurs choses.

Que la bienheureuse Vierge soit vraiment la propre Mère de cet homme, c'est-à-dire du Christ, cela est formellement dit en saint Jean : *Et erat Mater Jesu ibi :* Et la Mère de Jésus était là, 2, 1. Et en saint Luc, 2, 43 :

(1) Idem, ibid.
(2) Q. 27, art. 1, sect. 1.

Digitized by Google

Et unde hoc mihi ut veniat Mater Domini mei ad me? Et d'où me vient ceci, que la Mère de mon Seigneur vienne à moi? Et ces autres paroles: Et Siméon dit à Marie sa Mère (Mère de Jésus) : *Simeon dixit ad Mariam Matrem ejus* (Luc. 2, 34).

Premièrement, il est certain que la bienheureuse Vierge fut choisie et prédestinée de toute éternité, soit pour la grâce, soit pour la gloire, soit aussi pour la dignité de Mère de Dieu, et cela avant tous ses mérites prévus. Secondement, la bienheureuse Vierge est prédestinée à une si grande grâce et gloire parce qu'elle est choisie pour être la Mère de Dieu. Une telle grâce et gloire a été donnée à la bienheureuse Vierge pour être disposée comme cela convenait à la Mère de Dieu; donc elle fut choisie pour une si grande grâce et gloire parce qu'elle était préélue pour être la Mère de Dieu. En troisième lieu, je conclus de là que la bienheureuse Vierge est choisie tant pour la maternité que pour une telle gloire, par soi et absolument avant la prévision du péché originel.

Marie, Mère de Dieu, n'est point séparée de son Fils, même dans l'élection divine : *Mater non fuit a Filio disjuncta etiam in electione divina* (1).

Pour être Mère de Dieu, dit Vincent Contenson (2), Marie a été élue par nature d'abord avant d'être élue pour le comble ineffable de la grâce, des mérites et de la gloire, parce que celui qui veut procéder avec ordre veut la fin avant les moyens. Or, tous les excellents dons ont été donnés par Dieu à Marie comme un moyen efficace, et les disposant et conduisant pour la gloire de la maternité de Dieu ; car Dieu la remplit d'une abondance infinie de tous les biens, parce qu'il convenait que sa Mère fût ainsi comblée de grâces. C'est pourquoi il voulut que Marie fût la montagne placée au sommet des montagnes, pour la préparer pour être la maison du Seigneur. C'est pourquoi la mesure de ses grâces est sans mesure. Aussi Pierre de Celle assure que tout ce qu'on peut dire de Marie est infiniment au-dessous du nom et de la dignité de Mère de Dieu : *Quidquid de Maria dixeris, infinite minus est nomine ac dignitate Dei Matris* (3). C'est en ce sens que les Pères disent que Marie a été faite pour être la Mère de Dieu. Donc la prédestination de Marie pour être Mère de Dieu a été avant la prévision de ses mérites et avant sa prédestination pour la grâce et la gloire. Et ceci prouve que la maternité de Dieu surpasse tous les mérites et tous les vœux ; et quoique quelques mérites de congruité aient précédé son exécution, cependant aucun mérite n'a pu déterminer son élection pour être Mère de Dieu.

Cela n'empêche pas que la maternité accordée n'ait sa raison dans le

(1) Id., ut supra.
(2) Lib. 10, dissert. 6, cap. 2, speculatio 2.
(3) Lib. de Pan., cap. 21.

Digitized by Google

prix des mérites, puisque le décret absolu et efficace de quelque effet présuppose nécessairement le décret de l'existence du principe et de la cause d'un tel effet, puisqu'il répugne que l'effet se produise avant sa cause. Mais cela, dis-je, n'empêche pas qu'alors même que la cause pour l'ordre de l'exécution précède l'effet, cependant l'effet qui doit être produit, à raison de la fin et dans l'ordre de l'intention, ne soit avant, puisqu'il meut l'agent à produire l'effet.

Il est de foi que Marie est Mère de Dieu, dit Mgr Malou, évêque de Bruges (1). L'impie Nestorius a osé nier ce dogme, mais l'Eglise catholique l'a défini dans le troisième concile œcuménique célébré à Ephèse en 431. Or, la maternité divine suppose en Marie, à un moment donné, une union non seulement morale, mais physique, mais naturelle, mais substantielle avec la Divinité. Cette union physique, naturelle, substantielle avec la nature divine suppose et exige dans la créature qui en est gratifiée une sainteté aussi intime, aussi parfaite que cette union même, c'est-à-dire une sainteté physique, naturelle et substantielle.

Qu'on se reporte par la pensée au moment où le Verbe éternel a pris notre chair dans le sein de Marie, et que l'on se demande quelle communication intime exista alors entre le Verbe incarné, entre le Saint des saints et la bienheureuse Vierge qu'il avait choisie pour sa Mère. Quand on réfléchit, dit un savant prélat, à l'union intime qui existe entre un enfant et sa mère, à cette communauté de vie qu'ils ont ensemble tant que la naissance de l'enfant ne les a pas séparés ; et quand ensuite, contemplant le mystère adorable qui s'est consommé dans le sein de Marie, on se dit que pendant neuf mois la personne divine dont cette Vierge divine était la mère a vécu de sa respiration, de son sang, de sa vie, et que, pour cela même, Marie a pu, dans la sublimité de son privilége, dire au Fils de Dieu comme Dieu le Père : Vous êtes mon Fils, je vous ai engendré aujourd'hui ; alors on se demande s'il est possible que ce souffle, que ce sang, que cette vie aient été, même pour un instant, souillés par le péché (2).

Si la nature humaine, substantiellement unie en Jésus-Christ à la divinité, a été substantiellement sanctifiée et en quelque sorte divinisée par cette union substantielle avec la nature divine ; si l'âme et le corps de Jésus-Christ n'ont jamais pu subir la moindre souillure du péché, la moindre difformité spirituelle, ni déplaire à Dieu sous quelque rapport que ce soit, ne doit-on pas conclure, dit le même prélat, qu'une impossibilité, non pas identique, mais semblable, doit se trouver en celle qui a été si intimement, si merveilleusement, si parfaitement unie à la divinité par la maternité divine? La conséquence est évidente.

(1) Sur la sainte Vierge, 2e vol.
(2) Mgr Parisis, instruction pastorale du 2 juillet 1849.

Digitized by Google

Puisque l'humanité du Sauveur a été sanctifiée substantiellement par son union naturelle avec la divinité, la personne de la sainte Vierge a dû participer aussi à une sanctification intime et parfaite. Quand Marie fut conçue, la chair de Jésus fut conçue; le mystère de l'incarnation commença. La chair de Marie et la chair de Jésus ne sont qu'une chair. La chose est si manifeste, que les saints Pères n'ont pas hésité à dire que, dans la sainte Eucharistie, Dieu nous donne à manger la chair de Marie. Le Sauveur, dit saint Augustin (1), a pris sa chair de la chair de Marie, et il nous a donné la chair de Marie à manger pour notre salut : *De carne Mariæ carnem accepit, et ipsam Mariæ carnem nobis manducandam ad salutem dedit.* La chair, dit Pierre de Blois, qui est née de la Vierge est la même qui est consacrée aujourd'hui par la parole de vie (2).

La croyance générale attribue à la sainte Vierge une véritable parenté avec les trois personnes de la sainte Trinité, une noblesse spirituelle, non seulement céleste, mais encore divine. Il est reçu dans le langage de l'Eglise, et cela de temps immémorial, d'appeler la sainte Vierge tout à la fois Fille de Dieu, Mère de Dieu et Epouse de Dieu, et de lui attribuer, à ces titres divers, les grâces les plus extraordinaires, les plus prodigieuses. Comme Fille du Père, Marie obtint l'exemption du péché originel ; comme Mère du Fils, elle fut honorée de la maternité divine ; comme Epouse du Saint-Esprit, elle mérita la virginité perpétuelle, et mit son Fils au monde sans rien perdre de son intégrité.

Les trois personnes de la sainte Trinité ont donc accordé chacune à Marie un privilége spécial, afin de resserrer les liens de parenté et d'accroître le degré de noblesse spirituelle de cette créature unique, choisie pour devenir l'instrument des plus grands mystères qu'elles devaient opérer dans le monde. Comme Créateur, Dieu le Père la créa dans l'état d'une sainteté parfaite : elle obtint ainsi une origine pure et sans tache ; comme Rédempteur incarné, Dieu le Fils la choisit pour sa Mère et l'honora du titre sublime de Mère de Dieu ; comme sanctificateur, l'Esprit saint la choisit pour son Epouse et lui conserva intacte sa virginité. Ces trois prérogatives dominent tous les dons de la munificence divine envers Marie, et ils constituent dans leur ensemble le triple diadème, si je puis parler ainsi, que lui offrit la sainte Trinité pour lui témoigner son affection toute divine.

Mais, outre ces bienfaits prodigieux, Marie a reçu de Dieu, sans aucun doute, toutes les faveurs qui y sont naturellement annexées. Tout ce que l'amour paternel peut faire pour une fille bien-aimée, tout ce que l'amour filial peut offrir à une tendre mère, tout ce que l'amour d'un bon époux peut présenter à une épouse chérie, Marie l'a reçu des trois personnes di-

(1) In Psal. 98.
(2) Tract. de Eucharistia, cap 1.

Digitized by Google

vines. Sous le triple rapport de Fille, de Mère et d'Epouse de Dieu, la sainte Vierge a été élevée jusqu'à une certaine égalité avec le Père, jusqu'à une certaine supériorité sur le Fils, et jusqu'à une certaine intimité avec le Saint-Esprit. Une créature formée pour de pareilles destinées doit être noble par sa naissance, souveraine par son origine, belle de sa nature, admirable dans toute sa personne. Tout en elle, tout autour d'elle doit être si saint, si parfait, si accompli, qu'elle soit digne de la sainte Trinité, qui l'a choisie pour la coopération de ses mystères, qui l'a associée à ses œuvres et à sa gloire (1).

Après avoir indiqué les rapports généraux, continue le même auteur, qui existent entre Marie et la sainte Trinité, jetons un regard rapide sur les rapports spéciaux qui existent entre elle et chacune des trois personnes divines.

Dieu le Père compte dans sa famille deux sortes d'enfants : il y a d'abord son Fils éternel, engendré de sa nature, consubstantiel et en tout égal à lui-même ; il a ensuite de nombreux enfants adoptifs que lui engendre la grâce.

Nous tous qui sommes devenus enfants de Dieu par le baptême, nous avons acquis le droit de lui dire : Notre Père qui êtes aux cieux, et nous espérons le royaume du ciel comme un héritage.

Cependant on ne peut pas dire de nous ce qu'on dit du Fils de Dieu selon la nature : par exemple, qu'il est le Fils unique de Dieu, le premier né de Dieu. Ces expressions, qui sont rigoureuses quand on les applique au Verbe éternel, ne peuvent être appliquées, dans aucun sens vrai, à aucun de nous pauvres mortels.

Parmi les enfants d'Adam, il n'y a qu'une seule personne à laquelle on puisse les appliquer en vérité et à qui l'Eglise les ait appliquées en effet, et cette personne est la bienheureuse Vierge Marie.

En Orient comme en Occident, les saints docteurs ont dit d'elle, et d'elle seule, qu'elle est l'enfant de Dieu par excellence, qu'elle est la fille unique de Dieu, la première née de Dieu, absolument comme ils l'ont dit du Verbe éternel. Ils ont donc évidemment reconnu en Marie une filiation divine, inférieure, il est vrai, à celle du Verbe, mais bien supérieure à la nôtre, une filiation qui occupe entre la nôtre et celle du Verbe un milieu unique, plus rapproché en quelque sorte de Dieu que de nous, absolument comme ils ont admis, en l'honneur de la sainte Vierge, un culte spécial qui occupe, quant à la dignité, le milieu entre le culte que nous rendons à Dieu et le culte que nous rendons aux saints.

Mais en quoi cette filiation mitoyenne consiste-t-elle?

Toute filiation divine a pour base la sainteté. Comme Fils de Dieu selon sa nature, le Verbe est le rayonnement de sa gloire, la figure de sa subs-

(1) Mgr Malou, sur la sainte Vierge, chap. 2, art. 1 et 2.

Digitized by Google

tance (Hebr. 1, 3), l'image de sa sainteté, le reflet substantiel de tous ses attributs. Et comme toute la substance divine n'est qu'un océan de pureté, de perfection, de sainteté, le caractère essentiel de la filiation du Verbe est la sainteté en tout égale à celle de son Père. C'est pour ce motif que les saints Pères l'ont appelé le Saint des saints, et que le Saint-Esprit, au moment de son incarnation, lui a donné le nom de Saint par excellence (Luc. 1, 35).

La filiation divine adoptive, qui est notre partage, consiste aussi dans la sainteté. Nous devenons enfants de Dieu quand la grâce sanctifiante rétablit dans nos âmes la ressemblance spirituelle et surnaturelle avec Dieu que le péché y avait effacée.

Maintenant en quoi la filiation divine de Marie s'élève-t-elle au-dessus de la nôtre? comment se rapproche-t-elle de celle du Fils de Dieu?

Il est aisé de voir que Marie est fille de Dieu à plus de titres que nous, parce qu'elle a reçu infiniment plus de grâces que nous, et qu'elle ressemble par conséquent beaucoup mieux que nous à notre Père céleste. La filiation divine est donc en elle de beaucoup plus parfaite qu'en nous.

Mais comment se rapproche-t-elle de la filiation éternelle du Verbe? Ce n'est certainement point par la multitude des grâces qu'elle comprend, par la perfection qu'elle a atteinte; car, sous ce rapport, aucune comparaison n'est possible entre la filiation divine de Marie et celle du Verbe. Il y a entre ces deux filiations, quelque rapprochées qu'on les suppose, toute la distance qui sépare le Créateur de la créature. Le seul trait de ressemblance que l'on puisse y découvrir, mais qui est frappant, c'est la perpétuité qui est commune à l'un et à l'autre, à chacun selon la condition du sujet.

Nous tous enfants d'Adam, nous ne parvenons à la filiation adoptive de Dieu qu'après avoir été les ennemis de Dieu et les amis de Satan. Marie seule, à l'exemple du Verbe, a toujours été l'amie de Dieu, elle n'en a jamais été l'ennemie; son existence tout entière appartient à Dieu, comme celle du Verbe. En ce sens, elle est vraiment, parmi les enfants des hommes, la première née, la fille unique de Dieu; car seule, de la postérité d'Adam, elle a été l'enfant de Dieu dès l'instant de sa création, absolument comme le Verbe a été le Fils de Dieu dès le premier instant de sa procession divine, de toute éternité.

La perpétuité de la filiation divine est le seul trait qui assimile rigoureusement la filiation de Marie à celle du Verbe, et qui soit vraiment commun à la filiation divine du Fils de Dieu et de la Mère de Dieu, le seul caractère qui distingue essentiellement la filiation divine de Marie de la filiation divine des autres enfants adoptifs de Dieu, et qui constitue pour Marie une filiation vraiment unique.

La bienheureuse Vierge a un autre rapport intime avec Dieu le Père, qui n'est ni moins merveilleux, ni moins significatif.

Digitized by Google

Si, d'une part, Dieu le Père est le seul principe éternel de la procession du Verbe dans le ciel, d'autre part, Marie est le seul principe temporel de l'incarnation du Verbe sur la terre. Ce que Dieu le Père est pour son Fils unique dans l'éternité, Marie l'a été dans le temps. Par la maternité divine, elle est devenue avec Dieu le Père un co-principe du Dieu fait homme. De là nous inférons à bon droit que Dieu le Père a dû communiquer à Marie les qualités de sa paternité céleste, afin qu'elle pût engendrer dignement, selon la chair, dans le temps, celui qu'il engendre de toute éternité en lui-même. C'est la doctrine antique des Pères, doctrine qui, en assimilant et en associant Marie à la première personne de la sainte Trinité pour produire le Verbe dans le mystère de son incarnation, nous donne l'idée la plus sublime de sa dignité et de sa sainteté. Si le Dieu trois fois saint n'a pas conservé pure et intacte l'origine de la créature bienheureuse qu'il avait choisie pour devenir le principe de l'origine terrestre de son Fils, il s'est fait à lui-même une cruelle injure; il a méconnu tous les droits de son Fils. La première condition requise pour que Marie pût continuer en quelque sorte sur la terre, comme Mère de Dieu, les fonctions de la paternité céleste que Dieu le Père possédait de toute éternité, c'était la sainteté parfaite d'origine et une pureté perpétuelle.

Cette qualité était d'autant plus nécessaire en Marie, que la bienheureuse Vierge constituait vraiment avec Dieu le Père la famille naturelle de Jésus-Christ. Le Sauveur n'avait point de mère au ciel, ni de père sur la terre; ce n'est qu'en unissant Marie à Dieu le Père qu'il possédait deux parents. La sainte et incomparable Vierge se trouve donc en réalité placée seule à côté de Dieu le Père pour servir de Mère à son Fils.

Les rapports intimes qui existent entre Marie et son divin Fils, et qui nous indiquent le haut degré de sainteté dans lequel la bienheureuse Vierge a été créée, résultent de deux faits faciles à établir : le premier, que le Fils de Dieu a créé et doté lui-même sa Mère; le second, qu'il l'a beaucoup aimée.

Quoique postérieur à sa Mère, selon la nature humaine, le divin Sauveur lui est antérieur comme Dieu. Il a précédé Marie non seulement par son existence divine dans le ciel, mais aussi sur la terre, en préparant lui-même le mystère de son incarnation.

L'Eglise, par l'organe de ses saints docteurs, a distingué trois processions ou naissances du Verbe incarné. Dieu l'a produit d'abord dans son sein de toute éternité; il l'a produit et manifesté une seconde fois à la création du monde, lorsqu'il le choisit pour modèle et pour instrument de ses œuvres. Sa sagesse éternelle fut alors l'image de toutes les créatures, et la puissance du Verbe en fut la cause efficiente. Enfin Dieu a produit son Fils en l'introduisant dans le monde, lorsqu'il revêtit l'humanité dans le sein de Marie.

Les deux processions ou naissances qui ont précédé cette dernière ont

Digitized by Google

toujours été considérées comme des préparations sublimes à celle-ci. Le Verbe, depuis surtout qu'il eut créé le monde et qu'il eut été promis à notre premier père comme Sauveur, trouva ses délices à habiter parmi les enfants des hommes et à préparer lui-même sa venue dans le monde. Il apparut en personne aux patriarches, il suscita les prophètes, il montra et expliqua au peuple d'Israël de nombreuses figures, images frappantes de sa personne, révélations symboliques de ses mystères, promesses obscures de la future rédemption, et tout cela afin que son arrivée dans le monde futur fût mieux connue et plus vivement désirée.

Mais si le Verbe de Dieu prépara de tant de manières l'admirable mystère de son incarnation, a-t-il oublié ce qu'il y avait de plus important dans ses préparatifs, la création de sa Mère? Dieu avait choisi et prédestiné sa Mère de toute éternité; il l'a créée lui-même, il l'a créée pour lui, il l'a créée digne de lui ; il lui a conféré toutes les grâces, toutes les faveurs, tous les dons nécessaires pour qu'elle fût à la hauteur de ses sublimes destinées. Il l'a créée si parfaite, selon l'âme et selon le corps, selon la nature et selon la grâce, qu'en naissant d'elle il lui ressemblât, et qu'en lui ressemblant il pût être parfait. La loi de la nature veut que les enfants ressemblent à leurs parents. Afin que cette loi ne fût point démentie à la naissance du Fils de Dieu, la Mère de Dieu fut créée dans un état de sainteté si parfaite, qu'elle porta dès lors et toujours en elle-même, comme l'a remarqué un ancien docteur, la parfaite image de son divin Fils.

L'amour de Jésus envers sa Mère, voilà la vraie mesure de grâces dont il la combla. Certes, celui qui a commandé aux hommes d'aimer leurs parents et de leur faire tout le bien possible, afin de vivre longuement sur la terre, n'a pas manqué lui-même à ce précepte. En créant sa Mère, il l'a constituée héritière de tous ses trésors. D'après les lois humaines, les parents héritent de leurs enfants auxquels ils survivent. La loi du ciel n'a point d'autre règle. Il a aimé sa Mère d'un amour tout divin; il ne lui a donc rien refusé, il lui a tout accordé (1).

Si la bienheureuse Vierge Marie a été associée à Dieu le Père pour donner l'existence à l'Homme-Dieu, en ce sens que Dieu le Père était en lui le principe de la nature divine et Marie le principe de la nature humaine, il est vrai de dire aussi que la sainte Vierge a été associée au Saint-Esprit pour former l'humanité du Sauveur, et qu'elle a constitué avec la troisième personne de la très-sainte Trinité, à qui l'incarnation du Fils de Dieu est spécialement attribuée, un seul principe générateur dont le terme a été l'humanité sainte de Jésus-Christ.

A ce titre, Marie a toujours été honorée du nom d'Epouse du Saint-Esprit et considérée comme la bien-aimée de la troisième personne de la sainte Trinité.

(1) Id., ibid., chap. II, art. 4.

Digitized by Google

Il est bien certain qu'à l'instant où l'ange salua la bienheureuse Vierge Marie, ombragée de la puissance du Saint-Esprit, elle acquit un nouveau, un immense degré de sainteté, une abondance de grâces qui mit le comble à tous les dons antérieurs. L'Esprit saint épuisa en elle toutes les ressources de son tout puissant amour. A cet égard jamais le moindre doute ne fut soulevé dans l'Eglise (1).

C'est ainsi que l'auguste Vierge Marie est la Fille spéciale du Père, la vraie Mère du Fils et l'Epouse vierge, chérie et sacrée du Saint-Esprit.

Il y a en Dieu trois paternités : la paternité créatrice. Ce fut un acte de cette paternité puissante que celui qui féconda le néant et fit éclore l'univers. Dans la reproduction des êtres qu'il créa une première fois, Dieu n'est pas moins Père, dit Auguste Nicolas (2); car c'est lui qui a mis en eux cette vertu de reproduction.

Mais ce n'est pas là toute la paternité de Dieu; c'est une paternité créatrice en tant qu'elle donne la vie, mais non en la tirant de sa propre substance, non en engendrant, non en se reproduisant. Dieu est Père d'une autre paternité, d'une paternité génératrice. Par sa paternité créatrice, il fait, il crée la vie dans l'univers; par sa paternité génératrice, il engendre la vie dans un être qui est le fruit de sa propre substance, sa sagesse, son Verbe, dont la génération est éternelle, et par qui, à l'image de qui il a fait et conserve la vie en toutes choses. Ainsi ces deux paternités génératrice et créatrice s'enchaînent d'une manière merveilleuse. Par sa paternité génératrice, Dieu est éternellement Père du Verbe qui jaillit incessamment de ses entrailles, et par ce Verbe, créant la vie dans l'univers, il acquiert une paternité créatrice, qui est comme un rejaillissement de sa paternité génératrice.

Il est une troisième paternité de Dieu, qui tient de la paternité créatrice et de la paternité génératrice : c'est la paternité adoptive, par laquelle nous sommes faits enfants de Dieu en Jésus-Christ. Dans l'ordre de la création et de la nature, nous sommes enfants de Dieu en tant qu'il nous a donné la vie comme à tous les êtres, et qu'il nous l'a donnée à son image et à sa ressemblance par un privilége particulier; mais nous ne sommes pas enfants de Dieu en tant qu'engendrés de Dieu, participant de sa vie divine, associés à sa félicité, héritiers de son royaume, jouissant de tous les droits de la filiation naturelle et légitime. En ce sens, Dieu n'a qu'un Fils unique engendré, *unigenitus*, qui est le Verbe. Ainsi que, par ce Verbe incréé, nous avons été créés à la vie de toutes les créatures, par ce même Verbe incarné, par Jésus-Christ, nous sommes élevés de cette condition de créatures à la dignité d'enfants de Dieu, comme il l'est lui-même; c'est-à-dire engendrés, non pas proprement, mais adoptive-

(1) Ibid., art. 5.
(2) *Le Plan divin*, 1re partie, livre 3, chap. 2 : Marie Epouse du Père.

Digitized by Google

ment, et, prodige de grâce! identiquement quant aux effets, comme en toute filiation adoptive, tellement que d'*unigenitus* le Fils de Dieu devient *primogenitus* par rapport à nous, ses frères, ses cohéritiers, ne faisant qu'un avec lui, et par lui avec Dieu, dieux nous-mêmes en quelque sorte comme lui : *Ego dixi : dii estis* (Psal.).

Telles sont les trois paternités de Dieu, génératrice, créatrice, adoptive. Celle-ci s'enchaîne aux deux autres et en termine le dessein ; car elle élève le rejaillissement de la paternité de Dieu dans la création à la hauteur de la source, et elle l'y fait en quelque sorte rentrer par la vertu de cette grâce de Jésus-Christ qui devient en celui qui la reçoit une fontaine d'eau jaillissant jusqu'à la vie éternelle (Joan. 4, 5-14).

Or, la sainte Vierge est en communication avec cette triple fécondité de Dieu; elle y coopère, et par là elle peut être appelée d'une manière supérieure l'Épouse du Père céleste, de qui procède toute paternité.

La très-sainte Vierge ne coopère pas à la fécondité génératrice de Dieu en tant qu'il engendre éternellement son Verbe, mais en tant qu'il l'engendre temporellement.

Assurément, dit Bossuet (1), lorsque le Saint-Esprit est survenu en Marie et que la vertu du Très-Haut l'a couverte de son ombre, le Père céleste n'a fait autre chose que verser son Fils unique de son sein, où il le portait, dans le sein de Marie, et l'engendrer d'une nouvelle façon; d'où l'ange infère: C'est pourquoi le Saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils du Très-Haut (Luc. 1, 35). Fils donc, non adoptif, mais propre; de sorte que ce Saint, qui est Dieu et homme, fut un seul Fils naturel de Dieu. C'est pourquoi lui-même exprimait sa double nativité par un seul mot, disant: Je suis sorti de mon Père et venu dans le monde (Joan. 16, 28). Le même de son Père éternellement et de l'homme temporellement, sorti et venant dans le monde; sur quoi saint Hilaire dit : Etant venu du Père, parce qu'il est sorti de Dieu, cette sortie de Dieu est sa naissance proprement dite (2). Non qu'il manque quelque chose à son éternelle nativité, mais que, demeurant le même par son avénement dans le monde, il devient par extension homme et Fils de l'homme.

Ainsi la naissance temporelle du Fils de Dieu n'est qu'une extension de sa naissance éternelle. Par conséquent (3), Marie est sa Mère par une extension de la paternité de Dieu, mais de sa paternité créatrice, dont le fond est le néant, et qui est commune à toutes les créatures. En outre, ce n'est pas d'une paternité immédiate; car c'est à travers les générations de nos pères qu'elle agit. Mais la paternité à laquelle Marie se trouve associée est cette paternité propre de Dieu dont la substance est Dieu lui-

(1) Supplenda in Psalmos, in psal. 11, 7.
(2) Lib. 9 de Trinitate, n° 30.
(3) Auguste Nicolas, ut supra.

Digitized by Google

même engendrant de toute éternité un Fils semblable à lui, paternité unique, personnelle, qui n'admet personne à sa participation, et qui, reculée dans la sublime profondeur de l'être, en est l'acte perpétuel et immanent. C'est par la vertu immédiate de ce même acte, de cette paternité génératrice de Dieu que Marie est Mère d'une maternité unique dans le temps, comme cette paternité est unique dans l'éternité, et qui, associée immédiatement à celle-ci sans l'intermission d'aucune autre, est une maternité divine et virginale. C'est par cette maternité auguste que la paternité génératrice de Dieu s'est produite dans le temps et s'est découverte aux regards des hommes. Leur fruit est le même, le Verbe, Fils de Dieu seul dans l'éternité, de Dieu et de Marie seule dans le temps; de sorte qu'en le donnant ainsi au monde, conjointement avec le Père éternel, on peut dire, avec le cardinal de Bérulle, qu'elle est la Mère par indivis de celui dont il est éternellement le Père, et qu'ils ont à eux deux un seul Fils.

Après cela, ô Marie, dit Bossuet (1), quand j'aurais l'esprit d'un ange et de la plus sublime hiérarchie, mes conceptions seraient trop ravalées pour comprendre l'union très-parfaite du Père éternel avec vous. Vous associant à sa génération éternelle, il vous a faite Mère d'un même Fils avec lui. Il a voulu que vous fussiez la Mère de son Fils unique et être le Père du vôtre. O prodige! ô abîme de charité! quel esprit ne se perdrait pas dans la considération de ces complaisances incompréhensibles qu'il a eues pour vous, depuis que vous lui touchez de si près par ce commun Fils, le nœud inviolable de votre sainte alliance, le gage de vos affections mutuelles que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre : lui, plein d'une divinité impassible; vous, revêtue, pour lui obéir, d'une chair mortelle?

C'est de cette manière sublime, sainte et tout à fait étrangère à nos basses imaginations qu'on peut dire que Marie est l'Epouse du Père, considéré dans sa plus sublime paternité, sa paternité génératrice (2).

Elle l'est encore comme associée à sa paternité adoptive, cela est évident.

Jésus-Christ, Fils unique de Dieu et de Marie en tant que Fils naturel, en est le premier né en tant que chef des élus, ses frères, ses membres, ses cohéritiers. Et cette filiation adoptive n'est pas un accident, mais le but propre de l'incarnation du Verbe. Marie n'a engendré le Fils de Dieu dans le temps que pour donner à Dieu des enfants dans l'éternité, que pour le rendre Père des élus. C'est ainsi par Marie que Dieu est Père, non seulement du Verbe incarné, mais de toute la race des

(1) 11e sermon pour la fête de la Nativité de la sainte Vierge.
(2) Aug. Nicolas, ut supra.

Digitized by Google

chrétiens. Cette paternité adoptive de Dieu vient se greffer sur sa paternité génératrice, et le titre d'Epouse, qui convient à Marie par rapport à celle-ci, doit par conséquent s'étendre à celle-là.

Cette sublime alliance doit s'étendre enfin jusqu'à la paternité créatrice de Dieu.

Le plan divin de la création se rapporte tout entier à Jésus-Christ. Dieu n'a créé le ciel et la terre, les anges et les hommes, et tout ce qui existe, que comme un accompagnement de Jésus-Christ, fin capitale de ses œuvres, et qui en a commandé toute l'ordonnance. Le Christ, en ce sens, est la raison de tout. D'où il suit qu'en donnant au monde, conjointement avec le Père céleste, le Fils de Dieu, Marie a donné la raison créatrice du monde. Et elle l'a donnée sciemment, volontairement, puisque, dans cet auguste mariage de Dieu avec la nature humaine, le consentement de la très-sainte Vierge a été sollicité. A travers les quatre mille ans qui séparent la création de l'incarnation, et qui ne sont rien aux yeux de celui devant qui un jour est comme mille ans et mille ans comme un jour (Petri 2ª, 3, 8), il faut donc voir un rapport de conjonction entre le *Fiat* de Dieu qui a créé le ciel et la terre, et le *Fiat* de Marie qui en a conçu le Seigneur et l'héritier; entre l'Esprit de Dieu qui planait sur l'abîme d'où devait sortir le monde de la nature, et le même Esprit qui est survenu en Marie comme sur un autre abîme de néant volontaire et d'humilité, d'où est sorti le monde de la grâce. C'est sous l'inspiration d'un même dessein que la paternité créatrice, la paternité génératrice et la paternité adoptive de Dieu se sont ainsi manifestées, et Marie, se trouvant immédiatement associée à la plus auguste de ces paternités, se trouve l'être ainsi aux deux autres.

La personne humaine est exaltée dans la sainte Vierge à un degré qui n'est pas égal à celui où la nature humaine est exaltée en Jésus-Christ, mais qui est aussi rapproché que possible, et semble y confiner, comme dit saint Thomas: *Attigit fines Divinitatis.*

Permettez-moi, Seigneur, s'écriait le cardinal de Bérulle, de vous adresser mes vœux et mes félicitations sur cette qualité que vous établissez au ciel et sur la terre de Mère du Très-Haut, et qu'en mes dévotions et pensées je suive votre conduite admirable en cette œuvre; car vous y associez à vous-même la très-sainte Vierge, vous l'élevez à opérer avec vous, et à opérer l'œuvre de vos œuvres; et comme vous associez une nature humaine à l'une de vos personnes divines, vous voulez aussi associer une personne humaine à l'une de vos œuvres divines. Contemplant donc cette œuvre, ô Trinité sainte, et y trouvant cette Vierge en société avec vous, je la contemple et révère après vous, et je la contemple et révère comme la personne la plus haute, la plus sainte et la plus digne de votre grandeur et de votre amour qui sera jamais; je la contemple et révère comme celle qui surpasse en hautesse, en dignité et en sainteté

Digitized by Google

toutes les personnes humaines et angéliques, même considérées toutes ensemble (1).

Avoir conçu, dit Thomassin, avoir enfanté Dieu est une si grande chose, que, si devenir Homme-Dieu est plus grand encore, toutefois l'on peut dire que ce titre suréminent, l'Homme-Dieu le doit à la Mère qui l'a conçu et enfanté : *Genuisse ac peperisse Deum tanti est, ut fieri Deum et si pluris sit, ita pluris tamen sit fieri Deum, ut hoc ipsum tamen gignenti parientique debeatur* (2).

La conception, la naissance, l'enfance de Jésus-Christ, sont environnées d'un grand éclat où la maternité divine de Marie est en lumière : l'annonciation, la visitation, la nativité, l'Epiphanie, la circoncision, la purification, et surtout la soumission de Jésus à Marie, font éclater les merveilles de la maternité de l'auguste Vierge.

La chair de Jésus-Christ est la chair de Marie, dit saint Augustin : *Caro Christi, caro Mariæ.* Le cardinal de Bérulle observe que cette assimilation est bien plus étroite et bien plus éminente que, dans l'ordre naturel, les rapports de l'enfant avec sa mère. Car premièrement, dit-il, la chair de Jésus-Christ est la chair de Marie, parce qu'elle est sienne, c'est-à-dire une portion de la sienne. Secondement, parce qu'elle est toute sienne, c'est-à-dire sans qu'aucun père selon la chair y ait pris part. Troisièmement, parce qu'elle a été prise et tirée de sa chair par l'effort très-puissant, très-précieux et très-divin, non d'un amour humain ou spirituel seulement, mais de l'amour incréé, qui est le Saint-Esprit. Quatrièmement, elle est plus que sienne; car nous pouvons dire que Marie a eu deux sortes de chair, celle qu'elle a reçue de sa mère Anne, et celle qu'elle a communiquée au Fils de Dieu, et qu'elle aime beaucoup plus celle-ci que celle-là, qu'elle est plus vivante en celle-ci qu'en celle-là, comme étant la plus pure et la plus exquise partie d'elle-même (3).

Toutes les grandeurs, toutes les gloires que nous révérons en Marie (4), toutes celles qu'on peut imaginer et par-delà, sont renfermées dans ce seul petit mot : *Deipara*, Mère de Dieu, Mère de Jésus, que nous lisons dans tout le cours de l'Evangile. Ce seul mot : Mère de Jésus, contient tout, et jamais tous les chœurs des anges ne pourront entièrement le dérouler.

Si nous ne le sentons pas, ce n'est pas sur Marie, c'est sur Jésus, sur Dieu, au fond, que porte notre insensibilité, puisque c'est sur Jésus, sur Dieu que porte cette grandeur de Marie : le sens chrétien, le sens religieux est affaibli en nous.

Si nous ne le sentons pas de nous-mêmes, au moins apprenons-le de

(1) *Elévations à la très-sainte Vierge.*
(2) De Incarnat. Verbis, lib. 2, cap. 3.
(3) Des Souffrances de la Vierge compatissante à son Fils.
(4) Aug. Nicolas, chap. 2 : Explication de l'obscurité de Marie.

Digitized by Google

Luther : Etre Mère de Dieu, dit-il, est une prérogative si haute, si immense, qu'elle surpasse tout entendement. Nul honneur, nulle béatitude ne saurait approcher d'une élévation telle que d'être, dans l'universalité du genre humain, l'unique personne supérieure à toutes, n'ayant pas d'égale dans cette prérogative d'avoir avec le Père céleste un commun Fils. Dans cet unique mot donc tout honneur est contenu pour Marie, et personne ne pourrait publier à sa louange des choses plus magnifiques, eût-il autant de langues qu'il y a de fleurs et de brins d'herbe sur la terre, d'étoiles dans le ciel et de grains de sable dans la mer (1).

L'Evangile (2), en nous disant que Marie est Mère de Jésus, épuise donc par ce seul mot, si nous le comprenons, tout ce qu'on peut dire de plus grand à la gloire de Marie. Il l'élève à une hauteur que tous les hommes de l'univers ne peuvent atteindre.

Les deux grands et admirables effets du consentement de Marie (3) furent, d'un côté, la production de Jésus-Christ, Dieu et homme, chef-d'œuvre de la toute-puissance divine, et, d'un autre côté, cette sublime et incomparable dignité de Mère de Dieu acquise dès lors à Marie.

Et quelle union, quelle intimité prodigieuse cette maternité n'établit-elle pas entre Marie et Dieu! Pour préciser cette merveilleuse relation, on peut dire, comme l'Ange de l'Ecole, que Marie avait une consanguinité avec le Christ en tant qu'homme, une affinité avec le Christ en tant que Dieu, et que, par l'opération de cette maternité bienheureuse, elle confinait à la Divinité : *Propria operatione attigit fines Divinitatis.*

Saint Bonaventure dit que la qualité de Mère de Dieu est le dernier effort de la toute-puissance divine, et par conséquent qu'elle est infinie, puisqu'elle épuise en quelque façon la puissance de Dieu. Et saint Thomas vient appuyer ce sentiment sur la parole même de l'ange disant à la Vierge que la vertu du Très-Haut la couvrirait de son ombre, en l'expliquant ainsi : Chaque puissance a sa sphère, qui est le terme et la plus grande étendue de son opération, et la vertu est le dernier effort d'une puissance. Ainsi l'ange disant que ce mystère serait l'ouvrage de *la vertu du Très-Haut* nous fait entendre que Dieu y travaillerait de toute sa force, et, comme parle la sainte Vierge, de tout son bras (4).

La dignité et la grâce de Mère de Dieu est une chose personnelle et permanente en Marie (5). On peut comparer l'état de Marie en tant que Mère de Dieu à celui du Sauveur en tant qu'Homme-Dieu. Comme Jésus, source et plénitude de la grâce, et la grâce même incréée, en a été tellement rempli, selon son humanité, qu'il a toujours agi dans cet ordre sans

(1) Super *Magnificat.*
(2) Aug. Nicolas, ibid.
(3) Ibid. : Marie Mère de Dieu.
(4) Opuscul. 2, cap. 3.
(5) Aug. Nicolas, chap. 9 : Marie Mère de Dieu.

Digitized by Google

en jamais sortir, de même Marie a été tellement possédée de la grâce de Dieu, qu'elle a toujours agi dans cet ordre sans en jamais sortir; et comme toutes les actions et les affections humaines de Jésus ont été divines, étant d'une valeur égale au Dieu qui les faisait en lui, ainsi toutes celles de la Vierge ont été proportionnées à la grâce de Mère de Dieu, d'où elles prenaient leur origine et qui remplissait son âme.

Sans élever Marie jusqu'à Dieu, dit Bourdaloue (1), est-il, du reste, une grandeur comparable à celle de cette Mère de Dieu? Saint Bernard lui-même a dit que Marie elle-même n'eût pu la comprendre dans toute son étendue, ni l'expliquer : *Audacter dico, quod nec ipsa plane Maria potuit explicare.* Marie, Mère de Dieu! Écoute, ô homme, s'écrie là-dessus saint Anselme, contemple et admire : *Intendat mens humana, contempletur et stupeat.* Ah! mes frères, disait saint Paul, je fléchis le genou devant le Père de Jésus-Christ mon Maître, parce que c'est de lui que procède toute paternité, soit dans le ciel, soit sur la terre (Eph. 3, 14). Ainsi parlait le grand Apôtre, et ne puis-je pas ajouter que je me prosterne en la présence de ce Dieu tout puissant pour le reconnaître, non plus seulement comme auteur de toute paternité, mais comme principe de cette maternité divine que j'honore dans Marie? Car quel prodige! et quel autre que Dieu même a pu opérer ce miracle? La virginité et la fécondité jointes ensemble; une Vierge qui conçoit dans le temps le même Fils que Dieu, avant les siècles, a produit dans l'éternité; une Mère, dit saint Augustin, devenue Mère par la seule obéissance de son esprit, de même que le Père, dans l'adorable Trinité, est Père par la seule connaissance de ses infinies perfections. Qui jamais, avant Marie, entendit rien de pareil, et si la foi ne nous l'apprenait pas, qui jamais l'eût cru, qu'une créature dût un jour donner en quelque manière l'être à son Créateur, et que le Créateur pût devenir en quelque sorte l'ouvrage et la production de sa créature? Qui l'eût cru, que Marie dût donner à un Dieu ce qu'il n'avait pas auparavant, qu'un Dieu en dût recevoir une vie toute nouvelle? Qui l'eût cru, que le Verbe, par qui tout a été fait, dût être formé lui-même par une Vierge, et que par là cette Vierge s'acquittât, pour ainsi dire, envers lui, du bienfait de la création? Permettez-moi, chrétiens, d'user de toutes ces expressions. Les Pères avant moi s'en sont servis, et ce serait une délicatesse mal entendue d'avoir peine à parler comme eux, et d'omettre ces magnifiques éloges que la piété leur inspirait, et que la même piété nous doit rendre vénérables.

Le Père a donné à son Fils cette prérogative de lui être consubstantiel; la Mère a cette prérogative d'être consubstantielle avec le Fils, dit Pierre de Blois : *Hanc prærogativam dedit Pater Filio, ut sit ei consubstan-*

(1) 2e sermon sur l'Annonciation de la sainte Vierge.

Digitized by Google

tialis; hanc prærogativam habet Mater, ut sit ei consubstantialis (1).

La Mère de Dieu, dit Vincent Contenson (2), est le complément de la Trinité : *Mater Dei est complementum Trinitatis.* Plusieurs docteurs l'enseignent. Premièrement, parce que la Trinité a été manifestée par Marie. Avant l'incarnation, la Trinité était comme inconnue. Le Verbe de Dieu, dit saint Athanase, quoique né du Père avant les siècles, n'était pas cependant manifesté aux hommes, et il l'a été par la trois fois très-pure Vierge Marie : *Dei Sermo quamvis ante sæcula a Deo Patre natus est, non tamen manifestatur hominibus, et ex ter castissima Maria manifestatus factus est* (3). Secondement, parce que la génération temporelle du Christ par Marie est la voie qui mène à sa génération éternelle; et, dans ce sens, elle peut être appelée, par manière de déclaration et d'image, sa consommation. Saint Ambroise dit : Comme nous entendons cette génération du Père, ainsi, pour la consommation de la foi, nous entendons la génération de Marie : *Sicut illam ex Patre generationem intelligimus, ita etiam ad consummationem fidei generationem Mariæ intelligimus* (4). En troisième lieu, parce que les autres œuvres viennent de Dieu comme unique source, attendu que la puissance qui les produit est la même pour les trois personnes. Mais la Mère de Dieu est un ouvrage singulier de la Trinité, parce que Marie est faite pour être la Mère du Fils de Dieu, et par conséquent elle doit sortir spécialement de la Trinité, sans laquelle elle ne serait pas la Mère du Fils éternel. De là Hésychius dit : Marie est le complément universel de la Trinité, puisque le Saint-Esprit venait et logeait en elle, et que le Père la couvrait de son ombre, et que le Fils s'incarnait dans son sein : *Maria universum Trinitatis complementum, quandoquidem Spiritus sanctus adveniebat et hospitabatur, et Pater adumbrabat, et Filius in utero gestatus inhabitabat* (5). Quatrièmement, parce que les œuvres *ad extra*, en dehors de la Trinité, sont complétées et consommées par Marie, ce qui fait dire merveilleusement à Albert le Grand (6) : Il y a une parfaite consommation d'œuvres en la très-heureuse Vierge, parce que toutes les créatures sont unies dans un seul homme avec le Créateur, et le principe s'unit au terme, et le terme au principe; car il n'y a pas de perfection de mouvement ou d'œuvre en dehors du cercle. C'est pourquoi il est dit que Marie seule a parcouru le cercle du ciel, parce que, dit Richard de Saint-Laurent, elle a renfermé au milieu de ses entrailles le Christ, qui n'est renfermé nulle part; ou, comme parle saint Thomas, par l'incarnation elle a refait le tour des créatures, parce que les créatures qui

(1) Serm. 33 in Assumpt. B. Mariæ.
(2) Lib. 10, dissert. 6, cap. 2, specul. 2.
(3) Lib. Quæst., q. 4.
(4) De Benedict. patriarch, cap. 11.
(5) Orat. 2 de Laude Virginis.
(6) In Marial., cap. 202.

Digitized by Google

étaient sorties de Dieu dans la création par le Verbe sont retournées à Dieu par le Verbe ; ainsi a été fait le cercle ou le rond admirable de Dieu en Dieu, réglé par Dieu. En cinquième lieu, parce que Marie a glorifié la Trinité, non seulement par ses vertus, non seulement parce qu'elle a expliqué la Trinité par l'incarnation qui déborde sur les trois personnes la plénitude de la divinité, mais principalement parce qu'en concevant un Dieu-homme elle a fourni l'adoration de Dieu égale à Dieu, satisfaisant rigoureusement comme caution pour les péchés, honorant Dieu autant qu'il est honorable, l'aimant autant qu'il est aimable, et réparant complètement le droit infini blessé. Ce qui était très-désirable, sans aucun doute, pour le complément de la Trinité, qui devait être adorée, aimée et satisfaite. C'est pourquoi Marie chantait ce beau cantique : Mon âme glorifie le Seigneur : *Magnificat anima mea Dominum.* Et le concile d'Ephèse, chapitre 6e, lui dit : Salut, ô Vierge, par qui la sainte Trinité est glorifiée et adorée sur toute la terre : *Salve, Virgo, per quam sancta Trinitas in universo orbe glorificatur et adoratur.* Sixièmement, parce que tous les dons qui nous viennent de la Trinité nous arrivent par les prières et l'entremise de Marie. De là Marie est appelée par les Pères la VEINE DE LA TRINITÉ, la VEINE DU SALUT : *vena Trinitatis, vena salutis ;* car, comme le sang, qui est la vie de la chair, circule en secret et s'élance par les veines, ainsi la grâce, qui est la vie de l'âme, est dispensée par Marie et circule par elle. Saint Bernard résume admirablement la doctrine de cette prérogative de Marie (serm. 98) : Marie s'est faite tout à tous ; elle s'est faite, par une immense charité, débitrice des sages et des insensés ; elle ouvre le sein de sa miséricorde à tous, afin que tous reçoivent de sa plénitude : le captif la rédemption, le malade la guérison, l'affligé la consolation, le pécheur le pardon, le juste la grâce, l'ange la joie, enfin toute la Trinité la gloire, la personne du Fils la substance de la chair humaine, afin que nul ne pût se dérober à son ardent amour : *Maria omnibus omnia facta est ; sapientibus et insipientibus copiosissima caritate debitricem se fecit ; omnibus misericordiæ sinum suum aperuit, ut plenitudine ejus accipiant universi : captivus redemptionem, æger curationem, tristis consolationem, peccator veniam, justus gratiam, angelus lætitiam, denique tota Trinitas gloriam, Filii persona carnis humanæ substantiam, ut non sit qui se abscondet a calore ejus.* Ainsi, comme la plénitude de Marie se répand sur tous, de même elle est appelée justement le complément de la Trinité.

Marie a-t-elle mérité d'être la Mère de Dieu ?

D'un commun accord les théologiens établissent un double mérite, le mérite de condignité, *de condigno*, et le mérite de congruité ou de convenance, *de congruo*. Le mérite de condignité est celui qui de sa nature a une égalité avec la récompense : comme les œuvres, dans l'homme justifié, sont de condignité méritoires de la vie éternelle, parce qu'elles pro-

Digitized by Google

cèdent de la grâce, qui a un ordre naturel pour la gloire; car la grâce est la semence de la gloire : *Gratia est semen gloriæ.* Pour le mérite de condignité quatre choses sont requises : d'abord la grâce; ensuite la liberté; en troisième lieu, que celui qui travaille soit dans le lieu du voyage; enfin la promesse divine de la vie éternelle à donner pour récompense des bonnes œuvres. Car si la promesse divine n'intervenait pas entre Dieu et l'homme, quoique les œuvres de l'homme juste, faites dans la grâce, eussent un ordre co-naturel à la gloire, cependant Dieu ne serait pas tenu par justice de la lui donner, parce qu'il n'est débiteur de personne, s'il ne s'oblige pas lui-même le premier; mais, cela établi, il est tenu par justice : comme celui qui cultive le champ d'un autre mérite de son côté une récompense égale à son travail; mais le maître du champ n'est pas tenu de le payer, à moins qu'il ne l'ait employé et qu'il n'ait fait un pacte avec lui; mais, la promesse faite, il est obligé par justice de lui donner une récompense correspondante à son travail.

Le mérite de congruité, *de congruo*, est celui qui exige de celui qui a du profit quelque récompense, seulement par une certaine convenance et libéralité : comme quand un serviteur est très-diligent, très-fidèle, il ne mérite pas de condignité, parce qu'il ne s'appartient pas; cependant, à cause de sa grande fidélité et diligence, par laquelle il se montre attaché au bien de son maître, il mérite de congruité quelque faveur de lui.

Maintenant il faut considérer par quelle raison la bienheureuse Marie a mérité la maternité divine. Son mérite fut-il antérieur à l'incarnation, de manière que Dieu, prévoyant de toute éternité ses mérites futurs, décréta, par la vue des mérites de Marie, l'incarnation de son Fils, afin que son Fils naquît d'elle dans le temps et qu'elle-même fût la Mère de son Fils? car, comme le mérite précède la récompense, il semble que si elle l'a méritée, elle a dû la mériter avant le décret de l'incarnation; ou bien ne l'a-t-elle méritée que supposé le décret de l'incarnation?

Je dis d'abord : La bienheureuse Marie n'a mérité en aucune manière, ni de condignité ni de congruité, la maternité divine avant le décret de l'incarnation. En voici la raison, dit Paul a Sancta Catharina (1) : Si l'on pouvait alléguer quelque cause de ce mérite dans la Vierge, ce devrait être l'excellente grâce dont elle fut très-abondamment ornée au-dessus de tous les autres, et par le secours de laquelle elle se procura d'immenses mérites, et aussi la promesse divine; de manière que ses mérites aux yeux de Dieu eussent engagé Dieu par justice à envoyer son Fils pour qu'il prît d'elle la nature humaine; mais la grâce n'a pas un ordre co-naturel en regard du mystère sublime de l'incarnation, mais seulement de la gloire. Le mérite ne pouvait donc pas être de condignité, lui qui de sa nature doit regarder la récompense de la gloire comme un mouvement regarde

(1) De Partu B. Mariæ Virginis, lib. 4, cap. 1, sect. 7.

Digitized by Google

son terme ; soit aussi parce qu'il n'y a point de proportion, la raison de la fin étant posée, puisque l'incarnation est une chose d'une infinie dignité, tandis que la gloire est une chose qui a ses bornes; car, quoiqu'elle consiste dans la jouissance d'un objet infini, c'est-à-dire de Dieu, cependant il est vu d'une manière bornée ; soit aussi parce qu'il n'y avait aucune promesse divine qui pût être montrée par les Ecritures. D'ailleurs le principe du mérite ne tombe pas sous le mérite ; car, s'il tombait sous le mérite, la grâce ne serait pas grâce, parce qu'elle ne serait pas donnée gratuitement, comme le dit l'Apôtre (Rom. 11) : Si par la grâce, non pas donc par les œuvres; autrement la grâce ne serait pas grâce. Mais l'homme ne peut rien mériter sans la grâce, comme le déclare Jésus-Christ en saint Jean, 15 : *Sine me nihil potestis facere :* Sans moi vous ne pouvez rien faire. Mais le principe et la racine de toute grâce, c'est l'incarnation. Dieu a décrété de toute éternité, d'après les mérites prévus de Jésus-Christ, de donner toute grâce aux créatures raisonnables, comme le dit saint Paul aux Romains, 7, 25 : La grâce de Dieu par Jésus-Christ notre Seigneur : *Gratia Dei per Jesum Christum Dominum nostrum.* Donc la bienheureuse Vierge n'a pu mériter la maternité du Christ, ni par condignité, ni par congruité, avant l'incarnation décrétée de Dieu, puisqu'elle est le principe, la racine, la source de tout mérite.

Enfin Marie n'a pas pu mériter son élection, en sorte que de toute éternité elle fût choisie pour la Mère du Christ, mais elle a été choisie avant tout mérite prévu. Notre Seigneur le dit formellement en saint Jean, 15, 16 : Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis : *Non vos me elegistis, sed ego elegi vos.* Combien moins a-t-elle pu mériter la prédestination du Christ, de laquelle est sortie son élection ! De plus, le Christ lui-même n'a pas mérité son incarnation ; car, quoique par ses actions subséquentes il ait infiniment mérité l'incarnation, il n'a pu cependant mériter l'incarnation elle-même, puisque c'est elle qui est la racine du mérite de ses actions mêmes. Ceci résulte évidemment de plusieurs passages des Ecritures qui rapportent ce mystère de l'incarnation à la bonté de Dieu, à sa miséricorde et à son don gratuit. Il est dit en saint Jean, 3, 16 : Dieu a aimé le monde jusqu'à donner son Fils unique : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret.* Et en saint Luc, 1, 78 : Par les entrailles de la miséricorde nous a visités celui qui se lève dans les hauteurs de l'orient : *Per viscera misericordiæ visitavit nos oriens ex alto.* Ainsi pensent et enseignent les Pères. Si donc le Christ n'a pas pu mériter son incarnation, combien moins encore la Vierge ne l'a pas pu mériter ! Mais nous parlons de la loi ordinaire, puisque, parlant ordinairement, le mérite précède la récompense. Mais Jésus-Christ a-t-il pu la mériter de condignité par ses actions subséquentes ? Un très-grand nombre de théologiens le tiennent pour certain.

Je dis en second lieu : Le décret divin de l'incarnation supposé, la bien-

Digitized by Google

heureuse Vierge mérita *de congruo* la maternité de Dieu. La raison en est que la Vierge, dès l'instant de sa conception, fut prévenue de très-grandes grâces, afin de se disposer à ce pour quoi elle était choisie, c'est-à-dire pour qu'elle fût la digne Mère du Christ ; auxquelles grâces extraordinaires elle coopéra et se prépara autant qu'elle put pour mériter cette dignité inouïe de la maternité de Dieu, par un très-grand amour, par une très-profonde humilité, une très-grande pureté, vertus qui la rendirent très-agréable à Dieu. Car si saint Paul dit lui-même : Sa grâce n'a pas été stérile en moi : *Gratia ejus in me vacua non fuit* (1ª Cor. 15, 10), c'est-à-dire non oisive, non inutile, non infructueuse, combien plus toutes ces grâces dont la bienheureuse Vierge fut comblée ont-elles été efficaces en elle ! Donc, par ces bonnes œuvres, par ces dispositions, elle mérita *de congruo* d'être la Mère de Dieu. Quoique toutes ces bonnes œuvres n'eussent pas un ordre naturel pour devenir Mère de Dieu, pour mériter cette faveur *de condigno*, cependant, par une certaine estimation morale, elle méritait par elles *de congruo* de devenir la Mère de Dieu. Car s'il est convenable que Dieu accorde par amitié à celui qui demande et désire autant qu'il est en lui ce qu'il demande et désire, comme l'enseigne saint Thomas (in 2 2, art. 6,) comme la bienheureuse Vierge se disposait de toute son âme, de tout son cœur à cette dignité de Mère, et que, de la meilleure manière dont une créature humaine pût être capable, elle se disposa à se rendre digne qu'un si grand mystère s'accomplît en elle, il fut convenable que Dieu conférât cette dignité de Mère à cette Vierge qui l'aimait tant. La sainte Ecriture est là pour le prouver : Parce qu'il a regardé l'humilité de sa servante (Luc. 1). Heureuse, vous qui avez cru, car ce que le Seigneur vous a dit s'accomplira (Luc. 1). Donc Marie a mérité cette dignité de Mère, non de condignité et par justice, mais de congruité et de convenance.

Digitized by Google

CXXVII

MARIE CONÇOIT JÉSUS DANS SON ESPRIT AVANT DE LE CONCEVOIR DANS SON SEIN.

Il y a, dit Bossuet (1), une différence notable entre Marie et les autres mères. Marie a ceci de particulier qui la distingue de toutes les autres, qu'elle a conçu son Fils par l'esprit avant de le concevoir dans ses entrailles, et cela de quelle manière? C'est que ce n'est pas la nature qui a formé en elle ce divin Enfant; elle l'a conçu par la foi, elle l'a conçu par l'obéissance. C'est la doctrine constante de tous les saints Pères, et elle est fondée clairement sur un passage de l'Ecriture. C'est, mes frères, qu'Elisabeth ayant humblement salué Marie comme mère de son Seigneur : *Unde hoc mihi, ut veniat Mater Domini mei ad me?* (Luc. 1, 43), elle s'écrie aussitôt toute transportée : Heureuse, vous qui avez cru! comme si elle eût voulu dire : Il est vrai que vous êtes mère, mais c'est votre foi qui vous rend féconde. D'où les saints docteurs ont conclu, et ont tous conclu d'une même voix, qu'elle a conçu son Fils dans l'esprit avant que de le porter en son corps : *Prius concepit mente quam corpore* (2).

Si le Père éternel engendre son Fils sans mère, par un acte très-pur de son intelligence, avec une joie spirituelle infinie, dit Paul de Sainte-Catherine (3), et si le Verbe divin est produit par le Père, par la connaissance de l'essence divine, des personnes divines, la bienheureuse Vierge a été honorée de cette incomparable prérogative d'engendrer dans le temps le même Fils du Père éternel. Et avant elle conçut spirituellement le Verbe du Père, et elle le produisit dans son esprit par la connaissance spéciale révélée à elle de l'essence divine et des personnes divines, et de la connaissance des choses qui appartenaient au mystère de l'incarnation. Car, comme elle était choisie de Dieu pour concevoir le Fils de Dieu corporellement et pour l'enfanter en vérité réellement, il est indubitable qu'elle n'eut une connaissance spéciale de l'essence divine et de la per-

(1) 1er sermon sur la Nativité de la sainte Vierge.
(2) S. Aug., 215, n° 4. S. Leo in Nativ. Dom., serm. 1, cap. 1.
(3) De Cant. B. Mariæ Virg., lib. 3, sect. 5, cap. 4.

Digitized by Google

sonne du Père dont elle devait concevoir le Fils, de la personne du Fils qu'elle devait concevoir, et de la personne du Saint-Esprit, par la vertu duquel elle devait le concevoir. Car comme Dieu agit d'une manière très-convenable, et qu'il était convenable que l'entendement de Marie fût illuminé d'une connaissance particulière sur ce mystère, de crainte qu'elle n'agît inconsidérément, d'autant plus que cela dépendait de sa volonté quant au consentement, il suit de là qu'elle conçut d'abord le Verbe du Père dans son esprit par une très-pure connaissance, très-éloignée de toute pensée charnelle, sans mélange d'aucune souillure, et qu'elle se le représenta d'une manière accidentelle à la vérité, mais très-expressive, le pouvant par une connaissance infuse ou révélée d'un tel mystère. Cela est évident par ces paroles de saint Luc, citées plus haut : Heureuse, vous qui avez cru, car ce que le Seigneur vous a dit s'accomplira. Paroles qui confirment que le Seigneur lui avait révélé le mystère, et que, par cette révélation, elle en avait fait un acte de foi inébranlable.

Saint Ildefonse dit dans son premier sermon sur la Nativité de la sainte Vierge : Marie fut enceinte de la foi, afin de porter Jésus-Christ dans son esprit avant de le porter dans son corps : *Maria fidei semine gravida, prius ut Christum mente quam ventre conciperet.* Mais pourquoi conçoit-elle dans l'esprit avant que de concevoir selon la chair? Saint Justin martyr en donne la raison : Parce que, dit-il, elle obtient celle-ci à cause de l'autre : *Quia nimirum hanc propter illam obtinuit.* Car Marie est choisie pour porter dans son sein virginal le Christ, parce qu'elle l'avait d'abord porté dans son esprit et dans son cœur par la pureté de son âme : *Propterea enim Mariam electam esse dicitur, ut Christum utero suo, virgo, gestaret, quia illum per animi puritatem mente et corde prius portaverat* Sa maternité spirituelle date de sa conception. (Quæstione 136.)

Digitized by Google

CXXVIII

COMMENT NOTRE AME PEUT CONCEVOIR DIEU EN SOI ET DEVENIR MÈRE DE DIEU.

Il y a des âmes, dit saint Ambroise (1), qui conçoivent de la crainte de Dieu, mais toutes n'enfantent pas; elles ne sont pas toutes parfaites, toutes ne peuvent pas dire : Nous avons enfanté l'Esprit de salut sur la terre. Elles ne sont pas toutes comme Marie, pour concevoir du Saint-Esprit le Christ, pour enfanter le Verbe. Il y en a qui ont le Christ dans leurs entrailles, mais elles ne l'ont pas encore formé. Saint Paul leur dit : Mes petits enfants, que de nouveau j'enfante jusqu'à ce que le Christ soit formé en vous : *Filioli mei, quos iterum parturio donec formetur Christus in vobis* (Gal. 4, 19). Ceux-ci sont encore imparfaits. En voici de plus parfaits auxquels il est dit : Dans le Christ par l'Evangile, je vous ai engendrés, moi : *In Christo Jesu per Evangelium, ego vos genui* (1ª Cor. 4, 15). Il y a plusieurs pères par l'Evangile et plusieurs mères qui enfantent le Christ. Qui donc me montrera ces parents du Christ? Lui-même me les a montrés, disant : Qui est ma mère, et qui sont mes frères? Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère : *Quæ est mater mea, et qui sunt fratres mei? Quicumque fecerit voluntatem Patris mei qui in cœlis est, ipse meus frater, et soror, et mater est* (Matth. 12, 48-50). Faites la volonté du Père, afin que vous soyez la Mère du Christ : *Fac voluntatem Patris, ut Christi Mater sis.* Plusieurs ont conçu le Christ et ne l'ont pas enfanté. Donc l'âme qui enfante la justice enfante le Christ; celle qui enfante la sagesse enfante le Christ; celle qui enfante une parole édifiante enfante le Christ : *Ergo quæ parit justitiam, Christum parit; quæ parit sapientiam, Christum parit; quæ parturit verbum, Christum parturit.* Il y en a qui enfantent l'injustice, qui enfantent l'iniquité, dit le Psalmiste : *Parturiit injustitiam, peperit iniquitatem*, 7, 15. Malheur à de semblables fécondités! Les signes du jugement futur sont pour eux le commencement des douleurs : *Istis væ prægnantibus! His futuri signa judicii initia sunt dolorum.*

(1) Comment. in Evang. Lucæ, lib. 10, cap. 11.

Digitized by Google

Jésus-Christ a trois nativités, dit Gerson : l'éternelle dans le sein du Père, la temporelle dans le sein de Marie, et la spirituelle dans l'âme (1).

Parlons de cette troisième nativité, qui est spirituelle et communicable à toute âme qui vit pieusement. C'est de cette nativité que parle Jésus-Christ quand il dit : Il faut que vous naissiez de nouveau : *Oportet vos nasci denuo* (Joan. 3, 7). Et encore : Ce qui est né de la chair est chair, et ce qui est né de l'esprit est esprit (ibid. 7). Dans cette nativité il y a un changement admirable de choses; car, lorsque Jésus naît dans une âme dévote par la foi et la grâce, elle est changée en Jésus, c'est-à-dire, elle engendre le Verbe, elle est Mère de Dieu : *Verbum generans, et Mater Dei.* Fille de Dieu, Mère de Dieu! Qu'elle soit Mère de Dieu, Jésus lui-même l'assure en disant : Celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère (*ut supra*). Or, que dit saint Jean de cette filiation ? Nous le savons : Il leur a donné la puissance de devenir les enfants de Dieu, dit-il : *Dedit eis potestatem filios Dei fieri*, 1, 12. Et comment? Il ajoute que c'est par la foi : Ceux qui ont cru en son nom : *His qui credunt in nomine ejus* (ibid.). Le même témoin dit dans sa première Epître, 5, 1 : Quiconque croit que Jésus est le Christ est né de Dieu : *Omnis qui credit quoniam Jesus est Christus, ex Deo natus est.* Le même dit ensuite que la pureté est nécessaire à l'âme fille et mère de Dieu : Ceux qui ne sont point nés du sang, ni de la volonté de la chair, ni de la volonté de l'homme, mais de Dieu : *Qui non ex sanguinibus, neque ex voluntate carnis, neque ex voluntate viri, sed ex Deo nati sunt* (Joan. 1, 13).

Cette âme, pour n'être pas stérile, a besoin que le Saint-Esprit survienne en elle; quand le Saint-Esprit vivifiant, gratifiant et fécondant survient dans l'âme, l'âme devient féconde du Christ, elle enfante le Verbe, elle est Mère de Dieu, et cela sans corruption, parce que c'est en dehors du sang, des corps, des fantômes, en dehors des volontés de la chair, des désirs charnels. Ce n'est point aussi de la volonté de l'homme, c'est-à-dire du pouvoir du libre arbitre; mais tout ce qui naît ici est de Dieu : *Sed ex Deo est, quidquid hic natum est.* Cependant il y a volonté et consentement de la raison. Quand la grâce se présente par son souffle divin à une âme en retraite, et qu'elle lui annonce l'arrivée du Verbe en elle, l'âme doit répondre très-humblement : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole intérieure.

De cette mystique Marie naît alors Jésus, qui est appelé Christ; il naît, non du sang, mais d'un souffle céleste, le Saint-Esprit couvrant cette âme de son ombre pour détourner sa vue des choses terrestres, répandant sur elle une douce fraîcheur qui calme, qui éloigne les flammes de la concupiscence charnelle, illuminant les choses divines, et faisant goûter combien le Seigneur est doux et aimable.

(1) Serm. de Nativit gloriosæ Virginis Mariæ.

Digitized by Google

Telle est cette heureuse nativité, en laquelle l'enfant Jésus est couvert des chastes baisers et embrassements de l'âme devenue sa mère; l'enfant Jésus est nourri du lait de la dévotion et du miel de la contemplation. Alors cette épouse-mère dit : Mon bien-aimé est à moi, et moi à lui : *Dilectus meus mihi, et ego illi* (Cant.). Voilà une nativité merveilleuse et vraiment désirable, car cette naissance de Jésus dans l'âme la fait participante de la Divinité. On peut dire à de telles âmes : Vous êtes des dieux et les enfants du Très-Haut. Cette nativité rend l'âme forte, intrépide, comme impeccable; elle la fait héritière de Dieu, cohéritière du Christ; elle lui assure la grâce en ce monde et la gloire en l'autre.

Oh! combien est belle la race chaste, lorsqu'elle est jointe avec l'éclat de la vertu! Sa mémoire est immortelle, et elle est en honneur devant Dieu et devant les hommes : *O quam pulchra et casta generatio cum claritate! Immortalis est enim memoria illius, quoniam apud Deum nota est et apud homines* (Sap. 4, 1). Ces belles paroles s'appliquent aussi aux âmes fidèles qui, par la grâce et leurs vertus, conçoivent Jésus-Christ dans leurs cœurs, en deviennent les mères. Toute âme fidèle qui est vierge, chaste par l'incorruption de sa volonté et la sincérité de sa foi, est mère de Dieu, dit le vénérable Hildebert, archevêque de Tours (1). C'est ce qui fait dire à l'Apôtre : Je vous ai fiancés à un unique Epoux, le Christ, pour lui être présentés comme une vierge pure : *Despondi vos uni viro, virginem castam exhibere Christo* (2ª Cor. 11, 2). L'âme fidèle conçoit le Verbe de Dieu, ensuite l'enfante. Elle conçoit par la foi, elle enfante par les bonnes œuvres. Et comme l'auguste Vierge, après la venue du Saint-Esprit en elle et la conception du Sauveur, se levant, s'en alla avec hâte vers les montagnes (Luc. 1, 39), de même l'âme fidèle, ayant conçu le Verbe de Dieu, oubliant ce qui est en arrière, comme le grand Apôtre, regarde ce qui est devant, tend au terme, au prix de la haute vocation de Dieu dans le Christ Jésus : *Quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens meipsum, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis Dei in Christo Jesu* (Philipp. 3, 13-14).

Vous concevrez dans votre sein, et vous enfanterez un Fils, dit l'ange à Marie : *Ecce concipies in utero, et paries Filium* (Luc. 1, 31). Nous devons nous-mêmes être mères du Christ, dit Hugues de Saint-Victor (2), si nous voulons être justes, si nous voulons être heureux, justes par la grâce, heureux par la gloire. Nous devons concevoir Jésus-Christ, enfanter Jésus-Christ, posséder Jésus-Christ né. Pour cette génération spirituelle, la foi est la première condition, la bonne volonté la seconde, les bonnes actions la troisième; arrivera ensuite l'éternelle béatitude. Dans la génération spirituelle, Dieu est l'époux, l'âme est l'épouse. Quand Dieu s'unit

(1) In festo Annuntiat. B. Mariæ, serm. unicus.
(2) In Annuntiat. dominica, serm. 18.

Digitized by Google

à l'âme, l'âme conçoit le Christ par la foi : *Quando Deus animæ conjungitur, concipit anima Christum per fidem.* Car la foi est le premier des biens ; sans elle il est impossible de plaire à Dieu, dit l'Apôtre : *Sine fide impossibile est placere Deo* (Hebr. 11, 6). Vient ensuite l'enfantement, quand la connaissance du bien conçu augmente par la bonne volonté et est sanctifiée par l'amour, et que le désir d'agir en règle la composition, et que les bonnes œuvres naissent de la bonne volonté ; il y a alors travail et cris de la mère, parce qu'alors l'âme est incommodée par l'infirmité et le murmure de la chair. Mais combien dure cet enfantement? Tant qu'on vit, ce fruit doit être mis au jour, parce que la vie entière doit être consacrée à bien faire : *Quamdiu est tempus vivendi, semper est tempus bene agendi.* Quand l'homme meurt, alors l'enfant naît parfaitement, parce qu'au seul jour de la mort la vertu et le mérite de l'œuvre se manifestent dans leur plénitude. La possession de ce fils né, c'est l'éternelle béatitude dans laquelle nous verrons le Christ, nous le goûterons ; nous le verrons par la contemplation, nous le goûterons par l'amour. De la joie et du fruit de cette nativité il est écrit : Quand le Seigneur aura donné un sommeil tranquille à ses bien-aimés, ses fils, voilà que viendra l'héritage du Seigneur, c'est-à-dire des enfants ; voilà que viendra la récompense, c'est-à-dire le fruit des âmes qui auront été fécondes (Psal. 126, 4). Nous concevons donc le Christ par la foi, nous sommes en travail pour l'enfanter par la bonne volonté, nous l'enfantons par les bonnes actions, nous nous réjouirons de la naissance d'un tel Fils par l'éternelle récompense : *Concipimus ergo Christum per fidem, parturimus per bonam voluntatem, parimus per bonam actionem, gaudebimus de nato Filio per æternam retributionem.* Il faut savoir que l'âme charnelle ne peut pas recevoir le Christ, comme une fenêtre en bois ne peut pas recevoir en elle les rayons du soleil. Et comme une fenêtre vitrée reçoit en elle les rayons du soleil, et que le rayon entre et pénètre en elle, ainsi l'âme spirituelle, purifiée des souillures des vices et clarifiée par le soleil des vertus, conçoit le Christ. Qu'est-ce que le bois dans la fenêtre, sinon le corps? Qu'est-ce que les vitres, sinon l'esprit? Soyons donc spirituels, afin que nous soyons éclairés du rayon du Soleil de justice, et que nous concevions spirituellement, et que nous enfantions le Christ, Fils de la Vierge Marie, pour qu'ainsi nous parvenions à la gloire de la récompense éternelle par le secours du même Christ qui vit et règne dans les siècles des siècles.

Ecoutez le célèbre Louis de Grenade (1) : Après avoir expliqué le mystère de la conception du Fils de Dieu, dit-il, il est bon de faire connaître comment une âme chrétienne le peut concevoir en elle-même. Nous di-

(1) **Méditations sur la vie de notre Seigneur. Comment l'âme conçoit spirituellement et crée elle-même le Fils de Dieu.**

Digitized by Google

rons ensuite comment cette âme l'enfante avec la Vierge, comment elle l'adore avec les mages, comme elle le présente au temple avec Marie, et comment avec elle elle le perd et le retrouve dans le temple. Saint Bonaventure (*De 5 Festivit. Pueri Jesu*) parle de ces cinq mystères avec une piété merveilleuse dans un traité qu'il en a fait. Je me contenterai de rapporter ses paroles, et afin que ces façons de parler, qui vous sont peut-être inconnues, ne vous semblent pas étranges, sachez qu'elles sont aussi anciennes que la prédication de Jésus, et que souvent il s'en est servi dans son Evangile. Un jour un de ceux qui le suivaient lui dit : Seigneur, voilà dehors votre mère et vos frères qui cherchent à vous parler. Mais il lui répondit : Qui est ma mère, et qui sont mes frères? Et étendant la main sur ses disciples, il dit : Voilà ma mère et mes frères; car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère (Matth. 12, 47-48-49-50). O paroles admirables, paroles qui méritent d'être adorées et profondément gravées dans le cœur des hommes, afin que ceux qui travaillent sérieusement à faire la volonté de Dieu voient quelles richesses leur sont préparées et quels honneurs ils peuvent attendre, puisqu'il est assuré que Dieu ne donne jamais de qualités sans accorder des grâces qui y correspondent, et qu'il est véritable, comme saint Ambroise l'explique sur ces paroles de l'Evangile, qu'encore qu'il n'y ait qu'une Mère du Sauveur selon la chair, toutes les âmes religieuses et saintes sont capables de produire ce fruit de vie selon l'esprit.

Voyons donc de quelle manière ces saintes âmes peuvent concevoir en elles le divin fruit.

Saint Bonaventure nous l'apprend par les paroles suivantes : Quand l'âme d'un chrétien, dit ce Père, ou par la considération de la récompense que Dieu donne dans le ciel, ou par la crainte des tourments de l'enfer, ou par le dégoût des choses de la terre, commence à recevoir des inspirations divines, que son cœur ressent de saintes affections, et qu'étant pressée de diverses pensées, elle se résout de quitter le péché, de renoncer aux vains amusements du monde, et d'entrer tout de bon dans une nouvelle vie, alors, par l'opération du Saint-Esprit, elle conçoit en elle-même cette bonne résolution comme un enfant spirituel. Et le Saint-Esprit se répand en elle, et la vertu du Très-Haut la couvre de son ombre, par laquelle il modère dans cette âme les ardeurs de la chair et lui ouvre ses yeux intérieurs, afin qu'elle voie ce qu'elle ne voyait pas auparavant. Alors l'on voit arriver spirituellement en cette âme tous les accidents ordinaires aux grossesses corporelles, savoir : la pâleur du visage, les dégoûts du manger, des désirs extraordinaires, des faiblesses, des infirmités. Car, dans ceux qui enfantent une vie nouvelle, la pâleur est l'humilité qu'ils font paraître dans leur conversation, le dégoût des viandes est le mépris qu'ils ont pour le monde, les désirs différents sont

Digitized by Google

la multitude des différents desseins qu'ils se proposent pour vivre, et la maladie spirituelle est le renoncement à soi-même et la destruction de la propre volonté. Ainsi cette âme commence à devenir triste et affligée pour les péchés qu'elle a commis, pour le temps qu'elle a perdu, et pour se voir dans le monde en la compagnie de tant de méchants. Alors tout ce qu'elle remarque au-dehors commence à lui déplaire, en comparaison de ce qu'elle goûte au-dedans. O heureuse conception, d'où naît le mépris des choses de la terre et le désir des choses du ciel! Car tous les plaisirs que donnent la chair et les sens deviennent amers quand on a une fois ressenti la douceur des délices de l'esprit. Alors cette âme travaille avec Marie pour monter sur les montagnes; elle aspire par amour aux biens célestes et méprise les biens de la terre; elle se sépare de la compagnie de ceux qui n'ont pour objet que les satisfactions de cette vie, et elle ne cherche que ceux qui, par la sainteté, se frayent le chemin à la vie éternelle. Alors elle n'a plus de soin qui la presse que d'aller servir Elisabeth (Luc. 1), c'est-à-dire que de se rendre officieuse envers ceux qui ont conçu dans eux-mêmes un autre saint Jean, qui signifie la grâce. C'est le chemin que cette grâce fait tenir pour l'ordinaire à ceux qui veulent vivre dans la pureté; car plus ils apportent de soins à se retirer du commerce du monde, plus ils se rendent agréables aux gens de bien, et la piété croît d'autant plus en eux qu'ils se rendent la fréquentation des bons plus familière. Ainsi parle saint Bonaventure.

C'est, dit saint Grégoire le Grand (1), c'est une chose ordinaire à ceux qui fréquentent les saints de profiter tellement de leur présence, de tirer tant de fruit de leurs discours, et de se sentir si fort animés par leurs exemples, qu'on les voit en peu de temps, enflammés de l'amour de la vérité, fuir les ténèbres des péchés et brûler d'un ardent désir de croître de plus en plus dans la divine lumière. Et saint Isidore dit : Recherchez la compagnie des bons; car, par leur communication ordinaire, vous deviendrez imitateurs de leurs vertus.

C'est pourquoi vous devez considérer, pour votre instruction, quels étaient les entretiens de la sainte Vierge et de sainte Elisabeth, et quels exemples de vertu elles se donnaient l'une à l'autre. Suivez ce chemin si vous sentez que le Saint-Esprit ait fait concevoir à votre cœur de nouveaux désirs. Cherchez les conseils des gens de bien; suivez les traces de ceux qui sont parfaits; évitez les persuasions empoisonnées des méchants, qui s'efforcent de détourner les âmes des bons desseins qu'elles ont conçus, et qui, sous prétexte de discrétion, tâchent de couler dans leur cœur le venin de la lâcheté. Ils vous diront : Vous avez entrepris une vie bien difficile, c'est un joug que vous ne sauriez porter; vous n'avez pas consulté vos forces, vous gâterez votre estomac, vous vous affaiblirez la tête; vous allez

(1) Homil. 3 in Ezech.

Digitized by Google

tomber malade et ruiner votre santé pour jamais; vous n'êtes pas d'une condition à vivre de la sorte. C'est ainsi que les méchants donnent aux autres des règles pour bien vivre, eux qui n'ont jamais pu régler leur propre vie, ni se corriger de leurs défauts. Oh! que ces conseils sont pernicieux! combien ont-ils découragé de bonnes âmes! dans combien ont-ils éteint la lumière du Saint-Esprit, qui commençait à briller! et combien de fois ont-ils fait mourir le Fils de Dieu, qu'elles avaient heureusement conçu! Il y en a d'autres qui, portés d'une compassion humaine et toute charnelle, retirent les hommes des exercices qui tendent à la perfection, sans considérer que la main du Seigneur n'est pas raccourcie, et que la puissance du Très-Haut n'est pas diminuée pour soutenir ceux qui se donnent entièrement à lui. D'autres, poussés d'un plus mauvais esprit, disent que ces exercices sont bons pour les parfaits, pour les personnes spirituelles qui depuis longtemps se sont consacrées à Dieu, et non pas pour celles qui ont donné toute leur vie aux occupations du monde; comme si nous n'avions pas les exemples de beaucoup de pécheurs dont Dieu a fait de grands saints dans son Eglise. Mais vous, ô âme chrétienne, qui avez le bonheur de recevoir en vous cette semence céleste, fermez l'oreille à ces malheureuses suggestions; ouvrez les yeux. C'est un mauvais conseil de vouloir tout perdre pour avoir perdu quelque chose, et c'est une folie, quand on a perdu, de ne vouloir pas réparer sa perte. Si vous ne pouvez vous sauver par l'innocence, tâchez de vous sauver par la pénitence. Si vous ne pouvez être une Catherine, une Cécile, une Agnès, soyez une Marie-Madeleine ou une Marie Egyptienne, un Paul, un Augustin. Si vous avez perdu le temps de votre jeunesse, tâchez de bien employer le reste de vos années. Si jusqu'ici vous avez vécu parmi les flots de la mer, faites vos efforts pour mourir dans le port. Et si vous avez conçu dans votre cœur le Fils de Dieu par la pénitence et par un ferme dessein d'entrer dans une nouvelle vie, fuyez ces mauvais conseils, et hâtez-vous d'enfanter ce que vous avez conçu.

Je veux vous faire entendre en quelle manière Jésus-Christ naît en l'âme de ceux qui le conçoivent spirituellement. Je suivrai en cela encore saint Bonaventure (1), et ne vous dirai rien que ce qu'il nous a enseigné sur ce sujet. Jésus-Christ naît donc dans les âmes qui, après avoir reçu de bonnes inspirations, après les avoir sérieusement considérées, après avoir consulté les personnes pieuses et savantes, et après avoir invoqué souvent la grâce du Saint-Esprit, commencent à mettre courageusement à exécution les bons desseins qu'elles ont conçus, lors, dis-je, qu'on se résout à faire avec promptitude et ferveur ce que l'on avait hésité à entreprendre, de crainte de n'y pas réussir. C'est ainsi que le Fils de Dieu se forme en nous, et c'est dans cette heureuse naissance que les anges chantent des

(1) Eodem loco ac supra.

Digitized by Google

cantiques de joie, qu'ils rendent gloire à Dieu et qu'ils nous annoncent la paix, puisque, quand l'âme exécute tout de bon les saintes pensées qu'elle avait conçues, elle commence alors à jouir de la véritable paix, et cette paix s'établit en elle d'autant plus fortement qu'elle persiste avec plus de constance dans les bonnes résolutions. Car, en effet, on ne goûte point cette paix quand la chair s'oppose à l'esprit, et que l'esprit est empêché de combattre la chair; quand l'esprit souhaite la solitude, et que la chair cherche les compagnies; quand l'esprit soupire après Jésus-Christ, et que la chair est attirée par l'affection du monde; quand l'esprit n'aime rien tant que le repos qui se trouve dans la contemplation des choses de Dieu, et que la chair s'inquiète pour posséder les honneurs et les biens de la terre. Mais, au contraire, quand l'esprit est le plus fort, qu'il domine la chair, et qu'on met en pratique les saintes résolutions qu'elle repoussait, c'est alors que comme en un instant la paix intérieure et la joie spirituelle règnent dans les âmes. Dans ce chaste enfantement, on n'entend point de cris, on ne sent point de tranchées ni de douleurs; au contraire, ce n'est qu'admiration d'un si heureux changement, ce n'est que joie de voir qu'on entre dans une nouvelle vie, ce ne sont qu'actions de grâces à Dieu de ce qu'il nous appelle à lui avec tant de bonté. O heureuse naissance qui remplit de tant de joie les anges et les hommes! Oh! que la bonne et sainte vie serait une chose douce et agréable à la nature, si le malheur du péché n'avait point corrompu ses désirs! Mais après que cette nature est guérie, aussitôt elle suit les mouvements de la grâce, et elle connaît qu'il n'y a rien de plus véritable que ce que le Sauveur a dit : Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos à vos âmes; car mon joug est doux et mon fardeau léger : *Tollite jugum meum super vos, et discite a me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris; jugum enim meum suave est, et onus meum leve* (Matth. 11, 29-30).

Mais sachez, âmes chrétiennes, que si vous désirez que cette naissance s'accomplisse en vous, il faut que vous soyez de véritables Maries. Le nom de Marie signifie une mer amère, une étoile éclatante et une souveraine. Vous devez donc être comme une mer pleine d'amertume par une véhémente contrition, en pleurant amèrement les péchés que vous avez commis, le temps que vous avez perdu et les biens que vous avez laissé échapper par votre négligence. Vous devez être une étoile brillante, en éclairant les autres par l'exemple de votre vie, par des actions vertueuses et par des paroles qui ne respirent que sainteté. Vous devez aussi travailler pour avoir, comme une souveraine, la domination sur vos sens, sur vos désirs et sur toutes vos actions, tâchant de les assujétir au jugement et à la raison, et cherchant en tout ce que vous ferez la gloire de Dieu, votre propre salut et l'édification du prochain. C'est dans cette spirituelle Marie, dans cette Marie qui pleure ses péchés, qui brille de vertus, qui soumet tous

Digitized by Google

ses désirs à la raison, que Jésus-Christ naît avec joie, sans travail et sans douleur. Car, après avoir ainsi enfanté, elle goûte avec un plaisir inconcevable combien le Seigneur est doux. Et, en vérité, il n'y a rien de si doux que le Seigneur quand nous le nourrissons et que nous lui donnons l'accroissement par de saintes méditations, quand nous le lavons avec des fontaines de larmes, quand nous l'enveloppons comme dans des langes par nos désirs chastes et purs, quand nous le portons comme entre nos bras par des embrassements qui naissent d'amour, quand nous osons le baiser par de tendres affections de dévotion, et qu'ainsi nous le serrons amoureusement contre notre cœur, parce qu'il ne naît pas en nous pour que nous l'abandonnions, mais que nous nous attachions entièrement à lui et que nous le servions pendant toute notre vie avec fidélité et avec soin, comme on sert les enfants des rois.

Voyez de plus si les merveilles qui arrivèrent à la naissance du Fils de Dieu s'accomplissent spirituellement en vous.

Une étoile apparut, les animaux l'adorèrent, les rois le vinrent chercher, les anges firent entendre leur chant dans l'air, et les bergers le visitèrent. Voyez s'il vous est apparu une étoile avec de nouvelles clartés, c'est-à-dire si votre âme a été éclairée par de nouvelles connaissances des choses de Dieu. Voyez si les bêtes brutes adorent en vous, c'est-à-dire si la partie animale et sensitive de vos âmes est assujétie, et si elle obéit à la raison. Voyez si les rois cherchent le Seigneur, c'est-à-dire si les vertus intellectuelles qui doivent régner dans vos âmes donnent le mouvement à vos affections pour aller où repose le Roi des rois. Voyez si les anges, c'est-à-dire si toutes les autres vertus, vous ayant mis dans le repos et l'allégresse spirituelle, annoncent la paix à vos cœurs et les disposent à chanter intérieurement la gloire et les louanges du Très-Haut. Et voyez enfin si les bergers trouvent l'enfant Jésus dans la crèche, c'est-à-dire si vous repaissez vos âmes de bonnes et saintes méditations qui honorent cet Enfant et lui fassent trouver son plaisir à demeurer avec vous. Cette crèche ou cette étable, découverte par le haut et fermée par le bas, représente la conscience du juste, qui est ouverte aux choses du ciel et fermée aux choses du monde; car c'est là proprement le lieu où ce pauvre Roi est couché, où sa Mère l'a placé après l'avoir donné au monde, et c'est là que se trouvent les bergers. O heureuse crèche, qui recevez et qui contenez le Roi de gloire, et où les animaux spirituels rencontrent le pain des anges, ces pieux et saints animaux trouvent en vous leur nourriture, et les âmes pures et saintes ne se soutiennent que par ce céleste aliment. On peut dire que la crèche matérielle a été heureuse; mais la conscience d'un juste, que nous comparons à cette crèche, est bien plus heureuse, puisqu'elle contient spirituellement ce que l'autre ne renfermait que corporellement.

Voyons maintenant en particulier, suivant toujours la doctrine de saint

Digitized by Google

Bonaventure, en quelle sorte nous devons chercher l'enfant Jésus avec les mages. Pour cela il faut savoir qu'après qu'une âme, par le moyen de la grâce, a conçu, enfanté et donné le nom à ce très-aimable Enfant, aussitôt les trois rois, c'est-à-dire les trois principales puissances de l'âme qui commandent aux sens et à la chair, et qui, suivant la noblesse de leur origine, ne s'exercent que sur les choses relevées et toutes divines, commencent à chercher l'Enfant dans la ville royale qui leur a été désignée, c'est-à-dire dans l'étendue de ce grand univers, et parmi toutes les créatures qu'il renferme, où sa puissance éclate de toutes parts et où il se fait connaître par les merveilles de ses ouvrages. Là elles le cherchent par de saintes méditations, par des affections toutes pures et par des pensées douces et pieuses. C'est ainsi qu'elles s'informent de lui en disant : Où est le Roi nouvellement né ? car nous avons vu son étoile en orient : *Ubi est qui natus est Rex? vidimus enim stellam ejus in oriente* (Matth. 2, 2). Nous avons vu sa clarté et les rayons de sa lumière dans le fond de nos âmes. Nous avons entendu sa voix, qui nous a charmés ; nous avons goûté sa douceur, qui nous a ravis ; nous avons senti son odeur, et nous n'avons rien trouvé de si agréable ; nous avons joui de ses embrassements, et ils nous ont comblés de joie. Donnez-nous donc, ô Hérode, une réponse qui nous contente ; montrez-nous celui que nous aimons ; dites-nous où est l'Enfant qui doit combler nos désirs. Dites-nous donc où est celui qui est né ; ne différez pas davantage. Dites-nous où est cette longueur qui s'est raccourcie, cette grandeur qui s'est anéantie, cette hauteur qui s'est abaissée, et cette largeur qui s'est rétrécie. Où est cette lumière qui cache son éclat, cette eau qui souffre la soif, et cette viande céleste qui a faim ? Dites-nous où est cette puissance souveraine qui se laisse conduire, cette sagesse infinie qui se laisse enseigner, et cette vertu si forte et si agissante qui a besoin du secours d'autrui. Dites-nous où est l'Eternel qui est devenu enfant, la splendeur de la gloire du Père renfermée dans des langes. Dites-nous où il faut aller pour entendre pleurer dans le berceau celui qui est la consolation des misérables, et pour voir entre les bras de sa Mère celui qui soutient les anges et les hommes.

C'est celui-là que nous cherchons, c'est celui-là que nous vous demandons. O aimable Enfant, qui êtes éternel, qui êtes nouvellement né et qui êtes ancien, quand vous verrons-nous ? quand vous trouverons-nous ? quand paraîtrons-nous devant vous ? Ce m'est une chose insupportable de me réjouir sans vous, et je ne puis avoir de véritable joie si je ne la prends avec vous. Tout ce qui vous est contraire me cause de la peine, et mon désir et le plus solide de mes plaisirs est que votre volonté soit faite. Si c'est une chose si douce de pleurer pour vous, que sera-ce, mon Seigneur, de se réjouir avec vous ? Où êtes-vous donc, Seigneur, vous que nous cherchons et que nous désirons en toutes choses et sur toutes choses ? Où êtes-vous, vous qui êtes né le Roi des Juifs, le Roi de tous les gens de

Digitized by Google

bien, le guide des misérables, la lumière des aveugles, la vie des morts et le salut éternel de ceux qui vivent pour l'éternité?

L'évangéliste répond à cette demande, et nous apprend que c'est à Bethléem, ville de la tribu de Juda, que l'on trouvera ce Seigneur. *Bethléem* signifie *maison du pain*, et *Juda* signifie *confession;* et ces mots nous enseignent qu'après une sincère confession de nos péchés nous trouverons le pain des anges. Oui, vous trouverez l'enfant Jésus avec sa Mère au lieu où vous aurez confessé vos fautes, et vous goûterez le pain des anges au lieu où une bonne et forte contrition vous aura fait verser des larmes; et si vous y êtes entré tout désolé et presque sans espérance par la considération de vos crimes, vous vous trouverez, à la fin de votre oraison, dans la joie et dans une sainte confiance que vos péchés vous seront pardonnés. Oh! qu'heureuse est l'âme qui devient comme une spirituelle Marie, en laquelle Jésus est conçu, de laquelle Jésus naît, et en laquelle Jésus se trouve avec tant de douceur et de consolation!

Mais vous devez aussi remarquer que les rois le cherchent pour l'adorer avec un très-grand respect. Ainsi, reines spirituelles, illustres puissances de l'âme, cherchez le Roi souverain avec ces autres rois pour l'adorer et pour lui offrir des présents. Adorez-le avec une révérence profonde, puisqu'il est le Créateur, le Rédempteur, l'Auteur de la gloire et de la félicité de tous les hommes. Il est leur Créateur, puisqu'il les a formés pour vivre de la vie naturelle; il est leur Rédempteur, puisqu'il les a rachetés pour vivre d'une vie spirituelle; il est l'Auteur de la gloire, puisque par sa bonté il les récompense d'une vie éternelle. Adorez-le donc avec respect, parce qu'il est un Roi très-puissant; adorez-le par une vie toute modeste et toute sainte, puisqu'il est un Maître très-sage; adorez-le d'un esprit plein de reconnaissance, parce qu'il est un Prince très-libéral. Et ne vous contentez pas de l'adorer seulement par des hommages, faites-lui aussi des présents. Offrez-lui de l'or, c'est-à-dire une charité embrasée; offrez-lui de l'encens, c'est-à-dire des prières douces et ferventes; offrez-lui de la myrrhe, c'est-à-dire une douleur amère de l'avoir offensé. Offrez-lui de l'or, c'est-à-dire de l'amour, à cause des biens que vous en avez reçus; offrez-lui de l'encens, c'est-à-dire de la piété et de la dévotion, à cause des biens qu'il vous a préparés; offrez-lui de la myrrhe, c'est-à-dire une douleur continuelle, à cause des péchés dont vous avez outragé une si grande bonté. Offrez-lui de l'or pour honorer sa divinité, qui est éternelle; offrez-lui de l'encens pour honorer son âme, qui est toute sainte; offrez-lui de la myrrhe pour honorer son corps, qu'il a voulu, pour vous, rendre passible et mortel.

Après qu'une âme a conçu spirituellement l'enfant Jésus, après qu'elle l'a enfanté en exécutant les bons desseins que Dieu lui a inspirés, après qu'elle a goûté la douceur et la force du nom de Jésus, et après qu'elle a trouvé le Seigneur et l'a adoré avec les mages, que lui reste-t-il à faire,

Digitized by Google

sinon de s'avancer toujours vers la Jérusalem céleste, d'entrer dans le temple, de présenter au Père éternel le Fils de la Vierge? Montez donc, ô âme chaste qui êtes comme une Marie spirituelle, non plus sur les montagnes, mais jusqu'aux demeures de la céleste Jérusalem, et, vous mettant humblement à genoux en ce lieu saint, devant le trône de la très-heureuse Trinité, présentez et offrez au Père son cher et unique Fils. Louez premièrement Dieu le Père, puisque c'est par son inspiration que vous avez conçu le dessein de bien vivre. Glorifiez Dieu le Fils, puisque c'est par son assistance que vous avez mis en pratique vos bons desseins. Bénissez le Saint-Esprit, puisqu'il vous a fait sentir ses consolations en persévérant jusqu'à cette heure dans les exercices de la vertu.

Comme quelquefois on perd spirituellement l'enfant Jésus, il faut le chercher avec la sainte Vierge, et ne se point lasser jusqu'à ce qu'on l'ait retrouvé ; il faut le chercher promptement, avec ferveur, avec persévérance.

Marie a porté Jésus-Christ dans son sein, portons-le nous-mêmes dans notre âme, dit saint Bonaventure (1). Il y a quatre choses que nous devons porter : nous devons porter le Christ dans le cœur par la charité, la croix du Christ en notre corps par la mortification, le nom du Christ en notre bouche par la prédication, la couronne du Christ sur notre tête par la glorification : *Quatuor sunt quæ portanda nobis sunt : portare debemus Christum in corde per dilectionem, crucem Christi in corpore per castigationem, nomen Christi in ore per prædicationem, coronam Christi in capite per glorificationem.* Marie a porté Jésus dans son sein avec un ardent amour ; notre cœur, pour porter Jésus en toute pureté, doit être plein d'amour. Portons-le avec zèle dans notre cœur, puisqu'il nous porte lui-même dans les entrailles de sa miséricorde jusqu'à ce qu'il nous ait enfantés à la lumière de la vie éternelle. Je porte en mon corps les stigmates du Seigneur Jésus, dit saint Paul (Gal. 6, 17). On porte la croix de Jésus non seulement par les blessures et les stigmates des souffrances, mais aussi par la pénitence et la mortification de la chair, et en mettant un frein aux sens. Glorifiez et portez Dieu dans votre corps, dit le grand Apôtre : *Glorificate et portate Deum in corpore vestro* (1ª Cor. 6, 20). Nous devons le porter de bonne heure et constamment. Heureux l'homme qui porte le joug du Seigneur dès sa jeunesse, dit Jérémie : *Bonum est viro cum portaverit jugum ab adolescentia sua* (Lament. 3, 27). Il le faut porter volontairement pour ne pas le porter forcément, comme Simon que les Juifs prirent et forcèrent de porter la croix derrière Jésus (Luc. 23. 26). Portons-le avec courage, afin de n'être pas vaincus par l'importunité du tentateur. Portons volontiers la croix pour le Christ, qui l'a portée volontiers pour nous. Jésus-Christ, parlant de Saul, dit à Ananie : Celui-là

(1) Dominica tertia in Quadragesima, serm. 1.

Digitized by Google

m'est un vase d'élection pour porter mon nom devant les gentils, et devant les rois, et devant les fils d'Israël (Act. 9, 15). Nous devons porter le nom de Jésus en notre bouche non seulement par la prédication, comme Paul, mais aussi par la prière, la louange, et dans les conversations. Jésus, dit saint Bernard (1), est du miel dans la bouche, de l'harmonie dans l'oreille, de la jubilation dans le cœur.

Portons toujours quelque bonne chose à la bouche, comme la colombe dont parle la Genèse, 8, 11, qui portait à son bec un rameau d'olivier avec des feuilles vertes. L'olivier représente Jésus-Christ ou l'homme juste; le rameau indique les bonnes œuvres ou l'exemple; les feuilles vertes sont les paroles édifiantes, vraies, pudiques, pacifiques, utiles. Cette colombe, c'est-à-dire l'âme innocente, doit avoir ces choses à la bouche si elle veut venir à Noé, c'est-à-dire à Jésus-Christ. Mais, hélas! combien qui, au lieu d'être les colombes de Dieu, sont les cigognes du diable, qui ont plutôt une grenouille à la bouche qu'un rameau, qui sont médisants, menteurs, libertins, traîtres, blasphémateurs!

Je vis, dit saint Jean dans l'Apocalypse, 16, 13, de la bouche du dragon, et de la bouche de la bête, et de la bouche du faux prophète sortir trois esprits immondes, semblables à des grenouilles : *Vidi de ore draconis, et de ore bestiæ, et de ore pseudo-prophetæ spiritus tres immundos in modum ranarum.* Nous devons porter son nom avec plaisir, lui qui nous porte par une parole de sa bouche. Il soutient toutes choses par la puissance de sa parole, dit saint Paul aux Hébreux : *Portans omnia verbo virtutis suæ*, 1, 3. Portez-le dans votre bouche, de crainte qu'il ne vous vomisse de sa bouche : *Porta eum in ore tuo, ne te evomat de ore suo.* Afin que nous portions une couronne glorieuse dans le ciel, Jésus-Christ a porté pour nous une couronne d'épines sur la terre. Les soldats, dit l'évangéliste saint Jean, ayant tressé une couronne d'épines, la mirent sur sa tête; Jésus donc sortit portant la couronne d'épines, 19, 3-5. Dieu, dit saint Bernard, a été couronné d'épines pour vous, afin que vous fussiez couronné dans les cieux : *Deus pro te coronatus est spinis, ut tu coroneris in cœlis.* Portons aussi la couronne d'épines, afin qu'un jour nous portions la couronne de gloire.

Une femme, élevant la voix du milieu de la foule, lui dit : Heureux le ventre qui vous a porté et les mamelles que vous avez sucées! Et Jésus lui dit : Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent! (Luc. 11, 27-28.) O sein sans tache, s'écrie saint Epiphane, ayant la circonférence du ciel, qui avez porté, renfermé en vous le Dieu que l'immensité ne peut renfermer! O sein plus vaste que le ciel, qui n'avez pas mis à l'étroit un Dieu! *O uterum impollutum habentem circulum cœlorum, qui Deum incomprehensum in te vero comprehensum portasti! O*

(1) Serm. 15 in Cant.

Digitized by Google

uterum cœlo ampliorem, qui Deum in te non coarctasti (1)! Je vous salue toujours, dit Chrysippe de Jérusalem, je vous salue, pleine de grâce, qui avez eu des entrailles miraculeuses, plus larges que le ciel, puisque vous avez logé celui que les cieux mêmes ne peuvent contenir : *Ave semper, ave, gratia plena, ave, quæ vulvam adepta es præter naturam, vel ipsis cœlis latiorem; quandoquidem per hanc comprehendisti eum, quem ne cœli quidem capiunt* (2). Je vous salue, dit saint André de Jérusalem, je vous salue, ô champ très-vaste de Dieu ; seule vous avez renfermé celui qui est en dehors de tout lieu : *Ave, Dei ager amplissime, quem nullus alius locus, nisi tu sola comprehendere potest* (3). Oh ! de quelle manière, s'écrie saint Jean Damascène, celle qui est plus étendue que le ciel a reçu le ciel ? C'est chose certaine, elle l'a pris, elle l'a gardé : *O quonam pacto, quæ cœlos amplitudine superavit, cœlum suscepit? Certe ita est, et cepit et tenuit.* Ce n'est pas du côté de son corps qu'elle est plus vaste que le ciel, mais c'est par la grâce (4).

Heureuses les mamelles que vous avez sucées ! Cette femme proclame aussi heureuses les mamelles que Jésus-Christ a sucées. Et c'est à juste titre, dit saint Clément d'Alexandrie : nourrir et allaiter est l'œuvre de l'amour. Marie n'aime pas seulement son divin Enfant pour l'avoir conçu et enfanté, mais aussi pour l'avoir nourri de son céleste lait (5).

Marie, dit Hailgrinus, n'a pas moins mérité en nourrissant son Fils de son lait que les martyrs en versant leur sang ; car la récompense de toutes les œuvres se mesure à l'amour (6).

S'il en est ainsi, pourquoi donc Jésus répond-il à cette femme : Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent ! *Quinimo beati, qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud* (Luc. 11, 28). Ces paroles n'affaiblissent pas les éloges de cette femme, et Jésus ne les veut pas contredire ; mais il fait une comparaison. C'est comme s'il eût dit : A la vérité, enfanter Dieu et l'allaiter, c'est un très-grand bonheur ; mais c'est un bonheur encore plus grand d'observer ses préceptes, et par là de lui plaire. Ici, Jésus-Christ parle dans le même sens que lorsqu'il dit ailleurs : Quelle est ma mère et qui sont mes frères? Quiconque fait la volonté de mon Père est mon frère et ma sœur et ma mère. Il ne veut pas abaisser sa mère et lui préférer ses disciples en les montrant quand il parle ainsi ; au contraire, l'aimant et l'honorant, il fait voir ce qu'il y a en elle de plus grand et de plus digne, ce qui lui a valu d'être sa Mère, l'accomplissement des préceptes et de la volonté de Dieu.

(1) In serm. de Laudibus Deiparæ.
(2) Serm. de sancta Deipara.
(3) Serm. de Annuntiat.
(4) In prima orat. de Virg. dormitione.
(5) In Pædag., lib. 1, cap. 3.
(6) In cap. 7 Cant.

Digitized by Google

L'abbé Guerric dit sur ce passage : Jésus prouve que Marie est sa Mère selon la chair, et sa Mère également par une autre raison, puisqu'elle faisait tellement la volonté du Père céleste, que le Père disait d'elle : Vous serez appelée ma volonté : *Vocaberis voluntas mea* (Is. 62, 4). Là donc où son Fils semble l'oublier, c'est là qu'il l'honore davantage, puisqu'il la reconnaît pour sa Mère à double titre, comme l'ayant porté dans son sein, et comme le portant dans son esprit. Saint Justin martyr est du même sentiment, car il dit : Le Seigneur ne prive pas sa Mère de l'honneur qui lui est dû, mais il enseigne par quel moyen Marie a été sa très-heureuse Mère. Car, si celui qui écoute la parole de Dieu et qui la garde est le frère et la sœur et la mère de Dieu, à plus forte raison Marie, qui observe tout cela, et qui est d'ailleurs sa vraie Mère selon la nature, est-elle mise au-dessus de tous les autres. Car entendre la parole de Dieu et l'observer, c'est de la vertu et d'une âme pure qui ne s'occupe que de Dieu. Et comme Dieu n'a pas choisi une femme quelconque pour être la Mère du Christ, mais la plus excellente de toutes les femmes en vertus, Jésus-Christ a voulu que sa Mère fût proclamée pour cette vertu par laquelle elle mérita d'être sa Mère-Vierge (1). Saint Justin, dit Salazar (2), établit ces deux maternités en la Vierge, c'est-à-dire la maternité corporelle et la maternité spirituelle, et ainsi il déclare que la maternité corporelle a été accordée à la Vierge à cause de la spirituelle. Il augmente la dignité de sa Mère, en déclarant qu'elle avait été sa Mère selon l'esprit longtemps avant de l'être selon la chair.

Mais de ces paroles de notre Seigneur il faut considérer combien est grande notre dignité et combien nous nous rapprochons de Marie : Marie conçoit le Christ dans son sein, nous le portons nous-mêmes dans les entrailles de notre esprit.

Il faut maintenant voir si les justes et les élus conçoivent aussi bien le Christ dans leur cœur que la Vierge, et s'ils lui sont égaux en cette dignité. Un aveugle verrait que Marie, dans ce genre de maternité spirituelle, doit être mise au-dessus des justes. Unique dans la maternité selon la chair, elle l'emporte aussi sur les saints dans la maternité spirituelle, étant remplie de plus grandes grâces, et ces deux maternités marchant comme de pair en elle. Marie ayant toujours vécu sans tache, jamais en elle cette conception de l'esprit n'éprouva aucune résistance et ne reçut aucun dommage de la chair. Chez les saints, au contraire, cette conception trouve des entraves dans les misères humaines, les faiblesses, les fragilités inhérentes à notre nature.

(1) Quæstione 136.
(2) Pro Immunitate Virg. ab originali, cap. 40.

Digitized by Google

CXXIX

MARIE NOTRE MÈRE.

A la vérité, Marie n'a qu'un Fils, dit saint Bernard (1), elle n'en a engendré qu'un, qui, étant le Fils unique du Père dans les cieux, est aussi le Fils unique de la Mère sur la terre. Cependant cette unique Vierge-Mère, qui se glorifie d'avoir enfanté l'Unique du Père, reconnaît ce Fils unique dans tous ses membres, et elle ne refuse pas de se faire appeler Mère par tous ceux en qui elle voit son Christ formé, ou en qui elle connaît qu'il se formera. L'ancienne Eve est moins mère que marâtre; elle s'est empressée de procurer la mort à ses enfants, au lieu de leur laisser la lumière et la vie. Elle est appelée, à la vérité, la mère de tous les vivants; mais elle est plus véritablement l'assassin des vivants ou la mère des mourants, puisque sa fécondité engendre, enfante la mort. Et comme elle a fait mentir son nom de mère des vivants, Marie a rempli le mystère. Semblable à l'Eglise dont elle est la forme, elle est vraiment la Mère de tous ceux qui reviennent à la vie. Elle est la Mère de la vie dont vivent tous ceux qui vivent; quand elle enfante, elle enfante en quelque sorte tous ceux qui vivront de cette vie. Un seul était enfanté, mais tous nous renaissions : *Unus generabatur, sed nos omnes regenerabamur;* car nous étions tous dans ce sang par lequel la régénération s'est faite. Car comme nous avons été dès le commencement en Adam, à cause du sang de la génération charnelle, ainsi avant les siècles nous avons été en Jésus-Christ, à cause du germe de la régénération spirituelle.

Or, cette bienheureuse Mère du Christ, qui se voit la Mère des chrétiens par la raison du mystère, se montre aussi leur Mère par ses soins et sa pieuse et tendre affection. Car elle n'est pas dure pour ses enfants, comme s'ils ne lui appartenaient pas; ses entrailles ne cessent jamais d'être fécondes en bonté. Car le béni fruit de votre sein, ô tendre Mère, vous a laissée grosse d'une inépuisable charité : *Benedictus siquidem fructus ventris tui, gravidam te, o pia Mater, inexhausta pietate reliquit.* A la vérité, il ne naît qu'une fois de vous; mais demeurant toujours en vous.

(1) In Assumpt., serm. 1.

Digitized by Google

et vous remplissant de dons, et faisant toujours fluer abondamment dans le jardin fermé de la chasteté la fontaine scellée de la charité, cette fontaine, quoique scellée, coule cependant au-dehors, et ses eaux nous sont divisées sur les places : *Ex te quidem semel nascens, sed in te semper manens et affluens, et in horto concluso castitatis, fontem signatum caritatis semper abundare faciens; qui licet signatus sit, foras tamen derivatur, et in plateis aquæ ejus nobis dividuntur.* Si Paul, serviteur de Jésus-Christ, enfante plusieurs fois ses tendres enfants par le soin et le désir de sa tendresse, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en eux, combien plus la Mère du Christ elle-même? Et Paul, à la vérité, les enfante (Galat. 4) en leur prêchant le Verbe de vérité par lequel ils sont régénérés; mais Marie le fait d'une manière beaucoup plus sainte et plus divine en enfantant le Verbe lui-même. Je loue en Paul le mystère de la prédication, mais j'admire davantage et vénère en Marie le mystère de la génération.

Voyez si les enfants ne connaissent pas leur mère; une certaine piété naturelle et de foi ne leur dit-elle pas d'invoquer le nom de Marie, et surtout de recourir à elle promptement dans toutes leurs nécessités et dangers, comme des enfants dans le sein de leur mère? Le prophète Isaïe lui avait prédit l'amour de ses enfants : *Habitabunt in te filii tui :* Vos enfants habiteront en vous, 62, 5. Et maintenant nous habitons sous le secours de la Mère du Très-Haut, nous demeurons dans sa protection, comme sous l'ombre de ses ailes; après cela nous nous reposerons sur son sein dans la société de sa gloire.

O Souveraine, s'écrie saint Anselme (1), vous êtes la Mère de la justification et des justifiés, vous êtes la Mère de la réconciliation et des réconciliés, vous êtes la Mère du salut et des sauvés. O heureuse confiance! ô refuge assuré! la Mère de Dieu est notre Mère! *O beata fiducia! o tutum refugium! Mater Dei est Mater nostra!* La Mère de celui en qui seul nous espérons et que seul nous craignons est notre Mère; la Mère, dis-je, de celui qui seul sauve, qui seul condamne, est notre Mère: *Mater ejus in quo solo speramus, et quem solum timemus, est Mater nostra; Mater, inquam, ejus qui solus salvat, solus damnat, est Mater nostra.* O Mère bénie et exaltée, non pour vous seule, mais pour nous aussi! Oh! que les biens qui nous arrivent par vous sont grands et admirables! Que je me réjouis en les considérant! Et tout en me réjouissant, je n'ose en parler. Car si vous, ô Souveraine, êtes sa Mère, n'est-il pas vrai que vos autres enfants sont ses frères? Mais quels sont ces frères, et de qui sont-ils frères? En parlerai-je pour ravir mon cœur de joie, ou garderai-je le silence, de crainte que ma bouche ne soit accusée d'orgueil? Mais ce que je crois en aimant, pourquoi ne le confesserais-je pas en louant? Je par-

(1) Orat. 51 ad sanctam Virg. Mariam.

Digitized by Google

lerai donc, non par orgueil, mais par action de grâces. Car celui qui a fait qu'il fût lui-même participant de notre nature par la génération maternelle, et que nous fussions les fils de sa Mère par la restitution de la vie, nous invite lui-même à confesser que nous sommes ses frères. Donc notre Juge est notre frère, le Sauveur du monde est notre frère; enfin notre Dieu est devenu notre frère par Marie : *Ergo Judex noster est frater noster, Salvator mundi est frater noster; denique Deus noster est factus per Mariam frater noster.* Avec quelle certitude donc ne devons-nous pas espérer? Que pourrions-nous redouter, puisque notre salut est entre les mains d'un si bon Frère et d'une si tendre Mère? Mais avec quelle ardeur ne devons-nous pas aimer ce Frère et cette Mère? *Quo etiam affectu hunc Fratrem et hanc Matrem amare debemus?* Avec quel abandon ne devons-nous pas nous confier à eux? Avec quelle sécurité ne devons-nous pas recourir à eux? Avec quelle bonté ne serons-nous pas reçus en nous jetant dans leurs bras? Que ce bon Frère nous pardonne donc nos offenses; qu'il éloigne ce que nous avons mérité en péchant; qu'il nous donne ce que nous demandons d'un cœur contrit. Que la bonne Mère prie et supplie pour nous; qu'elle demande et obtienne ce qui nous est avantageux. Qu'elle prie son Fils pour ses fils, son Fils unique pour les adoptifs, le Seigneur pour les serviteurs. Que le bon Fils écoute la Mère pour ses frères, l'Unique pour ceux qu'il a adoptés, le Seigneur pour ceux qu'il a délivrés. O Marie, Souveraine-Mère par qui nous avons un tel Frère, que ne vous devons-nous pas? Quelles actions de grâces, quelles louanges pourrons-nous vous rendre? *O Maria, quantum tibi debemus, Domina Mater, per quam talem Fratrem habemus? Quid gratiarum, quid laudis tibi retribuemus?* O Seigneur tout puissant, qui êtes notre Frère aîné; ô Souveraine toute puissante, qui êtes notre meilleure Mère, instruisez mon cœur du respect qu'il vous doit, apprenez-lui à vous louer, à vous aimer.

Ayant, du haut de la croix, vu Marie sa Mère, et debout près d'elle le disciple qu'il aimait, Jésus dit à sa Mère : Femme, voilà votre fils. Et ensuite au disciple : Voilà votre Mère. Et depuis cette heure-là le disciple la prit pour Mère : *Cum vidisset ergo Jesus Matrem, et discipulum stantem, quem diligebat, dicit Matri suæ : Mulier, ecce filius tuus. Deinde dicit discipulo : Ecce Mater tua. Et ex illa hora accepit eam discipulus in sua* (Joan. 19, 26-27).

C'est donc avant de mourir pour le salut des hommes que Jésus-Christ nous a donné Marie pour Mère dans la personne de saint Jean, et qu'elle nous a pris d'une manière toute spéciale pour ses enfants.

O admirable œuvre du Créateur! s'écrie saint Anselme (1). O immense consolation du pécheur! O Souveraine, si votre Fils est devenu par vous

(1) Tractatus de Concept. B. Mariæ Virg.

Digitized by Google

notre Frère, n'êtes-vous pas vous-même devenue notre Mère par lui ? Car, sur le point de subir la mort pour nous sur la croix, il dit à Jean, oui, à Jean qui, dans la condition de sa nature, n'a pas autre chose que nous : Voilà votre Mère : *Ecce Mater tua.* O homme pécheur, réjouis-toi, tressaille d'allégresse; il n'y a plus lieu de te désespérer, tu ne dois plus trembler : tout ton jugement dépend de la sentence de ton Frère et de ta Mère. Ne détourne donc pas l'oreille de ton cœur de leur conseil. Ton Juge, ton Frère t'apprend à recourir au secours de sa Mère, et elle-même aussi ta Mère t'avertit de te jeter en toute confiance sous les ailes de son Fils, et elle t'offre sa charité pour éviter d'être atterré par sa justice.

Marie, comme Mère du Sauveur, est aussi la Mère de tous les enfants du même Sauveur (1). Car si le prophète Isaïe, 51, a eu droit de dire que Sara a engendré tous les Juifs, ayant été la mère d'Isaac, de qui ils sont descendus : *Attendite ad Abraham patrem vestrum, et ad Saram quæ peperit vos;* si Dieu même a témoigné à Rébecca (Genes. 25) qu'elle portait deux peuples entiers dans ses flancs, à raison de Jacob et d'Esaü, pourquoi ne dirons-nous pas que la sainte Vierge, ayant le Sauveur en son sein, y avait aussi tout le peuple chrétien? et pourquoi ferions-nous difficulté de la nommer la Mère de tous ceux qui ont pour père le Rédempteur du monde? La raison est pour nous, ainsi que les saints docteurs. Au même instant qu'elle consentit d'être la Mère de Dieu, dit saint Bernardin de Sienne (2), elle consentit aussi à être la Mère de tous les enfants de salut, et dès lors elle les porta en ses entrailles. Quoi! dit saint Bonaventure (3), croyez-vous que la Vierge, qui est d'une façon singulière la Mère du Sauveur, ne soit pas encore la Mère générale de tous les fidèles? La vérité nous enseigne que Marie a eu à la fois deux sortes d'enfants, dont l'un est Dieu et homme, et l'autre est purement homme. Du premier elle est Mère par nature et corporellement, du second par grâce et spirituellement.

L'abbé Guerric (4), après avoir montré que Marie doit être appelée, avec plus de raison qu'Eve, la Mère des vivants, ayant conçu la vie substantielle, qui est le Sauveur de nos âmes, et l'ayant en lui et par lui communiquée à tous ses descendants spirituels, ajoute ces belles paroles : Un seul était conçu par nature, et les autres étaient régénérés en lui, en qui ils étaient tous compris. Car, ainsi que Dieu, lorsqu'il donna l'être au premier homme, le donna par lui à toute sa postérité qui était contenue en lui, de même la sainte Vierge, mettant au monde le second Adam, enfanta, par voie de conséquence, une multitude innombrable d'enfants, que nous appelons la semence spirituelle du Sauveur.

(1) Le P. Poiré, discours fondamental du 3e traité, chap. 1er.
(2) Serm. 6, art. 2, cap. 2.
(3) Speculi, cap. 8.
(4) Serm. 1 de Assumptione.

Digitized by Google

Saint Germain de Constantinople parle à Marie en cette sorte (1) : Vous avez remporté un honneur qui surpasse celui de tous les triomphes du monde, lorsque, en un seul Fils qui est sorti de vos entrailles, vous avez donné l'être et la naissance à tout le peuple chrétien, et avez fait que ceux qui étaient vos frères par nature le fussent aussi de l'unique Fils de Dieu. Et, dans le même sens, saint Ildefonse dit que cette Vierge est celle au sein de qui toute l'Eglise reçoit les arrhes de l'alliance qu'elle a contractée avec Dieu (2). A ce sujet le cardinal saint Pierre Damien appelle la sainte Vierge la Mère du Père, la source de la fontaine et l'origine du principe (3). A ce sujet, saint Ambroise, et après lui saint Ildefonse (4), lui approprient ces paroles du Cantique d'amour : Votre sein est semblable à un monceau de froment avec une bordure de lis : *Venter tuus sicut acervus tritici, vallatus liliis*, 7, 2. Car quoique, à proprement parler, elle n'eût en son sein virginal, qui est signifié par le lis, que le seul grain de blé dont il est dit dans l'Evangile que s'il n'est jeté en terre pour y mourir, il demeure sans fruit, néanmoins, parce qu'en ce grain était contenue la moisson qui devait remplir les campagnes de l'Eglise, il est appelé, non un grain simplement, mais un monceau de blé; d'autant que, comme dit saint Epiphane (5), la sainte Vierge a été le champ qui, n'ayant jamais été ouvert ni cultivé, a toutefois produit le grain du céleste froment, et en lui toutes les gerbes qui doivent être transportées au grenier du paradis.

Considérant ceci attentivement, on doit confesser que l'Eglise a eu très-grand sujet de dire que la grâce substantielle de Dieu s'étant répandue dans le sein de la bienheureuse Vierge, elle portait des secrets qu'elle-même ne comprenait pas. Car non seulement l'union personnelle du Verbe avec la chair de la Vierge, et l'opération invisible du Saint-Esprit, qui avait formé le divin corps du Sauveur dans ses chastes entrailles, se peuvent appeler des lettres closes, mais encore la lignée spirituelle qu'elle concevait dès lors sans la connaître en particulier, et les desseins de la divine prédestination sur les enfants du Sauveur, qui commençaient en elle et par elle de sortir en évidence, sont, à vrai dire, des secrets que nul autre que Dieu seul ne connaît. Qui n'admirera la grandeur de la bénédiction qui a été versée sur le bienheureux sein de cette Souveraine qu'à bon droit nous appellerions la pépinière du paradis ? Car si on prise tant la bénédiction qui fut donnée, par le mérite de la fidèle obéissance d'Abraham, au sein de Sara son épouse, et la promesse qui lui fut faite qu'elle porterait un fils qui serait béni de Dieu et de qui viendraient les

(1) Orat. de Assumpt.
(2) Serm. 2 de Assumpt.
(3) Serm. 2 de Nativit.
(4) Lib. de Instit. virg., cap. 13. Serm 1 de Assumpt.
(5) Serm de Laudibus Virginis.

Digitized by Google

rois et les princes des peuples entiers, quelle estime devons-nous faire de la fécondité de la Vierge, qui non seulement a donné au monde le fruit souverainement béni et désiré de toutes les nations de la terre, mais de plus a produit une multitude innombrable d'enfants spirituels? Car de ce sacré sein est sorti le collége des apôtres, l'escadron des prophètes, l'armée des martyrs, la légion des confesseurs, l'essaim des religieux, la troupe des vierges, la multitude des veuves et des mariées; en un mot, tout ce qui aujourd'hui bénit Dieu dans le ciel et qui l'y bénira à jamais est le fruit des entrailles de Marie. Oh! si cette sainte femme de l'Evangile eût eu la connaissance de tous ces mystères, elle eût bien autrement élevé la voix pour appeler bienheureux le sein où s'étaient rencontrées et faites tant de merveilles.

En second lieu, la sainte Vierge est mère des enfants de salut, en qualité d'Epouse du Sauveur, Epouse principale qu'il a choisie pour sa fidèle compagne, pour la maîtresse de tous ses biens, et pour sa coadjutrice en l'œuvre de notre rédemption. Saint Augustin enseigne (1) que la Vierge s'appelle avec raison la Mère par esprit des enfants et des membres du Sauveur, puisqu'elle a coopéré par sa charité à leur naissance spirituelle. Si vous demandez à saint Anselme en quel temps cette divine Epouse a enfanté tous ses enfants spirituels, il vous dira que c'a été lors de la passion de son bien-aimé Fils et très-béni Epoux (2). Car tandis qu'il agonisait sur le lit de la croix, elle, pour coopérer de son côté, comme Mère, à mettre au monde une grande famille spirituelle qui devait surpasser en nombre les grains de sable de la mer, souffrait des tranchées étranges et un martyre intérieur beaucoup plus rude que tous les tourments corporels. Ce qui fait dire à Rupert (3) qu'il y eut une très-grande différence entre son premier enfantement, quand le Sauveur naquit d'elle à Bethléem, et le second, quand elle nous enfanta près de la croix. Ce fut alors, disent les saints Pères, que saint Jean l'évangéliste reçut le droit d'aînesse, et qu'en sa personne la sainte Vierge fut faite mère de tous les enfants du Sauveur. Ce fut alors que, lui disant: Femme, voilà votre fils, il lui recommanda en la personne de saint Jean tous les autres, non comme étrangers, mais comme ses propres enfants, qu'elle aidait à mettre au monde et qu'elle devait élever pour le ciel.

Heureuse journée pour la Mère de nous avoir pour ses enfants, mais bien plus heureuse pour nous! Que Job maudisse tant qu'il voudra la nuit de sa conception (3) et le jour qui lui fit voir la lumière; qu'il souhaite à ce jour-là les ténèbres éternelles, et qu'il désire le voir effacé du calendrier, ou au moins tenu parmi les jours infortunés et de mauvaise aven-

(1) Lib. de sancta Virginitate, cap. 6.
(2) De Excellentia Virg., cap. 5.
(3) Lib. 18 in Joanne.

Digitized by Google

ture; que Jérémie s'en prenne à sa mère et se plaigne de ce qu'elle l'a mis au jour, 13 : pour moi, je voudrais bien avoir toute l'éloquence des hommes et des anges pour pouvoir bénir ce jour mille fois heureux qui nous a faits enfants d'une telle Mère et nous a procuré le bonheur d'appartenir à un tel Père. Que ce jour tienne le premier rang parmi les plus heureux de l'année; que ce soit un jour rempli d'actions de grâces et de reconnaissance; que sa mémoire soit auguste parmi toutes les autres célébrités, et qu'on chante à l'honneur du Père et de la Mère les plus agréables cantiques que l'amour et la reconnaissance pourront suggérer aux enfants de l'un et de l'autre.

Nous n'avons pas découvert tout le bonheur des enfants de la Mère de Dieu; il y a encore un secret caché sous ce nom de mère, dans lequel consiste leur premier et principal avantage, qui est une inclination de bienveillance toute particulière qu'elle a envers ceux qui lui sont plus chers. Afin de la mieux comprendre, il faut remarquer que toute cause, pour générale et universelle qu'elle soit, a quelques particuliers effets qui lui sont spécialement attribués.

Entre toutes les causes qui s'étendent à plusieurs effets, il n'en est point de plus universelle que Dieu. Toutefois la sainte Ecriture, la raison et l'expérience font foi qu'outre la Providence générale, qui regarde toutes les œuvres de ses mains sans en excepter aucune, il y en a une autre spéciale qui aboutit particulièrement au bien de sa créature raisonnable; même encore une très-spéciale, qui vise au gouvernement de ceux qui se jettent comme à l'abandon dans ses bras. Et pour ne pas éloigner mon discours des mères, Rébecca était une sainte et l'une des plus vertueuses femmes dont parle l'Ancien Testament; or, c'est une chose indubitable qu'elle aimait Jacob, son puîné, beaucoup plus qu'Esaü, qui était son aîné.

Quoique la sainte Vierge soit par effet la Mère de tous les enfants du Sauveur, cela n'empêche pas qu'il n'y en ait quelques uns qu'elle chérisse d'une particulière affection, qui aient l'honneur de ses bonnes grâces pardessus les autres, et pour qui spécialement elle emploie la rare faveur qu'elle a auprès de Dieu. Une telle préférence est hors de tout reproche et de tout blâme; car, s'attachant par bienveillance aux uns plutôt qu'aux autres, et leur faisant meilleure part de son crédit, elle use du sien comme il lui plaît: qui le pourra trouver mauvais? Elle imite Dieu même, de qui le plaisir est de tirer le pauvre de la poussière pour le mettre sur le trône de la gloire, ainsi qu'elle dit en son cantique: qui a sujet de s'en fâcher? Elle rend plus d'amour à qui en a plus pour elle, et fait plus de bien à qui la sert d'un cœur plus franc: y a-t-il occasion de s'en plaindre? Elle suit les mouvements et les affections de ses fils, et fait plus de caresses à ceux qu'elle sait lui être plus agréables: faut-il que, pour avoir le cœur si bon, nous regardions de mauvais œil ses faveurs et ses favoris? Oh! que ce mot est doux! oh! que ces personnes sont heureuses! oh! quelles mer-

Digitized by Google

veilles de bonté s'apprêtent pour elles! oh! si ceux qui poursuivent si ardemment la faveur du monde la connaissaient! oh! si la sainte Vierge leur dessillait les yeux et leur jetait un rayon de sa lumière pour se faire connaître à eux! oh! si elle leur versait dans le cœur une seule goutte de la douceur dont elle remplit les âmes de ses nourrissons, comme ils se hâteraient de tout quitter pour courir après cette seule faveur, qui serait capable de les combler d'un éternel bonheur! Vierge sainte, ô notre Mère, c'est à vous à toucher les cœurs, opérez ce miracle de miséricorde.

Courage, fils de Marie, s'écrie saint Liguori (1); sachez qu'elle accepte pour enfants tous ceux qui ambitionnent ce titre.

Marie étant notre Mère, il est facile de concevoir combien nous lui sommes chers. Je suis la Mère du bel amour, dit Marie en parlant d'elle-même. Le premier motif de cet amour, c'est l'amour de Dieu. L'apôtre saint Jean nous enseigne que l'amour de Dieu et l'amour du prochain sont étroitement unis; d'où il faut conclure que l'un ne peut pas s'accroître sans que l'autre n'augmente en même proportion. C'est parce qu'ils aimaient Dieu que les saints ont fait de grandes choses pour leurs frères : fortune, liberté, vie même, ils sacrifiaient tout. Mais si dans les saints l'amour de Dieu a eu de si grands résultats pour le prochain, que dirons-nous de Marie, qui, dès le premier instant de son existence, a aimé Dieu plus que tous les anges et les saints? Il faut en conclure qu'aucun d'eux n'a pu l'égaler dans l'amour du prochain.

Le second motif de cet amour de Marie pour les hommes, c'est que Jésus-Christ nous a donnés à elle dans la personne de saint Jean. Ces mots : Femme, voilà votre fils, furent les dernières paroles qu'il lui adressa; et qui ne sait la profonde impression que font sur notre esprit les dernières paroles d'une personne chérie?

Enfin Marie nous aime en raison de ce que nous lui avons coûté. A ce prix, combien ne devons-nous pas être chers à Marie, qui, pour nous voir naître à la grâce, a dû sacrifier Jésus-Christ, son premier né? Comme il est écrit du Père éternel qu'il a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique, de même, selon saint Bonaventure, Marie nous a tant aimés qu'elle nous a donné son Fils unique. Elle nous l'a donné, dit le P. Niéremberg, quand, en vertu de son droit de Mère et par la juridiction qu'elle avait sur lui, elle lui permit d'aller à la mort; et elle nous l'a encore donné quand, tous les autres se taisant par haine ou par crainte, elle se tut aussi et ne prit point auprès des juges la défense de son Fils. Et cependant on peut bien croire que les paroles d'une Mère si sage et si tendre auraient fait une grande impression, très-certainement au moins, sur l'esprit de Pilate, qui avait reconnu l'innocence de Jésus-Christ. Mais non, Marie ne voulut rien dire pour empêcher une mort dont elle savait bien

(1) Paraphrase du *Salve*, chap. 1er.

Digitized by Google

que dépendait notre salut éternel. Il n'y a jamais eu dans le monde, après la Vierge, une autre créature, dit saint Bonaventure, qui nous ait aimés d'un amour si véhément, jusqu'à livrer pour nous à la mort un Fils qui lui était infiniment plus cher qu'elle-même.

Le dernier motif de l'amour de Marie pour les hommes, c'est qu'ils sont le prix du sang de Jésus-Christ : son amour pour les hommes est en proportion de la valeur infinie du sang qui les a rachetés.

Et parce que Jésus-Christ a racheté tous les hommes, il n'en est point que Marie n'aime et ne protége. Or, si la Vierge est si bonne et si clémente envers tous les hommes, même à l'égard des ingrats, quelle ne sera pas sa tendresse pour ceux qui l'aiment et se déclarent hautement ses serviteurs? Oh ! qu'il est facile, dit Albert le Grand, de trouver Marie quand on l'aime ! J'aime ceux qui m'aiment, dit-elle. Enfants de Marie, aimez tant que vous voudrez cette Mère admirable, toujours elle vous surpassera en tendresse.

Si le vieux Tobie, 4, 4, se voyant près de mourir, recommandait à son fils de ne jamais oublier sa mère et ce qu'elle avait souffert pour le mettre au monde, comment pourrions-nous oublier Marie, nous qu'elle a enfantés sur le Calvaire, au pied de la croix, au milieu des gémissements et des larmes? Oh ! combien nous serons heureux sous la protection d'une si tendre Mère ! dit le cardinal Bellarmin (1). Qui osera nous arracher de son sein? Quelle tentation, quel trouble pourra jamais nous vaincre, si nous nous mettons avec confiance sous son puissant patronage?

Cette maternité que, pour l'avantage de tous les fidèles, Marie reçut au pied de la croix, elle ne cessa jamais de l'exercer avec sollicitude pendant les longues années qu'elle continua à demeurer sur la terre, comme elle ne cesse et ne cessera jamais de l'exercer dans le ciel jusqu'à la fin des siècles.

Marie notre Mère nous a donné Jésus son Fils pour nous racheter; elle nous l'a donné pour remède à nos maux, pour nourriture et pour récompense, et avec lui elle nous a donné le royaume des cieux et tous les biens.

Saint Antoine et Albert le Grand enseignent que Marie est la Mère de tous les hommes pour quatre raisons : la première, c'est qu'elle enfante tous les saints spirituellement; la seconde, c'est qu'elle prend soin de tous les hommes ; la troisième, c'est qu'elle est née avant toute créature et qu'elle est la plus excellente de toutes ; la quatrième, c'est qu'elle a été prédestinée, même avant la naissance des siècles, pour être l'instrument d'une nouvelle création.

Origène, commentant les paroles de Jésus-Christ sur la croix, s'exprime ainsi : Lorsque Jésus-Christ dit : Femme, voilà votre fils, c'est comme s'il eût dit en montrant saint Jean : Celui-ci est Jésus que vous avez en-

(1) In hunc verbum : Ecce Filius tuus.

Digitized by Google

fanté. En effet, le chrétien parfait ne vit plus de lui-même, mais Jésus-Christ vit en lui ; et de là vient qu'il est dit de lui à Marie : Voilà votre Fils Jésus-Christ (1).

Par son consentement à l'incarnation, la bienheureuse Vierge, dit saint Bernard, a demandé du fond de son cœur et a procuré le salut de tous les élus. Depuis lors elle les a tous portés dans son sein, comme la meilleure des mères porte ses enfants (2).

Il est dit dans l'Evangile que Marie enfanta son Fils premier né : *Peperit Filium suum primogenitum* (Luc. 2, 7). Son premier né est Jésus-Christ ; les autres fils qu'elle enfante sont tous les hommes.

En réparant tout par ses mérites, la bienheureuse Mère de Dieu, dit saint Anselme, est devenue la Mère de tous (3).

Par Marie Jésus est devenu notre frère ; par Marie nous sommes devenus les membres de Jésus-Christ. Marie est donc notre Mère comme Dieu est notre Père. Marie notre Mère ! Oh ! quel bonheur, quel honneur, quelle richesse, quelle noblesse pour nous !

Marie est la Mère de tous les fidèles ; aussi les Pères la nomment-ils la Mère des vivants, *Mater viventium*, comme Eve est appelée par eux la mère des morts, *Mater morientium*.

Il faut entendre deux enfantements de Marie, dit Bossuet (4) : elle a enfanté Jésus-Christ, elle a enfanté les fidèles ; c'est-à-dire elle a enfanté l'Innocent, elle a enfanté les pécheurs. Elle a enfanté l'Innocent sans peine, mais il fallait qu'elle enfantât les pécheurs parmi les douleurs et les cris. Et à quel prix elle les achète ! il faut qu'il lui en coûte son Fils unique ; elle ne peut être Mère des chrétiens qu'elle ne donne son Bien-Aimé à la mort. O fécondité douloureuse ! Mais elle s'y soumet, parce que c'était la volonté du Père éternel de faire naître les enfants adoptifs par la mort du Fils véritable. Il faut qu'elle se joigne au Père éternel et qu'ils livrent leur commun Fils d'un commun accord au supplice. C'est pour cela que la Providence l'a appelée au pied de la croix ; elle y vient immoler son Fils véritable. Qu'il meure afin que les hommes vivent. Elle y vient recevoir de nouveaux enfants. Femme, dit Jésus, voilà votre fils. O enfantement vraiment douloureux ! ô fécondité qui lui est à charge ! O femme affligée, à qui un amour infortuné fait éprouver à présent jusqu'où peut aller la compassion d'une mère ! Cette même tendresse dont vous êtes à présent touchée si vivement pour moi, lui dit Jésus, ayez-la pour Jean, mon disciple et mon bien-aimé ; ayez-la pour tous mes fidèles, que je vous recommande en sa personne, parce qu'ils sont tous vos enfants et les miens : *Ecce filius tuus*.

(1) Comment. in Joan., præfat., 1, 1.
(2) Serm. 6, art. 2, cap. 11.
(3) De Excellentia Virg., cap. 11.
(4) 1er sermon sur la Compassion de la sainte Vierge.

Digitized by Google

C'est un Jésus-Christ que Marie donne, rendons-lui un Jésus-Christ en nous-mêmes, et faisons revivre en nos âmes ce Fils qu'elle perd pour l'amour de nous (1). Soyons donc chastes et pudiques, et Marie reconnaîtra Jésus-Christ en nous. Soyons humbles et obéissants comme Jésus l'a été jusqu'à la mort; ayons des cœurs tendres et des mains ouvertes pour les pauvres et les misérables; oublions toutes les injures comme Jésus-Christ les a oubliées, jusqu'à laver dans son propre sang même le crime de ses bourreaux. Quelle sera la joie de Marie notre Mère quand elle verra vivre Jésus-Christ en nous : dans nos âmes, par la charité; dans nos corps, par la continence; sur les yeux mêmes et sur les visages, par la retenue, par la modestie et par la simplicité chrétienne! C'est alors que, reconnaissant en nous Jésus-Christ par la pratique exacte de son Evangile, ses entrailles seront émues de cette vive représentation de son Bien-Aimé, et, touchée jusque dans le cœur de cette sainte conformité, elle croira aimer Jésus-Christ en nous, et elle répandra sur nous toutes les douceurs de son affection maternelle.

Puisque les fidèles devaient renaître de l'amour du Père éternel et des souffrances de son cher Fils, afin que la divine Marie fût la Mère du peuple nouveau, il fallait qu'elle fût unie non seulement à l'amour fécond par lequel le Père nous a adoptés, mais encore aux cruels supplices par lesquels le Fils nous engendre.

C'est au milieu de douleurs excessives, c'est par une extrême désolation qu'elle entre en société des supplices et de la croix de Jésus, et que son Fils l'associe aussi à sa fécondité bienheureuse. Femme, lui dit-il, voilà votre fils. Femme qui souffrez avec moi, soyez aussi féconde avec moi; soyez Mère de ceux que j'engendre par mon sang et par mes blessures. Quoi! un autre en votre place, un autre pour vous! Quel adieu me dites-vous, ô mon Fils! Est-ce ainsi que vous consolez votre Mère? Ainsi cette parole la tue, et, pour accomplir le mystère, cette même parole la rend féconde.

Il me souvient ici de ces mères infortunées à qui on déchire les entrailles pour en arracher leurs enfants, et qui meurent pour les mettre au monde. C'est ainsi, ô bienheureuse Marie, que vous enfantez les fidèles; c'est par le cœur que vous enfantez, puisque vous engendrez par la charité. Ces paroles de votre Fils, qui étaient son dernier adieu, entrèrent dans votre cœur comme un glaive tranchant, et y portèrent jusqu'au fond, avec une douleur excessive, un amour de mère pour tous les fidèles; ainsi l'on peut dire que vous avez enfanté d'un cœur déchiré par la violence d'une affliction sans mesure. Et lorsque nous paraissons devant vous pour vous appeler notre Mère, vous vous souvenez de ces mots sacrés par lesquels Jésus-Christ vous établit dans cette qualité, de sorte que

(1) Bossuet, sermon pour la fête du Rosaire.

Digitized by Google

vos entrailles s'émeuvent sur nous comme sur les enfants de votre douleur.

Souvenez-vous donc, chrétiens, que nous sommes enfants de Marie, et que c'est à la croix qu'elle nous engendre. Méditons ces belles paroles que nous adresse l'Ecclésiastique : *Gemitus matris tuæ ne obliviscaris*, 7, 29 : N'oublie pas les gémissements de ta mère. Quand le monde t'attire par ses voluptés, pour détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie, et n'oublie jamais les gémissements de cette Mère si charitable : *Ne obliviscaris gemitus*. Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple ou l'ardeur de la jeunesse te presse, n'oublie pas les gémissements de ta Mère; souviens-toi des pleurs de Marie et des incroyables douleurs qui ont déchiré son âme au Calvaire. Misérable, que veux-tu faire? Veux-tu élever encore une croix pour y attacher Jésus-Christ? Veux-tu faire voir à Marie son Fils crucifié encore une fois, couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds, à ses yeux, le sang du nouveau Testament, et, par un si triste spectacle, rouvrir encore toutes les blessures de son cœur maternel?

Ah! mes frères, ne le faisons pas; souvenons-nous des pleurs de Marie, souvenons-nous des gémissements au milieu desquels elle nous engendre : c'est assez qu'elle ait souffert une fois, ne renouvelons pas ses douleurs. Au contraire, expions nos fautes par l'exercice de la pénitence; songeons que nous sommes enfants de douleurs, et que les plaisirs ne sont pas pour nous. Jésus-Christ nous enfante mourant, Marie est notre Mère par l'affliction, et nous engendrant de la sorte, tous deux nous consacrent à la pénitence. Ceux qui aiment la pénitence sont les vrais enfants de Marie. Car où a-t-elle trouvé ses enfants? Les a-t-elle trouvés parmi les plaisirs, dans la pompe, dans les grandeurs et dans les délices du monde? Non, ce n'est pas là qu'elle les rencontre : elle les trouve avec Jésus-Christ, et avec Jésus-Christ souffrant; elle les trouve au pied de sa croix, se crucifiant avec lui, s'arrosant de son divin sang, et buvant l'amour des souffrances aux sources sanglantes de ses blessures. Tels sont les enfants de Marie.

Jésus nous donne sa propre Mère; par conséquent, sa protection est puissante, et elle a beaucoup de crédit pour nous assister. Mais il nous la donne afin qu'elle soit notre Mère; par conséquent, sa tendresse pour nous est extrême, et elle a une grande inclination à nous procurer les biens véritables.

La première Eve, dit saint Epiphane (1), est appelée dans la Genèse mère des vivants, en énigme, en figure, comme étant la représentation de la vie.

La Vierge, dit saint Augustin, selon le corps, est Mère du Sauveur qui est notre chef, et selon l'esprit, des fidèles qui sont ses membres (2).

(1) Lib. 3 adversus hæres.
(2) De sancta Virginit., n° 6.

Digitized by Google

Marie est Mère de Dieu, Mère des hommes; elle peut tout obtenir comme Mère de Dieu, elle veut tout accorder comme Mère des hommes.

Une jeune enfant élevée chrétiennement par sa pieuse Mère apprenait de celle-ci pour la première fois à former le signe de la croix. Ayant dit : Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, elle dit à sa mère : Mais ici il n'y a pas de Mère !

La nature humaine (1) avait parlé par la bouche de cette enfant. L'Auteur de cette nature avait dû lui ménager une réponse.

Cette réponse, c'est Marie.

Marie est tellement notre Mère, que c'est uniquement pour cela qu'elle est Mère de Dieu. C'est pour nous, hommes, et pour notre salut, que le Verbe éternel est descendu des cieux et qu'il s'est incarné en la Vierge Marie par l'opération du Saint-Esprit : *Propter nos homines, et propter nostram salutem, descendit de cœlis, et incarnatus est de Spiritu sancto ex Maria Virgine.* Ces paroles de notre Symbole sont la profession de foi de la maternité humaine de Marie non moins que de sa maternité divine. Chose admirable et bien digne d'exciter notre amour et notre confiance envers cette Vierge Marie de qui est né le Fils de Dieu! Elle a été sa Mère pour la même raison qui l'a porté à être son Fils, pour nous faire enfants de Dieu. Mère du Sauveur, elle l'est en lui des sauvés. Elle est par conséquent moins sa Mère en quelque sorte que la nôtre, puisqu'elle ne l'enfante à la vie des hommes que pour nous enfanter à la vie de Dieu. Cette vie des hommes étant une mortalité pour le Fils de Dieu, qui en était affranchi par l'immortalité de sa nature, elle lui donne moins la vie que la mort; elle est moins sa Mère que sa *cosacrificatrice* et notre corédemptrice, de sorte qu'en lui c'est nous qu'elle a réellement engendrés. Ne vous étonnez pas aussi que le ministère de sa maternité ne s'arrête pas à la crèche; que, se continuant à travers toute la mortalité de l'Homme-Dieu, il aille jusqu'à la croix, et que là surtout il nous apparaisse avec cette fermeté que l'Evangile nous montre en elle, et qui ne s'expliquerait pas si elle n'était que Mère du Christ. Son amour maternel aurait dû la briser à ce cruel spectacle. D'où vient donc que, malgré tous les déchirements qu'elle y a ressentis, elle s'y est tenue si ferme, si héroïque? C'est que, associée au même amour qui a porté Dieu à nous donner son Fils, ce Fils à se donner lui-même, elle nous le donnait, elle aussi, dans ce moment suprême, comme notre vie spirituelle; elle accomplissait la fin pour laquelle elle l'avait enfanté à la nature, qui était de nous enfanter à à la grâce ; elle achevait de devenir ce que son Fils la proclama quand tout fut consommé, NOTRE MÈRE.

Ce qui fait obstacle en nous, continue Auguste Nicolas, à l'intelligence de ce mystère, c'est que nous séparons la rédemption de l'incarnation.

(1) Aug. Nicolas, livre 3, chap. 4 : Marie Mère des hommes.

Digitized by Google

Nous nous représentons une fois Marie Mère du Christ, comme toute autre mère naturelle, et puis ensuite nous avons peine à la concevoir Mère des hommes, et nous considérons cet enfantement par lequel elle le devient au pied de la croix comme une pieuse extension.

C'est là une vue terrestre et fausse que nous ne saurions trop travailler à spiritualiser et à rectifier. L'incarnation et la rédemption, la naissance et la mort de notre Seigneur se relient étroitement, comme le commencement et la fin d'un même mystère. L'incarnation, c'est la rédemption qui commence; la rédemption, c'est la fin de l'incarnation qui s'accomplit. C'est ce que proclame notre divin Sauveur du haut de la croix par cette grande parole : TOUT EST CONSOMMÉ, *Consummatum est;* c'est-à-dire, comme il l'explique lui-même : J'ai consommé l'œuvre que vous m'avez donnée à faire, et pour laquelle je suis venu.

Or, ce qui est vrai de l'incarnation est nécessairement vrai de la maternité, par laquelle elle s'est opérée. Cette œuvre, dont parle notre Sauveur, c'était de nous racheter et de nous donner la vie d'enfants de Dieu par sa mort. Pour cela, il fallait une victime infinie. Le Fils de Dieu se présente à son Père et dit : Me voici, ô Dieu, pour faire votre volonté : *Ecce venio, ut faciam, Deus, voluntatem tuam.* Mais, pour cela encore, il fallait une Mère qui adaptât au Verbe un corps passible et mortel, et qui fournît le corps de ses entrailles. Alors Marie dit aussi : Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole : *Ecce ancilla Domini, fiat mihi secundum verbum tuum.* La maternité de Marie et l'holocauste du Fils de Dieu sont ainsi conjoints dans l'œuvre de notre salut, non seulement à la croix, mais à la conception du Fils de Dieu, qui est le lien de mortalité par lequel l'adorable victime y est attachée. Dès l'origine de sa maternité, Marie est ainsi la Mère de notre rançon, notre Mère; et lorsqu'à la croix, transpercée, comme il le lui avait été prédit, du même glaive de douleur que son Fils, elle est déclarée notre Mère, elle ne fait qu'achever de le devenir et que *consommer*, elle aussi, *l'œuvre qui lui avait été donnée à faire.*

Cette œuvre était d'être selon la chair Mère de notre chef pour être selon l'esprit Mère de ses membres, comme dit saint Augustin.

De même que, selon la belle parole de saint Paul, Dieu était dans le Christ se réconciliant le monde : *Deus erat in Christo mundum reconcilians sibi*, de même le monde était dans le Christ recevant le bienfait de cette réconciliation ; de sorte que dans le Christ c'est le monde que Marie a enfanté, l'humanité nouvelle, tous les chrétiens : *Quos in uno genuisti*, dit saint Ambroise, et que, nouvelle Eve, c'est à elle que, dans la première Eve, fut donné ce beau nom de MÈRE DES VIVANTS.

Ainsi Marie nous a portés dans le Christ; ainsi elle est notre Mère.

Digitized by Google

CXXX

MARIE SUPRÊME NOBLESSE.

Je ne doute pas, dit le P. Poiré (1), que lorsque la sainte Vierge confessa que Dieu avait fait de grandes choses en elle, sa pensée ne fût très-éloignée de sa noblesse et de la gloire de son extraction. Néanmoins, puisque le Saint-Esprit l'a marquée si soigneusement dans les saintes Lettres, je dois parler de cette qualité qui lui est propre, vu qu'elle en a été si avantageusement partagée, qu'il y aurait de quoi remplir des écussons de mille marques de gloire et d'honneur.

Car, pour comprendre beaucoup en peu de mots, je dirai avec saint Ambroise (2), avec saint Augustin (3), avec saint Hilaire (4), avec saint Eucher (5), et généralement avec les saints Pères et avec les saintes Ecritures, que tout ce qu'il y a eu de grand et de relevé selon le monde, depuis la création jusqu'à sa conception, a contribué à la rehausser et à l'ennoblir. Les annales du Saint-Esprit font foi qu'elle est sortie de la première noblesse du monde et issue de dix-neuf pères anciens, qui ont été les piliers et les arcs-boutants de la loi de nature jusqu'à Abraham. Les mêmes annales font voir comment, après ces pères, sa noblesse s'est accrue par la lignée des patriarches, qui ont été en leur temps l'honneur et le soutien du monde, et qui, par le moyen de leurs descendants, ont peuplé la nation élue de Dieu; comment après ce même sang a reçu une nouvelle gloire, passant par les prophètes, par les juges et par les princes du peuple d'Israël, et s'alliant aux grands-prêtres, destinés par état à converser avec Dieu et à traiter avec lui des affaires de l'univers; comment enfin elle peut compter jusqu'à quatorze rois dont elle est descendue, et dont plusieurs en leur temps ont été la merveille du monde, les bien-aimés du ciel et les miroirs de sainteté, de religion et de vraie grandeur à toute la postérité.

(1) 5e étoile, chap. 6.
(2) Lib. 3 in Lucam, cap. 1.
(3) Lib. 2 de Consensu Evangeliorum.
(4) Canone 2 in Matthæum.
(5) Quæstionibus in Matthæum.

Digitized by Google

Que vous semble cet appareil de magnificence? La moindre partie de ce que je viens de raconter ne suffirait-elle pas pour jeter l'orgueil dans un cœur vaniteux? Or, la sainte Vierge ne s'en occupe pas. Cependant elle a le droit de s'attribuer ce que dit l'Ecclésiastique, 24, que, parmi les peuples et parmi les nations, elle mérite le premier rang : *In omni gente primatum habui;* qu'elle est profondément enracinée dans un peuple plein d'honneur et de gloire : *In Jacob inhabita, et in Israel hæreditare, et in electis meis mitte radices;* qu'elle est comme un cèdre sur le mont Liban ou comme un cyprès sur la montagne de Sion : *Quasi cedrus exaltata sum in Libano, et quasi cypressus in monte Sion.* D'autant plus, dit le cardinal Hugues en cet endroit, qu'ainsi que ces arbres jettent de grandes et profondes racines, de même celles de sa noblesse ont été largement étendues dans le sang illustre des patriarches, des prophètes, des rois, des pontifes, des juges et des chefs du peuple de Dieu.

Si les lois tant divines qu'humaines donnent à la femme le droit de prendre lustre de son époux, de partager toute sa grandeur et sa noblesse, qui nous pourra représenter l'honneur et la gloire qui revient à la sainte Vierge de la part du Saint-Esprit, son Epoux invisible, et de l'excellent patriarche saint Joseph, son époux visible et son fidèle compagnon, et de ses nobles et admirables parents, saint Joachim et sainte Anne?

Mais, au-dessus de tout cela, la qualité de Mère de Dieu lui donne un tel ascendant sur tout ce qui semble être grand en ce monde, qu'il n'y a noblesse qui ne lui doive hommage, ainsi que l'assure le dévot et saint cardinal Pierre Damien dans son second sermon sur la Nativité. Saint Augustin assure que, comme la noblesse de celui qui naît de la Vierge dépend en partie de la virginité de sa Mère, de même la principale noblesse de la Mère consiste en la divinité du Fils qu'elle enfante. Vous parlez de noblesse, dit saint Ambroise dans son 2e livre *Des Vierges*, et qu'y a-t-il au monde de plus noble que la Mère de Dieu? *Quid nobilius Dei Matre?*

Considérons, dit saint Bernardin de Sienne (1), la noblesse de la bienheureuse Vierge. La bienheureuse Vierge fut la plus noble créature parmi toutes les créatures qui, dans l'humaine nature, avaient paru, paraissent et paraîtront. Car saint Matthieu, au chapitre 1er, fait descendre la Vierge de quarante-deux générations, partant d'Abraham jusqu'à Jésus-Christ : quatorze de patriarches, quatorze de rois, quatorze de princes. Saint Luc (3), décrivant la noblesse de Marie, prend sa généalogie depuis Adam et Eve jusqu'à Jésus-Christ. Il est évident aussi que notre Seigneur Jésus-Christ, qui est sans mère dans le ciel et sans père sur la terre, a reçu toute son humanité de la Vierge, ainsi que sa dignité selon l'humanité, c'est-à-dire sa dignité de parenté, pour être appelé Fils de David, et de consanguinité, pour qu'on pût dire qu'il avait des frères, c'est-à-dire

(1) De sancto Joseph serm., art. 1.

Digitized by Google

des cousins ; il a pris tout cela dans sa bienheureuse Mère. C'est de la bienheureuse Vierge que Jésus tient de clore la lignée des princes, des rois, des patriarches du peuple d'Israël ; et il en est ainsi afin que l'on voie clairement que toute noblesse corporelle accordée au genre humain en Adam a été donnée par le Seigneur, et que cette noblesse est descendue à travers les nombreuses générations en la bienheureuse Vierge, et que par la Vierge-Mère elle s'est terminée en Jésus-Christ, Fils béni de Dieu et de Marie.

Jésus-Christ fut donc noble, patriarche, prince et roi de l'un et de l'autre de ses parents, parce qu'il reçut autant de sa Mère que les autres du père et de la mère. Ainsi la noblesse de la Vierge, de Joseph, est prouvée par les évangélistes, pour manifester la noblesse de Jésus-Christ.

O chair admirable et singulièrement noble de la bienheureuse Vierge, s'écrie saint Pierre Damien dans sa 4ᵉ homélie sur la Nativité de la bienheureuse Vierge Marie, qui est conçue miraculeusement par de nobles parents ! Dans le genre humain, on appelle noble celui qui naît de parents qui ont de grands titres de noblesse. Mais la bienheureuse Vierge, quoique engendrée et née de parents très-nobles, tire cependant sa plus grande noblesse de celui qui est conçu et venu d'elle d'une manière inouïe et ineffable ; par son Fils elle surpasse toute noblesse. Elle a une noblesse illustre par saint Joachim et sainte Anne, mais infiniment plus illustre par la noblesse incomparable de son Fils. Elle est, à la vérité, la fille des rois, mais elle est la Mère du Roi des rois : *Filia siquidem regum, sed Mater Regis regum.*

Digitized by Google

CXXXI

BEAUTÉ DE MARIE.

Je suis ému, je l'avoue, dit saint Pierre Damien (1), que, par la permission de Dieu, les créatures raisonnables pèchent, et que tant les anges que les hommes, pendant plusieurs milliards d'années, paraissent chancelants : les hommes devenus esclaves, les anges brisés. Cette grande cité démembrée par la chute d'un grand nombre de ses citoyens, une grande multitude de ses habitants est chassée des palais étoilés ; l'éclat des étoiles s'obscurcit, la terre est maudite, les générations sont condamnées, et, selon l'Apôtre (Rom. 3), toute créature gémit et enfante la misère. Le Dieu tout puissant se tait ; réglant tout dans sa puissance, il semble dissimuler une si grande confusion. Enfin Marie naît, et en croissant elle se revêt d'une beauté sans pareille qui attire Dieu lui-même et arrête sur elle les yeux de la Divinité. Voyez ce que dit à cet égard le grand explorateur des secrets de Dieu : Ecoute, ma Fille, et vois ; prête ton oreille et oublie ton peuple et la maison de ton père : le Roi de l'éternité est ravi de ta beauté, parce qu'il est ton Seigneur. Cette ineffable beauté porte Dieu à s'incarner en elle pour racheter le monde.

Jamais on ne vit une si belle créature que la sainte Vierge (2) ; elle était si bien partagée de cette qualité, qu'on pouvait dire sans mensonge que la nature lui avait été aussi libérale que la grâce, que son corps n'était pas moins parfait que son âme, et que sa beauté, quoique négligée, réunissait tous les charmes. Elle avait de la majesté et de la douceur qui la faisait aimer et craindre ; et ce qui la rendait plus estimable, c'est qu'elle élevait les cœurs à Dieu, qu'elle inspirait de saintes pensées et qu'elle faisait naître de chastes désirs. D'ailleurs son divin Epoux, le Saint-Esprit, daigne bien la priser de cette qualité, l'appelant sa toute belle et sans tache (Cant. 4), c'est-à-dire, ainsi que l'explique Richard de Saint-Victor (3), belle de visage, belle de corps et encore plus belle d'esprit, et à ce sujet,

(1) Serm. 11 de Annuntiat. B. Virg. Mariæ.
(2) Le P. Poiré, 5e étoile, chap. 6.
(3) Lib. 2 de Emmanuele.

Digitized by Google

redoutable aux princes des ténèbres. Saint Jean Damascène, dans son 1er sermon sur la Nativité de la bienheureuse Vierge, l'appelle *la bonne grâce de la nature humaine*. Georges de Nicomédie s'écrie : O la plus belle et la plus agréable de toutes les beautés ! O sainte Vierge, l'ornement sans pareil de toute beauté (1) ! Richard de Saint-Victor la loue de ce que son visage est tout angélique aussi bien que son âme (2). Saint Grégoire de Nazianze le confirme, et dit de plus qu'en matière de beauté, elle laisse toutes les autres après elle (3). Tous les docteurs en disent autant ou enchérissent ; car quelques uns d'entre eux vont jusqu'à dire que lorsque son corps fut réuni à l'âme pour être placé dans le ciel, il fut trouvé si beau et si bien proportionné qu'il n'eut du tout besoin d'être corrigé ou réformé à la manière ordinaire des autres, mais qu'il fut capable de recevoir en l'état où il était les richesses de la gloire et d'être revêtu de la robe d'immortalité.

Jetons les yeux sur celui qui a formé Marie dans le sein bienheureux de sa mère stérile, qui est le glorieux Saint-Esprit ; car de là il sera facile de juger qu'un si digne ouvrier n'a rien pu faire que de très-beau et très-excellent, surtout avec le dessein qu'il avait de la rendre sa très-digne Epouse. La nature se présenta au Saint-Esprit pour recueillir et ramasser en cette précieuse Epouse les beautés éparses sur toutes les créatures pour lui faire part de plusieurs autres qui jusqu'à elle avaient été conservées comme de vrais trésors dans les coffres de son épargne. Il n'y a pas moins de contentement à voir comment toutes les vertus s'offrirent à lui pour faire un chef-d'œuvre de cette Vierge, la bien-aimée du ciel : la pureté pour trier la matière de son corps, la providence pour l'organiser, la grâce pour l'animer, la charité pour former le cœur, la prudence pour disposer le cerveau, la pudeur pour couvrir le front, la douceur pour arroser les lèvres, l'honnêteté pour se loger sur les joues, la modestie et la virginité pour mettre la bienséance en tout le corps. Par où peut se vérifier ce que le philosophe chrétien Boetius (4) a dit, qu'il n'appartient qu'aux vertus de former le corps qui doit être consacré à Dieu.

Saint André de Crète (5) appelle Marie une statue taillée de la main propre de Dieu. L'Auteur de la nature et le premier modèle de toute vertu a lui-même suppléé l'incapacité de la nature et fait l'office des vertus. Qui pourrait nous faire comprendre quels étaient les sentiments du Saint-Esprit ou, pour mieux dire, de la très-sainte Trinité, quand elle travaillait à bâtir ce petit corps dans les entrailles de la glorieuse sainte Anne ? O ciel ! quel contentement à mouler le cœur qui devait être le vrai

(1) Serm. de Oblat. B. Virginis.
(2) Cap. 26 in Cant.
(3) Tragœdia de Christo patiente.
(4) Lib. 4 de Consol.
(5) Orat 2 de Assumpt.

Digitized by Google

autel des parfums destinés à répandre sans cesse de très-agréables odeurs de sainteté ! quelle joie à préparer le sanctuaire où elle-même devait loger comme en sa demeure choisie ! quel plaisir à distinguer ces diverses cellules du cerveau qui devait servir aux plus nobles conceptions qui jamais soient sorties d'une pure créature ! quelle douceur à préparer, à embellir, à sanctifier tout le corps qui était fait expressément pour le Sauveur du monde !

En outre, quand je considère que le corps de la sainte Vierge devait être joint par une alliance éternelle à la plus belle âme que jamais Dieu ait créée après celle de son Fils, je n'ai nulle difficulté de croire qu'il ne dût être pareillement doué d'une très-excellente beauté. Saint Ambroise est de cet avis quand il dit qu'il convient qu'une belle maison ait aussi une belle entrée (1), et saint Thomas pareillement, quand il prouve que le corps du premier homme devait être très-beau et d'une proportion exquise ; d'autant, dit-il, qu'en la production du corps humain, Dieu n'a pas peu d'égard aux perfections que requiert l'âme qui y doit être reçue et les actions qui s'y doivent exercer (2). D'où je conclus que le corps de la Mère de Dieu étant destiné à tenir compagnie à cette belle âme, en l'exercice des actions les plus héroïques et divines qui aient été pratiquées, après celles du Prince de la gloire, que nous appelons divinement humaines et humainement divines, il devait être la beauté même de la sainteté corporelle, ainsi que parle saint Grégoire de Néocésarée, ou, comme dit saint Basile (3), une chair toute composée de sainteté.

Que si nous passons au-delà de toutes ces considérations pour entrer jusque dans les desseins les plus relevés de notre Dieu, qui n'a fait la sainte Vierge que pour être la Mère de son Fils unique, ainsi que l'Eglise le chante, c'est-à-dire du plus beau, du plus agréable et du plus accompli de tous les enfants des hommes, ne faudra-t-il pas confesser qu'elle devait être douée d'une beauté plus qu'humaine ? Car de dire qu'étant sa Mère, il ne lui ressemblât parfaitement, ce serait lui faire un tort que ceux qui l'honorent comme ils doivent ne sauraient supporter, attendu que jamais ne se sont rencontrées tant de causes d'une parfaite ressemblance qu'il s'en retrouve ici, où la sainte Vierge est en quelque façon père et mère ensemble, ayant seule fourni tout ce qui était nécessaire à la formation du corps de son bien-aimé Fils. En termes de beauté, un corps ne peut être plus parfait que celui de notre Seigneur Jésus-Christ ; il faut donc avouer que celle qui en a de plus près approché a été sa bienheureuse Mère. Saint Jean Damascène pèse merveilleusement bien cette raison lorsqu'il adresse ces paroles à la bienheureuse Vierge (4) : Vous avez

(1) Lib. 2 de Virginibus.
(2) 1 p., q. 91, art. 3.
(3) Homil. de humana Christi generat.
(4) Orat. 1 de Nativit. B. Virg.

Digitized by Google

une vie et par conséquent une beauté qui passe les lois ordinaires de la nature, et il ne faut pas s'en étonner, puisque vous ne l'avez pas reçue pour vous-même, mais pour Dieu, pour qui vous avez été faite à dessein de servir au salut de tous les hommes et de coopérer à l'accomplissement du projet que Dieu avait fait de l'incarnation du Verbe éternel et de notre déification. Votre appétit ignore la sensualité, mais, à l'exemple de la raison même, il se nourrit de saintes affections. Aussi êtes-vous le vrai arbre de vie, qui ne pouvez porter que de bons fruits, surtout après avoir donné au monde le fruit de vie, qui n'est autre que le Verbe incarné. Vos yeux sont faits pour regarder toujours en haut et pour être sans cesse arrêtés sur votre Seigneur et votre Dieu. Vos oreilles sont accoutumées à la musique des anges et aux paroles du Saint-Esprit, surtout depuis que par elles est entré le salut du monde. Votre odorat n'est que pour respirer la douceur des parfums du céleste Epoux, dont le nom est un aromate universel. Vos lèvres ne sont que pour louer Dieu et pour être collées à celles de votre Bien-Aimé. Votre langue verse incessamment le nectar de l'ambroisie des saints discours. Votre cœur ne respire que Dieu, n'aspire qu'à Dieu, ne soupire qu'après Dieu. Votre sein est la demeure de celui qui renferme tout et ne peut être renfermé. Vos mamelles sont les fontaines de miel qui ont allaité le Père de l'univers. Vos mains sont le char de Dieu. Vos genoux sont le trône des chérubins, où sa majesté repose. Vos pieds ont toujours été éclairés de la lumière de la loi de Dieu, et jamais n'ont cessé d'avancer jusqu'à ce que vous ayez trouvé l'Epoux des belles âmes pour l'attirer en terre. Enfin vous êtes le lit nuptial du Saint-Esprit; vous êtes une mer immense de bonnes grâces; vous êtes toute belle et toute voisine de Dieu. Ainsi parle saint Jean Damascène.

Sa beauté étant plus divine qu'humaine, les sentiments qu'elle causait aux âmes devaient être célestes et divins; elle avait la vertu pour beauté. Le grand saint Denis l'Aréopagite (1), ayant été conduit en la présence de la sainte Vierge, fut tellement ébloui de l'éclat d'une beauté et d'une majesté divines qui sortaient de son visage, qu'il tomba par terre, et qu'à la fin, étant retourné en soi, il protesta que si Paul ne lui eût enseigné un autre Dieu et que la foi ne le lui eût déjà fait adorer, il aurait cru fermement que la Divinité ne pouvait avoir choisi autre logis sur la terre que le visage de cette sainte Souveraine.

Sur cette considération, saint Anselme s'écrie (2) : O Vierge sainte, votre beauté est si rare, qu'on dirait que vous n'êtes faite que pour être regardée et pour ravir les cœurs de ceux qui jettent les yeux sur vous. O Vierge uniquement admirable et admirablement unique ! Sur cette considération,

(1) Epist. ad S. Joannem.
(2) Lib. Orationum.

Digitized by Google

saint Epiphane (1) dit hardiment que, Dieu seul excepté, elle surpasse tout le reste en beauté ; qu'elle devance les chérubins et les séraphins et tous les esprits angéliques ; qu'elle est accomplie en toute perfection de beauté. Saint Bernard, sur cette considération (2), passe encore plus avant et dit que la beauté de la sainte Vierge, tant de l'âme que du corps, a emporté l'affection du Roi de gloire.

Enfin de cette considération naissent les acclamations extatiques de saint Augustin (3), qui, après l'Epoux céleste, l'appelle toute belle, tout agréable, toute glorieuse, sans tache, parée de toute beauté et enrichie de toute sainteté. Que saurait-on dire davantage?

Le divin Epoux des Cantiques ne trouve point de fin quand il est question de louer la beauté de son Epouse. Il en dit des merveilles au chapitre 4e, et, après plusieurs traits de louange, il ajoute que c'est sans vouloir entreprendre de parler de la beauté de son intérieur : *Absque eo quod intrinsecus.*

Le corps de Marie étant très-accompli et comme unique en son espèce, il était digne d'un esprit noble et transcendant.

Dieu, ayant dessein de la gratifier pleinement, n'a pas voulu la favoriser de la beauté du corps, qui est chose de peu d'importance, pour lui refuser la principale pièce et celle qui lui devait faire honneur, c'est-à-dire l'esprit. Au reste, elle n'avait aucune de ces incommodités qui émoussent notablement la pointe de nos esprits, comme sont les infirmités et les imperfections des organes corporels, les mauvaises inclinations, les perturbations, les vices, et autres semblables inconvénients. Car, comme dit très-sagement saint Ildefonse (4), le Saint-Esprit l'avait préservée de toute tache et imperfection, ainsi que le feu purifie l'or.

Passons à des considérations plus puissantes prises du fond de son élection, des ministères et des actions qu'elle devait exercer selon l'ordre du dessein de Dieu, dont elle ne pouvait venir à chef sans un esprit relevé (5).

Avant que Marie eût choisi la meilleure part de Madeleine, qui est la retraite et la contemplation, le ciel lui-même l'avait choisie pour cela, et l'avait destinée aux œuvres de la plus sublime contemplation qu'aucun esprit ait jamais pratiquée. Car, outre que les saints docteurs nous en assurent, pour se mettre hors de doute, il ne faut que la croire Mère de Dieu. Car il est aisé d'inférer de là que, dès qu'elle fut sanctifiée dans son immaculée conception, Dieu lui donna toutes les habitudes et connais-

(1) Serm. de sancta Deipara.
(2) Homil. 4 super Missus est.
(3) Serm. de Incarnat. Christi.
(4) Lib. de Virginitate Deiparæ.
(5) Encore le P. Poiré, eodem loco.

Digitized by Google

sances intellectuelles conformes à son état, qui la pouvaient aider à monter à cet éminent degré de contemplation, c'est-à-dire une très-excellente connaissance de soi-même, des créatures intellectuelles, des mystères cachés, des actions morales. Ses révélations étaient presque continuelles et les plus hautes qui aient jamais été, révélations pour lesquelles saint André de Crète l'appelle une *fontaine de révélations divines* qui ne peut être épuisée (1). Et saint Laurent Justinien dit (2) qu'elle devait surpasser d'autant celles des autres saints que la faveur qu'elle avait reçue était au-dessus des grâces qui leur avaient été communiquées. Or, il est certain qu'elles requéraient un esprit clair, perçant, arrêté et élevé par-dessus tout ce que nous nous figurons dans les termes ordinaires de l'esprit. A la contemplation elle joignait la lecture; en sorte qu'elle entendait par ce moyen toute l'Ecriture sainte, dont elle avait du reste la connaissance infuse.

En second lieu, elle était destinée à tenir compagnie au Fils de Dieu, c'est-à-dire au grand modèle des beaux esprits, et à celui en qui étaient cachés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu, comme parle saint Paul (Coloss. 1). Ce qui me fait dire que, s'il n'y eût eu du rapport et de la proportion entre ces deux esprits, d'un côté, la condition du Roi du ciel eût été désavantageuse, attendu qu'il eût manqué longtemps de compagnie et d'entretien convenable à sa grandeur; et de l'autre, la Vierge, sa fidèle compagne, eût été bien digne de plainte, dépourvue de la capacité nécessaire pour comprendre les admirables secrets que sans cesse il lui révélait, afin d'en faire un jour part à la postérité.

Voici un troisième office de la Mère de Dieu qui exigeait un esprit relevé : c'est d'être Maîtresse de l'Eglise. Car elle avait été laissée aux apôtres et aux disciples du Sauveur, dit saint Anselme (3), pour leur faire la répétition de ce qu'il leur avait enseigné et de ce qu'ils avaient appris du Saint-Esprit, qu'elle comprenait infiniment mieux qu'eux tous; d'où vient que les saints la nomment *la Maîtresse des apôtres*, et saint Ignace l'appelle *la Maîtresse de notre religion* (4). Le vénérable Rupert remarque subtilement qu'elle a eu son temps pour se taire comme elle l'a eu pour parler, et que pendant son silence elle était le jardin fermé et la fontaine scellée (Cant. 4), mais que pendant sa régence elle embaumait l'air de l'odeur agréable de son jardin et arrosait toute la campagne des eaux salutaires de sa doctrine (5). Dire qu'elle se pût acquitter de cette mission d'une si grande importance pour l'Eglise sans un grand esprit, un esprit sublime, ce serait soutenir qu'elle pourrait voler sans ailes, regarder sans yeux et ouïr sans oreilles.

(1) Serm. de Assumpt.
(2) Serm. 5 de Nativit.
(3) Lib. 2 de Excellentia Virginis, cap 7.
(4) Epist. 1.
(5) Lib. 2 de Gloria et Honore Filii hominis.

Digitized by Google

Je mets en dernier lieu les actions héroïques et extraordinaires de vertu qu'elle devait pratiquer, actions qui tirent un très-grand avantage et beaucoup de facilité de l'esprit et de la connaissance dont la volonté qui les exerce est éclairée, comme cela se voit chez les plus grands docteurs et les plus excellents personnages de l'Eglise, qui ont joint à leur esprit éminent et à leur saine doctrine une vertu non moins extraordinaire et au-dessus du commun des hommes. Ces considérations se pourraient bien étendre plus loin ; mais, outre que nous en avons parlé ailleurs, il suffit de dire que si la sainte Vierge a fait quelqu estime de toutes ces qualités naturelles, ce n'a été que pour avoir le moyen d'en faire hommage à celui qu'elle honorait comme la première tige de toute la noblesse, l'exemplaire de la parfaite beauté et le Seigneur de toute science. Car enfin la raison veut que, puisque tout est fait pour lui, à lui seul en revienne l'honneur et la gloire.

Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, et il n'y a pas de tache en vous : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te* (Cant. 4). Quel est celui qui parle ainsi, et quelle est celle à laquelle il parle ainsi? C'est le Bien-Aimé qui parle à sa bien-aimée, l'Epoux à son épouse, l'Immaculé à son immaculée, l'Incorruptible à l'incorruptible, Dieu à la Vierge Marie. Vous êtes toute belle, vous êtes belle intérieurement, vous êtes belle extérieurement, dans le cœur et dans le corps. Tout en vous est beau. Vous êtes belle par la nature, plus belle par la grâce, très-belle par la gloire, dit Hugues de Saint-Victor : *Pulchra per naturam, pulchrior per gratiam, pulcherrima per gloriam* (1).

Vous êtes toute belle, et il n'y a pas de tache en vous. Ces paroles sont connues de tous, dit le même docteur, et notifiées à tous avec une indicible suavité; elles ont une douceur propre à réjouir, et elles reçoivent une plus grande suavité en considérant celle à qui elles s'adressent directement, et qui est l'auguste Vierge. Car elle est toute suave, l'unique belle en tout, et singulièrement belle. C'est pourquoi la louange d'une si belle Vierge doit être belle, puisqu'il s'agit de louer la beauté de la bien-aimée et son amour. C'est l'Epoux, qui ne peut se tromper en mérite, qui la loue; l'Auteur de la beauté et le Juge de la vérité est celui qui loue sa beauté. O vous qui êtes la beauté même, dites-nous la beauté de Marie. Louez sa beauté, afin qu'elle ose s'approcher de votre beauté; dites sa beauté, afin qu'elle ose s'associer à vous qui êtes la beauté incréée. O vous qui êtes tout amour, racontez à celle que vous aimez tant combien elle est belle. Dites-lui donc : Vous êtes toute belle, ma bien-aimée. O l'admirable société! celui qui est toute beauté s'associe la plus belle. Vous êtes toute belle, ma bien-aimée. Je suis beau en tout, et vous êtes belle en tout. Je suis beau par nature, vous par grâce. Je suis toute beauté,

(1) De assumpta Maria sermo egregius.

Digitized by Google

parce que tout ce qui est beau est en moi; vous êtes toute belle vous-même, parce que rien de ce qui est laid n'est en vous. Belle en votre corps, belle en votre âme: l'intégrité de la virginité rend très-beau votre corps, la vertu d'humilité rend très-belle votre âme. Vous êtes toute belle, car la beauté s'est emparée de vous et vous possède tout entière. O virginité humble et humilité virginale, comment vous êtes-vous réunies ensemble? Comment êtes-vous si unies, que vous opériez un tel miracle? Vous avez tellement élevé l'humble, vous avez tellement fécondé la Vierge, que la Vierge enfante le Fils de Dieu, et que l'humble a Dieu pour Epoux; aucune autre ne pouvait convenir à cet Epoux, ni tout autre époux à la Vierge. O la digne du Digne, la belle du Beau, la pure de l'Incorruptible, l'élevée du Très-Haut, mère de Dieu, épouse du Roi éternel! *O digna Digni, formosa Pulchri, munda Incorrupti, excelsa Altissimi, mater Dei, sponsa Regis æterni!* Que vous êtes belle, que vous êtes suave, vous qu'approuve celui qui scrute les cœurs et les reins, vous que loue celui qui pèse les esprits, vous qu'aime l'Auteur de toute beauté, vous à qui rend témoignage le Maître de la vérité!

Il est dit d'Esther qu'elle était très-belle, d'une incroyable beauté, agréable et aimable aux yeux de tous: *Erat formosa valde, et incredibili pulchritudine omniumque oculis gratiosa et amabilis videbatur.* Qu'était donc la beauté de Marie, dont Esther n'était que la figure? Judith, qui était si belle, n'était que la figure de Marie. Marie est cette Rébecca dont il est dit: C'est une jeune fille très-belle, une vierge très-belle et inconnue de l'homme: *Puella decora nimis, virgoque pulcherrima et incognita viro* (Gen. 24). Vous êtes toute belle, ma bien-aimée. Il dit toute belle, parce qu'elle fut tellement belle de corps et d'esprit, que jamais elle n'eut de semblable, dit saint Bonaventure (1). Ce qui fait dire à saint Bernard: Marie était d'un visage très-beau, d'une âme très-pure, d'un esprit très-saint: *Facie pulcherrima, mente integerrima, et spiritu sanctissima* (2). Si vous regardez avec attention, dit saint Jérôme, vous ne trouverez aucune vertu, aucune beauté, aucune candeur, aucune gloire qui ne resplendissent en elle: *Si diligenter inspicias, nihil est omnino virtutis, nihilque speciositatis, nihil candoris et gloriæ, quod non ex ea resplendeat* (3). Elle était blanche par toutes les vertus et les mérites, plus blanche que la neige, ayant en tout la simplicité de la colombe. Par cette immense beauté de sa vie, elle eut la vertu de l'aimant, elle attira du ciel le Verbe de Dieu.

Vous êtes belle, ô ma bien-aimée; vous êtes belle (Cant. 1, 4). Vous jouissez d'une certaine beauté spéciale, à laquelle aucune autre ne peut

(1) Speculi.
(2) Homil. super Missus est.
(3) Epist. 10 ad Paulam et Eustoch.

Digitized by Google

être comparée, dit le P. de Harvenge (1). Car il convient que celui qui surpasse en beauté les plus beaux des enfants des hommes (Psal. 44, 2) ait une Mère telle en spéciale beauté, qu'elle l'honore et soit en rapport avec la sienne. Elle est appelée deux fois belle, pour confirmer sa beauté, pour qu'on s'en souvienne; elle est encore appelée deux fois belle, pour désigner sa virginité conservée dans sa fécondité et son humilité conservée dans son élévation à la maternité divine. Elle est donc belle par son intégrité et belle par son incomparable humilité. Elle est appelée deux fois belle, pour montrer aussi le tendre amour que son divin Epoux a pour elle : dire une fois qu'on aime ne suffit pas au cœur aimant.

Que vous êtes belle, ma bien-aimée! que vous êtes belle à la vue, sans parler de votre beauté intérieure! (Cant. 4, 1.) Ces paroles de l'Epoux : Vous êtes belle, ô ma bien-aimée, vous êtes belle, sont pour confirmer sa beauté. Et ces autres paroles : Que vous êtes belle! sont des paroles d'admiration à la vue de sa beauté, dit le même auteur. Que vous êtes belle à l'extérieur et plus belle encore à l'intérieur! *Absque eo quod intrinsecus latet.* Il y en a dont l'extérieur est beau, qui ont un beau visage, mais qui au-dedans sont des loups ravissants, des serpents hypocrites; qui ont un extérieur flatteur et une âme à la Judas. A la vérité, on parvient à les connaître. Mais Marie a un intérieur riche, pur, innocent, sans tache. La plus grande gloire de la Fille du Roi est dans son âme : *Omnis gloria Filiæ Regis ab intus* (Psal. 44, 14). Quel est le saint qui puisse se glorifier de ce qui est caché en lui, et qui ne soit obligé de dire avec le Psalmiste : Qui peut comprendre tous les égarements du cœur? Purifiez-moi, Seigneur, de mes fautes cachées : *Delicta quis intelligit? Ab occultis meis munda me, Domine*, 18, 12. Quel est celui qui, inquiet des fautes inconnues, ne sert pas le Seigneur dans la crainte, se souvenant de ces terribles paroles de l'Ecclésiaste : L'homme ne sait s'il est digne d'amour ou de haine : *Nescit homo utium amore an odio dignus sit*, 9, 1. Mais l'Epoux peut appeler plusieurs fois belle son Epouse, et assurer que la Vierge qui n'a jamais péché, qui connaît merveilleusement son intérieur, en laquelle soit l'intérieur, soit l'extérieur est parfait, est toute belle (2).

En ce qui concerne la beauté spirituelle de la sainte Vierge, dit Taulère (3), il faut tenir pour certain qu'elle a été élue et aimée de Dieu dès le commencement et avant tous les siècles, au-dessus de toutes les créatures, afin de devenir un jour la Mère de Dieu, la Reine des cieux, la porte du paradis, la Souveraine du monde, la Mère de la grâce, la Mère de la miséricorde, et qu'à l'époque fixée par le divin Ouvrier, elle a été créée souverainement noble, digne et belle, au point que le Très-Saint-

(1) Comment. in Cant., lib. 2, cap. 13.
(2) Comment. in Cant., lib. 4, cap. 7.
(3) De decem Cæcitatibus, cæcit. 4.

Digitized by Google

Esprit, à qui l'admiration n'est point naturelle, a cependant admiré, par la bouche des anges et des hommes, sa beauté et la magnificence des grâces, des vertus et des dons que Dieu lui avait accordés, en disant dans le livre des Cantiques : Que vous êtes belle, ô mon amie! que vous êtes belle! Aussi Dieu, qui est admirable dans ses saints, s'est-il montré prodigieux dans sa Mère si aimable et si aimée. Jamais il n'a fait, jamais il ne fera une créature qui puisse lui être comparée en beauté, en dignité, en noblesse, en toute majesté et gloire.

Le Roi sera épris de votre beauté, dit le Prophète-Roi : *Concupiscet Rex decorem tuum* (Psal. 44, 12). Si le Roi des rois est ravi de la beauté de Marie, cette beauté est donc incomparable, ineffable. Paraissez dans votre éclat et dans votre beauté (ô Vierge divine), s'écrie-t-il, marchez de triomphe en triomphe, et régnez : *Specie tua et pulchritudine tua intende, prospere procede, et regna* (Psal. 44, 5). A la vue de la céleste beauté de Marie, le Roi du ciel l'invite à prendre le sceptre qu'il lui a préparé.

Marie, dit Cornelius a Lapide (1), possède toute beauté, celle de l'origine, du sang, du corps, de l'esprit et du cœur, et surtout celle de la grâce, de la vertu et de la gloire. Cette beauté est si grande, qu'elle a engagé Dieu le Père à la choisir pour sa Fille, Dieu le Fils à la prendre pour Mère, et Dieu le Saint-Esprit à l'élire pour Epouse.

Je suis noire, mais je suis belle, dit l'épouse des Cantiques : *Nigra sum, sed formosa*, 1, 5. Ces paroles sont pour la très-sainte Vierge. En effet, premièrement Marie est noire, parce qu'elle est la fille d'un pécheur, d'Adam ; mais non en elle-même, car elle est belle par son immaculée conception, qui l'a préservée de la tache originelle, et par la plénitude de toutes les grâces. Secondement, elle fut noire d'abord aux yeux de Joseph, qui, la voyant enceinte et ignorant le grand mystère de l'incarnation du Verbe éternel, voulut la quitter secrètement; mais en réalité elle était belle, parce qu'elle avait conçu du Saint-Esprit et conservé sa virginité. Troisièmement, elle fut noire, parce que sa profonde humilité la rendit extérieurement semblable aux autres mères qui, concevant et enfantant selon les lois de la nature humaine, étaient souillées et obligées de se purifier au bout de quarante jours. Humble et obéissante, Marie alla au temple subir les cérémonies de la purification, elle qui est la virginité même. En quatrième lieu, elle paraît vile, méprisable, et par conséquent noire aux Juifs et aux infidèles ; mais elle est très-belle aux yeux des fidèles, à ceux de l'Eglise, des anges, et surtout de Dieu, qui voit tout, qui connaît tout, qui apprécie tout. En cinquième lieu, Marie est noire surtout au pied de la croix, partageant les opprobres, les humiliations, les souffrances, la croix et la mort de son tendre Fils; mais elle devient belle dans la résurrection de Jésus-Christ et dans sa solennelle et triomphante

(1) Comment in Eccles.

Digitized by Google

assomption. La beauté de Marie plait plus à Dieu que celle de tous les anges et de tous les saints ensemble.

Toutes les voies de Marie sont belles, disent les Proverbes : *Viæ ejus, viæ pulchræ*, 3, 17.

Les anges, étonnés et dans l'admiration de la beauté de Marie, s'écrient : Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore naissante, belle comme la lune, brillante comme le soleil? *Quæ est ista quæ progreditur quasi aurora consurgens, pulchra ut luna, electa ut sol?* (Cant. 6, 9.)

Quoi de plus doux, de plus beau, de plus merveilleux que la Mère de Dieu? Elle est un monde de beauté ; elle ravit les créatures et le Créateur.

Dieu, dit saint Bernard, a mis dans Marie seule toute la beauté de l'univers : *Deus totius mundi pulchritudinem posuit in Maria* (1).

En Marie se trouve réuni comme à l'infini tout ce qu'il y a de beau dans les anges et dans les plus parfaits des hommes. Marie est l'honneur de la race humaine; elle est l'ornement de l'Eglise et des siècles, de la terre et du ciel. Sa beauté rejaillit sur tous les saints, sur tous les anges et sur Dieu lui-même. Oh! quand verrons-nous la beauté de sa gloire? Ne cessons point de travailler à nous la procurer, en vivant de Marie, pour Marie et en Marie.

(1) Serm. 4 de Assumptione.

Digitized by Google

CXXXII

MARIE, FILLE, MÈRE ET ÉPOUSE DE DIEU TOUT ENSEMBLE.

Diodore le Sicilien raconte (1) que la mère de Simandius, roi d'Egypte, avait sur son tombeau une triple couronne, qui signifiait qu'elle avait été fille de roi, femme de roi et mère de roi. On lit de sainte Pulchérie qu'elle était fille d'empereur, sœur d'empereur et femme d'empereur. Mais jamais (2) aucune autre que Marie n'a porté les titres de Fille de Dieu, de Mère de Dieu et d'Epouse de Dieu tout ensemble.

Le premier titre pour lequel la sainte Vierge est appelée la Fille du Père éternel, c'est le titre d'adoption spéciale.

Il y a deux sortes de filiation : l'une naturelle; l'autre, qui n'est que par ressemblance, s'appelle adoption. Dieu, ne pouvant avoir qu'un seul Fils par nature, a envoyé ce Fils sur la terre pour faire de l'homme déchu un fils par adoption. Cette adoption céleste s'accomplit au moyen du Saint-Esprit, qui est répandu dans nos âmes avec tous ses dons.

Honorés d'une telle faveur du ciel, c'est à bon droit que nous sommes appelés enfants de Dieu; ce qui fait que nous avons une ressemblance avec Dieu. Et ce Dieu si bon veut que nous ayons avec lui une pleine confiance, comme étant notre Père; enfants de la grâce qui nous procure la gloire éternelle.

Mais Marie surpasse tous les enfants d'adoption. Car premièrement elle a emporté le droit d'aînesse, comme étant celle sur qui, avant toute autre, Dieu jeta les yeux, lorsqu'il prit la résolution de crayonner sur son Fils unique des enfants de grâce et des créatures d'adoption. Sur cette admirable idée, elle fut tirée la première; en sorte que les traits de ce divin exemplaire furent plus parfaitement imités en elle seule qu'en tous les autres ensemble. En outre, elle est l'unique qui, dès l'instant de sa conception, a passé en la famille de Dieu sans avoir jamais mis le pied dans la maison d'Adam le pécheur; de manière qu'elle n'a jamais été autre que fille d'adoption et héritière en premier chef des biens de son Père

(1) Histor., lib. 2, cap. 1.
(2) Le P. Poiré, 4e étoile, chap. 5.

Digitized by Google

et de son Créateur. Mais ce qu'il faut encore considérer, c'est qu'elle a reçu avec tant d'avantage sur tous les autres la grâce de cette adoption, que non seulement elle a emporté le plus beau et le plus net de l'héritage de Dieu son Père, mais encore qu'elle a été faite comme la mère de tous ses frères, qu'elle leur a fait la part, qu'elle a été nommée pour administrer leur bien et pour conserver l'héritage qui leur est échu par la régénération céleste. Ainsi tous les enfants d'adoption se trouvent avoir part au choix qui a été fait de Marie, puisqu'elle n'est pas seulement leur sœur aînée, en tant qu'elle est la Fille aînée de Dieu, mais de plus qu'elle leur sert de mère, de gouvernante, de tutrice et de conductrice de toutes leurs affaires.

Le second titre pour lequel la sainte Vierge est appelée la Fille du Père éternel, c'est le titre de Mère de Dieu.

Prenons maintenant le vol plus haut, et, dans les amoureux desseins de Dieu, recherchons un degré de filiation encore plus relevé que le premier et plus rapproché de celle que nous appelons naturelle. Pour la pouvoir déclarer, il faut de nécessité prendre garde à trois rapports et liaisons que la sainte Vierge a avec notre Seigneur Jésus-Christ; car 1° elle est sa Mère, comme nous l'avons dit ailleurs; 2° elle est sa Fille par titre de rédemption, ce qui a donné sujet à saint Bernardin de Sienne de l'appeler *la Fille aînée du Rédempteur* (1); 3° elle est son Epouse d'une façon très-spéciale et incommunicable à toute autre. Et voici la raison qui aurait mu le grand saint Ignace, martyr, à la nommer d'ordinaire en ses épitres *Marie de Jésus*, comme étant toute à Jésus et de Jésus, en qualité de Mère, de Fille et d'Epouse tout ensemble.

De ce triple cordon qui la lie et l'unit indissolublement avec Jésus naît le triple rapport qu'elle a avec Dieu, Père du même Sauveur et Rédempteur. Car, pour ce qui regarde le premier titre de Mère de son Fils unique, saint Pierre Damien (2), après avoir montré comme Dieu se trouve en trois manières dans ses créatures, à savoir : par essence, par action, et en quelques unes par la manifestation des choses futures, il ajoute qu'il est encore en la bienheureuse Mère de son Fils d'une quatrième façon, qu'il appelle *d'identité*. Saint Bernard (3) l'explique, disant que Dieu se joignant à tous les saints par l'union de sa volonté, il s'est de plus uni à la chair de la bienheureuse Vierge, faisant de sa propre substance et de celle de Marie un Jésus-Christ, lequel, encore qu'il prenne une de ses natures du Père et l'autre de la Mère, ne laisse pas pourtant d'appartenir entièrement au Père et entièrement à la Mère : conjonction si étroite qu'à cette occasion saint Basile (4) ne fait nulle difficulté de dire que la chair

(1) Serm. 31.
(2) Serm. de Nativit. B. Virginis.
(3) Homil. 3 super Missus est.
(4) Homil. de humana Christi generatione.

Digitized by Google

de la Vierge a été trouvée digne d'être unie à la divinité du Fils unique de Dieu.

Bonté infinie ! quel abîme de merveilles ! la chair de la Mère est la même que celle du Fils ; celle du Fils est unie à la divinité du Fils ; la divinité du Fils n'est autre que celle du Père. Quel nom trouverez-vous maintenant pour expliquer le rapport de la Vierge-Mère avec le Père éternel ?

Regardant Marie comme Epouse du Sauveur, il faut la qualifier du titre de Fille bien-aimée du Père éternel. Serait-ce bien ce qu'elle-même voulait dire dans les Proverbes de Salomon : Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies : *Dominus possedit me in initio viarum suarum*, 8, 22. Il me semble que la sainte Vierge le dit encore plus clairement, suivant notre version commune : J'étais avec lui ordonnant toutes choses : *Cum eo eram cuncta componens* (Prov. 8, 30). Le paraphraste chaldaïque tourne : J'étais à son côté, nourrie auprès de lui comme sa très-chère Fille. Car dès lors il me tenait déjà comme celle qui devait avoir l'honneur de son alliance, en qualité d'Epouse future de son Fils unique, destinée à lui tenir compagnie, à l'assister, à le servir, et à le faire Père d'une multitude innombrable d'enfants, que le patriarche Abraham vit seulement par figure et par énigme, surpassant le sable de la mer et les étoiles du ciel. De sorte que dès lors elle avait droit de dire à Dieu avec le prophète Jérémie, 3 : Vous êtes mon Père et le gardien de ma virginité, puisque dès lors elle était déjà promise ou au moins préparée à son Fils unique.

Cette alliance incompréhensible relève tellement la sainte Vierge, qu'elle la fait Fille de Dieu, non seulement par adoption, mais en certaine manière par nature. La loi lui donne cet avantage, puisqu'elle veut que le père tienne pour sa fille l'épouse de son fils, puisqu'elle nomme cette alliance naturelle, et qu'en suite de cela elle défend le mariage entre les collatéraux à proportion de la parenté. L'admirable saint Augustin dit en un mot tout ce qui se peut dire en cet endroit. Car si l'époux et l'épouse, dit-il (1), ne sont qu'une même chair, vous ne pouvez et ne devez tenir l'épouse de votre fils autrement que comme votre propre fille. Et c'est pour cette raison que si souvent, dans les Cantiques, l'Epoux appelle son Epouse sa sœur, et celle-ci le nomme réciproquement son frère, comme appartenant tous deux à un même Père, n'étant plus qu'un même corps.

Vouloir maintenant entrer en connaissance de l'amour inestimable que le Père éternel porte à sa Fille unique, à raison de cette particulière alliance, des caresses qu'il lui a faites, des grâces singulières dont il a prévenu sa bienheureuse âme ; vouloir atteindre avec nos faibles pensées à l'amour réciproque et au respect qu'elle a rendu à un tel Père, à la re-

(1) Lib. 2 contra Pelagianum, cap. 61.

Digitized by Google

connaissance de tant de biens qu'elle conservait constamment dans son cœur, ne serait-ce pas une entreprise téméraire et pleine de présomption? Avouons ingénument qu'il y a des secrets où Dieu ne prend pas plaisir que nous entrions autrement que pour les révérer, et reconnaissons que l'Epouse sainte arrête notre curiosité, disant avec Isaïe : A moi seule mon secret, à moi seule mon secret : *Secretum meum mihi, secretum meum mihi*, 24, 16. Que personne n'y prétende, puisque ce sont lettres closes et mystères cachés pour les autres.

Un triple lien est rompu difficilement, dit l'Ecclésiaste : *Funiculus triplex difficile rumpitur*, 4, 12. Le triple rapport de la Mère de Dieu avec la très-sainte Trinité est un lien indissoluble et un nœud plus que gordien que toutes les puissances de l'enfer ne sauraient délier. Ayant parlé des deux premiers, il me reste à faire connaître le troisième : c'est celui qu'elle a avec le Saint-Esprit.

Pourquoi se mettre en peine de prouver cette vérité, puisque tous les saints Pères unanimement la prêchent, et que c'est la voix ordinaire de l'Eglise catholique? Saint Germain de Constantinople l'appelle à cette occasion *l'Epouse sans tache et sans reproche* (1). Le Saint-Esprit, dit saint Anselme, l'amour et le lien du Père et du Fils, celui en qui et par qui doit être aimé tout ce que nous voulons légitimement aimer, est descendu personnellement et en propre substance dans la glorieuse Vierge, et par une exception incompréhensible, la choisissant à l'exclusion de toute autre créature, l'a faite son Epouse et, par le même moyen, la Reine et l'Impératrice de tout l'univers (2). Saint Grégoire de Nysse dit admirablement qu'au jour de l'incarnation, jour mille fois heureux pour le ciel et pour la terre, le lit nuptial ne fut autre que la pureté de la très-sacrée Vierge, exempte de tout péché et de toute corruption; que le pavillon de ce lit fut la vertu du Très-Haut, qui fit ombre à la virginité de la chaste Epouse, et que le flambeau mystérieux fut la splendeur du Saint-Esprit (3). Saint Laurent Justinien remarque très à propos que le glorieux saint Joseph servit à ce dessein comme de député et de commis du Saint-Esprit, pour lui conserver son Epouse pure et sans tache, et pour être comme l'ange gardien de son corps (4). Tertullien (5), Eusèbe de Césarée (6), saint Epiphane (7), saint Grégoire de Nazianze (8), font parler le même Saint-Esprit dans Isaïe, et lui mettent dans la bouche ces paroles du même prophète : Je me suis approché de la Prophétesse qui a

(1) Orat. de Præsent. B. Virginis.
(2) Lib. de Excellentia Virg., cap. 4.
(3) Homil. 18 in Cant.
(4) Lib. de casto Connubio Verbi et animæ.
(5) Lib. de Trinitate.
(6) Lib. 7 de Demonstrat. evangelica, cap. 7.
(7) Hæres. 78.
(8) Orat. in Pascha.

Digitized by Google

conçu et enfanté un Fils : *Accessi ad Prophetissam, et concepit et peperit Filium.*

Mais quoi de plus positif que la parole infaillible du saint ambassadeur qui assura à la Vierge, de la part de son divin Maître, que le Saint-Esprit descendrait en elle, et que la vertu du Très-Haut, qui n'est autre que le même Saint-Esprit, l'ombragerait, la mettant sous son manteau royal, c'est-à-dire à l'abri de sa protection, lui donnant pouvoir de porter son nom et de l'appeler son Epoux à perpétuité? (Luc. 1.)

Et la sainte Eglise, dans son *Credo*, ne professe-t-elle pas que Jésus-Christ a été conçu du Saint-Esprit et qu'il est né de la Vierge Marie? *Qui conceptus est de Spiritu sancto, natus ex Maria Virgine.*

Si autrefois les filles qui étaient choisies de toutes les provinces sujettes au grand Assuérus, pour être présentées un instant au prince, étaient préparées un an auparavant avec tous les artifices que pouvait suggérer aux parfumeurs l'ambition de plaire à leur souverain, ne faudra-t-il pas dire à plus forte raison que celle qui devait être pour toujours l'Epouse sans pareille du glorieux Saint-Esprit a passé par tous les préparatifs dignes d'une telle majesté? Ne faudra-t-il pas confesser que le Saint-Esprit a été celui qui seul a pu fournir aux frais nécessaires, et qui seul a su embellir et enrichir son Epouse, ainsi qu'il était convenable? Tel est le sentiment de saint Bernard (1) et de saint Pierre Damien (2). La Vierge, disent-ils, a été faite, annoncée et préparée par le Saint-Esprit. Et, plus de huit cents ans avant eux, saint Denis d'Alexandrie (3) avait assuré que le tabernacle du Saint-Esprit, c'est-à-dire la Vierge sainte, n'avait pas été façonnée de main d'homme, mais qu'il avait été fait et affermi par le même Saint-Esprit.

Le glorieux Saint-Esprit, dit Rupert (4), a eu plus de bonheur en la perfection de la sainte Vierge que le Père éternel n'en rencontra en la formation du premier homme et de la première femme : non que le Saint-Esprit fût meilleur maître que le Père, mais d'autant que la terre qui lui échut était sans comparaison plus propre pour en faire un excellent ouvrage que celle dont Adam fut moulé ; ce qui se voit clairement par les dispositions qu'elle apporte pour être digne Epouse du Saint-Esprit. Aussi ce divin Epoux, découvrant son cœur à son Epouse (Cant. 4), lui marque ce qui par-dessus le reste a forcé son affection. Ma sœur et mon épouse, lui dit-il, vous m'avez blessé le cœur, vous m'avez ravi le cœur avec un de vos yeux et avec un de vos cheveux qui vont flottant sur votre cou : *Vulnerasti cor meum, soror mea, sponsa, vulnerasti cor*

(1) Serm. 2 super Missus est.
(2) Serm. 2 de Nativit. B. Virg.
(3) Epistola adversus Paulum Samosatenum.
(4) Lib. 1 de Operibus Spiritus sancti, cap. 12.

Digitized by Google

meum in uno oculorum tuorum et in uno crine colli tui. Saint Jérôme (1) estime que l'œil qui dérobe le cœur de ce noble Epoux n'est autre que la pureté plus qu'angélique de la Vierge, d'autant plus, dit-il, que la virginité est proprement l'œil droit de la sainte Eglise, œil vif, œil perçant et agréable ; car l'autre, qui est plus morne, est celui de l'état de mariage. Hugues de Saint-Victor (2) aime mieux que ce soit la droite visée que l'âme de la sainte Vierge a toujours eue à son Dieu, visée si ferme et si invariable que jamais il ne lui est arrivé de s'en détourner tant soit peu. L'abbé Rupert (3) se persuade que ce cheveu qui flotte sur le cou de l'Epouse n'est autre que son humilité, humilité partout uniforme et égale à soi-même comme le cheveu, humilité qui se prise moins qu'un cheveu, humilité plus flexible et plus maniable qu'un cheveu, humilité qui a encore moins d'apparence qu'un cheveu, humilité qui couvre le cou où est le siége de l'obéissance, l'inclinant à se soumettre à tout. Voilà des qualités fort remarquables et propres à gagner le cœur du Saint-Esprit.

L'humilité est le commencement de toute vertu, celle qui loge les autres dans l'âme, et qui ne peut pas se retirer sans que les autres disparaissent aussitôt. Marie commença par cette vertu, ayant passé toute sa vie, et surtout ses jeunes ans, dans une si grande retenue et avec si peu d'estime d'elle-même, qu'elle se regardait comme la dernière de toutes, quoiqu'elle fût incomparablement la première. Jamais elle ne se préféra à qui que ce fût. Sainte vertu d'humilité, qui nous dira si vous avez plus fait d'honneur à cette Souveraine pour l'avoir élevée si haut, ou si vous en avez davantage reçu pour vous être rencontrée en celle qui a possédé l'honneur d'être Mère de Dieu ?

C'est un présent du ciel qu'un diamant de pureté enchâssé dans l'or de l'humilité. Aussi était-il convenable, et c'est l'avis de saint Bernardin de Sienne (4), que, si Dieu pouvait être attiré en terre par l'odeur de quelque vertu, il le fût par le doux parfum qui se fait du mélange de ces deux rares qualités. Il était à propos, dit ce saint, que celle qui avait levé l'étendard de la virginité, vertu qui était nouvelle au monde, fût honorée d'une ambassade nouvelle, et que nul autre qu'un ange du ciel ne fût choisi pour être envoyé à l'ange de la terre, ange qui n'est autre que Marie, puisque, au rapport de saint Basile (5), ou pour mieux dire de la Vérité même, elle n'a jamais eu sa pareille en cette vertu angélique. Car ne vous mettez pas en peine, dit très-bien son grand serviteur saint An-

(1) Lib. I contra Jovinianum.
(2) In Cant. 4.
(3) In Cant. 4.
(4) Serm. in Annuntiat.
(5) Homil. de humana Christi generatione.

Digitized by Google

selme (1), de chercher sur la terre ou au ciel une pureté semblable à celle de Marie ; c'est une chose très-raisonnable qu'elle surpasse en pureté, plus que vous ne sauriez comprendre, toutes les autres créatures, puisque le Père éternel daigne la faire Mère de son Fils unique, que le Fils l'agrée pour telle, et que le Saint-Esprit se complaît à l'avoir pour Epouse, le tout pour l'accomplissement admirable de l'incarnation.

La troisième vertu qui a emporté l'affection du Saint-Esprit a été ce trait d'œil fixement arrêté sur lui et ce battement de cœur haletant sans cesse après lui. Le moyen donc que le Saint-Esprit se retînt de l'aimer, puisqu'une âme faite de la sorte vaut mieux qu'un monde tout entier? Toujours vous l'eussiez vue chercher Dieu, aller à Dieu, soupirer après Dieu. Veillait-elle, c'était pour Dieu ; sommeillait-elle, son cœur ne laissait pas d'être avec Dieu ; parlait-elle, c'était de Dieu; travaillait-elle, c'était toujours avec Dieu ; marchait-elle, c'était pour chercher Dieu; se reposait-elle, c'était en Dieu. Priant, lisant, s'occupant autour de son prochain, vaquant à soi-même, elle était plus absorbée en Dieu que les plus hauts esprits du paradis. Elle ne vivait point autrement qu'elle eût fait s'il n'y eût eu que Dieu et elle. Voilà tout, et n'en cherchez pas davantage, dit-elle (Cant. 7) : Je suis toute à mon Bien-Aimé, et mon Bien-Aimé est tout à moi : *Dilectus meus mihi, et ego illi.* Mon Bien-Aimé est à moi, et moi à lui. Marie avait toujours cherché Dieu, au commencement de sa vie; au milieu et à la fin, en ses pensées, en ses paroles, en ses œuvres.

Il n'y a qu'une belle âme qui avance, toute vertu héroïque part d'un cœur mâle et généreux ; aussi il n'y a rien de tel que de s'abandonner à Dieu pour toujours. La sainte Vierge le fit tellement qu'elle gagna tout. Saint Epiphane (2) dit en deux mots les largesses du ciel envers Marie : Elle reçut, dit-il, pour ses anneaux et pour ses joyaux le Saint-Esprit, et pour son douaire le ciel ; elle reçut le titre de Souveraine et d'Impératrice du monde avec tous ses droits et appartenances. Tous les esprits créés ne sauraient arriver à comprendre la grandeur de la grâce qui lui fut donnée en considération de ses noces divines. Dieu, dit saint Germain de Constantinople (3), s'étant résolu de recouvrir sa pierre précieuse, qui était tombée dans la boue, purifia notre terre en la personne de la sainte Vierge par l'inondation du Saint-Esprit. Sophronius de Jérusalem (4) fait profession d'ignorer la mesure de cette grâce; cependant il la laisse conjecturer de ce que la sainte Vierge reçut pour en communiquer à tous. Et voici les paroles de saint Bernardin de Sienne, que nous aimons à redire ici, car elles sont dignes d'une éternelle mémoire : Pour que le Père

(1) De Conceptu virginali, cap. 18.
(2) Serm. de Laudibus Mariæ.
(3) Orat. de Nativit. B. Mariæ.
(4) Epist. de Assumpt. ad Paulam.

Digitized by Google

éternel produisît un Fils et un Dieu égal à lui-même, dit-il (1), nulles dispositions préalables n'étaient nécessaires, attendu que cela lui convenait par sa propre nature, capable de se communiquer par la voie de l'entendement à un Verbe qui lui fût consubstantiel et égal en tout et partout. Mais pour qu'une femme conçût un Dieu, il fallut apporter, comme à une œuvre miraculeuse, des dispositions tout à fait extraordinaires. Car il fut nécessaire qu'elle fût élevée à tel point que d'égaler en quelque sorte les grandeurs de Dieu par des dispositions de grâce et par des perfections presque infinies, chose qui, étant hors de prix et hors de toute expérience, est aussi hors de la portée de tout esprit créé. Et c'est ce que voulut faire entendre le saint ange Gabriel quand il répondit tout ensemble à la demande et à l'étonnement de la bienheureuse Vierge, comme s'il eût dit : Ne me pressez pas davantage, car je me confesse ignorant de ce que vous me demandez. Cependant ai-je à vous dire, de la part de celui qui doit accomplir ce mystère, qu'il est aussi grand pour vous le faire entendre que puissant pour l'effectuer en vous et par vous.

Que dire de l'excès du contentement intérieur et de l'abondance des célestes douceurs que la Vierge immaculée ressentit à l'arrivée de l'Esprit saint, le Dieu de toute douceur et la vive source de tous les contentements véritables, à la conception du Verbe divin miraculeusement incarné dans son sein virginal, et à la participation de la joie que reçut le Père éternel en l'accomplissement de ce mystère, puisque saint Augustin assure (2) qu'il fut tel, qu'il mit la Vierge comme hors d'elle-même et hors de tout moyen de le pouvoir expliquer? On en vient bien jusque là, que bon nombre de docteurs ne font nulle difficulté de dire qu'en ce point d'un bonheur éternel pour elle, elle fut élevée sur les ailes d'une si haute contemplation, qu'elle reçut la faveur de voir à découvert l'essence divine.

Comme il ne fut jamais alliance pareille à celle dont nous parlons, ainsi ne se rencontra-t-il jamais une assemblée pareille à celle-ci, attendu qu'il n'est pas possible d'imaginer une magnificence qui approche de celle où Dieu même est l'époux et l'épousant, le convié et le conviant, le festin et le maître du festin tout ensemble; car si le Sauveur a promis (Joan. 14) à quiconque l'aimera de venir à lui et de demeurer avec lui en compagnie du Père et du Saint-Esprit, ce qui se vérifie par les effets de la grâce qui se font en l'âme du juste, il faut concevoir une manière de présence et d'opération de la très-sainte Trinité en Marie bien différente de celle-là. On ne peut se persuader que, lorsque saint Epiphane (3) nommait la sainte Vierge l'Epouse de la sainte Trinité, il l'entendît d'une façon

(1) Conc. 61, art. 2.
(2) Super *Magnificat*.
(3) Orat. de sancta Deipara.

Digitized by Google

commune et ordinaire aux âmes qui sont en la grâce de Dieu. Quel est celui qui, entendant les deux anges de la théologie, l'Angélique (*Opusc.* 8) et le Séraphique (*in Laude rhythmica B. Virginis*), l'appeler le grand appartement à trois lits de la très-auguste Trinité, ne se figure quelque chose de relevé par-dessus tout ce qui arrive en l'état même le plus éminent de la sainteté? Quel est celui qui, entendant dire à saint Bernard (*Serm.* 3 *super Missus est*) et à saint Bonaventure (*Speculi* 8) : Le Seigneur, ô Marie, est avec vous, c'est-à-dire le Père, Seigneur de toutes choses; le Fils, pareillement Seigneur de ce qui est créé, que vous avez conçu; le Saint-Esprit, non moins Seigneur que le Père et le Fils, par qui vous avez conçu, et par qui, comme par le Père et le Fils, votre sein virginal a été sanctifié; quel est celui qui, écoutant ces merveilles, ne passe pas par-dessus tout ce qui est de la nature et de la grâce pour adorer la très-immense Trinité d'une manière toute spéciale au sein de la bienheureuse Vierge?

A mesure que le Sauveur s'avance en âge (1), il croît aussi en desseins; et comme l'état de sa minorité exigeait le secours et l'assistance d'une mère, d'une nourrice et d'une gouvernante, de même la condition où il se trouve maintenant demande la compagnie d'une épouse, soit pour la considération de sa propre personne, soit pour l'établissement de ses états et pour le bien de tous ses sujets.

Ne vous offensez pas, chastes esprits, pour entendre que celle que peu auparavant vous avez considérée faisant l'office de mère et de nourrice soit devenue l'Epouse de son propre Fils. Il s'agit de Dieu et de la Vierge des vierges, et comme ce qui se passe entre eux est tout divin, aussi nos pensées doivent être entièrement célestes.

Au reste, sachez que le dévot Hugues de Saint-Victor avait vu aussi lui-même cette difficulté, car voici comme il parle (2) : Quelle merveille est celle-ci, que le Fils de la Mère soit aussi l'Epoux de la Vierge, et que l'auteur de l'intégrité soit pareillement le fruit de la fécondité! Que dites-vous, divin Amant, que celle qui vous a conçu comme Mère est aussi votre Epouse bien-aimée? Comment se peuvent accorder ensemble ces deux qualités? Je vois bien comment, répond ce spirituel docteur; elle est votre Bien-Aimée pour sa virginité et votre Mère par sa fécondité. De sorte que comme Mère elle vous a premièrement engendré, et puis d'elle et de vous ensemble est née votre Eglise, qui se glorifie aussi d'être vierge et mère conjointement. En naissant vous avez pris de votre Mère la substance d'infirmité, et en mourant vous avez laissé à votre Epouse le sacrement d'incorruption, vous montrant en l'un et l'autre l'Amant uniquement singulier. Saint Augustin (3), saint Pierre Chrysolo-

(1) Le P. Poiré, 4e étoile, chap. 5.
(2) Serm. de Assumpt.
(3) Serm. 3 de Sanctis.

Digitized by Google

gue (1), assurent que la sainte Vierge est l'unique qui ait mérité d'être Mère et Epouse tout ensemble. Saint Epiphane (2), saint Grégoire de Néocésarée (3), tiennent le même langage.

Les saints Pères des siècles suivants ont tous parlé de même. Saint Bonaventure l'a nommée l'Epouse et la Mère du Roi éternel (4). Sainte Agnès, en une révélation faite à sainte Brigitte, lui a donné les trois excellentes qualités de Fille, d'Epouse et de Mère du Rédempteur. Le docte archidiacre anglais (5) a maintenu qu'elle était véritablement l'Epouse du Sauveur, pour avoir reçu de lui les arrhes des grâces célestes, pour lui avoir été conjointe par le lien d'un amour tout divin, et pour avoir conçu de lui les fruits d'infinies actions de vertu. Saint Bernardin de Sienne assure (6) qu'il n'y a que notre Seigneur et la sainte Vierge qui soient capables de comprendre la douceur de leurs saintes et innocentes caresses, elle ayant eu le bonheur de lui être Mère et Epouse tout ensemble.

J'en produirai bientôt un grand nombre d'autres, continue le P. Poiré; mais il me semble qu'il est premièrement nécessaire, pour l'éclaircissement de ce titre, de dire que la sainte Vierge est l'Epouse de notre Seigneur Jésus-Christ autrement qu'elle ne l'est du Saint-Esprit, et de plus qu'elle est l'Epouse du Sauveur d'une façon toute différente des autres âmes choisies qui sont encore appelées les épouses de Jésus-Christ. Car elle porte le titre d'Epouse du Saint-Esprit, parce que, comme le remarque à propos saint Anselme, il est descendu substantiellement en elle, et y a suppléé le défaut de père et de la vertu formatrice en l'incarnation du Verbe divin ; en vertu de quoi les saints Pères ne font pas difficulté de l'appeler l'Epoux de la Vierge, même selon la chair. Quant au titre d'Epouse du Verbe incarné, il lui convient, parce qu'elle a été choisie de Dieu pour produire conjointement avec le Verbe, en un même esprit et une même chair (car celle du Fils est celle de la Mère, ainsi que le disent les saints docteurs), les enfants d'adoption, c'est-à-dire généralement tous les enfants de l'Eglise. C'est en ce sens que le Sauveur, parlant à cette sienne Epouse chez le dévot abbé Rupert (7), appelle tous les fidèles les enfants sortis de leur mariage. D'après cela, il sera aisé de voir la différence qui se trouve entre les autres, qui sont aussi appelées les épouses de Jésus-Christ, et la bienheureuse Vierge. Car, outre que le mariage des autres est purement spirituel, et qu'à proprement parler, il n'est pas loisible de les nommer une même chair avec le Sauveur, comme

(1) Serm. 140.
(2) Orat. de sancta Deipara.
(3) De B. Virg. serm.
(4) Speculi.
(5) In hymno : Te Matrem Dei laudamus, tu Sponsa et Mater Regis æterni.
(6) Lib. 4, cap. 11.
(7) Serm. 11, art. 2.

Digitized by Google

nous le pouvons dire en toute vérité de la sainte Vierge, il y a cela de plus, que ces belles âmes qu'il plaît au divin Epoux d'admettre à l'honneur de sa couche mystique sont épouses seulement pour produire, avec la coopération de la grâce, des fruits de saintes actions, ou au plus quelques enfants spirituels qu'elles engendrent pour le ciel. Mais quant à la sainte Vierge, elle a été choisie comme l'Epouse d'élite du Sauveur, pour aider à la régénération de tous les autres, même des plus parfaites épouses et des plus avancées en bonnes grâces du Roi du ciel ; pour être la Mère de tous les enfants de salut, sans exception d'un seul; pour être la maîtresse de tous les biens du Sauveur et la dispensatrice de tous ses trésors. Ce qui se découvrira mieux après que nous aurons reconnu au vrai deux principales qualités, qui ont obligé notre Seigneur à prendre ce parti et à s'unir indissolublement à elle.

Le premier titre qui a obligé le Sauveur à prendre pour Epouse la très-sainte Vierge, c'est la royauté.

Ce premier titre n'est autre chose que la royauté du Sauveur. Il y a deux royautés dans le Sauveur : la temporelle (1) et la spirituelle. J'ai été établi Roi par mon Père éternel, dit le Prophète royal en la personne du Messie, sur la sainte montagne de Sion, pour y faire entendre au monde ses volontés et ses commandements : *Ego autem constitutus sum Rex ab eo super Sion montem sanctum ejus, prædicans præceptum ejus* (Psal. 2, 6). Saint Paul l'appelle le royaume de la charité du Fils de Dieu : *Transtulit nos in regnum dilectionis Filii sui* (Coloss. 1), parce que la charité y tient en tout et partout le premier rang. Le Roi de ce royaume, c'est le Prince de la charité; la loi fondamentale, c'est la charité; la fin où tout aboutit, c'est la charité; le principal gain qui s'y fait, c'est la richesse de la charité; la seule monnaie qui y a cours, c'est la charité; le langage qu'on y parle, c'est la charité; ce qui distingue le naturel de l'étranger, c'est la charité. Enfin la charité ordonne, la charité obéit, la charité lie les cœurs et les affections, la charité est le prix et la récompense de tout ce qui se pratique dans ce royaume.

Je ne dois pas oublier ce que le même saint Paul remarque ailleurs (1ª Cor. 15), qu'après que ce grand Prince conquérant aura réuni tous les sujets de son royaume, alors il se réjouira d'être lui-même avec les siens sujet à son Père comme au souverain Monarque de la terre et du ciel, qui lui a soumis toutes choses; alors, ô le sublime et consolant mot! Dieu sera tout en toutes choses, c'est-à-dire Dieu servira à ses élus et à ses sujets d'église pour prier, de palais pour loger, de maison de plaisance pour s'ébattre, de bibliothèque pour étudier, de compagnie pour se promener, de siége pour s'asseoir; il leur servira de provisions, de meuble, d'héritage, de possession, de trésor; il leur servira de père et de

(1) La royauté temporelle du Sauveur est traitée ailleurs.

Digitized by Google

mère, d'époux et d'épouse, d'enfant, d'ami, de maître, de pourvoyeur; il leur servira de festin, d'harmonie, de rafraîchissement, de délassement, en un mot, de tout ce qu'ils sauraient souhaiter et de ce qu'ils n'eussent jamais su ni espérer ni désirer. O royaume! ô roi! ô sujets! ô vie! ô bonheur! Royaume où tous les sujets seront rois, d'où la nécessité, la désunion et la défiance sont éloignées, parce que l'abondance, la paix et l'amour occupent tous les environs. Roi qui n'a jamais eu et n'aura jamais son pareil, qui a la main pleine de magnificence, la bouche de fidélité et le cœur de bonté, qui chérit tous les siens d'un amour incompréhensible, et qui est réciproquement aimé et honoré d'eux plus que nous ne pourrions dire ni concevoir. Roi qui est l'honneur de son royaume, et qui se plaît, non à combattre, mais à faire des rois-sujets, qui ne se glorifient que d'être tels, et qui se tiennent plus honorés de cette qualité que de toutes les royautés du monde. Vie pleine de douceur, de richesses, de contentement et de gloire : gloire sans fin, contentement sans trouble, richesses sans crainte, douceur sans envie. Vie qui ne redoute plus les tyrans, qui se rit de la mort, qui nage dans l'océan des délices de l'éternelle félicité. Bonheur qui a Dieu pour rempart et pour sauvegarde, et qui n'est autre que celui par qui Dieu même est bienheureux. O royaume encore une fois! ô roi! ô sujets! ô vie! ô bonheur! Qu'heureux sont les sujets de ce royaume, qui, à la seule vue d'un tel Roi, passent leur vie sans la passer, en un continuel et ineffable bonheur!

L'un et l'autre royaume du Sauveur, le spirituel dont je viens de parler, et le temporel, vu ailleurs, étant si excellents, il semble qu'il y eût eu quelque chose à dire s'il eût manqué d'une compagne de la grandeur et de la magnificence du Prince. Le lustre de ce royaume ne serait pas entier, et la cour ne serait pas accomplie, si cet ornement y manquait, vu surtout que tous les sujets de ce grand Roi ayant l'honneur d'être ses enfants, il est de nécessité qu'il y ait une Reine qui soit la Mère de ces princes et de ces princesses du ciel. Le souverain Monarque, Père de ce Prince de gloire, a désiré avec raison qu'il eût une Epouse, et il l'a pourvu de la plus noble et de la plus excellente qui se pût imaginer, Epouse choisie au grand contentement du Roi son Fils, à la réjouissance et à la consolation publique de tous ses sujets : c'est la très-illustre et la très-glorieuse Vierge-Mère.

A cette glorieuse Reine seule conviennent proprement ces paroles pleines d'une céleste douceur, où il est dit que le pacifique Salomon (Cant. 6) a soixante reines qui sont ses épouses légitimes, c'est-à-dire un grand nombre de belles âmes douées de rares et excellentes vertus; mais enfin qu'il n'est qu'une seule colombe et une seule parfaite, une seule qui est la Reine des reines, la Maîtresse des autres épouses, l'Epouse sans compagne, Vierge et Mère ensemble, l'idée de toute sainteté et l'image de toute perfection : c'est la bienheureuse Mère de Dieu. Elle est la chaste

Digitized by Google

colombe, parce qu'elle est pleine de grâces; elle est singulièrement élue, parce qu'elle n'est pas choisie pour être sauvée simplement, mais pour enfanter le salut. Il y a une Epouse qui est singulièrement aimée, comme elle est singulièrement aimante, avec qui les autres n'iront jamais de pair, étant seule en sa grandeur : c'est Marie, Mère et Epouse de Dieu.

Le second titre qui a engagé comme nécessité le Sauveur à faire choix d'une Epouse a été celui que lui donne le prophète Isaïe, l'appelant LE PÈRE DU SIÈCLE A VENIR, *Pater futuri sæculi*, 9. Toutes les Epîtres de saint Paul aboutissent à nous représenter deux hommes qui ont été les pères et les fondateurs de deux états, et si vous voulez, de deux mondes : l'un est Adam, et l'autre est Jésus-Christ. Il est dit de celui-là qu'il a engendré des enfants charnels par nature, de celui-ci qu'il les a régénérés spirituellement par la grâce ; celui-là les a faits pour peupler la terre, celui-ci pour remplir le ciel ; celui-là leur a donné l'être sans pouvoir les garantir de la mort, celui-ci leur a communiqué le bien-être, les rendant immortels; celui-là les a produits pour le temps, celui-ci pour l'éternité ; celui-là a été le père de la mort, celui-ci le père de la vie; celui-là est le père du siècle présent, plein de fatigue, de captivité et de malheur; celui-ci est le père du siècle à venir, siècle de repos, de liberté et de bonheur; celui-là a mis au monde des enfants pour les rendre compagnons de sa misère, celui-ci les a régénérés pour les faire participants de sa gloire ; celui-là, pour multiplier le monde, a eu besoin d'une compagne qu'il devait faire la mère des mourants; celui-ci, pour le renouveler, a daigné faire choix d'une Epouse qui a l'honneur d'être la Mère des vivants.

L'ange Gabriel, dit saint Grégoire le Thaumaturge (1), est envoyé d'en haut afin de préparer le lit nuptial au céleste Epoux et de conduire le mariage qui se devait faire entre le Créateur et la créature. Il est envoyé à la Vierge, qui était mariée à Joseph, mais au reste réservée à Jésus. Le pur esprit est député vers la très-sainte Vierge, et le serviteur qui jamais ne commit de péché vers la Souveraine qui en est entièrement exempte. La lampe va devant le Soleil de justice, et l'aube devant le plein jour; le soldat devant son Roi, et le héraut fait entendre le mystère qui doit être cru avec la foi et non recherché avec curiosité, qui doit être adoré et non compris, pesé avec les raisons éternelles, non examiné avec les considérations humaines, trop bornées et sujettes à l'erreur.

Accourez, bienheureux esprits, accourez pour voir le vrai Salomon, qui va faire son entrée royale dans la capitale de ses Etats, et qui se dispose à terminer l'affaire que vous avez tant désirée. Si jamais il y eut sujet de quitter le ciel, le voici maintenant arrivé, puisqu'il s'agit de faire la cour à votre Prince et de témoigner en une si belle occasion

1 Serm. 3 de Annuntiat.

Digitized by Google

l'affection que vous portez à l'Epoux et à l'Epouse. Vous savez assez, nobles intelligences, que le char royal qui les doit porter n'est autre que leur propre charité et l'ardent désir qu'ils ont d'accomplir ce divin mariage pour le bien de la postérité; que la salle du festin, c'est la montagne de Sion, et que la chambre nuptiale, c'est le Calvaire. Le Prince du ciel s'étant uni au précieux sang de la glorieuse Vierge, et ayant séjourné chez elle l'espace de neuf mois entiers, il n'y a pas tant de merveille qu'elle ait si bonne part à ses grandeurs et à ses excellences qu'il y en aurait si cet hôte divin l'avait quittée sans payer très-libéralement sa demeure.

N'est-il pas vrai que toutes les lois tant divines qu'humaines relèvent les épouses à proportion de leurs époux, et qu'elles les mettent en possession des qualités, des titres et des honneurs dont ils jouissent? Voudrions-nous donc être si dénaturés que d'envier à la sainte Vierge seule le droit qui n'est contesté à nulle des autres? Si son Epoux est Roi, pourquoi ne l'appellerons-nous pas Reine? S'il est Souverain, pourquoi ne sera-t-elle pas Souveraine? S'il est le Père du siècle à venir, pour quelle considération n'en sera-t-elle pas la Mère? S'il est notre vie, notre espérance, notre douceur, peut-on refuser ces mêmes honneurs à celle qu'il a tant honorée? Les hérétiques seraient-ils plus grands zélateurs de l'honneur de Dieu, en voulant enlever à Marie plusieurs de ses prérogatives, que les saints Pères, qui l'appellent sans difficulté l'arche du Testament, la cité de Dieu, le trône de sa majesté, la fleur du champ, la fontaine de lumière et d'immortalité, le jardin fermé, le fruit de vie, la perle du monde, le propitiatoire de l'univers, le sanctuaire de la Divinité, le temple de la gloire de Dieu, le canal des grâces du ciel, la cause du salut des hommes, le rachat des captifs, l'asile des chrétiens, la médiatrice des pécheurs, la médecine des péchés, la ruine de la mort, l'entrée de la vie, le trésor de la sainteté, la racine de tous les biens dont nous jouissons, la restauratrice des siècles, la gloire des anges, l'honneur des patriarches, la régente des apôtres, la force des martyrs, la maîtresse des docteurs, le miroir des confesseurs, la lumière des vierges, le flambeau de l'Eglise, le sceptre de la droite créance, la réjouissance des bienheureux, la Souveraine de la terre et du ciel; bref, qui la chargent d'infinis autres titres d'excellence et de pouvoir qui proprement appartiennent à Dieu seul et à la Sagesse incarnée? Mais comme ils sont gouvernés par l'Esprit de Dieu et non par celui de l'erreur, ils savent que le Seigneur qu'ils servent prend un singulier plaisir à voir qu'on rend tous ces honneurs à celle qu'il a lui-même tant honorée.

J'excepte toujours ce qui est incommunicable, comme sa divinité, et ce qui en dépend inséparablement, quoiqu'il n'y tienne pas tellement lui-même, qu'il ne la communique aux siens, et que, parmi les caresses qu'il leur fait, il ne leur permette d'être appelés dieux.

Digitized by Google

CXXXIII

DIGNITÉ DE MARIE.

Quoi de plus digne, s'écrie saint Pierre Damien (1), quoi de plus digne, de plus grand, de plus excellent que la Vierge Marie, qui renferme dans son sein les mystères et la grandeur de la suprême Divinité? Soyez attentifs, séraphins, élevez-vous au-dessus de votre immense dignité, et vous verrez que tout ce qu'il y a de plus digne est moins digne que la Vierge; son Auteur seul la surpasse. Dieu est en la Vierge Marie par identité, parce qu'il est semblable à elle : *Inest* (*Deus*) *Mariæ Virgini identitate, quia idem est quod illa.* Qu'ici toute créature se taise et tremble; elle doit à peine porter les yeux sur l'immensité d'une si grande dignité et d'un si grand mérite : *Hic taceat et contremiscat omnis creatura, et vix audeat aspicere tantæ dignitatis et dignationis immensitatem.* Le Seigneur est avec vous, dit l'archange (Luc. 1). Dieu habite dans les anges, mais non avec les anges, parce qu'il n'est pas de la même essence avec eux. Dieu habite dans la Vierge, il habite avec elle, il a avec elle l'identité d'une même nature : *Dominus tecum, inquit archangelus. Habitat in angelis Deus, sed non cum angelis, quia cum illis ejusdem non est essentiæ. Habitat Deus in Virgine, habitat cum illa, cum qua unius naturæ habet identitatem.* Car Dieu revêt la Vierge, et il est revêtu dans la Vierge : *Deus Virginem induit, et in Virgine indutus est.*

Pour connaître la dignité de Marie, dit Paul a Sancta Catharina (2), il faut connaître l'excellence du Fils, de quel fils elle est mère, c'est-à-dire du Fils de Dieu. Car ces deux noms *mère* et *fils* ont un mutuel rapport. Or, la dignité du Fils est ineffable, la dignité de la Mère l'est aussi. Marie est la Mère de celui qui est infiniment au-dessus de toutes choses, qui ne peut être expliqué par aucun terme. Appeler Marie Mère de Dieu, cela ne suffit pas, puisque ce nom de Dieu ne nous exprime pas l'essence de Dieu, son immensité, son infinité, ni, par conséquent, la dignité de Marie,

(1) Serm. 44 in Nativit. B. Virg. Mariæ.
(2) De B. Mariæ Virg. prædest. et nat., lib. 1, cap. 6, sect. 3.

Digitized by Google

Mère de Dieu. Marie est donc le nom de la Mère de celui qu'aucun nom ne peut expliquer.

Par la connaissance des créatures on arrive à la connaissance de Dieu, même en dehors de la révélation. Mais il faut procéder autrement à l'égard de Marie, Mère de Dieu; car il faut connaître le Créateur pour que Marie, Mère du Créateur, soit connue : *Per cognitionem quidem creaturarum pervenitur ad cognitionem Dei, etiam de ipso nulla habita revelatione; sed aliter fit processus in Maria Matre Dei : debet enim cognosci Creator, ut Maria Mater Creatoris cognoscatur.* Pour que la dignité d'une reine soit justement estimée, il faut auparavant savoir la majesté, la puissance et la sagesse du roi. Si la reine de Saba, ayant entendu la renommée de Salomon, vint à Jérusalem; si cette reine, vu la sagesse de Salomon et l'ordre et la magnificence qui l'environnaient, en fut tellement émerveillée qu'elle paraissait hors d'elle-même : *Non erat præ stupore in ea spiritus* (2 Paralip. 9), combien plus l'âme fidèle, considérant la dignité de Marie, Mère du vrai Salomon, doit être hors d'elle-même pour découvrir ses perfections! Elle s'arrête, suspendue d'admiration à la vue de leur grandeur et de leur excellence, ne pouvant aller plus loin dans une telle considération à cause de la faiblesse de son esprit.

Si l'incarnation nous déifie, que faut-il penser, et que peut-on dire de Marie, en qui et par qui l'incarnation a lieu? O dignité infinie!

La Vierge seule, par ses prières, sa beauté, sa dignité, prévalut sur le Fils de Dieu plus que tous les patriarches, que toutes les femmes et les vierges de l'Ancien Testament, tellement qu'elle le fit descendre en elle, qu'il prit chair en elle, qu'elle le renferma dans son céleste sein pendant neuf mois, et que, l'ayant revêtu d'un corps humain, elle l'enfanta pour ne jamais s'éloigner et quitter la nature humaine.

Quiconque, dit saint Anselme (1), veut contempler la dignité de Marie, est forcé de s'arrêter et de succomber sous ce divin poids.

Il n'est donc pas étonnant si toutes les merveilles de l'ancienne loi n'étaient que la figure, l'ombre de Marie, et si toutes les prophéties et les désirs des patriarches, des prophètes et des justes de toutes les nations s'accomplissent en elle et par elle.

Aussi, à l'apparition de l'auguste Vierge, les anges eux-mêmes sont illuminés dans les cieux, comme lui étant très-inférieurs, et les hommes sur la terre. Aussitôt née, Marie brille dans tout le monde supérieur et le monde inférieur, étant ornée de la splendeur de toutes les vertus.

Marie est très-digne dès sa conception immaculée; elle est très-digne, étant formée par l'heureux concert de toutes les vertus; elle est très-digne, étant enrichie de tous les dons du Saint-Esprit pour être son temple; très-digne, étant douée de toutes les inspirations de la Sagesse éternelle

(1) De Excellentia Virg. Mariæ, cap. 2.

Digitized by Google

pour être son siège; très-digne, étant éclairée de tous les rayons d'en haut par le Père des lumières pour être sa Fille et la Mère de son Fils.

La dignité de Marie est aussi rapprochée que possible de la dignité de la Divinité et y confine, dit saint Thomas : *Attigit fines Divinitatis.*

C'est Marie qui a donné la nature humaine au Verbe. Le Verbe l'a reçue non seulement du sein de Marie, mais de la volonté expresse de Marie. Par conséquent, l'incarnation avec toutes ses conséquences est imputable à Marie, et la dignité de sa personne a pour mesure toute l'importance, toute la grandeur, toute la majesté du ministère qu'elle remplit (1).

(1) Aug. Nicolas, livre 1er, chap. 7 : Ministère de Marie dans le plan divin.

Digitized by Google

CXXXIV

GRANDEURS DE MARIE.

Marie, dit saint Augustin (1), est plus élevée que le ciel, plus profonde que l'abîme; car seule elle mérite d'être appelée Mère et Epouse : *Altior cœlo est, abysso profundior : hæc est enim quæ sola meruit Mater et Sponsa vocari.*

Quelle est cette Vierge si sainte en laquelle le Saint-Esprit daigne venir? Quelle est cette Vierge si belle que Dieu choisit pour son Epouse? Quelle est cette créature si chaste qu'elle puisse rester vierge après son enfantement? Le Saint-Esprit l'élève tellement jusqu'au plus haut des cieux, qu'elle reçoit de la sommité du ciel le Verbe qui est avec le Père dès le commencement. O Vierge heureuse, très-digne de louange, ô glorieuse Vierge Mère de Dieu, si je vous nomme ciel, vous êtes plus élevée; si je vous appelle Mère des nations, vous êtes infiniment au-dessus de ce nom; si je vous appelle la forme de Dieu, vous en êtes digne; si je vous proclame Souveraine des anges, vous l'êtes en toutes choses : *Si cœlum te vocem, altior es; si Matrem gentium dicam, præcedis; si formam Dei appellem, digna existis; si Dominam angelorum vocitem, per omnia esse probaris.* Que pourrai-je dire qui soit digne de vous? que représenterai-je de vous, puisque la langue est impuissante à dire vos vertus?

Marie, dit saint Jean Damascène (2), est au-dessus des chérubins et des séraphins; elle est la plus voisine de Dieu. O nouveau miracle, le plus grand de tous les miracles! *O miraculum omnium miraculorum maxime novum!* Une femme est beaucoup plus grande, plus élevée que les séraphins : *Mulier seraphinis sublimior effecta est.* Que le très-sage Salomon se taise, et qu'il n'affirme plus qu'il y a rien de nouveau sous le soleil (Eccl. 1). O Vierge divinement comblée de grâces, temple saint de Dieu, que le vrai Salomon, Prince de la paix, a construit et a habité; temple orné non d'or et de pierres inanimées, mais au lieu de l'or, brillant du

(1) Appendix de diversis. Serm. 83 in festo Assumpt. Mariæ.
(2) De Virginis Mariæ Nativit., orat. 1.

Digitized by Google

Saint-Esprit, ayant à la place des pierres précieuses le Christ, perle d'un prix infini !

Marie naît afin que le Christ naisse de Marie, dit Pierre de Blois : *Nascitur Maria, ut Christus de Maria nascatur* (1). Que la figure de Rébecca cesse; nous avons la réalité, nous ne voulons plus de figure. Marie est celle que l'archange Gabriel cherche pour le Fils de son Maître, pour le Fils de Dieu. Il boit à son vase, étant conforme à sa virginité et à sa vie très-pure. Que les animaux boivent aussi, je les en conjure; et si nous ne pouvons pas boire au vase de la virginité, qu'il nous soit permis de puiser l'eau de l'humilité. Marie plut par son humilité, et à cause de cette vertu Dieu la choisit et la préchoisit. Le sexe qu'avait condamné le Seigneur par une sentence de malédiction en Eve, il le remplit aujourd'hui de l'huile de la bénédiction et de la miséricorde en Marie; et voulant racheter le monde, il place en Marie le prix tout entier du monde : *Ipsum mundum redempturus, in Maria mundi pretium contulit universum.*

Toutes les vertus qui brillaient en Jésus brillaient aussi en Marie, et Jésus s'appropriait à son tour les vertus de sa Mère, dit Salazar (2). Pour cela la Vierge Mère de Dieu a pu avec raison être appelée la forme et l'idée de Dieu. La très-sainte Vierge, dit saint Augustin, est l'idée et la forme de Dieu, non seulement sous le rapport de l'humanité du Christ prise en elle, mais aussi sous le rapport de la divinité : *Est Virgo sanctissima idea et forma Dei, non solum ratione humanitatis assumptæ, sed etiam ratione divinitatis.*

Ce qui fait merveilleusement reconnaître la grandeur de Dieu, dit saint Pierre Chrysologue, c'est la grandeur de Marie. Nul ne connaît mieux la grandeur de Dieu que celui qui connaît le mieux la grandeur de sa Mère (3); c'est-à-dire : Celui qui voudra connaître la grandeur de Dieu par les marques qu'il a imprimées dans ses créatures, restera toujours dans son ignorance, jusqu'à ce qu'il cherche Dieu en Marie et par Marie. Car en elle on découvre la grandeur de Dieu telle qu'elle est en quelque sorte; elle resplendit de la grandeur de Dieu comme imprimée en elle par l'idée et l'image. La Vierge Marie est non seulement l'idée et la ressemblance de l'essence et des perfections de Dieu, mais encore, ce qui n'est donné à aucune autre créature, elle représente en elle-même quelque chose des personnes et des processions divines, comme nous l'avons dit déjà, parlant de son immaculée conception. Car on applique aussi à la sainte Vierge ces paroles de la Sagesse : Elle est la splendeur de la lumière éternelle, le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté : *Candor est lucis æternæ, et speculum sine macula Dei majestatis, et imago*

(1) In Nativit. B. Mariæ, serm. 38.
(2) De Prædestinat. Virginis ad existentiam, cap 19.
(3) Serm. de Annuntiat.

Digitized by Google

bonitatis illius, 7, 26. La Mère de Dieu exprime en elle, comme un miroir sans tache, les processions des divines personnes, et les rend en quelque manière. Car, Vierge inviolable, elle engendre et enfante Dieu; cela contient l'ombre et l'image non obscure des origines éternelles. Dans les personnes divines, en conservant leur intégrité, les unes produisent les autres. L'image de cette virginité brille en Marie seule, parce que seule, sans injure pour son intégrité, elle engendre et enfante. Cette génération est l'image sans tache de celle que le Fils tire du Père éternel. L'image des origines éternelles brille encore en Marie comme dans un miroir, en ce que, comme le porte la décision véritable et catholique, le Christ-Seigneur est le Fils naturel de Dieu, non seulement comme Dieu, mais encore comme homme, parce que la sainteté naturelle de Dieu est unie à son humanité en une personne. D'où il arrive que, comme il est naturellement saint, il est aussi naturellement le Fils de Dieu. De là il arrive que le Père éternel se réjouit de sa paternité comme par un double titre, parce qu'il est le Père naturel de son Fils comme homme par la génération temporelle; et il arrive aussi de là que le Saint-Esprit, dont le propre est d'unir par un mutuel lien le Père et le Fils, unit, sous un double rapport, ou, pour parler avec plus de justesse, sous un rapport, cependant d'une double manière, l'un et l'autre, selon cette double manière d'être, la temporelle et l'éternelle, qui existe entre le Père et le Fils. Toutes ces choses merveilleuses ont été faites dans le sein de Marie comme étant l'atelier du Saint-Esprit. Car par elle agissant et opérant de concert avec Dieu, le Christ Dieu et homme a été engendré de manière qu'il fût naturellement l'unique et le même commun Fils de Dieu le Père et de la Vierge, dit saint Anselme. Ainsi il sera tellement permis de dire que la Vierge Marie a imité en elle les divines processions et origines, qu'entre les trois personnes sont sortis de nouveaux et temporels rapports par la temporelle génération, rapports si semblables aux éternels qu'ils portent les mêmes noms. C'est pourquoi on applique à bon droit à Marie ces paroles : Elle est le miroir sans tache de Dieu opérant.

Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses, dit Marie : *Fecit mihi magna qui potens est* (Luc. 1, 49). Ce fut une grande chose que Marie conçût sans connaître l'homme, dit Hugues de Saint-Victor (1). Ce fut une grande chose qu'elle portât dans son sein le Verbe de Dieu revêtu d'un corps. Ce fut une grande chose qu'elle devînt la Mère de son Créateur pendant qu'elle se déclarait sa très-humble servante. Mais toutes ces choses si grandes ne sont pas impossibles à celui qui les a faites, parce qu'il est puissant : *Fecit mihi magna qui potens est.* Si des choses aussi grandes et tant d'autres s'opèrent en Marie, il faut que Marie soit bien grande, il faut que sa grandeur soit proportionnée à de si grandes cho-

(1) Annotationes elucidatoriæ allegoriarum in Lucam, lib. 3.

Digitized by Google

ses; mais comme ces choses sont d'une grandeur infinie, Marie est donc d'une grandeur comme infinie.

Grandeur de Marie, car elle est bénie entre toutes les femmes : *Benedicta tu in mulieribus* (Luc. 1, 28). Cette bénédiction prouve sa grandeur, et cette grande bénédiction provient de ce qu'elle est choisie et prédestinée au-dessus des autres dès le commencement et avant tous les siècles; de ce qu'elle est désirée par les patriarches, annoncée par les prophètes, désignée par les diverses figures, souhaitée par les rois et les justes, attendue avec empressement par le peuple de Dieu, enfin montrée au monde vers la fin des siècles, sortie de la race des patriarches, produite de la lignée sacerdotale, issue noblement de la dignité pontificale, de sang royal, de la plus noble tribu du peuple choisi d'Israël, engendrée et née de la manière la plus illustre et la plus heureuse, comme une rose sans épines au milieu des épines, ornée de tous les dons, comme étant la cour de Dieu, la gloire des anges, la joie des hommes, l'honneur de son sexe, et le diamant le plus précieux et le plus beau.

O les nombreux et beaux titres de grandeur! Où trouver une pareille grandeur? Elle est incomparable; elle est la plus vraie, la plus solide, la plus précieuse, la plus sainte, la plus durable; elle est éternelle.

Marie est bénie entre toutes les femmes. Elle est vraiment bénie, dit saint Pierre Chrysologue (1), celle qui fut plus grande que le ciel, plus forte que la terre, plus immense que l'univers; car seule elle renferme celui que le monde ne peut contenir. Elle porte celui qui porte l'univers, elle engendre son Créateur, elle nourrit le Nourricier de tous les êtres vivants : *Vere benedicta, quæ fuit major cœlo, fortior terra, orbe latior; nam Deum quem mundus non capit, sola cepit. Portavit eum qui portat orbem, genuit Genitorem suum, nutrivit omnium viventium Nutritorem.*

La Mère du Seigneur, dit saint Bonaventure (2), est Mère et Vierge; elle est une Mère très-digne; elle est une Mère très-convenable pour un tel Fils; elle est une Mère à qui un tel Fils est très-convenable. Elle est celle qui épuise la puissance de Dieu, ne pouvant en faire une plus grande. Dieu pourrait faire un monde plus vaste, plus grand; Dieu pourrait faire un ciel plus étendu, plus élevé; mais Dieu ne pourrait pas faire une plus grande mère que la Mère de Dieu : *Mater Domini, Mater et Virgo, Mater est dignissima. Ipsa est Mater, quæ tali Filio est decentissima; ipsa est Mater, cui talis Filius decentissimus fuit. Ipsa est qua majorem Deus facere non posset. Majorem mundum posset facere Deus, majus cœlum posset facere Deus; majorem matrem quam Matrem Dei non posset facere Deus.* Ce qui fait dire à saint Bernard (3) : Une autre mère que la Vierge ne

(1) Serm. 143 de Annuntiat. B. Mariæ Virginis.
(2) Specul. B. Virg., lect. 10.
(3) Homil. 2 super Missus est.

Digitized by Google

convenait pas à Dieu, ni à la Vierge un autre fils qu'un Dieu, parce qu'il n'en a pas pu naître de plus grande parmi les mères, ni de plus grand parmi les fils : *Nec enim decebat Deum alia mater quam Virgo, nec Virginem alius filius quam Deus; quia nec major inter matres, nec major inter filios nasci potuit.*

A la même mesure des grandeurs et des excellences de Jésus se doit mesurer tout ce qui se dit des grandeurs et des excellences de Marie, Mère de Jésus. La très-sainte Vierge s'avoisine, autant qu'il est possible à une pure créature, des grandeurs de Jésus-Christ; elle a été tirée sur lui comme sur un patron, et sur une seconde idée au dessein même que Dieu en fit de toute éternité (1). Jamais il ne fut de créature, Marie exceptée, qui ait porté le titre de Fille de Dieu, de Mère de Dieu et d'Epouse de Dieu tout ensemble.

Marie, dit Théodore de Jérusalem dans le second concile œcuménique de Nicée, est vraiment la Mère de Dieu, créée bien supérieure en éclat et en gloire à toutes les créatures intellectuelles et sensibles (2).

Qui ne s'empresserait, écrit Amédée de Lausanne, au douzième siècle (3), d'accourir des extrémités de la terre pour contempler l'éclat de la majesté vénérable et la figure toute rayonnante d'une douceur accomplie, d'une dignité impériale et d'une autorité unique? On n'a rien trouvé de semblable à Marie parmi les fils et les filles d'Adam, rien parmi les prophètes, rien parmi les apôtres, rien parmi les évangélistes, rien ni dans le ciel ni sur la terre; car, je le demande, qui pourrait être comparé ou égalé à la Mère de Dieu parmi les enfants de Dieu?

Grégoire d'Antioche adresse à Marie cette prière : Je vous salue, ô jeune Enfant qui êtes la joie de tous, la Mère-Vierge, plus belle que toutes les vierges, plus élevée que tous les ordres de la hiérarchie céleste, Souveraine et Reine de tous, le bonheur du genre humain (4).

Saint Jean Damascène assure que Marie a dépassé tous les chœurs des anges pour arriver jusqu'à côté de son Fils, au plus haut des cieux; de sorte qu'entre le Fils et la Mère il n'y a pas de milieu (5). Ils sont en quelque sorte sur le même rang; or, la sublimité du rang indique, dans le ciel, le degré de la sainteté et de la grandeur.

Fulbert de Chartres appelle Marie *une Femme de la Divinité* (6); Eckbert, *l'image la plus parfaite du véritable Soleil*, qui est Jésus-Christ (7); Anselme de Lucques, *un rayon de la Divinité* (8); et une foule

(1) Le P. Poiré, 1re étoile, chap. 2.
(2) Collect. Concilior., mans. 13.
(3) Homil. 7 de Laudibus B. Virg. Mariæ.
(4) Apud S. Greg. Naz., op. 2.
(5) Orat. de Dormit. Deiparæ.
(6) Orat. de Virg. Assumpt.
(7) Serm. paneg. in Deipar.
(8) Meditat. in *Salve, Regina.*

Digitized by Google

d'écrivains l'appellent *la Fille, l'Enfant de Dieu.* Ce nom, dit Mgr Malou. évêque de Bruges, est devenu pour la bienheureuse Vierge un nom propre dans l'Eglise grecque. Cette Eglise chante : Marie est vraiment la parente de Dieu, elle qui est montée au-dessus de tous les chœurs des anges (Octaleuch.) (1).

Après cela que reste-t-il à faire, sinon à comparer la sainteté de Marie à celle de Dieu même, et à la placer immédiatement au-dessous de celle du Seigneur? C'est ce que l'Eglise a fait de tout temps. Saint Ephrem, cet éloquent interprète de la croyance antique, dit que Marie est notre Souveraine après la Trinité, notre consolatrice après l'Esprit saint, et, après notre Médiateur, la Médiatrice de tout l'univers, plus élevée, sans comparaison, et infiniment plus glorieuse que les chérubins et que les séraphins; un abîme insondable de la bonté divine, la plénitude des grâces de la Trinité, comme occupant la seconde place avec la Divinité (2).

Marie a été appelée le complément de la sainte Trinité, non seulement parce que les processions des personnes divines, y compris la procession du Verbe éternel dans la nature humaine, n'étaient complètes que par la maternité de Marie, mais aussi parce que la Mère de Dieu, pour concourir substantiellement et par sa nature à de si grands mystères, avait participé en quelque sorte à la sainteté de Dieu et à sa grandeur.

Aimons à redire ici ces belles paroles de saint Ambroise que nous avons citées ailleurs : Quoi de plus noble, de plus grand que la Mère de Dieu? s'écrie-t-il. Quoi de plus splendide que celle que la splendeur même choisit? Quoi de plus chaste que celle qui engendra un corps sans la corruption de son corps? Et que pourrai-je dire de ses autres vertus? Elle était vierge de corps et vierge d'âme; jamais la moindre imperfection n'altéra la droiture de ses affections. Humble de cœur, grave dans son langage, prudente dans ses pensées, aussi peu empressée à parler qu'avide de lire; plaçant son espérance non point dans les richesses incertaines, mais dans la prière du pauvre; appliquée au travail; modeste dans ses discours; cherchant Dieu pour témoin de ses pensées, et non point l'homme; ne blessant personne, voulant du bien à tous; témoignant son respect à la vieillesse, n'enviant rien à ses égaux, fuyant la jactance, suivant la raison, aimant la vertu (3). Comme ce beau tableau des vertus sublimes de Marie prouve sa grandeur!

Il poursuit ainsi, énumérant toutes les vertus de Marie comme autant de fruits spontanés de la sainteté parfaite dont elle était animée.

Ailleurs il déclare que Marie n'était pas inférieure à ce qu'il convenait que fût la Mère de Dieu (4). Il dit que la salutation d'un ange était réservée

(1) Sur la sainte Vierge, chap. 8.
(2) Op. gr.
(3) De Virginibus, lib 2, n° 7.
(4) Epist. 63.

Digitized by Google

à Marie seule, et qu'à bon droit elle seule a été proclamée pleine de grâce, puisqu'elle a seule mérité la grâce qui ne fut donnée à personne, celle d'être remplie de l'Auteur de la grâce (1).

Ces expressions indiquent jusqu'où le saint archevêque de Milan portait l'admiration pour la Mère de Dieu.

Ecoutez saint Anselme dans les prières qu'il adresse à la Mère de Dieu:

O Marie, s'écrie-t-il, qui êtes sainte, et qui parmi les saints avez joui de la plus grande sainteté possible après celle de Dieu, vous êtes une Mère admirable par votre virginité, une Souveraine brillant de tant de sainteté et de grandeur, éminente par une si grande dignité, que votre pouvoir et votre puissance doivent être immenses. Vous êtes bénie entre toutes les femmes, ô vous qui surpassez les anges en pureté et les saints en piété (2). O Reine des anges, Souveraine du monde, Mère de celui qui purifie le monde, comme votre bienheureuse grandeur a été exaltée par votre divin Fils au-dessus de toute autre, à l'exception de la sienne, ainsi puisse mon cœur vous comprendre et vous vénérer au-dessus de toutes choses, à l'exception de Dieu! O Femme pleine et plus que pleine de grâces, toutes les créatures reçoivent la vie par la surabondance de cette plénitude. Rien n'est égal à Marie, rien n'est supérieur à Marie, si ce n'est Dieu. O Marie, vous avez été bénie non seulement pour vous, mais aussi pour nous (3). O Vierge immaculée et bénie à jamais! ô Vierge unique et incomparable! ô Marie, Mère de Dieu! ô temple de Dieu, aimé de lui! ô sanctuaire du Saint-Esprit! ô porte du royaume des cieux, par qui, après Dieu, tout l'univers respire (4)! O Marie, Vierge-Mère, vous êtes d'autant plus glorieuse au-dessus de tous les anges et de tous les élus dans le royaume de votre Fils, que vous avez plus mérité d'être rendue par lui plus heureuse. O sainte Mère de Dieu, la plus pure, la plus grande, la plus digne de toutes les créatures! O bienheureuse Vierge Marie, temple du Dieu vivant, cour du Roi éternel, sanctuaire du Saint-Esprit, vous êtes la Vierge issue de la racine de Jessé, le cèdre du Liban, la rose pourprée de Jéricho, le cyprès du mont Sion, qui, par un privilége unique, non seulement dépassez toute comparaison avec les créatures terrestres, mais surpassez aussi la dignité des anges. Par un miracle nouveau et inouï, il vous a été donné que le Verbe engendré de Dieu avant le cours des siècles devînt votre Fils dans le temps. Vous êtes la lumière orientale, l'ornement du monde, la noblesse du peuple chrétien, la Reine et la Souveraine des hommes, l'échelle du ciel, le trône de Dieu, la porte du paradis (5). O la plus sainte, la plus grande des vierges, la plus chaste de

(1) Comment. in Luc., t. 2, collat. 1284.
(2) Orat. 49.
(3) Orat. 51.
(4) Orat. 52.
(5) Orat. 53.

Digitized by Google

corps, la plus belle de mœurs dont ni le cœur ni la bouche ne furent jamais souillés, tout entière sans tache, Vierge immaculée de corps, Vierge immaculée par l'âme, qui ne devez rien aux lois communes, qui n'avez subi aucun excès (1) !

Il existe donc dans l'Eglise catholique une tradition perpétuelle et universelle de la croyance à la sainteté parfaite et indéfinie et à la grandeur de la Mère de Dieu (2). Cette tradition se rattache à l'enseignement des apôtres, qui l'ont reçue de l'Esprit saint, et qui l'ont expliquée à la lumière des anciennes prophéties et des mystères accomplis sous leurs yeux. Toutes les Eglises du monde l'ont possédée dans les siècles passés et la possèdent encore aujourd'hui. L'Eglise grecque, l'Eglise syrienne, l'Eglise arménienne, l'Eglise cophte, l'Eglise abyssinienne enseignent et croient, comme l'Eglise latine, que la Mère de Dieu est un miracle de la grâce, qu'en elle tout est grandeur, tout est prodige, tout est merveille. Son origine surtout est considérée comme extraordinaire, inouïe, semblable sous plusieurs rapports à l'origine mystérieuse de la Sagesse éternelle dans le sein de Dieu. La sainteté de la Mère de Dieu est aussi pour toutes ces Eglises une sainteté unique, ineffable, qui place Marie non seulement au-dessus des autres élus de la terre, mais aussi au-dessus des anges du ciel. Ni les patriarches, ni les prophètes, ni les apôtres, ni les martyrs, ni les confesseurs, ni les vierges, ni les chérubins, ni les séraphins n'atteignent en grandeur, en dignité, en pureté, en innocence, en sainteté, la Mère de Dieu; celle-ci les surpasse tous de beaucoup, et n'est réellement inférieure qu'à Dieu qui l'a créée. Sur tous ces points il y a un accord parfait dans tous les siècles et dans toutes les Eglises du monde.

Marie est si grande que l'Homme-Dieu lui était soumis, dit l'Evangile : *Erat subditus illis* (Luc. 2, 51). Qu'une femme commande à un Dieu, c'est une grandeur sans égale, dit saint Bernard : *Quod Deo femina principetur, sublimitas sine socio* (3).

Marie est plus grande que le ciel, dit saint Bonaventure, plus grande que le monde. Si son sein est si vaste qu'il a renfermé un Dieu, quelle est donc la grandeur de son âme ? *Si Maria tam capacissima fuit ventre, quanto magis mente* (4) ?

Votre magnificence a été élevée au-dessus des cieux, Seigneur, dit le Prophète royal : *Elevata est magnificentia tua super cœlos* (Psal. 8, 2).

Saint Bernardin de Sienne applique ces paroles à Marie. Cette magnificence de Dieu, c'est la Vierge Marie, dit-il : *Magnificentia Dei dicta est Virgo Maria.* Car dans la grandeur de Marie, et même dans son humilité, dans sa dévotion, dans ses actions de grâces, en un mot, dans l'usage

(1) Orat. 58.
(2) Mgr Malou, chap. 9, art. 4.
(3) Serm. 4 super Missus est.
(4) Speculi.

Digitized by Google

qu'elle a fait de tous les biens de Dieu, Dieu a été plus honoré qu'il ne l'est par toutes les créatures du ciel et de la terre réunies ensemble. C'est donc à juste titre que Marie est élevée au-dessus du ciel, c'est-à-dire au-dessus de tous les chœurs des anges (1).

La grandeur de Marie l'emporte sur toutes les grandeurs créées, dit Cornelius a Lapide (2), comme l'or l'emporte sur le fer, le ciel sur la terre, la lumière du soleil sur toutes les autres lumières. En présence de la grandeur de Marie, toutes les autres grandeurs créées s'effacent et disparaissent comme la lumière des étoiles, et les étoiles elles-mêmes au lever de l'astre radieux du jour.

Marie a reçu toutes les qualités, toutes les grâces, toutes les vertus, toutes les perfections qui ont brillé dans tous les saints pris ensemble; elle les a réunies en elle comme l'océan réunit toutes les eaux qui arrosent la terre. Elle a reçu non seulement la plénitude de la grandeur de tous les saints et de tous les anges, mais la plénitude de la gloire de tous les élus. Ma demeure, dit-elle, est dans la plénitude de tous les saints : *In plenitudine sanctorum detentio mea* (Eccli. 24, 16).

La bienheureuse Vierge, dit saint Bonaventure (3), habite non seulement dans la plénitude des saints, mais elle tient les saints dans sa plénitude, afin que la leur ne diminue pas; elle possède toutes les vertus pour qu'elles ne s'enfuient pas; elle a tous les mérites pour qu'ils ne se perdent pas; elle arrête les démons pour qu'ils ne nuisent pas; elle retient son Fils afin qu'il épargne les pécheurs.

Là où se trouve la plénitude de la sainteté des hommes et des anges, dit saint Bernardin de Sienne, la bienheureuse Vierge a jeté les fondements de sa grandeur et de sa sainteté (4).

Pour faire l'univers, Dieu n'a employé qu'une parole; pour faire Marie, il a mis en œuvre toute la puissance de son bras : *Fecit potentiam in brachio suo* (Luc. 1, 51). Aussi Marie s'écrie elle-même : Celui qui est puissant a fait en moi de grandes choses : *Fecit mihi magna qui potens est* (Luc. 1, 49).

O Vierge bénie entre toutes les femmes, s'écrie saint Anselme, vous l'emportez en pureté sur les anges et en piété sur les saints : *O benedicta super mulieres, quæ angelos vincis puritate, sanctos superas pietate* (5).

Toutes les femmes mémorables de l'Ancien Testament, Sara, Débora, Jahel, Suzanne, Judith, Esther, etc., ont été les figures de la grandeur de Marie. Il est dit de Judith qu'elle était partout très-célèbre : *Erat in*

(1) Serm. de B. Virgine.
(2) Comment. in Luc. 2.
(3) Speculi, cap. 7.
(4) Serm. 11, cap. 1, art. 3.
(5) De Laudibus Virg.

Digitized by Google

omnibus famosissima (Judith, 8, 8). S'adressant à elle, Holopherne fait entendre ces paroles : Vous serez grande, et votre nom sera célèbre par toute la terre : *Tu magna eris, et nomen tuum nominabitur in universa terra*, 11, 31. Sur son passage le peuple de Béthulie s'écrie : Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri*, 15, 10. Ces beaux titres conviennent infiniment mieux à Marie ; Judith n'était qu'une ombre, une figure de l'auguste Vierge.

Enfin Marie est au-dessus de tout, Dieu seul est au-dessus d'elle ; encore le trône où elle s'asseoit est-il placé à côté et à la droite de celui de son auguste et divin Fils.

Digitized by Google

CXXXV

ÉLÉVATION DE MARIE.

Quoique le présent sujet ait beaucoup de rapport avec le précédent, nous avons voulu le traiter à part.

Si vous examinez de qui Marie est Mère, de quelle admiration ne serez-vous pas transporté en voyant une si merveilleuse élévation? dit saint Bernard (1): *O si et cujus est Mater attendas, quo te tua super ejus mirabili celsitudine ducet admiratio?* N'est-il pas vrai que vous êtes dans l'impossibilité de pouvoir assez admirer une si grande chose? N'est-il pas vrai à votre jugement, ou plutôt au jugement de la vérité, que celle qui a Dieu pour Fils est élevée au-dessus de tous les chœurs des anges? *Nonne tuo, imo veritatis judicio, illa quæ Deum habuit Filium, super omnes etiam choros exaltabitur angelorum?* Est-ce que Marie n'appelle pas hardiment Dieu, Seigneur des anges, son Fils, disant: Mon Fils, pourquoi avez-vous agi ainsi avec nous? (Luc. 2, 48.) Quel est l'ange qui oserait parler de la sorte? Il leur suffit, et ils se regardent comme très-honorés, qu'étant esprits par état, ils aient été faits et appelés anges par grâce. Mais Marie, se reconnaissant Mère, nomme son Fils cette Majesté que les anges servent avec respect. Et Dieu ne dédaigne pas d'être appelé ce qu'il a daigné être, car aussitôt l'évangéliste ajoute : Il leur était soumis : *Erat subditus illis* (Luc. 2, 51). Qui? à qui? Dieu, dis-je, auquel les anges sont soumis, à qui les Principautés et les Puissances obéissent, est soumis à Marie. Admirez donc ces deux choses, et choisissez ce que vous devez davantage admirer, où de la bonté infinie du Fils, ou de la très-excellente élévation et dignité de la Mère. Etonnement des deux côtés, miracle de part et d'autre : qu'un Dieu obéisse à une femme, c'est une humilité sans pareille; et qu'une femme commande à un Dieu, c'est une élévation sans égale. Dans les louanges des vierges, on proclame spécialement qu'elles suivent l'Agneau partout où il va. De quelles louanges n'est donc pas digne celle qui marche devant lui?

(1) De Laudibus Virginis Matris Homil. 4 super Missus est.

Digitized by Google

Homme, apprends à obéir; terre, apprends à te soumettre, continue saint Bernard; poussière, apprends à t'humilier; car l'évangéliste dit de ton Créateur : Il leur était soumis. Rougis, cendre superbe : Dieu s'humilie, et toi tu t'enorgueillis!

La sainte Trinité, dit ailleurs ce grand serviteur de Marie (1), s'est sanctifié la Vierge ; elle s'est consacré ce très-saint temple, elle s'est préparé cette très-pure demeure, elle s'en est fait son parfait et merveilleux lit nuptial. Le Père, en la consécration de la Vierge, a montré la lumière, le Fils l'humilité, le Saint-Esprit la charité. Le Père a montré la lumière de l'intelligence, le Fils la cendre de l'humiliation, le Saint-Esprit l'huile de la dilection. Le Père a manifesté la puissance, le Fils la sagesse, le Saint-Esprit la grâce de toutes les vertus : *Pater exhibuit potentiam, Filius sapientiam, Spiritus sanctus omnium virtutum gratiam.* Le Père a montré l'autorité contre le péché, le Fils l'humilité contre le monde, l'Esprit saint la charité envers Dieu et le prochain. Le Fils lui apprend à s'occuper des choses divines, le Saint-Esprit à aimer et à se faire aimer, le Père à contempler les choses célestes. Le Fils lui révèle les mystères, l'Esprit saint la transporte, le Père la rend très-parfaite.

O femme merveilleusement extraordinaire et singulièrement admirable, s'écrie saint Anselme (2), par qui les éléments sont renouvelés, les enfers ont un remède, les démons sont foulés aux pieds, les hommes sont sauvés, les anges sont réintégrés! O femme pleine et surpleine de grâce, toute créature renaît inondée de la surabondance de votre plénitude: *O femina plena et superplena gratia, de cujus plenitudinis exundantia respersa sic revirescit omnis creatura.* O Vierge bénie et surbénie, par la bénédiction de laquelle toute nature est bénie, non seulement la créature, mais le Créateur lui-même : *O Virgo benedicta et superbenedicta, per cujus benedictionem benedicitur omnis natura, non solum creata a Creatore, sed et Creator a creatura.* O Vierge infiniment élevée, je veux vous suivre de tous les efforts de mon âme, et mon intelligence ne peut vous atteindre. Oh! que vous êtes belle à voir, aimable à contempler, délectable à aimer! Pourquoi échappez-vous à la capacité de mon cœur? *O pulchra ad intuendum, amabilis ad contemplandum, delectabilis ad amandum, quo evadis capacitatem cordis mei?* O ma Souveraine, attendez mon âme infirme qui vous suit, et ne vous dérobez pas à mon âme qui vous voit déjà si peu et qui vous cherche. O ma Souveraine, ayez pitié de mon âme qui, languissante et hors d'haleine, vous poursuit. O chose ravissante que de contempler Marie dans son incomparable élévation! Rien n'égale Marie, rien n'est au-dessus de Marie que Dieu : *Nihil est æquale Mariæ; nihil, nisi Deus majus Maria.* Dieu donne à Marie son

(1) De B. Maria serm. *Ave, Maria.*
(2) Orat. 51 ad B. Virg. Mariam.

Digitized by Google

Fils unique, engendré égal à lui, dans son cœur, et qu'il aime comme lui-même; et de Marie il se fait un Fils : ce n'est pas un autre Fils, mais le même, afin qu'il fût naturellement unique et même commun, Fils de Dieu et de Marie. La nature entière est créée de Dieu, et Dieu est né de Marie : *Omnis natura ex Deo est creata, et Deus ex Maria est natus.* Dieu a tout créé, et Marie engendre Dieu : *Deus omnia creavit, et Maria Deum genuit.* Dieu, qui a fait toutes choses, s'est fait lui-même de Marie ; et ainsi il a refait tout ce qu'il avait fait : *Deus, qui omnia fecit, ipse se ex Maria fecit; et sic omnia quæ fecerat, refecit.* Dieu, qui a pu faire toutes choses de rien, n'a pas voulu, après qu'elles avaient été profanées, les réparer sans Marie : *Qui potuit omnia de nihilo facere, noluit ea violata sine Maria reficere.* Dieu est donc le Père des choses créées, et Marie la Mère des choses recréées. Dieu est le Père de la constitution de toutes choses, et Marie est la Mère de la restitution de toutes choses. Car Dieu engendre celui par qui tout a été fait, et Marie enfante celui par qui tout a été sauvé. Dieu engendre celui sans lequel il n'existe absolument rien, et Marie enfante celui sans lequel il n'y a absolument rien de bon.

Le nom de Marie, dit saint Pierre Damien, sort du trésor de la Divinité, et par elle, et en elle, et d'elle-même, et avec elle, il est décidé que toutes choses se rétabliront : *De thesauro Divinitatis Mariæ nomen evolvitur; et per ipsam, et in ipsa, et de ipsa, et cum ipsa totum hoc faciendum decernitur* (1).

La fécondité virginale qui est en Marie, dit le même saint docteur, est au-dessus de toute comparaison; et non seulement parce qu'elle est féconde, mais parce qu'elle est déifiée. Car qu'une Vierge enfante, c'est nouveau et merveilleux; mais qu'elle enfante un Dieu, cela surpasse tellement toute nouveauté et toute merveille, cela est tellement au-dessus de tout ce qui est admirable et le surpasse si incomparablement, qu'aucun esprit ne peut le concevoir, ni aucune langue l'expliquer (2).

Par sa création, dit saint Bernardin de Sienne, Marie est élevée en nature au-dessus de toutes les créatures, elle est élevée en grâce au-dessus de toutes les créatures, elle est élevée en gloire au-dessus de toutes les créatures. Marie est le vase de la Divinité : *Virgo Maria fuit vas Divinitatis.* Dieu est plus étroitement uni à Marie qu'avec tout le reste des créatures réunies ensemble (3).

La Vierge est au-dessus de la gloire des anges, dit Salazar (4), parce qu'elle a reçu de Dieu des grâces beaucoup plus grandes, plus nombreuses que tous les anges et tous les hommes ensemble. Elle est aussi la Reine des anges et des hommes, parce qu'elle a été choisie et préchoisie dès

(1) Serm. 11 de Annuntiat. B. Virg. Mariæ.
(2) Serm. 63 de S. Joanne apostolo.
(3) De Amore incarn., serm. 36.
(4) De Prædestin. t. Virg., cap. 32.

Digitized by Google

l'éternité. Elle est également la plus élevée des créatures, parce qu'elle fut immaculée dans sa conception. Mais surtout elle est élevée comme infiniment au-dessus de toutes les créatures par sa maternité divine. L'élévation de Marie provient de sa maternité divine comme l'arbre de sa racine. Marie est aussi la plus élevée des créatures, parce qu'elle est remplie de toutes les vertus et de toutes les perfections, et aussi parce qu'elle est confirmée en grâce; elle est en quelque sorte impeccable.

Marie, dit saint Ildefonse, est le vase de sanctification, le vase de l'éternité, la Mère de Dieu, le tabernacle du Saint-Esprit, le temple spécialement unique de son Créateur (1).

La sainte Eglise de Dieu chante partout avec assurance, dit saint Jérôme, que Marie surpasse les mérites des anges et des archanges; ce qu'il n'est pas permis de croire d'aucun autre saint : *Ubique confidenter sancta Dei canit Ecclesia, quod de nullo alio sanctorum fas est credere, ut ultra angelorum, vel archangelorum merita transcenderit* (*Maria*) (2).

Marie est la plus élevée, la plus resplendissante en gloire après Dieu, dit saint Bonaventure (3) : *Ipsa in gloria gloriosissima est post Deum.* Le glorieux privilége de la gloire de Marie consiste en ce qu'après Dieu tout ce qu'il y a de plus beau, tout ce qu'il y a de plus suave, tout ce qu'il y a de plus agréable dans la gloire, cela est Marie, cela est en Marie, cela est par Marie; après Dieu, notre plus grande gloire, notre plus grande joie vient de Marie : *Gloriosum gloriæ Mariæ privilegium est, quod quidquid post Deum pulchrius, quidquid dulcius, quidquid jucundius in gloria est, hoc Maria, hoc in Maria, hoc per Mariam est. Post Deum, major gloria nostra, majus nostrum gaudium de Maria est.* Ce qui fait dire à saint Bernard : C'est la plus suprême gloire, ô Marie, le Seigneur excepté, de vous voir, de s'attacher à vous, de demeurer dans la forteresse de votre protection : *Summa gloria est, o Maria, post Dominum, te videre, tibi adhærere, in tuæ protectionis munimine demorari* (4).

Comme les pierres précieuses sont les miroirs de la nature, dit le P. Poiré (5), ainsi les miroirs sont les pierres précieuses de l'art. De toute éternité Dieu produit son Verbe, qui est le miroir des miroirs, c'est-à-dire le miroir de ses infinies perfections et le miroir de toutes les créatures. Dieu méditait de toute éternité de sortir hors de soi par ses œuvres, ce qui n'est autre chose que de faire des miroirs de sa beauté, de sa sagesse, de sa puissance et de tous ses divins attributs. Parmi tant de miroirs, Dieu en préparait deux qui devaient être inimitables en beauté, en grandeur et en pureté. Le premier est le Verbe incarné, que saint Lau-

(1) In libro de Virginitate S. Mariæ, cap. 10.
(2) Serm. de Assumpt.
(3) Speculi, lect. 6.
(4) De Assumpt. Mariæ.
(5) 12e étoile, chap. 13.

Digitized by Google

rent Justinien appelle le miroir de perfection (1), et Salomon avant lui : Le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté (Sap. 7). Le second est la bienheureuse Mère de Dieu, qui parla un jour en ces termes à sainte Brigitte (2) : Sache, ma fille, lui dit-elle, que mon corps et mon esprit sont plus purs que le soleil et plus nets qu'aucun miroir. Celui qui jette les yeux sur moi y voit les trois personnes de la sainte Trinité, qui ont reposé en moi d'une manière ineffable, et qui m'ont tellement remplie, que toutes leurs excellences se retrouvent en moi comme en un abrégé. Et d'ailleurs la pureté dont Dieu m'a honorée est si grande, que, recevant les rayons des perfections divines, elle les représente aussi parfaitement qu'il est possible à une pure créature.

C'est sans doute la belle pensée que saint André de Crète avait dans l'esprit, quand il appelait la sainte Vierge la première créée et celle qui, plus que toutes les autres, approche de l'Ouvrier de toutes choses (3). Saint Bonaventure pensait de même, quand il disait qu'elle était montée si haut près de Dieu, sur le sommet de toutes sortes de biens, que, l'union personnelle exceptée, il était impossible de trouver une créature plus parfaite ou plus capable de participer aux biens du Créateur (4). Saint Augustin prend l'essor si haut, que notre esprit débile le perd de vue. De grâce, pesez les paroles qu'il adresse à la sainte Vierge, et que nous aimons à redire ici (5) : Si je vous nomme la forme de Dieu, lui dit-il, je n'avance rien qui surpasse votre mérite. Mais qui nous découvrira le mystère qui est caché sous ces sublimes et profondes paroles, et ce que signifie le très-beau titre de *forme de Dieu?* Ne voudrait-il point faire entendre qu'elle a été comme une seconde idée sur laquelle Dieu a jeté les yeux quand il a voulu crayonner sur les âmes les beaux traits des excellentes vertus? Ou plutôt n'aurait-il point eu dessein de dire que, comme sur le miroir se voit l'image du visage qui lui est présenté, et comme la cire molle reçoit la forme et la figure du cachet qui lui est imprimé, de même la sainte Vierge a été marquée du sceau des perfections divines et les a représentées en elle d'une très-excellente manière?

Combien grande est donc l'élévation de Marie!

Dieu seul est essentiellement infini. La sainte Vierge n'a pas en soi et de sa propre nature l'infinité; mais j'ose dire avec les saints Pères et avec les théologiens qu'en qualité de Mère de Dieu elle enclôt un terme d'une infinie perfection. Ce qui a fait dire à l'angélique saint Thomas que de trois choses que Dieu, en certaine manière, ne peut pas faire plus grandes

(1) In Fasciculo amoris in cœna Domini. cap 2.
(2) Revel., lib. 1, cap. 42.
(3) Serm. de Assumpt.
(4) Serm. 2 de Virgine Maria.
(5) Serm. de Assumpt.

Digitized by Google

qu'elles ne sont, l'une est la Mère du Fils de Dieu (1). Et quoique nous ne puissions pas la nommer la souveraine essence, la souveraine sagesse, la souveraine bonté, le souverain pouvoir, nous disons hardiment qu'elle est la Mère de la souveraine Essence, de la souveraine Bonté, de la souveraine Sagesse et du souverain Pouvoir. Nous maintenons qu'elle a en soi plus de perfections que le reste des créatures, et que tout ce qu'elles ont de bon se retrouve bien plus excellemment en elle.

De là les grands docteurs et les grands saints assurent sans difficulté que son élévation, ses grandeurs, sa dignité sont incompréhensibles à tous les esprits limités.

Dieu seul est véritablement immense; mais les saints nous assurent que l'étendue du domaine de Marie n'est autre que celle de l'empire du Sauveur, et qu'en qualité de Reine-Mère et de Reine régnante, elle est absolue sans mesure sous son Fils, et en la dépendance de son Epoux, en toute l'étendue de ses Etats.

Marie, dit le vénérable Bède, est pleine de l'abîme du Saint-Esprit : *Maria est sancti Spiritus gurgite plena* (2). L'Esprit saint, dit saint Pierre Damien, a inondé la Vierge de toute sa majesté; il a répandu sans mesure sur Marie toute la plénitude de la Divinité, afin qu'elle possédât celui qui est tout, elle qui fait celui qui est tout : *Spiritus sanctus tota majestate Virginem inundavit, Mariam tota Divinitatis plenitudine sine mensuræ discretione perfudit, ut totum caperet, quæ fecit totum* (3). Ecoutez le bienheureux Amédée : L'Esprit saint, dit-il à Marie, surviendra dans l'abondance, dans l'affluence, dans la plénitude; et lorsqu'il vous aura remplie, il sera encore sur vous : *Spiritus sanctus superveniet in ubertate, in affluentia, in plenitudine; cumque repleverit te, erit adhuc super te* (4). Il sera encore sur vous, comme surnageant.

Une si grande abondance de grâces est telle en Marie, dit saint Bonaventure, que la gracieuse Vierge elle-même peut en quelque sorte être appelée la grâce : *Tanta gratiarum copia abundavit in Maria, ut etiam ipsa gratiosa Virgo, gratia quodammodo dici possit* (5).

Toutes les grâces des anges et des hommes, comparées à la grâce de Marie, sont comme un grain de sable devant elle. Car, comme la première grâce de Marie fut supérieure à tous les dons même réunis de tous les autres, et d'ailleurs les accroissements de ses grâces furent ineffables toute sa vie, il est évident et certain que la Vierge, ce sont les paroles de saint Pierre Damien (6), parmi les esprits des saints et des anges, sur-

(1) 1 p., q. 25, art. 6 ad 4.
(2) In cap. 1 Matthæi.
(3) Serm. 22 de Joanne Baptista.
(4) Homil. 3.
(5) Speculi, cap. 13.
(6) Serm. de Assumpt.

Digitized by Google

passe tous les degrés, les mérites de chacun et les titres de tous, si extraordinairement, qu'elle éclipse leur dignité, leur élévation, en sorte qu'ils soient comme s'ils n'étaient pas : *Plane relinquitur quod Virgo inter animas sanctorum et angelorum choros supereminet, merita singulorum et omnium titulos antecedit, et sic spirituum hebetat dignitatem, ut sint quasi non sint.* Saint Ephrem ajoute : Marie, le très-grand miracle de l'univers, la couronne de tous les saints, est sans comparaison au-dessus des armées célestes, inaccessible à cause de sa splendeur : *Nulla comparatione cœlestibus exercitibus supereminet, præstantissimum orbis terræ miraculum, omnium sanctorum corona, ob fulgorem inaccessa* (1).

Saint Bernard assure qu'il a été donné à Marie une grâce aussi grande qu'il est possible de la donner à une pure créature (2). Saint Thomas dit : *Fecit hanc Deus bonitatis suæ infinitam imaginem* (3). Et saint André de Crète donne la raison de cette espèce d'infinité : Que personne, dit-il, ne soit étonné que la grâce divine opère des choses incompréhensibles ; qu'il regarde le nouveau et ineffable mystère qui s'accomplit en Marie, mystère qui une infinité de fois n'a pas de bornes : *Si quid quod nos superat divina operata est gratia, nemo miretur ; intuens ad novum et ineffabile, quod in ea peractum est mysterium, ab omni finitione infinities infinite exemptum* (4).

(1) Orat. de Laudibus Virginis.
(2) Conc. 61.
(3) Opuscul. de Caritate.
(4) Serm. de Dormit. Deiparæ.

Digitized by Google

CXXXVI

MARIE REINE ET SOUVERAINE.

Le nom de reine, dit saint Bernard, est un nom de gloire et d'honneur, de magnificence et d'ornement, de douceur et de piété, d'amour et de grandeur, d'élévation et de puissance, de gouvernement et de justice, de défense et de grâce (1).

La primauté et le royaume de tout l'univers est dû par la loi de succession et par droit d'héritage à la bienheureuse Vierge Marie, dit saint Bernardin de Sienne (2). La bienheureuse Vierge fut la plus noble personne qui ait jamais été et qui sera jamais dans le monde entier; elle était d'une si grande perfection, que, lors même qu'elle n'eût pas été Mère de Dieu, elle ne devait pas moins être la Souveraine du monde. Selon les lois qui régissent le monde, elle mérita par droit d'héritage la principauté et le royaume de ce monde, parce que son Fils, dès le premier instant de sa conception, mérita et obtint la monarchie de tout l'univers, ainsi que le prophète le déclare, disant : *Domini est terra et plenitudo ejus; orbis terrarum et universi qui habitant in eo :* La terre et tout ce qu'elle enferme est au Seigneur; l'univers et tout ce qui l'habite est à lui (Psal. 23, 1). Donc, par droit de la conception du Fils de Dieu, il appartenait à la Vierge d'administrer l'univers jusqu'à la majorité de son Fils, comme étant sa mère, sa nourrice, sa gouvernante, selon les droits des nations. Il n'est pas surprenant cependant qu'une si généreuse Reine n'ait pas usé du droit qu'elle avait de commander au monde entier; elle ne le fit pas, parce que d'abord elle était femme; en second lieu, parce qu'elle était jeune fille; troisièmement, parce qu'elle était une vierge timide; en quatrième lieu, parce qu'elle était pauvre; en cinquième lieu, parce qu'elle était tout entière occupée du soin du Fils de Dieu et d'elle-même; sixièmement, parce qu'on ne la croyait pas Mère de Dieu, qu'on ne la regardait pas comme Souveraine du monde, pas plus que son Fils, qui réglait

(1) Serm. 1 *Salve, Regina.*
(2) De Virgine benedicta, cap. 7.

Digitized by Google

la vie et les mœurs du monde entier. Lui-même ne fut pas reconnu comme Dieu ni comme Roi du monde, ni reçu comme héritier, ainsi que l'atteste l'évangéliste saint Jean : *Mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit; in propria venit, et sui eum non receperunt :* Le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a point connu; il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu, 1, 10-11. La Mère, sachant la force de la divinité cachée en son Fils, lui laissa le gouvernement du monde, quoiqu'elle ne négligeât point d'agir selon l'étendue de son pouvoir, comme on le voit aux noces de Cana (Joan. 2, 3); et, pleine d'affliction, elle cherchait son Fils avec empressement, de crainte que le monde ne perdît son Seigneur. De plus, quand son Fils unique mourut sur la croix, n'ayant personne qui lui pût succéder de droit sur la terre, sa Mère, selon tous les droits, lui succéda, et acquit par là même la principauté du monde entier. Et nous ne voyons nulle part que cette succession ait été révoquée; mais au contraire, par le secours divin et la grâce obtenue de la Vierge, cette vérité devient de jour en jour plus éclatante, quand nous la proclamons tous les jours Souveraine et Reine de tous.

Toutes les créatures qui servent la sainte Trinité servent la glorieuse Vierge; car toutes les créatures, quelque degré qu'elles occupent dans la création, soit les spirituelles comme les anges, soit les raisonnables comme les hommes, soit les corporelles comme les corps célestes ou les éléments, et tout ce qu'il y a au ciel et sur la terre, soit les damnés, soit les élus, enfin toutes les créatures soumises à l'empire de Dieu sont aussi soumises à la glorieuse Vierge : celui qui est le Fils de Dieu et de la Vierge bénie voulant, pour parler ainsi, que la principauté maternelle égalât en quelque sorte la principauté paternelle. Et lui, qui était Dieu, n'était-il pas soumis à sa Mère sur la terre? *Erat subditus illis* (Luc. 2). Tous sont soumis à l'empire divin, même la Vierge; tous sont soumis à l'empire de la Vierge, même Dieu.

Par là on voit clairement que Marie, Mère de Jésus-Christ, par droit d'héritage, a le droit royal, le domaine sur tout ce qui est au-dessous de Dieu, qu'elle a la plus célèbre royauté.

Marie veut dire *maîtresse, souveraine;* et selon cette juste interprétation, dit ailleurs le même saint docteur, considérons trois choses : premièrement, la définition ou la propriété de la souveraineté; secondement, l'étendue de cette souveraineté; en troisième lieu, la multiplication de cette souveraineté (1).

D'abord, considérons la définition ou la propriété de la souveraineté. Car la véritable domination est celle qui n'a pas d'égale, c'est-à-dire qui n'est soumise à aucune préférence, qui ne se repose sur le secours de personne, qui ne dépend de personne, et qui, par abondance et bonté,

(1) De glorioso Nomine Mariæ, cap. 3.

Digitized by Google

est très-large en distribution de biens. Et comme ces propriétés sont avant tout et par soi en Dieu, conséquemment elles sont en Marie; ce qui paraît clairement, si l'on examine toutes ces conditions de vraie souveraineté.

Premièrement, la vraie souveraineté est celle qui n'est soumise à personne. Ainsi est celle de la bienheureuse Vierge, car elle n'est dominée par aucune pure créature. Comment serait-elle sujette à la créature, elle qui est devenue la Mère du Créateur? *Quomodo enim subjiceretur creaturæ, quæ Mater effecta est Creatoris?* De plus, la Mère du Seigneur de toute créature est devenue la Souveraine de toute créature : *Imo Mater Domini omnis creaturæ effecta est Domina omnis creaturæ.* Donc, parce qu'elle a enfanté le Créateur, elle est devenue la Souveraine de toute créature : *Igitur, quia genuit Creatorem, Domina facta est omnis creaturæ.* Par là on peut dire à toute créature ce que l'ange dit à Agar, qui avait fui la présence de Sara sa maîtresse : *Revertere ad dominam tuam, et humiliare sub manu ipsius* (Genes. 16, 9). Car Marie est la véritable Sara, qui veut dire *princesse*, elle qui a enfanté le vrai Isaac, Fils de Dieu, en qui seront bénies toutes les nations, par qui elle a obtenu la souveraineté sur toute créature. C'est pourquoi Marie dit dans l'Ecclésiastique : J'ai eu l'empire sur tous les peuples et sur toutes les nations : *In omni populo et in omni gente primatum habui*, 24, 9-10. Et même, s'il est permis de le dire, elle n'est pas devenue seulement la maîtresse de toute créature, mais du Créateur lui-même, ainsi que l'atteste saint Luc : *Erat subditus illis*, 2. Il est donc vrai de dire : Toute créature est soumise à Dieu, la bienheureuse Vierge elle-même; et toute créature est soumise à la bienheureuse Vierge, et Dieu lui-même. Ce qui fait dire à saint Bernard : Dieu, que servent les Principautés et à qui les Puissances obéissent, était soumis à Marie. Voilà une humilité sans exemple et une domination unique (1). La Vierge Marie est donc vraiment Reine et Souveraine.

En second lieu, elle n'a besoin d'aucune aide, d'aucun secours, la véritable souveraineté. Ainsi est la bienheureuse Vierge. Sur qui, en effet, s'appuyerait celle qui est soutenue par le Roi éternel, Fils de Dieu? *Cui enim inniteretur, quæ ab æterno Rege Dei Filio sustentatur?* Elle est mystiquement Esther, vers laquelle vient le Roi descendant de son trône, c'est-à-dire le Fils de Dieu la soutenant du haut du ciel dans ses bras (Esther, 15). *Esther* veut dire *élevée au milieu des peuples;* et justement elle est la figure de la Vierge bénie, de la Reine de tous les peuples. Sur qui s'appuyerait la Vierge bénie, sinon sur son Bien-Aimé, en qui est l'abondance de toutes les consolations, l'affluence de tous les biens et l'inondation de toutes les délectations et de toutes les suavités? Ce qui porte les anges à s'écrier, pleins d'admiration : Quelle est celle qui s'élève du désert, remplie de délices, appuyée sur son Bien-Aimé? *Quæ est ista, quæ*

(1) Homil. 2 super Missus est.

Digitized by Google

ascendit de deserto, deliciis affluens, innixa super Dilectum suum? (Cantic. 8, 5.) D'où saint Bernard dit dans un discours pour la veille de la Nativité : Marie est pleine de grâces, elle est pleine de la rosée céleste, appuyée sur son Bien-Aimé, jeune fille nageant dans les délices, préparée et préchoisie pour le Fils du Très-Haut. Donc Marie est vraiment Reine et Souveraine.

En troisième lieu, la vraie souveraineté n'a nul besoin de se soumettre. Ainsi est la bienheureuse Vierge Marie; car elle a son Fils, en qui sont toutes choses. Possédant donc tout en son Fils, comment pourrait-elle manquer de quelque chose? *Ipsa enim habet Filium, in quo sunt omnia. Quia igitur omnia in Filio possidet, quomodo alicujus rei indigere potest?* Elle n'a point besoin de nos biens; elle est cette Anne mystique qui a pu dire en réalité, avec Joseph son époux, ces paroles de la mère du jeune Tobie : *Omnia simul in te uno habentes* (Tob. 10, 5). Que ne possède pas cette Souveraine du monde, elle qui est proclamée pleine de grâce par l'ange? Car elle est la Mère de tous les biens (Sapientia, 7, 12); donc elle a tout. De quelle garde a besoin celle qui sent l'Esprit saint survenir en elle, celle que la vertu du Très-Haut couvre de son ombre, celle qui donne naissance au Fils de Dieu, qui ensuite l'élève au plus haut des cieux et la place à sa droite, puisque un trône est placé pour la Mère du Roi et qu'elle est assise à sa droite : *Positus est thronus Matri Regis, quæ sedit ad dexteram ejus* (3 Reg. 2, 19); ce qui a été dit véritablement pour Marie. C'est donc à juste titre qu'elle est nommée Reine et Souveraine.

En quatrième lieu, la vraie souveraineté est très-large en dons. Ainsi est la glorieuse Vierge Marie. Il appartient à l'autorité ou à la puissance de commandement de répandre à profusion les dons et les bienfaits. Il est dit du roi Assuérus qu'il fit des largesses dignes de la magnificence d'un si grand prince (Esther, 2, 18) : faible image des bontés et des largesses de la bienheureuse Vierge. C'est pourquoi saint Bernard dit : Elle vient au secours de tous ceux qui l'invoquent : *Invocantibus eam subvenit universis.* Elle se fait toute à tous, elle ouvre à tous le sein de sa miséricorde, afin que tous reçoivent de sa plénitude : *Omnibus omnia facta, omnibus misericordiæ sinum aperit, ut de plenitudine ejus accipiant universi.* Et si quelqu'un ne reçoit pas, c'est parce qu'il met obstacle au don, ce n'est pas par défaut de don qu'il n'a pas; car, par l'aide de son Fils, tant qu'il y a des vases, elle les remplit de l'huile de l'allégresse et de la miséricorde, comme il a été dit mystiquement pour elle au 4e livre des Rois, chapitre 4. Elle est la véritable Reine de Saba, qui apporte à Jérusalem de précieux aromates, tous les dons des vertus dans la sainte Eglise (3 Reg. 10, 2). C'est donc avec raison qu'on appelle Marie Reine et Souveraine.

En second lieu, continue saint Bernardin de Sienne, considérons l'étendue du royaume de la Vierge; car elle est grande Reine à proportion de la grandeur, de l'immensité de son royaume. L'Ecclésiastique, parlant de la Vierge, nous dit cette étendue, quand il met dans sa bouche les pa-

Digitized by Google

roles suivantes : Seule j'ai parcouru le cercle des cieux, j'ai pénétré la profondeur des abîmes, j'ai marché sur les flots de la mer; je me suis assise dans tous les lieux de la terre et parmi tous les peuples, j'ai eu l'empire sur toutes les nations : *Gyrum cœli circuivi sola, et profundum abyssi penetravi, in fluctibus maris ambulavi, et in omnia terra steti, et in omni populo et in omni gente primatum habui*, 24, 8-9-10. Elle montre dans ces paroles l'immensité de son royaume; car elle règne sur quatre royaumes : 1° au ciel, 2° en enfer, 3° en purgatoire, 4° sur la terre.

Et d'abord elle règne dans le ciel; c'est pourquoi elle dit : Seule j'ai parcouru le cercle des cieux : *Gyrum cœli circuivi sola*. Comme Reine des cieux, elle les parcourt, et partout elle est regardée comme la Reine; elle parcourt les cieux, parce qu'elle est dans les saints, qu'elle les enveloppe, et qu'elle les surpasse dans la gloire éternelle, car elle est Mère de Dieu. Il est infiniment plus grand pour elle d'être la Mère de Dieu que d'être la Souveraine des créatures de Dieu, car cette grandeur lui appartient comme le rameau à sa racine. On doit tenir pour très-certain qu'elle est au-dessus de toute pure créature, parce que seule elle est la Mère de Dieu; sa dignité est incommunicable, elle est nécessairement unique. Comme il ne peut pas y avoir plusieurs Christs, et que plusieurs hommes ne peuvent pas être Dieu, ainsi le Fils de Dieu ne peut pas avoir plusieurs mères selon la nature. Mais la raison naturelle et la loi écrite montrent clairement que la Mère du Roi de toutes choses est sur un trône royal et qu'elle est placée au-dessus de tous les ordres des ministres. C'est pourquoi, étant choisie pour sa Mère, elle est choisie pour une dignité qui surpasse toute la dignité des ministres et des serviteurs. Nul ne peut avoir cet amour qu'elle a elle-même pour son Fils comme Mère de Dieu. Outre cela, l'âme de Jésus-Christ, et Jésus-Christ comme homme, surpasse tout ordre de la nature créée; mais le degré de la Mère est conforme à l'Homme-Christ lui-même. Elle a renfermé celui que l'univers ne peut renfermer. La bienheureuse Vierge dit donc à bon droit : Seule j'ai fait le tour du cercle des cieux : *Gyrum cœli circuivi sola*. C'est pourquoi saint Bernard s'écrie : O sein plus vaste que le ciel, plus étendu que la terre, plus large que les éléments, qui a pu contenir celui que le monde entier n'a pu contenir, et qui pèse la masse de la terre sur trois de ses doigts (1) ! La domination de Marie est donc bien grande; elle mérite donc le nom de Reine.

Secondement, elle dit qu'elle règne sur la profondeur des abîmes : *Et profundum abyssi penetravi*. Elle ne domine pas seulement les démons qui sont sur toute la surface de l'abîme, ni ceux qui sont comme au milieu de l'enfer, mais de plus et spécialement ceux qui sont sur le pavé de l'enfer. C'est pourquoi elle ne dit pas : J'ai pénétré la surface ou le milieu, mais la profondeur des abîmes. Elle est donc la plus grande Souve-

(1) Homil. super Missus est.

Digitized by Google

raine. *Maîtresse* vient de *domans manus*, *Domina*, parce qu'elle dompte, domine les mains cruelles des démons et leur puissance. C'est pourquoi il est dit au démon : Elle te brisera la tête : *Ipsa conteret caput tuum* (Gen. 3, 15). Et elle dit elle-même par l'Ecclésiastique : J'ai foulé aux pieds par ma puissance les orgueilleux, 24, 11. Car, comme le serpent a vaincu le genre humain par le moyen du péché d'Eve portant Adam au fruit défendu, ce qui consomma la ruine, ainsi, par le mérite de la Vierge attirant Dieu à elle afin qu'il prit notre chair, a commencé l'écrasement de Satan et notre réparation, et la consommation a eu lieu par Dieu incarné. C'est pourquoi il est dit mystiquement dans l'Apocalypse : Une femme revêtue du soleil, c'est-à-dire de la vérité, de la sagesse et de la charité de Jésus-Christ, vrai Soleil de justice; et la lune était sous ses pieds, c'est-à-dire les choses temporelles et caduques; elle était élevée vers le ciel en esprit et en contemplation; elle était enceinte, c'est-à-dire elle portait le Christ Fils de Dieu. Et elle triomphe d'un grand dragon roux, ayant sept têtes et dix cornes; c'est-à-dire elle triomphe du diable, qui est le principe de toute malice empoisonnée. Car tous les péchés capitaux et toute la prévarication des préceptes de Dieu ont pris commencement en lui (Apocal. 12).

Troisièmement, elle ajoute qu'elle règne sur le purgatoire. C'est pourquoi elle dit : J'ai marché sur les flots de la mer : *In fluctibus maris ambulavi*. En effet, la peine du purgatoire est appelée *flots*, parce qu'elle est transitoire; mais elle ajoute : *flots de la mer*, parce que cette peine est très-amère. Saint Augustin lui-même dit (1) : Celui qui renvoie de faire pénitence en l'autre vie sera purifié par le feu; quoique ce feu ne soit pas éternel, il est néanmoins merveilleusement terrible, car il surpasse toute peine qu'on peut endurer en cette vie. Et il dit encore ailleurs (2) : Jamais l'homme encore vivant dans sa chair n'a éprouvé une si grande souffrance, quoique les martyrs aient enduré de grands tourments. Or, la bienheureuse Vierge délivre de ces tourments du purgatoire ses dévots serviteurs. Et c'est ce qu'elle dit : J'ai marché sur les flots de la mer; c'est-à-dire j'adoucis et je soulage ces âmes, et j'adoucis les souffrances de mes serviteurs; je les soulage même tous, parce qu'ils sont les enfants de la grâce, et confirmés en grâce, et assurés de la gloire.

En quatrième lieu, elle ajoute qu'elle est Reine de la terre : Je me suis assise dans tous les lieux de la terre et parmi tous les peuples, j'ai eu l'empire sur toutes les nations : *In omni terra steti, et in omni populo et in omni gente primatum habui*. Dans le royaume du monde, on trouve trois espèces d'hommes : les uns sont mauvais, les autres sont bons, les troisièmes sont tièdes. D'abord Marie règne sur les hommes méchants, en les amenant à la pénitence. C'est pourquoi elle dit : Je me suis placée

(1) Distinct., cap. 25.
(2) De Pœnit., distinct. ultim.

Digitized by Google

dans tous les lieux de la terre. Les pécheurs en effet sont terre, ils ne s'occupent que des choses terrestres; or, Marie les aide, les protége, les retire des vices. Donc, ô pécheur, écoutez saint Bernard disant (1) : Si l'énormité de vos crimes vous effraye, si votre mauvaise conscience vous fait rougir, si les jugements de Dieu vous font trembler, si le désespoir s'empare de vous, pensez à Marie, invoquez Marie; qu'elle ne cesse d'être dans votre bouche et dans votre cœur. Secondement, elle règne sur les bons, les faisant croître en grâce et les conservant. C'est pourquoi elle dit : Je me suis arrêtée parmi tous les peuples. Car le peuple est l'assemblée de la multitude, en société de droit, de consentement, de commune concorde; ce qui signifie les bons en qui il y a union de volonté. Sur ceux-ci Marie règne pleinement et les entretient dans la grâce de Dieu. Enfin elle règne sur les tièdes, en les portant à la ferveur de la charité.

En troisième lieu, considérons la multitude des sujets sur lesquels Marie règne. Marie a une multitude de sujets sur lesquels elle règne triomphalement. On peut réduire ces sujets à quatre espèces : les premiers sont les serviteurs, les seconds les amis, les troisièmes les enfants, les quatrièmes sont les ennemis. C'est pourquoi il est dit d'une manière mystique dans les Cantiques, 6 : Quelle est celle qui s'avance comme l'aurore naissante, belle comme la lune, brillante comme le soleil, terrible comme une armée rangée en bataille?

D'abord elle règne sur les serviteurs, c'est-à-dire sur ceux qui reviennent à Dieu; en cela Marie est comme l'aurore qui s'élève, éloignant et chassant les ténèbres de la faute passée, et apportant la lumière de la grâce.

En second lieu, Marie règne sur les amis, c'est-à-dire sur les âmes spirituelles et dévotes; à cet égard, elle est belle comme la lune, parce qu'elle leur distribue la lumière de la sagesse divine et la rosée de la céleste grâce.

En troisième lieu, elle règne sur ses enfants, c'est-à-dire sur les anges; et en cela elle brille comme le soleil, c'est-à-dire qu'elle éclaire la multitude des esprits bienheureux. Mais comme la Vierge est la Reine du ciel et la Mère du Fils de Dieu, elle a autant de sujets serviteurs qu'il y a d'anges au ciel. Or, selon Hugues de Saint-Victor (2), la science divine seule, qui connaît tout, sait le nombre des Vertus supérieures; seule elle les discerne et les connaît parfaitement. D'après le sentiment de plusieurs docteurs, le nombre des anges surpasse les atômes qui sont dans l'air. Si donc le nombre des anges est si grand, quel est donc le nombre des autres chœurs supérieurs? Selon plusieurs, en effet, il y a dix archanges pour un ange, pour chaque archange dix Principautés, et ainsi de chacun en montant. La raison de cette opinion est tirée de ces paroles de saint Paul aux Romains, 1, 20 : Ce qu'il y a d'invisible en Dieu, conçu, depuis la création du monde, par les choses qui ont été faites, est devenu visi-

(1) Homil. 2 super Missus est.
(2) De angelica Hierarchia, cap. 9.

Digitized by Google

ble : *Invisibilia Dei a creatura mundi, per ea quæ facta sunt, intellecta conspiciuntur.* Selon les naturalistes, l'eau est dix fois plus étendue que la terre, l'air est le décuple de l'eau, et le feu le décuple de l'air; et selon plusieurs, il en est de même de chaque chose jusqu'à l'empyrée, qui est le ciel le plus élevé. Donc, selon la règle apostolique, on peut conclure de ces choses visibles que les archanges sont dix fois plus nombreux que les anges, les Principautés dix fois plus nombreuses que les archanges, et ainsi de tous les autres. Or, tous les esprits angéliques sont les ministres et les serviteurs de la glorieuse Vierge. Comment ne seraient-ils pas les serviteurs de celle par qui leur restauration a été faite quant au nombre, par le Fils de laquelle ils ont été purifiés, illuminés et consommés en grâce, c'est-à-dire par lequel ils ont reçu la perfection de la gloire consommée?

Elle peut donc être appelée en vérité Reine, et tous les célestes esprits sont à bon droit certains de cette royauté universelle de Marie, et ils l'avouent en disant : Nous sommes vos serviteurs, nous ferons tout ce que vous ordonnerez : *Servi tui sumus; quæque jusseris, faciemus* (4 Reg. 10).

C'est donc justement que Marie est Reine et Souveraine du ciel.

En quatrième lieu, Marie est la Maîtresse et la Dominatrice de ses adversaires et de ses ennemis; c'est pourquoi il est dit dans les Cantiques qu'elle est terrible comme une armée rangée en bataille : *Terribilis ut castrorum acies ordinata.* (Mais nous traiterons plus loin ce dernier sujet en particulier.)

La Vierge est Reine, puisqu'elle est la Mère du Christ-Roi. C'est ce qu'assure saint Athanase : De même, dit-il, que celui qui est né de la Vierge est Roi, ainsi la Mère qui l'a enfanté est proprement Reine et Souveraine et Mère de Dieu. Et comme celui qui est né de la Vierge est le Roi et le Seigneur des anges, des hommes et de toutes les créatures, de même la Vierge Mère de Dieu est aussi la Reine et la Maîtresse des anges, des hommes et de toutes les créatures (1).

Marie, établie Reine, possède le royaume entier de son Fils, dit Rupert (2).

Ecoutez saint Chrysostôme dans sa liturgie : Il est vraiment digne, dit-il, de vous glorifier Mère de Dieu, et toujours très-heureuse, et entièrement immaculée, Mère de notre Dieu, plus honorable que les chérubins, incomparablement plus glorieuse que les séraphins, etc. Voici saint Ephrem qui parle ainsi : La Vierge sans tache, absolument pure Mère de Dieu, est plus élevée que le ciel, plus pure que les rayons du soleil et que toutes les splendeurs, plus honorable que les chérubins, plus sainte que les séraphins, et sans aucune comparaison plus glorieuse que toutes les autres armées du ciel (3).

(1) Tract. de Incarnat. Christi.
(2) De B. Virg.
(3) De B. Virg. Laud.

Digitized by Google

Marie règne sur toutes choses; son empire est universel. Cela appartient à une si grande Impératrice, dit saint Bonaventure, étant en effet la Maîtresse du ciel, de la terre et de l'enfer; Maîtresse, dis-je, des anges, Maîtresse des hommes, Maîtresse des démons (1). Parce que le Seigneur tout puissant est avec vous, ô Marie, ajoute le même saint docteur, vous êtes toute puissante avec lui; vous êtes toute puissante par lui, toute puissante auprès de lui.

Marie est Reine, régnant au ciel et sur la terre, ayant le suprême pouvoir que son Fils lui a communiqué, afin qu'il y ait commune puissance et gloire entre le Fils et la Mère. Esther, dit encore saint Bonaventure, avait deux servantes à sa suite: l'une l'aidait à porter ses vêtements, l'autre la soutenait (Esther, 15). Marie est aussi Reine de deux servantes, c'est la créature angélique et la créature humaine. La servante humaine est celle qui en ce monde suit sa Souveraine, recevant ses vêtements royaux, c'est-à-dire ses vertus et ses exemples; elle s'appuie sur l'autre servante, qui est l'angélique, car elle s'associe et se réjouit avec les anges; elle s'appuie sur eux comme ayant le pouvoir de leur commander. Oh! quel puissant motif pour nous misérables hommes de nous réjouir, quand nous voyons que les anges ont leur Seigneur et leur Souveraine pris parmi les hommes! *O quantum gaudendum est nobis miseris hominibus, quod angeli Dominum et Dominam habent ex hominibus!*

La servante de notre Souveraine est toute âme fidèle, même aussi l'Eglise universelle (2).

Saint Ildefonse (3) convie tout le monde au sacre de la glorieuse Vierge, disant: Accourez, citoyens de Jérusalem; venez, hommes et femmes, jeunes et vieux, avec toute la pureté de cœur que vous pourrez; venez voir la Mère de Dieu assise en son trône royal, avec le diadème sur la tête; hâtez-vous de la venir saluer au jour de la solennité et de la joie de son cœur. Soyez témoins, comme il est vrai, qu'elle porte la couronne de beauté dont l'Epoux des vierges et le Roi de gloire l'ont couronnée.

Tous les saints Pères, tous les docteurs parlent sans cesse de cette admirable royauté de Marie, tous l'appellent Reine et Impératrice universelle; l'Eglise entière l'honore en cette qualité.

Celle qui dès le commencement, dit Anatolie, précepteur de l'empereur Théodose (4), avait été prédestinée pour être la demeure de Dieu et le divin temple du Verbe éternel, à bon droit est saluée et reconnue de tous comme la Reine du monde. Si vous voyez la lune sous ses pieds, dit saint Antonin, c'est pour signifier le pouvoir de la Vierge sur l'univers. Car enfin il faut rendre l'honneur à qui il appartient. Il est vrai qu'en la mai-

(1) Speculi, lect. 8.
(2) Speculi, lect. 3.
(3) Serm. I de Assum pt.
(4) In Cant. de Mari. Nativ.

Digitized by Google

son de Dieu il y a divers degrés et divers ordres : il y a des apôtres, des martyrs, des confesseurs et des vierges, et les neuf chœurs des anges. Autant d'ordres, autant de royaumes particuliers ; mais le royaume de Marie est au-dessus de tous les autres, car elle est la Reine de tous ces grands princes du ciel. Heureux royaume qui a une telle Reine ! Heureuse Reine qui a de tels sujets ! Heureux mille et mille fois ceux qui auront l'honneur d'être les sujets volontaires de cette Reine et de la voir à jamais dans sa magnificence (1) !

La sainte Vierge porte la couronne comme Reine par le titre de son humilité (2), par le titre de Réparatrice du monde, par le titre d'Epouse du Saint-Esprit. Par ces considérations elle a droit à la royauté. Néanmoins, si nous voulons céder au torrent des saints Pères, nous trouvons que c'est proprement à la qualité de Mère de Dieu qu'ils défèrent cet honneur, et que, par suite de ce glorieux nom, la sainte Vierge est appelée vraie et légitime Reine de la terre et du ciel. Nous avons vu déjà que saint Athanase le dit en termes formels. Marie, dit saint Jean Damascène (3), a été constituée Souveraine de tout ce qui est créé quand elle a eu l'honneur d'être faite Mère du Créateur. Saint Anselme assure que par droit maternel elle commande au ciel et à la terre avec son Fils (4). Le courageux Nicétas fait la profession de foi suivante : Je crois et confesse que la sainte Vierge, qui nous a enfantés en Dieu incarné, est proprement et véritablement Mère de Dieu ; je l'honore comme telle et comme celle qui, par suite de cette même faveur, par une grâce spéciale, a été faite la Reine de toutes les créatures (5).

C'était une chose très-digne et convenable en toute manière, dit Zacharie, évêque de Christopolis, que celle qui a enfanté le Créateur de l'univers eût toutes choses sous les pieds, que celle qui est la Mère du Roi des anges fût aussi la Reine des anges, et que sa pureté fût au ciel relevée par-dessus celle des anges, puisque sur la terre elle a reçu toute la pureté du ciel (6). Arnould de Chartres demande d'être entendu avec ces autres Pères, et dit qu'il n'y a nul moyen de séparer la puissance et le domaine du Fils de celui de la Mère (7) ; que c'est une même chair, un même esprit et un même amour de tous les deux ; partant, que depuis qu'une fois il lui a été dit : Le Seigneur est avec vous, la promesse a été accomplie, le don a été accordé par effet, et la seigneurie de toutes choses lui a été donnée. Il ajoute que l'unité ne reçoit point de division, et que,

(1) 4 part., tit. 15, cap. 2.
(2) Le P. Poiré, 11e étoile, chap. 12.
(3) Lib. 4 de Fide orthodoxa, cap. 15.
(4) Lib. de Exalt. Virg., cap. 9.
(5) In ejus vita.
(6) Ad finem Comment. in Evangelia.
(7) Tract. de Laud. Virg.

Digitized by Google

quoiqu'une seule chose ait été faite de deux, toutefois celle qui a été faite des deux ne se peut plus partager ; ainsi que, pour parler proprement et comme il faut, nous ne devons pas dire que la gloire du Fils lui est commune avec sa Mère, mais plutôt que ce n'est qu'une même gloire des deux.

Ce docteur ne saurait parler plus à propos, dit le P. Poiré (1); car, quoique les lois civiles, qui dépendent de la volonté du législateur, fassent parfois jouir les mères des droits, des honneurs et des titres de leurs enfants, et parfois ne les admettent pas à cette participation, cependant, à l'égard de la loi naturelle, nous ne pouvons pas douter qu'elle ne mette tous les biens et les honneurs des enfants au pouvoir de leurs père et mère pour qu'ils en jouissent comme des leurs propres. Le domaine et le pouvoir royal ne sont autre chose qu'une imitation de l'empire paternel. D'où l'on voit par quel droit la sainte Vierge est appelée Reine du monde. Il était nécessaire, dit saint Jean Damascène (2), que la Mère de Dieu possédât tout ce qui est du domaine de son Fils, et qu'elle fût reconnue et honorée comme Reine de toutes les choses créées. Car, quoique, selon le cours ordinaire, l'héritage passe plutôt des pères et des mères à leurs enfants, ici néanmoins il faut que je dise que les fontaines retournent à leur source, puisque l'héritage a passé du Fils à la Mère lorsqu'il lui a assujéti toutes les choses créées. Voilà comme parle cet excellent théologien.

Les mages étant arrivés à Jérusalem, sous la conduite de l'étoile prédite et miraculeuse, donnent le nom de Roi des Juifs à l'Enfant qu'ils cherchent, disant : Où est le Roi des Juifs nouvellement né? *Ubi est qui natus est Rex Judæorum?* (Matth. 2, 2.) Et l'ayant trouvé dans la crèche, quand en se prosternant ils l'adorent et lui offrent des présents, ils attestent qu'il est le Roi des Juifs, et par ces cérémonies ils le reçoivent et l'aiment comme leur vrai Roi, dit Paul a Sancta Catharina (3).

Quoique saint Matthieu ne dise rien expressément de l'honneur que les mages rendirent à la Mère de l'Enfant, il donne à entendre cependant d'une manière implicite qu'ils lui rendirent de grands honneurs; car il dit : Et entrant dans la maison, ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa Mère, et, se prosternant, ils l'adorèrent : *Et intrantes domum, invenerunt Puerum cum Maria Matre ejus, et procidentes adoraverunt eum*, 2, 11. Par ces paroles : Ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa Mère, on conclut avec assez de raison qu'après avoir honoré l'Enfant, ils honorèrent aussi la Mère et la reçurent comme leur Reine. Car c'est chose naturelle et en usage chez tous les peuples, que l'honneur de la mère retombe sur le fils, et, par un juste retour, que l'honneur du fils retombe sur la mère, et que celui qui est bien disposé pour le fils soit aussi bien disposé pour la mère, puisque le fils est une portion de sa substance. Au reste, ils

(1) Ut supra.
(2) Orat. 1 de Assumpt.
(3) De Partu B. Mariæ Virg., lib. 4, cap. 3, sect. 1.

Digitized by Google

avaient un motif spécial de vénérer la Mère de Jésus, sachant par révélation qu'elle était vierge.

Saint Matthieu ne dit rien de l'honneur que les mages rendirent à la Mère de l'Enfant ; il ne parle seulement que de l'adoration qu'ils rendirent à l'Enfant, pour ne pas confondre l'honneur rendu au Fils par les mages avec l'honneur rendu à la Mère, et pour montrer que les mages avaient fait cette différence en honorant l'Enfant du culte suprême de latrie, comme étant ensemble leur Roi et leur Dieu, mais la Mère comme Reine, par un spécial honneur qui doit être rendu à une pure créature. De là il parle seulement de l'acte d'adoration rendu au Christ et des présents qui, quoique d'abord offerts à l'Enfant pour l'honorer, n'étaient pas moins offerts secondairement à la Mère pauvre pour l'utilité de l'un et de l'autre, pour nourrir l'Enfant et se nourrir elle-même ; car l'Enfant ne pouvait pas faire usage de ces dons. Ainsi agissent les parrains : ils donnent à la mère les cadeaux qu'ils offrent à l'enfant qu'ils tiennent sur les fonts baptismaux.

Il est prouvé par la parfaite conversion des mages que Marie, Mère de l'enfant Jésus, fut reçue et honorée par eux comme la Reine des nations. Idolâtres auparavant, ils adoraient, comme les autres païens, les astres du firmament, les planètes, le soleil et la lune comme reine du ciel ; mais, éclairés par la très-belle splendeur de la nouvelle étoile, ils reconnurent que le soleil visible n'était pas Dieu, mais qu'il y avait un autre Soleil invisible, éternel, incréé, c'est-à-dire cet Enfant né dans la Judée pour les hommes, et par cette lumière visible, nouvelle, inusitée, ils arrivèrent à la connaissance de la lumière invisible et véritable. Il suit de là que par la même splendeur de l'étoile ils connurent que cette lune visible n'était pas la Reine du ciel qu'il fallait honorer, mais qu'il y en avait une autre, c'est-à-dire la Mère de l'Enfant qui était le vrai Soleil de justice. Et lorsqu'ils trouvèrent l'Enfant avec Marie sa Mère, alors ils reconnurent le Christ, vrai Soleil, avec la vraie Reine du ciel, Marie sa Mère. Quand ils furent parfaitement convertis, ils rendirent à l'Enfant, comme Dieu, l'honneur de latrie ; s'étant prosternés, ils l'adorèrent. Et ils honorèrent la Mère comme Reine du ciel et de tout l'univers, et ils la prirent pour leur propre et véritable Reine.

O heureux mages, qui, tandis qu'ils regardent le soleil, la lune et toutes les étoiles, trouvent le vrai Soleil et la vraie Lune, de laquelle il est dit : Un grand signe parut dans le ciel : une femme revêtue du soleil, et la lune était sous ses pieds, et sur sa tête une couronne de douze étoiles : *Signum magnum apparuit in cœlo : mulier amicta sole, et luna sub pedibus ejus, et in capite ejus corona stellarum duodecim* (Apoc. 12, 1).

Marie est donc couronnée Reine des nations par les mages, et elle est devenue dès lors notre Reine, car jusque là nous étions idolâtres. Marie est proclamée Reine des nations par les trois mages quand ils la recon-

Digitized by Google

naissent et l'honorent comme Mère de Dieu. O épouvantable incrédulité des scribes et des pharisiens, de ne pas reconnaître leur Reine, tandis que les étrangers et les hommes les plus éloignés la reconnaissent!

Plaise à Dieu que nous qui, sortis de la gentilité, sommes devenus les fidèles du Christ, nous devenions quelques pierres précieuses qui puissent être placées au diadème d'une si grande Reine, afin qu'un jour nous devenions participants de sa couronne de gloire dans le ciel! Notre Reine désire ardemment d'être couronnée de ces pierres; il appartient à notre amour de placer ces étoiles pour en faire sa couronne. Que Dieu, par la foi, la charité et les bonnes œuvres, fasse qu'il en soit ainsi, et que Marie, notre Mère, nous obtienne cette immense faveur!

L'Eglise catholique, dit Mgr Malou, évêque de Bruges (1), se plaît à proclamer la royauté spirituelle de Marie, lorsqu'elle l'invoque tour à tour comme Reine des patriarches, comme Reine des prophètes, comme Reine des apôtres, comme Reine des martyrs, des confesseurs, des vierges, des anges et de toute la cour céleste. Les fidèles la proclament Reine en récitant tous les jours cette belle prière. La royauté céleste de Marie a éclaté à la naissance du Sauveur, lorsque les anges ont célébré par leurs cantiques la miséricorde du Dieu incarné et la gloire de sa sainte Mère; elle a été révélée au monde lorsque les chœurs des esprits célestes, descendus des cieux pour former à Marie un cortége royal, portèrent jusqu'aux premiers degrés du trône de Dieu son âme innocente et son corps immaculé.

Chaque jour nous ressentons les effets de son empire; les dons merveilleux qu'elle répand sans cesse sur sa famille terrestre, sur ses pieux serviteurs, nous attestent l'étendue de sa puissance et l'éclat de sa majesté. Marie est vraiment Reine au plus haut des cieux; son empire s'étend aujourd'hui sur les hommes, sur les élus, sur les anges, sur la création tout entière. Marie règne sur les premiers degrés du trône de Dieu, au plus haut des cieux, à côté de son divin Fils, au-dessus de tous les êtres créés; ses mérites l'ont élevée jusque là. Entre elle et Dieu, selon les saints Pères, il n'y a pas de milieu; elle est en contact immédiat avec la Divinité.

Au ciel tous les élus sont rois; servir Dieu, c'est régner, même sur la terre. Mais quelle énorme distance sépare la royauté de Marie de celle des élus et des anges! Ceux-ci ne règnent que sur l'enfer et ses suppôts, ils n'étendent leur empire que sur les ennemis de Dieu; mais Marie règne sur les anges et sur les saints même, elle s'élève au-dessus des élus. C'est un grand honneur et un grand bonheur, dit saint Grégoire pape (2), d'occuper le dernier trône dans le royaume de Dieu, car c'est une vraie souveraineté; mais Marie occupe le premier des trônes, elle est Reine de ces rois célestes; après Dieu, elle domine tout dans le royaume des cieux.

(1) Sur la sainte Vierge, chap. II, art. 3.
(2) Homil. 19 in Evangelio.

Digitized by Google

Comme la gloire dans le ciel est la mesure des grâces reçues sur la terre, et comme Marie surpasse infiniment en gloire et en bonheur tous les élus du paradis, il est bien certain qu'en ce monde Marie a infiniment surpassé tous les saints en mérite, en sainteté. La différence ici n'est point médiocre, elle est immense. Il y a entre la sainteté des âmes les plus parfaites en ce monde et la sainteté de la Mère de Dieu toute la distance qui sépare, dans l'ordre temporel, un roi tout puissant de son plus humble sujet.

Mais Marie règne aussi sur les anges ; elle leur est donc supérieure en grâces et en sainteté. Cette supériorité, elle ne la doit certainement pas à sa nature ; car la nature humaine, l'Esprit saint nous l'apprend, est un peu inférieure à celle des anges. Marie ne doit donc qu'à la grâce la royauté qu'elle exerce au plus haut degré de la hiérarchie céleste.

Tout l'ordre hiérarchique dans le ciel est fondé sur la supériorité surnaturelle, sur la sainteté et sur l'innocence. Saint Denis assure que les degrés de la sainteté et de la grâce marquent les degrés de cette principauté spirituelle, que chaque degré supérieur renferme les perfections de tous les degrés qui lui sont inférieurs. Ainsi le plus haut degré de la hiérarchie céleste, qui est le neuvième, selon le saint docteur, contient toutes les grâces des huit degrés précédents, outre la grâce qui lui est propre. Marie est donc ornée, d'après cette doctrine, de toutes les perfections des neuf chœurs des anges, outre les perfections qu'elle possède personnellement comme Mère de Dieu et comme Reine des élus.

La Reine votre épouse, dit le Roi-Prophète, se tient à votre droite, revêtue d'or et de tout ce qu'il y a de plus précieux : *Astitit Regina a dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate* (1). Le Roi sera épris de votre beauté : *Concupiscet Rex decorem tuum* (2). Cette Reine dont parle le prophète est Marie.

La dignité de Reine, dit Cornelius a Lapide (3), l'emporte sur toutes les dignités ; elle est supérieure à celle de seigneur et de prince, parce que la dignité de reine est de premier ordre et se trouve au niveau de la dignité de roi. La bienheureuse Vierge Marie, étant la Reine du ciel et de la terre, l'emporte donc, par la majesté de cette incomparable position, sur les dignités dont peuvent être revêtus les hommes et les anges ; ils ne sont que ses sujets.

Par sa maternité divine, Marie est devenue Reine du ciel et de la terre, des anges et des hommes. Tous les chrétiens la reconnaissent comme étant de plein droit leur Reine, lui sont soumis et se regardent comme ses serviteurs ; bien plus, ils désirent l'être réellement, ils s'en font gloire, et ils y trouvent leur souverain bonheur.

(1) Psal. 44, 10.
(2) Psal. 44, 12.
(3) In Comment. in Matth.

Digitized by Google

Pourquoi, demande saint Irenée, le mystère de l'incarnation du Verbe ne s'est-il pas accompli sans le consentement de Marie? Parce que Dieu a voulu, répond ce saint docteur, que Marie fût le principe de tous les biens : *Quid est quod sine Mariæ consensu non perficitur incarnationis mysterium? Quia nempe vult illam Deus omnium bonorum esse principium* (1).

Marie étant au premier rang dans le ciel, étant Reine pour l'éternité, a une puissance égale à son titre. Elle peut tout ce qu'elle veut; par conséquent, nous avons tout en Marie, nous trouvons tout en elle. Elle veut notre bonheur et notre salut; rendons notre volonté conforme à la sienne.

Marie surpasse en grâce, en mérite, en dignité, non seulement chacun des hommes et des anges pris en particulier, mais tous ensemble; et si, disent les docteurs de l'Eglise, on mettait dans le plateau d'une balance toutes les grâces, tous les mérites, toutes les dignités, toute la gloire de tous les anges et de tous les hommes, et dans l'autre les grâces, les mérites, les dignités et la gloire de Marie, la balance pencherait du côté de la part de cette unique et incomparable Reine. D'où il suit qu'elle seule est plus agréable à Dieu, plus précieuse à ses yeux et plus aimée de lui que tous les anges et tous les hommes réunis. C'est pourquoi ses prières ont plus de poids auprès de Dieu que celles de tous les hommes et de tous les anges pris ensemble. Elle est plus digne qu'eux d'être exaucée, et la raison en est évidente : la dignité de Mère lui assure ce droit. En cette qualité, elle s'approche de Dieu comme une mère s'approche de son fils. Une mère ordinaire est plus élevée que tous les serviteurs et toutes les servantes, et même que ses enfants; elle leur commande, elle est la maîtresse de la maison. Ainsi la bienheureuse Vierge est placée par Jésus-Christ, dont elle est la Mère, à la tête de l'Eglise, sa famille, et il faut qu'elle soit supérieure en dignité à tous ses enfants, à tous les fidèles.

(1) De B. Virg.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Lyon. — Imprimerie de Félix Girard, rue St-Dominique, 18.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE DEUXIÈME VOLUME.

LXXVII.	Présentation et purification.	*page* 1
LXXVIII.	Fuite en Egypte	36
LXXIX.	La sainte Famille	43
LXXX.	Massacre des saints Innocents	46
LXXXI.	La sainte Famille revient d'Egypte	51
LXXXII.	Jésus-Christ dans le temple à l'âge de douze ans; Marie et Joseph le cherchent.	54
LXXXIII.	La sainte Famille à Nazareth	68
LXXXIV.	Amour de Jésus pour Marie, amour de Marie pour Jésus	82
LXXXV.	Noces de Cana	106
LXXXVI.	Douleurs et souffrances de Marie	111
LXXXVII.	Patience de Marie	170
LXXXVIII.	Résignation de Marie	175
LXXXIX.	Jésus apparaît à Marie après sa résurrection	179
XC.	Joie de Marie à la résurrection de son divin Fils	181
XCI.	Marie témoin de l'ascension du Sauveur	183
XCII.	Marie reçoit le Saint-Esprit le jour de la Pentecôte	185
XCIII.	Apostolat de Marie après l'ascension	187
XCIV.	Marie est sans péché	203
XCV.	Marie est comme impeccable; elle est confirmée en grâce	212
XCVI.	Vie de Marie	225
XCVII.	Vertus de Marie	229
XCVIII.	Virginité perpétuelle de Marie	244
XCXIX.	Marie Vierge et Mère	248
C.	Excellence de la virginité	274
CI.	Pureté de Marie	286
CII.	Foi de Marie	290
CIII.	Espérance de Marie	297
CIV.	Humilité de Marie	303
CV.	Justice de Marie	335
CVI.	Force et énergie de Marie	337
CVII.	Prudence de Marie	339

Digitized by Google

CVIII. Tempérance de Marie . . . . . page 344
CIX. Obéissance de Marie 346
CX. Sagesse de Marie. 357
CXI. Marie pleine de la crainte de Dieu 362
CXII. Marie aime et pratique la pauvreté 368
CXIII. Douceur de Marie 374
CXIV. Silence de Marie 377
CXV. Retraite et solitude de Marie. 391
CXVI. Marie modèle de prière. 397
CXVII. Marie modèle de méditation et de contemplation 406
CXVIII. Sainteté de Marie. 410
CXIX. Perfection de Marie 432
CXX. Paix de Marie 442
CXXI. Zèle de Marie. 446
CXXII. Marie est pleine de bons désirs 449
CXXIII. Marie fait toujours la volonté de Dieu 453
CXXIV. Persévérance de Marie 462
CXXV. Marie chef-d'œuvre de Dieu 467
CXXVI. Marie Mère de Dieu 479
CXXVII. Marie conçoit Jésus dans son esprit avant de le concevoir dans son sein. 537
CXXVIII. Comment notre âme peut concevoir Dieu en soi et devenir Mère de Dieu. 539
CXXIX. Marie notre Mère 554
CXXX. Marie suprême noblesse 568
CXXXI. Beauté de Marie 571
CXXXII. Marie Fille, Mère et Epouse de Dieu tout ensemble 582
CXXXIII. Dignité de Marie. 596
CXXXIV. Grandeurs de Marie. 599
CXXXV. Elévation de Marie. 609
CXXXVI. Marie Reine et Souveraine. 618

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google